1866
Cx, 13

BERKELEY, CALIFORNIA

REVUE CHRÉTIENNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

Treizième Année.

PARIS
BUREAU DE LA REVUE
A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS
RUE DE RIVOLI, 174

1866

X 26
R243
v. 13

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

JULES CÉSAR

COURS PROFESSÉ A LA SORBONNE EN 1863

PAR M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE

Après qu'Aristote, dans sa *Politique*, a tracé les règles qui doivent régir un Etat, il a la franchise d'avouer que « les règles « ne sont pas faites pour ces hommes supérieurs qui brillent « comme des dieux parmi le reste des humains, et qu'on ne « peut sans injure soumettre à la loi, car ils sont eux-mêmes « la loi. » Ces lignes prophétiques semblent avoir été écrites pour César, qui dut sourire en les lisant, et se reconnaître à cette image. Quel homme exceptionnel, en effet, que celui qui, depuis 1,900 ans, fixe sur lui tous les regards, et est le point de mire de toutes les grandes ambitions! Sylla n'est qu'un tyran vulgaire, froidement cruel, qui repousse au lieu d'attirer; mais César est aimable, il charme en subjuguant! Et puis, vainqueur, il a su pardonner; c'est là son plus beau titre. Du reste, aussi immoral que Sylla, avec la grâce de plus, pour se faire pardonner son empire; toujours maître de lui, jusque dans la colère, « l'homme le plus habile et le moins ému « de son temps, » suivant le mot de Saint-Evremond. Roué subtil et profond, qui calcule tout, jusqu'à ses vertus, il fascine encore ceux qu'il ne peut vaincre, et Caton, qui le dénonce sans cesse, ne peut pas parvenir à le haïr. Ses vices, comme ceux de Catilina, lui servent à recruter des alliés : par eux il a les femmes, jalouses de donner l'empire à ceux qu'elles aiment; il

17697

a même les hommes, car la débauche est un lien étroit dans ce monde taché de boue et de sang dont César est le représentant le plus complet, et qui, prêt à revêtir avec l'empire sa forme définitive, porte déjà en lui le germe de sa dissolution.

A tous les titres, César semble destiné à régner : « Libéral « jusqu'à la profusion, d'un courage qui dépasse la nature hu- « maine, et même l'imagination, il est aussi, nous dit Velleius, « le plus beau des Romains. » Issu d'une des plus anciennes familles de Rome, il unit dans sa généalogie les rois et les dieux; que lui manque-t-il pour entraîner la plèbe après lui? Les fils de Cornélie, quoique alliés à la race orgueilleuse des Scipions, avaient dans les veines trop de sang plébéien; aussi ont-ils échoué dans toutes leurs réformes; César, au contraire, a pour tante la femme de Marius, et loin de répudier cette parenté plébéienne, il s'en fait gloire, et hérite ainsi de toute la clientèle de Marius, les publicains, la plèbe et les Italiens, opprimés par Sylla. Descendant de Vénus et d'Ancus Martius, allié du paysan d'Arpinum, il touche à tout, même à l'Olympe, et a sa racine dans tous les partis. Pour d'autres l'argent est un but, pour lui ce n'est qu'un moyen : deux ou trois fortunes, dévorées l'une après l'autre, ne suffisent pas à ses prodigalités sans mesure. Mais ses dettes même lui servent de point d'appui, ses créanciers sont des clients qu'il se fait.

Sylla seul a pressenti César, et lui fait un moment l'honneur de le craindre. Il veut la tête de ce jeune voluptueux, « à la « ceinture relâchée, » qui ose seul le braver, et qui, à dix-huit ans, refuse de répudier sa femme sur l'ordre du dictateur. Rome tout entière s'émeut pour demander la vie de son favori; les vestales même intercèdent pour lui, et Sylla vaincu l'épargne à regret en disant : « Vous êtes bien mal avisés de ne pas voir « dans cet enfant plusieurs Marius ! » Mais César, qui ne se fie pas au pardon de Sylla, va jusqu'au fond de l'Orient chercher un refuge contre sa haine. Jusqu'à la mort du dictateur, il reste à la cour du roi de Bithynie, Nicomède, et étonne de ses débauches l'Orient lui-même, de qui Rome n'a plus rien à apprendre. Puis enfin, quand Sylla a disparu de la scène, *heureux* jusqu'à la fin de sa vie, si le succès c'était le bonheur, César revient à Rome, où Lépidus essaye une réaction impuissante contre le système du dictateur, qui lui a survécu. César n'a que vingt et un ans, et la politique l'attire déjà puissamment. Il sait qu'à lui seul est réservé l'honneur de recommencer Sylla, tout en combattant son parti; mais avec son tact précoce, il s'aperçoit que son heure n'est pas encore venue; il se contente d'essayer son talent d'orateur en accusant de concussion Dola-

bella, l'un des partisans de Sylla. L'accusé, défendu par Hortensius, et trop puissant pour être condamné, est absous par ses juges; mais, après ce début, qui a révélé un maître, César n'en va pas moins étudier l'éloquence à Rhodes. Chemin faisant, il est pris par des pirates qui lui demandent vingt talents (116 mille francs) pour sa rançon. Il se trouve estimé trop bas, en offre cinquante, reste en otage jusqu'à ce qu'ils soient trouvés, les paye, quitte les pirates en leur promettant de les faire mettre en croix, et tient parole.

Le temps qu'il a passé à Rhodes n'est pas perdu pour lui, car dans le monde ancien, l'art de bien dire a toujours été une des parties de l'art de régner. La Grèce était alors le séminaire de tous les jeunes Romains de distinction. Si César se fût donné tout entier aux lettres, il y eût brillé au premier rang, car le propre du génie est de se plier à tout et d'exceller en tout. De l'aveu même de Plutarque, il fut le second des orateurs du forum, des rois de la parole, et si Cicéron n'eût existé, il eût été le premier. Admirable préparation pour des hommes d'Etat, sobres et durs comme les Romains, que cette culture grecque par où il leur fallait passer pour s'assouplir! Seule, elle n'eût pas suffi, et n'aurait fait que des sophistes; mais Rome les attendait au retour pour les tremper aux affaires. Ainsi la Grèce déchue règne encore sur ses rudes vainqueurs, et les façonne à son image.

« *Græcia capta ferum victorem cepit...* »
(Horace.)

Un ambitieux doit se tenir prêt à tout, à la guerre comme à la politique. Tout l'ouest de l'Asie est alors ébranlé par les armes de Mithridate : César quitte ses paisibles études pour aller faire une excursion dans la guerre, comme il en a fait une dans l'éloquence, en attendant la politique qui est pour lui le but, quand tout le reste n'est que le chemin. Avec des troupes que lui-même a levées, il marche au secours de la Bithynie, harcelée par les lieutenants de Mithridate, et force l'ennemi à évacuer la province.

Rentré enfin à Rome, César, suivant l'usage des jeunes patriciens, prélude à la politique par le barreau. Il défend gratuitement, c'était alors l'usage des avocats, les provinciaux, les Grecs surtout, qui osent traduire leurs préteurs devant les tribunaux romains, mais qui n'y trouvent pas toujours pour les défendre un Cicéron ou un César. L'héritier des *Jules* se fait ainsi le patron du monde opprimé, et sème autour de lui des bienfaits placés à usure. Qui pourrait résister à son ascendant?

Des ennemis, il n'en a pas encore; il ne demande rien, et il donne sans compter. Affable, bienveillant pour tous, nul ne peut échapper au charme. Sans doute, il emprunte d'une main pour donner de l'autre, mais qu'importe à ceux qui reçoivent? Chacun d'ailleurs se dispute l'honneur de lui prêter, et de placer ainsi à fonds perdus sur son avenir. L'argent ici-bas, c'est le pouvoir, et ce qu'on peut, c'est ce que l'on ose; aussi César, dès sa jeunesse, a-t-il tout osé, car sa fortune n'a pas de bornes, puisqu'il puise à son gré dans toutes les bourses. Toutefois, quelques esprits plus perspicaces, Cicéron par exemple, que la peur rend clairvoyant quand l'amour-propre ne l'aveugle pas, s'effraye de la « douceur menaçante » du démagogue patricien : « C'est la bonace de la mer, dit-il, la « tempête est dessous. Mais quand je vois ses cheveux si bien « arrangés, et ce jeune élégant se grattant la tête du bout de « son petit doigt, de peur de déranger sa coiffure, je ne puis « croire à un dessein arrêté de renverser la république. »

Mais le moment est venu de se désigner, par quelque coup d'audace, aux suffrages du peuple romain. César, déjà tribun militaire, prononce l'oraison funèbre de sa tante Julia, veuve de Marius, et ose promener en plein forum les images du rival de Sylla. Marius, même vaincu, vit encore dans les souvenirs du peuple, chez qui le culte survit souvent à l'idole, et du premier coup, voilà César populaire! Après l'apothéose de Marius, il imagine de faire l'éloge de sa femme morte, et le peuple d'applaudir, sans comprendre qu'en faisant ainsi un deuil public de sa douleur privée, César tranche déjà du monarque. En toutes choses, du reste, il aime à se singulariser, et comme Alcibiade, pourvu que l'on parle de lui, peu lui importe ce que l'on en dit!

On sent percer dans les historiens du temps, mais surtout dans les lettres de Cicéron, vivant écho des rumeurs du moment, la peur que cette ténébreuse ambition commence à inspirer au sénat, grand nom qui survit à une réalité disparue, ombre de gouvernement qui remplit, avec Pompée, l'intermède entre Sylla et César. Aussi, en ambitieux qui sait attendre, juge-t-il à propos de s'éloigner encore une fois. Nommé questeur, il part pour l'Espagne sous le préteur Vetus. Mais pour révéler, à lui-même et aux autres, ses talents militaires, César a besoin de commander en chef; peu lui importe le rang qu'il occupe, dès qu'il ne peut pas être le premier. En revenant d'Espagne, il s'arrête dans sa future province, la Gaule transpadane, et y entretient une agitation savante en la poussant à aspirer au droit de cité latine. De retour de sa questure, il

épouse en troisième noces, à trente-deux ans, Pompéia, petite-fille de Sylla, son ancien ennemi. Qu'on ne s'en étonne pas : les hommes de cette trempe n'ont que des intérêts, et jamais de rancunes! De sa seconde femme, Cornélie, il a une fille qu'il mariera à Pompée. C'est ainsi qu'il se rattache à tous les partis, en nouant, comme l'araignée, sa trame à tout ce qui résiste. En attendant, ses dépenses grandissent chaque jour avec le but qu'il poursuit : il doit déjà 1,300 talents (six millions et demi de francs) et se vante en riant d'avoir cette somme *de moins que rien!* Ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir une candidature ruineuse au grand pontificat, et de parvenir, non sans peine, à se faire élire. La chose étonne quand il s'agit d'un homme qui dira plus tard en plein sénat : « Il est des gens qui « croient qu'il y a des dieux! » Mais pour la comprendre, il faut se rappeler ce qu'était à cette époque la religion dans le monde romain : un *instrument de règne*, et rien de plus. Amère ironie qui met un athée voluptueux à la tête des croyances du genre humain, en attendant que le poignard de quelques assassins vienne en faire un Dieu!

Nommé édile, il étonne Rome, même après Crassus, de son faste et de ses dépenses. Il se rend plus populaire que jamais en faisant couler à flots dans l'arène le sang des bêtes fauves et celui des hommes. 320 couples de gladiateurs y combattent à la fois. Enfin, enhardi par sa popularité toujours croissante, il ose faire relever pendant la nuit les statues et les trophées de Marius, abattus par Sylla. Rome, à ce coup hardi, tressaille d'espérance ou d'effroi, et pressent un maître dans cet étrange démocrate, qui ne réhabilite Marius que pour continuer Sylla.

Un historien moderne a fait de César l'*homme de l'humanité*, en l'opposant à Caton, l'*homme de la loi*. J'y consens, pourvu qu'on s'entende sur ce mot d'*humanité*. Oui, César fait enlever de l'arène les gladiateurs blessés, quand le peuple a baissé le pouce pour les condamner ; mais ces hommes qu'il a dotés de la vie seront un jour ses plus dévoués soldats, et jamais pitié n'a été placée à plus gros intérêt. Et puis, en agissant ainsi, il apprend au peuple, habitué à régner dans le cirque, à obéir au lieu de commander. Qu'on nous parle donc ici d'un calcul habile, mais non pas d'émotion ni de sympathie ; il n'y a pas place pour de pareilles faiblesses chez ces hommes de bronze que la louve a nourris du lait de ses mamelles.

Quel contraste entre César et Caton! L'un, c'est le vice aimable, l'autre, c'est la vertu indignée qui proteste en vain contre les turpitudes et les crimes de son temps. Mais la pre-

mière condition pour agir sur son siècle, c'est d'en être, et Caton est en dehors du sien. Plutarque le compare à Phocion, qu'il lui préfère, non sans raison; il vaut mieux, en effet, périr victime de l'injustice de son pays et du malheur des temps que de leur échapper par le suicide... Mais je m'arrête, et ne veux pas médire de Caton, que j'admire plus que je ne l'aime. Quand tout le monde se courbe devant l'iniquité triomphante, lui seul est resté debout. Il a protesté de toute la hauteur de son mépris contre cette apothéose du succès, seul Dieu qu'adore l'humanité à ses heures de déchéance. Seul, il a professé, dans un siècle d'égoïsme, le culte de la vertu désintéressée, et comme tel, je l'honore, en souhaitant aux siècles qui ressemblent au sien des Caton, pour trancher sur ce fond monotone de lâcheté et de bassesse.

Du reste, César, en écrivant deux fois l'*Anti-Caton*, a donné la mesure de la haine que lui inspirait le seul adversaire sérieux qu'il ait rencontré dans son chemin, et cette haine, au fond, ce n'est que de la crainte; si Caton n'eût songé qu'à soi, César eût été plus indulgent pour lui! Mais au milieu de ce monde corrompu, cette inflexible vertu était d'un mauvais exemple, et César ne la lui a pas pardonnée. Aussi n'a-t-il rien épargné pour rendre Caton ridicule et odieux, mais sans y parvenir. Cicéron, au contraire, noble et faible cœur, toujours porté à admirer chez les autres les vertus même qu'il n'a pas, a rendu pleine justice à Caton en écrivant sa vie qui, par malheur, ne nous est pas parvenue. Vivant, il l'avait combattu plus d'une fois; mort, il le porte aux nues, et toute l'école stoïcienne, depuis Sénèque jusqu'à Thraseas, a montré dans Caton l'idéal du sage et du citoyen, mourant pour la liberté quand il ne peut plus vivre pour elle.

Nous arrivons à Catilina, le second précurseur de César. Comme Sylla, il aplanit au fondateur de l'empire le chemin du trône, en montrant à Rome épouvantée la tyrannie pour refuge. César s'acquitte avec lui en défendant devant le sénat l'ennemi des lois et de son pays. Je ne veux pas faire à César l'injure de le comparer à Catilina; mais il ne lui déplaît pas qu'avant lui on essaye d'asservir Rome, pourvu qu'on n'y réussisse pas, et qu'on lui laisse la place libre, quand son heure sera venue. Et puis, avec de pareils repoussoirs, ses vices restent dans l'ombre, ses vertus seules sont en lumière. Quant à Catilina, le personnage est si hideux, si souillé de fange et de sang que c'est à regret que je m'y arrête un instant. L'homme du reste reflète l'époque, et ne peut s'expliquer que par elle; essayons de la définir.

Ce qui frappe avant tout le regard, à cette heure solennelle de l'histoire, où Jésus-Christ et l'empire romain vont apparaître presque en même temps, c'est une immense confusion. Tout vacille, tout est bouleversé, dans le monde matériel comme dans le monde moral. La propriété n'existe plus que de nom, la terre passe de main en main, le plus souvent par la violence ; on hérite en assassinant, on acquiert en expropriant. Un flot de laboureurs, de colons, chassés de leurs domaines par les vétérans de Sylla, en attendant ceux de Pompée et de César, s'abat sur l'Italie, et cherche à ressaisir par le pillage son droit de propriété perdu. De travail, de culture, il n'en est plus question ; l'Italie n'est plus qu'une lande où errent des troupeaux nomades, conduits par des pâtres esclaves, toujours prêts à se changer en bandits. Les hommes libres deviennent rares, à Rome surtout ; ils sont remplacés par des affranchis, dont le seul commerce est celui des suffrages, et par des bandes de gladiateurs, mis à l'enchère par les concurrents. L'argent règne, et même la force brutale ne peut pas se passer de lui. Avec lui on peut tout acheter, même l'empire. Les grandes propriétés sont devenues le fléau de l'Italie ; l'avide Crassus, un des types les plus bas de cette ignoble époque, n'a pas moins de 40 millions. « Dans toute la cité, dit Cicéron, il n'y a pas deux mille propriétaires. » Au sein de cette société dévorante, qui consomme et ne produit pas, le seul emploi actif de l'argent, c'est l'usure qui, dans les mains savantes des chevaliers, ronge l'Italie comme une lèpre. Et ce luxe effréné, dévorant, qui vient toujours dans les époques de corruption insulter à la misère publique, ce luxe, précurseur infaillible de la chute des empires qu'il traîne à sa suite, en la précédant seulement de quelques pas ! Et ces soupers où un Lucullus dévore en une nuit la sueur d'une province ; où un Apicius fait battre sans relâche la terre et les mers pour découvrir un mets nouveau qui réveille ses appétits blasés ! Et la débauche, rapprochant, confondant les âges, les sexes, les rangs, et s'étalant à Rome dans des proportions que l'Orient même n'a pas connues ; les matrones romaines sortant de ce chaste sanctuaire où fila Lucrèce pour venir, au grand jour du forum, mêler la brigue à la luxure et assaisonner de sang la volupté, en embauchant des gladiateurs pour faire élire leurs amants ! Dans une société ainsi faite, il s'agit bien, en vérité, de parler de lois comme Caton, ou de liberté comme Brutus ! Il s'agit de cueillir l'heure rapide (*carpe diem*), de vivre, d'oublier et de jouir, entre deux proscriptions.

Et puis, de folles, de sanglantes ambitions s'agitent dans ce

chaos : « Je vois dans l'Etat, disait Catilina, deux corps, l'un « sans vigueur (le sénat), avec une tête plus faible que lui (Cicé- « ron, consul), l'autre (le peuple), vigoureux, mais sans tête ; « or cette tête, ce sera moi ! » Chacun des prétendants suit sa voie pour marcher à l'empire : Catilina veut violer la république, Crassus l'acheter, Pompée la voir à ses pieds et César la séduire. Inférieur sur tous les points à ce dernier, Catilina lui ressemble par ses pires côtés. Il ne représente que l'élément du mal dans la société romaine. Or le mal est une force, on ne peut pas le nier, mais une force qui ne dure pas ; car le monde, en définitive, n'est pas fait pour lui appartenir. Bonne tout au plus pour détruire, la force ne vaut rien pour fonder, quand elle n'a pas le droit pour complice. Un peuple peut trouver, dans une heure de crise, un Catilina pour étonner les faibles de son audace, un Sylla pour systématiser la terreur, et mettre le massacre en coupe réglée ; mais ce n'est pas tout de vaincre et de proscrire, il faut gouverner, et c'est là qu'on les attend. César l'eût fait, s'il eût vécu, et Auguste, avec de moins beaux dons, l'a su faire après lui ; mais Catilina ne pouvait pas même vaincre ! Pour frapper d'impuissance ce bandit éhonté, dont la lâcheté universelle avait fait le courage, il suffit d'un avocat dont le danger public et l'amour de son pays firent un jour un grand citoyen. Le sénat, un instant ébranlé par César qui ose invoquer la légalité en faveur de Catilina, est ramené par Cicéron, par Caton surtout, qui, avec son indomptable énergie, sait prêter du cœur à ceux qui en manquent, et déjouer le timide appui prêté aux factieux par César. Le sénat, entraîné, finit par s'armer d'une « de ces « peurs héroïques qui donnent du courage ! » Le peuple lui-même, retourné par l'éloquence de Cicéron, se prononce contre Catilina qu'il favorise en secret. Les chevaliers, rassemblés en armes, insultent César à sa sortie du sénat. Il eût été massacré sans Cicéron, qui pouvait le laisser périr, et eut l'honneur de sauver cette vie redoutable qu'il tint un instant dans sa main. Faut-il l'approuver ou le blâmer ? Qui oserait prononcer, quand il s'agit d'un de ces hommes prédestinés dont la vie ou la mort ont été également funestes à leur pays ?

Catilina, sentant Rome qui lui échappe, la quitte pour aller soulever l'Italie ; mais ses complices payent pour lui, et sont étranglés dans leur prison. « Ils ont vécu ! » s'écrie Cicéron, ivre de son triomphe ; mais les lois aussi « ont vécu, » et c'est la force qui a triomphé plus que le droit. Seulement, elle est du bon côté, cette fois, sauf à en changer plus tard. La ville est illuminée, le consul parcourt les rues aux flambeaux. Les femmes, du haut de leurs terrasses, acclament le libérateur

de Rome. Courte illusion, éphémère victoire! Tous, Caton excepté, ont travaillé pour César, et ne s'en doutent pas.

En somme, il est permis de croire que le danger n'était pas aussi sérieux qu'il eut l'air de l'être, et que Cicéron l'a exagéré au profit de sa gloire. Catilina n'a pour armée que des pâtres, des paysans et trois mille soldats. Rome, aux jours d'Annibal, ne s'effrayait pas pour si peu. Par un reste d'orgueil patricien, il refuse d'enrôler les esclaves, dont la république naguère ne dédaignait pas l'appui à l'heure du danger. Ses soldats n'ont pour combattre que des bâtons durcis au feu; leur courage, l'audace de leur chef ne peuvent suppléer à tout ce qui leur manque. Pris à *Fesulæ* (Fiesole) entre deux armées, Catilina se fait tuer avec la plupart des siens, en vendant chèrement sa vie. Ainsi, jusqu'à Catilina, chacun se fait complice de César, tout achemine Rome vers l'Empire et vers lui. Les obstacles même deviennent des points d'appui. Mais aussi, comme il sait attendre, art suprême, ignoré des ambitieux vulgaires, qui manquent l'heure en voulant la devancer! Déjà tous se tournent vers lui comme vers un sauveur : on s'habitue à tout espérer d'un homme, hors la seule chose qu'il ne peut pas donner, le règne des lois et de la liberté. Cicéron lui-même oublie les affaires pour la philosophie ; on se dégoûte de la vie publique, dont la responsabilité effraye, et les âmes, entraînées par un courant plus fort qu'elles, s'en vont toutes à César. L'empire se fait tout doucement, ou plutôt l'*empire est fait*, l'homme nécessaire est trouvé; car il y a toujours, on le sait, un homme en réserve pour toutes les grandes nécessités politiques. Le secret du génie, c'est de venir à propos, et ce secret, qui l'eut jamais plus que César?

Mais je m'aperçois que j'ai beaucoup parlé de lui, et que je ne l'ai pas fait voir à ceux qui aiment à chercher l'homme du dedans sous celui du dehors. Les bustes de César sont rares, et je n'en vois guère que trois, dans l'*Iconographie* de Visconti, qui méritent qu'on s'y arrête. Tous trois appartiennent aux dernières années de cet homme célèbre, et pour le connaître à vingt ans, il faut le chercher dans Suétone : « De haute taille, « le teint blanc, les membres replets, le visage un peu plein, « les yeux noirs et vivants, la santé florissante. » Voilà César jeune, et vous l'avez vu! Si vous cherchez maintenant dans les bustes les traits qui demeurent et que l'âge n'a pas pu changer, vous êtes frappé du contraste entre ces lèvres ouvertes, bienveillantes, et l'inflexible volonté qui siége sur ce front, calme et fort comme la Destinée. On dirait qu'il y a chez cet homme étrange deux natures qui se complètent en se combattant. Il associe

dans une synthèse puissante, la guerre, l'ambition, la science, l'éloquence, le plaisir ; mais au fond, c'est toujours l'ambition qui domine. Il trempe de fer, par la gymnastique et la guerre, cette nature élégante et presque féminine que les lettres ont polie, et que la débauche même n'a pu énerver. Les repas, le sommeil sont pour lui une nécessité, jamais un plaisir. Regardez-le à 50 ans : l'homme extérieur a changé chez lui, la lame a usé le fourreau. Cette pensée fixe qui ne le quitte pas, régner, le dévore et l'excite à la fois. Son œil a vu le but, et ne s'en détournera plus. Pour l'atteindre, tous les chemins sont bons : lui, l'orgueilleux patricien, il flatte bassement ce peuple d'affranchis, oisifs et affamés. « Peu lui importe de s'abaisser, dit « Dion, pourvu qu'il se relève plus puissant. » Allié par de savants mariages à toutes les grandes familles, il s'y glisse encore par l'adultère comme par une porte dérobée. Il séduit tour à tour, peut être en même temps, la femme de Crassus, celle de Pompée et jusqu'à la sœur du sévère Caton. C'est par ces fils déliés qu'il enlace tout le monde, même ses rivaux et ses ennemis. La séduction de ses manières, le besoin qu'on a de lui, la peur même qu'il inspire, tout fait sa force et son empire. Ecoutez plutôt Cicéron, qui le connaît si bien : « Voyez « cet homme-prodige (τέρας) ; il vous épouvante par sa vigi- « lance, sa célérité, son ardeur ! »

Clodius est un jeune patricien, beau, éloquent, impudique, hardi, habitué à mener de front, comme César son modèle, la brigue et le plaisir. Il courtisait la femme de ce dernier, Pompéia, gardée à vue par sa belle-mère, l'austère Aurélia. A un jour fixé, les dames romaines se réunissaient à huis-clos chez Pompéia pour célébrer la fête de la *Bonne Déesse ;* les hommes, sous peine de sacrilége, ne pouvaient y être admis. Clodius, imberbe encore, se déguise en femme, et pénètre dans le gynecée. Il est reconnu, ignominieusement chassé, et un procès criminel vient menacer sa vie. Mais le peuple, toujours prêt à prendre le parti de ceux qui se jouent des lois, ne veut pas qu'on touche à la vie de Clodius. César, esclave, comme tout ambitieux, de ceux dont il veut devenir le maître, refuse de témoigner en justice contre l'accusé, et le fait absoudre. Mais il faut à l'opinion publique une satisfaction : il répudie sa femme, peut-être innocente, et comme on lui en demande le motif : « La femme « de César, répond-il, ne doit pas même être soupçonnée ! »

Evidemment, des quatre à cinq hommes différents qui se rencontrent en César, celui qui fait le fond de son être, c'est l'homme politique. Plus tard la guerre nous révèlera son génie militaire, égal au moins, sinon supérieur à l'autre : mais à

l'inverse de tous les conquérants célèbres, l'homme d'Etat chez lui a précédé de vingt ans le général. La guerre, quel que soit le talent qu'il y déploie, n'est qu'un épisode dans sa vie, toute remplie par l'ambition. Du moment qu'il se décide à la faire, il y est le premier, comme en toutes choses; mais à bien dire, sa carrière militaire ne commence qu'avec sa guerre des Gaules, à 41 ans. C'est par un calcul politique, pour revenir à Rome par la Gaule, qu'il se résigne à cette campagne de neuf ans où il devine, sans les avoir appris, les secrets du grand art de détruire. Mais sa pente n'est pas de ce côté; s'il pouvait arriver à l'empire par les luttes du forum, et vaincre sur ce terrain où il a livré ses premières batailles, il renoncerait volontiers à une gloire qui lui semble inférieure, et qu'il n'a pas cherchée.

Ce qui me frappe surtout dans César, c'est son amour pour les lettres, amour sincère, mais légèrement dédaigneux, comme d'un homme qui aurait mieux à faire. A le voir rédiger ses *Commentaires* avec une rapidité qui confond ses amis, on dirait qu'il se reproche le temps qu'il y perd. S'il écrit, ce n'est pas pour écrire, mais pour fixer ses souvenirs, en homme trop occupé du fond pour penser à la forme. Il parle de lui à la troisième personne, comme il parlerait d'un autre, laissant aux faits qu'il raconte le soin de le louer, et retraçant, pour la postérité, le récit de cette prodigieuse campagne, dans ce style lapidaire dont Rome a seule le secret. Comme toute chose ici-bas, les lettres ont été pour lui un moyen, jamais un but; il les traite comme il a traité les femmes; elles sont pour lui un passe-temps, un jeu qui l'amuse ou le sert, mais rarement une faiblesse, car il domine tous ses goûts, même en leur cédant. Et ce que j'ai dit des lettres et du plaisir, je le dirai de l'amitié, à laquelle il a toujours été fidèle, par nature autant que par intérêt. Aussi a-t-il été aimé, chose rare et qui doit sembler douce à ces maîtres du monde, plus habitués dans ce commerce à recevoir qu'à donner.

Reste un dernier trait de cette physionomie, si forte et si fine à la fois, qu'il faut juger d'ensemble et non par les détails : César est Romain avant tout, par tous les grands côtés de son être; mais le Grec aussi se retrouve chez lui, fondu avec le Romain dans une merveilleuse harmonie. J'indique ce trait en passant, car on le fausserait en voulant appuyer; et certes, ce n'est pas une médiocre gloire pour ce génie cosmopolite que d'incarner ainsi en lui les deux grands peuples du monde ancien, les deux civilisations mères qui ont enfanté la civilisation moderne.

Nous connaissons César maintenant, et nous allons le voir à l'œuvre, car jusqu'ici, il a préparé son action plutôt qu'il n'a agi. Il a étonné Rome de son audace, de ses débauches, de ses prodigalités; mais il plie sous le poids de ses dettes; il lui faut, pour les payer, quelques-unes de ces grasses provinces, comme l'Espagne ou l'Asie, où les ambitieux ruinés vont refaire leur fortune, avant de revenir à Rome se disputer les grandes charges sur le marché aux suffrages. Après sa préture, il se fait donner pour province l'Espagne ultérieure. Ses créanciers, craignant de perdre leur gage, ne veulent pas le laisser partir; mais l'avare Crassus, pour se faire de lui un appui contre Pompée, le cautionne pour 830 talents (4 millions de francs).

Deux traits me frappent dans ce court passage de César en Espagne, où il ne reste pas même une année : il pleure à la vue d'un buste d'Alexandre qui, « à son âge, dit-il, avait conquis le monde »; et en passant devant une bourgade des Alpes, il jette à ses amis, qui s'étonnent qu'on puisse y vivre, ce mot révélateur : « J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second à Rome! »

En Espagne, César commande en chef pour la première fois, et soudain se révèlent, comme innées en lui, ces hautes qualités qui font le grand homme de guerre, audace, rapidité, résolution indomptée, mépris pour la souffrance et le danger, et aussi pour la vie des hommes qu'il ne ménage pas plus que la sienne. Il bat sur terre et sur mer les Ibères révoltés, puis sa sage administration les réconcilie avec le joug romain. Il a trouvé le secret de pressurer l'Espagne et de s'en faire aimer, et y refait sa fortune, sans négliger celle de Rome.

A son retour, forcé de choisir entre le triomphe et le consulat, il aimerait mieux rentrer à Rome par ces deux portes à la fois. Mais comme il faut, pour obtenir le triomphe, rester en dehors de la ville, et y résider pour briguer le consulat, César laisse l'ombre et choisit la proie, c'est-à-dire le consulat. Tout ce que peut faire le parti opposé, c'est de lui associer un ami de Caton, Bibulus, et de lui donner un adversaire dans son collègue.

Nous touchons à l'époque du premier Triumvirat, « ce monstre à trois têtes », comme l'appelle Varron; fatale union, plus nuisible à la république que toutes les discordes de ses grands (*graves principum amicitias*)! Nulle part n'éclate mieux la savante profondeur des desseins de César : Pompée et Crassus, rivaux de puissance, sinon de gloire, troublaient depuis longtemps Rome de leurs divisions; mais ces deux forces presque égales, en s'annulant l'une l'autre, étaient pour l'état une garantie encore

plus qu'un danger. César persuade aux deux rivaux, au lieu de s'affaiblir en se divisant, de s'associer avec lui pour régner. Ce pacte, menaçant pour la république, ne l'est guère moins pour ceux qui vont l'accepter; car, sur les trois associés, deux à coup sûr travaillent à se donner un maître. Quant à Rome, elle y apprend à s'assouplir au joug, et à obéir à trois maîtres, en attendant un seul. Les trois alliés cachent quelque temps leur accord sous une feinte opposition. César, déjà l'obligé de Crassus, achète l'amitié de Pompée en lui donnant pour femme sa fille unique Julia, et le beau-père est plus jeune que le gendre. Lui-même épouse Calpurnie, fille de Pison. « On prostitue la république par des « mariages », s'écrie Caton indigné, et personne ne l'écoute : le règne de la pudeur est passé avec celui des lois.

L'alliance de Pompée avec César nous étonne à bon droit, puisque l'un, comme dit Dion Cassius, ne veut pas de la seconde place, et que l'autre ne veut que la première. Pourquoi s'unir alors, quand, par des voies diverses, on tend au même but, et qu'un seul peut l'atteindre? On comprend le jeu de César, mais l'aveuglement de Pompée, comment l'expliquer, si ce n'est par sa vanité? Il faut voir avec quelle habileté perfide César attire ce parvenu, ennobli par la gloire, sur le terrain mouvant de la démocratie, où lui seul a su prendre pied ; comme il exploite à son profit les fautes, les maladresses de ce grand homme de parade, moins occupé d'*être* que de *paraître!* Gonflé de sa réputation, assez peu méritée, de premier général de l'époque, Pompée croit avoir César pour lieutenant, et l'a en réalité pour maître. Celui-ci s'empare de sa confiance, le compromet avec le sénat, le pousse en ayant l'air de le suivre, et devient son mauvais génie. En réagissant contre le système de Sylla, Pompée rompt décidément avec son ancien parti; la place qu'il quitte, il ne la recouvrera plus, et celle qu'il veut prendre est déjà occupée par son insidieux rival. César le traite comme il traite sa vieille alliée, la démocratie : il l'élève sur un piédestal pour l'en jeter à bas, et creuse sous ses pas l'abîme où la république finira par tomber avec lui.

Nommé consul à l'unanimité, César agit en tribun : pour s'assurer la faveur du peuple, il emprunte aux Gracques leur vieille machine de guerre, et met en avant une nouvelle *loi agraire*. Il propose de distribuer des terres à tous les citoyens pauvres qui auront trois enfants ou plus, sûr d'avance que le peuple lui saura gré de sa loi, admise ou rejetée. Caton, seul dans le sénat, a le courage de s'y opposer ; mais Caton, au dire de Dion, « n'a jamais eu l'art de persuader ». César, importuné de cette voix austère qui trouble seule l'universel silence, fait ar-

racher Caton de la tribune, et Caton, pendant qu'on l'entraîne en prison, parle encore contre la loi. Bon nombre de sénateurs, épousant son injure, le suivent d'un air consterné. « Pourquoi « sors-tu avant la fin de la séance, dit César à l'un d'eux? — « Parce que j'aime mieux être avec Caton dans la geôle qu'avec « toi au sénat! » Ainsi toute voix n'est pas muette encore, toute liberté n'est pas éteinte dans les âmes! César, embarrassé de son prisonnier, finit par le relâcher, et Caton se remet à déclamer contre la loi. Désespérant de triompher de l'opposition du sénat, César, au mépris de toute légalité, traduit l'affaire devant le peuple. Crassus et Pompée, démasquant enfin leur alliance avec lui, viennent hautement l'appuyer. La loi passe, à grand renfort des soldats de Pompée. Bibulus, collègue de César au consulat, est livré par lui aux outrages de la populace : souillé d'ordures, traîné tout sanglant sur les degrés du temple de Castor, il oppose à toutes ces infamies une inébranlable constance : « Si je ne puis apprendre à César, s'écrie-t-il, « à devenir homme de bien, au moins ma mort appellera sur lui « la vengeance de Dieu et la haine des humains! » Deux fois Caton veut élever la voix pour en appeler au peuple, et deux fois les satellites de César le prennent par le corps, et l'emportent hors de la place. Bibulus, sauvé à grand'peine par ses amis, passe enfermé chez lui les huit mois qui restent de son consulat, et de fait, César est seul consul. Telles sont les voies sanglantes par où il mène Rome à la servitude, en créant lui-même l'anarchie dont il prétend la sauver!

César triomphe enfin, les lois se taisent, et Rome est à ses genoux. On ne prononce plus le nom de son collègue, on date l'année du double consulat de Caïus et de Julius César. Il a dompté le sénat par la peur, acheté le peuple par sa loi agraire, les chevaliers par la remise d'un tiers du fermage de l'Asie. Crassus et Pompée, ses rivaux, se sont mis à son service. Et cependant, tel est le soulèvement causé par ses violences que, lorsqu'il entre au théâtre, le peuple et les chevaliers lui refusent les applaudissements sur lesquels il a compté. Les sénateurs désertent la curie, où il faut flatter ou se taire, et où ne siégent plus que les partisans du futur dictateur. César s'en plaint un jour à Caussidius, un vieux sénateur : « On s'absente, « répond celui-ci, parce qu'on a peur de tes soldats. — Mais « alors, pourquoi es-tu venu? — Mon âge m'empêche de « craindre; le peu de vie qui me reste ne vaut pas qu'on en « prenne tant de soin! »

Maître de la situation, César fait d'abord ratifier les actes du généralat de Pompée. Il partage entre ses amis les plus riches

gouvernements, et prend pour lui l'Illyrie et les deux Gaules, Cisalpine et Transalpine, avec trois légions pour cinq ans. Ainsi, sans sortir de la légalité, il se ménage aux portes de Rome une armée, une place d'armes, et un point d'appui pour marcher à l'Empire, quand il en sera temps. Mais pour réaliser ses projets, il lui faut de l'argent : il vend sa protection au roi d'Egypte au prix de six mille talents (trente millions). Il puise en outre à pleines mains dans le trésor public. S'il est avide, ce n'est pas comme Crassus, pour thésauriser ; non, c'est pour enrichir tous ceux qui l'approchent, et, à défaut d'affection, les enchaîner par l'intérêt. Il fait désigner comme consuls pour l'année suivante Pison, son beau-père, accusé de concussion, et qui n'échappe que par son crédit à une accusation infamante, et Gabinius, créature de Pompée.

Quant à Cicéron, son rôle politique a cessé après l'affaire de Catilina ; aux yeux du parti démocratique, exaspéré par sa défaite, il n'est plus qu'un accusé attendant son arrêt ; aux yeux des patriciens, Cicéron ne sera jamais qu'un parvenu, un *homme nouveau*, auquel ils n'ont pas pardonné encore de les avoir sauvés. Dans le débat sur la loi agraire, tout ce qu'il a accordé aux instances de César, c'est le silence et une abstention qui n'était pas sans courage. Retiré dans une de ses nombreuses villas, peut-être à celle d'Antium où il allait, nous dit-il, dans ses longues rêveries, « compter les vagues », sur le bord de la mer, il s'y console en répandant dans ses lettres à Atticus toutes les douleurs de son âme de citoyen. C'est alors qu'il écrivit, avec le parti pris de ne rien taire et de ne rien ménager, une *Histoire secrète du Triumvirat* qui, destinée à la postérité, s'est perdue avant d'arriver à son adresse. Les lettres même de Cicéron, ces inimitables lettres, où l'homme revit tout entier avec son époque, ne suffisent pas à nous consoler de cette perte irréparable. Ce qui n'empêche pas leur auteur, par une de ces désolantes contradictions que renferme le cœur humain, de désirer une place d'augure, alors vacante, et de confesser tout bas à Atticus, « Voyez ma faiblesse ! dit-il en rougissant, que c'est là le seul « côté vulnérable par où ces triumvirs si détestés pourraient le « gagner.

Et cependant, par un étrange retour des choses d'ici-bas, ces mêmes triumvirs, tout puissants qu'ils soient, ne peuvent pas se faire accepter par l'opinion publique. « Les bras sont en- « chaînés, dit Cicéron, mais les langues restent libres ». Bibulus couvre les murs de mordants placards, et la foule qui les lit est si compacte que la rue en est obstruée. Des sifflets, des huées vengeresses accueillent à leur passage les triumvirs, sans

en excepter César lui-même. Au théâtre, toute allusion hostile est saisie avec un empressement qui touche à l'insulte. « Mais, « c'est encore Cicéron qui parle, tout le monde murmure, et « tout le monde obéit. On gémit, on déclame tout haut contre « le mal, mais personne n'y remédie. Sans doute, résister « amènerait un affreux massacre; mais à quoi peut nous mener « notre facilité à tout céder, sinon à tout perdre? »

L'année du consulat de César touchait à sa fin. Pompée, s'éveillant un peu tard au sentiment de son danger, commence à avoir peur de son jeune beau-père, et de cette ambition patiente, infatigable, qui marche à son but, le front levé, par toutes les voies et tous les moyens. Il lui tarde de voir son rival hors de Rome, où il se flatte de régner en son absence, et César s'y résigne avec une docilité qui nous étonne. Ce profond calculateur, sentant, à la sourde résistance qu'il rencontre, que Rome n'est pas mûre encore pour la tyrannie, trouve son compte à s'éloigner pour se rendre nécessaire, pour agir de loin sur l'imagination des hommes, et laisser ses rivaux s'user en son absence; puis à revenir, avec le double prestige de l'éloignement et de la victoire. Il ne lui en coûte pas de céder la première place à Pompée, qui est homme à la garder vacante sans la prendre pour lui. Mais avant de quitter Rome, César veut être sûr d'y régner, absent comme présent. Pour cela, il est deux hommes qu'il faut en faire sortir à tout prix, Cicéron et Caton; le premier, moins haï, mais plus importun peut-être, parce qu'il se refuse à toutes les avances, et que, ramené à Rome du fond de sa retraite par cette fièvre de l'inaction qui est la maladie des hommes d'Etat retirés, il harcèle le triumvirat d'une guerre d'épigrammes qui ne laisse pas que de le fatiguer.

Mais César, lié comme Catilina avec tous les scélérats de Rome, avec les fils de famille, endettés, ruinés, décriés, avait à lâcher sur Cicéron et sur Caton un admirable limier : c'était ce même Clodius, qui l'avait déshonoré, et dont il allait faire son bras droit, son lieutenant civil, comme d'Antoine son lieutenant militaire. La campagne de Clodius mériterait d'être étudiée en détail; mais l'espace nous manque, et nous le regrettons. Qu'il suffise de savoir que Cicéron, après s'être traîné en vain aux genoux de Pompée qui ne daigna pas le relever, après avoir pris le deuil comme un suppliant, deuil que le sénat tout entier voulut partager avec lui, fut exilé à 600 milles de Rome, sous peine de mort s'il rompait son ban, « pour avoir « fait mourir des citoyens romains sans forme de procès. » Ses biens furent confisqués comme ceux d'un ennemi public, et

Clodius se chargea d'exécuter la sentence en faisant jeter bas sa maison de Rome et sa villa de Tusculum pour s'en approprier les dépouilles. La lie du peuple romain sanctionna ce décret infâme qui mentait aux souvenirs de Rome, sauvée naguères par celui qu'elle chassait de son sein. Cicéron alla traîner en Grèce son exil, qu'il supporta avec un abattement et une impatience peu dignes d'un citoyen qui s'immole à son pays. Quant à Caton, que l'on pouvait éloigner, mais non pas condamner, on le déporta, par un exil honorable, dans l'île de Chypre, avec mission de la réduire en province romaine; et Clodius se vanta de lui avoir arraché « cette langue importune », toujours prête à s'élever contre toute violation des lois.

Une fois la ville purgée de Cicéron et de Caton, César, qui, depuis plusieurs mois, campait à ses portes avec une armée, pouvait s'en éloigner sans crainte; car il la laissait à Clodius. Il part donc, mais non sans avoir vu commencer dans Rome la réaction vengeresse qui doit y ramener Cicéron, et faire périr Clodius sous ce réveil de la conscience publique, que César, avec toutes ses violences, ne peut pas étouffer.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici les campagnes de César en Gaule. Lui-même l'a fait, de manière à ôter à tout autre l'envie d'y toucher après lui. Je laisse apprécier à de plus compétents ce rare génie militaire qui, une fois en possession du théâtre dont il avait besoin, éclate au dehors par des prodiges que les siècles postérieurs n'ont pas encore égalés. Deux mots seulement sur la Gaule : elle a longtemps manqué d'unité, ce fut là son vice et sa faiblesse. La Providence l'a faite une, comme l'Espagne, et les hommes seuls ont pu la morceler. Comme l'Espagne encore, elle n'a connu ses forces qu'après avoir été vaincue, et quand il était trop tard pour s'en servir. Par cette conquête si longue, si disputée, César s'est acquis une gloire militaire sans rivale, et pourtant il n'en a rien coûté à l'honneur des vaincus, Vercingétorix est là pour l'attester! Dans cette grande fédération du monde asservi qui allait s'appeler l'*Empire romain*, la Gaule et l'Espagne sont les deux seules nations qui y soient reçues tout armées, avec les honneurs de la guerre. Rome mesure leur valeur à ce qu'elles lui ont coûté; aussi entrent-elles, comme de plain-pied, dans la cité romaine. « Les Gaulois et les Espagnols, nous dit Cicéron, sont les seuls « étrangers qui se promènent le front levé dans le *forum*, et y « triomphent comme dans une ville prise. » Mais veut-on savoir de quel prix la Gaule a payé son droit de cité? Ecoutez César : il vous dira froidement qu'il y a pris d'assaut 800 villes, « soumis 300 nations, et combattu trois millions d'ennemis,

« dont il a tué un million, vendu un autre million, et mis le « reste en fuite. »

Mais le vainqueur, en luttant neuf ans contre la Gaule, a appris à ses dépens ce que vaut une pareille race. Aussi, même avant qu'elle soit soumise, n'épargne-t-il rien pour l'incorporer dans ses armées. Il lève une légion chez ces vives populations qui devinent d'instinct le génie, même chez un ennemi, et se sentent fières de le servir. Sa cavalerie se recrute presque exclusivement chez les Gaulois. Avec de pareils soldats, il ne craint pas de rendre à Pompée, qui les lui redemande, deux légions que celui-ci lui a prêtées. Ne fût-il suivi que de ses braves Gaulois, il peut marcher, sur les traces de Brennus, à la conquête de Rome. Et si des étrangers se passionnent ainsi pour lui, que sera-ce de ses concitoyens? Comment ne donneraient-ils pas cent vies, s'ils les avaient à perdre', pour ce chef à la peau blanche et molle, frêle de santé, épileptique même, mais domptant, à force de volonté, ce corps qui n'est pour lui qu'un esclave; toujours le premier partout, au combat, à l'assaut, aux marches, à travers les forêts de la Gaule *chevelue*, les marais de la Hollande, les neiges des Vosges et des Arvernes; invisible et présent partout, se multipliant à force d'audace et d'activité, toujours prêt à apparaître au lieu et au moment où l'on a besoin de lui; imposant à ses soldats ces prodigieux travaux qui, sous tout autre général, les eussent poussés à la révolte, et qui leur font faire ensuite si bon marché de leur vie. Leur nourriture est la sienne, et il s'en passe quand ils n'en ont pas, au lieu de boire du falerne quand son armée meurt de faim et de froid. Son lit, c'est un chariot de voyage où il chemine encore, même en dormant. C'est ainsi qu'en huit jours il est allé de Rome aux bords du Rhône. Le jour, le voyez-vous chevaucher entre quatre secrétaires, portés dans des litières, allant de l'un à l'autre, et leur dictant autant de lettres à la fois. Mais ce qui achève de lui gagner ceux qui le servent, c'est qu'il sait au besoin s'oublier pour eux : je n'en veux pour preuve que cette chaumière où, surpris par la pluie, il cède à un de ses lieutenants malade l'étroit réduit et le grabat qui s'y trouve, et couche dehors, à l'injure de l'air, sous le toit en saillie.

Dieu merci, nous n'avons point à rougir de nos aïeux : jamais peuple n'a résisté plus énergiquement à l'agression, pour se donner ensuite plus franchement à son vainqueur. En somme, la conquête romaine, malgré tout ce qu'elle a coûté à la Gaule, a fini par lui profiter, comme à l'Espagne, son pendant en histoire. Et qu'on m'entende bien : quand je parle ainsi, je suis loin de fermer les yeux sur les maux de l'invasion, les cam-

pagnes dévastées, les villes incendiées, et cette longue traînée de sang et de larmes que laissent après eux ces fléaux de Dieu qu'on appelle des conquérants. Non ! toute guerre où il ne s'agit pas de défendre son pays ou ses alliés contre une injuste attaque, toute guerre suscitée par le caprice ou l'ambition d'un seul est maudite, et l'égoïsme qui la déchaîne en doit compte au tribunal de l'histoire comme à celui de Dieu !

Mais les générations passent, et le souvenir des maux infligés disparaît avec ceux qui les ont soufferts ; le sillon se referme, plus fécond que jamais, sur ceux qu'il a recouverts. Les arts, la civilisation du vainqueur viennent fermer les plaies de la guerre, et réconcilier les vaincus avec leur défaite. Ainsi a toujours agi Rome, dure à qui résiste, clémente à qui s'est soumis. Grâce à ce sanglant baptême, la Gaule est entrée, pour n'en plus sortir, dans le faisceau des races latines ; elle a hérité de l'esprit de la vieille Rome, et de son double besoin de conquêtes et d'unité. Loin de protester contre le joug d'une centralisation oppressive, elle en a fait son idole, et s'est passionnée pour elle, comme d'autres pour la liberté. De Charlemagne jusqu'à nos jours, un lien de plus en plus étroit a uni ses destinées à celles de l'Italie. Conquise une fois, la Gaule a conquis à son tour. Sœur cadette, après avoir tout reçu de son aînée, elle lui a tout rendu avec usure, le mal d'abord, le bien ensuite ! Elle est quitte avec l'Italie maintenant, depuis le jour où, en lui achetant l'indépendance au prix de son sang, elle l'a laissé reconquérir elle-même l'unité dans la liberté.

Nous voici bien loin de César, et cependant tout date de lui dans ces deux destinées de peuples, solidaires l'une de l'autre à travers les siècles, tandis que l'Espagne, un instant rattachée à l'Italie, s'en sépare bientôt pour se tenir à part dans l'histoire, comme sa péninsule est à part du continent. Au point de vue de l'intérêt de Rome, la conquête de la Gaule était indispensable, écoutons plutôt Cicéron : « C'est la première fois, écrit-il, qu'on « ose attaquer les Gaulois ; jusqu'ici on s'était contenté de les « empêcher d'entrer chez nous, César est allé les chercher chez « eux. Nous ne possédions qu'un sentier dans la Gaule, ses « limites sont aujourd'hui celles de notre Empire. Un bienfait « de la Providence avait donné les Alpes pour rempart à l'Italie ; « sans elles Rome n'eût jamais été la maîtresse du monde. « Qu'elles s'abaissent désormais, ces barrières infranchissables : « des Alpes à l'Océan, l'Italie n'a plus rien à craindre ! »

Etrange contraste ! Pompée, proconsul d'Espagne, n'a pas mis une fois le pied dans sa province, qu'il gouverne par ses lieutenants. Absent de Rome, il paraissait plus grand, et c'est sa

présence qui le diminue. César, au contraire, grandit par la distance, et n'a jamais été plus présent à Rome que depuis qu'il n'y est pas. De temps en temps, il vient passer quelques mois d'hiver dans la Gaule Cisalpine, pour être plus à portée de la capitale, et rassembler dans sa main les fils qui y font tout mouvoir. Comme il ne lui est pas permis de franchir les limites de sa province, Crassus vient le trouver à Ravenne, et Pompée à Lucques. Tel est l'empressement des Romains à saluer leur maître futur, qu'on compte une fois à sa porte plus de 120 licteurs, escorte des hauts personnages qui viennent faire leur cour au conquérant de la Gaule. Dans cette double entrevue où se trament à la fois la servitude de Rome et la ruine de Pompée, les triumvirs essayent de raffermir leur alliance déjà chancelante : on arrête que Crassus et Pompée seront nommés consuls, et César continué pour cinq ans dans son gouvernement.

Pendant ce temps, que fait-on à Rome? Voyez les lettres de Cicéron, ce vivant miroir de toutes les opinions, de toutes les rancunes, de toutes les passions de l'époque : tous les yeux sont fixés sur César! Au prestige qui entoure ce conquérant lointain se joint je ne sais quel vague pressentiment de l'avenir, quelle secrète terreur de ces barbares qui s'amassent lentement autour de l'Empire, comme l'eau au pied d'une digue, en attendant l'heure de la dépasser. On sait gré au vainqueur des Gaules d'avoir rendu à Rome sa foi en elle-même, et de la consoler, avec les gloires du dehors, des hontes et des misères du dedans. Pendant ce temps, ses adversaires disparaissent ou s'annulent. Crassus va se faire tailler en pièces par les Parthes, avec l'élite des légions romaines. Sa mort, deux fois fatale à la république, laisse aux prises les deux ambitions qu'il empêchait de se heurter. Le monde romain a cessé d'être assez large pour les contenir toutes deux. Enfin la mort de Julie, fille de César et femme de Pompée, morte en couches avec son enfant, vient briser le fragile et dernier lien qui unissait les deux rivaux. Cette alliance contre nature, œuvre de la politique de César et de Pompée, se relâche peu à peu, et Rome se débat en vain contre la guerre civile où elle se sent fatalement entraînée.

Quant à Pompée, il hésite, il flotte d'un parti à l'autre, au gré, non de ses passions, il n'a pas l'âme assez grande pour en avoir, mais de sa vanité et de ses caprices. Assez puissant dans Rome pour y suspendre le règne des lois, il y fomente à dessein l'anarchie, dans l'espoir que tout le monde finira, de guerre lasse, par se jeter dans ses bras. En attendant Pharsale, que chacun sent venir, la guerre civile est dans les rues de la ville

que se disputent les gladiateurs de Clodius et de Milon. Le sang y coule à flots pendant des mois, et la mort même de Clodius, ce grand artisan de troubles, ne parvient pas à y ramener la paix. Maîtresse du monde et à la merci du premier factieux, Rome est dans un état si désespéré que tout y est possible, excepté cette liberté sous la loi que Caton s'obstine seul à défendre. Enfin Bibulus, ancien ennemi de Pompée, suggère un expédient, extrême comme la situation : c'est de nommer Pompée consul unique, et de lui confier le soin de sauver la patrie en danger ; et au grand étonnement de tous, Caton se range de cet avis.

Soyons juste, même avec Pompée ; il ne se montra pas indigne cette fois de la confiance de Caton. Au bout de six mois, renonçant de lui-même à cette espèce de dictature, il se donne pour collègue son beau-père, Metellus Scipion. Mais il est trop tard pour faire plier Rome sous le joug de la légalité : tant de semences de discordes, de rivalités et de haines devaient porter leurs fruits. L'union, sincère cette fois, de Pompée avec le sénat, irrite le parti populaire. Enfin une dernière faute de Pompée vient tout perdre : il permet à César de prétendre au consulat sans venir le briguer en personne. On l'autorise, par une exception unique, à aspirer, du fond de sa province, à cette dignité suprême, et à mener de front la conquête des Gaules et celle du consulat. Pompée se charge lui-même de grandir son rival, sous prétexte de l'éloigner.

Mais le vrai, le seul maître de la situation, c'est César qui règne à Rome, invisible et présent. Si l'on se demande pourquoi il n'y revient pas, c'est qu'il veut, en achevant la conquête des Gaules, asseoir sur une base plus ferme sa popularité. Il veut surtout conserver son armée, instrument de conquête, avec lequel il peut tout oser. Car si le peuple est pour lui, le sénat et le parti aristocratique sont toujours contre lui. Il a peur, s'il rentre dans la ville en simple citoyen, d'être traduit en justice ; Caton l'en a menacé plus d'une fois, et a demandé même, en plein sénat, qu'on le livrât aux Germains. Et voilà pourquoi il reste en Gaule ! mais en même temps, il est à Rome, il y habite, dans le cœur ou dans la pensée de tous, tant il sait tenir en haleine l'admiration et la faveur publiques. Tout lui sert dans ce but : sa fille vient-elle à mourir, il donne en son honneur au peuple des jeux et un repas. Il fait construire dans la ville une place immense dont le terrain seul lui a coûté douze millions de francs. Il sème l'or et les bienfaits à pleines mains ; il double la paye de ses légions, il leur prodigue le butin, les récompenses de toute sorte, et Plutarque pourra dire de lui « qu'il

« a subjugué les Gaules avec le fer des Romains, et les Romains « avec l'or des Gaules ».

Mais vous n'avez pas encore là César tout entier, et son cercle d'action ne se confine pas à Rome et à la Gaule. Il fait conférer le droit du Latium à la Gaule Cisalpine, avant-garde de la barbarie sur le sol de l'Italie. Patron avoué des provinciaux, il les couvre de sa protection devant les tribunaux romains, et l'univers rassuré s'abrite sous cette puissante tutelle. Dans ce monde fermé de la vieille Rome, lui seul n'en a ni les étroits préjugés, ni la politique sans entrailles. Caton est l'homme du passé, César l'homme de l'avenir. Lui seul a compris que l'enceinte de la cité romaine doit s'ouvrir enfin pour laisser entrer tous les peuples. La domination de la race conquérante, seul droit des gens qu'ait connu l'antiquité, depuis Sparte jusqu'à Rome, va faire place peu à peu à un droit social plus large et plus humain. La ville-reine associera enfin ses sujets à son empire. Les lois, les lettres, les arts achèveront l'œuvre commencée par l'épée, et la *paix romaine* fermera les plaies des provinces. La famille humaine va se constituer, avec l'unité dans la politique, en attendant l'unité dans l'amour, c'est-à-dire le christianisme!

Une pareille révolution, ébauche puissante du génie d'un seul homme, qui devait léguer à ses successeurs le soin de la réaliser, ne pouvait pas s'opérer sans obstacle; il fallait s'attendre tôt ou tard à une révolte du patriciat et du vieil esprit romain. Marcellus, un des deux consuls qui ont succédé à Pompée, fait battre de verges un magistrat transpadan, devenu citoyen latin : « Les coups, lui dit-il, sont la livrée de l'étranger; va « montrer à César la trace de ceux que tu as reçus. » César a pris pour lui l'injure, et il la vengera. Plus populaire que jamais à Rome, il s'y appuie sur sa gloire, sur ses intrigues, ses largesses, et sur les provinces dont il est le Dieu tutélaire. Anticipant sur le rôle à venir des Empereurs, il sème sur son passage de somptueux édifices. Il conquiert et il pacifie, comme Rome dont il personnifie le génie, en le faisant moins dur et plus humain. Tous les moyens lui sont bons pour réussir, mais il préfère les plus doux, et il faut lui en savoir gré. Il se fait tout à tous, et se prête à qui le réclame, sans se donner jamais. L'univers, façonné au joug, est mûr pour la cité romaine; mais Rome ne l'est pas pour l'obéissance : il faut la laisser se débattre encore quelque temps entre deux ou trois médiocrités politiques, comme Pompée et Cicéron, et invoquer son libérateur, trop habile pour se presser de venir.

Pompée, de plus en plus effrayé du sourd progrès de la puissance de César, fait rendre par le sénat un décret qui ordonne

à celui-ci de licencier son armée dans un délai fixé, sous peine, « s'il n'obéit pas, d'être déclaré coupable d'attentat contre la « république. » Deux tribuns, dévoués à César, Antoine et Cassius, protestent contre ce décret; leur vie est menacée, et forcés de quitter Rome la nuit, déguisés en esclaves, ils vont porter dans le camp du futur dictateur l'ombre de légalité dont il a besoin pour en parer la cause. Déjà depuis longtemps, son camp est le refuge de toutes les ambitions subalternes qui viennent s'y enrôler sous la sienne. Cicéron qui, sans se brouiller avec Pompée, s'est prudemment rapproché de César, lui a envoyé son frère Quintus, dont il a fait un de ses lieutenants. Quiconque accourt sous ses drapeaux, pauvre et perdu de dettes, est sûr d'y trouver la fortune; car César ne marchande pas avec les dévouements, et prodigue à ses fidèles les trésors de la Gaule. Aussi les recrues ne lui manquent pas, et bientôt il pourra dire avec Sertorius :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis! »

Avant d'entamer le drame de Pharsale, un mot sur l'armée de César qui va y jouer son rôle. En comblant sans cesse les vides que la guerre y laissait, César en a fait peu à peu, comme Annibal, un pêle-mêle de toutes les nations qu'il a vaincues et attelées à son char. Belges, Celtes, Ibères, les trois grandes races qui se partagent la Gaule, puis des Bretons, des Germains, des Helvètes, des Suèves, toutes les branches en un mot de la grande famille barbare y sont représentées, et s'y mêlent à l'élément italique qui en fait le fond. L'armée de César est l'image anticipée de la cité romaine, telle qu'il la veut faire, si la mort lui en laisse le temps. Ce camp cosmopolite est devenu pour tous les peuples une cité de refuge, une patrie armée. L'unité dans la guerre prépare ainsi l'unité dans la paix. Comme Sertorius aussi, le conquérant de la Gaule a des *dévoués* espagnols, prêts à donner leur vie pour lui, même sans nécessité, pour le seul plaisir de mourir sous ses yeux, avec le sombre fanatisme de cette race étrange qui a toujours fait bon marché de sa vie.

Avec une pareille armée, César peut tout entreprendre. Jusqu'ici un voile de feinte modération a couvert ses profonds desseins. Il a offert de poser les armes si Pompée en faisait autant de son côté, et si on lui laissait pour province la Gaule Cisalpine et l'Illyrie avec deux légions seulement, jusqu'à ce qu'il fût consul. Mais ces offres ne sont sincères, ni d'une part, ni de l'autre. Pompée n'a pas plus envie que son rival de licencier l'armée qui fait sa force. Au fond, tous deux veulent la guerre, et sentent que l'épée seule peut trancher la question. Si César était

de bonne foi, il n'aurait qu'une chose à faire, ce serait de renoncer à son gouvernement, et de venir à Rome briguer le consulat; mais il n'y songe pas, et veut mener de front ses deux conquêtes à la fois. Pour suivre de plus près ces feintes négociations, il passe les Alpes, laissant en Gaule le gros de son armée, et ne prend avec lui que 5,000 fantassins et 300 chevaux; son nom fera le reste! L'heure est venue, il s'en aperçoit aux adhésions qui lui arrivent de tous côtés. Pompée s'est vanté, « en frappant la terre du pied, « d'en faire sortir des légions; » mais César n'a qu'à se montrer pour trouver partout des soldats.

Sa province comprenait les deux Gaules, et sa frontière était le Rubicon. Au nord de ce petit ruisseau, devenu si grand dans l'histoire, se trouvait la légalité, au sud la révolte : il fallait choisir! Devant cette limite fatale, César hésita longtemps. Arrêté sur le rivage, il pesa longtemps, dans un profond silence, cette redoutable alternative qui s'offrait à son esprit. Ce qui le retient, ce n'est pas la peur du danger, c'est l'audace et la grandeur de l'entreprise, l'incertitude du résultat, les maux sans nombre qu'il va déchaîner sur son pays. Aussi, sous la fiction du poëte y a-t-il ici une vivante réalité; Lucain a lu dans l'âme de César quand il nous montre le fantôme de la vieille Rome se dressant devant ce fils rebelle pour lui dire : « Tu ne passe- « ras pas sans fouler aux pieds ta mère! »

Un instant, on n'en peut pas douter, il songea à renoncer à son entreprise, et se tournant vers ses amis, demeurés quelque peu en arrière, « nous pouvons encore, leur dit-il, revenir sur « nos pas; mais si nous franchissons ce pont, il faudra mar- « cher en avant, l'épée à la main! » Devant une pareille perspective, même le plus audacieux des mortels, même César pouvait hésiter! Mais l'ambition l'emporte à la fin : « *Alea jacta est* « (le sort en est jeté)! » s'écrie-t-il, refrain des ambitieux qui voudraient se persuader qu'une force irrésistible les pousse en avant. Et pourtant, au fond du cœur, ils se sentent libres, et cherchent à rejeter sur une aveugle fatalité cette responsabilité qui leur pèse. « Le sort en est jeté! » César franchit les limites de sa province, et entre par des chemins détournés, seul avec quelques amis, sur le terrain de la révolte, comme un malfaiteur qui se met lui-même hors la loi. Avec cette rapidité qui est chez lui un calcul pour étonner ses ennemis, il est déjà maître d'*Ariminium* avant qu'on n'y ait soupçonné son arrivée. La guerre civile a mis le pied avec lui sur le territoire romain.

Le lendemain sa petite armée le rejoint à Rimini; mais, malgré tout le prestige qui entoure son invincible chef, elle hésite

à le suivre dans cette voie désespérée. Là, s'il faut en croire Suétone, César trouva dans ses vieux compagnons d'armes, plus dociles d'ordinaire, une résistance sur laquelle il n'avait pas compté. Il lui fallut descendre aux plus humbles prières, et supplier au lieu de commander. A bout d'arguments, il pleure devant eux, il déchire ses habits, et le conquérant de la Gaule se traîne aux pieds de ceux qui l'ont aidé à vaincre. Rome est vengée, et l'abaissement de César est le premier châtiment de sa faute. Je sais que, dans les *Commentaires sur la guerre civile*, inspirés, mais non écrits par lui, il n'est pas question de cette scène humiliante; mais on n'y parle pas non plus de la scène du Rubicon, et ce prudent silence n'a pas effacé le Rubicon de l'histoire.

César est à peine à Rimini, et la grande nouvelle court déjà l'Italie. Jamais coup de foudre, éclatant dans un ciel serein, ne produisit un pareil effet. « La prise d'*Ariminium*, suivant « l'expression de Plutarque, ouvrait toutes les portes de la « guerre, et sur terre et sur mer. Les villes mêmes sem- « blaient s'arracher de leurs fondements pour fuir devant cette « invasion sacrilége, et Rome se trouva comme inondée d'un « déluge de gens qui s'y réfugiaient. » Ce qui dominait dans toutes les âmes, ce n'était ni l'indignation, ni la douleur, ni le respect des lois violées, c'était la peur. On prenait César pour un Sylla, et l'on redoutait sa vengeance. Mais c'était lui faire injure, et il l'allait prouver bientôt. Ses soldats, entraînés, ont cédé à la fin, mais seulement quand il leur a fait voir Antoine et Cassius encore déguisés en esclaves, et la sainteté du tribunat violée en leur personne; ils ont promis de le suivre partout où il voudrait les mener. Il approche, et chacun croit déjà le voir aux portes de la ville, traînant après lui avec ses dix légions la barbarie toute entière. Il approche et tout fuit, même Pompée, pliant sous le poids de ses fautes et sous les reproches que chacun lui adresse. « *Frappe du pied*, il en est temps, Pompée! » ose lui dire Favonius en plein sénat. Il a une armée, une flotte, des ressources inépuisables, et il fuit, avec les consuls et le sénat, entraîné dans le courant de la peur universelle. Caton, qui depuis longtemps n'a plus d'illusion sur personne, persuade pourtant au sénat de remettre toute l'autorité aux mains de Pompée. Le premier usage qu'en fait celui-ci, c'est de déclarer César ennemi public, d'ordonner au sénat et à tous les magistrats de quitter Rome, sous peine d'être regardés comme rebelles. On dirait que Pompée, en fuyant, emporte avec lui la patrie, et que Rome est mise hors la loi avec César, car chacun s'empresse de la quitter. Des césariens même s'enfuient, comme

Pison son beau-père, sans savoir pourquoi, et pour faire comme tout le monde. Labienus, l'un de ses familiers, qui ne l'a pas quitté pendant toute la guerre des Gaules, passe à Pompée; César s'en venge en lui renvoyant son argent et ses équipages. Rome, abandonnée à elle-même, flotte au hasard, « comme un vaisseau sans pilote, » et César, par un reste de pudeur, s'abstient quelque temps d'y entrer.

Pompée, avec son cortége de sénateurs et de magistrats, s'était dirigé vers la Pouille. Le gros de ses forces était en Espagne, où Afranius et Pétreius, ses lieutenants, se trouvaient avec cinq légions. L'Orient, sa réserve, n'était rien moins que préparé à la guerre. Pompée, dans son imprévoyance, a déchaîné César sur lui et sur l'Italie, et il n'est pas prêt à lui tenir tête. Mais la position de son adversaire, plus forte au point de vue matériel, est bien inférieure au point de vue moral. Tout ce qui reste dans la république de nobles cœurs et de noms honorés s'est rallié autour de Pompée; il a pour lui, comme dit un ancien, toute la dignité de l'Etat, et César n'en a que la force. Sénèque, en quelques lignes fermes et précises, a résumé la situation: « Si vous voulez, dit-il, vous faire de ces tristes « temps une image fidèle, vous verrez du côté de César la « plèbe et tous les hommes perdus que la ruine de leur for- « tune rend avides de changement; de l'autre, le sénat, l'or- « dre équestre, tout ce qu'il y a de noble et de grand dans la « ville; au milieu, Caton et la république, seuls et abandonnés de tous. »

Mais, à défaut d'appui moral, César a la force, et il en usera. Pendant qu'il amuse par un semblant de négociations Pompée qui a voulu traiter avec lui, pendant que le reste de ses légions accourt à marches forcées du fond de la Gaule, il marche avec ses cinq mille hommes à la conquête de l'Italie et du monde. Pompée a mis hors la loi tous ceux qui se joindront à son ennemi; César fait proclamer partout « qu'il regardera comme « étant pour lui tous ceux qui ne se déclareront pas contre « lui. » Domitius, au lieu de se réunir à Pompée, s'est jeté dans Corfinium avec trente cohortes; César vient assiéger avec deux légions une ville dont la garnison est plus forte que toute son armée; mais les habitants et la garnison sont bientôt d'accord pour la lui livrer. On s'attendait à le voir sévir contre les partisans de Pompée; mais César, mieux inspiré que Sylla, s'est fait de la clémence une arme à laquelle rien ne résiste, ni les villes, ni les cœurs. Il pardonne à tout le monde, même à ceux qui refusent de se joindre à son parti; il protége leurs propriétés et leur vie contre les insultes de ses soldats; et quand,

plus tard, les plus compromis vont rejoindre Pompée, « ce « n'est pas une raison pour moi, écrit-il à Cicéron, de me re- « pentir de ma clémence. Je suis charmé qu'ils se montrent di- « gnes d'eux-mêmes, comme il me convient à moi de ne pas « me démentir. » Nous avons, du reste, dans une de ses lettres intimes, la clef de la clémence de César. « Je suis charmé, « écrit-il à Balbus et à Oppius, que vous approuviez ma con- « duite à Corfinium. Tentons de regagner par cette voie tous les « esprits; les autres, en se montrant cruels, n'ont pu éviter la « haine publique, ni jouir longtemps de leur victoire, excepté « Sylla, que *je suis très résolu à ne pas imiter*. Donnons l'exem- « ple d'une nouvelle façon de vaincre, et *assurons notre fortune* « (*nos muniamus*) par la clémence et par l'humanité. »

Ici, nous avons l'homme tout entier, peint de sa main, pour ses intimes seulement, et non pour la postérité, qu'il ne croyait pas mettre dans sa confidence. Maintenant, faut-il croire avec Curion que « César n'était point porté à la clémence par carac- « tère, mais par politique, pour se gagner la faveur du peu- « ple, et que, s'il s'en était vu franchement détesté, il serait « devenu cruel? » Non, Curion, âme vindicative, jugeait son maître d'après lui-même. Ce n'est pas lui qu'il faut en croire, mais César, grand de toute la grandeur qui peut exister dans une âme dont la vertu est absente; César qui, toujours fidèle à son programme de pardon, résista jusqu'à la fin aux obsessions de ses amis qui le pressaient de verser le sang. Dans cette clémence *insidieuse*, comme l'appelle Cicéron, mais qui répond à un secret instinct de ce cœur magnanime, deux choses dominent : la haine de Sylla et le parti pris de ne pas marcher dans les mêmes voies que lui; puis le désir d'*assurer sa fortune*, et de jouir longtemps des fruits de sa victoire. L'humanité, chez lui, est donc nature et calcul à la fois, et dans ce pardon sans limites comme sans précédents, qui pourrait dire où finit la générosité, et où commence le calcul?

Le siége de Corfinium n'avait duré que sept jours; c'était trop encore pour César, plus avare de son temps que de sa vie. Il lui tardait de se remettre sur la piste de Pompée, qu'il craignait, non sans raison, de voir lui échapper. Parti de Rimini avec cinq mille hommes, il avait maintenant six légions, dont deux de recrues qui, au bruit de sa fortune, accouraient à lui de tous côtés. Pompée, au contraire, avec l'élite de ses troupes en Espagne, n'en avait en Italie que le rebut, et en était réduit à armer des pâtres et des esclaves. Son seul refuge, c'était Brindes, à portée de la mer, qui lui appartenait. Au bout de quelques jours, César vient l'y retrouver. Il a appelé

tout le monde à lui, et tout le monde vient! En deux mois, il a conquis l'Italie, sans une goutte de sang versé, par le double prestige de la gloire et de la clémence.

Sans perdre un instant, César met le siége devant Brindes, se flattant d'y enfermer son ennemi. Mais autant il se fie à sa fortune, autant Pompée a peur de la sienne. Sa feinte résistance n'a pour but que de faciliter sa fuite. Pour se défendre à la fois contre les habitants et contre l'ennemi, il fait murer les portes et les rues de la ville qui donnent sur le port. Il fait embarquer ses troupes la nuit, en grand secret, et s'éloigne en fugitif de ce port qui le vit, peu d'années auparavant, revenir vainqueur de Mithridate, traînant après lui, avec une gloire qui semblait plus qu'humaine, le faste et les dépouilles de l'Asie. Car un des torts du *grand* Pompée, et non le moindre, c'est de s'être surtout appuyé sur l'Orient, tandis que César, mieux inspiré, ne se fie qu'à l'Occident, car il sait que là est l'avenir, pour le monde et pour lui. Les vaisseaux lui manquent pour poursuivre son ennemi, et il le laisse fuir en Asie, jugeant la province digne du général. D'ailleurs, après cette fuite honteuse, il sait que pour quelque temps il n'a rien à redouter de lui, et il craint, en abandonnant l'Italie, de la livrer aux légions d'Espagne, dont il a plus peur que de Pompée. On sent percer dans tout ce drame confus qui va se dénouer à Pharsale l'immense mépris de César pour son adversaire, et ce mépris, qui ne le partage?

Ajournant donc la poursuite de Pompée, qu'il saura bien retrouver, le vainqueur des Gaules se permet enfin de revenir à Rome, en passant par Formies, où il voit Cicéron. Mais ici, il faut s'arrêter un instant, pour fouiller un des replis les plus secrets de l'âme de César. Le châtiment de ces maîtres du monde qui sont arrivés au faîte des choses humaines en foulant aux pieds la morale et les lois, c'est de voir tout ce qui est perdu venir à eux, et tout ce qui est honnête s'en éloigner. Ajoutez la secrète morsure de leur conscience à cette solennelle réprobation de la conscience publique, et vous verrez que la morale est vengée, et que la justice humaine a réservé ses droits, en attendant la justice divine. Cette mise au ban de tous les cœurs honnêtes pesait sur César, qui se débattait contre elle, sans pouvoir lui échapper. Il eût payé bien cher l'adhésion de quelques-unes de ces dupes sublimes dont il avait ri si souvent, comme Brutus, comme Caton..., Mais tous deux, fidèles aux convictions de toute leur vie, avaient suivi, non pas Pompée, mais la patrie et les lois qui s'exilaient avec lui. Restait Cicéron, honnête aussi, courageux même, mais à ses heures, et quand cela ne

dérangeait pas trop sa vie si bien ordonnée et ses studieux loisirs. Cicéron, comme toutes les âmes faibles, avait cru pouvoir, à force de concessions, se maintenir bien avec les deux partis. Entraîné vers Pompée par son cœur et vers César par son esprit, avec toute sa perspicacité, il n'avait pas su voir que, l'alliance des deux rivaux ne reposant que sur un intérêt passager, du moment où César cesserait d'avoir besoin de Pompée, il cesserait de le ménager, et qu'alors il lui faudrait opter entre les deux.

Ce moment était venu enfin ; mais Cicéron, mis en demeure de choisir, avait l'âme trop droite pour hésiter : « J'aime mieux, « écrit-il à son ami Atticus, confident de ses éternelles irrésolu- « tions, être vaincu avec Pompée que vaincre avec César. » Du reste, il est désabusé de tout, même de Pompée, et ne croit plus à son ancienne idole, à la veille de se sacrifier à elle. « Je savais bien, écrit-il encore, qu'il n'entendait rien au gou- « vernement ; mais hélas ! il ne s'entend pas mieux à la « guerre. » Et ailleurs : « César avec une mauvaise cause est « applaudi ; Pompée, avec la meilleure de toutes, se fait détes- « ter ; l'un pardonne même à ses ennemis, l'autre abandonne « ses amis... La victoire nous donnera sûrement un tyran, car « aucun des deux ne veut notre bien ; tous deux n'aspirent « qu'à régner. Combattons donc, et pourquoi ?... Pour être « proscrits, si nous sommes vaincus, esclaves, si nous sommes « victorieux ! Pompée ne s'en cache point, il a toujours sou- « haité recommencer Sylla. Sans cesse il répète : *Ce que Sylla « a pu, pourquoi ne le pourrais-je pas?* son cœur ne respire que « Sylla et que proscriptions. » (*Sullaturit animus ejus proscripturit.*)

Mais s'il traite ainsi Pompée, qu'il aime encore au fond du cœur, ce n'est pas, on va le voir, pour ménager César ! « O « bandit perdu de crimes (*perditum latronem*) ! ô homme insensé « et misérable, qui n'a pas même l'idée du beau moral (τοῦ « καλοῦ) ! Il prétend venger ainsi son honneur ; mais l'honneur « peut-il être où la vertu n'est pas? L'honneur consiste-t-il à « asservir sa patrie... et à ne reculer devant aucun forfait, « tout cela pour arriver à la tyrannie, *la grande divinité des am- « bitieux?* Je ne lui envie pas sa fortune, j'aime mieux mille « fois mourir que de faire comme lui ! » Et il conclut en ces termes : « Je vois bien qui je dois fuir, mais je ne sais à qui « m'attacher. »

Cicéron n'avait pas voulu suivre Pompée dans son exil ; mais quand il le sait assiégé dans Brindes, puis fugitif et errant sur les mers, le remords le prend, et ce remords touche presque

au désespoir : « La turpitude de sa fuite (*deformitas*), écrit-il, « avait tué mon affection pour lui ; mais depuis qu'il est parti, « mon amour se réveille (*emergit*), je ne puis supporter de me « voir loin de lui. Ni les livres, ni la philosophie n'y peuvent « rien. Je tourne jour et nuit les yeux vers la mer, comme « l'oiseau qui veut prendre l'essor et s'envoler. »

C'est dans ces dispositions que César trouva Cicéron lorsque, après bien des tentatives inutiles, il voulut tenter d'emporter par lui-même ce que ses entremetteurs n'avaient pu gagner. Il y allait de son honneur de réussir, et cette difficile conquête manquait à sa gloire. Avant de rentrer dans Rome, soumise et dépeuplée, il voulait y ramener Cicéron, et décorer de ce beau nom le fantôme de république qu'il allait y dresser. On peut juger si César fut aimable, au moins au début de l'entrevue, lorsque la séduction marchait encore avant la menace! Nous avons par bonheur, dans les lettres de Cicéron à Atticus (IX, 18), un résumé trop court de ce mémorable entretien : et d'abord, César le pressa vivement de venir reprendre son siége au sénat, qu'il fallait bien repeupler, et où manquaient tous les grands noms de la république, ces noms qu'on ne peut pas créer, même en créant des sénateurs. Le futur dictateur avait bien recueilli çà et là, dans la débâcle de Pompée, quelques anciens consuls, puis des préteurs, des tribuns et autres magistrats secondaires; mais il lui manquait Cicéron, il lui fallait Cicéron pour rehausser ces faciles conquêtes, et parer son triomphe un peu solitaire. Aussi n'épargna-t-il rien pour le gagner, et entraîner à la curie l'illustre réfractaire. Mais Cicéron fut inflexible. Il allégua ses liaisons avec Pompée, avec les sénateurs qui l'avaient suivi. Mais César ne veut pas se tenir pour battu : « Eh « bien, dit-il, venez au sénat pour y parler de paix. — Me « sera-t-il permis, dit Cicéron, d'y dire vraiment ce que je « pense? — En doutez-vous, et pourrais-je songer à vous dic- « ter ce que vous avez à dire? — Eh bien, je dirai que le « sénat n'approuve point qu'on aille attaquer l'Espagne, ni que « l'on transporte des troupes en Grèce, et je déplorerai le triste « sort de Pompée. » Ici César l'interrompt : « *Je ne veux pas* « dit le conquérant, qu'on tienne dans le sénat un pareil lan- « gage. — Je m'en doutais, reprit Cicéron, et c'est pour cela « que je ne veux pas y mettre le pied ; car il faut que j'en sois « absent ou que j'y dise ces choses-là, et bien d'autres encore « que je ne peux pas taire. » César, poussé à bout, s'emporte, ou en fait le semblant : « Puisque ceux qui pourraient me don- « ner conseil ne le veulent pas, dit-il, je ne reculerai devant « aucune extrémité !... » Cependant, il s'apaise bientôt, et,

pour se ménager une issue honnête, il déclare à Cicéron qu'il n'accepte pas son refus, et le prie d'y réfléchir mûrement. « Je « ne pouvais pas lui dire non, ajoute Cicéron, et c'est ainsi que « nous nous séparâmes. Je crois que cet homme ne m'aime pas; « mais moi, j'ai été content de moi-même, habitude que j'avais « perdue depuis longtemps. » Et César s'en va, triste plutôt qu'irrité, et forcé de s'avouer qu'il a perdu la première bataille livrée par lui sur le terrain de l'honnête.

Du reste, le parti de Cicéron était pris, et c'est par pure politesse qu'il avait promis de réfléchir. La vue de l'entourage de César, de son cortége de bandits perdus de dettes et de crimes, aurait suffi pour le décider. Et cependant, parmi ses amis même, les conseillers ne manquaient pas pour le presser de se donner à César. Ainsi Cœlius, un de ses intimes, qui recrute des défections pour légitimer la sienne, lui reproche affectueusement d'être « assez sot pour vouloir aller rejoindre dans sa fuite celui dont « il n'a pas voulu partager la résistance; » puis, mettant bas toute vergogne, il ajoute : « Dans les temps de discordes civiles, tant « qu'on ne se bat qu'à coups de paroles, il faut embrasser le « parti le plus honnête; mais quand on en vient à l'épée, c'est « le plus fort qu'on doit choisir; » et Cœlius prêche d'exemple en passant avec la fortune dans le camp du vainqueur. Mais Cicéron, bien que décidé, ne se pressait pas d'agir. Pendant deux mois, cédant aux obsessions de sa femme et de ses amis, il retarda son départ, sans que sa résolution en fût ébranlée. Le 7 juin 704, il s'embarqua enfin pour se rendre au camp de Pompée, en Epire. Des transports de joie y saluèrent son arrivée; mais, pendant que tout le monde le louait, Caton seul le blâma, en disant que « lui, Caton, avait dû suivre Pompée pour rester fidèle « à son passé, mais que rien ne forçait Cicéron de prendre un « parti, et qu'il aurait dû rester neutre pour remplir au besoin « l'office de médiateur. »

César, en revenant à Rome, avait trouvé la ville abandonnée par l'élite de ses habitants; mais à force d'instances, il parvient à y ramener quelques personnages consulaires, et y organise un semblant de sénat. Il daigne y paraître en personne et s'y justifier, en rejetant tous les torts sur Pompée. « Il conjure les « sénateurs de prendre en main la république et de l'administrer « avec lui. *Que si la crainte les en éloigne, il ne refusera pas le far-* « *deau.* » Il propose ensuite une ambassade à Pompée pour lui offrir la paix. « Il ne craint pas qu'on attribue son avis à la « crainte. Il s'est efforcé de vaincre son rival en courage, il veut « aussi l'emporter en équité et en justice. » Puis, les laissant édifiés de tant de désintéressement, ce qu'il a dit au sénat, il

va le répéter au peuple. Pour donner plus de poids à son éloquence, il distribue aux citoyens du blé et 300 sesterces par tête. Rome, officiellement rassurée, respire sur la parole du maître. On y quitte l'habit de guerre qu'on y portait depuis le passage du Rubicon. Personne en Italie n'essaye plus de résister; César a vaincu par la clémence qui, derrière elle, laisse percer la force, toujours prête à la remplacer. D'ambassade à Pompée, il n'en a été question que pour la forme. Les députés de César, ce sont ses soldats qui emplissent les rues de la ville, en attendant que leurs centurions viennent siéger au sénat. Le forum, étonné, entend retentir, à côté de la tribune où parla Cicéron, tous les jargons de la barbarie. Il ne tient qu'à Rome, de se croire revenue aux jours de Camille, et prise d'assaut par les Gaulois !

Mais le temps de la dissimulation est passé; César se sent assez fort pour dire tout haut ce qu'il pense. Le tribun Metellus, qui seul ose encore lui tenir tête, veut l'empêcher de puiser dans le trésor public : « Metellus, lui dit César, le temps des armes « n'est pas celui des lois. Si tu n'approuves pas ce que je veux « faire, va-t'en ; la guerre ne souffre pas cette liberté de langage. « Quand, la paix faite, j'aurai posé les armes, harangue alors « tant que tu voudras. Je n'use pas encore de tous mes droits, « *car vous m'appartenez par le droit de la guerre*, toi et tous ceux « qui vous êtes déclarés contre moi. » Et comme le tribun insistait encore, avec un courage qu'on ne saurait trop admirer, « Prends garde, jeune homme, lui dit César, il y va de ta « vie ! Et songe qu'il m'est plus aisé encore de le faire que « de le dire. » Certes, voilà qui sent son dictateur ! Le titre manque encore, mais l'esprit de la dictature respire dans ces paroles hautaines, échappées à un homme qui calcule tout, et n'a jamais donné rien à un premier mouvement. César ici ne se trahit pas, il se révèle, et ce qui perce dans son langage, c'est moins la vraie force, toujours maîtresse d'elle-même, que l'impatience de tout frein, et le mépris de tout droit. Le tribun écarté, il fait enfoncer à coups de hache les portes du trésor, et y puise à pleines mains, comme dans le sien. Inutile d'ajouter que, dans ses *Commentaires*, il n'est pas question de cette scène révoltante : César y insinue seulement que le consul Lentulus, dans sa fuite précipitée, avait oublié de fermer le trésor, croyant voir les Gaulois à ses trousses. Mais, quand nous n'aurions pas le témoignage des autres historiens, un mot de Cicéron suffirait pour trancher la question : « César a donné ici un « double démenti, à sa clémence en maltraitant Metellus, à « son opulence en pillant le trésor. »

Avant de partir pour l'Espagne, le vainqueur avait encore à pourvoir à la sûreté de l'Italie, et à la protéger pendant son absence contre le retour de Pompée. Il confie Rome à Lepidus, l'Italie à Antoine. Il fait construire et équiper deux flottes, l'une dans l'Adriatique, l'autre dans la mer de Toscane. Puis, il se met en route par le midi de la Gaule pour l'Espagne. La guerre qu'il y fait est rude comme le pays: froid, famine, embûches, il supporte tout et triomphe de tout. Ses vétérans épuisés demandent grâce, mais ils le suivent. Il façonne au métier des armes ses recrues espagnoles, admirables soldats dès qu'ils sont commandés. Par des prodiges de tactique qui ont fait l'admiration de Condé, il triomphe, presque sans combat, d'Afranius et de Petreius, fait leur armée prisonnière, laisse les officiers libres d'aller retrouver Pompée, et les soldats de s'enrôler ou de rentrer dans leurs foyers. Aussi tout va à lui, comme le fer à l'aimant; tout cède à ce prestige irrésistible de grâce et d'autorité; jamais homme n'a agi sur l'humanité par tant de côtés à la fois. A ce point culminant de sa carrière, César se montre vraiment grand, d'une grandeur que la morale cette fois n'a point à désavouer. Aussi mettrais-je volontiers à cette date le mot de Plutarque, qu'il place à tort, selon moi, avant la campagne des Gaules : « Ici commence pour César comme une seconde vie, plus belle et plus noble que la première. »

L'Espagne *ultérieure*, où il a commandé autrefois, se soumet sans combat. Partout il pardonne et il pacifie, et les cœurs volent au devant de lui. Il a reçu du ciel ce don si beau de se faire aimer, arme irrésistible dans la main des puissants de la terre, quand ils daignent en user. On le voit, je n'ai point de parti pris contre César : il y a dans cette clémence inépuisable, dans ce dédain magnanime de la vengeance quelque chose qui désarme les sévérités de l'histoire. En le voyant si grand et si aimable, on oublie presque le fond de perversité native qui se cache sous ces spécieux dehors. Pourquoi faut-il que d'aussi rares facultés n'aient été consacrées par lui qu'à asservir ses concitoyens? Pourquoi, ne voulant que du bien à son pays et à l'humanité, leur a-t-il fait tant de mal par ses actes et par son exemple? A cette question, la Providence a déjà répondu : elle a laissé César pendant trente ans marcher au pouvoir *per fas et nefas*, et elle l'a retranché de ce monde au moment même où une carrière plus bienfaisante allait commencer pour lui.

César quitte enfin l'Espagne et se dirige vers Rome. Il reçoit en passant la soumission de Marseille qui lui avait fermé ses portes, et qui attendait sa victoire pour se donner à lui. Il épargne à la cité phocéenne les horreurs du pillage, laisse aux

habitants leur liberté et leurs biens, et ne leur prend que leurs vaisseaux. Partout où César se trouve en personne, sa fortune le suit; mais ses lieutenants ne sont pas toujours aussi heureux. Dolabella s'est fait battre en Illyrie; Curion, en Afrique, a perdu, en combattant le roi Juba, sa vie et son armée. Mais César revient, et tout va changer de face. Avant de quitter Marseille, il y reçoit le titre de dictateur que lui a fait décerner à Rome Lepidus, son lieutenant. A Plaisance, il réprime avec une fermeté hautaine une révolte de la neuvième légion; mais en même temps il ferme les yeux sur les désordres de ses lieutenants. Antoine a scandalisé l'Italie de son faste et de ses débauches : il s'est fait traîner, de Brindes à Rome, dans un char attelé par des lions, promenant avec lui la comédienne Cytheris, et forçant les magistrats des villes à venir rendre hommage à ce couple éhonté. César le blâme sans doute, mais il ne le punit pas : il a trop besoin de cet énergique et grossier soldat pour ne pas tout lui pardonner.

Voilà donc César dictateur! Il aurait pu se passer de ce titre pour régner; mais c'est un dernier hommage qu'il rend à la légalité, tout en la violant. Sa dictature n'est pour lui qu'une transition : elle lui rend le service de préparer les esprits à la monarchie, et de déblayer le terrain pour l'édifice qu'il veut élever sur les ruines de la république.

César est mal entouré, et son entourage pèse sur lui : tous ces nobles escrocs, endettés et ruinés, se flattent qu'ils en obtiendront l'abolition de toutes les dettes, et qu'une banqueroute universelle inaugurera le nouveau règne. Mais César, même avant d'avoir vaincu, se sent déjà responsable de la fortune publique. Du faîte où il est monté, il commence à s'apercevoir qu'on ne bannit pas impunément la bonne foi des transactions humaines, et que, pour faire une œuvre qui dure, il faut la faire reposer sur le droit, base éternelle de toute société. Toutefois, il faut une pâture à ces appétits déchaînés : il ne sait pas la leur refuser, et réduit d'un quart le chiffre de toutes les créances. Il cède encore sur la question du rappel des bannis, suspendue sur Rome comme une menace, depuis son triomphe. Les rappeler, c'est déclarer la guerre aux tribunaux et à leurs arrêts, et anéantir l'autorité de la chose jugée; mais le dictateur a besoin de grossir ses rangs de cette écume des partis que, dans ses longues discordes, la république a rejetée de son sein. Graciés par lui, tous les anciens ennemis de Sylla et de Pompée vont se rencontrer à ses côtés dans une commune obéissance. Les fils des proscrits, sur qui pesait encore, par une flagrante iniquité, la sentence de leurs pères, sont autorisés à aspirer aux charges

que Sylla leur avait interdites, et l'opinion tient compte à César de cette réparation. Ainsi le bien s'allie partout au mal dans cette vie mêlée, sur qui l'histoire a hésité longtemps avant de rendre son arrêt.

En onze jours, tout est terminé, et César abdique la dictature, après s'être fait nommer consul, avec je ne sais quel obscur collègue; il faut des ombres à côté de ces génies lumineux! Il part pour Brindes, où l'attendaient douze légions et sa cavalerie. Mais ses flottes ne sont pas prêtes, et César ne veut pas attendre; il lui semble qu'il n'a rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire. Il n'a que douze vaisseaux de guerre avec des transports; n'importe! il part pour l'Epire, avec vingt mille fantassins et six cents chevaux. C'est avec cette poignée d'hommes, affaiblis par les fièvres de la Pouille, qu'il se prépare à aller affronter Pompée, appuyé sur la majesté de la république, sur la moitié de l'Occident et sur l'Orient tout entier. Il part le 14 octobre de cette année mémorable (an de Rome 704, avant Jésus-Christ 48). Avec son bonheur ordinaire, il franchit le canal sans rencontrer un ennemi, et à peine débarqué, il renvoie ses navires chercher le reste de son armée.

Pendant ce temps, que fait Pompée? Durant l'expédition d'Espagne, il faut lui rendre cette justice, il n'a pas perdu son temps : outre ses cinq légions italiennes, il en a tiré une de la Sicile, et trois de Crète et de Macédoine, en appelant à lui tous les vétérans des guerres civiles. L'Asie, théâtre de son ancienne gloire, hélas! éclipsée, s'est chargée de lui fournir des auxiliaires. Tous les rois, tous les peuples de l'Orient lui ont payé leur tribut. L'Egypte, la Phénicie, l'Asie Mineure, la Grèce, ont envoyé leurs vaisseaux. Comme Thémistocle, il aurait voulu mettre la lutte sur mer; mais il a à faire à un adversaire qui choisit son terrain, et ne se le laisse pas imposer. Chacun s'attendait à voir Pompée confier à Caton le commandement de cette immense flotte, qui dépassait cinq cents navires; lui-même y avait songé un instant. Mais la vertu de Caton et son culte pour la légalité importunent Pompée presque autant que César. Caton est homme, après la victoire, à exiger que le *grand* Pompée licencie son armée, et à lui dicter la loi à la tête de cinq cents vaisseaux, et Bibulus est nommé amiral à la place de Caton.

La flotte de Pompée était dispersée dans l'Adriatique, ses troupes dans les ports de l'Epire. Maître incontesté de la mer, de la Grèce et de l'Orient tout entier, il se flattait d'avoir rendu le passage impossible à son rival. Revêtu du commandement suprême par les deux cents sénateurs qui siégeaient à Thessa-

lonique, il avait sous ses ordres les deux consuls, les préteurs, les questeurs et tous les magistrats de la république. On peut juger de sa honte et de sa colère quand il apprit que son rival avait franchi le détroit, qu'il était en Epire, et qu'il fallait lui disputer ce pays dont Pompée se croyait maître. Déjà César s'était emparé d'Oricum et d'Apollonie, et, avec cette foudroyante activité qu'on lui connaît, il marchait sur Dyrrachium, la place la plus forte de l'Epire. Pompée toutefois parvint à le gagner de vitesse; il se jeta dans la ville avant qu'elle ne fût investie, et César vint camper sons ses murs, aux bords d'une rivière qui seule séparait les deux armées.

La faute de Pompée pouvait se réparer, s'il parvenait à fermer la mer aux vaisseaux de son ennemi. Bibulus, furieux de l'avoir laissé échapper, explorait sans relâche les côtes de la Grèce et de l'Italie, et faisait brûler avec leurs équipages tous les navires dont il s'emparait. Les deux concurrents étaient toujours en présence; mais combien leur position était différente ! Pompée, maître de la mer, et appuyé sur une ville forte, pouvait à son gré accepter ou refuser le combat; César, jeté sur une terre ennemie, sans vivres et presque sans armée, attendait ses troupes qui ne venaient pas, et pouvait à chaque instant expier sa faute par une défaite impossible à réparer. Pour gagner du temps, et mettre de son côté les dehors de la modération, il fait proposer à son rival de licencier tous les deux leurs troupes et de s'en remettre au sénat du soin d'arbitrer leurs querelles. Mais la proposition, acceptable tout au plus pour César, dont tous les vétérans lui seraient revenus au premier appel, ne l'était pas pour Pompée, avec son armée de recrues : « Je ne veux, s'écrie-t-il, ni de la vie ni du retour « dans ma patrie, s'il faut les tenir de César! » Après avoir échoué auprès du général, celui-ci se rejette sur les soldats; mais pendant qu'on essaye aux avant-postes quelques pourparlers, les pompéiens font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de traits, et Labienus crie à haute voix à ses anciens compagnons d'armes : « Vous n'aurez la paix qu'en nous apportant la tête « de César ! »

Les semaines, les mois s'écoulaient, et l'hiver touchait à sa fin. Enfin César prend un parti, désespéré comme sa situation : ses troupes ne viennent pas, il ira les chercher! Il s'embarque seul, déguisé en esclave, sur une barque non pontée, pour traverser le détroit. La barque, à l'embouchure du fleuve, est arrêtée par le vent contraire, et ne peut franchir la barre. Le pilote s'intimide et veut rebrousser chemin : « Ne crains rien, lui dit en se découvrant le vainqueur des Gaules, tu portes César

et sa fortune ! » Les rameurs redoublent d'efforts, mais il faut céder aux flots et aux vents conjurés, et César, forcé de reconnaître qu'il y a ici-bas des obstacles que la volonté ne peut pas vaincre, finit par retourner dans son camp. Ajoutons que, dans ses *Commentaires,* on ne dit pas un mot de ce coup de tête, plus digne d'un aventurier que d'un grand général, mais qui nous est, à défaut de lui, attesté par tous les historiens.

Les ordres réitérés du dictateur finissent par décider Antoine à s'embarquer au premier vent favorable, avec quatre légions et huit cents chevaux. Tout va bien jusqu'à la hauteur de Dyrrachium ; mais là seize galères de combat sortent du port pour les poursuivre. C'en était fait des quatre légions et de la fortune de César si, par suite de cet insolent bonheur qui ne le quitte pas, le vent n'eût pas tourné brusquement. Une tempête furieuse, en poussant les césariens au port, disperse la flotte de Pompée, et engloutit toutes ses galères, tandis qu'Antoine n'a perdu que deux navires. César est maintenant à la tête de quarante mille hommes, invincibles tant qu'il les commande, car la plupart sont de vieux soldats, habitués avec lui à tout souffrir et à tout oser.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

PHILOSOPHIE

—

LE DERNIER LIVRE DE M. SAISSET

LE SCEPTICISME. — ÆNESIDÈME. — PASCAL. — KANT.
Par Emile Saisset. Paris, 1865.

I.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons ouvert le volume dont on vient de lire le titre. Il nous a rappelé le vivant et précieux souvenir d'un homme excellent que nous avons eu le privilége de connaître et d'aimer, et qu'une mort prématurée est venue brusquement ravir à l'Université dont il était l'une des lumières, et à la cause du spiritualisme dont il était l'un des plus zélés défenseurs. Nous avions pu, dans les relations qu'il nous avait été donné d'avoir avec lui, apprécier tout ce qu'il y avait d'élévation dans son âme, et dans son cœur de chaude sympathie pour toutes les convictions sincères. On sentait qu'il aimait sincèrement la vérité et qu'il la cherchait sérieusement parce qu'il savait l'estimer à son prix. Aussi apportait-il dans ses études, — non pas cette curiosité indifférente et frivole, ce dilettantisme religieux, cet amour du raffinement et des nuances délicates qui ont fait la réputation d'une école fort en faveur aujourd'hui, — mais cette ardeur persévérante et anxieuse, ce sérieux de la conscience et du cœur, qui font l'homme vraiment soucieux des intérêts supérieurs de l'âme et de la vie. M. Saisset a raconté lui-même, en quelques pages belles de simplicité et de candeur, l'histoire tout entière de sa pensée et de sa vie intime[1]. Au moment où il commençait à penser par lui-même, la question du panthéisme était à l'ordre du jour. On déchiffrait les philosophes allemands, et leurs nouveautés étranges, après avoir pénétré en France, y gagnaient chaque jour du terrain et menaçaient d'une ruine complète les grandes doctrines du spiritualisme. Effrayé de cet entraînement universel, le jeune

[1] Voir l'avant-propos de l'*Essai de philosophie religieuse.*

philosophe se demanda avec inquiétude si ce dogme de la personnalité de Dieu, auquel il avait eu foi jusqu'alors sans songer à le mettre sérieusement en question, ne serait pas peut-être une de ces croyances enfantines et vieillies qu'il faut abandonner comme une superstition incompatible avec les progrès de la philosophie et de la science modernes. Les systèmes si vantés de Schelling et de Hegel pesaient, comme une obsession, sur sa pensée et sur son cœur. Il résolut de regarder l'ennemi en face et de lutter corps à corps avec lui jusqu'à ce qu'il l'eût définitivement vaincu. Ce fut là l'inspiration d'un de ses ouvrages les plus remarqués, l'*Essai de philosophie religieuse*, consacré tout entier à étudier la question de la personnalité divine que l'auteur appelle « l'une des questions vitales de notre temps. » — « C'est à de plus forts que moi, dit-il dans la préface de ce livre, qu'il appartient de la résoudre, de tirer les âmes de leur sommeil, de rendre à notre siècle fatigué la confiance et l'espoir, de donner un nouvel éclat et une force nouvelle aux grandes vérités du spiritualisme. Pour moi, je n'ai voulu que donner un bon exemple en faisant connaître avec simplicité le résultat où m'ont conduit de patientes études et de sérieuses méditations. Je n'apporte aucun système nouveau; je ne parle pas au nom d'une école; je raconte comment je suis arrivé, en traversant les difficultés, les doutes, les anxiétés et toutes les épreuves inséparables de la libre recherche, à satisfaire mon esprit sur les points essentiels de la religion et à mettre mon âme en paix[1]. »

Ces généreuses préoccupations ont été celles de toute sa vie; il a consacré jusqu'à la fin son talent et ses forces à provoquer ou à raffermir la foi aux grandes vérités sans lesquelles il n'y a plus pour l'homme ni dignité ni bonheur. Toujours attentif au mouvement des esprits autour de lui, il avait été frappé du progrès des idées sceptiques pendant ces dernières années. « Nous aimons l'histoire, nous y excellons, — disait-il dans l'une de ces conversations intimes où il aimait à livrer sa pensée tout entière, — mais ce qui nous manque, c'est le goût de la vérité éternelle et absolue, c'est la force de juger, c'est le criterium, c'est le choix viril à faire entre le vrai et le faux; de là l'absence de caractère, parce que, comprenant toutes les différentes manières de penser, nous sommes indulgents pour les différentes manières de se conduire. » Il signalait là l'un des symptômes les plus alarmants de la situation intellectuelle et morale de notre siècle : l'esprit critique enfantant le scepticisme; à force de tout comprendre et de tout expliquer, nous avons appris à tout justifier, à ne croire qu'à des vérités relatives, et nous avons perdu le sens de la vérité immuable et absolue. C'est cette maladie funeste que M. Saisset se proposait de combattre : « Je traiterai, disait-il du scepticisme. Mon but sera de constater qu'il y a dans l'ensemble de la situation morale de l'Europe

[1] *Essai de philosophie religieuse*, avant-propos, p. xxv.

un grand fait menaçant à la fois pour la religion et pour la philosophie, le progrès du scepticisme s'alliant au progrès du matérialisme. Je lutterai contre le scepticisme, et j'essayerai de rendre aux esprits le goût et la foi dans la recherche spéculative. »

C'est pour remplir ce programme qu'il prit pour sujet de ses leçons à la Sorbonne, au mois de décembre 1861, l'histoire critique du scepticisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, et voici par quelles raisons il justifiait son choix devant ses auditeurs : « Les idées sceptiques ont pris de nos jours et tendent à prendre de plus en plus une grande influence. Les deux hommes qui ont le plus agi sur notre temps sont Spinoza et Kant. Spinoza nous a inondés de panthéisme, Kant de scepticisme. J'ai assez combattu les idées panthéistes ; d'ailleurs elles sont aujourd'hui en retraite. Ce sont les idées sceptiques qui prennent la tête du mouvement ; il faut donc combattre les idées sceptiques. Il faut rendre le courage aux esprits. Il faut montrer qu'il y a une science philosophique capable de conclure, capable d'établir les vérités nécessaires à l'homme. » — « Les idées sceptiques, disait-il encore, sont sorties à la fois de trois écoles qui, bien que diverses et même radicalement opposées, ont ce point commun de faire la guerre à la philosophie spiritualiste. Ce sont : l'école théologique, qui a son scepticisme à elle, l'école des sceptiques érudits et l'école matérialiste... Je demanderai aux disciples un peu attardés de Pascal et de Huet une autre place pour la philosophie que celle qu'ils veulent bien lui laisser, une autre fonction que celle dont ils consentent à l'investir. Je dirai aux positivistes : l'étude de la science est admirable ; mais qui ne sait que la science ne sait rien, parce qu'elle ignore les premiers principes. L'homme a autre chose à satisfaire que son corps ; c'est l'âme libre, spirituelle, responsable, dont ce corps n'est que l'enveloppe fragile ; et, au-dessus de l'âme, il y a un Dieu dont elle a besoin. Aux sceptiques, je répondrai que la raison humaine est faible, en effet, limitée, exclusive, mais qu'elle est faite pour la vérité, qu'elle atteint l'univers, l'âme et Dieu. Je leur répéterai, à peu près comme le chancelier Bacon, que si un peu de philosophie mène au scepticisme, beaucoup de philosophie en éloigne et asseoit l'esprit dans un dogmatisme limité, mais inébranlable dans ses limites. »

Ce sont les leçons, dont M. Emile Saisset esquissait le plan d'une main si ferme et si sûre, que son frère, M. Amédée Saisset, a eu l'excellente pensée de donner au public. Malheureusement, le vaste programme tracé par l'éminent professeur n'a pu être rempli. La maladie et la mort sont venues l'arrêter au beau milieu de son entreprise, et ce sont des fragments incomplets qui composent le volume que nous avons sous les yeux. — C'est d'abord une étude sur Ænésidème, qui n'est que la reproduction d'un des premiers ouvrages de M. Saisset, sa thèse pour le doctorat, qui fut justement remarquée, et qui est entièrement épuisée aujourd'hui. Cette étude est un savant chapitre d'histoire de la philosophie, où la per-

sonne et les écrits d'Ænésidème ont été restitués par une érudition pénétrante et sûre. M. Saisset nous montre dans Ænésidème la personnification du scepticisme antique. C'est par lui que le doute fut pour la première fois érigé en système et élevé à la hauteur d'une philosophie. Disciple de Pyrrhon, il en fut le continuateur et l'émule, et donna une forme systématique et définitive à ce qui n'avait été avant lui que des essais isolés ou des ébauches imparfaites. Aussi ses écrits sont-ils, avec ceux de Sextus Empiricus, qui en est le commentateur et l'écho fidèle, comme l'arsenal où les sceptiques des temps postérieurs ont puisé leurs arguments et leurs armes. Nous y trouvons déjà la fameuse argumentation de Hume et de Kant contre le principe de causalité et contre la légitimité des connaissances rationnelles. — Ce sont ensuite les leçons du premier semestre de l'année 1863, dans lesquelles M. Saisset s'occupa du scepticisme dans les temps modernes, — et au dix-septième siècle en particulier, — et dont nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots ici[1]. Ce sont enfin deux études sur Kant déjà publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. — Trois morceaux déjà publiés, où sont traitées les importantes questions du témoignage des sens, de l'existence de la matière, de la liberté en Dieu et en l'homme, ont été réunis sous un même titre et terminent le volume par des vues théoriques et dogmatiques qui lui servent de conclusion naturelle. — Quoique peu de pages dans ce volume aient la nouveauté et le charme de l'inédit, quoique nous n'ayons sous les yeux que l'exécution imparfaite et incomplète d'un plan largement conçu, nous n'en remercions pas moins M. Amédée Saisset de la pensée qu'il a eue. En publiant le volume que nous annonçons, il n'a pas seulement payé une dette pieuse à la mémoire de son frère, il a servi la cause du spiritualisme et a bien mérité de tous ceux qui aiment la philosophie.

II.

Nous ne nous arrêterons pas à faire l'analyse et la critique de l'étude si instructive que M. Saisset a consacrée au scepticisme d'Ænésidème. Il y a déjà longtemps qu'elle a su se faire apprécier; nous nous contentons d'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le scepticisme antique dans celui de ses représentants qui le résume tout entier. Mais nous nous occuperons avec quelque détail de la seconde étude, qui a pour objet le scepticisme du dix-septième siècle. Ou tre que cette étude est inédite, c'est là sans contredit la partie la plus neuve, la plus originale et la plus intéressante du livre. Ce sont, nous l'avons dit, les dernières leçons du professeur ; ces leçons interrompues par la maladie et qui n'ont jamais été [illegible] nous avons eu le privilége de

[1] Voir la *Revue chrétienne* de [illegible], p. 239.

les entendre, et nous avons pu apprécier les éminentes qualités du professeur en qui se retrouvaient toutes celles du penseur et de l'écrivain, avec le charme de la parole vivante de plus. Jamais, je crois, M. Saisset ne s'était mieux révélé lui-même ; jamais il n'avait eu plus de verve, plus d'entrain, une inspiration plus heureuse et un plus légitime succès. On assistait en quelque sorte au travail de sa pensée : on la voyait naître et grandir, et se chercher à elle-même sa forme ; l'expression arrivait toujours nette, précise, lumineuse, souvent originale et frappante. Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en leur disant que ces leçons ont perdu à l'impression quelque chose de leur attrait et de leur charme ; rien ne saurait remplacer la parole vivante et les bonheurs de l'improvisation. Mais les qualités solides, la nouveauté des vues et l'originalité de la pensée sont demeurées tout entières. Le sujet, d'ailleurs, par les questions qu'il posait de lui-même, et par la courageuse franchise avec laquelle elle ont été abordées, a pour les lecteurs de cette *Revue* un intérêt tout particulier, et vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

C'est au milieu des orages du seizième siècle qu'il faut chercher les origines du scepticisme moderne. Cette époque agitée et inquiète, où se produisirent tant de révolutions dans le domaine de la pensée, de la religion et des arts, cette époque qui fut marquée à la fois par la Renaissance et par la Réforme, par les guerres religieuses et par la lutte des idées, devait naturellement conduire les esprits au doute et au scepticisme. On connaît la devise de Montaigne, l'on sait en quoi consistait la sagesse de Charron. Mais si l'influence de Montaigne sur ses contemporains et sur les générations qui l'ont suivi a été fort grande, son nom appartient plutôt à l'histoire littéraire qu'à l'histoire de la philosophie, et son scepticisme ne prétendit jamais s'élever à la hauteur d'un système. C'est au dix-septième siècle, ce siècle de l'ordre et de l'autorité, — qui fut le siècle dogmatique par excellence, — c'est au dix-septième siècle que, par un étrange contraste, ou plutôt par une réaction naturelle et nécessaire, le scepticisme prit une forme philosophique et voulut s'appeler un système. M. Saisset ramène le scepticisme du dix-septième siècle à deux grands types généraux : le scepticisme théologique, et le scepticisme érudit ; et, dans le premier type, il distingue deux variétés qu'il appelle, un peu trop plaisamment peut-être, « la variété janséniste ou moliniste, si l'on aime mieux. » Pascal et Huet en sont les représentants. Pascal est janséniste, et se donne avec une ardeur emportée dans tous les excès de sa secte : il professe le néant et la corruption de la nature humaine également incapable de vrai et de bien, et il invoque, comme unique moyen de salut, « non cette grâce *suffisante qui ne suffit pas*, dont il se moque avec amertume, mais la grâce efficace, singulière, gratuite, déterminante, j'ai presque dit nécessitante. » — Pascal est l'Alceste du scepticisme théologique ; Huet en est le Philinte. Il faut citer le portrait plein de finesse et de grâce tracé par la main délicate de M. Saisset.

« Il insinue le scepticisme plutôt qu'il ne le professe. Il le verse à petites doses. D'abord il en dépose quelques germes dans sa *Démonstration évangélique*. Puis il détache le masque dans les *Questions d'Auln ay* sur l'*Accord de la raison et de la foi*. Il ne se montre à découvert que dans son *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*. Je dis à visage découvert, et j'ai tort. Ce genre d'esprit a toujours un masque. Huet admet qu'il y a des vraisemblances à défaut de vérités. Il admet même des clartés et des certitudes; mais des clartés qui ne sont pas tout à fait claires et des certitudes qui ne sont pas tout à fait certaines, un peu à la manière de ces grâces suffisantes qui ne suffisent pas. Il donne d'une main et retire de l'autre. A cette marche oblique, doucereuse, gracieuse, accommodante, ne reconnaît-on pas... qu'allais-je dire? l'habile et insinuante compagnie de Jésus? On me dira : « Huet n'était pas jésuite, c'est vrai; mais il logeait chez eux; il était leur ami, leur hôte. I passa chez les jésuites de la rue Saint-Antoine, les vingt dernières années de sa vie, et leur légua sa bibliothèque. Il avait pris l'air de la maison[1]. »

Bayle est le scepticisme érudit. «Il y a des hommes, dit M. Saisset, qui ont une curiosité infinie de savoir ce qu'on a pensé sur chaque question. La variété des opinions et des croyances, les luttes, les défaites, les triomphes sont un spectacle qui les amuse. A force de s'y intéresser, ils perdent la faculté de s'arrêter à une opinion, de se fixer, toute opinion arrêtée leur paraît étroite, gênante : c'est un ennui, c'est une chaîne. » Bayle est le type de ces esprits curieux, vagabonds et indécis. Comme l'a dit spirituellement Voltaire, c'est l'avocat général du scepticisme, mais il ne donne pas ses conclusions.

Entre ces trois représentants du scepticisme au dix-septième siècle, M. Saisset s'attache de préférence à Pascal pour en faire une étude sérieuse et approfondie; la grande raison qui le détermine à ce choix, c'est que Pascal lui paraît être un homme de notre temps égaré au milieu du dix-septième siècle. Le livre des *Pensées* est comme dépaysé en ce siècle d'autorité et de discipline, d'équilibre et d'accord entre la raison et la foi. C'est de nos jours seulement qu'on a su comprendre les *Pensées*. Notre siècle, en effet, comme le remarquait justement un écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, notre siècle est partagé entre le doute et la foi: il est curieux et inquiet; il doute, mais le doute le tourmente et lui pèse, il se défie de tous ceux qui affirment et cependant il lui faut des affirmations et des certitudes. Voilà pourquoi la grande figure de Pascal nous attire; son âme orageuse et altérée d'apaisement vibre à l'unisson de la nôtre; nous retrouvons en lui tout ce qui nous passionne et nous agite, et il semble donner une forme visible aux inquiètes aspirations de notre siècle en lui apportant la réponse que Dieu leur a faite du ciel. Qui n'a été frappé

[1] *Le Scepticisme*, p. 244.

des traits de ressemblance qui rapprochent Alfred de Musset et Pascal? Ces deux hommes, si différents à tant d'égards, ont du moins ce trait commun qu'ils ont porté « le noble fardeau du genre humain, » qu'ils ont souffert des contradictions et des misères de notre nature, et qu'ils en ont cherché avec une ardeur douloureuse et inquiète la solution et le remède. Or, Musset peut être considéré comme l'un des hommes en qui s'est incarné avec le plus de puissance l'esprit inquiet et tourmenté du dix-neuvième siècle, avec ses aspirations et ses doutes, ses élans et ses chutes, ses ardeurs généreuses et ses humiliantes contradictions. C'est donc avec raison que M. Saisset a pu dire : « Etudier Pascal, c'est entrer au plus profond des agitations et des besoins moraux de notre temps. »

M. Saisset ne considère Pascal que comme philosophe, ou plutôt, ainsi qu'il le dit lui-même, comme ennemi de la philosophie. Il nous montre tour à tour dans le livre des *Pensées* des arguments contre la philosophie de Descartes qui était alors la philosophie dominante; des arguments pour prouver l'insuffisance de la philosophie; des arguments enfin contre la possibilité même de toute philosophie, qui vont à établir un scepticisme absolu.

Pascal a été un disciple de Descartes avant d'être son adversaire. On sait avec quelle ardeur il s'était occupé de sciences et quelles prodigieuses merveilles avait enfantées son précoce génie. A l'âge de douze ans, sans maître et sans livre, avec des *barres* et des *ronds*, il avait trouvé la géométrie; et à l'âge de seize ans, il composa un traité des sections coniques qui confondit d'admiration les gens du métier. Plus tard, il fit sur le baromètre et sur la pesanteur de l'air des expériences qui sont restées célèbres. Aussi est-ce le géomètre et le physicien qu'il sut apprécier tout d'abord en Descartes : il entra avec ardeur dans la voie que ses méthodes avaient ouverte, et il prit une part sérieuse à la guerre entreprise au nom d'une expérimentation sérieuse contre les explications fantastiques que l'on donnait alors des phénomènes de la nature. Il fut frappé de ce qu'avait de simple et de lumineux la physique cartésienne, et il devint le disciple fervent d'une théorie qui, expliquant tout dans l'univers par la figure et le mouvement, réduisait le problème du monde à un problème de mécanique. Maints passages des *Pensées* en rendent témoignage. Quel était le grief de Pascal contre une philosophie dont il acceptait la méthode et les résultats et dont il adoptait les théories mêmes les plus contestées, celle des animaux-machines, par exemple. Pascal reprochait à Descartes d'avoir voulu se passer de Dieu, et d'avoir réduit tout son rôle à une chiquenaude donnée au monde pour le mettre en mouvement. M. Saisset prend ici la défense de Descartes, et accuse Pascal d'injustice et presque d'ingratitude envers lui. Ce n'est pas un disciple de Descartes qui aurait dû méconnaître à ce point la pensée de son maître. Qui oserait prétendre, en effet, que Dieu soit absent de la

philosophie de Descartes? Dieu n'y est-il pas le principe de toute chose? N'est-ce pas lui qui produit la matière, et qui lui communique le mouvement qu'elle serait incapable de se donner elle-même? C'est un reproche contraire que Pascal aurait dû adresser à l'auteur du livre des *Principes*. Bien loin d'avoir voulu se passer de Dieu, Descartes s'en est servi avec excès : c'est Dieu qui, dans son système, prouve l'existence des corps et sert de fondement à l'évidence; c'est Dieu qui est la seule substance active et agisante dans la nature ; toutes les substances créées sont passives, et ne sont, à le bien prendre, que de pures réceptivités où s'exerce l'action divine. C'est là le vice secret et profond de la méthaphysique cartésienne que Leibniz a eu la gloire de découvrir et de corriger en substituant à la notion de la substance passive la notion de la force active et vivante. Or, c'est là ce que Pascal n'avait pas su voir. Nous sommes dès lors contraints d'avouer, avec M. Saisset, que sa critique de la philosophie cartésienne manque de fondement.

Mais, selon M. Saisset, c'est moins à Descartes qu'à la philosophie en général qu'en veut l'auteur de *Pensées*. « J'estime, écrit-il quelque part, que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » — Quelle est l'attitude de Pascal à l'égard de la philosophie? C'est là une question qui a été vivement débattue en ces derniers temps. Selon les uns, Pascal a prétendu prouver seulement l'insuffisance de la philosophie; selon les autres, il en a voulu démontrer l'impuissance radicale et absolue. Pour les premiers, Pascal n'est pas un sceptique : il fait à la raison et aux lumières naturelles leur part, mais il les déclare insuffisantes à trouver la vérité qui seule donne la vie. Il est sceptique, au contraire, pour les seconds : il enseigne que l'esprit humain est incapable d'atteindre la certitude et de trouver la vérité dans quelque domaine que ce soit. M. Saisset pourrait, dit-il, donner tort à ces deux classes de critiques; il trouve de meilleur goût de donner raison aux uns et aux autres. Il reconnaît que la thèse de l'insuffisance de la raison et celle de son impuissance se rencontrent également dans le livre des *Pensées*; mais c'est la seconde qui est, selon lui, la thèse dominante, et dès lors il croit devoir ranger Pascal au nombre des sceptiques.

Mais ici une difficulté se présente. Comment expliquer la contradiction où tombe Pascal, lorsque, après avoir dit quelque part : « Le pyrrhonisme est le vrai ; » il dit ailleurs : « Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut. » M. Saisset commence par écarter comme insuffisante l'explication proposée par M. Vinet, tout en rendant hommage à la finesse et à la pénétration de sa critique. Selon M. Vinet, les *Pensées* ne sont pas un livre; ce n'est pas même un recueil de fragments suivis ; c'est une esquisse à peine indiquée, une ébauche provisoire ; ce sont des notes éparses qui portent l'empreinte de la fermentation et du travail de la pensée. Lorsque Pascal, dans une intuition vive et rapide, a aperçu un

éclair de vérité, il le fixe par un mot expressif, par une phrase concise et hardie, souvent paradoxale et piquante ; il n'est pas étonnant que ces paroles, considérées seules et en dehors de celles qui viennent les expliquer et les restreindre, paraissent quelquefois se contredire. Il faut donc se garder avec soin d'isoler telle affirmation et de la prendre dans toute la rigueur de la lettre ; ce serait s'exposer à se méprendre étrangement sur la véritable pensée de Pascal et lui attribuer des doctrines qui ne furent jamais les siennes. On sait d'ailleurs, et M. Cousin l'a reconnu lui-même, que Pascal voulait donner à son livre une forme variée et dramatique : ici un dialogue, là une lettre, ailleurs peut-être un récit. Comment alors être assuré qu'on n'attribue pas à Pascal ce qu'il aurait mis dans la bouche d'un interlocuteur ou d'un adversaire? — M. Saisset ne croit pas que ces remarques, dont il ne conteste pas absolument la justesse, suffisent à expliquer la contradiction qui traverse le livre tout entier des *Pensées*, et voici l'explication qu'il propose lui-même. Pascal, dit-il, est un sceptique ; mais c'est un sceptique qui veut faire l'apologie de la religion chrétienne, et qui veut se servir du scepticisme même comme d'un argument en faveur de la foi. C'est un sceptique qui discute, qui démontre et qui raisonne ; il est donc contraint de recourir à cette raison dont il vient de contester les titres et de récuser le témoignage. Ajoutez à cela que Pascal venait d'écrire les *Provinciales*, ce chef-d'œuvre de raison éloquente et de logique passionnée, et l'auteur des *Provinciales* se retrouve parfois derrière l'auteur des *Pensées*.

Nous ne saurions partager ici l'opinion de M. Saisset. Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent faire du scepticisme le chemin qui conduit à la foi. Procéder ainsi, c'est méconnaître absolument les conditions de la foi et la nature de l'esprit humain. L'incertitude ne saurait enfanter la certitude ; on n'édifie rien sur le vide et sur le néant ; et si vous prouvez à l'homme qu'il est absolument incapable de connaître le vrai, il lui sera impossible de reconnaître dans la révélation chrétienne la vérité supérieure à laquelle il doit obéir. — Mais je ne crois pas que l'auteur des *Pensées* ait prétendu suivre cette méthode étrange. Je ne crois pas, avec M. Saisset, au scepticisme de Pascal, et il me semble inutile de revenir sur une question qui peut paraître épuisée après la publication des *Études* de Vinet, dont je ne connais point de réfutation sérieuse. Comment admettre, d'ailleurs, qu'un homme comme Pascal, d'une intelligence si droite, d'un esprit si ferme et si rigoureux, se soit contredit lui-même à ce point? Comment supposer qu'après avoir déclaré la raison humaine absolument impuissante à atteindre le vrai, il ait oublié aussitôt ce qu'il venait d'établir, et qu'il ait voulu fonder la vérité chrétienne sur cette raison même qu'il avait condamnée au silence et réduite à néant? Sans doute, l'homme est sujet à se contredire ; l'inconséquence est l'un des caractères distinctifs de notre nature ; c'est souvent un signe de faiblesse ; quelquefois aussi c'est un bienfait et un bonheur, c'est une heureuse re-

vanche que prennent l'irrésistible évidence des faits et les instincts naturels de la conscience et du cœur sur les violences de la logique et de l'esprit de système. Mais entre les inconséquences, funestes ou bienheureuses, en vertu desquelles les hommes sont toujours meilleurs ou pires que leurs théories, et la contradiction que l'on veut prêter ici à Pascal, il y a un abîme. Nous croyons donc que la justification de Pascal, entreprise par Vinet, et après lui par l'abbé Flottes, demeure fondée. On ne peut se faire une arme contre lui de telle parole isolée, écrite dans le travail tumultueux de la pensée, et au milieu des souffrances de la maladie. Mille autres déclarations que l'on pourrait opposer à celles-là, les études et la vie tout entière de Pascal, le témoignage impartial et sincère de ses amis et de sa famille, suffisent à prouver que l'auteur des *Pensées* n'était pas ce que l'on appelle un sceptique en philosophie, et qu'il n'a jamais condamné l'esprit humain à l'impuissance comme l'ont fait Pyrrhon, Énésidème, Sextus et les sceptiques de tous les siècles. Pascal, il est vrai, a professé quelquefois à l'égard de la raison humaine un dédain superbe et un mépris amer qui ressemblent de loin au scepticisme, et qui ont pu donner le change sur le vrai caractère de sa philosophie. Mais nous croyons qu'il est facile d'expliquer ces boutades, dont on a si fort exagéré la portée. Ce qui préoccupe avant tout Pascal, c'est la question du salut et de la vie de l'âme; il a besoin de Dieu : il a soif de le connaître et de l'aimer; il est altéré de pardon et de justice, de sainteté et de paix; le problème de sa destinée éternelle le tourmente et ne lui laisse pas un instant de repos. Or, sur toutes ces questions capitales et poignantes, les seules qui aient de l'importance aux yeux de Pascal, la raison est muette, ou si elle parle, elle ne sait que balbutier et se contredire; et Pascal, qui a besoin de lumière et de certitude, s'irrite de ces contradictions et de ces ténèbres, et réduit impérieusement la raison au silence, en s'écriant, avec un accent mêlé d'ironie et de désespoir : « Humiliez-vous, raison impuissante! taisez-vous, nature imbécile! » Il faut avoir connu, comme Pascal, les angoisses d'une âme qui cherche la paix et qui la demande en vain à tous les systèmes de la sagesse humaine, pour comprendre que, dans un moment de découragement et de tristesse, il ait pu écrire cette parole qu'on lui a si amèrement reprochée : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » La vérité qui sauve, la vérité qui sanctifie, la vérité qui donne au cœur la paix et la joie, voilà ce que Pascal a cherché avec cette ardeur inquiète et douloureuse qui est l'un des traits de son caractère; voilà ce que la philosophie n'a pu lui donner. De là ses déceptions et ses colères, ses mépris et ses dédains. L'insuffisance des réponses de la philosophie aux seules questions qui vaillent, aux yeux de Pascal, la peine d'être posées, offusque et obsède si bien sa pensée et son cœur, qu'il oublie les services que peut rendre la philosophie et les vérités que la raison peut atteindre, et qu'il s'emporte jusqu'à les réduire toutes deux à l'impuissance et au néant. C'est ainsi

qu'il paraît sceptique, et qu'il semble soutenir la thèse de l'impuissance radicale de l'esprit humain à connaître le vrai, alors qu'en réalité il prétend établir seulement l'insuffisance de la raison à nous donner les certitudes nécessaires au salut.

Voilà comment s'expliquent, selon nous, les jugements contradictoires qu'on a portés sur Pascal, et la contradiction apparente que renferme le livre des *Pensées*.

Quoi qu'il en soit, M. Saisset ne proteste pas seulement contre ce qu'il appelle le scepticisme de Pascal ; il s'élève aussi contre sa thèse de l'insuffisance de la raison ; il prend en main la cause de la philosophie attaquée, et il prétend établir que la philosophie suffit à l'homme pour bien vivre et pour bien mourir. Il commence par faire une série de concessions. « La philosophie, dit-il, n'a jamais été et ne sera jamais populaire. Elle exige des études et des loisirs qui ne la rendent accessible qu'au plus petit nombre. Ce n'est pas tout : il y a dans les rangs de la société cultivée deux classes d'hommes que la philosophie ne saurait satisfaire : ce sont les hommes d'imagination, qui ont besoin de symboles, et les hommes de sentiment, les âmes mystiques et tendres, à qui il faut un commerce intime et personnel avec Dieu. La philosophie, en effet, ne peut avoir ni culte ni symboles, et elle n'admet pas que Dieu entre en relation directe et personnelle avec ses créatures. » Mais, à côté de ces deux classes d'hommes, M. Saisset en distingue une troisième, celle des esprits philosophiques qui ont besoin de se rendre un compte sévère de tout, celle des âmes viriles et courageuses, à qui la notion du devoir et la ferme volonté de l'accomplir suffisent pour la vertu et pour le bonheur. Tel fut Socrate dans l'antiquité ; tel fut Kant dans les temps modernes. C'est pour de telles âmes que la philosophie est faite, et c'est à elles qu'elle suffit. « Et pourquoi, s'écrie M. Saisset, la philosophie ne suffirait-elle pas à de telles âmes ? La philosophie leur donne une religion, puisqu'elle leur inspire la foi en Dieu. Elle leur donne une morale, puisqu'elle leur enseigne le devoir. Elle leur inspire même une certaine piété, puisqu'elle leur inspire la foi en la Providence, et, par suite, la résignation. Ainsi, le philosophe ne manque ni de religion, ni de piété. Il croit en Dieu ; il l'adore et le contemple avec ravissement dans la beauté de ses œuvres. Il prie, il espère [1]. »

Voilà, sans doute, de belles paroles, et nous ne pouvons qu'applaudir à ce qu'elles renferment d'élévation morale et religieuse. Mais cela peut-il suffire dans la pratique de la vie ? — Que faites-vous, demanderons-nous à M. Saisset, de ces classes laborieuses et ignorantes que vous déclarez vous-mêmes incapables de philosophie ? Sont-elles à jamais exclues de la vie supérieure, qui seule fait la grandeur et la dignité de l'homme ? Que ferez-vous de ces âmes mystiques et altérées de l'amour et de la commu-

[1] *Le Scepticisme*, p. 314.

nion de Dieu, auxquelles vous avouez que la philosophie ne saurait suffire? Les reléguerez-vous au nombre de ces rêveurs maladifs qu'il faut plaindre, sans pouvoir espérer de les guérir ? Et ces hommes, enfin, auxquels vous accordez l'esprit philosophique, cette élite privilégiée de l'humanité, croyez-vous que votre Dieu lointain et votre notion abstraite du devoir suffiront à faire leur force et leur joie aux heures difficiles des tentations et des luttes, de la souffrance et de la mort? Ah! la philosophie ne suffit pas à ceux-là mêmes qui se glorifient du titre de philosophe : les aveux involontaires qu'arrache aux meilleurs d'entre eux le sentiment de vide et de tristesse qui les tourmente parfois, suffiraient, au besoin, à le prouver. Pour que la philosophie pût remplacer le christianisme et le rendre inutile, il faudrait qu'elle donnât à tout homme les moyens d'accomplir sa destinée d'homme, c'est-à-dire de s'unir à Dieu par la sainteté et par l'amour. Or, c'est là ce que la philosophie ne peut faire. Elle indique la route, mais elle ne donne pas la force d'y marcher; elle nous montre le but, mais elle ne nous enseigne pas les moyens de l'atteindre. L'homme sent qu'il ne peut se passer de Dieu, et cependant il se sent séparé de lui comme par un abîme ; la sainteté de Dieu et le sentiment de sa propre souillure l'intimident et l'effrayent; il n'ose regarder jusqu'à lui ; et, ne se sentant pas aimé de Dieu, il ne peut l'aimer à son tour, quoiqu'il sache qu'aimer Dieu, c'est pour lui tout ensemble le devoir suprême et le suprême bonheur. L'homme porte donc en lui-même une loi qu'il ne peut accomplir, et, aussi longtemps qu'il aura conscience de cette contradiction étrange et douloureuse que recèle sa propre nature, « le Dieu des philosophes et des savants » ne pourra lui suffire ; il lui faudra, comme à Pascal, « le Dieu de Jésus-Christ, » le Dieu qui aime et qui pardonne, le Dieu qui sauve et qui sanctifie ; il lui faudra une main miséricordieuse et libératrice tendue vers lui du haut du ciel pour le relever et pour briser le cercle fatal et sans issue où il s'agite sans pouvoir le rompre. C'est pour n'avoir pas compris cette contradiction redoutable qui est au fond de notre condition naturelle, que M. Saisset n'a pas su voir l'impuissance de la philosophie à répondre à ces imprescriptibles besoins de la conscience et du cœur, que le christianisme peut seul satisfaire.

C'est pour la même raison, sans doute, que l'éminent critique, qui a donné d'ailleurs tant de preuves de son impartialité et de sa largeur, n'a pas su rendre justice à la magnifique apologie du christianisme esquissée par Pascal dans le livre des *Pensées*. On connaît le dessein et le plan de Pascal. Comme l'a fort bien mis en lumière M. Prévost-Paradol dans le remarquable volume qui lui a ouvert les portes de l'Académie française, l'auteur des *Pensées* a voulu appliquer à la démonstration de la religion chrétienne les méthodes en usage dans les sciences naturelles. Etant donné un certain nombre de faits constatés par l'expérience, trouver la loi ou le fait supérieur qui en est l'explication et la raison d'être. Pascal,

adoptant cette méthode, raisonne ainsi : Etant donné l'état actuel de l'homme, c'est-à-dire l'étonnant contraste de sa grandeur et de sa misère, il n'y a que le christianisme qui peut expliquer l'homme et le sauver. Le christianisme est donc vrai. Expliquer les faits de la nature humaine, voilà le problème à résoudre ; Pascal montre qu'il est résolu par le christianisme, et il donne aux faits de la chute et de la rédemption, dans la science de l'homme, le rôle que joue l'hypothèse dans les procédés des sciences naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'on démontre aujourd'hui la loi de l'attraction ; ce n'est, après tout, qu'une hypothèse destinée à expliquer un nombre très considérable de faits constatés par l'expérience, et qui, sans cette hypothèse, demeurent inexplicables. C'est le même genre d'évidence que Pascal a voulu donner à la religion chrétienne. M. Saisset conteste la valeur de cette argumentation en affirmant que Pascal s'est trompé à la fois sur l'homme et sur le christianisme. Pascal, selon lui, a peint la nature humaine sous de trop sombres couleurs ; il en a tracé un tableau de fantaisie, où l'on reconnaît l'empreinte d'une imagination maladive et chagrine, mais contre lequel protestent le bon sens et l'observation impartiale des faits. Pascal s'est mépris de la même manière sur le christianisme, dont il a fait une religion cruelle et farouche. Et ici M. Saisset se plaît à nous raconter les rigueurs que Pascal exerçait envers lui-même ; il cite les paroles par lesquelles il repoussait les caresses des siens : « Il est injuste qu'on s'attache à moi ; je ne suis la fin de personne ; » et il leur oppose l'esprit d'amour et de bienveillance, qui est l'esprit de l'Evangile.

Je ne veux pas méconnaître que Pascal, comme l'école janséniste à laquelle il appartenait, a exagéré certains côtés de la vérité chrétienne, et a été conduit par là à de regrettables excès. Il y a quelque chose de dur et d'excessif dans la manière dont il formule le dogme de la corruption originelle de l'homme, et la même rigueur excessive se retrouve dans l'idée qu'il se fait de la piété et de l'austérité chrétiennes. Il oublie que le christianisme ne veut pas mutiler la vie humaine, mais la sanctifier en la transformant ; il oublie que Jésus mourant en Golgotha n'est pas un symbole d'ascétisme, comme le dit avec raison M. Saisset, mais un symbole de bonté, de charité et d'amour. Mais quels que soient les excès, et, si l'on veut, les erreurs de Pascal, il demeure vrai qu'il a compris dans toute leur profondeur les contradictions de la nature humaine, et le christianisme qui en donne la seule explication possible, aussi bien que l'unique remède. Son regard pénétrant avait su découvrir le mystérieux désordre qui se cache au fond du cœur de l'homme ; le spectacle de la souffrance et de la mort, de l'égoïsme et du crime, et des contradictions étranges qui se retrouvent dans l'homme et dans la nature, tourmentait sa pensée et arrachait à son cœur ces plaintes dont on connaît l'accent tragique et douloureux. C'est sur ce terrain que Pascal est fort, parce qu'il est sur le terrain des faits ; et si M. Saisset n'a pas su le comprendre,

c'est qu'il n'a pas compris ni la sainteté de Dieu, ni la redoutable réalité du mal ; aussi longtemps que le Dieu saint n'est pas apparu à la conscience dans sa majesté terrible, aussi longtemps que le mal ne s'est pas révélé à elle dans toute son horreur, le christianisme paraît à l'homme une folie, et les chrétiens sont exposés, comme Pascal, à être traités de visionnaires et de fanatiques. Mais que le mal se dresse un jour devant notre pensée dans sa réalité sanglante, qu'il vienne déposer à haute voix contre l'amour, la puissance et l'existence même de Dieu, et tous les systèmes proposés par la philosophie s'évanouissent aussitôt : les grands faits de la chute et de la rédemption demeureront la seule explication des choses qui conserve à Dieu ses sacrés attributs de justice, de sainteté et d'amour. Voilà pourquoi, quoique certaines parties de l'apologie de Pascal aient vieilli, quoique certaines de ses idées soient contestables ou excessives, il reste vrai qu'il a fondé l'apologétique sur ses véritables bases, et qu'il a ouvert aux défenseurs de la religion chrétienne une voie dont ils ne s'écarteront plus désormais. Le livre des *Pensées* aura éternellement raison, parce que le christianisme nous donne seul la solution des éternels problèmes de notre condition et de notre destinée ; sans lui, la science de l'homme demeure impossible, parce qu'elle a perdu son flambeau.

III.

Nous ne voulons pas quitter le livre qui nous occupe, sans dire quelques mots de l'intéressante étude sur Kant, qui en forme la dernière partie. On sait que le scepticisme de Kant est, en philosophie, un sujet presque aussi controversé que le scepticisme de Pascal. De plus, cette question soulève des problèmes délicats et difficiles dont la solution est loin encore d'être trouvée. Nous ne voulons pas, on le comprend, nous engager ici dans une analyse du système de Kant et dans les hautes questions de métaphysique qui entraînerait l'examen de ses idées et de sa méthode. Quelques indications rapides devront vous suffire.

On connaît l'entreprise philosophique exécutée par le génie de Kant. Il a voulu instruire, en quelque sorte, le procès du cœur humain, le citer à la barre de son tribunal et lui demander ses titres et ses comptes. On sait quel a été le résultat de cette longue instruction où Kant a déployé toutes les ressources de l'esprit le plus subtil et le plus analytique qui fut jamais. La conclusion du livre célèbre intitulé : *Critique de la raison pure* est que toutes les idées de notre esprit sont des notions purement subjectives ; c'est un ensemble de concepts abstraits soumis au jeu régulier et infaillible de certaines lois, mais dont il est impossible de dire s'ils correspondent ou non à une réalité extérieure. Puis, du sein de ce subjectivisme, ou de ce scepticisme absolu, Kant fait jaillir tout à coup la certitude et l'affirmation dogmatique : la notion du devoir, la seule qui

ait par elle-même une valeur objective et absolue, nous donne la réalité du moi, la réalité du monde, et la réalité de Dieu. On le voit, le scepticisme n'est pas le dernier mot du système de Kant; il n'en est que la préparation, et comme la préface; Kant ne renverse le vieil édifice de la connaissance humaine que pour le relever sur de nouvelles bases; c'est une révolution qui déplace le fondement de la certitude; c'est un scepticisme métaphysique qui aboutit à un dogmatisme moral. Il serait même facile de montrer, comme l'indiquait récemment M. Janet, dans un remarquable article de la *Revue des Deux-Mondes*, que le scepticisme métaphysique de Kant n'est lui-même qu'un scepticisme apparent derrière lequel se cache le plus étrange et le plus absolu des dogmatismes. Il se trouve que dans le système de Kant c'est l'esprit humain, en définitive, qui est l'ordonnateur et le créateur de l'univers. L'espace dans lequel les phénomènes sont contenus, le temps dans lequel ils se succèdent, les rapports de cause et d'effet, d'action et de réaction par lesquels nous les enchaînons, tout cela vient de notre esprit; c'est donc l'esprit qui est le vrai *démiurge*, le véritable créateur de la nature; et nous n'avons qu'un pas à faire pour arriver du subjecticisme de Kant à l'idéalisme absolu de Fichte et de Schelling.

Dans le livre que nous avons sous les yeux, M. Saisset se borne à étudier la *Critique de la raison pure*. Il montre que tous les raisonnements par lesquels Kant attaque la légitimité de la psychologie, de la cosmologie et de la théologie rationnelles, n'ont de valeur et de portée qu'à la condition d'admettre avec lui qu'il n'y a à la base de ces sciences que des concepts abstraits et vides. Il suffit, pour réfuter le scepticisme métaphysique de Kant, de rétablir ce grand principe que la psychologie a pour base « non pas un moi logique, mais un moi réel, non pas un moi phénoménal, mais un moi cause, un moi substance, un moi un, identique, vivant, et objectif subjectif, tout ensemble. M. Saisset a raison. Pour que la science soit possible, il faut admettre que le moi humain se saisit lui-même comme substance réelle et objective; il faut admettre que dans le phénomène de la conscience de soi se trouve résolu l'éternel et insoluble problème des rapports du sujet et de l'objet. Si l'on creuse un abîme entre les deux moi : le moi-sujet et le moi-objet, c'en est fait de la psychologie, de la métaphysique et de la science, et la *Critique de la raison pure* est irréfutable. Si, au contraire, on reconnaît que le sujet, — dans l'acte de la soi-conscience, — saisit son objet d'une prise immédiate et sûre, tout est sauvé et la science a retrouvé d'inébranlables fondements.

Dans un chapitre remarquable de son *Essai de philosophie religieuse* consacré au scepticisme de Kant, M. Saisset va plus loin encore : il prétend démontrer que Kant, par les principes qu'il a posés dans la *Critique de la raison pure*, s'est ôté à lui-même le droit de reconstruire, comme il l'a fait dans sa *Critique de la raison pratique*, l'édifice de la connaissance sur le fondement du devoir. L'argumentation de M. Saisset vaut la peine

d'être rappelée en quelques mots. La notion du devoir, dit-il, à laquelle Kant accorde le privilége exclusif de l'objectivité, n'est elle-même qu'un concept abstrait et vide, aussi longtemps qu'il n'y a point d'êtres réels et vivants, doués d'une volonté libre, auxquels puisse s'appliquer la loi morale. Il est vrai que la notion du devoir suppose, selon Kant, un être libre; — mais c'est un être purement possible, c'est une liberté tout abstraite et tout hypothétique. — Supposé qu'un être libre existe, le devoir existera pour lui. Mais qui nous garantit, dans le système de Kant, que l'être libre, le moi voulant et agissant, ait une réalité objective? Il en résulte que l'homme connaît les lois morales comme il connaît les lois de la géométrie, c'est-à-dire comme des lois absolues, mais qui n'expriment que des rapports abstraits et qui ne s'appliquent qu'à des existences idéales. Nous avons l'idée d'une loi qui régit les êtres libres; — mais y a-t-il des êtres libres, et l'homme est-il un de ces êtres-là? C'est une question *de fait* que l'expérience et la conscience intime peuvent seules résoudre. Or, Kant, on le sait, récuse à la fois l'une et l'autre. La question demeure donc pour lui insoluble, et dès lors, le devoir lui-même, bien loin d'être une base solide sur laquelle on puisse rétablir tout le reste, devient une abstraction à son tour et s'évanouit dans le vide.

Je me sens très disposé, je l'avoue, à donner raison à la critique de M. Saisset. Je crois qu'il y a erreur et péril à récuser les facultés humaines sur un point, pour accepter leur autorité sur un autre, et je souscrirais volontiers à cette profonde et remarquable parole de M. Royer-Collard : « On ne fait pas au scepticisme sa part; dès qu'il a pénétré dans l'entendement, il l'envahit tout entier. » Je ne crois donc pas que la tentative qui a rendu le nom de Kant si célèbre dans l'histoire de la philosophie ait aussi bien réussi qu'on le prétend quelquefois. Ce n'est jamais une bonne méthode pour édifier la certitude que de commencer par établir le scepticisme; je ne crois pas que le doute soit le vrai chemin qui conduit à la foi, et je renverrais volontiers au père de la philosophie critique le reproche qu'on a si injustement adressé à Pascal. Après avoir ébranlé les fondements de la certitude, comment pouvez-vous les relever ensuite? Après avoir refusé à l'esprit humain la puissance de se connaître lui-même, pourquoi lui accordez-vous la faculté de percevoir la loi morale? Après avoir creusé un abîme infranchissable entre l'esprit humain et les choses, entre le sujet et l'objet, de quel droit prétendez-vous le combler dès qu'il s'agit de la notion du devoir? Il y a dans notre puissance de connaître quelque chose d'indivisible et d'absolu; il faut y croire ou ne pas y croire; on ne peut la reconnaître et la récuser tour à tour. En d'autres termes, il faut un acte de foi au début de la connaissance, mais il faut que cet acte de foi porte sur toutes les intuitions primitives de l'esprit humain. Il faut croire à soi-même avant de croire au devoir. Il faut reconnaître comme légitimes au même titre les trois actes primitifs et immédiats de notre esprit, par lesquels nous connais-

sons le monde, Dieu et nous-mêmes; il faut, en un mot, croire à nos sens et à notre raison comme à notre conscience, et admettre comme des données primitives et indiscutables ces trois grands faits : le moi, le monde et Dieu. C'est à ce prix seulement que la certitude est possible, et que l'on peut opposer sur de solides fondements, l'édifice de la science. — Il y a quelque chose de circulaire dans l'esprit humain; il serait chimérique de prétendre faire tout reposer sur un seul point fixe; l'erreur de Descartes a été de chercher un *inconcussum* unique; il en faut plusieurs qui se prêtent un mutuel appui. Sinon, celui-là même auquel on fait l'honneur de le choisir seul chancelle et se dérobe sous nos pas. — Et maintenant, qui nous inspirera la foi en ces données primitives antérieures à toute démonstration et qui ne sauraient être prouvées? Un instinct irrésistible et les impérieuses exigences du devoir nous portent à croire à notre faculté de connaître, à croire à Dieu, au monde et à nous-mêmes. Mais l'instinct et le devoir nous y convient sans nous y contraindre; il faut ici une libre adhésion, et le commencement de la philosophie est un acte de volonté. Le scepticisme, on l'a dit, ne se réfute pas, il se rejette; il se rejette au nom du devoir, et le devoir lui-même peut être récusé à son tour. C'est à nos risques et périls que nous sommes sceptiques ou croyants, que nous acceptons ou que nous rejetons le devoir. Et Dieu lui-même a voulu qu'il en fût ainsi, parce qu'il a voulu que nous fussions des créatures morales, responsables et libres, et non pas des êtres soumis aux lois aveugles d'une brutale nécessité.

Nous n'osons affirmer que M. Saisset nous eût suivi jusqu'ici sur ce nouveau terrain; mais nous n'en sommes pas moins convaincu que sa critique de Kant demeurera l'une des pages les plus remarquables qu'il ait écrites; et nous ne pouvons que répéter en terminant l'expression des légitimes regrets que nous cause la perte d'un homme qui aurait pu rendre encore tant de services à la philosophie et à la cause du spiritualisme... Puisse du moins cette vérité supérieure, dont il semblait avoir entrevu quelques rayons et qui est le postulat et le couronnement nécessaire des grandes doctrines qui furent toujours si chères à son cœur, s'être révélée à lui à la dernière heure et avoir rempli son âme de lumière et de paix!

F. Bonifas.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Les Psaumes, *traduits de l'hébreu d'après de nouvelles recherches sur le texte original*, par *Ch. Bruston*. — Paris, chez Ch. Meyrueis, éditeur. VII-297 pages. Joli volume in-12.

Ce n'est pas ici le lieu de présenter une appréciation détaillée du travail de M. Bruston ; elle trouvera sa place naturelle dans le *Bulletin théologique*. Nous voulons seulement signaler et sommes heureux de recommander aux amis des études bibliques l'œuvre consciencieuse et originale dont ce pasteur vient d'enrichir notre littérature religieuse. L'originalité de sa traduction ne consiste pas seulement dans les efforts personnels et persévérants qu'il a faits pour saisir, dans sa pureté native, le sens de l'hébreu, sans se laisser jamais imposer le joug de ses devanciers; elle réside spécialement dans le soin avec lequel il a cherché à rétablir le texte des Psaumes, partout où il lui a paru altéré. Cette tâche, on le comprend, et M. Bruston est le premier à le reconnaître, est des plus délicates. En l'absence de textes divers que l'on puisse confronter entre eux, comme il arrive pour le Nouveau Testament, la critique sacrée, quand elle s'applique à l'Ancien, se trouve réduite à la preuve interne, savoir au sentiment religieux et littéraire du théologien. Qu'on ne croie pas que ce sentiment intime n'offre rien de solide, ou qu'il soit un pur caprice; sans doute, il ouvre la porte à bien des abus; toutefois il a sa valeur propre qui est incontestable. En effet, quand il composait ses cantiques, l'écrivain sacré, rempli qu'il était de l'Esprit de Dieu, ne laissait pas sa pensée s'égarer à l'aventure ; chacun d'eux est soumis aux lois d'une certaine unité qu'on doit pouvoir retrouver; chacun est dominé par une idée mère qu'il faut saisir, et à laquelle on doit subordonner les détails. Si donc l'on rencontre dans un psaume telle expression ou tel passage qu'on ne parvient pas à faire cadrer avec le reste, qui interrompt ou même contrarie le sens général, plutôt que d'admettre que le Psalmiste ait juxtaposé ces éléments disparates, ce sera respecter son œuvre et l'œuvre de l'Esprit de Dieu en lui que d'examiner s'il a en effet écrit ce que le texte reçu nous a conservé; un simple changement de

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

lettres ou de points-voyelles suffit souvent pour remplacer un sens ou incompréhensible ou vulgaire par un sens clair et digne de l'ensemble ; c'est là ce qu'a essayé, non sans succès, M. Bruston. Cette méthode, appliquée à d'autres portions de l'Ancien Testament, amènerait vraisemblablement d'heureux résultats. La légitimité de cette tentative ressort d'ailleurs avec évidence de tout ce que nous savons sur la manière dont a été fixé le texte actuel de l'Ancien Testament. Laissons parler M. Bruston : « Le texte primitif, dit-il, présentait une série ininterrompue de consonnes dont quelques-unes sont presque identiques et ne se distinguent que par une forme plus ou moins arrondie ou par un trait plus ou moins allongé. La même phrase pouvait donc se lire parfois de plusieurs manières différentes et offrir autant de sens divers. Tant que l'hébreu fut une langue vivante, ce système si incomplet ne paraît pas avoir eu de graves inconvénients; chacun suppléait facilement aux lacunes de l'écriture. Mais lorsque, à la suite des invasions dont la Palestine fut le théâtre, la belle langue hébraïque eut fait place au chaldéen, le chaldéen au syriaque, et que les vieux monuments de la littérature sacrée, inintelligibles pour le peuple, furent devenus un objet d'étude pour les savants, on sentit la nécessité de fixer par l'écriture la prononciation réelle qui s'était perpétuée jusqu'alors par la tradition. Telle est la tâche importante que s'imposèrent les docteurs juifs connus sous le nom de Masorèthes, et qu'ils accomplirent au moyen d'un système extrêmement compliqué de points et de voyelles. Cette œuvre est pour nous de la plus grande utilité; elle nous facilite considérablement l'étude de la langue hébraïque. Mais, bien qu'elle ait été aussi minutieuse que possible, je ne puis m'empêcher de penser qu'elle n'a pas été accomplie avec assez de soin. Elle est le résultat des travaux réunis de plusieurs savants, et elle n'a certainement jamais été révisée par une seule et même commission. La science moderne est en droit de reprendre en sous-œuvre le travail des Masorèthes, de le corriger et de le compléter. » Il va sans dire qu'une pareille révision offre de grandes difficultés et exige une grande prudence; il y a toujours dans la conjecture une certaine fascination qui nous gagne à notre insu; l'intuition historique et critique doit évidemment être permise, mais le cadre est si souple, les limites si indécises entre l'hypothèse sérieuse et la fantaisie, entre la liberté et la témérité qu'on glisse facilement de l'une dans l'autre. M. Bruston a compris ce danger; il a fait de louables efforts pour l'éviter; y est-il toujours parvenu ? Un examen détaillé, dans lequel nous ne pouvons pas entrer ici, pourrait seul nous le dire. Dans tous les cas, il est clair que si une assez grande latitude est laissée au traducteur pour la fixation des points-voyelles, la question devient plus grave et l'arbitraire plus regrettable en ce qui concerne les consonnes.

Malgré les observations auxquelles donne lieu le système hardi adopté par M. Bruston, on lui saura gré de sa publication. Les livres de l'an-

cienne alliance sont encore si mal connus parmi nous et nos hébraïsants sont si rares qu'on doit une reconnaissance sincère à ceux qui nous apportent le fruit de leurs études. En particulier, tout effort sérieux ayant pour but d'offrir à notre public religieux une version plus fidèle des *Psaumes* sera toujours accueilli par lui avec sympathie. Il n'est pas dans l'Ancien Testament de livre qui ait eu autant que celui-là le don d'attirer l'intérêt de l'Eglise. Outre le privilége de pouvoir, à la faveur de ces effusions pieuses, lire dans l'âme d'un des plus grands serviteurs de Dieu de l'ancienne alliance, aux heures les plus solennelles de sa vie, quelle histoire touchante que celle de ce recueil des cantiques du peuple d'Israël! quel respect profond n'éprouve-t-on pas pour un livre qui a toujours fourni à l'Eglise juive et à l'Eglise chrétienne l'expression en même temps que l'aliment de sa vie religieuse! ce serait une admirable collection que la série de témoignages rendus aux Psaumes par tous les âges de l'Eglise. Il est vrai qu'ils furent, dans l'origine, destinés spécialement au culte public, et ce caractère se fait surtout remarquer dans la seconde partie du recueil, du psaume XC à la fin; mais cette piété commune à tout un peuple, loin de se perdre dans le vague ou de dégénérer en formalisme, n'est que la piété personnelle du Psalmiste multipliée et étendue; celui-ci, même quand il parle au nom d'Israël, peut toujours dire : « Vous tous qui craignez Dieu, venez, écoutez! et je raconterai ce qu'il a fait à mon âme. » Dans cette expression générale de la piété, soit sous forme de requête, soit sous forme de louanges, que d'expériences individuelles, à la fois précises et permanentes! A trente siècles de distance, comme chacun s'y retrouve, avec ses défaillances et ses désirs ardents, ses angoisses et sa soif de Dieu, ses humiliations, ses tristesses et ses joies spirituelles! Et en s'y retrouvant lui-même, comme chacun y retrouve, en même temps, l'oreille toujours tendue aux mêmes cris, le cœur toujours ouvert aux mêmes douleurs, le Dieu en qui il n'y a variation ni ombre! « J'ai accoutumé de nommer ce livre, dit Calvin, en tête de son *Commentaire sur les Psaumes*, une anatomie de toutes les parties de l'âme, pour ce qu'il n'y a affection en l'homme laquelle ne soit yci représentée comme en un miroir. » On comprend donc que M. Bruston, après plusieurs autres, M. Vivien, M. Perret-Gentil, les traducteurs de la « version suisse, » se soit, à son tour, senti attiré par une sympathie respectueuse vers ce trésor des choses anciennes et des choses nouvelles. Aussi regardons-nous comme un véritable devoir pour tous ceux qui s'intéressent parmi nous à l'amélioration de nos versions françaises d'encourager une œuvre de conscience et de talent telle que celle que nous annonçons. Deux qualités essentielles nous ont surtout frappé dans cette nouvelle traduction. D'abord la netteté avec laquelle a été saisie et mise en relief la pensée dominante, l'idée maîtresse de chaque psaume. Grâce à ce centre distinct, autour duquel se groupent tous les détails, chacun conserve sa physionomie propre, et le recueil entier y gagne considéra-

blement en intérêt et en clarté. Tel psaume qui, dans nos traductions ordinaires, semble composé de fragments sans ordre, présente dans celle-ci une harmonie frappante qui nous le fait mieux apprécier en nous le faisant mieux comprendre.

Une autre qualité précieuse du travail que nous avons sous les yeux, c'est l'énergie lumineuse, quelquefois même la hardiesse du style. Nous en pourrions donner bien des exemples. Malheureusement, il y a parfois exagération en ce sens : préoccupé surtout, semble-t-il, de l'énergie de la phrase, le traducteur lui a çà et là sacrifié la simplicité de l'original qui n'y est pas moins remarquable. La majestueuse beauté de l'ensemble ressort précisément du concours de l'élévation de la pensée, de la force du sentiment religieux et de la merveilleuse simplicité du langage. Le désir louable de sauvegarder la vigueur du style ne parviendra pas à faire trouver grâce auprès de lecteurs français à des expressions telles que celles-ci : « ses haïsseurs, » en parlant des ennemis de Dieu; « son gibier s'abattit sur lui, » en parlant de la chair que l'Eternel donna à manger à son peuple, au désert; « tes épouvantes me tuent; » « ils sont hâbleurs. » Ce peuvent être là des interprétations littérales; mais on fait tort à l'original et l'on n'est pas vraiment fidèle en conservant des tours opposés au génie de la langue dans laquelle on traduit. Si, comme nous l'espérons bien sincèrement, M. Bruston trouve parmi nous assez d'encouragements pour publier une nouvelle édition de son ouvrage, nous nous permettons de lui conseiller de revoir soigneusement son style, pour le perfectionner, surtout au point de vue de la beauté religieuse; qu'il use, pour cela, s'il le faut, de quelques libertés dans les tournures; après avoir largement pratiqué la liberté dans la fixation du texte, il peut, sans scrupule, s'en permettre un peu plus dans le style; qu'il s'efforce, sans sacrifier la fidélité, de faire passer plus complétement dans notre langue cette fraîcheur du sentiment religieux qui, dans les Psaumes, semble ramené à ses éléments les plus simples. Nous ne doutons pas qu'il n'y réussisse: c'est l'estime même que nous inspire son œuvre qui nous rend exigeant. Si, en outre, il voulait faire profiter l'Eglise de l'étude personnelle qu'il a faite du livre des *Psaumes*, en faisant précéder sa traduction d'une introduction aussi complète que possible et en accompagnant le texte de quelques notes explicatives, il rendrait aux lecteurs de la Bible un vrai service. Nous aimerions aussi à voir traduits quelques noms hébreux tels que Scheol et surtout Jéhovah, dont la répétition fréquente cause une surprise voisine de la fatigue. Le mot *Eternel*, adopté dans nos versions, est beau et assez exact. Enfin nous désirons vivement, — mais ceci s'adresse à son éditeur plutôt qu'à M. Bruston lui-même, — que le prix du volume puisse être abaissé. Le prix actuel retient certainement plusieurs personnes qui se privent par là d'une lecture propre, entre toutes, à élever et à restaurer l'âme.

JEAN MONOD fils

REVUE DU MOIS

—

Paris, 4 janvier.

Situation politique générale en Europe et aux Etats-Unis. — Le message du président. — La reconstruction du Sud. — Une brochure de M. A. de Gasparin. — L'affaire des étudiants condamnés pour leurs discours à Liége. — Fâcheux effets de l'état moral du pays sur la jeunesse française. — Les conférences du père Hyacinthe. — La fausse liberté protestante.

L'année 1866 s'ouvre sous de graves auspices. Un changement de règne en Belgique; un mouvement marqué de la politique italienne vers la gauche, en présence d'une question intérieure aussi compliquée que celle de Rome; aux Etats-Unis le problème de l'émancipation et du relèvement de la race noire, voilà pour le dehors. Pour le dedans, un seul trait peint la situation : tous les matins, cet automne, nous nous demandions si nous ne voyions rien venir en fait de libertés nouvelles, et nous n'apercevions que le chemin qui poudroyait sous le galop des brillantes cavalcades des chasses impériales. Il nous sera facile d'établir que ce long arrêt dans le développement des libertés publiques a des conséquences particulièrement fâcheuses dans la crise que traverse l'Europe.

Le premier roi des Belges n'a pas entouré les débuts de sa dynastie du prestige de la gloire. Il a mieux fait, il a voulu que son règne fût honnête, et il a scrupuleusement tenu sa parole de souverain constitutionnel. Voilà pourquoi, malgré sa vie retirée, sans tenir de cour et sans faire aucune expédition hasardeuse propre à illustrer la Belgique en l'appauvrissant, il laisse une mémoire respectée et aimée. Il s'est contenté d'être le gardien des libertés de son pays. Noble rôle et promptement récompensé! La dynastie de Léopold est ainsi devenue la personnification de l'indépendance de la Belgique. Il faut toute l'immoralité politique de notre temps pour qu'on ait osé discuter dans la presse la possibilité du partage d'un pays libre. Autant vaudrait ouvrir un club de voleurs intelligents discutant publiquement sur la manière de combiner une fructueuse entreprise contre la propriété d'autrui. Après cela, il faut reconnaître que, depuis la scandaleuse violation des traités européens dans l'affaire du Danemarck, la sécurité morale de la Belgique a été singulièrement compromise. Qu'elle continue à placer la liberté comme sentinelle sur ses frontières, et son avenir sera mieux assuré que par ces vains protocoles dont les signatures sont trop souvent protestées.

Il faut laisser au nouveau parlement italien le temps de s'installer pour juger de l'esprit qui l'anime. Il est certain, dès maintenant, que la tendance à la conciliation y est moins prononcée que dans le parlement pré-

cédent, et qu'il y règne plus de défiance à l'égard de Rome. Nous espérons que l'Italie ne faillira pas au tact politique dont elle a donné tant de preuves, qu'elle observera scrupuleusement la convention de septembre et qu'elle respectera le tête-à-tête qui va s'établir entre la papauté et la population romaine. La chute du temporel pourrait bien en résulter, sans pression du dehors, pour le plus grand bien de l'Eglise catholique, car c'est le seul moyen qui lui reste de jouer un grand rôle dans le monde moderne. Combien la solution de cette grande question serait facilitée si l'Italie renonçait à toute tentative de fonder une religion officielle, patentée et soldée ! Le projet de loi sur l'aliénation des biens des couvents conclut malheureusement au salaire des cultes par l'Etat. Si c'est là ce qu'on entend par la séparation des deux pouvoirs, on se paye de mots. L'expérience de la Révolution française sera-t-elle donc perdue ? M. de Cavour, comme on peut s'en convaincre par les Mémoires de M. d'Arthom, son secrétaire et son ami, avait des vues bien plus libérales; il voulait sans doute réformer les effroyables abus de la propriété ecclésiastique, mais il ne songeait pas à l'aliéner tout entière. Il désirait que l'Eglise fût autre chose que le plus incommode des départements administratifs, et son grand esprit comprenait que le seul moyen de la réconcilier avec la chute du temporel était de lui accorder une liberté plus large, en faisant tomber les restrictions qui compensaient pour l'Etat les priviléges dont elle jouissait. C'était résilier le marché funeste dans lequel elle avait échangé ses premiers droits contre des avantages matériels et lui rendre toute sa dignité morale. Espérons que les successeurs de M. de Cavour reviendront à cette grande politique ou que le parlement les y contraindra. Nul débat ne saurait nous offrir un intérêt égal à celui qui s'engagera à Florence sur cette question aussitôt après la fin de la crise ministérielle; nous en suivrons toutes les péripéties. Dans cette grave affaire, comme dans tant d'autres, c'est la solution radicale qui est la mesure de vraie prudence !

Ce qui est vrai pour l'Italie ne l'est pas moins pour les Etats-Unis. Il n'est pas d'assemblée délibérante dans le monde qui ait été revêtue d'un mandat plus solennel que le congrès américain qui vient donner ses séances à Washington. Il s'agit pour lui de se décider sur l'égalité des races humaines et il se heurte non-seulement à des intérêts, mais encore à des préjugés invétérés. Dans le pays le plus démocratique qui se puisse imaginer, l'aristocratie de la couleur subsiste avec toutes les mauvaises passions des classes privilégiées. Sans doute la cause de l'humanité a fait un pas vraiment prodigieux par l'abolition de l'esclavage, mais la seconde étape qu'elle a à franchir pour que l'affranchi d'aujourd'hui devienne un citoyen est peut-être plus difficile encore à parcourir. Cette victoire sera la plus belle de toutes celles que les Américains auront remportées, s'il est vrai que celui qui dompte son propre cœur est plus grand que celui qui prend les villes, même quand ces villes s'appellent Atlanta

et Richmond. Le message du président laisse la question ouverte, ou plutôt il incline à en abandonner la solution aux Etats particuliers. Sauf la *Patrie*, fidèle au delà des mers à la cause vaincue, — ce qui est un *don-quichottisme* ridicule quand il s'agit d'une cause aussi abominable que celle des planteurs esclavagistes, — on a été unanime pour admirer le ton digne et simple de ce document. L'hommage au Tout-Puissant, par lequel il débute, ne peut être confondu avec les tirades banales d'une religion d'Etat, ou ces *Te Deum* de commande, qui sont au service de la force triomphante. Dans un pays où, comme le remarque le président lui-même, « la religion, libre de toute liaison politique avec le gouvernement, a refusé de se faire l'instrument des hommes d'Etat, où la tolérance est étendue à toute opinion, dans la certitude que la vérité n'a besoin que d'avoir le champ libre pour triompher, » dans un tel pays, quand le premier magistrat parle de Dieu, c'est qu'il y croit. Le message présidentiel respire la plus noble confiance dans les libres institutions des Etats-Unis, et c'est du haut de cet édifice, majestueusement couronné au point de vue libéral, qu'il parle à ses concitoyens et au monde. De là cette simplicité pleine de grandeur, ce mâle accent où une fierté légitime s'unit à la reconnaissance envers Dieu. Si quelque chose est consolant dans le moment présent, c'est bien un tel spectacle. Le message constate non-seulement le fait de l'abolition de l'esclavage dans la république américaine, mais encore les heureux effets qui en résulteront en ouvrant un immense débouché au travail libre dans les Etats du Sud. Le point faible, nous le répétons, est celui qui touche à la réorganisation de ces Etats et aux relations futures des deux races. Sans doute le président ne peut, grâce au ciel, trancher de telles questions par son autorité privée, mais il peut les poser comme il l'entend. Décidément il nous semble trop disposé à réintégrer d'emblée dans l'Union les Etats rebelles sans leur demander des garanties suffisantes pour assurer le respect sincère de la Constitution. Il a tort d'abandonner aux Etats particuliers le soin de régler les droits de la race affranchie, c'est au congrès qu'il incombe de décider souverainement ces deux questions capitales, par la raison que les Etats qui ont pris l'initiative de la révolte ne doivent être réintégrés dans l'Union qu'à des conditions définies. Ce serait un grand et irréparable malheur pour les Etats-Unis que de laisser passer ce moment rapide où la Justice peut agir en souveraine. Ces vérités politiques viennent d'être rappelées à l'Amérique avec une généreuse éloquence par un de ses plus fidèles amis, par celui-là même qui parlait de son relèvement à l'heure où commençait une guerre désastreuse, mais qui mettait fin à l'inique prospérité fondée sur le maintien possible de l'esclavage. La lettre adressée par M. le comte Agénor de Gasparin au président Johnson et envoyée à chaque membre du Congrès insiste sur les deux points que nous avons touchés; l'auteur demande d'abord que l'on exige du Sud des garanties sérieuses avant de permettre à ses députés de prendre place au congrès.

Puis il montre que, tant que l'égalité de races n'est pas constitutionnellement établie, rien n'est vraiment gagné. Le nègre qui n'est plus esclave et qui n'est pas encore citoyen n'a pour le protéger ni l'intérêt de ceux qui l'exploitaient naguère, ni le droit commun. Dans une telle situation, il serait infailliblement écrasé. Quant au mélange du sang, il sera bien moins à craindre lorsque la race noire aura appris la dignité à l'école de la liberté, que dans l'état d'abjection et d'infériorité qui fait de la femme un simple bétail humain. M. de Gasparin ne veut rien de chimérique ; il ne demande pas le droit de suffrage sans conditions : non, il veut que pour les noirs comme pour les blancs il ne soit concédé qu'aux citoyens capables de lire et d'écrire : ce qui importe, c'est l'égalité de tout homme devant la loi. Il suffit d'un seul ilote, d'un seul paria pour déshonorer un pays. Si les noirs n'obtiennent pas cette égalité civile, ils sont livrés sans défense aux vengeances de ceux qui furent si longtemps leurs tyrans. L'idée de les transporter violemment dans un autre climat est digne de la cause esclavagiste aux abois. L'émigration forcée serait une sorte de traite d'un nouveau genre. Pour notre part, nous souscrivons entièrement aux conclusions de l'admirable brochure de M. de Gasparin. On peut juger par les paroles suivantes, empruntées à un journal américain, combien elle trouve d'écho au delà de l'Atlantique : « Le parti de la justice, lisons-nous dans l'*Indépendant* de New-York du 30 novembre, ne tient à aucun plan favori, il ne demande qu'une chose, c'est que le plan adopté repose sur la *justice !* Il n'est point disposé à méconnaître les difficultés pratiques. Patience, sagesse et courage sont nécessaires à l'accomplissement de cette tâche. Le but du parti radical en entreprenant l'œuvre immense de la reconstruction nationale est d'arriver à ce que justice égale soit rendue à tout homme, blanc ou noir. Nul parti, dans aucune nation, n'a une mission plus noble. Le parti de la justice doit être le dictateur de la République ! »

On peut voir, par les événements de la Jamaïque, ce qu'il en coûte de ne pas trancher dans le sens de l'égalité civile la question des races. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit déjà de l'effroyable répression de la révolte ; le gouvernement anglais, en décidant une enquête loyale, a donné satisfaction à la conscience publique. Ce que nous ne saurions trop admirer, c'est la courageuse franchise avec laquelle l'opinion anglaise s'est prononcée sur des faits où les intérêts de l'Angleterre étaient en jeu. Le mal a été dénoncé sans ménagement avec une âpre et brûlante éloquence dans des meetings immenses où se rencontraient des hommes de toute opinion, depuis l'illustre économiste Stuart Mill, jusqu'aux représentants des diverses Eglises. Nulle entrave n'a été apportée et ne pouvait être apportée à ces manifestations retentissantes d'indignation, auxquelles la presse faisait écho. Cette fois, le *Times* a mal tâté le pouls de l'opinion, et le *Daily-News* a mieux répondu aux énergiques pulsations du cœur de l'Angleterre. Honneur à cette liberté virile, qui porte

une implacable lumière sur les crimes nationaux ! Espérons qu'il sera bientôt permis de soulever l'opinion en faveur de ce petit peuple des Bassoutos, victime d'infâmes intrigues et de violences abominables. Quelle leçon de christianisme donnée à ces païens d'hier par des nations qui portent le nom du Christ ! De tels faits seraient de nature à les ramener aux idoles, s'ils n'avaient sous les yeux le spectacle de la piété courageuse et charitable de leurs pasteurs et de ce doux héroïsme de la femme missionnaire, l'un des types les plus beaux et les plus purs que l'Evangile ait produits. Le moment viendra où la dénonciation de toutes ces horreurs ne sera plus un péril peut-être mortel pour ceux qui les subissent dans un pays exposé aux ravages d'une guerre où la civilisation n'apparaît que pour mieux organiser la destruction.

A l'intérieur, nous n'avons à signaler pour le moment que l'agitation de la jeunesse universitaire, provoquée par la condamnation des étudiants incriminés dans l'affaire de Liége. On sait ce que nous pensons des folles déclamations qui ont retenti dans le Congrès des étudiants. Cependant, nous regrettons sincèrement la condamnation prononcée par le Conseil impérial de l'Instruction publique. D'abord, il nous semble que, du moment où la peine n'est plus simplement disciplinaire et prend une gravité telle qu'elle réagit sur toute une carrière, il est très regrettable de voir l'accusé soustrait à la justice ordinaire et aux garanties d'enquête et de défense qu'elle lui offre. Les faits incriminés n'ont pu être constatés régulièrement ; il n'y a pas eu de débat contradictoire. Ensuite, nous craignons que la condamnation présente ne soit un acheminement à la loi sur les délits commis à l'étranger, déjà présentée au Corps législatif, et dont plusieurs dispositions inspirent une légitime inquiétude aux amis de la liberté. Enfin, une telle condamnation pose en martyrs de la libre pensée de pauvres esprits plus malades que coupables, et réveille en leur faveur les sentiments généreux de la jeunesse. Le congrès de Liége, par ses manifestations insensées, était bien propre à dégoûter les esprits des doctrines matérialistes, mille fois plus dangereuses quand elles sont parées d'élégance que quand elles s'étalent avec le cynisme qui leur convient. C'est une idée malheureuse de relever dans l'estime ces dégradantes opinions par une espèce de persécution. Si Sparte avait fait charger de liens l'ilote ivre qu'elle montrait aux jeunes citoyens pour les détourner de l'abus du vin, elle n'eût guère réussi dans son dessein. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des doctrines et non des personnes, car nous n'oublions pas que les incriminés ont réclamé contre les propos détestables qui leur sont imputés. Mais l'école matérialiste n'en profite pas moins d'une condamnation comme celle dont nous nous plaignons ; l'arrêt qui vient d'être rendu ne fera, selon nous, que favoriser le mauvais courant d'athéisme montagnard, qui a tant d'influence sur notre jeunesse.

Soyons justes ; la jeune génération est arrivée à la vie intellectuelle et morale dans une période pleine de périls pour elle. Elle n'a pas trouvé,

comme sous la Restauration ou après la révolution de juillet les nobles et ardentes préoccupations d'une vie publique telle qu'elle apparaît dans les pays qui se gouvernent eux-mêmes. Elle n'a pas respiré cet air orageux mais vivifiant des grandes luttes de la presse et de la tribune. Elle est arrivée dans un pays fatigué de luttes intérieures, avide de bien-être, de richesses, momentanément satisfait de sa vie administrative. Il a semblé un instant, pour parler le rude langage des prophètes hébreux, que le cœur de la France, ce cœur généreux, prompt à battre pour les nobles causes, fût engraissé et que Paris, la ville de 1789, n'eût d'autre souci que de faire des opérations aléatoires sur son propre sol vendu et revendu à des prix fabuleux. Qu'on ne s'y trompe pas, une telle situation laisse la jeunesse sans direction suffisante et la pousse aux réactions insensées, d'autant plus déplorables qu'on retrouve au fond des théories les plus aventureuses le mortel poison de matérialisme dont notre air est empesté. Le réveil de la vie politique est encore bien faible, bien imperceptible. On dirait qu'il s'est alangui. Rien ne le prouve mieux que les succès croissants de la petite presse qui se vante, non sans raison de supplanter la grande. Nous revenons aux beaux temps du *Mercure*; la ville attend avec impatience les nouvelles du beau monde. On est friand d'anecdotes sur telle ou telle représentation dramatique qui rappelle de fort loin *Polyeucte* et le *Misanthrope*. Ainsi la frivolité grandit tous les jours. On s'amuse de peu, au point de vue intellectuel, mais ce peu se traduit en un luxe aussi ridicule qu'effréné, car rien ne coûte plus cher que d'essayer de remplir le vide du cœur et de la pensée. Heureux ceux qui ont connu d'autres phases de notre histoire nationale!

Ce qui nous console, c'est que, malgré tout, la question religieuse est encore celle qui préoccupe le plus, en dehors des cercles pour lesquels n'existe aucune question de cet ordre. Nous attendons la fin des conférences du père Hyacinthe pour apprécier cette mémorable discussion sur la morale indépendante. Aujourd'hui un fait considérable et auquel on ne fait pas assez attention se produit au sein du protestantisme c'est l'intention de plus en plus avouée de la part de la gauche extrême, qui ne veut plus du christianisme surnaturel, d'avoir sa place prépondérante dans l'Eglise. Une brochure récente de M. Pécaut peut être considérée comme le manifeste de cette tendance [1]. Nous y reviendrons. Où vont les esprits? Y aura-t-il une limite à notre anarchie intellectuelle? Ah! que nous avons besoin, dans tous les domaines, de la liberté bien comprise!

E. DE PRESSENSÉ.

[1] *De l'avenir du protestantisme.*

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue des Grès, 11. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

JULES CÉSAR

COURS PROFESSÉ A LA SORBONNE EN 1863

PAR M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE

(SUITE ET FIN [1].)

Les deux armées étaient toujours en face l'une de l'autre. Les pompéiens, maîtres de la terre et de la mer, vivaient dans l'abondance, tandis que les troupes de César en étaient réduites à manger du pain d'herbes et de racines. Mais l'indomptable volonté du chef est passée dans l'âme des soldats : « Nous mangerons l'écorce des arbres, s'écrient-ils, plutôt que de laisser échapper Pompée ! » Celui-ci, malgré toutes les provocations, s'obstine à refuser la bataille. Sa position est sûre, ses ressources inépuisables. La Grèce, l'Asie, l'Afrique, tout le sud et l'est du monde romain sont à lui ; César n'a que la Gaule et l'Italie qui, les yeux tournés vers l'Epire, attend qu'elle lui envoie un maître. Mais il a lui-même, et c'est assez ! La position n'est pas tenable, et vaincre est la seule porte pour en sortir. C'est alors que, par un effort désespéré, digne de la grandeur du danger et de celle de son génie, César, avec une armée affamée, inférieure en forces à l'ennemi, entreprend d'enfermer les pompéiens dans un immense retranchement, appuyé sur une série de forts. Il y gagnera d'occuper ses soldats, de proclamer aux yeux du monde sa supériorité sur un rival qu'il traite en vaincu, même avant la bataille, et de l'acculer à une fuite

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 janvier 1866.

honteuse ou au combat, objet de tous ses vœux. Pompée le laisse faire, et se contente de se fortifier à son tour. Les deux camps se changent en deux forteresses dont l'une enferme l'autre, et la moindre a encore quinze mille pas de circonférence. Tels sont les gigantesques travaux par où les deux armées rivales préludent au combat. Enfin les pompéiens, las de se voir provoqués, forcent les lignes de l'ennemi, lui tuent un millier d'hommes, et rétablissent leurs communications avec la mer. Un effort de plus, et le camp de César était à eux ; mais un ordre de leur chef les rappelle : « Pompée sait vaincre, dit « César, il ne sait pas profiter de sa victoire, » et la fortune, implacable pour ceux qui la laissent échapper, le quitte pour ne plus lui revenir.

César a besoin de relever le moral de ses soldats, trop habitués à vaincre, et abattus par ce léger échec. Il n'a plus qu'un moyen d'attirer Pompée hors de ses lignes, c'est d'avoir l'air de fuir devant lui. Il se met en route pour la Thessalie, épargnée jusque-là par la guerre. Pompée le poursuit pendant trois jours, mais désespère bientôt de l'atteindre. On tient conseil : Afranius ouvre un avis, menaçant pour César : c'est de lui laisser l'Epire et la Thessalie, et de regagner l'Italie, dont la possession entraînera bientôt celle de l'Espagne et des Gaules ; mais Pompée ne veut pas avoir l'air de reculer devant César fugitif, quand les dieux même semblent le lui livrer. La confiance du chef a gagné les soldats, pleins de dédain pour un ennemi qu'ils croient prêt à demander grâce. Dans cette armée où tout le monde commande, hors le général, ce sont les soldats qui décident la bataille, et l'on se remet à marcher sur les traces de César.

Le vainqueur des Gaules, battant en retraite pour la première fois de sa vie, a perdu tout son prestige. Les villes se ferment à son approche, et lui refusent des vivres. Il en prend une, la livre au pillage, et toutes les autres lui ouvrent leurs portes. Ses légions, avec l'abondance, ont bientôt retrouvé la santé. A l'approche des pompéiens, César s'arrête tout court, et demande à ses soldats s'ils veulent attendre le reste de ses troupes, ou vaincre seuls, et garder pour eux toute la gloire. L'armée n'a qu'une voix pour demander le combat. César, s'il faut en croire ses *Commentaires*, n'a que vingt-deux mille fantassins et mille chevaux, et Pompée quarante-cinq mille, plus sept mille cavaliers, la fleur de la jeunesse romaine. Mais ni César ni ses soldats n'ont hésité : la foi qu'il a en lui est si forte qu'elle a gagné son armée.

Dans le camp des pompéiens, on se partage d'avance ses dé-

pouilles : la candidature est ouverte pour le grand pontificat, déclaré vacant avec l'héritage de César. On se dispute déjà le consulat, la préture et les plus belles maisons du *forum*, pour l'heure triomphante du retour. Pompée, ivre de sa victoire, avant de l'avoir gagnée, tranche du dictateur, et soulève contre lui, dans son propre camp, presque autant de haines que César. Déjà, dans son entourage, on ne l'appelle plus qu'*Agamemnon*, le *Roi des rois*. Caton et Cicéron n'aspirent à en finir avec César que pour se débarrasser ensuite de Pompée. Du reste, en homme prudent, celui-ci a eu soin de laisser à Dyrrachium ces deux censeurs incommodes. Comme il compte sur la victoire, il n'a pas besoin de Caton, qui n'est fidèle qu'aux amis dans la disgrâce, et n'aime que son pays et les lois. Aussi lui a-t-il confié le soin de garder les bagages, sachant que, en cas de défaite, il le retrouvera plus dévoué que jamais. Quant à Cicéron, trop perspicace pour ne pas voir les fautes de ses amis, et trop malin pour les épargner, il aime mieux juger qu'agir, blâmer que conseiller, et décline obstinément toute responsabilité. Accueilli d'abord avec joie par Pompée, il n'a pas tardé à devenir à charge à son ancien ami par la liberté de ses propos, la seule qui survive à toutes celles que Rome a perdues : « Vous venez tard, lui a-t-on dit quand il arrivait. — « Comment, tard? Je ne vois rien de prêt! » Pompée, voulant lui reprocher la défection de Dolabella, son gendre, qui a embrassé le parti de César : « Où est votre gendre? lui dit-il. — « Avec votre beau-père. » Et Pompée, piqué au vif, s'oublie jusqu'à dire : « Je souhaite que Cicéron passe dans le parti op- « posé pour apprendre à nous craindre. »

Si Caton et Cicéron avaient siégé dans ce conseil où la jeunesse dictait la loi à l'âge mûr, peut-être le sort de Rome et du monde ne se fût pas joué dans les plaines de Pharsale. Mais le résultat eût été le même ; car, à la longue, celui qui l'emporte, c'est toujours le plus brave et le plus habile. Du reste, rien qu'à voir les deux armées, on savait celle qui devait vaincre : ici de vieux soldats, bronzés par le soleil et par le froid, regardant à leur général, et ne comptant jamais leurs ennemis ; là une jeunesse élégante, plus rompue à la débauche qu'à la guerre, étalant au camp le luxe de la cité, et luttant de faste en armures, en chevaux, en tentes où brillaient l'or et la soie. Pompée, avec sa vieille expérience, aurait dû comprendre l'inégalité morale de ces deux armées, où le nombre était d'un côté, et la valeur de l'autre ; mais, aveuglé par l'amour-propre, il se laissa faire violence par les folles passions qui l'entouraient, « faute inex- « cusable, s'écrie Plutarque, chez le chef et l'autocrate de tant

« de peuples et de rois! Car si on loue un médecin qui résiste « aux appétits déréglés de ses malades, que dire d'un général « qui, pour sauver son armée, ne sait pas la contrarier ? »

Les vœux de César sont comblés : on va combattre, et sur le terrain que lui-même a choisi. Pompée occupait les hauteurs, et malgré l'immense supériorité de sa cavalerie, il hésitait à descendre dans la plaine où son ennemi voulait l'attirer. Enfin César trouve un moyen de triompher des éternelles irrésolutions de Pompée; il donne à ses troupes l'ordre de décamper. Déjà les tentes étaient pliées ; mais les pompéiens, plus résolus que leur chef, ne veulent pas laisser l'ennemi leur échapper : ils s'ébranlent à leur tour, et viennent prendre position dans la plaine. Pompée, enfin résigné à combattre, prit ses dispositions en général habile : au centre et aux deux ailes, il plaça l'élite de son armée, et les recrues dans les intervalles. Lui-même se posta à l'aile gauche, où il avait réuni presque toute sa cavalerie. Son plan était d'envelopper l'aile droite de l'ennemi, de la tailler en pièces, et de prendre ensuite à revers l'armée de César qu'il se vantait de mettre en fuite avant qu'on n'en vînt à la portée du trait. Quant à son aile droite, elle était couverte par le fleuve Eunipée.

Ce plan n'était pas mal conçu ; mais Pompée avait un tort grave, c'était de trop compter sur le succès, et de mépriser son ennemi, surtout quand cet ennemi s'appelait César. Celui-ci, divisant aussi son armée en trois corps, se place à l'aile droite pour faire face à Pompée, à la tête de la 10e légion, sa favorite. Pour suppléer à l'infériorité de sa cavalerie, il met en embuscade, derrière son aile droite, six cohortes d'élite, avec ces trois mots pour consigne : « Frappez au visage. » Pompée avait donné à son infanterie l'ordre de rester immobile, et d'attendre l'ennemi. C'était une faute, et César a raison de la lui reprocher, car l'élan du soldat ajoute à son courage, et attaquer, c'est la moitié de la victoire! Les césariens chargent donc l'ennemi avec leur entrain ordinaire, et le combat s'engage au centre. Mais le sérieux de la bataille n'était pas là : à un signal, toute la cavalerie de Pompée s'élance sur l'aile droite de César, qui plie bientôt, trop inférieure en nombre. Déjà les pompéiens étendaient leurs longues lignes pour la prendre à revers; mais les six cohortes, se démasquant tout d'un coup, courent droit à l'ennemi avec une furie qui l'étonne et l'arrête tout court. Les vétérans, leurs javelots à la main, les présentent sous les yeux de cette « jeunesse dorée » qui craint plus que la mort les blessures qui la défigurent. La plupart se cachent le visage, et tournent bride après un semblant de

combat. Cette troupe, plus brillante que solide, est bientôt dispersée. Les six colonnes tournent à leur tour l'aile gauche de l'ennemi, et l'attaquent par derrière, tandis que César la fait charger de front par sa seconde ligne qui n'a pas encore donné. Dès lors la bataille est gagnée, et les pompéiens ne demandent plus leur salut qu'à la fuite.

Le contraste entre César et Pompée n'est nulle part aussi frappant qu'à la journée de Pharsale. Comme Caton, qui pleurait à Dyrrachium, en voyant étendues sur le champ de bataille les premières victimes de la guerre civile, César, dès qu'il voit que la victoire est à lui, n'a plus qu'une pensée : « Sauvez les « citoyens romains ! » s'écrie-t-il ; « hélas ! ils l'ont voulu ! » ajoute-t-il, comme pour se justifier à ses propres yeux. Pompée, au contraire, semble avoir pris à tâche d'absoudre la fortune qui le trahit. En se voyant abandonné par l'élite de son armée, « il oublie, nous dit Plutarque, qu'il est le *grand Pompée*, « et, semblable à un homme dont un dieu aurait aliéné l'es- « prit, » il se retire dans sa tente, pour y attendre l'issue de la journée, sans rien tenter pour ressaisir la victoire qui lui échappe. Mais bientôt le camp même est envahi, malgré l'énergique résistance des auxiliaires barbares qui le défendent. « Eh quoi ! s'écrie-t-il, jusque dans mon camp ! » Et se dépouillant des insignes de sa dignité, il se met à fuir du côté de Larisse. Nous connaissons maintenant Pompée tout entier, nous l'avons vu à l'œuvre, et les mépris de César sont justifiés ! Nous avons hâte d'en finir avec ce faux grand homme dont l'histoire n'a pas assez fait justice. Laissons-le donc se faire égorger en Egypte, sous les yeux de sa femme, et recevoir les honneurs funèbres de la pitié d'un affranchi. Pompée a mieux mérité de l'histoire dans la première moitié de sa carrière ; oublions la seconde, et pardonnons à Corneille d'avoir prêté à sa mort la grandeur qui manquait à sa vie.

Les durs soldats de César, habitués aux privations, furent étonnés, en entrant dans le camp des pompéiens, des richesses qu'ils y trouvèrent ; ce n'étaient partout que lits de pourpre, que vaisselle d'or et d'argent, que débris de festins et tentes tapissées de myrtes et de roses. On eût cru voir les apprêts d'une fête plutôt que ceux d'un combat. Tout compte fait, César n'avait perdu que deux cents hommes (d'autres disent douze cents), et Pompée quinze mille, dont six mille Romains seulement, et c'est peu pour une journée qui devait changer le sort du monde ! Plus de vingt mille fugitifs avaient cherché un refuge dans les montagnes ; César, sans perdre un instant, les poursuit, les force à mettre bas les armes, et se hâte de leur pardonner. La plu-

part s'enrôlèrent dans son armée. Dix sénateurs et quarante chevaliers, du parti de Pompée, étaient restés sur le champ de bataille. Quant à ceux qui tombèrent dans les mains du vainqueur, il les laissa libres de suivre leur général, et pas une goutte de sang, versée après le combat, ne vint souiller sa victoire. On avait trouvé dans la tente de Pompée des lettres de ses partisans à Rome; César refusa de les lire, aimant mieux ignorer même ce qu'il avait intérêt à savoir, pour avoir moins à punir!

Rendons justice à César : il fit un noble usage de sa victoire, quoiqu'elle fût remportée sur Rome et sur les lois. Il rendit la liberté à la Thessalie qui lui avait donné l'empire. Les princes et les peuples, auxiliaires de Pompée, trouvèrent grâce auprès de lui. Les plus compromis en furent quittes pour quelques amendes. Avec Athènes, il se vengea par un mot seulement : « Jusques à quand, dignes de périr par vous-« mêmes, ne devrez-vous votre salut qu'à la gloire de vos « aïeux? » Après Pharsale, on n'avait trouvé Brutus ni parmi les morts ni parmi les vivants, et César, qui l'aimait comme un fils, et qui lui donnait ce nom, s'affligea hautement de son absence. Brutus avait suivi Pompée à Larisse, mais, en voyant son chef s'abandonner lui-même, il se tint pour dégagé de son serment, et vint se rendre à César qui l'accueillit avec transport, comme la plus belle de ses conquêtes. En somme, le conquérant des Gaules se montre à nous ici sous son plus beau jour, et Pharsale est le point culminant de sa carrière: Il s'est assez fait craindre, il ne cherche plus qu'à se faire aimer. Toute grande ambition, parvenue au but, veut se faire pardonner les moyens qui l'y ont amenée. Ainsi Octave, après Actium, sentira peser sur lui les proscriptions de son triumvirat, et la seconde moitié de sa vie sera consacrée à demander grâce pour la première.

Pompée était mort, mais son parti n'était pas mort avec lui. Après Pharsale, l'armée était dissoute, mais la flotte restait; Caton était à Dyrrachium avec Cicéron et Varron, à la tête d'un petit corps de troupes. Labiénus, qui n'avait pas de pardon à attendre de César, vint les rejoindre avec le fils aîné de Pompée. Le rendez-vous général était à Corcyre, et bientôt tous ces débris de Pharsale s'y trouvèrent réunis. Caton, toujours soucieux de légalité, quand personne ne s'en occupait plus, proposa de donner le commandement à Cicéron, personnage consulaire; mais celui-ci, qui n'aspirait qu'à l'étude et au repos, refusa nettement : « Ce n'est pas assez, ajouta-t-il, de mettre « bas les armes, il faut les jeter! » Sur quoi le jeune Pompée

le traita de déserteur et de traître, et, tirant son épée, il voulait l'en percer, si Caton ne s'y fût opposé. Cicéron, dégoûté pour jamais des aventures, se retira à Brindes, bien décidé à se laisser amnistier par César. Les six mois qu'il y passa, dans une agitation fébrile et un abattement dont ses lettres portent la trace, sont une des époques les plus pénibles de sa vie. Quant à Caton, toujours calme, comme un homme qui est en paix avec sa conscience, il alla avec la flotte chercher sur les mers son général dont il ignorait le destin. Bientôt il apprit sa fin, et, prévoyant que l'Afrique deviendrait le point de ralliement de son parti, il s'établit dans Cyrène avec les deux fils de Pompée.

César n'a pas pour habitude de laisser reposer un ennemi vaincu; il se met donc sur la piste de Pompée; mais privé de vaisseaux, il est condamné à faire un long circuit par la Thrace jusqu'à l'Hellespont. En traversant le détroit, il rencontre dix vaisseaux de guerre pompéiens. Il n'a qu'une barque, et ses troupes sont sur le rivage. Il cingle droit à l'ennemi, et les dix vaisseaux sont bientôt à lui. Avec trois mille légionnaires et huit cents chevaux, il parcourt en vainqueur les côtes de l'Asie, ouvrant ses bras à qui vient à lui, pardonnant à tout le monde, et protégeant les populations éplorées contre les publicains, les partisans de Pompée et les siens. A Rhodes, il recrute encore quelques galères, et se dirige vers Alexandrie. C'est là qu'en débarquant, il apprend la mort de son rival, et verse sur sa tête pâlie, que lui présente un des meurtriers, quelques-unes de ces larmes pieuses qu'on ne refuse pas à un ennemi vaincu. Il rend à ces tristes restes les derniers honneurs, et place les cendres dans un temple qu'il consacre à la déesse Némésis. Les larmes de César et quelques lignes décentes, mais froides, de Cicéron, voilà toute l'oraison funèbre du grand Pompée : « Je « ne suis point étonné de cette fin tragique, écrit Cicéron à At- « ticus; son état semblait si désespéré que, en quelque lieu « que sa fuite l'eût porté, je m'attendais à une pareille fin. Je « ne puis me refuser à le plaindre, car je l'ai toujours estimé « pour l'intégrité, la pureté de ses mœurs et la dignité de son « caractère. » Ainsi, sur trois de ces maîtres du monde que l'on appela triumvirs, deux ont déjà péri de mort violente, et le troisième n'a pas longtemps à leur survivre.

Voilà donc César à Alexandrie, et pour longtemps. Retenu d'abord par les vents qui s'opposent à son départ, et plus tard par son amour pour Cléopâtre, son séjour de neuf mois en Egypte est sans excuse; c'est la première fois de sa vie qu'il ait manqué à ce qui passe pour lui avant le devoir, à son intérêt. Perdu, avec sa petite armée, dans cette immense cité, au

milieu de cette population où gronde une éternelle émeute, il y reste, trop longtemps pour sa gloire, à la merci des intrigues de l'eunuque Pothin et d'Achillas, général de Ptolémée. Il a compté sur son ascendant, faute héroïque qu'il recommence souvent, et qui, cette fois, est sur le point de le perdre. Citée par lui à ce tribunal souverain où il juge les peuples et les rois, la trop fameuse Cléopâtre vient disputer le trône à son frère, à son mari Ptolémée, enfant vicieux, régenté par des sophistes grecs. Elle se glisse dans le palais, cachée sous un paquet de hardes, frêle, gracieuse, impudique, pouvant tout à force de tout oser. Elle amuse de son esprit et de son audace le vainqueur de Pharsale qui, malgré ses cinquante ans, n'est pas à l'abri d'une faiblesse, et a tout vaincu, sauf lui-même; mais Ptolémée, qui se soucie peu de partager son trône avec sa sœur, entoure César de complots. Bloqué dans le palais par une populace en furie, celui-ci va perdre sa flotte; il la brûle, et le feu gagne la bibliothèque d'Alexandrie, centre des trésors littéraires de l'ancien monde. César pleure cette perte irréparable, et ses larmes sont sincères, car c'est un conquérant lettré, ce n'est pas un Omar! Sur terre, sur mer, il lui faut combattre : enveloppé par l'ennemi, il se jette à la mer, et nage en tenant d'une main ses papiers hors de l'eau, sous une grêle de traits. Mais la fortune, après avoir hésité un instant, pour le punir d'avoir trop compté sur elle, revient à son favori : des renforts lui arrivent de l'Asie; Ptolémée, noyé dans un combat, disparaît de la scène, et César, maître de l'Egypte, la donne à Cléopâtre, au lieu de la réduire en province romaine.

Jusqu'ici, César n'a pas perdu son temps; mais l'Egypte une fois soumise, qu'a-t-il à faire d'y rester? Quand le monde romain tressaille encore de la secousse de Pharsale, et que les tronçons sanglants du parti pompéien s'agitent pour se rejoindre, en Asie, en Afrique, en Illyrie, en Espagne, partout où César n'est pas; quand Pharnace, le fils, l'assassin et l'héritier de Mithridate, remue l'Asie tout entière, s'empare du Pont, de la Cappadoce et de l'Arménie, bat un lieutenant de César qui veut l'arrêter, et semble près de recommencer l'audace et les succès de son père; quand Rome elle-même oscille entre la peur, la révolte et l'anarchie, est-ce le moment, pour le vainqueur de Pompée, de ramper aux pieds de cette cruelle et perfide sirène, et d'étaler aux yeux de l'Egypte le triomphe de sa reine lascive? J'ai trouvé César bien grand après Pharsale, mais je le trouve bien petit quand il se traîne sur le Nil, à la suite de sa maîtresse, avec la pompe efféminée des despotes de l'Asie. Sans les murmures de ses soldats, peut-être même

eût-il poussé plus loin, et remonté jusqu'à l'Ethiopie! Il fait bâtir un temple somptueux à Vénus *genitrix*, la souche de sa race, et place à côté de la statue de la déesse celle de sa concubine. Antoine n'est-il pas justifié quand César en est descendu là?

Les progrès de Pharnace en Asie viennent enfin l'arracher à son ivresse. Il quitte l'Egypte, après avoir assuré la couronne sur la tête de Cléopâtre en lui faisant épouser, selon l'immonde usage de cette race, son second frère, Ptolémée *l'Enfant*, qui partagera le trône avec elle. Il reconnaît pour sien le fils qu'elle met au monde un peu après son départ, et lui donne jusqu'à son nom, en le laissant appeler Césarion.

La faute de César porte ses fruits : les pompéiens relèvent déjà la tête, et Rome se demande avec inquiétude quand l'Egypte lui renverra son maître. Mais avant d'y revenir, le vainqueur de Pharsale a deux choses à faire : pacifier l'Asie et en tirer de l'argent. Il soumet en passant Pharnace, et résume sa facile victoire dans ces trois mots célèbres : « *Veni, vidi, vici*, « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu! » Et il annule ainsi la gloire de son rival en montrant le peu qu'elle lui a coûté. A tous les peuples ou rois alliés de Pompée, il impose de lourdes taxes, et pressure sans pitié cette opulente Asie qui n'a jamais su ni s'appartenir, ni se défendre. Depuis Pharsale, au reste, il a cessé de farder son langage; avec l'audace de la force, il en a la cynique franchise : « Pour fonder une puissance solide, « répète-t-il souvent, il faut deux choses, des soldats et de l'ar- « gent; avec l'argent, on a les soldats, et avec les soldats l'ar- « gent. Si l'un des deux manque, on n'a plus rien! » Après la pratique de la tyrannie, nous en avons ici la théorie. Avec son redoutable bon sens, César a vu plus juste que ses adversaires: Cicéron, Brutus et Caton croient encore à la république et aux lois; César ne croit qu'à l'armée, c'est-à-dire à la force, et l'événement lui a donné raison.

Rome, depuis Pharsale, n'appartient qu'à César; mais soit embarras, soit pudeur, il n'a pas osé notifier au sénat sa victoire, et Rome ignore longtemps les intentions de son maître. Elle les apprend enfin, quand le consul Servilius, à l'expiration de sa charge, nomme César dictateur, et Antoine *maître de la cavalerie*. En l'absence du dictateur, toutes les autres magistratures sont suspendues, puisque lui seul a le droit d'y pourvoir. Tandis que César reste enchaîné dans Alexandrie par son fol amour pour Cléopâtre, Antoine se trouve pendant des mois l'arbitre suprême des destinées de la ville éternelle. Elle ne pouvait tomber en de pires mains : sans parler des débauches

effrénées de ce brutal soudard, de son ivrognerie qu'il étale en plein forum, dans l'exercice même de ses fonctions, nulle fortune n'est à l'abri de ses exactions. La justice, à son tribunal, se vend au plus offrant, et la faveur du maître y tient lieu de loi. Ce n'est plus, comme avec César, la force intelligente et maîtresse d'elle-même, c'est la force brutale, sous sa forme la plus hideuse, celle d'une soldatesque sans frein, digne émule de son chef dans son mépris pour tout droit.

Un autre suppôt de César, le tribun Dolabella, vient encore ajouter à l'anarchie par un projet d'abolition des dettes et des loyers. La guerre civile est partout : en Illyrie, en Afrique, en Espagne où les pompéiens, sûrs de voir bientôt arriver le vainqueur de Pharsale, s'apprêtent à lui tenir tête; dans les rues de la ville enfin, entre Antoine et ses soldats d'un côté, de l'autre Dolabella avec l'armée des débiteurs insolvables. Tel est le moment que César a choisi pour jouer dans Alexandrie le rôle d'Hercule aux pieds d'Omphale. Mais la seule menace de son retour fait tout rentrer dans l'ordre. Un vainqueur, qui pardonne à tous ses ennemis, s'est ôté le droit de sévir contre ses amis : soit insouciance pour les droits lésés, soit faiblesse pour des complices, il aime mieux tout ignorer, et envelopper dans un même pardon les torts des deux adversaires.

Rome soupirait après son retour; mais ses espérances furent déçues comme ses craintes, César ne fit que la traverser. Pour redevenir lui-même, et se livrer à ses meilleurs instincts, il lui fallait d'abord en finir avec tous ses ennemis; Auguste ne pouvait venir qu'après Octave! Et puis, il avait besoin d'argent, motif odieux et bas qui explique tout, quand, faute d'un peu d'or, il faut voir crouler le laborieux édifice qu'on a mis trente ans à élever. Cet or, il fallait le demander ou à ses ennemis, ou au public, ou à ses amis. César commença par les premiers : tous les biens des pompéiens morts pendant la guerre civile furent mis à l'encan, y compris ceux de Pompée lui-même. Cicéron, à qui César, en passant à Brindes, avait gracieusement apporté son pardon, se tut à grand'peine en face de cette injure que César aurait dû épargner à sa gloire et à celle de Pompée; mais son indignation, alors contenue, éclata plus tard dans cet admirable passage des *Philippiques* qui lui coûta la vie peut-être, mais qui vaut pour un noble cœur cette vie qu'il a coûtée.

« César revient à Rome, heureux, il l'imagine du moins! Mais « peut-on être heureux quand on fait le malheur de son pays? « Devant le temple de Jupiter, les biens de Pompée *le Grand* « sont mis à l'encan par la voix d'un misérable crieur! Un seul « instant, Rome oublie sa propre servitude pour gémir sur un

« autre malheur que le sien; si les âmes sont enchaînées, « les soupirs du peuple romain sont du moins restés libres! « Mais tous sont dans l'attente : qui sera assez impie, assez « insensé, assez ennemi des hommes et de Dieu pour oser se « faire adjuger les biens de Pompée? Parmi ces scélérats, ca- « pables de tout oser, qui entourent l'encan, qui trouverait-on « si ce n'est Antoine?... »

Poussons jusqu'au bout cette curieuse histoire : Antoine s'était fait adjuger les biens, mais César parti, il oublia de les payer. En peu de semaines, meubles précieux, statues, vaisselle d'or et l'argent, tout fut gâté, dissipé, vendu. César revient de l'Afrique, où Antoine ne l'a pas suivi; il en revient, toujours à court d'argent, et fait réclamer à Antoine sa créance. Mais ici laissons parler encore Cicéron, dans cette scène de haute comédie dont il a orné ses *Philippiques* : « Comment, s'écrie Antoine, jouant la surprise et l'indignation, « à moi, César me demander de l'argent! Eh quoi, n'est-ce « pas à moi plutôt à lui en demander? aurait-il pu vaincre sans « moi? N'est-ce pas moi qui lui ai apporté un prétexte pour sa « guerre civile; moi qui ai proposé des lois pernicieuses; moi « qui ai porté les armes contre les consuls, le sénat, le peuple « romain, les dieux nationaux, les autels et les foyers, et contre « la patrie même? N'a-t-il donc vaincu que pour lui seul? Si le « crime est commun, pourquoi la proie ne l'est-elle pas? » César, poussé à bout, met garnison chez l'acheteur, et le force à remettre en vente les misérables débris du mobilier de Pompée. D'anciens créanciers viennent faire opposition à la vente, et César repart pour l'Espagne avant d'avoir été payé; on ignore le reste, mais on peut parier hardiment qu'il ne le fut pas. Ainsi les biens de Pompée n'ont profité à personne, ni à celui qui les a vendus, ni à celui qui les a achetés. N'est-ce pas toujours la morale de la fable quand il s'agit de biens mal acquis?

César a deux soucis : faire de l'argent, et gagner le peuple. Ce qu'il prend d'une main, il le donne de l'autre, toujours prodigue de son bien comme du bien d'autrui. Il refuse, avec une fermeté qui l'honore, l'abolition des dettes, réclamée par ses amis; toutefois, comme on ne peut pas tout refuser, il remet aux débiteurs les arrérages échus depuis la guerre civile, et exempte de loyers pour un an tous les citoyens pauvres. Mais il a aussi ses créanciers, ce sont ses complices, et l'heure est venue pour lui de s'acquitter. L'année va finir : il crée consuls, pour la terminer, deux de ses lieutenants, Calenus, qui lui a soumis la Grèce, et Vatinius l'Illyrie; et Cicéron fait ses gorges chaudes aux dépens de Vatinius, le plus indigne des

deux, et de son consulat de huit jours, « qui n'a eu ni hiver, « ni printemps, ni été, ni automne. » Et plus tard, à un consul de dix-sept heures, Caninius, le même Cicéron écrit : « J'ai « voulu vous rendre visite pendant votre consulat, mais la « nuit m'a pris en chemin, et au réveil, tout était fini. » A tous ces mendiants effrontés qui entourent César il faut jeter leur obole : il crée dix places de préteurs; Salluste l'historien, est un des dix, et non le moins décrié. Par exception pourtant, César place aussi quelques hommes de mérite; il confie l'Achaïe à Sulpicius, la Gaule Cisalpine à Brutus qui, depuis Pharsale, s'est franchement donné à lui, et Brutus se fait adorer de sa province, qui lui élève une statue.

César, avant de passer en Afrique, se fait continuer dictateur, et désigner consul pour l'année suivante, avec Lepidus pour collègue. Il nomme en outre ce dernier maître de la cavalerie, et lui donne Rome à gouverner pendant son absence. Rien ne le retenait plus, et il allait partir, quand une terrible sédition éclate en Campanie parmi ses vieilles bandes, gorgées de gloire et de butin. Toutes, et au premier rang *sa* dixième légion, refusent de le suivre en Afrique tant qu'il ne leur aura pas soldé les récompenses promises. César pour le moment n'a rien à donner que des promesses; les légions mutinées marchent droit sur Rome, en dévastant tout sur leur passage. César n'hésite pas : il fait fermer les portes de la ville, et s'avance à leur rencontre dans le Champ-de-Mars. Il monte sur son tribunal, seul, sans licteurs, sourd aux prières de ses amis, et d'une voix calme et hautaine : « Que demandez-vous, dit-il aux rebelles? « — Notre congé! — Je vous le donne! Quand j'aurai vaincu « avec d'autres soldats, je n'en tiendrai pas moins les pro- « messes que je vous ai faites. » Et pour dernier adieu, il leur laisse ce mot, qui est pour eux la plus sanglante injure, *Quirites* (*bourgeois* ou *citadins*). Les rebelles, domptés, le supplient de les décimer, s'il le veut, mais de ne pas les congédier; César se fait prier longtemps, refusant ce qu'il brûle d'accorder. A la fin il se laisse fléchir, et consent à les emmener avec lui; mais pour la dixième légion il demeure inflexible, et lui reprochant son ingratitude, après toutes les faveurs dont il l'a comblée, il la condamne à être licenciée. La légion, désespérée, s'obstine à le suivre en Afrique, sans sa permission; mais il lui tient rigueur : pendant toute la campagne, il la place toujours au poste le plus dangereux, et la décime de fait; puis la guerre finie, il prive les survivants du tiers du butin et du tiers des terres qu'il leur distribue. On le voit, César, si clément pour ses ennemis, n'est inflexible que pour les rebelles. Il traite ses sol-

dats comme ses enfants, il a soin de leur parure, l'or et l'argent éclatent sur leurs armes, il ferme les yeux avec eux sur bien des choses; il n'y en a qu'une qu'il ne leur pardonne pas, c'est de lui désobéir!

Passons en Afrique avec César, et nous y verrons les conséquences de sa faute. Les pompéiens, ou plutôt les républicains, ont dû à cette faute le temps de s'organiser. Mais, au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, ils se divisent avant d'avoir vaincu. Trois hommes aspirent au titre de général en chef, Varus, l'incapable et vain Métellus Scipion, beau-père de Pompée, et Juba, roi de Numidie. Caton est obligé de venir de Cyrène mettre la paix entre les alliés. Il humilie l'orgueil du roi barbare, et, au lieu de prendre pour lui l'autorité suprême, dont lui seul est digne, il commet la faute de la faire donner à Scipion, dont le rang est au-dessus du sien. Il sauve Utique que Juba voulait détruire, la fortifie, et en forme un dépôt pour les besoins de l'armée. Les ressources du parti sont encore considérables; Juba a quatre légions et une cavalerie innombrable; Scipion en a dix, une masse de troupes légères et cent vingt éléphants. Leurs flottes tiennent toute la côte, et la ferment à César; mais le pays est épuisé, on a pris tous les hommes pour faire la guerre, et les bras manquent à la culture. Maîtres de la mer, les pompéiens infestent la Sardaigne et la Sicile, et menacent l'Italie. En Espagne, ils donnent la main au fils de Pompée, que Caton a envoyé relever le drapeau de son père.

César, on le voit, n'a pas un moment à perdre s'il veut réparer sa faute. Tout autre que lui ne s'en relèverait pas; mais son activité suffit à tout. Avec cette volonté opiniâtre, qui se roidit contre l'obstacle jusqu'à ce qu'elle le brise, il rassemble à Lilybée, en Sicile, vers la fin de septembre, six légions et deux mille chevaux. Pendant les tempêtes de l'équinoxe, il fait embarquer tout son monde, et campe au bord de la mer, sous une tente battue par les flots, afin de se tenir tout prêt à partir. Au premier bon vent, il lève l'ancre, sans donner même à sa flotte un rendez-vous sur une côte occupée tout entière par l'ennemi. Chacun débarquera où il pourra, et avisera à rejoindre son chef, en prenant pour guide l'étoile de César. Quant aux vaisseaux des pompéiens, qui pourraient l'arrêter en chemin, sa fortune les écarte. Les vents lui sont fidèles, et le quatrième jour, il débarque à Asdrumète, avec trois mille hommes seulement et cent cinquante chevaux. C'en est assez pour commencer la guerre, et avec son nom il trouvera partout des soldats. En mettant le pied sur la terre d'Afrique, il fait un faux pas et

tombe, mauvais présage pour un conquérant! mais il se relève aussitôt, une poignée de sable à la main : « Afrique, je te « tiens! » s'écrie-t-il, et ce mot heureux est accepté comme un présage de victoire. Depuis la chute de Carthage, l'idée s'est répandue que les Romains ne peuvent plus vaincre en Afrique sans un Scipion pour les commander. Les pompéiens en ont un à leur tête, et César veut avoir aussi le sien; car il caresse, en les méprisant, ces préjugés vulgaires. Il a trouvé, sur le pavé de Rome, un descendant ruiné de cette grande famille qui ne porte ce beau nom que pour le déshonorer. Il emmène avec lui, comme un gage de victoire, cet héritier avili des Scipions, et lui donne un grade dans son armée.

Déjà César est maître de Leptis et de quelques ports. Ses troupes le rejoignent peu à peu; mais il manque de vivres et de fourrages, et se bat pour en conquérir. Les cavaliers numides étonnent d'abord ses soldats en s'abattant sur eux, comme une avalanche d'hommes et de chevaux. César voit le porte-aigle prêt à prendre la fuite, il le saisit par le bras, lui tourne la tête du côté des Numides : « Tu te trompes, lui dit-il, c'est là qu'est l'ennemi! » et il le ramène au combat. Mais l'heure de frapper les grands coups n'est pas venue, et César sait attendre. Il refuse le combat au présomptueux Scipion qui le lui offre, malgré les conseils de Caton, et il se fortifie dans son camp comme dans une ville fermée. Redoutant l'arrivée de Juba, il suscite contre le roi numide un roitelet mauritain et un ancien complice de Catilina, Sittius, espèce de *condottiere* qui, à la tête d'une troupe de bandits, est venu chercher fortune en Afrique. Sittius enlève à Juba sa capitale, et le force à venir défendre ses Etats. Du reste, le prestige du nom de César est tel, que pompéiens, Gétules et Numides désertent en foule pour s'enrôler dans son armée. Les souvenirs même que Marius a laissés en Afrique y servent la cause de son neveu. Vivres et renforts, tout lui arrive à souhait. La Sicile, la Sardaigne ont reçu l'ordre de lui envoyer des soldats et du blé, et les ordres de César ne sont pas de ceux auxquels on désobéit.

Enfin toutes ses troupes sont réunies, et il est libre d'agir. Juba, laissant à d'autres le soin de combattre Sittius, accourt pour rejoindre Scipion. Mais les soldats de César se sont habitués à tenir tête aux Numides et à leurs éléphants; ils souhaitent maintenant la bataille autant qu'ils l'ont d'abord redoutée. C'est le tour des pompéiens de refuser le combat; mais César saura bien les y forcer. Il commence, sous leurs yeux, le siége de Thapsus. Scipion et Juba accourent pour la défendre, et les deux

armées viennent s'établir près de la ville, chacune dans un camp séparé. Voir ses ennemis se diviser au moment de les combattre, c'était plus que n'en eût osé espérer César. Il s'attaque d'abord à Scipion, le plus facile à vaincre. Mais, au moment de donner le signal, César, s'il faut en croire Plutarque et Suétone, est atteint d'un de ses accès d'épilepsie. On le voit hésiter, chanceler, et ses légions, dont on ne peut plus contenir l'ardeur, finissent par sonner la charge, et engager le combat sans son ordre. Mais l'esprit du général anime jusqu'au dernier de ses soldats, et même malade, c'est encore lui qui gagne la bataille ! Les éléphants de l'ennemi, harcelés par une grêle de traits, se renversent sur leurs lignes, et y sèment le désordre. Les généraux eux-mêmes, suivant l'exemple de Pompée à Pharsale, sont les premiers à s'enfuir. Les pompéiens, chassés de leur camp, courent chercher un asile dans celui de Juba, et le trouvent déjà envahi par l'ennemi. Les césariens, fatigués de cette campagne de six mois, ne font de quartier à personne. Le sang coule à flots, et dix mille cadavres restent étendus sur le champ de bataille, cruauté gratuite que César n'eût jamais commise, et qui est une raison de plus de croire à son absence. En quelques heures, l'Afrique est conquise, et le parti pompéien tranché dans son nerf. Scipion et Juba s'en vont mourir plus loin, le premier de sa main, le second de celle d'un esclave, et l'empire serait à César si Caton ne vivait encore, et si l'Espagne n'était pas au fils de Pompée. Mais à force de voir recommencer cette lutte sans fin, le vainqueur de Pharsale s'est lassé de pardonner : de sang-froid, après la bataille, il fait mettre à mort quelques prisonniers de marque, comme Faustus Sylla et Afranius. Il reviendra plus tard à la clémence ; mais elle ne désarmera pas ses ennemis.

Il manque un trophée à sa victoire, c'est Caton, qui n'a pas assisté à la bataille, et qu'il brûle de tenir en son pouvoir, pour lui pardonner, on n'en peut pas douter. Mais Caton ne lui laissera pas remporter ce facile triomphe : puisque les dieux ne sont pas de son parti, il lui reste dans la mort une porte toujours ouverte pour échapper à la clémence de son vainqueur. Et en effet, la seule conclusion logique du stoïcisme, c'est le suicide ! Cette noble et triste doctrine, où l'homme se tient lieu de Dieu à lui-même, n'a pas de solution dans l'autre vie, et n'aboutit qu'au néant ; son dernier mot, quand tout nous a trompés, c'est de sortir de celle-ci ; la dernière révolte de l'orgueil, qui en est la base, c'est de rendre aux dieux, lorsque la lassitude de vivre nous prend, ce don stérile de l'existence, et de déserter le poste où ils nous ont placés. Quand je lis dans

Plutarque la mort de Caton, la tristesse me prend, et je ne sais plus de quel côté me ranger, ne voulant ni vivre sous César, ni mourir avec Caton! Lorsque je vois ce grand homme, si ferme et si doux à la fois, si occupé des autres jusqu'à ses derniers moments, s'emporter contre l'esclave qui, par ordre de son fils, lui refuse son épée, et se blesser en le frappant, je me dis : Est-ce donc là cette sagesse antique si vantée, et y chercherons-nous notre modèle? Non! ce n'est pas encore là la vraie grandeur, et je sais des morts moins célèbres qui me touchent plus que celle-là. « O Caton, s'écrie César, en apprenant sa « fin, je t'envie la gloire de ton trépas, puisque tu m'as en- « vié celle de te donner la vie! » Ce qui ne l'empêchera pas un peu plus tard de poursuivre encore de sa plume celui qu'il ne peut plus combattre avec l'épée ; car le souvenir même de cet austère défenseur des lois l'importune, et Caton mort lui fait presque autant de peur que Caton vivant!

La guerre d'Afrique a duré cinq mois. Après avoir pardonné au fils de Caton, comme pour montrer au monde comment il aurait traité le père; après avoir réduit la Numidie en province romaine, César revient à Rome, mais non plus tel qu'il en était parti. L'ivresse du succès, de ce succès continu qui ne peut pas être l'œuvre du hasard, et que les conquérants appellent leur étoile, perce dans son attitude, dans son langage. Lui si sobre d'ordinaire et si maître de lui, il se vante « d'a- « voir donné la paix au monde, et fermé les plaies de la « guerre civile. » Le sénat, il est vrai, par les basses flatteries sous lesquelles il déguise sa peur, ajoute encore à cette ivresse. Ses décrets adulateurs dépassent même le niveau de l'obéissance publique et les prétentions de César. Ainsi l'on célébrera par quarante jours de fêtes ses victoires en Afrique. Le char du vainqueur sera attelé de quatre chevaux blancs. Sa statue, sur un char de triomphe, se dressera dans le Capitole, en face de celle de Jupiter, avec cette inscription : *A César demi-dieu*. Ici-bas enfin, en attendant l'Olympe, la dictature lui sera continuée pour dix ans.

Mais au fond, malgré tous ces témoignages d'une joie officielle, l'inquiétude se cache sous l'admiration; derrière César on a peur de rencontrer Sylla. Le dictateur s'en aperçoit, et, dans une harangue solennelle, il daigne rassurer le sénat, Rome et le monde sur l'usage qu'il compte faire de ce pouvoir sans bornes et sans contrôle. « Ne vous imaginez pas, dit-il, « que je pense à prendre Sylla pour modèle. Je veux être votre « chef, et non votre maître; vous gouverner, et non vous ty- « ranniser. S'agira-t-il de vous servir, je serai consul et dicta-

« teur; mais pour faire du mal à quelqu'un, je ne serai plus « qu'un simple citoyen. » On peut l'affirmer sans crainte, César était de bonne foi quand il parlait ainsi. Porté par un concours inouï de circonstances sur le faîte le plus élevé où jamais homme fût monté depuis Alexandre, il n'avait plus qu'une ambition, c'était celle de se faire aimer. Mais, juste châtiment de son usurpation, et des voies criminelles qui l'y ont conduit ! sous peine de se livrer désarmé aux poignards des assassins, il ne lui est pas permis de cesser de se faire craindre. Il l'a essayé, on sait avec quel succès ! Quand on a employé les deux tiers de sa vie à conspirer contre les lois avec tous les mauvais citoyens, il est trop tard pour rallier à soi les bons, et réédifier tout ce qu'on a détruit. On ne change pas de voie après une carrière comme celle de César; qu'elle mène au trône ou à l'abîme, il faut la suivre jusqu'au bout.

Après avoir rassuré Rome, César a besoin de l'occuper. Dans quatre triomphes successifs, il étale sous les yeux du peuple les trophées de sa quadruple victoire sur les Gaules, l'Égypte, le Pont et l'Afrique, représentée par le fils de Juba. Par un reste de pudeur, il épargne à sa patrie l'affront d'un triomphe sur Afranius et Scipion : il ne veut pas glorifier le souvenir de ces luttes fratricides, où le sang romain a coulé des deux côtés. Un faste inouï préside à ces solennités, où la République expirante semble célébrer ses propres funérailles. De tous ces triomphes, le plus splendide, le plus vraiment glorieux, c'est celui des Gaules. Une seule tache le flétrit, c'est de voir traîner sur le char du vainqueur, parmi les captifs qui le décorent, ce noble Vercingétorix, qui sut donner un instant à la Gaule l'unité sans laquelle elle ne pouvait résister à César. Depuis six ans, il attendait dans les fers cette suprême honte d'orner le triomphe de son vainqueur. Le soir même, il fut étranglé dans son cachot. Son crime, on le sait, c'était d'avoir défendu contre l'étranger l'indépendance de son pays ! La nuit venue, César, par une pompe puérile, monta au Capitole à la lueur des lustres portés par quarante éléphants; il gravit à genoux les degrés du Capitole, symbole expressif de l'ambition qui s'abaisse pour monter, et, pour cette fois du moins, le demi-dieu s'inclina devant le Dieu protecteur de Rome, et reconnut sa suprématie.

Les largesses de César à ses soldats et au peuple dépassent les bornes d'une fortune privée; elles épuiseraient la fortune de Rome, si ce n'était pas en même temps celle du monde. A chacun de ses vétérans 2,500 francs, sans parler des terres qu'il leur distribue. A chaque homme du peuple, dix boisseaux

de blé, dix livres d'huile et 50 francs par tête; Appien évalue à 65 mille talents (325 millions de francs) l'or étalé par lui dans son triomphe, comme fruit de ses victoires. Un festin de 22 mille tables à trois lits réunit la ville entière, conviée à cette solennelle inauguration de l'Empire; mais le nombre des citoyens a diminué de plus de moitié depuis les dernières guerres. De tout temps, on le voit, la gloire a coûté cher, et les peuples qui la sèment ne la récoltent pas! Le cirque, recouvert d'un *velarium* de soie, reçoit dans son enceinte la moitié de la cité. Des jeux gigantesques, qui durent plusieurs jours, des centaines de couples de gladiateurs, des chevaliers même qui combattent dans l'arène, apportent Pharsale sous les yeux des spectateurs. La fête est digne de Rome, le sang y a coulé à flots!

Mais au milieu de ces fêtes de la servitude, la vieille liberté romaine se fait jour par plus d'un côté. César a forcé un chevalier, Laberius, célèbre par son talent pour les *mimes*, imités de la Grèce, à déshonorer son ordre et lui-même en jouant un rôle dans une de ses pièces. Laberius obéit en frémissant, et se venge par mainte allusion mordante : « Romains, « s'écrie un de ses personnages, nous perdons notre liberté! — « Celui que tout le monde craint doit craindre tout le monde! » Et tous les regards se dirigent du côté de César, tandis que Laberius, comme il le dit amèrement de lui-même, « sorti « chevalier de sa maison, y rentre comédien. »

Une autre liberté proteste, plus cynique et plus mordante encore que celle du théâtre : ce sont les chants familiers dont les soldats romains saluent le triomphe de leur général, chants où la satire sert d'ombre à l'éloge. Les mœurs infâmes de César, les souillures de sa jeunesse à la cour de Nicomède sont rappelées sans pitié par la verve grossière de ses compagnons d'armes, et ces railleries vengeresses, il est obligé de les subir, car il a encore besoin de ses vétérans, et ne peut pas les licencier. Il a eu beau les combler de ses dons, ils se trouvent encore trop peu payés, en se rappelant tout ce qu'ils ont fait pour lui, et en comparant leur part à la sienne.

Ce triomphe, toutefois, n'est pas une vaine solennité; c'est le point de départ d'une ère nouvelle, la première étape de l'Empire. César triomphe, non sur l'Afrique, mais sur les lois, captives derrière son char avec le fils de Juba; sur Rome elle-même, prise d'assaut par les barbares qui, non contents de peupler ses armées, viennent encore siéger dans son sénat. Des centurions, des Gaulois à demi barbares y sont admis, « comme « à une école où ils vont apprendre le latin ». Rome se venge, en les bafouant, de ses rudes conquérants : des affiches invitent

les citoyens à « ne pas montrer aux nouveaux sénateurs le « chemin du sénat ». L'esprit, on le voit, est de tous les temps et de tous les pays; il a toujours consolé les vaincus, et prononcé l'oraison funèbre des libertés mortes. « César triomphant, « dit-on encore, traîne au sénat les Gaulois conquis! » Mais ce n'est pas seulement la Gaule, c'est l'univers que César affranchit, pour se faire pardonner Rome asservie. Singulier contraste! Les vrais, les seuls vaincus de cette grande journée, ce sont les Romains. Ils ont cru vaincre à Pharsale et à Thapsus, et ils ont vaincu en effet, mais hélas, ce n'était pas pour eux!

Avant d'étudier les réformes accomplies par César et ses plans d'organisation, un mot encore sur le dernier acte de ce sanglant drame. César ne se sent pas encore assez solidement assis pour donner la forme définitive à l'Empire qu'il veut fonder; il a besoin d'une victoire de plus pour le consolider. Décidé à en finir avec les fils de Pompée, il sent la nécessité de payer encore une fois de sa personne, et part pour l'Espagne. Ses vétérans, fatigués et repus, s'arrachent à regret à leur repos. César lui-même est las de voir toujours tout remettre en question. Aussi, dès le début de la campagne, annonce-t-il qu'il ne fera pas de quartier, et il tient parole. Des deux côtés, dans ces longues et atroces guerres, les âmes se sont endurcies, et comme elle est sans fin, la lutte est sans pitié. A Munda, dernière et décisive journée qui tranche le destin de l'Empire, Cnéius Pompée a l'avantage du terrain et du nombre. Les césariens, découragés, refusent de se battre. César est malade comme à Thapsus; sa fortune chancelle un instant, et déjà, ne voulant pas survivre à sa fortune, il songe à se donner la mort. Mais il aime mieux mourir de la main de ses ennemis : désespéré, il saute à bas de son cheval, arrache une aigle des mains de celui qui la porte, et marche en avant. Ses vétérans, honteux de leur faiblesse, le suivent, sans hésiter cette fois. La victoire lui reste enfin, conquise par ce dernier effort : trente mille pompéiens demeurent sur le carreau, et César n'a perdu qu'un millier de soldats. Labienus, Varus, Cn. Pompée sont parmi les morts. « J'ai souvent combattu pour la victoire, dit « amèrement le vainqueur, mais aujourd'hui, j'ai combattu pour « la vie! »

Après Munda, toute résistance a cessé. Le second fils de Pompée est en fuite, le parti pompéien est dissous : ses chefs iront, ou flatter leur nouveau maître, ou conspirer contre lui. César ne veut pas sévir contre l'Espagne, mais il lui fait acheter son pardon, et la rançonne sans pitié, en dépouillant même ses temples. Il fait argent de tout, et vend jusqu'au droit de bour-

geoisie romaine. Son neveu et son favori, le jeune Octave, retenu par la maladie, n'a pas pu faire la campagne avec lui; César qui, privé d'enfants, l'a adopté, et se prépare en lui un héritier, le fait revêtir, à dix-huit ans, du sacerdoce suprême, et l'associera à son triomphe.

Après huit mois donnés à soumettre l'Espagne et à la pacifier, César revient à Rome, aigri, mécontent, avec les soucis sans les joies du succès. Plus de ménagements pour l'opinion qui ne l'a pas assez soutenu : il ne craint pas de triompher des fils de Pompée; ne sont-ce pas des ennemis publics, puisque ce sont les siens? D'ailleurs, c'est sa dernière guerre, cette fois, il va laisser la terre se reposer : plus d'ennemis, plus de luttes pour l'empire ou pour la liberté, ensevelie à Pharsale sous sa victoire! Rome n'en est plus à se révolter contre lui, mais elle a senti ce dernier affront, et en veut à César de triompher ainsi des malheurs de la patrie. Peut-être, livré à lui-même, le vainqueur de Munda eût-il eu la prudence de s'abstenir d'un triomphe sacrilége; mais le sénat, en *se ruant*, comme dit Tacite, vers la servitude, pousse encore son maître sur la pente où il eût fallu le retenir. En votant pour cette victoire fratricide cinquante jours de fêtes, il a enseigné à César à n'en pas rougir!

La position du dictateur est aussi difficile qu'elle est grande : pour lui, comme l'a fort bien remarqué Momsen, les vraies difficultés commencent avec la victoire, de même que pour notre Henri IV et pour Guillaume III d'Angleterre. Et d'abord, à cette position nouvelle, sans précédents dans le passé, il faut un nom nouveau comme elle, un nom qui ne froisse ni les préjugés, ni les souvenirs populaires. Celui de roi, le seul dont César ait envie, est hors de question. Celui de dictateur, même perpétuel, que le sénat lui a décerné, suppose un pouvoir exceptionnel qui ne peut ni se transmettre, ni rien fonder. Ceux de consul ou de tribun n'expriment qu'une autorité temporaire et partagée; il aime mieux en faire des noms vides de sens, et les abandonner à des subalternes. Au tribunat, seulement, il emprunte l'incarnation en sa personne de la puissance populaire, et *l'inviolabilité*, faible rempart contre le poignard des assassins. Mais le sénat a beau entasser sur lui des titres creux et sonores comme ceux de *libérateur du monde* et de *père de la patrie*, il y manque l'expression d'un pouvoir réel, permanent, héréditaire surtout, rêve de tous les ambitieux parvenus qui, dès qu'ils règnent, aspirent à durer. Enfin, il s'arrête de préférence au nom d'*Imperator*, qui, sans faire encore de lui un empereur, en fait plus qu'un *général*, car il lui confère le commandement de

toutes les armées. Dès lors, tous les pouvoirs, civils et militaires, se trouvent concentrés dans ses mains : le peuple, dont ils émanent, le sénat qui les a votés, sont désormais impuissants à les reprendre. Dans cette autorité, aussi vague qu'étendue, dont nul ne peut définir ni la source, ni les limites, on retrouve quelques traces de la vieille royauté romaine, s'appuyant au besoin sur le peuple pour combattre l'aristocratie, et se continuant par une sorte d'hérédité bâtarde dont l'adoption est la base.

A cette royauté nouvelle, il faut une cour, et les courtisans sont trouvés : ce sont tous ceux qui ont servi César, et qui, déjà payés par lui, réclament encore leur salaire. Il est loin pourtant d'être ingrat, car il n'oublie jamais un service rendu. Il a le culte de la reconnaissance, et dit tout haut que « si des « voleurs ou des assassins l'avaient aidé à élever sa fortune, « il se croirait obligé de leur en tenir compte; » or, on va loin avec de pareils principes! Déjà, comme en Orient, le despote devient difficile à approcher, et n'est plus visible qu'à ses heures, et pour ses familiers seulement. Cicéron lui-même se plaint des *indignités* qu'il faut subir pour arriver jusqu'à lui. Une noblesse nouvelle, champignon toujours prêt à pousser sur le terrain des cours, vient remplacer l'ancienne, réduite à une vingtaine de familles, décimées par les proscriptions et les guerres civiles. Parmi les nouveaux patriciens, nous n'en connaissons que deux, Octave et Cicéron. Le premier l'était de droit, comme issu du même sang que le maître. Quant à Cicéron, nous ne voyons pas ce qu'il a gagné à se laisser ennoblir, tandis qu'en refusant, il demeurait lui-même, et se vengeait des longs mépris du patriciat pour lui.

Le sénat, descendu au rôle d'assemblée consultative, qui donne son avis..... quand on le lui demande, est peuplé des créatures du prince, et donne à tous l'exemple et la leçon de l'obéissance. Comme le sénat, l'assemblée du peuple subsiste, au moins de nom; elle demeure, avec le pouvoir impérial, l'expression collective de la souveraineté nationale. Mais en réalité, il n'y a plus qu'un pouvoir, celui de César; qu'une loi, sa volonté. Les instruments qu'il daigne employer peuvent changer de nom, de place, de fonction; mais du sénat aux comices, en descendant tous les échelons de cette hiérarchie qui n'est plus qu'une ombre vaine du passé, ce que vous retrouvez au fond de tout, c'est l'œil, la main, la direction du maître. On le voit, l'idée de déguiser le despotisme sous le masque de la démocratie n'est pas aussi neuve qu'on le croit d'ordinaire, et César lui-même ne l'a pas inventée. Du reste,

dans les mensonges de ce genre, il n'y a de trompés que ceux qui veulent l'être. Les peuples, s'ils sont dupes un moment, sont bien vite désabusés, et laissent l'illusion à ceux qui ont intérêt à la faire vivre.

Quant aux autres magistratures, consulat, questure, édilité, préture, tribunat, César les laisse subsister toutes, se réservant de les remplir ou de les laisser vacantes au gré de son caprice. Et pourquoi les supprimerait-il? Aucune ne confère une autorité assez réelle pour faire ombrage à ce pouvoir de qui émanent tous les autres. Mais j'oubliais un titre que le sénat, dans sa servilité maladroite, ose donner à César, c'est celui de *Réformateur des mœurs*. Etrange ironie, insulte à la pudeur publique, dirais-je, s'il y avait encore à Rome une pudeur publique! Le *galant chauve*, comme l'appelaient ses soldats, est autorisé à porter constamment une couronne de lauriers; et sous cet emblème de gloire, le vainqueur de Pharsale, le croirait-on, se réjouit de cacher sa calvitie! Enfin, le nouveau *censeur des mœurs* loge sous le même toit Calpurnie, son épouse, Cléopâtre, sa concubine, et son fils Césarion, dont il veut faire un roi d'Egypte, n'en pouvant faire un empereur; et Rome, qui eût pardonné au scandale, s'il ne fût pas sorti de ses murs, s'alarme de voir son maître aux genoux d'une étrangère, et craint de se voir sacrifiée.

Il faut le reconnaître pourtant, à cette époque culminante de la carrière de César, ce n'est plus le mal qui domine, c'est le bien. La plus belle page de cette grande vie, c'est toujours sa clémence, qui ne se lasse ni ne s'épuise, et vient même au-devant de ceux qui ne la réclament pas. Ainsi Marcellus, consul à l'époque de la bataille de Pharsale, était un de ces nobles cœurs comme il en restait peu dans Rome, depuis la mort de Caton. Ne pouvant plus croire à la République, ne voulant pas se résigner à l'Empire, il s'était condamné à un exil volontaire. Retiré à Mitylène, il s'y consolait du malheur des temps par l'étude et la philosophie, et s'attirait ce bel éloge de Cicéron : « J'ai vu, fait-il dire à Brutus, Marcellus dans sa retraite, jouis-« sant de tout le bonheur que comporte la nature humaine..... « et quand il m'a fallu repartir sans lui, il m'a semblé que « c'était bien plutôt moi qui allais en exil que lui qui y restait. » Et Sénèque d'ajouter : « Quelle gloire pour Marcellus que dans « son exil, il ait fait envie à Brutus, et honte à César! »

Avec une âme ainsi faite, il fallait que le pardon vînt chercher Marcellus, car il n'était pas homme à courir après lui. Tout ce que purent lui arracher les instances de ses amis, c'est qu'il ne s'opposât pas à ce qu'on demandât pour lui la permis-

sion de revenir à Rome. Alors, en plein sénat, le frère de l'exilé vint se jeter aux pieds du dictateur, et tous les sénateurs intercédèrent avec lui. César se fit un peu prier, se plaignant des hauteurs de Marcellus et de ses âpres censures; puis il finit par se laisser fléchir, sa magnanimité native étant ici d'accord avec sa politique. Cicéron, jusqu'à ce moment, avait gardé dans le sénat un silence assez digne, qui lui pesait peut-être. Il jugea l'heure favorable pour le rompre, à la grande joie de César, qui s'attristait de ce silence improbateur, et regrettait cette grande voix dont l'éclat manquait à son règne.

C'est alors que Cicéron improvisa cette immortelle harangue, le *pro Marcello*, où, avec un enthousiasme sincère, mais qui va jusqu'au dithyrambe, il élève aux nues cet acte mémorable de clémence. L'illustre orateur, heureux de pouvoir louer César sans bassesse, sait dans la flatterie même mettre de la dignité. Il rappelle au vainqueur, pour mieux faire ressortir sa clémence, que lui-même a combattu dans les rangs opposés, et qu'il plaide en ce moment devant lui pour un de ses complices. Dans ce sénat muet où tout ce qui ne flatte pas se tait, il ose faire entendre des paroles comme celles-ci : « Je souffre de voir le des-« tin de la République, qui doit être immortelle, dépendre de « la vie d'un homme mortel... Vous avez beaucoup fait pour « enlever l'admiration des hommes, pas assez pour leurs élo-« ges. » Noble langage que César était assez grand pour comprendre, et qui honore celui qui l'écoute autant que celui qui le tient ! Mais bientôt Cicéron, effrayé de son courage, et ne voulant pas désavouer son passé, sent le besoin de se le faire pardonner. César avait laissé échapper ces mots où perçait un pressentiment sinistre : « J'ai assez vécu pour la nature, et as-« sez pour ma gloire ! » Cicéron s'empresse d'y répondre, en faisant parade, pour son ancien adversaire, d'un dévouement qui nous étonne : « Tu n'es pas né pour toi seul, lui dit-il, et « tu te dois à tous. Le salut public repose sur toi ; tu as ton « œuvre à faire, et tu en as à peine jeté les fondements... Si « tu crois que quelque danger menace ta vie, nous serons là « pour veiller sur toi nuit et jour, et te faire au besoin un rem-« part de nos corps ! » Langage au moins étrange, et qui contraste avec la joie peu décente dont l'avocat de Marcellus devait saluer l'assassinat de César !

Quintus Ligarius, l'un des vaincus de Thapsus, avait été condamné à l'exil. Ses frères, partisans dévoués de César, et Cicéron, son ami, intercédèrent pour lui auprès du dictateur; mais un des anciens complices de Ligarius s'étant porté son accusateur, la cause fut renvoyée devant les tribunaux, et Cicéron se

chargea de la plaider. César, curieux d'entendre l'illustre orateur, voulut présider l'audience. Au fond du cœur, il ne se souciait pas de pardonner à un de ses plus irréconciliables ennemis, et Ligarius était d'avance condamné. César s'était d'avance armé contre sa propre clémence, mais non contre l'éloquence de Cicéron. A mesure que celui-ci parlait, on voyait le juge se troubler et changer de couleur. Chacun des sentiments qu'exprimait l'orateur se peignait sur ce front, impassible d'ordinaire et fermé comme un livre. Mais quand Cicéron parla de cette clémence immortelle de César dans un langage qui l'égalait en grandeur; quand il rappela ses propres torts pour atténuer ceux de son client, et les faire envelopper dans le même pardon; quand il évoqua Pharsale et ses dangers, et César deux fois vainqueur, par les armes et par la clémence, on vit trembler et s'agiter sur son siége le maître du monde; les pièces du procès s'échappèrent de ses mains, et César vaincu, en pardonnant malgré lui à Ligarius, décerna à l'éloquence la palme la plus glorieuse qu'elle ait jamais obtenue.

Il nous en coûte de quitter Cicéron, même pour revenir à César. On se sent attiré malgré soi vers cette aimable et facile nature, portée d'instinct vers l'honnête, et à qui il n'a manqué que la force de n'en jamais dévier. Dépaysé dans Rome comme un vrai citoyen d'Athènes, cet esprit mobile et charmant se sent mal à l'aise dans des temps trop rudes et trop agités pour lui. Les lettres, il est vrai, sont sa consolation et son refuge, mais il est toujours prêt à les quitter pour la politique, et cette ambition, pour laquelle il n'était pas né, a fini par lui coûter la vie. Aussi, même au sein du port, regrette-t-il la tempête. Sa position d'ailleurs est diminuée, comme toute les positions politiques, effacées désormais au profit d'une seule. Il a cessé d'être l'arbitre du sénat, que son nom sert encore à décorer, mais où son astre a pâli, où sa voix a cessé de se faire entendre. Certes, pour un ennemi rallié, il n'a point à se plaindre de César, mais il ne comptera jamais parmi les familiers du maître; la place est prise depuis longtemps, et, dans les affaires graves, César ne prend conseil que de lui-même.

Mais les chagrins de Cicéron sont trop vifs pour durer. Après avoir pleuré la patrie « plus amèrement et plus longtemps, « nous dit-il, que jamais mère n'a pleuré son fils, » il fait comme tant d'autres, il se résigne, et sa gaieté revient peu à peu. L'épigramme, d'ailleurs, ne l'a-t-elle pas toujours consolé de tous ses maux ? Il raille agréablement le nouveau régime, tout en faisant les honneurs de lui-même avec une grâce infi-

nie : « J'occupais la poupe autrefois, écrit-il, et je tenais le « gouvernail ; maintenant, à peine y a-t-il pour moi place à la « sentine. Que je sois à Naples ou à Rome, si mon nom se pré- « sente à la mémoire de César, on l'inscrit au bas d'un séna- « tus-consulte qui, dressé dit-on à ma requête, arrive en Syrie « ou en Arménie avant que je sache un mot de l'affaire ; et « des rois m'écrivent pour me remercier de leur avoir con- « servé leur trône, quand j'ignorais même qu'ils fussent nés ! » Du reste, il s'est créé une occupation qui lui vaut de hautes amitiés, et lui donne accès à l'oreille du maître : il enseigne la philosophie et les lettres aux familiers de César. « Comme « Denys le tyran, dit-il plaisamment, j'ai ouvert à Corinthe « une école de rhétorique. » Ses élèves, disciples d'Epicure, Hirtius, Dolabella, Balbus, le payent en dîners fins et en menus services qui ont leur prix, dans cette cour moins lettrée que son maître, et où les armes ont détrôné la toge. Et puis, sous un despote littérateur, un courtisan comme Cicéron ne peut pas longtemps rester en disgrâce. Quand on le néglige, il écrit sa *vie de Caton*, et a le courage de la publier du vivant du dictateur. Celui-ci, au lieu de la proscrire, a le bon goût de la louer et d'y répondre par son *anti-Caton*, opposant ainsi plaidoyer à plaidoyer, et prenant, comme un simple mortel, le public pour juge.

Laissons maintenant Cicéron pour revenir à César, et ne le plus quitter jusqu'à sa fin. L'an 708, le dernier de sa vie et de la République, va s'ouvrir : il faut pourvoir au consulat, au moins de nom. Le dictateur perpétuel, l'*Impérator*, qui l'a refusé pour dix ans, daigne l'accepter cette fois, mais pour trois mois seulement. Il se donne pour collègue Antoine, rentré en grâce avec lui, car César ne se brouille jamais pour longtemps avec ceux qui l'ont servi, et peuvent le servir encore. Il nomme de nouveau Lépidus son *maître de cavalerie*, la seule dignité réelle dans l'Etat, car toutes les autres ne sont plus que des noms. Le dictateur prépare Rome à une nouvelle absence, et se croit, à tort, assez sûr d'elle pour oser la quitter.

A peine arrivé au terme de ses vœux, César était déjà las de l'inaction. Comme son esprit, son corps avait besoin de mouvement ; sa santé, languissante dans le repos, puisait dans l'action une vigueur nouvelle. Plutarque, pour faire de César un pendant d'Alexandre, lui prête le projet d'arrondir, aux dépens des barbares de l'Est et du Nord, l'empire qu'il voulait fonder. Son plan, nous dit-il, c'était de prendre à rebours le monde de la barbarie, en commençant par les Parthes, danger et honte de Rome depuis la mort de Crassus ; d'entrer ensuite par l'Hyr-

canie et l'est de la mer Caspienne dans ces vagues régions où errent les Scythes et les Sarmates; de soumettre tous ces peuples, après eux les Germains, et de rentrer dans l'empire par le Rhin, après en être sorti par l'Euphrate. Mais, excepté les Parthes que Rome avait intérêt, non à conquérir, mais à refouler dans leurs déserts, tout ce plan n'était qu'une splendide folie, qu'Alexandre s'était contenté de rêver, et que dut repousser bien loin l'esprit pratique de César. Le plus pressé pour Rome et pour lui, après avoir châtié les Parthes, c'était de civiliser la Gaule et l'Espagne, et d'achever ainsi leur conquête. Avec l'Euphrate, le Danube, le Rhin et la mer pour frontières, l'empire avait atteint ses limites normales, et plus tard, sous Trajan, il ne se trouvera pas bien de les avoir dépassées.

Mais j'ai hâte d'arriver à des titres plus sérieux, aux réformes accomplies par César, et à ses plans de régénération de Rome et du monde, plans dignes de ce génie large et vraiment humain, mais que la mort ne lui a pas laissé le temps de réaliser. Le premier, c'était de refaire à Rome une population libre avec les provinciaux; d'en appeler l'élite dans le sénat, et de renvoyer en échange aux provinces, par un système régulier de colonisation, le trop plein de la grande cité. Une nuit il voit en songe une grande armée qui pleure en lui demandant de relever Carthage de ses ruines. Il se réveille en sursaut, et écrit sur ses tablettes : « Coloniser Carthage ! » Et ce qu'il a dit, il le fait ; il envoie quatre-vingt mille citoyens romains repeupler Carthage et Corinthe, et le monde charmé d'applaudir à cette grande réparation ! Ainsi, dans le programme de César, le sénat fût devenu la vivante représentation de l'univers soumis, et Rome son centre politique et sa plus haute expression. Certes, si jamais homme fut excusable de rêver l'unité matérielle du genre humain, avec la force pour ciment, ce fut celui qui fonda l'Empire, et rassembla un instant l'univers sous sa main. Mais après Rome et après César, les rêves de monarchie universelle sont finis pour jamais. Ils ont fait place à une ambition plus haute et moins personnelle, où les peuples ont succédé aux rois : c'est de répandre sur le globe entier, déjà tributaire de notre industrie, la civilisation, les langues, et la foi de notre vieux continent.

Ces projets de César répondaient aux idées alors régnantes et au besoin de conciliation et de paix qui s'était emparé de tous les esprits; car le plus beau privilége du génie, c'est de marcher le premier dans la voie que tout le monde suit. Mentionnons encore quelques autres projets, moins grands, mais

non pas moins utiles. Il voulait, nous dit-on, couper l'isthme de Corinthe, et unir la mer Ionienne à la mer Egée, noble entreprise qui égale presque en audace celle de l'hercule phénicien, séparant l'Europe de l'Afrique, et ouvrant l'Océan aux navires de Sidon. Il voulait aussi creuser un nouveau lit au Tibre, ouvrir un canal de Rome à Terracine, dessécher les marais Pontins, relever cette rive noyée où les fleuves ne coulent pas, endiguer la mer comme elle l'est en Hollande, et amener à Rome le commerce de l'univers, en faisant d'Ostie un port digne de la ville éternelle. On sent ici le génie pratique de César, si supérieur à celui d'Alexandre : il aime l'utile, c'est-à-dire ce qui dure, la seule de toutes les gloires des conquérants dont les peuples leur sachent gré!

Mais le monde matériel ne suffit pas à son ambition : la refonte des lois et leur codification entrent aussi dans ses vastes projets. Les conquêtes passent et les codes demeurent; et puis, c'est bien le moins qu'on régularise le droit civil, quand on supprime les droits politiques, et qu'on protége les intérêts, quand on asservit les consciences. Cet esprit organisateur a besoin de porter l'ordre et la lumière dans le chaos de la législation romaine qui, s'améliorant sans cesse pendant tout l'Empire, n'atteindra sa forme définitive que sous Justinien, cinq siècles après César. Ainsi, à mesure que la société se dissout, on la voit prendre une forme plus régulière et plus savante; comme César expirant, elle se drape dans sa toge avant que de mourir. D'autres réformes s'ajoutent à ces créations nouvelles : une carte de l'Empire, levée par des géomètres grecs, rassemble le monde romain sous les yeux de son maître. Les tribunaux sont purgés des magistrats corrompus et prévaricateurs. Le sénat, composé d'éléments pris au hasard et sans choix, est épuré, et César y appelle les notables de la Gaule et de l'Espagne, en attendant ceux des autres provinces.

Deux pamphlets, attribués à Salluste l'historien, se rattachent à cette heure solennelle de la vie de César. On n'en connaît que quelques fragments : « Saisis (*capesse*), dit-il au vainqueur « de Pharsale, l'Empire qui s'affaisse de vieillesse; ne livre pas « le monde aux ravages des guerres civiles. Saisis-le, au nom « des dieux, pacifie la terre et les mers. Ecrase la noblesse, « augmente le sénat en nombre pour le diminuer en crédit. On « dira que tu fondes une royauté, ne t'en inquiète pas! » Ces conseils-là, on les entend d'ici, ils sont de tous les temps et de tous les régimes; les Césars de toute date ont au fond de leur cœur une voix qui les leur crie, et n'ont pas besoin de Sallustes pour les leur répéter!

Quand César a été vraiment grand, nous ne lui avons certes pas marchandé les éloges ; mais l'homme perce sous le héros, et bien des petitesses se mêlent à cette incontestable grandeur. La flatterie qui l'obsède est devenue sans bornes comme son pouvoir ; ses ennemis même l'invitent à en abuser, et le précipitent sur la pente. A force de respirer l'encens dont on l'enivre, cette tête si ferme finit par se troubler. Le sénat le pousse à la tyrannie, et l'en absout d'avance à force de bassesse. Ne sachant plus quels honneurs inventer pour ce maître blasé à qui l'on accorde tout, excepté le seul titre auquel il aspire, le sénat décerne l'hérédité de son pouvoir d'*Imperator* aux fils et aux petits-fils qu'il n'a pas. Il vote à César une statue dans le temple de Romulus, sous le nom de *Jupiter Julius*, et une autre dans le Capitole à côté de celle des rois, avec le droit d'être inhumé dans l'enceinte de Rome, exception unique et de mauvais augure! Tous ces hommages, qui sont une insulte à notre pauvre humanité, César ne se contente pas de les accepter, il les provoque. Mais ce n'est là qu'un chemin pour arriver à son but suprême, la royauté, et s'il daigne se laisser faire dieu, c'est pour aboutir à être roi! Enfin est-ce lui, est-ce la lâcheté humaine qu'il faut accuser de cet étrange décret, proposé par Helvius, un de ses affidés, décret qui, flattant les goûts sensuels du maître, l'autorisait, comme un despote de l'Orient, à prendre à la fois autant de femmes qu'il voudrait? Le despote passa dieu trop tôt, et le décret n'eut pas le temps d'être présenté. Le sénat l'eût voté à coup sûr ; mais, pour l'honneur de César, croyons qu'il ne l'eût pas accepté!

On l'invite à se méfier de tout le monde, à s'entourer de gardes ; mais il est entré dans la voie de la confiance, et n'en veut pas sortir, dût-il lui en coûter la vie. Il bâtit un temple à la *Clémence*, pendant que le sénat, amère dérision, en élève un à la *Liberté!* Il relève les statues de Pompée, il épargne même celles de Sylla, et au dire de Cicéron, « affermit ainsi les « siennes. » Fort de tant de vies qui se rattachent à sa vie, il renvoie sa garde espagnole, malgré les instances de ses amis ; il veut être gardé, non par la terreur comme Sylla, mais par sa force et par sa clémence. Il se flatte de désarmer ses ennemis à force de bienfaits, et prodigue au peuple les jeux, les festins et le blé, à ses soldats les terres et les largesses.

Et pourtant, malgré tous ses efforts, il ne peut pas parvenir à se faire aimer. Même, dans cette Rome avilie, les vieux instincts de liberté se réveillent. Ne vous fiez jamais à leur sommeil, c'est le feu sous la cendre ; il couve, mais il n'est pas éteint. Et puis, quand un peuple, dans une heure de crise, se

résigne à mettre sa liberté en gage aux mains d'un grand homme, et que celui-ci confisque le dépôt, il faut au moins qu'il donne l'ordre, la paix et le bien-être, en échange de cette liberté perdue. César ne demanderait pas mieux, mais il a tout un monde à rendre heureux; lourde tâche, même pour un Trajan ou un Marc-Aurèle! Rome, après avoir régné si longtemps, ne veut pas abdiquer : les moins dociles de ses sujets, ce sont ces Romains dont Tacite dira bientôt « qu'ils ne savent « supporter ni la servitude, ni la liberté tout entières! »

A toute force pourtant, Rome accepterait César pour maître, mais non pour roi, et moins sage que son successeur, il ne se contente pas de la chose sans le nom. Il fait répandre le bruit que les Parthes ne peuvent être vaincus que par un roi, et, le terrain ainsi préparé, un jour quelques affidés le saluent de ce nom désiré. Mais le peuple murmure, au lieu de faire écho, et le dictateur, désavouant le zèle maladroit de ses amis, prononce à regret ces paroles : « Je ne m'appelle pas roi, mais César; » et il se retire abattu, au milieu d'un silence improbateur auquel Rome ne l'a pas habitué. Une autre fois, à la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe triomphale, est assis sur un trône d'or, dans la tribune aux harangues. Antoine fait mine de le ceindre du diadème; quelques applaudissements, achetés, se font entendre dans la foule. Le dictateur refuse mollement la couronne; des applaudissements frénétiques accueillent son refus, et César, désappointé, envoie consacrer le diadème à Jupiter, « seul roi des Romains! »

Cependant, l'ivresse du pouvoir lui monte peu à peu à la tête. Lui, qui naguère pesait toutes ses paroles, en laisse échapper comme celles-ci : « La république n'est plus qu'un nom, sans « corps et sans réalité... Sylla n'a su ce qu'il faisait quand il a « abdiqué. » Il veut que l'on s'accoutume à lui parler avec plus de respect, et à tenir pour loi toute parole sortie de sa bouche. Un jour, les consuls et le sénat en corps viennent lui déférer des honneurs nouveaux. Il allait se lever, mais Balbus, son âme damnée, lui souffle à l'oreille : « Oublies-tu que tu es « César? » et il reste assis, en murmurant quelques mots sur un malaise qui l'empêche de se lever. Il demande que l'on diminue ses honneurs, au lieu de les augmenter. Le sénat se retire froissé, et César, humilié, mécontent de lui-même et des autres, découvre sa robe, et demande à haute voix qu'on le tue.

Ici se présente une question : César pouvait-il rendre aux Romains la liberté? Mais d'abord, il n'y a plus de Romains, il n'y a qu'un peuple factice et dégradé d'affranchis et de marchands

de suffrages. Ce peuple, César voulait sincèrement le refaire, et peut-être, avec le temps, y eût-il réussi; mais alors, en face du peuple romain ressuscité, il eût péri, non plus sous les coups d'une oligarchie qui ne voulait pas survivre à sa chute, mais sous des besoins d'affranchissement plus sérieux, et qu'il ne pouvait pas satisfaire; car la même main qui a fondé le despotisme ne peut pas fonder la liberté. « Le rêve de César, dit « Momsen, c'était d'accoupler avec le pouvoir absolu le déve- « loppement des libertés populaires; mais *on ne marie pas l'eau « avec le feu*, et la république antique, basée sur l'esclavage, « devait logiquement aboutir à l'absolutisme. » (T. III, p. 457 et suiv.)

Le peuple a besoin d'une idole, et César a cessé d'être celle des Romains. Leur affection se tourne vers Marcus Brutus, descendant présumé du premier Brutus qui a affranchi Rome des Tarquins. Il est le neveu et le gendre de Caton qu'il est digne de continuer. Pompée autrefois a fait mourir son père, et cependant il a embrassé le parti de Pompée, comme le plus juste. Après Pharsale, il est passé avec les dieux dans le camp de César, qui a pour lui une affection presque paternelle; car il se souvient d'avoir aimé Servilie, sœur de Caton et mère de Brutus. Chose étrange! César, si peu scrupuleux pour lui-même, a toujours respecté d'instinct cette austère et mâle vertu qui l'étonne à cet âge. « Je ne sais pas, a-t-il dit, ce que veut « ce jeune homme; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement. » Si Brutus daignait se plier au rôle de courtisan, il serait le favori du dictateur qui l'a brouillé avec Cassius, son beau-frère et son ami, en le préférant à ce dernier pour la préture urbaine. Mais cette âme trop haute se refuse à la faveur du prince; il aime mieux vivre avec les philosophes, ses maîtres, et cultiver l'éloquence au moment où elle va périr avec la liberté. Parfois le maître du monde, en voyant repousser ses avances, se sent saisi d'un sombre pressentiment : « Ce ne sont pas, lui a-t-on « entendu dire, ces gens si gras et si bien peignés que je crains « (Antoine et Dolabella), mais ces hommes maigres et pâles « (Brutus et Cassius). » Bientôt les renseignements deviennent plus précis : on l'avertit de se méfier de Brutus, il ne peut pas s'y résoudre : « Croyez-vous, répond-il tristement, qu'il n'at- « tendra pas la fin de cette frêle carcasse? » — Brutus, dit-on « partout, hait la tyrannie et Cassius le tyran. » En effet, l'inimitié de ce dernier contre César est toute personnelle : le dictateur lui a volé ses lions, jouets sanglants du peuple-roi, et ornements de ses fêtes. On excite Brutus à délivrer son pays du joug; les murs même parlent pour l'animer; le tribunal où il

rend la justice est tous les matins jonché de billets qui lui disent : « Tu dors, Brutus? — Ou, plût à Dieu que tu fusses en« core en vie ! »

Un seul homme, après Plutarque, a compris toute la grandeur morale de ce caractère de Brutus; c'est Shakespeare, qui en a fait le vrai héros de sa pièce, la *Mort de Jules-César*, et qui s'écrie avec Cassius : « Rome est donc devenue bien étroite « qu'il n'y a plus place dans ses murs que pour un seul « homme ! » Et dans cette admirable scène où Cassius se réconcilie avec son beau-frère, et instille goutte à goutte dans son cœur sa haine contre le tyran : « Je l'ai vu, dit-il, atteint par « la fièvre en Espagne. Il a tremblé, oui, le *dieu* a tremblé ! « Ses lèvres avilies ont perdu leur couleur, et cet œil qui frappe « le monde de respect a éteint son éclat. Je l'ai entendu gémir « comme un simple mortel, et de cette voix qui remplissait le « forum, il a murmuré, comme une jeune fille malade : Titi« nius, donne-moi à boire. »

Un matin, les statues du dictateur se trouvent ceintes du bandeau royal. Deux des tribuns, se fiant à leur inviolabilité, font ôter les diadèmes, et César casse les deux tribuns comme des licteurs à ses gages. On dirait que le crime de *lèse-majesté*, ce grand ressort de la politique de Tibère, est déjà inventé. Un sourd mécontentement couve dans Rome contre le dictateur; on lui eût passé le fond, on ne lui passe pas les dehors de la tyrannie. Jusqu'au sein du sénat, si empressé à ramper devant lui, ses ennemis sont nombreux; on les reconnaît à leur zèle pour le compromettre en ayant l'air de le servir. Une conspiration se trame : Cassius en est l'âme, Brutus en sera le chef. Les noms les plus honorés de Rome viennent s'y grouper autour de l'héritier de Caton. On y trouve les débris du parti aristocratique, les derniers défenseurs de la république expirante, Cimber, les deux frères Casca, Ligarius, le client de Cicéron, le racheté de l'éloquence, gracié par César. Tout ce qui a un nom dans Rome tient à honneur de conspirer. On y trouve même des familiers, des amis du dictateur, qui l'ont suivi partout, et ont partagé toutes ses fortunes, Trebonius, Labéon, Decimus-Brutus et Galba. Tous ces hommes ont aimé César, mais ils aiment encore mieux la patrie, la liberté et les intérêts de leur caste. Quant à Cicéron, on est sûr de sa haine contre l'usurpateur, mais on ne l'est pas assez de son courage, car il en doute lui-même, et on le laisse en dehors de la conspiration. On y compte soixante membres environ, et pas un, jusqu'au jour de l'exécution, n'a trahi le redoutable secret. Une femme même s'y enrôle : c'est Porcia, la digne femme de Brutus, la digne fille de Caton! Jalouse de tout

partager avec son mari, elle ne veut pas être tenue à l'écart de son dessein, qu'elle a soupçonné. Fille et femme de stoïciens, elle veut s'aguerrir à la douleur, et se blesse profondément à la cuisse, pour s'essayer elle-même, et montrer à son mari ce qu'elle peut supporter. Ce n'est pas dans Plutarque, c'est dans Shakespeare qu'il faut lire cette scène touchante, noble et saint idéal où les tendresses de l'épouse se mêlent à l'énergie de la matrone romaine, compagne des desseins et des dangers de son mari!

Le ciel même s'émeut : des présages menaçants remplissent la ville de terreur. Les augures ont désigné les Ides de mars comme l'époque de la crise : « Eh bien, dit César à l'un d'eux, « les Ides sont venues! — Oui, mais elles ne sont pas passées! « — Quelle est la mort la plus désirable? lui demande-t-on. « — La moins attendue! » Le jour fatal arrive enfin : le sénat est convoqué, et le dictateur a promis de s'y rendre. Toutefois, vaincu par les prières de Calpurnie qu'ont effrayée des rêves sinistres, il songe à remettre la séance. Mais Decimus-Brutus, l'un des conjurés, lui annonce que le sénat, se rendant enfin à ses désirs, consent à le nommer roi de tout le monde romain, l'Italie exceptée, et qu'en cette circonstance, son absence serait un affront. César cède à regret, et marche au-devant de sa destinée. En route, on lui remet un billet qui lui dénonce toute la conspiration; mais la foule se presse autour de lui, il n'a ni le temps ni la liberté de l'ouvrir, et il entre au sénat, tenant encore à la main ce billet qu'il ne lira pas. Les conjurés, se méfiant du dévouement et de la force corporelle d'Antoine, avaient songé à se défaire de lui en même temps que de César; mais Brutus ne veut pas tacher son entreprise de plus de sang qu'il n'est besoin d'en répandre, et il sauve cette vie qui lui coûtera la sienne. Quelques affidés occupent Antoine et l'éloignent de l'assemblée.

L'heure est venue. César entre enfin, et tous les sénateurs se lèvent pour lui faire honneur. Cimber lui demande avec instance le rappel de son frère banni, et tous les conjurés, comme pour appuyer sa requête, se groupent autour du dictateur, entouré sans s'en douter de ses plus mortels ennemis. Etonné, irrité de leur insistance, César leur reproche vivement de vouloir lui faire violence. Alors, Cimber s'attache à sa robe, comme pour le supplier, et lui découvre le haut de l'épaule. C'était le signal qu'attendaient les meurtriers : aussitôt Casca frappe le premier, au col, comme on frappe une victime devant l'autel; mais le coup, mal dirigé, glisse et n'entre pas. La main de l'assassin a tremblé devant la grandeur de l'attentat. « Ah!

« scélérat de Casca! » s'écrie César, et il tire son épée; mais les conjurés le pressent de tous côtés. Tous ceux des sénateurs qui ne sont pas dans le secret, saisis d'horreur ou d'effroi, n'osent pas défendre César. Dans leur précipitation, les meurtriers se blessent l'un l'autre en voulant le frapper. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des épées dirigées contre lui. Comme un lion aux abois, il rugit et se débat; la meute des conjurés s'acharne sur sa proie, et dans cette curée, chacun veut goûter de son sang; mais il fait face à tous, et se défend avec une rare présence d'esprit. Enfin Brutus, blessé lui-même à la main, le frappe à l'aine; la blessure n'était pas mortelle, mais César se sent atteint au cœur : « Et toi aussi, mon fils! » s'écrie-t-il, et cessant de lutter, il se couvre la tête avec sa robe, et s'abandonne aux coups. Il tombe enfin, percé de vingt-trois blessures, au pied de la statue de Pompée, tardive et solennelle satisfaction que le destin réservait au vaincu de Pharsale!

Le drame ici est impuissant, la peinture seule a pu exprimer la sombre horreur de cette scène. Qui n'a vu ce tableau d'un peintre moderne, cette page d'histoire, petite par les dimensions, grande par la pensée? Le cadavre de celui qui fut César, étendu tout saignant au pied de la statue de Pompée, remplit seul le premier plan. Le sénat est vide, une muette horreur siége sur ces bancs déserts où reste seul assis un vieux sénateur, insoucieux de sa vie. Les autres ont déjà fui, reniant l'œuvre de sang dont ils ne veulent être ni vengeurs, ni complices. Les assassins s'échappent en désordre, pliant sous cette terrible responsabilité devant laquelle Brutus seul n'a pas fléchi; car ce n'est pas à ses rancunes, mais à ses convictions qu'il a immolé César!

Bientôt, une sourde rumeur se répand dans la ville : les boutiques se ferment, chacun rentre chez soi, et s'isole dans sa peur et dans son égoïsme. Les amis de César, Antoine et Lépidus, se cachent; Dolabella s'unit aux assassins, et brigue déjà près d'eux la place de consul que César lui destinait. Les sénateurs, froissés dès longtemps de la nullité de leur rôle, ne sont pas loin de prendre parti avec les meurtriers. Brutus et les conjurés, l'épée à la main, leurs toges teintes de leur sang et de celui du tyran, font porter devant eux au bout d'une pique le chapeau, symbole de la liberté, et appellent le peuple aux armes. Le peuple, en suspens, ne blâme ni n'approuve : il est d'avance au plus résolu, à celui qui saura lui dire ce qu'il doit penser, sentir et faire. Le lendemain, Brutus, qui s'est emparé du Capitole, harangue le peuple qui ne lui répond que par un

morne silence. Il plaint César qu'il aimait, mais il respecte Brutus qu'il sait incorruptible, et il hésite, partagé entre la stupeur, le deuil et l'effroi.

Le sénat, toujours porté à louvoyer entre les deux partis, se décide enfin, sur la motion d'Antoine, à ratifier les actes du gouvernement de César, et à lui décerner les honneurs divins. Nouveau Romulus, en passant dieu, n'a-t-il pas disparu au milieu de la tempête? Mais en revanche, le sénat partage entre les meurtriers les plus hautes dignités de la république. Brutus, généreux jusqu'à l'imprudence, a commis une première faute, c'est d'épargner Antoine, le plus résolu, le plus dangereux des amis du dictateur; il espère le ramener à son parti, et avoir par lui Lépidus et l'armée. Malgré les avis de Cicéron, qui l'engage à se méfier d'Antoine, Brutus commet une seconde faute, non moins grave : c'est de laisser le lieutenant de César célébrer ses obsèques sur la place publique, au lieu de jeter ses restes dans le Tibre, comme le voulaient d'abord les conjurés.

Le corps sanglant du dictateur est porté sur le forum. Antoine se charge de son oraison funèbre, et lit tout haut son testament : César lègue à chaque citoyen 70 francs, et abandonne au peuple ses somptueux jardins au delà du Tibre, avec d'autres legs non moins importants. Le peuple est ému, et déjà la pitié, à la suite de l'intérêt, se glisse dans tous les cœurs. Dans Plutarque, la scène est à peine indiquée; mais comme Shakespeare a saisi sur le vif ce peuple romain que le *mob* anglais lui a révélé! Comme son génie divinateur a retrouvé et rendu, dans sa saisissante vérité, cette page familière d'une grande histoire! Antoine se garde bien d'accuser Brutus, plus respecté dans Rome que vraiment populaire; mais à la lecture du testament de César, habilement commenté, une irrésistible explosion de douleur et de regrets soulève tout le forum. Antoine ose alors davantage : il montre au peuple la toge sanglante de César, son corps tout labouré de blessures, d'où le sang coule encore. Le peuple, hors de lui, entasse les bancs et les tables pour célébrer lui-même les funérailles de son libérateur. Au regret a succédé la fureur : il veut mettre le feu aux maisons des conjurés; bien leur en a pris de s'y retrancher comme dans un fort, et d'armer leurs esclaves, car nul n'est plus en sûreté chez soi : la société, au milieu de toutes ces passions déchaînées et de ce mépris des lois, dont César a donné le premier l'exemple, s'est constituée sur le pied de guerre. Le pouvoir appartient désormais à qui l'osera prendre!

Troisième faute : Brutus quitte la ville, où le respect pour lui a survécu à l'affection, laissant ainsi la place à Antoine dont

la feinte modération n'a trompé personne, et en qui l'on pressent déjà un héritier de César. Absent, Brutus donne au peuple des jeux magnifiques, dans le vain espoir de le rallier à sa cause. Mais cet élève de la sagesse grecque ne devrait pas ignorer qu'il ne suffit pas d'amuser le peuple, ni même de le nourrir; il faut l'occuper, le saisir par l'âme plus encore que par les yeux, et César seul a su le posséder par tous ces côtés à la fois. Aussi l'avenir n'est-il ni à ce rêveur de vertu qu'on appelle Brutus, ni à ce grossier soldat qui a nom Antoine, mais à ce rusé Octave, à ce poltron heureux, qui vient, en traînant la jambe, recueillir l'héritage de son oncle, et s'emparer par surprise de l'Empire, comme le renard après le lion.

Brutus a fait son œuvre, si c'est une œuvre que de détruire! Il a tué César et ne peut rien de plus : il ne peut pas faire sortir la liberté de ce cercueil, où il vient de coucher ce redoutable ennemi des lois et de son pays, dont il fut à la fois la gloire et le fléau. La liberté était morte avant César, et elle ne peut pas plus ressusciter que lui! Que reste-t-il donc à faire pour Brutus? A combattre, sans espoir et sans but, car il se sent vaincu d'avance, puis à mourir, comme Caton, pour une cause morte! Noble et sainte figure, qu'on ne peut pas contempler sans douleur, car, à l'inverse de Caton, qu'on admire sans l'aimer, on aime encore Brutus, même en le blâmant! Il a compris maintenant sa dernière et sa plus grande faute, celle d'avoir immolé César, sans que Rome y ait gagné ce que le monde y perdait. De là cette immense tristesse, empreinte sur le beau buste qui nous est resté de lui; de là son dernier blasphème contre la vie et contre lui-même : « Vertu, tu n'es qu'un nom! » Blasphème, s'il en fut jamais, car s'il n'y a plus place pour la vertu dans ce triste monde, le dernier sanctuaire d'où Brutus au moins ne devrait pas la chasser, c'est l'âme d'un sage et d'un grand citoyen!

Écoutons encore, avant de quitter Brutus, Sénèque condamner, au nom du bon sens et de l'intérêt public, ce meurtre qui a surtout à ses yeux le tort d'être inutile. « Brutus s'est trompé, « dit-il, en croyant que la liberté pouvait encore exister là où « tout le monde avait intérêt à commander ou à servir; que « l'État pouvait être ramené à ses anciennes formes, quand il « avait perdu ses anciennes mœurs; enfin que l'égalité pouvait « régner encore, et les lois reprendre leur empire, là où l'on « avait vu tant de milliers d'hommes combattre pour savoir, « non si l'on devait servir, mais qui l'on servirait. Il fallait « certes être bien ignorant et de la nature humaine et de l'his-

« toire de son pays pour croire que le tyran abattu, il ne s'en « trouverait pas un autre pour le recommencer! » (Seneca, *de Beneficiis*, II, 20.)

Dans le meurtre de César, Sénèque ne voit qu'une faute. Je n'hésite pas, pour ma part, à y voir un crime. L'assassinat politique, dont l'antiquité a fait un dogme et presque une vertu, n'a pas plus d'excuse à mes yeux que l'assassinat privé. Pourquoi la vie d'un tyran nous appartiendrait-elle plus que celle de tout autre individu? Comment comprendre un bourreau là où il n'y a ni tribunal, ni juges, ni accusé même, et où nous ne voyons qu'une victime? Que ce soit la religion ou la politique qui arme la main du meurtrier, le couteau qui tranche une vie d'homme, fût-ce la plus indigne, ne nous inspire que de l'horreur. En enseignant ainsi le crime à un peuple, on n'a jamais sauvé ni son pays, ni les lois, ni la liberté, et le châtiment de tous les assassinats de ce genre, depuis J. César jusqu'à Lincoln, c'est qu'ils ont toujours été inutiles.

C'est ainsi que meurt César, à 56 ans, dans la plénitude de sa force et de son génie, et Pompée ne l'a précédé que de quatre ans dans le tombeau! Il n'a pas cru aux dieux, et cependant la vengeance céleste semble poursuivre ses meurtriers qui meurent tous de malemort comme lui. Toute sa vie a tendu vers un seul but; il l'a atteint, et à peine en possession de son vœu (*voti compos*), il meurt, comme Alexandre, et le sang coule à flots pour célébrer ses funérailles. Il est mort trop tôt, dira-t-on, pour le bonheur de Rome! Qui sait? Rêver le bien est chose plus facile que de le faire. Que César valût mieux que tout ce qui est venu après lui; que Brutus, à ce titre, ait mal fait de le tuer, nous le concédons volontiers; mais, une fois maître incontesté de ce pouvoir qui n'a jamais eu d'égal, et n'en aura jamais ici-bas, l'ivresse de la toute-puissance lui serait montée au cerveau. Ce qu'il a fait pour arriver au trône nous est un gage de ce qu'il eût pu faire pour y rester. Sa mort, du moins, a averti Auguste et Tibère et les a rendus sobres; c'est le service le plus réel, le seul peut-être qu'elle ait rendu à Rome! La jeunesse de César appartient au vice, son âge mûr à l'ambition, qui sait ce qu'eût été sa vieillesse? Voyez Alexandre à Babylone! Le repos est fatal à ces ardentes natures qui vivent d'étourdissement, et tombent aussitôt qu'elles s'arrêtent. Quand on aspire à régner sur un monde, que faire après qu'on l'a conquis? Quel remède à cet immense ennui d'une ambition repue, qui, retombant sur elle-même, se dévore faute d'aliment? César est mort à temps pour sa gloire. Le grand homme chez lui a péri tout entier, à l'apogée

de sa puissance, et l'ambitieux désabusé n'a pas eu le temps de lui survivre.

Maintenant, allons au fond : laissons les vices, les vertus même, qui ne sont chez lui que surface! creusons dans cette nature enveloppée et profonde : le dernier mot de César, c'est l'égoïsme, sans bornes chez lui comme le génie. Aristote l'a dit avant nous, l'homme de génie se sent né pour régner, et il faut qu'il règne à tout prix! L'artiste, le lettré ne veulent que l'admiration, lui réclame l'obéissance, et, chose étrange! il l'obtient, au nom de la plus immorale et de la mieux acceptée de toutes les tyrannies, la force au service de l'intelligence. Que sont les conquérants, les fondateurs d'empires? Des personnalités agressives qu'il faut combattre ou servir; à côté d'eux, il n'y a plus place pour rien, ni pour personne. Horace et Virgile, Raphaël et Michel-Ange ont pu vivre côte à côte, tous divers, tous admirés, rois pacifiques d'un peuple de sujets volontaires et charmés! Mais qu'eût fait Alexandre à côté de César? La terre même aurait été trop étroite pour eux!

César est venu à sa date, à son heure : il a fait son œuvre, en foulant aux pieds toutes les lois, divines et humaines. Contempteur superbe de tout droit, souriant dédaigneusement aux noms sacrés de justice et de patrie; facile à pardonner, parce qu'il n'a que des intérêts, et jamais de rancunes: ne prenant dans la vie que deux choses au sérieux, l'ambition et le plaisir, n'ayant de l'humanité que ses faiblesses qu'il domine, mais non ses affections qu'il méprise; toujours maître de lui, jamais irrité, mais jamais ému, il ne pourrait pas s'appliquer ce beau vers de Térence :

« *Homo sum, nil humani a me alienum puto.* »
(Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.)

Etudiez César superficiellement, et vous êtes sous le charme; creusez plus avant, et la peur vous saisit, comme si vous aviez à faire à un être d'un autre nature que la vôtre. En élevant cet édifice dont la grandeur vous étonne, vous croyez qu'il a voulu travailler au bonheur de l'humanité; erreur, il n'a travaillé que pour lui! Il n'a pas compris, dans son splendide égoïsme, qu'il n'était qu'un instrument aux mains de Dieu. Il a rassemblé l'univers, et l'a tenu un instant dans sa main. Etait-ce pour lui? Non, car il laisse son œuvre à peine ébauchée. Qui donc héritera de lui? Est-ce Auguste ou Tibère? Non, c'est le christianisme ! Une force nouvelle, un nouveau principe de vie est entré dans ce monde pour le régénérer. L'humanité a reçu le bap-

tême qui lui manquait : l'humilité, la charité, c'est-à-dire le mépris et l'oubli de soi-même, voilà ces humbles vertus destinées à changer la face du monde, et que César eût prises en pitié, si le nom même n'en eût pas été ignoré de son siècle et de lui.

Ce qui a perdu César, c'est qu'il a méprisé l'espèce humaine, et c'est encore ce qui perd tous ceux qui, pour passer grands hommes, se croient obligés de la mépriser comme lui. Or, s'il est une règle sans exception, c'est celle-ci : quiconque méprise les hommes mérite d'être méprisé par eux. C'est votre conscience qui parle à votre insu, et quand vous condamnez tout le monde, c'est vous-mêmes que vous condamnez. Je sais qu'il est parfois difficile d'estimer beaucoup notre pauvre nature humaine, mais il est toujours facile de la plaindre. C'est ainsi qu'on la relève de ses déchéances, et tous ceux qui ont fait du bien aux hommes ont commencé par les aimer, sans se demander s'ils en étaient dignes. César n'était pas né méchant, il n'a jamais haï personne, mais il n'a jamais aimé non plus, et, pour parler avec Juvénal : « Rien ne battait sous sa mamelle « gauche. »

Résumons-nous : que reste-t-il du vainqueur de Pharsale? un modèle désespérant pour les ambitieux de tous les temps qui l'étudient sans pouvoir l'égaler! Un défi jeté à toutes les lois qui régissent le monde moral, lois immuables, car elles vivent encore, et César a passé! Un souvenir immortel enfin, une des grandes pages de l'histoire, qu'après tant d'autres, et dans notre faiblesse, nous avons essayé de récrire pour remettre en lumière quelques vérités méconnues ou faussées. César a cru fonder l'empire ; mais il meurt à la peine, et tout est à refaire après lui. L'œuvre d'Auguste est indépendante de la sienne, et César n'a fait que la préparer. Est-il, comme on l'a dit, le plus grand homme des temps anciens? Non! répondrai-je sans hésiter, car ma pierre de touche pour juger la grandeur morale, c'est l'oubli de soi-même! C'est le *moi* perdu, absorbé, noyé dans une de ces grandes pensées qui illuminent tout un siècle, et entourent de leur auréole le front qui les a conçues. Les vrais grands hommes, ce sont les grands citoyens, comme Phocion, Lycurgue et Caton dans les temps anciens, comme Guillaume le *Taciturne*, Washington, Lincoln dans les temps modernes, tous ceux, en un mot, qui n'ont pas vécu pour eux-mêmes, mais ont vécu ou sont morts pour une conviction, une idée, une foi, une patrie! Aux yeux de César et de ses admirateurs, ce sont des dupes que des hommes pareils ; et ils ont bien mal compris leur rôle de *Messie* en s'immolant eux-mêmes à leur

pays, au lieu d'immoler leur pays à leur intérêt. Sans doute César est grand lorsqu'il pardonne, et même lorsqu'il tombe sous le fer de ses meurtriers ; mais son « καὶ σύ τέκνον ! » ne vaut pas le dernier cri de Guillaume d'Orange assassiné : « Mon « Dieu, aie pitié de ce pauvre peuple et de moi ! »

Mais on n'en impose à la longue ni à l'histoire, ni à la postérité. Le verdict des siècles a été prononcé, le jugement sur César est rendu, il n'y a plus à en appeler. Tous les sophismes du monde finissent par se briser contre le roc de la vérité. Cette morale éternelle, à qui chaque siècle livre son assaut, cette morale, sans laquelle crouleraient bientôt toutes les sociétés humaines, n'a pas besoin qu'on la venge de ceux qui voudraient la fausser ; elle n'a pas même à leur répondre, elle n'a qu'à attendre et à durer[1].

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

[1] Cette étude sur Jules César, augmentée d'une introduction inédite et de quelques additions moins importantes, paraîtra sous peu de jours à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, n° 174, et à la librairie Furne, Jouvet et C°, rue Saint-André-des-Arts, n° 55, en un volume in-12. Prix : 2 francs.

HISTOIRE RELIGIEUSE

—

UNE NOUVELLE ÉTUDE

SUR LES GUERRES DU CALVINISME ET DE LA LIGUE.

HISTOIRE DES GUERRES DU CALVINISME ET DE LA LIGUE DANS L'AUXERROIS, LE SÉNONAIS ET LES AUTRES CONTRÉES QUI FORMENT AUJOURD'HUI LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE, PAR A. CHALLE, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. — 2 vol. in-8°. Auxerre, 1863.

Le seizième siècle est, de nos jours, l'objet d'investigations qui, dans le domaine de l'histoire, se produisent comme réellement recommandables à un double titre. Sérieuses et énergiques, elles tendent, dans leur marche incessante, ici, à redresser certaines erreurs, là, à répandre une lumière nouvelle sur divers points incomplétement élucidés, ailleurs, à révéler, par d'importantes constatations, des faits qui avaient échappé à une série de recherches antérieures. Dépouillement minutieux de documents privés et de documents publics, coordination des données multiples qui surgissent d'un judicieux examen des uns et des autres, analyse et synthèse, vues de détail et vues générales, monographies substantielles et œuvres d'ensemble : tout se rencontre, à des degrés divers, dans une sphère de travaux historiques que féconde la sagacité du savoir alliée à l'amour désintéressé de la vérité.

De cette sphère d'activité intellectuelle et morale, déjà si digne d'estime en elle-même, se dégage, comme empreinte d'une valeur particulière, le fruit de laborieuses explorations auxquelles, depuis quelques années, se sont livrés, dans les provinces de même que dans la capitale, des esprits sérieux, qu'un sujet élevé, tel que l'histoire de la Réformation française au seizième siècle, avait, dès son premier aspect, vivement frappés, et qui ont voulu en étudier à fond les saisissantes péripéties.

M. Challe est du nombre de ces hommes graves et consciencieux dont les solides travaux concourent efficacement à élargir les bases de l'étude du vaste sujet que nous venons de mentionner. Récemment honorée du suffrage de l'Institut, son intéressante publication se conciliera certainement l'approbation de tout lecteur qui aspire à n'asseoir ses opinions et

ses jugements que sur un fidèle exposé historique. S'il est vrai, ainsi que l'énonce M. Challe (Introd., p. 4), « qu'on ne puisse bien savoir l'histoire générale d'une époque que lorsqu'on a approfondi ses détails dans l'histoire particulière d'une portion limitée du territoire, » il est également vrai que le livre que nous annonçons, inspiré par cette idée, à la justesse de laquelle nous rendons volontiers hommage, est singulièrement propre, en ce qui concerne l'histoire des guerres de religion, à en vivifier les notions générales par une foule de notions particulières, inhérentes à la diversité des faits qui se sont accomplis dans les contrées dont se compose aujourd'hui le département de l'Yonne.

Il est, de prime abord, un point spécial qui mérite de fixer l'attention : c'est que des liens plus ou moins étroits rattachaient à ces mêmes contrées des hommes qui, à des titres divers, occupèrent, en France, au seizième siècle, des situations prépondérantes. La preuve en est dans une coïncidence de circonstances que M. Challe met avec raison en relief (t. I, p. 8 et 9) dès le début de son livre.

« Parmi les principaux personnages de la Réforme, dit-il, il en était trois qui avaient avec ce pays des rapports personnels et fréquents; Théodore de Bèze, qui y était né et dont l'enfance y avait été élevée; Jacques Spifame, abbé de Saint-Paul-lès-Sens, avant d'être évêque de Nevers, qui avait passé toute sa jeunesse au château de Passy, près Sens, dont son père était seigneur; et le cardinal Odet de Châtillon, qui était abbé commendataire de plusieurs de nos abbayes, notamment Vezelay, Saint-Pierre-le-Vif et Vauluisant; puis les chefs militaires des premières prises d'armes, le prince de Condé, l'amiral de Coligny, d'Andelot, avaient des domaines et des résidences dans cette contrée où ils faisaient de longs séjours. Leur influence et leur exemple durent susciter de nombreux partisans à leur secte et y propager rapidement l'organisation des assemblées secrètes et plus tard celle de la résistance armée. Et, d'une autre part, le maréchal de Saint-André, par son riche domaine de Vallery, qui venait jusqu'aux portes de Sens, le cardinal Jean de Lorraine, ses deux neveux, les cardinaux Charles et Louis de Guise, par l'archevêché de Sens que l'un d'eux possédait à l'époque où les troubles commencèrent, et par les riches bénéfices qu'ils avaient dans la contrée, au nombre desquels était la puissante abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, et, enfin, le frère de ces deux derniers, François de Guise, grand prieur de France, par les commanderies qu'il tenait dans le Sénonais, où il résidait d'ordinaire dans le somptueux manoir de l'Aulnerie, exerçaient dans le pays une puissante action et pouvaient inspirer, dans un rayon étendu, leur haine profonde et leur intolérance déclarée pour les doctrines nouvelles. »

M. Challe constate (t. I, p. 7) que le protestantisme, dès son origine, jeta de profondes racines dans l'Auxerrois et le Sénonais. Il l'envisage surtout au point de vue d'une puissante réaction contre l'excès des abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement de l'Eglise, et affirme (p.9)

qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ait éclaté avec tant d'ardeur dans une région où ces abus avaient été plus nombreux, plus permanents et plus choquants que partout ailleurs. Il affirme également (p. 12) que ceux de l'épiscopat étaient arrivés, à Auxerre, à un degré presque incroyable; qu'il n'en était guères mieux à Sens (p. 15) depuis l'année 1525; il ajoute (p. 17) que, sous un régime où les abbayes étaient données en commande à des courtisans qui ne s'en occupaient que pour en percevoir les revenus, les monastères étaient pour la plupart tombés dans une profonde dissolution, et la vie des moines était devenue un objet de scandale. Il justifie ses affirmations par des preuves péremptoires, et conclut du déplorable état de choses dont il vient de présenter le tableau (p. 18) « qu'il y avait de nombreuses raisons pour que, dès les premiers temps où s'agitèrent les questions de réforme religieuse, elles excitassent dans le pays une vive sensation. »

Mais (et c'est ici le fait primordial qui, seul, dans l'immensité de sa portée, explique et légitime l'histoire de la mémorable réformation du seizième siècle) une sensation d'une toute autre nature que celle qu'engendrait le besoin d'une répression des abus existant dans le domaine religieux, naissait de l'étude et de la propagation du texte des saintes Ecritures. Une transformation morale, analogue à celle qui caractérisa les premiers temps de l'Eglise chrétienne, s'opérait sous l'influence de la prédication des grandes doctrines de l'Evangile remises en lumière, et le moment allait venir où ceux qui y adhéraient expieraient dans les persécutions et les tortures le double tort de croire au salut gratuit par la foi en Jésus-Christ, et de s'efforcer de conformer leur existence aux enseignements de leur divin maître.

Avant d'aborder le sujet principal de son livre, en d'autres termes, l'histoire des guerres du calvinisme et de la ligue dans l'Auxerrois et le Sénonais, M. Challe était naturellement appelé à s'occuper de la première phase que traversa le protestantisme dans ces contrées, la phase du martyre subi par de pieuses victimes, qui, uniquement préoccupées du soin de défendre leurs convictions les plus chères contre d'odieuses accusations d'hérésie, ne songeaient à opposer, ni le droit aux déchaînements effrénés de l'arbitraire, ni la résistance armée à de farouches aggressions. Investigateur consciencieux, narrateur non moins lucide qu'exact, appréciateur impartial, M. Challe, doué comme il l'est des qualités qui distinguent l'historien, eût assurément pu tracer un tableau complet des débuts et du développement du protestantisme dans ces mêmes contrées. S'il a cru devoir s'en abstenir, afin sans doute de ne pas excéder les limites du sujet dans lequel il entendait se circonscrire, il signale du moins çà et là certains faits caractéristiques qui, à eux seuls, donnent la mesure de la lutte engagée par l'esprit de ténèbres et d'intolérance contre l'esprit de lumière et de paix.

« La doctrine nouvelle, dès l'année 1540, dit-il (p. 21), comptait de

nombreux affiliés dans l'Auxerrois et particulièrement dans les villes du bord de la Loire qui faisaient partie de ce diocèse, Gien, Briare, Cosne, Bonny et la Charité, où la navigation fluviale et la circulation du seul chemin royal qui conduisit alors de Paris à Lyon amenaient un grand nombre d'étrangers. Pour arrêter l'envahissement de cette contagion, des mesures spéciales furent prescrites par l'évêché..... Le Sénonais avait aussi ses prédicants et ses affiliés, contre lesquels le clergé réclama des poursuites. Le 5 août 1545, des lettres patentes de François Ier donnèrent commission à Jaques Leroux, conseiller au parlement, pour *informer au pays de Sens et terres adjacentes contre les prédicateurs et pratiquant l'hérésie et leur punition*..... La Réforme, en dépit de toutes les rigueurs, marchait tête levée. Les ministres, un entre autres, appelé Chaponnau, prêchaient publiquement à Gien. A l'approche de l'évêque ou de ses délégués, ils s'éloignaient avec les personnes les plus compromises, pour (p. 22) revenir aussitôt après le départ de ces dignitaires, en qui le pays paraissait avoir perdu toute confiance. En 1545, un prêtre de cette ville, nommé Etienne Bertin, abjurant son ministère et se ralliant aux doctrines du calvinisme, se mariait publiquement à Cosne. Les condamnations et les supplices suivirent bientôt. En 1547, Gilles de Barville, chanoine de Sens et archidiacre de Melun, dénonça comme hérétique et blasphémateur son propre neveu, Jean Langlois, avocat à Sens, et l'ayant fait condamner au bûcher, il fournit lui-même le bois pour le brûler. Ainsi, l'intolérance, qui avait déjà banni les sentiments d'humanité, étouffait encore la voix du sang. C'est ainsi que l'on vit, quelques années après, un magistrat de Bar-sur-Seine faire juger et pendre son propre fils, pour crime d'hérésie.... Au mois (p. 23) de juin 1551, un édit attribuait la connaisance des crimes d'hérésie aux siéges présidiaux, et tout délateur avait droit au tiers des biens du coupable. En exécution de cet édit, le prêtre Etienne Bertin, était traduit au présidial d'Auxerre, et le 28 septembre 1551, il était étranglé et brûlé dans cette ville sur la place des Grandes-Fontaines. On avait cru anéantir l'hérésie par le nombre et l'atrocité des supplices, mais on s'apercevait avec effroi que l'hydre s'était multipliée sous les coups, et qu'on n'avait réussi qu'à exalter à un degré inouï tout ce qu'il y avait d'énergie dans l'âme humaine. C'est ainsi qu'un habitant de Neuville, près de Gien, condamné à Sens en 1557 à être brûlé vif, ne voulut pas même appeler de la sentence, et qu'il mourut avec la constance inébranlable d'un martyre des premiers temps du christianisme. De tels exemples, loin d'épouvanter les sectaires et de dissoudre leurs associations, ne faisaient qu'accroître leur nombre et leur ferveur. Ils se trouvèrent bientôt à Sens en force suffisante pour tenir des assemblées et se choisir des chefs. Mais le lieutenant criminel Hémard, animé d'un zèle ardent, parvint à les découvrir, et trois d'entre eux (p. 25) furent condamnés au supplice. Le premier, Georges Tardif, fut brûlé à Sens, et les deux autres, un libraire et un charpentier,

qui étaient de Paris, subirent le même sort dans cette ville. Les registres du chapitre de la cathédrale d'Auxerre, corps riche et puissant, qui ne contenait pas moins de soixante dignitaires et chanoines, recrutés pour la plupart dans la noblesse et la bourgeoisie de cette ville, non compris douze semi-prébendés et vingt-quatre chapelains, constataient que l'année précédente (1556), il faisait informer contre un sacramentaire (hérétique), et, qu'en même temps le prévôt des maréchaux, sur la demande des chanoines, se transportait dans divers lieux du diocèse, et entre autres à Cosne, pour y juger prévotalement les dissidents, ou, selon les termes de la conclusion, y extirper les méchants. L'année suivante encore le vicaire général, Gaspard Damy, allait à Gien, par ordre de l'évêque pour y informer contre plusieurs habitants soupçonnés de calvinisme. »

En dépit de ces rigueurs et de ces excès, les doctrines de la Réforme faisaient sans cesse de nouveaux progrès dans l'Auxerrois et le Sénonais, de même qu'en beaucoup d'autres parties du royaume.

Le protestantisme français venait, en 1560, d'entrer dans une seconde phase, celle d'une revendication pacifique, mais ferme du principe de la liberté religieuse, consacré par les enseignements de Jésus-Christ, et conforme aux notions les plus élémentaires du droit naturel ; un chrétien fervent et éclairé, l'illustre Gaspard de Coligny, obéissant à une noble inspiration, avait, le premier entre tous, résolûment invoqué les droits imprescriptibles de la conscience, à Amboise au milieu même des scènes de carnage qui révoltaient son grand cœur, à l'assemblée de Fontainebleau, aux états-généraux d'Orléans et aux séances de Saint-Germain ; encouragés par sa puissante initiative, le chanoine de l'Hospital, la noblesse et le tiers état avaient, à leur tour, élevlé la voix dans le même sens ; et force avait été à la royauté, après quelques concessions partielles, insérées dans divers édits, de formuler enfin dans celui de janvier 1562, si ce n'est un régime de liberté religieuse proprement dit, du moins un régime de tolérance. Les protestants français étaient donc, en droit, autorisés à pratiquer leur culte : mais en fait, que devait-il se passer?

On ne le sait que trop : le régime de légalité qui venait d'être inauguré devait, hélas, n'apparaître qu'à l'état de création éphémère. Enregistré, sous le coup de lettres de jussion itératives, par certains parlements, audacieusement repoussé par d'autres, l'édit de janvier, au moment où d'inoffensives populations tentèrent de se placer sous son égide, demeura pour elles à l'état de lettre morte. Le duc de Guise et ses complices le déchirèrent de leur épée; puis, arborant, en dignes champions de l'intolérance, l'étendard de la rébellion, passèrent brusquement de la négation absolue du plus élevé des droits à de sanglantes aggressions, à d'implacables violences, et réduisirent les protestants à la douloureuse nécessité de défendre par la voie des armes leur existence et leur liberté.

Ce fut ainsi que s'ouvrit, par les massacres de Vassy et de Sens, la troisième phase que devait traverser le protestantisme français au seizième siècle, avant d'aboutir à l'édit de Nantes, la phase néfaste des guerres, dites *de religion*, suscitées par d'arrogants et impitoyables provocateurs.

M. Challe parle avec étendue (t. I, p. 48 à 72) des massacres de Sens, et produit à l'appui du récit émouvant qu'il en fait, des documents nouveaux qui établissent clairement que les protestants de cette ville furent immolés par l'unique raison qu'ils demandaient, en exécution de l'édit de janvier, promulgué depuis plus de deux mois, à pouvoir exercer en paix leur culte, et que ce culte déplaisait à des hordes de fanatiques et de bourreaux, à la tête desquels figurait un suppôt des Guises, le premier magistrat de la localité. Ce point est mis en complète évidence par M. Challe, dans les termes suivants :

« La ville de Sens (t. I, p. 48) contenait un trop grand nombre de ces hommes inexorables, aux yeux de qui tout huguenot était digne de mort, et dont la sombre énergie ne reculait pas devant la pensée d'un assassinat en masse de ces odieux novateurs. Dans cette malheureuse ville, agitée alors des plus violentes passions, qu'entretenait peut-être de son château de Vallery le maréchal de Saint-André, et qui, selon d'autres récits, étaient surtout excitées par les agents du cardinal-archevêque, Louis de Guise, devait s'accomplir une sanglante catastrophe..... Le lieutenant criminel du bailliage, Robert Hémard, qui était en même temps bailli particulier tant du cardinal-archevêque que du maréchal de Saint-André, seigneur de Vallery, et qui depuis deux ans joignait à ses fonctions judiciaires celles de maire de la ville, s'était déjà signalé par la rigueur inflexible de ses sentences contre les hérétiques. L'aversion qu'il ressentait contre eux s'était sans doute fortifiée de toute la haine que leur portaient les personnages puissants dont il était le préposé et le pensionnaire, et les huguenots lui étaient devenus d'autant plus odieux, qu'ils s'étaient efforcés, aux élections dernières, de l'écarter de la mairie, et qu'ils avaient été sur le point d'y réussir. Ceux-ci, pour se conformer à l'édit qui ne permettait leurs assemblées (p. 49) qu'en dehors des villes, avaient acheté hors de l'enceinte des fortifications de Sens un terrain pour y construire une vaste salle à leur usage. Les maires et échevins, apprenant leur dessein, avaient résolu d'échauffer contre ce projet les passions populaires pour en empêcher l'accomplissement..... L'édifice entrepris par les réformés avait été construit avec tant d'activité, qu'avant la fin de mars il était en état d'être occupé. Alors ils adressèrent au maire Hémard une requête (p. 50) signée de deux avocats et de deux procureurs, pour l'informer de la prochaine ouverture de leur prêche, afin qu'il pût, si bon lui semblait, y assister, et à l'effet de s'assurer que tout s'y passerait conformément aux lois. A défaut de cette pièce qui n'existe plus, nous pouvons citer le texte de la réponse [1] qu'y fit Robert Hémard. Elle éclaire d'une

[1] Voici le début de ce document qui, jusqu'à présent, était demeuré inédit : — « Ne

vive lumière la situation. On y voit d'une part, la résistance décidée du magistrat aux édits du roi, et les appréhensions, ou plutôt les menaces d'agitations populaires qu'il oppose aux instances des réclamants, et, d'autre part, les reproches qu'il leur adresse, reproches qui se résument à alléguer que leur culte n'est qu'une nouveauté téméraire. Il est remarquable, du reste, qu'il ne leur impute ni brisements d'images, ni insultes au culte catholique..... (p. 53). Ainsi, plus de deux mois après la promulgation de l'édit de paix, et quand, depuis plusieurs semaines déjà, le parlement, non sans résistance, il est vrai, avait enregistré cet édit, l'échevinage de la ville de Sens déclarait ne pas le connaître, niait même son existence et s'opposait aux assemblées des réformés. Ceux-ci, se fondant sur l'autorité de la loi, crurent alors pouvoir passer outre, et, le 29 mars, ils inaugurèrent leur salle. Leur assemblée ne comprenait pas moins de six cents personnes, tant de Sens que des environs. Hémard avait fait dès le matin fermer deux des trois portes par lesquelles on pouvait aller au prêche, et des personnes apostées à la porte commune, la seule qui fût restée ouverte, pouvaient prendre les noms de tous ceux qui s'y rendaient. L'office se termina sans désordre; mais, à la sortie, des habitants de la petite ville de Courtenay, qui y étaient venus au nombre de vingt-cinq, avaient été, sur l'instigation (p. 54) sans doute de certains émissaires, attaqués par les mariniers du faubourg d'Yonne, qui les avaient poursuivis jusqu'au petit village de Paron, distant d'une lieue de la ville, et les avaient tenus assiégés dans une maison jusqu'à l'arrivée de quelques gentilshommes, venus en armes à leur secours. Ils portèrent en justice une plainte sur laquelle on ne voulut pas même informer. — Dès le lendemain, Hémard avec un délégué du chapitre et un conseiller du bailliage, appelé Tolleron, alla trouver à Melun le cardinal Louis de Guise. Les instructions qu'ils en rapportèrent sont restés secrètes.... Au retour de ces envoyés, les protestants en corps se présentèrent au bailliage

trouvons et n'y auroit non plus expédient plus certain et mieux assuré pour le repos public de la ville de Sens et entretenement de la paix et tranquillité, que les suppliants confessent par leur requête y avoir été continuée jusqu'a ce jour, que s'abstenir de faire assemblée et presches dans ladite ville et fauxbourgs d'icelle, deffendus par les édicts et ordonnances du roy et inaccoutumez audict Sens, et au contraire que, en y introduisant et faisant nouveaux presches par les non envoyez ès lieux où elles ne furent oncques faictes ni reconnues, on blessera le repos public, on ne prestera l'obéissance due au roy, et il y a crainte de mettre la ville en péril et dangers par les inconvénients qui peuvent en subvenir; que si les suppliants entendent que aucuns d'eux se mettent en teste que par un dernier édict du roy il leur soit tolli faire et innover tels presches, ils doivent avoir patience que ledict édict soit vu que par publication de la cour de parlement venue jusqu'à nous; cependant se contenter de recevoir la parole de Dieu qui leur a esté donnée et à leurs prédécesseurs purement, sincerement, et la vérité annoncée jusqu'à ce jour par ceux qui en ont la charge et y ont été appelés selon l'observance de l'Eglise catholique, sur laquelle les rois de France se sont de tout temps religieusement réglés et heureusement conduictz au repos de leurs subjectz. En ce faisant ne sera la condition des suppliants pire que celle des roys, etc., etc. »

pour réclamer la publication trop retardée de l'édit, mais, sur l'insistance d'Hémard, qui y vint de son côté avec une grande multitude de gens du peuple, il fut sursis une fois encore à la publication, pour avertir, disait-on, le roi, afin de savoir plus certainement ses intentions. Le prêche n'en tint pas moins le dimanche suivant, quoique l'on eût fait fermer toutes les portes de la ville, même la porte commune, dont seulement (p. 55) on avait tenu un guichet ouvert, ce qui permettait de compter et signaler tous les adhérents. — Alors Hémard, dont les passions violentes étaient stimulées par l'impunité du massacre de Vassy, et qui obéissait peut-être à de hautes suggestions venues du dehors, conçut le projet de couper court à ce qu'il considérait comme de monstrueuses impiétés, en déchaînant les fureurs populaires et en exterminant dans un massacre général tout ce qui, à Sens, avait trempé activement dans le parti de la Réforme. Il réunit secrètement dans la maison du conseiller Tolleron, trois échevins, savoir : Baptiste-Pierre Grenetier, Pierre Polangis dit Bon-Marchand, et Joachim Dubourg ; le procureur de ville Etienne Garnier, et Balthazar Taveau, procureur de la communauté..... Le projet de l'extermination fut discuté et arrêté entre ces sept magistrats. »

On ne peut lire sans frémir d'indignation et d'horreur les épouvantables détails de sa mise à exécution ! ! !

L'impunité était assurée d'avance aux auteurs de ces scènes de cannibalisme ; un simulacre d'information eut lieu et n'aboutit à rien autre, de la part de l'autorité, soit gouvernementale, soit parlementaire, qu'à l'approbation implicite des excès commis.

Entravés de toutes parts dans l'exercice du plus cher de leurs droits, attaqués dans leurs personnes et dans leurs biens, harcelés par de lâches hostilités, n'ayant plus à compter que sur eux-mêmes pour la défense de leurs jours, les protestants furent enfin contraints de recourir à une prise d'armes.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre dans la multiplicité de ses détails l'histoire des guerres de religion dont l'Auxerrois et le Sénonais furent le théâtre. Nous nous bornerons à confirmer, par quelques citations empruntées aux précieux documents que renferme le livre de M. Challe, l'exactitude de certains points historiques sur lesquels il est opportun d'insister.

L'un de ces points, notamment, est la preuve irréfragable du mauvais vouloir que manifestait, en France, l'autorité supérieure ou locale, dès qu'il s'agissait pour elle d'assurer la réalisation pratique des rares concessions obtenues par les protestants dans tel ou tel de ces traités de paix ou édits, qu'à certains intervalles la royauté était obligée de souscrire, sous la pression des circonstances.

A ne parler, par exemple, que de l'édit d'Amboise, inférieur, sous le rapport des concessions singulièrement restreintes qu'il renfermait, à l'édit de janvier 1562, il n'y eut sorte de difficultés qui ne fussent susci-

tées aux protestants d'Auxerre lorsqu'il s'agit de déterminer dans quelle localité du bailliage de cette ville ils seraient autorisés à tenir leurs assemblées religieuses. Une commission ayant indiqué un faubourg où elles avaient eu lieu précédemment, son indication fut éliminée, à l'instigation du parti catholique. Même insuccès, quant à l'indication, soit d'un village sis à une lieue d'Auxerre, soit de la petite ville de Saint-Bris, éloignée de deux lieues, mais sur laquelle le duc d'Aumale étendait l'orthodoxie de sa protection. La commission, après un an environ de débats, avait porté son choix sur une localité distante de quatre ou cinq lieues : les protestants réclamèrent contre sa désignation par une pétition aux termes de laquelle ils demandaient, outre le maintien à leurs propres frais d'une école particulière pour leurs enfants, la fixation d'un lieu de sépulture pour leurs morts, et (t. I, p. 110) le redressement « des mesportements, complots, excès, violences, voyes de fait, acclamations et injures qui leur avaient été faits depuis l'édit de paix, se faisaient et commettaient journellement. » Leur pétition resta sans réponse. Ce n'est pas, assurément, qu'à raison, soit des dénis de justice, soit des persécutions dont ils étaient l'objet, ils n'eussent trouvé un ferme appui dans les plaintes adressées, en ce qui concernait leur condition, à la reine mère, par Dandelot qui était alors à Tanlay, et au roi, par le prince de Condé qui, à la même époque, se trouvait au château de Vallery : mais que pouvaient les plaintes les plus légitimes à l'encontre de l'inertie systématique que, dans sa partialité coupable, la cour était décidée à leur opposer! Tout ce que les protestants d'Auxerre obtinrent à grand'peine, fut la permission de tenir désormais leurs réunions de culte dans l'un des faubourgs de cette ville ; et encore n'y furent-ils pas en sûreté.

Ici se place un fait qui, dans sa naïveté même, a quelque chose de touchant, et dont M. Challe (t. I, p. 115) parle en ces termes :

« L'oppression sous laquelle les protestants d'Auxerre vivaient alors, et qui les faisait désespérer de la justice humaine, leur donna la pensée d'une protestation étrange et mystérieuse, dans laquelle ils en appelaient à la postérité de la tyrannie de leurs contemporains, et que, par une précaution qu'explique assez l'état d'appréhension continuelle où ils vivaient, ils résolurent de confier à un réduit inaccessible, au sommet d'un monument public, l'intérieur de la boule de métal creux qui surmontait l'un des plus hauts clocher de la ville. Lebeuf (*Mém. sur l'hist. d'Aux.*, t. II, p. 390) raconte ainsi les détails de ce fait extraordinaire : « Ils « dressèrent une formule de foi en forme de catéchisme, qui contenait « toute la doctrine de leur prétendue réforme et ils la signèrent tous. « Pour la transmettre plus sûrement à la postérité, il leur vint dans l'es- « prit de la placer dans un endroit fort singulier et d'où l'on ne pouvait « l'ôter à leur insu. Ayant gagné un couvreur qui travaillait à la flèche « du grand horloge de la ville, ils la firent mettre dans le globe qui « supporte la girouette. Ce fut là qu'un autre ouvrier la trouva il y a

« soixante ans ou environ, dans une boîte de ferblanc. Un témoin ocu-
« laire m'a assuré qu'elle contenait la signature d'une centaine d'habi-
« tants ou à peu près, et, qu'à cause de certains noms qui y furent
« remarqués, quelqu'un jeta la pièce au feu. »

Le mauvais vouloir qu'avait manifesté la cour à l'égard des protestants de l'Auxerrois et du Sénonais après la paix d'Amboise se reproduisit après la paix de Lonjumeau, en 1568. On en trouve la preuve dans le récit, présenté par M. Challe, de nombreux attentats suivis d'une impunité scandaleuse. Vainement l'amiral de Coligny, Dandelot et le prince de Condé adressèrent-ils, au nom de leurs coreligionnaires opprimés, d'énergiques réclamations à Catherine de Médicis et au roi : la mère et le fils, tantôt leur opposaient le dédain du silence, tantôt les berçaient de fallacieuses promesses de réparation. Et non-seulement cela, mais la cour n'aspirait qu'à s'emparer, à quelque prix et par quelque moyen que ce fût, de la personne de chacun de ces trois adversaires redoutables.

De là les combinaisons d'une tentative de coup de main sur Tanlay et Noyers, où ils se trouvaient alors; tentative que déjouèrent leur départ effectué en temps utile, leur passage de la Loire, et leur marche dans la direction de La Rochelle.

Le récit de cet épisode remarquable dans l'histoire des guerres civiles qui désolèrent la Basse-Bourgogne au seizième siècle est, tel que le présente M. Challe, d'autant plus frappant, qu'il l'appuie en partie sur des documents inconnus jusqu'à ce jour. S'il nous est malheureusement impossible de transcrire ici ce récit en son entier, nous en ferons du moins connaître le début qui signale les circonstances sous l'influence desquelles le départ de Tanlay et de Noyers fut décidé :

« Le prince de Condé (t. I, p. 207) était venu se réfugier avec sa famille dans son château de Noyers.... Il avait (p. 208) donné avis de son arrivée à l'amiral de Coligny. Celui-ci, ne se jugeant pas en sûreté dans son château de Châtillon-sur-Loing, voisin de Gien et autres places où se trouvaient des troupes italiennes dont le langage public était plein de menaces contre lui, et qui, à diverses reprises, avaient paru épier ses démarches et ses sorties, était venu, de son côté, résider à Tanlay, dans le château de son frère Dandelot. Ces trois personnages pouvaient ainsi échanger avec facilité leurs renseignements et concerter leurs résolutions. L'amiral envoya de là à Auxerre un de ses gentilshommes pour chercher le lieutenant général Chalmeaux, qu'il avait l'intention, disait-il, de consulter sur ses affaires particulières. La présence de ce gentilhomme excita une violente émotion dans la classe qui, depuis plusieurs semaines, était enregimentée pour le pillage et le meurtre des huguenots. Le gouverneur de Prie, auquel il s'adressa, lui donna deux arquebusiers pour le reconduire jusqu'au delà des portes. Mais la populace l'attaqua dans les rues et, au lieu de le défendre, les deux soldats se joignirent à elle pour l'assassiner. La femme du gouverneur éprouva (p. 209) un tel saisissement

du récit et peut-être de la vue de ce crime odieux, qu'elle en mourut subitement. Exaspéré par ce nouvel attentat, Coligny, en l'annonçant à la reine par une lettre du 12 juillet, lui représentait « les violences, « voleries et meurtres journaliers qui se commettoient contre ceux de la « religion, desquelz on ne faict point de justice. Et quoiqu'il ne fût point « prophète ni prescheur, néantmoins il l'assuroit que c'estoit un présage « de la ruyne du royaume; que la dame de Prye étant morte subitement « à Auxerre, le jour qu'on avoit assassiné son gentilhomme, il l'attribuoit « à une punition du ciel. » Le nombre et l'audace de ces assassinats croissait chaque jour dans la banlieue d'Auxerre. Le prince de Condé se joignait à l'amiral pour dénoncer tant au roi qu'à la reine mère cette succession de crimes. Il n'obtenait aucune réponse. Mais par une triste compensation, Charles IX, en écrivant le 3 juillet du château de Boulogne aux maire, eschevins, manans et habitants de la ville d'Auxerre pour autoriser la mise d'une garnison dans le château de Régennes, qui appartenait à l'évêque, absent du royaume comme ambassadeur à Rome, approuvait et encourageait le régime de terreur par ces lignes qui apparaissent comme une sanglante dérision (p. 211) : « Me louant, quant au « reste, grandement du bon devoir que chacun de vous fait en l'obser- « vation de mes édits, et que chacun vive paisiblement sous le bénéfice « d'iceux, qui est le plus seur moyen de vous acquérir repos, pourquoi « je vous prie y continuer, ayant ci-devant escript audit sieur de Prie de « regarder à avoir la raison de ceux qui, contrevenant à mes édits, « tiennent les champs et ne veulent rentrer en leurs maisons, et que « pour cet effect il s'aide de sa compagnie de gens d'armes et de tel « nombre de gens de pied qu'il verra estre nécessaire d'assembler, à « quoy vous devez tous ayder et employer pour vostre repos et seureté. » Cependant on voyait se former, en nombre de villes, sous la protection et même sur la provocation de l'autorité, des confréries ou associations ayant leurs chefs, leurs cotisations, leurs assemblées particulières, et dont l'objet était en apparence la défense de la religion, mais constituait en réalité une organisation politique et militaire qui devait plus tard devenir formidable à la monarchie elle-même. Tavannes en recommandait ouvertement la formation aux villes de son gouvernement, en leur promettant de les faire ratifier par le roi.... (p. 211). En même temps, les propos les plus menaçants avaient cours. Il se disait publiquement que les huguenots n'avaient plus qu'un mois au ventre. On répétait avec affectation, à propos des nouvelles que l'on recevait du massacre de quelques protestants, le mot du duc d'Albe, qu'une tête de saumon valait plus que cinquante têtes de grenouilles. Les gens du prince avaient arrêté un émissaire qui paraissait en vouloir à ses jours et qui mesurait la hauteur des murs de Noyers. Le roi, à qui il en avait porté ses plaintes, semblait vouloir qu'il fût puni et adressait pour cela des lettres ostensibles à Tavannes et au premier président du parlement de Dijon. Mais le procès

n'avançait pas. On voyait souvent des détachements de soldats dans le voisinage de Noyers, et (p. 212), en s'éloignant, ils disaient ouvertement qu'ils n'allaient pas tarder à revenir pour visiter le château. Enfin le prince fut averti que l'on faisait acheminer du côté de Noyers le régiment de Goas de dix compagnies de gens de pied, quatre compagnies du comte de Brissac et quatorze compagnies de gens d'armes, et qu'on faisait rétrograder dans la même direction les compagnies de gens de pied du capitaine Labarthe, qu'on avait, quelque temps auparavant, dirigées vers la Rochelle, sous prétexte de forcer cette ville à recevoir garnison. Le prince avait d'abord envoyé à la cour la marquise de Rothelin, sa belle-mère, pour exposer au roi toutes ces choses et lui demander en grâce que « l'honneur de sa foi et parolle solennellement et publiquement « jurée en son édit ne fût pas violé. » Mais, après son départ, des avis pressants, qui parvinrent au prince et à l'amiral, leur montrèrent la nécessité de partir promptement, s'ils voulaient encore trouver les passages libres.... (p. 213). Le prince adressa à Charles IX une longue requête datée du jour même de son départ, où, en énumérant tous les griefs qui le forçaient à fuir, il rejetait sur le cardinal de Lorraine la responsabilité de tous les malheurs qu'une guerre nouvelle allait susciter. Le nom d'Auxerre est cité à plusieurs reprises dans cette pièce comme une des villes où il avait été commis le plus d'attentats contre les biens, la liberté et la vie des réformés. »

Ce n'était pas assez de persécuter les protestants, alors qu'ils aspiraient à l'exercice de leur culte dans la mesure d'ailleurs restreinte que lui assignaient les édits depuis quelques années; l'esprit de parti devait encore leur faire subir les atteintes d'une haine implacable, après même qu'un brusque retour de la législation au système de l'intolérance les avait dépouillés du droit de pratiquer leur culte et enserrés dans les liens d'une profession obligatoire de catholicisme, à l'abri de laquelle du moins un repos relatif leur était promis par le monarque. Qu'on en juge, en effet, par le sinistre drame dont, en 1568, Auxerre fut le théâtre! Une nouvelle prise d'armes avait eu lieu; Charles IX, en même temps qu'il supprimait en France l'exercice de la religion réformée, venait d'interdire expressément toute persécution personnelle contre les individus qui vivraient paisiblement sans professer désormais cette religion; l'adhésion au catholicisme devait devenir pour eux un gage complémentaire de sécurité. Il n'en fut rien cependant. Des agitateurs, à ressentiments invétérés, se jouèrent de l'interdiction édictée par le souverain, formèrent un complot pour l'extermination de tous ceux qui naguère avaient fait, à Auxerre, profession de protestantisme; et, le 18 octobre 1568, succombèrent dans cette ville, sous les coups d'une tourbe fanatique, cent cinquante victimes appartenant en majeure partie aux classes élevées de la société. De même que le massacre de Sens en avril 1562, le massacre d'Auxerre en 1568 commença par une procession : quel prélude à la

consommation d'un acte de frénésie !!! Quand on se demande quelle cause put inspirer cet acte épouvantable, on entend deux annalistes de la localité, dont M. Challe (t. I, p. 234, 235) exhume les relations manuscrites, répondre avec une inimaginable impassibilité : « que c'est seulement parce qu'on soupçonnait les convertis de n'être pas francs dans leurs conversions, que les plus zélés des vrays catholiques, s'apercevant des vues qu'ils couvaient dans leurs cœurs, en massacrèrent cent cinquante des plus reconnus. »

De tels actes de férocité, d'après le témoignage de M. Challe, étaient alors devenus contagieux; et dans les villages catholiques, les étrangers étaient assassinés sur le moindre soupçon d'hérésie.

Vint un temps de trop courte durée, où, à un régime de terreur et de dévastation, succéda, pour les protestants de la Basse-Bourgogne, une période de calme. L'indomptable énergie de Coligny avait amené la cour à signer la paix de Saint-Germain : Charles IX semblait depuis lors partager les vues de l'amiral et tendre avec lui à l'extinction des discordes qui avaient ensanglanté la France. On aime à saisir la trace de la salutaire influence qu'exerçait, en 1571, le pieux et sage conseiller du monarque dans un fait caractéristique que M. Challe nous révèle : Deux maîtres des requêtes, Charles Lamoignon et Nicolas Potier de Grandconseil, furent chargés d'assurer, en Auvergne, en Bourbonnais, en Champagne et en Bourgogne, l'exécution de l'édit de pacification récemment promulgué. Les archives de Sens et celles de Tonnerre contiennent le texte d'une ordonnance en 19 articles qu'ils rendirent pour les bailliages de ces deux villes, et qui était destinée à assurer l'exercice du culte réformé, le maintien de l'ordre et la sûreté des personnes et des propriétés. Ce document, dont M. Challe reproduit la teneur complète (t. I, p. 292 à 299), est l'un des plus intéressants à connaître parmi les diverses pièces inédites que renferme son livre.

L'Auxerrois et le Sénonais subirent, ainsi que tant d'autres contrées de la France, le contre-coup des horreurs de la Saint-Barthélemy; et, si les instructions royales du 25 août 1572, intimant à tous les gouverneurs de provinces l'ordre de « tuer ou laisser tuer les chefs et factieux, » ne reçurent pas immédiatement leur exécution dans la Basse-Bourgogne, la faute n'en fut assurément point au procureur du roi d'Auxerre, car ce magistrat poussa le zèle jusqu'à porter lui-même, à Lyon, au gouverneur Mandelot (t. I, p. 303) l'ordre d'exterminer les huguenots de la même manière qu'à Paris.

Après quatre années de luttes nouvelles, un traité de paix conclu en 1576 accorda aux protestants l'exercice public de leur culte.

On vit alors l'instigatrice des massacres de la Saint-Barthélemy, déçue dans les machinations de sa tortueuse politique, et dévorant au fond de l'âme l'affront que lui infligeait ce traité, arriver à Sens, dans l'espoir de s'y faire bien accueillir, en y étalant en grande pompe certains dehors de

piété et de conciliation, mais y subir inopinément un affront d'un autre genre. Elle voulait qu'un *Te Deum* fût chanté dans la cathédrale; le prêchantre du chapitre s'y opposa. « Madame, dit-il à Catherine de Médicis, selon ce que j'ay entendu, comment que la paix est faicte, c'est mieux à faire aux huguenots de chanter *Te Deum laudamus* qu'à nous et aux catholiques. Il nous sera mieux convenable de chanter *Requiem æternam dona nobis, Domine* » (t. I, p. 334, 335). Le lendemain, le *Te Deum* fut chanté, il est vrai, mais par les seuls chantres du roi, en l'absence des chanoines, chapelains et chantres de l'église. Il y a plus : durant le cours de la solennité, un docteur jacobin, dans son sermon, prit fait et cause pour les récalcitrants « en taxant ladite dame et ceux qui avoient accordé ladicte paix ès termes qu'on pensoit qu'elle estoit. »

Cette protestation du clergé de Sens, ainsi que le fait remarquer avec raison M. Challe, devait trouver un écho dans le cœur de ceux que leurs passions violentes entraînaient à tout vouloir ruiner plutôt que d'admettre le régime de la liberté des cultes, et la Ligue ne devait pas tarder à sortir, toute armée, de cette disposition intraitable des esprits. Elle en sortit, en effet ; et l'on apprend à connaître, dans l'ouvrage de M. Challe, par le récit des hostilités qu'elle enfanta, l'étendue des ravages qui, à cette époque de dépression morale chez les sectateurs des doctrines ultramontaines, désolèrent les populations de l'Yonne.

Les bornes de cet article, déjà trop étendu peut-être, ne nous permettent d'entrer à cet égard dans aucun détail. Disons du moins que quelques-unes des pages les plus frappantes de celles que M. Challe a consacrées à l'histoire des guerres de la Ligue sont celles dans lesquelles il fournit divers spécimens des prédications furibondes de certains prêtres, fauteurs de troubles, et fait ressortir l'ingratitude et les violences du clergé et des habitants d'Auxerre envers le célèbre Jacques Amyot, leur évêque.

Les deux volumes publiés par M. Challe sont accompagnés, chacun, de pièces justificatives parmi lesquelles nous croyons devoir signaler, comme particulièrement dignes d'intérêt, les documents suivants, savoir : — 1° une note sur les persécutions exercées avant 1560, contre les réformés de l'Auxerrois; — 2° un extrait des mémoires d'un protestant de Sens sur les massacres et saccagements de cette ville en avril 1561; — 3° la relation, soit d'Edme, soit de Joseph Panier sur les désastres de la prise d'Auxerre en 1567; — 4° une lettre de l'amiral de Coligny au roi du 21 mai 1568; — 5° une lettre du prince de Condé à M. de Montpensier du 8 décembre 1568; — 6° un extrait des comptes de la ville de Tonnerre, de 1560 à 1569; — 7° l'acte d'abjuration d'un certain nombre de protestants, dressé après la Saint-Barthélemy ; — 8° un procès-verbal constatant l'état de ruine de l'Auxerrois, à la suite des guerres de religion.

Il ne nous suffit pas d'avoir tenté de donner une idée du livre de M. Challe; nous nous faisons en outre un devoir d'en recommander la

lecture aux amis des études historiques, car ils en recueilleront, nous en sommes certains d'avance, un véritable fruit. Une monographie, telle que celle sur la valeur intrinsèque de laquelle nous insistons en ce moment, se coordonne d'elle-même dans la sphère de ces utiles travaux qui, du fond des diverses provinces de France, réagissent efficacement sur les élaborations accomplies au sein de la capitale. Elle vient, en les rehaussant tout à la fois dans leur principe et dans leurs tendances, fortifier par une auxiliarité nouvelle les études auxquelles se livrent avec ardeur des esprits d'élite qui se sont voués au service d'une noble cause, celle de la diffusion de la vérité dans le domaine de l'histoire. Nous croyons n'être que juste en rendant hommage aux solides qualités qui distinguent le livre de M. Challe; et nous nous empressons d'allier à cet hommage l'expression de notre vive sympathie pour la hauteur de vues à laquelle il se place dans l'ensemble de ses appréciations, et surtout pour la netteté avec laquelle l'honorable écrivain se prononce en faveur du principe de la liberté religieuse, trop longtemps méconnue dans le passé de notre histoire, et s'attache à en sauvegarder le maintien.

JULES DELABORDE

Nous avons laissé se glisser, dans la *Revue des Livres* du numéro du 5 décembre, une erreur qu'il est de notre devoir de réparer. La citation attribuée, à la page 750, à l'auteur de la *Bande du Jura*, ne doit commencer qu'à ces mots : « *Je rêve en chemin l'idéal d'une âme chrétienne en voyage...* » L'auteur du livre est complétement étranger aux paroles qui ont été, par erreur, mises entre guillemets.

ERRATA DANS LE NUMÉRO DE JANVIER.

Page 42, ligne 35 : la variété janséniste ou moliniste, *lisez :* la variété janséniste et la variété jésuite ou moliniste.
Ibid., ligne 37 : et se donne, *lisez :* et donne.
Page 51, § 3, ligne 8 : qui entraînerait, *lisez :* ce qu'entraînerait.
Ibid., ligne 12 : le procès du cœur humain, *lisez :* le procès de l'esprit humain.
Page 52, ligne 18 : subjecticisme, *lisez :* scepticisme.
Ibid., ligne 29 : et objectif subjectif, *lisez :* objectif et subjectif.
Ibid., ligne 37 : l'acte de la soi-conscience, *lisez :* l'acte de la sui-conscience.
Page 54, ligne 5 : opposer, *lisez :* poser.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 février.

L'ouverture des Chambres. — Jugement d'ensemble sur les conférences du Père Hyacinthe. — L'agitation au sein de l'Eglise réformée. — Le second meeting en faveur des esclaves affranchis. — Condamnation des Evangiles annotés, *de Proudhon.*

Le discours de l'Empereur pour inaugurer la session législative de 1866 a été déjà commenté dans tous les sens. La promesse du prochain rappel de nos troupes du Mexique a eu un grand succès, proportionné à l'ardent désir qu'éprouve le pays tout entier de voir cesser au plus tôt une expédition qui s'explique tous les jours moins à notre esprit et dont la durée pourrait provoquer le plus dangereux conflit dans l'avenir. On a beaucoup remarqué la fermeté avec laquelle la convention de septembre est rappelée dans ses termes précis. A prendre à la lettre le texte du discours impérial, on n'y trouve sur ce sujet brûlant que la garantie du territoire pontifical contre les agressions du dehors, mais le pouvoir temporel de la papauté n'y est point explicitement placé sous la sauvegarde de la France. Le mot *temporel* brille par son absence. Nous ne voulons pas exagérer la portée de cette omission, mais si elle ne coupe pas court aux interprétations diverses de l'exégèse politique, elle dégage l'avenir.

Nous ne comprendrions pas que la France fît peser sur les destinées du peuple romain une menace tout ensemble vague et effrayante qui constituerait une sorte d'intervention morale permanente. Alors autant vaudrait ne pas rembarquer nos régiments. Rien au monde ne justifie la confiscation du droit d'un peuple, et les prétendus motifs religieux sont les moins acceptables de tous. Espérons que le catholicisme ne voudra pas imiter le pharisaïsme qui suspendait les lois naturelles dès qu'il s'agissait de servir les intérêts de la dévotion. Il appelait *corban* tout ce qui était voué au service de l'autel, quand même il se fût agi de l'argent vraiment sacré destiné à nourrir un père et une mère indigents. Quand ce mot était prononcé, tout devait fléchir. Que le parti catholique prenne garde de ne pas appliquer une formule semblable au peuple des Etats romains, sous prétexte que son asservissement est nécessaire au bien de la religion. Ce serait perdre l'empire des âmes pour un morceau de terre et justifier d'avance toutes les prétentions de la morale indépendante en

établissant une opposition tranchée entre le sentiment religieux et le sentiment du juste. Que les hommes de foi y fassent grande attention! Nous sommes tentés de les féliciter à ce point de vue de ce que le discours impérial ne contient aucune allusion directe au pouvoir temporel.

Nous sera-t-il permis d'exprimer notre tristesse sur ses conclusions? Ces conclusions ont été très bien résumées par le journal *la France*, quand il a dit que la tendance générale du discours d'ouverture est de substituer le plus possible les affaires à la politique. Tandis qu'il s'étend avec complaisance sur l'agriculture, le commerce, le développement des sociétés coopératives et qu'il ouvre des perspectives grandioses pour tout ce qui concerne cet ordre d'intérêts dont nous sommes loin de contester l'importance, il écarte comme prématurées les aspirations libérales qui appellent le progrès des libertés publiques. Et cependant le pays nous est représenté comme jouissant d'une paix profonde; la politique n'a plus ni un détenu ni un exilé. Certes, si jamais moment fut favorable pour couronner l'édifice, c'est bien celui que l'Empereur a caractérisé avec une satisfaction facile à comprendre. L'ajournement dans de telles conditions pourrait faire craindre un refus définitif. Voilà ce qui nous inquiète! Plus notre société se lance avec ardeur et fièvre à la poursuite des intérêts matériels, plus il est nécessaire qu'elle ne soit pas soustraite aux nobles luttes de la liberté. Le plus grave péril de l'avenir, c'est la formation d'une puissante démocratie matérialiste, qui serait la plus formidable machine de despotisme qui ait jamais pesé sur l'humanité. Ce péril s'aggrave tous les jours grâce aux avilissantes théories qui sont en circulation; l'air que nous respirons est lourd et corrompu. La liberté politique ne suffirait pas sans doute à l'assainir, mais le régime contraire aggrave le mal.

On ne sait pas tout ce qui couve de mauvaises et dangereuses passions sous le couvercle de fer qui pèse sur toute nation à qui l'on refuse l'usage viril des droits politiques et avant tout ce droit si nécessaire d'exprimer hautement et librement ses opinions par une presse affranchie. La sécurité sociale est aussi bien intéressée que la moralité à la pratique de la liberté. Tout le monde a remarqué le dernier mot du discours si ferme et si élevé sur l'intelligence souveraine qui préside à nos destinées. Evidemment l'auguste orateur a cru nécessaire d'évoquer le nom de Dieu, parce qu'il a été frappé de cette renaissance de l'athéisme à laquelle nous assistons. Hé bien! s'il y a un positivisme de la philosophie et de la religion qui élimine tout ce qui n'est pas sensible et tangible, il y a aussi un positivisme de la politique qui s'attache exclusivement au développement matériel des sociétés; il pourrait bien se développer au milieu de nous d'ici à quelques années. Une étroite solidarité existe entre les deux positivismes; le second est aussi bien dans l'air que le premier. Voilà pourquoi nous souhaitons si vivement que le pouvoir use une seconde fois de sa grande initiative pour nous ramener aux conditions normales

d'un pays libre. Nous sommes fort touchés à la pensée que le droit de réunion va recevoir une extension nouvelle pour les affaires commerciales, mais nous ne comprendrions pas qu'il fût encore refusé ou restreint quand il s'agit des affaires électorales ou religieuses. Nous espérons que, si l'autorisation préalable vient à disparaître pour la discussion des intérêts matériels, elle ne sera pas maintenue pour la prière et le culte. Il est de ces anomalies qui ne sauraient durer. Le chef de l'Etat s'est montré trop respectueux envers l'idée religieuse dans ce même discours pour lui infliger ce déshonneur d'être traitée en suspecte, au moment même où une latitude entière serait laissée aux discussions d'intérêt. Si, après la liberté des théâtres, nous avons la liberté des associations industrielles, il faut s'attendre à ce que nous obtenions bientôt la pleine liberté de la religion; sans compter les autres qui, grâce à Dieu, en sont inséparables. Nous nous rapprocherons ainsi de ce type de la constitution américaine que l'Empereur a placé devant nos yeux surpris; à part une analogie très secondaire concernant la responsabilité ministérielle, tout est contraste entre notre organisation et la grande république des Etats-Unis. Se figure-t-on l'étonnement que produirait au congrès de Washington un message présidentiel établissant que la constitution des Etats-Unis rappelle celle de 1852? Là-bas, chez ces demi-barbares dont nous avons fait si souvent la caricature, tous les droits de l'individu sont soustraits à la lourde main de l'Etat. L'Amérique du Nord est la terre classique de la décentralisation; tandis que nous autres, citoyens de l'Empire français, nous nous bornons à faire envie à l'Europe par la perfection de notre administration qui gère tous nos intérêts et pousse sa paternelle bonté jusqu'à diriger nos esprits dans les voies d'une saine politique. Otez de la constitution américaine cette protection des droits individuels et ce respect absolu des libertés politiques, et vous verrez dans quelle abjection et quelle servitude tomberait cette démocratie affairée, lancée à toute vitesse dans la voie des développements matériels, parce qu'elle a un continent immense à défricher et à exploiter. Nous avons d'autres emprunts à lui faire que celui d'un rouage secondaire. « L'abeille, dit spirituellement M. Prévost-Paradol, met à contribution plus d'une fleur; mais des espèces les plus différentes elle ne tire jamais que du miel; c'est à peu près ce que notre constitution a tiré des modèles les plus divers, cette essence d'autorité qui a encore besoin, pour nous satisfaire, d'être mêlée à quelque autre substance et tempérée dans une juste mesure. » Ce que nous avons à emprunter à l'Amérique, ce n'est pas la forme de son gouvernement, c'est l'esprit même de ses institutions, c'est ce respect scrupuleux de la conscience et de la pensée, c'est cette notion de l'Etat vraiment moderne et libéral qui en fait, non l'éducateur du peuple, mais son mandataire et le protecteur de la liberté, c'est surtout cet accord si bienfaisant entre une religion sérieuse, d'autant plus efficace qu'elle est moins asservie, et d'un invincible attachement aux libertés publiques.

Dans de telles conditions, on peut sans péril multiplier les merveilles de l'industrie et soumettre la nature avec toutes ses forces à la science qui enfante la richesse. On n'a pas à craindre alors que cette matière, que l'on s'imagine avoir domptée, ne devienne une servante maîtresse, en faisant prévaloir sur les plus nobles préoccupations du patriotisme ou de la religion les intérêts et les jouissances qui enferment l'âme dans le monde inférieur. Espérons que les débats de nos Chambres contribueront à ranimer l'esprit public qui n'est que trop endormi ou engourdi.

Depuis notre dernière chronique le père Hyacinthe a terminé ses conférences à Notre-Dame. On peut maintenant juger de l'œuvre prise dans son ensemble. Il nous semble que l'illustre orateur a fait bien de l'honneur aux récents organes de la morale indépendante. Ils ont beau avoir à leur service quelques-uns des journaux les plus en vogue, ils ne sauraient se piquer d'une originalité bien remarquable. La belle invention, en effet! Eliminer Dieu, renvoyer l'homme à lui-même, à lui seul, et tout ramener au respect du moi humain! Mais cette prétention existe dans l'humanité depuis qu'il y a des athées; cette morale qui se prétend indépendante de toute religion est au moins dépendante d'un système très connu et très ancien, et encore plus pratiqué que professé, c'est celui qui consiste à nier l'ordre divin et à enfermer l'homme dans les limites de la vie terrestre. Ce qui nous passe, c'est de voir les représentants de cette tendance, fort peu sublime, du moins ceux qui sont conséquents avec eux-mêmes et ont abjuré le théisme, se donner comme les champions de la dignité et de la grandeur de l'homme. Ils en sont venus à proscrire non-seulement la religion mais la métaphysique, la noble recherche des causes et des principes; ils se moquent de Platon et de Descartes tout autant que de saint Paul et de Pascal et ils prennent des airs superbes, parce qu'ils ne se soucient plus de l'infini. Il me semble que cette position intellectuelle réclame des sentiments plus modestes et qu'elle est plus digne de pitié que d'envie. La morale indépendante équivaut pour nous à la plus humiliante abdication de l'intelligence humaine. Quand celle-ci se coupe les ailes et renonce à s'élever vers les cimes, ce n'est pas le moment de pousser un cri de triomphe. J'avoue que, philosophiquement parlant, je suis confondu de la pauvreté de la morale indépendante.

Rien n'est plus incomplet que son fameux principe du respect de la personne humaine; d'abord il n'aboutit qu'à une morale négative; ensuite rien n'est au fond plus mal fondé, car si vous enlevez l'élément divin dans l'homme, vous n'avez plus en lui que le premier des animaux; il n'y a plus de distinction tranchée entre l'humanité et l'animalité. Je ne sais pas pourquoi une race inférieure ne serait pas traitée à la façon des animaux domestiques les plus rapprochés de nous. Je ne suis point rassuré pour les Papous. Après tout, pour les positivistes, tout en revient à la constatation d'un fait qu'ils n'ont pas le droit d'expliquer. Et ce fait ne résulte

pas de l'étude de l'histoire, car la valeur de la personne humaine a été plus souvent contestée qu'admise; j'en appelle à l'esclavage et au despotisme sous toutes ses formes. Donc ce prétendu principe moral n'a pas plus d'universalité qu'il n'a de sanction. La formule favorite de la morale indépendante n'est pas plus axiomatique qu'un dogme quelconque, et le reproche qu'elle fait aux idées religieuses et métaphysiques de ne pas obtenir un assentiment unanime se retourne contre elle.

Revenons au père Hyacinthe. Il a cherché à établir la solidarité de la morale et de la religion, en montrant que la morale implique trois choses: un agent responsable ou une personne, une loi, une fin. Or la notion de personnalité, celle de loi et celle de fin sont inséparables de la notion de Dieu. Il a montré ensuite, par un large développement historique, l'influence de la Révélation sur le développement moral de l'humanité, puis il s'est efforcé d'accabler ses auditeurs sous le sentiment de notre incurable faiblesse, dès que nous sommes aux prises avec les passions; il en a conclu à la nécessité du secours divin ou de la grâce. Enfin il a montré, dans sa dernière conférence, qu'entre la morale indépendante et la religion, ce qui était en cause, c'est la souveraineté même de Dieu. Ce plan ne manque pas de grandeur, nous lui faisons seulement le reproche d'être quelque peu artificiel; il ne se présente pas à l'esprit comme le plan nécessaire; il serait facile d'en imaginer un autre. Cette réflexion nous a souvent frappé en entendant ou en lisant les orateurs catholiques et spécialement Lacordaire. Ils usent de ce qu'on pourrait appeler une logique formelle appliquée du dehors au sujet, plutôt qu'elle n'en résulte comme son enchaînement naturel. C'est un moule préparé d'avance, et qui peut servir dans des cas divers. Notre seconde critique porte sur la méthode apologétique du célèbre orateur. Il fait appel, du moins dans sa démonstration proprement dite, aux facultés intellectuelles bien plus qu'aux facultés morales; il demande à la raison des évidences qu'elle ne fournit pas. Ce défaut est surtout apparent dans la seconde conférence, celle qui est consacrée à la notion de loi. Après avoir établi que la loi morale est innée à la conscience, l'orateur demande à la raison individuelle de lui révéler la raison générale, qui est pour lui Dieu même manifesté dans son Verbe. L'intelligence n'est pas contrainte de conclure avec lui; la démonstration n'est pas complète. Pourquoi ne pas demander la preuve décisive à la conscience morale qui venait d'être mise en cause avec tant de puissance? Elle nous révèle Dieu immédiatement. En effet très souvent elle nous commande ce que nous ne voudrions pas accomplir. Donc on ne saurait la confondre avec la voix de notre cœur, puisque celui-ci souhaiterait de se soustraire à ses exigences; elle est donc la voix d'un autre et d'un plus grand que nous, de Celui que réclament nos aspirations les plus intimes. La raison sans doute nous donne l'idée de Dieu, puisque ce n'est pas d'un monde limité qu'elle a tiré la notion d'infini; mais qu'est-ce que cette idée si vague

quand nous la comparons aux intuitions morales? L'apologétique catholique demeure beaucoup trop en dehors de la méthode de Pascal, si admirablement remise en honneur et en vigueur par notre Vinet: ce qui n'empêche pas le père Hyacinthe d'y revenir par des détours fréquents et de lui devoir ses plus puissants effets. Notre dernière critique porte moins sur l'orateur lui-même que sur sa position spéciale. Evidemment il est forcé sans cesse de s'arrêter sur la pente où le pousse son large et généreux esprit. Quand dans sa dernière conférence il s'efforçait de montrer que l'Eglise n'a jamais été ni théocratique, ni oppressive, il tenait une gageure impossible. C'est en vain qu'avec une franchise qui l'honore, il déclarait qu'il n'était pas en chaire pour défendre les abus de la force mise à tort au service de la vérité. Ces abus ne sont-ils pas le fond même de l'Encyclique de 1864, dernier chaînon d'une longue tradition d'oppression? La réfutation est trop facile pour que nous insistions. Nous ne connaissons pas de situation plus tragique que celle d'un noble cœur et d'un esprit libéral défendant contre l'incrédulité contemporaine la plus grande, la plus sainte des causes et se heurtant sans cesse à tout ce qui la complique dans une doctrine aussi inflexiblement arrêtée et aussi résolûment appliquée que le catholicisme. Dieu nous garde de triompher de ces difficultés vraiment terribles que rencontre toute apologétique rivée à un passé si lourd. Rien ne prouve mieux la nécessité d'un nouveau mouvement de réforme au sein de l'Eglise contemporaine.

Ces réserves faites, nous sommes heureux de rendre l'hommage le plus sincère et le plus cordial à l'orateur éminent que tout Paris a entendu dans la chaire de Notre-Dame. Son talent encore un peu inégal est très grand. Sa parole ample et lumineuse, sans être toujours d'une correction classique, jaillit à flots pressés; elle a la clarté philosophique et l'émotion communicative. Il n'est pas possible de montrer un respect plus vrai, plus touchant pour des adversaires. Jamais l'insulte n'a déshonoré ces lèvres éloquentes; l'orateur reconnaît ses alliés partout où le Dieu personnel est adoré. Le christianisme n'est pas renfermé pour lui dans les limites de son Eglise; n'a-t-il pas invoqué sous les voûtes de Notre-Dame le Dieu de Washington, de Lincoln et de Johnson, le Dieu qui a béni les étendards de l'Amérique « libre et chrétienne? » Il n'a pas hésité à appliquer au rôle du sacerdoce vis-à-vis des âmes pieuses ce mot du précurseur: « Il faut que le Christ grandisse et que je diminue! » Je ne crois pas que l'on ait souvent entendu des paroles comme les suivantes dans une cathédrale:

« Il y a des abus dans l'ordre religieux comme dans l'ordre purement humain. J'avoue que ces abus sont plus choquants là que partout ailleurs; on l'a dit avec raison : *Optimi cujusque pessima corruptio*, plus une chose est excellente, et plus sa corruption est détestable. Voyez le cadavre d'un végétal, comparez-le au cadavre d'un animal; la distance ne peut se mesurer... L'horreur qu'inspire en moi cette corruption des choses religieuses ne me poussera pas à la dissimuler. Je n'ai jamais com-

pris, pour ma part, l'histoire de l'Eglise à ce point de vue : insulter tout ce qui est au dehors, glorifier tout ce qui est au dedans. Si l'on entend par Eglise, la Jérusalem qui descend du ciel sur la terre, ah ! il faut tout glorifier. Jamais le dogme ne renfermera une erreur; jamais la discipline un désordre Mais l'Eglise, qui remonte de la terre au ciel, c'est vous et moi, ce sont les chrétiens et les prêtres; c'est tout ce qui est baptisé en Jésus-Christ. Eh bien ! cette Eglise est pétrie dans la chair, dans le sang et dans la boue d'Adam; elle est faite d'égoïsme, d'ambition, de toutes les passions humaines. Et si l'esprit de Dieu plane sur le chaos, le couve et le pénètre, c'est pour y réprimer, mais sans y détruire ici-bas l'esprit du mal. La faiblesse ou la perversité de l'homme ne prévalent jamais dans les choses essentielles de la doctrine, des mœurs et du gouvernement de l'Eglise; mais néanmoins elles résistent toujours, et elles laissent leur trace aux côtés secondaires. C'est pourquoi l'Eglise est *militante* au dedans comme au dehors d'elle-même. Je ne suis pas venu ici pour défendre les abus. Le chrétien se confesse, c'est donc qu'il est faillible, non par la grâce, mais par la nature qui est en lui; le prêtre se confesse; sur les hauteurs de la hiérarchie, l'évêque se confesse; le pape lui-même dépose la tiare, s'incline devant un de ses fils et dit : J'ai péché, j'ai péché, c'est ma faute et c'est ma très grande faute. Nous nous confessons tous, donc nous sommes tous pécheurs. Dans un grand concile où l'on traitait de la réforme de l'Eglise, un évêque appliquait à ces abus toujours rebelles ou toujours renaissants ces paroles de Jérémie que j'ose à peine répéter après lui, mais que l'auguste assemblée approuva : « *Curavimus Babylonem, et non est sanata.* Nous « avons travaillé à guérir Babylone, et Babylone n'a pas été guérie ! »

Pour donner une idée de la puissance de l'orateur quand il fait vibrer la corde du sentiment nous citerons le morceau suivant détaché de la quatrième conférence. L'orateur veut établir que la religion révélée est seule capable de donner à l'humanité la force nécessaire pour résister au mal.

« Le peuple ! digne objet des méditations du moraliste, du philanthrope et du chrétien ! Le peuple, c'est-à-dire les neuf dixièmes du genre humain ! à l'heure où je parle, il y a, à la surface de notre planète, environ un milliard de personnes humaines; sur ce nombre, neuf cents millions composent ce qu'on nomme le peuple. Le peuple, c'est le nombre, c'est la masse; c'est le vieux et large tronc de l'humanité. Le peuple, c'est la démocratie, mot redoutable et qu'il faut définir, parce qu'il est à la fois l'un des plus dangereux et l'un des plus féconds de notre âge. Qu'est-ce donc que la démocratie? est-ce la révolution radicale! sont-ce les grandeurs de l'intelligence, les grandeurs de la vertu, la hiérarchie sociale, prosternées devant la force du nombre ? Est-ce ce niveau brutal qui passe sur tout pour abaisser et broyer ! Ah ! cette fausse et perverse démocratie serait le dernier mot de la barbarie.

« Mais si la démocratie est l'ascension graduelle, pacifique, triomphante des masses laborieuses et souffrantes qui remplissent les campagnes et s'appellent les paysans, qui remplissent les cités et s'appellent les ouvriers; si c'est leur ascension à l'instruction plus complète, au bien-être plus étendu, à une moralité de plus en plus épurée et efficace, et, par une conséquence nécessaire et légitime, à une influence politique plus développée; si la démocratie est cela, nous sommes tous démocrates, non pas seulement parce que nous sommes les fils d'un siècle que nous ne renions pas, mais parce que nous sommes les fils de l'Evangile et que nous y croyons. Oui, quand je regarde le peuple, je me souviens de ce pieux disciple de saint Benoît, qui, passant par les campagnes, baisait avec respect la charrue du laboureur. Et moi, si je suivais l'élan de mon cœur, je baiserais les instruments féconds et les mains calleuses de ces ouvriers, créateurs des prodiges de l'industrie moderne, glorieux artisans de notre civilisation. Je regarde donc l'ouvrier, je regarde le peuple de France, le peuple de Paris, et je trouve dans ses rangs une merveille touchante, c'est la jeune fille, c'est l'ouvrière de vingt ans... Suivez-moi, montez à cette mansarde, étroite, abaissée, obscure.

« Cette jeune fille a reçu tous les dons de la nature. Pourquoi pas? Est-ce que le Dieu qui se plaît à revêtir le lis des champs d'une parure plus splendide que la robe de Salomon dans sa gloire, ne peut pas, à son gré, verser sur la fille du pauvre les grâces de l'esprit avec celles du corps ! Elle est belle, elle est bonne, elle est pure..., mais elle est pauvre. Elle travaille tout le jour dans sa triste mansarde, et bien avant dans la nuit sa lampe brûle encore; elle poursuit sa longue tâche; elle ravit le modeste, l'insuffisant salaire qui, souvent, laisse la fille de l'ouvrier entre les horreurs de la misère et les tentations du déshonneur. Cependant, avant que le dernier soleil se soit couché sur la grande ville, elle n'a qu'à regarder, elle verra une autre femme,

une jeune fille du peuple comme elle, sa compagne d'hier peut-être, passer dans un char étincelant, fière et parée comme une reine. — On dit, Messieurs, que c'est une des royautés du jour : je le croirais volontiers. Quand les sophistes règnent sur les intelligences, c'est que les courtisanes règnent sur les mœurs. La corruption de la pensée donne la main à la corruption des sens. L'ouvrière peut voir cela. Mais non ! Baisse les yeux, ô vierge, ne souille pas ton regard ; laisse passer la courtisane. Essuie tes larmes, reprends ton aiguille, ramène le sourire à tes lèvres et murmure, sans les séparer jamais dans ta pensée, ces trois mots : le devoir, le ciel après et puis Dieu, qui est le père du devoir et le bonheur du ciel !

« Voilà la morale efficace, la morale qui réalise la vertu et donne le bonheur ! »

Nous citerons enfin le début de la dernière conférence qui a le mérite de poser la question débattue avec autant de clarté que de puissance :

« Oh ! le beau spectacle que le présent prépare à l'avenir ! Jusqu'à présent, dans les luttes religieuses, on combattait un dogme par un dogme, et surtout on opposait entre elles les trois vérités capitales dont j'ai parlé : le Christ à l'Eglise et Dieu au Christ. Mais aujourd'hui, dans un accord plein de périls, j'en conviens, mais plein d'espérance aussi, dans un accord qui est en même temps l'opprobre et la gloire de ce siècle, les trois vérités sœurs, les trois vérités mères de la conscience, sont attaquées et défendues à la fois. Plus d'Eglise ! plus de Christ ! mais plus de Dieu non plus ! Qu'ils disparaissent tous les trois devant la souveraineté de l'homme ! Ce siècle est radical, parce qu'il est logique.

« Eh bien, nous tous penseurs, religieux de toutes les écoles, et surtout croyants de toutes les Eglises, penseurs du spiritualisme, croyants de la révélation, sans essayer des compromis absurdes et coupables, croyants ou rationalistes, possèdent, bien qu'à des degrés divers, la formule lumineuse, traditionnelle et progressive du genre humain.

« La question pratique se pose de même. Elle est posée entre la souveraineté de Dieu et la souveraineté de l'homme.

« Et s'il s'agit de la morale, la question pratique est posée sous sa forme la plus radicale entre la *morale religieuse* et la *morale indépendante*, entre la souveraineté de Dieu et la souveraineté de l'homme dans le domaine de la conscience, dans le domaine des mœurs qui en découlent, et dans le domaine des sociétés qui s'appuient sur les mœurs et se basent sur les consciences.

« Voilà la vraie question[1]. »

Ces citations suffisent pour justifier le grand et sérieux succès du père Hyacinthe. Pour notre part, sous la réserve des divergences d'opinion qui nous séparent loyalement, nous faisons les vœux les plus sincères pour que cette grande voix ne soit pas couverte de longtemps par les inimitiés sourdes et ardentes qu'elle n'a pas manqué de soulever dans le camp des intraitables et pour qu'elle retentisse au fond des cœurs, en traversant ce milieu mobile de l'esprit parisien amoureux de toute nouveauté, pour atteindre la conscience elle-même. Ah ! quelle bénédiction pour notre France si tout ce qui couve et circule d'aspirations généreuses sous cette parole émue pouvait éclore un jour au soleil de la liberté évangélique ! Quand la vieille Eglise de Rome entendra-t-elle de nouveau le cri de la réforme ? Il en serait temps, sous le poids séculaire de tant d'abus et en face de la crise radicale où le dix-neuvième siècle est engagé !

L'agitation a recommencé au sein de l'Eglise réformée de Paris avec plus de vivacité que jamais, à la suite d'un vote du consistoire proposant la mise à la retraite de M. le pasteur Martin-Paschoud avec une pension

[1] Nous avons emprunté ces citations au *Journal des Villes et des Campagnes*, qui a donné de nombreux extraits textuels des conférences du père Hyacinthe non encore publiées.

viagère de 6,000 francs. Cette résolution, maintenant soumise à M. le ministre des cultes, a ranimé les violents débats de l'année dernière. Il ne nous est pas possible d'entrer aujourd'hui dans l'appréciation détaillée d'une crise qui ne fait que commencer et se rattache à un grand conflit d'opinion dont on ne saurait prévoir l'issue. L'équité commande de tenir compte des raisons particulières qui ont motivé cette grave mesure à l'égard d'un pasteur qui n'a pu sur trente années fournir que deux ans d'un service actif complet et s'est refusé à proposer un suffragant acceptable par la majorité du conseil presbytéral dont il dépendait. Mais il est évident pour tout le monde que ce n'est pas tant pour son inactivité pastorale que pour son activité de polémiste et de chef du parti dit libéral que l'on demande sa retraite. Au fond cette affaire est un procès de doctrine, bien que le consistoire ait choisi un motif moins grave parmi ceux sur lesquels il pouvait se fonder. Cet acte rentre dans le plan poursuivi par la majorité évangélique de ce corps vénérable et qui consiste à reconstituer l'Eglise sur la base des croyances chrétiennes, en élevant une digue contre l'effroyable anarchie doctrinale qu'on voudrait faire passer pour l'idéal du protestantisme. On sait à quel point nous sommes d'accord avec cette tendance générale, nous qui ne pouvons comprendre l'Eglise que comme une société de croyants. Seulement nous sommes toujours plus convaincu que le remède aux désordres dont on se plaint à bon droit ne se trouvera pas dans les institutions actuelles de l'Eglise réformée. En face d'un suffrage universel, qui n'est limité par aucune condition sérieuse en fait de doctrine, la croyance eccésiastique dépend des hasards du scrutin, et les opinions divergentes se voient dans la triste nécessité d'en appeler à l'Etat à qui appartient le dernier mot. Cela n'est que trop patent dans le cas actuel. On n'a plus à considérer simplement le droit qui incombe à toute Eglise organisée d'une façon normale, comme du reste à toute société bien ordonnée, de repousser ce qui contredit ses données fondamentales; on s'embarrasse dans des questions douteuses de légalité administrative. Puis surtout on en est réduit à demander le contrôle et l'intervention du pouvoir civil dans des débats qui ne relèvent que de la conscience. C'est ce qui donne une gravité spéciale à l'affaire pendante; il ne s'agit plus d'une suffragance dont l'autorité religieuse dispose en pleine liberté, mais bien d'une charge pastorale à laquelle on ne peut toucher sans recourir au ministre des cultes. Une Eglise établie ne saurait sans péril suivre les pratiques d'une Eglise libre. Nous savons que le parti qui a obtenu la destitution d'Adolphe Monod est mal venu à se plaindre très haut d'une mesure qu'on ne saurait sans injustice comparer à celle que nous rappelons, mais ne lui fournit-on pas des armes dangereuses pour des revanches faciles à prendre ailleurs qu'à Paris? Supposez l'Eglise ramenée à son principe, à ses vraies conditions, je veux dire à la liberté qui fait sa force et sa dignité, le désordre disparaît de suite, les opinions incompatibles se séparent, la lutte intestine prend fin et les des-

tinées de la société religieuse ne dépendent plus d'un ministre ; pour tout dire, l'Eglise renaît, je ne dis pas telle ou telle Eglise particulière, mais celle que voulait Calvin, fondée sur la prédication fidèle de l'Evangile. La crise actuelle pousse invinciblement vers cette solution. Nous aurions été infidèles aux convictions de toute notre vie si nous n'avions pas tiré nos conclusions de ces affligeants débats dont nous aurons plus d'une fois encore à nous occuper.

La société des dames en faveur des nègres affranchis a provoqué un second meeting dans la salle Herz. On y a entendu, après l'éloquent et spirituel discours de M. Laboulaye qui le présidait, MM. Franck, Albert de Broglie, GrandPierre, Cochin, Chamoroso, secrétaire de la société abolitioniste de Londres, et Dhombres. Ces noms, à eux seuls, révèlent le caractère de la réunion. Un souffle libéral et religieux a animé tous les discours, dont quelques-uns ont produit une vive et bienfaisante sensation. Espérons que l'œuvre excellente recommandée par ces généreuses paroles va reprendre un nouvel essor et que la France tiendra à honneur d'apporter à l'Amérique une offrande digne d'elle et de la cause qu'il s'agit de soutenir.

La condamnation sévère dont a été frappé l'éditeur des *Evangiles annotés*, de Proudhon, nous inspire un regret très sincère. Certes, ce n'est pas que nous éprouvions le moindre intérêt pour ce triste livre, qui révèle une si grossière inintelligence du christianisme et qui est un brutal attentat contre ce qu'il y a de plus sacré; mais il suffisait de l'abandonner au jugement de la conscience publique ; on pouvait être assuré qu'il exciterait bientôt le dégoût. Au lieu de cela, on lui fait les honneurs d'une poursuite et d'une condamnation. On s'attaque ainsi à ce qui est rebutant, tandis que les blasphèmes élégants et raffinés circulent librement. Quand donc aura-t-on compris l'impuissance de la loi humaine pour atteindre et châtier les délits de la pensée? Ceux-ci dépendent d'une autre juridiction que celle des tribunaux ordinaires, et il importe extrêmement de ne pas mêler des juridictions aussi disparates.

E. DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction genérale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue des Grès, 11. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE RELIGIEUSE

FRANÇOIS Ier ET MÉLANCHTHON[1]

L'idée de rétablir l'unité dans l'Eglise chrétienne d'Occident préoccupait non-seulement ceux qu'animaient des vues despotiques, mais aussi des hommes généreux, libéraux. Par quel moyen y parvenir? disaient-ils. Les violents répondaient : par la force; mais les sages représentaient qu'on ne fait pas de l'union chrétienne à coups d'épée. Ceux qui s'occupaient de cette grande question résolurent d'examiner si l'on ne pouvait pas la résoudre au moyen de concessions mutuelles, et ils se mirent à l'œuvre, mais par des motifs et dans un esprit différents. Ils formaient trois catégories.

Il y avait alors partout en Europe de beaux esprits, issus de la Renaissance, qui ne voulaient ni des superstitions et des abus de Rome, ni des fortes doctrines et des préceptes sévères de la Réformation. Ils désiraient bien une religion, mais ils la voulaient plus facile, plus conforme (selon eux) à la raison. Entre Luther et le pape, ils voyaient Erasme; et cet écrivain si élégant, si *sage*, était leur docteur. L'Electeur de Saxe les appelle des *Erasmiens*. Or, ils croyaient qu'en fondant ensemble le papisme et le protestantisme, ils pourraient réaliser leur rêve.

Partout aussi se trouvaient des personnages, plus ou moins éminents, chez qui dominait le désir de maintenir l'Europe sous

[1] Ce morceau fait partie du nouveau volume que M. Merle d'Aubigné va publier incessamment. Toute recommandation serait inutile quand il s'agit d'une telle œuvre, si justement appréciée en Europe et en Amérique, et qui formera le plus imposant monument élevé à la Réformation. (*Réd.*)

cette tutelle de la papauté qui avait duré tout le moyen âge; ils appréhendaient d'inouïes perturbations si cette autorité suprême venait à cesser. A leur tête, en France, était le roi. François Ier avait aussi un but plus intéressé; il voulait unir les protestants et les catholiques, par intérêt politique, parce qu'il avait besoin de Rome en Italie pour y reconquérir la prépondérance, et des protestants en Allemagne pour abaisser Charles-Quint. A cette classe appartenait plus ou moins Guillaume Du Bellay, conseiller du roi et son bras droit en diplomatie. L'un et l'autre étaient, quant à la doctrine, du côté d'Erasme, mais quant au point de vue ecclésiastique, tandis que le prince tenait à une domination papale modérée, le ministre eût préféré un régime encore plus libéral.

Enfin il y avait, surtout en Allemagne, quelques chrétiens évangéliques, qui consentaient à accepter la forme épiscopale, et même la primauté d'un évêque, dans l'espoir d'obtenir la transformation de la doctrine et des mœurs de l'Eglise universelle. Mélanchthon à Wittemberg, Bucer à Strasbourg, et le professeur Sturm à Paris étaient les hommes les plus marquants de cette école. Mélanchthon allait plus loin que ses collègues. Il croyait la grande évolution qui s'accomplissait alors salutaire, nécessaire même; mais il demandait qu'elle fût limitée, dirigée. Les siècles antérieurs avaient élaboré certains résultats qui devaient, selon lui, être transmis aux siècles à venir, et il s'imaginait que, si l'on pouvait engager le pape à recevoir l'Evangile, ce despote des jours d'autrefois pourrait être encore utile à l'Église. Un autre intérêt, plus pressant encore, animait ces hommes pieux; il fallait sauver les victimes du fanatisme, éteindre les bûchers. Les sanglantes et solennelles exécutions qui avaient eu lieu sur les places de Paris, le 21 janvier 1535, en présence du roi et de la cour, avaient répandu au loin une indescriptible horreur. On eût dit que ces esprits généreux pressentaient les misères de la France, les champs de bataille inondés de sang, la nuit de la Saint-Barthélemy toute frémissante de meurtres, le son lugubre de la grande cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, et voyaient défiler ces bandes de fugitifs que la révocation de l'édit de Nantes devait disperser par toute la terre.

Un trait commun caractérisait ces trois classes. Ceux qui les composaient étaient en général d'un esprit accommodant, d'un commerce facile, disposés, pour atteindre leur but, à sacrifier quelque chose de ce qu'ils croyaient vrai. Mais il y avait en Europe, du côté de Rome, des papistes inflexibles, et du côté de la Réforme, des protestants décidés, qui mettaient la vérité

au-dessus de l'unité, et qui étaient résolus à tout faire « pour que le dépôt que Dieu leur avait confié ne périt pas par leur lâcheté, ou ne leur fût pas enlevé à cause de leur ingratitude. »

Les fameux *placards*, affichés dans la capitale et par toute la France dans une nuit d'octobre 1534, avaient porté le trouble dans la compagnie des pacifiques; ils avaient cru voir une torche mettre tout à coup le feu à la maison, où ils s'étaient tranquillement assis pour réconcilier Rome et la Réformation. « Cet acte séditieux agite le royaume et nous expose aux plus grands dangers, » écrivit, de Paris, Sturm à Mélanchthon. « Les auteurs de ces placards sont des esprits fanatiques, des hommes rebelles qui répandent des opinions pernicieuses et qu'il faut châtier, » écrivit Mélanchthon lui-même à l'évêque de Paris. Mais en même temps, les plus énergiques des protestants allemands, indignés de la cruauté de François Ier, refusaient de s'unir à un prince qui faisait brûler leurs frères. Le roi de France avait formé le plan d'un congrès, destiné à rétablir la paix dans la chrétienté; mais une main imprudente avait mis le feu aux poudres, et tous les amis de la paix avaient été remplis d'effroi et de trouble; il n'y avait partout, depuis lors, que récriminations, reproches et discordes.

François Ier reconnut que, si son projet était près d'échouer, c'était à sa violence qu'en était surtout la faute; il entreprit donc de raccommoder ses affaires, qu'il avait si imprudemment gâtées. Il écrivit dès le 1er février aux princes évangéliques de l'Empire, les assurant qu'il n'y avait aucune ressemblance entre les protestants allemands et les *hérétiques* français, ses victimes. L'auteur des estrapades du 21 janvier le prend sur un ton haut, comme s'il était l'innocence même.

« On m'insulte en Allemagne, dans tous les lieux de réunion, dit-il, et même dans les banquets. On dit que des gens en habit turc se promènent librement dans toutes les rues de Paris, mais que nul n'ose y paraître en habit germain. On affirme que les Allemands, sans distinction, y sont regardés comme hérétiques, et saisis, torturés, mis à mort. Nous croyons devoir répondre à ces calomnies. Au moment où nous étions sur le point de nous entendre avec vous, des furieux, des fous se sont efforcés de renverser notre œuvre. Je préfère ensevelir dans les ténèbres les paradoxes qu'ils ont avancés; je répugne à les placer devant vous, princes illustres, et à les étaler ainsi au grand jour sous la voûte céleste. Je me contente de dire que vous-mêmes vous les auriez voués à l'exécration. J'ai voulu empêcher que cette peste s'étendît dans toute la France, mais aucun Allemand n'a été mis en prison. Les hommes de votre nation, des princes, des nobles, continuent à être gracieusement reçus à ma cour; et quant aux étudiants, marchands et ouvriers allemands qui travaillent dans mon royaume, je les traite comme mes propres enfants. »

Cette lettre produisit quelque effet; il y eut une réaction au delà du Rhin. Mélanchthon reprit ses projets d'union.

. . . . . .

Clément VII étant mort de la tristesse que lui causait un avenir où il ne découvrait que des mécomptes et des douleurs, le roi de France se regarda dès lors comme affranchi des promesses faites à l'oncle de Catherine. Bientôt le choix du Sacré-Collége lui donna encore plus de liberté. Alexandre Farnèse qui, sous le nom de Paul III, succéda à Clément, était un homme du monde; il avait étudié à Florence dans les fameux jardins de Laurent de Médicis, et avait vécu dans le désordre dès sa jeunesse. Enfermé une fois, par le commandement de sa mère, au château Saint-Ange, il profita du moment où la procession de la Fête-Dieu attirait l'attention des geôliers, pour se sauver par la fenêtre, au moyen d'une corde. Quoiqu'il eût un fils et une fille naturels, il avait été fait cardinal, et dès ce moment, il n'avait cessé de porter les yeux sur la tiare. Il l'obtint enfin à l'âge de soixante-sept ans et déclara qu'il suivrait dans les affaires religieuses de tout autres principes que ses prédécesseurs. Cet homme, qui avait tant besoin de réforme pour lui et sa famille, n'était préoccupé que de réformer l'Eglise. Ce ne sera plus seulement un roi de France, mais un pape de Rome qui fera des avances à Mélanchthon. Léon X a légué le schisme à la chrétienté; Paul III entreprend de lui rendre l'unité, et prétend acquérir ainsi une plus grande gloire que celle de Médicis. Il promit aussitôt un concile aux ambassadeurs de Charles-Quint, et, quatre jours après son élection, il annonça ses intentions en plein consistoire. « Je veux une réforme, dit-il, mais avant de nettoyer l'Eglise universelle, il faut d'abord balayer la cour de Rome, » et il nomma une congrégation pour rédiger un projet de réformation. Fier de son habileté, il croyait que tout lui serait facile, et triomphait déjà, dans son esprit, des Allemands, à ses yeux si grossiers, et des Suisses, selon lui si barbares. François I^er^, satisfait de ces dispositions du pape, n'ignorait pas d'ailleurs qu'il y avait des moyens particuliers de s'entendre avec lui. Le premier secrétaire de Sa Sainteté, Ambrosio, homme influent, aimait beaucoup les cadeaux. Un personnage qui avait besoin de ses bons services lui ayant donné soixante bassins en argent avec autant d'aiguières : « Comment se fait-il, dit quelqu'un, qu'ayant tant de bassins à se laver les mains, il n'ait pourtant jamais les mains nettes? »

. . . . . .

En 1435, le parti catholique modéré voyant des chances de succès, soit à Paris soit à Rome, résolut de faire un pas mar-

qué en avant et d'appeler Mélanchthon en France. La proposition en fut faite à François Ier, et tous les hommes de cette opinion l'appuyèrent. Ils savaient que Mélanchthon était appelé « le maître de l'Allemagne, » et ils pensaient que, s'il venait en France, il se concilierait tous les partis par la culture de son esprit, par sa science, sa sagesse, sa piété, sa douceur. Un seul homme, s'il paraît au bon moment, suffit quelquefois pour donner à toute une époque, à tout un peuple, une direction nouvelle. « Ah ! sire, » disait à François Ier un noble français, savant, zélé, qui connaissait l'Allemagne et avait goûté l'Evangile, le sieur Barnabas Voré de la Fosse, « si vous connaissiez Mélanchthon, sa droiture, son érudition, sa modestie ! Je suis son disciple, je ne crains pas de vous le dire. Au milieu de tous ceux qui, de nos jours, ont la réputation de la science et la méritent, il est le premier. »

Ces démarches ne furent pas inutiles ; François Ier trouvait les prêtres bien arrogants et bien criards. Son despotisme le faisait pencher du côté du pape ; mais son amour des lettres et son dégoût des moines l'inclinait de l'autre. Il crut alors pouvoir satisfaire à la fois ces deux inclinations. Tout occupé de l'effet du moment et inattentif aux conséquences, il passait rapidement d'un extrême à l'autre. Il s'était jeté à Marseille dans les bras de Clément VII, maintenant il résolut de tendre la main à Mélanchthon. « Eh bien, dit-il, puisqu'il diffère si fort de nos rebelles, qu'il vienne, je serai ravi de l'entendre. » Ce fut une grande joie parmi les pacificateurs : « Dieu a vu l'affliction de ses enfants et entendu leurs cris, » s'écria Sturm. François Ier ordonna à de la Fosse de se rendre en Allemagne pour presser lui-même Mélanchthon.

Un roi de France, invitant un réformateur à venir lui exposer ses vues, était quelque chose de fort nouveau. Les deux principaux obstacles qui arrêtaient la Réformation semblaient alors éloignés. Le premier était le caractère des réformés en France, la fermeté exclusive de leurs doctrines, la rigueur de leur morale. Or c'était *Mélanchthon*, le doux, le sage, le tolérant, le savant, l'humaniste, qui devait entreprendre l'œuvre. Le second obstacle était la légèreté et l'opposition de François Ier ; or c'était ce prince même qui faisait les avances. Il y a des heures de grâce dans l'histoire de l'humanité, et cette heure unique semblait arrivée. « Dieu qui gouverne les tempêtes, » s'écriait Sturm, « nous montre un port qui va devenir notre refuge. »

Les amis de l'Evangile et des lumières se mirent donc à l'œuvre. Il s'agissait de persuader Mélanchthon, l'Electeur, les protestants de l'Allemagne ; ce qui pouvait être difficile. Mais

les médiateurs ne reculèrent pas devant les obstacles; ils dressèrent de bonnes batteries; ils tendirent les cordes de leur arc et firent un grand effort pour emporter la place. Sturm surtout ne s'y épargna pas. Les cours libres qu'il donnait au Collége royal, ses expositions de Cicéron, sa logique, qui, au lieu de préparer ses disciples à de stériles disputes, — Pierre Ramus était du nombre, — développait et ornait leur esprit, rien ne pouvait l'arrêter. Sturm n'était pas seulement un homme éclairé, un humaniste, appréciant le beau dans les productions du génie, il sentait profondément la divine grandeur de l'Evangile. Les lettrés, surtout en Italie, étaient souvent alors négatifs quant aux choses de Dieu, légers quant à la conduite, sans force morale, et par conséquent incapables d'exercer une influence salutaire sur leurs contemporains. Tel n'était pas Sturm; et tandis que ces beaux esprits faisaient briller inutilement dans les salons les mille facettes de leur intelligence, cet homme éminent avait une foi et une vie chrétiennes; il s'appliquait à cultiver ce qu'il y a de plus élevé, et, durant sa longue carrière, il ne cessa d'éclairer ses contemporains.

« L'avenir du protestantisme est entre vos mains, écrivit-il à Bucer; votre réponse et celle de Mélanchthon décideront si les évangéliques doivent jouir de la liberté, ou subir les plus cruelles persécutions. Quand je vois François Ier méditer le renouvellement de l'Eglise, je dois reconnaître que Dieu incline le cœur des rois. Je ne doute pas de sa sincérité; je ne vois point en lui de desseins cachés, de mobiles politiques; quoique Allemand de naissance, je ne partage pas à son égard les soupçons de mes compatriotes. Le roi, j'en suis convaincu, veut faire ce qui est en son pouvoir pour réformer l'Église et pour donner la liberté de conscience aux Français. »

Tel était alors l'espoir des esprits les plus généreux et le but de leurs travaux.

Sturm, voulant faire tout ce qui était en son pouvoir pour donner à la France cette liberté et cette réformation, écrivit à Mélanchthon lui-même. C'était l'homme qu'il fallait gagner; il y mit tout son cœur.

« Combien la pensée que vous viendrez en France me réjouit, lui dit-il. Le roi parle beaucoup de vous, il loue votre intégrité, votre science, votre modestie; il vous met avant tous les savants de notre époque, il a déclaré qu'il était *votre disciple*. Quand je pense aux flammes dévorantes qui ont consumé tant de nobles vies, je verse des larmes; mais quand j'apprends que le roi vous appelle pour aviser au moyen d'éteindre ces feux, alors je reconnais que Dieu porte avec amour ses regards sur les âmes que visitent d'inouïes calamités. Chose étrange! la France vous réclame à l'heure même où notre cause y est attaquée avec ardeur. Le roi qui, au fond, a un bon caractère, aperçoit dans la vieille cause tant de

défauts, et dans celle qui s'appuie sur la vérité tant d'imprudence, qu'il s'adresse à vous pour trouver un remède à ces deux maux. O Mélanchthon, voir votre face, ce sera voir notre salut! Venez, au milieu de nos violentes tempêtes, et montrez-nous le port. Un refus de vous tiendrait vos frères suspendus au-dessus des flammes. Ne vous inquiétez ni des empereurs ni des rois; ceux qui vous invitent sont des hommes qui se débattent contre la mort. Mais ils ne sont pas seuls : la voix de Christ, la voix de Dieu même vous appelle. »

La lettre est datée de Paris, 4 mars 1535.

Les saintes Ecritures, lues partout où la Réforme avait pénétré, avait ranimé dans les cœurs les sentiments de la véritable unité et de la charité chrétienne. Ces cris de détresse ne pouvaient manquer d'émouvoir les protestants de l'Allemagne; Bucer, appelé comme Mélanchthon, se préparait à partir. « Les Français, disait-il, les Allemands, les Italiens, les Espagnols et les autres peuples, qui sont-ils?... Tous sont nos frères en Jésus-Christ. Ce n'est pas tel ou tel peuple seulement, ce sont tous les peuples, que le Père a donnés au Fils. Je suis prêt, écrivit-il à Mélanchthon, préparez-vous au départ. »

Que fera Mélanchthon? C'était la question. Plusieurs avaient espéré, même en Allemagne, que la France se mettrait à la tête du grand renouvellement de l'Eglise. Ses rois, en particulier Louis XII, n'avaient-ils pas souvent tenu tête à Rome? L'université de Paris n'avait-elle pas été la rivale du Vatican? N'était-ce pas un Français qui, le premier, une croix à la main, avait soulevé l'Occident pour marcher à la conquête de Jérusalem? Plusieurs croyaient que, si la France se transformait, toute la chrétienté se transformerait avec elle.

Il ne fallait pas seulement ouvrir les bras pour recevoir la France, il fallait aller la chercher.

Mélanchthon le comprit et se mit à l'œuvre. D'abord il écrivit à l'évêque de Paris afin de le gagner à l'union proposée, en lui représentant que l'institution épiscopale devait être maintenue. Le docteur ne doutait pas que, même sous cette forme, la conscience croissante de la vérité et de la justice, la force vive de l'Evangile, que l'on voyait partout éclore et grandir, ne gagnassent à la Réformation le peuple de saint Bernard et de saint Louis.

« La France, écrivit-il à l'évêque de Paris, est comme la tête du monde chrétien. L'exemple du peuple le plus éminent peut exercer sur tous les autres une grande influence. Si la France est décidée à défendre avec énergie les vices actuels de l'Eglise, les hommes de bien de tous pays verront s'évanouir leurs plus chers désirs. Mais j'ai un meilleur espoir; la nation française, je le sais, a un zèle remarquable pour la piété. Tous tournent les yeux vers nous; tous nous conjurent, non-seulement par leurs vœux, mais par leurs larmes, d'empêcher que les saines études soient étouffées, et la gloire du Christ ensevelie. »

Le même jour, 9 mai 1535, Mélanchthon écrivit à Sturm :

« Je ne me laisserai arrêter ni par des liens domestiques, ni par la crainte du danger. Il n'y a pas de grandeur humaine à laquelle je ne préfère la gloire de Christ. Une seule pensée m'arrête ; je doute de pouvoir faire quelque bien; je crains qu'il ne soit impossible d'obtenir du roi ce que je regarde comme nécessaire à la gloire du Seigneur et à la paix de la France. Si vous pouvez dissiper ces appréhensions, je vole en France, sans qu'aucune prison ne m'effraye. Il ne nous faut chercher que ce qui convient à la France et à l'Eglise. Vous connaissez ce royaume. Prononcez. Si vous croyez que je fasse bien d'entreprendre le voyage, je pars. »

La lettre de Mélanchthon à l'évêque de Paris ne fut pas sans effet. Ce prélat venait d'être nommé cardinal ; mais cette dignité ne diminuait en rien son désir de rétablir l'unité et la vérité dans l'Eglise; et elle lui donnait au contraire de nouvelles forces pour réaliser ce grand projet. La Réforme s'approchait. Ravi du sentiment que lui exprimait le *maître* de l'Allemagne, il communiqua sa lettre à ceux qu'elle pouvait intéresser ; sans aucun doute au roi. « Il n'y a pas un de nos hommes de France à qui la manière de voir de Mélanchthon ne soit très agréable, disait-il; pour ce qui me regarde, elle l'est au-dessus de tout ce que l'on peut dire. » Il en fut de même de son frère Guillaume. Tandis que le cardinal de Paul III désirait surtout l'union avec Mélanchthon dans le but d'obtenir une réforme sage et pieuse, le conseiller de François I^er^ voulait, tout en laissant au pape son autorité spirituelle, rendre la France, quant à la politique, indépendante de Rome. Les deux frères s'unirent pour demander au roi de faire venir l'ami de Luther. De la Fosse se joignit à eux et à tous les amis de la paix pour conjurer le roi de donner au docteur de l'Allemagne une preuve de sa bonne volonté. « Il viendra si vous lui écrivez, disait-on. »

François I^er^ se décida, et au lieu de s'adresser au souverain dont Mélanchthon dépendait, le superbe roi de France écrivit au simple docteur de Wittemberg. Ce n'était pas dans l'ordre ; et, si ce monarque avait écrit à l'Electeur, cette démarche eût pu avoir des conséquences fort utiles; non pas tant parce que la susceptibilité de ce prince n'eût pas été blessée, mais parce que les raisons que pouvait donner ce monarque, assisté des Du Bellay, auraient convaincu peut-être un prince aussi ami de l'Evangile et de la paix que l'était Jean-Frédéric. Les règles de la diplomatie sont bonnes à quelque chose. Voici la lettre du roi de France au savant docteur ; elle porte la date du 23 juin 1535 :

« François, par la grâce de Dieu, roi des Français, à notre cher Philippe Mélanchthon, salut.

« Il y a déjà quelque temps que j'ai appris de Guillaume Du Bellay, mon chambellan et mon conseiller, le zèle avec lequel vous vous efforcez d'apaiser les altercations que la doctrine chrétienne a fait naître. J'apprends maintenant par la lettre que vous lui écrivez, et par Voré de la Fosse, que vous êtes très disposé à venir vers nous, pour conférer avec quelques-uns de nos docteurs les plus distingués sur le moyen de rétablir dans l'Eglise cette sublime harmonie qui est le premier de tous mes désirs. Venez donc, soit avec un caractère officiel, soit en votre nom particulier; vous me serez très agréable et vous éprouverez, dans l'un ou l'autre cas, l'intérêt que je porte à la gloire de votre Allemagne et à la paix de l'univers. »

. . . . . .

Toutefois François Ier, ne voulant pas épouvanter la cour de Rome et désirant empêcher qu'elle intervînt et ne cherchât à troubler et entraver l'affaire, appela le cardinal Du Bellay peu avant son départ et lui dit :

« Vous ferez comprendre au saint-père que j'envoie votre frère aux protestants d'Allemagne pour prendre d'eux ce qu'il pourra, et le plus avant qu'il pourra; tout au moins pour les réduire jusques à consentir et avouer la puissance du pape, comme chef de l'Eglise universelle. Quant à la foi, religion, cérémonies, institutions et doctrines, il en tirera, sinon ce qu'il conviendrait d'en tirer, au moins ce qui raisonnablement se pourra tolérer, en attendant la décision du Concile... Les choses étant ainsi conduites, lors pourra notre saint-père, vivement et gaillardement, faire l'indication du Concile au propre lieu de Rome, et demeurera son autorité sûre et fleurissante; car si les ennemis du saint-siége ont une fois rentré leurs cornes en Allemagne, ils feront de même en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse et en Danemark. »

La pensée de François Ier ressortait clairement de cette instruction. La seule chose qu'il tînt à conserver, c'était la puissance du pape. Quant à la religion, aux cérémonies, aux doctrines, on cherchera à s'entendre; on en aura *ce qu'on pourra ;* mais il faut faire rentrer les *cornes*, les libres allures des protestants. Le roi se déclarait satisfait pourvu que les peuples de l'Europe continuassent à défiler sous les fourches caudines de la puissance romaine.

Le roi ne tarda pas à montrer quelle était sa vraie intention, à quel rapprochement devrait travailler un concile, si, ce qui était fort douteux, on parvenait à en réunir un. Le 20 juillet, l'évêque de Senlis, son confesseur, invita la Sorbonne à désigner dix ou douze de ses théologiens pour conférer avec les réformateurs. Si une bombe fût tombée au milieu de la Faculté, elle n'y eût pas causé tant d'effroi. « Quelle

proposition inouïe! » s'écrièrent les docteurs, « est-ce une plaisanterie, est-ce une insulte?... » Pendant deux jours ils furent en séance. « Eh bien, oui, nous nommerons des députés, dit l'assemblée; « mais ce sera pour faire remontrance au roi... » — « Sire, dirent hardiment ces délégués, votre proposition est parfaitement inutile et souverainement dangereuse. Inutile, car les hérétiques ne veulent entendre parler que de l'Écriture sainte. Dangereuse, car les catholiques, qui sont faibles dans la foi, pourront être pervertis par les objections des hérétiques... Que les Allemands nous communiquent les articles sur lesquels ils ont besoin d'instruction, nous la leur donnerons volontiers; mais on ne discute pas avec les hérétiques. Si nous nous rencontrons avec eux, ce ne peut être que comme leurs juges. Il est de droit divin et humain de retrancher du corps les membres corrompus. Si tel est le devoir de l'Etat contre des assassins, combien plus l'est-il contre des schismatiques, qui perdent les âmes par leur rébellion. »

Ces mouvements divers n'avaient pas lieu en cachette; il en était question dans toute la ville et fort au delà. Ce qui amusait le plus les esprits éclairés, c'était la peur que les docteurs de la Sorbonne avaient de parler. Les remarques ne manquaient pas à cet égard. « Il ne faut pas gazouiller, babiller beaucoup de l'Evangile; mais il est trop absurde, quand quelqu'un s'enquiert de notre foi, que nous ne mettions rien pour la défense d'icelle. Traitons en paix et douceur les mystères de Dieu; se taire, c'est une nonchalance et une lâcheté dignes des moqueries des infidèles. » — Vraiment, dit Marot, en apprenant la réponse de la Sorbonne,

Je ne dis pas que Mélanchthon
Ne déclare au roi son advis;
Mais de disputer vis-à-vis...
Nos maîtres n'y veulent entendre!

MERLE D'AUBIGNÉ.

LITTÉRATURE

—

MONTAIGNE ET PASCAL

ETUDES SUR LES MORALISTES FRANÇAIS, par M. Prévost-Paradol.

Chercher dans l'étude sérieuse des choses passées une belle retraite où n'arrivent ni les bruits du dehors ni l'écho des luttes journalières; vivre au milieu des morts illustres, leur demander des enseignements de patience, de modération; s'élever, par la contemplation de ce qui est grand et éternel au-dessus des misères et des vaines agitations de l'heure présente, n'est-ce pas le plus doux charme de la vie intellectuelle? — C'est sans doute une joie ou une consolation de ce genre qu'a cherchée M. Prévost-Paradol dans le commerce des grands écrivains qu'on est convenu d'appeler les *moralistes français*, et qui représentent, en effet, d'une manière parfaite l'esprit et le génie de notre nation appliqués à l'observation du cœur humain.

Montaigne, La Boétie, Pascal, La Rochefoucauld, Labruyère, Vauvenargues, voilà les beaux génies souvent consultés auxquels le brillant polémiste est venu demander, après tant d'autres, les leçons de la sagesse. Il a fait comme l'abeille, butinant son miel ici et là, recueillant le suc des plus belles fleurs, et de cette étude assidue et pénétrante des hommes les plus distingués, des questions les plus hautes, est sorti un petit livre plein d'équité, de raison et de grâce sévère.

Ce n'est point à vrai dire un livre; c'est plutôt une série d'études complètes mais indépendantes les unes des autres et n'ayant d'unité visible que la forte et fine personnalité de l'auteur.

Ce qui frappe le plus dans ces pages trop courtes, c'est la justesse du ton, la sobriété des jugements, l'expression toujours vraie, la pensée constamment élevée, une facilité sans égale à saisir les nuances, une langue classique, ferme et précise. Eh bien! j'ose à peine l'avouer : je préférerais une allure plus vive, fût-elle moins pure. Cette langue si belle est-elle bien celle de notre temps? N'y a-t-on pas comme le sentiment d'un effort, d'une difficulté vaincue? Cette modération même qui tient une balance si juste et pose avec tant de tact les limites équitables de la spéculation, qui craint de s'engager trop avant dans la discussion des principes, répond-elle bien aux ardentes préoccupa-

tions de notre temps? — Certes, je comprends M. Prevost-Paradol. Fatigué des luttes de la presse, il s'est dit : Allons chercher la paix dans le domaine sérieux des recherches désintéressées. — Hélas ! la paix n'est pas plus là qu'ailleurs. Aujourd'hui, tout ce qu'on touche brûle, toute question passionne, va directement au centre de la vie, et il faut bien que nous y attachions notre cœur.

Je ne sais trop à laquelle de ces études il faut donner la préférence, car elles semblent toutes réussies et parfaites autant par ce qu'elles disent que par ce qu'elles livrent à la pensée et à la méditation du lecteur; mais comme, de nos jours, les préoccupations purement littéraires n'ont plus le privilége de captiver les esprits, chacun relira les pages consacrées à Montaigne et à Pascal, non qu'elles soient supérieures au reste du volume, mais parce qu'elles soulèvent en passant le problème qui domine tous les autres, le problème de la certitude.

Montaigne et Pascal ! Il n'y a entre ces deux hommes nulle parenté d'esprit; il est même difficile de concevoir deux natures plus dissemblables. Ils n'ont ni recherché ni aimé la même chose ; ce sont les représentants de deux mondes différents qu'un abîme sépare. D'où vient donc que la pensée de l'un éveille presque nécessairement la pensée de l'autre? C'est que tous deux, ils ont retourné dans tous ses sens cette éternelle question de la certitude humaine; tous deux, dans cette recherche, ont apporté une égale sincérité ; tous deux, déployant le fond de leur âme, ont abouti, bien que par des voies différentes, à la même conclusion désespérante que tout effort de l'esprit pour arriver à la possession de la vérité est absolument vain. Seulement Montaigne s'est arrêté au doute universel comme à la condition de notre pauvre vie humaine, tandis que Pascal, en proclamant l'incertitude de toute connaissance et de toute sagesse, n'a fait, au fond, que de nous donner un commentaire émouvant de ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Puisque par sa sagesse le monde n'a point connu Dieu, il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient, par la folie que nous prêchons. »

Douter nous est aussi naturel que manger et dormir ; douter, n'est-ce pas le dernier terme de toute recherche, la dernière raison de notre raison? — Peu d'hommes se fixent en haut ou en bas, c'est-à-dire dans la science ou dans l'ignorance ; et, l'on a beau s'en défendre, le mot suprême de toute sagesse sera toujours le terrible mot de Montaigne : « Que sais-je? » — Non, il n'y a rien de certain, rien de solide, rien qui tienne ni dans notre esprit ni dans notre cœur. Tout n'est qu'illusion et que

chimère. Ces belles certitudes, qui nous semblent si fermes quand nous n'avons qu'en faire, s'évanouissent alors que nous en avons besoin dans la vie pratique. Au bout de tout, nous ne trouvons que nous-mêmes, un pauvre moi bien vide et bien misérable.

Ainsi, tout homme qui réfléchit et analyse les sources naturelles de la connaissance arrive forcément à cette dernière étape, par un chemin de douleurs où à chaque pas une illusion s'envole, une ruine se fait. Douter, c'est la dernière sagesse ; hélas ! est-ce sagesse encore? — Voilà où nous arrivons tous ; mais nous y arrivons le cœur révolté, protestant contre l'inévitable terme où toute pensée aboutit, vaincus mais non soumis, et trouvant en nous-mêmes, comme dernier fonds, une invincible répugnance à accepter l'incertitude comme la condition de notre vie.

Soupirer après la certitude par un indomptable besoin de la conscience et de l'intelligence, la poursuivre et ne jamais l'atteindre ; se sentir fait pour la vérité et ne rencontrer que le doute, cela est si misérable que nul ne saurait en prendre son parti. Et ne croyez pas que cette obsession soit un état particulier à certaines âmes. Non ; elle est si naturelle, si humaine que personne n'y échappe entièrement. Si les frivolités ou les divertissements nous en détournent pour un temps, les peines de la vie présente, les afflictions, l'isolement, les infirmités, les premières atteintes de la vieillesse, les approches de la mort, tout, en un mot, nous y ramène comme à notre vraie nature. Cette peine de l'esprit, si pleine de douleurs pour quelques privilégiés, les hommes charnels l'éprouvent eux-mêmes aux heures où le cœur replié cherche à s'appartenir et à se posséder. C'est que tout homme a faim et soif de certitude, et telle est notre faiblesse naturelle que ni le monde, ni les plaisirs, ni la conscience, ni le retour sur nous-mêmes ne sauraient nous la donner.

Eh bien, cette douleur, si poignante chez Pascal, qu'elle est presque l'unique source de son éloquence, cette douleur commune à tous, le grand-maître du scepticisme, Montaigne, ne la connaît point, ne l'éprouve point. Le doute dans son esprit n'est pas à l'état de théorie, mais à l'état, si l'on peut dire ainsi, de nature et de tempérament. Son intelligence naturellement oscille et ne se fixe jamais. Ce qui est effrayant en lui, c'est que le doute lui est aussi léger qu'à d'autres la certitude. Il est là dans son élément, et ce qui fait le malheur des autres semble être sa joie. M. Prévost-Paradol a saisi admirablement la mobilité singulière et pourtant naturelle de ce caractère. Voici comment il le dépeint :

« Chaque pensée, dans cet esprit né pour le doute, est comme

une voix à laquelle l'écho répond sur-le-champ, non pour la répéter, mais pour la démentir. Qui ne se souvient de cette fable charmante de Jason semant les dents d'un dragon qui se changent aussitôt en hommes armés, prêts à s'égorger les uns les autres? L'esprit de ce grand douteur ressemble à ce champ de bataille ; pas une idée n'y apparaît qu'elle ne trouve en face d'elle une idée tout armée prête à la combattre ; mais tandis que cette lutte intérieure, qui existe à divers degrés chez tout homme qui pense, engendre en plus d'une âme une douloureuse fatigue ou un incurable dégoût, elle est le spectacle préféré et le divertissement le plus délicat de cette superbe intelligence qui plane avec sécurité sur cette mouvante arène, et qui a reçu de la nature le rare privilége de trouver dans le doute même sa pâture et son repos. »

Triste privilége, si c'en est un, que celui de trouver une intime jouissance là où tout homme trouve son tourment. Pas plus qu'un corps ne renonce à la santé, une conscience à l'indépendance, l'esprit ne peut renoncer à la vérité. Cette répugnance à accepter le doute et à tout finir par le dédain est le signe le plus évident de notre valeur morale, la marque de notre dignité. Qui se déclare au-dessous de la vérité accuse par là que la mort a profondément altéré ses instincts les meilleurs et les plus profonds. Non, il ne nous est pas possible de prendre notre parti sur l'incertitude humaine, bien qu'elle soit inévitable, et de considérer l'indifférence et le dédain auxquels nécessairement cette incertitude nous convie comme la suprême sagesse. Montaigne l'a fait, l'a conseillé ; il tient école de mépris, voilà pourquoi je ne l'aime pas.

Je n'aime pas Montaigne, et je conçois à peine qu'un esprit indépendant comme M. Prévost-Paradol puisse éprouver pour lui un réel sentiment de sympathie. Sa modération même, la seule tendance élevée de sa sèche nature, a sa source dans un si grand détachement de toutes les choses bonnes et saintes qu'elle ne produit pas l'impression salutaire d'une vertu. Sa « façon paisible et désintéressée de voir les affaires humaines et d'y laisser errer sa curiosité sans y engager trop avant son cœur, » est plus humiliante pour nous que la passion ou l'injustice. C'est l'égoïsme et la mort de l'âme élevés à la hauteur d'une doctrine. Que Montaigne réduise en poussière tout ce dont l'homme s'enorgueillit, raison, vertu, conscience, à la bonne heure! mais il ne faut pas qu'il en rie, car la chose n'est pas gaie : elle est sombre, au contraire.

L'Evangile nous tient un bien autre langage. Il nous dit que l'homme, notre frère, est plongé dans le mal, assujetti à la double

servitude du corps et de l'esprit, que toutes les puissances célestes luttent pour sa délivrance, que la vie chrétienne est un combat, que nul effort n'est stérile, que la victoire est au bout, que la mort est un triomphe, et la vérité, notre héritage. Un pareil enseignement forme des cœurs vaillants, crée des peuples énergiques, tandis que cette funeste doctrine du dédain et de l'indifférence amnistie, légitime toutes les lâchetés et toutes les oppressions. Pour toutes ces raisons, il m'est impossible de consentir à l'éloge même restreint que M. Prévost-Paradol fait de Montaigne, et, quant à la sincérité sans égale avec laquelle ce dernier décèle ses vices et ses vertus, je dirai volontiers avec Pascal : « Le sot projet qu'a eu Montaigne de se peindre! » Ce n'est pas un auteur qu'on a devant soi, direz-vous, c'est un homme. — Il est vrai : un homme dans sa plus complète sincérité ; mais un homme sans véritable noblesse, sans ses instincts les plus élevés, à tout prendre, un homme peu digne d'être aimé. — D'ailleurs cette perpétuelle leçon d'indifférence qui s'exhale de chacune des pages du livre des *Essais* ne trouve qu'un accès trop facile dans nos consciences. Ne voyez-vous pas que ce scepticisme glacé est le lit de mort où notre siècle se couche? que là viennent périr misérablement toutes nos énergies et nos vertus. M. Prévost-Paradol sait cela mieux que personne et l'a dit en termes qui ne s'oublient pas. Réservons donc nos éloges et notre admiration pour les hommes qui nous parlent de délivrance et de vie, non pour ceux qui nous rendent lâches.

Tout a été dit sur Pascal, et il ne sied pas d'ajouter une page de plus à tant de commentaires. J'ose à peine suivre M. Prévost-Paradol dans la belle et solide étude qu'il lui consacre et dont la pensée mère est celle-ci : « Pascal a éprouvé plus qu'aucun de ses semblables, peut-être, le supplice de l'incertitude; et a voulu plus ardemment qu'aucun de nous savoir le dernier mot de la destinée humaine. » — Pascal est là tout entier : personne, en effet, n'a souffert plus que lui du doute, personne n'en a peut-être désiré plus ardemment l'issue, personne n'en a mieux raconté les douleurs. Sa plainte est si humaine que rien chez lui n'a vieilli, ni la pensée, ni le style : l'angoisse qui l'étreint est la nôtre. Désespérer de l'homme et se jeter dans les bras de Dieu ; demander à la foi une certitude que ni la raison, ni le sentiment, ni la conscience ne donnent; rendre raison du christianisme, après avoir sapé toutes les bases naturelles de la connaissance, tel fut le but de sa vie, telle fut son œuvre unique; mais combien elle est grande! Quelle folie, semble-t-il! Déclarer à

l'homme son impuissance radicale, et néanmoins faire appel à sa raison, à son sentiment; lui crier avec Montaigne que tout en lui est illusion, mensonge, et le sommer de croire à la vérité! — C'est pourtant là ce qu'il a fait. Laissant de côté les anciennes méthodes apologétiques, il présente hardiment le christianisme comme la seule explication du monde moral; puis, dédaignant lui-même ses propres efforts et son argumentation, il met l'homme en présence de Dieu et demande à cette seule présence la persuasion. En d'autres termes, il fait appel à une connaissance supérieure à celle que donne l'esprit, à une démonstration qui reste au-dessus du domaine intellectuel, et c'est ici qu'il faut, pour le comprendre, se rappeler ces paroles, qui sont comme le résumé de son apologie :

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. »

Pascal a-t-il réussi? — Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a rendu la sainteté aimable, c'est qu'il a fait désirer à un nombre infini d'âmes le bonheur d'être chrétiennes, c'est qu'il a porté la croix de Christ dans sa vie et dans sa parole, c'est que nous venons tous encore nourrir notre foi à « cette brillante poussière de pensées, » œuvre inachevée mais lumineuse d'une intelligence sublime et d'un cœur humble comme celui d'un enfant; mais son apologie du christianisme est-elle invincible? Loin de là. Toute apologie laisse circuler le doute. Il ne suffit pas d'ouvrir les yeux, de suivre un raisonnement, de conclure, de rentrer en soi-même, de faire appel à la volonté. La Vérité ne cède pas aux efforts de la logique; car, s'il en était ainsi, elle ne vaudrait pas la peine d'être aimée.

Jadis l'apologie chrétienne s'appuyait sur les miracles, sur les prophéties; elle relevait avec force la sainteté des Écritures, l'étonnante histoire de Dieu dans le monde, les marques extérieures indubitables. Les adversaires répondaient : la preuve n'y est pas : les miracles sont incertains, les prophéties, problématiques, la sainteté mélangée. — Aujourd'hui, avec Pascal, nous présentons l'Evangile comme la réponse suprême à nos besoins, à nos soupirs, à nos doutes; nous montrons que seul il rend raison de toutes choses, qu'il explique tout, même nos contradictions, même les perturbations du monde moral, et qu'il n'est expliqué par rien. Cela est-il invincible? Le doute est-il réduit? La raison se rend-elle? Nullement. Le christianisme ne se démontre pas, car il est d'un ordre surnaturel.

Dans ce qui touche à l'âme, les choses sont blanches ou noires, vraies ou fausses, selon les dispositions intimes. L'intelligence

est flexible à tout. Il y a des raisons qui nous paraissent décisives dans le moment où elles frappent et éclairent notre esprit d'une subite lumière ; mais nous, n'avons pas la force de les retenir. L'impression qu'elles ont produite s'efface bientôt; elles nous échappent ou perdent de leur évidence. Aussi la vraie persuasion vient-elle d'ailleurs. — C'est pourquoi la plus grande chose, la seule peut-être que l'apologie puisse entreprendre, c'est de faire éclater aux yeux de l'homme sa misère et son néant, d'abattre « sa superbe, » comme dit Pascal, et de jeter le désespoir dans son cœur. Le reste est un don de Dieu : cela est surnaturel.

Cela signifie-t-il que le christianisme soit opposé à la raison, à la conscience? Non; car l'un et l'autre ne sont pleinement satisfaits que par lui; mais, bien qu'on puisse en murmurer, la foi, je veux dire la persuasion parfaite ne naît que par une grâce spéciale de Dieu qui arrête notre regard et inonde notre âme de certitude.

Et il en a toujours été ainsi : jamais les saints n'ont cherché à prouver la Vérité. Quand Jésus parut au milieu des hommes, les uns disaient : « C'est Élie, » les autres, « c'est un prophète; » d'autres encore : « C'est Beelzebul, il chasse les démons par le prince des démons! » Pierre, poussé par le Saint-Esprit, dit : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu. »

Cela explique la belle expression de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. »

Alors, dira-t-on, à quoi donc servent vos essais d'apologie, vos discours, vos exhortations. Il n'y a plus entre nous de mesure commune; laissez agir la grâce de Dieu. — Non, répondons-nous; nos raisons sont bonnes; nos preuves, excellentes; mais elles ne peuvent être saisies par l'esprit que par une grâce de Dieu. « *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua!* » Cela est surnaturel.

La certitude chrétienne, indépendante de toute raison sensible, mais ne méprisant ni la raison ni le sentiment, est donc une certitude intime qui plonge ses dernières et fortes racines dans les dispositions et dans la volonté d'un cœur humilié. « Celui qui voudra faire la volonté de mon Père, dit Jésus, connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef. » — Cette certitude échappe à toutes les atteintes du dehors; elle grandit ou diminue dans la mesure où nous vivons en Dieu; mais aussitôt qu'un homme la possède, fût-ce dans une faible mesure, sa vie est consolée, la soif de bonheur qui le tourmente est apaisée, le monde est transformé à ses yeux, une nouvelle existence commence, et il sent que le premier mot de la Vérité, c'est le mot de *Délivrance!*

FÉLIX KUHN.

MÉLANGES

—

DE L'ORIGINE DU LANGAGE

LECTURES ON THE SCIENCE OF LANGUAGE, by Max Muller. 2 vol. — Oppert, COURS DE PHILOLOGIE COMPARÉE A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

N'est-ce point une entreprise bien téméraire pour un esprit chrétien que d'aborder la grave question de l'origine du langage, quand il n'a pas pris soin de s'abriter à l'avance derrière une de ces théories commodes qui savent mettre à l'aise et la science et la foi? Il suffirait peut-être, pour se garder de tout péril, de quelques sous-entendus ou de quelques atténuations. La situation la plus heureuse dans le monde de l'esprit n'est-elle pas celle d'un homme qui a imaginé un système? La vérité, telle qu'elle lui apparaît, devient sa chose propre et son bien. Mais le temps des compromis et des sous-entendus est passé, et ce n'est pas en politique seulement que les *théories ingénieuses* sont bien près d'être des théories erronées. Les esprits loyaux ont à prendre désormais les difficultés corps à corps et à les emporter de haute lutte. L'avenir du christianisme est à ce prix, en tant que cet avenir dépend des hommes. Il vaut mieux affirmer hautement son droit et le défendre, que de marchander honteusement une trêve d'armes qui ne saurait durer. On a vu plus d'une inimitié ainsi désarmée; de loyaux adversaires se demandent alors s'ils n'ont pas l'un et l'autre outrepassé leurs droits, s'ils n'ont pas usurpé le bien d'autrui. Moins on laissera s'envenimer les malentendus séculaires de la science et de la foi, mieux on aura assuré l'avenir des croyances que nous défendons. Il faut donc sur bien des questions se résoudre à se donner pour adversaires plus d'un

théologien et presque tous les savants, et entreprendre avec résolution cette liquidation des droits respectifs de la science et de la foi. Où commence leur antagonisme, où doit-il finir, sur quel terrain doit-il être porté? Telles sont les questions que nous allons essayer d'examiner rapidement, en circonscrivant le débat auteur du problème de l'origine du langage.

Disons-le tout d'abord.

Il est un domaine où peuvent se rencontrer en ennemies la raison et la foi : c'est celui de la métaphysique. Ici, il y a communauté de but, communauté de recherches. Qu'est-ce que la métaphysique? C'est la science des causes premières de toutes choses; c'est donc avant tout et par-dessus tout la science de Dieu? Qu'est-ce que la religion? C'est la révélation des causes premières; c'est la Parole même de Dieu; c'est une règle de foi soutenant une règle de mœurs; c'est l'école de la raison pure et en même temps celle de la raison pratique. Comment la raison et la foi ne seraient-elles pas condamnées à d'éternels conflits? Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si cet antagonisme peut se concilier dans les hautes régions de sa spéculation, si la foi n'a d'autre refuge que la négation des vérités naturelles, si la révélation n'en peut être regardée comme le complément et la symbolisasation. On peut, sur ce point, imaginer bien des systèmes; on peut aussi, comme l'école écossaise d'une part et l'école positiviste de l'autre, éliminer la science des causes premières du problème philosophique; on peut enfin, au nom du simple bon sens, opposer aux affirmations contradictoires la raison des âges, qui n'a jamais su se passer ni de métaphysique ni de religion. Mais quant à nier qu'il y ait une raison naturelle et une raison révélée, et qu'au premier abord au moins, l'une semble inconciliable avec l'autre, c'est ce dont un esprit sincère ne saurait être tenté. L'histoire intellectuelle du monde est le théâtre de cette lutte incessamment renouvelée.

Mais la science et la raison sont-elles une seule et même chose? Partent-elles des mêmes principes? Arrivent-elles aux mêmes résultats? Il y a une raison naturelle et une raison révélée; mais y a-t-il, peut-il y avoir, une science naturelle et une science révélée? On s'étonne, en vérité, qu'une semblable confusion ait pu se produire et s'introniser à l'abri du tumulte des controverses. Depuis quand la science et la raison ou la religion ont-elles voulu confondre leurs intérêts et leur défense? On se souvient dans l'histoire de la pensée moderne de deux époques où cette confusion a régné, au grand détriment de la science et de la raison. Il fut un temps où la science était la servante de la théologie, et c'est au moment où ces temps

s'achevaient, que la théologie voulut fermer la bouche à Galilée et crut emprisonner avec lui l'esprit humain dans les cachots de l'inquisition. L'Eglise voulut qu'il y eût une science catholique et révélée, et elle échoua misérablement dans la revendication d'un bien que Dieu n'avait pas compris dans le céleste héritage de Jésus-Christ. Il fut un autre temps aussi, temps de grande recherche intellectuelle, où Descartes essaya d'extraire des données de la raison pure les principes de la physique et des sciences positives, et on sait ce qui reste aujourd'hui de la théorie des tourbillons et de tant d'autres. Il y a entre la science positive et la métaphysique un tel abîme, que ce qui fait la grandeur de l'une serait la perte absolue de l'autre, que la métaphysique, en se servant des méthodes de la science positive, ne parviendrait jamais à détacher ses ailes de la terre, et que la science, en partant des causes premières, n'arriverait jamais à abaisser son vol jusqu'à terre. La théologie et la philosophie ont pu tenir tour à tour école de science positive ; mais leur empire devait s'écrouler le jour même où la science a levé le seul drapeau qui renfermât dans ses plis tout son avenir, celui de la méthode d'observation et de généralisation. La philosophie et la théologie ayant même but et même méthode, la science a le droit et le devoir de récuser également leur autorité; dans les limites que Dieu lui a tracées, elle marche libre et souveraine : sa dignité comme ses progrès sont à ce prix.

Mais nous avons le droit de nous retourner à notre tour vers la science et de lui dire : De quel droit sortez-vous du domaine de l'observation et de la généralisation des phénomènes pour faire invasion dans celui des causes premières. Un fait, mille faits, des millions de faits, donneront des rapports et des lois ; ils n'expliqueront jamais une cause première. Jamais, on a le droit de l'affirmer, la physiologie n'expliquera le phénomène même de la vie, jamais l'astronomie n'expliquera la cause du mouvement universel, ni la géologie l'origine du monde terrestre, ni l'histoire naturelle l'origine des espèces. La philosophie ni la foi ne sortiront pas plus du creuset de la science, que la science n'est sortie du creuset de l'alchimie, sauf, comme celle-ci, par des voies détournées. Que la science naturelle, que la philosophie positiviste, qui se flatte d'avoir la même origine, nient les causes premières et les éliminent du champ des connaissances humaines, libre à elles! La chrysalide emprisonnée dans sa frêle enveloppe peut croire qu'il n'existe rien au delà; mais prétendre résoudre avec les données de la science des problèmes métaphysiques, voilà ce qu'on ne saurait admettre. La question des origines de toute chose lui échappe. Quand elle tente de franchir

l'abîme qui l'en sépare, elle erre à la merci des hypothèses. Or, il ne suffit pas qu'une hypothèse soit mise en avant par un savant pour devenir une vérité. Il semblerait, en vérité, que la porte d'un laboratoire soit l'entrée même du temple de la vérité, et que tout ce qui vit ici-bas soit condamné, pour avoir le droit d'être, à faire valoir devant la science ses titres à l'existence. Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Les causes premières ont aussi leur auguste péristyle, et le brevet de savant ne suffit pas pour en forcer l'entrée. Que la science affirme, si elle le veut, la multiplicité actuelle et historique des espèces dans la race humaine; mais si elle en conclut la diversité absolue d'origine, elle fait acte d'hypothèse, et nous avons le droit de l'arrêter. Qu'elle croie, si cela lui convient, à la génération spontanée des animalcules qui fourmillent dans l'espace; mais si elle croit avoir résolu par là le problème de la création, elle se trompe, et nous avons le droit de lui fermer la bouche. De même, si elle parvient à prouver la diversité irréductible des langages connus, elle ne sort pas de son domaine; mais si elle affirme la diversité d'origine, elle ne met en avant qu'une hypothèse gratuite. Si des passions ardentes, que la science devrait proscrire, si des écoles philosophiques indignes de ce nom se cachent sous ce manteau magique pour nous combattre à couvert, je leur demande de rentrer tout cet appareil d'emprunt, de se mesurer avec nous à l'air libre et avec les armes qui conviennent aux luttes grandioses de la raison, et je leur dis, comme le héros d'Homère :

« Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats avec nous. »

Voilà ce que la philosophie et la foi, car elles ont ici même intérêt et même droit, peuvent répondre aux orgueilleuses sommations de la science. Rassurés sur la destinée des causes premières, qui sont l'élément propre de la révélation, convaincus de l'impuissance absolue de la science positive quand elle usurpe les droits et les priviléges de la vérité morale et métaphysique, inviolable domaine de la pensée, pourquoi reculerions-nous devant la science, en défendant pas à pas un domaine usurpé sur elle par le moyen âge, pour lui livrer peut-être, dans le secret de notre âme, les derniers remparts de nos croyances les plus chères. Ne laissons point entamer cette armure forgée par Dieu lui-même, et marchons virilement dans la liberté des enfants de Dieu. Quoi! l'auguste vérité que nous portons imprimée dans toutes les fibres de notre âme serait à la merci du calcul d'un savant, ou d'un texte retrouvé sous la poussière de vingt siècles! La vérité nécessaire et centrale, la figure divine qui vit en notre

cœur pourraient être obscurcies par une découverte faite dans un atome de levûre de bière ou de fumier! Non, cela est impossible. La science n'est pas une école de foi; mais l'Ecriture n'est pas une école de science : elle est une école de vérité et de vertu! Est-ce pour révéler au monde les vérités de l'ordre naturel que le peuple juif a été mis à part de toute éternité, ou pour transmettre de génération en génération les oracles divins? Est-ce pour étonner le Portique et l'Académie, pour détrôner Epicure et Aristote, que le Sauveur des hommes a choisi entre tous les humbles pêcheurs de Galilée? Dieu qui a mesuré notre faiblesse, Dieu qui a emprunté, pour se faire comprendre de nous, nos misérables langues terrestres, aurait-il revélé à nos pères des vérités de l'ordre naturel qui eussent étonné leur intelligence inculte, et peut-être fait douter de lui? Entre Dieu et l'âme la plus obscurcie par les ténèbres de l'ignorance, il n'y a point de nuage, point de mystère; il parle, et le pauvre et le riche, l'ignorant et le savant le comprennent. Entre les découvertes de l'ordre naturel et l'homme, il y a, au contraire, la longue chaîne des démonstrations et des expériences. Pourquoi Dieu l'aurait-il rompue en faveur de nos pères? Quoi, lorsque Dieu n'a pas même voulu nous révéler en une seule fois la vérité morale tout entière, cette vérité dont nos âmes ont faim et soif, lorsqu'il a mesuré à la faiblesse de nos intelligences l'aliment divin, et condamné son peuple élu à la loi écrite, avant de susciter dans son sein Celui qui devait réconcilier la nature et la grâce, Celui qui devait être la loi vivante, il aurait encombré la route pénible qui menait à lui de mystères scientifiques inintelligibles à l'esprit des hommes! Cela ne saurait être. L'Ecriture n'est pas la dictée de Dieu, elle est une inspiration; elle a laissé ceux que Dieu a visités de sa Parole dans leur faiblesse et dans leur impuissance. « Je n'ai voulu savoir parmi vous, dit saint Paul, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié..... Et ma parole et ma prédication n'ont point consisté dans des discours pathétiques de la sagesse humaine. » Il n'est pas même nécessaire d'engager sur ce point la grave question de l'inspiration plénière ou restreinte. L'inspiration pourrait être littérale pour tout ce qui concerne le dogme et les principes moraux, et rester soumise pour le surplus aux imperfections du langage et de la science humaine. Les questions de science n'ont pas, au point de vue de la révélation religieuse, plus d'importance que les salutations et les commissions qui terminent plusieurs des épîtres du Nouveau Testament. L'autorité de la parole cesse où finit son utilité. Ne trouve-t-on pas que les textes sacrés ont suscité assez d'interprétations et de gloses, sans que Dieu ait voulu compliquer ces difficultés de ré-

vélations scientifiques, qui, dans l'ignorance du passé, eussent été de véritables pierres d'achoppement pour la pensée. Que la théologie renonce à nous imposer un joug que nos pères n'ont point été obligés de porter!

Il y a donc sur certains problèmes une première fin de non-recevoir à opposer à la fois à la science et à la théologie. Si ce point était mis en pleine lumière, il suffirait à clore le débat; car il est inutile d'essayer la réconciliation de deux ennemis imaginaires. Nous pourrions donc récuser le legs de l'ancienne théologie et renvoyer la science à ses alambics, et la théologie à ses Eglises. Mais il y a quelque chose de plus à faire pour les esprits chrétiens qui ont à cœur de ne rien laisser subsister de ces équivoques traditionnelles qui encombrent les avenues de la foi. Il y a à poursuivre la question sur le terrain des faits, à se demander si des conclusions scientifiques indiscutables ont bien la portée qu'on leur attribue. La question de l'origine du langage est de celles qui devaient le plus tenter des généralisations prématurées; car elle est à la fois un problème philosophique et un problème d'érudition, ou du moins les savants anti-chrétiens ont fait de leur mieux pour l'attirer sur le terrain de l'histoire. Il faut donc envisager les faits, constater les résultats définitifs des sciences philologiques, et se demander enfin s'il y a antagonisme déclaré, irréconciliable entre ces résultats et ce qu'il a d'essentiel dans la tradition chrétienne. Nous nous appuierons dans cet exposé sur le témoignage de deux hommes dont personne, je pense, ne sera tenté de récuser l'autorité. M. Max Müller, le disciple de Bunsen, l'indianiste renommé, le fin et ingénieux philologue, a été chargé il y a quelques années de traiter devant un auditoire nombreux les questions qui se rattachent à la science du langage, et ces conférences aujourd'hui réunies en volumes épuisent toutes les faces de ce vaste sujet. Dire que cet énorme travail a été entrepris et poursuivi par lui avec la ferme résolution de ne point sortir du domaine de la science pour entrer dans celui des hypothèses, que l'auteur est un des disciples les plus ardents de la nouvelle école philologique, ce n'est rien apprendre à personne; la réputation de M. Max Müller est européenne. M. Oppert, celui qui a eu la gloire de donner la clef des inscriptions cunéiformes et d'ouvrir ainsi un champ immense à la science des antiquités assyriennes, a aussi, je le suppose, le droit d'avoir une opinion sur la légitimité des conclusions de la science philologique. Quelques-unes de nos affirmations sont empruntées aux leçons qu'il professe à la Bibliothèque impériale. Ni M. Max Müller, ni M. Oppert ne sont d'ingénieux faiseurs de systèmes qui cherchent dans la

science la vérification de leurs hypothèses : ce sont des savants désintéressés qui ont épuisé les textes et pâli sur les documents antiques. Ils apportent avec honnêteté et candeur leur doute réfléchi sur la légitimité des conclusions extrêmes de la science. Ils ont donc le droit d'être écoutés.

Avant d'interroger la science et de la confronter avec la Bible, il ne serait que juste de sonder exactement les textes de l'Ecriture qu'on allègue de part et d'autre sur la question de l'origine du langage ; car il est plus d'une tradition que l'Eglise réformée a reçue des mains de l'Eglise catholique et qui, rapprochée du texte sacré, pourrait être sérieusement discutée. Que dit l'Ecriture de cette aurore de la pensée humaine qui dut éclairer l'apparition du langage. « Car l'Eternel Dieu, est-il écrit dans la Genèse, avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux, puis il les avait fait venir vers Adam, *afin qu'il vît comment il les nommerait*, et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal vivant fût son nom... Et Adam donna les noms à tous les animaux domestiques et aux oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs... » Ainsi, à prendre le texte dans sa simplicité et à part de toute tradition, l'homme aurait inventé le langage sous le regard de Dieu ; Dieu n'aurait fait pour ainsi dire qu'ajouter l'autorité de son témoignage à l'effort des facultés naturelles du premier homme. Plus d'un interprète l'a ainsi compris, car, au quatrième siècle, saint Basile et Grégoire de Nysse furent mis au ban d'une partie de l'Eglise pour avoir affirmé l'origine humaine du langage. Ainsi, pour être devenue générale, la tradition n'en est pas plus scripturaire, et si elle n'était pas dans sa donnée spiritualiste la conclusion naturelle du dogme chrétien, il n'y aurait point de raison de s'attacher à une opinion qui a été greffée par les siècles sur la parole biblique. Voilà pour ce qui touche à la partie philosophique de la question. Allons plus loin, et abordons le terrain des faits ; sortons de l'époque, pour ainsi dire crépusculaire, de l'humanité pour entrer dans l'histoire. Y a-t-il un texte de l'Ecriture qui affirme bien positivement que les premiers hommes ont parlé un seul et même langage ? En aucune façon, et M. Müller le fait remarquer avec raison, l'époque où la communauté de langage est attribuée aux hommes n'est point contemporaine des premiers jours de la race humaine : « Alors, dit l'Ecriture, tous les hommes avaient un même langage et une même parole. » Mais, c'est à la veille de leur dispersion, c'est au moment où s'élève la tour de Babel que se rapporte le texte sacré. *Alors*, l'humanité était vieille déjà, et plus d'une révolution avait passé sur la pensée de l'homme et sur son expression. Cette identifi-

cation de la communauté du langage avec l'apparition de la race humaine sur la terre a eu pour résultat de provoquer la confusion de deux questions qui devraient être absolument distinctes, la question des origines de l'espèce humaine et celle des origines du langage. On devrait comprendre, et M. Max Müller appuie avec raison sur cette distinction capitale, que la multiplicité des langages n'impliquerait en aucune façon la diversité des espèces ; car, si le langage est un fait spontané et naturel de l'intelligence humaine, il peut fort bien avoir commencé à des époques diverses chez les descendants d'un même couple ; et s'il est au contraire artificiel, conventionnel, chaque génération peut avoir successivement décrété le sien. De même la communauté du langage, si elle était admise, n'impliquerait en aucune façon la communauté de l'espèce ; car le même langage pourrait avoir été communiqué à des races foncièrement différentes par une race privilégiée, échappée la première des langes de l'humanité. Est-ce que nous ne voyons pas chaque jour un peuple adopter la langue d'un autre et abandonner la sienne ? Combien, à plus forte raison, un peuple encore privé de la faculté d'exprimer sa pensée naissante, si toutefois un tel peuple a pu jamais exister, n'aurait-il pas accueilli avec enthousiasme ce don merveilleux ! L'homme qui pense est un animal si dépravé, qu'il a dû adorer comme des dieux ces révélateurs du langage. Nous voyons encore sous nos yeux des langues qui sont extirpées par le fer des conquérants. Supposons par impossible, que, dans quelques siècles, les nations européennes aient été balayées du sol, que tout ait péri d'elles, monuments, institutions et littératures. Les nègres de Saint-Dominique seraient peut-être les seuls habitants de l'univers qui parlassent le français, et quel français ! Les savants de l'avenir auraient-ils le droit de conclure que la France était une colonie de Saint-Dominique. Il ne faudrait pas en désespérer. Les nègres de ce pays ont déjà une Genèse qui commence par ces mots : Bon Dieu noir fit homme noir et femme noire. De là à avoir peuplé tout l'univers, il n'y a pas si loin. La communauté de langage n'implique donc en aucune façon la communauté d'origine. Il faut que les savants et les théologiens s'y résignent, ce sont deux problèmes qu'il faut résoudre isolément.

Si je ne me trompe, nous avons déjà écarté quelques-uns des nuages qu'on amoncelle de toutes parts autour de ces graves questions. Continuons à porter notre modeste fanal dans ces obscurités, en abordant successivement la question de l'origine du langage sur le terrain de l'histoire et sur celui de la philosophie.

Pendant dix-huit siècles, la croyance à l'origine commune du langage humain a été, je ne dirai pas un dogme, elle n'avait pas besoin d'être décrite, mais une opinion universelle des peuples chrétiens. Dieu avait révélé directement le langage du premier homme : la première langue parlée avait été l'hébreu, puisque c'était la langue d'Adam, et toutes les langues humaines se rattachaient à cette source commune. Et, chose propre à rendre plus modestes les savants de tous les temps, ceux de cette époque arrivèrent à trouver une parfaite conformité entre ces rameaux dispersés et la langue mère. Toutes les académies de l'Europe auraient lapidé celui qui en eût osé douter. Comme, après tout, cependant, cette croyance n'était qu'une tradition quelques érudits élevaient parfois une voix timide pour réclamer en faveur d'une autre langue la paternité de toutes les autres; ce qui ne changeait rien, en réalité, au sens du texte biblique. Au dix-septième siècle, un Hollandais nommé Goropius, cité par Leibnitz, avait établi fort doctement que nos premiers pères n'avaient pu parler, dans le paradis terrestre, que le hollandais. Plus tard, on avait vu se rassembler à Bilbao une grave assemblée d'évêques et de théologiens pour prononcer sur ces graves questions, et le concile avait déclaré à l'unanimité que, sur la première question, celle de savoir quelle avait été la langue révélée, on pouvait mettre en doute que ce fût le basque, quoiqu'il eût en sa faveur toutes les probabilités; mais que, quant à savoir quelle langue Adam et Eve avaient pu parler au paradis terrestre, c'était indubitablement le basque, et le basque le plus pur. La Bible avait, sans doute, omis de mentionner, parmi les châtiments de la faute originelle, la perte de la langue basque. On en était là, quand des découvertes inattendues vinrent ébranler à la fois la tradition commune et les doctes prétentions des Basques et des Hollandais. Quelques savants avaient eu l'idée de publier des catalogues de mots empruntés à toutes les langues connues. L'Espagnol Hervas en avait déjà donné une collection assez complète pour le temps, lorsque l'impératrice Catherine fit compiler par des savants une sorte de dictionnaire synoptique de toutes les langues connues. On se mit à rapprocher et à éliminer dans cette masse encore confuse de documents, et l'on arriva tout d'abord à constituer des groupes de langues rattachées par des degrés divers de conformité. La comparaison de certains mots empruntés à toutes les langues de l'Europe anciennes et modernes donna pour résultat l'évidente parenté de toutes ces langues, à l'exception du basque et du hongrois. Le latin donnait la main au slave, le teutonique au grec, le sarmate au celte, le lithuanien au gaulois, à l'italien,

à l'espagnol : en un mot, la généalogie collatérale de toutes les langues de l'Europe était reconnue. Mais de ces langues diverses, quelle était la langue mère? quelles étaient les langues dérivées, la souche et les rameaux? On pouvait voir se reproduire, en présence de cette succession ouverte, bien des prétentions analogues à celles des Basques et des Hollandais. Une découverte inattendue vint, comme un coup de baguette, lever au moins un coin du voile. La Société asiatique de Calcutta venait d'être fondée après l'affermissement définitif de la conquête anglaise dans l'Inde, et la philologie orientale, dont les missionnaires chrétiens et quelques hardis aventuriers avaient déjà ouvert le sillon, entra dans une voie de rapides progrès. Des hommes tels que sir William Jones et Colebrooke avaient pénétré les secrets de la langue et de la littérature brahmaniques. Le sanscrit commençait à être étudié et connu. L'Europe savante se précipita avec ardeur sur leurs traces. L'Allemagne marcha en tête de cette mission à la recherche de la langue mère des races civilisées : le monde entier connut bientôt les noms de Schlegel, de Bopp, de Lassen; mais la France contribua pour sa bonne part, grâce au génie d'Eugène Burnouf, à révéler l'une à l'autre ces deux moitiés du monde intellectuel. Quelques comparaisons entre des mots sanscrits et des mots grecs et latins avaient frappé l'attention des philologues et révélé des ressemblances singulières, au moment même où lord Monboddo faisait encore descendre toute l'humanité d'un couple de singes auxquels les dieux d'Egypte avaient révélé le langage : on voit que la théorie qui nous donne pour aïeul le grand singe bimane n'a pas même le mérite de la nouveauté. On poursuivit ces recherches, et l'on découvrit des affinités analogues entre le sanscrit et le latin, le celte, le sarmate, le gaulois, le slave, en un mot, la presque universalité des langues mortes ou vivantes de l'Europe, à l'exception de celles qui se rattachent à la souche ongro-tartare. Une analyse, instituée sur une vaste échelle, de la grammaire et du dictionnaire de ces langues, donna les résultats suivants : les mots qui avaient l'affinité la plus directe, la plus évidente étaient ceux qui désignaient les conditions élémentaires de la société, les relations de famille, les termes d'une économie domestique primitive : en un mot, tout ce qui constitue une civilisation encore à l'état d'enfance. La conformité était, sous ce rapport, presque parfaite entre toutes ces langues; mais si l'on voulait aller plus loin, les divergences devenaient plus sensibles à mesure que l'on comparait entre eux les termes qui supposent un certain développement de culture morale et intellectuelle. On devait en conclure légitimement que

la séparation de tous ces peuples, jadis réunis sur le plateau central de l'Asie, devait avoir eu lieu à l'aurore même de leur civilisation. Mais le sanscrit, qui semblait, par l'antiquité de ses monuments écrits, avoir devancé tous les idiomes connus, laissait voir cependant, dans un grand nombre de formes, rapportées à un type commun, des altérations plus sensibles que les autres langues, qui, sous ce rapport, se ressemblaient plus entre elles qu'elles ne ressemblaient au sanscrit. Le sanscrit n'était donc pas la langue mère, la souche qui avait donné naissance à tous ces rameaux. Il était lui-même un idiome dérivé. On pouvait donc continuer à désigner toutes ces langues sous le nom de langues indo-européennes ou germaniques, mais en donnant aux deux termes ainsi unis le sens d'une relation collatérale et non de descendance. Il y avait par delà le temps des migrations des peuples orientaux une époque où tous ces peuples avaient été réunis autour d'un foyer commun. L'histoire avait perdu la trace de ce berceau primitif de la civilisation; on le refit de toutes pièces. De par l'autorité de la science, il fut déclaré que les races indo-européennes avaient eu, sur le plateau central de l'Asie, des ancêtres plus ou moins civilisés, qui se désignaient eux-mêmes par le nom d'Aryas (sages). Peuples aryens, langues aryennes, civilisation aryenne, autant de termes qui ont cours dans le monde savant, à l'égal des données les plus positives de l'histoire. La paléontologie du langage n'a rien à envier à la paléontologie naturelle. La philologie ne demande pas même, pour refaire un peuple perdu, cette dent avec laquelle Cuvier reconstruisait tout un organisme.

En dehors de ce groupe immense de langues dont la paternité n'était plus à rechercher, se trouvait encore un grand nombre d'idiomes qui ne s'y rattachaient par aucun point. On les rangea sous deux chefs principaux : 1° les langues sémitiques, comprenant l'hébreu, le phénicien, l'arabe, le syriaque, l'arménien, etc.; 2° les langues ongro-tartares, comprenant le chinois, le finnois, le mogol, le turc, le hongrois, et peut-être toutes les langues de la Polynésie, encore peu connues. On était bien loin, on le voit, de cette origine commune de toutes les langues qui avait été, la veille encore, un axiome de la science. Toutefois c'était quelque chose, dans cette débâcle universelle des traditions, de trouver dès l'abord trois points de ralliement. Cette concentration relative devait donner à penser aux savants; la tendance actuelle est à faire rentrer les langues nouvellement découvertes dans l'un des trois groupes constitués. Toutefois ces trois groupes de langues étaient déclarés irréductibles l'un à l'autre. Grammaire, dictionnaire, tout en elles était radicalement différent. Ainsi les

Parisiens, les Grecs, les Persans, les Indiens avaient jadis végété en commun dans les steppes de l'Asie. Ils avaient parlé la même langue, adoré les mêmes dieux (car on avait retrouvé le panthéon romano-hellénique dans le panthéon védique), et ébauché en commun la civilisation du monde. Quant aux Sémites, eux qui, dans leurs traditions écrites et orales, déclaraient être originaires de ces mêmes lieux, qui en avaient conservé le souvenir le plus vivant, ils furent sommés, au nom de la science, d'avoir à renoncer à ces prétentions et à céder la place aux Aryas, dont il a fallu inventer jusqu'au nom. S'ils s'étaient égarés dans ces régions, c'était après la dispersion des peuples aryens. Il n'y avait pas d'histoire ni de tradition qui pût prévaloir contre ces témoins implacables qui venaient déposer après tant de siècles, et qui portaient, pour ainsi dire, écrite sur le front la preuve de leur véracité. La philologie a hérité du don de création qu'on refuse à Dieu.

M. Max Müller est de ceux qui croient à cette nouvelle Genèse du langage : il y a d'autant moins lieu de s'en étonner, qu'il a contribué pour sa large part à en fixer les principaux traits. M. Oppert est, sous ce rapport, moins affirmatif. Il aimerait assez, on le voit, à faire rentrer dans son lit le torrent débordé de la philologie comparée, et il déclarait récemment, dans sa leçon d'ouverture à la Bibliothèque impériale, qu'il fallait ne recevoir que sous bénéfice d'inventaire ces immenses résultats de l'érudition moderne. M. Max Müller toutefois, qui a greffé le bon sens anglais sur l'érudition germanique, s'arrête avec une bonne foi exemplaire là où s'arrête la science elle-même, et ne permet pas aux hypothèses de tirer l'échelle derrière elles. Avec une puissance d'analyse et de généralisation, dont il double la force par la limpidité de son langage et un rare bonheur d'expression, il se lance tour à tour dans des digressions qui lui permettent d'expérimenter ses méthodes et ramasse ensuite ses arguments en masse serrée et compacte pour les opposer aux systèmes exclusifs qu'il veut combattre.

En examinant, dit-il après Grimm, les langues sous le double rapport du dictionnaire et de la grammaire, on peut les classer en trois groupes principaux :

1° Les langues *radicales*, telles que le chinois et le thibetain, dans lesquelles il n'y a aucune grammaire, et où les modifications de la pensée ne peuvent être exprimées que par la juxtaposition des radicaux, qui se côtoient ainsi sans jamais se pénétrer ni se fondre.

2° Les langues *agglutinées*, telles que les idiomes ongro-tartares, dans lesquelles les radicaux sont attachés ensemble, sans tou-

tefois perdre leur forme primitive, où la conjugaison et la déclinaison peuvent être décomposées, en laissant au radical et à la terminaison leur existence intégrale sans aucune altération.

3° Les langues à *inflexion*, c'est-à-dire les idiomes aryens ou indo-germaniques, dans lesquels les parties intégrantes ont fini par se fondre d'une manière indissoluble. Pour exprimer par une définition populaire les caractères divers de ces trois sortes de langues, M. Max Müller compare les langues radicales à une multitude de petits cailloux placés les uns auprès des autres sans ordre, les langues agglutinées à une mosaïque dans laquelle la suture imparfaite laisse apercevoir encore les différents fragments, les langues à inflexion à une mosaïque qui semble faite d'un seul morceau, tant le travail qui a réuni les fragments est parfait.

Après avoir ainsi défini les caractères divers de toutes les langues connues, M. Max Müller se demande s'il est bien certain qu'elles soient radicalement distinctes, si jamais une langue radicale n'a pu passer à l'état d'agglutination puis à l'état d'inflexion, si les idiomes naissent comme le prétendent certains philologues, armés de toutes pièces et doués d'une force déterminée d'expansion et de développement, comme la fleur, la feuille et l'arbre naissent du bourgeon. Les mandarins de la Chine n'arriveront-ils jamais, avec leur érudition merveilleuse, à accoler pour jamais deux radicaux l'un à l'autre pour en former une déclinaison ou une conjugaison. Les Tartares sont-ils condamnés à user éternellement la selle de leurs chevaux, sans pouvoir jamais élever leur langage à la hauteur de l'inflexion? Cette fatalité imprimée à la plus libre, à la plus spontanée des manifestations de la pensée humaine semble bien extraordinaire, bien invraisemblable. Ah! c'est que la science sent s'agiter derrière ce rideau une grave question qu'elle a à cœur de résoudre suivant les exigences de l'esprit moderne, c'est qu'il y aurait scandale dans le monde de l'érudition s'il devenait possible de retrouver les traces même lointaines, même effacées d'une origine commune du langage; c'est qu'il faut que la Bible se trompe, ou que la science s'humilie. Alors, on presse les conclusions, on décrète les incompatibilités, on pousse les oppositions jusqu'à l'hyperbole, et la jeune humanité est renvoyée à son isolement primitif et radical. Dans ce crépuscule des premiers jours, où disparaît la patrie commune, il sera plus facile de venir lui ravir encore cette lueur de pensée qui éclaira ses premiers vagissements, de lui courber graduellement la face vers la terre et de lui arracher enfin ce noble apanage qu'un ancien lui

reconnaissait avec orgueil, celui de relever son front et de regarder le ciel.

Est-il vrai que cette classification soit aussi rigoureuse, aussi absolue qu'on veut bien le dire? A voir l'imperturbable assurance avec laquelle on en fait comme un dogme de la science, on est tenté de s'incliner. Eh bien! on aurait grandement tort. En fait, on ne saurait prouver l'antagonisme radical de la grammaire des langues aryennes et de celle des langues sémitiques, et l'impossibilité d'une origine commune. Il y a mieux, et avec l'aide de M. Max Müller, il est facile d'établir que la véritable science se rit de ces systèmes et de ces classifications relativement arbitraires. Dans le chinois, par exemple, il est facile de rencontrer des traces d'une agglutination au moins rudimentaire, et, dans les langues agglutinées, on rencontre de nombreux vestiges d'inflexion. Les langues ne sont donc point cantonnées pour l'éternité dans le moule que le génie des peuples leur a imposé. Quand même d'ailleurs on prouverait qu'un grand nombre de langues n'ont jamais pu briser ce moule, qu'il leur a été impossible de modifier leur structure primitive, aurait-on le droit de soutenir qu'elles ne pourront jamais le faire? Parce qu'il y a des continents habités de toute antiquité par des sauvages, devons-nous conclure que ces êtres dégradés sont condamnés à une éternelle bestialité. Mille causes contribuent à immobiliser les langues et à les tenir pour longtemps dans l'esclavage de leur structure primitive. Toute langue, quelque limitée que soit sa force d'expansion, arrive à une époque classique, dans laquelle elle se fixe et après laquelle elle ne subit plus de modifications. La poésie, les lois, la religion impriment comme un sceau d'autorité sur les formes adoptées à cette époque. Un pli de terrain, un cours d'eau, une montagne suffisent pour rendre des peuples étrangers les uns aux autres comme à toute civilisation; mais il n'y a là rien de fatal et de nécessaire. En histoire, il ne faut jamais conclure du fait à la loi; la liberté souveraine est la seule loi de l'histoire. Cherchez bien d'ailleurs, et au moment même où vous avez décrété un axiome, vous trouverez à côté un tout petit fait qui le fera tomber en poussière. Au beau milieu de ces langues cristallisées, voici que MM. Bunsen et Max Müller découvrent tout un groupe de langues auxquelles ils ont donné le nom de touraniennes, et qui tiennent pour ainsi dire en fusion perpétuelle tous les éléments du langage humain. Radicaux, agglutination, inflexion, tout s'y rencontre, tout s'y confond; au moment même où vous cherchez la structure réelle d'un mot, ce mot a déjà passé d'un état à l'autre : ces langues sont en un

mot, pour employer le langage de l'école, dans un perpétuel devenir, laboratoire toujours ouvert aux expériences de la pensée humaine cherchant et modifiant ses modes d'expression. Elles diffèrent tellement entre elles qu'on a de la peine à saisir le fil qui les unit, et encore plus à les rattacher à une souche commune. Ongro-tartares par leurs traits généraux, elles semblent parfois avoir infusé dans leur organisme un grand nombre d'éléments sémitiques et même aryens. Ces points de contact parurent même si frappants à MM. Bunsen et Müller qu'ils se crurent sur la trace du berceau commun des trois systèmes de langues. Les langues touraniennes auraient ainsi préexisté à toute grammaire, à tout dictionnaire aryen, sémitique ou ongro-tartares. De là à prouver par la science même l'origine historique commune du langage, il n'y avait pas loin. MM. Max Müller et Bunsen semblaient assez disposés à franchir ce pas; leur hypothèse ne fit pas fortune dans le monde scientifique, ce qui ne veut pas dire absolument qu'elle soit fausse[1]. Ils eurent le droit néanmoins de se déclarer autorisés à conclure qu'il n'y avait pas d'impossibilité radicale à une origine commune du langage, et que l'histoire et la science au moins ne donnaient point jusqu'ici à la tradition chrétienne un aussi éclatant démenti qu'on voulait bien le dire.

Aujourd'hui les démentis et les contradictions pleuvent de toutes parts, et il faudra bien qu'une science orgueilleuse se décide à en tenir compte. S'il y a une théorie en faveur dans la science, c'est celle qui rattache étroitement les origines de la mythologie grecque aux mythes védiques. On a inventé à ce propos une science nouvelle qu'on nomme la mythologie comparée, et M. Max Müller lui-même est un des hommes qui ont fait le plus de conquêtes dans ce nouveau champ d'exploration. Les noms de quelques divinités semblent être identiques dans les deux Panthéons, et les fonctions qui leur sont attribuées dans le monde céleste portent un caractère frappant de ressemblance. Aujourd'hui toute histoire de la mythologie païenne débute par un exposé de la mythologie aryenne ; comme toute histoire du Nouveau Testament par un résumé de l'Ancien. Idées, symboles, rêves, tout est commun entre elles, et les

[1] Je sais ce qu'on objecte relativement à la théorie de MM. Max Müller et Bunsen. M. Renan a dit avec raison : « La classification des langues doit se faire par des caractères positifs de ressemblance et non par ce trait négatif qu'elles manquent d'un certain degré de développement et correspondent à un même état social » (*De l'origine du langage*, préface, p. 42). De ce qu'une langue n'est ni sémitique, ni aryenne, il ne s'ensuit pas qu'elle ait pu être l'une ou l'autre. Aussi ne prenons-nous à notre compte la théorie de M. Max Müller qu'en ce qu'elle a de négatif au point de vue des classifications arbitraires et absolues.

traces affaiblies de la religion védique se retrouvent également plus ou moins altérées dans tous les rameaux de la race indo-germanique. Les deux courants religieux représentés par les Védas d'une part et la Bible de l'autre n'ont jamais pu se rencontrer. Le Dieu de Brahma et le Dieu de Moïse sont des conceptions absolument différentes de la divinité. Ni à l'origine, ni dans l'histoire les Sémites et les Aryas n'ont pu se pénétrer. On aperçoit d'ici tous les corollaires de ces propositions, nous en ferons grâce au lecteur. Il y a bien à cela quelques petites difficultés, des textes et des monuments, par exemple; mais les sciences jeunes comme la mythologie comparée ne se troublent pas pour si peu. La philologie est une belle chose, j'en conviens; mais je ne puis admettre qu'on puisse dire en parlant d'elle : Il n'y a pas de droit contre le droit. La pierre et le bronze et ce que d'antiques générations y ont écrit et sculpté comptent aussi pour quelque chose dans l'histoire, et les témoignages écrits ne peuvent être rayés d'un trait de plume. Il y a une vieille science qu'on nomme l'archéologie, monument vénérable édifié par des générations de savants qui, pour avoir eu l'esprit moins inventif que nos contemporains, ont cependant, eux aussi, tracé leur sillon dans le champ de l'histoire. Que trouvons-nous écrit partout sur le bronze et sur la pierre de la vieille Grèce? La trace évidente, palpable d'une influence profonde et prolongée exercée par des peuples de race sémitique et par les Egyptiens. L'Académie, qui a décerné à M. Oppert le grand prix triennal, lui fait l'honneur, je pense, de le compter parmi les savants. Or, voici ce que disait M. Oppert il y a un an, en ouvrant à la Bibliothèque impériale le cours de philologie comparée : « Qui sait si nous n'aurons pas un jour à dire que les Grecs « sont un mélange de peuples de race sémitique et aryenne, « parlant une langue indo-européenne. » Cette mythologie qu'on trouve si parfaitement identique dans les Védas et dans l'*Iliade*, ce Dseusspitar (Jupiter), Varouna (Ouranos), constituent-ils à eux seuls le Panthéon védique? Où sont chez les Grecs, Indra, Agni, Yama, Vayou? Où sont chez les Indiens, Kronos, Apollon, Artemis, Athéné, Héra, Aphrodite, Poseïdon, et tant d'autres? Les idées fondamentales des deux mythologies sont les mêmes, nous dit-on? Sans doute; la nature apparut aux Grecs et aux Indiens sous les mêmes symboles; mais pourquoi la nature ne saurait-elle inspirer du même souffle les religions naturelles? Pourquoi le Dieu caché qui l'anime n'aurait-il pas parlé aux Grecs et aux Indous le même mystérieux langage? Il y a là des analogies; il n'y a pas d'identité, et d'ailleurs puisqu'on est si prodigue de fatalisme, pourquoi refuserait-on à des hommes de même race la

faculté d'inventer, à distance l'un de l'autre, des symboles de religions semblables? On n'en est pas à cela près. Laissons-donc chaque science à sa place. Ne forçons pas les conséquences. La science est, elle aussi, tenue à l'honnêteté et au bon sens. Elle nous y renvoie, quand nous prononçons les mots de surnaturel et de révélation; qu'elle nous permette de l'y rappeler aussi. Oui, le bon sens et l'histoire se rient à l'envi de ces pauvres systèmes. Sémitisme, arianisme, autant de mots, autant d'épouvantails bons à en imposer, avec la portée illimitée qu'on leur donne, aux bacheliers des universités allemandes, mais qu'il faut savoir regarder en face.

Verbaque et voces, prætereaque nihil.

Grâce à Dieu, l'intelligence humaine n'est pas emprisonnée fatalement dans les liens dont l'enserrent le climat et sa race. Singulier fatalisme, en effet, que celui qui a voulu que la religion des peuples indo-germaniques par excellence, celle des nations européennes, sortît précisément des entrailles du sémitisme, et que le Coran sémitique asservisse aujourd'hui les contrées qui en ont été le berceau! O climats, ô races, que ferez-vous de ce Jésus de Nazareth, de ce paysan de la Galilée qui règne aujourd'hui sur les descendants des Aryas. Mais j'oubliais que le christianisme que nous connaissons n'est point l'œuvre de Jésus, mais celle de saint Paul. Il est vrai que saint Paul était un pharisien converti, et par conséquent un sémite; mais vous avez là, pour expliquer la fusion des intelligences, la précieuse école d'Alexandrie, laboratoire toujours ouvert pour fournir à propos un élixir religieux à l'usage de toutes les thèses. Quand personne n'est l'inventeur de rien, quand tout dans l'histoire porte un écriteau mensonger, quand tout est à refaire dans la science des origines, que venons-nous parler de fondateur et d'initiateur. Il n'y a pas d'autre initiation que la philologie: le monde entier lui appartient.

Nous pourrions nous arrêter là, et conclure sans aborder le côté philosophique de la question; car les savants déclarent bien haut que la question de l'origine du langage est entrée désormais dans le domaine de l'histoire, et qu'elle ne peut se résoudre que par l'examen des faits. Avoir prouvé qu'il n'est pas encore permis, à l'heure qu'il est, de nier absolument, l'histoire à la main, la possibilité de l'origine commune de toutes les langues humaines, ce serait sans doute avoir accompli notre modeste tâche. Mais les chrétiens sont de ceux qui ne veulent combattre la science qu'au nom de la science. Ils réclament

aussi haut qu'elle les impérissables priviléges de l'esprit humain, et, convaincus que Dieu n'a pu mentir, ils acceptent le débat partout où la science veut le porter. Ils ont une confiance infaillible dans le triomphe définitif de la vérité. La science de l'absolu, la métaphysique, peut vous faire peur à vous savants, abrités derrière un texte, cette misérable pièce de conviction exposée aujourd'hui à la porte de tous les tribunaux de la pensée humaine. Nous qui avons de plus hautes raisons de croire, nous à qui la reconnaissance du surnaturel permet de croire à l'absolu, nous dont les faibles mains relèveront le drapeau de la métaphysique, si notre génération, ivre de faits, le laisse tomber, nous vous appelons sur ce terrain où vos pères dans le doute ont livré d'aussi rudes, mais de plus nobles assauts, à un christianisme qui semblait avoir renoncé à gouverner les intelligences, et nous avons la confiance que, là aussi, nous ne laisserons pas à la critique négative le dernier mot de la question, et que nous pourrons opposer sans rougir notre hypothèse spiritualiste à d'ingénieuses ou dégradantes subtilités.

Que l'origine du langage soit divine ou humaine, qu'elle soit spontanée ou artificielle, si on veut remonter à ses éléments primordiaux, ils se résolvent nécessairement en un certain nombre de racines primitives, qui sont comme la matière dont le langage articulé est formé. Il est difficile, en effet, de reconnaître une valeur scientifique absolue, à l'ingénieuse théorie d'un maître en fait de beau langage et de subtile imagination. M. Renan attribue au langage une origine tellement spontanée, tellement irréfléchie que, suivant lui, le don merveilleux de la parole serait sorti à un moment heureux du printemps de l'humanité comme la fleur s'épanouit au premier soleil qui la caresse. Il est bien question dans cette théorie, qui s'appuie du témoignage de Grimm et de Heyse, de certains sages qui auraient présidé à cet enfantement merveilleux; mais ces héros n'entrent en scène que pour y prendre la place de Dieu qu'il faut éconduire doucement du théâtre des origines de l'humanité[1]. Comme dans le germe déposé en terre reposent déjà toutes les parties constitu-

[1] Je sais bien que M. Renan n'écarte point absolument l'origine divine, *en un certain sens*, du langage. Mais ce *certain sens* est précisément ce qu'il faudrait expliquer, et M. Renan ne l'explique jamais; sa théorie s'éloigne au reste radicalement de celle de M. Max Müller et même de celle de Grimm, puisque, suivant lui, les langues commencent par la synthèse et finissent par l'analyse. Nous sommes obligé de convenir, au reste, que son livre *sur l'Origine du langage* ne prête point aux interprétations outrées auxquelles il a donné lieu. Son plus grand défaut est de substituer une image à un mystère et de n'expliquer en aucune façon le *comment* des choses. Il est bien difficile d'imaginer, comme il le fait, l'homme privé pendant des siècles de l'usage de la parole, et entrant tout d'un coup en possession du langage, comme par un coup de baguette magique.

tives de la plante, les premiers bégayements du langage articulé contiennent implicitement tous les développements ultérieurs. Certes, l'imagination aiguisée par la science exerce sur l'esprit une invincible séduction ; mais la raison demande, en pareille question, quelque chose de plus substantiel. La comparaison familière aux partisans de cette théorie est celle qui assimile le berceau de l'humanité à celui de l'enfant, qui, muet pendant les premiers temps de sa vie, acquiert tout d'un coup le don de la parole. L'analogie ne peut se soutenir un seul instant. D'une part, rien ne prouve que l'enfant rencontre d'autres obstacles à l'expression de sa pensée que l'imperfection de ses organes, et qu'il ne parle pas intérieurement avant de pouvoir articuler nettement son langage [1]. De plus, il faudrait, avant de faire intervenir l'enfant dans la question, décider celle de savoir si, privé de tout contact avec ses semblables, l'enfant arrivé à l'âge de la parole, inventerait de lui-même un système quelconque de langage articulé. Dans tous les cas, on ne peut supposer l'enfant débutant dans la carrière du langage autrement que par un certain nombre de racines élémentaires. Des flexions et de la grammaire, il n'en peut être question pour lui. Les racines sont donc, dans toute langue humaine, l'élément irréductible, le *Caput mortuum* de l'analyse du langage. Les faits viennent à l'appui de cette assertion de la logique. Quand on réduit le dictionnaire des langues connues aux mots dans lesquels il est impossible d'apercevoir aucune trace de composition, on est étonné de voir à quel nombre restreint d'éléments primitifs se réduit le patrimoine de l'humanité à son berceau. Après des milliers d'années d'existence, le chinois qui, comme nous l'avons dit, n'est point sorti encore de la période radicale, ne possède que quatre cent cinquante racines, et les idiomes de l'Europe, si riches, si souples, si variés, n'en comptent que cinq cents. Encore, un savant Allemand, après un travail de chimie des plus ingénieux, est-il arrivé à réduire toutes ces racines à une seule. La science serait-elle obligée de revenir, après tant de capricieux détours, à cet arsenal de tout ce que l'homme a imaginé de plus beau pour expliquer ses destinées d'ici-bas, aux *Dialogues* de Platon? Le

[1] Lucain a dit:

Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstant
Ollis iratus petit atque infensus inurget,
At Catulei pantherarum scymneique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vix etiam quum sunt dentes unguesque createi.
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere et a penuis tremulum petere auxilium.

Toute la nature animée prélude ainsi à la vie qui doit être la sienne; l'homme seul ne saurait-il préluder dans l'enfance à la parole et à la pensée?

Cratyle, dans sa riche exubérance de science étymologique, parfois aventureuse, est le commentaire éloquent de la théorie qui ramène le langage à un certain nombre de racines primitives. Aux yeux de Platon, les premiers sons articulés par l'homme auraient été le reflet immédiat de ses impressions sur la nature. Les consonnes, telles que l'*r* et l'*l* auraient servi d'expression collective l'une à tout ce qui exprime le mouvement rapide, l'autre à tout ce qui glisse et coule, et ainsi des autres. Les noms auraient ainsi une propriété individuelle, correspondant à la nature même des choses. C'est là toute la théorie du *Cratyle*. Il n'est pas jusqu'au législateur primitif dont Platon ne suppose l'intervention : seulement Platon ne repousse pas avec une sainte horreur la présence de Dieu au berceau de l'humanité. Dieu, législateur, ou démon, il suppose un instituteur du genre humain dans l'établissement des lois du langage; pour lui, le souffle divin a évidemment passé sur cette œuvre.

La question philosophique se réduit donc, en dernière analyse, à déterminer quel est l'état mental de l'homme qui correspond à la formation de ces racines, à quel spectacle, à quelles sensations, à quelles intuitions il a emprunté ces éléments essentiels, primordiaux du don merveilleux de la parole. Or, nous voyons deux théories principales se disputer le terrain de cette végétation intellectuelle primitive, celle de l'imitation physique ou de l'onomatopée, celle de l'interjection perfectionnée.

Suivant la théorie de l'imitation physique, l'homme primitif était muet, *mutum pecus*. Il entendit le cri des oiseaux et des bêtes sauvages, le grondement du tonnerre, le murmure des vents et des ruisseaux. Doué d'une intense faculté d'imitation que la civilisation a émoussée, en y substituant des qualités plus relevées, il essaya de reproduire ces bruits divers de la nature, et s'habitua à désigner les objets et les êtres qui s'offraient à ses regards par des sons empruntés à cette langue. L'agneau bêlait, on imita son bêlement pour le désigner. Le corbeau croassait, l'homme croassa comme lui, et ce fut le nom du corbeau. Telle est la théorie pour laquelle Herder, marchant sur les pas d'Epicure, de Lucrèce et de bien d'autres, obtint un prix de l'académie de Berlin, et qu'il repoussa plus tard quand il se fut donné le temps d'y réfléchir. Et, en effet, si les langues connues montrent çà et là quelques traces d'imitation physique, cette onomatopée est l'exception, la rare exception, bien loin d'être la règle. Si les peuples sauvages dont le vocabulaire nous est parvenu ont prétendu imiter les bruits de la nature dans la désignation des choses, il n'y a pas lieu de les féliciter de leurs facultés imitatives. Un voyageur qui, sur la foi de cette théorie,

voudrait faire le tour du monde sans interprète, ne dépasserait pas la première frontière. On raconte bien qu'un Anglais, dînant chez un Chinois et désirant savoir s'il avait du canard sur son assiette, hasarda le cri de : *Can, can,* avec une expression interrogative, et que le Chinois lui répondit par un aboiement de chien des plus significatifs. Aucune langue articulée n'eût mieux favorisé l'explication que l'étranger demandait à son hôte ; mais le mandarin eût-il eu l'oreille si déliée s'il eût eu pour convive l'ambassadeur d'Angleterre réclamant un quartier de l'indemnité chinoise. Nous ferions vite le compte des onomatopées de la langue française : le mot *coucou* et quelques autres en épuiseraient la liste. La vérité est qu'on s'habitue trop facilement à associer le son d'un mot à l'idée qu'il représente, mais l'harmonie imitative qui peut suffire aux exigences peu sévères de la poésie, devient tout à fait insuffisante quand il s'agit de science étymologique. Quand j'entends exécuter la *Symphonie pastorale*, mon âme prévenue se transporte aisément au milieu des sensations diverses qu'éveille la nature ; mais je n'ignore pas que mon oreille ne perçoit que l'écho poétique d'une émotion tout intellectuelle, où la reproduction physique n'a qu'une part bien restreinte et qui n'est point la meilleure. Il en est à peu près de même pour la plupart des mots qui nous semblent le plus directement imitatifs. Ainsi, quand nous prononçons le mot de *tonnerre*, nous y associons immédiatement l'idée d'une représentation abrégée de ses grondements. Notre illusion ne durerait pas longtemps si nous savions que l'origine du mot peut être ramenée au *thunor* des Aryens, dont la racine est *tan*, qui exprime l'idée de tension et de développement. On voit que nous sommes loin de l'onomatopée. Nous attachons une idée particulière de douceur au mot *sucre*, en italien *zucchero:* l'un et l'autre mot viennent pourtant en ligne directe du sanscrit *sarkara*, qui n'a rien de particulièrement mélodieux [1]. Il est inutile de multiplier ces exemples : ils sont aussi nombreux que concluants. D'ailleurs, qu'on retourne dans tous les sens cette théorie de l'imitation physique, on n'arrivera jamais à l'élever à la dignité d'une explication des phénomènes variés du langage. La langue naturelle aurait laissé dans les lisières du berceau l'humanité qui se fût ainsi mise à l'école des animaux. Si on entend dire seulement que, dans le langage humain, les idées les plus déliées n'ont pas d'autre interprète que des termes empruntés à nos

[1] Il est vrai que ce qui peut sembler onomatopique à certains hommes peut perdre ce caractère aux yeux d'hommes vivant sous d'autres cieux. Il faudrait être également assuré que nous prononçons correctement le mot sanscrit.

sensations, c'est une triste imperfection des dons de l'expression qu'on est bien obligé de reconnaître. L'homme qui s'élève aux idées les plus hautes et les plus nobles ne trouve que des images pour les rendre perceptibles à ses semblables, et le langage n'est qu'une longue métaphore; mais il y a loin encore de l'image à l'objet. L'homme se sert de la nature, il n'est point son esclave. Quand on veut faire de lui un *Calyban* grossier, obéissant aveuglément aux ordres de son maître, on le rabaisse, sans l'expliquer. « Si, comme le dit fort bien M. Renan, on accorde à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole. » Que si on vient nous dire que le temps a effacé la trace de cette imitation physique, qui n'a fourni que les racines primitives, quel argument la science peut-elle tirer d'un fait que le travail des siècles a rendu insaisissable. La philologie est désarmée en présence d'une semblable hypothèse. La philosophie peut seule en réclamer la paternité, et nous la lui laissons volontiers.

Condillac et son école ont plus de légitime orgueil pour leur statue animée. Ils protestent avec autant d'ardeur que l'école spiritualiste contre une théorie qui ravale l'homme au-dessous de la brute, puisque celle-ci au moins a un dictionnaire qu'elle tient directement de la nature. Non, dit Condillac, l'homme n'a point emprunté son langage à la nature et aux bêtes. Créé pour penser, et inventeur, dans le sens strict du mot, de son langage, il en avait en lui-même l'élément primitif. S'il débuta par des cris, il eut du moins ses cris à lui, et on peut lui faire l'honneur de supposer que le vocabulaire qui servit tout d'abord à l'expression de ses joies, de ses douleurs et de ses besoins était au moins aussi riche et aussi varié que celui des animaux. Sollicité par la violence de ses émotions de toute nature, il les traduisit involontairement par des interjections énergiques. Plus tard, il combina ces interjections en une multitude de rapports appropriés à la diversité de ses sensations. Du cri à la parole, il n'y a que la distance de la barbarie à la civilisation. Cette théorie plus rapprochée de la vérité pèche par la conclusion. Eh! sans doute, l'interjection fait partie du langage : il serait même plus exact de dire qu'il le remplace là où la spontanéité de l'émotion arrête la parole sur les lèvres. L'interjection est une sorte de langue monosyllabique complète par elle-même, et qui par sa nature éloigne toute idée de combinaison artificielle ultérieure : le langage articulé commence précisément là où finit l'interjection. Celle-ci est comme une sorte de sténographie des impressions. Plus éloquente que le langage, elle est aussi plus bornée et plus impuissante. C'est à vrai dire, le langage des

animaux. On doit se demander dès lors comment, l'ayant en commun avec l'humanité, ils n'ont jamais pu sortir du domaine de cette expression embryonnaire des sensations. Il ne leur manque sans doute pour y parvenir que l'élément essentiel du langage articulé, la pensée. Donnez-leur ce léger complément intellectuel, et ils franchiront d'un bond l'intervalle qui les sépare de l'homme; ils le dépasseront même s'ils conservent avec cet attribut nouveau de leur nature les dons merveilleux de leur infaillible instinct. Si l'interjection est un véritable langage, pourquoi refuser ce nom à la pantomime? On raconte qu'un roi de Pont, désespérant de se faire entendre des peuples de races diverses qui habitaient ses vastes Etats, fit venir de Rome un mime habile qui lui servit d'interprète universel. L'interjection, si nécessaire pour traduire la vivacité de nos impressions, serait inférieure à la mimique pour en exprimer les nuances plus variées, et ne se produit d'ailleurs guère sans elle. L'homme aurait succombé bien vite sous la violence de ses émotions, si sa vie primitive eût constamment suscité dans son âme ce torrent d'interjections. Son étonnement en présence du phénomène de la nature n'a pu durer si lonptemps. L'enfant au berceau, dans son ignorance et sa naïveté, sait déjà jeter sur le monde un œil plus calme et plus réfléchi.

Pour que ces théories diverses trouvent le moindre appui dans le monde de la réalité, il faut de toute nécessité attribuer à l'humanité l'origine la plus humble. L'un met l'homme à l'école des animaux, l'autre le relègue dans le cercle étroit de ses impressions individuelles, et le condamne à de longues années d'enfance avant de lui permettre d'atteindre à la combinaison des idées générales. La philologie, puisqu'il faut invoquer son témoignage, vient-elle confirmer ces données d'un empirisme grossier? En remontant aux éléments du langage articulé, y découvre-t-elle ces informes vagissements de l'humanité primitive? Si la réduction des langues connues à un certain nombre de racines est un procédé vraiment scientifique, et si M. Max Müller peut être suivi comme un guide éprouvé dans ce dépouillement des antiques archives du langage, la philologie, elle aussi, nous permettra de nous inscrire en faux contre ces avilissantes assertions du matérialisme. Sans doute, l'homme emprunte à la sensation l'expression des pensées les plus hautes, et tout langage, même celui de la philosophie la plus pure, est une collection d'images; mais il ne faut pas conclure du matérialisme de l'expression à celui de la pensée. Les termes généraux sont nécessaires à la constitution essentielle du langage. Leibnitz disait, il y a deux cents ans : « Il est sûr que tous les noms propres ou

individuels ont été originairement appellatifs ou généraux... » L'origine sensible des mots ne correspond pas à l'origine des notions, « elle n'est, comme dit encore Leibnitz, que l'histoire de nos découvertes. » Or, l'analyse des racines primitives des langues aryennes vient confirmer de tout point l'hypothèse du philosophe. Pour ne citer qu'un petit nombre d'exemples, que signifiie, dans la langue des Aryas, le mot de *soleil?* Il signifie le créateur. Et la lune? Le mesureur. La terre est la chose qu'on laboure. L'animal est l'être qui respire. Le fleuve (Genga-Gange) est la chose qui court. L'homme enfin, en sanscrit *manou*, c'est le penseur. Le penseur! il suffit de s'arrêter sur cette expression sublime dont l'homme s'est servi pour se désigner lui-même. Il y a loin de là, si je ne me trompe, au grand singe bimane cherchant, après de longues années de mutisme, une langue que les animaux avaient su trouver avant lui. Non! l'homme primitif, celui qui a donné un nom à toute chose vivante, n'a pas été obligé d'emprunter sa voix aux vents et aux ruisseaux! Non, il n'a pas franchi pas à pas et par de pénibles conquêtes, l'intervalle qui sépare l'interjection du langage articulé! Il pensait, celui qui s'est appelé le penseur, et son esprit, déjà armé de toutes pièces, préludait déjà aux merveilles de l'intelligence. L'homme a pensé et parlé le même jour. Il a été à l'école de Dieu avant d'être à celle de la nature.

Il faut s'arrêter sur la limite de cet auguste problème. Au point où nous en sommes arrivé, après avoir fait justice des hypothèses qui réclament pour l'homme de si humbles commencements, la raison comme la science doivent s'incliner devant le mystère. On a déjà beaucoup prouvé quand on a démontré que ni la raison impartiale ni la science digne de ce nom ne s'inscrivent en faux contre l'origine commune et divine du langage. Ce n'est point la nature ou le hasard qui ont été les premiers instituteurs du genre humain. Quel est donc ce mystérieux législateur ou ce conclave de sages qui donnèrent au langage ses premières lois. S'il a fallu un initiateur, il est plus simple de le chercher plus haut. Peut-être serait-ce le cas de s'écrier avec Fénelon, et sans outrepasser la portée de sa pensée : « Raison, n'es-tu pas le Dieu que je cherche? » Dans le langage auguste et concis de l'Ecriture, on ne saurait voir que l'expression symbolique de la spontanéité et de la liberté avec laquelle l'homme a su donner un nom à tout être et à toute chose. Prise à la lettre, la tradition théologique n'ajouterait qu'un mystère à un mystère; on ne saurait, en effet, sans s'égarer dans un anthropomorphisme grossier, se représenter Dieu apprenant lui-même l'alphabet au premier homme. Il suffisait au rédacteur inspiré des

annales de l'humanité primitive de noter d'un trait simple et vigoureux l'origine profondément libre et spiritualiste du langage. Dieu est là; mais la nature de son intervention nous échappe. Ne suffit-il point, pour avoir le droit d'attribuer une origine divine au langage, d'effacer de l'histoire cette longue période d'incubation que les hypothèses matérialistes assignent à l'humanité primitive? Avoir prouvé que la parole est contemporaine de la pensée et que la pensée est contemporaine de l'apparition de l'homme sur la terre, n'est-ce point avoir restitué en réalité la part de Dieu dans l'œuvre libre de sa créature. Ici encore, on peut vérifier la consolante théorie qui fait de toute erreur une vérité partielle. On a voulu rabaisser les titres de noblesse de l'âme humaine, en mettant l'homme à l'école de la nature et, en effet, la parole humaine est profondément matérialiste; elle n'a que des images pour nommer ses conceptions les plus hautes; mais ces images sont des termes généraux. La langue primitive n'est pas une onomatopée; elle est une métaphore; ce qui est bien différent. L'homme eut dès l'abord son langage distinct de celui des animaux, et le langage articulé s'en distinguera éternellement. Peut-être l'homme primitif ne disposa-t-il pour l'expression de sa pensée que d'un petit nombre de consonnes, auxquelles la prononciation associa naturellement des voyelles; mais ces consonnes suffirent pour lui permettre d'exprimer par des métaphores hardies toutes les combinaisons de sa pensée. Il ne les emprunta à rien ni à personne; elles furent pour lui le résultat immédiat et spontané de l'application de son esprit aux phénomènes extérieurs et intérieurs. Ces consonnes, images abrégées de ses impressions, suffirent à tous ses besoins; il sut les plier dès l'abord aux usages les plus variés. Ainsi la vraie langue primitive, c'est l'alphabet, et l'alphabet fut le premier cri de l'homme. Qui sait même s'il ne repose pas dans les replis les plus mystérieux de la logique, s'il n'est pas l'expression nécessaire d'une loi de la pensée. Ainsi s'expliquerait à la fois l'origine commune primitive et la diversité postérieure du langage. Si quelques racines furent le patrimoine commun de l'humanité au berceau, si elles suffirent longtemps à l'expression de ses besoins, si l'homme les emporta dans la dispersion, s'il les combina plus tard dans l'isolement, qui peut s'étonner de voir ces combinaisons séculaires s'éloigner des types primitifs au point de ne plus conserver que des traces fugitives de leur identité première. Quoi, lorsque dans le vocabulaire des langues que nous parlons, nous ne savons point nous comprendre d'un canton à un autre; quoi, lorsque quelques siècles font d'une langue que nos pères ont parlée un mystère pour nous

et un objet d'érudition pour les savants; lorsque nous voyons, grâce à des intermédiaires tout à coup retrouvés, des mots absolument différents ramenés à une parenté évidente, nous pourrions assigner des bornes aux transformations que le langage humain a pu subir dans le cours du long et mystérieux crépuscule de l'histoire. La science nous réserve peut-être encore de grands étonnements, et nous avons la ferme confiance qu'elle arrivera à s'incliner devant la conception profondément spiritualiste que recèle le texte biblique. La parole n'a point, à proprement parlé, commencé, parce que la pensée n'a point commencé. A la naissance des temps, à l'heure où Dieu, le monde et l'homme se trouvent en présence, il ne faut point essayer d'appliquer les règles de notre pauvre raison. Nous n'arriverons point à nous refaire citoyens de l'Eden, ni contemporains de l'époque où l'argile humaine portait encore l'empreinte du doigt de Dieu. Ne greffons point l'obscurité sur le mystère, et ne transportons point l'histoire dans des temps qui échappent aux conditions ordinaires de la durée.

EDMOND DE GUERLE.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

—

Introduction : *Science et matérialisme. — Un sermon positiviste à Londres. — Des contradictions scientifiques en matière de foi, et de l'apologétique scientifique.* — Revue : *Les conférences des départements et de Paris. — Le monde de la mer. — La force des insectes. — Les infusoires du sang de l'homme.*

Les sciences de la nature, et je prends ce mot dans le sens le plus large, j'entends par là les sciences qui ont pour objet la matière et la vie, sont aujourd'hui un champ-clos où se rencontrent et se disputent les systèmes philosophiques les plus opposés. Les questions les plus graves s'y débattent, et les doctrines religieuses elles-mêmes sont prises à partie.

Nier au nom de l'observation positive de la nature les résultats de l'observation tout aussi positive des faits d'ordre intellectuel ou moral, déduire des expériences physiques et chimiques, même les plus délicates, ou des observations physiologiques les plus ingénieuses la négation de Dieu, de l'âme ou d'une activité supérieure à la *dynamique* des corps organiques ou inorganiques, est une manière de raisonner dont on pouvait croire qu'il suffit de l'énoncer pour en montrer l'absurdité. « La science de la nature ne démontre pas Dieu[1]; elle peut moins encore le nier. Elle reconnaît l'ordre des phénomènes, et non-seulement elle le reconnaît, mais elle le recherche et le suppose en vertu d'une foi cachée qui est l'instinct de l'intelligence. Pour nier Dieu, il faudrait que la science démontrât qu'il n'y a pas d'ordre, et par conséquent pas de cause de l'ordre à découvrir, car, en signalant l'harmonie de l'univers, on prépare manifestement une base à l'argument qui conclura de l'intelligence reconnue dans les phénomènes à l'intelligence du pouvoir qui les régit. »

Les nécessités de la logique la plus simple semblaient devoir obliger,

[1] E. Naville, *le Père céleste*, p. 170. — Il est à peine nécessaire de faire observer que M. Naville entend ici une démonstration directe pour ainsi dire mathématique, et la suite de la citation montre assez que l'auteur n'entend nullement contredire saint Paul, épître aux Romains, ch. I, v. 20.

e ne dis pas les croyants, mais les libres penseurs, à souscrire à cette proposition, si bien exprimée par M. Naville, et qui repose sur ce qu'il y a de plus élémentaire et de plus solide à la fois dans les conquêtes de la science.

On comprendrait encore que des hommes convaincus qu'il n'y a rien au delà de la matière nourrissent l'espoir d'arriver un jour à un argument scientifique décisif, comme la fabrication d'une cellule vivante, peut-être même pensante, en ajoutant à celle-ci un peu de phosphore; que, pleins de confiance dans l'avenir, ils proclament leur système *démontrable :* ceci n'a rien de contraire à l'équité. Il y a encore des hommes qui cherchent le mouvement perpétuel, et qui espèrent le trouver; les comptes rendus de l'Académie des sciences en font foi. Mais ce qui est plus difficile à qualifier, c'est l'audace avec laquelle on ose affirmer que les présomptions du matérialisme sont des *vérités démontrées* par la science actuelle. Et l'on répand ces affirmations parmi les multitudes privées des moyens les plus essentiels de contrôle, en donnant ainsi un levier de plus aux instincts grossiers qui portent l'homme à se débarrasser du gênant empire que l'esprit a tant de peine à conserver sur la chair.

Au moment où nous écrivons, une tentative de ce genre se poursuit en Angleterre, et, nous avons tout lieu de le croire, avec un certain éclat. Des conférences scientifiques pour les ouvriers ont été inaugurées dans une grande salle, au centre de Londres, à Saint-Martin's Hall, par une société de savants libres penseurs, au nombre desquels on compte Lyell, Lubbock, Huxley, Tyndal, Carpenter, etc. C'est le professeur Huxley qui a prononcé le premier discours, appelé par la *Revue des cours scientifiques* sermon laïque : Est-ce le nom que ces savants donnent à leurs conférences? Est-ce simplement parce qu'on les fait le dimanche soir, que leurs amis de France ont trouvé piquant de leur donner ce titre? Je ne sais; toujours est-il que M. Huxley prêche, en effet, une religion nouvelle, moins nouvelle cependant qu'on ne pourrait le croire, car le savant professeur paraît vouloir simplement restaurer l'autel au Dieu inconnu que saint Paul trouva, il y a dix-huit cents ans, à son arrivée à Athènes. En effet, la théologie moderne, qui en est la base, après s'être débarrassée des idoles de bois et de pierre, de celles de la tradition et des réseaux ecclésiastiques, « commence, dit l'orateur, à chérir la plus noble, la plus humaine des émotions de l'homme : l'adoration silencieuse devant l'autel de l'inconnu et de l'insondable. »

Voici comment on peut résumer en quelques mots les principales idées de ce discours. En 1664, la peste décima Londres, et l'on avait bien tort de prier Dieu à cette occasion, car ce n'est pas Dieu qui avait envoyé la peste, mais simplement une mauvaise hygiène qui l'avait produite. Je ne contesterai assurément pas l'influence des causes délétères : encombrement, misère, absence de propreté; mais ce ne sont là que des conditions de propagation et d'intensité plus grande, et la science de M. Huxley se

croirait-elle déshonorée d'avouer qu'elle ne sait absolument rien sur la cause proprement dite de la peste, pas plus que sur celle du choléra ou de la fièvre typhoïde, maladies qui, bien que très différentes, sont également favorisées dans leur extension par les mêmes conditions anti-hygiéniques. Mais j'admets et j'espère qu'on trouvera la vraie cause de la peste et du choléra, et qu'on pourra ainsi arrêter ces deux fléaux. Si Dieu veut nous éprouver et nous atteindre, manquera-t-il pour cela de tout moyen matériel?

Je ne parlerai pas des maladies nouvelles qui surgissent alors que d'autres semblent s'éteindre; je me contenterai d'en appeler sur ce point du positiviste anglais au matérialiste allemand, non moins célèbre, Virchow indiquant, dans une conférence libre sur la vie du sang, quelques-unes des causes qui augmentent la mortalité en même temps que la civilisation se développe. Pour ne pas sortir du cercle des épidémies, je ferai cette simple observation, qui a pu frapper tout le monde lors de la dernière épidémie cholérique : des villes parfaitement assainies, des localités très salubres ont été atteintes parce que des fuyards déjà malades sont venus y mourir : la facilité si grande et la multiplicité de nos moyens actuels de locomotion nous a montré un nouvel instrument propagateur. Faut-il donc une si longue expérience pour apprendre que Dieu sait faire sortir une bénédiction ou une épreuve des moyens en apparence les plus détournés et d'où nous les aurions le moins attendus[1]? Pour conjurer le nouveau danger que je signale, refuserons-nous l'hospitalité à ceux qui fuient un foyer d'infection? En vérité, je ne sais pas ce que l'histoire naturelle nous enseigne à cet égard, et je ne vois pas trop comment elle pourrait nous conseiller de soigner même ceux qui sont malades, car la nature ne nous dit absolument rien sur la moralité ou l'immoralité de nos actes.

M. Huxley, j'en suis convaincu, ne s'en est pas rendu compte, mais la conséquence que je viens de tirer ici de son système n'a rien d'exagéré et se déduit très simplement des prémisses qu'il pose. Du moment où il développe son point de vue philosophique, ce savant réhabilite trop clairement le principe : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait d'abord été dans la sensation, » pour permettre de supposer qu'il admette en l'homme un principe de conscience, une idée qui ne soit pas le produit

[1] Les sarcasmes de M. Huxley au sujet de la prière, basés sur sa grande confiance dans l'hygiène, rappellent involontairement à la pensée ces paroles de saint Paul aux Thessaloniciens : « Quand ils diront paix et sûreté, alors il leur surviendra une subite destruction. » Il faut une étude bien superficielle des faits qui nous entourent, pour en tirer la conclusion que nous devenons les seuls maîtres de la direction des événements tant heureux que malheureux de notre vie. Mais si nous constatons l'action de Dieu dans le monde, serons-nous conduits à nier l'utilité du travail progressif des sciences et à nous renfermer dans le fatalisme mahométan, comme le prétendent des esprits extrêmes? Non, car il suffit d'admettre à côté de la libre action de Dieu cette seconde vérité qui est aussi un fait d'expérience, savoir, la grande part de responsabilité que Dieu nous laisse dans la conduite de notre vie tant au physique qu'au moral, et, si nous la méconnaissons un moment, nous sommes bientôt punis de notre insouciance à l'égard soit de notre corps, soit de notre âme.

de la connaissance de la nature. Reprenons notre analyse, et nous en aurons bientôt la preuve : un événement bien plus important que la peste et le grand incendie de Londres qui suivit, ce fut l'association de quelques savants qui avaient pour but de perfectionner l'étude des sciences naturelles et qui leur donnèrent en effet une si magnifique impulsion qu'au bout de deux cents ans les progrès accomplis par elles, bien mieux que les prières, mettaient les habitants de Londres à l'abri du feu et de la peste[1]. Esquissant ces progrès dans leurs traits généraux, M. Huxley nous donne un tableau très intéressant de leurs résultats pratiques; mais il faudrait être aveugle pour ne voir que les services rendus par les sciences au point de vue utilitaire et pratique; « elles ont révolutionné les idées, et, en cherchant à satisfaire les besoins matériels, ont mis au jour les idées qui seules peuvent calmer les besoins spirituels. En cherchant à établir quelles sont les lois du bien-être, elles ont été portées à jeter les bases d'une morale nouvelle. » Je livre maintenant, sans commentaires, le passage où je ne puis trouver qu'une démonstration de l'adage du spinozisme que j'ai cité, et celui non moins curieux où M. Huxley identifie la morale et le septicisme. Voici d'abord le premier : « Mon opinion est que les bases des connaissances naturelles ont été posées le jour où l'homme doué de raison s'est trouvé placé face à face avec les faits naturels, le jour où le sauvage a compris qu'il y a plus de doigts dans les deux mains réunies qu'il n'y en a dans une seule, qu'il est plus court de traverser un fleuve que de remonter jusqu'à sa source, qu'une pierre reste où elle est, à moins qu'on ne la mette en mouvement et qu'elle tombe à terre quand la main qui la tient la laisse aller, que les plantes et les animaux croissent et meurent, que, s'il porte un coup à son voisin, il le mettra en colère et peut-être recevra un coup à son tour, et que si au contraire il lui offre un fruit, il lui fera plaisir et qu'on lui rendra peut-être un poisson. Quand les hommes eurent acquis ces connaissances, ils eurent posé les bases, grossières, il est vrai, mais enfin les bases des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie, de la morale et de la politique. Et dès que la science commença à se développer, la religion ne manqua pas de germer. » Le point de départ de la morale est donc, dans le simple fait d'expérience extérieure, qu'on vous rend les coups de bâtons que vous donnez et qu'on reçoit quelquefois un plaisir en échange de celui qu'on a procuré aux autres. Voici maintenant en quoi consistent les nouvelles idées morales qui auraient surtout pour caractère, d'après l'auteur, d'être le contraire des anciennes. Les anciennes, celles des peuples sauvages ou demi-civilisés, c'est la conviction que l'autorité est

[1] La question de l'existence du mal embarrasse toujours beaucoup les matérialistes ou les positivistes ; je ne parle pas du mal moral, il ne se pèse pas dans une balance, on peut le contester, et on l'a fait, mais du mal physique : il est plus difficile de faire accepter l'hypothèse qu'il sera complétement vaincu par les progrès de la science, et que ces progrès amèneront ce résultat que tout soit pour le mieux dans les meilleurs des mondes possibles.

la base la plus ferme de la foi, que la facilité à croire est un mérite, le doute un mal, le scepticisme un crime. « Tout ce que je désire vous faire clairement comprendre, c'est le fait indubitable que les progrès dans les connaissances naturelles s'effectuent par des méthodes qui donnent un démenti formel à ces convictions et prouvent que le contraire est vrai. » L'homme qui s'occupe de faire avancer les connaissances naturelles refuse absolument de reconnaître une autorité, en tant qu'elle n'est qu'autorité. Pour lui, le scepticisme est le plus sacré des devoirs, et la foi aveugle une faute impardonnable. . . . . L'homme de science a appris à croire à la justification, non par la foi, mais par la vérification. » M. Huxley termine en disant que les grandes idées qu'il vient d'indiquer, l'esprit moral qu'il a essayé d'esquisser, constituent la signification réelle et permanente des connaissances naturelles.

Je n'aurais pas cru devoir insister autant sur ce discours et sur les choses fort peu nouvelles qu'il renferme dans sa partie philosophique, si M. Huxley et ses associés n'occupaient un rang élevé dans la science, non toutefois le premier. Cette position exceptionnelle au-dessus de tous leurs contemporains, soit en Europe, soit en Amérique, a été d'un commun accord dévolue à trois hommes que l'Académie des sciences a voulu s'associer. L'un, Robert Brown, a été enlevé à la botanique, il y a peu d'années; mais l'Angleterre possède encore le zoologiste souvent comparé à notre Cuvier, Richard Owen, et le physicien Faraday. Ces trois hommes, il est vrai, ont eu trop de véritable science pour songer à remplacer la Bible par un traité de physique ou d'histoire naturelle, et la lettre adressée par M. Faraday à M. Naville (*Conférences sur le Père Éternel*, 1865, p. 165) n'est-elle pas comme une protestation anticipée contre les conclusions du discours dont je viens d'indiquer les principaux traits?

Il eût été difficile de rester indifférent en face d'un fait aussi grave que cette prédication adressée à deux mille ouvriers, au milieu même d'une cité qui a enfanté de véritables merveilles dans le sens de l'évangélisation et de la diffusion d'une morale basée, non pas sur le scepticisme, mais sur les principes positifs de la vérité éternelle.

Dans le domaine religieux, dans l'enceinte même du christianisme, il semble qu'on doit être plus à l'abri des tentatives de négation inspirées par une philosophie des sciences si peu rationnelle. On le croirait à voir en quels termes excellents on expose l'attitude indépendante et désintéressée que doivent prendre l'une vis-à-vis de l'autre la théologie et la connaissance du monde physique. Cependant, il n'est pas rare d'entendre dire que, pour rester fidèle aux doctrines fondamentales de ce christianisme apostolique que la réforme a replanté au cœur de l'humanité, il faut rester sourd à la voix imposante des sciences naturelles. Pauvres sciences! Au moyen âge, la théologie scolastique voulait enchaîner leur

marche encore indécise à des interprétations dogmatiques infaillibles; aujourd'hui, en prétendant leur rendre la liberté et l'autorité, les écoles radicales usent vis-à-vis d'elles d'une liberté qui n'arrive à rien moins qu'à les défigurer et à les rendre tellement nouvelles qu'on ne les reconnaît plus. Il importe donc d'être fixé sur la valeur de cette science, à laquelle on fait de si fréquents appels; il est bon de savoir que ce ne sont pas seulement des théologiens orthodoxes, ignorants, arriérés, qui protestent; mais Humboldt lui-même écrivant à son ami Varnhagen : « Ce qui m'a déplu dans Strauss, c'est, dans le domaine de l'histoire naturelle, la légèreté avec laquelle il accepte sans difficulté la création de la matière organique au moyen de l'inorganique[1], la formation même de l'homme sortant de la boue chaldéenne, je lui pardonne plus facilement de faire, à ce qu'il paraît, peu de cas des contes bleus d'au delà du tombeau. »

Il faut en convenir, il y aurait injustice ou légèreté à ne pas reconnaître qu'il est des questions dans lesquelles les théories de la science, toujours en marche vers l'inconnu, peuvent être en désaccord avec les affirmations ou les récits des auteurs sacrés. Mais ces contradictions sont une base bien fragile pour fonder un système qui refuserait aux livres saints leur autorité dans l'ordre des vérités spirituelles, qui est leur véritable domaine. Nous les distinguerons en deux ordres : les unes, dépendant de la signification ou de la traduction d'un simple mot, peuvent exercer la patience des théologiens ou des critiques qui chérissent encore la méthode scolastique ou aiment à prendre les questions par le plus petit bout : elles se présentent sous la forme d'une erreur grossière[2]; les autres plus importantes et qui impliqueraient la négation de lois physiques ou naturelles généralement admises. Celles-ci ont été variables et temporaires, et l'expérience du passé nous apprend qu'elles peuvent tenir autant à notre propre ignorance qu'à l'ignorance présumée ou à l'inspiration contestée de l'auteur sacré. Nous aurons du reste l'occasion d'y revenir, car celles-là seules, je n'hésite pas à le dire, sont dignes de fixer notre attention.

En attendant, prenons la question à son point de vue le plus général et le plus élevé; croit-on être plus près de la vérité parce qu'au lieu

[1] Lettres de Al. de Humboldt à Varnhagen von Ense, trad. française, 1860, p. 84. Depuis 1842, époque à laquelle Humboldt a écrit ces lignes, cette question s'est singulièrement précisée : en faisant l'année dernière à M. Réville le même reproche que l'illustre savant adressait à Strauss, j'ai pu m'appuyer sur les travaux de l'école positiviste elle-même. (Voir *Rev. chrétienne*, T. XII, p. 28, 29 et 38.)

[2] Tel est le fait que le lièvre ait été compté parmi les ruminants; erreur récemment invoquée dans les conférences pastorales de Paris. Il est facile de montrer toute la puérilité de l'objection basée sur cette erreur, même en se tenant tout à fait en dehors de la question d'inspiration. Si nous étudions l'histoire des premiers écrits sur l'histoire naturelle, un fait nous frappera, c'est qu'une foule d'erreurs relevées successivement dans ces écrits ont disparu, parce qu'on s'est aperçu en creusant un peu plus les faits qu'un même nom conservé dans les expressions populaires correspondait à des êtres ou à des objets différents. Ce qui n'avait paru longtemps que pure fable s'est trouvé le résultat d'une observation très simple et à la portée de tous.

d'attendre que l'accord se produise entre deux termes contradictoires et de travailler à l'amener, on supprime simplement l'un des deux et l'on fait, comme le dit si bien Vinet, cesser le combat faute de combattants. C'est l'état auquel on avait réduit la physiologie il y a une cinquantaine d'années. Possédés du désir prématuré d'avoir une science qui fut une, claire et bien coordonnée, les auteurs faisaient des traités qu'on appelle aujourd'hui les romans de la physiologie. L'école expérimentale moderne a eu le rare bonheur de profiter des leçons du passé, elle a souvent montré comment des faits en apparence contradictoires doivent entrer dans l'édifice de la science ; il faut seulement savoir attendre de l'observation et de l'expérience le trait d'union passé jusqu'ici inaperçu. J'ai entendu M. Claude Bernard en donner de frappants exemples et montrer ainsi comment ces contradictions tant reprochées à la science deviennent une des causes les plus puissantes de ses progrès. Et nous voudrions qu'entre nos conceptions humaines et l'exposition de la vérité religieuse il n'y eût jamais aucune obscurité, aucun antagonisme ! Nous avons tous, je le sais, l'heureux pressentiment qu'une unité supérieure harmonisera un jour en un seul tout les vérités religieuses et les vérités scientifiques, mais ne sentons-nous pas avec une égale force que cette harmonie parfaite et définitive est en dehors des conditions actuelles de l'esprit humain ? Ne nous laissons donc pas effrayer, et avouons qu'il faudrait un examen superficiel des divers aspects de cette question pour ne voir, dans les progrès de la science, qu'un empiètement de l'incrédulité sur la foi ; ainsi que l'a très bien exposé Luthardt [1].

D'ailleurs, n'y a-t-il partout que conflit entre la science et la foi ? n'y a-t-il pas de nombreux points de contact ? et l'histoire naturelle n'ouvre-t-elle pas de nombreuses perspectives où l'intelligence du savant se retrempe dans la contemplation de merveilles qui fortifient sa foi ? Ecoutons le célèbre chimiste Liebig nous dire : « Si l'esprit de l'homme ignore les lois et les phénomènes de la nature, il échoue dans sa tentative de se faire une idée de la bonté et de la sagesse impénétrable du Créateur ; car tout ce que peuvent se représenter l'imagination la plus riche, l'esprit le plus cultivé n'est en comparaison de la réalité qu'une bulle de de savon aux mille couleurs changeante et sans consistance [2]. »

Il y a certainement là une véritable apologétique qu'il faut savoir maintenir dans de justes limites et qui ne doit jamais prendre le pas sur des témoignages plus directs et plus pressants, mais qu'il serait injuste et mauvais de mépriser et de laisser volontairement dans l'oubli. Elle a pu devenir maladroite en des mains peu exercées, mais elle a laissé par la parole de nos plus grands génies des déclarations magnifiques qui sont

[1] *Les Vérités fondamentales du christianisme*, par E. Luthardt, traduction française par Wabnitz, p. 65.

[2] Liebig, *Lettres sur la chimie*, 1845, p. 25.

aujourd'hui sur les lèvres et dans le cœur de tout homme que ces grandes questions émeuvent.

Le but que nous nous proposons dans le *Bulletin* de la *Revue Chrétienne* ressortira, je l'espère, des lignes qui précèdent. Notre plan sera simple et consistera à présenter successivement les faits les plus saillants d'histoire naturelle, d'anthropologie ou de physiologie qui peuvent offrir un véritable intérêt général ou se rattacher à la grande question religieuse, signaler les publications et les conférences destinées à répandre les connaissances scientifiques ; faire connaître quelques-uns des hommes qui travaillent dans ce champ ; donner enfin, autant qu'il sera en nous, les éléments d'une connaissance générale, qui devient de plus en plus nécessaire par suite des préoccupations actuelles des esprits et de la direction que prennent les luttes philosophiques et religieuses.

Les conférences libres patronnées ou simplement autorisées par le gouvernement pour vulgariser les connaissances scientifiques sont toujours en faveur. Il semble que, pour tenir tout ce qu'elles promettent, ces conférences devraient être plutôt le complément que le précurseur de mesures destinées à mettre l'instruction élémentaire au niveau qu'elle a déjà atteint dans plusieurs pays. Mais, que le nombre de ceux qui peuvent profiter de cet enseignement soit plus ou moins grand, on ne saurait y voir une raison suffisante de nier l'utilité et l'intérêt de ces efforts tentés sur tous les points de la France ; il y a toujours lieu de s'applaudir de la libre diffusion de la lumière. On a déjà autorisé pour 1866 des conférences scientifiques à Alais, Amboise, Amiens, Autheuil, Auxerre, Brives, Bourg, Châlons-sur-Saône, Chartres, Chinon, Clermont-Ferrand, Douai, Douzy, Honfleur, Laval, le Pin, Metz, Orléans, Orthès, Pau, Riom, Rouen, Saint-Germain-des-Bois, Tulle, Thurey, Versailles ; c'est-à-dire, comme on le voit, à peu près dans toutes les régions. Elles ont le plus souvent un caractère pratique et roulent sur l'hygiène, l'agriculture, les applications utiles de la physique et de la chimie, d'autres sur l'histoire naturelle et souvent sur la géologie ; parmi les auteurs de ces dernières, nous sommes heureux de rencontrer le nom d'un de nos excellents et dévoués pasteurs, M. Frossard, que les fatigues d'une évangélisation incessante, la fondation et l'affermissement d'un grand nombre d'Eglises n'empêchent pas de prendre sa part des belles études géologiques dont les Pyrénées fournissent le sujet.

A Paris, différents cercles, diverses associations organisent des conférences ; plusieurs peuvent avoir de l'originalité, mais le plus grand nombre est fait à un point de vue élémentaire et pratique qui ne rentre pas dans le cadre de notre revue. Je me bornerai donc à indiquer quelques-uns des faits saillants qui ont été abordés dans les soirées scientifiques de la Sorbonne, et qui peuvent fournir quelques indications sur la

marche de la science ; j'attendrai pour cela que la seconde série, commencée le 16 février, soit terminée.

Ce n'est pas seulement par la parole que se popularisent les sciences ; la librairie prend toujours plus cette direction. Que de livres, de feuilles périodiques, d'articles de revues et de journaux composés dans ce but depuis quelque temps ! Sans parler des résumés annuels de M. Figuier, simple nomenclature qui ne porte pas l'empreinte d'une originalité suffisante pour faire pénétrer dans le vif des questions, et les montrer sous un jour un peu élevé, un des essais les plus heureux avait été tenté, il y a déjà douze ans, par M. de Quatrefages dans les *Souvenirs d'un naturaliste*, excellent recueil d'articles publiés par ce savant dans la *Revue des deux Mondes*. Cette *Revue* a reçu des études de M. Martins pleines de verve et d'esprit, mais quelques-unes d'une tendance philosophique un peu excessive. Un autre professeur, M. Moquin-Tandon, a voulu faire profiter de ses connaissances en botanique et en zoologie un public plus nombreux que celui des étudiants, et le succès, dont l'auteur n'a malheureusement pas pu jouir, a couronné l'entreprise. La première édition du *Monde de la mer* a été rapidement épuisée. Il n'est pas sans intérêt de faire observer que les savants dont je viens de citer les noms appartiennent au protestantisme, et que c'est la protestante Allemagne qui nous a donné l'exemple par des publications souvent émanées des savants les plus distingués.

Ne faisant pas une revue rétrospective, je ne signalerai aujourd'hui que la seconde édition du *Monde de la mer*, parue dans les premiers jours de janvier. Des planches et des observations nouvelles, en particulier celles qui portent sur le développement des êtres, ont été ajoutées par le fils de l'auteur, qui a adopté le pseudonyme de son père, Frédol. L'œuvre n'a, du reste, rien perdu de son unité. Quel charme n'éprouve-t-on pas à surprendre dans ses mystères cette mer, ce *bizarre élément où le règne animal fleurit et où le règne végétal ne fleurit pas ;* où l'immense, le gigantesque côtoie partout l'infiniment petit ; où des plantes, des algues, réunies en forêt, peuvent avoir 50 et jusqu'à 300 mètres de haut ; où des cétacés de 30 à 50 mètres de longueur nagent et se promènent, engloutissant dans une gorgée des millions de gouttes d'eau, dont chacune contient plusieurs millions d'êtres vivants ! Mais ce qui est de nature à confondre les prévisions de notre sagesse humaine, et ce que l'histoire naturelle nous apprend toujours mieux, c'est que le monde des infiniments petits, où notre œil ne peut pénétrer qu'à l'aide du microscope, est en réalité le plus important et le plus utile ; les êtres dont les dimensions sont les plus grandes ne sont pas ceux qui ont le plus grand rôle dans l'univers. C'est là ce que pressentait déjà au seizième siècle le voyageur Belon quand il disait : « Il n'y a chose en ce monde, tant soit elle petite et legiere, qui ne nous soit tesmoignage de la grandeur de notre supernaturel et plus que nonpareil Ouvrier. » Je ne résiste pas au plaisir

d'en citer un exemple tiré du *Monde de la mer*; reproduire cette page sera la meilleure analyse qu'on puisse donner de ce bel et intéressant ouvrage :

« Les polypiers sont réunis au fond de l'eau par masses innombrables. Ils absorbent les sels calcaires contenus dans l'Océan, et en composent leurs cellules et leurs axes; ils produisent ainsi des associations souvent colossales.

« Leurs germes tombent autour d'eux, et donnent naissance à de nouveaux gâteaux. Les derniers venus s'élancent tout autour des premiers et au-dessus d'eux, et les étouffent; ceux-ci laissent après leur mort leurs cellules de pierre greffées les unes sur les autres. Ces couches de matière devenue inerte servent de fondement à de nouvelles générations qui se superposent régulièrement comme les assises dans une maçonnerie. Il résulte de ces agglomérations gigantesques des rochers immenses qui atteignent jusqu'à deux ou trois cents lieues de longueur!

« Ces rochers s'élèvent peu à peu au fond de la mer, sans trouble, sans effort, sans réaction. Au bout d'un certain temps, ils composent des îles; ces îles forment de vastes terres. Il faut des siècles, il est vrai, pour que ce travail s'accomplisse; mais le temps ne manque jamais à la nature!

« Les auteurs de ces constructions séculaires sont des animalcules gélatineux, fragiles, chétifs, presque toujours microscopiques; mais ils sont extrêmement nombreux..... il y en a des milliards. Ils peuvent donc produire, par l'entassement de leurs squelettes, des maçonneries dont le genre humain tout entier, travaillât-il cent mille ans, n'entasserait qu'une bien faible partie!

« Une fois arrivés à la surface de l'eau, les polypiers cessent de croître, parce que leurs animalcules sont des êtres essentiellement aquatiques. Enfants de la mer, ils doivent vivre dans la mer; ils meurent à l'air et au soleil. Voilà pourquoi les couches les plus élevées de ces gigantesques édifices sont toujours privées de vie.

« Les vagues qui se brisent contre ces îles ou ces rochers en détachent des quartiers, les roulent, les ballottent et les réduisent en poussière. Il en résulte d'abord un gravier blanchâtre, parsemé de quelques blocs arrondis, puis un sable plus ou moins fin et plus ou moins grisâtre. Les flots apportent des restes de végétaux, de mollusques, de crustacés, de poissons..... Ces restes se décomposent et se mêlent aux débris madréporiques : la terre végétale commence à se former. C'est ainsi que la Providence a fait surgir de l'Océan des espaces de terrain considérables.

« Le massif, monté au niveau de la mer, est bientôt envahi par la végétation et embelli par l'animalité. Les vagues y abandonnent quelques graines; celles-ci se développent. Les végétaux prennent pied dans le terrain, et l'île est bientôt couverte de verdure. Des troncs d'arbres arrachés par la mer sur les côtes voisines, et poussés par les courants, abordent sur la plage. Des vers, des coquillages, des insectes et d'autres

petits animaux apportés avec ces troncs se hâtent de gagner la terre; ils y pullulent et en constituent la première population. Les tortues de mer accourent vers l'île naissante, et viennent y déposer leurs œufs. Les oiseaux, attirés de loin par la verdure, arrivent pour s'y reposer et pour y construire leurs nids. Enfin les habitants des îles voisines, chassés par quelque coup de vent ou séduits par la beauté du site et par l'abondance de ses fruits, s'y rendent avec leurs pirogues, y bâtissent des cabanes, y fondent une tribu, et l'industrie de l'homme complète et vivifie l'industrie des polypiers [1] ! »

Ce passage résume en quelques traits un grand nombre de faits d'histoire naturelle et de physiologie, dont la découverte est récente; il ne serait pas difficile d'en citer beaucoup d'autres semblables et, si de l'exposition claire, vive, parfois pétillante du texte le lecteur se reporte aux planches exécutées avec une rare perfection, il comprendra l'admiration du savant pour l'Auteur de cette merveille étonnante et si bien ordonnée qui s'appelle la mer; en voyant de quels moyens si simples, si insignifiants en apparence, Dieu s'est servi pour produire de si grandes choses il répétera, lui aussi, le mot de Tertullien : « C'est sans raison que l'on mépriserait ces animaux, dont le grand Ouvrier de la nature a pris soin de relever la petitesse en les douant d'industrie et de force. Il a montré par là que la grandeur pouvait se trouver dans les petites choses aussi bien que la force dans la faiblesse. »

Nous trouvons un curieux exemple de cette vérité, qui devient tous les jours davantage un fait d'observation dans un mémoire sur la force musculaire des insectes envoyé à l'Académie des sciences. L'auteur M. F. Plateau arrive à montrer que : 1° *A part le cas du vol, les insectes ont, par rapport à leur poids, une force énorme comparativement aux vertébrés.* Tandis qu'il résulte de l'expérience que le cheval de gros trait n'est capable d'exercer pendant quelques instants qu'un effort de traction équivalent aux deux tiers de son poids, le hanneton peut tirer avec une force égale à quatorze fois son poids; un autre insecte peut produire un effort équivalent à quarante-deux fois son poids; 2° *Dans un même groupe d'insectes, si l'on a soin de considérer deux espèces qui diffèrent notablement en poids, la plus petite, la plus légère présente la force la plus grande.* C'est à l'énergie de l'activité musculaire et non à l'augmentation du volume des muscles que correspond cette augmentation de force.

L'étude des êtres inférieurs a du reste de quoi exercer pour longtemps la sagacité des naturalistes; la faveur dont elle jouit s'explique facilement par l'importance de ces organismes dans la nature et par les services qu'ils rendent à la connaissance des êtres d'une organisation plus complexe. Ces services ont été exposés par M. de Quatrefages d'une manière si précise et si claire, même pour les personnes les plus étrangères à la

[1] *Le Monde de la mer*, pag. 142 à 144.

science, qu'il suffit de renvoyer au chapitre qui traite ce sujet, dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*. M. Tulasne vient d'achever la publication d'un ouvrage édité avec luxe et accompagné de très belles planches (*Selecta fungorum carpologia*) destiné à faire connaître la structure d'un grand nombre de champignons pour la plupart microscopiques; n'ayant pas encore à ma disposition le troisième et dernier volume qui vient de paraître, je suis obligé de remettre à plus tard l'analyse de ce qu'il pourrait y avoir d'intéressant pour tous et de nouveau à signaler. D'une manière générale, cette œuvre considérable a été entreprise dans le but de montrer combien de germes et de fructifications différentes possèdent ces petits organismes. Il importait, en effet, que leur propagation fût surabondamment assurée à cause du rôle considérable qu'ils jouent dans l'économie de notre planète. Ils peuvent quelquefois nous nuire, ou nous priver d'un produit utile, de sorte que nous sommes obligés de lutter contre leur envahissement, mais leur action essentielle a été d'autant plus remarquée et étudiée qu'on s'est aperçu de leur intervention dans des phénomènes attribués jusqu'ici aux seules lois de la physique et de la chimie. M. Pasteur a montré, il y a déjà six ou sept ans, que la fermentation n'est pas une simple réaction chimique, mais qu'elle est effectuée par des myriades de petits ouvriers microscopiques.

Le rôle de ces petits ouvriers est moins connu ailleurs, notamment dans le sang de l'homme où M. Claude Bernard dit qu'on peut signaler une quinzaine d'espèces d'animaux infusoires (*hœmatozoaires*) : les uns y sont très rares et s'y rencontrent accidentellement comme les parasites dans d'autres parties du corps, ils n'auraient alors pas plus d'importance que ces derniers, mais il en serait tout autrement des globules blancs très répandus dans le sang, si, comme le pense le savant professeur du Collége de France, ils doivent être rangés aussi dans la catégorie des animaux infusoires : il y a à cet égard quelques réserves à faire et les preuves que l'on tire de leur degré de vitalité ne nous paraissent pas assez concluantes.

Nous aurions encore quelques mots à dire sur une récente réapparition à l'Académie des Sciences de la question des générations spontanées, sur quelques travaux touchant la constitution du soleil, et d'autres sur de nouvelles mesures de la rapidité et de la force du vent, puis sur la carrière scientifique d'un botaniste, membre de l'Académie des sciences, M. Montagne, mort dans les premiers jours de l'année à l'âge de quatre-vingt-deux ans, etc., etc.; nous renvoyons tout cela au prochain *Bulletin*, heureux si ce premier essai nous attirait les critiques et les conseils de nos amis ou de ceux qui, plus avancés dans la carrière scientifique, pourraient apporter un si précieux appui à l'œuvre délicate à tant d'égards que nous commençons aujourd'hui.

Jules de Seynes.

VARIÉTÉS

—

LE PROTESTANTISME FRANÇAIS AU SÉNAT

SÉANCE DU 2 MARS 1866.

Au moment même où la *Revue* va paraître, nous recevons le compte rendu de la séance du Sénat où a été discutée la pétition de M. de Coninck. C'est avec une profonde tristesse que nous avons lu les débats. D'abord le vote de l'ordre du jour est un échec très grave pour la fraction évangélique de l'Eglise réformée. L'abstention marquée du pouvoir lui donne une signification très fâcheuse. Qu'il nous soit permis de trouver et de signaler un manque d'égards très regrettable dans ce parti pris du silence dans une affaire si importante, et qui excite, on le sait, des préoccupations si vives au sein de l'Eglise réformée. Mais ce qui nous a surtout affligés, c'est le débat lui-même. Oui, nous avons souffert de voir ces questions si graves, si sacrées, traitées dans une assemblée politique, non pas seulement en ce qui touche l'organisation extérieure de l'Eglise, mais pour le fond même de la croyance. M. Rouland a dit des choses très vraies sur la distinction qu'il faut faire entre la liberté de conscience dans la vie civile et la liberté prétendue de renverser la base de la société religieuse à laquelle on appartient. Mais le morceau théologique dont il a orné son discours nous semble à sa place partout ailleurs qu'au Sénat. Nous protestons de toutes nos forces contre la solidarité qu'il a cherché à établir entre la foi au surnaturel et le conservatisme politique. De tels arguments perdraient les causes les plus saintes. Quant à nous, ils nous feraient tomber la plume des mains au moment de combattre les tendances religieuses que nous repoussons avec le plus d'énergie. Dès que nos adversaires sont présentés comme suspects de démagogie, nous nous taisons, car rien ne nous paraît plus odieux que la fameuse alliance de la gendarmerie et de la religion. Grâce à Dieu, il n'est pas exact de dire que l'orthodoxie évangélique s'inspire en général des sentiments qui ont animé l'adresse du Sénat. Nous en appelons, avec une légitime fierté, à la libre république des Etats-Unis.

Un point très important à signaler dans le discours de M. Rouland est le conseil qu'il a donné au protestantisme libéral de fonder des Eglises libres. Nous n'en retenons qu'une chose, c'est que, d'après l'ancien ministre des cultes, l'autorisation doit être largement accordée à toute Eglise nouvelle, car, dans le cas contraire, ce conseil serait un piége : ce qui n'est pas admissible. Il y a là un engagement d'honneur à étendre les applications de la liberté des cultes, ce qui concorde avec les autorisations récemment accordées de rouvrir les temples trop longtemps fermés de Chauny et de Mamers.

Revenons au débat. Le protestantisme y a été à plus d'une reprise méconnu; il a même été outragé d'une façon inconvenante par le sénateur qui a parlé de son *dépenaillement*. Il aurait pu cependant se souvenir que la religion qui forme des caractères d'hommes publics comme Lincoln, fidèles jusqu'au bout à la pensée de toute leur vie, n'est pas si méprisable. Voilà pourtant à quoi l'on s'expose en livrant les intérêts de la foi aux débats d'une assemblée politique. La leçon est cruelle. Puisse-t-elle profiter !

La délibération du 2 mars montre clairement qu'on ne peut attendre de l'Etat la défense sérieuse des croyances positives. Obligé de tenir la balance entre ses ressortissants, il inclinera toujours à la neutralité. Plusieurs sénateurs n'ont pas hésité à dire que le rétablissement du synode général bouleverserait l'économie de la loi de germinal an X. L'un d'eux a parlé de papauté protestante à ce sujet. Que l'honorable M. Brenier veuille bien alors nous indiquer un autre moyen d'échapper au régime qu'il redoute pour le protestantisme officiel et qui n'est que trop réalisé dans la condition actuelle? Il l'a défini par ces mots expressifs : *la conscience religieuse maîtrisée par des lois politiques*. C'est ce que veulent en définitive les opposants au synode général, malgré leur libéralisme apparent.

Nous ne les félicitons pas de leur triomphe du 2 mars. Il se retournera contre eux. Cet échec, au contraire, sera au profit du protestantisme évangélique qui ne voudra plus assister à ces scènes vraiment bysantines d'une assemblée politique discutant le dogme. Il remontera de la tradition du quatrième siècle à celle des trois premiers, à cet âge heureux où l'Eglise ne dépendait que d'elle-même, et il reconquerra sur le terrain de la liberté ce qui ne lui fut jamais accordé sur le terrain de la protection gouvernementale.

E. de Pressensé.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 mars.

Les questions religieuses au Sénat français et au Parlement d'Angleterre. — Une pétition relative au rétablissement des synodes d'arrondissement dans l'Eglise réformée. — La mise à la retraite de M. Martin-Paschoud et l'agitation du parti radical; question de l'inamovibilité des pasteurs. — Le P. Félix à Notre-Dame. — Mandement de l'archevêque de Paris. — M. Jules Simon et l'athéisme contemporain. — La cause des noirs aux Etats-Unis.

Jamais peut-être, depuis le commencement de ce siècle, les questions religieuses n'ont plus agité les esprits qu'aujourd'hui; sortant des Eglises, elles envahissent les grandes assemblées politiques, et y provoquent de mémorables discussions. C'est là, nous semble-t-il, une réponse péremptoire au dédain superbe avec lequel l'école positiviste prétend les écarter par une fin de non-recevoir. En France, le sénat y a déjà été ramené trois fois : d'abord par le paragraphe de l'adresse au sujet de Rome, puis par les débats relatifs à l'enseignement primaire, et enfin par une pétition de M. de Coninck, demandant le rétablissement des synodes d'arrondissement dans l'Eglise réformée.

Le sénat ne pouvait naturellement que se prononcer en faveur du pouvoir temporel du pape; toutefois, on a remarqué avec surprise que les évêques ont été beaucoup moins ardents et exigeants à cet égard que certains laïques; ni M. de Ségur d'Aguesseau, ni le général Gémeau n'ont été appuyés par les dignitaires de l'Eglise catholique quand ils ont demandé pour l'indépendance du saint-père des garanties plus sérieuses que la convention du 15 septembre. C'est là un fait qui a frappé l'opinion. Dans la discussion relative à l'enseignement, on n'a point appris sans quelque émotion que le quart des élèves reçus à l'école militaire de Saint-Cyr sortait de chez les Pères jésuites. Au reste, les attaques violentes de M. le baron de Vincent contre l'Université, en montrant une fois de plus l'esprit qui anime le parti ultramontain, lui ont attiré de la part du gouvernement des dénégations aussi péremptoires qu'énergiques. Sa campagne a été des plus malheureuses. Nous reviendrons, dans un instant, à la pétition de M. de Coninck.

En Angleterre, il est probable que, dans sa session actuelle, le Parlement aura à s'occuper plus d'une fois de l'état de l'Eglise officielle. Cette Eglise, minée d'un côté par le puséisme, et de l'autre par les attaques de la critique moderne, fait en ce moment des efforts considérables pour améliorer sa constitution. Vis-à-vis du néo-catholicisme, qui modifie sensiblement, dans divers diocèses, son culte et sa liturgie, le sentiment populaire s'émeut : des adresses couvertes d'un nombre considérable de signatures sont remises au président du conseil des ministres pour demander la création d'une commission royale d'enquête et l'intervention du Parlement, en vue de résister à ces innovations. De son côté, l'archevêque de Cantorbéry a reçu une requête signée de 508 ecclésiastiques qui sollicitent le primat d'Angleterre et les évêques d'adopter telles mesures qu'ils jugeront opportunes « pour écarter les pratiques nouvelles et illégales qui se sont introduites, et ramener l'uniformité dans la célébration du service divin dans l'Eglise nationale. »

Ce qui nous plaît bien plus que ces recours au pouvoir civil, c'est le fait que l'Eglise anglicane affirme de plus en plus son autonomie par l'importance croissante qu'elle attache à la *convocation ecclésiastique*. On sait que cette fameuse assemblée, composée de deux chambres, celle des évêques et celle du clergé, et formant ainsi un véritable parlement religieux, n'avait pas existé de fait depuis un siècle et demi; c'est en 1852 qu'elle a été rappelée à l'existence, et elle semble avoir aujourd'hui pleine conscience de l'importance de sa mission. Elle a ouvert sa session le 2 février dernier, dans l'église de Saint-Paul, et nous remarquons avec plaisir que, dans le discours d'ouverture, l'orateur a revendiqué énergiquement pour l'Eglise la direction de ses propres affaires : voilà un langage viril, digne de notre époque : celui qui le tenait appartenait à la tendance évangélique. Il est curieux de constater que, peu de temps auparavant, l'évêque Colenso, si fameux par ses essais de critique sur le Pentateuque, de retour dans son diocèse de Natal, déclarait, dans un discours à ses paroissiens, que le plus glorieux privilége et la sécurité de l'Eglise anglicane, c'était d'avoir à sa tête la reine, et d'en pouvoir appeler comme recours suprême au pouvoir civil. Depuis longtemps nous n'avions lu une aussi plate apologie de l'intervention du pouvoir civil dans le domaine des consciences; on croirait entendre un de ces évêques ariens qui confiaient si volontiers aux empereurs les destinées de la foi chrétienne. C'est qu'à toutes les époques, le même esprit produit les mêmes conséquences. Quand la foi religieuse faiblit dans les âmes, quand l'idée de l'autorité divine et de la royauté du Christ s'affaiblit dans l'Eglise, on est réduit à chercher dans le pouvoir civil la règle et la norme de la société ecclésiastique; le décret de 1852, qui soumet l'Eglise de la confession d'Augsbourg à un Directoire presque exclusivement choisi par le gouvernement, et qui impose à l'Eglise réformée un Conseil central nommé dans les mêmes conditions, le fameux projet de discipline

de M. Coquerel père sont les produits de la même tendance et les signes du même affaissement de l'esprit religieux.

C'est, au contraire, le parti évangélique qui, en France comme en Angleterre, revendique pour l'Eglise le droit de décider elle-même tout ce qui touche à sa vie intérieure; de là les demandes adressées récemment au ministre des cultes par un si grand nombre de consistoires, pour obtenir le rétablissement des synodes dans l'Eglise réformée; nous ne pouvons qu'applaudir à ces efforts qui seuls pourraient mettre un terme légal à l'anarchie dont souffre actuellement cette Eglise. C'est là ce qui donne un sérieux intérêt à la pétition que M. de Coninck vient de soumettre au sénat, et sur laquelle ce corps va prochainement délibérer; M. de Coninck ne demande point au sénat le rétablissement d'un synode général; il se renferme dans les termes stricts des articles organiques de l'an X, qui ne parlent que des synodes d'arrondissement. Il est à craindre que le rétablissement de ces synodes d'arrondissement n'apporterait encore aucun remède effectif à l'état de choses actuel. A la place de 105 consistoires, on aurait 21 arrondissements synodaux, devant lesquels les conflits locaux pourraient être portés; néanmoins, il est certain que ce serait là tout d'abord une réalisation d'une loi qui reste à l'état de lettre morte, et ensuite un acheminement vers un état meilleur; il est donc heureux que la commission du sénat ait proposé le renvoi de la pétition de M. de Coninck au ministre des cultes. Nous avons également remarqué avec plaisir, dans le discours prononcé à ce sujet par l'honorable M. Rouland, des observations fermes et lumineuses sur la confusion que le parti radical fait chaque jour entre la liberté de conscience et la licence illimitée que l'on prétend apporter dans l'enseignement religieux. « Il est sorti de ce débat, dit M. Rouland, une grande question, la question de la liberté, et c'est, chose étrange! au nom de la liberté des cultes, que les pasteurs dissidents (libéraux), modifiant leur foi, prétendent imposer à autrui leurs doctrines nouvelles. Je crains fort qu'il y ait erreur dans cette prétention, qui, à mon sens, renverse les véritables notions sur la liberté de conscience. La liberté des cultes garantit à chacun le droit de professer tranquillement sa religion : — c'est la liberté de conscience extérieurement et publiquement appliquée. — Sans nul doute, tel ou tel pasteur a le droit d'avoir telle ou telle croyance et de la prêcher à ceux qui veulent l'entendre. Mais que dire de celui qui, admis dans un temple orthodoxe pour y enseigner la religion révélée et ses dogmes, s'aviserait, au contraire, de prêcher contre ces dogmes, et voudrait, au nom de la liberté, s'imposer ainsi à une assemblée dont il ne représenterait plus fidèlement la religion? C'est lui, ce me semble, qui attente à la liberté des consciences, et, s'il veut jouir de la liberté, qu'il fonde une Eglise ailleurs. Voilà peut-être la vérité sur le débat. »

Sans doute il y a dans ces remarquables paroles quelques expressions inexactes. Ainsi, il est positif qu'aucun *temple* n'est, de par la loi, reconnu

orthodoxe; mais l'argumentation de M. Rouland n'en reste pas moins parfaitement juste. Le bon sens affirme qu'une société religieuse ne peut exister sans des croyances communes; il est d'un autre côté historiquement certain que l'Eglise réformée a une foi religieuse exprimée dans ses liturgies, qu'elle ne peut être confondue avec une école de philosophie déiste, ou avec la religion judaïque, qu'elle ne peut tolérer dans ses chaires un enseignement qui ne fait du Christ qu'un simple rabbin d'Israël, et de sa religion qu'une morale plus ou moins incomplète. Cela étant, et quand il s'agit de déterminer le minimum de croyances exigées d'un pasteur réformé, lesquels sont les vrais libéraux, ceux qui demandent que l'Eglise elle-même, convoquée en synode, se prononce dans sa souveraineté, ou ceux qui voient dans l'anarchie actuelle l'état normal des choses, et souffrent que les négations les plus extrêmes soient légitimement prêchées à une Eglise désarmée devant ses pasteurs?

L'agitation causée par la mise à la retraite de M. Martin-Paschoud n'a point pris les proportions que l'on attendait. Le nombre des pasteurs qui ont protesté contre cette mesure est relativement peu considérable. On avait cependant soulevé à ce sujet la grande question de l'inamovibilité des pasteurs, et c'est même ce motif qui explique bon nombre de protestations dont les signataires sont complétement étrangers aux idées de M. Martin-Paschoud. Mais l'opinion publique ne s'y est pas longtemps trompée; on s'est étonné de voir cette inamovibilité réclamée par des hommes qui, en d'autres circonstances, l'ont sacrifiée sans pitié; par des hommes qui ont prononcé, non pas des mises à la retraite, mais des destitutions souvent brutales de pasteurs *inamovibles* dont ni l'honorabilité, ni le zèle ne pouvaient être mis en question; par des hommes qui ont applaudi au décret de 1852, c'est-à-dire à une loi qui met les pasteurs de l'Eglise de la confession d'Augsbourg à la discrétion absolue du Directoire supérieur, confisquant ainsi d'un trait de plume leur inamovibilité. Ajoutons qu'à d'autres égards, ces récriminations ont pu sembler étranges. On remarque que ce sont les hommes qui tiennent le moins à l'inamovibilité des doctrines qui affirment avec le plus de véhémence l'inamovibilité des pasteurs. Que tout change dans l'Eglise, leur conscience ne s'en alarme pas; que les croyances les plus saintes soient attaquées, que les documents évangéliques soient frappés de suspicion, que le caractère même du Christ soit altéré, ils restent froids et calmes; mais si leurs propres priviléges sont menacés, si la liberté illimitée qu'ils réclament risque de subir la moindre atteinte, alors un zèle nouveau les anime, des protestations indignées leur échappent, et l'Eglise, à les entendre, est sur le point de sombrer. Et l'on trouve ce zèle intéressant, et l'on nous parle de courage, de fermeté, d'héroïsme. Ah! réservons de grâce notre admiration pour un plus digne objet, et ne confondons pas avec la résistance qui fait les martyrs le désir fort peu touchant de pouvoir sans aucun péril transformer l'Eglise en école de libres penseurs.

Je sais ce que l'on répond. On dit, on répète que l'inamovibilité des pasteurs est la condition *absolue* de leur indépendance et de leur dignité. On le dit avec assurance, sans se douter de tout ce qu'il y a d'injurieux pour leur conscience dans une pareille assertion. Et ce sont ceux qui disent cela qui reprochent aux catholiques d'affirmer que le pouvoir temporel est indispensable à l'indépendance du souverain pontife ! L'argument pourtant est le même dans les deux cas. Il est aisé de demander aux catholiques si, avant Charlemagne, les évêques de Rome n'avaient ni dignité, ni vraie indépendance, et si Pierre en prison était moins libre que Jules II promenant dans la Romagne son artillerie perfectionnée. Mais que penser d'un argument qui revient à dire qu'il n'y a pour le clergé protestant d'indépendance possible que dans la sécurité de sa position matérielle garantie par le gouvernement? Ainsi donc, ils n'avaient ni dignité, ni vraie indépendance, ces pasteurs de l'ancienne Eglise réformée qui relevaient du synode national et pouvaient être révoqués dans certains cas par leur Eglise? Ils n'en ont pas davantage ces pasteurs dissidents qui forment la moitié du clergé d'Angleterre? Et les quarante mille pasteurs des Eglises des Etats-Unis, qui tous ignorent l'inamovibilité dont on nous parle, méritent apparemment la même accusation? Et nous-mêmes, pasteurs indépendants, qui, en dehors de l'établissement officiel, maintenons que l'Eglise est souveraine quand il s'agit de l'appel ou de la révocation de ses pasteurs, nous n'apportons en chaire qu'une parole suspecte, et nous ne serons vraiment dignes de confiance que le jour où un décret impérial viendra garantir jusqu'au bout notre sécurité ! Thèse monstrueuse qui, si elle pouvait prévaloir, infligerait au protestantisme un déshonneur dont il ne se releverait plus dans l'opinion[1] !

Le père Félix vient de remonter dans la chaire de Notre-Dame sur laquelle les conférences du père Hyacinthe ont jeté un si vif éclat. Il y a entre ces deux hommes toute la distance qui sépare l'inspiration du talent. Chez le père Félix ne vous attendez pas à retrouver ces mouvements puissants, ces magnifiques images, cette grande éloquence enfin qui fait frissonner une vaste assemblée; surtout n'espérez pas ces cris du cœur et de la conscience qui font oublier le représentant officiel d'une Eglise et trahissent une conviction généreuse; vous avez devant vous un dialecticien habile, sûr de sa parole et de sa pensées et rien de plus. Le sujet choisi par le Père jésuite pour le carême de cette année, c'est la science économique dans ses rapports avec la religion.

C'est encore le sujet de la morale indépendante que l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, a traité avec beaucoup d'élévation de pensée, de chaleur d'âme et de beauté de langage dans son remarquable mandement du

[1] La *Revue chrétienne* présentera dans un de ses prochains numéros un tableau complet et une appréciation d'ensemble de la crise ecclésiastique que traverse le protestantisme français. (*Réd.*)

carême. Il s'est attaché à montrer comment il faut comprendre et pratiquer le devoir, puis quels obstacles on rencontre à l'accomplir et quels motifs on a de s'y montrer supérieur ou de les vaincre. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir ainsi la question religieuse ramenée à son vrai foyer, qui est la conscience morale, mais, nous n'hésitons pas à le dire, l'Eglise catholique ne pourra, sur ce sujet, tenir un langage puissant et persuasif que le jour où elle reniera franchement les doctrines de la casuistique et du probabilisme jésuitiques, ainsi que celles qui, à toutes les époques, ont justifié par une fin religieuse des moyens mauvais mis au service de Dieu. C'est là ce qui a creusé entre la religion et la vie morale des peuples cet abîme qui est aujourd'hui le plus grand danger des nations catholiques.

Nous venons de lire avec un vif intérêt la préface que M. Jules Simon place en tête de la sixième édition de son ouvrage sur la *Religion naturelle*. Une citation en fera comprendre l'idée dominante. Laissons parler M. Jules Simon :

« Au moment où se publie cette sixième édition de la *Religion naturelle*, on répète de tous côtés que l'athéisme et le matérialisme font des progrès inquiétants dans la jeunesse française, et que les doctrines rationalistes, si florissantes il y a vingt ans, sont abandonnées. C'est une grave accusation dont on ne fournit pas, tant s'en faut, de preuves suffisantes. Je la repousse pour cette partie de la jeunesse qui n'adopte pas ses convictions à la légère, et qui, avant de se former une opinion en philosophie, se croit obligée d'étudier la philosophie. Je la repousse même pour les esprits moins scrupuleux qui s'attachent à un système par instinct plutôt que par réflexion. L'athéisme, le matérialisme ne sont pas des doctrines françaises : ces négations, — car ce sont des négations et rien de plus, — ne conviennent pas au tempérament de nos esprits, trop sensés pour le surnaturel, mais trop sensés aussi, et trop généreux pour le néant. On dit quelquefois, en faisant deux parts de notre population, que la France est catholique ou voltairienne; cela peut être, mais Voltaire était un déiste comme Jean-Jacques Rousseau ; il n'y a pas dans notre Panthéon un seul athée. Quand l'athéisme a été proclamé au sein de la Convention sous le nom, bien mal choisi en vérité, de culte de la Raison, cette révolte contre notre génie national n'a pu durer que cinq jours; ni la Convention, ni la France n'y comprenaient rien. La fête de l'Etre-Suprême, tant reprochée à Robespierre, ne fut qu'une protestation emphatique et ridicule dans la forme contre les folies de Chaumette. Toute notre chère jeunesse applaudit encore au principe de cette protestation; il faut bien adorer Dieu, quand on adore le progrès et la liberté. »

Nous avouons ne pouvoir souscrire à ce langage optimiste. Ces éloges, adressés au bon sens français, à l'enthousiasme de notre jeunesse, ne peuvent pas faire disparaître des faits patents. Comment M. Jules Simon peut-il nous dire que l'athéisme n'est pas une doctrine française, quand

il est certain que le positivisme, qui est aujourd'hui l'expression la plus exacte de l'athéisme philosophique, a pour fondateur un Français, et compte parmi nos savants ses plus fervents adeptes? Il ne sert de rien de se le dissimuler : ce n'est pas seulement à Liége, dans une équipée d'écervelés, que les doctrines que M. Simon réprouve se sont manifestées; elles s'insinuent et circulent partout, dans la science comme dans la critique littéraire, dans l'économie sociale comme dans l'esthétique ; le drapeau que M. Jules Simon croit presque renversé, il est tenu par MM. Littré, Taine, Renan, Sainte-Beuve, par une vaste école qui serait unanime à lui dire que « nos esprits, trop sensés pour le surnaturel, » le sont trop aussi pour admettre la personnalité de Dieu, la liberté de l'homme et l'immortalité de l'individu. Sans doute, il y a dans cet état des intelligences une immense confusion, un déplorable conflit de malentendus, mais ce n'en est pas moins dans ce sens que vont les esprits, et, quand M. Jules Simon soutient avec tant de chaleur la cause du spiritualisme, il ne faut pas qu'il s'y trompe, ses meilleurs auxiliaires sont encore les chrétiens.

Il nous arrive de bonnes nouvelles des Etats-Unis : c'est d'abord l'acte du Congrès qui donne le droit de vote aux nègres du petit district de Columbia, le seul que le Congrès administre directement; c'est ensuite l'amendement à la Constitution qui assure à tous les nègres d'Amérique l'égalité devant la loi, et met ainsi fin à ces codes noirs, qui étaient la honte des Etats du Sud; espérons que cet amendement, ratifié par les législatures particulières, pourra entrer bientôt en vigueur. Enfin, si nous ne pouvons encore espérer de voir le droit de vote assuré aux millions d'affranchis que la guerre a élevés à la dignité d'hommes, il est au moins heureux de constater qu'ils ne serviront plus, par leur nombre même, à fortifier le pouvoir de leurs anciens oppresseurs. On sait qu'aux termes de la Constitution, le nombre des députés à élire pour le Congrès dépendait, dans le Sud, du chiffre de la population noire et blanche, en sorte que les esclaves, privés de tout droit d'élection, comptaient du moins quand il s'agissait d'augmenter au Congrès le chiffre des défenseurs de l'esclavage. Aujourd'hui, c'est uniquement d'après le chiffre de la population blanche que le Sud pourra choisir ses députés, grand progrès qui porte un coup de mort à cette soi-disant chevaleresque aristocratie de planteurs, dont la trop longue domination a mis à deux doigts de sa perte la grande république américaine.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 11. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDE MORALE

LA MORALE INDÉPENDANTE

La morale indépendante : les lecteurs de la *Revue* ont déjà lu souvent ce mot, et nous éprouvons quelque embarras à le répéter ; embarras mêlé pourtant d'un certain plaisir. Ce n'est pas tous les jours que les personnes vouées aux recherches philosophiques voient le public, un public du moins, se tourner spontanément vers les objets de leur étude, et s'intéresser même à ces questions de méthode, les plus abstraites, les plus sèches, les plus hautes et les plus fécondes entre toutes les questions. On est heureux de rencontrer pareille chance une seule fois durant le cours d'une longue vie. Il faut se hâter d'en faire son profit, surtout lorsqu'il y aurait à rattraper bien du temps perdu. Je n'ai pas pu assister au congrès de Berne, où l'on me réservait pourtant une petite place. Je n'ai pas entendu les protestations éloquentes de notre rédacteur en chef, ni le rapport où mon excellent ami Daguet a trouvé le moyen de citer un mot de moi, ni les frémissements de l'assemblée, surprise de rencontrer sur une vieille terre de liberté tant d'esprits asservis à la superstition. Et penser que j'étais à trois pas de là, en pays bernois, enchaîné par la maladie ! Chaque soir, le vent d'Orient m'apportait un murmure de voix et comme un bruit d'armures... Mais ceci n'intéresse absolument personne : venons au fait.

Il y a bien des choses différentes sous ce titre : la *Morale indépendante*. Il y a, selon toute apparence, un parti, il y a un journal, il y a un système, il y a une idée. Je ne connais pas le parti, je viens de rappeler le guignon qui m'a empêché de le saluer au jour de ses assises. Sans de trop graves inconvénients, on peut être bref sur le journal. Je veux dire quelque chose de l'idée et du système.

Et d'abord l'idée : *La vérité morale est indépendante de toute autre.* C'est une étoile au ciel, cette idée-là. Mais à la considérer d'un peu plus près (microscope et télescope, c'est tout un, vous savez), à regarder attentivement ce point lumineux, on reconnaît que ce n'est rien moins qu'un petit système planétaire, ou tout au moins un astre double. L'idée se décompose à mes yeux en deux idées, dont l'une gravite autour de l'autre. Je ne suis pas sûr d'avoir tout vu; disons mieux, je suis à peu près sûr de n'avoir pas tout vu, mais voici ce que je démêle : et d'abord, l'astre principal jette un éclat très pur. C'est le soleil que, dans ses promenades sur la plage de la mer Baltique, ce vieux garçon, Emmanuel Kant, admirait si longtemps que ses yeux baissés s'en mouillaient de pleurs[1]. Le principe de l'obligation morale est écrit au cœur de l'homme. L'autorité du devoir est souveraine, absolue, elle ne dépend d'aucune crainte, d'aucune espérance, ni pour le présent, ni pour l'avenir. Cette autorité s'exerce par un commandement immédiat. Le devoir est un fait intime attesté par un sentiment, qui n'a besoin d'aucune autre lumière pour se faire apercevoir; il ne se déduit de rien, il n'est le corollaire d'aucun système, d'aucune croyance, d'aucune opinion que ce soit sur une matière quelconque de théorie. Le catholique, le païen, le déiste et l'adorateur du progrès sont également soumis à la loi morale, parce qu'ils la sentent également en eux-mêmes, et si de faux raisonnements ne contredisent pas avec succès cette voix intérieure, ils se savent également obligés. Dans toutes les opinions, il y a des gens qui s'efforcent de pratiquer le devoir, tel qu'ils le comprennent, et d'autres qui y regardent de moins près; et de ces derniers, il y en a plus qu'on n'en voudrait, parmi ceux que leurs croyances avouées devraient engager à y regarder de plus près. Relativement à la loi morale, la distinction n'est pas entre les croyants et les incrédules, mais entre les honnêtes gens et les drôles. Voilà le soleil du système. Après avoir construit, il y a un quart de siècle, toute une philosophie sur cette idée-là, ce n'est pas moi qui m'aviserai de lui lancer de la poussière; et quand la fantaisie m'en prendrait, un journal chrétien ne me la permettrait pas. On s'y souvient des belles paroles de l'apôtre saint Paul qui ont été citées avec raison dans le débat contemporain.

« Quand les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses qui sont de la loi, n'ayant point de loi, ils sont loi à

[1] Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'un respect toujours nouveaux et toujours croissants, plus assidûment la méditation les considère, le ciel étoilé sur ma tête et la loi morale en moi-même. (*Critique de la raison pratique. Conclusion.*)

eux-mêmes, et ils montrent par là que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou s'excusant entre elles [1]. »

Le maître que suivait saint Paul, Jésus de Nazareth, dont l'enseignement oral a été recueilli dans les évangiles, me semble annoncer la même vérité, jointe à quelques autres, dans la parabole fort touchante et passablement incisive du Juif sauvé par un bon Samaritain.

Dans ce sens, l'indépendance de la morale est donc une idée essentiellement chrétienne. C'est ainsi qu'il nous la faut considérer, comme une barrière mise par Jésus-Christ même à l'intolérance, si naturelle aux tempéraments vifs et aux esprits convaincus. Il y a une charité intolérante ; il faut surmonter cette charité-là par la charité. Les chrétiens intolérants ne savent pas tout le mal qu'ils font, dans les circonstances ordinaires de la vie privée, dans les pays mêmes où les mœurs et les lois empêchent ces sentiments de produire leurs fruits de sang. Notre religion nous déprave, lorsqu'elle nous fait préjuger défavorablement des intentions et de la conduite des personnes qui ne partagent pas nos opinions. Combien d'incrédules, combien d'athées ont été produits par le spectacle et par le contact d'une telle religion, je n'en sais rien ; mais je sais que Jésus-Christ ne voulait rien de semblable, et qu'il l'a dit.

La conscience parle directement à tout homme, c'est le soleil du système, je le répète ; c'est aussi le soleil de notre monde intérieur. Mais dans le voisinage de cette idée fort claire, j'en discerne une autre, tout à fait séparée de la première et qui n'a pas de lumière propre ; c'est que *la science de la morale peut et doit se développer indépendamment de toute autre science*. Ceci n'est plus la morale indépendante, c'est la morale isolée. Il est aisé de confondre cette thèse avec la précédente ; cependant elles diffèrent essentiellement l'une de l'autre, elles diffèrent entre elles comme l'erreur diffère de la vérité.

Et d'abord, on peut dire, *a priori*, sans examen, que l'isolement d'une science quelconque ne saurait être son état normal, et que rien de définitif ne sera possible aussi longtemps que la pensée restera coupée en tronçons. Une condition pareille est contraire aux lois fondamentales de l'esprit humain, dont la première est l'unité.

Cette proposition très générale n'est pas également évidente dans toutes ses applications ; mais, rapportée au sujet qui nous occupe, elle devient tout à fait incontestable. Quel est l'objet

[1] Romains II, 14 et 15.

propre de la morale? De régler les rapports des hommes entre eux dans le milieu naturel où ils sont placés. Ce milieu leur offre des buts dont la poursuite est indispensable, forcément il détermine du plus au moins toute leur activité. Pour tracer les règles de leur conduite, il faut avoir une idée de ce milieu; pour savoir se diriger dans le monde, il est besoin de connaître le monde. Ainsi la morale ne saurait rester dans un complet isolement; pour sortir de l'abstraction et commander la pratique, elle s'appuiera nécessairement sur les résultats de la science du monde; à tout le moins de la science expérimentale.

La science purement expérimentale ne lui suffira pas. L'activité de l'homme a déjà trop modifié les conditions de l'existence pour que cela soit possible, les pas de l'histoire ont laissé de trop profondes empreintes sur notre planète, la morale et la nature s'y étreignent déjà trop fortement. Qu'est-ce qui est nature, qu'est-ce qui est liberté? le départ n'en est point facile. Si l'on tient pour immuables toutes les conditions de l'existence qui le paraissent au premier coup d'œil, on n'échappe à l'abstraction que pour tomber sous l'empire du préjugé, et la science n'a plus de nerf. Si l'on aborde sans méthode fixe et sans précautions l'idée que la nature des choses est jusqu'à un certain point modifiable par la volonté, on est bientôt lancé dans l'arbitraire et dans le fantastique. Il n'y aurait qu'un moyen de conserver à la morale une indépendance véritable. C'est le moyen tenté il y a soixante-dix ans par un esprit fort d'Allemagne, dont le point de vue se rapprochait sensiblement de la nouvelle école française dans ses aspirations les plus claires et les plus hautes. Fichte construisit une morale indépendante à la fois de la science empirique et de la métaphysique religieuse, qu'il écartait complétement à cette époque de sa vie : mais la morale telle qu'il la conçut absorbait en elle toute science. Si la morale était vraiment indépendante, elle serait tout; rien ne serait réel, sinon le sujet de la loi morale : c'est l'idéalisme. J'ai traité toute la question de la morale indépendante avec quelques développements dans la première leçon de la *Philosophie de la liberté* : cette leçon me semblait dans l'origine un peu formelle, un peu desséchée; mais elle s'est considérablement rajeunie en vieillissant; elle a gagné aujourd'hui toute la fraîcheur de l'actualité. Permettez-moi d'en citer une seule page[1]:

« Toute morale indépendante conçue en dehors de l'idéa-

[1] Une nouvelle édition de cet ouvrage s'imprime présentement et paraîtra au commencement de juin, chez le libraire Durand, précédée d'une étude sur le positivisme.

lisme, et qui prétendrait néanmoins à une valeur définitive, reposerait sur un vice de méthode. Elle serait écartée par cette simple observation : si vous reconnaissez un principe de l'Etre supérieur au moi, vous devez en tirer votre science du moi et par conséquent aussi les règles de sa conduite, sans cela vous choquez la méthode et vous n'obtenez aucun résultat vraiment certain. Si vous ne reconnaissez aucun principe pareil, vous ne sauriez donner de la conscience morale que des explications incompatibles avec son autorité.

« Ce n'est pas sans intention que j'attire d'abord votre attention sur ces questions de forme. Elles ont une importance décisive.

« En nous rapprochant du fond, nous reconnaîtrons dans tous les systèmes de morale exclusivement fondés sur le sentiment intime un défaut facile à prévoir. Ce défaut, c'est précisément l'absence de fond, de substance, de contenu positif. Ils démontrent éloquemment qu'il y a un devoir, proposition peu contredite; ils en établissent à merveille la valeur absolue ou la sainteté, et puis c'est fini. Quand il s'agit de dire en quoi ce devoir consiste, vous les voyez dans un cruel embarras. Ils allèguent bien, mais ils ne prouvent guère, et surtout ils ne prouvent pas ce qu'il faudrait prouver.

« Un principe n'est digne de ce nom que s'il produit ses conséquences de lui-même. Le devoir en général n'est rien : il faut qu'il se fractionne et se débite dans la pluralité des devoirs. Si le sentiment général du devoir est notre unique principe, il faudra trouver dans ce sentiment l'idée de nos devoirs particuliers, et par conséquent l'idée des relations morales ou des sphères d'activité dans lesquelles ces devoirs s'exercent. Fichte seul a compris la grandeur du problème et s'est efforcé de le résoudre. De la conscience morale, il conclut à la nécessité des sexes, de la famille, de l'Etat, de l'Eglise, et les introduit ainsi dans la pensée. Sa déduction est insuffisante, arbitraire, artificielle, mais enfin c'est une déduction. La foule des moralistes vulgaires n'a pas pris tant de peine; ils n'y ont pas même songé. Ils empruntent à l'expérience l'idée des diverses relations morales, et donnent à l'individu, sur la manière dont il doit se conduire dans cet ensemble de relations, des conseils plus sages que rigoureusement motivés. Cela ne suffit pas plus aux besoins de la pratique qu'à ceux de la science. En effet, les sphères où s'applique le devoir sont elles-mêmes un produit de la liberté morale. L'essentiel n'est donc pas de me dire ce que je dois faire dans la famille, dans l'Etat, dans l'Eglise tels qu'ils sont aujourd'hui; il n'est guère besoin de science pour cela ; l'es-

sentiel est de m'enseigner ce que doivent être la famille, l'Eglise et l'Etat. Si l'expérience nous l'apprend seule, notre morale sera régie par l'histoire, tandis qu'elle devrait en ordonner les mouvements. Changeant d'un siècle et d'un climat à l'autre, sous l'empire d'une loi étrangère qu'elle ne comprend pas, la morale ne saurait acquérir l'autorité d'une science, elle demeure incapable de faire avancer l'humanité. »

La question soulevée n'est pas sans importance pratique. Lorsque les rédacteurs du journal prétendaient, dans leurs premiers numéros, que leur point de vue, étant pris en dehors de toute opinion spéculative, peut être également adopté par les matérialistes et par les partisans de l'esprit immortel, par les athées et par les croyants, ils confondaient le principe subjectif de la morale avec la science morale elle-même; ils concluaient, mal à propos selon nous, que le sentiment de la justice étant un fait primitif, toute la morale peut s'en déduire sans avoir jamais besoin de rien emprunter autre part. La même supposition arbitraire, la même confusion nous semblent avoir dicté leur réponse à l'objection que la conscience du devoir atteste l'existence d'un Etre supérieur envers lequel nous sommes obligés : Ces messieurs répliquent : « S'il en était comme vous dites, la théologie (ils écrivent *théodicée*, évidemment dans le même sens), la théologie descendrait de la morale, et non pas la morale de la théologie. Cela n'intéresse pas notre principe, et nous n'avons pas à nous occuper de la question. » Cette réponse a tout l'air d'une défaite; aussi ne pensons-nous pas, à vrai dire, que les spirituels rédacteurs veuillent éterniser le badinage en soutenant plus longtemps que leur œuvre est étrangère aux dissentiments religieux, et que les partisans de toutes les métaphysiques pourraient les suivre. Ils risqueraient d'être accusés, non de duplicité, mais de mauvais goût. S'ils daignent se placer un instant dans l'hypothèse qu'il y a un Dieu, au vieux sens du mot Dieu, ils verront à l'instant, de cette nouvelle place, que, pour le croyant, tout devoir procède de Dieu, que le croyant admet des devoirs envers Dieu, et que, par conséquent, sa morale à lui ne saurait être indépendante de Dieu. Je partage entièrement l'avis que le sentiment immédiat du devoir est, sinon le fondement unique, au moins le meilleur fondement d'une foi rationnelle; tandis que l'indépendance de la science morale me paraît impliquer virtuellement l'exclusion de toute religion quelconque. Celui qui aurait commencé par bâtir l'édifice de sa morale sur le sentiment subjectif du devoir, et qui, après coup, viendrait à s'apercevoir que le sentiment du devoir est une méthode pour

aller à Dieu, celui-là serait obligé de réformer cette morale tout entière; je ne dis pas telle série particulière de préceptes pratiques, mais la conception. Ainsi la marche véritable n'est pas précisément de la morale à la métaphysique, bien moins encore de la métaphysique à la morale, mais plutôt de la morale à la morale, en traversant, en embrassant la métaphysique. C'est celle de la *Philosophie de la Liberté*. La thèse de l'indépendance de la morale produit déjà ses conséquences métaphysiques; elle ne disjoint pas seulement, elle détruit, et c'est bien ainsi qu'on l'entend.

Quant à la morale indépendante, qui serait tout autre chose qu'une simple thèse, je maintiens provisoirement qu'elle est impossible, que ses auteurs n'en donneront jamais qu'une vaine apparence, en dissimulant tant bien que mal de nombreux emprunts à d'autres branches du savoir humain, si même ils font jamais la tentative de produire le fantôme. La crainte que j'exprime est probablement partagée par un grand nombre de leurs propres amis. Nous leur conseillons de laisser madame Roland tranquille, et de lever ces doutes par la publication de leur système. Ceci est dans leur propre intérêt,

> Car pour être approuvés,
> De semblables projets veulent être achevés.

A mon tour, me voici dans une position fâcheuse. J'ai annoncé tout à l'heure le dessein de discuter le système du journal *la Morale indépendante*, et il se trouverait, en fin de compte, que ce système n'existe pas. C'est bien cela malheureusement : le système n'existe pas; il n'y a pas même l'ébauche d'un système; il y a tout au plus l'ombre d'un programme et l'expression énergique d'un désir, d'une intention. Quant à la doctrine, il n'en subsiste absolument que cette grande vérité déjà signalée : le sentiment de la justice est inhérent à l'homme; il fait partie de sa constitution[1]. L'*alpha* est prononcé, et nous le répétons bien volontiers après M. Massol; mais nous attendons la seconde lettre, qui, décidément, ne sort pas. Nous attendons depuis huit mois et il ne vient rien. En fait de système, nous n'avons que la constatation pure et simple du premier fait élémentaire de l'ordre moral. Je suis persuadé que les intentions des honorables rédacteurs sont excellentes, et je rends justice à la pureté de leurs sentiments, lorsqu'ils énoncent un sentiment; mais on conçoit

[1] N° 1, p. 6; n° 5, p. 35, etc.

qu'en fait de morale, les conclusions sont toujours plus ou moins dictées par la conscience publique, produit elle-même de l'histoire et de la tradition ; de sorte que la sévérité des déductions, la solidité de l'enchaînement, la forme, en un mot, est à peu près tout. Je soupçonne ces messieurs d'être beaucoup meilleurs chrétiens et beaucoup moins philosophes qu'ils ne s'en soucient ; en effet, d'un côté leurs critiques, même leurs critiques de la morale chrétienne, telle qu'ils la dépeignent, sont parfois inspirées d'un sentiment chrétien[1] ; de l'autre, on ne compte en philosophie que ce qui se tient debout, et rien ne se soutient que ce qui est lié.

Examinons un instant le programme de la *Morale indépendante*. Et d'abord, cherchons à saisir de quelle manière les fondateurs de l'œuvre conçoivent leurs relations avec les autres écoles. Quant aux doctrines religieuses fondées sur la tradition ou sur le raisonnement, ils commencent par une profession de neutralité, ils se gardent d'y toucher[2], disent-ils ; puis l'antagonisme et l'incompatibilité des deux points de vue se dessinent peu à peu, et l'on finit par les proclamer[3] ; évolution tout à fait parallèle à celle de l'école d'Auguste Comte.

Le nom de Kant est cité parmi les ancêtres de la morale indépendante, et, toutefois, malgré l'analogie réelle des points de départ, l'école ne veut pas procéder de Kant ; je ne comprends pas trop pourquoi. Est-ce prétention à l'originalité ? Trouve-t-on Kant encore trop métaphysique ? Pèse-t-il trop sur le devoir, dont on voudrait écarter le nom, tout en conservant honorablement la chose ? Il y a peut-être un peu de tout cela.

Les relations entre la *Morale indépendante* et le positivisme sont assez difficiles à préciser. Comme de raison, le journal appuie constamment sa grande thèse sur l'impossibilité de résoudre scientifiquement les questions d'origine et de fin ; il reproduit même, un peu légèrement, à mon sens, la proscription positiviste des connaissances absolues en général ; il s'approprie avec complaisance la terminologie positiviste ; néanmoins il ne veut pas être positiviste non plus. Il a raison, car, du côté formel, le positivisme exclut radicalement la conception d'une science isolée, et pour le fond, il n'y a pas d'antagonisme plus prononcé que celui qui règne entre les thèses abstraites du journal de la cour des Miracles et les thèses abstraites du *Cours de philosophie positive*. Au rebours du sage de Kœnigsberg, qui, dit-on, fait pro-

[1] Particulièrement dans les remarquables articles de M. Charles Renouvier.
[2] N° 1, p. 3, article de M. Brisson.
[3] N° 31, p. 244.

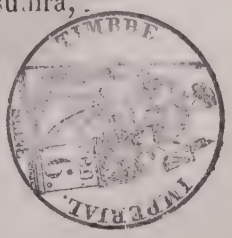
céder logiquement le droit du devoir, le journal fait procéder le devoir du droit[1]. Le *Cours de philosophie positive* caractérisait assez exactement cette morale juridique, et la désignait en termes exprès comme la morale négative propre à la période critique, révolutionnaire et transitoire. En revanche, dit M. A. Comte :

« La nouvelle philosophie remplacera la discussion vague et orageuse des droits par la discussion calme et rigoureuse des devoirs, et, au lieu de faire consister les devoirs particuliers dans le respect des droits universels, on concevra en sens inverse les droits de chacun comme résultant des devoirs des autres envers lui : ce qui, sans doute, n'est nullement équivalent, puisque cette distinction générale représente alternativement la prépondérance sociale de l'esprit métaphysique ou de l'esprit positif : l'un conduisant à une morale presque positive, où domine l'égoïsme ; l'autre, à une morale profondément active, dirigée par la charité[2]. »

Malgré cette opposition, la *Morale indépendante* tend à s'identifier de plus en plus au positivisme, lequel, de son côté, semble faire quelques pas dans la direction de la *Morale indépendante*. Dans le numéro du 11 mars, M. Massol annonce avec une satisfaction sans mélange un livre sur la *Morale dans le positivisme*, où M. Bourdet se place au point de vue des droits, et affirme, en contradiction directe, avec le chef de l'école (dans sa période initiale, antithéologique, dans le livre approuvé par M. Littré), que la morale issue de la métaphysique pose aussi le devoir avant le droit. « Qui n'a pas gémi, dit M. Massol dans cet article, « de voir le positivisme nous proposer comme type d'organisation « future le moyen âge... C'était *en quelque sorte* à faire douter de « la philosophie positive. Grâce à d'énergiques protestations, *son* « *autorité* n'a pas été ébranlée[3]. » Il paraît difficile de confesser plus explicitement une doctrine dont on avait précédemment répudié la solidarité en termes non moins explicites. Il paraît donc bien acquis à la discussion que la *Morale indépendante* se rattache, d'intention du moins, aux prémisses du positivisme, et qu'elle n'en est séparée que par les conclusions.

J'ai dit : *se rattache*, mais *croit se rattacher* eût été beaucoup plus exact, car la *Morale indépendante* plonge jusqu'au cou dans la métaphysique ; elle est idéaliste sans le savoir. Il suffira,

[1] N° 7, p. 54.
[2] *Cours de philosophie positive*, tome VI, p. 541.
[3] P. 252.



pour le prouver, de transcrire ici le passage décisif de sa première page[1] :

« La morale n'est pas une loi dérivée... Elle repose sur un fait avéré, partant indiscutable, sensible à tous sans exception... Ce fait, c'est que l'homme est un être libre et responsable, c'est-à-dire une *personne;* ou du moins qu'il se conçoit tel.

« Que, comme tel, tout être humain se révolte contre toute contrainte, toute violence sous quelque forme que ce soit.

« De là, le sentiment de sa dignité, du respect qu'il se porte à lui-même.

« Mais ce *respect de soi*, l'homme en présence de l'homme l'exige pour sa personne.

« Par cela même, il sent forcément que ce même respect est exigible pour les autres, dû aux autres.

« Telle est l'origine du *droit* et du *devoir*, qui n'est que le droit reconnu en autrui. »

Assurément, s'il est un texte digne de l'exégèse, c'est le manifeste d'une nouvelle école de philosophie. Je regrette que le temps et l'espace ne me permettent que de courtes observations :

Et d'abord les premiers mots : *La loi morale n'est pas dérivée; elle repose sur un fait.* J'aurais écrit plutôt : La loi morale n'est pas immédiate, autrement le devoir fonderait le droit et non l'inverse; la *loi* morale est dérivée, car elle repose sur un *fait.* Passons.

Ce fait, c'est que l'homme se conçoit comme un être libre et responsable, comme une personne. Mais si l'on s'attache à donner aux mots un sens précis, précaution indispensable en pareilles matières, on ne saurait dire que la personnalité soit un fait. La personnalité est une idée métaphysique, avant tout c'est une idée juridique. La liberté et la responsabilité seules ne donneraient point aux rédacteurs ce qu'il leur faut. Ils entendent bien, j'en suis convaincu, respecter le droit vis-à-vis des malades, des enfants et même des enfants à naître, qui ne possèdent pourtant pas la personnalité dans le sens de leur définition, puisqu'ils ne sont ni libres, ni responsables. Il n'est pas exact non plus de dire que la liberté morale soit égale chez tous les hommes, ainsi qu'on l'affirme[2], elle diffère, au contraire, essentiellement d'un individu à l'autre, suivant le degré de leurs lumières, l'ascendant de leurs passions et l'énergie de leur volonté.

L'homme se porte respect à lui-même, et il exige de ses semblables

[1] N° 1, p. 1. [2] Voyez n° 5, p. 34.

le même respect. Ceci est vrai sans doute, mais dans l'idéal bien plutôt que dans la réalité de fait. Cette circonstance, qui n'importerait guère à mon point de vue, est décisive, au contraire, lorsqu'on a la prétention de se fonder sur un fait, et sur un fait *sensible à tous sans exception*. Il y en a des exceptions, malheureusement, et ces exceptions sont un élément du fait. Combien d'hommes et de femmes qui tiennent à l'urgent infiniment plus qu'au respect, qui ne demandent même aucun respect? et combien petit est le nombre de ceux qui se respectent vraiment eux-mêmes?

PAR CELA MÊME, *il sent* FORCEMENT *que ce respect est* EXIGIBLE POUR LES AUTRES, *dû aux autres. Telle est l'origine du droit et celle du devoir, qui n'est que le droit reconnu en autrui. — Par cela même* est une raison subreptice, une pétition de principes; *forcément*, une très grave erreur de fait. L'homme ne sent point toujours l'obligation, bien moins encore la nécessité d'accorder à ses semblables ce qu'il réclame pour lui-même. Observer une équité sincère, mesurer autrui à la mesure sur laquelle nous nous mesurons nous-mêmes, est, au contraire, le plus difficile des devoirs. Depuis Jean La Fontaine, tout au moins, peut-être même depuis quelque temps auparavant, les personnes qui observaient un peu, n'ignoraient pas que l'homme est besacier, souvent de très bonne foi. En dépouillant le passage cité d'une forme déductive absolument illusoire, il revient donc au juste à ceci : « L'homme est sujet d'une obligation qui s'atteste à lui par un sentiment impérieux, et qui lui dit : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît.* » — Le droit ne découle point du fait, le devoir ne découle point du droit, comme le prétend cette jeune école et comme elle devrait le prouver en effet pour arriver à ses conclusions; mais le fait est mal formulé, le droit et le devoir subsistent par eux-mêmes, comme les deux aspects inséparables, également immédiats l'un et l'autre, d'une même idée éternelle, qui s'atteste dans la conscience de ceux-là même qui n'y conforment pas leur conduite. Cependant cette idée n'est point *sensible à tous sans exception*, mais c'est nous qui, de notre droit souverain, déclarons ceux dont la conscience ne parle pas étrangers à la véritable humanité. L'homme n'est point forcé, mais il est tenu de respecter l'équité dans ses rapports avec ses semblables. Je dis l'équité, et non la logique, car, en prouvant qu'il est logique de respecter les autres comme nous voulons être respectés, on n'aurait pas encore établi que cette logique-là fût obligatoire. D'ailleurs « tout pour moi, rien pour toi », est une formule très logique aussi, et, par-dessus le marché, passablement historique. — L'homme est tenu de respecter l'équité. La

morale se fonde sur la primitive obligation dont la volonté humaine est affectée. Le philosophe religieux a toute liberté de creuser ce fait d'une obligation primitive essentielle à l'humanité; l'antagonisme que le journal s'efforce d'établir entre la morale innée et la morale prescrite n'a point de fondement réel et n'existe que dans l'intention des journalistes. Les thèses de la *Morale indépendante* ne semblent enchaînées qu'à la faveur de l'éternel sophisme de Condillac qui, dans sa théorie de la sensation transformée, fait rentrer de nuit en contrebande la marchandise ostensiblement repoussée le matin à la douane. La marchandise prohibée, c'est, chez Condillac, l'activité propre de l'esprit. Dans la *Morale indépendante*, c'est le devoir.

Les explications subséquentes, loin d'apporter les chaînons qui manquent au programme, ne font qu'augmenter mon embarras. Comment entendre les phrases suivantes, par exemple :

« Toutes les conceptions dont les principes... sont pris... dans « une pure vue de l'esprit sont de leur nature indémontrables... « elles sont (dès lors) impuissantes à satisfaire aux exigences « d'un principe universel, accessible à tous et pouvant servir « de règle à la vie soit individuelle, soit collective..., tel que « *le droit égal et réciproque que chacun de nous tient de la dignité* « *de sa nature* [1]. »

Ainsi nous connaissons notre droit, l'égalité de notre droit, la réciprocité de ce droit, la dignité de notre nature, autrement que par une vue de notre esprit. Et comment donc, s'il vous plaît? La *Morale indépendante* doit une plume d'honneur à celui qui découvrira ce secret-là.

Essaierons-nous d'accorder M. Massol, qui place le principe de la morale dans la dignité de la personne, qui est *le même partout* [2], et M. Clavel qui le voit dans un besoin primordial *d'agrandir* notre être [3]? Autant vaudrait presque se charger de concilier M. Massol, aux yeux de qui *la matière de l'éthique est l'homme considéré dans son essence même* [4], avec M. Frédéric Morin, suivant lequel ce *principe métaphysique* : L'ESSENCE D'UN ÊTRE RENFERME SA LOI, *est une hypothèse malheureuse, condamnée par l'histoire et qui aurait grand'peine à se faire admettre même par l'élite éclairée du clergé contemporain* [5].

Nous ne tenterons rien de semblable; mais nous invitons sérieusement la *Morale indépendante* à nous communiquer son choix. Veut-elle se fonder sur des faits d'expérience, au sens vulgaire du mot *fait*, sur des faits généralisés en partant de l'individuel, où par conséquent les exceptions sont comptées,

[1] N° 25. [2] N° 5. [3] N° 9. [4] N° 25. [5] N° 27.

sur des faits comme l'entendent le positivisme et la chimie, ou bien veut-elle partir de l'universel, de l'*a priori*? Persiste-t-elle à déduire le droit du fait et le devoir du droit comme dans son programme, ou bien pose-t-elle la loi du devoir comme une vérité première qui ne repose sur rien que sur elle-même, ainsi qu'elle fait au début de ce même programme, et de nouveau, dans un article du même auteur [1], en ces mots :

« Nous dirons qu'il est UN [2] fait indéniable : c'est que l'homme « en présence de l'homme exige le respect de la personne ET « sent l'obligation d'accorder à son semblable le respect qu'il « lui demande. »

C'est entre *et* et *par la même* qu'il faut opter. Choix bien futile, n'est-ce pas? Et cependant si vous prononcez pour *et*, si réellement la loi morale n'est pas dérivée, comme vous le disiez d'abord, il faut renoncer à partir du fait que vous exigez le respect, il ne faut plus cousiner avec le positivisme ni parler de son autorité; il faut renoncer à la prétention d'avoir une morale des droits par opposition à la morale des devoirs, puisque droit et devoir apparaissent simultanément. Si, comme je le crains, vous finissez, réflexion faite, par choisir *par la même*, il faut d'abord effacer les passages où vous dites que « la loi morale n'est point dérivée », que « la conscience est *antérieure* et supérieure à tout [3] », puis il faut établir la déduction de la loi morale, qui jusqu'ici fait défaut, comme on vient de le voir.

Dans l'examen du programme transcrit plus haut, j'ai négligé jusqu'ici la façon naïve dont on s'efforce d'assimiler, sans y toucher, deux idées complétement différentes : un respect *dû aux autres*, un respect *exigible* POUR *les autres*. Si le devoir se fondait vraiment sur le droit, si l'obligation foncière était simplement d'être logique (ce qui pourtant serait déjà une obligation primitive, une idée innée, un *a priori*), eh bien, la logique ne demanderait rien de nous, sinon de respecter le voisin, comme nous prétendons qu'il nous respecte, et nous aboutirions à cette morale « égoïste et passive, » dont Auguste Comte parlait tout à l'heure. Il s'agit pour l'école de sortir de cette négation et d'atteindre la charité que réclame la conscience des peuples avancés, la conscience chrétienne. C'est ainsi que par le coup furtif d'une baguette magique soigneusement dissimulée, l'obligation prosaïque de respecter le droit et le bien d'autrui se

[1] N° 5. Je relève dans cet article une belle définition toute métaphysique de la personne, que le compositeur a cruellement défigurée : *la seconde puissance de l'individualité.*

[2] Deux faits?

[3] N° 5.

transforme dans un devoir chevaleresque, sublime, difficilement réductible à la stricte mesure du Code : le devoir de faire respecter autrui, de revendiquer contre toutes puissances le droit du faible et de l'opprimé. Mieux encore : *pour les autres* est placé le premier, c'est du simple fait que je prétends au respect que jaillit l'obligation du don Quichotisme universel.

Certes au prix d'un vol aussi rapide, on conviendra sans peine avec nous que les bottes de sept lieues sont un moyen de déplacement singulièrement arriéré. Le lecteur voudra bien souffrir que nous reprenions haleine avant de tourner le feuillet pour considérer par quels nouveaux prodiges ou par quels prestiges nouveaux, *la dignité humaine, élevée à l'idéal, devient un principe de dévouement et de transformation universelle.* Au fait, cet examen n'est pas nécessaire, après avoir volé tout à l'heure, ici nous marquons le pas; *pour les autres* disait déjà tout, et l'on pouvait se passer d'élever la dignité humaine à l'idéal.

Il reste donc établi d'une manière irréfragable qu'affirmer n'est pas déduire, et que le journal de la Cour des Miracles est le jouet d'une illusion trop douce pour durer longtemps, s'il s'imagine avoir fondé le devoir sur le droit, pas plus qu'il n'a fondé le droit sur le fait. Tout ce qu'il rattache à cette prodigieuse déduction, tout ce qui fait la différence entre son point de vue et le principe du devoir, tout ce qui l'unit à la tradition de la révolution française[1], de tout cela, rien n'existe pour qui réclame un enchaînement réel dans les idées. Ce qu'il pensait faire, il ne l'a pas fait. Il a fait beaucoup mieux, infiniment mieux : ses rédacteurs ont répété dans une forme sans doute un peu tortillée, mais enfin ils ont répété la formule éternelle de l'obligation morale telle qu'ils l'avaient sucée avec le lait maternel : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes. — En vérité, « je vous le dis, ce que vous voulez que les autres vous fassent, « faites-le-leur aussi de même. »

Puisque le devoir est jusqu'ici leur vrai commencement, il faut qu'ils retournent en arrière, ou bien c'est du devoir qu'il faudra partir lorsqu'ils jugeront à propos de se mettre en route. Quand le moment sera venu, s'ils prennent un peu plus au sérieux que jusqu'ici les obligations attachées à l'exposition scientifique, ils s'apercevront que, pour demeurer indépendante, la morale ne doit rien emprunter : ils verront se dresser devant eux la tâche de formuler la conception rationnelle du monde comme une conséquence de leurs prémisses. Nous les attendons à l'œuvre et nous saluerons de tout notre cœur l'avénement d'un

[1] N° 32, p. 252.

système moral généreux comme le leur, à la condition toutefois qu'il forme un tout. Leur morale sera belle, je n'en doute pas; plaise à Dieu qu'indépendante ou non, elle se tienne sur ses pieds. La première condition de l'indépendance, c'est de vivre.

Feront-ils bien de persister dans leur idée de commencer par la casuistique et par un cas individuel : l'attachement de Madame Roland pour le Girondin Buzot? Je n'oserais me prononcer sur ce point-là. Qu'ils commencent par où ils voudront, mais qu'ils commencent. S'ils refusaient de nous donner la morale indépendante qu'ils nous ont promise, pour s'en tenir à leur polémique de sacristie, ils feraient naître de l'inquiétude.

Dieu nous garde de soupçonner que l'athéisme ait jamais des chauvins, sans parler des inconvénients attachés à l'emploi d'une épithète mal portée, même au cas où l'équivalent aimable ne se trouve pas, cette supposition serait absurde; on est convaincu qu'il n'y a rien de semblable ici, ni pour l'école dans son ensemble ni pour aucun de ses adhérents. Cette philosophie n'est pas plus athée que le savant M. Moleschott n'est matérialiste. Mais quand on la voit marier l'idéalisme et le positivisme dans la même période, affirmer et nier l'*a priori*, confondre dans un même embrassement les doctrines les plus contradictoires, pourvu qu'elles impliquent une certaine négation, toujours la même négation; quand on la voit préoccupée absolument d'une seule idée, ne comprenant le sens des mots que dans leur rapport avec cette idée-là, on serait presque à se demander si l'on ne se serait pas trompé d'adresse, si le bureau de la Cour des Miracles est le foyer d'une école ou celui d'un parti, s'il s'agit d'études ou d'étudiants, si l'on y enseigne ou si l'on y chauffe[1].

En attendant, qu'il s'agisse de doctrine ou d'action, nous ne nous séparerons pas de la *Morale indépendante* sans remercier ses rédacteurs d'avoir proclamé hautement la valeur absolue du droit et du devoir, car c'est la pierre angulaire de toutes les convictions fécondes, en religion comme en politique et en toutes choses. Remercions-les également des maximes généreuses qu'ils ont prononcées avec chaleur. Il est vrai qu'elles manquent encore de l'autorité qui s'attache à la forme scientifique, elles n'ont d'autre autorité que celle des signatures qui les décorent; mais la simple affirmation d'un homme de cœur est une autorité.

CH. SECRÉTAN.

[1] On ne fait aucune allusion à la politique, tout le contexte de cet article s'oppose à cette interprétation, qui serait injuste. Ce que l'auteur a voulu caractériser, c'est une forme de discussion à l'usage des partis de tout genre, où l'on affirme plus qu'on ne prouve. A peine est-il besoin d'ajouter que les idées religieuses sont souvent défendues d'une manière analogue. Elle n'en vaut pas mieux pour cela.

LITTÉRATURE

—

LES NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE DE M. TAINE.

RACINE.

« J'aime ces sortes de livres, a dit M. Taine, en parlant des *Essais de critique et d'histoire* de M. Macaulay. On peut jeter le volume au bout de vingt pages, commencer par la fin ou au milieu; vous n'y êtes pas serviteur, mais maître. » J'ai commencé le livre de M. Taine au milieu; j'ai lu d'abord l'essai sur Racine, et je n'ai point jeté le volume au bout de ces vingt pages. Mais je ne viens pas causer ici de toutes les choses intéressantes que j'ai lues ensuite. Le critique devant un recueil d'articles a la même liberté que le lecteur.

L'étude de M. Taine sur Racine me semble la meilleure qu'on ait faite[1], et faire mieux ne sera pas chose facile. On fera toujours des études sur Racine; un poëte si grand aura toujours de nouveaux admirateurs qui ne pourront se retenir de dire à l'univers combien ils l'admirent et pourquoi ils l'admirent; un poëte si différent de deux ou trois autres génies du même ordre aura toujours aussi çà et là, de loin en loin, quelques petits dépréciateurs bornés, fanatiques ou pédants qui, par leurs folles attaques, provoqueront de sérieuses apologies. Mais le point de vue de cette critique toute de sentiment changera sans cesse. N'ayant qu'un fragile appui dans la mobilité des impressions littéraires, elle suivra leur flux et leur reflux. Racine restera le même et elle se renouvellera, elle passera; si quelques-uns de ses écrits demeurent, ce sera à titre de documents non sur Racine, mais sur ses juges et sur leur temps. Est-ce pour savoir quelque chose sur Racine que nous lisons encore les paradoxes de M. Auguste Vacquerie, frère du gendre de Victor Hugo? Non, assurément. C'est pour savoir ce qu'on pensait, ce qu'on disait tout haut et ce qu'on osait écrire pendant l'effervescence de la révolution romantique. De même l'homme vraiment lettré lit aujourd'hui La Harpe moins pour apprendre à connaître Ra-

[1] Est-il besoin de dire que l'admirable Notice biographique de M. Paul Mesnard est ici hors de cause? Elle n'appartient pas aux œuvres de la critique littéraire, mais aux travaux de l'érudition.

cine que pour apprendre à connaître La Harpe. Ce qui fait la singulière valeur du travail de M. Taine, c'est qu'il a été conçu en dehors, au-dessus des fluctuations du sentiment littéraire, et qu'il est instructif sur M. Taine sans doute, mais aussi sur Racine. En prenant son point d'appui dans l'histoire, en considérant le théâtre de Racine comme un monument dont tout le monde peut admirer du dehors l'ensemble et quelques détails, mais qui ne s'ouvre et ne révèle sa charpente, ses assises et les derniers secrets de son architecture qu'à l'historien, en analysant la nature de ce théâtre et en expliquant son existence comme on explique et comme on analyse un grand fait historique, M. Taine a fait une étude qui restera vraie et qui peut défier le temps, parce qu'elle n'est pas faite avec les goûts et les caprices d'un temps. Est-ce à dire qu'elle ne porte pas l'empreinte du temps où nous vivons? Oui, sans doute, elle la porte. Elle est bien l'œuvre d'une époque particulière, d'une époque passionnément éprise de science historique : or on sait que la passion exagère toujours. Je vais donner un exemple de cette exagération dans le beau travail de M. Taine, et ce sera à peu près la seule chicane que j'aurai à lui faire.

A propos d'*Athalie*, M. Taine s'exprime ainsi : « Personne n'ignore assez l'histoire pour supposer que Joad soit un pontife juif ; il parle comme un prélat du dix-septième siècle, et Racine, sans le vouloir, lui a donné plusieurs traits de Bossuet. Malgré moi, en lisant ses paroles, je songe aux sentiments que les catholiques éprouvaient alors contre les protestants... Pour admirer la pièce avec sympathie, il faut se pénétrer de passions éteintes depuis deux siècles, relire la correspondance des évêques et des intendants, les procès-verbaux des assemblées du clergé, les demandes universelles et perpétuelles de persécution, les louanges dont Bossuet comble le chancelier, qui scelle la salutaire mesure. » Ne prenez pas M. Taine au mot. Au fond il ne croit pas plus que vous que, pour admirer *avec sympathie* l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, il faille au préalable relire des pièces officielles et des procès-verbaux. Il est trop manifeste qu'il suffit pour cela d'avoir une âme et une intelligence cultivées par l'étude, non point par ces études minutieuses de l'érudition historique qui n'ont jamais ni élevé l'âme ni ennobli l'intelligence, mais par ces études littéraires et classiques qu'on appelle du beau nom d'*humanités*. Voilà pourquoi les étrangers, ceux du moins qui ont reçu cette éducation générale, peuvent et doivent admirer *Athalie*, et même avec sympathie; voilà pourquoi la postérité l'admirera dans mille ans, quand les passions religieuses étant éteintes non pas depuis

deux siècles, mais depuis douze siècles, la passion du vrai et du beau subsistera ; voilà pourquoi les enfants au collége l'admirent — ou l'admireraient, si, au lieu de leur faire fabriquer tant de vers latins et développer tant de lieux communs en phrases vides, on leur faisait lire Racine, Shakspeare et Sophocle. J'admets bien volontiers que, pour comprendre tout à fait certaines parties du théâtre de Racine, il soit fort utile de relire sinon la correspondance des évêques et des intendants, au moins les lettres des femmes du monde et les mémoires des hommes de cour ; mais je crois qu'on peut sans érudition spéciale admirer *Athalie* avec sympathie, et M. Taine, quoi qu'ait dit sa plume, n'en doute pas. Il l'a oublié seulement, — ou il s'est oublié.

Puisque j'en suis aux oublis de M. Taine, il faut que je lui en signale un d'une autre sorte. Il n'a point parlé des *Plaideurs*, et c'est une lacune dans une étude sur Racine. La comédie des Plaideurs est si originale, si unique, si radicalement différente du *Menteur* de Corneille et de tout le théâtre de Molière, qu'un critique ne doit pas passer devant sans se demander au moins comment elle est née, et quelle humeur, quels goûts prédisposaient Racine à s'exercer dans le genre comique avec une plume volée à Aristophane.

Voilà toutes mes critiques, et je suis tout surpris de n'en avoir pas d'autres à faire. Comment ! rien que ces deux petites chicanes ? Et où sont donc, cette fois, les machines de guerre de M. Taine, et ses engrenages, et ses instruments de mathématique, et sa grosse artillerie, et tous ses *dadas* ? Je les ai cherchés dans l'essai sur Racine, et je ne les ai point trouvés ; d'autres affirmeront qu'ils y sont sans les avoir ni trouvés ni cherchés ; et voilà ce qu'il en coûte d'avoir un système. Ici, comme partout, comme toujours, M. Taine a suivi cette méthode historique, dont l'abus donne à la plupart de ses écrits un air paradoxal sur un fond singulièrement substantiel ; mais il a marché, cette fois, au milieu de la route avec une aisance, une liberté et une ampleur d'allure qui ne ressemble en rien à la course inquiète d'un esprit systématique le long d'un sentier périlleux. Il est vrai qu'au départ il a côtoyé un précipice, en formulant d'abord une définition, celle de l'esprit français et du siècle de Louis XIV : « La raison oratoire, a-t-il dit, voilà l'esprit de notre race ; c'est cet esprit qui a formé le siècle de Racine ; on l'y découvre tout entier et on n'y découvre que lui. » C'est trop dire ; mais, en conscience, pour une formule, ce n'est pas trop faux. La *raison oratoire* est bien le caractère, sinon unique, au moins dominant et de notre génie national et des écrivains du grand siècle, et si

ce substantif et cet adjectif ne conviennent ni à Rabelais, ni à Montaigne, ni à La Fontaine, ni à quelques autres, on ne peut contester qu'ils ne s'appliquent aisément tous les deux à la plupart de nos grands prosateurs et de nos grands poëtes, et parfaitement à Racine. La raison oratoire est en somme le grand trait général des races latines. M. Taine nous avait déjà montré à Rome un peuple d'orateurs, et dans Tite-Live un des princes de ce peuple. Mais, plus heureux avec Racine qu'avec Tite-Live, il ne s'est pas borné à relever dans le poëte français un grand talent oratoire, comme il l'avait fait pour l'historien romain ; car cela ne nous eût guère avancés. Une fois bien constaté que Racine est un grand orateur, puisque nous sommes tous des orateurs et que tous nos grands écrivains sont de grands orateurs, qu'avons-nous appris? Rien — ou peu de chose. Il reste tout à faire ; il reste à nous instruire, en nous faisant voir quel est le cachet distinctif du talent oratoire de Racine, quelle différence, quelles nuances il y a entre son génie et celui de Fénelon, de Nicole, de Bourdaloue, de La Bruyère, de Bossuet, de Corneille. M. Taine l'a compris cette fois, et il a analysé l'art si parfait et pourtant si spécial de Racine avec une finesse digne de Sainte-Beuve. Ne me croyez pas sur parole, et admirez-en un exemple.

En réponse aux sottes critiques des barbares qui « ne peuvent souffrir que Phèdre expire sur une phrase académique, qu'Oreste en délire raisonne avec les Furies, » et qui disent qu'« une émotion extrême exige un style incohérent, » M. Taine a écrit cette belle page : « Le grand seigneur diplomate et homme du monde a toujours la parole prête et parfaite ; son orgueil, son rang, son éducation et son emploi lui interdisent de s'abandonner ; il est toujours en public et porte toujours sa dignité. Louis XIV, au lit de mort, comme après les désastres de 1709, gardait sa justesse et sa grandeur de style ; le roi en lui avait transformé l'homme, et nous ne devons point juger un monde aristocratique et oratoire d'après les cris de nos poëtes lyriques et nos habitudes de plébéiens. Il y a une singulière beauté dans ce talent de bien dire, que n'altèrent point les émotions profondes ; on admire Oreste, qui, troublé d'amour et de jalousie, aborde à l'instant Pyrrhus en ambassadeur consommé ; Néron, qui, tout jeune et comblé de haine, démasque Agrippine avec les raisons les mieux choisies et le dédain le plus poli ; Atalide, qui, venant s'offrir à Roxane, invente, pour sauver son amant, les excuses les plus fines et les plus touchantes. On trouve en ce talent la marque d'un esprit supérieur et d'une éducation incomparable ; on juge que la passion, ainsi dissimulée, reste encore véritable et poignante ; et l'on aperçoit l'angoisse secrète que les yeux ni la voix n'ont

point trahie. » Lisez encore l'analyse des rôles de Néron et de Monime, et dites si vous avez à y ajouter ou à en retrancher quelque chose.

Ainsi, bien qu'il parte de ces deux mots, *raison oratoire*, comme de la définition la plus générale du génie de Racine, M. Taine ne s'y emprisonne pas. A mesure qu'il avance dans son étude, il saisit et nous fait connaître avec plus de précision l'incomparable artiste qui en est l'objet, et il finit par demander à sa biographie, à ses lettres, tout le jour nécessaire encore pour achever d'éclairer son théâtre. Il nous montre le grand homme faisant ses études à Port-Royal, « la plus excellente école de dignité, de style et d'éloquence, » attaché à tous ses devoirs, fidèle à Dieu, fidèle au roi, d'une délicatesse et d'une sensibilité exquises, élevant et instruisant ses enfants, les exhortant à être pieux, économes, laborieux, exacts, et si bon père de famille, qu'« invité un jour chez M. le duc, et averti qu'une nombreuse compagnie l'attendait pour dîner, il refusa, disant qu'il n'avait point vu depuis huit jours sa femme et ses enfants, qui comptaient sur lui pour manger une belle carpe. » Quoi! c'est cet homme aux mœurs tranquilles et simples qui a peint le trouble du cœur, et qui a traduit le cri des passions[1]! C'est lui qui a traîné sur la scène Phèdre haletante sous les coups de Vénus et folle d'amour, d'horreur, de haine, d'angoisse, de jalousie, de honte! Mais cela s'accorde-t-il bien avec les théories de M. Taine sur le génie, qui est une espèce de maladie détraquant toute l'humaine machine; sur l'artiste, qui est une sorte de grand enfant en délire? Eh! qu'importe? Vive l'inconséquence! Elle est le sauveur de la vérité.

..... Je ne parlerai pas des essais sur Jefferson, sur les Mormons, sur le bouddhisme, sur Marc-Aurèle, sur La Bruyère, sur Balzac : il y aurait trop à en dire. Mais je ne veux pas quitter le volume de M. Taine sans recommander au moins à tous ses lecteurs la belle notice nécrologique qui le termine, car elle n'a pas besoin d'un long éloge. Dans un style naturel et vrai, M. Taine a consacré à la mémoire d'un ami mort jeune, d'un savant mort inconnu, quelques pages qui ne périront pas.

PAUL STAPFER.

[1] Il ne faudrait pas tomber ici dans une exagération inutile. La vie de Racine n'a pas toujours été le modèle de toutes les vertus. Il suffit qu'elle soit restée exempte de ces grands désordres et de ces grandes passions qu'on se plaît à regarder comme un signe et comme une condition du génie poétique en général et dramatique en particulier.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LE PÈRE LACORDAIRE

VIE DE SAINT DOMINIQUE, *précédée du Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères Prêcheurs*, par le révérend père HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE, du même ordre, membre de l'Académie française. Sixième édition, 1860.

LE PÈRE LACORDAIRE, par le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. Deuxième édition, 1862.

CORRESPONDANCE DU R. P. LACORDAIRE ET DE MADAME SWETCHINE, publiée par le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. Paris, 1864.

Lisez-les bien vite, si vous ne les connaissez pas encore, ces lettres charmantes, si simples, si naturelles, miroir d'une âme que le souffle du siècle ne semble pas avoir touchée. Il ne faut pas demander à l'ami de Madame Swetchine des pensées profondes, un système original et fortement lié. Ce dominicain du dix-neuvième siècle n'est ni un philosophe, ni même, à proprement parler, un théologien : c'est mieux que cela, c'est un cœur d'homme, un cœur ouvert aux instincts généreux, une âme éprise de beauté, de vérité, de tout ce qui est noble et grand. C'est un artiste bien plus qu'un penseur, mais un artiste de la grande espèce, un artiste à la façon de ces peintres religieux du moyen âge, qui peignaient en priant, et pour lesquels l'art lui-même n'était qu'une forme, une fonction de la foi.

La vie de saint Dominique a ses lacunes; ce n'est pas là de l'histoire calme et sévère; mais c'est de l'histoire sincère, consciencieuse au point de vue où l'auteur était placé. C'est mieux encore, c'est un tableau plein de couleur et de charme, qu'une science prudente et circonspecte ne nous aurait pas donné, et ce tableau est celui d'un grand maître. M. Renan dit quelque part que, pour faire l'histoire d'une religion, il faut y avoir cru, mais ne plus y croire. Il serait plus vrai de dire qu'il faut y croire encore, non plus d'une foi naissante et naïve, mais d'une foi mûre et réfléchie, qui garde sa flamme au fond, mais qui se connaît, se comprend, se corrige au besoin, se sent forte et n'a pas peur d'elle-même. Ce n'est

pas là peut-être ce qu'il faut demander au catholicisme ; mais tout ce que, dans les conditions de la foi romaine, nous pouvions attendre, l'historien de Dominique nous l'a donné. Angélique de Fiesole, cet autre peintre du grand moine espagnol, s'il revenait sur terre, serait content de son disciple. L'élévation morale, l'émotion, la sainteté, ces grands traits de sa manière, au dire des heureux qui ont contemplé les chefs-d'œuvre de son pinceau, il les retrouverait avec bonheur dans ce tableau plein de vie et d'onction chrétienne qui fait renaître à nos yeux une des plus nobles figures du moyen âge. Je ne méprise pas le siècle où je vis, mais je le connais trop pour qu'il puisse me suffire; ce qu'il ne me donne pas, je le cherche ailleurs, et j'aime, je l'avoue, à me laisser prendre au charme des temps et des hommes d'autrefois. Quelle société que celle des morts! Du passé rien ne demeure que ce qui est grand. Cette grandeur n'est pas toujours celle de la conscience et du cœur; mais, quand nous la rencontrons, celle-là, nous ne l'admirons pas seulement sans péril, sans scrupule : ceux qui nous l'offrent ont droit à nos sympathies, quelle que soit d'ailleurs la distance dogmatique qui nous en sépare. Qu'on dise du moyen âge tout ce qu'on voudra ; c'était une grande époque. Je ne la regrette pas, mais je la comprends, et à plus d'un égard je l'admire. On ne parlait pas d'individualisme alors, mais les individualités étaient puissantes, elles s'accusaient fortement; elles ne s'émoussaient pas comme aujourd'hui au contact des intérêts, des rivalités, des mesquineries de toute espèce ; elles trouvaient, au contraire, de l'écho, de l'appui dans les masses qui, bien loin de leur faire obstacle, s'ouvraient devant elles, leur donnaient passage, les acclamaient, les soutenaient. Les multitudes alors étaient modestes; en un sens elles l'étaient trop : elles ne demandaient qu'une faible partie de ce qui leur était dû ; mais elles savaient du moins ce qu'elles demandaient, elles reconnaissaient aisément ceux qui pouvaient le leur offrir, et réussissaient bien mieux qu'aujourd'hui à discerner de leurs faux amis leurs amis véritables.

C'est pour cela qu'ils furent nombreux alors, ces maîtres de la conscience publique, représentants à la fois et dominateurs de la foule, dont ils servaient, non pas les mauvais, mais les bons instincts, ceux qui montent de l'âme et qui vont du côté de Dieu. Plus leur œuvre avait été lente, leurs commencements pénibles et obscurs, plus ils venaient de bas et de loin, et plus cette multitude, centre de leurs efforts et de leur dévouement, se sentait en eux relevée et ennoblie. C'était pour elle un idéal en quelque façon réalisé, un idéal qu'elle admirait d'autant plus qu'elle espérait moins l'atteindre elle-même; mais, dans cette admiration seule, dans la glorification publique de ces hommes qu'elle appelait des saints et qu'elle ne glorifiait ainsi que pour leur sainteté, il y avait certes un magnifique et singulier hommage rendu par cette voix de la foule à ce qu'elle connaissait de plus beau, de plus grand, de plus digne de ses regrets et de ses désirs, à la vérité, à la vertu, au ciel et à Dieu. Il n'y aura

plus de saints dans le sens que le moyen âge attachait à ce mot; cette haute race est finie. Les saints modernes sont plus prosaïques, plus rangés; ils n'ont pas de visions, ils ne font pas de miracles, ils n'entraînent pas le monde après eux, comme les saints d'autrefois. Plus près de nous et de nos faiblesses, ils n'en sont que plus propres à nous instruire et à nous soutenir. Ils ont beaucoup à nous donner; mais en prenant ce qu'ils nous donnent, n'ayons ni peur, ni honte de garder sympathie et respect, louange aussi à ces hommes d'un autre âge qui comprenaient la vertu chrétienne autrement que nous, et en furent cependant, à leur manière, d'admirables, d'éclatantes personnifications. La vie des saints peut être lue avec fruits par tout le monde ; le charme poétique de ces récits lointains n'est pas leur seul intérêt. Si grand qu'il soit, c'est le moindre à coup sûr pour ceux qui, sous les formes bizarres qui l'enveloppaient alors, chercheront la saveur évangélique, l'onction, la charité, la douceur, le courage, toutes ces puissances de la foi empreintes en traits si vifs et si profonds dans cette image tracée sur nature par le premier historien et l'un des premiers disciples de Dominique.

« Il y avait en lui, dit Jourdain de Saxe, une si grande honnêteté de mœurs, un si grand mouvement de ferveur divine, qu'on voyait tout de suite que c'était un vase d'honneur et de grâce, à qui ne manquait aucun ornement de prix. Rien ne troublait l'égalité de son âme, si ce n'est la compassion et la miséricorde. Et parce qu'un cœur content réjouit le visage de l'homme, on devinait sans peine à la bonté et à la joie de ses traits sa sérénité intérieure, que le moindre mouvement de colère n'obscurcissait jamais. Il était ferme dans ses desseins, et rarement il lui arrivait de revenir sur une parole qu'il avait dite après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu. C'est pourquoi, bien que sa figure brillât d'une lumière aimable et douce, cette lumière pourtant ne se laissait point mépriser; mais elle gagnait facilement le cœur de tous, et à peine l'avait-on regardé, qu'on se sentait entraîné vers lui. Partout où il se trouvait, soit en route avec ses compagnons, soit dans une maison étrangère avec un hôte et sa famille, soit au milieu des grands, des princes et des prélats, il abondait en discours et en exemples qui provoquaient au mépris du siècle et à l'amour de Dieu. Partout il se montrait l'homme évangélique par sa parole et par ses œuvres. Pendant le jour, avec ses frères et ses compagnons, nul n'était d'un commerce plus facile et plus agréable; pendant la nuit, nul ne l'égalait pour les veilles et la prière. Il gardait les pleurs pour le soir et la joie pour le matin. Il donnait le jour au prochain, la nuit à Dieu, sachant que Dieu a consacré le jour à la miséricorde et la nuit à l'action de grâces. Il pleurait abondamment et souvent : ses larmes étaient son pain le jour et la nuit : le jour, quand il offrait le saint sacrifice; la nuit, quand il veillait. Il avait coutume de passer dans l'église le temps du repos, et on ne lui connaissait aucun lit pour coucher, si ce n'est bien rarement. Il priait et veillait dans les ténèbres tant que la fragilité de son corps le lui permettait, et lorsqu'enfin la lassitude l'avait contraint au sommeil, il dormait un peu devant un autel ou en quelque autre lieu, la tête appuyée sur une pierre, comme le patriarche Jacob; après quoi il reprenait la vie et la ferveur de l'esprit. Il embrassait tous les hommes dans le sein d'une large charité, et comme il les aimait tous, il était aimé de tous. Rien ne lui était plus naturel que de se réjouir avec ceux qui étaient dans la joie, de pleurer avec ceux qui pleuraient, de se donner au prochain et aux malheureux. Il y avait encore une chose qui le rendait aimable à tous, c'était la simplicité de sa conduite, où n'apparut jamais l'ombre de la finesse et du déguisement. Amateur de la

pauvreté, il ne portait que de vils habits; toujours maître de son corps, il observait une extrême réserve dans le boire et le manger, content de quelque simple mets, et usant du vin si modérément qu'il satisfaisait au besoin de la nature sans émousser la pointe subtile et délicate de son esprit. »

Ce qui relève Dominique à mes yeux, ce n'est pas seulement sa foi, sa sainteté, son dévouement à l'œuvre qu'il avait entreprise; c'est cette œuvre elle-même et l'intelligence qu'elle atteste de la situation, des besoins, des périls de l'Eglise. En apercevant le mal, il eût mieux valu sans doute en discerner aussi les causes. Si Dominique, comme avant lui saint Bernard, ne le fit qu'en partie et n'alla pas jusqu'au fond, ce ne fut assurément ni faute de sincérité, ni faute de courage et de foi; mais rien n'est attrayant pour l'âme et fascinateur pour l'imagination comme l'idée catholique de l'Eglise, et ce qui m'étonne, au treizième siècle, ce n'est pas cette foi, immense encore, en son autorité, c'est le doute qui l'ébranle, c'est l'hérésie qui la nie. Dans quelle mesure la vérité se mêlait à l'erreur dans les croyances des Albigeois, je n'ai pas à le rechercher ici. Toujours est-il qu'ils prétendaient ramener l'Eglise à sa simplicité première. Ils se disaient apostoliques; pour les combattre avec espoir de succès, il fallait l'être soi-même réellement et mieux qu'eux. C'est là pourtant ce que les docteurs français n'avaient pas compris, les cisterniens pas plus que les autres, si près qu'ils fussent de la vie et des exemples de saint Bernard. Il fallut qu'un étranger, un évêque espagnol en voyage, vint le leur apprendre. Il fait mieux, joignant l'exemple au précepte, rejetant loin de lui tout avantage, tout appui extérieur, l'évêque d'Osma se consacre lui-même à la conversion des hérétiques. Quel fut le fruit de ses prédications dans le Languedoc? Nous ne le savons que très imparfaitement. Mais il est impossible de penser qu'elle n'ait pas été grande l'action de cet homme de foi, qui disait aux légats du pape entourés, raconte Jourdain de Saxe, d'un grand et fastueux appareil de serviteurs, de chevaux et d'habits : « Ce n'est pas ainsi, mes frères, qu'il faut vous y prendre. Il me paraît impossible de ramener ces hommes pas des paroles, eux qui s'appuient sur des exemples. C'est avec le simulacre de la pauvreté et de l'austérité évangélique qu'ils séduisent les âmes simples; en leur présentant un spectacle contraire, vous édifierez peu, vous détruirez beaucoup et jamais leur cœur ne sera touché. Combattez l'exemple par l'exemple; opposez à une feinte sainteté la vraie religion : on ne triomphe du faste menteur des faux apôtres que par une éclatante humilité. Faites ce que je vais faire, ajouta-t-il; et aussitôt l'esprit de Dieu s'emparant de lui, dit Jourdain de Saxe, il appela les gens de sa suite et leur donna l'ordre de retourner à Osma avec ses équipages et tout l'appareil dont il était accompagné. Il ne retint avec lui qu'un petit nombre d'ecclésiastiques, et déclara que son intention était de s'arrêter dans ces contrées pour le service de la foi... Les légats, touchés du conseil et de l'exemple qui leur étaient donnés, y acquiescèrent sur-le-champ. Ils

renvoyèrent leurs bagages et leurs serviteurs, et, ne conservant que les livres nécessaires à la controverse, ils s'en allèrent à pied, dans un état de pauvreté volontaire, et sous la conduite de l'évêque d'Osma, prêcher la vraie foi. »

Beau et touchant récit : on comprend, en lisant ces lignes, ce que durent être les prédications de cet homme apostolique au milieu des dissensions religieuses du Languedoc. Lui parti, son œuvre un moment sembla finie; elle serait morte bientôt sans le plus aimé de ses compagnons qui la releva. Les religieux de Citeaux avaient repris le chemin de leur monastère, les frères espagnols, celui de l'Espagne, les légats étaient morts ou allaient mourir. Dominique seul restait, mais l'idée jetée au sein de l'Eglise par l'évêque d'Osma n'aurait pu tomber dans un cœur mieux fait pour elle que celui de l'homme admirable qui, plus tard, son ordre fondé mais non encore affermi, redisait sans cesse à ses enfants dans la vie religieuse, quand la lassitude et le doute sur leur œuvre les saisissaient, quand ils s'effrayaient de l'isolement où leur maître les jetait ainsi, semblait-il, de gaieté de cœur en les dispersant si loin de lui et si loin les uns des autres en des pays inconnus : « Le grain fructifie quand « on le sème; il se corrompt quand on le tient entassé. »

Il fallut à Dominique, dit son biographe, huit années de travaux pour combler le vide creusé si promptement dans l'évangélisation du Languedoc par la perte de l'évêque d'Osma, et jamais homme, ajoute-t-il, ne gravita plus péniblement vers son but pour l'atteindre ensuite avec une rapidité plus merveilleuse. C'est que ce but, dont il ne se détourna pas un seul instant jusqu'à l'heure de sa mort, il ne l'avait pas aperçu vaguement, confusément; du premier coup d'œil il avait vu son œuvre tout entière, il l'avait saisie avec amour, il l'avait embrassée de toutes les puissances de son cœur. Faire pour raffermir l'Eglise ébranlée ce que ses premiers apôtres avaient fait pour la fonder, prendre une à une les âmes, les consciences, persuader, convaincre, et, pour mieux convaincre, montrer dans cette œuvre de la mission chrétienne, non pas la lumière seulement, mais la vertu, la puissance de la foi, tenir pour néant tout ce que l'homme naturellement recherche et admire, renoncer dans sa personne à tout ce que le monde, de siècle en siècle, avait ajouté à la simplicité, à la pauvreté des premiers docteurs, des premiers évêques, des premiers moines, mépriser, en un mot, et rejeter loin de soi tout ce qui, dans l'Eglise, n'était pas l'Eglise, c'était là certes un noble effort, effort du christianisme vers ses origines, pour répéter un mot de Vinet, applicable, à coup sûr, à l'œuvre du grand moine espagnol autant au moins qu'à celle des premiers fondateurs des ordres monastiques. Car il ne s'agit plus ici, comme au troisième siècle, de sauver l'idéal chrétien en l'emportant, loin d'une Eglise souillée, au fond des solitudes; il s'agit, au contraire, de l'arracher, cet idéal, à la paix des cloîtres, pour le lancer hardiment et sans peur au milieu des agitations du monde, de ses gros-

sièretés, de ses périls, que Dominique, assurément, connaissait bien, et qu'il mesurait dans toute leur étendue, quand il sollicitait auprès d'Innocent III la fondation d'un ordre religieux, si différent par ses caractères de tous ceux qui l'avaient précédé.

Les grandes âmes se comprennent; en dépit des objections qui s'élevaient autour du trône pontifical, Innocent III sentit toute la portée de la pensée du moine espagnol et finit par l'accueillir. Il fallait du courage pour le faire, et l'innovation était périlleuse, car dans les idées romaines la prédication est un office transmis par les apôtres aux évêques, et aux évêques seuls. Conférer à une congrégation religieuse un droit perpétuel et universel d'enseignement, n'était-ce pas fonder un ordre apostolique, et pouvait-il y avoir un autre ordre apostolique que l'épiscopat? Bien plus, fonder cet ordre, n'était-ce pas donner un démenti à l'autorité même de l'Eglise qui, dans le concile de Latran, venait précisément d'interdire toute fondation nouvelle d'un ordre religieux, quel qu'il fût. Le décret était régulier et solennel; il liait l'Eglise et le pape; pouvait-on songer à le violer sitôt, si ouvertement?

On conçoit l'embarras d'Innocent III. Il en sortit par une vision qui montre assez les angoisses de son âme à l'idée de repousser le secours qu'on lui offrait pour cette œuvre de relevement de l'Eglise qu'il méditait lui-même. « Une nuit que ce pontife, dit notre historien, dormait dans le palais de Saint-Jean de Latran, il vit en songe la basilique près de tomber, et Dominique qui en soutenait sur ses épaules les murailles chancelantes. » Ce songe, dont on aurait tort de sourire, ne peint pas seulement le temps, mais l'homme : le grand pape du treizième siècle y est tout entier, avec ce sentiment, cette vue ferme et nette des conditions nouvelles de l'Eglise et de ses périls qui, en dépit des traditions, en dépit du concile présidé par lui, lui fait prendre seul la responsabilité d'une décision dont la gravité ne dut échapper à personne, quelque soin qu'il mît à la déguiser, en la diminuant en apparence dans l'application. « Averti de la volonté de Dieu par cette inspiration, il manda l'homme apostolique et lui ordonna de retourner en Languedoc pour y choisir, de concert avec ses compagnons, celle des règles anciennes qui lui paraîtrait la plus propre à former la nouvelle milice dont il souhaitait enrichir l'Eglise. » C'était là sauver, ajoute l'historien, nous dirions, nous, c'était esquiver habilement le décret du concile. Mais n'insistons pas, nous ne faisons pas ici la critique du catholicisme, nous ne jugeons pas le moyen âge; nous les prenons l'un et l'autre comme il faut bien aussi les prendre quelquefois, si l'on veut être juste, par leurs bons côtés, et pour revenir à Innocent III et à Dominique, c'est un beau spectacle, je le répète, que celui de l'accord si vite établi entre ces deux âmes pour la réalisation d'une pensée que tout semblait condamner, et qu'une grande foi, une grande piété seules pouvaient comprendre.

Ce que fit Dominique, une fois son ordre fondé, on peut le voir dans

le volume que je viens de parcourir. Aux jours d'étude et de jeunesse, j'ai quelquefois imaginé une histoire de l'Eglise telle que le monde, je le crains, n'en verra jamais; grave, érudite, sagace, comprenant tout, faisant la part de tout, du faux et du vrai, montrant comment l'un si aisément naît de l'autre, et cette infirmité de notre nature qui les entrelace dans l'histoire et dans la vie et les y mêlera toujours, une histoire complète, en un mot, impartiale, sévère et sympathique : pour le fond, voilà mon rêve, et pour la forme, pour la mise en scène, rien moins que les plus beaux talents français de notre époque réunis par miracle en un seul talent, quelque immense et merveilleux génie qui les comprendrait tous, qui tour à tour et sans efforts trouverait sous sa plume le narré sobre et simple de Thiers, la verve de Quinet, la grâce de Villemain, la fermeté de Guizot, les vives allures de Michelet, la souplesse de Cousin, sa transparence et son charme, le relief, l'harmonie savante d'Augustin Thierry, et quand il le faudrait, et il le faudrait souvent, les récits dramatiques de l'auteur des *Girondins*, les mots puissants, les tableaux immenses du chantre de *René*. J'en passe, et des meilleurs, qui, du reste, ont fait leurs preuves : rien d'excellent comme le *Saint Anselme* de M. de Rémusat, et le biographe de sainte Elisabeth n'est pas un homme qu'on puisse oublier quand il s'agit des conditions d'une histoire animée et vivante de l'Eglise. L'œuvre de M. de Montalembert n'a pas été sans influence sur celle du père Lacordaire. Ces deux âmes s'entendaient trop bien pour ne pas agir un peu l'une sur l'autre. Ce qui manque à l'œuvre du nouveau dominicain, chacun peut le voir; c'est un panégyrique bien plus qu'une histoire : mais, en présence de cette grande figure, une des plus belles du moyen âge, nous avons beau faire nos réserves, la sympathie l'emporte. Et pourquoi s'en défendre? La foi, l'abnégation, l'obéissance au devoir, un immense amour des âmes, tout cela n'est-il donc plus le cachet de la vie chrétienne, parce que, au lieu de venir à nous sous sa forme actuelle et accoutumée, la piété de ces siècles lointains s'enveloppe à nos yeux d'un costume étrange, sous lequel d'ailleurs il est si facile de la reconnaître. Le romanisme a-t-il des raisons pour avoir peur de nos grands modèles, des Oberlin, des Whitefield, des Rochat, des Vinet? Ce que je sais bien, c'est que nous n'en avons aucune pour refuser notre sympathie à ces hommes dont il a fait des saints, dont plusieurs le furent, dont presque tous méritent nos respects et ont quelque chose à nous apprendre. Honneur donc à Dominique, et volontiers dirai-je aussi, honneur à son dernier historien. Autant qu'on le pouvait en un temps si différent du treizième siècle, le père Lacordaire a imité son modèle et lui a ressemblé. Ce n'est pas seulement le souvenir d'un grand saint qu'il a voulu remettre en honneur, mais son œuvre elle-même. La ramener en France, après un long exil, c'était du même coup, pensait-il, la ranimer aussi, cette œuvre attiédie, dans les autres portions de la catholicité. La tentative, certes, n'était pas sans périls; on pouvait craindre les tracasseries du

pouvoir, on pouvait s'attendre aussi à certaines répugnances de l'épiscopat, de la papauté elle-même peut-être, et si les obstacles devenaient sérieux, pour lever les doutes et trancher les hésitations du successeur d'Innocent III, une vision nouvelle n'était guères à espérer. On ouvrit de grands yeux dans toute la France en retrouvant sous l'habit d'un moine le collaborateur de l'*Avenir* et l'ami de Lamennais. Etait-ce pour mieux libéraliser l'Eglise que l'abbé Lacordaire était allé chercher dans le discrédit qui les entourait, la règle et le costume des dominicains? Ce singulier moine prenait-il bien sa robe au sérieux? Cherchait-il autre chose que l'éclat, le bruit, un excitant pour la curiosité publique qui s'attachait à ses discours, un cadre original et piquant pour cette éloquence qu'il semblait promener complaisamment et non sans quelque orgueil dans toutes les cathédrales de France? Voilà ce qu'on se demandait, il y a vingt ans, et peut-être aujourd'hui encore le père Lacordaire n'est-il, aux yeux de plusieurs, qu'une sorte de moine équivoque, un moment à la mode, mort sans avoir rien fait de sérieux et justement oublié. L'œuvre qu'il avait rêvée et qu'il finit par accomplir n'était pourtant pas sans grandeur. Je suis protestant, je condamne les erreurs de Rome, et parmi ces erreurs, après la soi-disant autorité de l'Eglise, après la messe, la théorie des sacrements et du sacerdoce, après le culte de la Vierge et des saints, la plus grave, à mes yeux peut-être, c'est le monachisme. Mais sans absoudre cette erreur, on peut la comprendre, et cela non pas dans le passé seulement, mais dans le présent, puisqu'au milieu des changements accomplis par les siècles, il y a une chose qui n'a pas changé, la nature humaine. N'en déplaise aux chimistes, aux physiologistes, aux économistes, aux industriels et aux hommes pratiques de toute espèce, à ceux qui mènent le monde et à ceux qui, si docilement, se laissent mener, l'homme est encore l'homme, et ce fond humain qu'eux aussi retrouveraient en eux-mêmes s'ils n'avaient pas si peur de le rencontrer, tant qu'il subsistera, tant que sa voix qui semble étouffée continuera de gémir à travers tout ce bruit confus de la société actuelle, le mélange de faiblesse et de grandeur qui a donné autrefois naissance au monachisme le maintiendra dans le monde, lui redonnera même, à de certains moments, une vie, une activité nouvelles. Ne soyons donc pas surpris de l'œuvre tentée par l'abbé Lacordaire. En présence de l'affaissement moral où son Eglise lui semblait tombée, c'était chose assez naturelle à un prêtre que l'espoir de remettre en honneur ces communautés dont l'esprit tient de si près à l'essence même du catholicisme, et le meilleur des moyens pour atteindre ce but, c'était assurément le rétablissement en France d'un ordre religieux que la loi seule n'avait pas proscrit, que l'opinion générale semblait avoir condamné pour toujours. Aussi fut-ce à cette opinion que s'adressa le nouveau dominicain. Sans s'arrêter aux avant-postes, il alla droit à l'ennemi, et, mêlant l'habileté à la hardiesse, le moine, redevenu avocat, se plaçant lui-même à la barre

de la France, plaida éloquemment une cause qui semblait un peu n'être que la sienne, mais qui, en réalité, était celle de la catholicité tout entière. Car c'était bien le relèvement de la catholicité tout entière qu'il rêvait à Rome en 1838, sans avoir encore trouvé en lui-même le courage de le tenter. Ce courage ne lui vint que peu à peu, à force de réflexion, de méditations sur le présent de l'Eglise et sur son passé, d'examens intérieurs aussi et de retours sur lui-même.

« Mon long séjour à Rome me permettant beaucoup de réflexions, je m'étudiais moi-même, et j'étudiais aussi les besoins généraux de l'Eglise... Il me semblait que depuis la destruction des ordres religieux, elle avait perdu la moitié de ses forces. Je voyais à Rome les restes magnifiques de ces institutions fondées par les plus grands saints, et sur le trône pontifical siégeait alors, après tant d'autres, un religieux sorti du cloître illustre de saint Grégoire le Grand. L'histoire, plus expressive encore que le spectacle de Rome, me montrait, dès la sortie des catacombes, cette suite incomparable de cellules, de monastères, d'abbayes, de maisons d'étude et de prières, semées des sables de la Thébaïde aux extrémités de l'Irlande, et des îles parfumées de la Provence aux froides plaines de la Pologne et de la Russie... C'est en vain que la corruption avait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, rongé ces vénérables instituts. Cette corruption elle-même n'était que la flétrissure de longues vertus, comme on voit, dans les forêts où la hache n'entre pas, tomber des arbres séculaires sous le poids d'une vie qui vient de trop loin pour résister à la caducité. Fallait-il croire que l'heure était venue où l'on ne reverrait plus ces grands monuments de la foi et ces divines inspirations de l'amour de Dieu et des hommes? Fallait-il croire que le vent de la révolution, au lieu d'être pour eux une vengeance passagère de leurs fautes, avait été l'épée et le sceau de la mort? Je ne pouvais le croire; tout ce que Dieu fait est immortel de sa nature, et il ne se perd pas plus une vertu dans le monde qu'il ne se perd un astre dans le ciel.

« Je me persuadais donc, en me promenant dans Rome et en priant Dieu dans ses basiliques, que le plus grand service à rendre à la chrétienté, au temps où nous vivons, était de faire quelque chose pour la résurrection des ordres religieux. Mais cette persuasion, tout en ayant pour moi la clarté même de l'Evangile, me laissait indécis et tremblant quand je venais à considérer le peu que j'étais pour un si grand ouvrage. Ma foi, grâce à Dieu, était profonde; j'aimais Jésus-Christ et son Eglise par-dessus toutes les choses créées... Cependant en descendant en moi, je n'y trouvais rien qui parût répondre à l'idée d'un fondateur ou d'un restaurateur d'ordre. Dès que je regardais ces colosses de la piété et de la force chrétiennes, mon âme tombait sous moi comme un cavalier sous son cheval. Je demeurais par terre, découragé et meurtri. L'idée seule de sacrifier ma liberté à une règle et à des supérieurs m'épouvantait. Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, l'indépendance avait été ma couche et mon guide. Comment pourrais-je me transformer subitement en un cœur docile, et ne plus chercher que dans la soumission la lumière de mes actes?

« Ma seule ressource était dans l'audace qui animait les premiers chrétiens et dans une inébranlable foi à la toute-puissance de Dieu... Il y a toujours dans le cœur de l'homme, dans l'état des esprits, dans le cours de l'opinion, dans les lois, les choses et les temps, un point d'appui pour Dieu. Le grand art est de le discerner et de s'en servir, tout en mettant dans la vertu secrète et invisible de Dieu lui-même le principe de son courage et de son espérance. Je m'encourageai par ces pensées, et il me venait à l'esprit que toute ma vie antérieure et jusqu'à mes fautes m'avaient préparé quelque accès dans le cœur de mon pays et de mon temps. Je me demandais si je ne serais pas coupable de négliger ces ouvertures par une timidité qui ne profiterait qu'à mon repos, et si la grandeur même du sacrifice n'était pas une raison de le

tenter. Pressé par la situation même et sollicité par une grâce plus forte que moi, je pris enfin mon parti, mais le sacrifice fut sanglant. Tandis qu'il ne m'en avait rien coûté de quitter le monde pour le sacerdoce, il m'en coûta tout, d'ajouter au sacerdoce le poids de la vie religieuse. Toutefois, dans le second cas comme dans le premier, une fois mon consentement donné, je n'eus ni faiblesse, ni repentir, et je marchai courageusement au devant des épreuves qui m'attendaient. »

Le projet, on le voit, n'était pas une simple fantaisie d'imagination; il était sérieux, il venait du cœur et de la conscience, et nous sommes bien loin de ces vues personnelles, de ce besoin d'éclat et de bruit, motifs mesquins et frivoles auxquels on a voulu rattacher l'entreprise du nouveau dominicain. Convenons-en, il y a ici tout autre chose qu'un homme plein de lui-même, tout autre chose aussi qu'un prêtre ordinaire, routinier, timide, enfermé dans son rôle, dans les détails et les minuties de sa vie journalière. L'homme que nous avons devant nous n'est devenu prêtre, n'est devenu moine que sachant bien ce qu'il faisait. Il a un cœur à lui, une intelligence à lui, une vie à lui. Ce n'est point un penseur sans doute, un de ces esprits hardis qui ne s'arrêtent pas au bord des questions, qui, un problème posé, le tournent et retournent en tous sens et ne se reposent qu'après l'avoir épuisé. S'il se fait illusion en croyant avoir vu ce qui manque aujourd'hui à la chrétienté, il voit du moins ce qui peut manquer à sa propre Eglise. Enfermé, non pas dans l'enceinte étroite d'une paroisse ou d'un évêché, mais dans la vaste enceinte du romanisme, il l'a parcourue et en a fait le tour. A l'aspect de ce grand corps affaibli et languissant de la catholicité, il se demande ce qu'il y aurait à faire pour le ranimer : il voudrait en retrancher les parties mourantes et introduire dans ses veines une nouvelle vie. Il y avait bien des illusions, mais, convenons-en, il y avait aussi dans cette espérance une foi réelle, un courage digne de notre sympathie et de nos respects.

Il est impossible d'en douter quand on a lu les lettres que vient de publier M. de Falloux. La correspondance du père Lacordaire avec Madame Swetchine nous permet de le suivre dans tous les détails de sa vie extérieure; surtout elle nous montre à nu et en plein l'état de son cœur. Elle nous le laisse voir tel qu'involontairement il se peint lui-même à son amie dans l'abandon d'une confiance entière. A travers la plupart des livres, l'homme ne paraît guère, ou bien il se montre trop, il pose, il se guinde, et nous lasse à force de vouloir nous charmer. Seul avec nous, dans l'intimité, il ne nous exposerait pas à la même souffrance. S'il mérite d'être écouté, et s'il a vraiment quelque chose dans l'esprit et dans le cœur, il se montrerait à nous simplement, librement. Pour trouver l'homme et le saisir à travers sa pensée, rien ne vaut la conversation; mais la conversation a cet inconvénient; comme la musique, elle s'envole, elle échappe à qui vient d'en jouir, à qui n'en a pas eu sa part, elle est incommuniquable, et une seule chose, tant bien que mal, peut la remplacer, la correspondance. La correspondance reste : ces pages si rapi-

dement tracées sans que celui qui nous les envoie se soit, avant d'écrire, donné le temps de penser, n'intéressent que nous, semble-t-il : eh bien, non, d'autres que nous sauraient les apprécier et les comprendre. Pour en jouir, pour se laisser prendre au charme de ces libres épanchements, un public nombreux se trouverait peut-être tout préparé. Mieux vaut ne pas tenter l'aventure et garder pour soi son trésor : je comprends cette prudence, elle est raisonnable; mais ne l'est-elle pas un peu trop, quelquefois? Elle nous a privé, je le crains, de plus d'une jouissance. Sans Maurice et son renom posthume, que serait pour nous Eugénie de Guérin? Aurions-nous jamais entendu et répété son nom, nous si loin d'elle et de son Eglise, qui l'accueillons aujourd'hui comme une amie, comme une sœur? Pour le charme littéraire et peut-être même pour le fond religieux, Madame Swetchine ne vaut pas Eugénie de Guérin, et, quel que soit son mérite, le père Lacordaire, en puissance, en nouveauté d'accents, est loin de valoir Maurice. Ce n'en est pas moins un tableau singulièrement digne d'intérêt que l'union, si intime et si touchante, de ces deux nobles cœurs. De tous les correspondants de Madame Swetchine, le père Lacordaire fut le plus naïf et le plus abandonné. C'est là ce qui, avec leur exquise délicatesse d'expression, donne un si grand prix à ses lettres. Rien n'attire comme la candeur; ces hommes simples et vrais, on voudrait les avoir approchés, avoir entendu leur parole et garder dans son oreille cette musique de la voix qui dit tant de choses et dans laquelle, bien souvent, l'âme est tout entière. Les lettres de Madame Swetchine n'offrent pas l'attrait de celles de son ami; mais combien l'affection qu'elles révèlent est profonde! L'union de ces deux âmes repose sur le roc inébranlable d'une commune foi. Rien ne la menace, on le sent, tout la resserre, au contraire, d'année en année, et l'affermit. Au milieu d'occupations incessantes, Lacordaire, pour écrire à son amie, trouve du loisir; ses lettres sont longues, développées, il sait à qui il s'adresse, il est sûr de ne jamais fatiguer. Son amie, c'est une mère; ce que la mère qu'il a perdue ne peut lui donner, il le trouve auprès d'elle; elle est son conseiller, sa confidente, la consolatrice de ses ennuis. A vrai dire, elle le gâte un peu. Plus âgée que lui, malade, à la veille peut-être du délogement suprême, elle jouit de cette affection comme on jouit des teintes de l'automne sur les bois jaunis, des lueurs du soleil prêt à disparaître. Mais pour être mêlée par moments d'un peu de faiblesse, l'amitié de Madame Swetchine pour le père Lacordaire n'en est pas moins sérieuse. C'est une de ces amitiés saintes que la foi seule explique et peut faire naître au fond d'un cœur. Lacordaire était digne d'un pareil attachement, mais son amie, elle aussi, méritait l'affection que le grand prédicateur lui avait vouée. S'il eût trouvé chez elle ces ombres, ces défaillances morales qu'on arrive toujours, et si vite, à apercevoir, il se fût lassé sans doute et détaché. Mais il ne se lassa, ne se détacha jamais, il aima jusqu'au bout, et jusqu'au bout se laissa corriger, diriger. L'humilité, la

défiance de lui-même, voilà ce que, en y regardant bien, malgré quelques apparences contraires, on trouve à chaque page dans les lettres du dominicain. Cet homme, qui semblait par sa parole avoir conquis la France, recherché, admiré, acclamé par un public auquel les plus vastes cathédrales ne suffisaient pas, bien loin de s'enorgueillir de ses succès, semble prendre plaisir à en rapporter une grande part à son amie. Madame Swetchine était théologienne, elle l'était même un peu trop pour une femme; mais bien peu de femmes, à coup sûr, ont mieux saisi les choses religieuses par leur côté moral, mieux étudié et sondé leur propre cœur. C'est ce qui lui donnait tant d'influence sur celui de son ami, sans parler des grandes qualités de sa belle intelligence. S'il n'eût pas trouvé en elle tout cela, sans cesser de l'aimer, il ne l'aurait pas recherchée et consultée; il lui aurait moins écrit et ne se serait pas à ce point montré lui-même en lui écrivant : nous n'aurions pas ces lettres charmantes qui nous le laissent voir si bien et tout entier. C'est à Madame Swetchine que nous les devons; nous les lui devons doublement, puisque, après les avoir inspirées, elle les avait recueillies et conservées. Les femmes sont ainsi; elles gardent les lettres, elles les relisent; moins délicats, même en aimant beaucoup, les hommes sentent moins ce qu'a de précieux, de durable, le charme de ces lignes tombées d'une plume amie. Et puis rien ne se perd comme les lettres quand on n'a pas de chez soi ou quand on en a plusieurs. Pour un moine sans cesse en voyage, de France en Italie, d'Italie en France, conserver toutes celles qu'il recevait eût été difficile. Mais Madame Swetchine méritait une exception, et quel que soit l'intérêt qui s'attache à la lecture du volume que j'ai sous les yeux, l'attrait qu'il a pour moi serait plus vif encore si, à côté des lettres du dominicain, il nous offrait aussi toutes celles de la noble femme qui, malade, préoccupée de tant de soins, de mille devoirs, étendait sur lui une protection tendre et maternelle, et a si bien fait sortir, pour elle et pour nous, de la plume de son ami, ce qu'il y avait de plus intime et de plus mystérieux dans son cœur.

Le fond du cœur, est-il quelque chose de plus impénétrable? Nous jugeons les autres, nous pensons les connaître : pour connaître, il faut d'abord aimer, bien que l'amour ici ne suffise pas toujours : mais c'est le grand secret, la clef qui les ouvre, ces cœurs naturellement fermés et que nous ne verrons jamais bien qu'autant qu'ils consentent eux-mêmes à se laisser voir et qu'ils se donnent. Qu'elles sont rares les âmes disposées à se livrer ainsi tout entières! Si peu qu'elles aient en elles, elles en sentent le prix; ce qu'elles sentent surtout, c'est le danger d'une confiance trop facile. Ce trésor des pensées et des émotions intimes, qui leur pèse et les trouble, elles le gardent quelquefois jusqu'à la mort. « Votre fils est malade, disait une mère à une autre mère; c'est une grande inquiétude, mais la mienne est plus grande encore, mon fils se porte bien, mais il ne me parle jamais. » Cette souffrance, la mère de Lacordaire

l'éprouva peut-être. Elle l'aimait entre tous ses frères, nous dit-il, et pourtant il s'accuse de réserve envers elle. « Combien j'ai de peine à parler ! avec ma mère, qui s'était accoutumée à moi et qui se contentait d'une grande douceur de mœurs dans mes rapports avec elle, il m'arrivait souvent de rester sans rien dire. » Cette confiance qu'une mère n'avait pas obtenue, il la donna à une étrangère. C'est que cette étrangère avait en elle ce que les meilleures mères n'ont pas toujours, le don si rare d'attirer à elle ceux qui l'approchaient. Vivant en autrui plus qu'en elle-même, tendre, sympathique, elle gagnait peu à peu l'affection, la confiance, et s'emparait insensiblement de toutes les avenues du cœur. A des degrés divers, tous ses amis en ont fait l'épreuve, mais nul, semble-t-il, autant que le père Lacordaire.

« Vous m'avez fait un bien infini, lui écrit-il au début de leur correspondance..... Ce qui m'avait manqué, jusqu'à vous, ce n'était pas tant l'amitié que le conseil. Nul, depuis dix ans, n'avait dirigé ma vie que moi seul, avec mon esprit encore mal formé, enthousiaste, hardi, aventureux, quelquefois bizarre. Je n'avais point trouvé d'homme à qui je voulusse me confier, non que je manquasse d'ouverture pour mes amis, mais parce que je les asservissais à ma raison. Vous êtes la première qui m'ayez guidé ! Vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoubliable*. Comment oublierais-je, lui dit-il ailleurs, que vous me fûtes donnée à cette époque douloureuse où, en me séparant le premier d'un homme encore plein de gloire, je perdais, en le perdant, tous les appuis dont j'avais besoin. Vous avez été dans les mains de Dieu, pour mon âme, comme ces rayons du soleil qui tombent au printemps sur le front du pauvre et le consolent des duretés de l'hiver... Je ne saurais vous dire, madame et chère amie, combien le nom d'ami que vous me donnez m'a rempli le cœur de joie ! J'ai senti ma paix et ma reconnaissance envers Dieu doublées. Jamais Dieu ne m'a manqué, mais depuis mon voyage à Rome, j'éprouve chaque jour qu'il agit sans mesure avec moi. Cela m'effraye, car je suis bien au-dessous de la sainteté où je devrais être, et sauf un grand désintéressement de vue et un grand abandon à sa volonté, il n'y a rien dans ma vie qui soit ce que je voudrais. Je crains de ne pas franchir une certaine limite commune, quoique je me sente poussé plus loin, et que depuis deux ans il y ait un progrès considérable dans mon esprit. Mais les œuvres ne sont pas au niveau ; je n'ai aucune direction, je suis comme le premier navigateur, sans autre étoile qu'un certain élan naturel, et comptant sur les flots. J'ignore comment je sortirai de là. C'est à vous, chère amie, de m'aider, puisque Dieu vous a donné tant d'empire sur moi et une tendresse si surnaturelle. »

Peut-être y avait-il un peu de faiblesse, mais il y avait avant tout autre chose une grande simplicité de cœur dans l'aveu, l'acceptation si entière de cette influence exercée sur lui par une femme. « J'aime pardessus tout les âmes qui prennent l'empire sans le vouloir », dit-il quelque part. Cet empire-là était fait pour la sienne. Craintive, elle avait besoin d'appui ; fière et ombrageuse, elle ne pouvait accepter qu'un appui délicatement offert. Lacordaire, bien loin d'en rougir, trouve son bonheur et met presque son orgueil dans sa déférence pour l'amie à laquelle il a comme remis la direction de son âme. Il a besoin d'elle, il le sent ; ce qu'en elle il a trouvé, il ne le trouverait chez aucune autre ;

sa confiance, à qui la donnerait-il, lui, réservé au fond, même un peu sauvage et qu'aucune main, jusque-là, n'avait soutenu dans les perplexités de sa vie et de son cœur?

« Ayez un peu compassion de ma nature sauvage; je voudrais la changer, car je sens plus que jamais mes défauts, à mesure que le christianisme pénètre dans mon âme... J'ai trente-quatre ans, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. Je sens une foule de pensées qui attendent de nouvelles lumières, semblables à ces ouvrages interrompus qui offrent aux yeux des ruines trompeuses. Né dans un siècle troublé jusqu'au fond par l'erreur, j'avais reçu de Dieu une grâce abondante dont j'ai ressenti, dès l'enfance la plus tendre, des mouvements ineffables; mais le siècle prévalut contre ce don d'en haut, et toutes ses illusions me devinrent personnelles à un degré que je ne puis dire, comme si la nature, jalouse de la grâce, avait voulu la surpasser. Quand la grâce vainquit, contre toute apparence, il y a douze ans, elle me jeta au séminaire sans avoir pris le temps de me désabuser de mille fausses notions, de mille sentiments sans rapport avec le christianisme, et je me trouvai tout ensemble vivant du siècle et vivant de la foi, homme de deux mondes, avec le même enthousiasme pour l'un et pour l'autre, mélange incompréhensible d'une nature aussi forte que la grâce, et d'une grâce aussi forte que la nature. Nulle main savante et pieuse ne prit ma main. »

Celle qui allait la prendre, cette main, devait la garder; on le sent en lisant ces lignes, et on le comprend de reste en parcourant les pages de cette précieuse correspondance, dans laquelle on ne sait ce qui frappe le plus, du tact exquis, de l'habileté sainte et tendre de l'amie, ou de l'humilité du prêtre qui se laisse ainsi, je ne dirai pas conduire, mais au moins diriger. Hélas! les prêtres eux-mêmes sont des hommes; faits pour régler la conscience d'autrui, ils n'en ont sans doute que plus besoin de mettre au fond de la leur ordre et lumière, fallût-il, pour cela, recourir aux conseils d'une simple femme. L'abbé Lacordaire se le disait sans doute intérieurement à l'époque où Dieu lui fit rencontrer Madame Swetchine.

« J'abordai aux rivages de son âme comme une épave brisée par les flots, et je me rappelle encore, après vingt-cinq ans, ce qu'elle mit de lumière et de force au service d'un jeune homme qui lui était inconnu. Ses conseils me soutinrent à la fois contre la défaillance et l'exaltation. »

L'exaltation et la défaillance, ces deux écueils de toute âme ardente et poétique, Madame Swetchine ne les connaissait guère; elle ne s'y était pas heurtée elle-même, ou depuis longtemps du moins elle ne s'y heurtait plus. Sage, prudente, modérée par excellence, elle était aussi, par excellence, la conseillère dont son nouvel ami avait besoin. Tout rapprochait ces deux âmes. La différence des caractères ne faisait que mieux ressortir la communauté des sentiments et des pensées. Aussi trouvons-nous dans cette correspondance un charme continu qui ne lasse point.

Ce qui distingue les lettres de Lacordaire, c'est le naturel, l'abandon, cette sincérité du langage qui tient à l'entière sincérité du cœur. Sa

verve native et toute de source ne sent ni l'apprêt, ni l'effort. Il ne cherche pas les grands mots et les grandes images ; il a plutôt l'air de les fuir. Peut-on être orateur sans être poëte et poëte sans être peintre ? Bossuet n'a jamais peint la nature ; mais on l'ignorait alors, on n'avait d'yeux que pour le spectacle du monde intérieur. Eût-il vécu de nos jours, il aurait mêlé sans doute à ses grands tableaux de l'âme et de la vie les splendeurs et les mobilités du monde visible. Le père Lacordaire, qui le fait quelquefois dans ses conférences, ne le fait guère, et on comprend pourquoi, dans les pages, si animées d'ailleurs et si vivantes, de sa correspondance. Le peintre est là, mais il a comme peur de lui-même et ne se montre qu'à moitié. Lacordaire avait visité la Suisse ; il aurait pu raconter cette excursion de sa jeunesse : la hardiesse de son imagination était faite pour un pareil tableau. Mais le tableau resta dans son âme, et plus tard il ne les nommera qu'en passant ces neiges, ces glaces, ces vallées, ces lacs, qui, dit-il, avaient enlevé son cœur.

« Que l'homme change ! ajoute-t-il aussitôt. Que ses affections se détachent de la nature inanimée, quand il a grandi et connu les joies de l'âme ! J'ai senti l'abîme de ces treize ans avec amertume et consolation tout à la fois ; je me voyais dans un nouvel orbe d'idées et d'impressions, et je me penchais tristement vers mon ancien monde, tout en reconnaissant avec un doux orgueil que j'étais plus haut. »

Cette hauteur morale ne l'empêchera pas cependant de mêler parfois des impressions extérieures aux idées, aux émotions qu'il exprime. Il peint en traits rapides les lieux qu'il habite ou qu'il a visités.

« C'est la *Quercia*, un vrai paradis, écrit-il à son amie ; c'est Chalais, « cette solitude si belle et si pure ; » ailleurs, c'est la campagne de Rome, « cette plaine romaine, qui le ravit toujours par son immensité, son encadrement de montagnes, la variété infinie de ses petites collines volcaniques, et par ses ruines jetées çà et là. » L'autre jour, en me promenant au hasard, j'ai rencontré le Tibre près d'une fontaine appelée l'*Acquacetosa* ; c'est la première fois que je le voyais libre et solitaire dans la campagne, et j'en ai joui comme d'un ami qu'on trouverait tout à coup dans un désert. »

Plus tard, Oxford, la grande université, le captivera par ses larges ombrages, ses monuments, je ne sais quoi de calme et de solennel qui prête à la rêverie.

« Je suis arrivé hier soir ici, seul et tout à fait perdu, mais avec une joie d'enfant de trouver une ville sans fumée et sans bruit, toute pleine de monuments littéraires, les uns gothiques, les autres de style moderne, et avec une incroyable profusion de cours et de portiques silencieux où passent çà et là de jeunes étudiants avec une toque et une petite toge très originale. Je me promène avec ravissement dans ces rues calmes, dans ces belles allées d'arbres qui bordent deux rivières, et je ne me rappelle pas d'avoir rien vu qui m'ait produit une aussi douce impression. Je conçois que toute cette jeunesse élevée là n'en perde jamais la mémoire et y revienne avec une affection que le temps ne fait qu'accroître. »

Le style de Lacordaire n'est pas seulement l'expression fidèle de sa pensée; c'est le miroir de son âme. Dans les lettres à Madame Swetchine, il a moins d'ampleur, moins d'éclat que dans la *Vie de saint Dominique;* mais il est plus simple, plus contenu. Cet esprit charmant n'est pas de ceux qui ont besoin de se corriger eux-mêmes; tout ce qu'il peut être, il l'est naturellement et sans efforts. Sa parole coule, pure et transparente, comme un fleuve paisible, et puis, à la moindre émotion, la vague se soulève, mais sans violence, sans bouillonnement. Je ne sache pas de style qui rende avec plus de fidélité les impressions les plus délicates, et en même temps, sous cette naïveté qui charme, cette émotion qui entraîne, on sent une âme qui se possède; on sent l'homme qui a parlé pour Dieu et qui respecte en lui ce don suprême; sa candeur n'ôte rien à sa dignité naturelle, et ce n'est pas le moindre attrait de ces lettres charmantes que ce mélange exquis de noblesse, de grâce et d'abandon.

Cet abandon va parfois jusqu'à la gaieté la plus franche, quand, par exemple, à propos d'un de ses voyages d'Italie en France, il raconte à son amie ce qu'il appelle ses petites jouissances d'amour-propre.

« Ce matin, à Carrouge, imaginez Carrouge! le commandant militaire qui visait mon passeport, m'a fait de tendres compliments et, tirant de sa poche l'*Univers religieux*, m'a dit : Il est là souvent question de vous. A Chambéry, la maîtresse d'auberge m'a dit que j'étais un grand prédicateur. A Pont-de-Beauvoisin, au mois d'août, toute la douane m'a regardé. Et cependant je vous reviens modeste, quoique j'aie de plus un superbe diplôme en parchemin, signé du général des frères prêcheurs qui m'appelle un homme *clarissime*. Et après cela vous me traitez comme un petit garçon qui ne sait ce qu'il fait et presque pas ce qu'il dit. Le beau-frère de mon frère aîné, l'abbé Eglée, prosecrétaire de l'archevêché de Paris, est comme cela; il m'aime de tout son cœur, et chaque fois qu'il me voit, il ne peut s'empêcher de hausser les épaules, tant il me trouve bête. »

Il y aurait dans ce volume plus d'un trait pareil à noter. Lacordaire était la gravité même; mais il ne se serait pas ouvert tout entier à son amie, s'il avait craint de laisser paraître ce coin de bonhomie, de gaieté naïve, qui, bien loin de nous gâter sa noble figure, l'achève, au contraire, la rend plus humaine, plus authentique. Aussi sentons-nous près d'elle une impression de sécurité morale qu'on n'éprouve pas toujours, il s'en faut, en lisant les lettres des gens célèbres, même les plus familières, semble-t-il, et les plus intimes. Avec celles-ci, on ne se demande jamais si la plume qui les a tracées est une plume sincère; on se reprocherait d'en douter, de soupçonner un rôle chez cet homme dont les pensées naissent si naturellement les unes des autres, dont les émotions sont si vraies qu'il nous semble presque, par moments, que nous les éprouvons avec lui; chez cet homme qui ne cache et ne garde rien, qui dit tout, et jusqu'à ces petites joies enfantines qu'un autre peut-être, se sentant prêtre et moine, n'oserait pas raconter.

« Je reviens de Chalais, chère amie, avec toute une bande des élèves d'Oullins, nos chers enfants. Nous étions vingt, et pendant une belle journée de douze heures, nous avons gravi et descendu des montagnes, traversé des vallées charmantes, passé des torrents... Nous avons allumé dans un trou, au pied d'un ruisseau et contre des roches énormes, un feu entretenu de troncs de sapins, morts depuis cent ans dans ces déserts, et auxquels personne n'avait encore donné les honneurs de la sépulture. J'ai une joie particulière à ces aventures, parce que je me pique d'avoir un génie topographique particulier et de conduire à merveille les gens qui ne savent où ils vont, ce qui ne m'a pas empêché d'égarer une fois nos jeunes gens, au grand plaisir de leur imagination et au grand détriment de leurs jambes..... Cela m'a rappelé ma jeunesse, écrit-il encore, mais combien différente! »

En quoi? Il ne le dit pas, mais on le devine en se rappelant cette nature sauvage dont tout à l'heure il nous parlait, et ces singularités de caractère qu'il se reproche quelque part et qui l'étonnaient lui-même : « Il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer, qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux ; ce n'est pas de la froideur, je suis passionné; c'est quelque chose d'entier qui est trop oui ou trop non, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude de silence qui me suit quelquefois, sans que je m'en doute. » Sa mère, nous l'avons vu, en avait souffert; ses amis de collége sans doute aussi, et peut-être étaient-ce ces souvenirs d'une jeunesse bizarre, concentrée en elle-même, qui lui faisaient dire dans une lettre datée de Dijon, son lieu d'enfance et d'étude, « ou ne me suis-je pas promené ici? où n'ai-je pas respiré? où n'ai-je pas eu mille impressions d'orgueil, de joie, de sombre tristesse? » — De cette tristesse des premiers jours, quelque chose, semble-t-il, était resté; les fragments cités par nous en gardent l'empreinte, et tout à l'heure nous le sentirons mieux encore à travers les souffles puissants d'une parole trop profondément humaine pour que la mélancolie, ce mal secret des grands cœurs, n'y eût pas, çà et là, laissé sa trace.

Le style de Madame Swetchine n'a pas les qualités de celui de son ami. « Vous autres, femmes, lui écrit-il un jour, vous avez un art de dire qui est admirable, qui est fin, délicat, enveloppé, ouvert quand il le faut, et à charmer tout l'univers. » Adressé à Madame Swetchine, le compliment peut surprendre, et, sans accuser son ami de flatterie, on peut croire qu'il n'était pas moins sincère quand, je ne sais plus à quelle occasion, il lui disait, un peu crûment, semble-t-il : « Vous avez quelquefois un style qui tient de l'essence du logogriphe. » Avec un esprit juste, pénétrant, profond, une grande élévation morale, Madame Swetchine était loin de posséder cette netteté de plume qui distingue en général les femmes qui ont écrit. Son style trouve rarement la ligne droite, il fait mille détours, il a quelque chose de pénible et d'embarrassé qui sent le travail et l'effort. Je veux croire qu'au coin du feu, dans l'intimité, Madame Swetchine était simple et naturelle ; elle l'est rarement la plume à la main. Elle le devient tout à coup, chose curieuse, quand l'idée qu'elle

veut exprimer est profonde : la difficulté, semble-t-il, faisait sa force. On sent partout, en la lisant, un esprit peu fait pour la superficie des choses, qui la dédaigne, qui aime à creuser, y prend plaisir, y met peut-être un peu son orgueil. Cet esprit d'ailleurs est, au fond, peu littéraire. Dire qu'en elle il y avait du *bas bleu* serait assurément injuste; mais comment une femme qui avait autant étudié, étudié si jeune, qui examinait tout, voulait tout voir, tout comprendre, aurait-elle eu quelque chose de primesautier dans l'imagination, de gracieux, de naïf dans l'expression de sa pensée? Aussi sa façon d'écrire ne ressemblait-elle guère à celle de Lacordaire qui, par moments sans doute, devait sentir ses nerfs un peu agacés par ce qu'avait de subtil et de fatigant le style de son amie. A part les mots un peu vifs que je citais tout à l'heure, il n'y paraît rien dans ses lettres. Mais il était de taille à ne pas se laisser arrêter par ces épines-là, et l'amitié de Madame Swetchine lui était trop précieuse, il sentait trop vivement ce qu'elle était pour lui, il voyait trop bien son mérite, sa haute vertu, pour remarquer ses petites infirmités littéraires. Faisons comme lui, et sans nous arrêter aux alentours, admirons cette belle âme, cette âme vraiment chrétienne, qui semble attacher tout son bonheur au bonheur de ceux qui l'entourent, qui vit en autrui, qui ne s'occupe plus d'elle-même que pour réussir davantage à s'humilier en se connaissant mieux. Madame Swetchine ne cherche pas seulement à sonder les replis de son cœur, elle s'y acharne en quelque sorte, elle s'y applique avec une suite, une persévérance qui étonnent. Ce n'est plus une étude, c'est un labeur; et ce soin ardent, continu de s'observer elle-même n'est pas le côté le moins frappant de cette femme unique en son genre parmi les femmes remarquables de notre temps. De là cette pénétration qui lui fait deviner si aisément le secret des âmes qui entrent en communication avec la sienne; de là aussi peut-être ce dévouement à la fois si tendre et si désintéressé, qui la fait se donner tout entière à ceux qu'elle aime, non pas sans rien accepter, ce serait de l'égoïsme, mais sans rien demander, sans rien attendre. « Cher ami, faites tout ce qui vous conviendra, disposant de moi comme de vous; me sacrifiant, s'il le faut, comme on se sacrifie soi-même; me prenant ou me laissant à votre gré, en toute liberté, agissant ainsi par la force et les droits de ces liens en Dieu qui s'élèvent tant au-dessus de toute convenance et de toute affection humaine. » C'étaient bien, en effet, des *liens en Dieu* qui unissaient Lacordaire à son amie. On le sent partout, et jamais mieux peut-être qu'à travers les légers nuages qui traversaient parfois le ciel habituellement serein de cette affection si chrétienne et si pure. Madame Swetchine, dans les commencements surtout, n'approuvait pas toujours les projets de son ami; elle essayait de l'en détourner, et on comprend qu'elle le fît, ayant comme reçu, de lui et sur lui, les droits d'une mère. Mais, sans regimber contre ses conseils, Lacordaire, on le conçoit, ne les suivait pas toujours. Ce qui

l'alarmait alors, c'étaient les périls qui lui semblaient menacer leur amitié.

« Une grâce, chère amie, que je vous demande vivement, c'est de m'aimer toujours, et de ne pas vous fatiguer des orages de mon âme et de ma vie. Pourvu que votre amitié me demeure, je suis content. — Je vois, lui répond-elle aussitôt, que vous ne me connaissez pas encore telle que je suis. Vous pouvez contrister mon cœur en vous engageant dans des voies toujours périlleuses, vous pouvez m'inquiéter par la précipitation et peut-être l'irréflexion de vos premiers mouvements; mais je ne vous inféoderai jamais à personne, et tant que vous resterez fidèle et dévoué à l'Eglise, vous ne pouvez ni briser nos liens, ni altérer notre amitié, rien faire enfin qui empêche que je vous reste intimement et irrévocablement unie. Des torts, même des fautes ne me sépareraient pas de vous... Mon bonheur eût été de vous approuver toujours, mais ma tendresse n'en a pas besoin, et peut-être même les violentes secousses auxquelles vous la soumettez, renouvellent-elles avec plus de force une première adoption. Comme Rachel, j'ai pu quelquefois vous nommer l'enfant de ma douleur, et vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères.

« Vous avez pu croire aussi que l'ascendant que vous me laissez exercer sur vous pourrait me rendre plus précieux nos rapports. Rien ne serait moins vrai, mon cher ami. Si j'ai quelquefois accepté cette influence, c'est sans confiance en moi-même, et uniquement pour qu'un autre ne la prît pas. Je me faisais votre *lest* ou je vous tenais par le pan de votre habit pour ralentir des mouvements trop rapides et trop brusques... Aucun sens propre, aucune vue personnelle, aucune idée exclusivement arrêtée sur votre voie, sur votre perfection, ne m'ont dominée jamais; si bien qu'en regrettant ce que j'ai perdu, cette séparation indéfinie, éternelle peut affliger mon cœur sans rien déranger dans mon esprit. Pourvu que vous soyez à Dieu, à son Eglise, le « faites ce que vous voulez » s'échappe de mon cœur avec une impétuosité qui vous garantit ma sincérité. Ce n'est pas à vos jugements, à vos prévisions, que j'ai besoin de donner un acquiescement complet, comme je n'ai nul besoin de vous voir confiant dans la rectitude des miens. Nous nous touchons, nous nous tenons par des pensées et des impressions bien autrement vivantes, et les parties de nous-mêmes qui se *débranchent*, n'empêchent pas qu'une seule et même séve soit notre vie. Mon cher enfant, mon cher ami, respectez ce lien, ne le brisez jamais. On ne sait pas dans la jeunesse les ravages et les tristesses des amitiés rompues. Lors même qu'elles ne le sont pas tout à fait par notre faute, c'est un poids bien pénible, et la conscience est placée si près du cœur que tout ce qui afflige celui-ci, la trouble. »

Remarque bien vraie et admirablement exprimée! Madame Swetchine est bien ici tout entière, avec son esprit subtil, son âme profonde, et ce cœur si chaud, si tendre, qui frémit à son tour, comme frémissait tout à l'heure celui de son ami, à l'idée que le lien qui les unissait l'un à l'autre pût être brisé.

Madame Swetchine ne fut pour rien dans la résolution que prit Lacordaire d'entrer dans l'ordre des dominicains et de rétablir en France cet ordre si décrié. Rien n'indique qu'elle l'eût poussé dans cette voie; peut-être même essaya-t-elle un moment de l'en détourner. Dans plus d'un passage de ses lettres, il s'applique à justifier son projet aux yeux de son amie. Elle l'accusait, semble-t-il, d'une sorte de mobilité de caractère qui donnait à sa vie quelque chose de flottant et d'incertain qui l'alarmait pour lui.

« Vous n'avez pas assez de confiance en moi, lui écrit-il, vous me jugez trop mobile; vous ne voulez pas que la suite des événements me commande, qu'aujourd'hui je revienne en France, que demain j'en parte, qu'aujourd'hui j'adore la province et que demain elle me fasse peur... Si vous voulez continuer à m'aimer, il faut vous résigner au spectacle de mes inquiètes destinées... Vous devez être bien inquiète, lui dit-il ailleurs, sur mon avenir dominicain; mais quand je vous aurai dit toutes les facilités que j'ai, vous serez charmée... Les détails que vous me demandez pour tranquilliser votre esprit seraient trop longs, trop imparfaits dans une lettre. Bien que j'aie des données positives, le principe de ma quiétude est dans la certitude absolue que je fais l'œuvre de Dieu, et que, par conséquent, les hommes et l'argent ne me manqueront pas. »

Madame Swetchine était une femme à part, mais elle était femme; cet esprit si ouvert, si libre, n'avait rien de hardi. Le projet formé par son ami lui semblait aventureux; sans en méconnaître la portée, elle en voyait trop toutes les difficultés.

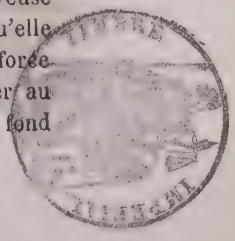
« Je ne vous reproche que le manque de foi, lui écrit-il. Fénelon faisait bon marché de l'espérance, et vous, vous méprisez trop la foi. J'en souffre, mais sans que mon âme en soit autrement atteinte que par une tristesse dont je suis seul la victime. Je dirai et je sentirai toujours que personne ne m'est plus sincèrement attaché que vous l'êtes. Votre doute même en est une preuve; vous avez peur pour moi comme une mère a peur pour son fils qui est à l'armée. Une plus grande force m'eût mieux convenu, mais on est trop heureux des faiblesses qui prennent leur source dans l'amitié. — Mon cher ami, lui répond-elle aussitôt, vous devinez parfaitement la source de ma peur, elle vient de mon affection pleine de tendresse et de sollicitude. Je vous fais passer avant les autres, je ne puis me résoudre à ne voir en vous qu'un instrument, et il résulte de là que le bien que vous feriez aux autres ne me consolerait pas de celui que vous ne vous feriez pas à vous-même. Cette plus grande force qui vous conviendrait mieux, c'est la puissance du dévouement et du sacrifice, telle que vous l'éprouvez et qu'elle m'identifierait avec vous. Eh bien, non, je me sépare de vous pour vous mieux garder, pour veiller sur vous, pour faire la sentinelle pendant que vous êtes aussi absorbé par l'action qu'on l'est par le sommeil. »

On le sent, de reste, à travers la subtilité des idées et l'embarras des paroles, l'amie de Lacordaire n'est pas convaincue; elle se résigne seulement, elle se tait; elle rentre dans son rôle, dont un moment peut-être elle était sortie, dans ce rôle, le seul qu'elle ait accepté ou du moins qu'elle avoue, qui ne consiste pas à montrer la voie, mais à diriger, à soutenir. Elle a compris d'ailleurs tout ce qu'a de sérieux la vocation nouvelle de son ami, le besoin de dévouement, d'immolation de lui-même qui le travaille.

« Je n'ai eu, lui avait-il écrit peu de mois auparavant, je n'ai eu, Dieu le sait, dans cette affaire, qu'un seul combat, celui de la faiblesse en présence d'un grand dévouement. J'étais heureux, content, sans souci, et j'allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que ce fardeau pesant d'une famille à élever et à nourrir : moi, sans besoins, j'allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain. L'égoïsme me disait : reste; Jésus-Christ me disait : lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la croix. Voilà toute mon âme dans ces derniers mots. Aujourd'hui j'ai terrassé l'ennemi; je

ne sens plus l'ombre de la lâcheté humaine, et c'est ce qui m'assure du succès encore plus que les facilités que j'ai trouvées. Quand je suis entré au séminaire, il y a quatorze ans, j'ai éprouvé absolument les mêmes mouvements : d'abord une lutte où je me faisais les mêmes discours, puis, ma décision prise, une fermeté, une certitude que nul déboire n'a troublée un seul instant, ni une seule fois. »

On peut s'étonner d'une fermeté pareille chez l'homme auquel Madame Swetchine reprochait sa mobilité, et qui lui-même nous confessait tout à l'heure la double faiblesse qui tour à tour le jetait dans la défaillance ou dans l'exaltation. Mais sa vocation était trop profonde pour ne pas être durable. Et puis, en dépit des apparences, Lacordaire, nous dit M. de Montalembert, qui l'a vu de près, était au fond un homme pratique et positif. Je n'ai pas de peine à le comprendre ; quand l'imagination et le cœur ne sont pas absorbés par des vanités et par des chimères, quand ils s'appliquent à une œuvre sérieuse, ils communiquent à celui qui la poursuit une puissance d'action qui double sa force. Il n'y a pas de grandes choses sans poésie, et cette poésie pratique qu'on retrouve chez tous les hommes qui ont agi puissamment sur leur siècle, chez ceux surtout qui l'ont ébloui et dominé, chez les César, les Alexandre, les Bonaparte, elle apparaît bien plus belle encore, sous sa forme plus humble, au fond de l'âme et des œuvres de ces héros de la vie chrétienne dont je parlais tout à l'heure à propos de Dominique. Lacordaire, sans doute, ne saurait être mis au nombre de ces élus de l'Eglise universelle ; mais dans des proportions modestes, ce qu'en eux nous admirons, nous le retrouvons en lui. Comme la plupart de ces grands modèles, il inclinait à la fois vers deux pentes opposées. Il voulait rester homme, se mêler hardiment à la vie de tous, n'être étranger à rien de ce qui agitait l'esprit et troublait le cœur de son siècle. *Humani nihil a me alienum puto*, pouvait-il dire avec le poëte, et en même temps cet homme si sympathique à tous et à toutes choses, ce prêtre qui se mêlait si bien à la foule, en avait peur au fond. Cet orateur, qui ne semblait chercher que l'éclat et le bruit, nourrissait en lui un besoin profond de retraite et de solitude. « Qu'on est heureux, dit-il quelque part, quand on naît et qu'on meurt sous le même toit, sans l'avoir jamais quitté... » « Je veux, écrit-il ailleurs, m'ensevelir au fond d'une campagne, ne plus vivre que pour un petit troupeau d'hommes, trouver toute ma joie en Dieu et dans les champs. Adieu les grands travaux ! Adieu le renom et les grands hommes ! j'en ai connu la vanité, je ne veux plus que vivre obscur et bon. » Ce besoin était sérieux, il le montra bien dans les humbles travaux où se consumèrent les dernières années de sa vie. Lacordaire n'était pas un penseur, mais c'était une grande âme, et en même temps une âme rêveuse et tendre. Sa rêverie n'avait rien de vague et d'amollissant, parce qu'elle n'avait rien de grossier, de terrestre. C'était cette rêverie pieuse, forcée des faibles et faiblesse des forts, qui, jointe au besoin de se dérober au siècle, de commencer ici-bas la vie du ciel, a jeté tant d'hommes au fond



de ces retraites où les bruits du monde n'entrent plus. Voilà pourquoi le grand prédicateur, si humain, si laïque dans l'expression de sa foi, si peu prêtre, semblait-il, ne se contenta pas d'être prêtre, voulut être moine. Plus d'une épreuve l'attendait dans cette vie nouvelle qu'il avait choisie. La première, si aisée à comprendre, ce fut la tentation du regret.

« Le jeudi, à onze heures du matin, écrit-il à son amie, nous sommes entrés au couvent dominicain de *Gradi*, aux portes de Viterbe, et nous y avons dîné avec le provincial de la province de Rome et tous les pères du couvent. Dans la soirée, le provincial nous a conduits à la *Quercia*, qui est environ à une demi-lieue de *Gradi*, et il nous a intimé le commencement de notre noviciat, dans un petit discours, en présence de la communauté. Après quoi chacun de nous est entré dans sa cellule. Il faisait froid, le vent avait tourné au nord, et nous n'avions qu'un habit d'été dans une chambre sans feu ; nous ne connaissions plus personne; tout le prestige, tout le bruit s'était évanoui ; l'amitié nous suivait de loin sans nous presser plus : nous étions seuls avec Dieu, en présence d'une vie dont la pratique nous était encore inconnue. Le soir nous allâmes à matines, puis au réfectoire, et enfin nous coucher. Le lendemain, le froid était plus vif encore, et nous ne comprenions qu'à demi la suite de nos exercices. J'eus un moment de faiblesse; je tournai les yeux vers tout ce que j'avais quitté, cette vie faite, ces avantages certains, des amis tendrement aimés, des journées si pleines de conversations utiles, les foyers chauds, les mille joies d'une vie comblée par Dieu de tant de bonheur extérieur et intérieur. C'était payer cher l'orgueil d'une forte action, que de perdre tout cela pour toujours. Je m'humiliai devant Dieu et lui demandai la force dont j'avais besoin. Dès la fin de la première journée, je sentis qu'il m'avait exaucé, et depuis trois jours, les consolations ont été croissant dans mon âme, avec la douceur d'une mer qui caresse ses grèves en les couvrant. »

Cette tentation fut la première et la dernière. Rien dans ses lettres à son amie, dans l'âme de laquelle il versait si naïvement son cœur, ne semble indiquer qu'il ait jamais regretté la résolution qu'il avait prise. « J'ai, disait-il, un asile invulnérable; personne ne peut plus ni me donner, ni m'ôter, ni même croire qu'il me donne ou qu'il m'ôte. Les maux que j'ai soufferts, et que tant d'autres souffrent, me rendent mon état présent si heureux que, en cas que je dusse passer ici le reste de ma vie avec les frères que Dieu m'a donnés, je m'estimerais plus que récompensé de mes faibles travaux pour le service de l'Eglise. » C'était bien, on le voit, une vocation intime qui avait jeté Lacordaire dans la vie du cloître. Mais il y était entré aussi, je ne dirai pas par calcul, le mot serait injuste et grossier, mais par réflexion, pour mieux agir sur le siècle et sur l'Eglise.

« Je retourne à Rome, avait-il écrit à M. de Montalembert, peu de mois avant de commencer son noviciat, je retourne à Rome avec le dessein principal d'entrer chez les dominicains, avec le dessein accessoire de les rétablir en France, si et quand il plaira à Dieu. Je crois que cet acte est le dénoûment de ma vie, le résultat de tout ce que Dieu a fait antérieurement pour moi, le secret de ses grâces, de mes épreuves et de mes expériences. Je suis comme un homme qui a acquis du crédit et qui peut l'appliquer à quelque chose d'utile et de généreux. Sans le passé, je ne pourrais rien : en ne continuant que le passé, ce serait une vie dont l'effet ne serait pas proportionné

aux grâces que Dieu m'a faites. Priez pour moi, afin qu'il me donne la force dont j'ai besoin et qu'il applanisse les difficultés. »

Ces difficultés, nous l'avons vu, étaient grandes. Sans parler des préventions qui l'attendaient en France, on suspectait à Rome le nouveau dominicain ; on redoutait en lui l'ancien disciple de Lamennais. « Le père Lacordaire et l'abbé de Lamennais, c'est tout un, » disait le cardinal Lambruschini. « Ces gens-là, ajoutait-il, en parlant des amis du nouveau moine, n'ont pas d'autre idée que la séparation de l'Eglise et de l'Etat. » Le pape non plus n'était pas tout à fait sans inquiétude, et une opposition sourde, venue en partie du dehors, agissait dans l'ombre autour du trône pontifical. Pour une âme comme celle de l'ami de Madame Swetchine, tout cela était particulièrement douloureux, et pourtant, au milieu de ces tracasseries mesquines, cette âme ne perd pas un seul instant sa bienveillance naturelle et sa sérénité. « Je ne puis, écrit-il à propos de la défense faite tout à coup aux novices français de prendre l'habit à Rome, défense qui menaçait sérieusement l'œuvre commencée, je ne puis, chère bonne amie, adopter votre incertitude à l'égard de l'avenir. Je crois qu'aujourd'hui nous sommes marqués du sceau que Dieu imprime à tout ce qui doit vivre dans son Eglise. »

La foi est chose si belle que même alors qu'elle n'a pas pour objet des doctrines que nous puissions accepter, il y a toujours en elle, quand elle sort d'un cœur sincère et pur, quelque chose de puissant qui nous saisit et nous entraîne. En dépit des doutes persistants de son amie, Lacordaire ne cesse pas un instant de croire au retour prochain des dominicains en France, et ce qui ressort pour nous de la lecture de ses lettres, c'est que ce fut précisément cette foi profonde à l'œuvre qu'il avait entreprise, qui la fit triompher. A travers quelles vicissitudes, nous n'avons pas à le raconter ici. Une partie du clergé était hostile, le gouvernement inquiet et embarrassé ; mais, tout moine qu'il fût devenu, l'orateur de Notre-Dame était resté populaire, et la France qui par lui se sentait aimée ne le voyait pas sans orgueil transporter ainsi de lieux en lieux, à Strasbourg, à Bordeaux, à Nancy, à Grenoble, à Lyon, cette éloquence si franche et si nouvelle qui charmait la foule et brisait aisément devant elle toutes les oppositions.

« Que vous dirai-je de Lyon? Puis-je en parler? La station de huit dimanches suivie avec une sorte de frénésie, l'église pleine dès cinq heures du matin, s'est terminée par une scène dont je n'avais pas encore été l'objet. Une multitude d'hommes s'est amassée dans la cour de l'archevêché, et à mon sortir de l'église, s'est précipitée en m'entraînant dans l'immense salle des pas perdus au milieu des acclamations. Le soir, une sérénade m'a été donnée sous les fenêtres du palais avec un grand concours. La musique était interrompue par les cris : Vive le père Lacordaire! et une fois : vivent les dominicains!... Grenoble, avait-il écrit de cette ville l'année précédente, Grenoble, son clergé, sa jeunesse, sa magistrature, m'ont accueilli on ne peut mieux. Dimanche dernier, l'église était pleine et tout le monde est sorti content, à ce que j'ai su. Je commence, chère amie, à n'y plus rien comprendre, tant tout le monde

devient bon pour moi. J'ai prêché avec mon habit, sans déguisement aucun. L'évêque, les grands vicaires, les chanoines, tout le monde l'a voulu. Reste à savoir si le vigilant M. Dessauret, qui traque ce pauvre habit depuis trois ou quatre ans, ne nous enverra pas quelque lettre foudroyante. »

La lettre foudroyante n'arriva pas; M. Dessauret et le ministère des cultes, dont il était directeur, obéissaient à la peur plutôt qu'à la haine : au fond ils ne demandaient pas mieux que de voir la France s'arranger elle-même et à sa guise avec les nouveaux dominicains. Cet ordre, si décrié, confondu dans l'opinion générale avec les souvenirs les plus odieux de l'inquisition romaine, le voilà donc qui revient et qui revient sans que la France, semble-t-il, en soit émue. Tout le monde n'applaudit pas, mais tout le monde accepte ou semble accepter cette recrudescence du monachisme.

« Nous n'avons rien à craindre à Grenoble d'aucune partie de la population, et nous y trouverons beaucoup de secours pour acquitter le prix de la chartreuse, que j'ai d'ailleurs trente ans pour payer. »

C'était l'ancienne chartreuse de Chalais que le nouveau moine venait d'acheter. On pouvait y loger quarante religieux, et les terres qui l'entouraient étaient considérables; c'étaient surtout des bois, des prairies, quelque chose de calme et d'attrayant qui rappelait les premiers cloîtres et charmait l'imagination du nouveau moine.

« Chalais m'attire beaucoup, je vous l'avoue; vous ne sauriez croire la joie que j'ai eue en trouvant l'église avec son autel, ses stalles, sa sacristie, ses vitrages. Et quelle belle solitude ! Si vous saviez le ravissement des populations voisines pour ce rétablissement! Une foule d'habitants étaient sur leur porte pour me voir passer et me saluaient comme un parent de retour avec une cordialité moins solennelle, mais aussi touchante que celle de Lyon... La solitude et la prédication vont seules à ma vocation, et leur alternative est pour moi l'accomplissement d'un idéal toujours rêvé. Que de fois j'avais souhaité l'ombre et le repos des champs! M'y voici, mais au milieu de frères bien-aimés, animés tous du même esprit et ne perdant rien les uns et les autres, sous l'influence d'une nature charmante, du travail commandé par Dieu. Ne viendrez-vous pas nous voir à Chalais? Tout s'y consolide, l'autorité, la piété, l'observance, le nombre, la confiance en l'avenir. Nous achevons de bâtir, à côté du couvent, sur une magnifique terrasse, un logement pour les étrangers. Le rez-de-chaussée contiendra trois salles de réception et chaque étage cinq cellules distribuées sur un corridor. Le couvent de Nancy sera terminé dans l'automne, et déjà la Providence nous prépare une troisième maison pour le moment où nous pourrons la fonder. »

Cette troisième maison était, je suppose, celle de Flavigny, où s'établirent bientôt les nouveaux dominicains. Après Flavigny, ce fut Oullins, maison religieuse qui, dans la pensée de Lacordaire, devait servir de trait d'union entre l'ordre proprement dit de Saint-Dominique et un tiers ordre enseignant qui venait d'être fondé à Sorrèze. Il s'installa à Sorrèze en 1854, l'année même où il descendit définitivement de la chaire

après vingt ans de prédication. « Je me plais beaucoup ici, par le bien qui s'y fait d'abord, et ensuite comme paix et solitude. C'est une habitation délicieuse pendant l'été. Vous m'aviez parlé des Pyrénées ; ce serait une belle occasion pour venir à Sorrèze qui est si proche de Toulouse, où vous passeriez sans doute. C'est presque une promenade. » Madame Swetchine sourit tristement peut-être en lisant ces lignes ; pour une promenade aussi lointaine il eût fallu des forces qu'elle n'avait plus. Le départ suprême approchait pour elle, et son ami lui-même, si actif encore et si plein de vie, ne devait pas lui survivre longtemps. « Sorrèze, avait-il dit, sera le tombeau de ma vie, l'asile de ma mort, pour l'une et l'autre un bienfait : *Viventi sepulcrum, morienti hospitium, utrique beneficium.* »

Ce fut un bienfait aussi pour cette jeunesse à laquelle, en entrant à Sorrèze, il s'était consacré tout entier. Il était de ceux qui sont faits pour la conduire : ne la conduit et ne la comprend pas qui veut. Il faut pour cela conserver dans le sérieux de la vie cette jeunesse de l'imagination qui fait pardonner l'âge. C'est par elle que la science se fait aimable, que l'enseignement éclaire sans fatiguer. Ce que d'autres, même plus habiles, ne sauraient pas découvrir, l'esprit resté jeune le devine, et le cœur qui s'offre à lui s'étonne de se voir si aisément compris et dévoilé. Et puis, pour guider la jeunesse, il faut, tout en la dominant, s'identifier avec elle. Il faut l'aimer comme on n'aime que quand on est libre enfin de tout égoïste amour, quand on s'oublie dans les êtres aimés, dans ces fleurs vivantes qui, en s'épanouissant à nos yeux, nous rendent pure et comme sanctifiée par l'abnégation, le dévouement, par une tendresse toute chrétienne, la jeunesse que nous n'avons plus. C'est là, sans doute, le secret de ces étroits liens qui rattachent tant de cœurs à ceux qui ont dirigé leurs premiers pas dans la vie. C'est là ce qui nous explique aussi l'attrait qu'offre si souvent l'éducation des cloîtres. Ces âmes, que les jouissances grossières n'ont pas usé, gardent en elles, quand le formalisme et la routine n'arrivent pas à les éteindre, une surabondance de vie qui cherche à se répandre, et je comprends qu'en se versant ainsi dans un jeune cœur, cette vie qui se mêle à la sienne avec tant d'amour, l'ouvre, le dilate, et jette en lui avec une facilité merveilleuse des semences que n'y déposerait pas si aisément et si bien un esprit préoccupé de soins et d'espérances terrestres. Aussi n'ai-je pas de peine à m'expliquer l'action exercée par le père Lacordaire, dans sa retraite à Sorrèze, sur la jeunesse qui l'entourait. « Cette antique abbaye, nous dit M. de Montalembert, fondée en 757, sous Pepin le Bref, transformée mille ans plus tard en collége militaire tenu par les bénédictins, devait échoir, après un siècle de nouvelles vicissitudes, au tiers ordre de Saint-Dominique que le père Lacordaire venait de réorganiser, en l'adaptant à l'enseignement de la jeunesse qui avait toujours été la vocation suprême de sa vie. » Pour régénérer cette grande école, il voulut tout conduire, tout animer, tout gouverner directement. Son cœur, tendre et expansif, comme

aux premiers jours de sa jeunesse, cherchait toujours d'autres cœurs à aimer. Il avait été tenté d'adopter en quelque sorte un de ses enfants de Sorrèze, pour en faire l'éducation tout entière.

« J'en aurais fait le fils de mon âme; je lui aurais fait don de moi-même... Si je n'ai pas pris auprès de moi un enfant, ce n'est pas que j'aie été retenu par la crainte de le voir mourir au milieu de mes efforts ou au moment où il aurait pu en tirer parti. Tout est à Dieu, et j'aurais fait, en lui offrant cette mort, le plus méritoire des sacrifices. Mais j'ai craint l'ingratitude... Je l'aurais tant aimé que, s'il eût méconnu mon amour en Dieu, il eût fait un mal profond à l'infirmité de mon humaine nature. »

On la sent bien ici, cette plénitude d'un cœur qui déborde, et qui, même en trouvant où se verser, ne réussit qu'en partie à satisfaire le besoin de tendresse qui l'agite. Le père Lacordaire prêchait souvent à Sorrèze, et il se montrait bien alors tout entier, si j'en juge par cette péroraison d'un de ses discours, reproduite dans l'ouvrage de M. de Montalembert. L'occasion de ce discours était la distribution des prix aux élèves de l'école, que devait aisément émouvoir cette parole, elle-même si facilement émue, qui disait avec tant de grâce et d'abandon ce que l'imagination et le cœur lui faisaient dire :

« M. de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se représentait aux regards du poëte comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux; c'était le lion de saint Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste!* C'étaient les mêmes splendeurs, obscurcies dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri; c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'Orient et l'Occident réunis en un seul point glorieux au milieu des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce. Cependant le vieillard devenait pensif et triste; il ne pouvait croire que ce fut là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et, comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer, qui le sollicitaient en vain, cette parole mélancolique : « Le vent qui passe « sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux. »

Pour moi, en me trouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement. Il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et au bruit de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient « quelquefois d'un rivage heureux. »

Je comprends, en lisant ces lignes, le prestige qui s'attachait à la prédication de Lacordaire. Il y avait dans ce charmant et généreux esprit une hardiesse, un abandon surtout, qui tranchait avec les allures ordinaires de la chaire. Il ne se bornait pas à montrer de loin la vérité; avec une familiarité sainte, il la prenait en quelque sorte par la main, il la mettait en contact avec les réalités, il la rendait vivante en la rappro-

chant de l'homme, de ses passions, de ses rêves, et la poésie qu'il y mêlait involontairement, sans effort, sans recherche, par le seul élan de l'imagination et du cœur, achevait de lui rendre ce caractère humain qu'une prédication routinière semble avoir pris à tâche de lui enlever :

« Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête, on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ. Moment céleste où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard la beauté qui ne trompe pas! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue, mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. Au lieu qu'en toute autre contemplation, la lumière, si pure qu'elle soit, tombe sur des êtres changeants et corruptibles, ici la lumière est éternelle, l'objet inaltérable. Tandis que l'âge et les moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance, parce qu'on ne l'a conçu que par autrui, sur les genoux de sa mère; mais lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes. Il remplace ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour. Il habite dans nos ruines pour les soutenir, dans nos abandons pour les consoler, et lorsqu'enfin nous touchons au sommet blanchi de la vie, dans la région des glaces qui ne fondent plus, il est notre dernière chaleur et notre suprême aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir, mais ils peuvent encore pleurer, et ces larmes sont pour le Dieu qui en versa lui-même pour nous. »

Citons encore, il ne sera pas de trop ici, ce fragment d'une des conférences de Notre-Dame, tableau saisissant des affections terrestres mises en regard du seul amour complet et durable, de celui qui est en Jésus-Christ, en lui seul.

« Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite qui fait saigner le cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini. »

« Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie, qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes, qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or et l'encens et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pelerinage, sur les genoux de sa mère, au bords des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent, avec une indicible ardeur, les pieds sanglants. Il y a un homme poursuivi, dans son supplice et sa tombe, par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme,

c'est vous, ô Jésus, vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul en ce moment ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas... »

La piété de Lacordaire avait quelque chose de passionné que plusieurs blâmeront, que d'autres peut-être envieraient. S'il y a plus d'une façon de saisir la vérité, il doit y avoir aussi plus d'une manière de la sentir. Mais les âmes froides comprennent mal aisément les âmes ardentes, et sans doute, ce ne fut pas sans surprise que plus d'un auditeur du dominicain vieilli l'entendit, en 1850, livrer aux échos de Notre-Dame des émotions, des souvenirs qui sûrement n'avait jamais frappé jusque-là les voûtes d'une église chrétienne :

« A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années, que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet, ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but ; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain : les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent sans lui dire pourquoi il souffre, sans mieux suffire à son âme que les larmes d'une mère et les tendresses d'une sœur. O âme, dirait le Prophète, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu? Espère en Dieu. C'est Dieu, en effet, c'est l'infini qui se remue dans nos cœurs de vingt ans, touchés par le Christ, mais qui se sont éloignés de lui par mégarde, et en qui l'onction divine, n'obtenant plus son effet surnaturel, soulève néanmoins les flots qu'elle devait apaiser. Jusqu'en nos jours déjà blanchis, il nous revient de ces secousses d'autrefois, de ces apparitions mélancoliques que les anciens croyaient un apanage du génie et dont ils ont dit : *non est magnum ingenium sine melancolia.* L'âme, faiblissant par intervalles, se retourne douloureusement sur elle-même, elle redescend aux rivages de sa jeunesse pour y rechercher ses larmes, et ne pouvant plus pleurer comme alors, elle se nourrit un moment de leur pieux et amer souvenir. »

Où est le grand style aujourd'hui? S'en est-il donc allé avec la mélancolie des commencements du siècle? Pour le coup nous voilà devenus tout à fait raisonnables. En sommes-nous meilleurs? M. de Montalembert n'a pas trop l'air de le penser quand il nous parle de ces généreuses passions qui enflammaient les cœurs au temps de sa jeunesse. « Il y avait bien moins de journaux et bien moins de lecteurs qu'aujourd'hui. Les communications postales et autres étaient bien plus difficiles; il n'y avait ni chemins de fer ni télégraphie électrique; mais quelle vie dans les âmes! quelle ardeur dans les intelligences! quel culte désintéressé de son drapeau, de sa cause! que de sillons profonds et féconds creusés dans les jeunes cœurs d'alors par une idée, par un dévouement, par un grand exemple, par un acte de foi ou de courage! » « Jours à la fois heureux et tristes, disait à son tour Lacordaire, jours dévorés par le travail et l'enthousiasme. » L'enthousiasme, je l'ai déjà remarqué, n'ôte rien, parfois même ajoute beaucoup à la vie pratique, pour qui du moins a tracé

son sillon dans une région supérieure à celle des intérêts grossiers. Si Lacordaire obtint si aisément les sympathies de la France et sut les conserver, cela ne tint pas uniquement aux séductions de sa parole, mais avant tout peut-être à ce qu'avait de généreux, de chevaleresque ce libéralisme si hardiment inscrit sur son drapeau. Sa vie à cet égard est connue. Démocrate par conviction autant que par instinct, demeuré tel même après sa séparation d'avec Lamennais, peut-être alla-t-il un peu loin dans ses sympathies pour la révolution de Février. On aimerait à trouver dans ses lettres à Madame Swetchine l'écho de ses sanglantes journées et des événements qui les suivirent. Mais Lacordaire alors était lui-même à Paris, près de son amie, et quand plus tard, de retour à Chalais, il reprend la plume en juillet 1848, la grande émotion publique est calmée; elle l'est du moins pour lui, et à la place du tribun, du journaliste, nous ne retrouvons plus que le moine rentré désormais, pour n'en plus sortir, dans la vie austère qu'il n'avait quittée qu'à regret.

« L'essai que j'ai fait de la vie politique me suffira bien pour mille ans et un jour, écrit-il à son amie. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux d'avoir échappé au péril, tout en ayant fait, dans mon âme et conscience, tout ce que je pouvais pour le moment, qui m'a pris à la gorge. Si je m'étais abstenu tout à fait, c'eût été une prudence voisine de l'égoïsme; en me jetant dans le feu, je me suis bien un peu brûlé, mais en acquérant le droit de ne pas devenir tout à fait cendres, et de mettre quelques gouttes d'huile sur mes blessures... Une de mes douleurs, à Paris, c'était que la mort me surprendrait loin de mes frères, sous l'habit de journaliste. Mais ici, sous ce vieux toit consacré depuis des siècles, à mon poste, entre les bras des nôtres, la tempête, si elle doit monter jusqu'à nous, notre ruine, notre exil, ou notre mort sera la suite ou la fin d'un bon pèlerinage... Pour ma part, écrit-il ailleurs, j'ai accepté sincèrement la république, sans avoir pour elle aucune passion préexistante ni survenue; mais quoi qu'il arrive, je dois accepter ce que j'ai fait. Dieu s'est servi de moi dans la presse et à la tribune pour fonder le parti catholique et libéral en France. Il est vrai que j'ai craint d'aller trop loin, de contracter des solidarités dangereuses, et que j'ai quitté promptement la presse et la tribune pour revenir à mon ministère religieux. C'a été là un acte de prudence légitime, non une rétractation. »

Il n'avait en effet rien à rétracter. Seulement les écrivains plus jeunes et plus hardis aux mains desquels, en quittant Paris, il avait remis l'*Ere nouvelle*, n'avaient plus déjà toute son approbation. Mais ce qui surtout lui semblait blâmable, c'était l'ardeur avec laquelle les tendances de ce journal étaient condamnées par une portion de la presse catholique. Ces attaques lui semblaient injustes et passionnées.

« Je ne comprends pas la levée de boucliers qui vient d'avoir lieu. *L'Ere nouvelle* pouvait mériter des critiques, mais non qu'on tirât une sorte de canon d'alarme à ébranler la chrétienté. Il m'est douloureux de voir des amis entrer dans cette voie d'accusation où je n'avais rencontré jusqu'ici que des esprits médiocres et jaloux, prêts à voir des hérésies dans toute opinion qui n'est pas la leur et dans tout homme qui les gêne ou leur déplaît. C'est un rôle qui n'aboutit qu'à la discorde. A quoi sert, par exemple, à quelques *ultra* d'avoir cherché à ruiner l'abbé Rosmini en Italie? Le voici appelé à Rome et eux en disgrâce. A quoi bon avoir traité M. Rossi comme

le dernier des misérables? Le voici premier ministre du pape Pie IX, et associant peut-être son nom au salut de la papauté au dix-neuvième siècle. »

On sent ici comme le fond caché du libéralisme de Lacordaire, libéralisme instinctif, pourrait-on dire, naturel aux âmes sympathiques et généreuses qui souffrent à sentir autour d'elles des adversaires, qui ne voudraient voir partout que des auxiliaires et des amis. Ce qui les effraye chez les autres et d'abord en elles-mêmes, quand elles en sentent le péril et les entraînements, c'est tout ce qui, même de très loin, peut ressembler à la malveillance et à l'injustice. Ce que Lacordaire a dit d'Ozanam, on peut le dire de lui : il fut doux pour tout le monde, et juste envers l'erreur. Et cette justice, chez lui, était bien la vraie, celle de la charité. « La charité dans l'appréciation des doctrines est le contre-poids absolument nécessaire de l'inflexibilité théologique ; le mouvement du vrai chrétien est de chercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine, et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines... Oh ! que l'homme qui combat pour Dieu est un être sacré, et que, jusqu'au jour d'une condamnation manifeste, il faut porter sa pensée dans des entrailles amies. » « L'homme converti qui n'a pas pitié, écrit-il ailleurs, est à mes yeux une vile créature. » Le zèle amer, les attaques personnelles lui font horreur. De là son mépris pour ces hommes qui, dit-il, « en cherchant la pensée dans leur esprit, n'y trouvent jamais que l'injure. Il s'étonnait de leur influence, et ce n'était pas sans émotion qu'il parlait à son amie de « ce gouvernement à la fois occulte et public, » qui, suivant lui, devait finir par livrer l'Eglise de France au mépris et à la haine du plus grand nombre. « Je veux bien être aux pieds des successeurs des apôtres, mais non à ceux d'une bande d'esprits moqueurs qui appellent tout au tribunal de leur talent satirique... » « Mais, ajoutait-il, quelque appui qu'ils trouvent dans l'esprit de coterie qu'ils ont flatté en toute manière, à Rome et en France, leur règne est sur son déclin. » Espoir un peu naïf qui achève de nous montrer la candeur naturelle de cette âme qui cherche le bien partout, et répugne à voir autour d'elle ce qui vient déranger et troubler son idéal. Ce que Lacordaire voyait moins encore, c'étaient les périls dont le libéralisme du nouveau dominicain et de ses amis semblait menacer le catholicisme. Lacordaire, en 1831, avait accepté les décisions de l'autorité pontificale. Ses lettres à Madame Swetchine le montrent assez, sa soumission fut entière. Les violences de Lamennais aidant, il put croire en effet, et bien d'autres avec lui, que la sentence papale avait frappé dans son germe une grave hérésie. Plus tard, cependant, en reproduisant avec tant d'éclat la grande figure de saint Dominique, bien des mots lui échappèrent qui n'étaient au fond, sous sa plume, qu'un retour involontaire aux idées et aux aspirations de l'avenir. Que dirait-il aujourd'hui de l'Encyclique de Pie IX, bien plus explicite que celle de

Grégoire XVI? Lui, qui chez Lamennais avait condamné surtout la précipitation, l'ardeur à devancer les temps, au lieu d'attendre avec foi et patience l'heure de Rome, lui qui, plus tard, plein des illusions qu'avait fait naître un nouveau pontife, attendait de lui la réconciliation si souvent rêvée de l'Eglise et de la liberté, que penserait-il de la situation actuelle de cette Eglise, de sa résistance au long espoir de ses meilleurs enfants, de ses habiletés diplomatiques, et la verrait-il avec joie se cramponner encore si obstinément à des appuis indignes d'elle?

Indignes, mais peut-être nécessaires. J'incline à penser, je l'avoue, que Rome est bien dans son rôle, comme elle est dans sa tradition, en condamnant, ainsi qu'elle vient de le faire avec tant d'éclat, la première de toutes les libertés, la liberté des âmes. Je n'en sympathise que plus vivement avec les nobles cœurs, qui, sans rompre avec elle, pensent le contraire. Peut-être la comprennent-ils mieux qu'elle ne se comprend elle-même. Toujours est-il que leur foi est grande. Il y a tant de gens aujourd'hui qui ne croient ni à la vérité, ni à la liberté, qu'il me serait difficile, je l'avoue, malgré ce qui nous divise encore, de ne pas tendre une main fraternelle aux disciples du prêtre qui, du haut de la chaire de Notre-Dame, en présence d'un archevêque et d'un auditoire catholique, avait ainsi formulé ce que son biographe appelle, à si bon droit, le langage de la justice et de l'honneur :

« Quiconque excepte un seul homme de la réclamation du droit, quiconque consent à la servitude d'un seul homme, blanc ou noir, ne fût-ce même que par un cheveu de sa tête injustement lié, celui-là n'est pas un homme sincère et ne mérite pas de combattre pour la cause sacrée du genre humain. La conscience publique repoussera toujours l'homme qui demande une liberté exclusive ou même insouciante du droit d'autrui; car la liberté exclusive n'est qu'un privilége, et la liberté insouciante des autres n'est plus qu'une trahison... Mais il y a dans le cœur de l'honnête homme qui parle pour tous, et qui, en parlant pour tous, semble quelquefois parler contre lui-même, il y a là une loi de puissance, de supériorité logique et morale, qui produit presque infailliblement la réciprocité. Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes, et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais : donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne où vous êtes les esclaves. »

Qu'il fut court, pour l'Eglise et pour la France, ce rêve généreux de la liberté pour tous. Le cœur de Lacordaire connut alors, dans toute son amertume, ce qu'il appelait « le poignant chagrin des hommes et des choses d'aujourd'hui. »

« On peut le dire littéralement, ajoute M. de Montalembert : il en fut dévoré. Et ce n'est pas trop s'avancer que de croire que sa vie en fut abrégée, au moins autant que par ses austérités excessives. Que nul ne lui en fasse reproche; ceux qui ne connaissent point de telles douleurs sont bien plus à plaindre que ceux qui en meurent. »

Ces impressions douloureuses n'allaient pourtant jamais jusqu'au découragement, jamais surtout jusqu'au regret du sacrifice accompli : elles s'arrêtaient où Dieu veut que s'arrêtent toutes nos tristesses. Au milieu d'un mépris dont il se défendait mal, Lacordaire, en cessant de compter sur les hommes, ne cesse pas de plaindre et d'aimer. Mais ce qu'il aime surtout, et on le comprend, à ce moment pénible de sa vie, c'est cette jeunesse à laquelle, de plus en plus, il s'est consacré. « Une des consolations de ma vie présente, écrit-il alors, c'est de ne plus vivre qu'avec Dieu et des enfants : ceux-ci ont leurs défauts, mais ils n'ont encore rien trahi et rien déshonoré. »

Lui, non plus, n'avait rien trahi; on ne trahit que les causes embrassées par entraînement ou par calcul égoïste. En voyant celle à laquelle il s'était attaché avec tant d'amour si honteusement abandonnée par des d'hommes qui, un moment avec lui, l'avaient défendue, son indignation est grande et son désenchantement profond. Mais sa foi n'en paraît que mieux à travers ces émotions mêmes qu'il se reproche. « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. »

Les fragments de lettres citées par M. de Montalembert nous laissent voir cette tristesse de son ami, dans ses dernières années, à la pensée des hommes qui, nous dit-il, avaient si misérablement divisé, désarmé et déconsidéré le catholicisme en France.

» Ce parti s'appuie sur les peurs et les passions du moment où nous sommes; apostat public, il a choisi son terrain au centre même de toutes les réactions, et il a couvert sa lâcheté propre de la lâcheté de tous, en y ajoutant, pour se dérober encore plus à la vindicte des consciences, l'audace insensée des opinions contraires à celles qu'il avait auparavant soutenues... Cette odieuse apostasie, qui a été l'une des causes des malheurs présents de l'Eglise, persévère, quoique déjà bien sévèrement punie. Grâce à Dieu, nous n'y avons été pour rien, et rien au monde ne me console plus que cette pensée... Nous n'avons pas été de ceux qui, après avoir demandé *la liberté pour tous*, *la liberté civile*, *politique et religieuse*, ont arboré le drapeau de l'inquisition et de Philippe II, renié sans pudeur tout ce qu'ils ont écrit, outragé leurs anciens compagnons d'armes à cause de leur constance et de leur fidélité, déshonoré l'Eglise, salué César d'une acclamation qui aurait excité le mépris de Tibère, et qui, aujourd'hui, malgré la leçon des événements, se drapent encore, dans leur chute, du mal qu'ils ont fait et de la honte dont ils sont couverts. »

L'indignation exprimée dans ces paroles atteste assez la sincérité de celui qui les écrivit et de celui qui a eu le courage de les publier. C'est là pour nous comme un avant goût des lettres, encore inédites, du célèbre dominicain à l'ami de sa jeunesse, à l'homme éminent qui, plus que tout autre, a mis en honneur ce libéralisme catholique qui n'est, sous une

autre forme, que le libéralisme chrétien. Les faits l'ont assez montré, il n'y a de libéralisme sérieux et vrai que celui qui, de près ou de loin, se rattache à l'Evangile. Celui de M. de Montalembert et de ses amis ne le fait peut-être qu'imparfaitement et d'une manière un peu confuse. N'en soyons pas surpris; les hommes dont je parle sont la sincérité même; ils sentent en eux puissamment le souffle généreux de la liberté chrétienne. Mais ils sentent aussi autour d'eux, au-dessus d'eux, le pouvoir de Rome, son prestige, son autorité confondue à leurs yeux avec celle de Dieu même. Ces deux sources de leur vie morale, ils voudraient les concilier, ils croyent y réussir, ils l'essayent; je les admire et je les plains : je les plains en songeant aux difficultés qui les attendent, à cette épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes; mais il m'est impossible de ne pas les admirer, quand je pense à leur courage, à leur persévérance, à cette plénitude de conviction qui, en dépit des déceptions éprouvées, les anime, et les soutient encore. Quel que soit le résultat dernier de ce généreux effort, je me réjouis en voyant se rencontrer aujourd'hui, dans une grande et chrétienne pensée, deux communions, étrangères trop longtemps l'une à l'autre. Elles se livreront encore plus d'un combat; mais pour se combattre, il faut se connaître; on ne se connaît vraiment qu'après s'être rapprochés. Voulons-nous bien voir ce qui nous sépare? Voyons d'abord ce qui nous unit.

F. Frossard.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

La Morale de la Richesse, par *Antonin Rondelet*. Un vol. in-12.

En publiant cet ouvrage, M. Rondelet vise à la création d'une science nouvelle. Apercevant une lacune entre le philosophe qui demeure dans le domaine des spéculations et l'économiste qui reste dans celui des faits, il veut la combler en y introduisant la morale sociale. Le philosophe moraliste ne s'adresse qu'à l'individu. Il s'imagine que ce qui est vrai pour chacun est vrai pour tous et que, par l'individu, il atteindra toujours la société. Pour lui, la morale sociale n'est qu'un prolongement ou une expansion de la morale individuelle. Ce raisonnement est erroné, selon M. Rondelet. Il se manifeste dans le corps social des faits qu'il est indispensable de connaître et qui ne sont observables que dans la société, tels que la naissance, le développement, la différence ou la répartition de la richesse, la reproduction, l'échange, la consommation et d'autres encore. Ce sont là des phénomènes qui ne doivent pas rester étrangers à la morale, bien qu'ils ne tombent pas directement sous l'action de la morale individuelle. C'est en vue de ces phénomènes que M. Rondelet crée la morale sociale, « qui aborde successivement les faits économiques, financiers, administratifs et politiques, et donne aux sociétés des lois pratiques, leur assigne des principes et des règles de conduite, et leur fait entrevoir par delà les réalités qu'elles traversent, l'idéal qu'elles poursuivent à leur insu. »

Il n'entre pas dans le plan de cette revue de suivre l'auteur dans l'étude qu'il fait de son sujet. Au fond, cette science participe du droit administratif et de l'économie politique, avec cette grande idée que les économistes n'ont pas aussi négligée qu'il le croit, que la morale doit présider à la production, à l'échange et à la possession de la richesse, et que l'activité sociale ne doit pas seulement avoir pour but d'assurer à l'homme son bien-être physique, mais bien de l'élever sur l'échelle des êtres et de lui fournir un utile auxiliaire pour atteindre la fin morale de son existence.

Cet ouvrage est riche d'aperçus nouveaux et mérite d'être lu par les personnes qui se préoccupent de ces questions d'économie sociale qui, à l'heure qu'il est, sont à l'ordre du jour.

C. Cailliatte.

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 avril.

Réponse à des amis sur la question ecclésiastique. — La faculté de théologie de Halle et le docteur Hengstenberg. — La politique prussienne. — D'un grave conflit de pouvoirs aux Etats-Unis. — Une grande fête intellectuelle à l'Académie française. — La discussion de l'adresse au corps législatif. — Les conférences de M. Coulin. — Réunion publique à la Sorbonne de la nouvelle Société pour la traduction des saintes Ecritures. — Mort de la reine Marie-Amélie.

La crise ecclésiastique suit son cours. Une lettre du ministre des cultes a refusé au conseil presbytéral de l'Eglise réformée de Paris la mise à la retraite de M. le pasteur Martin-Paschoud, se fondant sur la loi de germinal an X. Le consistoire a prononcé la destitution. Il serait prématuré de se livrer à aucune supposition sur les faits nouveaux qui peuvent résulter de ce grave conflit; il est certain qu'il prend des proportions inattendues, surtout après la fameuse discussion du 4 mars au Sénat sur la pétition de M. de Coninck. L'appréciation sommaire que nous en avons donnée a prêté à quelques malentendus; nous y reviendrons succinctement pour les écarter, et nous profiterons de cette occasion pour dessiner notre situation dans les débats actuels de l'Eglise protestante; il nous sera facile d'établir qu'elle n'a rien de contradictoire. Qu'il soit bien entendu d'abord que, comme nous l'avons cent fois répété, toute notre sympathie est acquise à la fraction du protestantisme officiel qui réclame le gouvernement synodal. Elle seule se montre vraiment respectueuse des droits de l'Eglise et vraiment libérale, tandis que la tactique de ses adversaires, qui consentiraient volontiers à ce que la société religieuse fût régie par des commissions gouvernementales, pour éviter l'affirmation d'une foi positive, mérite, selon nous, d'être taxée sévèrement. A ce point de vue, nous avons applaudi à la pétition de M. de Coninck, plutôt pour ce qu'elle impliquait que pour ce qu'elle réclamait directement, car le rétablissement des synodes provinciaux avec toutes les entraves de la législation de germinal, qui les met dans la dépendance absolue de l'autorité civile, n'aurait quelque intérêt qu'en hâtant la convocation du synode général et en poussant à ce que cette grande expérience fût tentée. Ce qui nous a affligé dans la

délibération du sénat, ce n'est donc pas qu'une question de législation concernant l'Eglise réformée y ait été débattue; cela ressort de la situation donnée sur laquelle nous faisons sans doute toute réserve, mais une Eglise unie à l'Etat n'a pas d'autres moyens d'arriver à une amélioration de son organisation. Rien n'est plus logique que d'invoquer la loi de germinal an X pour parer aux graves inconvénients que l'on attribue à sa suspension. Nous avons simplement regretté qu'à la question purement légale se soit substituée la question de doctrine, et que, dans une assemblée politique, la conscience religieuse ait été mise en cause. On aura beau dire et beau faire, un tel débat excite universellement aujourd'hui de légitimes susceptibilités. L'honorable M. Rouland a pu dire d'excellentes choses sur l'étrange prétention de ceux qui veulent représenter le christianisme en rejetant ce qui a passé pour tel depuis dix-huit siècles. Ce plaidoyer, du moins dans certaines de ses parties, eût paru édifiant dans un synode; au sénat il a fait un étrange disparate, surtout quand l'orateur, généralisant ses exhortations, a pris à partie la philosophie et a condamné la libre pensée en termes formels. C'est plus que ce qu'on peut supporter soixante ans après 89. On comprend difficilement qu'une assemblée politique ait à s'occuper de l'organisation d'une Eglise. Qu'est-ce donc quand on y traite de la divinité de Jésus-Christ et du surnaturel?

On nous a reproché d'avoir mêlé dans nos observations la politique et la religion, ce qui a semblé une étrange inconséquence de la part d'un partisan décidé de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais c'était oublier qu'en réalité la confusion dont on se plaint était imputable à l'avocat de l'orthodoxie au sénat, que c'est lui qui a cherché à établir une solidarité étroite entre la croyance au surnaturel et un conservatisme très spécial, notoirement connu pour s'opposer au développement des libertés publiques. Nous n'avons point voulu tomber dans l'exagération contraire ni prétendre que l'orthodoxie évangélique soit inséparable de telle ou telle opinion politique. Nous nous sommes borné à protester pour l'honneur de l'Evangile contre cette assimilation d'une cause sainte entre toutes avec une cause entièrement différente. Non, nous n'accepterons jamais que nos adversaires religieux soient dénoncés comme des suspects aux autorités civiles; nous repoussons ce genre d'arguments. Maintenant nous avouons avec franchise que, pour ce qui nous concerne individuellement, nous pensons, avec Vinet et Tocqueville, que le christianisme évangélique est favorable au progrès de la liberté véritable, que celle-ci est une condition nécessaire du développement supérieur de l'être humain, qu'elle rentre dans le plan de Dieu et qu'après tout les peuples les plus libres sont aussi les plus chrétiens. Nous n'avons rien dit d'autre, si ce n'est que l'adresse du sénat n'était pas précisément conforme à ces principes. Nous avons exprimé cette opinion personnelle avec d'autant moins de scrupule que nous n'imaginions pas qu'on en pût imputer la hardiesse redoutable aux protestants qui se croiraient compromis par ces énormités. Le *Revue*

chrétienne n'a ni l'inconvenance ni l'humilité de prétendre doubler aucun autre journal. Elle est l'organe de ses propres opinions consciencieusement exprimées. Cela lui suffit et cela est assez connu, je pense!

On nous demande comment il se fait que tantôt nous soutenions la fraction évangélique du protestantisme officiel et tantôt nous combattions ses vues sur quelques points. Rien n'est plus simple. Le débat actuel est tout ensemble un débat doctrinal et un débat ecclésiastique. Il est certain pour nous que le parti dit libéral, qui élimine le surnaturel ou qui admet qu'on l'élimine légitimement au sein de l'Eglise, se place en dehors du christianisme éternel et sape la base fondamentale de l'Eglise chrétienne. Il s'ensuit que nous donnons la main d'association la plus cordiale à la fraction évangélique du protestantisme officiel, quand il s'agit de combattre énergiquement une tendance que nous croyons funeste et qui se confond toujours davantage avec la philosophe pure, sans que nous voulions pour cela effacer toutes les nuances et en étant, au contraire, très décidé à pousser au développement normal de notre théologie française. Cette défense de la foi passe pour nous avant tout autre intérêt; c'est là pour l'Eglise la question d'être ou de n'être pas. Ainsi se forme la plus légitime, la plus fraternelle des alliances. Dans le débat ecclésiastique proprement dit, nous avons encore plus d'un point commun avec cette même fraction évangélique. Ainsi il est certain que la notion d'Eglise tend à se préciser de plus en plus pour elle; elle admet avec nous que la société religieuse doit être une société de croyants, professant la foi et l'exprimant hautement à la face de tous. Nous approuvons toutes les démarches qui sont faites dans ce sens, pourvu qu'elles n'impliquent pas l'intervention directe de l'Etat. Que, dans la nomination des pasteurs et dans le renouvellement des suffragants, le parti évangélique agisse conformément à ses principes religieux, nous approuvons, — il ne saurait agir autrement. Qu'il propose pour une chaire de théologie à la faculté de théologie de Montauban un homme comme M. F. Bonifas, unissant de fermes convictions évangéliques à un savoir solide et à la distinction de l'esprit, tous nos vœux sont pour le succès d'une telle candidature. Qu'il tende à donner une base dogmatique aux conférences pastorales, rien de mieux. Que, dans les élections de ses conseils, il affiche ouvertement son programme, nous sommes avec lui, — et nous l'avons suffisamment montré. Qu'il nous soit impossible de le suivre quand il se croit obligé de recourir à l'intervention de l'Etat pour un procès de doctrine très caractérisé, c'est une conséquence toute naturelle de nos propres principes ecclésiastiques, et il nous est bien permis de montrer comment, de tout l'ensemble de la situation présente, résulte leur éclatante confirmation. Au nom de quelle considération de prudence et de quel droit mettrions-nous notre drapeau en poche et tairions-nous nos convictions alors que les événements leur prêtent un appui si puissant qu'on peut y voir une volonté providentielle? Il

est permis, sans doute, de trouver stérile la formule de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, bien que le mot soit difficile à justifier par l'histoire aussi bien que par le raisonnement. Le principe contraire, nous en convenons, est fécond, prodigieusement fécond en complications inextricables. Mais quelles que soient les vues divergentes sur ce sujet, n'importe-t-il pas qu'elles se manifestent librement et hautement dans cette période d'élaboration? Nous savons d'ailleurs combien d'esprits généreux au sein du protestantisme officiel admettent en théorie notre principe; il serait facile de compter ceux qui le repoussent en lui-même, moins facile de compter ceux qui s'y rallient tous les jours. On comprendra que, dans de telles conditions, notre devoir rigoureux soit de ne pas l'abandonner par complaisance, mais de le maintenir avec fermeté au milieu des conflits actuels; convaincu comme nous le sommes que le salut définitif de l'Eglise est là et pas ailleurs, nous ne saurions garder le silence, sous prétexte qu'il faut se préoccuper uniquement de ce qui unit les chrétiens évangéliques et jamais de ce qui les divise. Il n'en demeure pas moins tout d'abord que l'essentiel, pour nous, c'est toujours la défense de l'Evangile éternel, et ensuite que notre affectueux respect est acquis à ceux qui, placés à un point de vue ecclésiastique différent du nôtre, travaillent consciencieusement à la reconstruction de l'Eglise sur la base des croyances communes. Nous n'avons garde d'oublier que la *Revue*, par son caractère dominant, doit échapper à la polémique courante; chacun de ses collaborateurs y conserve d'ailleurs la pleine responsabilité de ses opinions et n'y engage que lui-même.

Si les excès du protestantisme prétendu libéral contribuent à cimenter l'union entre tous les chrétiens évangéliques, il y a telle orthodoxie étroite et intolérante qui tendrait à l'effet contraire. Telle est celle du fameux et incorrigible docteur Hengstenberg qui vient de renouveler l'un des exploits de sa jeunesse militante, en dressant contre la faculté de théologie de Halle un acte d'accusation en toute forme. Il dénonce l'enseignement qui y est donné comme subversif de la vraie religion et dangereux pour l'Etat. Cette dernière insinuation ne pouvait manquer au factum de ce zélé défenseur de l'alliance du trône et de l'autel. On sait que les principaux professeurs de cette célèbre faculté sont Tholuck, Beyschlay, Jacobi et Hupfeld. Si l'Allemagne laisse facilement péricliter la liberté politique, elle ne consent pas à aliéner la liberté légitime de la pensée chrétienne. Aussi les attaques du docteur Hengstenberg ont-elles causé une vive émotion. Rien de plus digne, de plus calme que la réponse des illustres théologiens de Halle; ils ont protesté comme ils le devaient contre cette orthodoxie bigote qui a déjà fait tant de mal à la foi chrétienne, et ils ont revendiqué les droits de la science avec une noble fermeté. C'est ainsi que la grande école évangélique libérale s'affirme avec autant d'énergie et de netteté qu'il y a cinquante ans, sans faire aucune concession aux exagérations en sens contraire qui se

produisent autour d'elle. Plus que jamais nous nous rallions, pour notre part, à cette tendance qui mérite seule de s'appeler libérale, parce qu'elle échappe aussi bien au radicalisme destructeur qu'au traditionalisme servile.

Plût au ciel que l'Allemagne protestante du Nord marchât aussi résolûment dans la bonne voie en politique qu'en théologie. C'est avec tristesse que l'on voit les destinées de la Prusse livrées aux aventuriers politiques de haute volée qui gouvernent comme on joue, en risquant sur une ou deux cartes le tout pour le tout. La façon dont le parlement prussien a été éconduit comme un valet qui n'a pas obéi à un ordre donné, l'imprudence avec laquelle les droits des duchés sont foulés aux pieds, les violences de la conquête dans les provinces que l'on avait prétendu affranchir, ces défis irritants à l'Autriche d'où la guerre peut sortir d'une heure à l'autre, toute cette politique de casse-cou infligée à un pays honnête, libéral, mais timide, remplit de tristesse les amis de la liberté. Il est temps que la Prusse échappe à ce régime bâtard qui n'est ni l'absolutisme, ni la liberté, et qui consiste à convoquer une assemblée délibérante pour se moquer d'elle et la fustiger. M. de Bismark est un Louis XIV au petit pied, qui ne se contente pas d'entrer cravache en main dans son parlement, mais qui se sert de cet instrument et donne les étrivières à ceux qui sont ses maîtres de par la loi. On se plaint vivement d'un certain côté de l'esprit irréligieux de la Chambre des députés en Prusse; on reproche à la majorité de n'avoir pas assisté au sermon qui inaugure la session. Les cartels de M. de Bismark ne peuvent pourtant pas passer pour de la haute édification et il suffit qu'il se donne comme le défenseur des idées religieuses pour en inspirer le dégoût à tous ceux qui ne sont pas chrétiens par le fond du cœur. Nous voyons avec peine un grand nombre de pasteurs zélés donner ouvertement leur appui à une politique qui froisse tous les sentiments généreux. C'est accroître bien gratuitement les obstacles que le christianisme rencontre aujourd'hui dans les esprits et les cœurs.

Depuis un an, toutes les fois que nous étions contristés par l'état de l'Europe, nous tournions nos regards avec confiance vers l'Amérique du Nord et nous étions consolés et raffermis dans notre foi au triomphe de la justice et de la liberté. Nous nous garderons bien de renier cette espérance devant la crise politique inaugurée aux Etats-Unis par le veto apposé par le président au bill du sénat sur le maintien du bureau des affranchis dans le Sud. La question est sans doute complexe et difficile, et il faudrait pour juger équitablement de ce conflit en connaître à fond tous les éléments. Poutant il n'est pas possible d'échapper à une grande inquiétude en voyant le successeur de Lincoln déplacer son point d'appui et le chercher chez les planteurs du Sud. Il saute aux yeux qu'au lendemain d'une révolte aussi formidable que celle des Etats esclavagistes, la situation est nécessairement très tendue; la race noire excite une répulsion bien plus

vive qu'au temps de la servitude, puisque c'est à elle que le Sud est forcé d'imputer son abaissement. Tant que l'ancienne législation n'a pas été radicalement changée, le nègre a besoin d'une protection efficace, si on ne veut pas le livrer à d'implacables vengeances. L'établissement des bureaux d'affranchis est destiné précisément à ménager la transition entre l'esclavage et la liberté. Il serait dérisoire d'invoquer les lois générales de la liberté civile tant que celle-ci n'aura pas été sérieusement garantie à la race opprimée, car elle ne servirait qu'à voiler hypocritement la plus abominable tyrannie. Nous pensons donc que le Sénat a eu raison de maintenir son bill, même après le veto du président, et nous souhaitons ardemment qu'une honorable transaction soit trouvée entre les deux pouvoirs au profit de la justice. Le discours où le président Johnson a fait l'apologie de son veto a été une aggravation de cette regrettable décision; on ne peut comprendre ce qui a pu le pousser à qualifier de traîtres des hommes comme Sumner. Tous les sudistes en ont poussé des cris de triomphe, tandis que le grand parti républicain en a frémi d'indignation. Nous n'oserions reproduire l'expression de cette indignation telle qu'elle s'exprime dans une presse qui est l'écho retentissant des passions du pays. On demande à l'homme qui s'était posé expressément comme le Moïse de la race captive, s'il veut jouer le rôle d'un Pharaon et rétablir la servitude sous un nom nouveau. Espérons que, une fois l'excitation du moment passée, nous assisterons à une réconciliation entre M. Johnson et le parti républicain sur le terrain du droit et de l'égalité des races. La cause de la justice a été plaidée au sénat américain avec une éloquence vraiment sublime par M. Sumner, à l'occasion du bill qui proposait de ne pas tenir compte de la population noire dans le nombre des représentants officiels de chaque État, aussi longtemps que cette population ne jouerait pas un rôle actif dans les élections. M. Sumner repousse ce bill en se fondant sur ce qu'il conserverait dans la constitution même le souvenir outrageant de la servitude. Voici en quels termes ce grand citoyen, accusé de trahison par le président, formule le principe de l'égalité humaine dans la vie sociale.

« L'Evangile selon Calhoun n'est qu'une forme particulière de l'imposture suivant laquelle cette auguste république, établie pour sauvegarder les droits de la nature humaine, n'est autre chose qu'un « gouvernement d'hommes blancs. » Cette assertion est dénuée de toute preuve historique, insultante pour nos pères, souverainement illogique et irréligieuse. Elle est illogique, puisque nos pères, en déclarant que tous les hommes sont créés égaux, ont exprimé une vérité politique qui n'admet évidemment aucune exception... L'assertion n'est pas seulement illogique : elle est irréligieuse, car elle donne un démenti à cette vérité radieuse qui nous apparaît à deux reprises dans la création : d'abord quand Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image » ; puis dans l'unité de race instituée par la volonté divine, et confirmée plus tard par l'Evangile, lorsqu'il dit : « Dieu a fait le monde et tout ce qu'il contient, et a pro- « duit toutes les nations d'un même sang. »

« Contre cette assertion, je proteste de toute mon intelligence, de toute mon âme et de tout mon cœur. Elle est fausse au point de vue religieux, fausse au point de vue politique, fausse au point de vue de l'économie. Montrez-moi une créature avec le visage levé vers le ciel, faite à l'image de Dieu, et je vous montrerai un *homme* qui, de quelque pays ou de quelque race qu'il soit, noirci par le soleil de l'équateur ou blanchi

par le climat du Nord, est aussi bien que vous le fils du Père céleste, et a reçu comme vous tous les droits de la nature humaine.

« Vous ne pouvez pas nier ces droits sans impiété. Dieu a lié de telle sorte le bien-être national au devoir national que vous ne pouvez méconnaître ces droits sans mettre la république en péril. Ce n'est pas assez d'avoir donné la liberté ; la liberté ne peut aller sans l'égalité. Le refus de l'une entraîne le refus de l'autre. Qu'est-ce que la liberté sans l'égalité ? Qu'est-ce que l'égalité sans la liberté ? L'une est le complément de l'autre... Elles sont les deux lobes des puissants poumons par lesquels le peuple respire l'air vital. Elles sont les deux principes essentiels du gouvernement républicain ; et le gouvernement qui les oublie peut bien être républicain de nom, mais il ne l'est pas en réalité. Ces deux principes font partie de la loi divine qui est gravée dans le cœur de l'homme universel, même dans le cœur de l'esclave qui l'oublie, même dans le cœur du maître qui la renie. Qu'elle soit oubliée ou reniée, elle est plus durable que le marbre ou l'airain, car elle est immortelle comme la famille humaine.

« Après avoir manifesté sa foi dans l'immortalité de l'âme, Caton, le Romain, ajouta que si cette foi était fondée sur une erreur, c'était une erreur qu'il chérissait. Et maintenant, manifestant ma foi dans la liberté et l'égalité commune dans des droits innés donnés par Dieu à l'homme en même temps que la vie, permettez-moi de dire, dans le même esprit : Si cela est une erreur, c'est une erreur que je chéris ; si cela est une faute, c'est une faute que je ne répudierai pas aisément ; si cela est une illusion, c'est une illusion que je voudrais voir enveloppant le monde de ses formes angéliques. »

Si nous revenons en France, nous aurons à signaler tout d'abord une grande fête littéraire ; je veux parler de la séance de réception de M. Prévost-Paradol. Tout a été dit sur cette belle journée. Il faut assister à une séance pareille pour comprendre tout ce qu'un auditoire français ajoute au discours qu'il entend par la fine intelligence qui lui fait saisir et souligner les moindres nuances et l'ardente passion qui crée de suite un irrésistible courant dans l'assemblée et ajoute à chaque mot marquant une incomparable puissance d'impulsion.

C'était un spectacle noble et touchant que celui d'un illustre vétéran de nos luttes politiques confessant sa foi à la liberté malgré tant de mécomptes et de revers, devant l'un des représentants les plus distingués des jeunes générations qui sont destinées à enrichir l'héritage de leurs pères en donnant au libéralisme une base plus large et des garanties plus sérieuses. M. Prévost-Paradol n'a pas été simplement un maître du beau langage. Le style charmant qu'il manie avec tant d'aisance a été pour lui une arme étincelante et redoutable qu'il a mise au service des plus nobles causes humaines. Son discours de réception n'a pas été seulement un morceau exquis de littérature, il en a fait un viril hommage aux lois éternelles de la morale dans l'appréciation de l'histoire. Il a protesté comme il le fallait contre cette triste interprétation de la Providence qui l'assimile à ces divinités prudentes dont parle le poëte, toujours promptes à déserter le camp des vaincus, même quand le vainqueur est un factieux qui s'est joué de tous les droits et que le vaincu s'appelle Caton. Rien de plus légitime que cette revanche de la conscience contristée. Quelle noble sérénité dans le discours de M. Guizot ! De quel large pinceau il a peint le réveil de l'esprit littéraire et libéral en France auquel il a pris une part si prédominante. Le portrait qu'il a tracé de M. Ampère, de ses généreux entraînements et de son insatiable curiosité scientifique, est un

Van Dyck achevé, vivant et ferme. Un souffle bienfaisant de foi chrétienne anime ce grand discours débité avec tant de vigueur et de charme, et où la France se refuse à voir un testament littéraire. Ce serait manquer à l'illustre orateur que de ne pas faire nos réserves sur sa protestation en faveur du pouvoir temporel du pape. Elle nous a paru d'autant moins appelée par les circonstances que M. Ampère en était plutôt l'adversaire que le partisan. Sans doute, il a exprimé devant M. Guizot des alarmes, des inquiétudes, sur l'issue de cette grande crise de l'histoire contemporaine, mais personne n'était plus frappé que lui des funestes conséquences de la théocratie romaine. Il fallait l'entendre raconter dans cette merveilleuse conversation, dont aucun de ces livres ne reproduit le charme, tout ce qu'il avait vu et constaté dans la Rome moderne qu'il connaissait si parfaitement. Il savait peindre en traits incisifs ces monstrueux abus qui sont inguérissables tant que le sceptre est aux mains d'un prêtre; il montrait tout ce que l'irréligion y gagne. Les anecdotes caractéristiques ne tarissaient pas sur ses lèvres. On n'oublie plus celles que M. Ampère a racontées. Rien ne ressemblait moins aux facéties irrévérentieuses de certains auteurs; il savait respecter les opinions consciencieuses, mais il avait trop vécu dans la capitale du catholicisme pour ignorer que, selon ses propres expressions, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, il n'était pas un Romain qui n'abhorrât le joug sacerdotal, même en conservant des sentiments de vraie piété. Bien des personnes à Paris ont entendu le récit pathétique que faisait M. Ampère des circonstances qui avaient précédé l'exécution d'un condamné politique envoyé à l'échafaud pendant un de ses derniers séjours dans la ville éternelle. Quand on l'eut mis en chapelle, il repoussa avec horreur le ministère du prêtre, dans lequel il voyait le représentant d'un gouvernement abhorré, mais en même temps il se jeta la face contre terre devant l'image du Christ dans l'attitude de la plus sincère piété, comme pour marquer que sa répulsion portait non sur la religion en soi, mais sur la tyrannie cléricale. — M. Guizot n'a pas manqué de réclamer la conciliation entre les droits des Romains et le pouvoir temporel du pape. Mais quel droit civique peut être admis du moment que le prince représente Dieu sur la terre? Jamais un gouvernement sacerdotal n'admettra la première des libertés, celle de la conscience. Il en faut prendre son parti, il y a incompatibilité radicale, absolue entre le pouvoir temporel du pape et le droit des Romains, et quand on veut maintenir le premier, on doit poser en fait que la liberté de la religion réclame un peuple éternellement exilé des bienfaits de la civilisation moderne. Ceci ressemble singulièrement à une mesure de salut public, et pour être au profit du catholicisme, elle n'est ni plus morale ni plus respectable en soi. Nous sommes incorrigibles sur ce point.

La même question a été débattue au corps législatif dans cette mémorable discussion de l'adresse qui vient de se terminer. Qui pourrait contester que M. Jules Favre, dans la péroraison de sa magnifique harangue

sur ce sujet, n'ait mieux représenté l'esprit véritable du christianisme que les honorables députés qui ont soutenu la thèse contraire?

De tels accents honorent l'éloquence politique, qui a retrouvé ses plus beaux jours dès les débuts de cette session. La discussion a été ouverte par un de ces discours lumineux et vigoureux où l'art le plus achevé se cache sous une simplicité parfaite, un de ces discours irrésistibles comme M. Thiers les sait faire pour revendiquer les libertés indispensables. M. Picard et M. Jules Simon ont soutenu l'amendement de la gauche avec une logique acérée et une modération de bon goût qui n'ôtait rien à la fermeté indomptable de leurs convictions. Le grand événement a été la constitution définitive d'un tiers-parti très décidé qui, par la bouche de M. Buffet et de M. Emile Olivier, a protesté non sans énergie contre le refus d'étendre les libertés publiques. L'amendement présenté par ces honorables membres a rallié 63 voix après un débat des plus approfondis. Si l'on joint à ces 63 voix celles de la gauche qui ne sont pas ralliées à ce vote, on arrive à 70 voix ; ce qui est un résultat considérable sur une question de liberté intérieure, surtout si l'on tient compte de l'immense effort oratoire de M. Rouher, dont le talent grandit au feu de la lutte, lors même qu'il n'a pas la raison pour lui, comme dans son beau discours sur la liberté commerciale. Evidemment, la France, rassurée du côté de l'ordre, commence à vouloir fortement le retour à une liberté sérieuse. Rien n'arrêtera ce mouvement; il serait prudent et sage de le suivre à la façon des hommes d'Etat les plus illustres de l'Angleterre.

Ce qui nous a le plus réjoui dans ces éloquents débats, c'est de voir invoquer en faveur de cette noble cause les motifs d'ordre supérieur qui lui donnent son plus grand prix à nos yeux.

On a pu s'en convaincre en lisant les conclusions du second grand discours de M. Jules Favre. Pour donner toute leur portée à ces paroles si elevées, qui rattachent la liberté aux intérêts de la morale publique et au développement du sentiment religieux, il faut se souvenir du levain d'athéisme qui fermente dans tant d'esprits prétendus libéraux et dans plus d'un journal démocratique. Aussi exprimons-nous notre vive gratitude à l'illustre orateur. « Il y a dans la liberté, disait Royer Collard, un profond et beau sentiment d'où jaillissent, comme d'une source naturelle, les grandes pensées aussi bien que les grandes actions. » N'avons-nous pas dans ces mots l'explication du honteux abaissement de nos mœurs publiques qui ne se réflète que trop fidèlement dans notre littérature? N'oublions pas toutefois que la liberté ne se suffit pas à elle-même, et qu'elle n'apprend à se contenir et à durer que quand elle a reçu le baptême des fortes croyances religieuses : prenons à sa racine le mal qui dévore notre France et travaillons de toute notre énergie à semer la foi dans les cœurs.

Quel encouragement n'y a-t-il pas pour poursuivre cette tâche sainte dans l'intérêt presque ardent qu'éveillent de plus en plus, au milieu de

nous, les questions religieuses? Nous en avons eu une preuve nouvelle dans l'affluence vraiment considérable qui s'est pressée autour de la chaire de l'éloquent prédicateur genevois qui vient de donner à l'église de l'Oratoire à Paris cinq conférences sur le Fils de l'homme. La parole émue et brillante de M. Coulin laissera, nous l'espérons, des traces profondes dans la foule attentive qu'il a su retenir et ébranler. La vieille Sorbonne nous a présenté l'autre soir un spectacle analogue dans la séance d'inauguration de la nouvelle société fondée pour la traduction des saintes Ecritures. Quels que soient les doutes que l'on conserve sur la possibilité de mener à bien cette difficile entreprise avec une collaboration si variée, on ne saurait qu'applaudir à cette manifestation d'une sorte d'alliance biblique plus large encore que l'alliance évangélique.

Tous ceux qui savent vénérer la grandeur morale au milieu des revers les plus cruels et qui savent discerner ce je ne sais quoi d'achevé qu'elle reçoit de l'infortune portée au comble, ont appris avec l'émotion la plus sympathique la mort de la reine Marie-Amélie. Inclinons-nous devant cette tombe avec un respect religieux! Nul souvenir n'est plus pur que celui de cette sainte princesse, couronnée de tant de douleurs et toujours si forte et si douce sous les coups les plus accablants et les plus répétés. Nul panégyrique ne vaut le sincère hommage que commande sa mémoire.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 11. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE RELIGIEUSE

LES APOTRES, par Ernest Renan.

(1er article.)

Le nouveau livre de M. Renan ne manquera pas d'exciter de grands applaudissements parmi les admirateurs de sa *Vie de Jésus*. Tous ceux qui veulent en finir avec le christianisme et qui ne regardent pas de très près au choix des moyens, proclameront à l'envi que le second tome de son *romancero* est décisif et que, devant cette science et cette distinction, il faut rendre les armes. Au fond, ils seront quelque peu déçus et ils répéteront tout bas ce que nous entendions dire un jour à un coryphée de la libre pensée à l'occasion de la *Vie de Jésus* : « Cela n'est pas bien fort, mais cela prépare les voies. Le *Génie du christianisme* ne brillait pas par la vigueur du raisonnement, mais il n'en a pas moins servi à la réaction religieuse. La réaction contraire peut bien commencer de la même façon. » Les *Apôtres* ne feront que fortifier cette impression. Ce n'est pas que le talent de l'auteur ait diminué ; on peut citer quelques paysages orientaux très bien réussis, lumineux et précis. L'art de nous ramener par un mot de journaliste en plein monde moderne se retrouve à chaque page. M. Renan est toujours le maître des élégances raffinées ; il prodigue de nouveau les finesses du langage, les délicatesses fuyantes, toutes ces grâces de Galathée auxquelles il se plaît, mais qui, en se répétant, plaisent de moins en moins à ses lecteurs sérieux.

Au point de vue littéraire, M. Renan abonde dans son genre et tombe dans la manière; les qualités viriles du style lui font de plus en plus défaut; il leur préfère je ne sais quelle beauté fardée, piquante, j'en conviens, mais passablement morbide. Sans doute il répand toujours de l'intérêt sur toutes les questions qu'il aborde, mais ses procédés littéraires ne varient pas. Quand il les appliqua pour la première fois au sujet le plus sacré, l'étonnement fut grand, et il profita du saisissement produit par cette inconvenance d'un nouveau genre qui savait envelopper d'onction les pires outrages. D'ailleurs il frappait la religion au cœur en s'en prenant à Jésus-Christ, et il pouvait compter sur un retentissement immense. Aujourd'hui il n'a plus pour lui ce triste avantage; il n'a rien trouvé de neuf et son second pastel pâlit à côté du premier. Il n'a pas même su éviter les répétitions flagrantes; nous retrouvons dans les mêmes termes son heureuse idée de demander au surnaturel de se faire patenter par les corps savants comme on l'exigerait d'un marchand d'orviétan; il déverse de nouveau ses affectueux dédains sur ceux qui trouvent mauvais qu'il fasse du Christ le délicieux rabbi que l'on sait et il leur applique le mot de Jean Huss à la pauvre femme qui apportait son fagot à son bûcher. Nous n'avons plus, il est vrai, la scène comique de la feinte résurrection de Lazare, mais pour nous dédommager, M. Renan nous apprend l'influence des courants d'air sur la fondation de l'Eglise à la Pentecôte. Nous reviendrons à toutes les explications plus qu'étranges qu'il nous donne des premiers triomphes du christianisme. Nous avons voulu seulement montrer à quel point l'auteur est fidèle à sa méthode; il expérimentera à ses dépens la vérité de la maxime: *Non bis in idem*. Nous faisons exception pour deux chapitres fort remarquables : celui sur la législation religieuse de l'Empire romain, plein de curieux détails, et le morceau étendu sur l'état du monde païen vers le milieu du premier siècle, sur lequel cependant nous aurons plus d'une réserve à faire. Dans toutes les autres parties de son ouvrage, M. Renan n'a réussi qu'à affadir, à amollir et par conséquent à dénaturer l'héroïque passé de l'Eglise chrétienne. Diminuer ce qui est grand en l'enjolivant, voilà son procédé favori. En l'appliquant au christianisme primitif il manque aux vraies conditions de l'art, car toutes ces teintes d'un rose tendre jetées sur ces têtes austères font le plus singulier effet; le disparate saute aux yeux. Mais quel désaccord est plus choquant que celui qui existe entre le peintre et le sujet de son tableau? Il s'agit de retracer l'histoire des apôtres. Pour y réussir il faudrait une certaine sympathie pour ce dévouement ardent et pur qui a donné naissance aux grandes missions chré-

tiennes; il faudrait au moins comprendre, approuver la sainte passion qui pousse aux conquêtes spirituelles. Si l'on n'a que du dédain pour le prosélytisme, si on le trouve grossier au fond, inintelligent, manquant de largeur et de cette finesse sacro-sainte dont on a fait l'idéal moral, si en réalité on condamne l'apostolat en soi, pourquoi de tant de héros choisir précisément les apôtres pour les faire figurer dans sa galerie de portraits? Cette incompatibilité ne crée-t-elle pas une sorte d'incapacité morale pour mener à bien une telle entreprise? Tant d'autres figures réclamaient ce pinceau délicat; les sujets choisis par M. de Capefigue s'offraient d'eux-mêmes à l'écrivain. Il pouvait passer en revue les illustres douteurs qui ont su unir la prudence des démarches à la hardiesse des pensées et qui se moquaient à huis clos des idoles de la superstition devant lesquelles ils s'inclinaient en public, gens très forts, qui trouvaient, comme M. Renan, que le martyre est bon pour des goujats. Il faut se défier des inspirations de la grande critique; elle est la plus dangereuse des Muses. Il est vrai que M. Renan affirme que les sceptiques sont seuls appelés à écrire l'histoire. Ceci nous amène à aborder la question préliminaire traitée par l'auteur dans son introduction. Avant la science, la conscience. C'est dans l'ordre. Demandons-nous ce que deviendrait la moralité des relations intellectuelles entre les hommes si les principes professés par M. Renan venaient à triompher et si l'on réussissait à établir le mensonge philosophique sur un aussi bon pied dans le monde et dans les Eglises.

I.

L'ingénieux auteur des *Apôtres* revient dans l'introduction de son nouveau livre à ce *dilettantisme* littéraire et philosophique qu'il a déjà tant de fois développé. On n'y retrouve pas les accents plus mâles qui avaient heureusement fait diversion à son marivaudage métaphysique dans sa brochure sur la *chaire d'hébreu au Collége de France*. Que chacun reste chez soi, à la place où l'a mis le hasard de la destinée ou la prédisposition de son esprit. Qu'il arrange le mieux possible son logis intellectuel; qu'il en fasse, s'il le peut, comme M. Renan, un kiosque charmant d'où il assistera à l'amusant spectacle des choses humaines, mais au nom du ciel qu'il se garde bien d'en sortir pour gagner des adhérents à ses opinions! Ce serait manquer aux convenances de la haute culture. Le premier principe de l'école critique est précisément que chacun admet en matière de foi ce

qu'il a besoin d'admettre. « Comment serions-nous assez insensés pour nous mêler de ce qui dépend des circonstances sur lesquelles personne ne peut rien? Si quelqu'un vient à nos principes, c'est qu'il a le tour d'esprit et l'éducation nécessaires pour y venir; tous nos efforts ne donneraient pas cette éducation et ce tour d'esprit à ceux qui ne les ont pas. Pour moi le jour où l'on pourrait me convaincre d'un effort pour attirer à mes idées un seul adhérent qui n'y vient pas de lui-même, on me causerait la peine la plus vive. J'en conclurais ou que mon esprit s'est laissé troubler dans sa libre et sérieuse allure, ou que quelque chose s'est appesanti en moi, puisque je ne suis plus capable de me contenter de la joyeuse contemplation de l'univers[1]. » Je ne sais s'il est de mes contemporains qui trouvent une pareille déclaration admirable et distinguée; elle me semble renfermer une double impertinence pour la vérité et pour l'humanité. On ne saurait proclamer plus explicitement que la première est radicalement impuissante et que la seconde est misérablement asservie au préjugé. Si vous reconnaissez que la vérité a une action quelconque sur les esprits, de quel droit mettez-vous sous le boisseau le flambeau qui peut les éclairer? Renoncer à propager ses opinions, ce n'est pas faire preuve de distinction, mais d'une frivolité égoïste, ce qui n'est certes ni bien rare ni bien délicat. Il n'est pas nécessaire d'être un ardent missionnaire comme saint Paul pour s'écrier : « Malheur à moi si je ne répands au dehors ma croyance! » Il suffit d'être un homme de cœur et de convictions loyales, je n'en veux d'autre preuve que ces nobles paroles d'un philosophe éloquent : « La vérité est un dépôt comme la richesse, dit M. Jules Simon. Nous n'en sommes pour ainsi dire que les trésoriers, nous ne l'amassons que pour le répandre. Conquérir la vérité, c'est la moitié de l'œuvre, et la partager avec les hommes, c'est la dernière et la plus noble tâche, le devoir le plus pressant, celui qui rattache par les liens les plus forts la vie actuelle à la vie future. Parlez, si vous pouvez élever la voix. Ecrivez, si on ne vous laisse que le livre. Enseignez sur la borne, s'il est possible, ou si la place publique est fermée, enseignez dans votre maison. Le médecin se doit à tous ceux qui souffrent, et vous à ceux qui ignorent. Votre Dieu vous demandera compte de votre vie, votre loi est d'éclairer vos frères, de les arracher à l'erreur. Voilà la vie, voilà l'homme[2]. » De tels sentiments, j'en conviens, sont d'une vulgarité désolante; ils sont vulgaires comme le devoir, comme l'amour généreux et

[1] Introduction, p. LIV, LV.
[2] Jules Simon, *la Liberté de conscience*, p. 262.

dévoué. Allumer un phare pour guider les navires au milieu des écueils, cela est plat et mesquin, mais se procurer une belle illumination de salon pour la joie de ses yeux et celle de ses invités, voilà qui est exquis, surtout si l'on y joint cette volupté si bien décrite par Lucrèce, qui consiste à suivre d'un œil curieux les péripéties des naufrages auxquels on échappe soi-même.

M. Renan tombe dans une singulière contradiction; il affirme que, malgré toutes les superstitions qui le déparent, le christianisme n'en a pas moins été nécessaire au grand développement humain, et qu'on ne saurait l'abandonner sans reculer aux époques barbares. Oublie-t-il donc à quel prix la religion du Christ s'est introduite dans le monde? Elle ne s'y est pas répandue comme un fluide impondérable dans l'atmosphère, — elle n'a pas soufflé sur la terre desséchée comme la brise de printemps. Non, il a fallu, pour l'établir et pour renverser les obstacles accumulés sur sa route, un mouvement impétueux, ardent, irrésistible; il a fallu un prosélytisme infatigable. A la même époque, les gens délicats et éclairés devisaient paisiblement dans leurs villas des erreurs ridicules auxquelles le populaire se laissait prendre, mais leurs fines railleries n'eussent pas déplacé une idole. La sagesse qu'ils préconisaient était servie sur une table élégante avec les mets qu'ils se procuraient à prix d'or; les langues de rossignol eussent plus facilement et plus promptement remplacé la grossière nourriture du pauvre, que la philosophie platonicienne n'eût banni le fanatisme des masses ignorantes. Sans quelques bateliers venus de la Galilée et de la Judée, qui disaient tout haut, envers et contre tous, ce qu'ils avaient dans le cœur, le monde romain se fût affaissé dans sa pourriture et il n'y aurait pas même lieu aujourd'hui à disserter sur cette grande rénovation religieuse.

Si M. Renan trouve le prosélytisme passablement grossier, le martyre lui semble dénoter bien davantage la pauvreté d'esprit, car il suppose un de ces attachements absolus à la vérité auxquels échappent les nuances. La grande critique, il est vrai, est parfaitement à l'abri de ces aveugles entraînements qui conduisent aux bûchers et aux échafauds. « Il n'y a pas eu beaucoup de martyrs très intelligents, » dit l'auteur. Cela est vrai, s'il s'agit de cette intelligence froide et dédaigneuse, qui met sa supériorité à s'élever, par une secrète ironie, au-dessus de ses propres croyances et qui conclut au scepticisme. Il ne vaut pas la peine, en effet, de souffrir pour un doute universel; il est plus raisonnable de se contenter de la contemplation joyeuse de l'univers, mais on est en droit de considérer comme

un jeu puéril et méprisable tout ce vain travail d'une pensée, qui ne prétend pas réchauffer le cœur et qui n'est, après tout, qu'une brillante bulle de savon dans les vagues régions de l'hypothèse. A notre sens, il ne vaut la peine de vivre que pour les idées pour lesquelles on est prêt à mourir. Ceux-là se trompent misérablement, qui s'imaginent que, pour saisir la vérité, la première condition est de la mépriser, en la réduisant à un stérile amusement de l'esprit. Non, elle n'appartient pas aux sceptiques, car elle sera toujours semblable à cette perle de grand prix de la parabole que l'on n'acquiert qu'après avoir vendu tout ce qu'on possède.

M. Renan ne se contente pas de persiffler le prosélytisme; il prêche tout un système de réserves mentales. Si les conseils du savant auteur étaient suivis, c'en serait fait à tout jamais de la franchise et de la droiture dans le monde intellectuel; il n'y aurait plus moyen de se confier à un seul homme et de rencontrer un regard loyal; il faudrait toujours supposer que, chez tous, la pensée de derrière la tête se dissimule sous une parole artificieuse. Ce serait le règne universel de l'équivoque. Citons encore pour qu'on ne nous accuse pas de faire tort à notre adversaire : « Il est probable, dit-il, que dans cent ans la relation entre le nombre des protestants, celui des catholiques, celui des juifs n'aura pas sensiblement varié. Mais un grand changement se sera accompli ou plutôt sera devenu sensible aux yeux de tous. Chacune de ces familles religieuses aura deux sortes de fidèles, les uns croyants absolus comme au moyen âge, les autres sacrifiant la lettre et ne tenant qu'à l'esprit. Cette seconde fraction grandira dans chaque communion, et, comme l'esprit rapproche autant que la lettre divise, les spiritualistes de chaque communion aimeront à se rapprocher tellement qu'ils négligeront de se réunir tout à fait. Le fanatisme se perdra dans une tolérance générale. Le dogme deviendra une arche mystérieuse, que l'on conviendra de n'ouvrir jamais. Si l'arche est vide, alors, qu'importe ? » Vous comprenez : toutes les apparences subsisteront, tandis que le fond des croyances sera entièrement changé. Le culte se célébrera comme par le passé, seulement il perdra toute signification. Le juif aura l'air de croire encore en son Jéhovah, dont le nom retentira sur ses lèvres avec les hymnes sacrées de ses synagogues, mais il n'en aura pas moins remplacé le Dieu jaloux et suranné par le Père céleste de la métaphysique transcendante, divinité commode à qui l'on adresse des prières éloquentes, après lui avoir dit sur tous les tons :

Je crois bien, entre nous, que vous n'existez pas.

Le catholique se prosternera devant l'hostie, où il ne verra plus qu'un morceau de pain, et de concert avec le protestant éclairé, il murmurera des lèvres le vieux *Credo*, dont l'un et l'autre riront tout bas. Le beau spectacle que de voir ainsi un mensonge officiel s'étalant en grande pompe et avec solennité sous la voûte des cathédrales! On nous dit bien que l'arche mystérieuse qui contient le dogme sera vide, mais alors pourquoi la laisser au milieu du temple, si ce n'est pour faire croire que rien n'est changé? Si cette tromperie ne paraissait pas utile, on s'en passerait, mais non, on y tient, parce qu'il y a un peuple, une masse ignorante qu'on veut maintenir dans l'illusion. Si ces âmes simples et rudes découvraient que l'arche est vide et que les hauts dignitaires qui l'entourent et se livrent à de si édifiants prosternements savent parfaitement à quoi s'en tenir, l'arche serait bientôt brisée et avec elle disparaîtrait la terreur salutaire qui maintient l'ordre social. Les dupes se fâcheraient tout de bon contre les délicats qui les auraient joués, et alors ceux-ci pourraient bien ne pas trouver toute la sympathie qui est due à leur distinction. Qui sait ce qui pourrait arriver? Le martyre ne serait plus le monopole des hommes sans intelligence qui vont droit devant eux et disent ouvertement ce qu'ils croient, et ce serait par trop désagréable d'être confondu avec eux. Voilà pourquoi il vaut bien mieux sauver les apparences et entourer d'hommages menteurs l'arche vide, pour laisser croire qu'elle renferme encore les tables de la loi divine. Cela est très prudent, j'en conviens, mais cela n'est ni fier, ni noble. Rien ne me semblerait plus digne de mépris qu'une assemblée religieuse dans laquelle j'entendrais siffler, en quelque sorte, un doute discret au travers des prières et des cantiques, et où je verrais un sourire de fine moquerie glisser sur les lèvres de l'officiant! Si le vrai Dieu, du moins celui que vous croyez le véritable, n'est pas sur l'autel, prenez une hache et brisez l'idole; mais épargnez lui l'outrage d'une génuflexion ironique. Il n'est pas de plus sûr moyen de corrompre l'humanité jusqu'à la moelle que de lui apprendre à ruser avec la religion. Ce qu'on appelle par euphémisme « adoucissement général de toutes les Eglises » n'est pas autre chose que l'hypocrisie philosophique qui veut maintenir les symboles, quand on ne croit plus aux choses signifiées.

M. Renan admet que les laïques comme lui pourront exprimer leurs réserves tout en gardant de grands ménagements. Mais que deviendra l'ecclésiastique éclairé, adorateur de la foi nouvelle, tout en étant lié à la lettre de son enseignement? « Il est des positions, dit le secourable écrivain, où l'application de

ces principes est difficile. L'esprit souffle où il veut; l'esprit, c'est la liberté. Or, il est des personnes rivées en quelque sorte à la foi absolue; je veux parler des hommes engagés dans les ordres sacrés ou revêtus d'un ministère pastoral. Même alors, *une belle âme* sait trouver des issues. Un digne prêtre de campagne est arrivé, par ses études solitaires et par la pureté de sa vie, à voir les impossibilités du dogmatisme littéral; faut-il qu'il contriste ceux qu'il a consolés jusque-là, qu'il explique aux simples des changements que ceux-ci ne peuvent bien comprendre? A Dieu ne plaise. Il n'y a pas deux hommes au monde qui aient juste les mêmes devoirs. Le bon évêque Colenso a fait un acte d'honnêteté comme l'Eglise n'en a pas vu depuis son origine en écrivant ses doutes tels qu'ils lui sont venus. Mais l'humble prêtre catholique en un pays d'esprit étroit et timide doit se taire. Oh! que de tombes discrètes, autour des églises de village, cachent ainsi de poétiques réserves, d'angéliques silences! Ceux dont le devoir a été de parler égaleront-ils le mérite de ces secrets connus de Dieu seul[1]?»

Nous voici en plein dans ce fameux martyre du silence préconisé par Strauss, à l'occasion de Reimarus, l'auteur des fragments de Wolffenbuttel. Lui aussi avait des ménagements à garder devant sa position. On le voyait tous les dimanches, cravaté de blanc, comme le plus correct des clergymen, s'asseoir au banc consistorial de l'une des églises de Hambourg, pour assister à un sermon dogmatique. Ce grand saint souffrait cruellement en entendant proclamer une doctrine qu'il repoussait de toute son énergie, surtout quand il pensait au mordant manuscrit anonyme qu'il gardait sous clef et qui contenait sa vraie pensée sur le christianisme. Oh! l'édifiant et attendrissant spectacle! Quel noble sacrifice à son traitement! Endurer en frémissant un prône orthodoxe, et cela pour gagner le pain de ses enfants, cela est sublime. Nous sommes prêt à redire avec componction le mot de Tartufe : « Le pauvre homme! » Mais au moins Reimarus ne prêchait pas; le cas imaginé par M. Renan est infiniment plus grave. Le bon prêtre qu'il met en scène sert une messe à laquelle il ne croit plus; il accomplit journellement des actes qui impliquent une croyance qui n'est plus sienne; il ment quand il monte à l'autel, il ment quand il absout le pécheur au confessionnal, il ment en revêtant sa soutane. Et l'on nous vante son angélique silence! Voilà un langage aussi équivoque et aussi louche que la situation qu'il décrit. Nous avions l'ange de l'assassinat; M. Renan nous donne l'ange du mensonge. Il aurait pu

[1] Introduction, p. LXI.

du moins ne pas mêler le nom de Dieu à cette apologie de la duplicité ecclésiastique. C'est un outrage bien gratuit, adressé à celui qui a dit : « Tu ne te parjureras pas. » Le rouge nous monte au front à la pensée que l'on ose donner de tels conseils et proposer un marché semblable aux représentants attitrés de la religion. On prétend, il est vrai, que c'est à bonne intention et afin de conserver une grande école d'élévation morale. « Jouissons de la liberté des fils de Dieu, mais prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir. Que serions-nous sans lui? Qui remplacera ces grandes écoles de sérieux et de respect? » Je crois rêver en lisant de telles déclarations après ce qui les précède. Quoi! vous parlez de vertu, de sérieux, de respect! Et pour maintenir la vertu, vous conseillez les réserves mentales et l'hypocrisie la plus caractérisée? Ces prétendus soutiens du christianisme seront des prêtres qui mentiront à Dieu et aux hommes, et vous vous imaginez qu'ils fortifieront et épureront le sens moral? D'ailleurs, ne vous y trompez pas, quelque bons comédiens qu'ils soient, ils finiront par se trahir, et le plus écouté et le plus suivi de leurs prônes sera celui qui résultera de leur exemple. C'est ainsi qu'ils développeront l'amour du vrai et du juste dans une société qui ne s'est guère signalée par son respect de la chose jurée. Ne suffit-il pas de cette mauvaise page de votre livre pour répandre partout un injurieux soupçon, et ne sera-t-on pas tenté de se demander dans ces temples que vous voulez conserver : Qui trompe-t-on ici? Mieux vaudrait mille fois la disparition de toutes les religions positives que de payer leur rançon à ce prix honteux. Du jour où le christianisme aurait abjuré la noble et hardie sincérité qui fait sa force et sa gloire, il serait dans la situation du héros d'Israël quand sa chevelure fut tombée sous les ciseaux de la courtisane. On sait ce qu'il advint de la religion de Rome lorsque ses prêtres ne purent plus se regarder sans rire. Quant à moi, je préfère le rire cynique des aruspices de Cicéron aux mélancoliques regards des anges en soutane dont la poétique réserve consisterait à transporter la fiction dans les choses les plus saintes.

Qu'il me soit permis d'emprunter au beau livre de M. Quinet sur la Révolution française, auquel la *Revue* reviendra incessamment, l'admirable page où il flétrit le prêtre libre penseur et prudent qu'avait déjà imaginé le dix-huitième siècle et dont on nous présente de nouveau le fallacieux idéal : « Un curé qui dit la messe sans croire ni à l'Evangile, ni à l'Eglise, ni à la papauté, ni à la tradition, ni même à la divinité de Jésus et qui se contente de laisser penser qu'il y croit, voilà donc l'idéal de ré-

formation que J.-J. Rousseau propose à la révolution qui le suit. Que tout cela est artificiel et cède à la première épreuve ! Faire croire que l'on croit, c'est le point de départ. D'ailleurs, aucun changement extérieur. Comme s'il n'y avait aucun rapport entre les idées et les rites, entre les sentiments et les signes, entres les croyances et les formes ! Au point de vue de la morale, quelle étrange conscience de garder un masque toute sa vie. Si le prêtre *nouveau* ne dit rien de ses croyances nouvelles, qui en profitera, qui les connaîtra seulement? S'il les enveloppe, s'il les déguise sous les rites anciens, s'il proclame à tout moment sa soumission, comment le peuple, *ces hommes simples*, comprendront-ils que ce vicaire idéal donne à chaque mot un démenti à son Eglise, quand il ne change rien aux rites, aux paroles, aux signes qu'elle a institués? Voilà donc une révolution religieuse qui s'accomplirait sans que personne en eût conscience. Un malentendu éternel en serait le fond ! Le peuple, en voyant les anciennes cérémonies, les anciens sacrements, resterait persuadé que l'ancien dogme est conservé. Le prêtre seul aurait le secret des changements qu'il y apporte dans son for intérieur. Ainsi un immense trouble jeté dans la conscience humaine, et en résultat nulle innovation véritable[1]. »

Engagés comme nous le sommes dans une crise formidable, combattons au moins visières levées et poitrines découvertes. Si les attaques devaient se compliquer des embûches, la lutte serait déshonorée. Que la morale éternelle plane au-dessus de nos débats et que toute tactique déloyale en soit bannie !

M. Renan adresse aux anciens cultes une signification péremptoire. « Deux choses sont évidentes, dit-il : la première, c'est que la civilisation moderne ne désire pas que les anciens cultes meurent tout à fait; la seconde, c'est qu'elle ne souffrira pas d'être entravée dans son œuvre par les vieilles institutions religieuses. Celles-ci ont le choix entre fléchir et mourir. » On sait ce que M. Renan entend par fléchir ; après les explications qu'il nous a données, nous ne pouvons nous y tromper : fléchir, c'est renier sa croyance en gardant sa position. Pour nous, cela revient à mourir ignominieusement, selon le mot du poëte :

Vivendo vivendi perdere causas.

Ainsi la prétendue alternative qui nous est proposée est une duperie. Il s'agit toujours de mourir ; seulement il faut choisir entre mourir comme un esclave, honteusement et lâchement, et mourir debout. S'il était vrai que la question fût ainsi po-

[1] E. Quinet, *la Révolution*, p. 131-133.

sée, notre choix serait fait d'avance. Mais il n'en est rien heureusement, comme il nous sera facile de l'établir, précisément à l'occasion de cette nouvelle histoire des apôtres que l'on nous donne comme le dernier mot de la haute culture qui nous fait de si dures conditions. Non, nous ne nous sentons point le couteau sur la gorge ; ce petit poignard de fantaisie ne peut faire peur qu'à des enfants. Le christianisme est en droit de répondre à la civilisation moderne pour laquelle on se porte garant : « Je ne veux ni de l'une ni de l'autre alternative. Je veux vivre et grandir, et j'attendrai pour prendre des partis désespérés de me trouver en présence d'un sphinx un peu plus redoutable. »

Reconnaissons néanmoins que la sommation de M. Renan renferme un salutaire avertissement pour les prétendus représentants du christianisme, qui veulent en l'allégeant du surnaturel le rendre acceptable et présentable à la civilisation moderne. Une religion sans mystères, sans miracles, réduite à un pur naturalisme, c'est une religion qui fléchit. Qu'on ne s'étonne donc pas si nous déclinons toute solidarité avec ceux qui prennent cette humble attitude devant le siècle. Il faut qu'on sache qu'ils ont été seuls à signer au contrat. Quand la bataille est engagée, des capitulations semblables équivalent à la plus humiliante défaite.

Nous examinerons dans un prochain article le nouveau livre de M. Renan au point de vue de la science théologique. Nous verrons qu'il n'a pas donné une base plus solide à son argumentation contre le surnaturel, qui n'est en réalité qu'une négation péremptoire, et qu'il n'a pas plus expliqué la fondation de l'Eglise au moyen de ses petites recettes, qu'il n'avait su nous rendre compte de l'apparition extraordinaire placée au centre de l'histoire humaine. Quant à sa philosophie, aux principes premiers qui lui servent de critérium, qu'en pourrait-on dire ? Elle est tout et elle n'est rien. Qu'on en juge par la conclusion de sa préface : « Lucien et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. » Ces mots rappellent la piquante tirade du philosophe à tous crins si spirituellement mis en scène par Alfred de Musset :

> Vois combien ma pensée était philosophique,
> De tout ce qu'on a fait faire un chef-d'œuvre unique,
> Tel fut mon but. Bramah, Jupiter, Mahomet,
> Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
> Tout s'y trouvait ; mon œuvre est l'immensité même.

Est-il bien sûr que le point capital du divin poëme médité par le poëte philosophe manque à l'encyclopédie de M. Renan? N'y retrouverait-on pas le chœur de lézards chantant au bord de l'eau? On se souvient de la place qu'il accorde aux descriptions champêtres et de l'influence qu'il attribue aux charmants animaux de la terre et des eaux sur la formation des dieux. Nous n'avons pas voulu aujourd'hui vider ce grand procès littéraire devant le tribunal de la science. La question morale primait toutes les autres, nous l'avons abordée franchement. Devant la conscience, toutes les divergences théologiques et philosophiques doivent disparaître, car, M. Renan a beau dire, il n'y a pas deux morales, il n'y a pas deux ordres de devoirs, et puisque, selon lui, « le salut dépend du degré de noblesse que chacun porte en soi, » nous sommes certain de gagner notre cause contre lui, aussi longtemps du moins que le mensonge prudent qui assure le repos paraîtra moins noble que la sincérité courageuse, à qui on sacrifie tous ses intérêts. Je sais qu'il ne veut pas pour lui-même de cette duplicité; la publication de son livre le met à cet égard à l'abri de tout soupçon. De quel droit alors conseiller aux autres ce dont sa fierté rougirait? La loi morale en est-elle moins violée et outragée? Il faudrait désespérer de la conscience publique si des théories semblables passaient sans protestation, même dans le camp des adversaires du christianisme. Certes nous sommes à cent lieues de MM. Vacherot et Littré, mais nous sommes assuré qu'ils partagent nos répugnances pour cette casuistique d'un nouveau genre qui tend à instituer l'ordre des révérends pères de la libre pensée.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

(*Suite.*)

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LA PAPAUTÉ TEMPORELLE ET L'ITALIE

L'ITALIE, par Arnaud (de l'Ariége).

La question à l'ordre du jour ramène, bon gré mal gré, les esprits au delà des monts. Nous venons de lire le plaidoyer historique le plus complet contre le pouvoir temporel, et en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est un livre vieux de quelques mois et qui porte ce titre trop compréhensif : *l'Italie*. M. Arnaud (de l'Ariége) y traite plus spécialement de la papauté temporelle et de son influence sur les destinées de l'Italie. Le thème est vaste et demandait plus qu'un esprit éclairé. Il réclamait un caractère élevé, qui ne lui a pas fait défaut.

La science de l'auteur n'est peut-être pas de première main, mais elle est incontestable, et il faut avouer que l'étude des écrivains contemporains est plus utile pour tirer un enseignement systématique du passé que celle des vieux chroniqueurs. Du talent, nous ne parlons point : c'est à nos yeux le moindre mérite d'un ouvrage tout vivant de principes et d'où l'âme n'est jamais absente. Ces deux volumes auraient peut-être été lus plus volontiers encore s'ils eussent été condensés en un seul. Mais l'ancien représentant du peuple qui les a écrits se souvient encore de ses joûtes oratoires, et on peut lui pardonner de se complaire dans des développements habiles, qui mettent une grande lucidité dans les questions les plus obscures. D'ailleurs ce n'était pas petite besogne que de condenser l'histoire entière de l'Italie religieuse, sociale et politique, depuis le commencement de la papauté. Or M. Arnaud est du nombre de ceux qui ont le bon goût de vouloir être compris de tous. Il a réussi dans sa pénible tâche de vulgarisateur, et ce premier essai d'une *philosophie de l'histoire des papes* est vraiment un coup de maître.

C'est bien dans la haute moralité que nous transporte cet esprit indépendant; il ne s'agit pas ici de petite guerre, ni de détails d'histoire, ni des mesquineries de parti. Il parle des hauteurs du spiritualisme sincère

et loyal où il habite; et il raconte ce qu'il voit dans ce noble domaine des vérités éternelles, appliquées à la vie des peuples et de l'Eglise. Ne se perd-il jamais dans ces nuages de la spéculation historique? Il s'y fraye une voie assez différente de celle que nos traditions de huguenot obstiné nous permettent de suivre. Mais ses opinions sont un signe des temps que nous observons avec d'autant plus d'intérêt qu'il part d'un camp dont nous sommes habitué à voir venir tout autre chose que du libéralisme vraiment religieux.

En effet, si d'une part M. Arnaud est républicain, — républicain honnête et généreux, s'entend, — s'il est socialiste, — socialiste ami de l'humanité; — d'autre part, il est aussi ou croit être catholique, catholique des plus sincères et des plus romains, mais d'un romanisme à lui. Qu'on ne s'étonne pas trop de cette union bizarre entre 89 et Rome. Notre temps de crise doit enfanter de ces personnalités indécises, qui tiennent à la fois du passé et de l'avenir, destinées d'avance à l'insuccès, mais qui ne peuvent exciter que respect sympathique, car on sent battre en elles un double cœur, là où tant d'autres, réactionnaires ou libéraux, n'en ont pas du tout. La sincérité même de leurs tendresses ou de leurs aspirations les empêchant de rien sacrifier de ce qui leur a semblé grand, utile et aimable, ils recueillent pieusement les cendres du passé pour en cimenter l'édifice de l'avenir; et de cette construction, peu solide et hantée de touchantes utopies, résulte un ensemble plein de noblesse et de grandeur, qui ferait dire aux esprits les plus positifs : « Quel dommage que tout cela ne soit qu'un rêve généreux, une illusion humanitaire, mais irréalisable! »

Ces nobles natures ont pourtant des intuitions qui leur permettent de voir parfois, comme par prophétie, les principes qui sont appelés à régir l'avenir. Elles en parlent comme des oracles, d'autant plus incompris, que leurs appels s'adressent non-seulement aux hommes du progrès, mais surtout aux générations pétrifiées dans le passé.

L'utopie de M. Arnaud c'est une papauté libérale. Mais son pressentiment prophétique c'est la future séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ce dernier principe, appliqué avec l'ardeur d'une espérance féconde à la reconstruction du monde chrétien et spécialement de l'Italie, lui permet de donner une apparence de logique à sa théorie d'un catholicisme affranchi de toute servitude. Nous prisons haut cet enthousiasme généreux, qui prend la solution désirable pour la solution possible, et qui parle avec la vivante énergie de la foi. A ces âmes naïves et fortes, nous rendons volontiers l'honneur qui appartient au courage malheureux. Un souffle vraiment chrétien les a pénétrées, et on les sent mûrir pour le martyre qu'infligent les pouvoirs rétrogrades, et la foule inintelligente, aux nobles cœurs méconnus qui les devancent.

Il y a en France et en Italie toute une école de ces héros inconséquents. Nous n'espérons pas en eux, mais nous les aimons. Plus avancé que Montalembert, non moins libéral que Laboulaye, M. Arnaud abonde dans

l'individualisme de Tocqueville. Il touche peut-être au philosophe italien Mamiani par son vif désir de concilier la papauté et le progrès, par son incapacité d'échapper à l'utopie de l'unité religieuse universelle; mais il le devance en ce qu'il prêche aussi une tolérance large, et accentue mieux la séparation des deux domaines. Pas plus que Mamiani, du reste, il ne nous explique comment il entend s'y prendre pour faire passer l'esprit de l'Eglise dans l'Etat et les progrès de l'Etat dans l'Eglise, de façon à ce que la législation et les croyances soient en accord parfait.

Après avoir fait connaissance avec l'auteur et l'avoir classé d'après ses tendances, étudions son œuvre en la résumant de notre mieux, du moins dans sa partie religieuse. On nous pardonnera de ne savoir bien exposer en quelques lignes ce que M. Arnaud a pu à peine illustrer d'exemples et de développements suffisants en 800 pages; c'est à lui que nous renvoyons les lecteurs moins pressés ou plus exigeants.

I.

D'abord une exposition de principes : Pourquoi l'Italie a-t-elle si tard pensé à se constituer en une nationalité? C'est à Rome qu'il faut se transporter pour trouver la réponse à cette question : si l'Italie n'a pas été plus tôt libérée et unifiée, c'est parce qu'une solidarité funeste s'est établie par la papauté entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse. Les libéraux ont tiré argument de cet exemple pour conclure que le catholicisme est incompatible avec les nationalités. Ont-ils tort? M. Arnaud le pense. Suivant lui, c'est la théocratie et non l'unité de croyances qui, en tuant la liberté et l'individualisme, a mis les races latines dans une position d'infériorité vis-à-vis des races germaniques. Mais cette infériorité n'est pas native. Aucun peuple n'est prédestiné à l'esclavage : « la liberté, qui est le vrai titre de noblesse de l'espèce humaine, » peut les relever, eux aussi, car l'intolérance et l'adoption d'un culte despotique et officiel ne sont pas, à ce que pense notre auteur, la conséquence nécessaire de cette autorité spirituelle commune qui les régit; cette unité morale, qu'ils ont la gloire et la mission, dit-il, de représenter, s'accordera parfaitement chez les Latins avec l'indépendance la plus absolue dans le temporel, pourvu qu'on mette en œuvre « le principe moderne de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; principe qui est la conséquence logique de la doctrine chrétienne. » Une même adoration, une même profession de foi ne pourraient-elles pas être pratiquées par des nations distinctes, mais unies, sous « cette admirable loi du Christ, qui n'est autre chose que le triomphe de la justice et de l'amour?... Des nations distinctes ne peuvent-elles pas pratiquer les principes de 89? » L'auteur, qui confond catholicisme et christianisme, oublie ici que les principes de 89 ne sont pas une institu-

tion et n'ont pas une papauté derrière eux pour les commenter. Or, le commentaire que celle-ci a fait du christianisme, c'est l'intolérance.

L'auteur le reconnaît avec une loyauté dont son Eglise lui saura peu de gré : « L'intolérance religieuse et les Eglises officielles, produisant la terreur, ne pouvaient amener que l'immobilité et le silence de la mort. L'Espagne en sait quelque chose. » Or notre siècle entend vivre par la liberté, qui est son grand besoin. Tous s'unissent dans une insurrection de la conscience, quand un enfant juif est ravi à ses parents, et qu'on voit Rome seule manquer à sa mission civilisatrice. Celle-ci, aveuglée par ses ambitions, jette des défis aux aspirations du monde éclairé, c'est pourquoi il faut que la papauté temporelle tombe. L'Eglise a besoin de subir le contrôle de la liberté, si elle ne veut faire croire que sa force est dans la contrainte. « C'est au grand soleil que les doctrines et les institutions doivent être regardées et jugées. »

Le passé comme le présent condamne la papauté temporelle. On s'est trompé en supposant que les papes-rois aient jamais été les défenseurs de l'indépendance italienne. C'est ce que l'auteur veut prouver par l'étude de l'histoire, dût-il mettre en lumière bien des turpitudes ecclésiastiques. L'intérêt universel exige que lumière se fasse sur cette question, de laquelle dépend la solution des grands doutes sociaux, dont nous souffrons tous. « Quelle destinée que celle de ce peuple italien, à la renaissance duquel se trouve attaché le problème fondamental de toute la politique moderne... Rome manque à la fois à l'Italie et au monde civilisé. Siége d'un trône ecclésiastique, elle s'est faite la complice de tous les despotismes; siége de la papauté désarmée, elle sera la gardienne de la liberté du monde, sans cesser d'être le centre de l'unité morale du genre humain. » Tel est du moins l'espoir de M. Arnaud.

Nous disions donc que si, après les invasions barbares d'où le christianisme vainqueur a fait surgir les nationalités actuelles, l'Italie ne s'est pas constituée, elle aussi, en corps de nation, c'est parce qu'elle se débat depuis lors contre deux illusions : celle de la théocratie papale, à laquelle s'en est jointe une autre : celle de l'empire universel. « Ce qui l'a perdue, c'est l'ambition de dominer le monde. » Ces chimères ont abouti à une mort telle que bien des gens doutent de la résurrection, même aujourd'hui que l'Italie se redresse fière et adulte. Mais pourquoi le réveil fut-il si lent? Pourquoi chaque phase de son histoire passée aboutissait-elle à la stérilité, au désespoir? Pourquoi tant de chutes après tant de relèvements? Il y a un mystère sous ces échecs sociaux! Le mot de l'énigme, M. Arnaud le traduit ainsi : « La chimère de domination universelle cachait une mission providentielle; cette nation, qui semblait vouloir absorber le monde, se sacrifiait pour lui, elle s'est immolée vivante au profit de la civilisation. » Et quelle est, d'après lui, cette mission? Celle de représenter l'unité du monde, — avant le Christ par la conquête, — depuis par l'idée. — jadis dans la législation, — aujourd'hui dans l'ortho-

doxie. L'Italie est la nation conservatrice et unitaire par excellence. D'où sa grandeur et ses déceptions. Tâche providentielle, mais poursuivie par des moyens chimériques. L'Italie, chargée par Dieu d'unifier, garde le dépôt des vérités religieuses contre les hérésies et la barbarie, mais elle a voulu à tort continuer le rôle des Césars, tantôt par la papauté, tantôt par le saint-empire romain. De là son impuissance à se constituer comme nation. Telle est la clef de son histoire.

Cette théorie, M. Arnaud va la prouver par une étude synthétique de cette histoire.

Les nations ne subissent pas des oscillations fatales, elles n'ont pas une jeunesse et une vieillesse inévitable. Pour qui croit à la Providence, elles vivent par les principes que Dieu leur a confiés. A l'antiquité la tâche de représenter à Rome l'unité par le glaive et les lois; mais il lui manquait la notion de fraternité, aussi ne put-elle aller loin et s'arrêta-t-elle. Quand le Christ apporta cette notion éminemment sociale, l'humanité put reprendre une marche désormais indéfinie; on peut rayer le mot décadence. C'est alors que Rome, cessant d'être la ville de la conquête, devint le centre de l'unité spirituelle, et que Constantin porta ailleurs la capitale du monde temporel. Il y eut là une première immolation de l'Italie : la force matérielle se retirant de son sein. Par ce commencement de martyre la force spirituelle entra dans son œuvre. « Rome païenne nous a donné l'unité par le glaive; Rome chrétienne va nous donner l'unité par la liberté! »

Cette théorie arbitraire, M. Arnaud la pose comme un axiome, sans se demander quel genre de martyre suppose cette transformation de royauté. Et si la politique du clergé contredit l'existence de cette liberté, qu'il voit *in abstracto* dans l'unité papale, l'auteur croit se tirer de son paradoxe, d'abord par la confusion habituelle entre le christianisme et le catholicisme idéal, qu'il suppose que Rome devait représenter, puis par une hypothèse, qu'il reconnaît lui-même ne pas s'être réalisée. La confusion, je la trouve en ces développements si élevés du reste : « Le christianisme a été une révolution libérale, qui fait de l'individu le plus libre des hommes et le plus accompli des citoyens. La conscience est en effet affranchie par le rétablissement de ses vrais rapports avec Dieu d'une part, avec ses semblables de l'autre. La transformation sociale qui en résulte est lente comme tout ce qui se fait par la persuasion; mais le clergé l'a rendue encore plus lente en identifiant le côté religieux du christianisme avec son côté social. » L'hypothèse de M. Arnaud, la voici : « Supposons que le prêtre n'eût pas empiété sur le domaine civil, qu'il n'eût agi que par la persuasion pour faire entrer l'élément religieux dans la conduite de l'Etat; supposons d'un autre côté l'Etat incapable d'imposer le christianisme par le glaive au citoyen, oh! certainement alors, au lieu d'une histoire de luttes impitoyables nous aurions eu un progrès indéfini. » — « Mais faire cette supposition, ajoute

l'auteur, c'est se placer hors de la viabilité, c'est supposer comprise et pratiquée depuis l'origine la grande idée que le temps actuel a tant de peine à concevoir, celle de l'indépendance de la conscience humaine vis-à-vis de tous les pouvoirs humains. »

Les païens ne l'avaient pas, cette idée, d'où leurs persécutions contre une religion essentiellement individualiste. Les premiers évêques ne l'eurent pas non plus : ils ne voulaient que se substituer aux prêtres païens, et employèrent pour propager leur foi les mêmes moyens que ceux-ci, c'est-à-dire qu'ils intervinrent dans la vie publique et privée. Le clergé fut puni de cet oubli de l'esprit du christianisme, en ce qu'il fut compromis au milieu des intrigues, des changements et des crimes de la société civile.

Pourtant M. Arnaud ajoute que l'Eglise sauva le monde d'un grand danger : celui de voir se fractionner l'idée chrétienne et la civilisation qui en découle. A l'époque où les diverses nationalités barbares se sont formées, de leurs diverses manières de comprendre le christianisme et de leur isolement il eût pu résulter des divergences regrettables. Nous pensons, nous, que le christianisme des barbares n'aurait pu être pire que celui des papes du moyen âge. Mais M. Arnaud tient à faire l'Eglise de Rome dépositaire de l'unité, et, pour que cette notion se conservât intacte, il fallait, dit-il, un terrain neutre. Ce terrain fut l'Italie.

« Toute son histoire est là. Parce que Rome a été le centre de l'unité du monde, la source vivante de la civilisation, elle n'a pu être le centre d'une nationalité. » C'est donc dans l'intérêt d'une religion indivisible que les papes en empêchèrent la formation. Il en fût résulté un clergé strictement italien et non universel. D'ailleurs l'hérésie aurait pu pénétrer dans Rome, même à l'abri d'une royauté nationale.

C'est un danger dont la Providence sauva la ville éternelle, nous dit M. Arnaud; Providence un peu trop habile, suivant nous, entre les mains papales! Voyez plutôt : « Les invasions passèrent sur Rome sans y prendre pied. Même les barbares n'en firent point leur siége. L'arien Odoacre sauvera l'Eglise de l'hérésie d'Eutychès, importée par l'empereur d'Orient; Théodoric lui-même protégera une orthodoxie qu'il ne partage pas. Puis, quand les barbares auront rendu, sans s'en douter, ce service de conservateurs contre les hérésies byzantines, les papes s'uniront aux empereurs d'Orient, devenus inoffensifs, pour les chasser à leur tour. » Nous ne voyons pas aussi bénévolement que M. Arnaud la main de Dieu dans cette politique orthodoxe, si l'on veut, mais peu honorable. Son exquise délicatesse morale nous paraît ici mise en défaut par l'esprit de système. C'est d'ailleurs une interprétation historique inventée après coup et pour les besoins de la cause. Il oublie du reste qu'à ce jeu peu moral se rattache l'origine de l'autonomie de Rome vis-à-vis de l'empire, et, par conséquent, celle du pouvoir temporel.

Ne nous apprend-il pas lui-même que « quand Léon l'Iconoclaste voulut imposer à Rome ses édits contre les images, Grégoire II refusa de lui obéir, » appelant les Lombards à son aide et détachant Rome de l'exarchat de Ravenne et de ses liens avec l'empire? « Jusque-là il n'y avait eu qu'une tutelle morale exercée par les évêques de Rome sur le peuple romain. Rien ne prouve que celui-ci ait eu encore l'idée de transporter sur eux les droits souverains de l'empereur, quand la capitale fut transférée à Constantinople. Cette tutelle était sans doute un peu vague dans ses attributions. Les droits de chacun étaient mal définis dans ce temps de transformation. On se figure à tort aujourd'hui que le pouvoir temporel des papes a été imaginé *à priori* et fondé comme une institution destinée à garantir le saint-siége. De fait l'autorité dut être longtemps partagée entre l'empereur, les papes et le peuple romain. L'école de M. de Maistre a trop oublié le droit imprescriptible de celui-ci. Alors l'Italie, commençant à respirer, échappant au glaive des Césars, voulait subir la douce influence du verbe; » mais elle n'entendait pas que ce verbe fût armé. On ne songeait pas alors à mettre l'épée entre les mains du successeur des apôtres. Les Romains restèrent encore pour bien des siècles très jaloux de leur souveraineté. Seulement de bonne heure une rivalité dut éclater entre eux et leur évêque : ce fut à qui resterait le plus fort; « jamais l'orgueil du peuple-roi ne consentit (autrement que par force) à déposer sa puissance aux pieds du pouvoir sacerdotal. » Alors, comme aujourd'hui, « il était fier de donner asile au chef de l'Eglise universelle et de s'associer à sa haute mission, en concourant à l'élection des papes..., il vénérait cette autorité désavouée, » mais tant qu'il le put, il se régit lui-même, « par un simulacre de république. »

Au reste, la papauté mit bien du temps avant d'oser dévoiler ses vues d'asservissement sur le peuple romain, elle ne se sentait pas assez forte tant que d'autres pouvaient lui disputer cette proie. Elle tenta donc auparavant d'anéantir quiconque pouvait lui faire concurrence. Tel fut le secret de sa haine contre les Lombards. Après s'être servi d'eux contre Byzance, elle se servit des Francs contre eux, invoquant les Pépin, les Charlemagne, et finissant par se faire donner par ces princes une concession d'ordre temporel. Pourtant il leur restait quelque chose à désirer, puisque cette donation, — fait trop méconnu, — n'impliquait pas dans le principe des droits politiques, mais seulement des revenus financiers.

Déjà les mauvais procédés avaient commencé avec l'ambition mondaine : la papauté ne protégeait plus l'Italie contre les barbares, comme autrefois; elle les appelait tantôt les uns, tantôt les autres, par une politique de bascule dont la tradition ne s'est pas perdue. Grâce à elle, Charlemagne, le premier empereur français, tua la royauté italienne, dans la personne des princes lombards. Peut-être les Lombards étaient-ils encore un peu étrangers chez les Italiens, et ne s'étaient-ils pas assimilé

les peuples conquis par eux (M. Ramieri combattrait cette opinion de M. Arnaud), mais les Francs eurent-ils mieux ce mérite? La papauté ne fit pas en les appelant acte de patriotisme : elle poursuivait l'objet de ses convoitises, les fameuses donations, origine de la ruine de l'Italie.

A ce mal s'en joignait un autre qui fut, pour des siècles, presque aussi grave en conséquences : celui du rétablissement de l'empire; les papes espérèrent régner par l'empereur. Quant aux Italiens, ils flottèrent dès lors entre deux chimères : la théocratie et le saint-empire romain; toujours leur rêve de l'unité universelle dans les deux domaines. « La création d'un Etat romain dans les mains du pape et le rétablissement de l'empire furent deux événements corrélatifs, correspondant à la même pensée politique et au même préjugé religieux, tous deux également funestes, tous deux inspirés par les traditions païennes les plus matérialistes, tous deux un non-sens dans le monde chrétien, enfin un anachronisme. »

Or, voyez les funestes conséquences de cette erreur d'un pape : l'empereur couronné par lui rapprocha violemment des nationalités qui commençaient à se constituer dans leur indépendance, et retarda par là leur développement normal. Le chaos social, qui éclata après la mort de Charlemagne, fut la suite naturelle de cette tentative que ses successeurs ne surent pas continuer, et il faut attribuer à ce plan avorté une partie des désastres du moyen âge, surtout ceux du dixième siècle. En effet, la tentative de centralisation ayant été incomplète, il en résulta des contradictions entre les législations juxtaposées; à la force de la loi se substitua la protection intéressée des forts. Alors naquirent les petites seigneuries, le système féodal. Or la féodalité était précisément l'opposé des tendances nationales; car les peuples furent partagés comme de vils troupeaux, suivant les ambitions de chaque prince. Grand mal, surtout en Italie où le pape, depuis qu'il visait à la royauté, se montrait tout prêt à aider les petites tyrannies locales, afin qu'un monarque unificateur et plus fort que lui ne surgît pas. Ces empereurs étrangers et ces princes indigènes songèrent trop à se disputer le pouvoir, excités qu'ils étaient les uns contre les autres par la papauté même, pour avoir le temps ou l'idée de penser aux intérêts généraux de la nation italienne.

En vain Bérenger essaya de constituer une royauté italienne, le pape lui opposa des concurrents soit étrangers soit indigènes, jusqu'à ce que le pays tombât sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne. L'insuccès de ces tentatives ne venait pas de ce qu'on a appelé l'inconstance italienne, mais de l'incurable illusion de l'Empire et de la présence à Rome d'un prince qui prétendait couronner les autres; car déjà cette prétention avait surgi, premier symptôme de la théocratie des Grégoire VII et des Innocent III. La couronne impériale, entre les mains du pape, fut un moyen toujours prêt pour détourner les rois d'une tentative

d'organisation nationale dans la Péninsule ou pour leur susciter des concurrents. Et puis la capitale était aux mains de l'ennemi intime. Où est la nationalité qui s'est complétée sans un centre politique? Il est vrai qu'on s'est demandé pourquoi, à défaut de centralisation monarchique, l'Italie ne s'est pas arrangée d'une confédération? Mais on oublie que « la papauté n'a pas plus permis de faire une Italie fédérale qu'une Italie unitaire. » Tant que Rome était le foyer d'une politique et de principes hostiles aux droits civils, une association d'Etats n'eût pu être durable. La lutte récente de l'Amérique prouve assez que des principes hostiles ne peuvent pas plus coexister dans une confédération que dans une monarchie. Quant à se servir de la papauté pour asseoir par fédération une nationalité italienne, c'est une idée toute moderne « qui suppose une complète ignorance de l'histoire » et de la politique papale. Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'au milieu de ces contradictions l'Italie ait pu garder conscience d'elle-même. « Exemple unique d'un peuple qui, manquant d'un centre visible, ne perd jamais son entité nationale. »

Si encore la papauté avait permis le développement intérieur de la patrie! A défaut de mieux, au moyen âge, la vie politique s'était réfugiée dans les petits centres. Ne pouvant suivre M. Arnaud dans l'étude attentive qu'il a faite de la formation des communes, remarquons seulement avec lui que l'Italie a le mérite d'avoir compris la première, et bien longtemps avant les autres, « le caractère libéral de la révolution évangélique, » en abolissant le servage et en constituant le droit à la propriété sur le travail. « L'Angleterre en est encore à fonder la souveraineté politique sur la propriété territoriale, quand le moyen âge italien avait déjà appliqué une théorie plus spiritualiste des droits de l'homme et de sa supériorité personnelle sur la matière, sur la terre et la richesse. » La commune italienne fit dès lors l'essai de la plupart des doctrines sociales dans lesquelles se débat l'Europe moderne. Toujours en vain et pour la même cause néfaste. L'autocrate des âmes et des corps était trop près.

Le machiavélisme pratique a été inventé par la papauté. C'est elle qui appliqua séculairement une politique sans principes qui prévenait la formation de toute nationalité italienne dans le nord, mais édifiait au contraire des Etats dans le sud de la péninsule. La Grande-Grèce, grâce aux papes, devint le royaume de Naples. Que les pirates normands leur offrent la suzeraineté de ces provinces et ils leur en donneront l'investiture sans plus de façon que si elles étaient à eux; qu'ils en reçoivent la donation de Bénévent et ils en feront leurs alliés. Ce nouveau corps d'Etat, dans lequel ils s'efforçaient de ne pas laisser pénétrer l'Empereur, leur servit, dans tout le moyen âge et jusqu'à ces derniers temps, à faire contrepoids au nord, et leur permit de rester comme en équilibre dans le centre. Pour le succès de ces manœuvres, rien ne leur coûta, et l'on pourrait montrer par les faits le cas qu'ils firent de la légitimité; « l'histoire nous a fourni vingt fois la preuve qu'ils se sont toujours crus dispensés de

tenir leurs engagements quand il s'est agi des intérêts temporels du saint-siége. » Fruit déplorable des fausses positions! Mais si la morale n'y gagnait pas, l'Italie y perdait. En vain elle faisait ici ou là des conquêtes sociales : celles-ci étaient toujours suivies d'une décadence politique qui en rendait le résultat précaire. Et c'est grand dommage, car, « par sa manière d'entendre ou d'accomplir dans son sein la révolution sociale chrétienne, l'Italie eût exercé une influence immense sur le monde. C'est la nation à la fois la plus conservatrice et la plus progressive. Elle eût pu être un phare pour toutes les autres, son expérience eût évité à l'Europe bien des malentendus et bien des révolutions. Que de questions sur l'autorité, sur la liberté eussent été résolues! On ne peut imaginer le mal que le temporel a fait au monde. »

« Du moins, au milieu de ces machinations, la papauté grandit-elle? Tant s'en faut! elle tombe de chute en chute, au dernier degré de l'avilissement, entre les mains des ambitieux et des courtisanes. » Moins de deux siècles après les donations des rois francs, le saint-siége abaissé, subordonné aux vicissitudes d'une misérable province, inféodé à quelques puissantes familles qui, dans Rome, se disputent la tiare, est devenu un objet de scandale et de douleur pour l'Eglise, un foyer d'intrigues qui déchirent le sein de l'Italie. Et cette dure leçon n'est pas même comprise de nos jours. Comment ces pontifes mondains auraient-ils profité de cette autre leçon que leur donnait le peuple de Rome par ses continuelles résistances? Jusqu'au quinzième siècle et même sous les grands papes théocrates, les descendants des vieux Romains redirent à leurs évêques couronnés qu'ils usurpaient leur sceptre. Même Innocent III, qui « osait s'affranchir de la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, n'osait braver directement la souveraineté du peuple de Rome. Il se garda de lui parler en maître, mettant sa personne sous la sauvegarde des sénateurs. » Combien plus ses prédécesseurs ne pouvaient-ils être « plus exigeants, sous peine de compromettre leur couronne. » Le vieil esprit républicain les tenait en échec, infligeant de continuelles humiliations à ce pouvoir usurpé. Mais à travers ces luttes, l'ambition opiniâtre des papes faisait tous les jours un pas de plus. Pourtant elle ne triomphe qu'au seizième siècle, par son alliance honteuse avec l'Empereur contre les peuples. Alors elle trôna sur le cadavre de la patrie.

« Eh quoi! s'écrie M. Arnaud, le pouvoir temporel contre lequel en tous les temps les Romains protestèrent, ce piédestal sanglant de l'ambition antichrétienne des pontifes, cette institution détestée des peuples, serait providentiellement établie pour garantir l'indépendance et la dignité du saint-siége? Dieu n'aurait su trouver d'autre fondement à l'unité toute spirituelle de son Eglise qu'une institution qui est la négation des droits les plus sacrés des peuples... ; c'est outrager Dieu que de lui prêter de pareils desseins. Les faits sont si éloquents qu'il faut nier l'évidence.... Et l'on parle encore des services qu'a rendus à l'Italie, au saint-siége, à

l'Eglise, cette institution! Si l'arbre se juge à ses fruits, on ne trouve ici que des fruits amers.... Les donations furent la cause d'alliances adultères entre les deux puissances que le Christ avait distinguées. Elles firent de la religion un instrument de domination entre les mains des princes, et bientôt le clergé, tout entier à son rôle secondaire, perdit le sentiment de sa mission évangélique : les intérêts de la terre lui firent oublier ceux du ciel... La corruption s'étendit comme une lèpre.... » « Faut-il s'étonner que l'épiscopat, transformé en une fonction qui donnait le pouvoir et la richesse, devînt le point de mire de tous les ambitieux..., que la tiare devînt le prix honteux de la violence, du vol et de l'intrigue? La réalité dépasse ce que l'imagination la plus sombre aurait pu concevoir. Il n'y a rien de pire que la corruption de ce qui, en soi, est excellent. L'institution la plus sainte, une fois détournée de son but, devait produire des résultats lamentables. » Les électeurs des papes étaient ces évêques-barons qui, la crosse d'une main et l'épée de l'autre, se faisaient inviolables dans leurs forteresses. « Quels choix devaient sortir de cette officine d'impuretés et de violences? Quiconque a jeté les yeux sur les annales de la cour romaine pendant les neuvième et dixième siècles sait dans quelles mains indignes finit par tomber le sceptre des papes-rois. Comme si rien ne devait manquer à ce grand scandale, pour la leçon de la postérité, on vit deux femmes tristement célèbres disposer ouvertement de la chaire pontificale : l'une, Théodora, en faveur de son amant Jean X, l'autre, Marosia, en faveur de son propre fils Jean XI. » Ajoutez à cela la servilité, fruit des positions fausses; car « les princes ne donnaient au clergé que pour le dominer. » Ce régime, qu'on nous cite comme un idéal d'indépendance cléricale, n'était au fond qu'une confusion qui faisait « disparaître le prêtre presque en entier derrière le propriétaire, le seigneur, le fonctionnaire politique et même le soldat, » tous réunis sous l'habit ecclésiastique. De Maistre n'avoue-t-il pas que « l'esprit féodal fit de l'Eglise un grand fief de l'Empereur..., que les prêtres portaient les armes, qu'un concubinage scandaleux souillait l'ordre sacerdotal? »

L'excès de dégradation concorda, chose étrange! avec le *nec plus ultra* des prétentions possibles. Grégoire VII, le pape réformateur, ne tenta malheureusement d'amélioration qu'au profit de la caste sacerdotale. On sait qu'il a étendu et perfectionné la théocratie jusqu'à vouloir assujettir au prêtre même les princes étrangers et tous les rois de la terre. Du pacte carlovingien, qui consistait à recevoir des biens temporels en échange d'un couronnement dont Charlemagne ne prévoyait pas qu'on abuserait contre ses successeurs, c'était passer à la rivalité; car il y eut loin du programme à l'exécution, et le modeste tombeau d'Hildebrand, que nous avons contemplé dans la cathédrale de Salerne, cette terre d'exil où il vint mourir délaissé, nous a inspiré bien des réflexions sur cette infime vanité dans laquelle Dieu a fait tomber la théorie la plus hautaine. Pas-

ser des servitudes, de l'avilissement dont nous venons de rendre compte à cette audacieuse politique, c'était se placer bien loin de ce que l'école catholique libérale aurait voulu que fût la papauté : « un protectorat moral et tout paternel envers les peuples, dans le sens d'un haut arbitrage, s'exerçant suivant les convenances des partis et l'adhésion persistante de l'opinion publique. » Le système monstrueux qui ferait des sociétés humaines un seul troupeau sous l'autorité pontificale, et ne se mouvant qu'avec sa permission, n'a heureusement jamais été appliqué que dans la fantaisie des ultramontains modernes. Quand les papes quittèrent l'attitude de simples conciliateurs librement acceptés, ils furent repoussés par l'indignation des partis et ne parvinrent qu'à transformer l'Europe en un hideux champ de bataille.

Hildebrand personnifia, dit M. Arnaud, « l'idéal de l'ambition humaine se couvrant de la majesté divine. » Et, comme les extrêmes se touchent, ce « délire de l'orgueil » marcha lui aussi sur la voie honteuse des fourberies, en « exploitant les *fausses décrétales* et supposant des titres imaginaires. » L'asservissement de tous les royaumes, leur transformation en fiefs du saint-siége ne pouvait se tenter du reste qu'au profit d'une « politique barbare..... Quand l'homme ne s'empare de l'idée divine que pour la faire tourner, par une déviation sacrilége, au profit de son orgueil, de sa cupidité et de son avarice, il prépare des désordres d'autant plus graves que l'idée divine, ainsi détournée de son but, avait en elle-même une plus haute et plus universelle portée. »

Quel beau rôle aurait pu jouer Grégoire VII s'il eût abdiqué le temporel, appelé les peuples à la liberté contre leurs oppresseurs, défendu les droits de chacun contre les forts, et fondé par là l'indépendance de l'Eglise sur celle de la conscience! Tout cela, on pouvait l'oser en ce siècle de crédulité. Mais l'intelligence n'en vint pas au plus grand des papes...; tout ce que l'Eglise comprit jamais des relations des deux domaines, ce fut leur distinction, formule stérile, que l'on « contredisait en assistant implacable aux exécutions du pouvoir séculier. » Grâce à la tentative d'absorber *tous les royaumes de la terre*, un pape réformateur des mœurs est resté « l'un des fléaux de l'humanité. »

Avec lui nous entrons en plein dans la grande lutte du sacerdoce et de l'Empire, chaos qu'on ne peut débrouiller en s'en tenant aux notions vulgaires. A tort on a cru le parti guelfe (ou du pape) plus démocrate et plus national que le parti gibelin (ou de l'Empereur). Au fond, les meneurs se souciaient peu de la nation, et les vrais, mais rares patriotes, passaient alternativement d'un camp dans l'autre, faute de trouver dans aucun la satisfaction de leurs besoins politiques ou sociaux. Ni le pouvoir civil, ni le pouvoir ecclésiastique « ne représenta donc dans ce débat, à l'exclusion de l'autre, la liberté et le progrès. » L'émancipation cherchée par les meilleurs esprits n'aurait pu venir que de la séparation des pouvoirs. Or, de même que le pape essayait d'une politique de bascule entre l'Empire et

les Etats italiens, pour rester lui-même toujours en équilibre, de même, les libéraux repoussés la veille dans le camp impérial par les prétentions théocratiques, revenaient le lendemain sous la bannière papale, quand la tyrannie de l'Empereur pesait trop sur eux. Les progrès sociaux ne pouvaient aboutir et se perdaient, à peine ébauchés, dans la grande et insoluble querelle. Les papes seuls gagnaient quelque avantage matériel à opposer ainsi, tantôt le peuple romain au César roi de Rome (quand celui-ci descendu de Germanie devenait incommode), tantôt le roi de Rome au peuple romain, quand celui-ci devenait remuant. C'est à ce néant qu'aboutissaient toutes les luttes italiennes au moyen âge, entre les évêques, les comtes indigènes, les marquis, les ducs mandés par l'Empereur, et les communes, leurs conseils, leurs podestats arbitres des factions hostiles. Le patriotisme se perdait dans des querelles de détail. Seulement parfois de grandes ligues se formaient entre les républiques italiennes contre la domination étrangère que les papes avaient appelée la veille et qu'ils repoussaient le lendemain ; efforts héroïques qui montrent de quoi l'Italie eût été capable si les deux fatales illusions de la théocratie universelle et du saint-empire n'en eussent rendu nuls par avance tous les résultats. C'est une poignante ironie que cette lutte séculaire où les deux grands adversaires, dans les intermèdes de leurs combats, excitaient les petits Etats italiens les uns contre les autres, de peur qu'ils ne s'unissent contre leurs maîtres, où le peuple fut « éternellement protégé, c'est-à-dire éternellement immolé par le pape et par l'Empereur. »

Les rivalités se seraient éteintes dès longtemps entre Italiens, sans cet excitant immoral d'ennemis intéressés, dont l'un au dedans ! Comme naguère, en 1860, dès le moyen âge, « l'histoire de ce peuple est pleine de ces réveils soudains qui révèlent son unité foncière. Là où l'on croyait trouver des hostilités irréconciliables, on voyait surgir des ligues redoutables, comme celle qui vainquit Barberousse dans les champs de Legnano. « Ces révélations imprévues ne font jamais le compte des Césars, » dit M. Arnaud ; elles firent rarement celui des papes, qui, après en avoir profité, se hâtèrent toujours de dissoudre les ligues italiennes. Heureux ceux qui procurent la paix ! Le sentiment national aurait pu surgir des grandes ligues lombardes, sans la grande utopie séculaire de l'empire du pontificat, je veux dire la domination universelle, qui faisait jouer aux guelfes et aux gibelins également un jeu de dupes ! Rien n'est navrant comme de les voir si longtemps victimes d'une politique cynique qui exploitait leurs meilleures aspirations : « Quand l'Empire était pour la réaction, on peut être sûr que la papauté était pour la révolution ; » car alors les papes ne craignaient pas de se faire révolutionnaires ; ils semaient la révolte partout, — excepté dans Rome pourtant, où ils entendaient bien rester autocrates. Les papes d'alors n'avaient pas fait avec les pouvoirs dits légitimes cette alliance offensive et défensive contre les peuples dont nous souffrons encore. Parfois pourtant ils se rapprochaient du César germain, quand un

ennemi commun les menaçait : l'insurrection de la nation. Ainsi, quand il leur convint d'écraser dans Arnold de Brescia la république romaine renaissante, le pape fut ici l'allié de l'Empereur, parce qu'il s'agissait de son temporel compromis. Quand ce même intérêt commanda à la cour romaine une politique inverse, elle sut bien redevenir l'ennemie implacable de l'Empereur. »

Arnold de Brescia! quel homme fait pour devancer les temps! « Il tranchait d'un seul coup le problème qui fait encore aujourd'hui tous les embarras de l'Europe. Quoique resté catholique, » il voyait une pierre d'achoppement dans le temporel, voulait affranchir Rome du joug des prêtres, redonner leurs droits aux laïques, séparer enfin les pouvoirs. Allant plus loin que la sécularisation du gouvernement, « il proclama la déchéance de la papauté temporelle et gouverna sagement pendant dix ans la république romaine. » Mais quand Rome eut rappelé l'Empereur pour résister aux agressions du pape, on s'aperçut vite que le César germain n'avait pas d'intérêt à détruire le trône pontifical, mais bien à régner par le prêtre. Comme on ne peut échapper en tout aux illusions de son époque, Arnold avait conservé celle du saint-empire, et c'est ce qui le perdit. Le libérateur invoqué livra Arnold à la vengeance d'Adrien IV : « crime trois fois abominable, à cause de la *sainteté de la victime*, à cause de l'iniquité que se proposaient les bourreaux, l'immolation de la liberté d'un peuple. »

Tout en retombant dans son inextricable chimère, celui de Rome mordit son frein : « Autant il vénérait le pontife, autant il détestait en lui le prince..... Toujours en révolte, toujours indécis le lendemain de la victoire, forçant le prince à s'enfuir et regrettant le pape, aujourd'hui s'agenouillant sous les bénédictions du chef de l'Eglise, l'instant d'après se faisant un jouet de sa personne, et finissant par perdre à ce jeu funeste le sentiment de sa dignité propre, en même temps que le sens élevé de la mission de la papauté dans le monde, » tant le temporel nuisait déjà au spirituel! Dans quelles contradictions se débattait cette institution si redoutée au dehors qu'elle faisait d'un signe crouler les trônes, si faible au dedans qu'elle fut vingt fois domptée par les habitants dégénérés de Rome. Châtiment exemplaire de quiconque sort de sa vocation! On feint trop d'ignorer que ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les tentatives de sécularisation des Etats de l'Eglise. Il y a tantôt mille ans qu'on cherche à la réaliser et que les papes préfèrent aller mourir en exil que d'en subir les justes conséquences.

Moins de quatre siècles s'étaient écoulés depuis les donations carlovingiennes, et *l'ager romanus* n'était déjà plus qu'un désert, l'Italie un champ de bataille, la papauté une institution prétentieuse, mais sans indépendance. Et la terrible guerre du sacerdoce et de l'Empire durait toujours.

Faut-il conclure de cette lutte séculaire que les deux principes, spirituel

et temporel, ne puissent vivre juxtaposés comme on l'affirme, et qu'il faille absolument que l'un absorbe l'autre pour avoir la paix? Non, si la lutte des guelfes et des gibelins s'est éternisée, c'est que précisément les deux éléments voulaient alternativement s'étouffer l'un l'autre. Ils « sont également légitimes, parce qu'ils répondent à des intérêts et à des droits également respectables; » l'antagonisme n'est que dans les préjugés et les passions politiques, qui empêchent les uns et les autres de rester à leur place respective. « En faisant un alliage adultère de la loi religieuse et de la loi civile, on a envahi la maison d'autrui, et c'est ainsi que les deux termes sont devenus irréconciliables. » Les papes théocrates « ont soulevé contre le pontificat romain la conscience humaine, qui avait besoin de liberté. Leur génie ne les excuse pas. Si l'on juge sévèrement les Charlemagne, les Alexandre et tous les conquérants qui se sont trompés dans la légitimité de leur but, combien plus « ces dépositaires de la doctrine évangélique, quand leur orgueil a stérilisé leur mission! Si la grande figure d'Innocent III domine son siècle, pourquoi faut-il qu'elle se détache en traits sombres et violents, au lieu de resplendir, comme celle du Christ, par la sérénité et la mansuétude?... — Dans ces pontifes qui prétendent mettre à leurs pieds tous les empires de la terre, comment reconnaître les vicaires de Celui qui a dit : Mon règne n'est pas de ce monde? »

Le vertige prenait ces théocrates montés si haut qu'ils voyaient à la fois toutes les consciences soumises et rampantes à leurs pieds, et les despotes réduits à implorer leurs faveurs pour avoir le droit de régner, ou excommuniés sur un refus d'obéissance. Un Grégoire IX ordonne des croisades sous peine de damnation; il ne rêve qu'hérésies à extirper. Précédés d'une redoutable milice de franciscains et de dominicains, ses légats règnent par la terreur. Intolérante audace, faite pour séduire des Espagnols peut-être, mais qui ne fut jamais du goût des Italiens. Leur bon sens tournait en dérision ces foudres retentissantes. Devant ces tyrannies, ils se faisaient gibelins pour sauver la société laïque. Parme « enterrait dans du fumier quiconque à son lit de mort se repentait d'avoir résisté au clergé. » A l'étranger, saint Louis réprimandait le saint père de ses prétentions, et Innocent IV, vainqueur pourtant, n'osait rentrer dans cette Rome qui, sans façon, le sommait de revenir à son poste d'évêque universel. Tant l'opinion publique était rebelle à l'esprit théocratique! et tant la force de la vérité faisait naître de contrastes entre les croyances papales, et les nécessités qu'ils subissaient quand même!

La papauté s'en vengeait-elle sur les hérétiques? « Elle ne pouvait sauver par le glaive l'Eglise compromise par les audaces du trône. En vain les modernes apologistes des régimes déchus ont appris du concile de Latran à distinguer entre les rigueurs du bras séculier et le clergé qui les inspire, M. Arnaud fait justice de « cette subtilité dérisoire qui n'est

qu'une vaine et hypocrite excuse. » La solidarité des pouvoirs faisait dans ces cas disparaître leur distinction. Cruauté n'est pas droit, et, comme l'orgueil marche devant l'écrasement, quand Boniface VIII crut pouvoir « se montrer dans la ville éternelle, le front ceint de la couronne impériale, et faisant crier par ses hérauts, qui portaient l'épée, le sceptre et le globe : « Il n'y a pas d'autre roi des Romains que le souverain pontife; » le crime de l'identification du pouvoir étant consommé, l'humiliation n'était pas loin. La papauté fut punie par le schisme d'Avignon. Ah! si alors les Italiens « eussent répudié leurs fatales attentes du saint-empire et du sacerdoce universel! » L'occasion était belle pour eux de marcher vers une organisation nationale. Ils ne le surent pas! Tout esprit de solidarité disparut, même d'au milieu d'eux; c'est l'ère de la mort des républiques et de l'apparition des petites tyrannies.

Voyons maintenant quelle fut la conduite de la papauté vis-à-vis de ces petits tyrans qui surgissaient à la suite de la chute des républiques. Les guerres du sacerdoce et de l'Empire avaient fait apparaître les *condottieri*, ces aventuriers sans principes, qui commencèrent par vendre leur épée au plus offrant, puis en usèrent pour se créer à eux-mêmes des principautés. Ah! quand l'un d'eux s'en prenait aux Etats pontificaux, il fallait voir la colère du pape, il fallait voir un Jean XXII afficher un beau zèle et une belle pitié pour les peuples opprimés par les chefs de la noblesse! « Heureux si les actes des pontifes n'avaient pas donné un flagrant démenti à leurs paroles! » Ils armèrent leurs légats et en firent de véritables condottieri, pour combattre les autres. Mais ces aventuriers en soutane, se croyant tout permis parce qu'ils agissaient pour la *sainte cause*, furent bien plus cruels, bien plus éhontés que leurs rivaux; et l'exil d'Avignon n'apporta aucun soulagement aux souffrances de la pauvre Italie. Cette lamentable histoire peut à peine être racontée : les peuples désillusionnés enfin de la chimère de la domination universelle, n'ayant plus le goût de se battre pour elle, mais la regrettant encore et ne lui substituant rien; les cités soudoyant des soldats de hasard et payant un tyran pour qu'il les sauvât d'un autre; les partis hostiles, las de s'entre-tuer au profit de saint Pierre ou de César, mais ne pouvant arriver à une réconciliation, parce qu'il leur *manquait un moyen rationnel de résoudre le problème du spirituel et du temporel ;* quelle histoire!

Et personne qui fût capable de rallier les partis pour leur donner enfin une idée commune! Rienzi, l'enfant du peuple, aurait pu assumer cette mission. Un instant maître de Rome, oracle et arbitre de l'Italie, allié du saint-siége, égal des princes, il avait conquis cette haute position par son éloquence, dans un temps où la cour d'Avignon était trop déconsidérée pour être forte. Ce tribun refit aisément la république romaine, pourquoi ne fit-il pas la patrie italienne? Parce que, à lui comme aux hommes de son temps, il manquait le sentiment national. Aucune théorie politique n'ayant été substituée aux anciennes, l'anarchie des principes

le conduisit à vouloir parodier l'héritier des Césars : il revêtit la pourpre et tomba victime du ridicule, sans que pas un Romain le sauvât du poignard. Qu'il y a loin de lui au noble Arnold de Brescia! Celui-ci avait tranché le nœud gordien qui retenait les deux pouvoirs enchaînés l'un à l'autre; Rienzi ne sut qu'exploiter à son profit le vieux préjugé de la domination universelle. Il mourut en aventurier, maudit de tous; l'autre était mort en martyr, regretté des Romains.

Rienzi tombé, le retour du saint-siége à Rome fut préparé par « des légats chefs de bandes, monstres de cruauté, qui firent de la malheureuse Italie un champ de carnage... Grégoire XI, sans pitié comme sans scrupule, ajouta les fureurs de la guerre aux deux fléaux, la peste et la famine, qui désolaient la Lombardie et la Toscane. » Il s'agissait de reconquérir le domaine pontifical sur le condottieri Visconti. « Les légats marchèrent à leur but avec une férocité sans exemple..., surtout quand leurs brigandages suscitèrent des résistances.... Mettre à feu et à sang toutes les villes qui osèrent résister; faire dire aux Bolonais qu'on ne s'éloignerait point avant de s'être lavé les pieds et les mains dans leur sang, piller, incendier leur malheureuse cité; égorger dans Faenza cinq mille victimes, sans distinction d'âge ni de sexe, autant d'exploits accomplis sous les yeux du légat-cardinal Robert, depuis antipape, sous le nom de Clément VII. L'horreur de ces massacres émut jusqu'au cœur du capitaine : « Je veux du sang, » répondait le féroce prélat, et, encourageant les égorgeurs, il leur criait : « Tuez-les tous. »

Voilà ce que coûte le temporel. Et l'on n'a pas ouvert les yeux! « C'est outrager Dieu, s'écrie M. Arnaud après le récits de ces faits, c'est outrager la conscience humaine, c'est calomnier la divine religion du Christ, que de prétendre que l'Eglise a besoin pour accomplir sa mission d'un établissement politique, qu'il faut acquérir, conserver et reconquérir cent fois par de tels moyens. Sans l'appas des biens matériels, au lieu de ces bourreaux on aurait eu des prêtres de Jésus-Christ. » De tels faits se sont reproduits à chaque occasion et jusqu'à nos jours, pour la même cause néfaste, les nécessités d'une usurpation coupable pervertissant les idées de juste et d'injuste. « C'est qu'en vain la papauté va de Rome à Avignon, en vain qu'elle se transporterait ailleurs, elle tomberait de décadence en décadence et de nécessités cruelles en entraînements criminels, tant qu'elle ne changerait pas les conditions de son existence. En essayant en France d'un sol moins mouvant que celui de l'Italie, elle a subi la domination du monarque protecteur, elle a scandalisé l'Eglise par sa rivalité, par le relâchement de ses mœurs, par sa soif des richesses et par ses exactions. »

Serait-elle plus heureuse ou plus sage aujourd'hui, en cherchant un refuge en Espagne ou en Autriche? C'est chose douteuse, tant que ses habitudes de domination, ses tendances réactionnaires et aussi ses goûts princiers seront les mêmes. Qu'on ne tire pas non plus de l'avilissement de

la cour d'Avignon un argument en faveur de cette motte de terre, qu'il faut reconquérir si souvent au prix de tant d'horreurs. « Comment ne voit-on pas que la racine du mal est dans ces prétentions mêmes qui accompagnent *partout* la cour pontificale, dans sa fausse conception du rôle du sacerdoce chrétien, au sein des sociétés humaines, et dans cette illusion fatale qui ne croit pas le chef de l'Eglise indépendant si, à Rome, il n'a sous ses pieds un royaume et hors de la ville éternelle des alliances qui assurent au clergé l'appui du pouvoir séculier, de nombreux priviléges et d'immenses richesses. »

Une vraie réforme serait-elle possible dans l'Eglise tant qu'on n'aurait pas rompu avec ces traditions mondaines? On sera convaincu que non, si l'on veut bien observer que la tentative de réforme d'Urbain XI n'aboutit qu'au grand schisme d'Occident. A sa croisade contre les abus, les immoralités, les turpitudes du haut et du bas clergé, les dignitaires intéressés répondirent en lui suscitant des antipapes. Ne voilà-t-il pas un mal incurable? L'institution la plus indivisible par son essence exposée à être partagée, c'est-à-dire à ne plus être, si elle ne se résigne à l'impuissance et à l'immobilité! Il n'est pas étonnant que, dès cette époque, des précurseurs de la Réforme aient adressé à la papauté d'inutiles avertissements.

Les conciles pouvaient-ils aboutir à mieux dans leurs velléités de réforme? Celui de Constance sut bien disposer des papes et faire valoir sa supériorité sur la tiare. Mais là se bornèrent ses hardiesses. Rien de grand ne pouvait sortir de son sein. Il ne se rendait aucun compte de l'état des sociétés, du mouvement profond qui les transformait, ni du besoin de liberté qui agitait les âmes chrétiennes. Héritier des traditions théocratiques, il chercha son point de départ dans ce passé pétri d'illusions, au lieu de répondre à l'appel des peuples et de faire l'œuvre de l'avenir. Les Pères de Constance virent apparaître, comme autrefois, le pape et l'Empereur unis dans un but commun, l'un prononçant ses infaillibles oracles, l'autre les imposant par la force. C'était toujours le pacte de Charlemagne, c'est-à-dire les moyens humains mis au service de la puissance religieuse. Ce concert renouvelé de l'Empereur et du pape, annonçait que la liberté ne devait rien attendre de ces prélats attardés. Le concile était absolument maître de ses actes, et Martin V n'était pas encore élu, quand Jean Huss, puis Jérôme de Prague furent livrés au bras séculier, et brûlés vifs par ces prêtres fanatiques..... Qu'on cesse de croire qu'une œuvre évangélique pût s'accomplir à la sinistre lueur des bûchers..... Brûler un hérétique au nom de Christ, c'était se condamner à l'impuissance, c'était allumer des colères vengeresses... Les doutes de l'âme élevés à la dignité de rébellions contre l'Etat; quel triomphe de la tyrannie! Faut-il s'étonner qu'en face de cet aveuglement du clergé sur les droits et les destinées temporelles de l'homme, des esprits avides de justice aient songé à chercher leurs voies en dehors de l'Eglise?.....

Mais ce qui est surprenant, c'est de voir Rome, fascinée par le prestige d'une grandeur factice qu'il fallait payer par tant de servitudes, sacrifier indépendance, paix intérieure, patrie, pour le plaisir de donner une impulsion au monde par la main de son évêque.

En effet, à cette inconduite de l'Eglise, qu'opposait l'Italie? Elle s'agitait avec incohérence sous les ambitions de ses tyrans. Quand l'un de ceux-ci, un Visconti de Milan, essaya de se faire roi d'Italie, il se trouva un chroniqueur assez entendu pour demander qu'on réduisît la papauté à son pouvoir spirituel... Mais, persistance des vieux rêves! c'est sous la suzeraineté de l'Empereur d'Allemagne que Mussi voulait mettre le royaume italien. Une Italie vassale sous César ou une Italie maîtresse de l'univers sous le souverain pontife, éternelle négation de toute œuvre nationale. Cette unification par Milan n'eût été qu'une brutale conquête, bien différente de ce vote national qui aujourd'hui lui substitue le Piémont. Alors, en effet, l'unification des peuples était impossible sans violence, parce que le rêve théocratique les berçait toujours plus ou moins, malgré les hontes du saint-siége. Aussi la cour d'Avignon ou de Rome n'eut-elle jamais grand'chose à craindre des tentatives ambitieuses des princes pour absorber la Péninsule. Ni les Charles d'Anjou, venus de Naples, ni les Visconti, venus de Milan, ne pouvaient d'une manière durable s'annexer les autres Etats : en vain, le trône, divisé entre deux papes, semblait prêt à périr, « le grand intérêt du monde chrétien ne cessait d'être à Rome, et la capitale universelle ne pouvait être livrée à un tyran victorieux, ni même à l'Italie, tant que l'Eglise n'avait pas renoncé à en faire la base matérielle de son organisation et de son indépendance. »

N'est-il pas curieux de voir le quinzième siècle se briser devant les mêmes impossibilités qui gênent encore le monde moderne? Et quelle touchante politique que celle qui consistait à « maintenir un équilibre intéressé dans des Etats innombrables, qui ainsi ne pouvaient jamais se vaincre ni jamais cesser de se combattre? » Les ennemis de l'Italie en ont conclu qu'elle était incurable dans sa maladie des guerres civiles. Le peuple le mieux fait pour la vie publique, le plus politique dans le sens des aptitudes et du savoir-faire, on veut le condamner par ce sophisme : mais l'histoire dit assez quelle situation fatalement antinationale lui faisait la papauté! Eh! quelle race, franque ou germaine, serait jamais devenue nation si ses chefs religieux et civils n'avaient eu, de siècle en siècle, d'autre visée que de la morceler?

Quel peuple n'aurait perdu à ce jeu tout esprit militaire? Faut-il s'étonner que ces luttes stériles aient ôté aux Italiens le goût de payer de leur personne, et qu'alors ils se soient déshabitués de la gloire des armes? Telle est l'origine trop naturelle de cette mollesse qui leur a été reprochée. Découragement n'est pourtant pas lâcheté. Pourquoi se battre quand il n'y a pas de patrie? Cette période historique fut, il est vrai, le

triomphe des condottieri; mais la nation avait posé les armes. La papauté profita de cette inertie pour *constituer définitivement son petit royaume* par le concours de ces bandes. Les moyens violents lui coûtaient si peu! Quand Eugène IV (un pape austère, loué par saint Antonin) se ravala lui-même au rang de l'un de ces condottieri sans scrupule, on put gémir de voir son caractère ainsi abaissé par les exigences du temporel. Fût-on un saint, si l'on est roi en même temps, on mettra le patrimoine de saint Pierre à feu et à sang pour arracher aux Colonna une misérable somme d'argent. Lancer sur les provinces napolitaines un « patriarche, Vitelleschi, aussi cruel que perfide, » puis, quand celui-ci trame une trahison, « s'emparer de sa personne par ruse et le faire empoisonner, » ce sont jeux de pape régnant; pendre les plus grands citoyens de Bologne, « un bâillon dans la bouche, » ce sont divertissements d'un héritier de saint Pierre.

A ces exemples de perfidies, partis de si haut, nous n'hésitons pas à faire remonter un désolant trait de mœurs dont ont été attristés tous les hommes droits qui ont visité l'Italie : c'est que « les procédés déloyaux n'y ont pas pour effet de rompre *tout* rapport entre le trompeur et sa victime. Dès qu'un intérêt les rapproche, ils renouent alliance, sauf à se trahir de nouveau, selon l'occurrence. » Ce relâchement moral dérive en ligne droite de ces prêtres diplomates qui, comme Eugène IV, appelaient leurs ennemis de la veille, les Peccenino, contre leurs amis et bienfaiteurs d'hier, les Sforza. « C'est dans ces guerres compliquées d'intrigues à l'infini, qu'on peut voir à quel point peut s'oblitérer le sens moral d'un homme qui se croit au-dessus de toutes les lois humaines, par cela seul qu'il est le représentant de Dieu sur la terre. Le commandant des troupes pontificales avait beau prendre les engagements les plus sacrés vis-à-vis de ses adversaires, dès que son intérêt lui commandait de les violer, le pape le déliait de ses serments, sous prétexte qu'une convention nuisible à l'Église est toujours nulle de droit. » Quelle école de morale pour les populations!

Et quels exemples aux partis que la conduite de Nicolas V contre les Romains révoltés sous Etienne Porcari! Loin de se douter du juste mépris qui accueillait les fonctionnaires ecclésiastiques et d'y porter un remède, quand on le voit faire pendre les conjurés sans procédure, mettre à mort tout citoyen, coupable ou non, qui avait eu des relations avec eux, mettre à prix la tête de leurs parents, ou « promettre cinq cents ducats à qui les assassinerait, » violer un sauf-conduit qu'il avait lui-même donné à un gentilhomme qui avait osé cacher l'un des accusés, on est tenté de se demander, avec M. Arnaud, « si le prêtre, fait pour les choses du ciel, peut se mêler des intérêts de la terre sans y porter le trouble et y perdre ses propres vertus; sa foi devient fanatisme, son zèle, intolérance, son amour de la vérité haine contre qui lui fait obstacle. Plus il est convaincu de l'infaillibilité de sa doctrine, plus il se croit

obligé de la faire régner, sans scrupule sur le choix des moyens, inexorable! Que vaut le sang d'un homme devant la vérité absolue et la justice éternelle? » L'esprit se perd à sonder les abîmes de cette politique effroyable qui prétend faire descendre l'ordre absolu d'un monde idéal dans les sociétés humaines, et gouverner les choses du temps avec l'implacable logique des vérités éternelles. Que Dieu préserve les peuples de ce système contre nature, qui est encore le rêve de tant de catholiques égarés!

Sous ce régime de mort, Rome se débat encore; elle ne se releva plus de la chute qui suivit la tentative de Porcari. Date importante à noter, comme celle des obsèques du peuple-roi.

Avec Pie II acheva aussi de mourir la prétention papale de régner par le saint empire. Elle s'éteignit dans le ridicule de ce pontife offrant, à défaut de mieux, le rôle de Charlemagne ou de Constantin, devinez à qui? Au Grand Turc! C'est M. Arnaud qui nous l'apprend; ses successeurs en reportèrent d'autant plus attentivement leurs soins sur ce précieux patrimoine de saint Pierre qu'ils se proposèrent désormais uniquement, ou de consolider ou d'arrondir.

Par une juste concordance, la période de cet arrondissement peu apostolique est aussi celle des plus grandes hontes de la papauté, car la mesure n'en était pas encore comble. Nous n'avons pas le goût de remuer ces fanges. « Les despotes qui occupaient la chaire apostolique se souvenaient-ils qu'il y a une morale *païenne?* Non, ce sont des princes sans foi ni pudeur, qui pétrissaient leur trône de sang et de fange. Par le népotisme, ils avaient des dynasties de princes et presque des dynasties de papes..... le patrimoine de saint Pierre devenait celui des La Rovere, des Riario, des Borgia, des Médicis. Et par quelles infamies ces choses s'accomplissaient! »

Ceux qui veulent se rendre compte de cette exclamation arrachée à un catholique consciencieux mais éclairé, n'ont qu'à jeter les yeux sur Sixte IV, cet homme « incapable de distinguer la vertu d'avec le crime, se faisant accuser d'inceste tant ses mœurs étaient honteuses, puis soudoyant des assassins chargés de frapper Julien et Laurent de Médicis en pleine église, » et compromettant par ces excès l'unité même de l'Église, quand Florence indignée faillit se jeter dans le schisme.

La pauvre Italie avilie par de tels jougs, n'avait plus le courage de résister: elle essaya bien quelques complots, mais sans aboutir à aucune révolution vengeresse. Que faire d'ailleurs quand « des quartiers entiers de Rome étaient livrés aux flammes, parce que les habitants étaient suspects au pape? » Les apologistes de la papauté temporelle ont-ils donc oublié que le même pontife (Innocent VIII) qui osait reconnaître ses sept enfants naturels fut aussi celui qui introduisit l'inquisition d'Espagne en Italie, et qui laissait égorger en masse la population juive de Florence, de Vienne et de Naples, par ses légions de moines?

Il suffit de nommer Alexandre VI et son fils César Borgia; mais à propos de celui-ci, peut-être n'a-t-on pas assez relevé combien il contribua à agrandir les Etats de son saint père. C'est une histoire édifiante en vérité et qui vaut la peine d'être étudiée pour se bien figurer à quel point les papes doivent être fiers de l'héritage temporel qu'il leur a laissé. L'un des plus puissants coups portés à cet héritage prétendu apostolique serait assurément un travail consciencieux et sans passion où l'on en décrirait purement et simplement les origines et les *accroissements*. Nous défierions après lecture le plus imperturbable ultramontain de souhaiter encore un tel patrimoine à son chef spirituel. Ne dit-on pas qu'il s'est trouvé des fils d'usuriers assez honnêtes pour refuser l'héritage de leurs pères? Il y a eu sur ce trône sacro-saint des hommes pires que des usuriers!

Voici venir un grand homme, Jules II, le guerrier exterminateur des barbares..... et de bien d'autres. On l'a cru national parce qu'il fut brave : il ne songeait qu'à régner, s'alliant d'abord aux étrangers envahisseurs pour abattre la famille des Borgia restée puissante, puis les chassant à leur tour les uns par les autres. Vieille tactique toujours en usage : « Appeler Français, Espagnols, Suisses, Hongrois, *Turcs même* au besoin; puis, quand ils ont rendu les services qu'on attend d'eux, évoquer le *deus ex machina*, l'empereur d'Allemagne, c'était toujours réaliser l'immolation de l'Italie par l'accord anti chrétien des deux puissances. » Seulement Jules II est le dernier pape qui parvint à exploiter l'intervention de l'empereur sans laisser à celui-ci sa part du profit. Après lui, la consolidation des Etats pontificaux par les armes étrangères « sera suivie de l'établissement définitif et réglé par les traités de l'étranger au cœur de l'Italie. » Ce dénoûment, il ne prit aucun bon moyen pour le prévenir, lui le faux patriote qui invoquait partout à l'occasion : « la souveraineté d'un peuple sur son propre territoire, » mot fameux dont ses successeurs devraient bien se souvenir. Ainsi la politique papale devait être punie par une honteuse dépendance des puissances laïques : qui avait frappé par l'épée, fut soumis à l'épée. Obligée de changer honteusement de tactique, au lieu de se porter comme par le passé, du côté du plus faible, pour rétablir son propre équilibre en amoindrissant le plus fort, elle se rangea désormais lâchement du côté plus fort pour vivre à son ombre. « Dans ce jeu égoïste qu'importe l'Italie! on pourrait dire : Qu'importent les grands intérêts de l'Eglise? »

Léon X mérite-t-il autant les louanges des hommes religieux et des patriotes que celles des artistes? M. Arnaud ne le pense pas : « Il est, dit-il, de la catégorie des papes-rois, qui ont vu dans le siége apostolique non une chaire mais un trône, non une place pour éclairer le monde mais un piédestal pour y faire briller leur vanité personnelle. » Prudent dans le sens bas, il sut dégager sa position personnelle de toutes les affaires italiennes, grâce à « un mélange de souplesse, de lâcheté et de perfidie. »

Maître de Florence en même temps que de Rome, il met en évidence les inextricables embarras qui résultaient de la royauté temporelle, car à cette époque, si les cardinaux ne choisissaient un candidat qui ne fût pas prince et puissant, les Etats pontificaux trop faibles, ne protégaient plus son indépendance; si au contraire, ils en nommaient un déjà possesseur de quelque principauté, l'élu, pour faire des fiefs à ses neveux, démembrait le saint patrimoine, comme Léon X, qui donna au sien le duché d'*Urbino*. Pourvu qu'on le laissât pourvoir à la grandeur de sa famille et vaquer à ses plaisirs, peu lui importaient les intérêts même temporels du saint-siége, et il se souciait peu des privautés prises par les étrangers dans la péninsule. Toutes ses sévérités, il les réservait contre ses ennemis du dedans, et, comme aux résistances populaires avaient succédé celles de la noblesse, il en eut raison par la « spoliation et la perfidie. » Traita-t-il mieux ses alliés étrangers? François Ier fit la dure expérience du contraire, quand Léon l'abandonna pour se ranger du parti de Charles-Quint vainqueur. Ce glorieux prélat mourut en vrai « prince païen, » qu'il était, au milieu des joies que lui causait la défaite de son ancien allié. Ces bruits de fête l'avaient du reste empêché d'entendre l'orage de la Réforme, cette querelle de moines, comme il disait, qui enlevait à la catholicité la moitié de l'Europe. Comment ne l'auraient-ils pas rendu inattentif à l'asservissement de la péninsule par le nouveau César qu'il avait secondé? A sa mort, les cardinaux encensant le pouvoir à son exemple, ne savent mieux faire que d'élire le précepteur de Charles-Quint.

Or, voyez les contradictions crées par le temporel : Adrien VI, ce saint tombé des étoiles au milieu d'un monde auquel il ne comprenait rien, voulut en vain réparer les torts faits par ses devanciers, et les usurpations des provinces. Il y a une triste logique dans les fausses institutions. Amoindrir les Etats pontificaux de quelques provinces en les restituant à qui de droit, c'eût été détruire l'œuvre de ses devanciers et rendre dérisoire la garantie d'indépendance fournie par le royaume papal. Il ne put mieux réformer les scandales donnés par les cardinaux; et, juste châtiment de cet abaissement où la papauté avait fait tomber le peuple de Rome, sa mémoire fut maudite pour ses austérités, comme celle de Léon X l'avait été pour ses prodigalités : l'un avait privé la plèbe de pain, l'autre la privait de fêtes— *Panem et circenses!* criait-elle, comme quinze cents ans auparavant. Après tant de siècles, l'esprit chrétien n'avait pu la pénétrer à travers les inconduites papales!

Abaissement qui se traduit sous le pontificat suivant par une impuissance incurable à chasser ces étrangers qu'on avait attirés. Les pontifes essayèrent désormais en vain de leur politique de bascule entre l'Italie et l'étranger. La sainte ligue ne sut que conspirer et se faire battre.

Conspirer! encore une habitude créée par la servilité qu'on avait imposée à ce peuple, et qu'on a l'injustice de lui reprocher après en avoir été la première cause. Et, pendant ce temps, un cardinal grand seigneur,

un Colonna, mettait Rome au pillage. Clément VII s'en vengea en ravageant les fiefs du rebelle, sans songer que c'était dévaster ses propres Etats déjà ravagés par l'ennemi. Il ne manquait plus qu'un nouveau barbare pour démontrer l'*inanité de la garantie temporelle*. Qui ne sait le sac et l'occupation de Rome par le duc de Bourbon!

C'était donc pour arriver à ce misérable résultat que les papes avaient façonné les Romains à la servitude, endormi le courage par des chants et des fêtes, dégradé les caractères sous prétexte d'art et de religion! Un lieutenant du César très chrétien mettait à feu et à cendres ce pouvoir éphémère : « jusqu'à ce qu'il se soumît à la haute tutelle de l'empereur et qu'il lui livrât l'Italie. » Ce dénoûment préparé par l'extinction du patriotisme fut du reste aidé par « la famine, la peste et la lâcheté auxiliaires de Charles-Quint. L'Italie épuisée et dépeuplée par tant de guerres dévastatrices n'avait à opposer aux barbares ni hommes, ni argent, ni ressort moral. Les bras manquaient à la terre, les soldats à la lutte, les cœurs à la patrie. » La papauté recueillait ce qu'elle avait semé, l'abandon et l'impuissance. Mais elle avait obtenu ce glorieux triomphe : de tuer l'Italie!

(*Suite.*) THÉOPHILE ROLLER.

ÉTUDE MORALE

—

LA SAINTETÉ PARFAITE DE JÉSUS-CHRIST[1]

Messieurs,

Je ne serais pas surpris si le grave sujet proposé à nos entretiens de cette année avait excité dans nos Eglises quelque étonnement. Qui sommes-nous ici, Messieurs? Nous sommes, sans délégation aucune, il est vrai, mais nous sommes de fait, presque tous, les représentants de diverses Eglises et sociétés religieuses qui ont au moins ceci de commun : qu'elles reconnaissent Jésus-Christ comme le seul médiateur entre le Dieu saint et l'humanité pécheresse, en même temps que comme le type et le maître de la vie morale. Voilà ce que nous sommes. Et qu'allons-nous faire? Nous allons traiter comme un étranger celui que nous avons prêché dimanche dernier, et que nous prêcherons dimanche prochain; celui au nom duquel nous prions, et sur lequel repose toute notre espérance. Nous allons demander ses titres, comme nous ferions au premier venu, à celui qui occupe, et dès longtemps, sa place au foyer de notre vie spirituelle, et qui en est à la fois toute la lumière et toute la chaleur. — Je comprendrais l'étonnement de nos Eglises, et j'éprouve moi-même, au moment d'aborder devant vous un pareil sujet, je ne sais quel douloureux embarras que je me figure sentir partagé.

Je crois néanmoins, Messieurs, que l'on a bien fait de proposer à notre étude la *Sainteté parfaite de Jésus-Christ.* Que nous le voulions ou non, la sainteté de Jésus a été attaquée autour de nous, et avec une sérénité à laquelle j'eusse préféré, pour ma part, la passion la plus vive. Que nous le voulions ou non, nous vivons au sein d'un ordre d'idées qui tend à statuer, pour la

[1] Nous donnons ici, sans y rien changer, ni quant au fond ni quant à la forme, le *Rapport* que nous avions été chargé de préparer pour la dernière *Conférence pastorale générale* de Paris. D'après le *Règlement*, nous ne devions disposer que d'une demi-heure pour introduire ce grand sujet. En de pareilles conditions, nous ne pouvions qu'en indiquer rapidement les lignes principales.

morale et même pour la religion, l'indépendance de tout fait historique et même de tout *fait* métaphysique, c'est-à-dire à statuer la déchéance de la morale et la déchéance de la religion, pour ne laisser subsister que l'humanité en face d'elle-même et de la nature. Que nous le voulions ou non, nous ne pouvons autrement qu'assister à ce procès qui se plaide à nos portes, et nous ne pouvons y assister froidement. L'Eglise n'est pas à ce point cloîtrée qu'il n'y ait quelque danger pour elle à respirer une pareille atmosphère, et qu'il ne puisse y avoir pour elle quelque opportunité et quelque profit à se grouper avec force autour de ces faits qu'on cherche à lui enlever, et sans lesquels il ne resterait plus à l'humanité qu'à mourir. Il y a plus. Quand l'Eglise ne se devrait pas à elle-même de justifier devant la conscience et la raison ce qui est devenu pour elle un objet de foi, elle le devrait à la société au sein de laquelle elle vit, et qu'elle ne saurait voir avec indifférence marcher dans un chemin qui semble s'éloigner de plus en plus de la croix du Sauveur. Il faut que l'Eglise s'habitue à parler au siècle, « dans sa langue, des choses magnifiques de Dieu. » Il faut qu'elle montre à ce siècle que, bien loin de craindre, pour l'objet de sa foi, la lumière, elle est la première à la réclamer. Oh! sans doute, ce n'est pas ainsi que nous donnerons au monde la foi qui lui manque; mais c'est ainsi que nous dissiperons entre l'Evangile et le monde bien des malentendus; et, ne dussions-nous en dissiper qu'un seul, il vaudrait encore la peine de braver quelque malaise, et de faire à notre Maître un sacrifice qui est de ceux qu'il nous demande, parce qu'il ne peut manquer de tourner à sa gloire.

Comment, d'ailleurs, ne puiserais-je pas, au moment d'aborder notre sujet, une grande confiance dans la pensée qu'aucune fraction de l'Eglise chrétienne n'a jamais professé le moindre doute sur la sainteté parfaite de Jésus? L'ébionitisme, le gnosticisme sous ses diverses formes, l'arianisme, plus tard, le socinianisme, ont représenté des idées fort diverses sur la nature du Christ; mais aucun de ces systèmes n'a songé à élever le moindre doute sur la sainteté parfaite du fondateur de l'Eglise chrétienne. Il est manifeste également que cette sainteté a toujours été le grand embarras des adversaires du christianisme. Ils n'y touchent jamais qu'avec une extrême réserve. L'école hégélienne elle-même, à laquelle sa méthode défendait de mettre la sainteté ailleurs qu'au terme de l'histoire, et encore davantage de reconnaître en un individu isolé une sainteté qui n'eût pas le péché pour premier terme, hésita longtemps avant d'appliquer à Jésus une pareille conséquence; et, dernièrement encore,

lorsque l'auteur français de la *Vie de Jésus* voulut mettre à la portée du peuple le Christ qu'il avait présenté aux classes cultivées, il n'osa pas exiger du bon sens populaire l'indulgence qu'il avait obtenue de l'esprit critique, il prétendit tailler son héros dans un bloc sans tache, et voulut nous offrir, cette fois, un Christ en marbre blanc. Ah! je ne dis pas qu'il ait réussi; je n'en recueille par moins ce témoignage.

Mon temps est limité, Messieurs; je ne pourrai traiter sous toutes ses faces le sujet qui vous est proposé. Je me placerai sur le seul terrain de l'histoire. Il existe une société qui affirme que la sainteté parfaite a été réalisée dans l'humanité; oui, qu'elle est apparue, il y a un peu plus de dix-huit cents ans, en Jésus de Nazareth. Cette affirmation est-elle fondée, ou ne l'est-elle pas? Jésus a-t-il été, oui ou non, parfaitement saint? J'affirme qu'il l'a été, et je voudrais l'établir.

Pour qu'une pareille démonstration soit *possible*, deux conditions sont nécessaires. Il faut tout d'abord, en admettant que la sainteté parfaite ait été réalisée dans une vie humaine, en admettant que cette vie nous soit suffisamment connue, — il faut que nous ayons en nous de quoi reconnaître la sainteté. Il faut encore, si cette vie appartient au passé, que nous ayons des documents suffisants pour la reproduire. La première de ces conditions est-elle remplie d'une manière générale? La seconde l'est-elle en ce qui concerne la sainteté de Jésus? C'est ce que nous devons examiner.

Je suis presque honteux, Messieurs, d'avoir soulevé la première de ces questions. Je le devais pourtant. Cette question est trop dans l'air que nous respirons pour que je puisse la laisser de côté. — Est-il possible de reconnaître la sainteté parfaite? Je réponds : l'homme a le sens de l'absolu, et, en particulier, de l'absolu moral. C'est là le fond de notre nature, c'est là la meilleure gloire de l'humanité. C'est là aussi un axiome dont nous nous servons constamment. Ma conscience reconnaît l'absolu moral; je ne dis pas qu'elle le renferme, je dis qu'elle le reconnaît, qu'elle a de quoi lui rendre hommage. J'honore mon prochain meilleur que moi, et je cherche à l'imiter en bien des occasions; — je ne me courbe qu'à la voix de ma conscience; elle seule me parle avec autorité, car elle me parle au nom de l'absolu. — Et cette conscience, qui reconnaît l'absolue sainteté sous la forme de l'idée serait impuissante à la reconnaître, vivante, au sein et sous la forme de l'humanité! Mais ne voyez-vous pas que le jour où vous auriez réussi à établir un pareil principe, vous

n'auriez pas seulement renversé le christianisme, vous auriez encore ébranlé du même coup le fondement de toute moralité ; vous auriez dit, à peu près comme Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un nom pour l'humanité; » il n'est pas impossible que tu existes quelque part; mais, quand même tu existerais, quand même tu viendrais te montrer vivante au milieu de nous, nous ne pourrions te reconnaître; tu passerais chez nous comme une étrangère, car tu n'es point faite pour nous, et nous ne sommes point faits pour toi !

Et maintenant, je passe à la seconde des conditions que j'ai indiquées, et je demande : avons-nous sur la vie de Jésus des documents de telle nature qu'ils nous permettent de poser, avec quelque chance de la résoudre, la question de la sainteté parfaite de Jésus-Christ?

Je me hâte de dire qu'il est toute une école critique de laquelle nous n'avons pas à tenir compte ici, et cela parce que, pour elle, la question que nous avons soulevée ne se pose pas. C'est l'école de Strauss. Ce qui est en question, dans le livre de Strauss, c'est le caractère historique de la personne du Christ, oui, l'existence même du Christ que nous connaissons. La conclusion qui se dégage de tout le livre, et que l'auteur ne fait d'ailleurs aucune difficulté pour formuler, est que le Christ tel qu'il a existé, le Christ historique, est irrévocablement perdu pour nous. Or il est évident que si les documents que nous possédons ne nous permettent de rien conclure quant au caractère historique du Christ, ils nous interdisent, à bien plus forte raison, aucune conclusion sur sa sainteté.

Mais, sans aller jusqu'à la conclusion extrême de Strauss, sans vouloir renoncer à parler d'un Christ historique et à le décrire, on a pu se demander si les documents que nous possédons sur lui nous permettent d'affirmer sa parfaite sainteté. Nous ne connaissons, a-t-on dit, qu'une bien faible partie de la vie de Jésus ; nous n'avons de renseignements que sur les deux ou trois dernières années d'une vie qui en a duré trente-trois, et encore ces renseignements, qui portent essentiellement sur la partie publique de la vie de Jésus, sont-ils manifestement incomplets. Il y a plus. Nous vivons à une époque où ces renseignements eux-mêmes sont soumis au crible de la critique ; — et l'on veut que, sur une base aussi étroite, aussi vacillante peut-être, nous établissions un fait aussi absolu que la sainteté parfaite de Jésus ! Cela n'est pas possible ; tout ce que l'on peut nous demander sur un pareil sujet, c'est la réserve.

Messieurs, il faut tenir grand compte de cette objection, car elle a agité et agite sans doute encore des esprits graves et qui

ne l'avaient point cherchée. J'ai néanmoins la ferme conviction qu'elle ne saurait subsister.

Et d'abord, chacun m'accordera qu'entre tous les caractères que pouvaient revêtir les récits évangéliques, celui qu'ils nous présentent était, notamment en ce qui concerne les évangiles synoptiques, le plus propre entre tous à suppléer à leur faible étendue. Les évangiles ne prétendent point nous raconter la vie de Jésus. Ils nous le montrent lui-même, et, dans les circonstances les plus diverses; ils présentent, pour ainsi parler, et avec un désordre qui ajoute encore à leur autorité, ils présentent comme toutes les faces de la vie à toutes les faces de la conscience de Jésus; ils nous montrent son attitude dans les circonstances les plus tragiques et les plus familières, en présence des tentations les plus diverses; en présence de la joie, de la misère, du péché d'autrui; en présence de l'enthousiasme de ses amis, comme aussi de l'hypocrisie, de la haine, de l'insulte de ses adversaires, et enfin en face de la mort. Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'il n'y avait pas de méthode qui pût mieux faire revivre Jésus devant nous, et avec d'aussi sobres couleurs.

Et puis, Messieurs, sur quel terrain sommes-nous ici? Nous sommes sur le terrain de la vie, et non sur celui d'une froide arithmétique. Il ne s'agit point pour nous de faire je ne sais quelle addition de vertus dont la somme équivaudrait ou n'équivaudrait pas à la parfaite sainteté. Si Jésus a été parfaitement saint, nous le saurons bientôt; et, de même que l'acte isolé de l'homme de génie porte un cachet de grandeur qui nous en révèle l'auteur aussitôt, nous retrouverons avant longtemps, dans l'attitude du saint et du juste, l'empreinte magistrale de la parfaite sainteté. La meilleure garantie de la sainteté passée de Jésus nous sera sa sainteté présente, si cette sainteté est exempte, comme nous le verrons, de la moindre trace de remords. « Toutes les fautes passées, dit Dorner, laissent en nous des cicatrices; en Jésus, nous ne trouvons aucune trace de mal. » Et enfin, Messieurs, pour ce qui touche au travail critique que traverse aujourd'hui notre théologie, vous ne vous attendez pas à ce que je justifie devant vous la confiance que n'ont pas cessé de m'inspirer nos documents évangéliques; je me bornerai à faire à ceux que je combats ici une seule observation qui vous paraîtra, je pense, aussi décisive qu'à moi-même. Vous n'êtes pas, leur dirai-je, de ceux qui nient que l'on puisse connaître en quelque mesure Jésus de Nazareth. Vous en parlez couramment, vous vantez la grandeur incomparable de son caractère, que vous n'hésitez pas à nous proposer

comme le meilleur modèle que nous puissions imiter. Je vous arrête ici. Vous le connaissez donc, ce caractère, pour en faire l'objet d'aussi graves affirmations; vous avez donc des documents, et des documents sérieux. Eh bien! je m'empare de ces documents, ils sont les miens, et j'affirme, ces documents à la main, que la grandeur incomparable de Jésus est celle de la parfaite sainteté. Oui, je l'affirme, non pas au nom de telle déclaration isolée, tirée de saint Jean plutôt que des synoptiques, non pas au nom de telle partie plus ou moins obscure des évangiles et des épîtres; — je l'affirme au nom de ce que ces documents ont de commun, au nom de ce qui vous a servi à affirmer la grandeur incomparable de Jésus; et je ne vois pas comment vous pourriez me contester le droit de me servir de ce dont vous avez vous-mêmes si largement usé.

Il semble vraiment, Messieurs, que notre génération n'a plus la force d'arrêter sur les choses ce limpide et ferme regard qui, loin de les obscurcir, semble, au contraire, leur donner je ne sais quelle lumière et quelle simplicité nouvelle. Il semble qu'il y ait je ne sais quelle supériorité à prendre mille précautions pour aborder les questions les plus élémentaires et à grossir le domaine de la haute critique aux dépens de celui du bon sens, de la conscience et de la foi. Or, Messieurs, nous avons à annoncer la vérité à des Eglises dont le meilleur trésor n'est pas l'esprit critique, mais est bien plutôt le bon sens, la conscience et la foi; à des Eglises qui n'ont pas perdu la mémoire des jours bénis où quelques hommes de Dieu ont dit à nos pères, en leur mettant la Bible entre les mains : « Cette Bible est à vous! » Or, sachons-le bien, le jour où nous viendrions déclarer à ces Eglises que la question de la sainteté de leur Médiateur est une question de critique, nous aurions reconstitué entre elles et la la vérité un nouveau sacerdoce, et nous devrions voir alors sans étonnement ces Eglises se lever en s'écriant : Nous ne voulons pas de prêtres!

Notre terrain ainsi déblayé, entrons en matière. La meilleure manière de faire ressortir la sainteté de Jésus serait sans doute de décrire et de rapprocher les divers traits de son caractère. Je ne puis songer à entreprendre ici un pareil essai. Je ne puis non plus reprendre un à un tous les passages de l'Evangile dont on s'est servi pour élever des doutes sur la sainteté parfaite de Jésus. Je crois avoir examiné pour moi-même les principaux de ces passages, et si le débat en fait surgir quelqu'un, je ne doute pas que l'objection qui pourrait en être tirée ne trouve sa

réponse dans le cours de notre discussion[1]. Je me bornerai à invoquer en faveur de la sainteté parfaite de Jésus-Christ quatre témoignages qui vous paraîtront, je pense, pleinement suffisants pour l'établir. Le premier de ces témoignages est celui de l'*œuvre* que Jésus a laissée. Le second de ces témoignages est celui de ses *disciples*. Le troisième, celui de ses *adversaires*. Le quatrième enfin, le témoignage que Jésus s'est rendu à *lui-même*. Je résumerai brièvement ce qui se rapporte à chacun de ces témoignages.

Il a surgi dans le monde, Messieurs, en un moment donné de l'histoire, une société qui, non-seulement a prétendu apporter à l'humanité une nouvelle espérance, mais a fait paraître en elle, de l'aveu de tous, une pureté morale, une charité, et, pour parler son langage, une sainteté que le monde ne connaissait point. Cette société dure depuis dix-huit siècles; elle a subi des fortunes diverses; mais, à toutes les époques, nous la trouvons unanime à considérer tout progrès moral conçu ou accompli dans son sein, non comme un développement tiré de son propre fonds, mais comme un pas fait vers l'idéal, qu'a réalisé, selon elle, son fondateur. Cette société a produit des hommes comme Origène, saint Bernard, Pascal, saint Vincent de Paul; et, lorsque ces grands saints viennent, l'un après l'autre, se courber devant Jésus, et nous déclarer qu'ils ne brillent que de sa lumière, nul ne songe seulement à les taxer d'une modestie exagérée, nul ne songe non plus à penser que, si ces hommes en jugent ainsi, c'est qu'ils se comparent, non pas au Christ qui a vécu, mais à un Christ graduellement transfiguré par l'adoration de l'Eglise. Ces hommes possèdent l'Evangile, et c'est dans l'Evangile qu'ils déclarent avoir trouvé et retrouver tous les jours l'image devant laquelle ils viennent prosterner ce que nous appelons leur sainteté et ce qu'ils appellent leur misère.

Il y a plus; seule entre toutes les sociétés religieuses, cette société a pris pied sous toutes les latitudes. Elle n'a pas encore trouvé un peuple dont on puisse affirmer qu'il n'a pas « d'hôtellerie » pour la recevoir. Elle a rencontré les types de moralité les plus divers, et elle a vu tous ces types venir, l'un après l'autre, se courber et s'évanouir devant son Juste mourant sur une croix.

[1] Voir pour la discussion des passages le plus souvent invoqués : Dorner, *Supplément théologique de la Revue chrétienne*, 1861-1862, p. 236-244; Ullmann, p. 145-154 de la traduction de M. Bost (*La sainteté parfaite de Jésus-Christ*) ou p. 131-144 de la 7e et dernière édition allemande (*Die Sündlosigkeit Jesu*) parue en 1863, et tenant compte des objections soulevées par le livre de M. Pécaut : *le Christ et la conscience*. Nous renvoyons, en particulier pour les objections tirées du baptême de J.-C. et de la scène du temple (Jésus à 12 ans), à notre *Essai sur le caractère de Jésus-Christ*, p. 30-33.

Voilà dix-huit siècles que dure cette expérience ; pendant ces dix-huit siècles, le Christ a vu surgir devant lui bien des adversaires ; mais aucun de ces adversaires n'a réussi à lui opposer un idéal de sainteté auquel le monde ait seulement fait attention.

Messieurs, je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'il y a dans ce fait au moins une forte présomption en faveur de la parfaite sainteté de Jésus.

En nous rapprochant de Jésus, nous trouvons ses *disciples*, témoins de sa vie, qui viennent unanimement confirmer le témoignage unanime de l'Eglise.

Ils le confirment tout d'abord par toute l'*attitude* qu'ils gardent en face de leur Maître, attitude qui est celle de la plus absolue dépendance morale. Il ne nous vient pas même à la pensée qu'aucun de ces hommes, disons mieux, de ces mâles et énergiques héros qui formaient l'entourage de Jésus, et auxquels leur Maître demandait tous les sacrifices, eût jamais pu songer à adresser à ce Maître le moindre conseil, et encore moins le moindre reproche moral. Et pourtant ces hommes sont les mêmes que nous voyons exposer à leur Maître, avec tant de familiarité et d'abandon, leurs craintes, leurs espérances, leurs ambitions. Ces hommes sont ceux qui ont suivi Jésus dans les moments les plus solennels comme les plus intimes d'une vie qui, entre toutes les vies humaines, a été la plus entourée de tentations. Ajoutons que, quelle que fût d'ailleurs la capacité critique de ces rudes Galiléens, il est un sens au moins que nous devons reconnaître et admirer en eux : c'est le sens moral, c'est le sens de la sainteté. — Leurs *déclarations* ne sont pas moins significatives que leur attitude. Ils ne plaident jamais la cause de la sainteté parfaite de Jésus. Ils affirment cette sainteté de la manière la plus absolue, et ils l'affirment par occasion, comme un fait hors de cause et que suppose toute leur prédication, en même temps que toute la foi de l'Eglise. « Vous avez été rachetés, dit Pierre, de votre vaine conduite..... non point par des choses corruptibles, comme par argent ou par or, mais par le précieux sang de Christ, comme de *l'Agneau sans défaut et sans tache* » (1 Pierre I, 18, 19). « Christ, dit-il ailleurs, a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, *lui qui n'a point commis de péché*, et dans la bouche duquel il n'a point été trouvé de fraude » (1 Pierre II, 21, 22). « Il est apparu, dit Jean, afin qu'il ôtât nos péchés, et *il n'y a point de péché en lui* » (1 Jean III, 5). La prédication des hommes apostoliques n'est pas moins péremptoire sur ce sujet. « Dieu a fait, écrit Paul, *celui qui n'a*

point connu le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui » (2 Corinth. V, 21)[1].

Ces déclarations, si nettes, si absolues, nous suffisent. Et veuillez remarquer, Messieurs, quelle force elles empruntent au fait, d'ailleurs facile à constater, que la sainteté parfaite n'était point un des traits caractéristiques de l'idée que l'on se faisait du Messie, en Israël, du temps de Jésus. Jamais Israël n'avait tenté d'attribuer ce trait à aucun de ses héros religieux; bien au contraire, la justice des hommes de Dieu de l'Ancien Testament nous apparaît tout imprégnée des larmes de leur repentance : il suffit de rappeler David, le type par excellence de Celui qui devait venir. Jamais non plus, après Jésus, l'Eglise apostolique ne songea, même de loin, à attribuer la pureté morale à ses conducteurs : il suffit de rappeler saint Paul. S'agit-il, au contraire, du Christ : nous trouvons cette Eglise unanime à nous parler sans réticence de son absolue sainteté. Mais où a-t-elle donc pris cette certitude? Dans quelle parole, dans quelle vie, si ce n'est dans celle du Saint et du Juste?

J'en aurais fini avec ce témoignage, et je pourrais passer outre, si je n'avais pas à cœur de répondre à une objection que je crois trouver sur mon passage et que je ne voudrais pas laisser sans réponse. Oui, sans doute, nous dit-on, les déclarations des apôtres sur la sainteté de Jésus sont d'un grand poids, mais il ne faudrait pas trop les presser. Il est hors de doute, d'après ces déclarations, que Jésus avait fait sur ces disciples une impression morale exceptionnelle. Mais est-il prudent d'aller plus loin, et de donner à ces déclarations un sens absolu qu'elles n'ont point eu peut-être dans la pensée de ceux qui les ont faites? Xénophon ne dit-il pas quelque part que « personne n'a jamais surpris Socrate commettant, soit en paroles, soit en actions, quoi que ce soit d'impie ou de mauvais? » Nul ne songe cependant pour cela à attribuer à Socrate la sainteté absolue.

Je ne m'arrêterai pas, Messieurs, à vous faire remarquer à quel point les termes qu'emploie Xénophon, pour établir l'honnêteté de Socrate, sont moins absolus que ceux que nous trouvions tout à l'heure appliqués à Jésus. Socrate avait été accusé de blasphème contre les dieux nationaux et de corruption de la jeunesse. Xénophon le défend sur ces deux chefs et répond qu'on ne lui a jamais vu commettre aucune impiété (οὐδὲν ἀσεβὲς), ni aucun crime (οὐδὲ ἀνόσιον). Il n'y a rien dans cette affirmation qui tende à attribuer à Socrate même une honnêteté exceptionnelle. Mais les termes de Xénophon fussent-ils plus absolus, et

[1] Voir aussi Héb. IV, 15; IX, 14.

reconnaissons qu'ils auraient pu l'être sans blesser la vérité, que nous ne nous sentirions encore aucun droit de comparer le témoignage qu'il rend à Socrate à celui que les apôtres rendent à la sainteté de Jésus. La mesure appliquée à Jésus et à Socrate n'est pas la même. Eh quoi, Socrate a-t-il jamais élevé les prétentions de Jésus? Qu'il offre à ses contemporains l'exemple d'une haute tempérance et d'un support exempt d'orgueil, Xénophon sera satisfait et l'oracle de Delphes n'hésitera pas à le proclamer le plus sage de tous les hommes. Mais celui qui se présente à ses disciples, pardonnant les péchés, et annonçant qu'il jugera le monde, celui qui ose dire : « Je suis la vérité, » et résumer toute la morale en ces mots : « Suivez-moi, » celui-là doit s'attendre à rencontrer d'autres exigences. Il doit s'attendre à ce qu'on lui applique une mesure proportionnée à ses prétentions mêmes, et il peut être bien assuré que ses disciples n'oseront point parler de sa sainteté si cette sainteté n'est point la sainteté parfaite.

Nous avons entendu les disciples de Jésus, voici maintenant de nouveaux témoins de sa sainteté. Ce sont les *adversaires* du Christ. Leur témoignage a sa valeur, nul ne pourra lui refuser du moins une entière spontanéité. — S'il était des hommes qui dussent appliquer à Jésus une mesure égale à ses prétentions, c'étaient ses adversaires. C'étaient ceux qui avaient, ou croyaient avoir intérêt à le prendre en faute. La position que Jésus avait prise était telle que le moindre reproche moral qui lui eût été adressé avec quelque fondement la ruinait tout entière. Aussi avec quelle avidité ses adversaires ne durent-ils pas scruter sa vie! Quelle maligne perspicacité ne durent-ils pas mettre à ce triste travail! Eh bien, je cherche en vain dans tout l'Evangile le moindre vestige d'un pareil reproche. Les frères de Jésus, qui ne croyaient pas en lui, blâment son exaltation, son fanatisme : « Il a un démon, » disent-ils, mais ils sont impuissants à trouver dans tout le passé de leurs relations un seul grief, ce qui eût suffi pourtant à l'arrêter court dans une route où ils le voyaient s'engager avec déplaisir. Les Juifs en sont réduits à lui chercher querelle sur les plus mesquines questions légales; bien plus, ne pouvant le prendre en faute, ils essayent de l'y faire tomber par surprise, rendant ainsi le plus éclatant témoignage à sa sainteté. — Parlerai-je de l'effet produit par la simple apparition de Jésus sur les gardes venus pour l'arrêter ; de la nullité des charges invoquées contre lui devant Caïphe et devant Pilate ; de l'embarras de ses juges qui se renvoient l'un à l'autre la responsabilité d'une mort qu'ils sen-

tent inique? De l'acte symbolique d'un Pilate, si facile d'ordinaire en pareille circonstance, et qui, après avoir cédé aux instances du peuple, se lave les mains en s'écriant : « Je suis net du sang de ce juste? » Je ne voudrais pas trop presser ces faits, car je ne puis méconnaître qu'il s'agit, avant tout, dans le procès de Jésus, non pas de sa sainteté morale, mais de son innocence juridique. Et cependant, Messieurs, pouvez-vous croire que l'impression produite par Jésus, sur ses juges et sur ses bourreaux, ne fût pas autre chose que le malaise éprouvé par toute conscience en présence de la victime d'une injuste condamnation? Ne croyez-vous pas que s'il était un moment où dussent se produire contre Jésus toutes les accusations qui étaient susceptibles de lui être adressées, c'était le moment où celui qui avait ouvertement pardonné les péchés était traîné devant un tribunal religieux pour le crime de s'être appelé le Fils de Dieu? Mais je consens à passer outre. Je relève par contre l'hommage rendu à l'innocence et à la royauté spirituelle de Jésus mourant par le brigand crucifié à ses côtés. Je relève le cri du centenier qui avait présidé à son supplice, et qui s'écria, lorsque Jésus eut remis son esprit aux mains de son Père: « Certainement cet homme était juste, certainement cet homme était Fils de Dieu, » et j'arrive enfin à un témoignage dont nul ne récusera la valeur, à celui de *Judas*. Judas a tout à la fois dans cette matière l'autorité du disciple et celle de l'adversaire. Judas a été admis, comme tous les disciples, dans la familiarité la plus intime de Jésus. Il ne pouvait douter que son maître ne rattachât à sa personne tout le salut de l'humanité ; en un moment donné, pour des raisons dont je n'ai pas à chercher ici la nature, sa soumission devient plus gênée. Son premier attachement pour Jésus fait place dans son cœur à une aigreur mal dissimulée; cette aigreur devient de la haine, et il conçoit le projet de trahir son maître. Dès lors vous représentez-vous quel regard froidement perspicace il dut arrêter sur Jésus? Il n'en vivait pas avec lui dans une familiarité moins grande, et il avait pour lui les yeux d'un traître qui cherche à donner un prétexte à ce qui lui reste de conscience, et qui sait mieux que personne de quel côté il faut chercher ce prétexte. Eh bien, Jésus sort victorieux de ce hideux examen; Judas ne réussit à ébranler, ni aux yeux de personne, ni à ses propres yeux, l'autorité morale que réclamait Jésus, et lorsque la trahison fut consommée, il se tua en s'écriant : « J'ai péché en trahissant le sang innocent ! »

Je ne voudrais pas, Messieurs, tirer de nos prémisses une conclusion qu'elles ne contiendraient pas. Je ne crois pas trop

me hasarder pourtant en affirmant qu'après avoir entendu les témoins que j'ai produits devant vous, il reste acquis pour nous, d'une part, que Jésus demanda nettement à ses contemporains, par toute son attitude, à être jugé à la mesure de l'absolue sainteté, et d'autre part, que la perspicacité de la haine et celle de l'amour s'accordèrent pour la lui attribuer.

Il nous reste à recueillir sur la sainteté de Jésus un dernier témoignage, un témoignage péremptoire et décisif, celui de Jésus lui-même.

Jésus nous a laissé sur sa parfaite sainteté les déclarations les plus positives. J'éprouve quelque scrupule à ranger parmi ces déclarations le défi qu'il adresse à ses adversaires, lorsqu'il leur dit : « Qui de vous me convaincra de péché? » Strictement entendue, cette parole ne s'applique qu'à la vie publique de Jésus et non à l'ensemble de sa vie morale. Vous m'accorderez néanmoins que vous n'entendriez pas sans étonnement, ni même sans scandale, cette parole sortir de la bouche de l'un de nous. Mais comment ne pas reconnaître la conscience la plus absolue de la sainteté morale en des paroles comme celles-ci : « Le Père ne me laisse jamais seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » — « Moi et le Père nous sommes un. » — « Qui m'a vu a vu mon Père. » — « Je suis la vérité et la vie. » — « Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi? »

Nous n'avions pas besoin d'ailleurs de ces affirmations, quelque expresses qu'elles soient, pour reconnaître en Jésus la conscience de la parfaite sainteté; cette conscience éclate d'elle-même dans toute son attitude. Pour mieux nous en rendre compte, supposons un moment que Jésus eût péché, dans la plus faible mesure, et, dans cette hypothèse, considérons son attitude en présence du péché d'autrui. Ce péché excite en lui une horreur profonde ; il sait le reconnaître et le flétrir sous l'apparence de l'honnêteté la plus irréprochable; il en fait l'objet de sa plus profonde compassion, il le pardonne, il offre à tous la vie éternelle qu'il déclare posséder en lui-même ; il promet à ses disciples que tout ce qu'ils demanderont en son nom leur sera accordé ; il est le médiateur et le juge de l'humanité ; — et souvenez-vous, Messieurs, que celui qui parle ainsi est un pécheur et n'a pas lui-même ce qu'il promet si généreusement à d'autres! Je poursuis. — Il fait de la repentance la condition première de toute vie religieuse, et lui-même ne s'est jamais repenti. Oui, lui qui loue la prière du péager, il ne l'a jamais faite. Il voit la mort approcher sans éprouver le moindre remords ; à Gethsémané, au plus fort de son agonie, à l'heure où d'ordinaire revient le souvenir des plus lointains péchés de l'enfance, il demandera à

Dieu d'éloigner de ses lèvres la coupe amère de la mort et reprochera à ses disciples leur lâcheté, mais il n'implorera pas d'un soupir le pardon de son père ; sur la croix enfin, au moment d'entrer dans la sombre vallée, il demandera pardon pour ses bourreaux, il pardonnera lui-même ses péchés au brigand crucifié à ses côtés, mais il mourra sans avoir jeté vers le ciel le moindre cri de repentance. — Je m'arrête, Messieurs, et je vous demande si vous avez le courage de poursuivre plus longtemps une pareille hypothèse ; je vous demande s'il vous serait possible d'honorer seulement un héros tel que celui que je viens de vous dépeindre, je vous demande si pour vous, dans cette hypothèse, le véritable héros de l'Evangile serait encore Jésus, et s'il ne serait pas bien plutôt ce péager qui ne pense point à juger le monde, qui n'a pardonné les péchés de personne, mais qui du moins a pleuré sur sa propre misère?

Messieurs, je crois inutile d'aller plus loin ; je n'essayerai pas de vous montrer, comme je pourrais le faire, que si Jésus ne possède pas la sainteté parfaite, il faut renoncer à concevoir son caractère, et nous n'avons plus devant nous qu'un être chimérique. Il me suffit pleinement, je crois, d'avoir fait ressortir, et par des considérations empruntées au fond essentiel et commun de nos documents évangéliques, qu'avec la sainteté de Jésus devrait s'évanouir la confiance qu'il nous inspire, et s'ébranler jusqu'à l'estime que nous voudrions lui porter.

J'ajouterai, Messieurs, et ce sera la conclusion de mon travail, que si Christ n'a pas possédé la sainteté parfaite, il ne reste pas pierre sur pierre du christianisme.

Si Jésus n'est pas parfaitement saint, il porte en lui avec son péché un germe de mort ; il mourra, sa mort ne sera plus cette humiliation suprême offerte librement par le juste au nom des injustes et dont s'est nourrie en définitive, depuis dix-huit siècles, quelle que soit la formule dont elle l'ait revêtue, la foi de l'Eglise. Son tombeau ne s'ouvrira point et la mort reste après Jésus aussi satisfaite, aussi triomphante que par le passé. Si Jésus n'est pas parfaitement saint, nous n'avons plus le droit de parler de ce second Adam, dont l'obéissance aurait mis au nom de l'humanité comme une rature sublime sur la révolte du premier. Nous n'avons plus le droit de dire que Jésus a vécu d'une vie divine. Qu'est-ce, je vous le demande, que la vie de Dieu sous sa forme humaine, si elle n'est pas au moins la sainteté? — Oui, si Christ n'est pas parfaitement saint, nous nous faisons un devoir de conscience de passer dans le camp de ces Juifs qui taxaient de blasphémateur celui qui avait osé dire une

parole telle que celle-ci : « Celui qui m'a vu a vu mon père. »

Si Jésus n'est pas parfaitement saint, il n'est plus notre modèle; c'est blasphémer à l'idéal moral que de le présenter comme tel; il ne domine plus absolument notre vie morale, il n'y a pas de raison pour que sur quelque point l'un d'entre nous ne lui soit pas ou ne lui devienne pas un jour supérieur. Ainsi croulent comme d'elles-mêmes toutes les promesses du Christ sur l'avenir et le triomphe de son royaume; Christ ne dispose plus de l'éternité et nous demeurons sans espérance. Si Christ n'est pas parfaitement saint, le christianisme n'est plus qu'une philosophie et la plus pauvre de toutes les philosophies; car à la différence de tous les systèmes, qui respectent au moins la conscience humaine, le système chrétien tendrait à substituer à l'autorité de cette conscience celle d'une créature qui n'en aurait pas satisfait toutes les exigences!

Voilà, Messieurs, tout ce qui croule avec la sainteté de Jésus. Osons le dire, quelque prix qu'il nous en coûte. Mais n'en déclarons pas moins tout ce qui subsiste avec elle. N'osons pas moins dire à ceux de nos contemporains qui, après avoir élagué sans pitié du vieil arbre de la parabole de nobles branches sous l'ombrage desquelles ont grandi des générations, ont senti la cognée leur tomber des mains au moment où ils allaient frapper au tronc lui-même, n'osons pas moins leur dire : Béni soit le Dieu qui a arrêté votre bras; béni soit-il, car vous n'avez rien perdu, vous pouvez tout retrouver; il reste assez de séve au tronc séculaire pour qu'il en puisse jaillir de nouveau ce que vous lui avez enlevé. — Jésus est saint, — vous ne pouvez en rester là. Au sein de l'humanité souillée est apparue dans une vie humaine la sainteté parfaite! C'est donc que Dieu est intervenu dans l'histoire pour le salut de l'humanité, c'est donc que, s'il y a une nature, il y a aussi une grâce, c'est-à-dire un ordre surnaturel. Jésus est saint, — il faut donc qu'il soit venu d'en haut; on juge de l'arbre par ses fruits; il faudrait ne pas avoir regardé l'humanité tombée pour affirmer que Jésus en est le fruit naturel venu en sa saison. Jésus est saint, — c'est donc qu'il ne pouvait pas souffrir et mourir; c'est donc que, s'il a souffert et s'il est mort, il l'a fait en notre nom. Jésus est saint, — c'est donc qu'il ne pourra pas rester au sépulcre, c'est donc que, l'acte suprême de l'humiliation accompli, il devra se relever d'entre les morts et nous en relever avec lui. C'est donc que l'humanité lui appartient, puisqu'il a fait l'œuvre de l'humanité, c'est donc qu'il règne sur elle, et de quel nom appellerons-nous celui qui règne sur l'humanité, si ce n'est du nom du Dieu saint?

ROGER HOLLARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Histoire nationale de France, d'après les documents originaux, par M. *Amédée Gouet*. Paris, Pagnerre, libraire-éditeur.

Nous avons sous les yeux les deux premiers volumes d'une nouvelle histoire de France. Ce n'est pas sans un vif intérêt et sans un orgueil bien légitime que nous voyons paraître soit des récits détachés de l'histoire nationale de notre patrie, soit surtout des œuvres longues, étudiées, complètes, embrassant dans plusieurs volumes la vie tout entière de la nation française. Ne nous récrions pas contre la multiplicité de ces productions; n'allons pas prétendre que l'on ait suffisamment écrit sur notre peuple et que rien de bien nouveau ne puisse paraître maintenant. A ceux qui accusent les historiens de faire voir le jour à un trop grand nombre d'œuvres, nous répondrons que, tout bien examiné, si l'on a beaucoup écrit sur certaines périodes et certains moments de l'histoire, les monuments embrassant la vie tout entière de la nation sont plus rares et que le besoin d'en posséder d'autres se fait vivement sentir. Aux esprits superficiels qui trouvent dédaigneusement que rien de neuf ne peut se rencontrer, répondons que si d'un côté il n'y a rien de nouveau sous le soleil, de l'autre les sujets à étudier peuvent être tournés sous toutes leurs différentes faces, et nous montrer des choses inconnues jusqu'à nos jours. L'historien ne fait-il pas le même travail que le savant qui, penché sur son microscope, ne se lasse pas de chercher et de découvrir dans l'objet de son étude des choses toujours nouvelles, qui le remplissent d'une admiration sans cesse renaissante? Oui, sans doute. L'histoire n'est pas seulement le récit plus ou moins bien fait des événements qui ont traversé la vie d'un peuple; ce n'est pas seulement le récit des actions bonnes ou mauvaises de tel ou tel homme dont on dit qu'il a été à la tête de son siècle; non pas: l'histoire doit être avant tout une étude consciencieuse de l'homme et du cœur humain; l'historien doit être avant tout non pas un simple narrateur, mais un explorateur hardi qui, tout en racontant la vie des nations, nous fasse toucher du doigt leurs vertus et leurs vices et qui, en nous faisant participer à cette vie, nous apprenne

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

à aimer notre prochain, que nous l'envisagions comme peuple ou que nous l'étudiions comme individualité.

Avouons-le à la honte de notre époque, ou pour être plus juste à notre propre honte (pourquoi toujours maltraiter notre époque?), avouons-le, disons-nous, l'historien ne se montre pas toujours fort consciencieux dans sa manière de présenter les événements et les hommes. Pour tout dire, il n'y a bien souvent pas assez de travail, ni assez de sérieux dans une œuvre, dont l'importance est plus grande, nous semble-t-il, pour le progrès de notre temps que toutes les mauvaises productions littéraires au moyen desquelles on veut faire notre éducation. Le sérieux dans l'histoire, c'est-à-dire le sérieux dans les recherches et dans les appréciations, telle est la première loi que doit s'imposer celui qui veut mériter le vrai nom d'historien. De nos jours, nous semble-t-il, on en agit souvent avec l'histoire comme avec les affaires de commerce et d'intérêt; on brûle le pavé; on court à toutes brides dans un chemin hérissé d'obstacles, sans en tenir nul compte et sans s'apercevoir qu'au bout du chemin est le précipice. Certes, c'est un triste historien celui qui ne prend pas son rôle au sérieux, et qui regarde le public parmi lequel il lance son ouvrage comme un de ces pères de famille dont le Scapin de Molière fait la victime de ses fourberies. Mais aussi ce public trompé et abusé ne peut-il pas répéter à l'auteur ces mots qui ont passé en proverbe : Qu'allais-tu faire dans cette galère? Oui, certes; autant l'histoire est un champ vaste et beau à parcourir lorsque l'historien s'y engage avec sérieux, autant cette même étude est une galère pour celui qui n'avance dans sa route qu'en tâtonnant et sans avoir devant lui ce guide infaillible de la vérité sans lequel il ne peut accomplir son voyage. C'est là sa colonne de nuée à travers les aspérités de la route.

Nous devons rendre aux historiens modernes cette justice que, de plus en plus, tous leurs efforts tendent à rendre l'histoire populaire et vraiment populaire. Nous disons vraiment populaire, parce que cette expression a été prise dans des sens bien différents. Le peuple est un enfant, a-t-on dit, il faut le traiter comme un enfant, c'est-à-dire avec ménagement, ne pas lui donner trop de cette nourriture intellectuelle qui pourrait lui faire croire que son intelligence vaut bien celle des classes supérieures; la viande aux forts, le lait aux faibles. Or, qu'est-ce que cette viande, qu'est-ce que ce lait? A mesure que l'enfant grandit et se fortifie de toutes manières, son éducateur change le mode d'instruction jusqu'alors adopté; au lait, nourriture de l'enfance, succède la chair, nourriture plus forte; aux premiers éléments, bien ménagés et soigneusement triés de sa première instruction, succèdent des éléments plus solides, non plus choisis et triés, mais formant un tout, un ensemble complet. Dans le champ de l'histoire, le triage dont nous avons parlé se pratique sur une vaste échelle. Est-ce un bien? Nous avons vu souvent paraître de nombreux recueils de récits historiques arrangés pour les enfants; non-seu-

lement les faits étaient choisis, mais de plus changés, arrangés selon un goût plus moral et plus pur, sans doute, mais non selon la vérité. Nous avons eu l'histoire arrangée pour les enfants, de manière à leur cacher un grand nombre de faits, sur lesquels leur jeune intelligence aurait pu s'arrêter et se poser certaines questions embarrassantes pour les éducateurs. Donc, c'est bien entendu, le lait aux faibles, la viande aux forts.

Mais le peuple n'est plus un enfant; depuis longtemps il réclame à grands cris cette nourriture forte et abondante que parfois on fait mine de lui donner et qu'on a trop peur de lui faire goûter. Pourquoi l'historien chercherait-il à arranger l'histoire pour le peuple, à l'arranger, dirons-nous, en faussant les hommes et les faits; pourquoi lui cacherait-il certains événements; pourquoi ne le mêlerait-il pas à toutes ses recherches, et ne l'intéresserait-il pas à ses travaux les plus difficiles? Ne croyons pas que ce ne soient que des mots grossiers que désirent dans l'ordre intellectuel les classes inférieures de la société. Grâces à Dieu, dans cet ordre-là, les barrières tendent à disparaître, et la nourriture forte est accordée à tous, riches et pauvres, savants et ignorants. Nous dirons donc pour conclure que l'histoire vraiment populaire sera l'histoire impartiale, vraie, sérieuse; ce sera celle qui montrera au peuple, ses droits et ses devoirs sans doute, mais qui lui apprendra aussi à faire tous ses efforts pour arriver à se rapprocher des autres, à travailler au bien commun, à haïr l'injustice, à aimer ce qui est grand et beau où qu'il se rencontre. L'histoire est une leçon pour tous. Heureux ceux qui savent en profiter.

Si nous avons insisté sur ce caractère du sérieux et des recherches approfondies dans l'histoire, c'est que l'œuvre de M. Amédée Gouet nous paraît empreinte de ce cachet de vérité qui fait reconnaître et apprécier un auteur. M. Gouet est historien dans toute l'étendue du terme; il écrit avec force, netteté et vérité. Son œuvre n'est pas faite dans le but d'être lue comme on lit par exemple les *Girondins* ou l'*Histoire d'Angleterre*, par Macaulay; disons-le, elle n'a pas dans son style le charme entraînant des deux ouvrages que nous venons de citer. Là n'est pas le but de M. Gouet. Ce qu'il veut avant tout, c'est de laisser un monument historique capable d'instruire, capable de faire réfléchir, capable surtout d'être utile, et utile de la manière la plus pratique; il a bien réussi. M. Gouet, en écrivain consciencieux, en historien digne de ce nom, a fait pour son œuvre des recherches considérables; il n'avance rien sans prouver au moyen d'une étude approfondie des documents originaux. C'est là ce que tout historien devrait faire, sans doute, mais ce n'est pas là ce que tous se donnent la peine de faire, préférant s'appuyer sur la tradition et sur des légendes qui ne sont pour l'histoire qu'une base bien fragile. Avec MM. Henri Martin et Michelet, M. Gouet a compris qu'il faut à l'historien une autre base, celle des documents originaux

qui puissent lui servir de pièces justificatives dans le travail qu'il a entrepris.

Les deux volumes de M. Gouet comprennent l'histoire nationale de France à partir de son origine jusqu'au départ de saint Louis pour la croisade (1248). Une grande clarté règne dans cette œuvre, grâce à une division juste et naturelle. A la suite de l'auteur, nous traversons avec un intérêt croissant les différentes périodes contenues dans ces deux premiers volumes. Un souffle de vrai patriotisme se fait sentir dans toute les parties de cet ouvrage. Tout en rendant à César ce qui est dû à César, M. Gouet nous montre l'injustice de la domination romaine dans les Gaules; il fait tomber le prestige sous lequel on a voulu, de nos jours, cacher la plus odieuse tyrannie et les plus affreuses spoliations. Plus tard, lorsque la domination romaine a disparu, lorsque les rois francs dominent et que nous voyons la féodalité se préparer, l'historien sait nous faire pleurer sur le sort du peuple méprisé et foulé aux pieds. Enfin arrive la féodalité, les croisades, puis le commencement des hérésies; là se fait sentir plus qu'ailleurs l'impartialité et l'esprit large et tolérant de l'historien. M. Gouet ne tombe jamais dans la phrase pathétique, ni pleine d'emphase, mais la netteté et la simplicité avec lesquelles il raconte en disent plus que les phrases les plus pompeuses et les plus attendrissantes. Il nous apprend à connaître, à aimer notre pays et notre peuple en nous faisant connaître son origine, ses souffrances, ses luttes héroïques et aussi ses défauts et ses injustices. M. Gouet a fait une bonne œuvre en livrant à la publicité le fruit de ses études, une œuvre solide et patriotique, dont les vrais amis de leur pays lui seront très reconnaissants. En lui disant adieu aujourd'hui, nous devons ajouter que c'est avec impatience que nous attendons la suite de son *Histoire nationale de France*. T. D. P.

Observations sur l'ouvrage de M. Colani, Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps. Par un pasteur de l'Eglise réformée. In-8, 85 pages.

La Personne de Jésus-Christ et les croyances modernes, par le même. In-8, 44 pages.

L'auteur nous dit que ces deux opuscules, et surtout le premier, sont de simples notes qu'il avait consignées en marge de la thèse de M. Colani, au fur et à mesure qu'il la lisait. Les ayant communiquées à quelques amis, ceux-ci lui en ont demandé la publication. Dans le premier, qui renferme quinze observations, il relève les imperfections de la méthode du professeur de Strasbourg, les erreurs dans lesquelles elle le fait tomber, l'étrange façon avec laquelle il traite les portions de saintes Ecritures qui vont à l'encontre de son système, le triage arbitraire qu'il

fait des passages authentiques et de ceux qui ne le sont pas, reprenant cependant ces derniers en sous-œuvre quand les besoins de la cause l'exigent et les hypothèses fort peu solides auxquelles il a recours pour étayer sa thèse.

Le second de ces opuscules contient treize paragraphes qui suivent autant de citations empruntées à la conclusion du même ouvrage, et où le savant professeur expose ses idées sur la personne de Jésus-Christ, idées que la critique actuelle a mises au jour et qui consistent à ne voir dans le Christ qu'un simple homme, qui « s'est frayé sa voie spirituelle comme l'un de nous. » C'est une figure donnée par la raison moderne et dont le tracé impose de sérieux sacrifices, car il faut, ou porter atteinte à la moralité du Seigneur et croire qu'il en a imposé à ses contemporains, en profitant d'une erreur populaire pour assumer le caractère de Messie, ou il faut enlever aux écrivains du Nouveau Testament, et surtout des évangiles, toute espèce de crédibilité. Il faut rayer toutes les phrases qui détonnent, tous les traits qui rompraient l'harmonie de la figure. Il faut écourter, ou corriger les discours de Jésus-Christ, en éliminer toutes les pensées qui l'élèvent au-dessus de l'humanité, lui donnent un horizon céleste, et des connaissances positives dans les choses éternelles, en un mot retrancher l'infini de sa personne, de ses enseignements, et de son œuvre.

Avec cette figure exclusivement humaine, et le système religieux dont elle est le centre, le professeur de Strasbourg espère réveiller et relever la société contemporaine. Il accuse l'orthodoxie de l'ennuyer et de l'endormir avec son Christ sans unité morale, sans unité de conscience, surhumain et insaisissable. Il voit dans l'empressement que l'on témoigne à entendre les prédicateurs libéraux, l'aurore d'un changement heureux et pense que l'avenir appartient à cette conception du christianisme, et qu'elle seule peut régénérer la société. Rien de plus légitime que cette pensée. La religion n'est pas une abstraction de l'esprit, c'est un principe de vie qui doit sanctifier l'individu et assainir le corps social. Quant à nous, nous saluerons avec joie la venue de cette ère, où les hommes, sous l'influence de ce christianisme mieux compris, s'éprendront d'un vif enthousiasme pour le beau moral, et d'un profond attachement pour le devoir, où la vie de famille et les vertus domestiques étendront leur bienfaisant empire sur tous; où l'amour de la vraie liberté, et l'indépendance vis-à-vis de l'opinion publique, des préjugés, et de la mode passionneront les âmes. Et si, de cet horizon un peu étendu, nous dirigeons nos regards sur l'Eglise, nous ajouterons que nous serons heureux de la voir prospérer, grandir et reprendre une nouvelle vie, au contact de cet Evangile régénéré. Au reste, si ce Christ « de chair et d'os » a la vertu que lui suppose le savant professeur, nous nous en apercevrons aux éminentes qualités du jeune clergé élevé sous son influence. Il se distinguera sans doute, par sa foi vivante, par la profondeur de sa vie religieuse, par sa

haute intelligence des choses divines, par son amour des âmes, et par son dévouement à la grande cause du christianisme, et à son triomphe sur la terre. L'œuvre des missions, ainsi que toutes les belles œuvres et les nobles causes auront ses plus vives sympathies. Si tel est le fruit de l'école libérale, nous reconnaîtrons que la nature du christianisme est vraie, et nous nous empresserons de l'adopter, car c'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre.

C. Cailliatte.

Deux Discours, par *Daniel Encontre*. In-8, 45 pages.

C'est avec une profonde édification que nous avons lu ces deux discours. Quoiqu'un demi-siècle ait bientôt passé sur la tombe de celui qui les a prononcés, il semble qu'ils datent d'hier, tant ils ont d'actualité. Quelle vie chrétienne, quel amour pour ces étudiants et pour les âmes dont ils devaient être les conducteurs spirituels! On n'est pas ici en présence d'un froid anatomiste, d'un critique éplucheur, qui a le talent de convertir les infiniment grands en infiniment petits. Dans ces lignes où la beauté de la forme répond à la fidélité du fond, on sent circuler une chaleur de bon aloi. Nous avons surtout remarqué ce vigoureux accent qu'il met sur la sincérité, vertu qui ne doit jamais abandonner le pasteur. Il semble qu'il prévoyait la venue de l'époque où l'on agiterait dans une assemblée de pasteurs cette question qui a été résolue négativement. Les idées religieuses dont le langage reçu était le véhicule étant changées, est-il nécessaire de changer le langage lui-même? Ah! si la sincérité, le parfait accord entre la forme et le fond, entre l'expression et son idée, doit se trouver quelque part, n'est-ce pas dans la chaire chrétienne? Comment parler avec liberté et amour, si le prédicateur use de réticences avec son auditoire? Il n'y a pas de ministère fructueux sans cette vertu. Nous venons un peu tard annoncer la publication de ces deux sermons, mais le temps ne leur a point ôté leur valeur; M. Abric-Encontre a fait une œuvre utile d'en enrichir notre bibliothèque religieuse.

C. Cailliatte.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 mai.

La situation du protestantisme français. — Les conférences pastorales de 1866; *dissolution de la conférence générale. — Les synodes de l'Eglise réformée. — Un arrêt de la cour de cassation. — L'*Illusion libérale, *de M. Louis Veuillot. — L'égalité civile des noirs aux Etats-Unis.*

Chacun sait que le protestantisme français traverse en ce moment une crise d'une importance extrême, et qui touche tout ensemble à ses croyances et à son organisation ecclésiastique. La tendance des deux partis qui le divisent se dessine chaque jour avec plus de netteté. Selon les uns, le protestantisme est une religion qui, en acceptant, sous bénéfice d'inventaire, la grande tradition de l'Eglise chrétienne, reconnaît pour autorité suprême Jésus-Christ et pour règle de sa foi les saintes Ecritures; selon les autres, le protestantisme est l'affirmation de la souveraineté de la conscience individuelle qui, repoussant toute autorité extérieure, prend dans l'Evangile comme ailleurs ce qui lui semble acceptable; de cette double manière de voir découle une double notion de l'Eglise; pour les premiers, l'Eglise est une société religieuse formée autour d'une foi commune, et où l'enseignement du pasteur trouve ses limites naturelles dans cette foi elle-même; pour les autres, l'Eglise est l'assemblage de tous ceux qui sont nés dans le cadre extérieur du protestantisme, et qui tous, au nom de leur souveraineté individuelle, peuvent professer les opinions les plus contradictoires sans qu'aucune limite doive leur être imposée. — Ces deux partis viennent de se rencontrer de nouveau dans les conférences pastorales, et le conflit qui en est résulté exige, par sa gravité exceptionnelle, que nous le racontions sommairement.

Les conférences pastorales dont nous parlons sont des réunions de pasteurs et d'anciens ou membres de consistoires, réunions qui ont lieu chaque année au printemps à l'occasion des anniversaires des diverses sociétés religieuses du protestantisme. Il y en a de deux natures : les conférences *générales* reçoivent dans leur sein tous les représentants des diverses Eglises protestantes de France ou de l'étranger qui veulent bien y assister; les conférences *nationales* ne se composent que de membres des deux Eglises protestantes reconnues par l'Etat : l'Eglise réformée et

celle de la Confession d'Augsbourg [1]. Du reste, ces réunions sont purement officieuses; fondées, les premières, il y a dix-neuf ans, les autres, il y a trente-trois ans, elles devaient servir de terrain commun où les conducteurs des Eglises pourraient s'entretenir des intérêts généraux de leur culte. Elles n'avaient aucune base dogmatique écrite, mais chacun comprenait qu'elles reposaient sur la croyance aux grands faits constitutifs du christianisme.

Malheureusement, depuis quelques années, les conférences avaient vu se reproduire dans leur sein le même spectacle que présente le protestantisme lui-même. L'école critique la plus avancée y avait ses représentants, et l'an dernier cinquante-deux de ses membres s'accordaient à déclarer, dans un manifeste fameux, que la résurrection de Jésus-Christ était un fait douteux ou sans importance religieuse. Cette déclaration a eu dans les diverses Eglises protestantes un grand et triste retentissement; il était impossible qu'elle ne froissât pas douloureusement la conscience chrétienne de l'immense majorité des membres des conférences. Ils n'avaient sans doute pas eu de peine à défendre victorieusement devant ces négations hardies la cause du surnaturel chrétien; mais ils se demandaient de plus en plus s'il était utile de continuer de tels débats, et si les conférences fondées dans un but d'édification mutuelle devaient devenir une arène ouverte aux luttes les plus amères et les plus passionnées; beaucoup d'entre eux déclaraient que, prêts en tout temps à défendre, quand le devoir les y obligerait, leurs convictions religieuses, ils ne pouvaient plus participer à des réunions qui n'avaient ni base commune ni but commun. Les conférences étaient donc menacées dans leur existence même; elles risquaient, par l'abstention de leurs membres les plus fermement attachés à la foi évangélique, de devenir en quelque sorte la propriété du parti radical.

A ce désordre, quel remède apporter? Telle était la préoccupation générale de la majorité des membres qui venaient assister aux conférences de ce printemps. La question se posa d'emblée à l'entrée de la conférence générale qui se réunissait le mardi 10 avril à l'Oratoire du Louvre, et qui comptait 250 membres sur lesquels 180 avaient droit de vote. Un sujet avait été d'avance mis à l'ordre du jour, c'était la *Sainteté de Jésus-Christ;* et le rapporteur déjà désigné, M. le pasteur R. Hollard, devait lire un travail qui paraît aujourd'hui dans la *Revue chrétienne*. Mais on vit clairement que ce sujet allait faire place à un autre. Une proposition, émanant de la droite de l'assemblée, et signée par MM. les pasteurs Abelous, Mettetal, Castel, Duchemin, etc., demandait que « la conférence admît comme base de ses délibérations l'autorité souveraine de saintes Ecritures en matière de foi, et le Symbole des apôtres comme résumé

[1] Un grand nombre de lecteurs de la *Revue chrétienne* étant étrangers au protestantisme, nous croyons qu'il est utile d'entrer dans ces explications.

des faits miraculeux qui y sont contenus. » C'était là précisément cette base religieuse dont on sentait de plus en plus la nécessité, dont l'absence avait permis aux négations les plus extrêmes de se produire dans ces réunions. A coup sûr, on ne pouvait dire qu'elle fût étroite ou exclusive. A moins que l'on ne soutienne que l'Eglise est une école de libres penseurs, il n'est pas un pasteur qui ne soit censé admettre ce que renferme cette proposition. A d'autres époques, il y a dix ou quinze ans par exemple, le parti libéral a toujours déclaré accepter les faits miraculeux énoncés dans le Symbole ; en 1855, M. Martin-Paschoud soutenait, dans les conférences pastorales, que ce Symbole était la seule profession de foi du protestantisme. Il y a plus : nous affirmons que beaucoup de membres de la gauche, à la conférence de cette année, acceptent l'autorité des Ecritures et les faits surnaturels dont le symbole est le résumé.

Cependant, à peine la proposition de la droite eût-elle été présentée que la gauche tout entière la repoussa avec énergie. D'où venait cette attitude? De la prétention nouvelle, de plus en plus régnante au sein du parti radical, de n'admettre aucune base religieuse ni dans des conférences pastorales, ni dans l'Eglise elle-même. « Quand, pour participer à une conférence, vous me demanderiez de signer que deux et deux font quatre, a dit M. A. Coquerel fils, je n'y consentirai jamais. » Cette prétention nous paraît très significative et très digne d'attention. Nous ferons remarquer qu'elle est entièrement nouvelle; c'est la première fois que nous la voyons exposée avec cette netteté. Autrefois, le parti libéral reprochait à l'orthodoxie de donner trop d'importance à tels ou tels dogmes, et de vouloir les imposer à la conscience, mais jamais il n'avait soutenu la thèse étrange qu'une association religieuse ne doit avoir aucune base religieuse. Nous allons plus loin, et nous affirmons que cette prétention nouvelle, si elle est sérieuse, est la négation même de toute société. Suivie jusqu'au bout, elle conduit à l'individualisme le plus effréné, elle fait de l'anarchie un droit et même un devoir. Le bon sens le plus vulgaire reconnaît qu'il n'est pas d'association possible, si ceux qui se réunissent s'interdisent de savoir de quelle base ils partent, et vers quel but ils veulent arriver. Pour employer la comparaison très frappante qu'on nous a donnée, toute réunion d'êtres intelligents repose sur la présomption tacite, mais formelle, que deux et deux font quatre. Comme nous l'avons dit nous-même à la conférence, il serait plus facile d'admettre l'idée d'un congrès de physiciens délibérant sans savoir si les corps ont des propriétés ou si la nature a des lois, que d'admettre qu'une conférence de pasteurs chrétiens fasse abstraction des faits constitutifs du christianisme. Prétendre qu'admettre ces faits, c'est porter atteinte à la liberté d'examen, c'est prétendre qu'un savant nie les droits de l'intelligence quand il accepte la réalité des phénomènes que la nature livre à son observation. Nous ferions injure à la raison de nos adversaires, si nous supposions qu'ils acceptent sérieusement, avec toutes ses conséquences, cette thèse

vraiment monstrueuse. Nous croyons qu'ils s'en sont servis comme d'une arme de guerre qui a éclaté dans leurs mains. Si le parti radical ne veut accepter aucune base religieuse quelconque, c'est qu'il ne peut rien affirmer sans se désunir, et que l'union à tout prix est aujourd'hui son mot d'ordre. Comment pourrait-il s'unir dans une affirmation quelconque, puisque plusieurs de ses membres, auxquels il veut laisser dans l'Eglise une place légitime, nient la sainteté du Christ ou repoussent la notion théiste de la création? Dans une telle situation, le silence est la meilleure politique, le rejet de toute base religieuse est le plus habile des expédients. Or, cet expédient, le parti libéral en fait un droit, il l'élève à la hauteur d'un principe. Ce principe, il l'impose à plusieurs de ses membres qui seuls, vis-à-vis de leur conscience, ne l'accepteraient pas un moment, mais qui ont dû l'accepter à Paris, pour éviter « la désunion du parti libéral. » Cela est logique; mais, quand on subit de telles conséquences, on perd le droit de parler des droits sacrés de la conscience individuelle, car on n'est et on ne veut être qu'un parti.

Telle était cependant la position que les orateurs de la gauche voulaient faire à la conférence; ils prétendaient, au nom de la liberté individuelle, l'enfermer dans l'impossibilité de se donner aucune base religieuse. Nous avons vu avec regret un homme de cœur et de talent, M. le doyen Jalabert, soutenir cette thèse singulière. On lui a répondu avec infiniment de raison qu'une assemblée est toujours libre d'affirmer ce qu'elle est et ce qu'elle veut être, et que lui dénier le droit, c'est attenter à sa liberté. Ce côté juridique de la question une fois résolu, la discussion a porté sur la nature même de la base religieuse que la droite désirait adopter. On a beaucoup parlé des points obscurs du Symbole des apôtres; mais on n'a pas eu de peine à répondre que si tels articles, par exemple : la descente du Christ aux enfers, la résurrection de la chair, ou la rémission des péchés, pouvaient être loyalement entendus dans deux sens, le sens catholique ou le sens que les Eglises de la Réformation leur ont donné, il ne pouvait y avoir aucune équivoque sur tout le reste, et que la conscience publique ne s'y tromperait pas.

Ces discussions avaient pris trois jours entiers. Sauf quelques incidents pénibles[1], elles avaient été sérieuses, quoique vives et ardentes. L'immense majorité de l'assemblée désirait l'adoption de la base religieuse qui lui était présentée. Elle pouvait donc la voter, et ce vote eût forcément entraîné la retraite des membres de la gauche. Mais un tel vote eût

[1] Nous devons en relever un. Dans un de ses discours, M. Coquerel fils a dit : « Je ne veux pas savoir si, en nous donnant le nom de *radicaux*, nos adversaires ne veulent pas nous désigner au pouvoir en nous assimilant à un parti politique. » Des protestations énergiques ont couvert la voix de l'orateur. Cette insinuation de M. Coquerel fils est d'autant plus étrange qu'aucun fait ne la justifie; on ne saurait juger trop sévèrement de pareils procédés de discussion. Si nous donnons au parti de M. Coquerel le nom de *radical*, c'est parce que ce parti s'attaque à la *racine* même du christianisme révélé; il ne nous plaît pas de lui laisser s'arroger le nom de libéral,

pu paraître une mesure exclusive, et on n'eût pas manqué de dire qu'il était obtenu par surprise, puisque la discussion relative à cet article de foi n'avait point été publiquement annoncée avant l'ouverture de la conférence. A cette raison de convenance s'en ajoutait une autre de justice. Il semblait à plusieurs membres de l'assemblée, parmi lesquels nous nous rangeons nous-même, que puisque tous ceux qui participaient à la conférence y étaient entrés jusqu'ici par la porte de la liberté, c'était par la porte de la liberté qu'ils devaient tous en sortir; tel fut le sentiment qui nous porta à présenter, de concert avec M. de Pressensé, le vendredi 13 avril, une proposition concluant à la dissolution de la conférence. Mieux valait, en effet, selon nous, la dissoudre que de la continuer sur le même pied. Les considérants qui accompagnaient cette proposition n'avaient rien de blessant pour la gauche; ils constataient simplement que, vu l'absence de toute base religieuse, les délibérations de la conférence tendaient de plus en plus à devenir stériles, amères et passionnées, ce que personne ne pouvait nier. Cette proposition, dont plusieurs membres de la droite avaient eu l'idée en même temps que nous, appuyée par un discours éloquent de M. de Pressensé, et combattue sans succès, mais dans un langage digne et modéré, par M. le professeur Munier, de Genève, a été adoptée à l'énorme majorité de 162 voix[1]. La conférence générale s'est donc immédiatement dissoute, et deux heures après, les membres de la majorité la reconstituaient en adoptant la base religieuse qui leur avait été présentée. Telle fut la conclusion de ce mémorable débat qui marquera dans l'histoire du protestantisme français.

Le lendemain se réunissait la conférence nationale. Dès sa première séance, la même question qui avait occupé la conférence générale lui était soumise, mais le terrain était différent. Tous les pasteurs des deux Eglises protestantes officielles de France sont tenus d'accepter le Symbole qu'ils lisent chaque dimanche; la conférence, partant de ce fait, a voté à une

qui nous appartient plus qu'à lui, car ce n'est pas nous qui consentirions jamais à laisser l'Eglise gouvernée par une commission administrative nommée en grande partie par le gouvernement. — Quant à la liberté de conscience, et même à la liberté politique, nous croyons que les chrétiens évangéliques ont su, en France, en Suisse, comme en Angleterre, et aux Etats-Unis, prouver qu'ils pouvaient donner à ces saintes causes leur cœur et au besoin leur vie.

[1] Le soir même du vote, dans la séance publique de l'*Union protestante libérale*, M. le pasteur Coquerel père, se laissant emporter à une violence de langage que ses cheveux blancs nous empêchent seuls de qualifier de son vrai nom, n'a pas craint d'appeler *expédient jésuitique* notre proposition et le vote qui l'a suivie. C'est la première fois qu'une telle injure est employée dans le cours de nos polémiques, et cette injure est appliquée à une mesure que l'esprit de justice et de respect mutuel a seul inspirée. Nous plaignons profondément les hommes et les causes qui recourent à de semblables procédés; nous savons que les paroles de M. Coquerel ont été sévèrement jugées par plusieurs membres de la gauche, qui se sont plu au contraire à rendre hommage « au caractère élevé et conciliant de notre proposition. » Pourquoi alors ces honorables adversaires ont-ils laissé passer sans protestation ces déplorables paroles? C'était le cas de se rappeler qu'au-dessus de l'esprit de parti la vérité conserve tous ses droits. Ecouter sans mot dire une inculpation publique que l'on sait calomnieuse, n'est-ce pas s'en rendre solidaire, n'est-ce pas perdre le droit d'accuser ses adversaires d'injustice et d'aveuglement?

grande majorité la base dogmatique qui lui était proposée, et par ce vote même, les membres de la minorité s'en sont trouvés exclus[1]. Ils se sont réunis aussitôt et ont formé une conférence qui prend le titre de *fraternelle*. Cette séparation, qui devenait de plus en plus inévitable, est donc un fait accompli; nous ne pouvons pas la regretter; elle rend la situation des deux partis opposés plus nette et plus franche, elle fait avancer d'un pas la solution de la question protestante. Nous sommes convaincu qu'il est dans l'intérêt du parti de la gauche de se trouver seul vis-à-vis de lui-même; les éléments chrétiens qui s'y mêlent s'affirmeront nécessairement en face des négations extrêmes, et n'hésiteront pas à secouer le joug d'une solidarité qui les annule; et, quant aux radicaux, on verra bientôt le néant de leur pensée et leur incapacité complète de constituer un culte quelconque, le jour où, selon la juste image de M. de Pressensé, l'Eglise ne les couvrira plus du pan de son manteau royal.

Au reste, la situation de l'Eglise réformée ne peut pas tarder à être modifiée; il paraît certain que le gouvernement consent à lui accorder prochainement son synode national; c'est là une grande et bonne nouvelle dont se féliciteront tous les amis de la liberté religieuse et du gouvernement de l'Eglise par elle-même.

Nous regrettons d'avoir à enregistrer un fait qui produit dans le public une tout autre impression. On sait qu'un protestant de Sainte-Foy avait été condamné par le tribunal correctionnel de sa ville natale à 1 franc d'amende, pour avoir charroyé des planches le jour de la Toussaint; la Cour de cassation vient de confirmer ce jugement, malgré une très habile plaidoirie de M. Alfred Monod. Il demeure donc établi qu'en France on ne peut charroyer des planches ni le dimanche ni aucun autre jour férié. Nous en prenons bonne note et nous avons besoin de nous souvenir qu'il est défendu de toucher à la chose jugée pour nous épargner à ce sujet tout commentaire.

Le parti libéral catholique, qui compte en France un journal, le *Correspondant*, et quelques écrivains qui ne sont pas absolument sans mérite, tels que le père Lacordaire, MM. de Montalembert, de Falloux, Cochin, l'archevêque de Paris, l'évêque d'Orléans, le père Hyacinthe, etc., vient, au dire d'une feuille ultramontaine, de recevoir son coup de grâce par la publication d'une brochure de M. Louis Veuillot, intitulée l'*Illusion libérale*. On sait que M. L. Veuillot n'hésite guère à formuler sa pensée. Celle qu'il développe dans ce curieux travail est le droit absolu de l'Eglise de faire usage de la force. « Le pouvoir, dit-il, est dans l'obligation de confesser lui-même la vérité, et de la défendre par la force que la société lui met dans les mains. » M. Veuillot affirme avoir pour lui

[1] On nous assure qu'un certain nombre de membres de la conférence nationale inclinaient à la dissolution de l'assemblée, mais qu'ayant appris la manière dont M. Coquerel père avait qualifié cette mesure, la veille au soir, ils ont renoncé à suivre l'exemple que leur avait donné la conférence générale.

l'autorité des papes, ce que nous lui concédons sans peine, celle des pères, ce qui demande vérification, surtout pour ceux qui précèdent Augustin, enfin celle de l'Ecriture, ce qui devient plus qu'étrange. Nous avons cherché les textes invoqués par M. Veuillot. Ce n'est pas assurément celui-ci : « Celui qui frappera de l'épée périra par l'épée, » adressé au prince des apôtres, ni cet autre : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ni ce troisième : « Les rois des nations les maîtrisent; il ne doit point en être ainsi parmi vous, » ni tant d'autres dont le sens serait par trop rébarbatif à l'exégèse ultramontaine. M. Louis Veuillot en a découvert un nouveau que je vous donne en mille. Ecoutez plutôt : « Il appartient à la force de procurer l'accomplissement de cet ordre divin donné à Pierre, déjà investi du principat : « Lève-toi, tue et mange, » c'est-à-dire, suivant l'interprétation des pères : « Tue l'erreur qui est la mort et trans« forme-la en la lumière qui est la vie. » Que vous semble de cette exégèse? Dieu commande à Pierre de manger des aliments, jusque-là regardés comme impurs par les juifs, pour bien marquer qu'il n'y aura plus désormais ni gentils ni juifs; vous n'aviez vu là que le signe de l'abaissement des barrières qui fermaient aux païens l'entrée du royaume de Dieu; vous n'aviez pas compris le sens sublime de cette vision. « Lève-toi, tue! » cela veut dire qu'il faut tuer l'erreur. Fort bien, mais pourquoi ne pas achever? « Tue et mange. » Que faites-vous de cet ordre-là? Un peu de cannibalisme ne gâterait rien à l'affaire, et le papier en supporte bien d'autres. Ah! si le parti libéral catholique n'avait pas d'autre adversaire à craindre que M. Veuillot et son exégèse, nous serions fort rassuré sur son avenir; mais ne l'oubliez pas, vous qui souriez de ces choses, la cour de Rome est là; ce que dit M. Veuillot, elle ne le répudiera pas, soyez-en sûrs; demandez plutôt aux révérends pères jésuites, rédacteurs de la *Civitta catholica*, qui chaque jour soutiennent la même thèse que l'ancien rédacteur de l'*Univers*, et auxquels le saint-père vient d'octroyer tout récemment ses meilleures bénédictions. Avouez que nous ne sommes pas bien endurci quand nous refusons de croire à une alliance sincère du catholicisme officiel et de la liberté.

C'est avec une bien vive satisfaction que nous avons appris que, malgré le *veto* du président Johnson, le sénat et la chambre des représentants des Etats-Unis viennent d'adopter le *civil rights' bill*. Cette loi assure aux nègres l'égalité civile, et met fin pour jamais à ces codes noirs qui ont si longtemps déshonoré la législation des Etats du Sud. Il y a donc là une grande victoire au profit de l'humanité. Nous avions lu les objections que le président faisait à ce bill, et nous avions été frappé de leur faiblesse. Que penser par exemple de la crainte éprouvée par M. Johnson d'assurer les droits de citoyen aux *bohémiens* (*gypsies*), qui bénéficieront, paraît-il, de la loi nouvelle? Peut-on sérieusement faire peser une telle considération dans la balance où sont placés les droits les plus sacrés de quatre millions d'affranchis? Une seule des raisons invoquées par M. John-

son nous a paru sérieuse, c'est la crainte d'abuser de son pouvoir présidentiel en intervenant dans les droits des Etats particuliers. Un tel scrupule est si extraordinaire chez ceux qui gouvernent, qu'il faut le noter pour la rareté du fait. En France, nous aurions été plus expéditifs. Aurions-nous en réalité mieux servi les intérêts de l'humanité et de la liberté? Pour nous, quelque faible que soit notre sympathie pour la personne de M. Johnson, nous ne pouvons contempler sans admiration ce spectacle du premier magistrat d'une république disant à un immense parti qui vient de vaincre, et qui est encore tout enivré de sa victoire: « Au nom de la loi, dans l'intérêt des vaincus, je t'arrête, » et ne cédant que devant le vote pacifique du congrès. Ce *veto*, imposé par un homme désarmé à un peuple frémissant, et cependant religieusement accueilli et obéi jusqu'à ce que, par des voies légales, la volonté de la nation ait pu se faire connaître, est la meilleure preuve de la puissance du droit aux Etats-Unis. Heureux les peuples qui savent s'imposer ces sages lenteurs, et qui n'arrivent au progrès que par les voies légitimes! Ils n'ont à craindre ni ces honteux reculs, ni ces paniques prolongées dont toutes nos révolutions ont été suivies; c'est sur des assises de granit qu'ils élèvent l'édifice de leur grandeur et de leur prospérité.

Eug. Bersier.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE RELIGIEUSE

LES APOTRES, par Ernest Renan.

(suite et fin [1].)

III.

Sur la question du surnaturel, M. Renan n'a rien ajouté de nouveau. C'est toujours la même négation superbe et tranchante et au fond la même fin de non-recevoir. « Une règle absolue de la critique, dit-il, c'est de ne pas donner place dans le récit historique à des circonstances miraculeuses. C'est à celui qui affirme une proposition de la prouver. Celui devant qui on l'affirme n'a qu'une seule chose à faire, attendre la preuve et y céder, si elle est bonne. On serait venu sommer Buffon de donner une place dans son histoire naturelle aux sirènes et aux centaures, Buffon aurait répondu : « Montrez-moi un spécimen de ces êtres, et je les admettrai ; jusque-là ils n'existent pas pour moi. — Mais prouvez qu'ils n'existent pas. C'est à vous de prouver qu'ils existent. » L'argumentation de M. Renan porterait s'il pouvait assimiler le surnaturel chrétien aux fables grossières qu'il rappelle. La croyance aux sirènes et aux centaures n'a pas eu d'effet sensible dans l'histoire de l'humanité ; elle n'y a pas laissé de trace. La foi aux miracles évangéliques a renouvelé le monde ; c'est à vous d'expliquer comment elle l'a pu, si elle repose sur l'illusion pure. Dans le premier cas, tout est simple, nulle difficulté ne se présente à l'esprit. Dans le second cas, on est en présence d'un fait considérable, le plus étonnant de l'histoire. C'est à vous de prouver comment une telle transformation remonte à

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 mai 1866.

une hallucination. Votre situation n'est pas si commode que vous le prétendez, ni celle des chrétiens si ridicule; il suffit pour s'en convaincre, de constater à quelles explications dérisoires vous devez avoir recours. J'aimerais autant croire aux centaures et aux sirènes, que d'adopter une pareille philosophie de l'histoire.

M. Renan, fidèle à la tendance positiviste de notre époque, n'élève pas un instant la question du surnaturel à sa hauteur véritable. Il ne veut voir dans le surnaturel que le fait merveilleux, le prodige; il demande de nouveau qu'on accomplisse un miracle sous ses yeux ou devant un corps savant, et comme on ne lui sert pas un prodige à son commandement, il déclare qu'il n'y en a jamais eu. Il n'est pas possible de rapetisser plus misérablement le problème. M. Renan ignore sans doute que, dans la donnée chrétienne, le prodige n'est que l'enveloppe du miracle, que le miracle est avant tout une manifestation de l'amour divin qui se rattache à un vaste ensemble, à un plan de réhabilitation et de salut pour l'humanité et que son point de départ est une libre intervention de la puissance souveraine pour relever une race déchue. Dieu a-t-il, oui ou non, le droit de rompre la chaîne serrée des causes et des effets naturels et de poser dans l'histoire un commencement nouveau? Est-il placé au-dessus ou au-dessous des lois de la création? En d'autres termes, est-il oui ou non le créateur, ou bien ce nom sacré n'est-il qu'un mot lourd et suranné, désignant le vague infini où naissent et disparaissent tous les êtres? S'il existe un Dieu personnel, distinct de l'univers, la raison ne peut se refuser à admettre qu'il soit indépendant de son œuvre et qu'il en demeure le maître; cela nous suffit pour reconquérir philosophiquement la possibilité du surnaturel. Il ne s'agit plus de porter le débat sur tel ou tel prodige particulier, séparé du plan divin auquel il se rattache et dépouillé de sa signification morale et religieuse; non, il s'agit de savoir si la notion théiste de la divinité n'implique pas sa liberté souveraine et sa souveraine indépendance vis-à-vis des lois naturelles. La question du surnaturel se confond avec la question de Dieu même; elle revient à ceci : y a-t-il un Dieu au sens antique et sincère du mot, ou n'y en a-t-il pas? La réponse de M. Renan est connue, malgré toutes ses précautions et ses finesses de langage; il suffit de rappeler cette fameuse phrase si souvent citée : « Les sciences historiques supposent qu'il n'y a pas d'être libre, supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale, non plus que dans la conduite matérielle de l'univers. » Ainsi donc c'est au nom d'un athéisme parfaitement caractérisé que M. Renan

écarte la notion du surnaturel. Osera-t-il dire que c'est à ceux-là seuls qui croient à l'existence de Dieu, qu'il incombe de fournir la preuve de leur affirmation, tandis que les hommes qui ont renié la foi du genre humain peuvent se renfermer dans la sérénité de leur négation? Au fond, c'est bien ce qu'il pense et la croyance au Dieu personnel lui paraît aussi absurde que la fable des centaures et des sirènes. Mais il est bon qu'on le sache, la croyance aux miracles a tout à gagner à être enveloppée dans la même réprobation que la foi au Dieu vivant.

Que telle soit bien la pensée de notre auteur, c'est ce qui ressort suffisamment de sa réponse à l'une des plus graves objections qu'on lui ait présentées. On a prouvé contre lui l'intervention souveraine de la puissance de Dieu dans l'ordre naturel en rappelant l'apparition dans le monde de l'homme, c'est-à-dire de l'être moral et intelligent. On lui a demandé d'expliquer par le jeu des forces cosmiques cette éclosion de la vie spirituelle que rien ne prépare et n'annonce dans les règnes inférieurs. Il répond à cette objection dans son nouveau livre que l'on ne peut rien conclure d'un fait inexpliqué et que nous ne pouvons aujourd'hui nous transporter dans les conditions d'un monde en ébullition et en formation. Ceci revient à dire que l'homme est le produit des forces cachées et mystérieuses de la nature, qu'il est bien le fils de l'abîme où dorment les germes de tous les êtres, qu'il ne procède point d'une cause libre et morale, et par conséquent que cette cause n'existe pas. Seulement pour établir ce principe premier de la science expérimentale au nom de laquelle l'auteur élimine le surnaturel, il nous demande un acte de foi implicite; car pour admettre que la vie morale et spirituelle est une efflorescence de la vie naturelle, nous devons nous lancer à pleine voile dans l'hypothèse. L'observation nous enseigne qu'une barrière infranchissable sépare, non pas simplement les divers règnes de la nature, mais encore les diverses espèces d'animaux. L'échelle de la vie animale a beau être admirablement graduée, le passage d'un échelon à l'autre ne s'opère jamais par transition, mais elle implique un acte créateur. Que sera-ce donc, quand il s'agira de la vie morale et supérieure? Quand a-t-on vu l'esprit jaillir spontanément de la pierre ou du bois, ou sortir de la combinaison des atomes? Ce serait bien le cas de réunir le corps savant dont M. Renan est si préoccupé. Qu'on multiplie les expériences, qu'on chauffe les cornues, jamais on n'arrivera à en tirer quelque chose qui ressemble même à la vie physique, et l'on voudrait que la nature produise à elle toute seule la vie morale, la conscience, la pensée? Ne sommes-nous pas en droit de dire

à M. Renan : Pour nier le surnaturel, il faudrait établir que la nature produit non-seulement le sucre et le vitriol, mais encore, selon l'expression de M. Taine, la vertu et l'intelligence ! C'est à vous de fournir la preuve, c'est à vous de convoquer toutes les académies scientifiques et de leur demander de faire l'expérience qui vous est nécessaire. Vous nous reprochez de nous réfugier dans des origines obscures pour établir notre foi. L'époque de la formation du christianisme est moins lointaine que cette période chaotique pendant laquelle, selon vous, la vie morale se serait élaborée au brûlant foyer du feu intérieur de la planète. Les ossements desséchés des mastodontes en disent moins sur la production de l'être humain sous les gigantesques fougères du monde primitif que les archives de notre religion sur ses premières luttes et ses premiers triomphes, car notre grand document, ce n'est pas tel ou tel débris informe, c'est l'humanité renouvelée, c'est la société moderne sortant des fanges de l'empire romain au souffle d'une parole nouvelle !

M. Renan insiste : « Il s'est passé dans l'univers, dit-il, à des époques reculées, des phénomènes qui ne se présentent plus, au moins sur la même échelle, dans l'état actuel. » Nous admettons cette distinction entre les diverses phases du développement de l'être, pourvu toutefois qu'il ne s'agisse pas d'une impossibilité aussi radicale que la production de la pensée par la chimie. Nous en convenons, il y a des circonstances particulières qui n'appartiennent qu'à l'origine des choses. Autres sont les conditions de l'enfantement, autres celles de la croissance lente et du développement. Pourquoi le christianisme ne bénéficierait-il pas de cette loi ? il demeure à toujours un grand fait surnaturel ; mais on comprend très bien que le caractère proprement miraculeux ait dû s'accuser bien davantage à ses débuts que dans le cours régulier de son histoire. Il en est du surnaturel chrétien comme d'un fleuve qui près de sa source est un torrent de montagne, tandis que dans la plaine il roule des eaux larges et paisibles entre ses rives fertilisées. De ce que le surnaturel ne se révèle plus sous la forme du prodige, comme il y a dix-huit siècles, on ne peut rien conclure, sinon que la période créatrice a été remplacée par la période de développement. Le surnaturel reparaît tous les jours dans les relations de l'âme avec Dieu et dans cette incessante communication de l'Eglise avec le ciel qui est sa raison d'être. La moindre prière qui demande et qui obtient une grâce divine, le maintient tout entier, mais la source d'où jaillit la vie supérieure des âmes n'a plus besoin d'être creusée de nouveau. Le premier dogme de l'Evangile, la rédemption par l'Homme-Dieu, implique que la mani-

festation par excellence du surnaturel a eu lieu dans le passé. Nous ne pouvons plus en attendre de pareilles dans le présent. Ainsi d'après le principe même formulé par M. Renan, nous avons le droit d'écarter son objection principale. Le surnaturel moral et religieux a dû succéder aux miracles proprement dits. Il est parfaitement compréhensible que ceux-ci aient disparu ou diminué à mesure que l'Eglise s'éloignait de ses origines.

C'est précisément parce que les miracles se rattachent à une œuvre sainte qu'il n'est pas possible de les soumettre à des vérifications purement scientifiques. Jésus-Christ a refusé les signes de sa puissance à ceux qui n'y cherchaient que la satisfaction de leur curiosité. Un miracle qui ne parle qu'aux yeux, ne dit rien au cœur et à la conscience ; à vrai dire, il cesse d'être un miracle, il n'est plus qu'un simple prodige, il n'a plus de caractère moral, il a renié ce qui constitue son essence ; le fait brut est seul resté, l'esprit a disparu ; le surnaturel s'est évanoui dans le merveilleux. Voilà pourquoi le miracle ne s'adresse qu'aux âmes religieuses ; ceux-là seuls s'en étonneront, qui ne veulent pas y reconnaître un acte religieux ; alors qu'est-il, sinon le plus vulgaire charlatanisme? Il s'ensuit que jamais le christianisme, sous peine de se renier lui-même, ne fera valoir ses titres en se pliant à des conditions grossières et dérisoires. Ce qui n'empêche pas qu'il saura bien se faire accepter par les savants qui ne seront pas simplement savants, mais qui uniront les grandes et saintes intuitions d'une conscience droite aux connaissances les plus vastes. Après tout, la folie du surnaturel a su se faire accepter par des hommes qui valaient bien les coryphées du panthéisme. Pascal, Descartes, Newton, Leibnitz et tant d'autres, formeraient une commission scientifique qui ne serait pas trop méprisable, à moins qu'on ne récuse ces grands hommes sous prétexte qu'ils ne se sont pas renfermés dans le champ étroit des faits purement sensibles.

M. Renan tire un grand parti des faux miracles qui abondent dans les religions païennes. Mais un faux miracle ne prouve pas plus contre le surnaturel en soi qu'un mauvais raisonnement contre la raison. Nous convenons très volontiers que dans toutes les religions humaines on retrouve l'instinct et le besoin du surnaturel. Ce fait universel ne prouve-t-il pas que la créature humaine sent instinctivement qu'elle dépend d'un Dieu souverain et libre, et que dans sa détresse elle attend de lui une intervention secourable? Le caractère propre du christianisme est précisément de donner une satisfaction véritable à des besoins profonds et universels, qui en dehors de lui se sont égarés et pervertis. Oui,

l'humanité se sait faible et misérable, elle a conscience de sa chute, elle la confesse par tous ses mythes comme aussi par ses efforts désespérés pour retrouver le beau idéal et le vrai sans nuage qu'elle se souvient d'avoir possédé jadis. Ce sentiment profond et douloureux de la déchéance, qu'aucun système n'a expliqué en dehors du christianisme, est la meilleure réponse à cette vieille objection contre le surnaturel empruntée par M. Renan au déisme glacial, dont il est le premier à se moquer. « Ce que nous nions, dit-il, c'est le miracle à l'état d'exception, ce sont des interventions particulières comme celle d'un horloger qui aurait fait une horloge, fort belle, il est vrai, à laquelle cependant il serait obligé, de temps en temps, de mettre la main pour suppléer à l'insuffisance des rouages. » Le monde moral n'est point une horloge, il n'a rien d'un mécanisme artificiel, précisément parce qu'il est le monde de la liberté. Il en résulte pour lui qu'il peut se détourner du bien et changer son axe. Vous ne voyez que les rouages, et vous oubliez la force motrice qui est le libre arbitre! Une fois que vous l'avez admise, il n'est que trop facile de comprendre que la créature morale ait pu dévier de sa loi et courir à sa perte. Cette possibilité du mal était la condition pour elle du bien supérieur, du bien librement accompli et consacré par un libre choix; mais aussi elle impliquait tous les périls, toutes les chances de l'épreuve ou de la tentation. La tradition chrétienne affirme que dans cette épreuve de la liberté la créature morale a succombé et qu'elle s'est précipitée dans l'abîme, et pour conclure comme elle, il suffit d'entendre la plainte immense qui s'élève du sein de l'humanité, et de voir ses hontes et ses malheurs. Qu'est-ce qui pourra, dans de telles conditions, empêcher le Dieu libre, — s'il existe et s'il a un cœur pour aimer, — de tendre sa main à la race qui va périr? Cette main tendue, c'est le surnaturel, et pour l'écarter, il faut nier tout ensemble Dieu dans le ciel, et la liberté dans l'homme, et placer notre monde et tout ce qu'il renferme sous la loi de fer de la nécessité.

Je ne m'arrête pas à un dernier argument de M. Renan, parce qu'il implique une confusion tellement étrange qu'il suffit de la signaler. « Accordons, si l'on veut, dit-il, que la fondation du christianisme soit un fait unique. Une autre chose absolument unique c'est l'hellénisme, en entendant par ce mot l'idéal de perfection dans la littérature, dans l'art, dans la philosophie que la Grèce a réalisé. » Les triomphes obtenus par la douleur et le martyre au nom d'une religion qui châtie et flagelle tous les instincts naturels du cœur humain, offrent-ils la moindre analogie avec les faciles succès d'une religion charmante qui divinise sous

les formes les plus exquises les tendances du peuple au milieu duquel elle grandit et qui se borne à tailler dans le marbre de Paros l'image même de la Grèce pour la mettre sur l'autel?

IV.

Je ne connais pas de réfutation plus péremptoire du naturalisme de M. Renan que l'explication qu'il nous donne dans son nouveau livre de la fondation de l'Eglise chrétienne et en particulier de la croyance des premiers disciples en la résurrection de Jésus-Christ. Il tombe dans de telles contradictions que la raison se sent constamment blessée et offensée. Il revient aux explications du plat rationalisme que l'on croyait tombées pour jamais sous le ridicule. Il a beau multiplier les retouches, adoucir les teintes, noyer son récit dans une espèce de fluide doré, il ne le sauve pas de la vulgarité ; les tons criards déparent son tableau.

« Les disciples, dit M. Renan, au début de son chapitre sur la résurrection de Jésus, dans les premières heures qui suivirent sa mort, n'avaient aucune espérance arrêtée. Les sentiments dont ils nous font la naïve confidence, supposent même qu'ils croyaient tout fini. » L'auteur ne se donne pas la peine de ménager la transition entre cette assertion en tous points conforme au récit évangélique et une assertion directement contraire. « La mort, ajoute-t-il à la page suivante, est chose si absurde quand elle frappe l'homme de génie ou l'homme d'un grand cœur, que le peuple ne croit pas à la possibilité d'une telle erreur de la nature. Les héros ne meurent pas. Le Maître adoré avait rempli durant des années le petit monde qui se pressait autour de lui de joie et d'espérance. Consentirait-on à le laisser pourrir au tombeau? Non, il avait trop vécu dans ceux qui l'entourèrent pour qu'on n'affirmât, après sa mort, qu'il vivait toujours. » L'auteur abuse ici, au delà de toute permission, du principe hégélien qui fait sortir l'affirmation de la négation. N'admettant pas la réalité de la résurrection, il est forcé, pour nous expliquer une croyance si générale et si puissante au sein de l'Eglise apostolique, d'attribuer aux premiers chrétiens un état d'enthousiasme et d'exaltation qui les prédisposait à devenir visionnaires. Or, il se trouve qu'ils étaient précisément dans l'état contraire, c'est-à-dire abattus et consternés. L'auteur, nous l'avons vu, a été contraint par l'évidence de reconnaître leur prostration morale le lendemain de la crucifixion. Où donc s'est formée cette atmosphère embrasée qui fait éclore les grandes illusions? Où est cet amour

aveugle et ardent qui soulèvera à lui seul la pierre du sépulcre et donnera la réalité et la vie au rêve des disciples? D'après M. Renan, la magie qui a évoqué le fantôme adoré, c'est la passion surexcitée de Marie-Madeleine qui n'a fait que changer de possession ou d'idée fixe. Mais, d'après son propre aveu, ni Marie-Madeleine, ni les autres femmes, ni les disciples ne rêvaient rien au delà de l'heure présente, ils croyaient que tout était fini. Il faut donc renoncer à cette prétendue explication psychologique; la foi à la résurrection ne pouvant pas être attribuée à l'état moral des compagnons de Jésus, l'auteur est forcé de se rabattre sur les circonstances extérieures. C'est ainsi qu'après un grand fracas de mysticité nous en revenons aux plates explications d'un Paulus et d'un Bretschneider.

En effet, je ne crois pas qu'on en ait imaginé de plus misérables. Le point de départ de la révolution religieuse opérée dans le cénacle, c'est le fait qu'on a trouvé le tombeau vide. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de cette circonstance. Deux rencontres ont contribué à jeter Marie-Madeleine dans le ravissement d'esprit qu'elle a su si bien propager. D'abord elle a rencontré au bord du sépulcre un homme vêtu d'un vêtement blanc. C'est assez pour qu'elle ait vu en lui un ange et qu'elle ait entendu tout un discours explicatif sur la résurrection de son maître. Quelques instants après, elle croise un inconnu, peut-être le jardinier, elle s'imagine entendre de ses lèvres un langage mystique et touchant, et elle s'en va publier qu'elle a vu Jésus. Même aventure arrive aux disciples qui se rendaient le même soir à Emmaüs; ils sont, d'après le récit de l'Evangile, parfaitement convaincus de la mort de leur maître ; néanmoins le fait assez ordinaire d'avoir soupé avec un des voyageurs qu'ils ont rencontré sur la route, leur rappelle les gais repas qu'ils prenaient avec Jésus « quand, sous l'influence d'un vin très noble, il se livrait à d'aimables épanchements. » Ils ne doutent pas un instant qu'ils l'ont vu lui-même. Voici qui est mieux. A Jérusalem, les apôtres réunis dans la chambre haute sont exposés à un violent courant d'air. Ils n'hésitent pas à y reconnaître un signe de l'auguste présence, et le murmure du vent leur apporte cette parole distincte : «Salem. La paix soit avec vous. » Au bord du lac de Tibériade, un poisson sur la braise, leur rappelle l'aliment préféré du Maître, quand ils habitaient avec lui ces bords paisibles. De là à croire qu'il vient de passer près d'eux il n'y a qu'un pas. Pierre entend en songe le tendre et triste appel de celui qu'il a renié. Le sublime dialogue rapporté par saint Jean n'a pas d'autre origine. Toutes les fois que le couchant s'empourpre, on voit se dessiner les

traits du Ressuscité, grâce à la transparence de l'air. Un soir, plus de cinq cents disciples ont la même hallucination. Quelques années plus tard un accès de fièvre en procure une semblable au pharisien Saul de Tarse. Ce cas morbide intéresse tout particulièrement M. Renan, car il nous avertit qu'il a eu un accès analogue à Beyrouth : ce qui donne à penser que si la fièvre avait duré, il aurait continué l'apostolat de Paul. On ne peut s'empêcher de regretter sa prompte guérison, car, puisqu'il devait être conservé aux lettres françaises, il nous aurait au moins épargné ce triste livre. On se souvient de la célèbre explication du miracle de Jonas donnée par le plat rationalisme d'il y a cinquante ans. On faisait descendre le prophète à l'hôtel de *la Baleine*, et y passer paisiblement trois jours. Eh bien, la grande critique de M. Renan, avec ses airs de prêtresse et ses mystiques effusions, loge à la même enseigne, et elle habite, elle aussi, ce fameux hôtel de *la Baleine*.

Il résulte de tout ceci que ces hommes et ces femmes, qui s'imaginaient que tout était fini, ont cru que tout avait recommencé à la suite des circonstances puériles que nous avons rappelées. Rien de plus prosaïque que ces circonstances. Elles appartiennent aux réalités les plus plates, et cependant elles ont suffi pour plonger ces âmes abattues et désespérées dans un état extatique que rien ne préparait. Cet état extatique, ce rêve fait tout éveillé s'est renouvelé chez des centaines de personnes dans les conditions les plus différentes; il a duré des années, il n'a point été suivi du froid réveil du bon sens, même en face de la prison et des supplices, ce rêve dure encore et c'est à lui qu'il faut attribuer tout ce qu'il y a de grand, de noble dans notre monde moderne! Est-ce assez de contradictions? Non, car pour les couronner l'auteur n'hésite pas à expliquer l'enlèvement du cadavre de Jésus par une supercherie indigne qu'il attribue par voie d'insinuation à Marie de Magdala, « l'une de ces touchantes démoniaques, de ces pécheresses converties, » qui sont les vraies fondatrices du christianisme. « La circonstance des linceuls laissés dans le caveau, et du suaire plié soigneusement à part dans un coin, ferait supposer qu'une main de femme s'était glissée là. La conscience féminine, dominée par la passion, est capable des illusions les plus bizarres. Souvent elle est complice de ses propres rêves. Pour amener ces sortes d'incidents considérés comme merveilleux, personne ne trompe délibérément; mais tout le monde, sans y penser, est amené à conniver. Marie de Magdala avait été, selon le langage du temps, « possédée de sept démons. » Il faut tenir « compte en tout ceci du peu de précision d'esprit des femmes d'Orient (précision d'esprit est charmant!),

de leur défaut absolu d'éducation et de la nuance particulière de leur sincérité (qui nous délivrera de la nuance?). La conviction exaltée rend impossible tout retour sur soi-même. Quand on voit le ciel partout, on est amené à se mettre par moments à la place du ciel. Tirons le voile sur ces mystères. Dans les états de crise religieuse, tout étant considéré comme divin, les plus grands effets peuvent sortir des causes les plus mesquines. Nos vieilles cathédrales comptent entre les plus belles choses du monde; on ne peut y entrer sans être en quelque sorte ivre de l'infini. Or, ces splendides merveilles sont presque toujours l'épanouissement de quelque petite supercherie. Eh! qu'importe en définitif, le résultat seul compte en pareille matière. La foi purifie tout! »

Déchirons ce voile artificieux que l'on nous recommande de tirer sur ces mystères; tâchons de voir clair dans ce langage où les mots perdent leur sens naturel, et au travers de ces phrases dressées comme des embûches. Tout ceci revient à dire que la foi à la résurrection est née d'un mensonge. C'est la vieille explication de Reimarus. Seulement Reimarus n'avait pas imaginé de donner pour mobile à ce mensonge un ardent amour. Ce mélange morbide est bien de notre temps. Je rougirais de réfuter une telle explication, car je n'en connais pas de plus injurieuse pour l'humanité. Ainsi donc ce majestueux édifice de l'Eglise qui n'est pas simplement une cathédrale, mais le temple spirituel qui a abrité tant de générations, repose sur un mensonge et une vision! C'est là le roc qui lui a permis de braver tant d'orages. C'est dans le mensonge que les premiers chrétiens ont puisé leur indomptable courage! « Au moment où Mahomet expira, dit M. Renan, Omar sortit de la tente, le sabre à la main, et déclara qu'il abattrait la tête de quiconque oserait dire que le prophète n'était plus. » Singulier rapprochement! ce n'est pas le glaive en main que les apôtres ont proclamé la résurrection de leur Maître; ils l'ont fait sous la hache des bourreaux. Cela crée une légère différence dans les situations.

Il est étrange qu'avec une pareille manière de raisonner on ose appliquer au chrétien le fameux adage : *Credo quia absurdum!* L'absurdité, et j'ajoute l'absurdité immorale, elle est du côté de ceux qui recourent à je ne sais quelle rouerie féminine pour expliquer les victoires de l'Evangile et le renouvellement du monde en se passant de la résurrection du Christ. Marie-Madelaine aurait fait un Dieu comme telle courtisane a fait un pape au moyen âge, et c'est aux plus viles intrigues qu'appartiendrait la domination des âmes! Voilà pourtant à quelles extrémités honteuses conduit cette négation du surnaturel que l'on regarde volontiers aujourd'hui comme seule capable de maintenir la di-

gnité humaine! Tant qu'il y aura parmi nous une conscience droite et une raison saine, une semblable philosophie de l'histoire excitera la plus vive répulsion.

V.

En ce qui concerne la question critique, *l'Histoire des apôtres* ne présente aucun point de vue nouveau. L'auteur se place dans la même position contradictoire que dans sa *Vie de Jésus*. Il admet l'authenticité des documents du premier siècle et cependant il leur refuse tout caractère historique et n'y voit qu'un ramassis de légendes. Strauss demandait trente ans pour la formation des mythes et il se les accordait largement en reportant la date des principaux écrits du Nouveau Testament jusqu'à la fin du premier siècle. L'école de Tubingue se donnait une carrière plus large encore en transportant dans le second siècle toute la littérature du premier. Sans doute il fallait pour cela manipuler les textes de la façon la plus étrange et se livrer à l'arbitraire le plus effréné dans la détermination chronologique des documents. Mais au moins une fois ce tour de force accompli, on rendait plus ou moins plausible la formation d'une sorte de mythologie chrétienne à cette distance des événements. Il n'en est plus de même dans le système critique de M. Renan, car, on ne saurait admettre que les faits ont été à ce point dénaturés dans des récits presque contemporains des événements. Sans revenir aux Evangiles, l'idée qu'il nous donne du livre des Actes, est tout à fait inconciliable avec la date qu'il lui assigne. Il l'attribue à Luc, le compagnon de saint Paul, et il le lui fait écrire vers l'an 80, et cependant il voit dans les Actes des apôtres un récit en grande partie fictif, destiné à adoucir les divergences du siècle apostolique, et à opérer une sorte de réconciliation posthume entre Pierre et Paul, considérés comme les chefs des deux tendances hostiles. C'est la simple reproduction de la thèse favorite de Baur, mais les théologiens de Tubingue se sont bien gardés d'attribuer le livre des Actes à un ami de saint Paul.

Une fois que l'on a adopté le système de la guerre intestine au sein de l'Eglise primitive, il faut le pousser jusqu'au bout et on ne saurait parler de conciliation et de traité de paix quinze ans après la mort de Pierre et de Paul. Comment d'ailleurs supposer que le disciple du grand apôtre des gentils ait consenti à relever gratuitement la gloire de son rival, et ait poussé la condescendance jusqu'à refuser à son maître la dignité apostolique, comme le prétend M. Renan? Si l'on veut soutenir les thèses de

l'école de Tubingue, il faut accepter aussi sa chronologie fantastique. On ne saurait tout ensemble s'approprier ses résultats et repousser ses prémisses. C'est une position qui n'est pas tenable dans la science. Pour ce qui nous concerne, nous admettons pleinement l'authenticité des Actes des apôtres, mais nous nous refusons absolument à y voir un livre méticuleux, dans lequel l'auteur tient la balance d'une main habile entre des tendances ennemies. La conciliation est dans le récit parce qu'elle a été tout d'abord dans les faits, comme on peut s'en convaincre par le chapitre II de la lettre aux Galates, dans lequel saint Paul déclare expressément qu'il a donné la main d'association à Pierre et à Jacques. Nous ne savons pas découvrir des finesses diplomatiques dans ce livre si touchant, si plein de candeur, où l'on respire le souffle ardent et pur qui a enflammé l'Eglise de la chambre haute et celle d'Antioche après elle. On imagine facilement ce que devient le livre des Actes des apôtres aux mains de M. Renan. C'est pour lui une argile molle qu'il pétrit à son gré. Il en tire tout ce qu'on veut, ou plutôt tout ce qu'il lui plaît, avec quelques formules dubitatives. Personne n'a abusé comme lui du *peut-être*.

VI.

Un bien curieux chapitre est celui que l'auteur consacre à l'état du monde romain. Les contradictions y abondent au point de fatiguer le lecteur le plus patient. M. Renan voudrait bien peindre en beau le régime impérial, mais il est visiblement gêné par les monstres qu'il a produits. Il s'en tire avec Tibère dont il vante l'habileté financière. Néron « homme exécrable » a eu sa faveur d'avoir établi avec une grande sagesse l'assiette des impôts; ce qui ne l'a pas empêché de se livrer à la belle opération économique qui a consisté à brûler la moitié de la ville de Rome. Caligula est évidemment sacrifié, — grand merci à M. Renan! L'auteur a bien aussi quelques mots désagréables pour la bassesse des flatteurs qui formaient la cour des empereurs, mais comme ils sont venus du fond de l'Orient où ils ont appris à ramper, cela ne tire pas à conséquence. A tout prendre, le césarisme était le seul gouvernement qui convînt au monde à cette époque et il lui a donné plus de liberté de pensée et de religion que les anciennes républiques. « Le culte de la paix romaine, l'idée d'une grande démocratie, organisée sous la tutelle de Rome, était au fond de toutes les pensées. En somme, malgré les exactions des

gouverneurs et les violences inséparables d'un gouvernement absolu, le monde, sous bien des rapports, n'avait pas encore été si heureux. Jamais l'homme *qui ne veut pas s'occuper de politique* n'avait vécu plus à l'aise. Les républiques de l'antiquité, où chacun était forcé de s'occuper des querelles des partis, étaient des séjours fort incommodes. On y était sans cesse dérangé, proscrit. Les attentats contre la liberté venaient de ce qui restait encore d'indépendance aux provinces et aux communautés, bien plus que de l'administration romaine. » Je conçois cette appréciation de la part de ceux qui, ne voulant pas être dérangés dans la joyeuse contemplation de l'univers, consentent à ne protester contre aucune injustice, et se résignent à saluer toutes les idoles encensées par la multitude. C'est pour eux spécialement que la paix romaine a été instituée. Jamais le *dilettantisme* intellectuel ne fleurira mieux que sous le sceptre des Césars. Les nobles cœurs jouiront d'un calme moins parfait ; il suffira d'un mouvement d'indignation en face du crime triomphant pour qu'un grand citoyen se croie obligé de s'ouvrir les veines. Qu'on ne nous parle pas d'une sécurité qu'on n'achète que par la bassesse. Il n'y a de satisfaits sous le despotisme que les mangeurs et les buveurs, ou bien encore, les lettrés indifférents qui trouvent Thraséas bien naïf et qui ne songent qu'à ne pas être troublés par les voix tumultueuses d'un peuple libre. Ces lettrés eux-mêmes, ces amants du beau, ne trouvent pas leur compte à ce régime protecteur, car d'où vient cet abaissement de la littérature sous les Césars dont se plaint M. Renan dans la meilleure page de son livre? D'où vient ce vide de la pensée, ce culte de la forme, cette recherche des tournures bigarrées et du faux éclat? Ne sait-il pas que les mâles inspirations disparaissent avec la liberté politique? Les lettres deviennent un vain amusement ; le poëte est un baladin et l'orateur un bouffon de cour. Il n'est pas étonnant que dans des temps pareils on préfère le danseur de corde au faiseur de tours littéraires et qu'Apulée, au moment de lire une de ses *Florides*, se voit abandonné par la foule pour un funambule quelconque. La liberté est la première des muses terrestres, et, quand on la chasse, non-seulement l'art s'abaisse, mais il est abandonné ; on préfère les chansons du ruisseau à la grande poésie et les féeries indécentes supplantent les œuvres immortelles. C'est pourquoi nous disons à ceux qui se piquent d'un amour exclusif des lettres : Cherchez la justice et la liberté et le grand art vous sera donné par-dessus. Quand nous parlons de liberté, nous n'entendons pas simplement cette liberté du commerce et de l'industrie dont M. Renan fait honneur au régime impérial. C'est une chose fort belle et fort utile qu'on aurait bien tort de dédaigner, mais nous serions tentés de la

prendre en dégoût, quand on nous la présente comme un dédommagement des libertés de l'âme et de la conscience.

M. Renan reprend la thèse de Gibbon sur la tolérance du régime impérial. A l'entendre, il était infiniment plus large et libéral que les républiques antiques. Entendons-nous, le nombre des croyances qu'il fallait respecter était moins grand dans la Rome sceptique de Tibère et de Néron que dans Athènes au temps de Socrate, mais ce que l'Etat croyait, il ne l'imposait pas avec moins de rigueur. Il ouvrait son Panthéon à tous les dieux, mais il condamnait à mort les disciples du Dieu nouveau qui ne voulaient pas profiter de cette tolérance, parce qu'elle cachait une amère ironie pour les croyances absolues. En tout cas, il était un culte qu'il fallait à tout prix pratiquer, c'était celui de l'empereur, et quiconque refusait de sacrifier à son image était envoyé au cirque. Quand M. Renan nous dit que si, à certaines époques, « l'empire romain a persécuté le christianisme, il ne l'a pourtant pas arrêté; » je ne comprends pas en quoi il trouve cette conduite admirable. Les bourreaux se sont lassés plus tôt que les victimes, cela ne relève pas beaucoup l'honneur des premiers. Il est absurde de prétendre que l'empire romain nous présente l'image de l'Etat laïque; il a toujours maintenu le principe qu'il n'y avait de religions licites que celles qui avaient obtenu l'autorisation du prince, et le christianisme a été mis hors la loi, non comme association suspecte, mais comme religion étrangère.

Rien n'est plus indécis que le tableau tracé par M. Renan de l'état moral du monde au commencement de notre ère. Il parle à un endroit de son livre d'une corruption épouvantable, et puis il se corrige lui-même et déclare que la peinture que trace saint Paul des mœurs de son temps est très exagérée; il affirme que les vertus domestiques fleurissaient dans la petite bourgeoisie, comme si nous n'avions pas lu l'*Ane d'or* d'Apulée qui nous transporte précisément dans les champs et dans les petites villes, loin de cette Rome qui, d'après l'auteur, avait le monopole des vices. De ce que Sénèque plaide la cause de l'esclave, il conclut qu'elle est gagnée et il oublie les détails affreux qui abondent dans le traité même sur lequel il s'appuie. A l'en croire, la charité pour les pauvres et les malheureux se développait sur une large proportion, ce qui est une exagération inouïe. Il est vrai qu'il donne une curieuse interprétation de ce progrès dans la bienfaisance : « Dans la haute antiquité, dit-il, le monde n'avait pas besoin de charité. Le monde alors était jeune, vaillant; l'hôpital était inutile. L'homme à cette époque était encore pur et heureux, on pouvait ne pas tenir compte du mal. » Il s'ensuit que le développement de la charité coïncide avec

la décrépitude du monde. C'est une vertu bonne pour une race vieillie, à peu près comme le fade breuvage qui remplace le vin généreux pour une constitution usée et affaiblie. Avec quel art exquis l'auteur sait ainsi dépouiller le christianisme de tous ses avantages. Il a fait pâlir sur son front l'auréole du martyre, en donnant à entendre qu'après tout il a été ménagé, puisqu'on ne l'a pas empêché de s'accroître ; voici maintenant qu'il réduit à sa juste valeur le mérite d'avoir consolé et relevé tant de misères.

C'est en suivant le même système que l'auteur prétend que le monde romain, sauf une minorité d'élite, était plongé dans une crasse ignorance et prédisposé à toutes les superstitions. Il arrive de la sorte à diminuer de beaucoup le prix de la victoire des bateliers galiléens qui ont vaincu la culture antique. Il se garde bien de nous dire qu'ils ont trouvé des adhérents dans toutes les classes de la société. La conclusion de ce singulier et insaisissable chapitre, c'est que le stoïcisme s'est montré bien plus grand que le christianisme, en donnant au monde par ses disciples couronnés les cent plus belles années qu'il ait connues. D'ailleurs le stoïcisme avant d'infliger le martyre aux chrétiens l'a enduré tout le premier en résistant aux Césars. M. Renan cite jusqu'à deux stoïciens qui sont morts pour la justice, et il donne à entendre que ces quelques supplices qui n'ont pas été récompensés par les apothéoses de la légende l'emportent en dignité et en courage sur l'héroïsme plus ou moins intéressé des disciples du Christ. Il est bien évident qu'en atténuant d'un côté toutes les grandeurs chrétiennes et en relevant de l'autre toutes les gloires païennes, on arrive facilement au résultat qu'on poursuivait, surtout auprès de ceux qui n'ont pas suivi de près les détours d'une marche sinueuse. Heureusement on ne parvient pas en définitive à fausser l'histoire, et pour tout homme impartial, il demeure certain que le christianisme a fait son apparition dans une société pervertie à fond sous ses brillantes apparences, mais armée de toutes les ressources d'une civilisation raffinée ; qu'il a bravé l'intolérance la plus cruelle de la part des abominables tyrans qui se paraient d'une pourpre sanglante et qui ne faisaient qu'obéir aux masses fanatiques ; que, s'il a rencontré dans l'atmosphère du temps quelques notions épurées d'humanité, il n'en a pas moins présenté le contraste le plus frappant avec la vie générale par la pureté morale et la charité de ses sectateurs, et pour tout dire enfin, que son succès est un grand miracle bien propre à établir son caractère surnaturel.

VII.

Nous ne suivrons pas M. Renan dans le récit qu'il nous donne des missions apostoliques. Il serait fastidieux et inutile de relever ses inexactitudes. Avec quelques formules dubitatives, il dénature les faits les plus simples. La pire des inexactitudes est d'ailleurs le faux coloris jeté sur l'ensemble du tableau qui finit par produire une impression d'impatience. Jamais l'auteur n'a plus prodigué les mots destinés à étonner en déroutant l'esprit; en fin de compte, on est surpris non pas de ce qui détonne, mais de ce qui est simple et franc dans son exposition.

Nous connaissons son dessein : il cherche à expliquer par de petits moyens, qui le dispensent d'admettre le surnaturel, la grande transformation opérée dans le monde par le christianisme. Nous l'avons vu d'abord diminuer, autant que cela lui a été possible, l'opposition entre l'humanité païenne et l'Eglise, celle-ci n'est plus pour lui qu'une des tendances de l'époque; imbue et pénétrée comme toutes les autres du souffle généreux qui passait sur les cœurs et sur les esprits, elle a eu le bonheur de réussir, grâce à des chances exceptionnelles. Passons rapidement en revue les procédés habiles auxquels ce grand triomphe est dû, d'après M. Renan, et demandons-nous s'il y a quelque proportion entre la cause et les effets.

Remarquons d'abord à quel point l'auteur restreint la part de l'individualité des apôtres dans le premier développement de l'Eglise de Jérusalem. On dirait une société anonyme, non-seulement par sa constitution financière, comme nous le verrons plus tard, mais encore pour la marche générale. Jusqu'à saint Paul, il n'y a pas de direction ferme dans cette ardente armée des conquérants spirituels du monde; elle s'avance « majestueusement et en masse, » comme les armées désordonnées de Santerre dans les bocages de la Vendée. D'après tous les documents primitifs, Pierre joue un rôle prépondérant dans l'Eglise de Jérusalem, il est l'homme d'initiative qui porte la parole devant le peuple ou devant le sanhédrin. Sa nature vigoureuse et véhémente, depuis qu'elle s'est purifiée dans une crise décisive, révèle les dons les plus précieux. Voilà ce qui a complétement échappé à M. Renan; il s'est ainsi privé d'une ressource dont il pouvait user à son point de vue; car il faut reconnaître à l'honneur de l'humanité que les idées n'agissent pas sur elle, comme des éléments épars, comme des forces confuses, qu'elles n'acquièrent toute leur puissance qu'en devenant chair en

quelque sorte, et en prenant un caractère individuel; ce qui est pour elles le seul moyen de devenir des forces morales. Ainsi donc dans l'histoire de l'apostolat primitif, M. Renan n'a oublié qu'une chose, c'est de nous parler des apôtres.

Si maintenant nous nous efforçons de reconnaître et d'énumérer quels étaient les moyens de succès dont l'Eglise disposait d'après notre auteur, nous pourrons les ramener à trois principaux: tout d'abord un mélange de charlatanisme et de bonne foi dans l'emploi de certains secrets médicinaux; en second lieu, un socialisme démocratique, bien fait pour plaire aux pauvres; enfin le charme inhérent à la nationalité des premiers missionnaires. C'est à ce prix que la secte galiléenne a gagné les cœurs et s'est vue peu à peu portée par le flot d'une irrésistible popularité.

Qu'on relise le chapitre sur la première mission en Samarie, et l'on verra si nous faisons tort à l'auteur en ce qui concerne le premier moyen. Voici ses propres paroles à propos du conflit entre les apôtres et Simon le Magicien : « Faut-il admettre que le monde ait vu, un jour, en face l'un de l'autre deux thaumaturges, dont l'un était un charlatan, et dont l'autre était « la « *pierre* » qui a servi de base à la foi de l'humanité? Un sorcier a-t-il pu balancer les destinées du christianisme? Voilà ce que nous ignorons. Dans l'histoire, l'idée générale seule est pure. Il serait injuste de s'arrêter à ce qu'a de choquant cette triste page des origines chrétiennes. Pour les auditoires grossiers, le miracle prouve la doctrine; pour nous, la doctrine fait oublier le miracle. Quand une croyance a consolé et amélioré l'humanité, elle est excusable d'avoir employé des preuves proportionnées à la faiblesse du public auquel elle s'adressait. » Je ne relève pas cette singulière manière de raisonner qui consiste à lancer une supposition que l'on présente sous une forme entièrement hypothétique, et puis à conclure en termes précis, comme si elle avait été prouvée en étant exprimée. Cette page des origines chrétiennes n'est triste que s'il est vrai que Pierre a lutté de charlatanisme avec Simon. Or l'auteur déclare qu'il n'a aucun document positif à cet égard. Où en seraient notre honneur et notre liberté si les actes d'accusation devant les tribunaux étaient rédigés avec cette perfidie? C'est qu'au fond, M. Renan n'exprime un doute que pour la bonne façon; il est persuadé que les premiers chrétiens, comme leur Maître, n'ont point hésité à faire de faux miracles. Il dit bien quelque part qu'ils avaient certaines connaissances en fait de médecine populaire, et qu'ils usaient de l'onction d'huile, « ce grand moyen de guérison des Orientaux, » avec une rare habileté. « Parfois aussi la chaleur

des mains, se communiquant vivement à la tête, procurait au malade quelque soulagement. » Passons sur ces plaisanteries; il demeure avéré que les apôtres se sont livrés, le sachant et le voulant, à des pratiques de sorcellerie, et qu'ils ont rivalisé de charlatanisme avec des hommes comme Simon. Je ne reviens pas à l'étrange contradiction qui consiste à admettre qu'ils ont uni toutes les ardeurs de l'enthousiasme aux plus indignes roueries : ce qui, en psychologie, est une énormité, même en Orient. Je me borne à demander en quoi ce premier moyen pouvait assurer le triomphe de la jeune Eglise, puisqu'il n'avait rien de nouveau et que, de l'aveu même de l'auteur, il était employé avant elle, à côté d'elle, par des hommes qui se posaient comme ses rivaux. La pratique des arts magiques était universelle; elle était l'une des formes de ce tourment secret qui travaillait l'âme humaine, et lui faisait chercher, en dehors des forces de la nature connues et appréciables, le remède et le secours dont elle ne pouvait plus se passer. Dira-t-on que les apôtres retrouvaient leur avantage sur le terrain moral, et qu'ils devaient à l'élévation de leur caractère leur éclatante supériorité? Mais alors il faut renoncer à attribuer quelque valeur aux sortiléges dans le succès des premières missions. En outre, s'ils ont eu recours à ce moyen de succès, ils perdent leur supériorité morale; si les apôtres sont des *goëtes* comme les autres, s'ils accomplissent de faux miracles, ils se confondent avec les plus vulgaires charlatans. A un certain point de vue, ils ne les valent pas; car, s'il faut admettre qu'à Samarie ils ont opposé sorcellerie à sorcellerie, ils se sont placés moralement plus bas que le magicien Simon. En effet, d'après le récit des Actes, Pierre lui adresse de sanglants reproches sur son offre d'obtenir à prix d'argent le secret d'opérer des prodiges; il le menace de la colère de Dieu avec une indignation terrible. S'il est vrai que Pierre ait, en effet, un secret, et qu'il sache à quoi s'en tenir sur ses prétendus miracles, il joue une affreuse comédie, et c'est lui seul qui mérite nos mépris. Il faut donc écarter ce premier moyen, qui n'explique rien, et ne fait qu'accroître la difficulté de comprendre l'étonnant triomphe de ces magiciens, tout ensemble trompeurs et trompés.

Passons au second moyen. M. Renan le développe avec amour. « Le christianisme primitif, dit-il, peut se définir une grande association de pauvres. L'Eglise de Jérusalem est un monastère communiste. De là son ascendant prodigieux. La fécondité de l'institution du diaconat fut merveilleuse. C'était le soin du pauvre élevé au rang d'un service religieux. C'était la proclamation de cette vérité que les *questions sociales* sont les pre-

mières dont on doive se préoccuper. C'était la fondation de l'économie politique en tant que chose religieuse. Les diacres furent les meilleurs prédicateurs du christianisme. Comme organisateurs, comme économes, comme administrateurs, ils eurent un rôle bien plus important encore. Ils firent bien plus que les apôtres, *immobiles, à Jérusalem, sur leurs siéges d'honneur*. Ils furent les créateurs du christianisme en ce qu'il y eut de plus solide et de plus durable. » Ce court morceau est un tissu de contradictions. Les apôtres restent, à Jérusalem, sur leur siége d'honneur. — Où avez-vous trouvé cela? Ce n'est pas apparemment dans le document dont vous vous servez, et qui s'appelle les Actes des apôtres, car il nous les montre infatigables dans leurs missions au dedans et au dehors. Vous faites usage, pour les nécessités du moment, des absurdes légendes d'après lesquelles les douze formaient à Jérusalem une espèce de collége de cardinaux tranchant dogmatiquement les questions controversées. Les diacres, dites-vous, ont été les grands propagateurs du christianisme, et vous insinuez que c'est l'aumône et non la doctrine qui a recruté tant de milliers d'adhérents. Mais nos livres sacrés ne nous parlent que de deux diacres qui aient marqué dans l'évangélisation; le premier est ce Philippe dont vous racontez l'entretien avec l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Or ce n'est pas le pauvre piéton qui eût fait l'aumône au riche seigneur étendu dans son char. Quant au diacre Etienne, nous avons le résumé de sa prédication. Sur quoi roule-t-elle? Est-ce sur le règne des pauvres, sur la nouvelle économie sociale? Son discours n'y fait pas même allusion; il est uniquement doctrinal; c'est la plus vigoureuse revendication de la légitimité de la nouvelle religion. Quant à l'impression agréable qu'a dû produire cette première prédication des diacres, nous en appelons au meurtre du jeune et ardent missionnaire. C'est le diaconat qui a fourni le premier martyr à l'Eglise.

Mais voici qui est plus étrange. On ose affirmer que le christianisme primitif a posé les vérités sociales comme les premières dont il faille s'occuper. Et cependant l'un des reproches qui lui sont le plus fréquemment adressés, c'est de n'avoir pas brisé les fers de l'esclave, de s'être refusé à proclamer la liberté universelle, et de n'être jamais descendu dans l'arène où cet ordre de questions se débat. Nous croyons qu'il a eu cent fois raison de ne pas transformer ses apôtres en tribuns, et qu'il n'a réussi à réformer la société que parce qu'il n'y a pas soulevé une de ces agitations transitoires que la force écrase. Son originalité a consisté à déclarer en fait que les questions morales l'emportaient sur les questions sociales; que ce qu'il

fallait réformer avant tout, ce n'était pas l'organisation, mais l'homme, ce n'était pas le rouage ni la machine, mais celui qui le fait et la dirige. « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, a dit le Christ, et le reste vous sera donné par-dessus. Mon royaume n'est pas de ce monde. » Nous voilà bien loin de la fondation de l'économie politique, en tant que chose religieuse. Les premiers chrétiens à Jérusalem n'étaient point sur le terrain social, mais sur le terrain religieux pur; ils obéissaient à un saint entraînement, à un élan magnifique, et la preuve qu'ils n'ont point voulu établir un ordre nouveau, c'est qu'ils ont laissé pleine et entière liberté à leurs adhérents de garder leurs biens. J'en appelle au discours de Pierre à Ananias : « N'étais-tu pas libre, lui dit-il, de garder ton champ, ou bien d'en conserver le prix l'ayant vendu[1]? » Cette liberté est en pleine vigueur dans l'Eglise de Jérusalem. « Quelques femmes tenaient dans l'Eglise un rang très considérable, dit M. Renan lui-même, et leur maison servait de lieu de réunion. » Si ces femmes avaient gardé leur maison, le communisme n'était donc pas imposé, et le côté social de la question disparaît : c'est ce qu'établit avec évidence la charge même du diaconat, sur laquelle l'auteur fonde son assertion. Supposez la communauté des biens décrétée, vous n'avez plus besoin de diacres, c'est-à-dire d'hommes administrant les aumônes, mais simplement de gérants d'une association. Qui dit aumône suppose l'existence de pauvres et de riches et le maintien des différences sociales. Il suffit de lire l'épître de Jacques, ce représentant authentique de l'Eglise de Jérusalem, pour voir que ces différences sociales subsistaient et entraînaient des conflits pénibles. C'est même à l'un de ces conflits qu'est due l'institution du diaconat. Ainsi tombent devant l'examen toutes les assertions de l'auteur, et il n'en reste que de gratuites insinuations. Il en reste aussi un ridicule dont il aura peine à se débarrasser. Selon nous, l'artiste vaut le critique dans des phrases comme celles-ci : « Il n'y avait qu'avantage, surtout pour des gens non mariés, à échanger des parcelles de terre contre un placement à fonds perdus dans une société d'assurance, en vue du royaume de Dieu. » Ailleurs, il nous apprend que c'est l'Eglise d'Antioche « qui a fait les capitaux des premières missions chrétiennes. » Après le quartier des charmantes pécheresses, la Bourse et ses opérations! Rien n'est plus logique. L'Eglise de la chambre haute une société de célibataires économes! J'aimerais autant lire dans un journal les lignes suivantes : « La Société du Crédit mobilier

... N'est pas ce qu'un vain peuple pense;

[1] Actes V, 4.

elle ne poursuit pas simplement les gros bénéfices, elle a aussi son côté mystique, elle veut répandre ses bienfaits sous le chaume et dans la mansarde. Elle s'attendrit en pensant que ses gains ont centuplé l'épargne du travailleur et de la jeune ouvrière. Les larmes y sont tenues pour une faveur spéciale. » « Ce don charmant, privilége des seules âmes très bonnes et très pures, » s'y produit avec des douceurs infinies, comme jadis à Jérusalem!

Parlons sérieusement. Admettons un instant que le christianisme n'eût été à son point de départ qu'un communisme organisé, qu'eût-il apporté de nouveau au monde? Sans parler de l'éternel Çakia-Mouny, l'Egypte avait ses thérapeutes et la Judée ses esséniens. Cette dernière secte, qui nous est parfaitement connue, grâce aux récits de Josèphe, réalisait la vie commune dans les déserts de la Palestine; elle seule répond au tableau fantastique que M. Renan nous trace de l'Eglise de Jérusalem. Alors à quoi bon l'Eglise? Telle qu'on nous la dépeint, elle est inférieure à l'essénisme qui ne s'est point rendu coupable de supercherie et n'a point de faux prodiges à son compte. Le second moyen de succès doit donc être écarté comme le premier, car il n'est point le monopole du christianisme primitif. Est-ce à dire que nous méconnaissions l'admirable charité que celui-ci a déployée! Non, certes; ce qu'elle a de nouveau et de puissant, c'est précisément qu'elle n'est point une règle de couvent, mais la sainte impulsion des cœurs renouvelés qui reconnaissent leur Dieu et leur Sauveur sous les voiles de la pauvreté. Le monastère à cette époque n'est pas dans la chambre haute de Jérusalem, glorieux berceau de l'Eglise, mais sur les sables brûlés de la mer Morte avec les esséniens ou bien dans les déserts d'Égypte avec les thérapeutes.

Avant de quitter le prétendu couvent de Jérusalem, mentionnons les choses plus qu'étranges qui, d'après l'auteur, s'y seraient passées. Je ne parle pas seulement de ce culte travesti qui consistait à nasiller des *Amen* et à se livrer aux pratiques d'un spiritisme anticipé; je fais allusion à une nouvelle et bien grave insinuation qui permet de tout faire supposer sans rien préciser et rien justifier. — « L'impression terrible que faisaient les excommunications, écrit M. Renan, et la haine de tous les confrères pouvaient, en effet, dans beaucoup de cas, amener la mort. Tuer l'apostat, le blasphémateur, frapper le corps pour sauver l'âme, devait paraître tout légitime. Il faut se rappeler que nous sommes au temps des zélotes, qui regardaient comme un acte de vertu de *poignarder* quiconque manquait à la loi, et ne pas oublier que certains chrétiens étaient ou avaient été zélotes. Des récits comme celui de la mort d'Ananias et de Saphira n'excitaient aucun

scrupule. L'enthousiasme et une foi ardente couvraient tout, excusaient tout. Il y a désormais dans le monde un pouvoir en dehors de l'Etat qui dispose de la vie des citoyens! Certes, si l'autorité romaine s'était bornée à réprimer chez les Juifs et les chrétiens des principes aussi condamnables, elle aurait eu mille fois raison [1]. » Ainsi, après le mensonge dévot, l'assassinat par fanatisme; c'est saint Pierre qui a aiguisé le poignard de Jacques Clément; ce qui excuse en bonne partie les persécutions juives et païennes; car le seul tort de l'Etat romain a été de confondre « les abus qu'aucune société ne saurait supporter avec la liberté d'adorer. » Quand on articule de pareils griefs contre les victimes à la décharge de leurs bourreaux, on est tenu de les prouver par quelques textes précis, sinon on joue, dans le procès intenté à l'Eglise chrétienne, le rôle de ces témoins innombrables qui, devant tous les tribunaux de l'empire, accusaient les chrétiens de crimes secrets et abominables dont ils ne fournissaient aucun indice.

Nous n'insisterons pas sur le troisième moyen de succès, tant il est dérisoire. D'après M. Renan, l'Eglise aurait dû une grande partie du charme étrange qu'elle exerçait autour d'elle, à ce qu'elle était juive et syrienne. A l'en croire, le Juif, « malgré la mauvaise odeur qu'il exhalait, malgré ses scrupules religieux, avec ses habits luisants de saleté, son air gauche et ses gros yeux malades, bien qu'exerçant les trafics les plus chétifs, tels que ceux de chiffonniers, brocanteurs et marchands d'allumettes, » était le premier propagandiste du monde. Comme il n'est pas possible d'attribuer cet attrait aux détails pittoresques recueillis par l'auteur dans les satiriques du temps, il faudrait y voir la preuve d'une supériorité religieuse dont bénéficierait l'Eglise, et nous reviendrions ainsi à ces causes morales de triomphe qu'écarte résolûment M. Renan. D'ailleurs, il ne saurait sans se démentir reconnaître la supériorité du monothéisme sévère de l'Ancien Testament sur le panthéisme mi-oriental, mi-platonicien, qui prévalait alors dans les écoles et qui répond bien mieux à sa propre doctrine. Quoi qu'il en soit, il oublie de nous dire comment l'Eglise a conquis tant de Juifs, elle qui heurtait tous leurs préjugés et qui soulevait leurs plus ardentes inimitiés, car dans toutes les persécutions d'alors on retrouve leur influence. Au point de départ de la religion nouvelle, la grande lutte était entre l'Eglise et la synagogue. Ce qui nous est présenté comme une facilité a commencé par être un obstacle, car il n'allait pas de soi que les disciples de Jésus recrutassent leurs mis-

[1] Les *Apôtres*, p. 89.

sionnaires parmi ceux qui l'avaient crucifié. Quant au charme pénétrant, insinuant, qu'ils doivent à cette nationalité syrienne, « qui est comme une image fugitive dans les nuées du ciel, » et qui procure une rapide ivresse par ses grâces insaisissables « comme le vin d'or du Liban, » nous nous refusons à rien comprendre à ce brillant *galimatias*. Il y a là une réminiscence incontestable des développements trop connus de M. Michelet sur la femme orientale qu'il nous présente comme le plus agréable des agents missionnaires. Celle qu'avec sa crudité habituelle il appelle *la femelle syrienne*, dans sa *Bible de l'humanité*, M. Renan en fait « la possédée de Syrie, la folle par idéal, la femme dont le sentiment est blessé, qui n'attend pour être guérie qu'une douce parole ou qu'un doux regard. « Le christianisme, au premier et au deuxième siècle, fut par excellence la religion de la Syrie. » Qui nous délivrera de cette écœurante métaphysique ou plutôt de cette physique de boudoir?

Au fond de toutes ces explications se retrouve cette pensée que le christianisme a triomphé parce qu'il s'est accommodé aux instincts populaires dans cette époque de décadence. Il est très facile d'arriver à cette conclusion, quand on a effacé tous ses caractères distinctifs pour ne plus voir en lui qu'une religion doucereuse, où l'enthousiasme n'exclut pas le mensonge et se combine avec l'intérêt bien entendu, religion qui n'a d'ailleurs jamais renoncé à l'aimable gaieté qu'elle avait apprise de son chef dans les repas du soir, et qui savait y revenir après des crises de fanatisme. N'insistons pas sur cette caricature dans le genre sentimental. Quiconque a lu l'histoire simple et pathétique du christianisme primitif sait bien qu'il n'a point acheté les suffrages par des concessions, et qu'il a fait la conquête du monde, en déployant un étendard qui était « scandale aux Juifs et folie aux Grecs, » je veux dire cette croix qui ne rappelait pas seulement le dogme étrange d'un Dieu abaissé et immolé, mais annonçait encore au judaïsme orgueilleux, qu'il fallait s'abaisser devant ce gibet pour adorer celui qu'il avait immolé, et au paganisme brillant et corrompu qu'il fallait crucifier la chair et ses convoitises. Il n'est pas de grâce syrienne qui réussît à voiler ces aspérités redoutables de l'Evangile. S'il a abattu toute idole devant lui, c'est qu'il proclamait la bonne nouvelle du pardon et qu'il possédait l'invincible puissance de Dieu pour gagner les âmes; c'est qu'il n'était pas une lettre morte, mais un livre vivant qui se récrivait en caractères de feu dans une Eglise de saints et d'apôtres; c'est qu'il était constamment scellé par le martyre. Il ne s'agit pas seulement d'ailleurs de la transformation du monde par les premiers missionnaires chrétiens; il s'a-

git encore de leur propre transformation. L'historien est tenu de nous montrer comment ces Juifs opiniâtres et imbus jusqu'à la Pentecôte des plus étroits préjugés nationaux, sont devenus de grands apôtres au large esprit, au cœur plus large encore, embrassant l'humanité entière dans ses compassions. Le courant d'air et l'orage ou tel autre phénomène physique sont décidément insuffisants pour résoudre la difficulté. Pour nous, une seule explication est acceptable : les apôtres ont été les premiers monuments du grand miracle dont ils ont été ensuite les témoins et les représentants efficaces. Voilà la seule manière d'interpréter les triomphes du christianisme primitif qui soit tout ensemble digne de Dieu et digne de l'humanité ! Elle vient de recevoir une confirmation nouvelle et éclatante du livre de M. Renan. Il sera trouvé léger devant la conscience comme devant la science ; nous n'avons pas assez mauvaise idée de notre époque pour croire qu'elle puisse admirer longtemps, malgré le prestige d'un rare talent, cette théologie de femmelette doublée d'une morale si facile.

Edmond de Pressensé.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LA PAPAUTÉ TEMPORELLE ET L'ITALIE

L'ITALIE, par Arnaud (de l'Ariége).

SECOND ARTICLE [1].

II.

Pourquoi l'Église n'a-t-elle presque plus d'histoire après le seizième siècle ? Parce qu'elle s'est congelée dans le moule immuable du concile de Trente.

Pourquoi la Renaissance des arts et des lettres ne fut-elle pas une résurrection pour l'Italie ? Parce que la papauté l'a amoindrie en lui enlevant tout but sérieux.

M. Arnaud explique la Renaissance par la vitalité chrétienne qui subsistait sous l'étouffoir officiel. Les grands hommes de cette époque, pour lui, sont presque tous en révolte contre les prétentions théocratiques. Les artistes encore trouvèrent grâce devant l'autorité. Mais les savants furent suspects. Pour qui n'incarne pas le christianisme dans le moyen âge, pour qui pense que la Bonne Nouvelle, étant aussi faite pour ce monde, ne veut pas dire uniquement pénitence, Savonarole aurait péché par trop d'austérité monacale ; et sa haine de la mondanité, en détruisant les objets d'art, n'aurait été qu'un fanatisme ; il n'aurait pas mérité de prendre place parmi les grands patriotes italiens. Telle est du moins l'opinion de M. Arnaud, de qui l'esprit hautement compréhensif ne rend peut-être pas assez justice au Jean-Baptiste d'un siècle de corruption. Appliquer les nouvelles méthodes de la philosophie naissante, s'approprier ce qu'il y avait de profondément humain dans l'antiquité païenne, telle fut l'œuvre foncièrement évangélique de la Renaissance ; si sa tendance fut plus ar-

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 mai 1866.

tistique que politique, c'est que là où il n'y avait point de patrie, il ne pouvait pas y en avoir l'amour. La papauté ayant tué les espérances de cet ordre, l'activité humaine se réfugia dans le champ qui seul lui était ouvert. Tous les réveils ne sont pas contemporains. L'Italie actuelle, toute politique, laisse sommeiller son génie artistique. C'était l'inverse au seizième siècle.

Malheureusement, en faisant de l'art pour l'art, sans que leur inspiration se ressentît dans le monde social, ils ont été incomplets et n'ont pas fait école de chrétiens, ces héros de la Renaissance. Et leur œuvre dut être suivie de décadence, parce que la direction donnée par eux était trop futile dans son but. Les papes péchèrent en cela comme en bien autre chose. Ils surent se faire païens, ils ne surent pas abonder dans le sens de la grande rénovation que le christianisme opère par sa vitalité. De là un divorce entre le courant de l'Eglise qui se reportait vers le passé, et celui de la société progressiste. Ce malentendu dure encore. La papauté ne remplissait qu'une partie de sa mission en défendant les arts contre le mouvement un peu barbare qui les condamnait, tandis qu'elle ne cherchait le vrai et le juste qu'en arrière. C'était soulever contre l'Eglise toute la science moderne et la colère des peuples avides de liberté.

L'Italie qu'on berçait de bruits de fête et qu'on endormait dans de vaines futilités, aurait dû être la première à se plaindre de ce qu'on la privait de tout rôle politique. Mais l'élan vint d'ailleurs, et la réforme sociale de l'Europe commença par la réforme religieuse.

Il était impossible que M. Arnaud s'entendît de tous points avec les protestants sur ce grand mouvement des âmes. Il se berce de cette séduisante illusion, que si le pape eût répondu à sa vocation sociale et politique, en se constituant toujours l'ami des lumières et le chef désarmé de la Péninsule civilisée, bénie par lui, la Réforme n'eût pas éclaté, l'hérésie, comme il l'appelle, n'aurait pas surgi. Mais il oublie de dire que, dans cette hypothèse, les erreurs dogmatiques qui constituent le catholicisme n'eussent pas eu de droit de cité dans son sein, ou qu'elles en eussent disparu par un amendement intérieur. L'Eglise romaine n'eût pas été ce qu'elle est, pas plus en doctrine qu'en direction. Si Rome eût été réformée, à quoi bon la Réforme, en effet? Et puis ne faut-il pas commettre un singulier anachronisme pour se figurer que les Luther, les Calvin, les Zwingle se soient levés pour des raisons sociales ou politiques? Au seizième siècle, ni les uns ni les autres ne se souciaient de progrès, mais bien de vérité. Or, c'est ce que M. Arnaud ne paraît pas avoir entrevu. Préoccupé de son point de vue tout humanitaire, il nous semble ne prendre guère de la religion qu'un certain esprit de largeur charitable, de justice, de droiture, appliqué à une théorie toute latine sur la nécessité d'une unité dogmatique fondée sur la persuasion. Du dogme lui-même, au fond, il se préoccupe médiocrement, puisque son livre, tout en témoignant d'une adhésion en bloc, ne laisse pas poindre l'énoncé d'une foi

personnelle à la moindre doctrine spéciale. Pas l'ombre d'une discussion, pas le plus petit aperçu sur ces points délicats qui divisent les Eglises suivant leurs croyances diverses. Des vues d'ensemble, des théories sur l'unité, mais rien de plus, et l'on sent que si M. Arnaud croit à la Vierge et aux saints, ce doit être plutôt en vertu de son système qu'en raison de sa persuasion individuelle. Concilie qui pourra cette théorie, toute personnelle du reste, d'adhésion en masse, avec les instincts individualistes de l'auteur, ses habitudes d'indépendance et sa véracité à toute épreuve! Voilà un homme qui croit, non pas parce que l'Eglise l'ordonne, ni parce qu'il a examiné et cherché, mais parce qu'il juge que l'on ne peut pas manquer d'arriver aux conclusions doctrinaires de l'Eglise qui, suivant lui, représente l'unité. Bien plus, voilà un écrivain qui admet un déroulement fécond comme produit de l'esprit du christianisme, et qui immobilise cet esprit dans l'infaillibilité!

A-t-il donc une si robuste confiance dans la force centripète que de s'imaginer que la bonne conduite (hypothétique) de la papauté eût jeté l'univers à ses pieds, sous un régime d'indépendance et de douce persuasion? Et que fait-il de la force centrifuge, qui a bien sans doute aussi son rôle à jouer dans le monde des esprits, force qu'il subit lui-même de *fait*, sinon d'intention? Lui qui admet l'unité de la race humaine dans la diversité des peuples, et même un peu, je crois, l'unité religieuse sous la pluralité des cultes, comment se fait-il qu'il n'admette pas la possibilité ou la nécessité logique des divergences, même en face d'une autorité religieuse irréprochable! Tous les esprits sont-ils donc faits de même, tous les cœurs ont-ils les mêmes besoins, toutes les imaginations la même tendance? Ah! le schisme peut être en soi une chose regrettable, mais tant que le péché régnera dans le monde, n'y aura-t-il pas des passions, des aveuglements, des antipathies par centaines pour le créer?... Que dis-je, tant que la vérité ne sera pas si évidente qu'elle éblouisse tous les yeux, tant qu'elle se voilera de quelques ombres, pourquoi et comment n'y aurait-il pas divergences, antagonismes et schismes? Il faut regretter et combattre cette force centrifuge qui divise au lieu d'unir, et qui a son côté douloureux, mais, sous peine de n'être que des utopistes, il faut la reconnaître, constater son action et lui supposer toujours son rôle dans le monde. Oui, eussent-ils rempli leur devoir de chefs spirituels, de civilisateurs et de saints, les papes auraient vu leur chaire s'entourer de sectes dissidentes, sectes moins hostiles, sans nul doute, dans leur manifestation, et moins plausibles dans leurs motifs, mais très vivaces néanmoins.

M. Arnaud suppose que, de même que le clergé par une meilleure conduite aurait pu sauver l'unité religieuse, les réformateurs aussi (les révolutionnaires, comme il les appelle dans un sens favorable) auraient pu sauvegarder l'unité par une intelligence nette de la séparation des pouvoirs, remettant princes et prêtres chacun à leur place, et qu'ainsi on

eût évité le déchirement. Nous ne sommes pas de son avis, car il y avait aussi un renouvellement dogmatique à opérer dans l'Eglise, et la question d'organisation n'était pas la seule à agiter. En outre, que faire contre un clergé qui s'identifie assez avec les forces matérielles pour ne vouloir régner qu'avec elles et par elles, pour s'en servir dans la répression des premières aspirations des mécontents ! L'auteur rend du moins cette justice à la cause des novateurs, que la conduite du clergé avait été la première origine de l'obscurcissement qui empêcha les plus hardis d'entre eux d'entrevoir comme remède la séparation des pouvoirs. S'ils n'eurent pas les aspirations sociales dont nous souffrons aujourd'hui, à qui la faute, si ce n'est à ceux qui, ne pouvant plus dominer la société, tâchaient d'étouffer ses instincts, ou, l'abandonnant à elle-même couverte d'anathèmes, voulaient l'empêcher de progresser?

Il est vrai que les grands réformateurs italiens ne furent pas si tranchants que ceux d'Allemagne ou de France. Ils ne s'en prenaient qu'aux abus et attaquaient peu la doctrine. Ne voulant pas rompre l'unité de l'Eglise, ils sacrifiaient à ces ménagements jusqu'à la réussite de leurs projets religieux ou patriotiques. Mais là précisément est le secret de leurs échecs. Au fond, ils étaient trop politiques même en religion, trop habiles et pas assez croyants, pas assez hommes de conscience; chercheurs d'expédients et non de vérité. M. Arnaud prétend que, par leurs ménagements, ils sauvaient la civilisation. Nous prétendons qu'ils la perdaient. Les réformateurs allemands et français ont été, au contraire, les initiateurs des lumières dans leurs pays. Ils n'ont cherché que la vérité et la vérité les a affranchis. Pourquoi les grands hommes de l'Italie n'en ont-ils pas fait autant! Le problème serait résolu pour leur patrie. En vérité, la papauté est bien ingrate envers cette nation si lente à se détacher d'elle; car si l'Italie sépare enfin sa cause de celle de la papauté, ce n'est pas elle qui a commencé le schisme, c'est la papauté qui l'a reniée. Celle-ci a pris socialement, là comme partout, le parti des princes contre les peuples; et préoccupée de ce but unique, au lieu d'être ramenée au repentir par le grand écroulement de l'unité catholique, elle se dit : « Faisons la paix avec César. Qu'il ne soit plus notre rival. Pourvu qu'il protége l'unité visible, qu'il se montre impitoyable envers quiconque voudrait y porter atteinte, mettons le Christ à ses pieds, c'est-à-dire livrons-lui l'esprit social du christianisme. — Pour endormir les peuples, laissons-leur leurs superstitions, matérialisons le culte, réduisons la vie du chrétien au respect aveugle de la forme et celle du citoyen à l'adoration passive de l'autorité publique que nous incarnerons dans la personne du monarque. » Telle fut, suivant M. Arnaud, le genre de réforme qu'effectua la papauté en réponse à celle de Luther. D'après lui, le concile de Trente ne fut que la manifestation de cette tactique. Il le juge infaillible « dans la fixation du sens de la tradition catholique et des points de doctrine; » — l'étrange libéral! — mais il le tance vertement

de n'avoir « rien compris au principe de l'inviolabilité de la conscience, » — l'étrange catholique! Il lui suppose l'intention de jeter, par la persécution, un défi à l'esprit libéral des temps modernes. Ce défi, très réel aujourd'hui, est peut-être un anachronisme quand on le transporte à cette époque. Mais il n'est que trop vrai que c'est sous une inspiration de ce genre que naquit ce qu'il appelle le terrorisme religieux; — non un terrorisme transitoire comme celui de 93, mais permanent, fondé sur des principes, sur une mission réputée divine, avec actions de grâces élevées vers le ciel à la lueur des bûchers. » — « Cet outrage à Christ, cette œuvre diabolique faite au nom de Christ, » trouve encore des apologistes; on l'appuie sur le sophisme de la responsabilité du chef de l'Etat relativement à la foi religieuse de ses peuples, — sophisme dont les conséquences ne font que plaider contre la confusion des deux pouvoirs.

L'Italie a eu aussi ses martyrs religieux au seizième siècle. M. Arnaud, si instruit, ne les connaît-il pas, ou feint-il de les ignorer, lui qui pose en axiome et comme preuve de la mission unificatrice qu'il suppose à l'Italie, son éternelle résistance à l'introduction de l'hérésie! La résistance? Elle vint des bourreaux qui la martyrisaient et non de ses préférences. Le sang de ses confesseurs de la foi évangélique est là pour protester contre ces hypothèses toutes gratuites inventées tout exprès pour appuyer un système, — un rêve d'unité religieuse. Si le schisme est une souillure, il ne faut pas dire que la Péninsule en a été exempte. Aujourd'hui, elle croit bien faire en y entrant, et au seizième siècle, elle le considéra souvent, dans la personne de ses meilleurs citoyens, comme la délivrance et le salut. Tout cela fut étouffé par l'inquisition, il est vrai ; mais n'est-ce pas une preuve de plus de l'impossibilité d'aboutir à une réforme dans l'Eglise sans débuter par le schisme? Et s'il fallait une preuve contemporaine à côté de toutes ces démonstrations historiques, n'aurions-nous pas le désolant spectacle des prêtres libéraux de l'Italie actuelle, se débattant dans l'impuissance d'amener les améliorations disciplinaires après lesquelles ils aspirent, parce qu'à la base de leur credo ils ont mis le dogme d'une soumission doctrinaire à celui qui a dit : Je suis infaillible!

Non, les réformateurs n'auraient pu réussir dans leur noble tâche sans rompre avec l'incorrigible pouvoir qui les persécutait, et quant à parler de séparation des deux pouvoirs, à supposer que l'idée leur en fût venue, ils n'auraient pu se faire comprendre d'une génération qui n'aspirait pas à la liberté, comme le suppose M. Arnaud, à laquelle il est puéril de prêter nos besoins sociaux, et qui se souciait plus de vérité et de régénération morale que d'indépendance. A l'inverse du temps actuel, c'est par son essence que l'on abordait la religion et non par des constitutions ecclésiastiques.

Nul plus que nous ne gémit quand le corps de Christ se morcelle, mais une organisation extérieure n'est pas une réforme foncière : il s'agissait d'amputer ce qui était gangrené. Quant à s'imaginer que des hommes

avides de vérité, altérés de justice, vont s'arrêter dans leur marche vers le schisme par cette considération que, douze cents ans auparavant, la papauté peut-être aurait sauvé la civilisation moderne de la barbarie en y maintenant l'unité, c'est leur supposer une gratitude assez inutile et assez naïve, dont le motif même est très discutable. Quand le monde barbare, déjà converti au christianisme, envahit l'Italie, il ne détruisit pas l'évêché de Rome, écouta souvent ses conseils ; l'arianisme céda même, — par la violence pourtant, — devant l'orthodoxie catholique. Est-ce là un si grand bonheur ? Le patriarche de Rome tint tête à celui de Constantinople et empêcha souvent les hérésies d'avoir gain de cause : où est le grand avantage qu'en a tiré la chrétienté? Cette bienheureuse unité, factice dans sa vie intérieure, violente dans ses moyens, inquisitoriale dans ses habitudes, compressive par ses intentions, fut-elle donc un si grand privilége ? Si l'on juge l'arbre par ses fruits, ne faut-il pas plutôt regretter, pour la civilisation européenne, qu'elle ait pu s'établir, étouffer le monde pendant tant de siècles sous ses prétentions théocratiques, et faire au moyen âge entier une calamité de ses rêves de règne universel ? Eh ! plût à Dieu qu'il y eût eu plusieurs Eglises chrétiennes dès le temps des barbares ; nationales, elles eussent encore mieux valu que la théocratie uniforme ; libres, elles eussent peut-être, dès le principe, donné un libre essor aux franches discussions et aux recherches morales. Barbares pour barbares, nous aimons autant ceux qui venaient du fond de la Germanie, que ceux qui régnaient au dixième siècle sur le trône papal. Les Goths étaient peut-être aussi bons chrétiens que les sujets du vieil empire pourri des Césars. On attribue trop volontiers à l'Eglise des bienfaits qui découlent en ligne droite du christianisme. Celui-ci aurait bien su se faire jour à travers l'Europe sans le patronage peu digne de lui, on l'avouera, de la papauté théocratique. La gratitude qu'il faut faire remonter au Christ n'appartient pas nécessairement à son prétendu vicaire. Qui sait si l'unité violente et factice fondée par la papauté ne nous a pas privés d'un beau développement? Notre catholicisme libéral en France a une sorte de parenté avec cette noble victime de la monomanie de l'unité, dont notre auteur décrit si bien les malheurs et qui s'appelle l'Italie. N'a-t-il donc point de peur d'être réduit à la même impuissance qu'elle et pour les mêmes causes? L'Italie unitaire ? C'est la grande incomprise que ses chefs et son époux spirituels ont reniée ! N'est-ce pas le destin des catholiques libéraux, toujours protestant de leur soumission au saint-père et toujours contredits par les encycliques papales? Ils crient : Conciliation ; et on leur répond : Anathème !

En relevant cette aberration de M. Arnaud et de son école, nous n'en reconnaissons pas moins sa largeur d'esprit, et nous nous associons à son vœu généreux, lorsqu'en se fondant sur l'unité essentielle de la civilisation chrétienne, il s'attend à voir « les peuples catholiques et protestants aboutir à la liberté, et par là à la réconciliation. » Nous ne pensons pas

ue par le seul règne du libéralisme on voie l'humanité « s'asseoir sur des principes identiques, » mais la liberté finirait bien par transformer Rome elle-même. Alors on pourrait « rendre justice à chacun, » à cette pauvre Eglise elle-même, malgré ses écarts séculaires, et « aux hommes de bonne volonté qui, dans tous les siècles, ont revendiqué les droits de la conscience et combattu jusqu'au sacrifice de leur vie pour les droits de l'humanité, » qu'ils en eussent ou non conscience claire.

Comment et quand s'opérera ce prodige? C'est ce que M. Arnaud ne dit point. Il sent que le nœud des difficultés sociales et religieuses est à Rome; et il a raison de le penser. Mais il croit aussi que c'est là et de là que viendra la rénovation; et c'est en quoi nous n'avons pas une foi aussi robuste que lui. Toujours sous l'illusion de sa théorie de l'unité par l'Italie et de l'incarnation dans celle-ci de la notion d'universalisme religieux, de catholicisme non par théocratie mais par influence, il en fait le centre du monde et c'est d'elle qu'il attend l'étoile de l'avenir. Nous sommes assurément ami de cette mère de la civilisation moderne, de cette victime encore morcelée qui attend sa délivrance. On nous a accusé de partialité en faveur de l'Italie; mais nous ne voyons pas pourquoi elle est et resterait le centre du monde. La vanité nationale a pu s'arroger ce rôle imaginaire, mais bien loin d'abonder dans ce sens, nous n'y voyons qu'un malheur, fruit de l'orgueil qui est peut-être bien la cause de l'écrasement dont souffre ce beau pays. Qui s'élève trop sera abaissé. Le rôle universel, non-seulement de domination théocratique, mais d'influence magistrale est fini pour la patrie des papes. Avec la Réforme déjà se sont formés d'autres centres religieux et sociaux qui valent bien l'ancien. L'Angleterre et l'Allemagne contrebalancent bien Rome s'il s'agit d'influence religieuse, et socialement l'avenir des races anglo-saxonnes n'est pas moins brillant que celui des races latines. A chacun son tour de prendre le haut du pavé dans la marche ascensionnelle des peuples vers le progrès. L'Italie a eu sa maîtrise assez longtemps. Son ambition est peut-être ce qui l'a tuée. Maintenant qu'elle ne veut plus être qu'une nation comme les autres et qu'elle n'aspire plus à dominer le monde par la papauté, elle sera dans le corps social un membre honoré et respecté comme les autres. Rentrée à sa place naturelle, nous ne croyons pas que cette « grande sacrifiée, après être restée trois siècles dans le tombeau, s'en relèvera pour reprendre sa mission *universelle*. » Ce sera bien assez pour elle de revivre par une liberté modeste, elle qui est morte par l'esclavage qu'elle subissait en l'imposant au monde.

Sans doute l'Italie a eu la monomanie de l'unité de religion, de l'unité du monde; mais nous avouons ne rien comprendre à cette théorie un peu fataliste suivant nous, par laquelle M. Arnaud attribue à cette illusion un caractère providentiel. Est-ce donc avec raison qu'elle est devenue la victime sacrifiée au maintien de l'unité religieuse? Le système historique de notre auteur repose tout entier sur une erreur regrettable

des Italiens, dont il fait comme une nécessité logique, un principe inévitable. Eh quoi? il fallait que l'idée *catholique* du christianisme se perpétuât, et pour cela une nation a été offerte en holocauste? Mais alors à quoi bon tant reprocher à la papauté de lui avoir fait remplir ce rôle glorieux de martyre? Si l'intérêt de la civilisation y était attaché, et si l'avenir repose encore sur cette nation, pourquoi regretter la mauvaise marche qui a été prise par les papes et leurs cruautés envers la victime? Il est vrai que le but eût pu être atteint par la séparation des deux pouvoirs, mais alors en quoi Rome aurait-elle maintenu l'unité? Nous ne croyons pas que la liberté eût pu être une sauvegarde assurée contre les schismes; nous n'hésitons pas, au contraire, à confesser que la théocratie romaine a maintenu par la violence une uniformité mortelle qui aurait tué le monde sans le grand déchirement de la Réforme. Si l'Italie a été la victime prédestinée au maintien de cette déplorable uniformité, nous ne voyons pas que le monde y ait gagné grand'chose, et nous craignons qu'elle ne sorte de son martyre que lorsqu'elle se décidera à faire bon marché de cette unité *obligatoire* qui a fait son malheur et celui de bien d'autres. Elle y gagnerait aussi en religiosité foncière, car cette poursuite de l'unité quand même suppose plus de politique que d'amour de la vérité. Il y a du scepticisme au fond. — Que si la grande question sociale de l'Europe est posée à Rome, c'est que là surtout, par suite de cette utopie séculaire, elle est restée irrésolue, et que sur le Tibre, plus mille fois que sur la Tamise ou la Baltique, le spirituel est resté garrotté au temporel par les passions humaines. M. Arnaud pense que le problème se résoudra non contre Rome, mais avec Rome convertie au libéralisme; nous nous contentons d'espérer qu'il se résoudra à Rome. Mais nous craignons que ce ne soit pas sans résistance.

Il faudra y briser le sophisme du *droit divin*. Inventé par le double égoïsme du prince et du prêtre se prêtant main-forte pour empêcher la rapide émancipation de la société par la conscience individuelle des croyants, émancipation traitée de révolte par l'Eglise comme par l'Etat, le droit divin n'a pourtant pas empêché, on l'a vu, le heurt des deux pouvoirs au moyen âge; et le monde souffre encore de cet antagonisme qui ne cesse que parfois devant un péril commun. L'Eglise, qui ne voulait pas se laisser absorber, a bien maintenu la *distinction* des deux autorités, et ce fut un progrès sur le paganisme, qui les confondait. Mais il y a loin de la distinction à la séparation, qui seule eût sauvé de l'antagonisme. Rome n'est donc pas prête à entrer dans la nouvelle voie. Il faudra que l'élan vienne des sociétés laïques et non des clergés intéressés. Cela demandera du temps. La séparation ne fut jamais comprise par nos pères; les grands hommes de l'Italie eux-mêmes n'ont jamais pu en saisir la notion, quoi qu'on en ait dit. Ni Machiavel ni le Dante; Arnold de Brescia seul en a eu un pressentiment, encore n'en avait-il pas le principe foncier qui est le respect de la conscience individuelle.

Les saints ont quelquefois répugné à l'emploi de la violence contre les dissidents, mais ils n'ont jamais cru *devoir la respecter*. Le chancelier de l'Hospital, en gémissant de la Saint-Barthélemy, ne contestait pas au prince le droit de défendre une religion officielle. Et ainsi des gallicans, qui certes n'étaient pas individualistes, mais partisans d'une religion *nationale* et d'Etat. La Révolution a posé les rudiments du problème qui se résoudra dans l'avenir, en proclamant les droits de l'homme. Mais combien mal elle a pratiqué l'opinion qu'elle avait émise! Et combien peu elle comprenait ce qu'elle avait pressenti! Le concordat fut un pas en arrière. La première charte française a inscrit dans ses pages les deux principes contradictoires d'une religion d'Etat qui laisse la liberté aux doctrines hostiles. Celle de 1830, en proclamant la religion de la majorité, est loin d'établir une égalité parfaite de tous les citoyens dans la liberté. Les apologies de la liberté faites par le clergé n'étaient qu'une réclame en faveur de leur propre indépendance, sans souci de celle d'autrui. Bordas Dumoulin, un des premiers, en demandant l'abolition des religions d'Etat comme une conséquence logique de l'esprit libéral du christianisme, a bien posé la question. M. Arnaud enfin rend hommage à Vinet, qui a si bien expliqué la vérité, le droit, le devoir de cette séparation.

L'*incompétence* de l'Etat dans les matières religieuses ou de l'Eglise dans les temporelles est encore chose si peu comprise! On la confond si aisément avec l'athéisme, l'indifférentisme ou l'incrédulité! Il serait bien temps de se dire : « L'Etat est une association dans laquelle on ne traite pas de questions religieuses; comme aussi l'Eglise est une institution qui ne s'occupe pas du gouvernement temporel. »

Si cette cause semble gagnée en France auprès des théoriciens, à défaut des praticiens, l'est-elle aussi bien en Italie? M. Arnaud juge que les Italiens sont mal préparés. Ce que les barbares ni les étrangers n'avaient pu faire, l'inquisition et les jésuites l'ont fait; ils ont abattu la fierté native, les instincts de souveraineté de la nation. La papauté ayant livré les libertés publiques au César espagnol, puis à l'inquisition, a été entraînée à « matérialiser le culte à l'exemple de l'Espagne, à envelopper les âmes de ténèbres, à tarir la source des mâles vertus et des généreuses passions. » L'Italie en s'éveillant constate que par là on a tué sa vie, « ruiné ses industries, abaissé son génie artistique, dépeuplé ses villes, changé ses fertiles campagnes en déserts, répandu le brigandage comme une lèpre sur ses provinces désolées; » tous ces maux, elles les fait remonter avec raison à la papauté; et trouvant celle-ci impénitente, incorrigible, de plus en plus hostile, les Italiens sont pris d'une juste colère qui ne leur permettra guère de jouir de toute la liberté d'esprit nécessaire pour comprendre dans sa pureté le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ils ne veulent plus du temporel papal, cela s'entend. Mais il y a loin de là à ne plus mêler les pouvoirs.

Qui les aurait éclairés? Leurs grands hommes? Les modernes gibelins

n'ont été que des anticléricaux. Leurs nouveaux guelfes? Ils ont cru que la religion devait intervenir *directement* dans la société. Gioberti? Ce qu'on peut relever au milieu des contradictions et des changements d'allures de ce conciliateur peu fortuné des deux partis, c'est qu'après avoir offert le protectorat de l'Italie à la papauté et le sceptre du monde à l'Italie, il voulut que les laïques se gouvernassent eux-mêmes, et se perdit dans les contradictions d'un Etat chrétien, réformant l'Eglise et la papauté même par le pouvoir populaire. De sorte que le prince aurait exécuté... ce que le prêtre aurait dû penser, fût-ce contre l'avis du prêtre; système bâtard qui n'eut d'autre avantage que de faire faire à la nation une nouvelle tentative d'unification, par l'offre d'une espèce de sceptre semi-visible, semi-spirituel au saint-père. Celui-ci ayant refusé cette mission, on s'est tourné vers le premier prince disposé à prendre sa place à la tête de la nation. L'unité s'est faite par le Piémont, mais les Italiens se retrouvent en face de l'éternel problème. Quand nous avons le temporel, que faire du spirituel?

Les nouveaux guelfes, trompés dans leur espérance d'une confédération avec le pape au sommet, ont fait, dès 1849, place aux hommes de l'avenir, plus politiques que religieux, lesquels font divorce avec le catholicisme et ne songent qu'à substituer à l'Eglise universelle une religion naturelle, de création populaire.

M. Arnaud pense que cette opinion est tombée avec Mazzini et la république romaine. En est-il bien sûr? et croit-il que le parti avancé se préoccupe beaucoup de l'unité catholique? Le corps de la nation, il est vrai, ne songe guère à se faire une religion où le pape ne soit pour rien et qui soit votée démocratiquement. Mais elle n'en est plus aux ménagements de l'école de Rosmini; elle souhaite bel et bien voir se constituer une religion qui soit italienne, marche avec son roi, vote avec ses parlements, et lui permette de s'organiser enfin en corps de nation. Elle entend *italianiser* Rome, qu'on s'y prête ou non de bonne grâce. Comment le pape s'en arrangera, elle s'en soucie peu, pourvu qu'il finisse par s'en arranger. Avec lui, mais malgré lui, en lui forçant la main sans rompre encore avec lui, en le gardant au Vatican mais en sollicitant le Capitole; il *faut* qu'enfin la religion soit d'accord avec les aspirations nationales. « Veux-tu être des nôtres? dirait volontiers l'homme du peuple au saint-père, nous serons des tiens; ne le veux-tu point? Tant pis. » C'est une réconciliation exigée avec une menace de rupture.

Voilà le fait vulgaire, brutal, dirai-je, et dont il faut bien que les ultramontains prennent leur parti. Le gouvernement seul est plus patient et persiste à attendre l'assentiment du pape. Quant à la théorie à suivre en cas où le saint-père entrerait en accommodement, elle est restée indécise comme la position. Aussi a-t-on donné à cette opinion triomphante le titre d'école indéfinissable. On veut la patrie avant tout; — puis, que cela se puisse ou non, une *Eglise catholique italienne*. N'en demandez

pas plus long. Jusqu'ici même le gouvernement a refusé de constituer une Eglise nationale sans l'assentiment du pape. Il est vrai que la pression de la politique étrangère est pour quelque chose dans ce refus. Les Passaglia, les Liverani lui proposaient, nous en convenons, un système impraticable sans l'accord de la papauté, puisqu'un concordat devait être à la base, mais la masse des prêtres libéraux ne mettait pas tant de conditions à leur adhésion. « Faisons l'Eglise catholique italienne, disaient-ils, on s'entendra après avec le saint-père, quand il sera devenu raisonnable par force. » Aux avances du clergé libéral, on a répondu par des hésitations et des lenteurs sans résultat final. Pourquoi? Parce que les chefs de l'Etat ont assez compris qu'une fois le gant jeté, il faudrait aller jusqu'au bout, renouveler les luttes qui ont existé en France entre le clergé assermenté et le clergé non assermenté, et en définitive aboutir au schisme si le saint-père persistait dans son *veto* contre l'existence de la nouvelle Eglise. En vain le clergé libéral aurait protesté de sa soumission *spirituelle* au saint-siége, le pape en l'excommuniant l'aurait réduit au rôle d'un clergé schismatique. C'est devant cette extrémité-là que le cabinet si maltraité du roi d'Italie a eu la modération de reculer. Aura-t-il lieu de s'en louer? C'est ce que dira l'avenir. En pratique donc le gouvernement s'en est tenu à la dernière théorie de Mamiani : la réconciliation, l'accord, mais par l'amendement de la papauté.

Nous savons ce que veulent les Italiens. Savons-nous s'ils ont une notion claire de l'Eglise italienne qu'ils espèrent, et surtout des principes suivant lesquels elle devra se constituer? Ici, qu'on ne s'en étonne pas, ils ont tout à apprendre n'ayant fait encore l'expérience que du système théocratique. Leurs idées ne peuvent être que vagues; leurs théories sont nécessairement subordonnées aux exigences de la pratique et aux difficultés d'une lutte à mort. Cavour a bien prononcé le mot magique : « L'Eglise libre dans l'Etat libre; » mais la nation en a-t-elle compris d'abord le sens profond? Il y a lieu d'en douter, puisqu'elle a admis sans conteste la constitution piémontaise qui déclare la religion catholique romaine seule religion d'Etat, tout en tolérant les autres cultes. Les gouvernants appliquent-ils la maxime de Cavour? Non, puisqu'ils diminuent le nombre des couvents et en vendent les biens au profit de l'Etat. Le roi laisse-t-il le prêtre libre? Non, puisqu'il exige qu'on chante des *Te Deum* à son honneur. Le public désapprouve-t-il ces mesures? Nullement. Y voit-il une oppression? Tant s'en faut, il sent le besoin de mettre un frein aux ambitions du clergé, de châtier ses résistances souvent criminelles et sa solidarité avec les ennemis de la patrie. Chacun juge nécessaire d'appauvrir l'Eglise pour lui retirer les moyens de nuire. Ce n'est pas en Italie que le denier de saint Pierre a chance de succès.

Croit-on par là porter atteinte à des libertés sacrées? On a, au contraire, l'impression d'user d'une légitime défense. A qui la faute, si ce n'est aux exigences et aux mauvais procédés dont use l'Eglise envers

l'Etat? Abolirait-on la religion d'Etat? Mais on craint que ce ne soit creuser un abîme plus grand encore et mettre un obstacle de plus à la réconciliation. Laisserait-on le clergé faire à sa guise sans le solliciter à la soumission, sans le replacer dans les conditions de médiocrité financière dans lesquelles vivent les autres sujets du roi? Mais on a l'instinct que ce serait se duper soi-même. C'est ainsi que l'inimitié de l'Eglise empêche les amis de l'Etat de se faire aux mœurs d'un vrai libéralisme, et leur rend impossible la pratique rigoureuse du respect dû au spirituel. Qui sort de sa place empêche les autres de se tenir à la leur. La doctrine de la séparation pure et simple des deux domaines n'y gagne guère, et nous voyons assez pour notre part qu'au sortir du régime si extrême de la théocratie, on ne sait pas sauter à pieds joints sur tous les systèmes intermédiaires pour arriver d'un bond à celui de l'avenir. On offre de s'arrêter à celui des Eglises nationales; et pour cela on attend que la papauté consente à signer une sorte de compromis. Peut-être est-ce du reste une transition assez naturelle, quoique peu désirable aux yeux de ceux qui savent qu'un concordat est une chaîne. Le progrès européen en serait retardé de quelques siècles. Mais les nations comptent par siècles, quand les individus, justement impatients, ne peuvent compter que par années. L'humanité marche par étapes, et de la foi unique, catholique, imposée, à la foi personnelle, il y a si loin! Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'après s'être fatiguée à poursuivre le fantôme d'un culte fait pour tous les peuples, elle essaye de se contenter d'un culte limité à chaque nation. L'individu aura son tour.

En résumé, les Italiens, sans créer une nouvelle Eglise, veulent une réconciliation, l'exigent avec une pointe d'impatience, de défiance surtout, vis-à-vis d'un chef spirituel avec lequel ils ne savent pas rompre, mais qui les lasse. L'Eglise nationale italienne pourrait-elle se constituer? Et quelle place pourrait y occuper le pape? C'est chose difficile à comprendre. Il ne suffirait pas que, comme le propose M. Arnaud, le pape fût déclaré inviolable de sa personne et sous la sauvegarde de toutes les nations. Quand l'Etat aura encore des droits dans son domaine et l'Eglise des priviléges résultant d'un compromis ou d'une entente conditionnelle, nous ne voyons pas comment le chef de cette religion nationale marchera toujours d'accord avec la législation, les parlements et la royauté d'Italie. On se met dans une impasse en voulant faire présider un culte *italien* par un évêque *universel*, et le forcer à s'accommoder d'un régime en deçà des Alpes, tandis qu'il en promulguera peut-être de tout contraires au delà. N'en déplaise à M. Arnaud, nous croyons le catholicisme antinational de son essence. Il n'y a d'Eglises catholiques nationales qu'au prix de luttes incessantes : le gallicanisme disparaît.

Mais se tirerait-on mieux d'affaire en proclamant et pratiquant l'absolue séparation des pouvoirs? Oui, si elle était acceptée par l'Eglise, comme semble l'espérer M. Arnaud. Alors, en effet, d'elle viendrait la

délivrance. Mais si l'Eglise persiste dans ses refus, si elle s'obstine à intervenir dans l'Etat ou à l'excommunier, si elle ne se soumet que temporairement aux conditions d'abstention qu'on lui imposera; si, au premier acte qui lui déplaira, elle excommunie le souverain, s'inscrit en faux contre les lois de la tolérance, prêche en chaire la haine des gouvernants, souffle la suspicion, et fait dans le confessionnal un cas de conscience aux jeunes soldats d'aller servir la patrie, ainsi que cela se pratique actuellement dans la Péninsule; — alors l'intervention coupable de l'Eglise ne forcera-t-elle pas l'Etat à se montrer rigoureux, oppresseur peut-être? Car, dans un tel domaine, la répression est vite prise pour de la persécution, et la pente est glissante.

Il semble donc qu'il ne reste à la pauvre Italie qu'à se mettre à prêcher à des sourds, en tâchant de persuader aux prêtres que le régime de la liberté de conscience est une vérité, que leur intervention dans les affaires temporelles est une faute, qu'après avoir renoncé au patrimoine de saint Pierre il faut encore renoncer à une action politique qui aurait la force, l'intrigue ou la révolte pour moyens. Il faut qu'à l'exemple de M. Arnaud, les Italiens persuadent au pape, l'histoire en main, que ses Etats ne lui ont jamais donné l'indépendance, ni au moyen âge lors des grandes luttes, ni à la Renaissance sous la domination étrangère, ni dans les temps actuels par des protections souvent payées si cher! Il faut qu'ils lui disent que la liberté ne peut pas ressortir de son alliance avec tous les pouvoirs absolutistes; que sa faible épée n'est qu'un hochet dont se sont toujours joués, dont se joueront éternellement tous les forts qui auront intérêt à le dépouiller; que sa gendarmerie pontificale n'imposera jamais une bulle à la France, et que ses allures de petit despote, prêtant asile à tous les conspirateurs, à tous les ennemis des autres princes, donneront toujours quelque envie aux offensés de s'en prendre à lui et à son gouvernement. Cela s'est vu. « Une épée, même dérisoire, » suffit pour enlever au pontife la protection morale du monde civilisé. Qui ceint le glaive se défende! Mais quand est-ce qu'on ose s'attaquer à l'autorité spirituelle si elle est désarmée? Qui abuserait contre elle de la force sans soulever l'indignation générale? L'épreuve a été faite : pas un évêque romain n'a souffert aux Etats-Unis la moindre violence de la part des puissances établies. Il faut qu'au pape on refasse la promesse qu'il entendait naguère encore, de le laisser à Rome même présider les libres assises du monde catholique côte à côte avec le roi d'Italie installé au Capitole. Il faut enfin l'amener à contredire ses encycliques, et à proclamer que la liberté sous toutes ses formes est compatible avec le christianisme, ainsi que le croit M. Arnaud.

Mais quoi, c'est parler dans le désert! Ces simples rapprochements font frémir des instincts théocratiques, vieux de treize ou quatorze siècles; et puis il leur faudrait peut-être se transformer sous ce souffle de liberté; et les vieilles institutions ont peur de s'écrouler en remuant leurs assises. La

papauté continuera à dire de sa position ce qu'un général des jésuites disait de son ordre : « *Sit ut est aut non sit.* »

Poussée à bout, que fera l'Italie? M. Arnaud a une crainte : c'est qu'elle ne succombe à la tentation du schisme. Il appelle cela sa suprême épreuve. « Eh quoi, s'écrie-t-il, elle serait restée orthodoxe sous la barbarie, pendant la captivité d'Avignon, durant les grands ébranlements de la Réforme et malgré Voltaire même, pour aboutir au schisme! Elle se serait dévouée jusqu'ici, victime sacrifiée à l'unité religieuse, pour échouer au port, au moment de recueillir les fruits de son martyre! »

A quoi plus d'un Italien a déjà répondu que trop longtemps, en effet, elle s'est immolée a une chimère, et qu'il est grand temps d'en venir au bon sens qui seul sauve du naufrage; que si elle a été la victime sacrifiée inutilement à une unité déjà brisée depuis trois siècles, c'est un honneur auquel elle n'aspire plus et qui lui a coûté trop cher; que la tolérance moderne s'inscrit en faux contre le maintien possible d'une seule foi dans la Péninsule comme ailleurs; que d'ailleurs la conduite passée et présente de l'Eglise a tellement ébranlé les croyances qu'on est plus disposé à sacrifier la religion à l'Etat que l'Etat à la religion.

La vraie tentation de l'Italie n'est pas tant le schisme que l'indifférence. Plût à Dieu qu'elle eût le courage de rompre! Mais elle aimera mieux se passer de religion que de se passer de nationalité ou d'étayer celle-ci sur une foi péniblement conquise. Le clergé a semé l'apathie spirituelle et l'incrédulité pratique. C'est ce qui le sauvé en perdant les âmes!

Mazzini propose bien une solution : celle de substituer l'infaillibilité populaire à celle de la papauté, et de faire dériver la détermination de la foi d'un vote démocratique aussi bien que la législation. Mais le bon sens des Italiens fera bon marché, nous l'espérons, de cette théocratie de nouvelle espèce. Nous savons gré à un républicain aussi décidé que M. Arnaud de n'être pas tombé dans l'erreur socialiste qui crée le despotisme de la foule. Les droits de la conscience individuelle ne doivent pas être abdiqués devant la cohue des plèbes passionnées ou ignorantes. Mais alors pourquoi veut-il nous les faire abdiquer (librement, il est vrai) devant un homme, parce qu'il est pape, ou devant la réunion des évêques en concile? Il dit si bien que « le droit humain s'arrête devant la portion divine de mon être, » que « tout pouvoir humain qui prétend s'interposer commet un sacrilége, » que c'est là « la liberté qui date de Christ! » et pourquoi ne veut-il donc pas que les Italiens, altérés de liberté, retranchent enfin cet intermédiaire sacrilége qui veut étouffer en eux et le divin et l'humain? N'y a-t-il pas là une étrange contradiction?

Eh quoi, après s'être sacrifiés à un rêve de théocratie, — orgueil dont ils ont été punis par une mort temporaire, il faudrait encore qu'ils s'immolassent pour donner un chef spirituel au monde? Mais ne serait-ce pas une de ces prétentions vaniteuses qui coûtent trop cher pour devoir être

maintenues? — Car enfin tel est le conseil pratique qui ressort des exhortations de notre auteur, puisque ses plus éloquents appels seront perdus auprès du saint-père, qui n'a guère l'habitude d'écouter les libéraux. Le pape continuera le divorce « entre l'esprit moderne et le droit chrétien » qu'il prétend représenter. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il pousse, par ses résistances, « les peuples aux schismes et aux religions nationales. » Il n'entend pas « repousser du pied ce trône qui abaisse le siége pontifical au niveau des trônes de la terre; » — il aurait horreur de « proclamer partout la liberté; » il se croit parfaitement maître de « violer le droit souverain et imprescriptible d'une nation, » droit qu'il ne reconnaît pas. Il y a longtemps qu'on le conjure au nom des intérêts les plus élevés et du salut même de la religion. Autant en emporte le vent.

Supposons pourtant qu'on lui force la main; que, contraint, il se soumette en attendant mieux. De souverain le voilà redevenu sujet, — sujet inviolable, il est vrai, — dans cette capitale où il a été maître. Son cortége passe et croise celui du roi d'Italie... Se figure-t-on les rapports de ces deux personnages? Se figure-t-on les vexations involontaires, les impatiences qu'on causerait au saint-père? Sous ses yeux, on a renversé ses ordonnances passées, proclamé des lois auxquelles il ne peut se faire, établi des mœurs qui lui sont un scandale. Lui-même, il a conservé ses habitudes de commandement, ses instincts d'autocrate, il ordonne, et ses ordres sont violés par le dernier agent de police. La police même l'observe, l'épie, lui qui naguère inquisitoriait les autres. On court au devant du monarque, et lui, on le délaisse, on l'oublie. Son amour-propre en souffre..., car enfin les papes aussi ont leurs petites vanités; et s'il fait la moindre chose qui soit contraire aux lois, il est traduit devant les tribunaux comme un simple mortel, lui l'infaillible!

M. Arnaud espère se tirer de ces difficultés en laissant pressentir l'espoir qu'à la royauté italienne succédera un jour quelque république fédérative ou unitaire. Il n'y aurait plus choc de deux personnes souveraines; mais que d'impossibilités encore dans l'opposition de la souveraineté nationale issue du peuple devenu majeur et libre, et de la souveraineté spirituelle qui entend traiter les peuples en enfants dangereux qu'il faut lier et quelque peu aveugler aussi!

On le voit, quand la sagesse des Italiens et leur ferme volonté auront fait cesser les protectorats et les occupations étrangères, tout ne sera pas dit. Le pouvoir temporel une fois tombé, resteront les mœurs d'une autorité séculaire; et l'on ne pourrait triompher de ces obstacles que par une franche et loyale acceptation faite par la papauté, non pas seulement de la position qui lui serait assignée, mais de tous les principes modernes et de leurs conséquences C'est aussi là ce qu'attend M. Arnaud. Touchante illusion d'une âme généreuse et croyante! En présence d'une attente aussi naïve, il nous prend toujours envie de dire à ces catholiques libéraux: « Par quel bout prenez-vous donc les gens et les choses?

Et pourquoi exiger des principes ce qu'ils ne contiennent pas, ou des hommes ce qu'ils ne sauraient donner sans cesser d'être eux-mêmes? La papauté, à tort ou à raison, est ce qu'elle est. Trop vieille pour se réformer, elle mourra telle. Quinze siècles de prétentions ne se renient pas ainsi. Et pour que l'institution la plus hostile à toute liberté comme aussi à toute modestie se mît tout à coup à se faire petite dans le monde, à applaudir ceux qui lui ôtent ses priviléges ou ses rêves de domination universelle, à embrasser cette liberté qui lui tient le pied sur la gorge, et qu'elle a mille fois excommuniée dans ses infaillibles oracles, il ne faudrait pas moins, on l'avouera, qu'une inspiration du ciel : un miracle. Quand ce miracle sera accompli, nous ne nous étonnerons plus qu'il s'en opère un plus grand encore : celui de « l'unité dans la liberté! » Nous ne demanderons pas mieux alors que de nous y prêter nous-mêmes : quand le pape sera réformé, nous n'aurons plus besoin de rester protestants vis-à-vis de lui.

Alors aussi nous croirons facile son séjour à Rome, sous une lieutenance royale chargée du temporel. Le gouvernement italien, ayant son siége à Florence, pourrait à la rigueur le laisser au milieu de ses souvenirs, occupé sans doute à pleurer les erreurs de sa défunte théocratie, et à s'émerveiller des transformations opérées au milieu de ses ruines historiques ou sociales, par le régime des libertés et des industries modernes!

Oh! alors, en effet, qu'aurait-il besoin de protections autres que sa dignité pontificale? A quoi bon aussi lui donner un budget officiel fourni par des gouvernements dont il ne devrait plus dépendre en rien? Le denier de saint Pierre, qui ne risquera plus d'être mal employé, ne lui sera pas refusé assurément par la libre piété des croyants de l'univers entier. Ses besoins seront réduits, quand il n'y aura plus de vanités à entretenir. Il faut peu de chose à qui n'a pas d'ambition. La vénération publique ne fera pas défaut au pontife repentant et amendé. L'oracle sera entendu avec plus de foi quand il ne sera plus imposé par la vertu des baïonnettes. A peine sera-t-il nécessaire de faire déclarer inviolable le domicile d'un pontife qui sera trop ami des lois et trop soumis aux puissances établies, pour y donner droit d'asile à des suspects ou à des coupables. Ambassadeur de Dieu, il sera plus sacré que ceux des rois de la terre, parce qu'il sera incapable d'intrigues ou de fraude. L'on aura enfin la meilleure Eglise possible dans le meilleur des Etats possibles.

Hélas! pourquoi faut-il que tout cela ne soit qu'un songe du cœur le plus généreux, de l'imagination la plus ingénieuse à espérer le bien, d'une nature trop sincèrement attachée au vrai, au juste et au bon, pour douter que le vicaire de Christ ne s'empresse de les réaliser bientôt! Le songe est si beau qu'il fait aimer le dormeur.

Nous ne nous sentons pas une foi aussi naïve au triomphe prochain de la vérité et de la justice dans l'institution qui peut-être les a le plus fou-

lées aux pieds depuis quatorze siècles ! Nous croyons que les institutions coupables ne se réforment pas, mais périssent dans leur endurcissement.

La papauté a pourtant peut-être des siècles à végéter, jusqu'à ce que Dieu la pèse définitivement dans sa balance. Que fera-t-on d'elle en attendant? Nous pensons que, si jamais elle plie devant l'orage, ce ne sera que pour se relever plus dangereuse après des concessions peu sincères; une révolution moins patiente que le gouvernement si modéré de Victor-Emmanuel (traité pourtant de jacobinisme !) pourrait bien l'expulser de l'Italie; alors elle irait traîner à l'étranger ses rancunes et susciter des intrigues à défaut de croisades.

On s'avisera peut-être d'un parti qu'il serait bien simple pourtant de prendre plus tôt; c'est qu'il y a dans la Méditerranée, sur ce lac bleu qui est le berceau de la civilisation, bien des îles endormies sous les brises embaumées des senteurs de l'oranger, asiles mystérieux et paisibles, où un pieux pontife trouverait assurément la paix, sœur de la prière, et l'indépendance, mère de la dignité. Si l'on craint les souvenirs d'exil attachés à l'île d'Elbe, il y a Majorque, Minorque et bien d'autres; la vapeur a rendu les communications faciles; elle porterait les oracles du saint-père à tous les coins de l'horizon. Le bruit des commotions sociales n'y arriverait qu'adouci par la distance, sans inspirer de terreurs; les tremblements de trônes n'y porteraient que l'écho des fragilités humaines, les inimitiés feraient naufrage avant d'aborder à ces rives, les rivalités de voisinage n'auraient pas même l'occasion de s'y produire. Quelques prêtres pour gardiens, quelques paysans pour cultiver des jardins, qu'est-il besoin d'autres sujets? Cette existence d'anachorète peu sévère ne serait-elle point sanctifiante après tant de somptuosités? Une confortable demeure remplacerait avantageusement les milliers de chambres du Vatican; ajoutez le denier de saint Pierre, pour soutenir cette modeste aisance, faire vivre quelques employés, quelques secrétaires, correspondants obligés avec le monde catholique ; tout cela ne vaudrait-il pas les inquiétudes, les agitations, les nécessités pénibles, les mesures violentes, les inimitiés comprimées, les misères dorées, les roueries diplomatiques, les insomnies angoissantes, les révolutions toujours prêtes qui assaillent à Rome le pontife du monde catholique? Et s'il faut des pompes à son culte, qui l'empêcherait de rentrer une ou deux fois par an, hôte respecté, dans la grande cathédrale de Saint-Pierre-de-Rome, pour y donner *urbi et orbi* la bénédiction traditionnelle? Le successeur de saint Pierre ainsi ne déserterait pas le siége de celui qu'il croit avoir été évêque de Rome. Un nonce le suppléerait le reste du temps dans son évêché. Le séjour de Rome n'est pas, que nous sachions, un dogme sacré de l'Eglise; et l'histoire témoigne de nombreuses et longues absences faites par la papauté, sans parler de son siége à Avignon.

Mais ce projet aussi n'est qu'un rêve... Dans cette île sacrée, les car-

dinaux n'auraient plus lieu de rouler carrosse, les ambitieux ne trouveraient pas de pâture, les agitateurs se sentiraient dépaysés, le droit divin se croirait sacrifié, la théocratie ne serait plus qu'un souvenir, et le prêtre-roi, en se trouvant plus près du ciel, se croirait trop loin de la terre. Il fera verser bien du sang avant d'y aller cacher son impuissance et ses déceptions. Preuve en soient sa dernière encyclique et ces dix mille enrôlés qu'il arme en ce moment, et qui ressemblent plus à des Malchus qu'à des saint Pierre!

Et quand l'Europe fatiguée lui aura imposé quelqu'un de ces exils qui, librement acceptés, pourraient n'être qu'une retraite fructueuse, il ne faut pas croire que les difficultés les plus graves seront surmontées. Oui, sans doute, l'Italie aura gagné de se trouver vis-à-vis du pape dans une position analogue à tant d'autres nations qui n'ont pas l'onéreux privilége de sa présence; sans doute, elle aura repris sa capitale historique et n'aura plus dans son sein le général en chef de l'armée ennemie; mais cette armée elle-même, elle sera encore là. La légion des confesseurs et des moines, la phalange des prêtres et des dignitaires; élus ou non par le prince, ils seront en Italie les alliés de l'étranger, les conspirateurs inviolables, sapant les principes constitutifs des sociétés modernes, louant un passé dont on ne veut plus et préparant un avenir qu'il faut pourtant absolument leur arracher. Plus incorrigibles encore là qu'ailleurs!

Car enfin, la difficulté foncière, elle n'est pas tant dans le patrimoine de saint Pierre que dans les prétentions incurables que dénote sa possession. Le trône pontifical renversé, restera le regret, puis l'espoir d'y remonter; resteront aussi les habitudes, les ambitions déployées sur le terrain d'autrui, les sollicitations auprès des puissances catholiques, les agitations sourdes, les plaintes à tout propos, les attitudes du martyre, si naïvement prises même aujourd'hui au sein des splendeurs du Vatican, et doublement émouvantes aux yeux des simples, quand de si haut la papauté mondaine sera tombée si bas.

D'où des nécessités nouvelles pour les gouvernements de mettre un frein à tant de persistantes audaces, de s'immiscer dans les affaires d'Eglise, et de prendre parfois, bien malgré eux, ce rôle d'oppresseurs qu'on leur prête si volontiers quand ils sont libéraux! Aussi est-ce un sujet d'inquiétudes pour nous que de savoir si, avec le catholicisme, la séparation du temporel et du spirituel, dans les divers Etats de l'Europe, pourra jamais être sincère et absolue. C'est un doute dans lequel nous avouons nous perdre. Résolue pour nous en principe, quant à ce qui regarde les Eglises protestantes, et reconnue applicable avec des associations religieuses sans prétentions politiques, la séparation reste incertaine devant cette obstination des ambitions théocratiques. Une invasion appelle une invasion. Il y a lieu d'en gémir. Mais y a-t-il lieu d'attendre la fin de ces empiétements désastreux, tant que le catholicisme papal aura

un reste de vie? C'est un doute que nous soumettons aux réflexions des esprits sérieux.

Efficace ou non, la solution par la séparation des pouvoirs sera-t-elle tentée par l'Italie! Nous répétons que celle-ci n'en est pas encore là, qu'elle n'exige que conciliation et création d'une sorte d'Eglise bâtarde, catholique, mais nationale, papale, mais italienne. Pourtant il ne faudrait pas beaucoup d'encycliques semblables à la dernière pour lui faire abandonner cette modération tenace; et, par la netteté de ses refus, le pape pourrait bien enfin lui ouvrir les yeux en lassant sa patience. Ce n'est pas la première fois que des pouvoirs aveugles seraient allés à l'encontre de leur but, et qu'ils auraient armé contre eux-mêmes.

Pratiquement on a déjà commencé, — non en tout, mais partiellement, — la séparation des pouvoirs; car, par le fait, l'Italie agit, malgré le pape, à sa manière, et le pape en fait autant. L'incrédulité et l'indifférentisme aidant, il est à croire que l'on prendra de plus en plus son parti des résistances du clergé, et qu'on agira toujours mieux dans l'Etat comme si l'Eglise n'existait point. Le compromis n'ayant pas été fait, aucun concordat ne forcera à compter avec le clergé autrement qu'en le faisant surveiller par la police. Nous ne serions donc pas étonné que la force des choses et des mœurs amenât une sorte de séparation de *fait*.

Quant au principe, il finira bien par se formuler. Ce n'est pas la race la plus douée du sens philosophique qui négligera d'enfanter une théorie à l'appui de sa vie pratique. Et, à vrai dire, nous pensons que celle de la séparation pure et simple des pouvoirs aurait déjà été fécondée par la métaphysique italienne, si elle se fût produite explicitement au delà des Alpes. Mais ce n'est pas le simple énoncé qu'en a fait Cavour, à la veille de sa mort, qui a pu en donner une idée bien nette. On ne l'a pas parfaitement comprise, et elle est assez neuve encore dans nos pays éclairés, pour que nul ne s'étonne de ne pas la voir sitôt prendre droit de cité sous les étouffoirs du papisme. Mais quand les dernières illusions se seront dissipées, la nation la plus intéressée à séparer ce qui, chez elle plus qu'ailleurs, fut déplorablement confondu, sera probablement aussi la première à embrasser en Europe la théorie de l'avenir. Bien d'autres suivraient dans cette voie la grande initiatrice des Renaissances, — et qui peut dire si le vieux catholicisme romain, après bien des menées, bien des croisades prêchées, bien des révoltes suscitées, las de briser ses efforts contre une application inébranlable de la séparation des pouvoirs, ne finirait pas par mourir de sa belle mort, pour laisser le champ libre à un christianisme indépendant et vraiment spirituel?

THÉOPHILE ROLLER.

P. S. Ces lignes sont écrites depuis plus d'un an. Nous les imprimons telles quelles, quoique les événements aient marché, parce que l'expé-

rience n'a fait que confirmer nos prévisions. L'obstination papale fait faire des pas rapides à la séparation des pouvoirs. Pratiquement, on laisse faire le clergé quand il célèbre le culte ; on ne l'exile que lorsqu'il conspire ouvertement. On se passe de lui ; on l'ignore. Si parfois il arrive qu'une proposition pour la limitation du nombre des évêchés se produise, on lit dans le moindre des journaux libéraux des observations comme celles-ci : « Pourquoi nous immiscer dans le spirituel ? Laissons les prêtres gouverner leurs sacristies, constituer les diocèses à leur gré. Il est temps de séparer les attributions. Pour avoir le droit de défendre au clergé l'arène politique, ne mettons point le pied sur leur terrain. »

Bien plus, en émettant des projets pour l'avenir du clergé, l'on commence à dire et à écrire que lui créer une liste civile serait commettre une erreur de principes ; que la séparation des attributions vaut bien mieux que le mariage forcé ; qu'il faut éviter à l'Etat des servitudes qui seraient le fruit de l'asservissement de l'Eglise. On propose qu'une fois les biens ecclésiastiques vendus au profit de la nation, on sauvegarde les droits acquis par les membres actuels du clergé, en créant à chacun d'eux des pensions viagères jusqu'à l'extinction de la génération contemporaine ; les futurs prêtres, à mesure qu'ils recevraient les ordres, vivraient de l'autel, et ne seraient soutenus que par les contributions volontaires des croyants.

Ces idées-là sont journellement agitées, jusque sur les places publiques ; et les théories séparatistes, qui avaient peine à se faire comprendre naguère, sont développées aujourd'hui au sein des foules, avec une netteté à laquelle quelques esprits d'élite sont seuls arrivés en France. Voilà pour l'intelligence progressive du problème. Les nécessités actuelles poussant, on n'en restera point aux paroles. On se heurtera longtemps aux difficultés d'application que nous avons signalées plus haut. Mais, nous le croyons maintenant, l'Italie aura la gloire d'essayer la première en Europe la séparation des deux domaines. Qui sait si la grande opprimée ne deviendra pas encore une fois le pédagogue des nations.

T. R.

QUESTIONS SOCIALES

—

EXPÉRIENCES ET SOUVENIRS D'UN PASTEUR

AUMÔNIER D'UNE MAISON CENTRALE.

RAPPORT PRÉSENTÉ A UNE CONFÉRENCE.

I.

Il n'est point de spectacle plus triste que celui d'un homme qui sort de la ligne du devoir pour entrer dans la voie du vice où l'entraînent de coupables passions, car l'idée du malheur qu'il se prépare est toujours inséparable de celle de sa chute. La loi morale a une inévitable sanction : tôt ou tard le mal portera ses fruits empoisonnés. Pendant que ce malheureux se livre sans remords à l'attrait enivrant du mal, la réalité terrible se prépare à lui apprendre que jamais l'homme ne méconnaît impunément la loi sacrée de Dieu, et celle de la conscience, qui en est la vivante expression. Si quelqu'un pouvait douter de cette relation intime de la souffrance et du péché, il en trouvera la confirmation douloureuse dans les expériences que nous allons sommairement retracer.

II.

Avez-vous remarqué le jeune homme oisif, ennemi de toute occupation régulière et impatient du joug? Il recherche dans son désœuvrement d'autres oisifs comme lui; il perd les plus belles années de sa vie, et renonce aux fruits d'une jeunesse bien employée. Ce n'est encore que l'oisiveté. Mais l'oisiveté est une mauvaise conseillère. Ce jeune désœuvré n'a pas encore mis le pied sur la pente fatale, mais il cède à un attrait inconnu qui le pousse vers l'abîme jusqu'au fond duquel il va glisser par degré. Le paresseux a un ennemi redoutable, c'est l'ennui. Pour y échapper, s'il continue à repousser toute occupation régulière, il ne lui restera qu'une seule ressource, la dissipation. Les premiers pas seront timides,

mais la contagion de l'exemple, la crainte du ridicule, et l'entraînement de ses propres passions feront taire bientôt tous ses scrupules et cet infortuné, après avoir fait sa société d'hommes dissolus, deviendra, comme le dit l'Ecriture, un compagnon de larrons.

Ces quelques mots résument l'histoire d'un grand nombre de malheureux coupables qui ont expié ou qui expient encore leurs fautes sous les verroux. L'oisiveté les a conduits à la dissipation et la dissipation les a entraînés sur le chemin du déshonneur. « Ah ! si j'avais voulu travailler! — Si j'avais écouté les conseils de mes parents ! — Ce sont les mauvaises compagnies qui m'ont conduit ici! — C'est la débauche qui m'a perdu ! » Tels sont les aveux habituels que nous recueillons de la bouche de ces infortunés dont le nom seul résume à la fois toutes les souffrances qu'enfante le péché.

III.

Il est difficile, en effet, de se représenter tout ce que ce mot, « prisonnier » résume de souffrances : privation du plus précieux des biens, la liberté; privations matérielles et, par-dessus tout, profondes misères morales. Pour le comprendre, il faut l'avoir vu de ses yeux pendant de longues années. Il faut avoir franchi ces portes qui ne se rouvrent plus sur le condamné jusqu'à l'expiration de sa peine. Il faut avoir vu cette réunion d'hommes flétris par la loi, revêtus d'un costume qui semble être la livrée du crime et effacer sous le cachet d'infamie tout ce qui rappelle encore la qualité d'homme moral. Vivre confondu dans cette masse d'hommes qu'on appelle en style de maison centrale « la population; » coudoyer les misérables descendus au dernier degré du vice et de l'abjection; porter avec eux la solidarité du crime; respirer les miasmes du vice dans cette atmosphère de corruption, voilà pour les misères morales auprès desquelles les privations matérielles ne semblent que peu de chose. Mais il faut bien aussi tenir compte de ces dernières : pour être d'un ordre inférieur elles n'en sont pas moins cruelles.

Le prisonnier est soumis au travail. C'est pour lui un grand bienfait et comme un allégement à sa peine. Mais c'est le travail sans la liberté, le travail sans les moyens suffisants de réparer les forces qu'il dépense. Le signal est donné : voici dans ces longs couloirs des hommes qui s'avancent en silence, l'air fatigué et le front soucieux. Chacun d'eux sait le repas réglementaire qui l'attend. Lorsqu'il l'aura terminé, s'il a faim encore, qu'importe, ce n'est pas la faim qui règle pour lui la quantité d'aliments, c'est la quantité d'aliments qui règle la faim. Il faut que la ration de pain qu'il a reçue le matin suffise pour la journée; si, pour satisfaire la faim qui le presse, il cède à la tentation de manger à son appétit, il subira la peine de son imprévoyance; il attendra au lendemain pour faire un nouveau repas. Le règlement inexorable sera là pour lui ôter

jusqu'à l'espérance qu'un plus favorisé, par un appétit moindre, lui fasse part de son maigre superflu. Le repos du prisonnier sera aussi réglé : à moins de maladie, il devra se promener toujours silencieux et en ligne, sous l'œil sévère du gardien, qui règle les mouvements de sa promenade monotone. Il n'est pas jusqu'à son sommeil qui ne soit soumis à l'ordre réglementaire : la ronde passera plusieurs fois, la nuit, devant sa dure couche pour s'assurer s'il n'a point profité des ombres de la nuit pour tenter une évasion.

Telle est la vie du prisonnier; tel est le milieu où elle s'écoule; telle est l'atmosphère qu'il respire. « C'est un enfer, » me disait l'un de ces malheureux après avoir obtenu sa liberté. Nous dirons, nous, en consultant nos impressions : la vue de ces hommes est un spectacle qui oppresse le cœur. La seule pensée de vivre dans un pareil milieu, sous cette livrée d'infamie, donne le frisson. Ils sont coupables ! C'est vrai. Ils sentent moins le poids de la honte ; c'est vrai encore pour quelques-uns et ceux-là sont encore plus à plaindre puisqu'ils laissent moins lieu d'attendre leur relèvement. Mais tous n'ont pas cette insensibilité morale. Il en est pour qui le poids accablant de cette infamie commune est augmenté par celui de leur honte personnelle. Subir cette honte tous les jours, sentir le contact de nature dégradées, accepter ces rapports obligés avec le vice, être en butte à ses procédés grossiers et respirer sans cesse cet air pestilentiel, quelle épreuve !

IV.

Oui, quelle épreuve ! Et s'il est, hélas ! trop vrai que pour le plus grand nombre cette épreuve est stérile, ajoutons avec empressement qu'elle est salutaire pour quelques-uns. Et si petit que soit le nombre de ceux qui se relèvent, il sera toujours assez grand pour stimuler nos efforts et nous encourager à travailler sans relâche, avec une chrétienne sympathie, à l'œuvre sainte du relèvement de ces hommes tombés.

La vérité trouve bien des issues pour arriver à la conscience du coupable. Si épaisses que soient les ténèbres du péché, dans un tel milieu, la lumière intérieure n'est point éteinte ; elle n'est qu'obscurcie. Longtemps la conscience est restée engourdie et comme étouffée par les passions. Mais arraché à sa vie de désordre le malheureux prisonnier se replie douloureusement sur lui-même, et son retour sur son triste passé fait naître en lui de sérieuses pensées. Il se rend compte de la cause de ses souffrances; reconnaît qu'il est le seul auteur de sa peine et revient à Dieu. La dure épreuve produit des fruits de repentance, de conversion et de paix. Nous en pourrions citer bien des exemples ; en voici un entre plusieurs : Un vieillard, après une longue vie de désordres de tous genres, trouva dans l'humiliation de cette terrible épreuve le relèvement et la paix. Dans ce retour sur lui-même il sentit son péché. La grandeur de

l'amour divin se révéla à son âme et quelque temps après cette crise salutaire et cette illumination intérieure, il pouvait dire. « Je remercie Dieu de m'avoir conduit dans cette prison où j'ai appris à connaître mon péché et la miséricorde divine. »

V.

Ce réveil de la conscience chez le prisonnier se manifeste, en général, par le besoin d'obtenir de ses parents le pardon de sa faute. Il en est qui restent des années sans donner des nouvelles à leurs familles, dans l'espoir que leur faute restera inconnue, ou dans la crainte de recevoir d'accablants reproches. Mais quand la conscience a parlé cette crainte est surmontée; toute fausse honte cesse; l'aveu de la faute est fait et le pardon demandé. Bien doux est ce souvenir de la famille! bien touchantes les scènes auxquelles donne lieu le repentir du coupable. Un détenu transféré dans une autre maison centrale nous écrivait récemment : « Si plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance, je dois, à ce titre, espérer de voir les miens exaucés. Ce Dieu miséricordieux doit plaindre le malheureux qui est emporté par les tempêtes de la vie, loin du seuil de ses foyers paternels, abandonné à lui-même, le cœur navré ne sachant plus où reposer sa tête. Il doit être bien près de pardonner le prisonnier auquel il envoie un songe bienfaisant, pour le ramener dans sa famille et voir mouiller son sein par les larmes d'une mère bien-aimée. Si poignante que soit ma situation, je parviens quelquefois à y échapper dans mes rêves, à la regarder pour ainsi dire comme non avenue et à espérer tout gratuitement qu'elle doit cesser un jour. J'ai tellement présent à la mémoire la configuration des lieux, le son de voix des personnes dont je suis séparé que le sentiment des distances, de temps et d'espace s'évanouit complétement.... Ma conduite est actuellement exemplaire dans la maison centrale, nous écrivait encore le même prisonnier. Je pense souvent à ma vieille mère; je me reporte à chaque instant vers elle par la pensée et par la prière, de sorte que les vœux les plus chers à mon cœur seraient d'aller la consoler, la secourir et d'obtenir son pardon. »

Quelquefois les parents, dans leur douleur de voir leur nom déshonoré, ne peuvent contenir l'expression de leur désespoir. Il faut lire leurs lettres déchirantes! Il faut entendre les amers reproches. Disons-le tout de suite, à l'honneur du cœur humain, ce dernier cas est l'exception. Ce sont plutôt des exhortations émues qui répondent à l'aveu du coupable. J'ai vu une de ces lettres écrite par une mère que l'inconduite de son fils avait réduite à l'hôpital, jamais je n'ai lu des accents si touchants. « Reviens, mon fils, disait-elle, reviens à Jésus-Christ, et réjouis le cœur « de ta pauvre mère qui a tant souffert. » Quelquefois les parents ne se contentent pas d'écrire, ils accourent pour apporter eux-mêmes le pardon au

coupable. J'ai connu une autre mère qui avait fait un voyage de plus de cent lieues et qui venait elle-même frapper à la porte de cette prison où elle allait retrouver ce fils qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Tremblante d'émotion et comme toute enveloppée de la honte dont ce fils malheureux s'était couvert, elle s'approcha du guichet à travers lequel elle l'apercevait enfin et trouvait à peine des paroles pour exprimer les sentiments qui remplissaient son cœur brisé; elle promettait à cet enfant prodigue repentant de le suivre partout où il irait plutôt que de l'abandonner.

Un autre signe du réveil de la conscience, c'est l'intérêt que le détenu apporte à la lecture de l'Ecriture sainte. Qu'on se représente l'état des connaissances religieuses de ces hommes qui ont vécu loin des temples et dans l'oubli complet du livre divin et on pourra comprendre les effets salutaires d'une lecture régulière du saint volume. Nous avons eu lieu de nous réjouir, en remarquant les connaissances acquises par cette étude toute personnelle de l'Ecriture. « Je lis ma Bible, me disait un prisonnier, c'est toujours le livre qui me fait le plus de bien. » Enfin il est un autre signe du réveil de la conscience, c'est une bonne conduite, la soumission aux règlements de la prison, et un changement intérieur.

VI

Mais ce triomphe ne se remporte pas sans une lutte opiniâtre. Quelques-uns peuvent être insensiblement gagnés par l'influence de la vérité, mais d'autres résistent longtemps. Nous en avions un exemple récent chez un homme âgé dont nous pourrions citer le nom, car, après la victoire, il a été recueilli dans le sein de son Père céleste. Cet homme était dans la maison centrale depuis dix ans et arrivait à l'expiration de sa peine. Pendant ces longues années, il avait assisté à la prédication de l'Evangile, et enfin avait manifesté le désir de posséder une Bible. Nous avions accédé à son désir. Nons apprenons, un jour, qu'il est malade. Nous le visitons: il allait mourir, et dans son cœur se livrait une lutte terrible entre la foi et l'incrédulité. Un moment l'incrédulité l'emporta. « Je ne veux plus de livres, nous dit-il; faites prendre cette Bible; qu'on me laisse mourir tranquille : je serai bientôt sous terre. » — « Mais, mon ami, que dites-vous? Vous allez mourir! Il faut vous réconcilier avec Dieu. » — « Ce ne sont que des mots cela, nous répond-il; je vous prie de ne plus venir me voir. » Nous ne pouvions en croire ce que nous venions d'entendre. Nous étions atterré. Il semblait que l'esprit du mal disputait cette âme à Dieu. Nous répondîmes au malade que notre devoir était de le visiter et nous le quittâmes le cœur navré. Est-ce donc là, nous disions-nous, le fruit de dix ans de ministère? Nous priâmes beaucoup pour lui. Ce ne fut pas sans appréhension, à notre visite suivante, que nous ouvrîmes la salle où il reposait. Mais cette fois ce fut avec une exclamation de joie que le malade nous reçut :

la vérité avait triomphé dans son cœur. Il s'humilia d'une manière touchante et, quelques jours après, manifesta le désir de recevoir la communion. Interrogé par nous sur ses dispositions à cet égard, il répondit d'une voix émue qui donnait à ses parole une énergie solennelle : « Je veux m'approcher de Dieu dans les dispositions qui inspirèrent à l'enfant prodigue cet admirable élan : Je me lèverai, je m'en irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; et je crois que Dieu me recevra avec la même bonté que ce père qui lui ouvrit ses bras, lui fit apporter la plus belle robe, tuer le veau gras et dit : Mon fils était mort, il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. » Le malade communia et, le visage rayonnant d'une joie céleste : « Merci, merci, me dit-il, j'espère que Dieu m'a pardonné. » Admirable puissance de l'Evangile! Démonstration souveraine de son efficacité sur les âmes les plus endurcies.

VII

Qu'elle est touchante la joie que ce retour vers Dieu fait éprouver! Quel saisissant contraste elle fait ressortir entre l'état du pécheur endurci ou luttant contre la vérité et celui dont le cœur est gagné à Dieu! Un jour, en traversant une cour de la prison, je vois un prisonnier qui s'approche de moi. C'était un vieillard. Il portait à la main la Bible qu'il était autorisé à garder avec lui. « Monsieur, me dit-il, je suis bien heureux. Oui. J'ai un grand sujet de joie! Voyez, ajouta-t-il en me montrant sa Bible ouverte au livre du prophète Esaïe, chapitre XLIII, verset 25, et il lut ces paroles : « C'est moi, c'est moi qui efface tes forfaits pour l'amour de moi. Je ne me souviendrai plus de tes péchés. » — Vous le voyez : c'est écrit; Dieu dit que c'est lui qui efface mes forfaits. Je suis un grand pécheur, mais tous mes péchés Dieu les a effacés. Et ce n'est pas à cause de moi, mais pour l'amour de lui-même. » La joie de ce prisonnier ne se démentit jamais, et il vint souvent me parler de son bonheur. Un jeune homme entraîné dans l'abîme par la fougue de ses passions me disait aussi un jour, lorsque son cœur eut été touché par l'Evangile : « Je n'ai jamais, dans le monde, été aussi heureux que je le suis ici. »

VIII

Les prisonniers dont le cœur a été ainsi touché sont un exemple à leurs camarades par leur conduite régulière. Leur vie est une prédication muette (toute autre, d'ailleurs, leur serait défendue par le règlement), et cette prédication n'est pas la moins éloquente. On éprouve soi-même du bien à voir ces hommes naguère entraînés par leur nature grossière et l'ardeur de passions désordonnées, devenir doux, patients, convenables avec tous. Quoique captifs, ils sont en possession de la liberté glorieuse des enfants de Dieu en attendant celle dont ils ont été justement privés

par la loi des hommes. Mais tous n'arrivent pas au terme de leur peine.

La mort est redoutée de tous les hommes qui n'ont point d'espérance, mais jamais autant que du prisonnier inconverti. Mourir dans une prison est pour ce dernier la pensée la plus accablante qui puisse se présenter à son esprit. S'il faut mourir, il s'y résignera. S'il pouvait avoir une journée, une heure seulement pour se faire transporter au dehors, ne fût-ce que dans un hospice civil, au moins il ne serait pas mort dans une prison. Mais quand le cœur est rempli de la grande espérance chrétienne, qu'importe au pauvre malade qui voit ses chaînes se briser de mourir dans une prison? N'est-il pas déjà un affranchi de Christ? Ce vieillard qui avait trouvé la paix de son âme au pied de la croix, sentant dans son cœur, non pas seulement l'*espérance*, mais, comme il aimait à le répéter, l'*assurance* de son pardon, nous disait à cette heure suprême, en levant vers le ciel son regard rayonnant : « Ce soir, je serai là-haut avec Dieu. » C'était, pour lui, la foi changée en vue, la contemplation des invisibles réalités. Cet autre malade qui avait lutté avec désespoir et refusé un moment toute consolation, voyait, lui aussi, venir la mort avec calme et nous donnait un solennel rendez-vous dans les demeures de la paix.

IX.

Pour ceux dont la détention est de courte durée, ou dont la santé vigoureuse résiste plus longtemps au régime de la prison, arrive enfin le jour de la liberté, ce jour, objet de toutes leurs pensées et de tous leurs rêves pendant la captivité.

Les joies de la liberté sont grandes : pour quelques-uns elles sont enivrantes. Ces derniers ne semblent jouir du bonheur d'être libres que pour courir de nouveau avec une sorte de délire à toutes les jouissances qui ont causé leur perte. D'autres n'ont, hélas! employé le temps de leur peine que pour mieux concentrer les moyens de continuer leurs méfaits, sans s'exposer cette fois à tomber sous le coup de la loi. « Que pourraient-ils faire, disent-ils, ils n'ont rien? Repoussés de tous, ils ne feraient que d'inutiles efforts. S'ils sont repris par la justice, eh bien! leur vie sera moins misérable. » Nous avons connu un prisonnier qui avait commencé à voler le jour même de sa sortie, afin, disait-il, d'être à l'abri du besoin.

Heureusement, que pour plusieurs, la mise en liberté est le commencement d'efforts sérieux de relèvement : ce sont ceux dont la conscience a été réveillée et qui ont puisé dans la lecture de la Parole de Dieu, avec connaissance de la vérité, le désir de renoncer à leur vie passée. Nous avons en main des lettres nombreuses qui témoignent de ce sérieux désir et de ces efforts soutenus. Un jeune homme qui avait passé dix années dans la maison centrale, et qui, menacé d'être, après cette longue captivité, transporté à Cayenne, obtenait, grâce à l'intervention d'un oncle, ancien employé du ministère de l'intérieur, la faveur de passer à l'étran-

ger, nous écrivait le lendemain de sa libération : « Dieu n'a pas voulu la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. J'ai été sauvé par grâce, et celui qui ne comprend pas le salut gratuit, mon histoire peut lui servir de similitude, car ce sont les trente années de bons services de mon oncle qui m'ont été imputées à justice. Aussi je me suis posé cette question bien sérieusement : Que ferai-je désormais? Je serai moins incrédule. Au lieu de douter, je croirai, car ce Dieu si bon et si miséricordieux m'a conduit comme par la main. Je prendrai Jésus, ce bon Jésus, comme Sauveur, et il y aura un grand pécheur de plus ajouté à l'Eglise. Je tâcherai de bien mettre en moi le sentiment de mes fautes; je me rappellerai cette bonne parole : Quand bien même tes péchés seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la neige. Puis cet appel : Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Je crois; et je veux avoir laissé le vieil homme avec la livrée à la maison centrale. Je ne veux plus de ma vie passée. Je lutterai, je ferai tous mes efforts pour n'y plus retomber. Je veux racheter le temps. Telles sont mes intentions, je vous le promets. J'ai remercié Dieu avec larmes; je veux marcher sous son regard, *car le temps est court désormais*. Je ne veux plus de ma vie passée, elle me fait honte. C'est les larmes aux yeux que je vous en parle. Déjà j'ai commencé..... »

Ce jeune homme avait en effet commencé sa vie nouvelle d'une manière admirable qui atteste la profondeur et le sérieux des sentiments exprimés dans cette lettre. Après avoir été dix ans sans boire de vin pendant sa détention, il s'en privait encore volontairement de peur de retomber dans les excès d'autrefois. Il partit pour l'Amérique. Pendant la traversée il avait gagné toute la confiance de deux passagers qui, ayant à faire une excursion dans l'intérieur, lui confièrent les valeurs qu'ils possédaient, ne se doutant nullement de ce qu'avait été celui qu'ils constituaient ainsi le dépositaire de leur fortune. Le dépôt leur fut fidèlement remis à leur retour par ce détenu, autrefois bien moins scrupuleux. Et ce dernier, me parlant de cet acte de probité, ajoutait simplement : « Si je vous raconte ces détails, ce n'est pas que je pense avoir fait une chose extraordinaire, j'ai voulu seulement vous rassurer sur mon compte. »

Un autre prisonnier libéré m'écrivait : « Je croirais manquer à mon devoir si je ne venais vous prouver ma reconnaissance pour les bontés que vous avez eues pour moi durant ma captivité. Veuillez croire, Monsieur, que je n'oublierai jamais les conversations que nous avons eues. Dieu veuille que la joie et la paix que j'ai ressenties dans ce lieu d'exil ne s'effacent jamais de mon cœur, afin de m'attacher davantage au bonheur qu'il m'a accordé de me rendre à mes parents et de pouvoir leur prodiguer les soins dont ils peuvent avoir besoin. O Dieu ! veuille que cette douce consolation remplisse tous les moments de ma vie, et que je goûte auprès d'eux les biens qu'il réserve à ceux qui suivent ses commandements. Croyez, Monsieur, que cette triste leçon portera ses fruits

et que je ferai tout mon possible pour faire oublier ma faute par une conduite irréprochable, pour être admis un jour dans les rangs de la société.» Ce jeune homme, conduit par la débauche à des détournements de fonds, s'était rendu coupable de faux, et, dans son désespoir, avait attenté à ses jours. Sa conduite, après sa peine, a prouvé que les sentiments exprimés dans cette lettre étaient bien sincères. Il terminait cette lettre en m'envoyant de bons écrits pour ses anciens compagnons de captivité.

X.

Ce témoignage de sympathie pour les malheureux qui restent encore sous les verroux s'associe toujours, dans le cœur de ceux qui ont reçu des impressions sérieuses, aux sentiments de reconnaissance qu'ils expriment envers Dieu. Le jeune homme, qui remettait fidèlement le dépôt qui lui avait été confié, témoigna ainsi sa gratitude d'une manière admirable : il envoya des livres bien choisis pour une somme de 40 fr. qu'il avait prélevée sur ses modestes ressources. Il y a quelques mois, un autre prisonnier avait promis à ses compagnons d'infortune d'acheter pour eux une année de *la Vie chrétienne*. Le jour de son départ, il n'avait pu me voir. Escorté par la gendarmerie et ne pouvant se détourner de son itinéraire, il confia, pour m'être remis, quatre francs à l'un des gendarmes étonnés de cette libéralité de la part d'un tel donateur. Plus récemment, un troisième, quoique malade, sans ouvrage et ne possédant pour tout avoir que le faible pécule gagné dans la maison centrale, m'a envoyé directement cinq francs par la poste. Touchante générosité de la part d'hommes qui ne pensaient naguère qu'à la satisfaction de leurs passions grossières. C'est ainsi que l'Evangile éveille dans les âmes dégradées les plus nobles sentiments. Tels sont, au moment de leur mise en liberté, les bons mouvements, la pieuse gratitude, la sympathie généreuse, les projets et les espérances des détenus libérés dont l'Evangile a soumis le cœur pendant leur captivité.

XI.

Mais la liberté a ses épreuves et ses périls. Pour ceux qui ont une famille prête à les accueillir, les épreuves sont moins grandes, les périls moins redoutables, mais pour ceux qui n'ont aucun refuge et se trouvent rejetés sans appui du sein de la société, que ces épreuves sont terribles et ces périls effrayants ! La société est sévère pour cette classe d'hommes qui sont pour elle un danger, de là cette défaveur avec laquelle est partout accueilli l'homme qui a été flétri par la loi. Il peut être changé, il peut vouloir bien faire, mais on l'ignore, et on le confond avec ceux qui n'ont aucun droit à la confiance; de là ces défiances invincibles qui semblent repousser de partout ce malheureux revenu au sentiment de

l'honnêteté; de là pour lui des difficultés insurmontables pour se procurer un travail régulier; de là toutes les tentations de la misère et tant de rechutes chez ceux qui avaient formé de sincères résolutions et donné les meilleures espérances! Il est bien des détenus qui, rendus à la liberté, nous ont écrit une fois et dont nous n'avons plus entendu parler. Notre patronage a-t-il toujours été efficace pour leur procurer de l'ouvrage? Nous avons tout lieu de craindre que non. Nous avons été plus heureux pour d'autres en faveur desquels un concours sérieux nous a été accordé. Le jeune homme, qui, après avoir envoyé à ses camarades des livres pour une somme importante eu égard à ses faibles ressources, partait pour l'Amérique, emportait une lettre de recommandation pour un Français, homme d'expérience et d'énergie. Dirigé par les bons conseils qu'il a reçus de lui, notre protégé s'est mis à l'œuvre. Les commencements ont été rudes, mais les bonnes résolutions n'ont pas faibli : « Pour vivre, nous écrivait-il, je suis disposé à tout faire hors le mal. » Quoiqu'il fût sur la terre étrangère, quelque chose de son passé avait transpiré, et il disait à ce sujet : « J'ai le courage de porter la boue qu'on me jette. Que puis-je répondre? Ce qu'on dit est vrai. » Grâce à son activité et à son énergique persévérance, ce jeune homme a réussi, et, dans une lettre récente, il parle encore de sa profonde gratitude envers Dieu qui l'a retiré de l'abîme où il était tombé, et il accorde un touchant souvenir à ses anciens compagnons d'infortune : « Je leur souhaite bon courage, patience et surtout confiance en Dieu, écrit-il; je pense à eux, je sais aussi bien que personne ce qu'ils ont à souffrir, et je les plains de tout mon cœur. C'est une bien belle chose que la liberté, on ne doit pas jouer avec elle. Je souhaite que la bonne Parole que vous leur annoncez les fasse rentrer en eux-mêmes et les conduise aux pieds de notre Seigneur et Maître. » Un autre ancien prisonnier, qui m'avait aussi envoyé de l'argent pour acheter des livres destinés aux détenus, étant tombé malade quelques jours après, ses modestes réserves furent rapidement dépensées. Il nous fit connaître sa détresse. Des amis le visitèrent et l'aidèrent. Il se remit, et depuis ses bons sentiments ne se sont point démentis, et, dans sa dernière lettre, il nous disait : « Mon maître a une grande confiance en moi. Je le remplace pendant son absence. Il me laisse les clefs du magasin, et il n'est pas trompé. »

XII.

De tels résultats, si rares qu'ils soient, ne doivent-ils pas nous encourager? De la persévérance et des efforts soutenus triomphent toujours d'obstacles qui paraissent insurmontables. Aidons efficacement de tels efforts, et Dieu nous aidera lui-même dans cette œuvre de relèvement. La société est sévère pour ceux qui tombent, et elle l'est à juste titre : sa mission est d'appliquer la justice. A nous, chrétiens, d'exercer la cha-

rité. Pitié, pitié pour les misérables ! Travaillons sans relâche à leur relèvement. Imitons l'exemple de notre Maître venu sur la terre chercher et sauver ce qui était perdu.

Deux moyens efficaces se présentent pour opérer cette œuvre de miséricorde. Le premier, c'est de placer les détenus sous l'influence de l'Evangile, et de les encourager à se bien conduire dans la maison centrale ; le second, c'est de les patronner efficacement au dehors. Pour atteindre ce double but, nous croyons qu'il serait bon de créer *une caisse de patronage* destinée à fournir les ressources nécessaires au soulagement des malheureux détenus qui souffrent et à leur procurer les premiers secours après leur libération. Il faudrait ensuite, et c'est là le point le plus important, user de toute notre influence pour nous assurer le concours de correspondants dévoués, faire appel à la charité afin d'entourer nos protégés, partout où ils vont, d'une chrétienne sympathie.

Et. Robin.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Le Travail, sa loi et ses fruits, par *Camille Rabaud*. Un vol. in-12. Prix : 2 francs.

Une bonne pensée a présidé à la composition et à la publication de ce petit ouvrage. L'auteur le vend au profit des veuves et des orphelins polonais ; et bien qu'une année se soit écoulée depuis qu'il est sorti de presse, ce but généreux a encore toute sa valeur. Les malheureuses victimes de cette cruelle guerre se réclament toujours de notre bienveillance. C'est donc faire une bonne œuvre que de se procurer ce volume, où le lecteur trouvera d'excellentes réflexions sur le travail et ses fruits.

Le Dix-huitième siècle et la Révolution française, par *Nourrisson*. Un vol. in-12, 166 pages.

Cette étude est un tableau dans lequel l'auteur esquisse à grands traits les principes et les faits, les idées et les événements qui ont conduit la France du règne de Louis XIV à la révolution, et de celle-ci à l'avénement de Napoléon Ier. C'est une suite de jalons placés le long de la route qui relient ces événements entre eux. Son but, de nous rappeler cette grande loi de l'histoire que l'égoïsme et le mépris de la justice conduisent à l'abaissement et à la ruine, tandis que l'ordre et l'amour du bien public mènent à la liberté et à la grandeur, et de nous montrer ensuite « la Providence réparant en quelque façon les fautes des hommes, comme pour leur tenir compte de leurs vertus, et du milieu même de crimes qu'il serait impie d'amnistier, dégageant dans l'histoire la loi consolante du progrès. »

C. Cailliatte.

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 juin.

Les perspectives de guerre. — Un article de M. Réville sur le quatrième Evangile. — Les Méditations *de M. Guizot sur l'état actuel de la religion chrétienne. — Déplorable situation de la mission protestante au sud de l'Afrique.*

Toutes les préoccupations de la politique intérieure s'effacent devant la cruelle menace de guerre qui pèse sur l'Europe et qui semble si près de se réaliser. Nous ne sommes pas de ceux qui, dans les complications souvent inextricables des affaires humaines, rêvent la paix universelle et permanente, et la veulent à tout prix. Il est des cas où l'horrible fléau de la guerre est un mal moindre qu'une trompeuse tranquillité achetée par de lâches concessions. Il est de ces nœuds d'iniquité et de corruption qui sont si fortement serrés par la main du temps que le glaive seul peut les défaire; on ne les dénoue pas, on les tranche. Certes la guerre d'Amérique valait le sang qu'elle a coûté, et ceux qui voulaient asseoir la paix sur l'injustice triomphante trahissaient vraiment leur patrie.

Reconnaissons aussi que l'affranchissement du joug de l'étranger est toujours légitime et qu'il n'y a pas de prescription pour l'oppression. Si nous détestons la guerre qui se prépare, c'est précisément parce qu'elle s'allumera sans aucun de ces motifs généreux qui sont la seule excuse de cette calamité effroyable. Si on nous objecte le mouvement italien, nous répondrons que ce n'est pas d'Italie qu'est venue l'initiative de la crise; le nouveau royaume se borne à profiter de la circonstance pour compléter sa constitution et pour répondre au vœu des populations de même sang qui l'appellent. Personne en Europe n'osera dire que la Vénétie ne souhaite passionnément son affranchissement. Son vœu ne s'est pas exprimé par un de ces votes dérisoires qui sont déposés en face des canons braqués et sous la pointe des baïonnettes étrangères. Venise a voté par sa noble et fière résistance sous Manin; elle vote tous les jours par son attitude, et il suffit de compter les soldats autrichiens qui sont nécessaires à maintenir cette esclave frémissante pour reconnaître la sincérité de ses aspirations; son droit à l'affranchissement est donc certain et on comprend que l'Italie, condamnée à une interminable veille des

armes qui écrase ses finances, saisisse toutes les facilités qui lui sont offertes pour sortir d'une situation à laquelle elle ne s'est si longtemps résignée que grâce à un grand esprit politique. Toutefois nous regrettons vivement que l'accord avec la Prusse soit pour elle cette occasion favorable. Si l'Autriche bien inspirée consentait à traiter pour la cession de la Vénétie, elle déchargerait son budget des charges énormes qui la mènent à sa ruine ; elle purifierait sa cause d'une longue iniquité qui fausse chez elle le mouvement libéral ; non-seulement elle ferait un acte de sage politique qui vaudrait la plus éclatante victoire, mais encore elle assurerait sa propre régénération, et elle laisserait à la Prusse tout l'odieux de la guerre.

C'est là, en effet, ce qui rendrait cette guerre plus abominable qu'aucune de celles de notre époque, c'est qu'elle naîtrait, si elle éclate, de l'iniquité et de l'intrigue. Nous ne referons pas le merveilleux discours de M. Thiers, qui a porté une implacable lumière sur la politique de M. de Bismark, et a flétri en la démasquant cette vilaine comédie de l'affaire danoise dont le premier acte a été la revendication du principe des nationalités et dont le dénoûment a été signalé par l'usurpation la plus éhontée. L'incomparable orateur a été le grand justicier de l'Europe indignée dans cette mémorable séance où, pour châtier cette politique tour à tour cauteleuse et violente, il lui a suffi de raconter, comme il raconte, les faits et gestes de la haute diplomatie prussienne. M. de Bismark appartient à une école qui n'est que trop bien connue, et dont les finesses sont éventées depuis longtemps. Son dernier procédé, qui consiste à faire appel à la démocratie pour mieux fonder le despotisme, est usé à la corde ; c'est l'antique méthode du césarisme, et elle ne trompe plus personne. S'appuyer sur les masses pour écraser les résistances libérales, cela semble commode, mais c'est une arme très dangereuse qui part dans les mains. On ne s'isole pas impunément des classes moyennes, et quand on en est réduit aux fédérés, on ne survit pas à un échec, car on n'a plus de racine dans le pays. Ce qui nous désole dans cette guerre, si elle éclate, c'est qu'elle a été ourdie comme un complot, en dehors de l'action régulière des gouvernements libres, sans que le pays ait été consulté. Il est intolérable, pour une nation fière et énergique comme la nation prussienne, d'être contrainte à donner son or et son sang pour une entreprise formidable sur laquelle elle n'a pas été appelée à donner son avis ; c'est être par trop traitée en mineure ! Sans doute le téméraire ministre se propose de convoquer un parlement de hasard, fabriqué d'après des recettes électorales bien connues, pour lui demander non ses conseils ou ses ordres, mais ses subsides, et ratifier tout ce qu'il n'aura pu empêcher. C'est dans de telles crises qui peuvent nous coûter si cher à tous, que l'on regrette amèrement le gouvernement du pays par lui-même. Les intérêts alarmés recourent alors à cette liberté qui les avait tant effrayés, comme à la puissance conservatrice qui seule préserve des coups de tête.

Nous faisons les vœux les plus ardents pour le maintien ou le rétablissement de la paix. Le pays s'est exprimé à cet égard d'une façon assez significative pour qu'on puisse espérer que le gouvernement français, qui est, de l'aveu de tout le monde, le maître de la situation, parle dans le congrès un langage assez net pour être compris. Nous espérons qu'il n'écoutera jamais ces courtisans démocrates qui ne rêvent que conquêtes, et qui poussent si loin l'amour des nationalités qu'ils ne se déclareront satisfaits que quand nous aurons forcé quelques milliers d'Allemands à devenir Français. La France est assez grande pour n'avoir pas besoin de s'agrandir à ce prix; il est une conquête bien plus pressée et qui est plus que jamais opportune, c'est celle de cette vraie liberté que le gouvernement promet ou ajourne tour à tour, et dont il a autant besoin que le pays lui-même dans les graves conflits de la politique contemporaine.

Malgré ces absorbantes préoccupations, la question religieuse continue de s'imposer aux esprits. Certes ce n'est pas l'un des symptômes les moins significatifs de cette disposition fort nouvelle en France que de rencontrer dans notre grande revue littéraire un article de critique sur le quatrième évangile. Et cependant il n'est pas de sujet plus digne d'occuper l'attention pour ceux qui ne pensent pas, avec le positivisme ou les adeptes de la morale indépendante, que le temps donné aux problèmes religieux et métaphysiques est un temps perdu et qu'il faut tout faire pour guérir l'homme de cette ardente curiosité de l'infini qui est son tourment et son honneur. Si l'on a quelque souci de savoir ce qu'il faut penser du christianisme, la question de l'authenticité du quatrième évangile dépasse de beaucoup la simple érudition; car de la solution qu'on lui donnera dépend l'idée qu'on se formera de la religion du Christ. Si nous n'avons plus dans ce livre admirable qu'une œuvre de seconde main, faite à plaisir dans le cours du deuxième siècle, toute cette haute métaphysique vient se ranger à la suite du pythagorisme et du platonisme; ce n'est plus qu'un jeu brillant mais vain de l'esprit humain. Au contraire, si nous avons le droit d'y voir le témoignage authentique de l'ami du Christ, du disciple bien-aimé, cette métaphysique est une révélation; c'est l'histoire transcendante du Sauveur du monde; l'Eglise ne s'est pas trompée en l'adorant. On le voit donc, la *Revue des Deux-Mondes* ne s'est pas lancée dans une stérile discussion d'école en accueillant une étude sur le quatrième évangile, et nous avons nous-même quelque raison de signaler ce travail dans notre *Revue du mois*, car nul événement contemporain ne surpasserait en importance la propagation d'un doute fondé sur la valeur historique d'un pareil document.

Nous ne pouvons ici entrer dans une discussion en règle; nous nous bornons à faire nos réserves les plus expresses sur les conclusions du facile écrivain qui se pose de plus en plus comme l'intermédiaire entre la théologie négative et les hommes du monde. Ce rôle entraîne une grande

responsabilité pour lui, car il s'adresse à un auditoire qui ignore parfaitement l'état des questions, et qui croit volontiers sur parole l'élégant rapporteur des querelles théologiques d'outre-Rhin. Quelques noms redoutables, riches en consonnes, de professeurs germaniques, font un effet merveilleux sur les néophytes français de la libre pensée; ils acceptent bouche béante les résultats qui, à ce qu'on leur dit, sont le dernier mot de la science. Il serait d'autant plus nécessaire de les instruire complétement de l'état des questions. Or, c'est ce que ne fait pas M. Réville, dans son article sur le quatrième évangile. Il nous cite avec complaisance les grands théologiens qui ont rejeté son authenticité; il raconte sa propre conversion, mais il ne nous dit pas que plus d'un adepte de l'école de Tubingue l'a abandonnée dans le cours de ces dernières années, témoin Ritschl, l'un des disciples les plus éminents de Baur. Il se garde bien de nous apprendre que l'illustre Bunsen, dont le nom est si connu en France, parlait volontiers du « roman de Tubingue, » et défendait avec énergie l'origine apostolique du quatrième évangile; ce n'était pourtant pas un homme qui fût lié à aucune tradition. Les magnifiques travaux de l'école évangélique libérale d'Allemagne sur ce point sont à peine mentionnés, si bien que le lecteur s'imagine qu'il n'y a plus que des retardataires et des encroûtés, indignes de compter dans la science, qui se refusent à admettre les résultats de M. Réville. Sans doute, comme il le dit, mais trop tard, les moines ne sont pas des raisons; toutefois, il est permis d'opposer nos moines aux siens, et ils les valent bien !

Il est cependant des témoignages qui, en cette matière, ont une importance capitale : ce sont les textes des Pères du second siècle. Cette partie du travail de M. Réville laisse beaucoup à désirer. Il tranche avec une incroyable aisance des problèmes fort délicats. S'il prétendait que la *Revue des Deux-Mondes* ne comporterait pas une discussion plus étendue, l'excuse est mauvaise, car il n'est pas permis de lancer sans preuves des assertions dont les conséquences sont si graves; on n'aborde un tel sujet que là où on peut le traiter avec les développements nécessaires. Les partisans de l'authenticité du quatrième évangile en retrouvent la trace évidente dans Justin Martyr, non-seulement dans quelques textes, mais dans sa conception générale. C'est là l'un des points les plus importants du débat. M. Réville se borne à dire qu'ils se trompent. Même procédé pour toute cette littérature apocryphe du second siècle, dont M. Tischendorff vient de tirer un si grand parti, dans une brochure que M. Réville ne consent pas à discuter sérieusement, pas plus que le beau commentaire de M. Godet. Il se contente d'affirmer dans une note que l'évangile apocryphe connu sous le nom d'*Actes de Pilate*, dans lequel le savant professeur de Leipzig nous a montré jusqu'à l'évidence un remaniement du quatrième évangile, est d'une date trop tardive pour entrer en ligne de compte. Et cependant il est positivement cité par Justin Martyr. — Il se débarrasse non moins aisément des textes renfermés dans le fameux

manuscrit d'Hippolyte, retrouvés au mont Athos; il donne sa parole d'honneur qu'ils ne sauraient être attribués à leurs auteurs présumés. Or, comme quelques-uns d'entre eux doivent être, selon nous, attribués à des hérétiques qui vivaient au commencement du second siècle, et qui faisaient de claires allusions à notre évangile, M. Réville a ainsi lestement enlevé de son chemin une épine gênante. Il ne dit pas un mot du canon de Muratori, de la version syriaque Peshito, de l'ancienne traduction latine; il passe sous silence tous ces documents qui, bien que faisant leur apparition assez tard dans le second siècle, nous reportent, par leur nature même, à une date bien antérieure pour nos évangiles, car on ne traduit comme livres sacrés et canoniques que des écrits reçus depuis longtemps dans l'Eglise. M. Réville ne s'est pas aperçu qu'il était tombé dans une flagrante contradiction. Dans un passage de son article, il déclare nettement que Papias, ce Père apostolique qui vivait dans la première moitié du second siècle, ne saurait absolument être invoqué à l'appui de l'authenticité du quatrième évangile. Quelques pages plus loin, il nous dit avec raison que la première épître attribuée à Jean tombe ou se relève selon le parti qu'on a pris à l'égard de l'évangile. Or il est notoire que Papias cite positivement la première épître de Jean. Il s'ensuit qu'il faut ou récuser la solidarité entre les deux documents ou renoncer à l'argument.

C'est surtout dans le champ indéfini de la preuve interne que se joue la fantaisie critique de M. Réville. Les appréciations gratuites ne lui coûtent pas. Le Verbe du quatrième évangile n'est à l'entendre que la reproduction des théories favorites de Philon, dont il ne prend que ce qui lui convient, en se gardant bien de nous dire que jamais le célèbre Alexandrin n'a reconnu la personnalité de son Verbe qui n'est, selon sa propre expression que *le lieu des idées*. M. Réville, qui a lu probablement ses œuvres, doit savoir toute la distance qui sépare le panthéisme invétéré du disciple de Platon du théisme du quatrième évangile. Comment concilie-t-il le texte où Philon déclare qu'il *n'est pas permis à la divinité de s'unir à l'élément matériel* avec le mot décisif: *Le Verbe est devenu chair !* Cette analogie trompeuse n'en est pas moins le pivot de toute son argumentation. M. Réville affirme une antinomie absolue entre le quatrième évangile et les trois premiers en se fondant sur ce que les synoptiques n'ont jamais attribué à la personne même de Jésus un rôle prépondérant dans l'œuvre du salut. Sans parler du prologue de Matthieu et de Luc, qui implique l'incarnation, il met de côté toutes les paroles de Christ qui, dans ces évangiles, réclament la foi en sa personne; sa déclaration au sanhédrin qui le fait accuser de blasphème comme usurpant la divinité est nulle et non avenue tout aussi bien que la formule du baptême qui le place à côté de Dieu même. M. Réville pousse à outrance le judaïsme des synoptiques et l'oppose à la donnée générale du quatrième évangile, comme si nous ne lisions pas dans ce dernier la décla-

ration significative du Christ à la Samaritaine : *Le salut vient des Juifs*. Il n'hésite pas à donner tort au récit attribué à Jean pour la détermination du jour de la crucifixion, et ne nous dit rien de la lumineuse discussion par laquelle Bleck a établi par des textes empruntés aux synoptiques eux-mêmes, que Jésus est bien réellement mort avant le commencement de la fête. Entre notre évangile et l'Apocalypse, l'auteur ne voit qu'opposition tranchée, comme si nous ne retrouvions pas dans le second livre, sous le brillant manteau du style prophétique, une exaltation de la dignité du Christ qui n'est point surpassée dans le prologue. La désignation de *Parole* ou de *Verbe* est au frontispice de cet écrit si décrié sur lequel n'a certes pas passé le souffle de Philon, et que notre critique place en l'an 68. Avec de tels procédés de discussion, on triomphe à bon marché, non cependant sans être obligé de se lancer à pleine voile dans des hypothèses mille fois plus difficiles à accepter que les résultats de la science évangélique. Ainsi, M. Réville, reculant devant la nécessité d'admettre un pur roman composé vers l'an 146, suppose je ne sais quelle relation perdue de la vie de Jésus qui aurait fourni le canevas des broderies métaphysiques du livre actuel. Il exprime l'espoir qu'on retrouvera cet écrit dans quelque cellule d'un couvent d'Orient. Nous lui laissons l'honneur de cette belle invention qui repose sur le vide, et nous sommes bien assuré que si d'aventure on découvrait le manuscrit du livre autour duquel a gravité tout le mouvement des idées au second siècle, ce serait le quatrième évangile lui même que l'on trouverait. Quand M. Réville déclare à la fin de son article qu'il est parfaitement indifférent de voir dans un tel livre une histoire réelle ou une espèce de composition mystique comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, il est d'accord avec lui-même, car on sait qu'il n'a nul besoin d'un Christ surnaturel, et qu'il lui suffit d'avoir un homme idéal pour fondateur de notre religion. Pour nous, qui ne séparons pas la doctrine de la personne pour toutes les raisons que l'on sait, nous croirions avoir perdu notre perle de grand prix en perdant l'évangile de Jean, bien que le même fond de vérité subsiste dans nos autres documents. Voilà pourquoi nous ne pouvons joindre nos applaudissements à ceux du *Lien*, pour un article dont la portée est si grave et l'argumentation si défectueuse.

Le nouveau volume des *Méditations* de M. Guizot, si impatiemment attendu, vient de paraître. La *Revue chrétienne* lui consacrera l'examen approfondi que mérite un livre signé de ce nom illustre et consacré à un sujet d'un intérêt si émouvant. Il s'agit, en effet, de l'état actuel de la *Religion chrétienne*. C'est un large et puissant tableau de cette redoutable crise des esprits que nous traversons, où l'on retrouve, dans un langage admirable de fermeté et de relief, la haute et noble sérénité qui caractérise M. Guizot, et qui rappelle la lumière adoucie, quoique toujours brillante, d'un beau soir sur une cime. Ce livre n'a rien cependant qui ressemble à ce frivole optimisme dont se piquent un trop grand nombre de nos contemporains. L'armée antichrétienne défile sous nos yeux avec

tous ses corps divers, avec sa savante organisation et ses ardentes passions, sans que les mérites très réels de plusieurs de ses chefs soient dissimulés, car M. Guizot n'a d'amertume et d'injustice pour personne. S'il a paru trop sévère, dans de précédents écrits, pour quelques adversaires religieux, il a poussé l'équité jusqu'au scrupule dans ce nouveau livre, témoin le très beau portrait qu'il trace de Lamennais. Il n'a nulle prétention de nous offrir une réfutation complète des tendances si contradictoires où se jettent aujourd'hui avec emportement les esprits qui ne veulent plus du christianisme ; il se borne à les caractériser en quelques pages fermes et lumineuses, où l'on remarquera surtout les portraits, car, sous le système, il cherche toujours l'homme et l'écrivain. L'illustre écrivain n'a point profité de son sujet pour se livrer à la moindre allusion personnelle dans les luttes irritantes de l'Église. Nous savions d'avance que rien n'était plus étranger à son haut esprit. S'il a conscience du péril, il n'est pas alarmé sur le sort de la religion. « Que les ennemis du christianisme, dit-il éloquemment, ne s'y trompent pas; ils lui font une guerre à mort, mais ils n'ont pas affaire à un mourant. » Il suffit pour s'en convaincre de lire le beau chapitre que M. Guizot a intitulé : *Le réveil chrétien en France*. Nous aurions sans doute plus d'une réserve à faire; nous nous déclarons incorrigibles et incurables sur le concordat et ses bienfaits, comme sur la question constitutionnelle et ecclésiastique que le grand despote a prétendu trancher par ce fameux traité complété par le coup fourré des lois de germinal. Le système des religions d'État nous semble inventé spécialement pour les hommes comme cet ingénieur intelligent dont parle M. Guizot, qui, tout en se déclarant voltairien, se félicite que sa femme soit chrétienne et veut de l'Évangile pour ses filles... et le bon peuple. Ce prétendu auxiliaire est au nombre de nos plus dangereux adversaires. Que ferait ce prudent incrédule d'une religion sans soutiens extérieurs et reposant tout entière sur la foi de libre choix? Tout en nous applaudissant des progrès de la piété au sein du catholicisme, nous sommes plus frappés de ses erreurs et de la fâcheuse éducation qu'il donne à notre peuple que ne l'est l'auteur des *Méditations*. Quant au pouvoir temporel du pape, dont il ne parle du reste que très incidemment, on sait ce que nous en pensons. Ce chapitre n'en contient pas moins une appréciation très remarquable de la situation du catholicisme contemporain dans la diversité de ses tendances. Malgré toute sa largeur, M. Guizot déclare avec une haute franchise « que si le protestantisme n'est pas dans le monde chrétien le dernier et unique boulevard de la foi chrétienne, elle n'en a pas de plus fort, ni qui offre aux assaillants moins de prise, ni qui soit mieux pourvu de fidèles et habiles défenseurs. » L'auteur, dans le rapide et vivant résumé qu'il fait du réveil religieux au sein de nos Églises, a mis en pleine lumière des faits souvent méconnus et calomniés, et il n'était pas possible de mieux rendre justice à ce qu'on appelle le *réveil* dans un sens spécial, que dans

la page suivante : « Dieu constamment en rapport avec l'homme, avec chaque homme, assistant à la vie actuelle de chaque homme et devant décider de sa destinée future, l'immortalité de chaque âme humaine et le lien entre sa vie actuelle et sa destinée future, la valeur immense de chaque âme humaine aux yeux de Dieu et l'immense gravité pour elle de l'avenir qui l'attend, ce sont là les convictions et les affirmations contenues dans cette passion pour le salut des âmes qui a été la vie même de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a passé, de son exemple et de ses préceptes, dans la vie de ses premiers disciples, et qui, à travers la diversité des temps, des peuples, des mœurs, des opinions, est restée le trait caractéristique et le souffle inspirateur du génie chrétien. Ce souffle animait les hommes qui, de nos jours, ont travaillé et réussi à ranimer, dans la France protestante, la foi chrétienne. Leur zèle se déployait dans une sphère bien peu étendue; hors de cette sphère, leurs noms étaient et sont restés bien ignorés; quels spectateurs, quels lecteurs, quel public savaient alors et savent aujourd'hui ce qu'étaient, ce qu'ont fait MM. Neff, Bost, Pyt, Gonthier, Audebez, Cook, Wilks, Haldane? Mais qui donc, du temps de Tacite et de Pline, savait ce qu'étaient et ce que faisaient Pierre, Paul, Jean, Matthieu, Philippe, les disciples inconnus du Maître inconnu lui-même qui a conquis le monde! L'éclat n'est pas la condition nécessaire de la puissance, et dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les sources, pour être obscures, n'en sont pas moins fécondes. » On lira avec une sympathique admiration les portraits d'Adolphe Monod, de Verny et de Vinet, bien que le rôle de ce dernier comme réformateur de notre théologie évangélique ne soit pas indiqué, et que le lien étroit qui rattachait ses vues ecclésiastiques à sa conception générale du christianisme ne soit pas mis en lumière. Nous nous bornons aujourd'hui d'annoncer ce beau livre si puissamment animé du souffle chrétien, et qui apporte, à l'appui de la plus belle des causes, le témoignage sincère et éloquent de l'un des plus illustres représentants de la France contemporaine.

Nos lecteurs auront déjà appris sans doute l'affreuse situation de la mission protestante française du Lessouto. Un missionnaire massacré par suite de l'état de désordre où la guerre a mis toute la contrée, sept autres bannis de leur champ de travail, le peuple de Moshesh vaincu et soumis, l'œuvre d'iniquité consommée, voilà ce qui fait monter de tous les cœurs chrétiens un cri d'indignation et de douleur qui sera écouté par le Dieu de l'éternelle justice !

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,
Par M. Guizot. Paris, Michel Lévy. 1866.

I.

M. Guizot vient de publier la deuxième série de ses *Méditations sur la religion chrétienne*. Dans la première, il avait traité de l'*Essence de la religion chrétienne*, en annonçant que les origines et l'histoire du christianisme, son état actuel et son avenir seraient successivement l'objet des trois volumes qu'il annonçait au public. Renonçant pour une seule fois à suivre rigoureusement le plan qu'il s'était tracé, l'illustre écrivain nous donne aujourd'hui le fruit de ses réflexions sur l'*état actuel de la religion chrétienne*. « Je vais au plus pressé, dit-il, je me porte là où se livre le combat. » Pour expliquer les motifs qui l'ont déterminé à changer momentanément de route, il exprime en quelques mots éloquents sa manière de juger l'époque présente et la crise que nous traversons :

« Je considère avec un sentiment très complexe et très perplexe l'état actuel de mon pays et de mon temps, son état intellectuel et moral aussi bien que son état social et politique. J'ai l'âme pleine à la fois de confiance et d'inquiétude, d'espérance et d'alarme. En bien et en mal, la crise où est plongé le monde civilisé est infiniment plus grande que ne l'ont prévue nos pères, plus grande que nous ne le pensons nous-mêmes, nous qui en avons déjà subi les plus divers effets. Des vérités sublimes, des principes excellents sont intimement mêlés à des idées essentiellement fausses et perverses. Un beau travail de progrès et un hideux travail de destruction se poursuivent à la fois dans les

esprits et dans les sociétés. L'humanité n'a jamais flotté à ce point entre le ciel et l'abîme [1]. »

Tel est le point de départ de ce livre consacré à combattre le mal du siècle, mal effrayant qui ne s'est pas dévoilé tout entier, lorsque les luttes et les préoccupations politiques absorbaient une grande partie de la classe pensante, mais qui apparaît maintenant, dans le silence de ces passions nobles mais secondaires, et au sein d'une soif effrénée de paraître et de jouir. Quelques solitaires le voyaient, quelques apôtres le combattaient lorsque les doctrines officielles faisaient encore illusion. Ce mal n'est plus un secret pour personne : son vrai nom c'est le matérialisme; tous les autres noms qu'il prend ne sont que les déguisements ou les rêves dont il a besoin pour se faire accepter ou se supporter lui-même. Nous sommes arrivés à un degré vraiment inouï de décomposition intellectuelle et morale. L'histoire a peint des siècles aussi corrompus ou plus corrompus, aussi agités ou plus agités, aussi affaiblis ou plus affaiblis spirituellement. Jamais, depuis que l'humanité civilisée est devenue chrétienne, au moins de nom, on n'a vu semblable anarchie, je ne dis pas dans la foi, mais dans la raison. Qu'on lise les publications qui font du bruit, les livres qui sont en possession de réussir, on verra que l'absence de tout public sérieux laisse les écrivains en renom divaguer à leur aise, associer les mots et les idées les plus contradictoires sous prétexte de nouveauté, et que le suffrage de tous se confond tellement avec le silence de tout le monde que les critiques les plus fins et les plus sincères n'osent pas juger comme ils le méritent certains grands hommes de la littérature contemporaine. Nous nous sommes habitués peu à peu à ce dévergondage; nous vivons dans cette atmosphère empoisonnée; nous ne sommes presque plus surpris et indignés; mais plus tard, quand ce sombre passage de la lumière à la lumière aura été franchi, les générations futures s'étonneront de ce que nous voyons maintenant avec une sorte de stupeur muette et découragée. Le symptôme le plus triste du mal qui nous ronge ce n'est pas seulement la faiblesse du sens moral, c'est l'obscurité atteignant les catégories de la raison théorique. Vraiment l'hégélianisme, mort comme système philosophique, semble corrompre, par les miasmes qu'exhale sa dépouille, l'air que respirent les masses devenues si puissantes. Cause, effet, être, non-être, absolu, relatif, substance et phénomène : tout est indifférent, tout est identique, tout se confond dans un étrange chaos.

Ici ce sont des jeunes gens qui se réunissent en congrès pour

[1] Préface, page x, xi.

fonder la liberté humaine sur l'affranchissement de Dieu et de la religion. Là ce sont des têtes grises qui rendent la paix à une association troublée en conservant comme lettre morte la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme que les membres de cette association pourront cesser de prendre au sérieux. Ailleurs ce sont des pasteurs qui se séparent d'une conférence religieuse, parce que celle-ci veut exercer cette étrange tyrannie de déclarer obligatoires, pour les conducteurs de l'Eglise chrétienne, l'autorité des Ecritures et le symbole des apôtres. Paris n'a pas le privilége de donner de tels spectacles : le midi de la France a pu écouter les savantes dissertations de prédicateurs évangéliques établissant d'une manière péremptoire que la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ peut être admise ou repoussée, interprétée au sens propre ou au sens figuré, non-seulement sans préjudice, mais même pour la plus grande gloire et le plus merveilleux progrès de l'Eglise protestante. Le symbole de cette foi nouvelle, le résumé de ce vaste syncrétisme unissant dans la paix et dans la liberté le vrai et le faux, la sincérité et l'hypocrisie, Dieu et le mal, a été formulé récemment par M. Renan, dans un livre qui a eu le tort d'arriver après la *Vie de Jésus* et qui, heureusement, n'a pas le mérite d'un scandale quelconque. Cet écrivain, dont il ne faut plus réfuter les opinions, puisque ses idées excluent toute discussion sur le christianisme, termine ainsi son introduction : « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. »

Voilà où nous en sommes en l'an de grâce 1866. Faut-il s'étonner que Dieu tienne suspendu sur nos têtes le glaive de sa justice, et qu'il se prépare à nous purifier par des épreuves? Autrefois le oui et le non se posaient franchement l'un en face de l'autre. On était chrétien ou non-chrétien, d'une Eglise ou d'une autre Eglise. Aujourd'hui les chrétiens se font petits devant le siècle et les non-chrétiens soutiennent hardiment qu'ils ont la vraie foi, la foi libre et spiritualiste. Par une contradiction, qui s'explique lorsqu'on y pense, la tiédeur de notre génération admet les audaces et ne supporte pas les controverses, comme elle subit la force et redoute la liberté. Il ne s'en faut pas de beaucoup qu'elle considère comme des ennemis publics tous ceux qui osent soutenir que tout ne va pas pour le mieux dans le monde et dans l'Eglise. Bienvenus, au contraire, sont tous les théoriciens qui réussissent à justifier, par quelque loi morale de leur invention, les horribles misères dont nous sommes atteints passagèrement.

M. Guizot n'a pas l'espoir de détruire à lui seul, ou même avec le secours de l'armée chrétienne divisée mais encore sous les armes, un aussi formidable désordre. Quand les sociétés en sont là, c'est Dieu qui se révèle par les événements et qui instruit les peuples, selon l'expression de Bossuet, « non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. » L'éminent publiciste n'a d'autre ambition que de signaler le mal et de le combattre dans les âmes que l'autorité de son caractère et le poids de ses raisons pourront ébranler. Il ne s'avance pas armé en philosophe ou en théologien. Comme nous l'avons fait remarquer dans une autre occasion, il parle surtout au nom du sens commun et d'une profonde expérience, il parle de la hauteur où l'ont placé les grandes situations qu'il a occupées et qu'il n'a fait qu'échanger contre la paisible jouissance de la considération publique. Mais ce qui prouve l'étendue des ravages causés par le doute en matière religieuse, ce sont les préjugés que rencontrera M. Guizot dans la défense qu'il a entreprise des principes chrétiens. Rien n'est plus libéral que sa pensée. Le respect des droits et des convictions de tous, l'impartialité la plus extrême quand il s'agit d'apprécier ses contradicteurs, la foi la plus entière à la puissance de la vérité, l'horreur la plus sincère pour tout emploi de la force dans le domaine de la conscience : si ce n'est pas là ce que signifie le mot libéralisme, nous en demanderons la définition. Ces sentiments sont empreints dans toutes les pages qu'a tracées la plume de M. Guizot ; ils brillent du plus vif éclat dans ce nouvel ouvrage. Néanmoins l'esprit révolutionnaire est tellement confondu avec l'esprit libéral en ces temps de trouble et d'incertitude, que beaucoup de lecteurs ne manqueront pas de suspecter injustement les intentions conservatrices de l'éloquent écrivain et lui prêteront des faiblesses qu'il n'a point pour le catholicisme et les abus de l'ancien régime. Il faut avouer que la sérénité avec laquelle il raconte le réveil religieux au sein du catholicisme français, le plaisir avec lequel il constate les progrès de l'esprit chrétien dans la communion romaine, l'indulgence dont il couvre certaines fautes et l'équité dont il ne se départ jamais pour faire à chacun sa juste part de responsabilité peuvent prêter le flanc à des réclamations et à des accusations passionnées. Sur un point, le pouvoir temporel du pape, M. Guizot revient encore sans trop de nécessité peut être. Nous avons à cœur de défendre à cet égard son point de vue, avec d'autant plus de liberté que nous ne sommes pas de son avis. Est-ce pour soutenir la papauté spirituelle ou pour maintenir à Rome un gouvernement d'ancien régime que l'auteur des *Méditations* sacrifie une fois de plus la

popularité à ce qu'il considère comme la vérité? Nous ne le pensons pas. L'écrivain protestant s'attache au principe de la liberté des Eglises diverses; il sent que le protestantisme français a besoin, plus que toute autre communion chrétienne, de n'être pas troublé dans son libre développement; que ses institutions ne sauraient être modifiées par le pouvoir civil, ni ses décisions purement religieuses annulées par l'autorité politique. Or, qu'est-ce que la crise que traverse la papauté, si ce n'est une menace adressée du dehors à l'indépendance du pontife reconnu par tous les catholiques comme le chef suprême de la religion? Si le pape devient le sujet d'un prince après avoir joui de l'indépendance attachée à la souveraineté temporelle, n'est-il pas à craindre que le catholicisme ne soit révolutionné par la force et non réformé par le mouvement naturel et légitime des convictions religieuses? Cette atteinte portée à l'empire illimité de la conscience est d'un funeste exemple et d'un péril sans égal là où des Eglises faibles et peu nombreuses sont à la discrétion des puissances de ce monde; voilà, si nous l'avons bien comprise, l'idée éminemment libérale de M. Guizot sur la conservation du pouvoir temporel. D'autres considérations que nous n'avons pas à exposer ici nous obligent à un respectueux dissentiment sur cette question délicate. Nous ne l'avons abordée que pour faire ressortir ce qu'il y a d'élevé dans cette manière de voir et combien les clameurs qui dénoncent comme antilibérale une telle opinion sont souvent injustes et téméraires.

Du reste, les *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* ne doivent point être jugées comme une œuvre exclusivement protestante. L'auteur s'adresse au grand public qui le connaît et qui ne nous connaît guère, et qui va apprendre par lui que nous avons possédé des illustrations que la France n'a pas écoutées de leur vivant. C'est l'historien et l'homme d'Etat, l'orateur et le publiciste qui sera lu de ceux mêmes qui ne lisent ni nos journaux, ni nos discours, ni nos livres plus étendus. Quelle ne sera pas, après tant de preuves d'une impartialité que les protestants trouveront excessive, l'autorité de déclarations comme celles qui ouvrent le tableau du réveil religieux dans notre Eglise!

« En fait de christianisme, les nations protestantes ont fait leurs preuves; elles ont eu, comme les nations catholiques, des luttes violentes à soutenir, de mauvaises tendances à contenir, des épreuves périlleuses à traverser; mais l'action simultanée de la foi et de la science, de l'autorité et de la liberté, ce propre et sublime caractère du christianisme s'est glorieusement développé dans leur sein. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne protestante, la Suède, le Danemark, la Suisse, les Etats-Unis d'Amé-

rique ont eu leurs vices, leurs erreurs, leurs souffrances, leurs revers ; mais, à tout prendre, ces Etats ont efficacement travaillé à la solution chrétienne du grand problème des sociétés humaines, le progrès moral et matériel pour tous et la garantie politique des droits et des libertés de tous. Et de nos jours, ces mêmes Etats résistent efficacement aux secousses tour à tour anarchiques et despotiques qui troublent le monde chrétien. Quant à la foi chrétienne elle-même, si elle est attaquée dans les pays protestants comme ailleurs, elle y est aussi puissamment défendue, maintenue et pratiquée; les Eglises chrétiennes sont pleines de fidèles, et la cause chrétienne y trouve chaque jour de vaillants champions qui mettent à son service les armes de la science et de la liberté. Il y a, de la part des catholiques, un puéril aveuglement à méconnaître ces faits, et ils s'entretiennent dans une erreur funeste pour eux-mêmes quand ils imputent la fermentation sociale et la désertion religieuse à des nations protestantes chez qui ces deux fléaux sont combattus au moins aussi fermement et aussi efficacement qu'ailleurs. Je ne veux ni instituer des comparaisons blessantes, ni fomenter des rivalités peu chrétiennes ; le protestantisme n'est pas, dans le monde chrétien, le dernier et unique boulevard de la foi chrétienne; mais elle n'en a point de plus fort, ni qui offre aux assaillants moins de prise, ni qui soit mieux pourvu de fidèles et habiles défenseurs [1] ».

Evidemment, en d'autres circonstances et de la part d'un écrivain qui aurait une autre situation et un autre but, nous demanderions davantage. Il a fallu des raisons suprêmes pour briser l'unité chrétienne au seizième siècle ; il en faut encore au dix-neuvième siècle pour maintenir le déchirement opéré par la Réforme en face même des attaques dont le christianisme tout entier est l'objet. La lutte entre les deux croyances n'est point terminée et ne finira pas, comme le pensent les incrédules, par l'assoupissement formaliste des cultes rivaux. Les rapports du temporel et du spirituel ramèneront forcément sur la scène la question religieuse toujours vivante dans les entrailles des peuples. Tous ceux qui ont foi à l'éternelle durée du christianisme sont convaincus que l'équilibre actuel des forces est très instable et que le libéralisme qui renonce à toute ambition de progrès pour le protestantisme en Europe n'a peut-être pas dit le dernier mot de l'avenir. Mais encore une fois, pour apprécier l'œuvre de M. Guizot, il faut d'abord la comprendre. Il a voulu exercer un apostolat laïque, défendre plutôt le christianisme que l'une de ses formes ; et nous ne pouvons que lui exprimer notre reconnaissance pour

[1] Pages 111-113.

l'appui qu'il prête à la vérité commune aux diverses Eglises. Il travaille à nous rendre en France cette notoriété et cette liberté que les mœurs ne nous accordent pas toujours, malgré l'innovation hardie et généreuse de Napoléon Ier, proclamant l'égalité des cultes. Sans doute, le langage des Coligny, des Duplessis-Mornay, des Théodore-Agrippa d'Aubigné aurait été différent. Mais de leur temps, nous luttions pour vaincre, tandis que maintenant nous luttons pour exister et pour faire passer dans la pratique nos droits qui sont écrits dans des lois encore supérieures aux instincts sociaux et politiques de la France. Aucune Eglise n'a plus d'intérêt que la nôtre au mutuel respect que se doivent les divers membres de la grande famille chrétienne.

M. Guizot aborde aussi, à deux reprises, à propos du Concordat et de M. Vinet, la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. On connaît les principes de la *Revue chrétienne* sur ce problème si complexe qui touche aux destinées de l'Etat comme à celles de l'Eglise. Nous ne saurions ni les défendre contre M. Guizot, ce qui serait contraire à nos vues personnelles, ni faire ici l'apologie des idées que développe en passant l'éminent écrivain, ce qui nous mettrait en opposition avec la rédaction de cette *Revue*. Qu'il nous suffise de faire remarquer que l'illustre homme d'Etat, préférant pour la France l'idéal de l'Angleterre à celui de l'Amérique, paraît pencher pour un ordre de choses qui admet à la fois les Eglises établies et les Eglises indépendantes. Rien de plus large et de plus conciliant qu'une telle opinion placée à une égale distance du système des Eglises d'Etat qui deviennent parfois oppressives et du système de la séparation considérée soit comme une nécessité politique, soit comme un devoir religieux. En cela, comme en tout le reste, on peut discuter avec M. Guizot, mais non lui contester le libéralisme de sa pensée. Après le caractère foncièrement chrétien de ses *Méditations*, il n'en est point de plus saillant, et, selon nous, de plus incontestable. Nous avons tenu à le mettre en lumière, pour répondre à toutes les sottises superficielles ou violentes qu'on ne lui épargnera pas en lui adressant un reproche aussi absurde que vivement applaudi par tous les révolutionnaires religieux ou politiques, celui de n'être qu'un réactionnaire et un rétrograde.

II.

L'origine et l'esprit des *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* étant nettement déterminés, il nous reste à donner de ce remarquable ouvrage une rapide analyse. Ce volume contient huit méditations; mais à considérer la nature des sujets

et l'étendue des développements, il se divise en réalité en deux parties, la première consacrée à l'histoire du réveil religieux catholique et protestant, la seconde à l'appréciation des théories plus ou moins antichrétiennes. Le tableau du réveil remplit la première méditation qui, à elle seule, forme plus de la moitié du volume. Le spiritualisme dépeint dans la deuxième méditation semble former une transition entre cette esquisse des progrès de la foi renaissante et le jugement que porte successivement l'auteur sur le rationalisme, le positivisme, le panthéisme, le matérialisme et le scepticisme, de la troisième à la septième méditation. L'ouvrage se termine par un coup d'œil sur l'état des esprits et des âmes, dans la période du dix-neuvième siècle que nous traversons.

M. Guizot suit une méthode très large pour raconter le réveil. Il écrit sur ce sujet une méditation qui est en quelque sorte une histoire à vol d'oiseau. Il n'aperçoit ou plutôt ne veut apercevoir que les cimes : les grands faits et les hommes qui ont marqué. De même qu'il n'a pas l'intention d'écrire un traité de métaphysique quand il juge les systèmes, il ne veut pas retracer les annales complètes du catholicisme et du protestantisme français. Mêlé aux affaires de son pays pendant une longue carrière, il a pu voir et apprécier les personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire religieuse contemporaine : il est naturel qu'il connaisse surtout le catholicisme, plus important au point de vue politique et placé de manière à soutenir avec les pouvoirs publics des rapports plus suivis et plus éclatants. Néanmoins, si les portraits et les jugements ne sont pas également approfondis, les deux peintures sont faites de main de maître et présentent le plus vif intérêt. Napoléon et Chateaubriand apparaissent au début : l'un comme auteur du Concordat, l'autre comme auteur du *Génie du christianisme*. Le rétablissement officiel des cultes et la poésie des formes religieuses précèdent le réveil sérieux des consciences. M. de Bonald et M. de Maistre apportent ensuite le concours de leurs vues sociales plus encore que de leurs émotions chrétiennes. Jusqu'ici, rien encore qui sorte du domaine de l'utilité politique et qui soit la défense et le progrès de la religion chrétienne aimée et pratiquée en vue du salut des âmes. Ce caractère du réveil catholique se perpétuera du reste jusqu'à nos jours en s'affaiblissant et en laissant de plus en plus la place à des aspirations exclusivement spirituelles. Trois hommes qui se qualifiaient de « chrétiens obscurs » et qui ont fait passablement de bruit dans le monde : M. de Lamennais, M. Lacordaire et M. de Montalembert tentèrent la réconciliation du catholicisme avec l'esprit de la société moderne et commencèrent par revendiquer la liberté

de l'enseignement au profit du clergé et des ordres réguliers du catholicisme. On sait leur histoire. M. Guizot juge ces trois individualités avec un rare mélange de pénétration et de bienveillance. Le plus grand des trois, M. de Lamennais, a fait naufrage ; et, au lieu d'opérer la conciliation qu'il rêvait, s'est jeté lui-même dans le gouffre révolutionnaire. Nous n'avons pas à raconter la vie de ses deux collaborateurs. M. Lacordaire est seul entré dans cette majesté de la mort qui calme les enthousiasmes irréfléchis et réduit au silence les passions envieuses. Nous avons pu apprendre à le mieux connaître en lisant ses lettres qui révèlent la noblesse de son âme. Pourtant sa plus grande œuvre, le rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique, ne porte pas ce cachet d'obscurité, j'allais dire de sainte naïveté, qui distingue les âges de véritable ferveur. Notre littérature recherche les antithèses surprenantes. La vie de nos hommes les plus sincères et les meilleurs n'est pas toujours exempte de cet excès de préoccupation artistique. Le succès est à ce prix dans un siècle blasé. Un prêtre libéral était destiné à produire un grand effet sous le froc de saint Dominique. M. Lacordaire, qui n'a aimé que la gloire avant d'aimer Dieu, n'a pas absolument détesté la gloire tout en aimant Dieu. C'est ce qui le sépare aussi bien des Antoine et des Bruno que des Luther et des Calvin. Les anciens fondateurs d'ordres religieux, comme les réformateurs sans le vouloir, étaient d'une trempe fort peu commune de nos jours. En comparant les plus illustres de nos contemporains à ces grands saints qui ont remué le monde par le seul mouvement de leur conscience angoissée, il est facile de se rendre compte et de la différence des temps et de la différence des résultats. Le gouvernement de juillet eut bien raison de ne pas s'inquiéter de la renaissance des dominicains, mais il aurait eu tort de ne pas s'émouvoir s'il avait été possible de voir paraître, en un temps comme le nôtre, un Loyola ou un Dominique.

M. Guizot ne fait pas la critique du réveil religieux du catholicisme. Il le peint d'une main ferme et délicate, s'arrêtant à ce qui est digne d'éloge, négligeant ce qui est étroit et vulgaire. Ce n'est pas ici l'histoire définitive que, mieux qu'un autre, mais avec une autre intention et peut-être à plus de distance, un juge aussi pénétrant du passé aurait su écrire. C'est plutôt une esquisse rapide remise sous les yeux des adversaires du christianisme, si confiants à prédire sa mort prochaine. Quelques faibles qu'aient été les progrès de la foi et de la vie religieuse, à travers le matérialisme qui nous dévore et les obstacles que suscitent les formes surannées, les erreurs positives de l'Eglise romaine, M. Guizot a raison de dire en terminant : « Progrès

incomplets et insuffisants, mais réels et féconds, symptômes d'une vitalité puissante et pleine d'avenir. Que les ennemis du christianisme ne s'y trompent pas; ils lui font une guerre à mort, mais ils n'ont pas affaire à un mourant. »

Le tableau du réveil religieux prostestant n'a pas moins de richesse et de couleur. A chaque instant on se prend à regretter qu'un tel peintre soit forcé de négliger une foule de détails qu'il aurait pour toujours fixés sur la toile. Depuis la joie si naturelledes protestants retrouvant enfin la liberté de leur culte et l'exprimant, en style du dix-huitième siècle et de la révolution française, par l'organe de Rabaut Dupuy, jusqu'aux deux portraits si vivants de Vinet et d'Adolphe Monod, les principaux faits et les hommes les plus éminents de notre histoire religieuse passent rapidement, mais non sans avoir reçu l'empreinte magistrale de la main qui dessine leur silhouette. Que choisir dans cette revue rétrospective de nos progrès et de nos illustrations? Samuel Vincent et Daniel Encontre sont les deux figures les plus anciennes tracées par le pinceau de M. Guizot. Peut-être a-t-il un peu atténué le rationalisme du premier. Si dans sa jeunesse Samuel Vincent était déjà membre du consistoire de Nîmes qui censura les doctrines du professeur Gasc, je doute qu'il ait cru à la divinité de Jésus-Christ, au sens historique et traditionnel de cette expression; dans les écrits qui donnent sa pensée définitive, il ne paraît pas aller au delà d'un spiritualisme profond et sincère légèrement coloré de christianisme. Il n'en pouvait guère être autrement pour un homme qui faisait « consister l'essence du protestantisme dans la liberté d'examen. » C'est là l'erreur radicale et désastreuse d'où sont nées toutes nos extravagances dogmatiques et ecclésiastiques. C'est ce principe faux et absurde qui doit rester dans l'arsenal des adversaires de la Réforme, intéressés à lui refuser les caractères d'une religion et d'une Eglise. Avec le principe purement négatif de Samuel Vincent, on ne peut aboutir qu'aux contradictions irréductibles d'aujourd'hui. Il était indigne d'un si grand esprit de vouloir fonder l'ordre et la liberté ecclésiastiques sur une base aussi mesquine que l'accord tacite formé entre les pasteurs de garder pour eux-mêmes certaines opinions se rapportant aux intérêts les plus sacrés des âmes. Quand le consistoire de Genève en 1816 et 1817, ému du trouble que jetait partout la prédication des doctrines vitales du christianisme, ne trouva d'autre remède que de prescrire le silence, il n'eut pas seulement contre lui la piété mais encore le sens commun. Le dernier mot de ce genre de tolérance, imaginé pour conserver la paix là où elle est impossible, a été dit de nos jours quand une association, plus bruyante que durable et

féconde, a inventé la prière silencieuse comme moyen d'unir dans un culte commun les protestants et les catholiques. Là était le germe de mort contenu dans le faux libéralisme qui servait et qui sert encore à voiler la négation de certains dogmes. Heureusement les positions fausses ne peuvent pas durer longtemps, et ce qui fait la force des saines croyances, c'est la nécessité où se trouvent de plus en plus les continuateurs plus hardis de Samuel Vincent de mettre en lumière les points par lesquels ils diffèrent de la foi positive. Quoi qu'il en soit, ce qui est vrai, c'est que le savant penseur de Nîmes professait du moins sur l'ordre ecclésiastique des maximes fort oubliées de ses disciples, aujourd'hui sortis des régions un peu crépusculaires de l'ancien rationalisme et levant avec témérité le drapeau du radicalisme religieux le plus conséquent. Avec quel intérêt les lecteurs n'auraient-ils pas suivi, dans les *Méditations*, le triste développement du principe que le dix-huitième siècle avait laissé jusque dans la noble intelligence de Samuel Vincent! Quelles informations puisées aux meilleures sources M. Guizot aurait pu nous donner sur les contrastes que présente le libéralisme affiché des doctrines avec cette persévérance du parti latitudinaire à combattre le progrès intérieur de la foi dans l'Eglise par les passions de la multitude ou l'intervention du pouvoir civil!

Mais l'auteur des *Méditations sur la religion chrétienne* ne voulait décrire que le réveil. Aussi ne fait-il d'exception que pour Samuel Vincent, et passe-t-il sous silence toutes les autres individualités qu'il aurait pu rencontrer dans le camp rationaliste. Il s'arrête avec respect devant Daniel Encontre, l'une des figures les plus intéressantes, je ne dirai pas du réveil religieux, mais du protestantisme à la fois vivant et orthodoxe. Ce qui distingue en effet, Daniel Encontre, né au désert dans une grotte, consacré au désert par son père, c'est de former l'un des anneaux qui nous rattachent à notre glorieux passé. Il profita sans doute du réveil, mais il n'en fut pas l'enfant. Le flambeau de la foi ne s'était pas éteint dans la main de cet homme vraiment extraordinaire par l'universalité de ses connaissances et de ses aptitudes; il n'avait pas besoin que de pieux étrangers vinssent le rallumer. Il est l'un des plus illustres représentants de cette forte race protestante française qui s'efface tous les jours, sous le flot des idées et des intérêts modernes, sans que les heureux effets du réveil et les nobles caractères qu'il a produits nous consolent entièrement de la voir disparaître.

Nous nous attarderions volontiers à étudier, avec un guide comme M. Guizot, les divers portraits qu'il nous trace des hommes qui ont subi eux-mêmes l'influence du réveil et qui

sont ensuite devenus ses instruments et ses conducteurs. Avec quelle émotion nous parlerions de M. Vinet, que nous avons aimé sans le connaître, et de M. Adolphe Monod, que nous avons aimé parce que nous l'avons connu. Nous nous associerions aussi aux regrets universels qu'a laissés M. Verny, cette âme large, sympathique, associée à tous les instincts et à tous les tourments de son siècle. Mais nous renvoyons nos lecteurs aux pages trop rapides des *Méditations*. Qu'il suffise de faire remarquer ce double trait du réveil protestant qui ressort du récit que nous analysons : l'amour des âmes et l'absence de toute préoccupation du succès et de la gloire. Laissons ici la parole à M. Guizot et citons l'une des plus belles pages de son livre, l'une de celles où la sagacité de l'observateur s'allie à l'attendrissement du chrétien :

« Ils avaient (les hommes du réveil protestant) encore une autre puissance qui est née et s'est déployée au sein de la religion chrétienne, et de la religion chrétienne seule; ils avaient la passion du salut des âmes. On n'est pas, on n'a jamais été assez frappé de la beauté de cette passion, ni de sa nouveauté dans l'histoire morale du monde, ni du rôle qu'elle a joué chez les peuples chrétiens. Avant le christianisme, l'antiquité classique et européenne, païenne et philosophique, s'est préoccupée du sort des hommes au delà de leur vie terrestre, et en a anxieusement sondé les ténèbres; mais la sollicitude ardente pour le salut éternel de toute âme humaine, le travail assidu pour préparer toute âme humaine à l'avenir éternel, et pour la mettre, dès la vie présente, en rapport intime avec Dieu et en état de subir son jugement, c'est là un fait essentiellement chrétien et l'un des plus sublimes caractères du christianisme comme l'une des marques les plus éclatantes de sa divine origine. Dieu constamment en rapport avec l'homme, avec chaque homme, assistant à la vie actuelle de chaque homme et devant décider de sa destinée future, l'immortalité de chaque âme humaine et le lien entre sa vie actuelle et sa destinée future, la valeur immense de chaque âme humaine aux yeux de Dieu et l'immense gravité, pour elle, de l'avenir qui l'attend : ce sont là les convictions, les affirmations contenues dans cette passion pour le salut des âmes qui a été la vie même de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a passé, de son exemple et de ses préceptes, dans la vie de ses premiers disciples, et qui, à travers la diversité des temps, des peuples, des mœurs, des opinions, est restée le trait caractéristique et le souffle inspirateur du génie chrétien [1]. »

[1] Pages 144-149.

Nous voudrions pouvoir compléter cette citation par le passage aussi touchant qui achève de caractériser le réveil en rapprochant le zèle de ses missionnaires du désintéressement et de l'obscurité apostoliques. Mais ce morceau a déjà été reproduit par la *Revue chrétienne*. Les premiers propagateurs de l'Evangile n'ont été ni plus célèbres selon le monde, ni plus amateurs de la célébrité mondaine que les modestes prédicateurs qui ont ranimé parmi nous la foi et la vie religieuse. A des degrés différents, les uns comme les autres ont fait une œuvre durable, car, comme le dit profondément M. Guizot, « l'éclat n'est pas la condition nécessaire de la puissance, et, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les sources, pour être obscures, n'en sont pas moins fécondes. » Admirable leçon, qui trouve son application dans toutes les sphères, mais surtout dans la sphère du ministère évangélique, en même temps qu'elle juge et condamne la faiblesse contemporaine disposée à rechercher un succès immédiat, à préférer l'apparence à la réalité et à prendre le bruit pour la gloire. A ce point de vue, le réveil protestant n'a pas à redouter la comparaison avec le réveil catholique. Moins remarqué, moins éclatant, il a été moins mêlé d'ambitions littéraires et parfaitement pur de toute préoccupation politique. Là se trouve sa supériorité qui tient à la supériorité même du protestantisme comme aussi aux conditions qui sont imposées au progrès lent et obscur des minorités religieuses. Ne nous plaignons pas de ces conditions qui humilient l'orgueil des individus, mais rendent la vie chrétienne plus intense en l'exposant à moins de périls.

Après avoir signalé les traits essentiels du réveil protestant et en avoir salué en passant les instruments les plus distingués, M. Guizot conclut en des termes assez semblables à ceux qu'il a employés pour le catholicisme : « A travers les libres dissidences et les divers régimes ecclésiastiques du protestantisme français, il y a, dans son sein, progrès de foi chrétienne, progrès d'œuvres chrétiennes, progrès de science chrétienne, progrès d'influence chrétienne. »

Ici apparaît toute la grandeur et la sérénité de cette belle intelligence qui n'est pas du tout sur « le penchant de ses derniers jours » et qui conserve une incomparable vitalité, une jeunesse toujours renaissante. M. Guizot ne veut pas se dissimuler la force de ceux qui assiégent le christianisme historique et traditionnel. Il leur rend même une pleine justice en reconnaissant qu'ils représentent ou croient représenter deux des puissances morales les plus irrésistibles qui existent en ce monde : l'amour de la vérité et l'amour de la liberté. Au nom de la science, qu'ils regardent tout à la fois comme définitive et inexorable, ils atta-

quent les faits miraculeux et les mystères du christianisme. Au nom de la liberté, ils proclament l'incompatibilité du catholicisme avec la société moderne, ou, confondant la liberté de conscience, que tous les protestants respectent, avec l'anarchie ecclésiastique, ils prétendent interdire aux Eglises issues de la Réforme le droit d'avoir et de maintenir une foi positive et déterminée. La lutte sera longue ou plutôt ne finira jamais. Il faut que le christianisme apprenne à rester constamment sous les armes en face de ces deux pouvoirs nouveaux issus des révolutions modernes : la science qui ne consent plus à subir les arrêts de l'autorité, et la liberté désormais insurmontable de la conscience humaine. Il suffit pour donner la victoire au christianisme que la science ne se croie pas au-dessus de la critique du sens commun et qu'elle n'ait pas l'arrogance de s'imaginer qu'elle satisfait à tous les besoins de l'âme.

De ces considérations à l'examen des principaux systèmes philosophiques de notre époque ou plutôt de toutes les époques, car il n'y a rien de nouveau sous le soleil, la transition est si naturelle qu'elle est insensible. Nous ne suivrons pas M. Guizot dans cette étude entreprise au point de vue d'un réalisme savant et légitime. Aux utopies, aux extravagances, aux sophismes, aux théories étroites, l'écrivain oppose l'homme tel qu'il est, l'humanité et son histoire, l'individu et l'unité vivante de son être, unité souvent brisée par l'anatomie scientifique. Il y a sous le ciel plus de choses que n'en rêve la philosophie des esprits systématiques; il y a dans l'âme humaine plus de choses que la seule raison n'en trouve en elle-même : telles sont les deux affirmations puisées dans la connaissance de l'homme et des hommes qui démentent les assertions tranchantes du savoir exclusif. La science moderne ne coule pas comme la science antique ou celle du moyen âge dans un vaste lit; mais, embarrassée aujourd'hui de la masse désunie de ses eaux, elle se répand et s'éparpille en une foule de ruisseaux divers. Plusieurs, en considérant l'un de ces filets plus purs et plus riches que les anciennes théories scientifiques, s'imaginent voir passer toute la connaissance humaine et oublient que, dans le vaste travail d'épuration dont Bacon et Descartes ont donné le signal, et qui se poursuivra pendant des siècles, l'encyclopédie et la synthèse sont encore à faire et ne seront pas possibles de longtemps. Que la physique, la chimie, la zoologie, la géologie, la critique et l'histoire continuent chacune leur paisible cours; seulement qu'aucune de ces sciences ne prétende à des conclusions prématurées, surtout quand il s'agit des plus chères espérances et de la dignité de notre espèce. Dieu et l'âme humaine sont placés dans des

régions supérieures à ce désordre passager qui plus tard se changera en harmonie : l'un est éternel, l'autre sait qu'elle ne peut périr.

Ce n'est pas dans ces enfantements de la science que se trouveraient les périls de la foi chrétienne, si les spéculations les plus subtiles ne pénétraient pas jusqu'aux derniers confins du monde intellectuel et moral. Ce qui a été rêvé dans le cabinet des savants et des penseurs devient ensuite l'aliment et la passion de la foule. Aussi tous les systèmes de philosophie se retrouvent dans les diverses classes de la société. « Trois dispositions, » dit M. Guizot, « l'impiété, l'insouciance et la perplexité religieuse sont, parmi nous, évidentes et très répandues[1]. » La première de ces dispositions se manifeste dans la classe ouvrière et dans la jeune génération des classes moyennes. Elle s'est tristement étalée au congrès de Liége. « Quand j'ai su, » ajoute l'éminent écrivain, « quelles idées y avaient été hautement exprimées, quand j'ai lu que la question avait été posée là entre Dieu et l'homme, et l'idolâtrie de l'homme proclamée à la place de l'adoration de Dieu, j'ai éprouvé les deux sentiments les plus contraires, une vive satisfaction de m'être tenu loin d'un tel spectacle, et un profond regret de n'avoir pas été là pour protester contre cette invasion du panthéisme et de l'athéisme dans de jeunes âmes sur lesquelles ma pensée ne peut s'arrêter sans une affectueuse espérance. J'ai beau vieillir, j'ai beau avoir subi de douloureux mécomptes ; mon premier mouvement est toujours de croire à la prompte puissance de la vérité quand elle frappe sans hésitation à la porte des esprits, et je ne me résigne qu'avec effort à attendre que le temps et l'expérience dévoilent l'erreur[2]. » N'est-ce pas là le noble cri d'une âme libérale et n'est-on pas ravi et transporté de sentir battre un cœur sous cette forte armure! Pour nous, ce n'est pas sans un respectueux attendrissement que nous recueillons de telles paroles, d'autant plus émouvantes qu'elles sont comme les pleurs d'un vieil athlète. M. Guizot ne permet pas qu'on s'y arrête : il est trop de l'école qui fait naître les sentiments profonds des idées fortes et précises. A peine nous a-t-il émus, qu'il reprend sa course et nous oblige à penser pour le suivre. Il apprécie ainsi les effets des deux sortes d'impiété : « L'impiété grossière et cynique, celle qui naît de l'immoralité, ou qui produit l'immoralité, est sans doute la plus funeste pour l'âme humaine, pour sa dignité et son sort; mais l'impiété systématique, celle qui s'érige en doctrine, est la plus dangereuse pour les sociétés humaines, car elle se complaît en

[1] Page 355. [2] Pages 357, 358.

elle même et met son orgueil à se proclamer et à se propager. Les impies ambitieux obtiennent plus de crédit que les impies licencieux[1]. » Cette observation d'une si haute portée est la condamnation de la tiédeur que nous apportons, en ces temps si profondément troublés, à défendre la vérité sociale ou religieuse, sous prétexte que les dogmes n'ont pas d'importance et que toutes les croyances, comme toutes les incrédulités, sont représentées en ce monde par des honnêtes gens et par des hypocrites, par des hommes de bien et par des méchants. Nous méconnaissons de cette manière, et en nous bornant à observer quelques individus, les effets réels, certains, infaillibles de la vérité et de l'erreur. Puissent nos Eglises et notre société tout entière ne pas se réveiller trop tard sur le bord des abîmes! Nous y sommes surtout poussés par l'insouciance dont voici en quelques mots le caractère : « L'insouciance religieuse est comme une vaste mer morte où aucun être ne vit, un immense désert stérile où aucun germe ne pousse. C'est le mal moral, sinon le plus choquant, du moins le plus grave de notre temps[2]. » C'est aussi le plus difficile à combattre. Il faudrait même désespérer de le vaincre s'il était universel et si une sérieuse perplexité ne remplaçait l'insouciance dans un grand nombre d'âmes. La perplexité est aussi vive que l'insouciance est répandue. Non-seulement les pères de famille s'inquiètent pour leurs enfants, et les hommes politiques pour l'état de la société; mais, chose plus intéressante, les cœurs se troublent et les consciences se réveillent. M. Guizot reconnaît les symptômes de cette agitation salutaire jusque dans les aveux et les inconséquences des libres penseurs. L'un d'eux, M. Lecky, après avoir consacré le plus remarquable talent à nier l'influence bienfaisante du christianisme et à prouver que l'émancipation absolue de la raison a été le seul agent du progrès social, termine son livre intitulé : *Le Rationalisme en Europe* en reconnaissant que l'affaiblissement de la foi chrétienne a eu pour conséquence la ruine de l'enthousiasme, de l'amour, du désintéressement, du sacrifice. C'est le cri navrant du poëte :

> Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie;
> Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous l'avez fait;
> Votre monde est superbe et votre homme est parfait!
> Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
> Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
> Tout est bien balayé sur vos chemins de fer;
> Tout est grand, tout est beau, — mais on meurt dans votre air.

[1] Pages 358, 359.
[2] Page 360.

Un autre, M. Edmond Scherer, après avoir fait table rase de l'ordre surnaturel et conclu qu'il n'y a ici-bas que des opinions, finit par reconnaître que sa religion raisonnable n'a plus rien de religieux, et que, dans le creuset où il a essayé d'épurer le métal, l'or a disparu en même temps que les scories. Un troisième, M. Vacherot, tâche d'être spiritualiste, idéaliste et théiste tout en reniant ce qui est le fond même, la substance de ces doctrines. Sa métaphysique et sa théodicée s'évanouissent en une sorte de naturalisme au-dessus duquel flottent les fantômes de Dieu et de l'âme humaine. Certainement, des penseurs aussi sincères doivent éprouver une perplexité qui est en proportion avec leurs aspirations morales. Il est bien difficile de dormir sur de telles confessions, à moins d'abdiquer ce qui est plus que la pensée : la soif de la vie éternelle. Mais cette soif est tous les jours éteinte par d'autres soifs moins généreuses. Comment guérir l'insouciance religieuse qui est notre vrai mal et le matérialisme qui est notre réel système? Voilà la question. M. Guizot travaille à la résoudre d'abord en signalant nos misères, ensuite en leur appliquant le seul remède. Le deuxième volume, au moins égal au premier en intérêt et en puissance, ne fait que préparer les deux derniers où les origines surnaturelles du christianisme seront défendues, où son avenir sera indiqué. Nous souhaitons qu'ils paraissent bientôt et qu'ils fassent du bien par leur valeur intrinsèque et par l'autorité d'un grand exemple. Bien qu'il soit de mode à présent de se moquer des témoignages rendus à la vérité, comme si les martyrs eux-mêmes avaient été autre chose que des témoins, nous pensons que c'est, de la part de l'auteur des *Méditations*, un digne emploi de talents supérieurs, une belle fin d'une glorieuse carrière, un service rendu à la plus sainte des causes, que de dire ces seuls mots : « Je suis chrétien. »

L. Rognon.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

UNE NOUVELLE VIE DE JÉSUS

JÉSUS-CHRIST, SON TEMPS, SA VIE, SON ŒUVRE, par E. de Pressensé. Paris, 1866.

Nous devons l'avouer : notre première impression, en apprenant que M. de Pressensé se disposait à publier une *Vie de Jésus*, a été un sentiment d'inquiétude. Nous ne doutions certainement pas des talents et de la science de l'écrivain, non plus que de l'excellence de la cause qu'il se proposait de défendre ; mais le succès de l'erreur avait été si éclatant, si exceptionnel, qu'il paraissait impossible que celui de la vérité, quelque grand qu'il fût, ne ressemblât pas à une défaite. Quand l'historien rationaliste se met à traiter ce grand sujet de la vie de Jésus, il a pour alliés le charme de l'opposition, le mordant de l'attaque, l'apparence du progrès, l'intérêt qui s'attache à toute œuvre de démolition, surtout quand il s'agit de porter la main sur ce que la conscience des peuples tient depuis longtemps pour sacré. Celui qui parle au nom du siècle, est assuré d'être applaudi par le siècle. L'écrivain chrétien qui traite la même matière est destitué de tous ces avantages. S'il veut rester fidèle aux narrations évangéliques, peut-il espérer de dire mieux que ces monuments sacrés? Ajouter aux récits bibliques quelques notes explicatives ou apologétiques, quelques réflexions édifiantes, voilà, semble-t-il, tout ce qu'il peut faire. Est-ce le moyen d'écrire un livre entraînant, d'obtenir un succès retentissant? Quelle condition que celle de composer un ouvrage qui ne sera neuf qu'au risque de tomber dans le faux, et vrai qu'en répétant ce que tout le monde sait depuis deux mille ans!

L'écrivain chrétien rencontre dans la tractation de ce sujet une autre difficulté qui n'existe pas pour son adversaire. La négation est chose aisée. Au moyen d'un axiome tel que celui-ci : il n'y a pas de surnaturel, on renverse une conviction antique aussi aisément que d'un coup de hache on abat un arbre qui a mis des siècles à grandir. Mais s'agit-il de relever cette conviction ruinée, il ne suffit pas de l'affirmation contraire ; on

n'y parvient qu'au prix des investigations historiques les plus laborieuses, du travail scientifique le plus sérieux. D'un seul mot on dit : Dieu n'est pas; il y a des volumes à écrire sur les preuves de l'existence de Dieu. Comment parvenir à être vif, intéressant, populaire, quand, à chaque pas, au lieu de raconter, d'avancer, il faut s'arrêter pour discuter, démontrer, plaider! Pour être alerte dans la marche, il ne faudrait pas avoir à porter un si lourd bagage.

Enfin il est une difficulté plus sérieuse, inhérente au fond même du sujet. Je ne parle pas de sa redoutable grandeur, de sa majesté saisissante. L'esprit qui ose s'élancer vers un si haut sommet, avant de prendre l'essor, a dû mesurer la vigueur de son aile. Mais pourquoi, demanderons-nous, s'est-il écoulé dix-huit siècles avant qu'un auteur quelconque ait entrepris une Vie de Jésus? Un saint Augustin, un Thomas d'Aquin, un Calvin, un Pascal ont-ils reculé devant la sublimité du sujet? Non; l'idée d'une œuvre de ce genre ne se présentait pas même à leur esprit. Dans les siècles passés, on composait des abrégés et des harmonies des quatre évangiles, rien de plus. Pourquoi? L'apparition de l'homme-Dieu planait trop au-dessus de l'histoire pour qu'on essayât de la faire rentrer dans son cours. La vie de Jésus était trop exclusivement l'objet de la foi, pour pouvoir devenir celui de la science. Hess, de Zurich, fut, à notre connaissance, le premier qui exécuta la tentative, dès lors si souvent répétée, de traiter historiquement la vie du Seigneur[1]. Il n'entrevoyait pas lui-même les périls de la voie dans laquelle il faisait naïvement le premier pas; mais le besoin auquel il obéissait, trahissait déjà la crise profonde dans laquelle son siècle était engagé. Faire prendre place dans la science à la vie toute exceptionnelle de Jésus, — n'est-ce pas, au point de vue chrétien, une entreprise qui ne saurait réussir? Et lorsqu'on y réfléchit mûrement, peut-on s'étonner que la série des *Vies de Jésus*, qui se sont succédé depuis Hess, n'ait été, comme l'observe malignement Strauss, qu'une dissolution croissante de l'histoire évangélique? Le sens historique ne se révolte-t-il pas contre un fait absolument unique de son espèce, et qui se présente comme rationnellement inexplicable et dans son principe et dans ses manifestations? Dès qu'on accorde la parole à la science sur ce sujet-là, peut-elle ne pas le traiter comme le glacier traite les blocs tombés à sa surface du haut des rochers voisins, les jetant de côté ou les broyant en menue poussière? La science peut-elle ne pas travailler à réduire l'histoire miraculeuse

[1] *Lebensgeschichte Jesu*, 1768.

de Jésus à un non-sens, ou l'écarter comme un mythe? Assigner une place à Jésus dans la série des grands personnages historiques, n'est-ce pas déjà par le fait lui ôter son caractère incomparable de Fils de Dieu? Entre l'esprit historique, si vivement éveillé de nos jours, et la vieille foi chrétienne s'est donc creusé un abîme par-dessus lequel toute Vie de Jésus, écrite au point de vue biblique, a pour mission de jeter un pont. Ce n'est rien moins qu'une nouvelle réconciliation à opérer entre le ciel et la terre. Quelle tâche! Et probablement, que d'essais imparfaits, jusqu'à ce que des profondeurs de la conscience humaine satisfaite sorte de nouveau le cri d'apaisement : Tout est accompli!

Se permettre de développer ces appréhensions en face de la publication du livre que nous sommes appelé à annoncer, n'est-ce pas dire déjà combien l'événement les a, du moins en grande partie, dissipées? Du reste, les faits parlent : au moment où nous écrivons, la troisième édition de ce bel ouvrage se prépare; ce succès dit mieux que toutes nos paroles, jusqu'à quel point l'auteur a réussi à surmonter les immenses difficultés de sa tâche. Comment y est-il parvenu?

Avant tout, par l'esprit même qui l'a poussé à entreprendre ce travail. L'auteur aime, il aime par-dessus tout celui dont il s'est proposé de décrire la vie.

« J'ai une passion, et cette passion, c'est Lui, Lui seul, »

disait Zinzendorf, le chantre le plus inspiré de Jésus depuis les temps apostoliques. On ne devient point le biographe de Jésus à une autre condition. Mais l'impartialité de l'historien n'est-elle pas menacée par cet attachement sans limite au personnage dont il s'occupe? Non, car la passion de Jésus ne peut être que celle de la sainteté. Et comment l'amour le plus pur de la vérité ne serait-il pas inséparable de celui de la sainteté? M. de Pressensé s'est donné à Jésus, parce qu'il a contemplé la sainteté incarnée en sa personne. C'est ce sentiment qui fait la beauté et la puissance de son livre. Lisez avec attention et vous sentirez que, d'un bout à l'autre, c'est le reflet de la sainteté de Christ qui en illumine les tableaux et leur donne leur éclat.

Au milieu des applaudissements bruyants dont a été couverte la voix du précédent historien de Jésus, on a pu entendre quelques protestations sévères de la part d'hommes qui n'avaient point des convictions chrétiennes, mais à l'esprit ferme desquels cette vertu sans sainteté, ce Jésus doucereux, inspirait un mortel dégoût. Il y a dans la génération actuelle des âmes préparées, peut-être par M. Renan lui-même, à recevoir le Jésus véri-

table, le Saint de Dieu. Le livre de M. de Pressensé sera, nous l'espérons, la réponse à ces nobles aspirations de quelques-uns des enfants du siècle, et une partie des effets bienfaisants de la vérité sera due, comme cela a eu lieu bien souvent, à l'éclat éphémère qu'a jeté le mensonge.

A cette qualité inhérente à sa personne, M. de Pressensé n'a rien négligé pour ajouter un élément de succès dû à son propre travail. Nous voulons parler de la connaissance complète et de l'étude sérieuse de tout ce qui a été publié d'important en France et en Allemagne sur la matière. Il a bien senti la gravité du rôle qu'il acceptait en se faisant, en un moment tel que celui-ci, l'historien de Jésus, et la responsabilité qui ne manquerait pas de peser désormais sur son œuvre; et, comme l'avocat qui est appelé à plaider une grande cause, s'y prépare par l'étude la plus scrupuleuse de toutes les pièces du dossier, M. de Pressensé n'a pas oublié un des documents, livres, brochures, articles de journaux, qui pouvaient lui fournir une lumière pour la défense de cette cause dans laquelle il avait reconnu celle de l'humanité, celle de Dieu même.

Enfin — et cette nouvelle qualité pour être moins essentielle que les deux autres, était tout aussi décisive peut-être pour le succès, — le labeur scientifique, l'étude constamment critique du sujet n'ont porté aucune atteinte à la rapidité de la marche et à la vivacité de la narration. Grâce à l'inépuisable fraîcheur du sentiment, et à la verve brillante du style, M. de Pressensé a trouvé moyen d'enchaîner constamment à lui ses lecteurs et de leur frayer, à travers les amas de matériaux accumulés par la critique, un chemin uni sur lequel le plus faible d'entre eux peut le suivre sans fatigue. En arrivant au terme de la course, on se demande avec étonnement par quel art l'auteur est parvenu à resserrer dans ces 600 pages une si grande multiplicité de faits, tant de discussions savantes et d'applications actuelles, sans que le moindre embarras se soit nulle part fait sentir.

Entrons dans le contenu de l'ouvrage. Les questions préliminaires occupent plus d'un tiers du volume. Dans l'état actuel de la science il ne pouvait en être autrement. Trois sujets forment aujourd'hui l'introduction nécessaire à l'histoire que l'auteur se proposait de raconter : la question du surnaturel, prise au point de vue le plus général; la connaissance de l'époque de transition généralement peu connue, qui a précédé l'apparition de Jésus; enfin l'examen et l'appréciation des sources auxquelles nous pouvons aujourd'hui puiser la connaissance de son histoire.

La question du surnaturel, qui est traitée dans le premier chapitre de l'ouvrage, a été saisie à une grande profondeur. Cette

discussion solide et lumineuse conduit directement le lecteur à cette conviction qu'il n'y a pas aujourd'hui de plus faibles logiciens que ceux qui écrivent sur leur drapeau cette double devise : Respect du devoir ! Plus de surnaturel ! Sans surnaturel plus de liberté, et sans liberté pas de devoir. Faire du mot devoir le grand mot d'une préface au livre de Job et de la négation du surnaturel l'idée régulatrice d'une Vie de Jésus, c'est de l'aveuglement ou du charlatanisme.

Aux abords de l'histoire de Jésus s'étend, comme un domaine peu exploré encore, la dernière époque du judaïsme, celle qui conduit du retour de la captivité à l'ère chrétienne, avec la série de ses bizarres produits littéraires. Les travaux auxquels M. de Pressensé s'est livré pour la composition de ses précédents ouvrages, l'avaient sans doute préparé à traiter ce sujet. Il le fait avec une prédilection marquée, avec l'aisance d'un homme qui marche en maître dans son propre domaine. Et nous serions tenté d'appeler les pages qu'il y a consacrées, la partie la plus neuve et la plus intéressante de son ouvrage. Il montre combien l'influence du parsisme sur le judaïsme du retour a été exagérée par la critique, et prouve que c'est au contraire la religion juive qui a laissé son empreinte dans le parsisme. Il dépeint en traits fermes et ineffaçables le judaïsme de la décadence, ce pharisaïsme dont l'essence permanente est « de poursuivre des fins terrestres par des moyens religieux, » et qui ne rachète que bien imparfaitement cette profanation par son fanatique patriotisme ; la doctrine de ces Targums qui osaient afficher l'orgueil national jusqu'à prétendre que « chaque Israélite a plus de prix aux yeux de Dieu que tous les peuples qui furent ou qui seront, » et qui exaltaient les espérances charnelles d'Israël jusqu'à leur point culminant, « précisément à la veille de l'événement qui allait leur donner le plus éclatant démenti. » Mais surtout M. de Pressensé signale, avec une remarquable précision, l'opposition absolue que constatent les faits entre l'Evangile, le quatrième évangile en particulier, et la doctrine du prétendu « frère aîné » de Jésus. « La doctrine de Philon repose tout entière sur la négation du mal moral ; celle de Christ part du sentiment profond et amer du péché. La théosophie alexandrine ne veut pas de rédemption.... ; chacun est pour soi-même le vrai Messie, le Sauveur. L'Evangile n'est plus rien sans ce dogme. Philon proclame l'impossibilité pour la divinité de s'unir directement à la nature humaine.... ; son dernier mot est : ***La divinité ne peut toucher à ce qui est matériel.*** Le quatrième évangile se résume dans cette parole : ***le Verbe est devenu chair.*** L'antithèse est absolue. Ce qui est pour saint Jean une vérité capi-

tale, eût été un affreux blasphème pour le Juif d'Alexandrie[1]. »

Dans la question si compliquée et en même temps si grave des sources de la vie de Jésus, M. de Pressensé se déclare en général favorable à la solution que le savant historien Gieseler a donnée de l'énigme de nos synoptiques, et d'après laquelle ces trois écrits, à la fois si ressemblants et si dissemblables, ne seraient que des rédactions différentes de la tradition évangélique émanant des Douze et circulant dans les Eglises. Cependant il croit devoir combiner avec cette explication quelques-unes des hypothèses mises en cours aujourd'hui par la critique, dans le but d'éclairer la relation qui existe entre ces trois narrations parallèles. Notre premier évangile serait, d'après lui, la reproduction de l'ouvrage hébreu de Matthieu, due à la plume d'un chrétien grec. Marc aurait entendu à Jérusalem les prédications de Matthieu, et en aurait même conservé par écrit certains fragments, ce qui expliquerait les coïncidences que l'on remarque entre son œuvre et celle de l'apôtre. Luc enfin aurait possédé l'œuvre de Marc et ce serait celle-ci qui formerait le trait d'union entre notre troisième et notre premier évangile. Cependant après avoir cherché à attribuer une portion de vérité aux diverses théories émises sur ce sujet, M. de Pressensé avoue prudemment « qu'il faut renoncer à élucider complétement un problème pour lequel les données essentielles nous manqueront toujours. » Cet aveu porterait-il atteinte à la valeur historique de ces documents? Non, certes; pas plus que le caractère moral d'un homme dont la figure rayonnerait de noblesse et de loyauté, ne pourrait être compromis par le mystère dont serait encore enveloppée sa naissance. Cette obscurité du reste n'atteint pas, selon M. de Pressensé, l'origine du quatrième évangile. Au moment même où M. Réville annonce au grand public du haut de sa tribune, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la solution définitive de cette question capitale dans le sens que l'on comprend, M. de Pressensé la pose comme décidément résolue dans le sens contraire. Ce chapitre est un des plus brillants de son livre. En trouvant si bien dites tant de choses que nous avons senties, sans parvenir à les rendre, nous avons félicité l'écrivain qui a reçu le don magnifique d'exprimer avec cette énergie victorieuse ses impressions et ses pensées.

La narration suivie de la vie de Jésus offrait deux difficultés spéciales qui ont déjà été signalées : Comment rajeunir ce sujet si connu? Comment concilier la vivacité du récit, la rapidité de la marche, avec les exigences de la discussion scientifique et apo-

[1] P. 114.

logétique ? Certainement nous n'exagérons point en disant que l'auteur a complétement réussi à surmonter ces deux obstacles. Les faits qu'il raconte ont beau être ce que ses lecteurs connaissent le mieux dès leur enfance. A chaque pas l'intérêt du récit est relevé par quelque mot heureux et frappant, par quelque observation exquise, par quelque souvenir puisé aux lieux mêmes où se sont passées les scènes décrites, par quelque rapprochement plein d'actualité, qui, semblables à des points brillants semés dans le tissu de la narration, fixent l'attention du lecteur. En lisant M. de Pressensé, on croit faire un chemin, déjà maintes fois parcouru, avec un ami dont l'entretien spirituel et plein de charme vous fait découvrir à chaque instant dans la contrée des beautés que l'on n'y avait encore jamais remarquées. Nous avons particulièrement admiré les analyses que donne l'auteur des principaux discours de Jésus, et la relation qu'il sait établir entre leur contenu et la circonstance dans laquelle ils furent prononcés. Ce parfait à-propos n'est-il pas la meilleure preuve de leur authenticité ? Nous avons aussi été frappé du tact et de la sagacité avec lesquels M. de Pressensé réussit à rétablir la chaîne des principaux faits de l'histoire évangélique. La difficulté est plus grande qu'on ne le pense, surtout pour les premiers temps du ministère de Jésus, où la fusion des deux premiers retours en Galilée, dans les synoptiques, amène le rapprochement et la juxtaposition de tous les faits particuliers qui ont suivi ces deux retours, séparés pourtant par un intervalle de près de neuf mois. Sur la plupart des points, M. de Pressensé nous paraît être parvenu à reproduire l'ordre naturel.

Il nous paraît aussi s'être tenu presque constamment à une sage distance et de la pédanterie *harmonistique* des siècles passés, et du sans-façon de la critique contemporaine. Il use de la liberté scientifique la plus entière. Là où les faits lui paraissent constater une contradiction de détail entre les évangélistes, il ne cherche point à la masquer ni à la faire disparaître par une solution forcée. D'autre part, il n'a point la démangeaison de la négation et ne pratique pas l'art perfide de changer pour les ignorants les nuances en contradictions. Sur le terrain de la science elle-même, il croit pouvoir retirer bien des concessions que des écrivains du bord orthodoxe, tels qu'Olshausen, Néander, avaient faites à la critique. Plus positif dans ses résultats que ce dernier, il l'est moins cependant que l'éminent professeur de Bâle, M. Riggenbach, dont le beau travail sur la vie de Jésus a été présenté récemment au public français. Nous donnons, quant à nous, notre plein assentiment à la ligne qu'a su se tracer l'au-

teur entre les fractions de droite et de gauche du parti théologique auquel il appartient.

Nous avons entendu exprimer le regret qu'il ne se fût pas adonné davantage, dans le cours même du récit, à combattre le point de vue rationaliste, les idées de M. Renan en particulier. Nous voyons bien ce que le livre eût perdu à ce surcroît de polémique; nous ne savons pas bien ce qu'il y eût gagné. Il nous paraît que les quelques mots d'une vérité et d'une ironie sanglante dont M. de Pressensé flagelle, en passant, l'auteur de la triste parodie que l'on connaît, sont parfaitement suffisants, une fois l'opposition de principes nettement constatée et justifiée en commençant. Après qu'on s'est dit adieu et tourné le dos, à quoi bon se retourner à chaque pas pour reprendre la discussion et continuer la querelle?

Nous ne sommes pas chargé de frayer la voie à l'ouvrage dont nous rendons compte. Autrement nous citerions quelques-uns des passages les plus propres à justifier nos appréciations précédentes. Mais le livre de M. de Pressensé n'a que faire de notre recommandation. Les éditions se succèdent; il est déjà dans toutes les mains. Ce qu'on nous demande, c'est de le caractériser.

Le trait saillant de ce nouveau tableau de la personne et de l'histoire de Jésus-Christ est certainement l'intérêt tout particulier avec lequel l'humanité du Seigneur y est signalée et mise en relief, et cela par un homme qui ne songe à porter atteinte ni à la divinité essentielle, ni à la préexistence éternelle de Christ. C'est ici un phénomène tout nouveau. Le prologue de Jean renferme, aux yeux de M. de Pressensé, la vérité absolue. Mais dans cette parole qui en est le thème : *le Verbe a été fait chair*, l'attribut lui paraît devoir être accentué tout aussi bien que le sujet. Il ne saurait croire que *être fait chair* signifie simplement s'envelopper d'un corps. Il trouve dans cette expression la notion d'un changement d'état très réel et très profond. Le Verbe est entré dans toutes les conditions de notre existence physique et morale, sans aucune réserve; et il n'a pu le faire qu'au prix du plus grand des dépouillements, celui de ses attributs divins. M. de Pressensé s'explique sur ce point fondamental dans l'un des chapitres les plus courts et néanmoins les plus significatifs de son ouvrage, celui qu'il intitule : *Les bases doctrinales de la vie de Jésus*[1]. L'auteur nous paraît être resté fidèle, dans tout le cours du récit, à cette conception générale. L'infaillibilité de Jésus ne repose pas, selon lui, sur une toute-science qu'il aurait apportée des cieux; car, dans ce cas, elle n'aurait

[1] P. 252-255.

plus rien d'homogène avec le savoir humain. Elle résulte bien plutôt de sa sainteté, en vertu de laquelle Jésus est constamment enseigné du Père et « *ne dit que ce qu'il lui enseigne.* » L'erreur religieuse tient certainement, comme le dit M. de Pressensé avec Schleiermacher, à une défectuosité morale. La sainteté de Jésus elle-même ne ressemble point à la perfection éternelle, immuable d'un être qui vivrait dans l'état divin. Elle croît avec lui. C'est le fruit du travail. Elle s'affermit par la lutte. Elle passe réellement par la tentation. Jamais à un autre point de vue l'auteur n'eût pu écrire deux de ses meilleurs chapitres, ceux de la tentation et de la transfiguration.

M. de Pressensé n'ignore certes pas que, par cette conception générale de la personne de Christ, il rompt, non avec la foi, mais avec la théologie de l'Eglise du quatrième siècle qui s'est imposée à l'Eglise presque tout entière. Mais il croit le moment venu de donner satisfaction au sentiment religieux contemporain qui réclame avec énergie un Sauveur vraiment humain, cet unique médiateur entre Dieu et les hommes que saint Paul appelle expressément *Jésus-Christ homme*[1]. Assurément ce n'est pas nous qui accuserons l'auteur de témérité. Nous sommes convaincu, comme lui, que la notion de l'abaissement du Verbe, sur laquelle repose tout ce récit de sa vie terrestre, est la seule qui permette de maintenir intactes et unies ces deux bases de la vérité chrétienne : Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme. Nous avons entendu plus d'une fois cette déclaration sortir de la bouche d'hommes qui, pour eux-mêmes, rejetaient la nature divine du Sauveur et n'avaient par conséquent pas besoin de ce moyen de conciliation. Ils avouaient que c'était le seul moyen de mettre en harmonie ces deux vérités également fondamentales aux yeux du chrétien biblique. Et nous sommes persuadé, en outre, que plus le cœur chrétien creusera cette mine, plus il la trouvera riche pour la foi et en verra jaillir des trésors de joie, de reconnaissance et d'adoration.

Annoncer un ouvrage de M. de Pressensé dans cette ***Revue***, c'est perdre le droit d'exprimer tout le bien qu'on en voudrait dire; c'est, en même temps, prendre l'engagement d'user de la franchise la plus entière dans l'accomplissement du rôle de critique.

M. de Pressensé aspire surtout à restituer à l'élément humain sa place, toute sa place, dans l'histoire de Jésus. Bien loin de l'en blâmer, nous nous demandons s'il a compris l'humanité de Jésus d'une manière assez vaste, assez élevée, pour qu'au

[1] 1 Timoth. II, 5.

terme le Fils de l'homme vienne rejoindre, par un développement naturel, le Fils de Dieu. A ses yeux, la vie de Jésus est la restauration de la vie humaine altérée par le péché. Elle est cela, sans doute; mais n'est-elle que cela? Si c'était là tout, un simple homme, né de manière à réaliser la sainteté parfaite, c'est-à-dire miraculeusement, n'eût-il pas suffi à cette tâche? S'il ne s'agit que de réhabiliter moralement l'homme, à quoi bon une nature surhumaine, une essence divine? N'y a-t-il pas plutôt contradiction entre cette essence surhumaine du Rédempteur et sa tâche réellement humaine? La formule de la vie de Christ qui a présidé à ce livre : le relèvement de l'humanité déchue, ne suppose donc point le fait de l'incarnation, qui reste dans le tableau un fait hétérogène. Pour rendre compte du mystère de cette personne divine réalisant une vie humaine, il faut s'élever à une notion supérieure de la vie de Jésus, que M. de Pressensé possède assurément, mais qu'il n'a pas assez mise en saillie. Il faut montrer en Jésus, non-seulement le restaurateur de l'humanité déchue, mais encore le consommateur de l'humanité, simplement ébauchée jusqu'à lui. Quand Christ relève l'humanité, ce n'est pas pour la ramener au point d'où elle était tombée, c'est pour la conduire en même temps et par la même œuvre au point suprême où Dieu voulait l'élever, à l'union immédiate et personnelle avec Lui. L'ancienne orthodoxie n'a saisi que le premier de ces deux points de vue; de là, qu'il nous soit permis de le dire sans détour, son étroitesse, sa faiblesse. Le rationalisme voudrait se borner au second; il rejette la notion de rédemption pour s'en tenir à celle de progrès. Sur ce chemin-là, le but poursuivi fuira éternellement devant lui. Le christianisme complet, tel que l'a réalisé Christ et que l'ont formulé les apôtres, réunit ces deux points de vue. Voilà pourquoi il commence par l'incarnation et finit par l'ascension. L'homme voulu de Dieu dès le commencement a été l'homme-Dieu, et l'homme-Dieu non-seulement dans un exemplaire unique, mais dans une famille innombrable de frères parfaitement semblables à leur frère aîné[1], *Dieu tout en* eux *tous*, comme Il est tout en Christ lui-même[2]. Pour l'accomplissement d'un plan pareil, on le comprend, il fallait plus qu'une naissance miraculeuse et que le martyre d'un saint. Il fallait ce que nous offre la Bible, Dieu fait homme, l'homme élevé en Lui à l'état divin.

Ce côté même du christianisme, par lequel M. de Pressensé a voulu expliquer la vie de Christ, l'œuvre de relèvement accomplie par lui, le présente-t-il d'une manière suffisante, complète?

[1] Rom. VIII, 29. [2] 1 Cor. XV, 27.

Nous nous associons de tout notre cœur au besoin qu'il éprouve d'éloigner, dans l'application de la rédemption, toute notion juridique, et de s'attacher exclusivement au point de vue moral. Mais faudrait-il pour cela réduire ce fait incomparable et décisif aux proportions que lui assigne M. de Pressensé, n'y voir rien de plus que le rétablissement de l'harmonie troublée entre la volonté humaine et la volonté divine par la libre obéissance de Jésus? M. de Pressensé dit : « Jésus unit par le lien le plus réel Dieu et l'homme, car sa parfaite obéissance consomme l'accord absolu entre les deux volontés[1]. » Il attribue, en conséquence, à toute la vie de Jésus, ce long sacrifice d'obéissance et d'amour, le caractère rédempteur[2]. Si les souffrances de Jésus se transforment en actes réparateurs, c'est uniquement parce qu'elles sont librement acceptées de lui comme étant les conséquences amères de la chute[3]. Toute la rédemption consisterait donc dans la sanctification de la volonté humaine, en Jésus d'abord, puis, par son exemple et son Esprit, en nous. Nous ne nous étonnons pas, après cela, de voir M. de Pressensé interpréter la parole Luc VII, 47 dans ce sens, si évidemment contraire au contexte[4] : « Elle a beaucoup aimé... ; *voilà pourquoi* il lui sera beaucoup pardonné[5]. » La réconciliation entre Dieu et l'homme reposerait donc uniquement sur la sanctification croissante de ce dernier. Le concile de Trente dirait-il autrement? Cela ne suffit pas, sans doute, pour prouver que M. de Pressensé se trompe ; mais l'Ecriture, mais l'expérience ne sont-elles pas d'accord avec la dogmatique protestante pour proclamer que la réconciliation opérée par Christ est le sol fécond dans lequel l'arbre de la sanctification plonge ses racines? Faire reposer notre pardon sur notre sanctification commencée ou croissante, c'est vouloir tirer l'arbre de ses fruits. Ne pourrons-nous donc pas admettre, avec saint Paul, sans tomber dans la théorie juridique de la rédemption, qu'une *manifestation de justice*[6] était vraiment indispensable pour que Dieu pût pardonner? N'est-il pas manifeste que, sans un jugement, le simple pardon n'eût fait que consommer la dégradation de la conscience humaine, commencée par le péché? Le péché doit être condamné, parfaitement condamné dans la conscience même du pécheur, pour pouvoir lui être pardonné sans danger. Ce jugement n'a pas eu lieu d'une manière extérieure et arbitraire. Il s'est passé entre la sainteté de Dieu et la sainte con-

[1] P. 350. [2] P. 388. [3] P. 388.
[4] Comp. la parabole des deux débiteurs qui précède, et la parole qui suit immédiatement celle-ci.
[5] P. 448, 449.
[6] C'est l'expression dont l'apôtre se sert (Rom. III. 25).

science de Jésus-Christ, le seul théâtre vraiment propre à cette manifestation. En maudissant le péché en notre nom, en rendant hommage, au milieu même de la malédiction qu'il attire, à la pleine justice de Dieu, Jésus a consommé en lui-même cette démonstration redoutable au moyen de laquelle Dieu peut pardonner saintement le péché du monde. Tel est le vrai caractère de l'œuvre de Golgotha, selon l'Ecriture. Après cela, l'homme sait qu'un pécheur doit devenir un saint par le pardon ou périr lui-même un jour par le jugement, et chaque croyant, en ratifiant dans sa conscience cet hommage parfait rendu par Christ à la justice de Dieu, et en répercutant l'écho de ce que cette conscience normale a proclamé sur la croix : Mort au péché! s'assimile l'œuvre du Christ, comme saint Paul le décrit Rom. VI, et pose le fondement de sa propre sanctification. Cette conception apostolique conserve aux souffrances du Christ leur caractère spécifiquement distinct, leur valeur expiatoire, mais sans que rien de juridique vienne s'y mêler.

Une fois que la mort de Jésus a perdu son caractère expiatoire, que devient sa résurrection? Elle perd nécessairement le sens profond que lui donne saint Paul. Par là même que cet apôtre reconnaît dans la croix notre condamnation acceptée, il peut contempler dans la résurrection notre justification prononcée, notre acquittement consommé. Mais que reste-t-il, une fois cette intuition écartée? La résurrection de Jésus, si nous allons au fond des pensées exprimées sur ce sujet, sert à trois choses : elle prouve le Dieu personnel; elle garantit l'immortalité personnelle, la vie éternelle; elle rend possible l'influence du Christ sur les croyants. A quelle distance sommes-nous de l'Apôtre! C'est surtout en lisant ce chapitre sur la résurrection que nous nous sommes rendu compte d'une impression que quelques-uns des lecteurs de M. de Pressensé auront peut-être partagée avec nous. L'intérêt du livre, à mesure que nous approchions du terme, nous paraissait plutôt diminuer que croître. Quand on brise, au sommet d'un arbrisseau, le bouton qui attirait à lui la sève, celle-ci se trouve arrêtée dans son mouvement ascensionnel et cesse de circuler conformément à sa loi. Ainsi la notion affaiblie des faits sublimes qui forment le dénoûment de la vie terrestre du Seigneur, nous semble avoir diminué l'élan du récit et empêché cette *Vie de Jésus* de se dérouler avec cet intérêt croissant que nous trouvons et retrouvons sans cesse dans la simple lecture de nos évangiles.

La différence que nous signalons entre la manière dont M. de Pressensé comprend les grands faits du salut et le sens qu'y a attaché saint Paul, ne saurait s'expliquer que par la notion

qu'il s'est formée de l'apostolat. Les apôtres ne sont à ses yeux autre chose que « les témoins accrédités » de l'histoire de Christ, « le premier noyau de l'Eglise, la représentation normale du christianisme primitif. » Ce dernier mot donne à réfléchir. Dire christianisme primitif n'est point dire absolument christianisme normal. Ne serions-nous point appelés, en conséquence, à dépasser les apôtres dans l'intelligence de la pensée de notre commun Maître? M. de Pressensé ne vient-il point de donner la preuve, dans sa théorie de la rédemption, que sa réponse à cette question n'est point négative? Et, de plus, si le caractère de l'apostolat réside essentiellement dans la qualité de témoin, que devient à ce point de vue l'apostolat de saint Paul? Lui qui, à l'occasion de quelques ordonnances de culte, écrit aux Corinthiens : « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont les *commandements du Seigneur*[1], » serait-ce comme témoin de l'apparition du Seigneur sur le chemin de Damas, qu'il s'arrogerait cette autorité dans l'Eglise? Ou l'apostolat est autre chose que ce que dit M. de Pressensé, ou c'en est fait de l'apostolat de saint Paul. Quand Jésus prie en disant : « Je te prie pour tous ceux qui croiront en moi *par leur parole*[2]; » et quand il dit : « comme mon Père m'a transmis le royaume, ainsi je vous le transmets[3], » ne voit-il pas dans les apôtres plus que les narrateurs attitrés de son histoire? Leur enseignement ne se présente-t-il pas à sa pensée comme le principe créateur de toute vraie foi pour tous les temps de l'Eglise, comme le type unique, permanent, absolu, sur lequel l'Eglise doit se former et se développer jusqu'à ce qu'elle ait atteint la stature parfaite de son Chef?

A ces observations générales, que nous soumettons à M. de Pressensé avec une fraternelle franchise, nous ajouterons quelques remarques particulières.

M. de Pressensé paraît admettre l'interprétation du titre des évangiles d'après laquelle le mot *selon* n'implique qu'une participation indirecte du personnage désigné à la composition de l'écrit. Historiquement parlant, c'est un fait qu'aucun des Pères n'a songé à donner ce sens au mot *selon*. Quand Eusèbe dit de saint Matthieu : « Ayant mis par écrit, dans la langue de ses pères, *l'Evangile selon lui*[4], » il est clair que ce mot *selon* désigne, dans sa pensée, la composition proprement dite. Philologiquement, le sens que nous combattons repose aussi sur une

[1] 1 Cor. XIV, 37.
[2] Jean XVII, 20.
[3] Luc XXII, 29, 30.
[4] *Hist. ecclés.*, III, 25.

erreur; car le mot *évangile*, dans nos quatre titres, ne désigne point le livre, comme le suppose ce sens, mais la bonne nouvelle qui y est renfermée. Par conséquent le mot *selon* se rapporte bien à l'auteur qui a rédigé le récit de cette bonne nouvelle. Ce n'est qu'avec Justin, au milieu du second siècle, que nous voyons le mot *évangile* prendre le sens que nous lui donnons aujourd'hui et désigner parfois l'écrit lui-même.

M. de Pressensé pense que les généalogies de Jésus dans Matthieu et dans Luc doivent être toutes deux celle de Joseph. Mais pour détruire cette opinion, quant à celle de Luc, ne devrait-il pas suffire de cette expression de l'évangéliste : « Jésus..... qui était, *comme on le croyait*, fils de Joseph, » et de cette observation pleine de bon sens d'un homme non suspect de tendances harmonistiques, de Gfrœrer : « Qui donc se donnera la peine de rassembler pour la première fois les soixante-seize chaînons d'une pareille table généalogique, pour déclarer en même temps que toute cette généalogie ne repose que sur une erreur? » Si l'on ne veut pas imputer à Luc une telle absurdité, il faut renoncer à admettre que sa généalogie de Jésus soit celle de Joseph.

Selon M. de Pressensé, les phénomènes miraculeux qui ont signalé le baptême de Jésus ne se seraient passés qu'en vision et auraient été perçus par Jean-Baptiste seul, et le baptême lui-même n'aurait eu lieu que la veille du jour où il rendit à Jésus ce témoignage : « *Voilà l'agneau de Dieu*[1]. » Quant à ce dernier point, nous demanderons à M. de Pressensé où donc il croit pouvoir placer les six semaines au désert et la tentation qui, d'après les trois synoptiques, suivirent immédiatement le baptême. Dès le jour où Jean rendit à Jésus ce solennel témoignage, le récit du quatrième évangile ne permet plus d'intercaler ces événements. C'est précisément là la raison qu'allèguent ceux qui ne voient dans le récit de la tentation qu'un mythe. Ce n'est pas là l'opinion de M. de Pressensé, nous le savons. Il y a donc, à ce qu'il nous paraît, une contradiction interne dans sa manière de voir. Le baptême doit être placé à une époque antérieure au point de départ du récit de Jean. Quant à l'autre point, il est naturel que le précurseur ne mentionne que ce qu'il a vu et entendu lui-même des faits miraculeux qui ont signalé le baptême. Car son but n'est point de raconter en historien cet événement, mais uniquement d'expliquer sur quel fondement il rend à Jésus un témoignage aussi considérable que celui par lequel il le déclare le Messie.

Nous sommes de ceux qui ne peuvent accepter comme satis-

[1] P. 306.

faisante la solution, donnée par M. de Pressensé, de la difficulté relative au sens de Quirinius. Son explication fait violence au texte. Nous croyons possible d'en donner une plus naturelle et plus satisfaisante, mais qu'il serait déplacé d'exposer ici.

Nous ne pensons pas, avec M. de Pressensé, que la vocation des disciples, racontée Matthieu IV et Luc V, ait pu avoir lieu après le voyage de Jésus à la fête de Purim[1] (Jean V). Les disciples n'avaient pas quitté Jésus pendant près de neuf mois; ils avaient baptisé en Judée les foules qui venaient à lui[2]. Tout cela suppose qu'ils étaient déjà définitivement attachés à lui, comme ses disciples.

Dans le récit du premier sabbat que Jésus passe à Capernaüm, il est dit qu'après le coucher du soleil on lui amena en foule les malades du lieu[3]. M. de Pressensé pense que le motif qui avait fait choisir cette heure tardive était la fraîcheur du soir : « Sous le ciel ardent de la Syrie, on attend les heures rafraîchies du soir pour sortir des maisons. » Mais la raison pour laquelle on avait attendu le coucher du soleil n'était-elle pas tout simplement que ce moment était celui de la fin du sabbat et qu'avant cette heure on n'eût pu transporter les malades sans violer l'ordonnance légale?

M. de Pressensé conclut du récit de la visite à Nazareth que Jésus prenait ordinairement pour texte de ses enseignements le passage que l'on avait lu le jour même. Ne ressort-il pas plutôt des mots : « *Ayant ouvert le rouleau, il trouva l'endroit où il était écrit.....* » que ce texte tomba comme accidentellement, nous dirions providentiellement, sous les yeux de Jésus?

Nous doutons que la caractéristique de Simon le Pharisien, l'hôte de Jésus[4], soit exacte. M. de Pressensé voit en lui un ennemi secret du Seigneur qui n'avait qu'un dessein en l'invitant, « celui de l'épier malignement. » Ce dialogue plein d'aménité : « *Simon, j'ai quelque chose à te dire.* » — « *Maître, dis-le;* » cette réflexion de Simon : « *Si cet homme était prophète;* » enfin ce pardon partiel des péchés qu'il avait reçu et que Jésus compare à la remise d'une dette de cinquante deniers, tout cela prouve que, si son esprit doutait encore, son cœur n'en était pas moins celui d'un homme attiré et sincère.

Il nous est impossible de nous déclarer satisfait de l'explication que donne M. de Pressensé du cri d'angoisse de Jésus sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* »

[1] P. 417.
[2] Jean III, 22; IV, 35.
[3] Luc IV.
[4] Luc VII.

Jésus n'exprimerait, selon lui, dans cette parole déchirante que ce sentiment passager, mais cruel, de l'extinction de l'être, qu'éprouve toute âme au moment où elle va se séparer du corps. L'intelligence défaillante de Jésus chercherait en vain à ressaisir avec clarté la face du Père [1]. Ce n'était certainement pas là le sens de cette parole dans la bouche du psalmiste auquel Jésus l'empruntait [2]. Ce long et sublime cantique ne trahit aucune défaillance d'intelligence. Ce que le poëte juif entend par l'abandon de Dieu, il l'explique clairement : c'est l'état misérable auquel ses ennemis l'ont réduit et le refus de Dieu de lui tendre la main pour l'arracher à l'affreux supplice qu'ils lui font subir. Appliquée à Jésus, cette parole exprime donc autre chose qu'un phénomène psychologique ordinaire et commun à tous les mourants. Saint Paul en disant : *Il a été fait malédiction pour nous*, » a donné de ce cri d'angoisse du Sauveur une explication bien différente de celle de M. de Pressensé.

La manière dont est représentée la nature du corps de Jésus ressuscité nous paraît, en général, juste. L'auteur en maintient la pleine réalité physique, sans nier un changement opéré par la résurrection. Mais n'est-ce pas dépasser la limite que de représenter Jésus revenant à pieds et comme pourrait le faire l'un de nous, d'Emmaüs à Jérusalem? Et est-il permis de donner, pour preuve de cette manière de voyager du Seigneur ressuscité, son entrée dans la salle après l'arrivée des deux disciples! Il répugne à M. de Pressensé d'admettre que la présence de Jésus au milieu des disciples soit due à une apparition miraculeuse. Mais c'est pourtant le sens naturel du récit. Et si, durant la vie de Jésus, son corps fut par moment soustrait, comme l'admet l'auteur, à l'empire de la loi physique, son corps glorifié par la résurrection ne devait-il pas être un serviteur plus docile encore de la volonté, un organe plus rapproché de la nature *du corps spirituel*?

Ni les observations générales, ni les remarques de détail que nous venons de présenter à M. de Pressensé ne diminuent l'admiration que nous éprouvons pour le grand et bel ouvrage dont il vient de doter l'Eglise. Encore moins les nuances que nous lui avons signalées, sur quelques points, entre sa conviction et la nôtre peuvent-elles porter atteinte à l'unité d'esprit dans laquelle nous nous sentons avec lui.

Un illustre penseur du moyen âge, Roger Bacon, en terminant l'un de ses plus importants ouvrages, saisi lui-même de la valeur

[1] P. 633.
[2] Ps. XXII, 1.

de l'œuvre à laquelle il venait de consacrer ses veilles, se sentit poussé à l'intituler : *Opus majus*. Nous n'ignorons pas avec quel profond sentiment d'humilité M. de Pressensé a posé la plume; et, comme tous ses lecteurs, nous n'avons pu lire sans saisissement sa dernière page, la plus éloquente peut-être de son livre. Mais il nous paraît impossible néanmoins qu'au moment où il a vu devant lui son œuvre achevée, il n'ait pas éprouvé une émotion semblable à celle que ressentait ce grand docteur d'autrefois. Comment avoir à s'occuper jamais d'un plus grand sujet? Et comment verser jamais plus complétement toute son âme dans son œuvre? La composition d'un tel ouvrage doit être un point culminant dans la vie. Et nous ne serions pas étonné que l'auteur d'un tel livre, après l'avoir terminé, ressentît une espèce de vide, comme si tout ce qu'il pouvait faire encore sur la terre devait nécessairement rester au-dessous de *l'œuvre plus grande* qu'il vient d'accomplir.

Si M. de Pressensé éprouve quelque impression de ce genre, qu'il accepte comme dédommagement le remercîment de l'Eglise entière. Il a bien mérité de quiconque tient à Jésus-Christ par la moindre fibre de son cœur. Il a bien mérité de l'humanité. M. de Sacy l'a dit avec justesse : « Selon le parti que prendra le monde (à l'égard de la personne de Jésus-Christ), philosophie, morale, arts mêmes, littérature et industrie, tout changera. » Tout baissera, si Jésus baisse. Tout s'élèvera avec Lui. Sa vie est la nôtre; notre grandeur, la sienne. En le détrônant, nous abdiquons; en le glorifiant, nous nous réhabilitons et replaçons la couronne sur notre tête. Le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux autres hommes, c'est donc de les conduire en face de Jésus et de leur arracher, par l'ascendant de l'Esprit, cet hommage : « Jésus, Seigneur! »

C'est une étrange puissance que celle qu'exerce sur tout homme capable de réflexion, cet être unique à la gloire duquel M. de Pressensé a consacré ses talents et voué sa vie. Strauss nous représente la série des *Vies de Jésus* comme une dissolution croissante de son histoire. Un spectacle opposé se présente maintenant à mes regards. Je vois un homme, — il s'appelle Baur, Ernest Renan, Strauss même, — qui s'approche de Jésus pour l'étudier comme tout autre personnage historique, et avec la ferme résolution de se garder de toute surprise et de n'accepter l'héritage des siècles chrétiens que sous bénéfice d'inventaire. Tout nier, réduire l'histoire évangélique à ce court résumé par lequel Ebrad a si bien formulé le résultat de la sagesse de Bruno Bauer : « En l'an tant, il arriva..... que rien n'arriva; » cela ne se peut raisonnablement. L'Eglise est là; elle doit avoir un point

de départ. Le Nil coule; sa source a beau être inconnue, il faut qu'elle existe. Il y a donc eu un Jésus. Mais qu'a-t-il été? En tout cas, — et c'est bien le minimum, — un représentant de la plus pure moralité, un prédicateur de la religion spirituelle, un adversaire décidé du formalisme pharisaïque. Tel est le caractère saillant de son œuvre dans le monde; tel il se montre dans le sermon sur la montagne; tel l'accepte donc, d'accord avec les critiques dont nous parlions, notre penseur. Mais il ne peut s'empêcher de remarquer que les enseignements moraux de Jésus sont remplis d'allusions à des œuvres extraordinaires qu'il s'attribue le pouvoir de faire. Il reproche aux villes au milieu desquelles il a le plus habituellement rempli sa mission, d'être plus impénitentes que Tyr et Sidon, parce que, si celles-ci eussent été témoins de ses miracles, elles n'eussent pas manqué de se convertir. Il est obligé de répondre, dans certaines parties considérables de ses discours, à ses adversaires qui lui reprochent ses guérisons sabbatiques comme des violations de la loi, qui l'accusent de chasser les démons par le prince des démons, et qui réclament de Lui un signe dans le ciel parce que ceux qu'il opère sur la terre leur sont suspects. Ses ennemis rendent ainsi témoignage à ses miracles, tout en en faisant contre lui un sujet d'accusation, et les discours dans lesquels il les réfute rattachent si étroitement tout son enseignement à ces œuvres extraordinaires, que notre penseur est bien obligé de reconnaître, avec Ewald, Weisse, Holtzmann, que, « sans les miracles journaliers de Jésus, toute l'histoire évangélique s'évanouit, » discours et faits [1]. Et le voilà forcé de s'élever au-dessus de cette zone du domaine purement moral qu'il avait résolu de ne pas franchir. Le voilà jeté par la logique dans cette région de l'extraordinaire, du prodigieux, dont il avait décidé de se garder. Mais ici même, la logique ne lui accorde pas de repos. Ce Jésus-Christ, dont la conscience reflète comme une glace pure le péché du monde, il ne se reproche rien à lui-même. Pas un mot de sa bouche qui révèle la blessure intérieure dont souffre toute âme humaine. Il nous dit en face : « Si *vous qui êtes mauvais*, » et Il ne baisse point les yeux. Il voit venir l'accusateur des hommes et dit hardiment à son approche : « Il n'a rien en moi. » Notre penseur est bien forcé de gravir encore un degré; et, ne pouvant se résoudre à taxer de pharisien consommé l'ennemi mortel du pharisaïsme, de s'écrier : C'est ici le *saint* de Dieu! Il reconnaît, avec Keim, dans la pureté absolue de cette vie le plus grand de tous les miracles qui l'ont signalée, et ne voit d'autre moyen d'expliquer

[1] Holtzmann, *Die synoptischen evangelien*, p. 509, 510.

un tel phénomène que d'admettre pour cet être un mode d'origine unique et mystérieux. Arrivé à ce point, lui sera-t-il permis de s'arrêter? Assurément une telle apparition ne peut être un simple accident, un heureux hasard, dans l'histoire de l'humanité. Si c'est ici le doigt de Dieu, ce doit être également son plan, son plan préconçu, antérieur à l'humanité elle-même. Aussi réellement cet être a été suscité extraordinairement pour l'humanité, aussi réellement l'humanité n'existe qu'en vue de Lui. Faisant alors un nouveau pas, avec Ritschl, Rothe, notre penseur déclare que ce Saint de Dieu est aussi l'*Elu* de Dieu, Celui dans l'élection duquel est comprise celle de tous les autres, le mot suprême de l'amour et de l'intelligence de Dieu, son idéal, et, dans ce sens, son éternelle parole. Mais, s'il en est ainsi, cet être n'a pu céder à la tentation de se surfaire, et sa parole doit être l'exacte mesure de ce qu'il est réellement. Or Il a dit : « *Avant qu'Abraham fût, je suis.* » — C'est là un mot qu'on n'invente pas, et si l'existence d'Abraham est prise ici au sens réel, comment la sienne ne le serait-elle pas? Il prie son Père en disant : « *Rends-moi la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût.* » Il se désigne comme *le Fils* aussi absolument qu'il désigne Dieu comme *le Père*, indiquant ainsi la relation unique, essentielle qu'il soutient avec Lui. Comment, après cela, ne pas rompre avec toutes les tergiversations qui arrêtent encore les Weizsæcker et les Beyschlag? Comment ne pas faire le pas décisif et ne pas s'élancer sur le plateau, d où l'on embrasse enfin et le passé et l'avenir? Avec M. de Pressensé, notre penseur rend hommage à « *Celui qui était, qui est et qui vient,* » au Fils de Dieu. L'ascension est-elle terminée? Le voyageur haletant n'a-t-il pas le droit de prendre son repos? Faudrait-il faire encore un suprême effort? Serait-il vrai que ce Fils éternel, après avoir déposé sa forme de Dieu, se soit incorporé le péché du monde et ait subi en sa personne la malédiction de Dieu sur la rébellion de l'humanité...? Non; impossible! Jusqu'ici, mais non plus loin! Et cependant, elle est là cette parole que le ministre doit prononcer à la table sainte chaque fois qu'il offre le sacrement : « « *C'est ici mon sang versé pour la rémission des péchés.* » Si Jésus est ce qu'Il est, Il doit savoir ce qu'il dit. Avant de t'asseoir, noble penseur, encore un élan ! Gravis cette dernière cime, et rien ne gênera plus ton regard. Nous est-il permis, en terminant, de donner rendez-vous à M. de Pressensé sur ce sommet d'où l'œil mesure, avec une émotion croissante, toute la hauteur, toute la profondeur?

F. Godet.

REVUE DES LIVRES

—

Vie de César, 2e volume. — Les Travailleurs de la mer, par M. *Victor Hugo*. — Pages intimes, poésies par M. *Manuel*. — Le Travail, par *Jules Simon*. — Histoire de la république des Etats-Unis, par M. *Astié*, vol. I et II. — Les Forçats pour la foi, par M. *Ath. Coquerel* fils. — Oberkampf, par M. *Alfred Labouchère*. — Petite comédie de la critique littéraire, ou Molière suivant trois écoles philosophiques, par M. *Paul Stapfer*. — Récits d'une soeur, par Madame *Augustus Craven*, née de *la Ferronays*. — Correspondance inédite de Madame Swetchine, publiée par M. le comte *de Falloux*. — Camille, par l'auteur des *Horizons prochains*. — Histoire d'un homme heureux, par M. *Schæffer*. — Chants populaires de la Grèce moderne, par M. *Antonin Proust*. — Nouvelle correspondance d'*Alexis de Tocqueville*. — *Mort de M. Verdet*.

Les six mois qui viennent de s'écouler n'ont pas été stériles pour les lettres. Les maîtres du monde, les maîtres de l'éloquence et les maîtres de la poésie se sont rencontrés sur ce terrain commun où les victoires n'agrandissent que le patrimoine de l'esprit humain : le même mois a vu paraître, *la Vie de César*, *le Travail*, et *les Travailleurs de la mer*. Le second volume de *la Vie de César* est comme l'antithèse du discours d'Auxerre, et on ne pourra dire au moins que cette savante apothéose du fondateur de l'empire romain soit à l'adresse de ces classes laborieuses qui sont en état de tout comprendre, sauf l'érudition. Or, dans un moment où l'opinion publique traverse aux quatre coins de l'Europe de si mauvais jours, où les peuples sont menés comme de vils troupeaux à des combats qui n'intéressent que l'ambition, il y a quelque chose de consolant à voir l'un des maîtres du monde, le souverain d'un grand empire, venir se mêler à la foule paisible des lettrés et solliciter des suffrages moins faciles à conquérir que ceux des masses. Cet hommage rendu à la souveraineté de l'esprit est un des signes des temps, et quand l'opinion publique est consultée avec tant d'empressement sur les choses du passé, il n'est guère aisé de lui refuser la décision des choses qui la touchent de

plus près. Ce nouveau volume de la *Vie de César* est rempli en grande partie par le récit de la guerre des Gaules, et l'auteur, s'emparant de l'inimitable modèle qu'il avait sous les yeux, a eu le bon goût de ne point tenter de le parer de vains ornements; il s'est contenté de discuter au passage les questions d'érudition que soulevaient certaines assertions des *Commentaires*. Il a pensé que de si grandes choses parlaient assez par elles-mêmes, et n'a pas jugé nécessaire de compliquer le rapide et simple récit de César de ces vues d'ensemble, de ces considérations générales qui s'offrent d'elles-mêmes à l'esprit devant ce grand spectacle. Le récit de la campagne des Gaules est repris ensuite en sous-œuvre et mis en parallèle avec les événements politiques qui agitaient à la même époque la capitale du monde romain. C'est assez dire qu'à partir de ce moment, nous sortons de l'histoire pour entrer dans l'apothéose. L'auguste auteur est peut-être parvenu à prouver que Rome corrompue appelait un maître; il ne nous a point convaincus que cette ardeur universelle de servitude annonçât l'aurore de temps meilleurs. Après ce plaidoyer convaincu, nous ne nous sentons pas plus disposés à éteindre devant cette splendeur malsaine ce modeste fanal de l'honnêteté et du droit qui devient, avec le temps, une grande lumière. On sait ce qu'il en coûte, dans les humbles sphères de la vie privée, pour se mettre au-dessus des devoirs de tous et suivre les appels d'une prétendue vocation; le monde est plein de ces ambitieux naufrages. Les nations ne sont pas plus que les individus au-dessus de ces modestes devoirs, et Dieu a voulu que leurs horizons prochains fussent en même temps leurs horizons célestes. Au point de vue civil, les grandes nations ne se font qu'avec d'honnêtes citoyens. On voudrait que, dédaignant leur pénible labeur, elles fissent de la place publique une sorte d'observatoire où la vie se consumerait à découvrir les grands hommes que la Providence montrerait à l'horizon; mais à quoi reconnaître, au milieu de la foule des ambitieux vulgaires, cette auréole que portent au front les élus de la Providence? L'âme du citoyen ne les discernera-t-elle pas à la pratique persévérante et désintéressée de ces vertus mâles, de ces sentiments généreux qui font battre à l'unisson le cœur des humbles et celui des puissants? Sera-t-elle obligée de se dépouiller de ce sens supérieur qui fait de nous d'honnêtes gens pour égarer sa rêverie sur les indignes quêteurs d'une popularité grossière? Non; l'auréole des sauveurs des nations, c'est la splendeur des vertus publiques. Le monde n'a pas encore vu de semblables sauveurs, nous objecte-t-on; cela est vrai : mais aussi toutes les nations ont péri. Les Juifs ont crucifié leur Messie, nous est-il dit dans le volume précédent. Mais qui songerait à leur imputer ce crime, si ce Messie, au lieu de traverser le monde en faisant le bien, avait fait gémir son peuple sous le poids de ses vices? Je ne saurais reconnaître les sauveurs du monde à la lumière des forfaits dont rougirait ma faible humanité. Ces fléaux de Dieu ne sont point les messagers de l'avenir : ils ne sont que les vengeurs du passé. Ils sont

l'expression suprême de temps corrompus : or, l'écume qui monte à la surface de l'eau ne saurait valoir mieux que la fange d'où elle sort. Il faut donc que les honnêtes gens continuent à défendre dans l'histoire et dans la vie publique, contre ces larrons d'honneur, leur modeste patrimoine de droits et de libertés. C'est en brisant ces misérables idoles que les nations rendent inutile le vengeur que Dieu préparait. La résistance des Catons de tous les temps est le contre-poids que la Providence oppose à l'abaissement universel, pour empêcher les hommes de désespérer de l'honneur et de la vertu.

Il y a aussi dans les lettres des dictatures qu'il faut abdiquer : M. Renan l'a appris en même temps que M. Victor Hugo. Le public fait souvent des avances trop fortes à ses favoris, mais il les réclame un jour avec une inexorable dureté. Les *Burgraves* payèrent jadis la rançon du succès d'*Ernani;* les *Travailleurs de la mer* payent aujourd'hui celle des *Misérables.* Il est vrai que M. Victor Hugo semblait avoir voulu tenter l'inconstance du public en lui offrant comme amorce les *Chansons des rues et des bois;* il n'a fallu rien moins que cet attentat à l'opinion publique pour qu'on voulût bien s'apercevoir que le talent du grand poëte n'est point sans ride et sans tache. Nous qui nous flattons de n'avoir pas désarmé complétement devant les *Misérables*, nous avons le droit de nous étonner de ces revirements. Eh quoi! est ce d'aujourd'hui que M. Victor Hugo abuse jusqu'à l'hyperbole du procédé descriptif, couvre des lambeaux de pourpre de son imagination une érudition de dictionnaire. Entre le moyen âge de *Notre-Dame de Paris*, les égoûts des *Misérables* et la mécanique de *la Durande*, il n'y a que les étapes d'un talent qui se croit tout permis, et qui ne consentira jamais à priver le public de ses moindres rognures. Mais, dira-t-on, l'abus n'était jusqu'ici que l'exception; ici il devient la règle : le beau apparaît ici presque aussi isolé que l'écueil sur lequel vient se briser *la Durande*. Nous nous permettrons de n'être point de cet avis. Une fois qu'il a été reconnu et admis par l'auteur que tout est du domaine de l'art et bon à décrire, il ne s'agit plus que de savoir si l'auteur s'est bien tiré de sa tâche. Les *Travailleurs de la mer* sont une œuvre dont le goût est absent : ce n'est donc point un chef-d'œuvre; mais c'est encore une composition vigoureuse, dans laquelle éclatent à tous les yeux les qualités et les défauts de l'imagination de M. Victor Hugo. Si jamais il lui a été donné de se dépouiller de sa personnalité pour se transporter tout entier dans son œuvre, c'est dans ce livre. L'auteur semble s'être posé ce problème : Etant donné un homme, une vieille ferraille échouée et une pierre placée au milieu de la mer, en tirer tout un monde d'impressions, d'agitation et de poésie; et, en somme, ce problème est résolu. Jamais les procédés littéraires auxquels M. Victor Hugo doit une partie de sa célébrité n'ont été appliqués avec plus de vigueur et, je dirais presque, de naïveté. Ce travail impossible de sauvetage accompli par Gilliat, véritable Robinson

de l'amour, semble un pari qu'à tout prendre l'auteur est bien près d'avoir gagné. Mais pour Robinson Crusoé, il s'agit de vivre, et sa lutte assez facile contre les éléments nous reporte par la pensée à l'aurore de l'humanité arrachant sa subsistance à la terre, tandis que le Robinson de M. Victor Hugo n'arrache au rocher qu'un morceau de fer. Mais Gilliat est sous l'empire d'une passion profonde, et c'est assez pour donner une vie réelle à ce long mémoire de serrurerie, émaillé de pédantesques détails qui n'ont pas même le mérite d'être exacts. Sans parler des épisodes dramatiques que tout le monde a admirés, et dont aucun ne mérite une admiration sans réserve, ce livre ouvre souvent de vastes horizons, et met en présence quelques types vigoureux et bien suivis: il contient même sur les mystères de la nature quelques pages qui font rêver. Il y a longtemps que nous avons renoncé à demander autre chose à M. Victor Hugo. Cela dit, il faut ajouter qu'il est regrettable de voir M. Victor Hugo abuser à ce point d'un merveilleux talent. Il est telle page en ce livre qu'on prendrait pour un fragment du dictionnaire des synonymes, à voir la même pensée répétée sous plus de vingt formes différentes. Mais tous les professeurs de rhétorique ne rédigeraient pas un traité des tropes aussi riche et aussi brillant.

Puisque les poëtes de nos jeunes années ne nous donnent plus que de mauvais vers ou de la prose bariolée, tournons-nous vers les jeunes, et tâchons de découvrir un rayon de poésie au milieu de ces volumes de vers où triomphe la facture. L'Académie française vient de distinguer avec raison un volume qui, à part d'autres mérites, vit d'impressions personnelles et que ne viennent point déparer un naturalisme affecté ou un archaïsme frelaté. Sous le titre de *Pages intimes*[1], M. Manuel nous a donné un recueil de petites pièces charmantes, nées à l'ombre du foyer domestique, et que l'auteur ne destinait pas évidemment au grand jour de la publicité. Les échappées que s'ouvre parfois le poëte sur les choses de ce monde ne l'écartent pas longtemps de ce cercle étroit qui rassemble tout ce qu'il aime, et nous ne lui dirons pas que les vers qui lui ont été dictés par une inspiration plus haute auraient suffi pour créer autour d'un nom nouveau dans les lettres l'aimable renommée que ce recueil lui assure. Les joies et les tristesses de la vie intime sont le domaine de ce nouveau poëte. Il l'a dit lui-même:

> Il est des médaillons, il est d'humbles portraits
> Qui disent nos bonheurs, nos deuils et nos regrets.
> Aux êtres qu'on aimait, conservant cet hommage,
> Un pinceau délicat y fixa leur image.
> Douce et vague peinture, aux teintes sans vigueur,
> Qu'un mince ruban noir retient tout près du cœur,
> Pour l'œil indifférent, pâle ébauche sans charmes,
> Mais qu'on regarde seul et qui tire des larmes.

[1] *Pages intimes*, 1 vol. in-12. Michel Lévy.

L'auteur ne s'est trompé ici que sur un point; ces aimables peintures ne rencontreront pas un seul regard indifférent, et il faut le remercier avant tout d'avoir eu assez de confiance en son siècle pour croire que tant d'honnêtes et gracieuses inspirations y trouveraient un écho. M. Manuel appartient, nous dit-il lui-même, à l'Université : c'est une étoile nouvelle dans cette pléïade brillante d'esprits généreux qui ont été chercher dans les lettres un refuge contre les défaillances des temps : forte et noble école à laquelle nous devons depuis trente ans le meilleur de notre patrimoine intellectuel.

Il a été sans doute l'un des maîtres de M. Manuel, l'homme dont l'ardeur aussi infatigable que le talent nous ramène sans cesse au milieu de ce vaste atelier social qu'il s'est donné pour mission d'explorer dans tous les sens. Hier, c'était le pain de l'intelligence qu'il réclamait pour ceux que le travail courbe vers la terre; aujourd'hui c'est le pain du corps, le travail avec ses mille problèmes ardus et compliqués dont il recherche avec honnêteté et bonne foi la solution. Ceux qui connaissent la modération d'esprit naturelle de M. Jules Simon ne s'attendront pas à trouver en ce livre[1] un plan d'organisation du travail. Je crois que dans sa lutte généreuse pour faire reculer la misère devant le progrès social, M. Jules Simon n'est pas loin de la considérer comme une plaie incurable de la condition humaine. Mais parce que la condition humaine est précaire, est-ce une raison pour ne pas essayer de l'améliorer? Il y a quelque chose dans l'humanité de plus grand que la misère, c'est la puissance de la volonté. Ce que mille individus isolés ne peuvent faire, mille volontés réunies l'accomplissent aisément. Le livre de M. Jules Simon repose donc sur une incontestable vérité, c'est que la richesse publique n'est que l'agrégation de millions de pauvretés. Le vrai capital d'une nation, c'est son travail, et par conséquent le travail collectif est le plus puissant des capitaux. M. Jules Simon célèbre avec un enthousiasme sincère les merveilles naissantes de l'esprit d'association. Associations de consommation, associations de crédit, associations de production, tout cela vit et prospère déjà au milieu de nous ou à nos portes, pourquoi reculerions-nous devant l'expansion puissante de ces indomptables aspirations? Nous n'avons garde de le faire, nous disciples d'un maître dont les douleurs de l'humanité ont déchiré le cœur. L'Eglise qui réunit les cœurs dans la prière, n'a point d'intérêt à séparer les bras dans le travail. Qu'on essaye donc et Dieu veuille qu'on y réussisse! Mais ce qu'il nous est impossible de voir dans l'association, c'est l'extinction du paupérisme. L'association ne saurait produire qu'une répartition plus équitable de la richesse sociale. La pauvreté associée à la pauvreté peut créer la richesse : la misère ajoutée à la misère ne donnera jamais que la misère. L'association peut-elle être appliquée sur une échelle assez vaste

[1] *Le Travail*, par M. Jules Simon, 1 vol. in-8°. Lacroix, Verboekhoven et Comp.

pour que la majeure partie des problèmes que soulève le travail y trouve sa solution ? Il est permis d'en douter. Les exemples cités témoignent plus en faveur des merveilles enfantées par la persévérance de la volonté qu'en faveur des résultats économiques de l'association. Quand des hommes tels que les équitables pionniers de Rochdale apportent dans une œuvre commune l'indomptable constance et l'intelligente abnégation dont leur histoire est la preuve, ils trouveront le succès au bout de tous leurs efforts, pourvu que la législation du pays ne vienne pas les entraver. Une pareille association repose encore plus sur un principe moral, l'esprit de sacrifice et d'épargne que sur une intelligente distribution du travail. C'est presque une Eglise, presque un couvent civil, assez semblable à l'association des Frères moraves de Neuwied. L'association pure et simple des intérêts, la constitution des travailleurs en une agglomération de sociétés d'actionnaires atteindrait-elle les mêmes résultats? Nous voulons le croire; mais, soit que les partisans de l'association s'en rendent compte ou non, ils ne doivent pas se dissimuler que l'association ainsi comprise est le terme suprême de l'individualisme. Une société quelconque dans laquelle l'homme est exactement rémunéré au prorata de son épargne et de son travail est peut-être l'équitable et stoïque application de la justice distributive; mais elle laisse loin derrière elle l'esprit de fraternité, elle ne demande que la liberté. Aussi M. Jules Simon est-il conséquent avec le principe qui a dicté son livre. A ses yeux, la meilleure des charités est celle qu'on se fait à soi-même. Les esprits malveillants trouveront peut-être que ce précepte est un peu près d'un autre moins respectable : charité bien ordonnée commence par soi-même. M. Jules Simon reconnaît que la société doit aide et protection à l'infirmité, à la maladie et à la vieillesse; mais en dehors de ce cercle malheureusement encore trop large, la bienfaisance publique ou religieuse n'est bonne, à ses yeux, qu'à avilir ou courber le pauvre. L'aumône enfante la mendicité. L'homme valide ne doit rien devoir qu'à lui-même; l'épargne et la prévoyance, la mutualité fondée sur l'intérêt réciproque et non sur la charité, telle est la conséquence extrême du principe posé par M. Jules Simon et devant lequel il ne recule pas. Ce n'est pas ici qu'il rencontrera des adversaires de l'individualisme et de la liberté d'association. C'est le principe même des Eglises libres de la religion réformée; mais nous croirions avoir fondé un édifice religieux bien fragile si nous en avions banni l'esprit de charité et d'aumône, qui fait la patience du pauvre et la sanctification du riche. Habitué à nous trouver d'accord sur toutes les questions qui intéressent la liberté avec l'éloquent publiciste auquel nous devons ce nouveau livre, nous aimons à croire que son âme généreuse ne s'est point égarée dans son respectable enthousiasme pour l'association. Est-il bien sûr, toutefois, que l'esprit de charité, expulsé avec tant de soin des nouvelles associations, n'y rentre pas sous une autre forme par un principe économiquement

injuste et moralement redoutable, celui de l'égalité des salaires; c'est du moins une préoccupation que nous avons vue plus d'une fois se faire jour dans la discussion remarquable à laquelle vient de donner lieu le bill de réforme au parlement d'Angleterre. Nous n'essaierons point d'entrer dans la discussion des graves problèmes qu'éveille le beau et sérieux livre que nous signalons au public; nous aimons mieux remercier l'auteur des nobles pages qu'il a consacrées à célébrer la dignité de la science et de la philosophie. Nous ne craindrons jamais des débats élevés à cette hauteur où se rencontrent toutes les grandes et généreuses pensées. Nous lui demandons seulement de nous permettre encore de croire qu'il n'y a rien de trop dans les aspirations de l'âme humaine, et que l'esprit de mutualité économique ne tuera pas l'esprit de charité chrétienne.

Si on veut voir ce que sait faire l'esprit d'association, quand il est dirigé par un motif plus élevé que l'intérêt, il faut lire dans la belle et intéressante *Histoire des États-Unis*, de M. Astié, la vie et les travaux des pères de la démocratie américaine. Carver, Miles Standish, Roger Williams, vous serez grands dans l'avenir à l'égal des plus grands, et, si la liberté est destinée à triompher ici-bas, le rocher de Plymouth égalera en renommée les Sept collines de Rome. M. Astié a-t-il eu raison de voir dans la fondation des Etats-Unis le fruit direct et merveilleux du spiritualisme chrétien et de l'indépendance de la conscience, n'a-t-il pas méconnu, dans son admiration légitime pour les pèlerins puritains, les influences variées qui ont contribué à la naissance et à la grandeur de la démocratie américaine? On le lui dira, mais il fera bien de tenir peu de compte de ce reproche. Ceux qui ont étudié et compris les véritables mobiles des actions humaines savent bien que ce n'est ni l'espace illimité ouvert à l'activité humaine, ni la jeunesse et la fertilité du sol, ni les facilités du commerce qui font les grandes nations et les peuples libres. Le berceau de toute grande histoire est un patrimoine commun de vertu et de courage. Mais qu'est-ce que la chaumière de Romulus auprès de ce rocher désert ou abordèrent des hommes qu'inspirait une foi inébranlable en Jésus-Christ et en la liberté, et comment de tels hommes n'auraient-ils pas fait une grande nation? Qu'est-ce qu'un Lycurgue ou un Numa auprès de ce Roger-Williams, qui semble le spiritualisme chrétien incarné, vivant et agissant. Personne ne sera tenté de trouver superflue l'abondance de détails que M. Astié a recueillis sur cette belle et noble vie. La première société américaine a été une Eglise, et de cette libre union des cœurs devait sortir une nation libre aussi et douée d'une puissance incomparable d'expansion. Au reste, si l'histoire religieuse tient la première place dans le livre de M. Astié, ce n'est point aux dépens des autres éléments de l'histoire. Les institutions politiques, civiles et judiciaires de cette société naissante y sont analysées avec un sage esprit de justice et de libéralisme. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur si la foi puritaine est à la racine de toutes les institutions américaines, et si ce peuple de mar-

chands a été d'abord et avant tout un peuple de croyants. On serait bien fâché qu'un tel livre ne fût pas vrai; car il élève et repose le cœur, et, au milieu des temps troublés que nous traversons, il nous montre au loin un phare lumineux et un port tranquille. Il est seulement à regretter que l'auteur, justement préoccupé du côté sérieux de son sujet, ait négligé de donner à la forme de son livre ces derniers soins qui rendraient attrayant pour le goût ce qu'il a su rendre si attrayant pour l'âme et pour l'esprit. L'indication des sources auxquelles l'auteur a puisé, ne pourrait également que rendre plus sensibles le soin et l'intelligence qui ont présidé à ses consciencieuses recherches.

M. Ath. Coquerel fils a voulu, lui aussi, élever un monument aux martyrs protestants du dix-septième siècle, en rappelant à nos contemporains l'histoire trop oubliée des forçats pour la foi[1], comme on les appelait au temps des persécutions. Le protestantisme ne peut que gagner à se retremper ainsi aux sources vives que fit jaillir la foi de nos pères, et la vie de galériens, tels que Marteille de Bergerac et Jean Fabre, est la plus éloquente de toutes les prédications. M. Ath. Coquerel fils a fait suivre cet émouvant récit d'un appendice qui contient la liste des protestants mis à la chaîne depuis 1684 jusqu'en 1762. Qui ne voudrait voir figurer son nom sur ce livre d'or de la noblesse chrétienne! Nous n'avons pu nous défendre, en lisant ce martyrologe protestant, d'une pensée douloureuse. Les fils des martyrs auraient-ils aujourd'hui la constance de leurs pères? L'esprit élevé de M. Ath. Coquerel fils a trouvé en lui-même, et dans une solidarité religieuse qui lui fait honneur, des paroles émues pour retracer les souffrances des ancêtres. Croit-il que l'indifférence dogmatique en se développant fût de nature à maintenir parmi nous cette héroïque tradition du dévouement absolu?

En passant de l'histoire des pèlerins de Plymouth et des forçats pour la foi à l'histoire de la vie d'Oberkampf, on passe pour ainsi dire de l'Eglise militante à l'Eglise triomphante. La vie de cet homme de bien, racontée par M. Alfred Labouchère[2], avec une piété filiale qui n'ôte rien à la sûreté du jugement et des informations, est bien propre à nous faire voir ce que la France a perdu en 1684 en repoussant de son sein 300,000 de ses enfants les plus honnêtes et les plus industrieux. Le dix-huitième siècle eût connu plus d'un Oberkampf français. Personne n'a été plus simplement vertueux, plus généreusement utile que cet artisan allemand qui vint fonder en France une industrie de premier ordre sans autre patrimoine qu'un indomptable courage et une confiance aveugle dans le secours de Dieu. M. Labouchère a su rendre attrayant pour tous, et utile même pour les hommes spéciaux, ce fragment des archives d'une famille dans laquelle il ne pouvait être embarrassé que dans le choix de

[1] 1 vol. in-12. Michel Lévy.
[2] *Oberkampf*, par M. Alfred Labouchère. 1 vol. in-18. Hachette.

semblables exemples. Oberkampf trouva en effet, en France, quelque chose qui valait mieux à ses yeux que la prospérité et la fortune, il allia ses filles à une famille dans laquelle vivait l'antique tradition de la droiture et de l'honneur et qui ne semble pas disposée à la laisser périr. M. Alfred Labouchère a été heureusement inspiré en renouant ainsi, à la douce chaleur du foyer domestique, la chaîne des temps et des vieilles vertus protestantes.

« Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, » a dit Molière dans *la Critique de l'École des femmes*, et nous ne sommes point tentés d'oublier ce précepte, qui fut toujours un peu le nôtre, quand nous nous trouvons en présence d'un jeune et brillant esprit qui nous offre, comme le fait M. Paul Stapfer, les prémices d'un goût éclairé et d'une intelligence cultivée. J'avoue qu'en ouvrant le livre qu'il a intitulé : *Petite comédie de la critique littéraire, ou Molière suivant trois écoles philosophiques*[1], j'ai commencé par m'insurger doucement contre un luxe de mise en scène qu'il faut laisser aux théâtres du boulevard et aux illustres chroniqueurs de la petite presse. Point n'était besoin de tant de trucs et de machines pour nous rendre compte d'un intéressant voyage à travers la critique transcendante d'outre-Rhin emportant dans son vol à travers l'empyrée le plus français, c'est-à-dire le moins pédant, des écrivains français. Le sujet était assez piquant par lui-même et l'esprit du critique trop ingénieux pour qu'il fût nécessaire d'y mettre tant d'apprêt. Cela dit, nous n'avons qu'à souhaiter la bienvenue à ce jeune écrivain qui entre dans le vif de nos controverses littéraires les plus élevées avec un bagage d'érudition et de culture philosophique qui peut lui permettre de s'embarquer pour de plus longs voyages. Ce livre est déjà plus qu'une promesse. Je goûte infiniment la pointe d'ironie que M. Stapfer n'a pu s'empêcher de glisser dans l'analyse des paradoxes d'un Schlegel et d'un Jean-Paul sur Molière. Il rit avec ce rire sérieux qui fut aussi celui du grand poëte comique, de cette suprême inintelligence de l'intelligence philosophique appliquée aux choses du goût. Lorsque quittant l'amphigouris germanique, M. Stapfer fait entrer en scène les champions du goût français, il met dans la bouche de son chevalier et de son Lysidas les pensées les plus fines et les plus ingénieuses. Il y a là tout un code de critique littéraire aussi intelligente qu'élevée. Dans son prochain livre, M. Stapfer se délivrera d'une préoccupation de plaire dont son talent peut aisément se passer, et en faisant moins pour réussir, il réussira mieux encore.

Le public suit avec un vif intérêt depuis quelques années le développement d'une littérature qu'on pourrait appeler aristocratique, s'il y avait dans les lettres une autre aristocratie que celle du talent. La noblesse française n'a conservé de ses antiques priviléges que les loisirs créés par

[1] 1 vol. in-12. Michel Lévy.

de grandes situations, et les âmes heureusement douées atteignent parfois, dans cette atmosphère fermée aux mesquines préoccupations de la vie quotidienne, une stature supérieure et originale. Ainsi se maintient à travers les siècles la tradition des La Rochefoucauld et des Saint-Simon, de Madame de Sévigné et de Madame de Lafayette. Une personne que son nom et l distinction de son esprit semblent appeler tout naturellement à recueillir cet honorable héritage, Madame Augustus Craven, née de la Ferronays[1], semble avoir voulu montrer au monde, en lui racontant la vie de plusieurs membres de sa famille, ce que peut devenir un foyer chrétien où rayonnent avec la foi la plus vive les dons les plus aimables du cœur et de l'esprit. Il est plus d'un intérieur obscur où brillent autant de vertus et qu'honorent des martyres plus douloureux, mais ce n'est point trop sacrifier, je pense, à la magie des situations aristocratiques que d'être frappé de l'éclat singulier que donnent à ces vertus la notoriété des personnes, la supériorité de leur éducation et ce milieu brillant qui est un danger pour les uns et pour les autres un appui. Cette fleur exquise de délicatesse morale, ces troubles de la conscience repliée sur elle-même, ces élans d'une imagination maîtrisée par la vigueur du sentiment chrétien, nous font rêver à ces héroïnes de Corneille et de Racine, à Pauline et à Monime, charmantes élèves nées à l'ombre de Port-Royal et aïeules de toute cette fine et délicate littérature. Ces *Récits d'une sœur* sont un roman vivant, comme le *Journal d'Eugénie de Guérin*, et l'auteur, préoccupée d'une pensée éminemment religieuse, a voulu montrer que la foi la plus vive, loin d'étouffer les dons du cœur et de l'esprit, les épure et les fortifie. Ainsi la vie elle-même, la vie réelle, cette école de défaillances et de misères, s'élève ici jusqu'à un idéal qu'on serait tenté de croire chimérique, si les faits ne permettaient pas de dire : Cela a été, ces personnes ont vécu et aimé. Il a fallu, sans doute, que Madame Craven sentît bien vivement l'utilité supérieure d'un pareil exemple pour se décider à mettre le public de moitié dans des confidences intimes qui, même pour elle, auraient pu être un secret. Des êtres semblables devraient vivre, à leur insu, dans une maison de verre, pour montrer aux hommes l'idéal vivant et en action. Idéal qui élève, au reste, plus qu'il ne console. Que de deuils et de tristesses s'abattent sur ces personnes choisies si bien faites pour vivre et pour aimer, et quel pâle soleil que celui qui éclaire les années même les plus heureuses qu'il leur fut donné de passer ici-bas.

Tanto alla morte inclina
D'amor la disciplina. (LEOPARDI.)

M. de Falloux épuisera, sans rassasier ses lecteurs, tout ce qui peut survivre des souvenirs et des lettres de Madame Swetchine[2]. Voilà, semble-t-il, bien des volumes pour nous parler d'une personne infiniment distinguée,

[1] *Récits d'une sœur*, par Madame Aug. Craven, née de la Ferronays.
[2] *Lettres inédites de Madame Swetchine*. 1 vol. in-8°. Didier.

il est vrai, mais qui n'a compté dans le monde que par l'influence et la direction des esprits. Mais le nombre est-il si grand de ces âmes communicatives qui ramènent les autres à elles, et par elles à Dieu? Bien qu'il y ait dans tout ce qu'écrit Madame Swetchine quelque chose d'apprêté et de subtil qui nous empêche d'oublier que cette personne supérieure n'était pas Française, tout ce qui vient d'elle nous ouvre un trésor d'expérience du cœur, de fines et délicates observations morales dont toute âme peut faire son profit. Les lettres écrites à Mademoiselle de Virieu nous montrent Madame Swetchine sous un aspect presque nouveau : nous l'y voyons subir elle-même cette influence qu'elle était habituée à exercer, et révéler cette agitation et ce trouble qu'elle essayait de calmer chez les autres. Nous ne nous fatiguons point, quant à nous, de cette histoire intime des âmes, bien que, par l'excès de préoccupation personnelle qu'elle dévoile, elle semble parfois donner raison à ceux qui accusent, par suite d'une observation superficielle, l'amour de Dieu de n'être souvent qu'une forme délicate de l'amour de soi-même.

L'auteur de *Camille*[1] est de cette famille d'esprits supérieurs qui ne vivent que sur les sommets de la vie, mais elle y respire à l'aise; elle n'est point sous l'empire de cette tristesse claustrale qui semble donner à des âmes préoccupées des choses de Dieu la pâleur de ces figures de martyres dont Flandrin déroulait il y a quelques années la longue procession sur la frise de Saint-Vincent de Paul. Tout ce qui sort de la plume de l'auteur des *Horizons prochains* vit d'une existence ardente qu'on peut même accuser parfois de devenir exubérante. L'idéal chrétien n'est pas pour elle le délicat ascétisme catholique : ses héroïnes ne sont pas des lis décolorés qui s'inclinent vers la terre : il y a en elles comme un invincible besoin de bonheur, comme une ardente conviction que la vie est bonne, malgré ses tristesses : la douleur les plie sans les briser; le souffle de Dieu les relève. Voyez *Camille*; c'est une âme forte, capable de souffrir, mais qui ne succombera pas sous le fardeau. Il y a une thèse au fond de ce livre; mais que cette thèse est vivante et passionnée! La nécessité d'une foi commune pour l'union de deux êtres doit-elle être assez absolue pour que deux existences soient brisées si Dieu ne les rapproche pas par un coup de sa grâce, ou bien y a-t-il dans l'amour qui unit deux âmes également honnêtes un lien invisible, et que Dieu destinait peut-être à leur sanctification, telle est la grave question que l'auteur de *Camille* semble résoudre dans le sens du rigorisme théologique quoique tempéré par la charité, et que l'auteur de la *Fiancée du ministre* a abordée avec une hardiesse plus grande, et une tendance visible à faire triompher le sentiment naturel.

Quoi qu'il en soit, *Camille* n'est pas seulement une thèse, c'est un roman. Camille est une personne vivante, qui souffre, qui pleure et qu'on

[1] *Camille*, par l'auteur des *Horizons prochains*.

aime. Quelle figure, au reste, ne se détacherait pas avec un relief séduisant de ces cadres charmants dont l'auteur des *Horizons prochains* sait entourer ses personnages. Quand Camille n'aurait point d'autre mérite, il lui resterait ces frais paysages qui vous donnent comme un appétit de Jura et de Suisse, et vous font oublier les froides murailles de Paris.

Il y a une thèse aussi dans le livre que M. Schæffer a publié sous le titre de : *Histoire d'un homme heureux;* mais, quoique l'intention de l'auteur soit évidente, le fond même de cette thèse nous échappe parfois. Pourquoi Paul Lepetit est-il heureux? Est-ce parce que, après avoir vu sa famille ruinée, ses espérances de carrière libérale déçues, la compagne de sa vie atteinte de folie, et après avoir perdu les yeux et glissé dans la misère, il se réveille aux derniers jours de sa vie croyant et chrétien? Mais alors, il n'est heureux qu'à ce dernier moment, et le journal de sa vie n'est que le prélude de son bonheur. Ou bien, l'auteur veut-il dire que la souffrance même est un bien, parce que seule elle nous ramène aux pieds de Jésus-Christ; mais alors c'est une thèse qui aurait besoin de discussion et de développement. Ce qu'on ne pourra contester, c'est que c'est là un livre honnête et chrétien, inspiré par le sentiment le plus élevé, et qu'on y respire un parfum de piété qui s'étend à tout ce que l'auteur a touché. Il y a là quelques pages sur la poésie de la nature, qui, avec celles où l'auteur plaide le droit des humbles et des petits, sont les meilleures de ce livre. On a toujours raison de vouloir faire sentir aux autres ce qu'on a si bien senti soi-même.

Un jeune écrivain, qui s'est fait une réputation bien méritée dans le journalisme de province, M. Antonin Proust, rédacteur du *Mémorial des Deux-Sèvres,* a consacré les rares loisirs que lui laisse la situation précaire et éprouvée de la presse, à rassembler les chants populaires de la Grèce moderne, qu'il a sans doute recueillis lui-même dans ses voyages[1]. Le gouvernement des Turcs a fait place en Grèce à celui des pédants; et les puristes ont réussi à reléguer dans le peuple l'usage du grec moderne, pour rétablir dans le langage du monde et de la littérature la langue de Périclès et de Platon : il eût mieux valu agir et penser comme eux, et s'exprimer en langue vulgaire. La poésie n'obéit point aux décrets : exilée des cercles aristocratiques, elle se réfugie dans les masses où elle est née, et y retrouve comme un second baptême de naïveté et de fraîcheur. Ceux qui pourront parcourir cet agréable volume verront que nous n'avons pas voulu surfaire la valeur de ces œuvres légères, écloses au bruit des rames et dans les anses riantes où viennent mourir les flots de l'archipel. Fauriel n'eût point désavoué ce complément des poésies qu'il avait recueillies, et il aurait applaudi au talent avec lequel M. Proust a su les faire passer dans notre langue.

Un volume nouveau de la *Correspondance de Tocqueville* est venu s'ajou-

[1] Antonin Proust, *Chants populaires de la Grèce moderne.* Niort, Th. Mercier.

ter à ceux qui nous ont appris à admirer de plus près ce grand esprit, et à aimer cet homme de bien. Tout le monde y lira les lettres que l'illustre publiciste échangea avec Royer-Collard. Ce volume est également une promesse. L'âme entière de Tocqueville se dévoilera sans doute à nous dans sa correspondance avec une compagne digne de l'aimer et de le comprendre. La mort si regrettable de M. Gustave de Beaumont ne nous privera pas sans doute de ce précieux dépôt que lui avait légué, en mourant, Madame de Tocqueville. Tout ce qui touche à cette grande figure appartient à la France qu'il a tant avertie et dont il a tant pleuré les défaillances.

Il y a un an à peine, le monde savant pleurait la perte prématurée de Pierre Gratiolet. Nous ne pensions pas que la mort viendrait sitôt prendre dans la force de ses jours et de son talent un homme qui avait déjà rendu à la science des services éminents et dont elle en attendait de plus grands encore. Ceux qui ont connu M. Verdet savent que Dieu avait rarement départi à une de ses créatures autant de dons et de facultés diverses. L'homme qui pâlissait sur les plus graves problèmes de la physique mathématique, et à qui l'Institut allait ouvrir ses portes, était en même temps l'appréciateur le plus délicat des choses de l'esprit, l'amateur le plus éclairé des œuvres de l'art. Les nombreux amis de M. Verdet n'oublieront jamais tout ce qu'il y avait d'attachant dans ce fin sourire, dans cette voix expressive et mesurée qui semblait caresser avec bonheur toutes les idées. Je dirais presque que M. Verdet est mort de cette intensité universelle d'attention. La société protestante a perdu en lui un des enfants dont elle avait le droit d'être fière, le monde un de ses hôtes les plus charmants, l'Université une de ses plus chères espérances, et la France, j'ose le dire, un de ses citoyens les plus fermes et les plus libéraux.

EDMOND DE GUERLE.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

E. Verdet. — Eloge de Gratiolet à la séance annuelle de la Société des Amis des sciences. — Deux thèses. — Un article de la Croix. *— Les sermons laïques de Londres* (fin). *— La Revue encyclopédique. — Histoire des connaissances chimiques, par M. Chevreul. — Congrès des Sociétés savantes à Paris. — Les fouilles d'Athènes. — Conférences d'avril au Conservatoire de musique. — Apparition et disparition d'une étoile. — Le plan de la création, d'après M. H. de Madiis.*

Les hommes qui ont porté le plus loin l'effort de la pensée sont aussi les mieux disposés à reconnaître la faiblesse et l'insuffisance de la vie terrestre aux prises avec les obscurités toujours renaissantes de la science. Ce sentiment souvent exprimé par eux devient plus sensible encore lorsque nous voyons la vie prématurément enlevée à un homme qui semblait près d'atteindre des hauteurs nouvelles et jusque-là inaccessibles. C'est sous l'influence de cette impression si sérieuse que nous annonçons la mort du professeur E. Verdet, chargé de l'enseignement supérieur de la physique à l'Ecole normale, à l'Ecole polytechnique et à la Sorbonne et qui a succombé à une courte maladie à l'âge de quarante-deux ans.

Après des études faites dans des conditions de précocité et de succès exceptionnelles, reçu à l'Ecole polytechnique et le premier à l'Ecole normale supérieure, E. Verdet sortait à peine de celle-ci qu'il y rentrait comme professeur à l'âge de vingt-trois ans. Pendant dix-huit ans il a formé pour les lycées de France plusieurs générations de professeurs, qui lui doivent, avec une instruction profonde, une supériorité de méthode et des qualités d'exposition dont ils lui rendent sincèrement hommage. Ce qui étonnait le plus chez ce savant, qui a fait aussi peu de bruit qu'il avait de véritable science, c'est l'universalité, je ne crains pas de dire, complète de ses connaissances : philosophie, histoire, littérature, langues, toutes les branches du domaine des lettres comme de celui des arts lui étaient aussi familières que le champ varié des sciences. Et il connaissait en ces matières, non pas seulement leur lien mutuel et

leur superficie, mais le fond et la substance même, à tel point qu'il n'est pas un spécialiste qui ne pût le consulter avec fruit sur sa spécialité. La richesse des dons qui lui avaient permis d'embrasser le cercle des connaissances humaines ne l'avait pas enorgueilli. Sa sincérité, son amour passionné pour le vrai et son désintéressement scientifique égalaient sa supériorité intellectuelle. C'est grâce à ces rares et éminentes dispositions morales que je puis me faire ici l'écho, non seulement de mes propres sentiments ou de ceux de ses nombreux amis, mais de l'appréciation unanime du monde savant, soit en France, soit à l'étranger.

Un de ses plus beaux titres scientifiques est d'avoir introduit, développé et rendu vraiment française la découverte de physique considérée comme la plus belle de notre siècle : la *théorie mécanique de la chaleur*. La chimie avait reconnu depuis Lavoisier qu'aucune portion nouvelle de matière ne se crée et qu'aucune ne se perd. La physique arrive à démontrer, par la *théorie mécanique de la chaleur*, qu'aucune force ne se crée, qu'aucune ne se perd [1].

Mais ce qui donne à E. Verdet une place toute naturelle dans le *Bulletin*, ce ne sont pas seulement ses titres scientifiques ou sa qualité de protestant, c'est qu'il a été une vivante réponse à ceux qui prétendent que le matérialisme a seul le droit de s'appuyer sur les sciences exactes, et que les doctrines spiritualistes ne peuvent être acceptées que par des hommes ignorant les lois de la matière. En me plaçant à ce point de vue, je ne puis m'empêcher d'associer à nos douloureux regrets un savant qui, presque au même âge, nous a été enlevé l'année passée, à pareille époque, Gratiolet, dont l'éloge, confié aux soins d'un de ses élèves, M. Bert, a été prononcé au mois de mai dernier, dans la Société des Amis des sciences. Naturaliste érudit et scrupuleux dans les recherches de détail en même temps que philosophe de premier ordre et orateur entraînant, il s'était attaqué aux plus redoutables problèmes, scrutant le cerveau des animaux supérieurs, et arrivant à concevoir entre les phénomènes intellectuels et l'organisation intime du cerveau un rapport naturel et intelligible, reconnaissant dans celui de l'homme le véritable organe dont se sert une *âme parlante*, découvrant la loi de son développement qui place un abîme entre l'homme et le singe, « il apparaissait, dit son biographe avec un accent d'enthousiasme que comprendront ceux qui ont connu Gratiolet, il apparaissait vraiment comme une épée flamboyante, interdisant à la plèbe animale l'Eden de l'humanité. » Il subjuguait les hommes les plus opposés à sa tendance philoso-

[1] Ces propositions scientifiques sont vérifiables dans le temps et dans les conditions actuelles de notre globe. Peuvent-elles, comme le suppose l'école matérialiste, suffire pour établir l'éternité de la matière et des forces? Rien n'est moins démontré que cette prétention, et je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur aux articles que vient de publier M. E. Fuchs, dans la *Croix : Le surnaturel au point de vue scientifique*, nos du 9, 16 et 23 juin 1866, articles sur lesquels nous aurons à revenir dans la suite de ce *Bulletin*.

phique : l'ascendant de sa parole et de sa pensée était légitimé par une autorité scientifique qui ne pouvait être contestée et qui le faisait proclamer à l'étranger « la plus haute autorité de notre âge en anatomie cérébrale. » Ainsi sont tombés avant l'heure deux éminents défenseurs des principes qui font la dignité de l'homme et qui seuls peuvent donner le sens de sa véritable nature.

Et pourtant leur présence paraissait bien nécessaire sur le terrain de la lutte et de l'activité scientifique. Le sens philosophique des publications qui inondent les librairies ne peut nous laisser aucun doute sur les tendances si souvent signalées qui poussent les générations actuelles dans les voies, soit du matérialisme indifférent, soit d'une hostilité déclarée contre tous les faits d'ordre religieux ou simplement métaphysique.

JULES DE SEYNES.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

L'Entrée de Jésus a Jérusalem. Sermon pour une réception de catéchumènes, par *Ernest Dhombres*. Paris, Grassart. 1866.

Ce discours en fait désirer d'autres. Nous espérons que l'auteur se rendra au vœu de ses amis en publiant bientôt un recueil de sermons. Nous regardons celui qu'il vient de publier comme une promesse. Ces pages émues ont gardé le mouvement de la parole vivante ; elles respirent une chaleureuse piété, une foi énergique, et elles sont animées d'un souffle d'enthousiasme qui les rend éminemment propres à produire une vive impression sur un jeune auditoire. La sainte figure de Jésus s'en détache avec son auréole de charité et ce pur rayon de sainteté qui achève sa grandeur. Ce sermon fait adorer en humiliant.

Le Trésor dans un vase de terre. Discours sur quelques sujets tirés de l'Ecriture sainte, par *J. Desplands*, pasteur de l'Eglise française de Bâle. E. Bridel. 1866.

Nous ne voulons pas tarder à annoncer ce volume, fort distingué à tous égards. L'auteur nous transporte au centre même de la doctrine chrétienne, comme l'indiquent les titres de quelques-uns de ses discours : *La mort, salaire du péché. — La préparation au salut. — La foi et le Saint-Esprit. — La croix du chrétien. — La résurrection de Jésus-Christ. — L'ascension de Jésus-Christ. — La parabole du semeur* (*Le sol, la semence, le semeur*). M. Desplands, dans ses sermons, s'adresse toujours à la conscience et il possède une rare aptitude psychologique. Le style est mâle et clair. Il appartient à la bonne école de prédication, qui sait unir étroitement le dogme et la morale, et qui place les auditeurs sous le sentiment redoutable de leur responsabilité pour les pousser dans les bras toujours ouverts de l'amour rédempteur. Ce recueil mérite d'être non-seulement remarqué, mais encore lu et médité.

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

Sermons, par *Eugène Bersier*. Tome deuxième. Paris, Meyrueis. 1866.

Nous nous contentons aussi aujourd'hui de signaler l'apparition du nouveau volume de M. Bersier. C'est un soin presque superflu, puisqu'il est dans les mains de tous nos lecteurs. Il est donc bien inutile de leur dire qu'on retrouve à un plus haut degré, dans ce second recueil, les qualités qui ont assuré si promptement le succès du premier : l'émouvant intérêt des sujets, l'attrait d'une forme où l'élégance n'exclut point le nerf, l'art de rendre la pensée sensible et concrète par des tableaux colorés, puis surtout le sérieux moral et chrétien marquant de son sceau tous ces attrayants développements. Jusqu'ici c'est le moraliste qui frappe le plus chez M. Bersier, le moraliste selon l'Evangile, bien entendu, celui qui nous présente Jésus-Christ non-seulement comme loi, comme idéal, mais encore comme le Sauveur qui pardonne et sanctifie. L'auteur nous dit lui-même qu'il ne compte point s'enfermer exclusivement dans ce domaine qui se confond du reste constamment avec la doctrine proprement dite. Ne nous plaignons pas de ce qu'il a suivi, dans le choix de ses sujets, la pente de son esprit, car ce champ de la morale chrétienne n'avait été que trop souvent laissé en friche par la prédication protestante. La *Revue* reviendra à ce volume qui, à part l'excellence du fond, a ces qualités de forme qui coulent la pensée dans un moule durable.

La Philosophie de la Liberté, par *Charles Secrétan*. Seconde édition. 1er volume : L'Idée. Paris, 1866. Chez Auguste Durand.

C'est une bonne nouvelle pour tous les amis de la philosophie chrétienne que d'apprendre que M. Ch. Secrétan publie une seconde édition du grand livre qui a creusé un sillon si profond dans notre monde religieux. On y retrouvera tous les traits essentiels de cette noble philosophie de la liberté, plus que jamais opportune sous ce vent de fatalisme qui souffle sur nous. Mais l'auteur a remanié son ouvrage au point de vue de l'exposition, pour enfermer ses riches pensées dans une forme plus limpide. Cette seconde édition est précédée d'un morceau entièrement neuf, qui renferme la réfutation la plus éloquente et la plus nerveuse du positivisme que nous connaissions. Rien de plus actuel que cette préface qui s'attaque virilement à la puissance malfaisante qui est dans l'air que nous respirons. Ne nous plaignons pas trop néanmoins; l'époque qui voit naître des livres comme celui que nous annonçons n'est pas une époque pauvre et stérile. En face des écoles matérialistes et fatalistes, la grande école de la liberté et du devoir, l'école du spiritualisme chrétien se pose et se constitue avec une puissance nouvelle, et les attaques des adversaires la contraignent à creuser plus avant l'inépuisable mine de la vérité. Nos lecteurs en seront plus convaincus quand ils auront lu le compte rendu approfondi qui nous est promis sur la seconde édition de la *Philosophie de la liberté*, et surtout quand ils auront relu le livre lui-même sous cette forme nouvelle. E. de P.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 juillet.

Le Rubicon. — La guerre. — L'exposition de peinture. — La séance anniversaire de la Société Franklin. — Les meetings de mai, à Londres. — Sensation produite par le livre intitulé Ecce Homo. — *Polémique religieuse à Berne. — La conférence pastorale du 5 juin à Nimes.*

Le Rubicon est une petite rivière fort insignifiante, mais ce n'en est pas moins un grand nom dans l'histoire, car depuis le jour où il fut franchi par César, il sert à désigner cette frontière sacrée qui sépare dans l'ordre de la politique le droit éternel de la révolte coupable. D'une rive à l'autre du ruisseau la distance matérielle est courte, et cependant jamais la conscience humaine ne jettera un pont sur ce mince filet d'eau, parce que dans cet espace resserré l'inflexible morale a creusé un abîme profond. Les plus illustres apologies des grands attentats politiques du passé ne parviendront pas à le combler. Le mal demeure le mal, quoi qu'en pensent et quoi qu'en disent les puissants de la terre et ils ne feront pas plus vaciller l'axe du monde moral à leur convenance, qu'ils ne changeront par un décret telle loi physique qui les gênerait. Non-seulement la loi morale demeure intacte en elle-même à la hauteur où elle réside, sur le trône même de l'univers, mais encore elle établit sa souveraineté par des faits éclatants qui montrent qu'on ne se joue pas d'elle impunément. Ceux qui l'ont violée ont invoqué quelque grand motif d'utilité sociale et de salut public, et il se trouve, en définitive, qu'ils ont compromis ce qu'ils ont prétendu sauver.

Cette vérité ressort avec une force singulière de l'éloquente conclusion du second volume de l'*Histoire de César* qui vient de paraître « César, nous y est-il dit, comme les hommes de sa trempe, faisait peu de cas de la vie et encore moins du pouvoir pour le pouvoir lui-même, mais chef de parti populaire, il sentait une grande cause se dresser devant lui; elle le poussait en avant et l'obligeait à vaincre *en dépit de la légalité*, des imprécations de ses adversaires et du jugement incertain de la postérité. La société romaine en dissolution demandait un maître; le monde courbé sous le joug, un sauveur. » Singulière manière de secouer le joug que de se donner un maître! Méthode étrange d'échapper à la dissolution que de fonder la tyrannie! Toujours est-il qu'aux yeux de l'impérial écrivain les raisons les plus fortes de salut public imposaient à son héros l'obligation de fouler aux pieds les lois de sa patrie et de manquer aux serments qu'il avait prêtés comme général.

L'entreprise eût réussi que la morale n'en serait pas moins lésée; mais, de l'aveu même de l'historien, l'échec a été complet. « César, dit-il, était devenu le pilote indispensable; s'il en eût été autrement, lorsqu'il disparut, tout serait rentré dans l'ordre; au contraire, sa mort livra l'univers entier aux horreurs de la guerre[1]. » Qu'est-ce à dire, sinon que César avait fondé un régime qui ne tenait qu'à sa personne et que la paix sociale était à la merci d'un accident? La cause populaire, dont on le fait le représentant, était aussi bien perdue que la cause de la liberté, car l'histoire ne connaît pas d'avilissement comparable à celui de la plèbe de Rome oisive et cruelle, vivant des aumônes de ses maîtres qui, au fond, étaient ses créatures. Le passage du Rubicon a inauguré l'ère des Césars. Quelle confirmation et quelle sanction pour la morale offensée, mais vengée! Que la conscience demeure donc notre guide invariable dans les appréciations du présent comme dans celles du passé! Que le droit éternel soit notre étoile polaire dans l'obscure et sanglante tempête qui gronde sur nous et que la question de la justice prime pour nous toutes les autres!

L'Europe en armes semble avoir eu pendant deux mois les hésitations de César au passage du Rubicon avant d'engager le jeu terrible des batailles. Elle était retenue tout d'abord par l'horreur instinctive de ce qui se préparait. Pour l'honneur de l'humanité moderne, la guerre apparaît de plus en plus comme une calamité digne des temps barbares, à laquelle on ne se résigne qu'en frémissant et non sans quelque honte. De là ces longs atermoiements et cette répugnance à tirer le premier coup de canon qui permettent de constater un progrès notable de la civilisation. Il n'en demeure pas moins que ni l'adoucissement des mœurs, ni la solidarité étroite des intérêts ne peuvent conjurer les indomptables passions du cœur humain, et que la paix universelle ne sera jamais due à des causes purement extérieures. On s'imaginait que l'industrie moderne, armée de toutes les ressources de la science, suffirait à elle seule pour changer les épées en hoyaux, et que le temple de Janus serait fermé pour jamais le jour où se rouvrirait à Paris, avec des magnificences inouïes, le palais de l'exposition universelle. Quel réveil de ces illusions? Rien ne saurait mieux prouver que l'on ne remplace pas ces puissances morales et religieuses qui paraissent surannées à tant de représentants du dix-neuvième siècle.

Mais ce n'est pas seulement le pâle et sanglant fantôme de la guerre, avec sa faux meurtrière, qui retenait l'Europe immobile sur le bord du nouveau Rubicon, c'était encore le sentiment profond et général que la cause première du conflit n'était pas justifiable au point de vue de la morale, car il n'échappe à personne que l'origine du différend entre les deux grandes puissances allemandes était précisément la difficulté de se

[1] *Histoire de César*, t. II, page 519.

partager le butin fait en commun sur un malheureux petit pays. Les comptes de la spoliation sont toujours difficiles à régler. L'Autriche a tardivement affiché le respect du droit dans l'affaire des duchés; il serait absurde de lui en savoir trop de gré ; elle n'a été évidemment guidée que par un calcul. Quant à la Prusse de M. de Bismark, elle a déclaré à la face du monde qu'elle voulait rester fidèle à sa devise nationale complétée par Voltaire : *Suum cuique... rapuit*. Elle s'est trouvée mal conformée, et cela lui a suffi pour s'emparer du bien d'autrui. Ce principe conduirait loin dans la vie civile, et, du moment où il sera entendu qu'il n'y a pas deux morales, l'une pour les individus et l'autre pour les nations, tout propriétaire qui a un voisin plus riche que lui trouvera infailliblement son domaine mal conformé.

Une dernière raison pour arrêter les gouvernements, avant de faire le pas décisif, c'est que tous, sauf l'Italie dont le cas est exceptionnel, comme nous l'avons déjà rappelé, savaient fort bien qu'ils avaient contre eux l'opinion de leurs peuples, non-seulement cette opinion pondérée qui s'exprime dans les parlements, mais encore le vœu des masses. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche ont tout décidé dans des conseils de cabinet; ils ont demandé des sacrifices immenses à des pays qu'il n'avaient pas consultés.

Sans doute de tels procédés paraissent commodes, mais on court le risque de les payer fort cher plus tard. Le premier Empire l'a appris en France à ses dépens. Malgré tous les motifs de maintenir la paix, la guerre a éclaté. Des millions d'hommes sont aux prises, une mer de sang inonde les plus paisibles contrées de l'Europe. C'est la guerre générale avec toutes ses calamités, avec tout son imprévu. Malgré nos réserves sur de compromettantes alliances, nos vœux sont pour le triomphe de l'Italie, qui, elle au moins, sait ce qu'elle veut, et veut une chose juste entre toutes. L'avénement au pouvoir d'un homme de conscience comme le baron Ricasoli nous fait espérer que le gouvernement italien ne persévèrera pas dans une voie de répression qui est excessive, même en face des espérances et des tentatives de la réaction sacerdotale et autrichienne. Nous ne connaissons rien de plus beau que la conduite actuelle de l'héroïque Garibaldi, choisissant pour son premier lieutenant le général qui commandait le feu contre lui à Aspromonte. La bataille de Custozza a été un échec matériel pour l'armée de Victor-Emmanuel et un triomphe moral, car elle a montré que son armée, en élargissant ses cadres, n'a pas perdu son héroïsme. L'unité italienne a reçu son baptême de sang. Le cardinal-archevêque de Vienne aura beau prêcher contre le nouveau royaume la guerre sainte, comme il vient de le faire dans la cathédrale de Vienne, nos journaux ultramontains auront beau le poursuivre de leur haine et chanter des *alleluia* à chaque succès de l'Autriche, l'Italie sortira victorieuse d'une lutte dans laquelle elle porte un si entier dévouement. Quant à l'Allemagne, tout est obscur, mais, quelles que

soient les fautes du gouvernement prussien, nous n'oublierons pas que les ministres passent et que les nations demeurent; aussi ne nous est-il pas possible de souhaiter le triomphe de l'antique champion de l'absolutisme sur une nation libérale qui saura bien retrouver la disposition d'elle-même, comme le prouvent ses élections préparatoires.

Nous craignons beaucoup que la France ne puisse rester longtemps l'arme au bras. Nous regrettons amèrement que la majorité du corps législatif ait consenti avec tant de facilité à ne pas donner son opinion sur la politique du pays dans ces graves circonstances. C'est avec une patriotique douleur que nous avons assisté à la dramatique séance dans laquelle le corps législatif a interdit toute discussion à des orateurs comme MM. Jules Favre et Thiers, et n'a pas même permis à l'un de ses vice-présidents de motiver son vote. Sans doute il est très intéressant de savoir ce que MM. Paulin Limayrac et Cucheval-Clarigny pensent de la lettre de Sa Majesté l'Empereur, mais il serait, semble-t-il, plus important d'apprendre quels sont les vœux de la France dans cette crise formidable de l'histoire contemporaine: si elle se trouve suffisamment bien conformée, si elle ne repousse pas toutes les idées d'annexion, jusqu'au jour où telle province limitrophe viendra formellement la demander en mariage, sans attendre son initiative. Les malheurs de cette guerre ne sauront être mis à la charge des assemblées délibérantes en Europe, puisqu'il y a eu comme un concert général pour obtenir d'elles le silence. Le cœur est déchiré à la pensée de tout le sang et de toutes les larmes qui vont couler. On ne peut que supplier Dieu d'abréger ces affreuses calamités et de les faire tourner au triomphe de la justice et de la liberté, car il serait trop douloureux de penser qu'elles pourraient avoir pour résultat principal la satisfaction de quelques cupidités ambitieuses. L'esprit de conquête est plus que jamais stérile et maudit; les spoliations injustes provoquent de redoutables réactions, apres avoir détourné les peuples du progrès véritable.

Avant de quitter la politique, nous signalons avec tristesse le dédain qui a accueilli au corps législatif les justes réclamations de M. Picard à l'occasion du procès intenté contre un protestant de Sainte-Foy, pour avoir fait un charroi le jour de la Toussaint. L'honorable député demandait que le gouvernement proposât le retrait de la loi du 18 novembre 1814, qui rend possibles de telles condamnations et qui blesse si gravement la liberté de conscience. Les agréables railleries que l'on a dirigées contre ce paysan, condamné pour avoir usé de son droit le plus légitime, nous semblent manquer de sel et d'esprit. On ferait mieux de prendre au sérieux la proposition de M. Picard, que de maintenir une loi qui est souvent violée ouvertement dans les chantiers du gouvernement et qui renferme une atteinte flagrante à la liberté de conscience. Espérons qu'une pétition motivée sera bientôt présentée au sénat, pour réclamer l'abrogation d'une législation qui remonte aux plus mauvais jours de la Restauration. Une discussion très intéressante a été engagée au sénat sur la pé-

tition de l'évêque de Rennes, qui demandait que tous les frères de la doctrine chrétienne fussent exemptés du service militaire, qu'ils enseignassent ou non dans une école communale. Le sénat a eu raison de ne pas admettre en principe une pareille dérogation à la loi. Il s'est borné à recommander aux ministres compétents de l'appliquer avec largeur. Nous pensons que les instituteurs laïques bénéficieront de cette recommandation, car ils valent bien les frères de la doctrine chrétienne. Quand Mgr de Bonnechose invoquait en faveur des derniers les avantages du célibat, il employait un fâcheux argument, car des procès récents en font ressortir les inconvénients parfois terribles dans l'éducation de l'enfance. Au sujet des écoles, nous regrettons profondément que le corps législatif ait encore ajourné cette année, malgré l'insistance éloquente de M. Jules Simon, la discussion sur l'instruction populaire. Il n'y avait rien de plus urgent à son ordre du jour, sauf la politique générale sur laquelle il est demeuré bouche close.

Ce n'est pas la guerre qui relèverait beaucoup l'esprit public en France. De tous côtés on constate son affaissement, dans les lettres comme dans l'art. La récente exposition de peinture a donné lieu à des plaintes amères et universelles. Si l'on excepte deux ou trois toiles où l'on retrouve l'empreinte d'un sentiment noble et généreux, l'inspiration puissante et élevée manque généralement. La main est habile à manier le pinceau, l'esprit est vif, preste, tourné au piquant, à l'anecdotique, au pittoresque mesquin, les jolies petites toiles abondent, mais le souffle est absent. Les sources profondes semblent taries, l'imagination s'éteint et est remplacée par l'observation maligne ou puérile. Tandis que la peinture licencieuse fleurit, la peinture religieuse n'est pas supportable; il n'y a pas une tête du Christ qui ait l'auréole. Tous ces fades jeunes gens ne sont que de blêmes efféminés tels qu'on en rencontre sur le boulevard des Italiens ou dans les livres de M. Renan. L'art contemporain ne retrouve quelque supériorité que dans le paysage où il se réfugie comme dans une Thébaïde, mais il y porte volontiers une mélancolie énervante. Ces symptômes sont d'autant plus graves qu'ils se rencontrent dans les divers domaines de la littérature. Bien des pages éloquentes ont été écrites ces derniers temps sur ce sujet; on attribue volontiers cet affaissement de la fibre poétique au déclin de la liberté et des nobles passions qu'elle enflamme; on oppose la libre et démocratique Athènes à la savante Alexandrie. Nous ne contestons pas la vérité de ces réflexions, seulement l'explication est insuffisante. Ce qui manque, c'est le souffle d'en haut. Voilà pourquoi la voile retombe inerte le long du mât, bien que la construction du navire soit plus élégante que jamais. L'air que nous respirons est saturé de matérialisme; il est lourd et méphitique. L'énergie virile, qui fait que l'on conquiert et conserve la liberté et que l'on évoque un noble idéal devant l'imagination, se puise dans la conscience; il faut à l'inspiration poétique ou artistique les ailes

qui élèvent au-dessus des plates réalités dans le domaine de l'infini. Le réalisme est le produit naturel du positivisme. Aussi les adeptes de cette école pourront bien, comme M. Taine, dans son *Voyage d'Italie*, décrire avec un merveilleux coloris les chefs-d'œuvre du passé ; ils n'en dessécheront pas moins la grande veine d'où procèdent les chefs-d'œuvre.

La séance anniversaire de la Société Franklin, destinée à favoriser la formation des bibliothèques populaires, s'est tenue au Conservatoire des arts et métiers le 7 juin. Cette œuvre excellente n'a pas trouvé tout l'appui qui lui est nécessaire ; elle recueille plus de sympathies que d'offrandes, et cependant elle répond aux nécessités les plus urgentes des temps actuels. Après une très belle notice de M. Laboulaye sur l'économiste Quesnay, dans lequel l'illustre professeur nous a fait reconnaître, avec autant d'esprit que de verve, un de ses ancêtres politiques, un véritable individualiste du dix-huitième siècle, M. Jules Simon a défendu la cause de l'instruction populaire avec une chaleureuse éloquence qui a provoqué les plus sincères applaudissements. Il n'est pas possible de mettre plus d'âme dans sa parole. On a surtout remarqué les détails si intéressants qu'il a donnés sur le mouvement des sociétés coopératives en Angleterre. Les premiers fonds prélevés sur les souscriptions volontaires sont destinés aux écoles et à l'achat des livres. Il était opportun de nous rappeler les grands résultats de l'initiative individuelle, au delà du détroit, dans une séance où nous pouvions constater une fois de plus à quel point, nous autres Français, nous sommes prompts à nous enflammer et plus prompts encore à nous décourager dans nos efforts et nos sacrifices, quand nous agissons en dehors des cadres administratifs. L'une des gloires de la libre Angleterre est cette inscription qui se rencontre sur tant d'établissements de philanthropie ou de religion : *Soutenu par des dons volontaires!* Tâchons de nous l'approprier à notre tour.

Les dons pour l'entretien des grandes sociétés chrétiennes, dans la Grande-Bretagne, ont atteint cette année le chiffre considérable de vingt-sept millions de francs. Il n'y a aucune trace de lassitude dans ces gigantesques entreprises qui datent pour la plupart d'un demi-siècle. Les millions se trouvent aussi bien que les hardis missionnaires, pour recruter l'armée conquérante du christianisme. La grande Société biblique et étrangère vient de poser la première pierre de ce qu'on peut appeler le palais de la Bible; le prince de Galle a présidé à la cérémonie[1]. Une double préoccupation pesait sur les esprits, et s'est fait jour dans les discours des principaux orateurs qui ont parlé dans les meetings du mois de mai. On sait qu'il y a quelques mois le docteur Pusey, le fameux initia-

[1] La *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin a inséré un intéressant article de M. Alphonse Esquiros sur les missions protestantes de l'Angleterre. L'auteur a volontairement laissé de côté les résultats religieux de ces grandes œuvres, mais il donne la plus haute idée de leurs progrès et de leurs effets civilisateurs. On remarquera la part honorable qu'il fait à la femme missionnaire.

teur du mouvement qui porte son nom, avait proposé une sorte de traité de paix à l'Eglise catholique, en lui demandant de renoncer à l'adoration de la Vierge et à l'autorité absolue du saint-siége. Ce traité a été naturellement repoussé par les représentants attitrés du catholicisme. Le docteur Newmen a même mis dans sa réponse une ironie hautaine. Une telle démarche ne laisse pas que d'être significative; elle révèle des sympathies secrètes pour l'Eglise de Rome, de la part de l'extrême droite de l'anglicanisme; elle explique ces nombreuses défections qu'on y a toujours remarquées. D'un autre côté, le mouvement théologique, provoqué par les Arnold, les Maurice, les Kingsley, les Robertson, les Stanley, poursuit son cours. Il entame de plus en plus l'ancienne orthodoxie et en sape les bases dans l'esprit des jeunes générations. Un livre qui pousse cette tendance à l'extrême, a paru il y a quelques mois et a produit une sensation immense; il a excité autant d'enthousiasme que d'ardente opposition. On n'a qu'à ouvrir les Revues anglaises de toutes nuances, on verra que l'une des préoccupations dominantes de l'Angleterre est précisément ce livre anonyme intitulé : *Ecce Homo.*

Il ne peut s'agir pour nous, dans cette revue rapide, de faire une critique suffisante de cette œuvre si distinguée. La *Revue* y reviendra plus tard; il n'y a nul inconvénient à ajourner le compte rendu détaillé, puisque l'ouvrage n'est pas achevé. Bornons-nous à indiquer l'idée générale. Nous ne saurions mieux définir la tendance de l'auteur qu'en l'appelant un stoïcisme chrétien : ce n'est pas qu'elle rappelle pour le fond des doctrines la froide et stérile sagesse du Portique, ni surtout sa hautaine insensibilité pour la souffrance. Non, le livre respire au contraire, pour parler sa propre langue, un brûlant enthousiasme pour l'humanité; mais il met la vérité surnaturelle au second plan; la religion n'y apparaît guère que comme la morale à son plus haut degré; elle est plutôt une sorte de piété envers les hommes que le rétablissement de nos relations normales avec Dieu. Sans doute, une grande part est attribuée à Jésus-Christ dans l'épuration de l'idée morale; il est présenté comme l'idéal de la conscience dans son plus pur rayonnement. Ce divin idéal on ne peut le contempler sans l'aimer et sans être entraîné à sa suite : c'est ce qui assure la supériorité du christianisme sur la philosophie; il nous porte au bien par l'ascendant d'une personne vivante, au lieu de nous gagner par le raisonnement ou le précepte. Jésus-Christ a ainsi fondé une société nouvelle affranchie de toute barrière locale. Il en a été le roi héroïque, non par droit théocratique, mais par l'ascendant qu'il a exercé sur les cœurs et les consciences. Son influence a été purement morale, volontairement dégagée de tout appui matériel, même de celui des prodiges, car il n'a voulu user de son pouvoir miraculeux que pour des actes de charité et jamais pour assurer son triomphe personnel, comme le prouve l'histoire parabolique de sa tentation au désert et son immolation à la croix. Ce maître miséricordieux, compatissant pour toutes les misères, secourable

pour tous les enfants d'Adam, voilà l'homme véritable: *Ecce Homo!* Nous reconnaissons quelque rayon de sa grandeur morale dans tous les enfants de l'humanité; aussi nous deviennent-ils sacrés, et, à l'exemple de Jésus, nous nous consacrons à leur bien matériel et à leur bien spirituel, avec une fièvre d'enthousiasme qui est l'esprit de Dieu en nous. Quand ils sont tombés dans le mal, nous leur accordons ce sentiment complexe et sublime qui unit l'indignation contre le péché à l'amour du coupable et qui s'appelle la charité. Ainsi se fonde l'Eglise, ainsi se réalise la vraie religion. Telles sont les principales pensées de ce livre. Sur la trame d'un style ferme, précis, vraiment classique, les plus grandes beautés étincellent, et plus d'une fois nous avons été ébloui par des éclairs de génie. L'auteur est nourri du suc des littératures anciennes; il nous en fait respirer la fleur. Les rapprochements qu'il fait entre le christianisme et les religions du passé sont remplis de finesse et de profondeur et toujours il nous fait admirer un noble cœur passionné de l'idéal. Mais que de lacunes et comme le christianisme ainsi présenté est totalement transformé! Le surnaturel est admis en principe, mais on se demande à quel titre, car il occupe une place si secondaire que l'on pourrait bien s'en passer. Je sais qu'on nous dit que la partie théologique du sujet est renvoyée à un second volume, mais toutes les lignes essentielles du système sont déjà tracées et elles ne peuvent plus qu'être prolongées. Or, il est certain que la notion du pardon et de la rédemption brille par son absence dans l'*Ecce Homo*. Nous ne voyons nulle part que la relation entre l'humanité et Dieu ait été gravement altérée et qu'elle doive être rétablie par un grand acte réparateur. Je reconnais dans le Christ tel qu'il m'est ici présenté le roi et le prophète, je ne vois jamais la victime. On me parle bien d'enthousiasme pour l'humanité, mais il y a quelque chose de plus pressé, c'est la pitié dont a besoin le malheureux moribond couché au travers de la route et près d'expirer. Ah! vous lui taillez dans le marbre blanc un escalier de géant pour remonter au ciel! Mais il ne peut pas même se soulever sous le poids de condamnation qui l'accable. C'est en vain que le noble pèlerin qui passe devant lui ferait apparaître à ses yeux éteints le plus pur idéal, il faut qu'il le ramasse, le relève et qu'il paye sa rançon. C'est-à-dire qu'il ne faut pas seulement l'exemple, mais encore le sacrifice rédempteur; l'influence la plus sainte ne suffit pas, il faut la grâce et toute la divine folie de la croix qui, présentée à la façon de l'auteur, n'aurait scandalisé ni les Juifs, ni les Grecs, ni les sages de notre temps. Après cela, sous ces réserves qui sont très graves pour nous, nous sommes aussi vivement touché que personne de toutes les beautés morales dont abonde ce livre. Au fond, il y a là une réaction exagérée contre ce christianisme amoindri qui s'est fait jour trop souvent en Angleterre et qui sacrifie entièrement le côté moral dans la religion. L'Evangile n'est plus pour cette tendance qu'une béate assurance de salut; elle répudie tout le côté tragique et saintement doulou-

reux des luttes intérieures, à commencer par la repentance. Poussée à ses dernières conséquences, cette théologie commode et superficielle est certainement l'une des plus pauvres et des plus misérables formes que le christianisme ait revêtues de nos jours. Nous comprenons très bien qu'elle ait poussé à l'extrême opposé de nobles esprits qui étaient d'ailleurs excités par la polémique déloyale d'un journal comme le *Record*, l'un des fléaux de l'Angleterre évangélique, car il est tout ensemble l'agent provocateur et le dénonciateur de tous ceux qui ne se courbent pas sous sa sotte férule. Il n'en est pas moins très nécessaire de résister au courant que nous révèle un livre comme l'*Ecce Homo*, car le christianisme, réduit à la plus sublime morale humaine, n'est plus ce que son fondateur et ses premiers apôtres ont entendu propager dans le monde.

La lutte religieuse se poursuit presque dans les mêmes termes dans les divers pays de l'Europe. Une polémique très intéressante a eu lieu ces temps derniers à Berne, entre le pasteur Langhans et l'excellent pasteur Güder. Le premier, chargé de l'enseignement religieux de l'école normale des instituteurs du canton, a publié un manuel qui rappelle à bien des égards celui de M. Réville. Là-dessus grand émoi dans le public. M. Langhans a justifié sa publication au point de vue de cette notion élastique du christianisme, qui permet d'en maintenir le nom quand on en a rejeté tous les faits essentiels. Il a défini le protestantisme l'acte même de protester, — ce qui est un moyen commode d'étendre indéfiniment la liberté de l'enseignement dans les Eglises qui accepteraient un semblable programme. La brochure de M. Güder est un modèle de raisonnement serré, d'argumentation forte et calme; il a percé à jour le sophisme qui est en si grande faveur dans le camp de nos adversaires et qui consiste à accuser d'inconséquences tous les théologiens qui acceptent les bases fondamentales de la foi sans se croire liés aux explications et aux traditions purement humaines. Nous recommandons à ce point de vue la brochure si distinguée de M. Güder. L'écrit de M. Langhans vient d'être l'objet d'une censure formelle dans le Synode général du canton de Berne.

En France, un fait des plus affligeants vient de se produire. Dans une conférence pastorale tenue à Nîmes, le mercredi 6 juin, on a vu une assemblée de pasteurs, moins trois voix opposantes, accueillir avec sympathie un rapport présenté par un de leurs collègues sur la Résurrection de Jésus-Christ, dont les conclusions portaient que ce fait n'est ni bien fondé au point de vue de la certitude historique ni important au point de vue religieux. Ces mêmes pasteurs avaient tous célébré la fête de Pâques il y a deux mois, et ne se priveront pas de la célébrer l'année prochaine. Ils ont aussi la coutume de lire le Symbole des apôtres. Quelles que soient les formules explicatives dont ils le font précéder, le peuple qui les entend s'imagine que quand on dit : *Je crois*, cela signifie que l'on croit en effet. Les discours prononcés à la conférence de Nîmes prouvent surabondamment que plusieurs de ceux qui y ont pris part ont

rejeté tout le christianisme surnaturel; ceux qui l'admettent encore et qui ont assisté en silence à la discussion montrent qu'en tout cas ils ne lui accordent plus aucune importance. Un tel spectacle nous attriste profondément; il ne justifie que trop la décision des dernières conférences de Paris de ne plus se prêter à de pareils débats. Quant à nous, nous n'aurons jamais assez de largeur pour appeler chrétienne une conférence qui, dans sa majorité, s'inscrit en faux contre la parole de saint Paul : « Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » Voilà pourtant ce qui fait pousser des cris de triomphe au *Protestant libéral*. Peu s'en faut que son correspondant n'entonne le cantique de Siméon et ne s'écrie : *Nunc dimittis servum tuum*[1]. Des manifestations comme celles des conférences de Nîmes ne permettent pas de s'endormir dans l'optimisme. Appeler liberté une si lamentable anarchie des esprits, c'est faire le plus étrange abus des mots. On ne jette pas impunément de tels défis à la conscience chrétienne.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Le *Protestant libéral*, qui nous a fait l'honneur de nous consacrer presque tout son numéro du 21 juin, trouve étrange que nous nous réclamions de la même foi que M. le pasteur Guillaume Monod, qui discute notre livre sur Jésus-Christ avec une loyale franchise. En quoi donc des divergences théologiques empêchent-elles l'accord fondamental sur la base du christianisme surnaturel? Certes, il y a un abîme entre ma croyance et celle qui a prévalu aux conférences de Nîmes. Il n'y a que des divergences scientifiques entre moi et ceux qui admettent ce qu'à tort ou à raison je regarde comme l'Evangile éternel. Cela ne m'empêche pas d'accuser ma tendance sans me croire lié à aucune tradition purement humaine. Où est donc l'inconséquence? Il serait commode au *Protestant libéral* de donner à penser que, dès que l'on s'écarte de son radicalisme, on renonce à toute théologie vraiment libérale. Cette tactique est trop commode. Notre situation n'est pas plus ridicule que celle de nos illustres maîtres Vinet et Néander et tous les chefs de la grande école évangélique d'Allemagne. Quant à l'insinuation que nous nous appliquons à signaler les hérésies d'autrui pour cacher les nôtres, c'est un outrage gratuit. Nous rougirions d'y répondre.

Mais voici qui est plus grave. Un correspondant du *Lien*, à l'occasion d'un rapport présenté à Nîmes sur la situation financière des Eglises libres, se permet des insinuations contre ces Eglises qui dépassent la mesure d'une polémique convenable. Il donne à penser que leurs pasteurs font fléchir leur indépendance devant de riches donateurs. Cela est une indigne calomnie. Il sied mal à des pasteurs radicaux, qui ne pourraient se passer de budget de l'Etat, parce que leurs négations livrées à elles-mêmes tomberaient dans le néant, de déverser l'injure sur le système des Eglises libres. On n'a pas le droit de donner des leçons aux autres quand, pour conserver sa position ecclésiastique, on lit officiellement des formules auxquelles on ne croit plus. Les Eglises libres ne supporteraient pas ce désordre, et quand un de leurs pasteurs n'acceptera plus les bases éternelles du christianisme, telles qu'elles sont exprimées dans leurs confessions de foi, il ne montera plus dans leurs chaires. Nous reconnaissons hautement que nous dépendons du peuple chrétien et non d'un pouvoir étranger qui pourrait nous imposer à ceux dont nous rejetterions les croyances. La modestie convient à ceux qui occupent une position fausse entre toutes, surtout après le scandale de Nîmes.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDES CONTEMPORAINES

DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE [1]

ET DE SES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT.

L'Eglise réformée de France a beaucoup fait parler d'elle dans ces derniers temps, par les divisions qui ont éclaté dans son sein, et par ses conflits avec le pouvoir civil. Les journaux politiques eux-mêmes, peu accoutumés à s'occuper de sujets religieux, sont intervenus dans ces querelles. Il en a été question au sénat, à propos d'une pétition pour le rétablissement des synodes, et, dans le silence des passions politiques, les passions religieuses ont paru s'éveiller. Il ne sera pas hors de propos d'examiner de quoi se composent, en France, les Eglises réformées, comment elles ont pris naissance, quelle est leur constitution, et sur quoi portent leurs querelles. Ce sujet ne saurait être indifférent à ceux qui s'intéressent au bien-être d'une partie notable de leurs concitoyens. Il nous reporte à des événements considérables de notre histoire, et se rattache aux discussions nouvellement soulevées sur les dogmes chrétiens.

L'Eglise réformée, en France, est ce qui reste des efforts tentés dans le seizième siècle pour changer la religion de ce pays. Comment se fait-il que la Réforme, qui a créé tant de nations protestantes en Europe et en Amérique, la Hollande, la Prusse, le Danemark, la Suède, les électorats d'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, n'ait pas eu le même résultat en France, et n'y ait produit qu'une faible minorité disséminée sur toute la surface du territoire?

L'histoire politique du temps l'explique suffisamment.

[1] La *Revue chrétienne* a reçu la communication suivante de l'un des représentants les plus éminents du protestantisme français. On sait assez quel est notre point de vue dominant dans les questions ecclésiastiques, pour qu'il ne soit pas nécessaire de rappeler que la *Revue* laisse à l'honorable auteur toute la responsabilité de son appréciation de la situation. (*Réd.*)

Quand la Réforme, née en Allemagne, passa le Rhin et s'introduisit en France, les esprits y étaient disposés à la recevoir aussi bien qu'ailleurs. Une foule d'écrits, animés de l'esprit de la Renaissance, y avaient été publiés. Elle compta bientôt un grand nombre de sectateurs dans toutes les classes, dans la noblesse, dans les parlements, dans le clergé, dans la famille royale elle-même. La sœur de François Ier et les deux premiers princes du sang, Antoine de Bourbon, qui fut le père de Henri IV, et le prince de Condé, son frère, l'embrassèrent. Les Coligny, les Rohan, les la Tremouille, et une foule de grands noms suivirent leur exemple : Dandelot, colonel-général de l'infanterie française, et le cardinal de Châtillon, tous deux frères de Coligny, embrassèrent, comme lui, la Réforme; l'archevêque d'Aix, les évêques de Valence, de Troyes, de Pamiers, de Beauvais, de Chartres, furent accusés de faire célébrer le culte nouveau dans leurs palais et même dans leurs églises[1]. Calvin, qui s'en fit l'apôtre en France, avait été destiné à la prêtrise, Luther, le réformateur allemand, sortait du cloître. Le conseiller Dubourg, du parlement de Paris, périt victime de sa foi nouvelle. Que François Ier se fût associé à ce mouvement, comme les princes d'Allemagne, la France comptait au nombre des nations protestantes; qui peut dire quelles en eussent été les conséquences par rapport à son état moral et politique? Les guerres de religions, qui font du règne des Valois la plus sombre partie de notre histoire, n'auraient pas eu lieu, ni la Saint-Barthélemy, ni la révocation, ni les assassinats de Henri III et de Henri IV. Qui sait si la France n'eût pas trouvé alors cette liberté tempérée qu'elle a poursuivie à travers tant de révolutions, et qui semble être le partage des nations protestantes? si elle n'eût pas évité les guerres de la révolution et les scènes sanglantes qui ont marqué la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci? Mais il ne devait pas en être ainsi.

François Ier n'avait qu'une pensée, c'était de défendre contre Charles-Quint ses droits sur le Milanais, et il ne pouvait le faire qu'à l'aide des armes spirituelles et temporelles du saint-siége. Se séparer de Rome et lui enlever la France, le plus beau fleuron de sa couronne, eût été renoncer à une alliance nécessaire. C'était assez que la politique l'obligeât de soutenir les protestants en Allemagne contre Charles-Quint, il devait se le faire pardonner par ses rigueurs contre ceux de France. Il commença donc contre eux ce système de persécutions et de cruautés qui devait être poursuivi par ses successeurs pendant plus de deux

[1] Anquetil, *Esprit de la Ligue*, t, I, p. 201 et 207.

siècles, avec le seul intervalle du règne de Henri IV. Le massacre des Vaudois, à Cabrières et à Mérindol, dans les montagnes du Dauphiné, ouvrit cette série de crimes. Henri II et ses trois fils, François II, Charles IX, Henri III, voient leur règne malheureux s'écouler dans les guerres civiles et religieuses. Le plus malheureux des trois, Charles IX, meurt étouffé par le sang de la Saint-Barthélemy, et Henri III, sous le fer d'un assassin qui le soupçonne d'hérésie.

Catherine de Médicis, cependant, tutrice de ses fils mineurs, n'aurait pas mieux demandé que de pacifier le royaume par la tolérance religieuse, si elle eût pu le faire, sans perdre son pouvoir, et elle était disposée à faire de grandes concessions aux réformés, telles que la communion sous les deux espèces et l'abolition des images. Son chancelier, le vertueux L'Hôpital, disait aux députés des parlements réunis à Saint-Germain : « L'objet de vos délibérations doit rouler sur ce point unique : est-il avantageux au royaume, dans les circonstances présentes, de permettre les assemblées des calvinistes? Pour décider, il n'est pas nécessaire de délibérer sur le fond de la religion ; supposant même celle des calvinistes mauvaise, est-ce une raison de proscrire ceux qui en font profession? Ne peut-on pas être bon sujet du roi, sans être catholique et même chrétien? N'allez donc pas vous fatiguer à chercher laquelle ds deux religions est la meilleure ; nous sommes ici non pour établir la foi, mais pour régler l'Etat[1]. »

Malesherbes, en 1789, n'aurait pas parlé autrement.

Mais Catherine avait devant elle, d'un côté, les Guises ou princes lorrains, tenant en main le drapeau catholique et aspirant à se rendre maîtres du gouvernement; de l'autre, Antoine de Bourbon, le premier prince du sang, et son frère, le prince de Condé, chefs du parti protestant, décidés à défendre leurs droits ; elle passa sa vie à balancer ces deux partis l'un par l'autre, et à défendre contre eux sa régence.

Les réformés étaient déjà, sous François II, un nombre tellement considérable que l'amiral de Coligny, quand on se disposait à enlever le jeune roi des mains des Guises, à Amboise, et à soutenir la guerre qui en serait la suite, prouva par des rôles qu'il y en avait plus de deux millions en état de porter les armes[2], nombre probablement exagéré tel qu'on le présente à l'appui d'un plan de guerre qu'on veut faire adopter; mais les campagnes soutenues par le jeune Henri IV, et les batailles qu'il

[1] Anquetil, *Esprit de la Ligue*, t. I, p. 129.
[2] *Ibid.*, p. 46.

livra contre les ligueurs, avec des armées de vingt à trente mille hommes, toutes composées de protestants, prouvent que ceux-ci étaient en état de balancer la fortune et même de triompher.

Quand Henri IV, après la mort de Henri III, arriva, avec son armée, devant Paris, pour s'y faire reconnaître, il en trouva les portes fermées, et les ligueurs sur les remparts prêts à lui en disputer l'entrée. Il s'empara des faubourgs et se serait rendu maître de la ville, s'il n'eût craint de répandre le sang de ses habitants et de se les aliéner pour jamais. Paris exerçait déjà une influence prépondérante sur le reste du royaume. Henri III, obligé d'en sortir par les barricades du duc de Guise, avait dit, en regardant de Saint-Cloud les tours qui la dominent : « Tête trop grosse pour le corps ! » Beaucoup de châteaux tenaient encore pour la ligue, qui tomberaient quand la capitale se serait soumise, et la soumission volontaire ne pouvait être obtenue que par l'abjuration du roi. Henri IV abjura donc en disant : « Paris vaut bien une messe, » expression peu héroïque d'une conversion dont on se contenta.

Henri IV, s'il n'eût connu ses compagnons d'armes, eût pu craindre leur mécontentement, mais ils rentrèrent chez eux sans murmurer, contents d'avoir placé leur chef, et le roi légitime, sur le trône, et ce n'est pas par l'un d'eux, c'est par un moine qu'il devait être assassiné.

Sully, tout en gardant sa religion, resta le ministre et l'ami de son roi. Duplessis-Mornay, protestant plus rigide, murmura du sacrifice que Henri avait fait de sa religion à la politique, sans cependant lui demeurer moins fidèle.

Mais le moins que Henri pût faire pour ceux qui l'avaient mis sur le trône, au moment où il abandonnait leur religion pour être roi, était de leur en assurer le libre exercice. Tel fut l'objet de l'édit de Nantes, dans lequel il ne leur accorda cependant cette liberté qu'avec des restrictions, tant il était obligé de ménager ses ennemis et craignait de servir trop ses amis. Le culte réformé ne fut permis que dans les localités où il était alors célébré, et tandis qu'on restait, sur ce point, si fort en deçà du droit commun, on alla sur un autre fort au delà. Un désordre devait en compenser un autre. Des places de sûreté furent accordées aux protestants, dont les plus considérables étaient Montauban et La Rochelle, pour y tenir garnison aux frais du roi. Ce devait être pour eux des lieux de retraite et des points d'appui au cas où on violerait les engagements pris à leur égard, et où le renouvellement de la guerre en serait la suite. Des tribunaux furent institués, composés par moitié de juges catholiques et de juges protestants, pour juger les procès dans les-

quels seraient intéressées des personnes appartenant aux deux religions, précaution qui indique assez que les réformés ne pouvaient compter sur la justice des magistrats d'une autre religion. Henri IV n'était pas assuré de pouvoir faire exécuter l'édit qu'il avait rendu en leur faveur s'il ne leur donnait des tribunaux spéciaux et des villes de sûreté. Sa parole leur aurait suffi, mais il n'avait pas un pouvoir suffisant pour la faire respecter.

Tant que vécut Henri IV l'édit fut observé; on n'osa empêcher les réformés de célébrer leur culte dans les localités désignées par l'édit, et il ne fut fait aucune distinction de religion dans la distribution des emplois et des honneurs. Les noblesses catholique et réformée se confondirent auprès du roi et dans les salons de la cour, oubliant qu'elles avaient naguère combattu l'une contre l'autre.

Mais la mort du roi vint jeter la terreur parmi les protestants. Il avait été assassiné par un moine, ce qui disait assez que c'était l'ancien réformé et le protecteur de la liberté religieuse qu'on avait voulu tuer en lui; que les protestants privés de son appui et livrés à un roi né catholique, qui n'avait pas les mêmes motifs de reconnaissance envers eux, devaient s'attendre à moins de ménagements. L'émotion qu'ils en éprouvèrent et de nombreuses violations de l'édit amenèrent la prise d'armes du duc de Rohan, qui se déclara leur chef dans le Midi, et les soulèvements de Montauban et de la Rochelle. On put croire que la guerre civile allait recommencer.

Mais le jeune roi Louis XIII eut heureusement un grand ministre, le cardinal de Richelieu, qui sut contenir à la fois le parti catholique et le parti protestant. Dispensé, comme prince de l'Eglise, de faire preuve de catholicisme, il osa être juste envers les réformés, et s'il leur retira les places de sûreté, qui n'étaient qu'une concession temporaire faite au malheur des temps, il fit respecter partout leurs droits dont ces places n'étaient que la garantie. Le pouvoir royal, devenu plus fort dans les provinces, sut se faire obéir par les artisans de troubles.

Le cardinal Mazarin, qui succéda à Richelieu, apporta dans les affaires des réformés la même largeur de vues. « Le petit troupeau, disait-il, broute de mauvaises herbes, mais il ne s'écarte pas. » Ce fut sous deux princes de l'Eglise romaine, que leurs droits furent le plus respectés. Ils ne prirent aucune part à la guerre civile de la Fronde, occasionnée par des édits bursaux et par des rivalités de cour, nul ne songeait que Turenne, l'un des chefs, tantôt des frondeurs, tantôt de l'armée royale, fût protestant. Les disputes de religion qui avaient troublé le siècle précédent étaient loin des esprits.

Louis XIV, quand il prit les rênes du gouvernement, réveilla ces dissentions. Maître d'un pouvoir sans bornes par l'apaisement des guerres civiles, il crut qu'il lui appartenait de régler la religion comme tout le reste, et qu'il rachèterait le désordre de ses mœurs en ramenant à l'unité de la foi protestants et jansénistes, deux classes d'hommes dont les principes austères étaient faits pour lui déplaire.

Des ministres courtisans et des intendants, qui connaissaient les désirs du maître, commencèrent par chercher mille querelles aux réformés sur l'exécution de l'édit. Il n'était pas démontré, disait-on, qu'ils fussent légitimement en possession du droit de célébrer leur culte dans telle localité. Leur église, dans cette autre, était trop proche de celle des catholiques et troublait leurs cérémonies. On leur fit entendre que le seul moyen de parvenir aux emplois et aux honneurs était de se convertir, et aucun emploi, en effet, ne fut donné à ceux qui persistèrent dans l'hérésie. On finit même par leur interdire toutes les professions libérales; ils ne purent être ni avocats, ni médecins, et n'eurent de carrière libre que celle de l'industrie et du commerce, où ils excellèrent bientôt par leur intelligence et leur probité qui se sont continuées dans leurs descendants. Contre ceux que ne put séduire l'appât des charges et des honneurs, on employa les mauvais traitements et les sévices. Des dragons, troupe la plus indisciplinée de l'armée, furent envoyés, sous prétexte de logements militaires, chez les récalcitrants, pour y demeurer et y vivre à discrétion, avec liberté de commettre tous les outrages, et les dragonnades, ou, comme on disait, les missions bottées, ajoutèrent à l'effet des discours des missionnaires. Pour ceux, enfin, que leur pauvreté rendait accessibles à l'argent, le fameux Pélisson, homme de lettres, protestant converti, tenait, à Paris, une caisse qui servait à leur distribuer des secours. Les intendants faisaient signer sur un registre tous les habitants d'une ville déclarant leur conversion, et ces registres se voient encore aux archives de ces villes demeurées tout entières protestantes. C'est avec ces listes, envoyées chaque jour à Paris, qu'on se faisait valoir et qu'on finit par persuader au roi que tous les réformés étaient convertis, que tous s'étaient soumis à sa volonté.

Il ne restait plus, dès lors, qu'à révoquer l'édit de Nantes, rendu en leur faveur, et qui n'avait plus d'objet. Cette révocation fut prononcée avec éclat pour annoncer au monde la gloire de Louis XIV, qui, par le seul ascendant de la persuasion, avait fait ce que ses prédécesseurs, depuis François I^er^, n'avaient pu faire par le fer et par le feu. Les prédicateurs et les poëtes célébrèrent à l'envi ce triomphe, et les statues du grand roi furent érigées

sur les places publiques avec le pied sur un serpent, et l'inscription qu'il avait écrasé l'hérésie.

Mais l'illusion ne fut pas de longue durée, et de même qu'il avait perdu les villes conquises par ses armes en Hollande, tandis qu'on écrivait leurs noms sur la porte Saint-Denis, la gloire de cette conversion volontaire de tout un peuple s'évanouit tandis qu'on élevait des statues pour en consacrer le souvenir. De nombreux émigrants avaient déjà pris le chemin de l'étranger à l'approche de la révocation que les persécutions firent prévoir. Mais quand elle fut proclamée et suivie de l'interdiction du culte et de la démolition des temples, toutes les routes allant vers les frontières des pays protestants, de la Hollande et de l'Allemagne, se couvrirent de fugitifs. Cent mille familles, hommes, femmes, enfants et vieillards, abandonnèrent biens, patrie, amis, tout ce qui fait le charme de la vie, pour aller chercher au delà du Rhin, ou de l'autre côté de la Manche, la liberté de leur foi. Elles peuplèrent la Hollande et la Prusse de leurs colonies. Quelques-unes allèrent joindre au cap de Bonne-Espérance et dans le Nouveau-Monde des réfugiés que des persécutions semblables y avaient jetés dans d'autres temps, de l'Angleterre et de la Hollande. Cette immense émigration se composait de familles laborieuses et dont le caractère moral était des plus élevés, comme l'indiquait assez le sacrifice héroïque qu'elles s'imposaient. C'étaient les plus habiles dans les diverses industries auxquelles on les avaient contraintes de se livrer en leur fermant les autres carrières. Le ministre Colbert, qui avait pour mission de rechercher tout ce qui pouvait faire fleurir l'industrie et le commerce, déplora une politique qui leur était si contraire. On tenta d'arrêter les progrès de l'émigration en plaçant des gardes sur les routes et punissant des peines les plus sévères ceux qui cherchaient à s'échapper de leur pays comme d'une odieuse prison. Il fut défendu aux réformés de vendre leurs biens; ceux des fugitifs furent confisqués. Mais le mal était fait, et tout ce qui avait pu fuir, par sa fortune ou par le voisinage de la frontière, était hors d'atteinte.

Et, chose extraordinaire, tandis que ce triste spectacle était offert au monde et que tout un peuple proscrit pour sa religion subissait les douleurs de l'exil, on jouait, à Saint-Cyr, devant le roi et sa cour, la tragédie d'*Esther*, dans laquelle le peuple juif, exilé chez Assuérus, et proscrit, une seconde fois, par ce prince, pleure sur sa patrie absente et sur le nouveau malheur qui la menace. On entendait avec attendrissement les chants plaintifs des jeunes filles de Sion :

> O rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux,
> Sacrés monts, fertiles vallées!

Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées?

On oubliait que, dans ce moment même, les tribus réformées qu'on venait de proscrire pleuraient leur patrie absente sur les bords du Rhin ou de la Sprée. On s'attendrissait au poétique récit des maux soufferts, il y a trois mille ans, par un peuple étranger, et on voyait d'un œil sec ceux soufferts actuellement pour une cause semblable par une portion de sa propre nation et dont on était l'auteur; on ne se faisait aucune application des plaintes d'Esther, elles ne faisaient naître aucun remords.

Comment expliquer le phénomène d'un tel aveuglement, si ce n'est par cette circonstance qu'aux yeux de Louis XIV et de sa cour, ce peuple juif était le peuple de Dieu, le peuple élu qu'il n'était pas permis de persécuter et dont les malheurs étaient dignes de leur compassion, tandis que les hérétiques, opposés à la vraie religion, méritaient leur sort.

La proscription prononcée par Assuérus était donc coupable et celle de Louis XIV légitime. Ainsi s'explique que l'auteur d'*Esther* n'ait vu dans ce sujet l'occasion d'aucune allusion et qu'aucune allusion, en effet, n'ait été faite. Mais quel aveuglement doit produire la prévention religieuse, pour que le tendre Racine lui-même n'ait pas été détourné de choisir un tel sujet dans un tel moment? Pourquoi faut-il que le grand siècle des lettres, celui où elles ont acquis une perfection incomparable, n'ait pas été plus éclairé en matière de liberté religieuse? On était cependant sur la voie de cette liberté, et Racine, Boileau, Molière, sont pleins de vers qui auraient dû détourner des persécutions religieuses comme de tous les genres de tyrannie; jamais on ne peindra mieux que Burrhus le bonheur d'un prince aimé de tous ses sujets :

Quel bonheur de penser et de dire en soi-même,
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Le ciel, dans tous leurs pleurs, ne m'entend point nommer.

Le grand-prêtre Joad fait un tableau du pouvoir absolu qui semble avoir été écrit pour condamner la révocation :

Du pouvoir absolu vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse,
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit tout immoler à sa grandeur suprême.

Molière n'a pas épargné ces hommes qu'on voit prendre :

. . . . . avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Et Boileau, dans sa onzième satire, s'exprime sur la Saint-Barthélemy dans des termes qui n'emportent pas moins la condamnation de la révocation; mais les temps n'étaient pas venus, pour les poëtes suivant la cour, d'apprécier ce que cet acte avait de coupable et d'oser le dire.

A dater de la révocation, par une fiction aussi absurde que cruelle, il fut censé qu'il n'y avait plus de protestants en France; le roi l'avait dit, il fallait que cela fût. Tous ceux qui avaient appartenu à la religion réformée, qu'ils eussent ou non abjuré, furent désignés par le nom de *nouveaux convertis*, et si on les surprenait allant entendre furtivement leur pasteur dans les bois, recevoir de lui la communion ou lui faire bénir leurs mariages ou baptiser leurs enfants, on les considérait comme hérétiques relaps et ils étaient punis, à ce titre, des peines les plus sévères.

Des citadelles furent construites auprès des villes pour les contenir. Ils remplirent les prisons ou furent envoyés ramer sur les galères du roi avec les forçats. Des garnisons placées dans les villes protestantes durent parcourir les environs le dimanche et dissiper à coups de fusil les assemblées de prières sans épargner les femmes ni les enfants. Tout pasteur surpris et arrêté fut mis à mort impitoyablement. Des gravures du temps nous ont transmis le spectacle qu'offraient ces rassemblements. L'une d'elles représente les protestants de Nîmes réunis dans une anfracture de rocher en vue du monument romain de la *Tour Magne* (*Turris Magna*). Une petite charrette, dont le cheval dételé prend sa nourriture dans le champ voisin, a amené la chaire du pasteur. Les hommes et les femmes, celles-ci munies de parasols, sont debout à l'entour. Plusieurs allaitent les enfants qu'elles ont amenés avec elles. Un temps vint où les soldats, lassés du rôle qu'on leur faisait faire, avaient soin, quand les réformés sortaient par un bout de la ville, pour aller à leur assemblée, de sortir par l'autre, pour ne pas risquer de les rencontrer. Les mœurs s'adoucirent avant les lois, et les soldats avant les magistrats.

Mais avant d'en venir à cette tolérance, il y eut beaucoup de sang répandu, et, dans le Languedoc surtout, l'intendant Baville se signala par beaucoup de supplices et de cruautés.

Les Cévennes, qui avaient le malheur d'être placées sous son gouvernement, devinrent le théâtre d'une véritable guerre civile. Ce pays montagneux, sillonné de torrents, n'était tra-

versé par aucune route. Des sentiers de mulets suffisaient à ses pauvres et laborieux habitants. Ceux-ci se nourrissaient presque exclusivement du fruit de leurs châtaigniers. Ils avaient embrassé généralement la Réforme, et ce ne fut pas sans douleur qu'ils virent, après la révocation, leurs petits temples détruits et leurs pasteurs dispersés : ils se soumirent pourtant sans résistance et se contentèrent de se réunir furtivement, pour prier, sous la voûte du ciel.

Mais on eut l'imprudence de leur envoyer des missionnaires avec des soldats, pour enlever leurs enfants et les faire élever dans des couvents. L'instinct paternel se révolta et fit prendre à ces malheureux les armes contre leurs persécuteurs. On envoya contre eux des troupes qui rencontrèrent dans ces gorges et ces défilés une vive résistance de la part de paysans exaspérés, beaucoup moins nombreux, mais forts du sentiment qui les animait. On montre encore l'endroit où un régiment, celui de la marine, fut détruit par eux. Il fallut que Louis XIV envoyât contre les *Camisards*, c'est ainsi qu'on les nommait, l'homme de guerre le plus renommé de son temps, le maréchal de Villars, qui devait s'illustrer, peu après, à Denain, par une victoire plus digne de lui. Il ne soumit, après deux ans, les Camisards, qu'en traitant avec leur chef et accordant au principal d'entre eux un grade d'officier dans l'armée du roi. Louis XIV, dit-on, quand il lui fut présenté à Versailles, leva les épaules à la vue de cet obscur partisan qui avait osé lutter contre lui et tenu, deux ans, ses troupes en échec. Mais, aux yeux du moraliste, lequel était le plus grand, de l'oppresseur ou de l'opprimé?

Les persécutions se ralentirent sous Louis XV et les assemblées au désert furent tolérées, mais il y eut des exécutions de pasteurs jusqu'en 1767, c'est-à-dire jusqu'au seuil même de la grande révolution qui devait proclamer la liberté religieuse. On se flattait que, quand aucun ministre n'oserait plus se présenter, les réformés cesseraient de se réunir; que les troupeaux se disperseraient quand ils n'auraient plus de pasteurs. Cette combinaison fut déjouée; de jeunes ministres protestants, formés dans les écoles de la Suisse, ne cessèrent d'arriver pour remplacer ceux qui avaient péri, et ce n'est pas l'opinion des écrivains philosophes qui soutint leur courage, mais un véritable zèle de religion, car Voltaire, qui défendait l'innocence de Calas et de Sirven, victimes du fanatisme religieux, par une contra-
ngulière, se moquait, avec une légèreté cruelle, des
s Cévennes qui s'exposaient à la mort pour chanter les
Marot. Le genevois Jean-Jacques Rousseau, dans son
', punissait de mort celui qui établissait une religion

nouvelle, et ni Montesquieu, ni Mably ne songeaient à réclamer la tolérance religieuse; il n'entrait pas dans les esprits que deux formes de culte différentes pussent exister à côté l'une de l'autre, tant les vérités les plus simples ont peine à se faire jour à travers les préjugés accumulés par les siècles. Il y a des découvertes dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, et la liberté religieuse en a été une comme l'imprimerie ou la boussole.

Le moment vint pourtant où la situation des protestants, en France, inconnus par la loi, et privés de tous les droits civils, frappa tous les esprits, et parut ne pouvoir être maintenue plus longtemps. Deux ministres de Louis XVI, le baron de Breteuil et le vertueux Malesherbes, prirent cette cause en main. Malesherbes dit que son aïeul Baville avait fait assez de mal aux protestants pour qu'il éprouvât le besoin de leur faire quelque bien. Ils s'adjoignirent l'écrivain Rulhière, l'auteur de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, qui composa un mémoire en faveur des opprimés. Le nombre des *prétendus réformés*, comme on les appelait, y est encore estimé à trois millions. Rulhière expose que ne voulant pas faire acte de catholicité en se présentant devant le curé qui tient les registres de l'état civil, ils ne font constater leurs mariages, leurs naissances, leurs décès que par leurs pasteurs, dont les certificats sont nuls devant la loi; en sorte qu'à la mort d'un père de famille, un collatéral catholique peut se présenter et réclamer l'héritage, au préjudice des enfants réputés illégitimes, et le juge ne peut le leur refuser. Des procès scandaleux, nés de cette situation, ont frappé l'opinion. Il n'y avait qu'un remède, c'était d'avoir un officier de l'état civil autre que le curé pour les réformés; ce mémoire obtint l'approbation du conseil du roi, et l'édit de 1781 institua ce nouveau mode de constater l'état civil pour les réformés, première application d'une pratique qui a été depuis appliquée à tous les citoyens.

Ce ne fut pas sans peine qu'on obtint l'enregistrement de cet édit au parlement. La disposition des juges est de défendre plutôt que de permettre, et ils sont plus favorables aux prohibitions qu'aux libertés. Ils virent aisément que c'était la première brèche faite à la révocation de l'édit de Nantes. La loi, en effet, reconnaissait que les protestants existaient, contrairement à la fiction établie par cet édit, et, tout en laissant subsister les peines décrétées contre eux, elle leur accordait les droits essentiels de la famille. Il était facile d'ailleurs de prévoir qu'on n'en resterait pas là.

Le jour où le commissaire civil se présenta dans une localité protestante, on vit accourir toutes les générations à la fois, pères, mères, enfants de tout âge, pour faire enregistrer leurs ma-

riages et leurs naissances, qui étaient tenus, les uns et les autres, comme illégitimes, et la loi fut obligée de se déclarer vaincue par une puissance plus forte qu'elle, celle de la raison et de l'équité naturelle.

C'était le moment où, dans l'assemblée des notables de 1787, on préludait à la convocation des Etats généraux, et à la grande révolution de 1789, dont un des premiers actes fut de proclamer la liberté des cultes.

Des réformés passèrent de la proscription absolue de leur culte à une entière liberté et, plus que cela, à l'égalité. On prit à tâche d'effacer, autant que cela était possible, toute trace d'un passé qui leur avait été si funeste. Les biens confisqués sur eux ou sur leurs aïeux, qui n'avaient point été vendus, leurs furent rendus. On déclara Français de plein droit les descendants des réfugiés qui se trouvaient à l'étranger, et beaucoup profitèrent de l'avantage qui leur était offert pour rentrer dans leur pays.

Plusieurs ministres protestants furent élus membres de l'Assemblée nationale. L'un des plus marquants et dont la tête avait été mise à prix, Rabaut-Saint-Etienne, en fut président, et son vieux père, ministre aussi, vécut assez pour être témoin des honneurs accordés à son fils.

Heureuse l'Assemblée constituante, si elle s'était bornée à proclamer la liberté des cultes, et les avait laissés se constituer et s'administrer à leur gré ! Mais, dans son ardeur de tout réglementer et tout créer à nouveau d'après un plan symétrique, elle décréta l'organisation des diocèses, comme celle des départements, et soumit les évêques comme les fonctionnaires civils à l'obligation de prêter serment à la constitution, à cette constitution qui contenait des principes contraires à leurs sentiments de prêtres. C'est ce qu'on appela la constitution civile du clergé, source de beaucoup de malheur, déplorable confusion du pouvoir séculier et du pouvoir ecclésiastique, de l'Etat et de la religion, que le clergé lui-même n'avait que trop contribué à créer et à entretenir en employant le bras séculier contre les hérétiques.

De là les persécutions qui ont duré dix années contre la portion du clergé catholique qui refusa le serment, et un double clergé, un double épiscopat, celui dit constitutionnel ou assermenté, et l'autre non assermenté ou réfractaire, de telle sorte qu'une paroisse eut deux curés, un diocèse deux évêques, reconnus chacun par une portion du troupeau, mais l'un protégé par la loi, et l'autre obligé de se cacher, et exposé, s'il était découvert, à subir, comme autrefois les ministres protestants, le dernier supplice.

Sous le régime sanglant de la Terreur, les cérémonies de la religion furent presque suspendues, et dans le temps où tant de victimes auraient eu le plus besoin de ses secours, les ministres n'étaient pas en état de les leur apporter. Les prêtres n'auraient pu suffire à accompagner les victimes à l'échafaud. Quelques lueurs de religion se firent jour enfin dans le sombre horizon, et ceux même qui avaient banni Dieu de ses temples s'effayèrent de leur solitude. Ils décrétèrent l'Etre suprême et dédièrent un temple à tous les dieux qui, à la vérité, étaient des hommes. Les théophilanthropes essayèrent de fonder un culte nouveau, mais ne purent, par leurs discours de morale, fixer longtemps les auditeurs. Les églises restèrent vides.

Le clergé catholique, dans ces temps malheureux, fut surtout à plaindre, car, accoutumé de vivre de ses biens, il se trouva réduit, par la vente qu'en fit l'Etat, à la seule ressource des subventions volontaires des fidèles que le papier-monnaie et la réduction des fortunes rendaient très faibles et très précaires. Le clergé protestant, qui n'avait jamais rien possédé, resta, sous ce rapport, dans sa situation accoutumée; et comme la constitution civile du clergé lui était étrangère, il n'eut point à soutenir la lutte cruelle qui en fut la suite.

Le Directoire, gouvernement comparativement régulier, trouva les choses religieuses dans cet état d'abandon; il tenta de rétablir le culte public, mais ce ne fut point en le prenant à sa charge et s'arrogeant autorité sur lui. Il le déclara libre de toute entrave, promit par la loi une protection égale à tous les cultes contre quiconque tenterait de les troubler dans leurs justes droits, mais leur laissa le soin de se constituer comme ils l'entendraient, de nommer et salarier leur clergé: c'était le système de la séparation de l'Eglise et de l'Etat appliqué pour la première fois, en France, au culte catholique, mais sous lequel avait toujours vécu l'Eglise réformée depuis son institution, aussi bien dans le temps de sa liberté, sous l'édit de Nantes, que dans celui de persécution, dont la révocation de cet édit fut suivie.

Le Directoire n'avait pas inventé ce régime; il existe aux Etats-Unis d'Amérique depuis l'origine de cette grande nation; catholiques et protestants, sectes de toute dénomination, y vivent en paix, à côté les uns des autres, sans que le gouvernement intervienne dans leur administration : la loi ne les connaît point, on ignore dans ce pays ce que c'est qu'un budget des cultes et un ministre des cultes, et chacun sait si le sentiment religieux y est développé; c'est le frein le plus puissant qu'y rencontrent les passions démocratiques. Le gouvernement n'y demeure pas pour cela étranger à toute démonstration religieuse. Qu'une grande calamité afflige

le pays, le président propose un jour de prières publiques pour invoquer la protection du ciel, et la proclamation ne s'adresse pas aux ministres de tel ou tel culte, elle s'adresse au peuple américain. Le peuple tout entier, sans distinction de culte, remplit au jour marqué les églises pour prier, chacun selon son rite, et de ces communions diverses s'élève un concert de vœux et de supplications, d'autant plus touchant qu'il est plus libre.

La loi du Directoire périt avec lui au bout de quatre années, avant qu'elle n'eût pris racine dans les mœurs, et qu'on n'eût pu constater si elle était susceptible d'un succès durable chez un vieux peuple, si les fidèles, dans les campagnes surtout, étaient capables d'entretenir convenablement leur culte, et d'assurer une existence suffisante à ses ministres.

Le premier consul Napoléon, qui succéda au Directoire, était bien éloigné de vouloir poursuivre l'expérience. Résolu de rétablir l'ancienne monarchie sur sa tête, il ne la concevait pas sans un clergé puissant sur l'esprit du peuple, et dont il serait maître par la nomination et le salaire. Il ne songeait nullement à le rendre indépendant, mais il aurait voulu qu'il dépendît de lui seul, et ne pas partager cette domination avec Rome. On l'entendit un jour, dans un de ses épanchements, au sein du conseil d'Etat, exprimer le regret de n'avoir pu imiter l'exemple de Henri VIII, en se séparant de Rome et se déclarant le chef de l'Eglise gallicane[1]. Sa jalousie de pouvoir ne pouvait admettre la séparation du spirituel et du temporel, et s'indignait de ce que le pape prétendait, disait-il, dans ce partage, garder l'âme et lui jeter le cadavre. Il ne songeait pas que la part d'influence d'un gouvernement sur les âmes est grande, même alors qu'il n'est pas chef de la religion, et ne s'immisce pas dans son domaine, et lui-même, dans d'autres occasions, quand il avait condamné ces persécutions exercées jadis contre les protestants, avait reconnu la séparation entre le domaine de la loi et celui de la conscience.

N'osant donc imiter l'exemple de Henri VIII, il imita celui de François Ier, et conclut son concordat avec le pape par lequel il s'attribua la nomination des évêques et lui en laissa la confirmation, se chargeant de remplacer les revenus des biens vendus du clergé, affectés jadis à son entretien, par des allocations sur le budget de l'Etat; le culte catholique ainsi fut rétabli dans toute sa pompe, et le couronnement de Napoléon par le pape en fut le prix.

Mais, en même temps qu'à l'égard de l'Eglise romaine il faisait

[1] *Opinions de Napoléon*, p. 201.

revivre le passé, il fit envers les cultes dissidents une chose toute nouvelle, qui fut de les faire reconnaître et salarier par l'Etat.

Trois formes de culte pouvaient prétendre à ces avantages à cause de leur importance historique, de leur population et de leurs doctrines fixes et connues, l'Eglise réformée proprement dite, célèbre depuis la révocation de l'édit de Nantes par ses malheurs, celle de la confession d'Augsbourg, dont le siége était principalement en Alsace, protégée sous Louis XIV par la capitulation de cette province, et le culte israélite, objet de tant de persécutions et de haines, répandu dans cette même province, et tous les départements du Midi.

Ne pas admettre ces cultes au traitement de l'Etat c'eût été renoncer au droit de les constituer, de nommer leur clergé et d'exercer une autorité sur eux; c'eût été violer le principe de l'égalité des cultes, proclamé en tête de la constitution, qui n'admettait pas qu'il y eût une religion dominante, une religion de l'Etat, jouissant de priviléges dont les autres ne jouiraient pas comme elle.

Cette égalité, enfin, était un correctif nécessaire au concordat fait avec Rome, qui n'avait pas été accueilli avec la même faveur par tous les esprits. Beaucoup y avaient vu un retour vers l'ancienne domination du clergé; il fallait les rassurer, et avertir le clergé lui-même qu'il ne devait pas se flatter d'une domination exclusive, et que le gouvernement était bien éloigné de vouloir lui rendre son influence des temps passés; de là, les paroles énergiques que Napoléon adressa aux pasteurs protestants, appelés de toute la France, pour assister à son couronnement, la première fois qu'il les reçut au palais des Tuileries : « Je vois, avec plaisir, rassemblés ici les pasteurs des Eglises réformées de France; je saisis, avec empressement, cette occasion de leur témoigner combien j'ai toujours été satisfait de tout ce qu'on m'a rapporté de la fidélité et de la bonne conduite des pasteurs et des citoyens des différentes communions protestantes. Je veux bien que l'on sache que mon intention et ma ferme volonté sont de maintenir la liberté des cultes; l'empire de la loi finit où commence l'empire indéfini de la conscience; la loi, ni le prince, ne peuvent rien contre cette liberté. Tels sont mes principes et ceux de la nation; et si quelqu'un de ceux de ma race devant me succéder oubliait le serment que j'ai prêté, et que, trompé par l'inspiration d'une fausse conscience, il vînt à la violer, je le voue à l'animadversion publique, et je vous autorise à lui donner le nom de Néron. »

Le principe de l'égalité des cultes était tellement reconnu

comme l'une des bases de la nouvelle constitution de la France, que, dans le concordat avec le pape, on prévit le cas où le premier consul, qui était électif, serait protestant, et il fut stipulé qu'un nouveau concordat serait fait alors, entre lui et la cour de Rome, à cause de certaines stipulations, telles que celle de la nomination des évêques, qui supposaient que le chef de l'Etat appartenait à la religion catholique.

Dans les motifs qui déterminaient la bienveillance de Napoléon pour les réformés entrait, pour beaucoup, cette circonstance, qu'ils ne dépendaient, pour leur religion, d'aucun pouvoir étranger. « Ils me reconnaissent, disait-il, pour leur chef[1] », ce qui n'était vrai qu'au point de vue du temporel; il pouvait le dire aussi des catholiques, car, de ce que les protestants n'avaient pas un chef spirituel à Rome, il n'en résultait pas qu'ils en eussent un à Paris.

Faut-il s'étonner si, avec une idée si peu nette de la distinction entre le spirituel et le temporel, il donna à l'Eglise réformée une organisation dans laquelle il se fit une si grande part?

Pour en arrêter les bases, il n'eut pas devant lui, comme pour la religion catholique, un pouvoir avec qui traiter. Le synode, seul représentant légal des Eglises réformées, n'existait plus. Les persécutions l'avaient détruit. Il s'agissait donc de statuer sur les intérêts religieux de trois millions d'hommes (car c'est à ce chiffre que Napoléon évaluait le nombre des protestants) sans leur participation légale, chose grave, et qui eût demandé une grande sobriété dans l'usage d'un pouvoir si grand.

Pour suppléer, autant que possible, à l'absence d'un corps religieux régulier avec qui on pût traiter, on réunit les hommes considérables, qui se trouvaient à Paris, appartenant à la religion réformée, dont plusieurs faisaient partie du gouvernement ou des corps de l'Etat, et on arrêta, avec eux, les bases d'une organisation rapprochée de celle qui avait régi autrefois leurs Eglises. Ce projet fut examiné par le conseil d'Etat, discuté dans le Corps législatif et le Tribunat, et devint la loi de 1802, première constitution donnée à la Réforme par le pouvoir civil en France; dénoûment de plusieurs siècles de persécutions exercées par ce pouvoir pour l'abolir.

Les Eglises réformées eurent, par cette loi, des pasteurs, des consistoires et des synodes d'arrondissement, composés des députés de cinq Eglises; il ne fut pas question d'un synode général formé de la réunion des députés de toutes les Eglises, qui était à celles-ci ce qu'une chambre est au pays qu'elle repré-

[1] *Opinions de Napoléon*, p. 201.

sente. Les synodes d'arrondissement ne pouvaient jouer ce rôle, et tombèrent en désuétude. Il en résulta que l'Eglise réformée fut un corps sans tête, une Eglise congrégationnaliste, non synodale, un composé de congrégations sans lien entre elles, sans aucun moyen de vider leurs différends et de maintenir l'unité de doctrine et de discipline.

Les pasteurs furent nommés par les consistoires et confirmés par le gouvernement, et purent être révoqués, selon les mêmes formes.

Les consistoires, composés du pasteur ou des pasteurs, et d'un certain nombre de laïques, furent chargés de l'administration de l'Eglise. Ils se renouvelaient eux-mêmes, pour la partie laïque, par moitié, tous les deux ans, en s'adjoignant un nombre égal de notables, procédé qui permettait d'introduire des membres nouveaux, à mesure du besoin, sans trouble, ni agitation, et en conservant les traditions qui assurent aux institutions la durée et le respect.

Quelques dispositions portèrent l'empreinte de l'esprit de centralisation et de la jalousie du pouvoir, qui suivirent ces temps d'anarchie.

Aucune décision concernant la doctrine ou la discipline ne put être adoptée sans l'autorisation du gouvernement (art. 4 et 5).

Les consistoires ne purent se réunir, en dehors de leurs assemblées ordinaires, sans la même autorisation (art. 22).

Cette autorisation fut nécessaire pour la réunion des synodes d'arrondissement, et toutes leurs délibérations durent être soumises à son approbation. Ils ne purent délibérer qu'en présence du préfet, ou du sous-préfet, étranger presque toujours à leur religion (art. 29, 31 et 32).

Ces dispositions eussent pu être très vexatoires avec une administration malveillante ou tracassière, mais celle de Napoléon ne le fut point.

Elle aida l'Eglise réformée à sortir de ses ruines, en lui concédant, pour l'exercice de son culte, des bâtiments religieux sans emploi, qui remplacèrent ses temples démolis ; elle leur accorda des subventions pour en construire de nouveaux.

Son premier temple, à Paris, fut l'église de Saint-Thomas du Louvre, située dans l'enceinte du palais d'où était parti le signal de la Saint-Barthélemy.

Les protestants des Cévennes réédifièrent leurs temples avec les pierres des citadelles construites pour les contenir.

La même libéralité a régné sous les gouvernements qui ont suivi. Ils ont accordé des secours pour des constructions de

temples et donné des pasteurs aux localités qui en manquaient, ou augmenté leur nombre là où il était insuffisant. La vie religieuse s'est accrue, et les œuvres utiles ont pris un grand développement.

Mais telle est l'infirmité des institutions humaines, que de ce qu'on fait pour le bien sort souvent le mal; avec le nombre plus grand des pasteurs, réunis sur un même point, délibérant dans les mêmes assemblées, prêchant dans la même église, sont venues les rivalités et les jalousies. On sait que celles qui naissent dans les corps ecclésiastiques ne sont pas les moindres, et ce que peut faire un seul homme pour y créer et entretenir la discorde.

A cette cause de divisions sont venues se joindre deux circonstances propres à les entretenir : une loi nouvelle sur les Eglises réformées, et le renouvellement des attaques du dix-huitième siècle contre la foi chrétienne.

Un décret a paru tout à coup, en 1852, la veille du jour où allait expirer la dictature, qui a statué qu'à l'avenir les élections pour les consistoires de l'Eglise réformée seraient faites par le suffrage universel des membres de cette Eglise. C'était un grand changement, qui transportait le suffrage universel de l'ordre politique dans l'ordre religieux, et seulement pour les Eglises protestantes réformées, car on n'aurait osé le faire pour l'Eglise catholique. La loi de 1802 était, en ce point, profondément changée, et cela, sans aucune des garanties qui l'avaient accompagnée, délibérations avec les intéressés, examens et discussions dans le conseil d'Etat et dans les deux Chambres. On s'est demandé ce qui avait pu faire tomber les regards du chef de l'Etat, au dernier jour de la dictature, sur l'humble Eglise réformée, dans le moment où il était occupé des soins les plus importants et les plus pressants de la politique, des mesures destinées à achever et consolider une grande révolution?

La chronique a prétendu qu'un membre d'un consistoire qui désespérait d'y acquérir la majorité avec le mode de renouvellement établi, avait profité de son influence sur un ministre du temps pour lui persuader que le vœu de l'Eglise appelait ce changement, et que, attendre, pour cela, le retour du régime légal serait rendre la mesure impossible.

Quoi qu'il en soit, ç'a été la plus forte atteinte qui ait jamais été portée à l'autonomie de l'Eglise, et si l'initiative en était venue d'un de ses membres, d'un pasteur, quel exemple ne serait-ce pas de la puissance de la passion pour faire oublier les premiers devoirs envers l'Eglise, quel argument cette surprise, faite au pouvoir, ne fournirait-elle pas aux partisans de la sépa-

ration de l'Eglise et de l'Etat, qui, si elle prive l'Eglise de certains avantages, la met du moins à l'abri d'un tel danger?

A dater de ce moment, la discorde est entrée dans l'Eglise réformée, surtout à Paris, où est toujours le foyer le plus ardent des passions, soit politiques, soit religieuses. Il n'est pas d'efforts qu'on n'ait fait pour renverser la moitié sortant des membres du consistoire, et pour les remplacer par des hommes nouveaux, et dans l'intervalle de trois ans, d'une élection à l'autre, la même fièvre a dû être entretenue pour qu'on se trouvât prêt le jour de l'action. Associations, journaux, pamphlets, tout a été employé pour arriver au but poursuivi, tout, jusqu'aux journaux politiques, peu accoutumés à s'occuper de ces matières. On a fait, au moment de l'élection, de l'agitation électorale jusque dans la chaire.

Ces querelles de personnes, dans lesquelles l'orgueil et l'ambition de quelques-uns mettaient tout le reste en mouvement, se sont compliquées de querelles dogmatiques. Un livre fameux, œuvre d'un écrivain catholique, niant, ou révoquant en doute le caractère divin de Jésus-Christ et l'inspiration des Ecritures, a trouvé faveur chez quelques pasteurs protestants de Paris, qui se sont associés à ses doctrines à divers degrés, et ont porté leurs croyances nouvelles, ou leurs doutes, dans la chaire ou dans leurs écrits. Le consistoire, chargé par la nature des choses et par la loi civile de son institution, aussi bien que par la loi religieuse, de maintenir et faire respecter dans son Eglise et dans les chaires dont il dispose les doctrines de l'Eglise réformée, s'en est ému. Il a refusé de renouveler les pouvoirs expirés d'un de ses pasteurs, qui n'avait qu'une mission temporaire, et a révoqué plus tard celui qu'il suppléait, qui a bravé la discipline et le bon sens, en prétendant pouvoir tenir en chaire ou dans ses écrits le langage qui avait fait écarter son suppléant. Ces deux mesures nécessaires ont fait crier à l'intolérance et fourni un admirable texte d'opposition pour les élections. Elles étaient, disait-on, une atteinte violente à la liberté religieuse, et montraient la nécessité d'écarter leurs auteurs des conseils d'une Eglise dont la liberté est la base; il devait être permis, disait-on, à tout pasteur d'interpréter, en chaire, l'Evangile, ainsi qu'il l'entendait.

A ces attaques, il a été répondu que chaque pasteur est libre dans ses croyances, et peut professer et prêcher le culte qui lui convient, mais que celui qui a été consacré pour une Eglise, et nommé pour prêcher les doctrines qu'elle professe, n'est pas libre de monter dans la chaire qu'elle lui confie pour en prêcher d'autres; que l'unité de doctrine est le principe élémen-

taire de toute société religieuse ; que, de même qu'il ne serait pas permis à un pasteur protestant de monter dans la chaire catholique, ou à un curé dans la chaire protestante, un pasteur unitairien ne saurait s'imposer à l'Eglise réformée; que toute société, soit religieuse, soit civile, avait ses règles et ses lois, auxquelles devait se conformer quiconque voulait en faire partie.

On n'a pu prétendre que l'Eglise réformée n'eût pas les siennes, car elles sont clairement exprimées dans sa liturgie, ou prières publiques, que lit le pasteur au commencement et à la fin de chaque service, et on ne s'est pas refusé à la lire, mais on a allégué que c'était une vaine formule, ou on s'est réservé de l'interpréter comme on l'entendrait.

Contestant enfin la nécessité de l'unité de doctrine, on a prétendu que les deux opinions existant dans l'Eglise avaient droit d'être représentées dans la chaire ; que les consistoires devaient, dans la nomination des pasteurs, faire la part de l'une et de l'autre, et quand ils ne l'ont point faite, on les a qualifiés d'intolérants et d'exclusifs.

Mais, indépendamment de ce que ce mélange aurait de discordant et d'étrange, on a oublié de répondre à d'autres objections qu'il fait naître. Comment ferait-on ce partage dans les Eglises qui n'ont qu'un pasteur, c'est-à-dire dans le plus grand nombre?

Dans quelle proportion, là où il y a plusieurs pasteurs, choisirait-on ceux de chaque opinion ? Faudrait-il entretenir perpétuellement, à Paris, le nombre de trois pasteurs dissidents qui s'y trouvent sur seize? Et les hommes de cette opinion ont-ils des doctrines tellement nettes et tranchées qu'on puisse aisément les reconnaître ? N'y a-t-il pas ceux qui nient, ceux qui doutent et ceux qui doutent à divers degrés, sur une question, non sur une autre?

Comment admettre enfin qu'un consistoire abdique à volonté ses opinions, sur des questions aussi graves, dans le choix qu'il doit faire ? Que celui de Paris, par exemple, qui compte vingt-huit membres, tant pasteurs que laïques, attachés aux anciennes doctrines, abandonne celles-ci pour complaire à quatre membres qui leur sont opposés; qu'il puisse se résigner à donner au troupeau un pasteur qui ne partage pas ses croyances, qu'il tombe dans une pareille indifférence, et oublie à ce point sa responsabilité?

Un consistoire de province, où les partisans des nouvelles doctrines étaient en majorité, a essayé de faire l'essai de cet étrange système, en nommant alternativement un pasteur d'une opinion et un pasteur d'une autre.

La raison évidemment voudrait que les pasteurs qui ont cessé d'appartenir à l'Eglise réformée nationale par leurs doctrines en sortissent et formassent une Eglise nouvelle si leurs divergences le permettent; mais l'Etat entretient les pasteurs, fournit et répare les temples; comment renoncer à ces avantages? La minorité n'a pu s'y résoudre. Elle prétend rester unie à l'Etat pour le temporel, sans remplir, pour le spirituel, les conditions de cette union. Ces conditions, en effet, existent, et quand l'Etat a admis l'Eglise réformée au nombre des cultes reconnus, il a entendu qu'elle garderait ses doctrines, et lui a interdit de les changer sans son autorisation. On pourrait citer des faits qui prouvent qu'il n'est rien moins qu'indifférent à cet égard. Un pasteur, sous la Restauration, avait été nommé par un consistoire, et on demandait au gouvernement sa confirmation; mais le ministre remarqua que ce pasteur était un émigré venu d'Angleterre, où il s'était converti au protestantisme, et qu'il pouvait y avoir embrassé le méthodisme. Il demanda son engagement de prêcher les doctrines de l'Eglise réformée, et ne le confirma qu'après l'avoir reçu.

Même chose est arrivée sous le gouvernement de 1830. Il s'agissait de nommer un professeur à Montauban, et la nomination appartenait alors au ministre. Celui-ci conçut la pensée d'appeler à cette chaire un orateur éminent, séparé de son consistoire pour une question de communion et qui desservait depuis lors une petite Eglise libre, où ses talents étaient enfouis. Le ministre s'assura que s'il rentrait par Montauban dans l'Eglise réformée nationale, ce serait pour se conformer à ses doctrines et à ses rites, et le nomma. Cet engagement, il l'a tenu, et, devenu plus tard pasteur à Paris, où il a été la gloire de la chaire, il ne s'est point séparé de l'Eglise, malgré l'exemple de son frère. Tous deux se sont fait honneur, l'un en restant, l'autre en sortant; celui-ci a mieux aimé la pauvreté que de rester dans un corps dont il n'approuvait pas l'indulgence, car c'est d'indulgence que le consistoire était alors accusé.

L'union de l'Eglise et de l'Etat ne peut être maintenue, avec avantage pour l'un et pour l'autre, qu'autant que tous deux se tiendront dans les termes de la loi de 1802 qui l'a établie, que l'Etat aidera les consistoires à maintenir les doctrines que l'Eglise professait alors, et qu'il leur montrera la confiance et la considération auxquelles ils ont droit.

L'Eglise romaine a pour se faire respecter par le pouvoir sa grande situation dans le monde, ses hauts dignitaires, son clergé nombreux, la sympathie du chef de l'Etat et des ministres qui lui appartiennent. On n'oserait prendre à son égard et sans son

concours une mesure semblable au décret de 1852, changeant gravement sa constitution. L'Eglise réformée, faible en nombre et sans éclat, n'est protégée que par le principe de la liberté des cultes qu'elle représente; elle dépend, pour ses rapports avec l'Etat, d'un ministre qui ne professe point ses croyances, et à qui ses rites et ses usages ne sauraient être familiers. Tout ce qu'elle peut espérer est que ses affaires passent par les mains d'un employé de bureau pris dans son sein, et qui en fera le rapport. Mais on sait combien les bureaux, en général, se plaisent à faire de l'autorité, et à proposer des mesures qui font sentir la main du pouvoir.

Le gouvernement, pour éviter cet écueil et faire preuve d'égards envers les cultes non catholiques, avait confié, dans le temps, le soin de leurs affaires, sous l'autorité du ministre, à un homme considérable, l'illustre Cuvier, qui appartenait à la religion protestante, et dont le génie universel s'appliquait à tout. Il faisait partie du conseil d'Etat, et ceux qui avaient à faire à lui, pasteurs ou laïques, trouvaient en lui cette largeur de vues et cet esprit de gouvernement qui est le propre des situations élevées. Un simple employé, ne tenant par aucune autre fonction au gouvernement, a été depuis chargé de cette attribution, et les cultes non catholiques y ont trouvé moins de garantie pour le respect de leurs droits.

Ces droits ne sont pas tellement écrits dans la loi qu'ils n'aient besoin d'être interprétés par un esprit bienveillant et éclairé. Ainsi la loi porte qu'il appartient au consistoire de révoquer un pasteur, mais cette révocation a besoin de la confirmation du gouvernement. Celui-ci peut donc la refuser, et il y aurait alors dans l'Eglise un pasteur prêchant et donnant la communion de par l'autorité civile, et continuant de prendre part aux délibérations du consistoire qui l'aurait exclu de son sein.

Des aumôniers protestants sont nommés dans les colléges, et la raison veut qu'ils le soient sur la présentation du consistoire, qui est l'autorité supérieure ecclésiastique, mais la loi n'a pas prévu le cas, et il peut arriver que le ministre les nomme d'office et qu'ils viennent en cette qualité s'asseoir au sein du consistoire, qui ne les connaît pas. Toutes ces choses, et bien d'autres, exigent de la part du pouvoir, dans ses rapports avec les corps ecclésiastiques, des égards qui suppléent aux imperfections ou aux lacunes de la loi.

Napoléon, dans l'heureux temps où il n'était que commandant en chef de l'armée d'Italie, interrogé par un de ses lieutenants sur la conduite à tenir envers le pape, répondit : « Traitez-le comme s'il avait une armée de deux cent mille hommes. »

Heureux s'il avait persévéré dans cette disposition généreuse! Ce serait une expression trop ambitieuse pour peindre le respect dû à un consistoire réformé, mais la pensée sera la même en disant que le fort s'honore par les égards qu'il a pour le faible.

Nous dirons en terminant à ceux qui attisent la discorde dans l'Eglise réformée et déchirent le sein de leur mère :

Trouvez-vous que vous êtes trop nombreux, et que vous pouvez vous diviser, en face de la grande Eglise de la majorité, sans vous affaiblir?

Pensez-vous que Napoléon, s'il vous avait trouvés, en 1802, divisés sur les doctrines, et vous combattant les uns les autres, vous aurait fait, dans l'Etat, la place que vous occupez; qu'il vous eût donné des pasteurs, sans savoir dans quelle opinion les choisir, et des temples, ne sachant pour qui ils s'ouvriraient, et quelles doctrines y seraient prêchées?

Voulez-vous qu'on dise que l'Eglise réformée, après avoir résisté plusieurs siècles aux persécutions, est venue échouer misérablement dans la paix et la liberté? et que la foi qui vous a été transmise par vos pères, au prix de tant de larmes et de sang, vous n'avez pas su la transmettre à vos enfants?

Craignez de servir d'instruments à des ambitions déçues, à des ressentiments qui se cachent sous les beaux noms de progrès et de liberté, et qui ne poursuivent que leur satisfaction particulière.

Songez enfin que les dogmes qu'on veut vous faire abandonner vous sont communs avec vos frères de la religion catholique, et vous assurent le respect de l'immense population au milieu de laquelle vous vivez; qu'ils vous mettent également en communion avec les grandes nations protestantes, et ne renoncez pas à cette position honorable pour former une Eglise incolore et sans nom, qui se diviserait au lendemain de son triomphe.

PELET DE LA LOZÈRE.

ÉTUDE MORALE

—

LA PIÉTÉ CONTEMPORAINE

AU SEIN DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Si vous confiez à la terre une semence quelconque, cette semence ne tardera pas à lever et à croître. Mais la plante qui en sortira ne sera pas toujours la même. Le sol dans lequel le grain aura été déposé et les circonstances extérieures, telles que la pluie, le vent, le soleil, auront une influence considérable sur la plante. Sa croissance, le caractère individuel de son développement, sa santé, dépendront soit de la nature du sol, soit des circonstances extérieures qui, par leur action combinée, détermineront l'état du végétal.

Je ferai de cette remarque une application au sujet dont nous allons nous occuper, car il est possible d'établir une analogie entre les faits physiques et les faits moraux. La piété est une plante, le grain qui la produit est constamment jeté par la main du semeur divin dans les sillons du champ.

Deux circonstances influent sur le développement de la piété ; la première, c'est le caractère spécial de l'époque ; il est impossible de contester que l'influence de la vie contemporaine ne contribue à déterminer une forme particulière de la piété ; la deuxième, c'est une circonstance possible mais non prévue qui vient se joindre à l'influence de l'époque pour donner à la piété contemporaine sa forme caractéristique.

Je n'en veux pour preuve que ce qui frappe nos regards; la piété du jour porte avec elle le caractère spécial de l'époque. Notre siècle se distingue par l'importance qu'il a donnée à l'action. Il est peu mélancolique ce bon dix-neuvième siècle, et il se rirait de vous si vous le preniez au sérieux, quand il proclame sa lassitude. Vous ne sauriez le faire d'ailleurs, car, s'il se plaint parfois de la fatigue, il n'en saisit pas moins toutes les occasions d'agir. Il voyage avec une rapidité merveilleuse ; il fabrique des quantités énormes de produits ; il dévore tout ce que la presse livre chaque jour à son insatiable curiosité. Aussi notre siècle aura fait faire à l'homme le pas le plus gigantesque qu'il ait jamais fait dans la voie du développement, si le progrès est une conséquence de l'activité.

Cette activité, vous la trouverez aussi réelle dans la société religieuse que dans la société civile. L'Eglise au dix-neuvième siècle n'est pas un cénacle de mystiques rêveurs et se perdant dans l'extase, elle est un corps de vigoureux pionniers. Que n'a-t-elle pas fait, pour ne parler que

de notre Eglise réformée ! Elle agit, par une évangélisation active, au sein des populations catholiques ; elle envoie des missionnaires annoncer l'Evangile aux païens; elle crée des écoles, des établissements de charité ; elle inonde la France de Bibles; elle favorise toute œuvre qui lui paraît utile au progrès de l'Evangile dans les consciences et dans les cœurs ; à la tendance de l'époque est venue s'ajouter une circonstance importante, l'action du protestantisme anglais sur le protestantisme français qui, dans son résultat, a pris le nom de réveil. Le réveil fut une commotion électrique qui fit tressaillir l'Eglise, plongée dans la torpeur mortelle où l'avait amenée le dix-huitième siècle. Il fut une réaction contre la disposition générale à cette époque dans notre vie religieuse ; il devait en être ainsi, car les secousses qui agitent l'Eglise et qui, par moments, la font vivre, sont toujours une protestation contre le mal dominant. En effet, notre Eglise, au commencement du siècle, avait perdu cette vigueur qui est la conséquence de la santé. Sa doctrine n'était que l'addition d'un supranaturalisme fade et réservé pour les jours de fête, aux dogmes de la religion naturelle habillés à la biblique. Sa morale affaiblissait la notion de péché, et présentait à la conscience un idéal vulgaire, facile à produire ; car le salut n'était pour la majorité des protestants d'alors que la récompense de vertus mesquines et commodes.

Le réveil a été une réaction contre ces fadeurs morales et religieuses ; il proclama le dogme chrétien dans sa sévérité et dans son austère grandeur ; il releva l'idée de péché qu'on avait mise de côté, et proposa à la conscience humaine l'idéal élevé de la sanctification chrétienne.

C'était redonner à l'Eglise la moelle des lions ; en effet, lorsqu'un certain nombre d'âmes eurent passé par la conversion, c'est-à-dire par l'appropriation des vérités essentielles du christianisme alors proclamées par le réveil, il se produisit au sein de l'Eglise une grande puissance d'action. Les premiers temps de cette résurrection de la vie chrétienne furent de grands jours où l'Eglise vit reluire le soleil des temps apostoliques ; radieuse et pure flamme de l'Esprit-Saint, qui éclaira et réchauffa les âmes et fut ainsi l'origine et la source d'une vie nouvelle.

Mais comme nous sommes loin de ces jours ; si notre piété est plus vivante qu'elle ne l'était il y a cinquante ans, nous avons cependant bien perdu depuis trente ans. Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, propos de vieillard, qui trouve que tout allait mieux aux jours de sa jeunesse ; telle est bien la triste conviction que produit dans nos esprits, à nous jeunes hommes de cette génération, l'étude que nous faisons de notre situation religieuse.

Vous avez lu sans doute la vie de quelques-uns des héros du réveil ; il y avait du feu dans ces âmes. Eh bien, quand nous regardons autour de nous et que nous comparons les hommes du jour avec les hommes d'hier, les fils avec les pères, nous sommes obligés de reconnaître que la vie religieuse s'est affaiblie.

Extérieurement, il est facile de s'en assurer. Qu'est devenu le culte public, par exemple, dans les Eglises où l'influence du réveil se fit le plus sentir il y a trente ans. Nous trouverons la prédication du matin suivie, mais les services du soir, ces services chers au réveil, sont de moins en moins fréquentés, et les services intimes de prières ou de méditation en commun languissent. Parfois, il est vrai, le zèle se ranime; il a des remords et des retours, puis le feu de paille s'éteint bientôt et laisse après lui des cendres que le vent dissipe.

La générosité, de même, diminue dans l'Eglise. On ne refuse pas encore, mais comme on donne peu et mal! On voit que pour beaucoup c'est affaire de gens riches, qui comprennent les obligations inhérentes à la fortune, ou de gens religieux qui sentent qu'ils sont tenus à une certaine générosité.

Je crois ensuite qu'il est impossible de ne pas reconnaître que le sentiment du péché, qui s'était fortement développé dans la génération du réveil, s'est affaibli dès lors. En ouvrant la biographie de Félix Neff ou celle de quelque autre des hommes de ce temps-là, on est frappé de l'état de sainte tristesse dans lequel se mûrissait alors la conversion, et de l'horreur du mal dans laquelle se poursuivait la sanctification. Aujourd'hui il me paraît que si dans l'Eglise on éprouve ces sentiments, il y a cependant, dans la manière dont ils se produisent, quelque chose de décoloré; les teintes chaudes du réveil ont pâli, ou, pour prendre une autre comparaison, l'accent de la piété a quelque chose d'uniforme même dans l'aveu de la misère morale; c'est trop sur le même ton, comme si la mémoire chez nous était plus active que le sentiment.

Enfin je vois une dernière preuve de l'affaiblissement de la vie religieuse dans l'absence d'individualités puissantes et originales. Nous n'avons plus actuellement de ces hommes fortement trempés par l'esprit de Dieu, dont on peut dire, quand ils meurent, un homme fort est tombé en Israël. Or les époques de vie dans l'Eglise ont toujours vu surgir des caractères saillants et presque excessifs; tandis que les époques de relâchement pourront avoir de savants docteurs, des prédicateurs distingués, des littérateurs doués d'une observation fine et d'un grand art de nuances, des talents remarquables, en un mot, elles n'auront pas de grands caractères. Il me paraît que c'est là notre fait aujourd'hui.

Cet affaiblissement de la piété tient à différentes causes; d'abord à certains traits de notre caractère national, ensuite aux circonstances spéciales du protestantisme français, enfin à une pression qui, en limitant l'individualité, a contribué au déclin de la foi personnelle.

Le Français est facilement généreux, le cœur chez lui bat vite et fort. Cette générosité crée l'esprit d'entreprise; elle peut être ainsi la source de nobles actions. Mais s'il est entreprenant, il manque de persévérance, il ne calcule pas, il n'étudie pas les conditions de prospérité. En un mot, il a plus d'élan que de consistance. Il ne sait pas attendre, impatient qu'il

est de recueillir aujourd'hui les fruits de l'arbre qu'il a planté hier. C'est dire qu'il est facilement fatigué, découragé, et la fatigue est déjà le commencement de la faiblesse.

Je vois une cause d'affaiblissement de la vie religieuse dans l'isolement des communautés protestantes au milieu du catholicisme romain. Dans ces petits centres, souvent fort éloignés les uns des autres, la vie religieuse tend à se resserrer et à s'amoindrir sous l'influence d'individualités locales, ce qui n'arrive pas dans un grand pays protestant, où l'influence de clocher est primée par l'action d'un courant plus large d'idées et d'activité. Cette pression étouffe toute vie individuelle, et fait languir la piété, si elle part d'un homme pieux ; elle la tue, si elle est exercée par un indifférent ou par un incrédule.

Enfin une cause d'affaiblissement de la vie religieuse que je ne saurais passer sous silence, c'est le peu de relations intimes entre les différentes fractions du protestantisme. Il serait à désirer qu'on arrivât à vivre d'une affection fraternelle qui fût autant dans les cœurs que dans les livres ; je dois du reste reconnaître le progrès incontestable qui s'est fait à cet égard depuis quelque temps. Mais auparavant, et encore aujourd'hui dans quelques localités, certaines rivalités ecclesiastiques ont eu des résultats déplorables. Des groupes protestants, faibles comme importance numérique, et fractionnés par des points de vue exclusifs, ont égrené leur action et leur vie, tandis qu'il eût été nécessaire de réunir en un faisceau vigoureusement lié les âmes sérieuses qui s'y trouvaient.

Telles sont quelques-unes des causes qui ont contribué à l'affaiblissement de la piété contemporaine ; mais ce ne sont là, je le reconnais, que des causes complémentaires, le mal sérieux est plus profond. L'étude de la piété actuelle prouvera, en effet, qu'elle apporta en naissant un germe dangereux qui, pour n'avoir pas été surveillé, est devenu un mal chronique et invétéré.

Voyons, en effet, ce qu'était le protestantisme au moment du réveil. On a dit souvent et avec raison : tel troupeau, tel pasteur. Eh bien, cherchons à nous souvenir ce qu'étaient les pasteurs formés avant l'action du réveil et conformément aux traditions ecclésiastiques du siècle dernier. Evoquons pour cela les jours de notre enfance.

Je le vois encore venir à la maison, ce pasteur du vieux temps ; il s'asseyait gravement, s'informait régulièrement du nombre d'enfants que nous étions et de la santé de nos individus. Nous le regardions avec terreur et respect ; il avait l'air si solennel avec sa roideur, sa froideur, ses formes guindées. Du reste, fort bon homme, à ce que disaient nos pères, avec certaines grâces aimables et une politesse ecclésiastique prévenante et discrète qui le faisait rechercher dans les réunions de gens entre deux âges. Il prêchait une morale fade, sans noblesse, mais très convenable. Il avait fait un catéchisme où il défendait la colère comme altérant la santé, défigurant le visage et pouvant porter aux plus grands

excès; il recommandait le respect des parents, des autorités. Il incitait par ses prêches à une poésie sentimentale où la nature, les prairies émaillées de fleurs, l'astre étincelant du jour, le pâle flambeau de la nuit, étaient célébrés sur un ton emphatique et faux qui faisait penser aux bergeries de Watteau. Sa doctrine, au fond, n'était que le déisme du siècle dernier, revêtu pour la bonne façon d'une couleur évangélique, et auquel il juxtaposait un certain supranaturalisme peu nettement formulé. Du reste, il tenait peu au dogme, disait-il, l'essentiel c'est la morale. Il avait pourtant une idée qu'il regardait comme l'arche sainte, et à laquelle il ne permettait pas de toucher, c'était la supériorité et la grandeur de l'Eglise de ses pères, sainte Eglise, noble Eglise, qu'il menait tout doucement au cercueil. Le troupeau était le reflet du pasteur; il allait aux fêtes solennelles écouter froidement une prédication sans vie, laissant les dimanches ordinaires à quelques habitués, vieillards dont les pères avaient été au Désert, et que rattachait au culte le souvenir des aïeux. Il était respectueux en parlant de l'Eglise et du pasteur, et s'il bâillait lorsqu'on abordait ces sujets, c'était tout au moins avec une gravité solennelle; il avait une bonne petite morale, bien modérée, bien sociale, qui contribuait, disait-il, à embellir l'existence. Il communiait peu, n'aimait pas penser à la mort et tâchait de dormir.

Mais Dieu allait dire à cette génération endormie : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts. » Il y a environ quarante ans, au milieu de ce sommeil général, certaines âmes éprouvent un besoin de sérieux et de vie. Il se manifeste tout d'abord à Genève; quelques étudiants se réunissent pour prier et pour étudier le Livre saint, cette Bible qu'on entr'ouvrait à peine à la faculté, désireux qu'ils sont de la communion avec Dieu. Ils s'aperçoivent que l'enseignement de l'école est faible; qu'il n'y a là rien de sérieux, de profond, de vrai; ils voient avec tristesse la mort religieuse de leur Eglise, où se trouvent à peine encore quelques hommes d'une piété sérieuse, rares flambeaux dans la nuit sombre. Les voilà qui cherchent et qui prient. Des chrétiens anglais viennent à Genève se mettre en rapport avec eux et, dans l'intimité la plus affectueuse, avec cette bienveillance entraînante dont le chrétien seul a le secret, ils annoncent à ces âmes altérées le pardon des péchés par la mort de Jésus-Christ, la sanctification par le Saint-Esprit et la glorieuse espérance d'une bienheureuse éternité; les cœurs de ces jeunes gens sont saisis; ils prient, ils sont bénis, ils croient. Le réveil dans les pays français vient de naître.

Une grande œuvre du Saint-Esprit se produit alors; des conversions remarquables se déclarent, et l'Eglise voit naître de grandes individualités qui exercent sur elle une influence considérable. Cependant, ces hommes qui agirent d'une manière si puissante ne furent pas des théologiens ni des hommes habiles à parler pour la plupart, mais ils eurent, ce qui explique le secret de leur puissance, une foi ardente et forte, plante

vigoureuse, qui ne craint rien tant sa racine est vivace. Remarquons cependant en passant que la théologie et l'obéissance, le dogme et la morale, ces deux éléments constitutifs du christianisme, tellement unis qu'il est impossible de les séparer, ne furent pas des plantes indigènes, ni même des plantes dont la semence fut apportée de loin et confiée à la terre; ce furent des plantes transplantées. Les hommes du réveil n'eurent pas en général une théologie qui fut le résultat d'une étude de l'Ecriture faite sous l'action unique de l'Esprit-Saint et sans idées préconçues. Ils n'eurent pas non plus une détermination de la vie chrétienne fondée sur une recherche exclusive de la morale biblique. Non, leur théologie et leur morale furent en grande partie des dons de l'étranger, qu'ils acceptèrent sans réserve. La raison de ce fait est très simple; dans ce qu'on leur offrait, il y avait la vérité qui sauve et qui réjouit, il y avait le salut par Jésus-Christ mort pour les péchés, la vie par Jésus-Christ, opérant par le Saint-Esprit, la vie avec Jésus-Christ dans la cité à venir, la joie du pardon, le bonheur de la recherche possible de la sainteté, la joie dans l'espérance d'une communion intime avec Dieu. Ils ne virent pas les détails et cela se comprend, les gens qui ont faim ne s'occupent pas d'examiner s'il y a dans le pain quelque charbon ou quelque poussière; c'est du pain, ils le savent et ils le dévorent avec avidité. Le réveil produisit donc des hommes énergiques comme lorsqu'un grand fait ignoré ou oublié est proposé à la conscience humaine. Mais voici ce qui leur arriva : ils eurent un tel enthousiasme pour ceux qui leur annoncèrent les vérités du salut, qu'il ne leur vint pas à l'idée de douter de la sûreté et de la presque infaillibilité de leur opinion à tous égards, et ils devinrent aussi roides pour certains points secondaires qui sont du ressort de la critique, qu'ils avaient raison d'être absolus pour les points essentiels qui sont du domaine de la foi. Or, il est impossible de contester un progrès dans la détermination de la formule et de la vie, ce serait nier l'action du Saint-Esprit qui, par ses révélations successives et par l'éducation qu'il fait de l'âme rachetée, nous amène à une intelligence plus complète de Dieu et de nos devoirs envers lui.

Le réveil vit donc naître des hommes absolus, énergiques et ardents, comme tous ceux qui n'ont pas étudié, mais qui ont vivement senti. Plût à Dieu qu'on pût retrouver au milieu de nous cette étonnante énergie et cette sainte ardeur, nous ne pleurerions pas sur des ossements desséchés. Cependant, si nous pouvons regretter l'ardeur des hommes du réveil, nous ne croyons pas que nous, les hommes du jour, soyons appelés à leur ressembler en tous points, nous devons chercher à faire mieux qu'eux pour les imiter, car le progrès est la loi et le devoir de l'Église. Remarquons en passant combien cette idée eut de peine à faire son chemin dans le monde religieux. Le réveil crut que ce qu'il avait réalisé était le dernier mot du développement intellectuel, moral et social au point de vue chrétien, il s'imagina être arrivé aux colonnes d'Hercule. Ainsi

il méconnut la loi du progrès religieux qui n'est pas, comme on l'a faussement prétendu, la variabilité du dogme et de la morale, mais une intelligence plus complète de la doctrine et de la vie.

Ainsi, quant à la doctrine, on put reprocher au réveil un certain excès scolastique ; il donna trop d'importance à la formule qu'il avait acceptée. Or, tout en ne comprenant pas une Eglise sans une foi nettement formulée, je trouve toujours regrettable que la formule qui est humaine l'emporte sur l'affirmation biblique qui est divine et inspirée, et le réveil tomba dans cette exagération. Quant à la discipline morale qu'il impose à la conscience, le réveil eut raison de proposer à l'âme humaine un idéal saint et austère, tel qu'il ressortait des pages de l'Evangile, mais fit-il aussi bien de proposer avec une égale autorité ce qui, dans un certain sens, était de tradition humaine, comme par exemple la célébration pharisaïque du sabbat, la discipline étroite de l'Eglise et un mépris du monde qui allait jusqu'à dédaigner les conquêtes de l'intelligence et les triomphes de la pensée ? Enfin le réveil inclina trop à donner aux chrétiens dans le monde le rôle de discoureurs ; le chrétien de nos jours est trop enclin à un certain ton prédicant qui fatigue plus qu'il n'attire.

N'allons pas cependant condamner à la légère les hommes auxquels nous devons, après Dieu, d'être ce que nous sommes ; ils ne pouvaient faire autrement, car en un temps d'entreprise comme aux jours du réveil, où l'action l'emporte sur l'étude, on devient absolu souvent autant sur le relatif que sur le nécessaire, la réflexion étant dépassée par la vie. Le réveil ne pouvait durer comme force uniquement active. Il vient toujours un temps où une tendance quelconque, après s'être exercée, éprouve le besoin de revenir sur ce qu'elle a fait, de profiter de l'expérience acquise, pour marcher plus sûrement à la recherche de sa réalisation. C'est ce besoin qui se produisit dans la seconde phase du réveil, celle qui nous a immédiatement précédés ; la génération d'alors vit les défauts de ses devanciers, mais le peuple de Dieu était alors une bien petite portion de l'Eglise extérieure ; les dissensions pouvaient porter un coup mortel à la plante frêle qui se développait. On se sentait pressé d'ailleurs de serrer les rangs pour combattre. Ces deux raisons réunies suspendirent assez longtemps le rôle de la critique et le travail du perfectionnement.

Cependant bien des âmes trouvaient que la vie chrétienne restreignait leur activité autant qu'elle l'étendait, et se plaignaient d'être à l'étroit. Le réveil alors donna satisfaction à ce besoin d'espace en lui livrant un champ sur lequel il aurait dû cependant exercer une grande surveillance, le champ de l'imagination. C'est par des impressions excessivement vives que la foi s'est formée chez les hommes pieux de cette époque ; aussi tout ce qui paraissait provenir d'un saint enthousiasme leur était-il sympathique. Malheureusement ils étaient trop enthousiastes eux-mêmes pour voir que cette surexcitation aboutissait le plus souvent à des convictions

flasques, si j'ose employer cette expression, et dans lesquelles l'enivrement tenait lieu de puissance.

Voyons en effet les moyens que le sentimentalisme religieux employa pour le satisfaire. Il créa d'abord, par ses approbations, une prédication où l'on visait plus à l'effet immédiat qu'à l'action profonde, à la surprise qu'à l'émotion réelle, et cela avec les meilleures intentions, croyant applaudir à la vie lorsqu'il se réjouissait de l'excitation. On me racontait, il y a quelques jours, l'étrange sermon d'un prédicateur, il est vrai, peu connu, qui montre les excès du genre. Prêchant sur Jésus-Christ crucifié, il décrivait avec une minutieuse et repoussante exactitude l'état des plaies du Sauveur, le sang découlant des pieds et des mains percés, l'état convulsif que devait amener l'horrible excitation nerveuse de la crucifixion. On peut ainsi produire des émotions, mais jamais toucher les cœurs. Si une telle prédication peut plaire à un troupeau, c'est la preuve d'un goût malsain, et je dirai à de telles gens : « Mes amis, quoi que vous en disiez, vous n'êtes pas loin des Mexicains, traînant aux fêtes de Pâques un Christ crucifié, dont on a barbouillé les plaies de sang, taches rouges sur un corps livide, et se repaissant de ce hideux spectacle. » Je dois dire fort heureusement que de telles aberrations sont rares, et qu'elles ne caractérisent que l'excès de la tendance. Aussi le sentimentalisme dut se procurer des moyens plus fréquents de surexcitation, et il les trouva.

Ici je fais mes réserves ; je n'entends pas parler des réunions de prière, l'une des meilleures pratiques que nous devions au réveil, lorsqu'on peut, par une sage discipline, en prévenir les exubérances. Je reconnais leur nécessité ; certes, si l'on eût eu recours avant tout à ce moyen de ranimer la vie, on eût fait beaucoup de bien. Je ne puis également que témoigner ma sympathie pour des réunions d'appel, où des chrétiens vivants, instruits, adressent à la conscience et au cœur des appels sérieux sous une forme populaire ; mais je veux reprocher à des personnes évidemment pieuses le besoin constant qu'elles se sont fait d'exciter leur sensibilité et celle des autres ; pour cela, elles sont allées prendre je ne sais où une manière choquante de produire des émotions. Dans les conversations, elles n'ont que soupirs ou alleluia. Tout cela est un peu trop des nerfs, pas assez du cœur. Qu'il y a loin de cette sensibilité maladive au divin sentiment de saint Jean. Dans la vie religieuse, ce qu'elles aiment c'est ce qui sort de l'ordinaire ; la prédication la plus vivante leur paraît froide. Il leur faut de l'extraordinaire ; c'est à elles que nous avons dû un certain genre de réunions religieuses qui, pendant quelque temps, agitèrent plus qu'elles n'émurent le protestantisme évangélique. On crut pouvoir improviser des réveils, oubliant que Dieu seul peut produire ces grandes commotions. Qu'obtint-on ainsi ? De pâles imitations des mouvements religieux qui s'opéraient réellement en même temps aux Etats-Unis et dans quelques parties de l'Angleterre. On eut des réveilleurs, des hommes

qui avaient pour mission de frapper profondément les foules que leur amenaient le plus souvent la curiosité et parfois un besoin sérieux de vérité. Malheureusement, ces hommes, respectables dans leurs intentions et dans leur piété, entraînés par le mouvement plutôt qu'ils ne le dominaient, ne se rendirent pas compte que l'étrangeté du spectacle, la nouveauté, agissaient bien plus sur l'impressionnabilité que sur le sérieux des consciences. D'ailleurs, pour agir rapidement, ils firent, à mon avis, une faute grave en mettant souvent de côté la doctrine capitale de l'Evangile, celle du péché, et insistant avant tout sur l'amour; or ce n'est que par une conscience brisée et comme abîmée sous le poids du péché que l'âme peut venir à Jésus-Christ. Leur succès parut rapide; on crut à des conversions (je ne voudrais pas nier la réalité de quelques-unes), mais les plus ardents de leurs convertis sont retournés au monde avec d'autant plus de force qu'ils crurent que la religion n'était que cette sentimentalité à la fois ardente et vague, dans laquelle ils s'étaient doucement bercés. L'imagination, dans ces religieux écarts, a donc amené l'affaiblissement du sentiment moral. Voilà où nous en sommes; la vie religieuse s'est affaiblie sous l'influence de deux causes considérables dont on ne saurait contester l'action : l'une, c'est l'excès de la formule; l'autre, c'est le sentimentalisme qui le plus souvent l'accompagne, c'est là ce dont se convaincra tout observateur sérieux et sincère.

Vous allez trop loin, me dira-t-on; votre esprit, disposé à l'analyse et à la critique, a trop facilement conclu du particulier au général. Mon opinion ne s'est pourtant pas formée rapidement, et elle a sérieusement tenu compte des appréciations d'autrui. En effet, elle s'appuie sur deux témoignages qui, par leur unanimité, la fortifient et lui donnent un caractère de solidité, le témoignage de chrétiens distingués et celui des adversaires les plus sérieux du christianisme évangélique. Personne, si ce n'est quelque optimiste imperturbable absolument dénué de toute faculté d'observation ou quelque homme placé dans un milieu de circonstances exceptionnelles qui mettent un rideau entre lui et le fait général, ne niera l'affaiblissement de la vie religieuse, et ne contestera les excès du formalisme et de l'imagination dans la piété contemporaine. Ouvrez, par exemple, un livre qui, le premier, a mis le doigt sur la plaie, *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui*, et vous verrez ce que pensait, il y a déjà quelques années, un auteur qui a dit, à mon avis, bien des choses vraies sur les questions religieuses. Allez voir encore les chrétiens sérieux, ceux desquels on peut dire que ce sont des consciences, ceux qui se dégagent de toute influence extérieure ou officielle, et vous verrez s'ils ne trouvent pas dans la piété du jour beaucoup de forme et une trop grande inclination à ce qui peut exciter la sensibilité et la curiosité.

Voyons aussi ce que le monde pense de nous. Je crois que, tout en tenant compte de ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans ses critiques, il faut cependant savoir les apprécier : un homme, qui saurait assez se

dépouiller de son amour-propre pour écouter les reproches que lui font ses adversaires, aurait, à mon avis, un grand moyen de perfectionnement; il y a toujours du vrai et plus que notre amour-propre ne veut le dire dans les attaques de nos adversaires. Eh bien, le monde dit que nous coulons le moucheron, que nous avalons le chameau et que, pourvu qu'on ait une vie convenable et religieuse, nous avons la manche large pour la vie intérieure; il se rit de notre optimisme et de nos paroles d'alleluia, car il sait le peu de développement de nos œuvres religieuses... Ecoutons, écoutons ces voix malignes, elles disent plus de médisances que de calomnies, et soyons assez sages pour en profiter.

On me dira peut-être que j'ai trouvé mes hommes, et qu'il y a dans le protestantisme, au jour où nous sommes, une école qui s'est dégagée du formalisme et de l'imagination; c'est ce qu'on est convenu d'appeler la gauche théologique. Par malheur, cette école s'était en même temps dégagée, à notre avis du moins, de tant d'éléments vitaux du christianisme, que nous ne pouvons voir en elle qu'un adversaire.

Je ne lui conteste pas d'avoir dans son sein des hommes sérieux, ayant le sentiment religieux développé; je ne lui ferai pas l'injure de la mettre sur le même rang que le vieux rationalisme, et je reconnais volontiers qu'elle a un tout autre idéal moral et intellectuel, mais sa tendance est, à mon avis, en dehors du christianisme, quant à la foi et quant à la morale.

Pour nous, en effet, Jésus-Christ est celui qui est avec Dieu, celui qui est Dieu, et ce Jésus nous l'adorons et nous entourons sa personne d'une respectueuse auréole. Pour eux, il est un homme, prophète ou philosophe, qui ne réclame de ses disciples qu'une admiration toute humaine. Pour nous, il a porté nos péchés sur la croix; pour eux, ils rejettent le sacrifice de la croix, et la Rédemption n'est plus que la révélation de l'idéal. De fait, nous n'adorons pas le même Dieu; eux, ils adorent le Dieu des déistes; nous, nous adorons le Dieu de l'Evangile, la parole faite chair.

Notre morale n'est pas la même non plus; nous, nous partons de l'idée que l'homme est mauvais; nous ne traduisons pas quand nous lisons les liturgies; eux, ils partent de l'idée que l'homme est naturellement bon et perverti par l'exemple. Nous, nous croyons à la nécessité du Saint-Esprit pour développer une sainte obéissance; eux, ils croient à la force de la volonté et de la conscience, et rejettent au second plan, s'ils ne la nient pas complétement, la vertu du Saint-Esprit. Nous ne pouvons donc adorer ensemble, nous ne pouvons servir ensemble; je dirai plus, nous devons nécessairement nous combattre; pour eux, nous sommes les hommes du vieux temps, les sectaires de l'ignorance; pour nous, ils sont les adversaires de notre foi. Les uns et les autres, nous combattons avec la conviction que nous sommes dans la vérité; je ne saurais donc voir de

conciliation possible, et je trouve illusoire d'imaginer que jamais nous puissions avoir la paix.

Remarquons en passant que la gauche nous a cependant rendu le grand service de nous faire sentir nos misères, elle a souvent touché juste et elle a aussi contribué à nous faire avancer dans la voie du perfectionnement chrétien.

Nous avons reconnu jusqu'ici que l'affaiblissement de la piété contemporaine est dû en majeure partie à la prédominance du formalisme et de l'imagination dans l'Eglise. Ces deux tendances, en effet, ont opprimé l'individualisme chrétien et pour nous l'individualisme, c'est-à-dire la foi personnelle, la charité individuelle, l'exercice de la conscience sous l'action unique du Saint-Esprit est la source de la vie de l'Eglise, c'est là le vrai principe chrétien. La vie de l'Eglise ne procède pas chez nous d'un conseil de docteurs qui déterminent la foi et la vie, mais de chaque individu qui, en venant à Jésus-Christ et à la vie chrétienne, contribue au développement de la foi et de la vie générale. Il nous faut donc retourner à la prédominance de l'individualisme chrétien.

Voyons d'abord ce qu'il y a à faire pour notre théologie. Elle doit devenir beaucoup plus individuelle. Nous avons appris la théologie plus que nous ne l'avions étudiée, et dans l'enseignement des facultés, il y a quelque chose de plus scolastique que de vraiment analytique. Je n'excepte personne, pas même les rationalistes; il y a aussi bien un rationalisme de tradition qu'il y a une orthodoxie formulée et comme cristallisée, solennisée par l'usage.

Dans les manuels de dogmatique que nous avons ou dans les livres actuels qui ont exposé certains points de doctrine, je suis frappé du caractère scolastique de l'exposition et de la démonstration; il y a trop de tradition, de convenu dans tout cela. Et j'appelle de tous mes vœux le moment où par un travail sérieux, libre de toute tradition, personnel, des théologiens nous donneront le dogme chrétien renouvelé par une étude plus intime des livres saints. Ce sera le jour du relèvement pour la théologie contemporaine. Mais, s'écriera-t-on, il y a un danger dans cette tendance; où n'ira-t-on pas au nom des conclusions personnelles! Et qui limitera les excès de l'individualisme? Cette objection serait forte contre des hommes vivant en dehors de l'Evangile, mais n'oublions pas que cette étude doit être faite par des chrétiens, c'est-à-dire par des hommes qui ont accepté la Bible comme l'autorité souveraine, et il me semble impossible qu'il ressorte de l'étude de l'Ecriture, dès l'instant qu'on admet son autorité et son inspiration, autre chose qu'une théologie où la divinité de Jésus-Christ, l'expiation, la puissance de l'Esprit et le plan de la Rédemption ne soient nettement affirmés. Qu'il se produise quelques divergences secondaires, qu'importe. Cette étude individuelle aura donné aux convictions une grande force parce qu'elle aura mis l'âme en présence de son objet, bien plus que si elle se fût contentée des inter-

prétations d'autrui. La théologie, en se bornant à amener à l'Ecriture, aura donné à la dogmatique un rajeunissement qui la fera paraître pleine de vigueur. Je l'espère, je dirai même plus, je le sens, loin que la foi s'affaiblisse, elle ne sera que plus solidement assise par ce moyen. Cette étude a déjà commencé, elle a fait beaucoup de bien, et je suis convaincu que cette expérience se confirme tous les jours. Tant que j'ai reçu ma théologie d'une source indirecte, quelque pure qu'elle fût, j'ai éprouvé un secret malaise ; j'avais appris, je n'avais pas encore étudié. Ma mémoire avait empilé des matériaux, mon intelligence n'avait pas établi les fondements d'un édifice. Que m'arrivait-il alors ? c'est que autant mon cœur éprouvait de joie quand il se plongeait dans les eaux bienfaisantes de la vie chrétienne, autant mon intelligence éprouvait de souffrance lorsqu'elle examinait ce qu'elle avait amassé. Mon édifice théologique n'était pas assez solidement basé.

Mon cœur me disait : Tu es dans le vrai, et mon intelligence me disait : Il te manque encore quelque chose. Mais le jour où l'esprit de Dieu me poussa à ne plus m'en rapporter à autrui, à faire table rase de l'humain et à étudier directement l'Ecriture, chacune des doctrines essentielles du christianisme a pris pour moi comme une splendeur et une netteté nouvelles. J'ai vu se former une succession de convictions intellectuelles solides et fermes qui sont venues réjouir mon cœur par leur affirmation, car le cœur chrétien souffrait du trouble de l'intelligence. Cette expérience, c'est celle de tout homme qui arrive à une foi aussi nettement déterminée dans l'intelligence que fortement saisie par le cœur. Mais ce travail est un travail lent et patient; il faut un jour pour se convertir, il faut des années pour avoir sa théologie. Je me souviens d'une femme chrétienne qui se réjouissait de ce que son frère, longtemps indifférent, gagnait un dogme toutes les années. C'est un travail de longue haleine, mieux vaudrait encore arriver à la netteté doctrinale par un lent labeur que d'être des hommes d'une orthodoxie plaquée sur l'esprit par la mémoire plutôt que formée dans l'intelligence par l'étude attentive de l'Ecriture. Telle est pour nous la voie dans laquelle doit entrer la théologie et dans laquelle elle entre de fait aujourd'hui.

La sanctification doit aussi subir une modification ; car si le réveil avait débuté par le renouvellement de l'activité de la conscience, cette activité fut peu à peu enrayée par le formalisme. De nos jours et dans notre milieu, le point de départ de la vie morale est trop la recherche d'une dévotion extérieure, il devrait être la constatation de l'état de l'âme par la conscience. Car n'oublions pas que la sanctification repose sur la connaissance de soi-même de son péché dominant, de ses inclinations mauvaises. Cette étude, fruit de l'activité individuelle de la conscience, amène à la suite la détermination d'une discipline spéciale qui est pour chacun le moyen de sa propre sanctification. Cette discipline s'établit après constatation de la misère morale par l'étude de l'Ecriture,

par la réflexion et par la prière qui, dans leur action combinée, déterminent le moyen de réprimer les inclinations mauvaises. Il va sans dire que cette discipline doit être accompagnée dans sa réalisation de l'action du Saint-Esprit dans l'âme.

Réprimer les inclinations mauvaises, voilà la première activité de la sanctification ; elle en a une autre, qui est de développer nos vertus, car, dans un sens restreint, nous en avons. Si l'homme apporte en naissant le péché, il apporte aussi certaines inclinations, certains goûts de bonté, de vérité et de perfection qui, dans leur combinaison, déterminent le côté heureux et perfectible de chaque individu.

Combattre ses défauts, exciter ses vertus naturelles n'est pas tout, il faut encore en créer de nouvelles, dira-t-on. Sans doute, mais quand nos péchés seront vaincus, les qualités contraires auront pris naissance et pourront prendre un large développement. Faire plus vite, serait s'exposer à l'hypocrisie ; qu'un homme colère veuille être doux demain, il ne peut arriver qu'à déguiser son sentiment, mais qu'il appelle le Saint-Esprit à son secours dans une lutte sérieuse et lente, et le lion pourra devenir un agneau. Tout ce travail de la sanctification est, vous le voyez, un travail des plus sérieux. Les tempéraments moraux sont comme les tempéraments physiques, ils ont besoin d'une hygiène spéciale ; cette hygiène exige pour être déterminée la connaissance de notre nature, étude facile si nous la faisons sous la direction de Dieu, qui nous affranchit des illusions de l'amour-propre.

Dans ce travail de la sanctification, si la discipline et le secours de Dieu sont des exigences nécessaires, l'âme doit encore s'assurer de conditions tout aussi indispensables à son succès. Il lui faut avant tout se proposer non pas l'idéal d'un progrès constant, mais l'idéal d'une sainteté parfaite qui excitera plus vivement ses efforts. Cet idéal, Jésus-Christ le lui offre ; le Sauveur devient le modèle, et l'âme, en découvrant constamment en lui de nouvelles beautés, croîtra de plus en plus en enthousiasme pour son modèle et en désir de l'imiter. Le peintre qui contemple les tableaux des grands maîtres, y découvre chaque jour de nouvelles beautés, et sent croître en lui le sentiment et le désir du beau ; ainsi de l'âme en contemplation de Jésus-Christ quant au sentiment et au désir du bien.

Enfin une dernière force de sanctification est de faire vivre l'âme dans une atmosphère d'idées nobles, élevées, éminemment chrétiennes, afin qu'elle acquière le goût de la sainteté, qui lui facilitera son noble travail. Ce goût, nous le développerons par l'habitude, car, ne l'oublions pas, on peut créer des goûts et des inclinations. Que notre vie soit donc, autant que possible, mise en contact avec ce qui est noble et élevé. Que nos plaisirs, nos relations sociales, notre repos, nos affections n'aient rien de vulgaire, de trivial ; que nous y sentions le souffle pur et frais d'un sentiment moral et délicat, et pour cela ne dépendons pas d'autrui dans cette sainte aspiration de la conscience et du cœur.

Je dirai pour la charité ce que je disais tout à l'heure pour la sanctification : elle doit être une œuvre individuelle ; j'aime à reconnaître qu'elle y tend.

L'intérêt direct, actif, attentif, devient pour beaucoup un des caractères de leur charité. Cependant le progrès n'est pas général. Et pourtant la charité, qui accepte une œuvre comme sienne sans exclure la sympathie et la générosité pour d'autres parties de l'activité chrétienne, cette charité est seule capable de faire un bien réel et durable. Nous en avons la preuve, car, comme le dit M. Coulin dans un livre remarquable : « Ce qui fait dans les œuvres chrétiennes l'immense supériorité des chrétiens d'Angleterre, c'est que chacun, homme ou femme, se fait le champion d'une idée dans laquelle il s'incarne et qu'il pousse ensuite avec une indomptable ténacité, à travers tous les obstacles, jusqu'au succès et à la mort » (p. 144).

Et pour caractériser l'activité de la charité, je ne puis mieux faire que de répéter avec cet auteur :

« Choisissez vous-même dans l'immense catégorie des œuvres chrétiennes une œuvre qui soit, autant que possible, en rapport avec vos aptitudes, vos facultés, votre position, vos goûts même, une œuvre pour laquelle il y ait dans vos âmes une sorte d'harmonie préalable et de convenance sympathique, une œuvre pour laquelle vous vous sentiez vocation et qui soit l'œuvre de votre choix. »

Quelle vie ne donnera pas au protestantisme l'activité de la charité, lorsqu'elle sera complétement entrée dans cette noble voie. L'Eglise ne sera plus une ruche endormie, elle deviendra une ruche laborieuse où chaque abeille apporte un miel doux et nourrissant.

Mais je reconnais que la charité, pour être complète, doit à l'activité individuelle ajouter la solidarité ; les chrétiens doivent se sentir membres les uns des autres. Au zèle pour l'œuvre spéciale, ajoutons la sympathie pour toutes les œuvres. En particulier, que toutes les fractions du protestantisme apprennent à s'aimer davantage, et que, pour cela, elles se connaissent mieux. Cherchons donc à mettre de côté les barrières ecclésiastiques et les questions secondaires qui nous divisent, et la belle œuvre proposée à la charité individuelle que celle de ranimer la vie de l'affection au milieu du peuple de Dieu ! Je bénirai du fond de mon cœur les âmes qui prendront une telle œuvre pour leur œuvre, car elles amèneront au développement de l'amour chrétien. Quelle joie alors pour les fidèles et quel témoignage rendu à la puissance de la foi que l'action triomphante et radieuse de la charité !

Cependant, si ce témoignage est excellent, il n'est pas complet, il y a une profession extérieure, une manifestation des convictions que chaque chrétien doit chercher. Le croyant est un témoin. La conséquence dans la vie, voilà le vrai témoignage ! C'est là ce que nous devons chercher ; nous le faisons déjà par la recherche de la connaissance de Dieu, de la

charité, de la sainteté qui, dans leur développement, sont un vrai et puissant témoignage. Il est bon cependant que la manifestation des convictions soit pour la conscience un devoir distinct et impérieux. Seulement il faut éviter toute manifestation convenue et chercher le moyen de rendre témoignage dans la mesure et le caractère de sa foi.

Tout cela est bon, dira peut-être quelque vieux chrétien, mais tout cela est bien humain. Sans doute, mais n'oublions pas que je ne veux parler qu'à des hommes qui soumettent leur vie à l'action de l'Esprit-Saint, et qui ne feront ce travail qu'en implorant la grâce d'en haut. Loin de nier l'action de la grâce, nous voulons, au contraire, la solliciter par nos efforts et notre soumission.

Si nous entrons dans cette voie, si l'individualisme chrétien devient définitivement la tendance de notre époque, nous verrons se produire de grands caractères. On verra paraître alors des prédicateurs, des docteurs et des moralistes formés par le travail individuel et profond de la conscience, du cœur et de l'intelligence, sous l'influence lumineuse et puissante de l'Esprit. C'est là, en effet, ce qui convient à notre époque. Au commencement d'une période de retour, comme furent les premières années du siècle, les convictions ardentes peuvent suffire. Mais dans un temps où tout est soumis à l'analyse comme aujourd'hui, les convictions capables de gagner les hommes doivent être des convictions raisonnées, éprouvées par l'expérience. Voilà pourquoi l'individualisme est actuellement, en vue de l'apologétique chrétienne, une nécessité pour l'Eglise, comme il l'est au point de vue de la piété individuelle et générale (car qu'est-ce que la piété générale, si ce n'est la résultante des piétés individuelles)? Aussi devons-nous le désirer, le chercher et nous réjouir de ce qu'il prend aujourd'hui l'influence qui lui appartient.

En effet, nous assistons depuis quelques années à la formation d'une nouvelle école au sein du protestantisme évangélique. Cette école se rattache à Vinet, le père de l'individualisme chrétien au dix-neuvième siècle. Elle a inscrit sur son drapeau l'Evangile et la liberté. Elle a raison, car elle unit à sa soumission pour l'Ecriture un véritable respect pour la conscience humaine. Si elle acquiert de jour en jour plus d'influence, elle a eu cependant des commencements bien difficiles Elle dut essuyer les attaques de beaucoup de ceux qui la saluent aujourd'hui comme l'espoir de l'avenir. On prit son besoin de mieux connaître et de mieux agir pour un besoin de critique et de démolition. Si elle dut essuyer parfois les attaques d'hommes qu'elle aimait et respectait comme des frères, elle entendait d'un autre côté les approbations ironiques de ceux qui déclaraient qu'il n'y avait que des nuances entre elle et le radicalisme.

Elle a marché loyalement, droitement, et aujourd'hui elle est arrivée à avoir droit de cité. On l'écoute, et on est obligé de reconnaître que si parfois elle a pu effrayer par des hardiesses inévitables en temps de

guerre, elle n'en est pas moins profondément chrétienne, et que ses désidérata doivent être ceux de tous les cœurs pieux et de toutes les consciences réveillées.

En effet, elle proclame la nécessité d'une étude plus sérieuse des Livres saints ; elle attend de cette étude une exposition plus complète de la vérité. Elle fait appel constamment à la conscience, et, pour l'exciter, elle développe dans le peuple de Dieu l'idéal de la sanctification personnelle reposant sur l'examen individuel. Elle applaudit aux progrès de la charité chrétienne, et sait donner joyeusement sa sympathie aux œuvres généreuses qu'engendre largement l'amour chrétien; elle trouvait naguère un éloquent orateur pour recommander d'une manière saisissante l'activité individuelle de la charité. Enfin, elle ne craint pas d'affirmer publiquement sa foi, et son témoignage est respecté par les adversaires les plus déclarés de nos convictions, car on compte toujours avec les hommes droits, intelligents et consciencieux. Aussi, par la manière sérieuse et digne dont elle expose la foi et la morale, elle a déjà agi sérieusement sur bien des consciences et bien des cœurs. S'il faut présumer qu'elle aura pour elle l'avenir, nous voyons qu'elle aura bientôt le présent. Nous sommes dans un jour de bataille entre la foi et l'incrédulité ; des deux côtés, on n'a pas amené des troupes de parade, mais des troupes habituées au feu. Eh bien, nul ne contestera le rang éminent qu'occupe dans cette lutte redoutable l'école qui procède de Vinet, et qui met à la base de sa méthode le principe de l'individualisme chrétien. Elle a combattu au premier rang dans les escarmouches les plus chaudes de cette bataille qui commence. Elle a vaillamment conquis un poste d'honneur, sur lequel portent les efforts de l'ennemi, et elle le gardera et le défendra vaillamment. D'ailleurs, elle rencontre de plus en plus des sympathies et des adhésions; elle voit grandir chaque jour le nombre de ses amis. Hier ils n'étaient que quelques individus, aujourd'hui ils sont une famille, demain ils seront une tribu. Telle sera la joie bien méritée de ceux qui, tout en respectant d'une manière absolue l'autorité de l'Evangile, sentirent la nécessité d'un mouvement plus individualiste dans l'Eglise. Ils en auront une plus grande encore, ils verront et nous verrons tous, si Dieu nous prête vie, un grand progrès dans la foi, la sainteté et l'amour, et ce progrès sera, après Dieu, le résultat de leurs principes et la haute récompense de leur persévérance.

Péter.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

(SUITE ET FIN [1].)

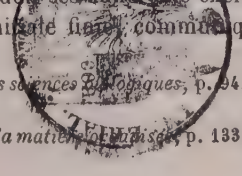
Malgré mon désir de rentrer dans le domaine paisible de l'exposition scientifique, et la crainte de fatiguer les lecteurs de la *Revue* par de trop fréquents retours sur un même sujet, le courant irrésistible du mouvement actuel me ramène sans cesse en face du matérialisme. Je parlais tout à l'heure de la *théorie mécanique de la chaleur* et de la mort prématurée de son plus savant interprète. E. Verdet avait montré, dans ses belles leçons à la Société chimique, comment la chaleur solaire est la source de tout mouvement physique sur la terre. « Si vous songez, disait-il, que c'est le soleil qui fait souffler le vent, qui évapore l'eau des mers et donne naissance à la pluie et aux eaux courantes, vous reconnaîtrez qu'en dehors du mouvement des marées, tout mouvement à la surface de la terre a pour cause directe ou indirecte la chaleur du soleil. » Il n'avait garde, toutefois, d'oublier le pilote qui, dans le corps de l'homme, règle les mouvements physiques et les subordonne à la volonté, et il prenait soin de rappeler un peu plus loin à ses auditeurs la nécessité de son existence.

Veut-on savoir ce que devient, dans l'école matérialiste, cette grande et belle loi physique? En ouvrant un travail de M. Onimus, sur les applications de la *théorie mécanique de la chaleur* à la physiologie, on y verra que la pensée elle-même est une émanation de la chaleur solaire[2].

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 5 juillet 1866.

[2] « Oui, tout cela a sa même source (la chaleur solaire) comme aussi toutes les manifestations de la civilisation humaine, la force qui me permet de me mouvoir et de sentir, le sang qui circule dans mes veines, les mouvements de mon bras, qui, dans ce moment, conduisent ma plume, *la pensée* que j'essaye de rendre et jusqu'au *plaisir que j'éprouve* de pouvoir résumer ce travail par ces paroles... » E. Oni-

Un autre médecin, M. Taule, utilise les beaux travaux de Gratiolet sur les connexions anatomiques des cellules nerveuses, qui servent, les unes au mouvement, les autres à la sensibilité, et il prétend expliquer l'association des idées par ces connexions matérielles et les propriétés physico-chimiques de la substance nerveuse : « Qu'est-ce autre chose, en effet, dit l'auteur, que la mémoire, l'association des idées et le jugement qui en résulte, sinon l'expression de ce double pouvoir de conservation et de transmission des impressions reçues et modifiées par les différentes espèces de cellules nerveuses[1]? » Et que l'on ne pense pas que j'aie choisi à dessein des travaux insignifiants. Ces thèses sont au nombre des plus sérieuses et des plus travaillées que j'ai rencontrées, les aberrations qu'elles renferment ont leur source moins dans un défaut de connaissance que dans un oubli constant de la méthode vraiment scientifique et expérimentale dont les auteurs et leur école ont la prétention de revendiquer l'usage exclusif. Tout lecteur attentif en verra une preuve assez claire dans la manière dont M. Taule établit la réalité de la génération spontanée, à la fin du travail auquel j'ai fait le dernier emprunt : « Quoi qu'il en soit, dit l'auteur, la génération spontanée a dû nécessairement se produire à un moment donné... Qu'elle ait lieu ou non de nos jours, peu importe. C'est là un point fort intéressant, sans aucun doute, mais au fond très secondaire. L'essentiel était de prouver qu'à l'origine, les corps organisés avaient dû se former de la sorte et n'auraient pu se former autrement. » En lisant cette affirmation, vous pensez que l'auteur a découvert quelque fait jusqu'ici inconnu et qu'il dispose d'observations positives irrécusables. Point du tout; il se borne à raconter la formation successive des couches terrestres et l'apparition des êtres vivants, en détaillant, sans le vouloir, le court et immuable programme de la Genèse, seulement il ne parle d'aucune intervention créatrice. Et c'est là ce qu'on appelle une démonstration. En vérité, c'est se contenter de peu, et personne ne s'étonnera que nous préférions la méthode rigoureuse suivie par M. E. Fuchs dans son excellent article sur la question du surnaturel au point de vue scientifique. Ici la discussion n'est point éludée pour faire place à des assertions aussi vides que tranchantes. M. Fuchs indique d'abord quelles sont les données scientifiques sur lesquelles s'appuient ceux qui, pour nier Dieu (*matérialisme, positivisme*), ou pour restreindre sa liberté et son action surnaturelle (*conceptions déistes, théistes ou panthéistes diverses du mouvement théologique actuel*), invoquent la continuité fatale des lois physiques ou, suivant le langage consacré, l'*immanence*. Or, ce principe, appliqué à la mécanique et à la physique, conduit ses adhérents exclusifs à ce dilemme : Ou bien admettre une force initiale fixe, communiquée à



mus, *De la Théorie dynamique de la chaleur dans les sciences physiques*, p. 94. Paris, 1866.

[1] Taule, *Notions sur la nature et les propriétés de la matière vivante*, p. 133. Paris, 1866.

une époque finie par une cause étrangère à l'ensemble des forces de l'univers, ou supposer une force (*vitesse, chaleur, lumière, etc.*) initiale, infiniment grande, à une époque infiniment éloignée, ce qui est absurde. Admettre cette dernière alternative serait, nous semble-t-il, accepter pour l'ensemble de l'univers la possibilité du mouvement perpétuel; or, les matérialistes sont obligés d'en convenir comme tout le monde, le mouvement perpetuel est un problème insoluble; et l'on peut démontrer son impossibilité par une formule mathématique, ainsi que l'a fait Helmholtz. Sur le terrain de l'organisation et de la vie, M. Fuchs conserve la même précision, et la discussion y est aussi bien soutenue par quelques faits saillants et décisifs[1].

Une récente publication vient de montrer encore où conduit la vraie méthode scientifique fidèlement suivie. Un savant dont le mérite philosophique n'est contesté par personne, et auquel une longue et brillante carrière scientifique permettait de tenter une large synthèse, le membre de l'Institut, directeur des Gobelins, M. Chevreul, a consacré le premier volume de son *Histoire des connaissances chimiques* à l'examen des questions philosophiques qui se rattachent à l'étude d'une science spéciale. Ce premier volume est intitulé : *Connexions des sciences du domaine de la philosophie naturelle;* et dès les premières lignes de la préface, on voit dans quel esprit il a été conçu : « L'utilité de l'histoire d'une science n'est pas restreinte aux savants qui la cultivent particulièrement, elle s'étend à tous ceux qui veulent étudier l'esprit humain d'une manière positive. » C'est au point de vue d'une analyse exacte et rigoureuse des procédés de l'entendement humain, que l'auteur aborde cette histoire : c'est autant pour savoir ce dont il est capable, quelle est sa nature, et quelles sont ses limites, que pour énumérer les progrès d'une science spéciale. On ne sera donc pas étonné qu'à la fin de cette longue introduction, M. Chevreul soit amené à l'examen des questions les plus hautes. L'existence de Dieu est nettement affirmée à la suite d'une discussion remarquable où l'auteur, après avoir établi ce qu'est la méthode *a posteriori* expérimentale, en avoir dit les progrès et les services, se demande si ses conséquences sont favorables au matérialisme.

Rappelant l'ancienne comparaison de l'esprit de l'homme qui exécute un mécanisme, une montre, avec l'esprit de Dieu arrangeant l'univers, le savant chimiste donne à cette comparaison son véritable sens en montrant que ce sont, à proprement parler, des qualités abstraites et non la substance concrète des choses qu'il nous est donné d'analyser dans les objets qui sont du domaine scientifique.

Cette comparaison a été souvent reproduite sous cette forme ou sous une autre, mais elle ne perd pas de sa valeur, car on n'y a guère ré-

[1] *Le surnaturel au point de vue scientifique. La Croix*, numéros des 9, 16 et 23 juin 1866.

pondu que par des faux-fuyants. Un illustre représentant du matérialisme contemporain, le physiologiste Virchow, a récemment essayé de la combattre sans plus de succès. L'un des plus grands chimistes de nos jours, Liebig avait, il y a une dizaine d'années, comparé le corps vivant à un bâtiment qui se construit suivant un plan fixé d'avance ; le bois, la pierre et tous les matériaux ont été préparés, ils sont ensuite reliés ensemble et reproduisent peu à peu les lignes harmoniques du plan. « Est-ce la matière, disait Liebig, qui a fait le plan? » Dans son discours au dernier congrès des naturalistes allemands, à Carlsruhe, Virchow répond que : « Nulle part *la main* de l'architecte ou de ses ouvriers n'est visible, plus nos recherches sont exactes, plus nous voyons que la matière elle-même est active et travaille. Les corps chimiques se placent d'eux-mêmes à la place qu'ils doivent occuper, ou bien ils y sont poussés par d'autres corps, mais nulle main étrangère ne peut toucher sans le détruire ce mécanisme si délicat. Toute chose étrangère devient un obstacle. Moins on dérange les substances dans leurs actions réciproques silencieuses, plus le plan s'exécute complétement pour prendre corps devant nos yeux, plus la loi se réalise. Cette loi peut-elle donc être autre part que dans la matière? » Un peu d'attention suffit pour reconnaître l'équivoque de cette réponse. Tout le monde sait, et personne ne conteste, que les forces inhérentes aux corps matériels agissent d'après des lois précises et régulières, mais nous demanderons à M. Virchow si, par exemple, la régularité des lois, suivant lesquelles s'exerce la force expansive de la vapeur, permet de supposer que cette vapeur s'est organisée elle-même en machine, adaptée aux besoins intelligents de l'homme. Liebig ne méconnaissait nullement, dans sa comparaison, l'activité propre et fatale des forces matérielles, mais il leur refusait et on leur refusera longtemps encore une activité intelligente.

M. Chevreul examine aussi les diverses suppositions que l'on pourrait essayer, afin de douer les forces naturelles d'une puissance assez grande pour s'organiser elles-mêmes : après avoir montré leur absurdité, il est conduit à exprimer sa pensée sur les « esprits honnêtes, sérieux et timides qui portent dans la science ou la philosophie une indécision pyrrhonienne... Avec nos connaissances bornées, ma foi en la *méthode* a posteriori *expérimentale* et mon éloignement de ce qui est *a priori, dogmatique sans bonne raison ni contrôle*, je conçois fort bien comment les esprits dont je parle arrivent au doute, au *pyrrhonisme*, et j'ai hâte de dire que je ne les crois pas susceptibles d'être athées, parce que, selon moi, on ne le devient qu'avec une tendance à l'*a priori* ou au *dogmatisme*, et en fermant les yeux sur un ensemble de faits absolument contraires au matérialisme. — Lorsque je m'intéresserai à un jeune esprit disposé au doute, je lui conseillerai de sortir le plus promptement possible de cet état en se familiarisant avec des travaux de philosophie naturelle, où l'observation, le raisonnement et l'expérience ont heureusement concouru à résoudre

des questions du domaine de cette philosophie[1]. » Enveloppés comme nous le sommes par une atmosphère de scepticisme ou d'indifférence spirituelle, c'est avec bonheur que nous signalons, quoique bien en courant, l'ouvrage de M. Chevreul. On se saurait lui désirer qu'un style plus rapide et plus coloré, et une forme moins didactique, qui n'obligeât pas à lire le volume entier pour saisir toute la portée d'un chapitre ou d'un alinéa, il aurait acquis par là une plus grande popularité.

Il y a, il est vrai, parmi les spiritualistes, des hommes qui ne redoutent rien de l'état actuel des esprits ; l'un des rédacteurs de la *Revue* en citait un exemple dans le numéro du 5 mars, page 191. Je sais qu'il y a aussi au sein du protestantisme des personnes tellement rassurées sur la marche des choses, et les tendances antireligieuses de la lutte philosophique, qu'elles ne veulent pas croire à la réalité de la crise que cette lutte a amenée dans le sein des Eglises, et qu'elles vous accusent de trembler pour votre foi mal assise, si vous cherchez à résister aux envahissements de l'incrédulité et aux efforts d'une critique excessive[2]. Singulier sophisme ; comme si l'espérance la plus ferme dans le triomphe définitif de la vérité devait nous enlever tout souci du temps actuel et nous faire oublier les enseignements de l'histoire sur ces cataclysmes, où l'arche peut bien flotter triomphante, mais où des générations entières sont englouties.

Dans le dernier *Bulletin*, nous avions signalé l'effort antichrétien tenté à Londres, au nom de la science, par les auteurs des *Sermons laïques* de Saint-Martin's Hall ; nous regrettons vivement, avec le *Disciple de Jésus-Christ*, qu'un vieux règlement ait fermé la bouche à ces apôtres de la religion « de l'inconnu et de l'insondable. » Nous aurions de beaucoup préféré entendre de sérieuses réponses ou voir s'éteindre dans la tiédeur d'une pâle sophistique cette tentative, qui serait allé rejoindre tant d'autres essais de réforme religieuse, opposés par le rationalisme à la religion de l'Evangile. Sans méconnaître l'intérêt et la modération d'un des derniers discours, celui de M. Bowring, on est un peu surpris qu'un journal religieux n'y voie qu'une agression « contre l'orthodoxie officielle. » Il est assez clair que le christianisme lui-même y est pris à partie et amoindri, sous prétexte de s'accommoder aux exigences de religions qui,

[1] *Histoire des connaissances chimiques*, par Chevreul. Paris, 1866, p. 360, 361.

Il est intéressant d'observer combien une longue carrière de travail et d'étude impose de réserve aux esprits distingués et consciencieux que compte l'école matérialiste. Beaucoup d'entre eux refusent la qualification de matérialistes ; ils se disent *positivistes* ou *mécanicistes*, comme Virchow, que je citais tout à l'heure. Et ce n'est nullement par respect humain, par une concession faite à ce qu'ils appelleraient des préjugés, c'est qu'ils ne veulent en aucune façon se rendre responsables des *a priori* dont le matérialisme veut à tout prix partir et qui sont en contradiction formelle avec cette méthode scientifique, dont il prend toujours et faussement le drapeau.

[2] On trouvera l'expression de cette manière de voir dans un sermon de M. de Fontanès, inséré au numéro d'avril ou de mai du *Disciple de Jésus-Christ*.

après tout, le valent bien : On l'engage à se faire Chinois avec les Chinois, Indou avec les Indous, et, en lisant cet honnête discours, on ne peut s'empêcher d'avoir quelques réminiscences des accents d'une philosophie bien connue :

> Cette grande roideur des vertus des vieux âges
> Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
> Elle veut aux mortels trop de perfections.
> Il faut fléchir au temps sans obstination,
> Et c'est une folie à nulle autre seconde
> De vouloir se mêler de corriger le monde.

Malheureusement le christianisme a cette folie ; il a la prétention d'en remontrer à Confucius, à Cakya-Mouni, ou à Mahomet ; ce qui ne l'empêche pas, quoi qu'on en dise, de rendre justice aux efforts de ces hommes qui, « n'ayant pas la loi, font naturellement les choses qui sont de la loi, et se tiennent lieu de loi à eux-mêmes » (Rom. II, 14). Je n'ai qu'à rappeler, à ce sujet, le chapitre sur les *Religions du passé* du dernier ouvrage de M. de Pressensé, où Socrate est salué de précurseur de Christ.

Une nouvelle revue a essayé, en France, d'une manière beaucoup plus radicale encore, de concourir à l'œuvre entreprise à Londres et sitôt interrompue. *La Revue Encyclopédique*, dont le premier et unique numéro a paru en mai, se proposait « de tenir le lecteur au courant du grand mouvement philosophique qui s'opère actuellement, surtout en Allemagne et en Angleterre, mouvement dans lequel la France ne tient plus qu'un rang secondaire depuis la fin du dix-huitième siècle. » Elle appelait à son aide la jeunesse française, par l'organe de M. Buchner, pour extirper de la société cette ancienne idée de Dieu qui, repoussée par la science, reste encore dans la métaphysique, et, comme tous les préjugés, s'oppose aux plus légitimes progrès. Elle ne voulait combattre que les philosophes et « ceux qui se figurent avoir conservé la faculté de raisonner, » car, pour les croyants, ce sont toujours des hommes hors de sens, et on se contentait de verser sur eux le ridicule en montrant comment les religions se fondent, par l'histoire de Marie Alacoque, qui inventa, à la fin du dix-septième siècle, le culte du Sacré-Cœur. A diverses reprises, le directeur de ce recueil enveloppe, dans une même réprobation, les plus illustres des libres penseurs, depuis Platon jusqu'à M. Prévost-Paradol. « Ouvrez l'histoire, s'écrie-t-il, et je vous ferai voir aux mains de vos ancêtres et prédécesseurs, ô modernes spiritualistes, la torche sinistre qui met le feu au bûcher des *athéistes* et des *matérialistes*, je vous ferai compter et toucher du doigt vos victimes, car vous avez beau nier et protester, de près ou de loin, vous êtes complices : le fanatisme et ses horreurs, tel est l'aboutissant fatal des sectateurs de l'absolu. » Mais s'il faut proscrire l'absolu par crainte du fanatisme, il y a du moins un absolu qui, par une heureuse inconséquence, restera debout, le devoir ; et la morale, même *indépendante*, conservera son autorité. Je ne

crains pas d'affirmer nettement : non, et l'auteur, auquel j'emprunte ces lignes, prend soin de nous le faire sentir, en donnant un libre cours à ses passions politiques. Quelques pages plus loin, en effet, il déplore la cessation de la Terreur, et la journée du 9 thermidor est pour lui la plus lugubre de la Révolution. Dans un autre ouvrage, il se plaint qu'on ait fait un titre de gloire à un médecin d'avoir sauvé la vie à un homme, car cet homme était un empereur, et il plaide la cause de l'abolition de la peine de mort, non pas en se fondant sur des raisons morales, mais parce que le criminel n'est pas responsable de son crime, il est toujours assimilable à un fou, à un malade, la liberté humaine n'étant qu'une chimère philosophique. Et ces lignes ont été écrites au lendemain du crime de La Pommerais, ce chef-d'œuvre de calcul ou abondaient les combinaisons savantes, les mesures ingénieuses, tout ce qui dénote l'intelligence la plus libre qui se puisse voir.

Un avertissement officieux aux imprimeurs de *la Revue Encyclopédique* en a arrêté la publication. Nous exprimons à cet égard les mêmes sentiments que pour les discours de Saint-Martin's Hall, tout en reconnaissant que le point de vue moral était gravement atteint dans cette publication.

La saison qui réunit à Paris les membres de nos comités d'œuvres religieuses, y appelle aussi les savants de toutes les parties de la France qui s'assemblent depuis quelques années sous le patronage du ministère de l'instruction publique, pour conférer et exposer les résultats de leurs travaux. Des questions très spéciales occupent les divers comités, et, dans les séances publiques, rien d'assez saillant n'a été dit pour trouver place ici. On a pu voir, à cette occasion, exposés dans les salles de la Sorbonne, bon nombre d'instruments nouveaux et de collections géologiques, dont une grande partie intéressait l'étude de l'ancienneté de l'homme. Cette importante question a fait d'incontestables progrès ; on connaît mieux la signification des débris retrouvés, et on peut lever plus d'un doute sur leur vrai gisement; mais quand sera-t-on fixé sur la durée absolue des périodes géologiques qui contiennent les premiers vestiges de l'humanité?

Pour y arriver, on mesure le temps nécessaire à la formation actuelle de certaines couches de terre, par exemple des atterrissements déposés par un torrent, une rivière, un lac : mais comme il n'y a nulle proportion entre les quantités de dépôts laissés d'une année ou même d'un mois à l'autre, les calculs basés sur les généralisations de ces mesures n'ont souvent pas plus de poids qu'une pure hypothèse.

Ainsi, un géologue bien connu, Lyell, avait calculé que le Mississipi accumulait à son embouchure des atterrissements qui mettaient cent ans à s'allonger d'un mille anglais, ou un an à s'allonger de seize mètres. Un

observateur patient, qui a longtemps habité la Louisiane, est arrivé, après des recherches minutieuses, à reconnaître que le delta du Mississipi s'accroissait en moyenne de cent et un mètres par an, c'est-à-dire six fois plus rapidement [1]. La plupart des calculs entrepris pour mesurer soit l'étendue, soit l'épaisseur de terrains formés dans un temps donné, offrent des résultats aussi disparates. Il est donc bien difficile de prévoir quand nous pourrons posséder une chronologie positive [2] que la science puisse dater de l'origine de l'humanité sur la terre. Il faudrait pour cela disposer d'observations aussi minutieuses et aussi longtemps continuées que celles dont on sent le besoin pour asseoir la météorologie sur des données exactes.

La géologie a eu encore sa place dans les *Soirées scientifiques de la Sorbonne*, dont la seconde série s'est terminée en mai [3]. M. Gaudry a fait connaître quelques résultats des fouilles qu'il a dirigées aux environs d'Athènes. Ces fouilles ont été très productives en ossements fossiles, surtout d'animaux gigantesques, quelques-uns d'une forme intermédiaire et montrant de curieux passages d'une espèce à une autre. L'auteur reconnaît du reste combien de groupes ne peuvent encore se relier entre eux. « M. Gaudry, dit un de ses critiques, n'est pas assez absolu pour ne pas reconnaître qu'il y a encore de bien grandes difficultés pour faire dériver tous les types connus des types antérieurs. On peut citer parmi les mammifères de l'époque miocène une foule de genres dont on ne saurait où chercher les aïeux : les singes, les cheiroptères (chauves-souris), les édentés (fourmilier, etc.), les cétacés (baleine, etc.) [4]. » M. Gaudry incline à penser que ces lacunes tiennent à l'insuffisance de nos recherches et de nos connaissances actuelles, mais malgré sa tendance à voir se nuancer les types, ce géologue n'admet pas la théorie de Darwin ; pour lui la question n'est pas de savoir si Dieu a créé ou n'a pas créé les espèces d'êtres vivants, mais s'il a agi par formations successives ou en se servant de formes déjà existantes pour les transformer. « Quelle que soit, dit-il, la manière dont les transformations ont été opérées, ce qui, dans ma conviction intime, est incontestable, c'est que nulle d'entre elles n'a été le résultat du hasard. Si nous parvenons un jour, par suite des progrès de la paléontologie, à reconnaître que les êtres organisés sont descendus les uns des autres, ceci nous les fera considérer comme des substances

[1] *Géologie pratique de la Louisiane*, par R. Thomassy. Nouvelle-Orléans, 1860, p. 93 et 94.

[2] On peut voir un curieux essai partiel de chronologie positive appliquée à l'ancienneté de l'homme, dans le discours de M. Morlot, fait en 1861, à l'Académie de Lausanne.

[3] Les sujets les plus divers ont été traités dans ces *Soirées*, et beaucoup au point de vue de leurs applications pratiques; nous ne pouvons avoir la prétention de les résumer toutes, et ce serait sortir bien souvent du cadre de cette *Revue*.

[4] *Bibliothèque universelle de Genève* (sciences), 25 mai 1866, p. 14, 15.

plastiques qu'un artiste s'est plu à pétrir pendant le cours des âges géologiques, ici allongeant, là retranchant, ainsi que le statuaire produit mille formes avec le même morceau d'argile. Mais nous n'en douterons pas, l'artiste qui pétrissait était le créateur lui-même, car chaque transformation a porté l'empreinte de la beauté infinie. »

M. Gaudry a-t-il obéi à une préoccupation étrangère à la science pure, a-t-il simplement voulu harmoniser la théorie de la transformation des espèces avec les données spiritualistes ou la tradition chrétienne? Nous ne le pensons pas, car s'il répugne à substituer l'intervention d'une force aveugle à celle de Dieu, c'est qu'il reconnaît à chaque pas un plan divin qui lui est scientifiquement démontré.

Ce plan harmonique, si apparent dans toute la nature, rencontre encore les antipathies de plus d'un naturaliste, nous en avons un récent exemple dans une intéressante communication de M. Martins à l'Académie des sciences. Nous la résumerons en quelques mots :

Une plante aquatique, étrangère à la France, dédiée par Linné à notre immortel Jussieu (*Jussiœa*), s'est acclimatée près de Montpellier il y a environ trente-cinq ans. Fixée au fond bourbeux des eaux courantes ou stagnantes, sa tige et ses rameaux s'élèvent et flottent en portant à la surface de l'eau des feuilles vertes assez larges et des fleurs munies de grandes et légères corolles jaunes. Sur divers points de ses tiges, la *Jussiœa* porte des appendices spongieux, blanchâtres, de véritables petites outres gonflées d'air; ces appendices sont des racines qui se sont ainsi modifiées pour jouer le rôle de vessies natatoires.

Ce moyen de flottaison, resté jusqu'ici inconnu, est remplacé chez plusieurs végétaux aquatiques par une modification spéciale de la feuille. Dans le règne animal, le même but est atteint par une modification du poumon (*poissons*), ou de la coquille (*nautile*), etc. « Ainsi, dit le savant naturaliste, dans le règne animal, comme dans le règne végétal, les mêmes fonctions sont remplies par des organes différents, qui n'ont jamais *une destination unique et déterminée*. » S'il n'existe pas chez les êtres organisés quelque chose de déterminé d'avance, si chacune de leurs parties remplit des fonctions simplement dues à des influences extérieures, on se demandera, sans doute, d'où vient que dans cette *Jussiœa* c'est toujours la racine qui devient une vessie natatoire et jamais la feuille? pourquoi dans telle autre espèce végétale c'est toujours la feuille et jamais la racine, alors que le milieu aquatique et les conditions de flottaison semblent également solliciter tous les organes à subir cette transformation?

Le jour est pour nous le moment de la plus grande activité, et la nuit est d'habitude consacrée au repos, il n'en est pas de même, paraît-il, chez les plantes. Une communication, faite à l'Académie des sciences par le professeur de botanique de la Sorbonne, M. Duchartre, nous apprend ce fait assez inattendu que l'accroissement chez un bon

nombre de végétaux est plus considérable la nuit que le jour, et le travail, produit à cet effet par la plante, est souvent deux ou trois fois plus considérable que pendant la journée. M. Duchartre hésite encore à penser que ce soit une loi générale pour tout le règne végétal.

Une œuvre excellente et bien digne d'être recommandée aux lecteurs de la *Revue chrétienne*, la *Société des Amis des sciences*[1], a organisé, pendant le mois d'avril, des conférences où l'astronomie, la chimie, la physique et l'histoire des sciences ont eu d'excellents interprètes, vis-à-vis d'un public étranger à ces études. M. Delaunay est parvenu, sans aucun artifice oratoire, à faire écouter, avec le plus grand intérêt, l'exposé de sa découverte sur la cause du ralentissement du mouvement terrestre. Ce ralentissement serait dû au phénomène des marées; l'attraction que la lune exerce sur les protubérances liquides formées par les marées, est toujours dirigée en sens inverse de la rotation de la terre sur elle-même et tend par conséquent à en diminuer la vitesse. Le ralentissement ainsi produit devrait augmenter la durée du jour, mais il est si peu sensible, qu'il ne faudrait pas moins de cent mille ans pour que la durée du jour augmentât d'une seconde.

Je ne quitterai pas l'astronomie sans dire un mot de l'étoile qui est apparue le 13 mai dernier. Ces apparitions subites, et souvent éphémères se sont produites plusieurs fois dans le cours de l'histoire; voici, d'après MM. Leverrier et Wolf, à quoi on peut les attribuer :

Les corps célestes peuvent se rencontrer à cinq états, qui sont les phases d'une même évolution : 1° état gazeux ou de vapeur incandescente, qui correspond à ce qu'on appelle une *nébuleuse*. Une condensation plus grand amène : 2° l'état de liquide incandescent qui est celui d'un *soleil;* 3° le refroidissement produit la consolidation de la croûte extérieure du globe incandescent et l'amène à l'état de *terre;* mais alors ce globe n'est plus lumineux; 4° la croûte extérieure encore insuffisante venant à se briser, le globe redevient lumineux par suite de l'éruption de substances liquides et gazeuses incandescentes; 5° mais le refroidissement augmente par suite de la chaleur perdue par le rayonnement, une consolidation nouvelle se fait, le corps se refroidit de plus en plus, et arrive à l'état de *lune*, état qui n'est point lumineux par lui-même, et qui ne le devient, dans certains cas, que par réflexion de la lumière que la lune reçoit d'un autre astre.

Ce résumé fait comprendre comment une étoile peut apparaître, c'est-à-dire passer d'un état d'obscurité, à un état brillant. La disparition plus ou moins rapide est graduelle, et l'on a vu s'affaiblir jour par jour l'éclat

[1] La Société des Amis des sciences, fondée par Thénard, 1857, vient au secours des savants pauvres et de leurs familles, que leur mort laisse trop souvent sans ressources. Elle associe tout le monde à son œuvre, moyennant une cotisation annuelle de 10 francs.

de l'étoile apparue au milieu du mois de mai dernier. Mais le plus grand intérêt de cette observation est de savoir comment on a pu déterminer à quelle période se trouvait ce corps stellaire. Le télescope ne suffit plus ici, et il faut s'adresser à une récente découverte des sciences physico-chimiques. On analyse la lumière rayonnée par l'astre et cette analyse [1], dont je ne puis expliquer ici les moyens, donne les indications suivantes : L'étoile a un noyau solide avec une atmosphère de vapeurs incandescentes, elle n'est donc pas à la première période, à celle de nébuleuse; en observant les changements qu'indique de jour en jour l'analyse, on arrive à reconnaître que l'étoile, aujourd'hui redevenue invisible, était au quatrième état.

N'est-il pas merveilleux de penser que l'homme puisse étendre ses investigations à des distances qui dépassent la pensée, et cependant, à mesure qu'il cherche à sonder les œuvre du Tout-Puissant, plus il avance, plus il est obligé de répéter avec Job : « Voilà tels sont les bords de ses voies; mais combien est petite la portion que nous en connaissons? »

Jules de Seynes.

[1] L'analyse dite *spectrale*, fondée sur la décomposition de la lumière blanche par le prisme, et découverte en 1861 par MM. Kirchhoff et Bunsen, professeurs à Heidelberg.

POÉSIE

—

L'HOMME ET LA NATURE

Le soleil inonde les plaines
De ses rayons éblouissants,
Les fleurs, comme des coupes pleines,
Versent aux vents des flots d'encens ;

L'onde avec un joyeux murmure
Reflète la splendeur du jour,
Et les oiseaux sous la verdure
Chantent leur poëme d'amour ;

Une poussière parfumée
S'exhale des tièdes gazons,
Sous une vapeur enflammée
Flottent les calmes horizons ;

Le papillon aux ailes blanches
Brille comme une fleur de l'air,
Sous la voûte sombre des branches
Le rayon luit comme un éclair ;

La forêt immense et profonde
Eclate en sonores chansons ;
La terre, nourrice féconde,
Agite l'or de ses moissons.

Pourquoi, quand tout dans la nature
Rit et chante aux splendeurs du ciel,
Quand tout est lumière ou verdure,
Harmonie, ou parfum, ou miel ;

Quand tout grain de sable étincelle,
Quand tout flot s'embrase au soleil,
Quand l'ardeur du midi ruisselle
Aux pentes du coteau vermeil,

Quand jusqu'à l'astre qui l'anime,
La nature élevant ses voix,
Entonne le concert sublime
Des sillons, des flots et des bois?

Pourquoi l'homme voilant sa tête
Loin des feux fécondants et purs,
Demande-t-il une retraite
A l'ombre humide de ses murs?

Pourquoi sa tremblante paupière
Se ferme-t-elle avec effroi
Sous l'éblouissante lumière
Qui brille au front de l'astre-roi?

Pourquoi dans les plaines brûlantes
Où la fièvre naît sous les fleurs,
Le rayon qui mûrit les plantes
Boit-il le sang des travailleurs?

C'est que l'homme sur cette terre
Vit comme un hôte passager,
La nature n'est point sa mère,
Et lui verse un lait étranger;

En vain de la saison fleurie
Les trésors naissent sous ses pas,
Il se souvient d'une patrie
Dont les fleurs ne se fanent pas!

Dans son exil l'âme immortelle
Dédaigne ce monde agité;
La nature se renouvelle,
L'homme meurt pour l'éternité.

Ses cheveux, fragile couronne,
Que blanchit la neige des ans,
Comme les feuilles de l'automne
Ne repoussent pas au printemps.

Sa jeunesse n'a pas les charmes
Qu'avril donne à la fleur des champs;
Sa main n'emprunte pas des armes
A l'acier des ongles tranchants;

Il n'a pas pour saisir sa proie
La griffe du roi des déserts,
Ni l'aile agile que déploie
Le vautour, ce tyran des airs.

Sa chair, tissu pâle et sans force,
Que déchirent tous les buissons,
Ne durcit pas comme l'écorce
Sous les hivers et les glaçons.

Cette séve de la nature
Qui jaillit des plaines aux monts,
En parfum, en bruit, en verdure,
Manque à ses fragiles poumons.

L'aigle qui plane dans l'espace
Peut, en se rapprochant des cieux,
Contempler longtemps face à face
Ce soleil qui brûle nos yeux.

Ce même souffle de tempête
Qui renverse les matelots,
Berce le vol de la mouette
Dormant sur l'abîme des flots.

Mais l'homme dompte la matière
Sous la puissance de l'esprit;
La création tout entière
L'arme, le sert et le nourrit.

Et si, de l'exil qu'il achève,
Le jour blesse son œil terni,
Sa raison sereine s'élève
Jusqu'aux splendeurs de l'infini!

GUSTAVE GARRISSON.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Rapin Thoyras, sa famille, sa vie et ses oeuvres. Etude historique suivie de généalogies, par *Raoul de Casenove*. Très beau vol. in-4°, imprimé par Perrin; en vente chez Aubry. 30 fr.

Vous souvenez-vous de ce puritain d'Ecosse, qui va recherchant partout la trace de ses devanciers, marquant par une humble pierre le lieu de leur dernier combat, et gravant une date, un nom sur la tombe improvisée des héros, des martyrs de la liberté religieuse dans sa patrie? Telle nous semble, à quelques égards, la mission entreprise et si fidèlement accomplie envers Rapin Thoyras et sa famille par un de ses derniers descendants, M. Raoul de Casenove. En retraçant l'origine et la destinée d'un des membres les plus distingués du Refuge, il a ressuscité un passé digne de mémoire. Il a fait œuvre d'érudit et d'historien en acquittant une dette de piété filiale. Pour lui cette belle inscription (mise en tête de son livre) est devenue une réalité : « Souviens-toi des jours qui ne sont plus, et considère les années de chaque génération. Interroge ton père, et il te répondra; les vieillards, et ils te le diront. »

C'est dans la vallée de Maurienne, primitif apanage d'Humbert aux blanches mains et berceau de l'illustre maison qui règne aujourd'hui sur l'Italie, qu'apparaît de bonne heure dans son humeur indépendante et sa pauvreté fière cette famille des Rapin, qui semble prédestinée au schisme. *Caveant successores nostri a familia Rapinorum!* Telle était l'inscription qu'on lisait, il y a plusieurs siècles, dans une des salles du palais épiscopal de Saint-Jean de Maurienne. L'histoire des Rapin sera plus ou moins la justification de ce mot. La Réforme pénétra de bonne heure dans leur pays natal. M. Raoul de Casenove en a signalé l'apparition, décrit les progrès en quelques pages pleines de charmes : « Les jeunes chrétiens des Vallées qu'une vocation d'en haut appelait au saint ministère, allaient demander au collége fondé par Calvin l'instruction pas-

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

torale que leur pays ne pouvait leur donner. Leur caravane studieuse s'engageait dans les défilés des montagnes de la Savoie, le sac au dos, le bâton du pèlerin à la main ; ils distribuaient sur leur passage des Bibles et des livres religieux. Manoirs et chaumières s'ouvraient tour à tour devant les jeunes voyageurs, qui, assis au foyer hospitalier des habitants du haut pays, parlaient avec un pieux enthousiasme, qu'ils savaient communiquer à leurs auditeurs, des grandes choses qui s'accomplissaient dans l'Église renouvelée. » Dès le règne de François Ier, trois frères de la famille Rapin, dont deux professaient la foi réformée, viennent s'établir en France. Le premier est le protonotaire Jacques Rapin, aumônier de Catherine de Médicis et prédicateur renommé, mort en 1567. Antoine, son frère, fut un de ces vaillants capitaines qui répondirent à l'appel de Condé et de Coligny, après la violation de l'édit de Janvier. Mêlé, non sans éclat, aux guerres religieuses du midi de la France, adversaire de Montluc, gouverneur de Montauban, il disparaît tout à coup de la scène, sans que la date de sa mort soit connue. Plus tragique est la destinée de son frère Philibert, qui, chargé de porter en Languedoc les articles de la paix signée à Longjumeau, fut traîtreusement arrêté et décapité, le 17 avril 1568, par arrêt du parlement de Toulouse. Le petit-fils de Philibert, Jean de Rapin, baron de Mauvers, était un franc et loyal soldat, fermement attaché à la foi de ses pères, un des héros de cette phalange huguenote, de père en fils apprivoisés à la mort. « Son instruction avait été fort négligée, mais il aimait l'étude, et Froissart, Montaigne, Plutarque, Sénèque étaient les compagnons de son chevet. Il y puisa ce rare bon sens, cet esprit un peu rustique, mais plein de saillies, qu'il sut conserver en dépit des années avec la verdeur d'un corps sain et robuste. Il ne quitta l'épée que pour la charrue... Sa plus grande richesse était ses quatre fils qui ne faillirent point à leur nom. Combien il se plaisait au milieu d'eux, leur racontant les exploits de sa jeunesse! L'habitude qu'il avait conservée des modes de son temps, rendait son aspect un peu bizarre ; mais cette première impression s'effaçait vite, tant son sourire était empreint de douce et sereine gravité. Il avait conservé une singulière vigueur, et il défia plus d'une fois ses fils de mettre l'épée à la main avec autant de promptitude qu'il le faisait encore à près de quatre-vingts ans. »

A ce portrait si bien tracé du vieux capitaine, il faudrait opposer celui du célèbre avocat, son fils, Jacques de Rapin, qui portait dans les luttes du barreau une loyauté toute militaire, et dont les derniers jours font penser aux belles morts de Port-Royal. Des mémoires écrits par son fils nous en ont conservé les touchants détails : « Pendant la maladie de mon père, il n'eut ni prières ni consolations que de mon frère de Thoyras et de moy, qui estions les seuls de la famille auprès de luy, car le ministre de Toulouse estoit en fuite. Pour luy, il ne se plaignit jamais. Il estoit dans des élévations d'âmes continuelles, ce qu'on connaissoit à ses yeux lors-

qu'il ne parloit pas, et il témoigna constamment, de la manière la plus expresse, une entière résignation à la volonté de Dieu. Quoique sa mort nous causât la douleur la plus vive que l'on puisse ressentir, et que ce fût une perte irréparable à tous égards, nous la regardâmes pourtant comme une grâce que Dieu luy avoit faite, à cause de l'affreuse circonstance de temps où nous estions. » Deux mois après la mort de Jacques de Rapin, l'édit de Nantes était révoqué! Sa veuve, Jeanne Pelisson, sœur du célèbre académicien qui sut être fidèle dans l'amitié, sans être aussi constant dans la religion, et qu'a tristement immortalisé *la Caisse dorée*, fut une de ces nobles et touchantes victimes qui savent également pardonner et souffrir. Trahie par son gendre, persécutée par son frère, réduite à fuir sous un déguisement, elle ne sortit du couvent de Lavaur que pour se rendre ou plutôt se traîner à Genève, où elle rendit le dernier soupir. Ses deux fils l'avaient précédée dans l'exil. L'un d'eux fut l'historien Paul Rapin de Thoyras.

Né à Castres, le 25 mars 1661, élevé aux universités de Puy-Laurens et de Saumur, Paul Rapin de Thoyras semble refléter dans sa vive jeunesse, flottant de l'étude aux aventures, l'humeur militante de ses aïeux. Il ne faudra pas moins que l'exil pour mûrir cet esprit ardent, et discipliner sa fougue sous le joug des croyances austères qui ont veillé sur son berceau. Emigré à vingt-cinq ans, il retrouve en Angleterre une image de la patrie dans ces vingt-deux Eglises florissantes sur la terre du refuge, dans ces onze régiments recrutés d'officiers et de soldats français que le ressentiment a poussés sous le drapeau de Guillaume d'Orange. La révocation de l'édit de Nantes a pour inévitable contre-coup la chute des Stuarts, et la formation d'une nouvelle coalition européenne contre Louis XIV. L'Irlande sera le premier théâtre de la lutte fratricide qui doit plus tard ensanglanter les Cévennes. En quittant le foyer brisé de ses pères, Rapin Thoyras a déposé la robe d'avocat, et pris l'épée. Incorporé dans les cadets d'Utrecht, puis enseigne, capitaine, il se distingue au siége de Carrick-Fergus, à la bataille de la Boyne, et grièvement blessé à Limerick, il devient précepteur du jeune Henri Bentinck, fils du comte de Portland, l'ami du Libérateur. Alors commence pour lui une vie d'études, de méditations et de voyages qui le préparent à son insu, à un rôle nouveau, celui d'historien. Dans le salon de lord Bentinck, il rencontre les hommes les plus distingués de l'Angleterre, et assiste aux discussions animées autant qu'instructives par lesquelles les représentants des deux grands partis qui commençaient à se dessiner alors, les whigs et les torys, préludaient aux débats plus retentissants de la tribune. Rien n'est perdu pour cet observateur discret et pénétrant qui, retiré dans un coin du salon, ou errant de groupe en groupe, suit avec le plus vif intérêt le mouvement des hommes et des choses, et voit pour ainsi dire se faire, sous ses yeux, l'histoire du pays auquel il consacrera ses veilles. Il s'en souviendra dans la remarquable *Dissertation sur l'ori-*

gine du gouvernement d'Angleterre, par laquelle il préluda, en 1716, au grand ouvrage qui, composé dans sa studieuse retraite de Wesel, demeure son principal titre aux yeux de la postérité.

Rien de plus difficile que l'histoire, quand il s'agit surtout de recomposer les annales d'un peuple depuis son berceau jusqu'à ses plus récentes révolutions. C'est que l'office d'historien ne réclame pas seulement un esprit exempt de passions, libre de préjugés, et ne poursuivant qu'un seul but, la vérité. Il exige la réunion des facultés les plus rares : l'intelligence qui juge, l'imagination qui peint, la sensibilité qui s'émeut sur les catastrophes humaines, la conscience qui en tire une leçon, et de ces dons heureux, portés à leur plus haute expression, naît l'inspiration créatrice qui se déploie dans le récit coloré des événements et dans l'étude vivante des caractères. A mesure que se multiplient les sources de l'histoire, la tâche de l'historien devient plus ardue, et ce n'est pas trop de tous les labeurs de l'érudition, fécondés par le talent ou le génie, pour faire revivre le passé dans un tableau circonscrit, ou dans une de ces fresques immenses où se déroulent les destinées d'une nation. Le sujet traité par Rapin Thoyras est des plus vastes, car il n'embrasse pas moins de dix-sept cents ans, depuis les premières invasions qui ont déposé leurs alluvions fécondants sur le sol de l'Angleterre jusqu'à la chute définitive des Stuarts et à l'avénement de Guillaume d'Orange. L'auteur y montre une remarquable connaissance des sources, une raison haute, une impartialité à laquelle on n'a pas assez rendu hommage. Voltaire, si bon juge dans les choses de l'esprit, avait dit cependant : « L'Angleterre lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce royaume, et la seule impartiale qu'on eût dans un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti. C'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe, comme approchant de la perfection qu'on exige de ces sortes d'ouvrages. » Cet éloge de l'auteur du *Siècle de Louis XIV* suffit à venger Rapin Thoyras de bien des reproches injustes ou des dédains affectés. Grave, exact, judicieux, même éloquent dans quelques-unes de ces expositions, il a su parler sans aigreur du monarque qui l'avait banni, sans partialité du pays qui était devenu pour lui une seconde patrie. Le règne de Charles Ier est une des meilleures parties de son travail. Dans la lutte entre le parlement et la monarchie absolue, ses sympathies sont acquises à la cause de la liberté, sans le rendre injuste envers le prince qui sut être grand dans le malheur. Les tragiques infortunes, si fréquentes dans les vicissitudes des partis, aux jours des révolutions, trouvent en lui un narrateur respectueux, fidèle, quoique trop rarement attendri. Ce qui lui manque, à vrai dire, c'est le relief, la couleur et la vie que l'histoire a su répandre de nos jours sur les hommes et les choses d'autrefois. Dans le récit des invasions primitives, ne lui demandez pas cette verve puissante, cette grandeur épique à laquelle s'est élevé Augustin Thierry. Dans ses portraits, d'ailleurs si

largement tracés, du règne de Henri VIII, ne cherchez pas cette profondeur de touche qui fait revivre en traits si expressifs un Charles-Quint, un François Ier, un connétable de Bourbon sous le burin de M. Mignet. Enfin, dans les luttes du dix-septième siècle, dans les persécutions dirigées contre les non-conformistes, ces fondateurs de la liberté religieuse en Angleterre, il omettra les détails reproduits avec un art supérieur par M. Guizot. Il n'évoquera pas devant nous ce pilori de Burton, ce bouquet de Bastwick, où une abeille vient se poser, et nous n'entendrons pas ces paroles du martyr : « Voyez cette pauvre abeille ; sur le pilori même elle vient sucer le miel des fleurs ; et moi donc, pourquoi n'y pourrais-je goûter le miel de Jésus-Christ ? »

En relevant les mérites comme en signalant les imperfections d'un ouvrage qui jouit encore d'une juste estime en Angleterre, et qui a servi de base aux travaux de Hume, Robertson, Lingard, Macaulay, M. Raoul de Casenove fait preuve lui-même de beaucoup de sagacité historique. Il montre un jugement ferme, une critique exercée et des qualités d'écrivain qu'on est heureux de saluer comme une promesse pour l'avenir. Nous ne savons pas résister au plaisir de citer une page où l'auteur, près de déposer la plume, raconte son pèlerinage aux lieux où s'acheva la carrière terrestre de son héros : « C'est en vain, dit-il, que le voyageur qui traverse Wesel demande aux plus âgés de ses habitants la maison où, pendant dix-sept années, a vécu Rapin Thoyras. Nul ne connaît son nom, nul n'a lu ses ouvrages. Nous avons parcouru les rues étroites et solitaires de la vieille forteresse prussienne, interrogé du regard les vieilles maisons qui portent tracée en chiffres barbares, par de larges tenons de fer, la date reculée de leur construction. Nous avons foulé ces longues avenues des remparts plantés de tilleuls et d'ormeaux séculaires à l'ombre desquels Rapin Thoyras allait demander le calme et la fraîcheur au soir de ses laborieuses journées. Notre pensée pleine de son souvenir ne trouvait nul écho au dehors. Nous avons visité, non sans émotion, cette humble église française, aujourd'hui fabrique de tapis, où fut baptisée, il a cent cinquante ans, notre aïeule Marie de Rapin. Nous avons franchi le seuil de l'antique cathédrale de Saint-Willibrod... Nous nous sommes incliné sur chacune des dalles armoriées et chargées d'inscriptions qui couvrent le sol de leur mosaïque funèbre. Dans cette vaste nécropole, à l'ombre de laquelle il est hors de doute que Rapin fut enseveli, nous n'avons trouvé aucune pierre devant laquelle nous ayons pu dire : C'est là !.. Rapin mourut pauvre ; qui sait si sa dépouille mortelle ne repose pas dans quelque coin obscur, oublié, de cette place où croît l'herbe et où jouent les enfants ? » Le mystère qui couvre la tombe de l'historien de l'Angleterre n'est pas sans grandeur. C'est celui qui plane sur la sépulture de Calvin, de Farel et de tant d'exilés, martyrs comme eux de l'abnégation et du devoir.

Rapin Thoyras est un des plus dignes représentants de cette émigra-

tion protestante qui peupla les académies étrangères, donna des hommes tels que Bayle, Saurin, Basnage à la Hollande; les Ancillon, les Formey, les Savigny à la Prusse, et répandit partout, au détriment de la mère patrie, l'action civilisatrice de notre pays. C'est « ce prodigieux peuple » de réfugiés, dont un juge clairvoyant, le duc de Saint-Simon, déplorait si vivement la perte. Qui peut dire combien cette forte génération manqua à la France dans les épreuves qu'elle allait subir, dans la plus redoutable de toutes, la Révolution! Dans une récente solennité académique, un éminent historien retraçant la vie et les écrits d'Alexis de de Tocqueville, nous montrait la France préparée à l'égalité civile par l'autorité monarchique, à la liberté par l'influence de l'esprit humain qu'elle subit au dix-huitième siècle. Mais cet esprit avait été mutilé par la révocation de l'édit de Nantes. Il lui manquait une vertu, celle que communique la foi religieuse, et qui anoblit l'obéissance comme elle féconde et règle la liberté. On ne peut rien fonder sur l'oubli des croyances qui rappellent à l'homme sa divine origine, son immortelle destinée. Selon une grande parole qui ne saurait être trop méditée : Il faut que l'homme croie ou qu'il serve!

Jules Bonnet.

Quelques héros des luttes religieuses aux seizième et dix-septième siècles, par M. *Victor Lamy*.

Nous nous bornons à annoncer aujourd'hui cet excellent petit livre, qui, dans un style facile et coloré, retrace quelques-uns des épisodes les plus émouvants des luttes religieuses des seizième et dix-septième siècles. La *Revue* reviendra à l'ouvrage de M. Lamy.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 août.

Les préliminaires et les difficultés de la paix. — Attitude du parti catholique vis-à-vis de l'Italie. — Le sénatus-consulte du 22 juillet 1866. — Réponse à un reproche d'inconséquence fait au tiers parti théologique.

Il est des moments où la grandeur des événements et la rapidité soudaine et foudroyante avec laquelle ils se succèdent, interdisent toute appréciation. Aussi serons-nous très brefs sur les brusques revirements de la politique générale. Tout d'abord nous bénirons Dieu de ce que le sang a cessé de couler, et de ce que nous n'avons plus à attendre d'un jour à l'autre les affreuses nouvelles d'un champ de bataille couvert de morts et de blessés. L'espérance de la paix, prématurée il y a un mois, paraît sérieusement fondée aujourd'hui. C'est là le point capital pour nous. Nous ne pouvions souhaiter le triomphe de l'Autriche, parce que c'était le triomphe de l'absolutisme catholique, et qu'on ne saurait oublier sous quel joug de fer elle a opprimé la liberté en Italie, en Hongrie, partout où elle a été la maîtresse de suivre sa politique traditionnelle, mais les victoires de la Prusse ne font pas que ce qui était inique hier, soit aujourd'hui conforme à la justice. Elles révèlent la vigueur, l'élan d'un peuple jeune et avide de conquêtes, mais elles ne réconcilient pas la conscience avec la spoliation des duchés hypocritement accomplie sous le prétexte de les rendre à eux-mêmes et à la confédération germanique. Les impertinences de M. de Bismark pour le parlement de Berlin ne changent pas de caractère, et les abominables exactions des généraux prussiens, à Francfort, couronnent dignement une politique qui ne croit qu'à la force et se rit du droit. Je sais bien qu'on nous répond que le suffrage universel, ce grand distributeur d'indulgences plénières, va justifier tous ces hauts faits et fonder l'empire allemand du Nord. A la bonne heure ! Le suffrage universel est une de ces divinités jalouses qu'il faut adorer de très loin. Il est entendu qu'il purifie tout ce qu'il touche, et qu'il est la liberté même, lors même qu'il enfante son contraire. Prosternons-nous et passons. Il est convenu qu'il y a des articles de foi dans la politique auxquels on applique les formules des grands conciles : « Anathème à celui qui n'y croit pas ! » Nous nous le tenons pour dit.

Toujours est-il que la politique étrangère de notre gouvernement est pour nous un impénétrable mystère. Nous attendons avec quelque impa-

tience le jour des révélations. Notre esprit se refuse à comprendre l'avantage que nous trouverons à posséder à nos frontières un empire puissant et hostile, qui ne rencontrera plus de résistance dans des souverainetés indépendantes, et qui laissera le titre de roi comme une concession dédaigneuse à quelques satrapes marchant à son commandement. Lord Stanley faisait remarquer l'autre jour à la chambre des communes qu'il n'y avait rien dans la création d'un tel empire qui pût inquiéter l'Angleterre : je le crois bien ! Cela vaut cent fois mieux que le royaume des Pays-Bas comme barrière propre à nous contenir. Si c'est ainsi que l'on détruit les traités de 1815, on se contente à bon marché. La joie manifestée par notre presse démocratique donne la mesure de sa haute intelligence politique.

On n'a pas prêté assez d'attention à l'attitude de la presse catholique dans cette crise de l'histoire contemporaine. Elle a vraiment fait rage contre l'Italie, passant de la raillerie perfide aux philippiques véhémentes, la traînant dans la boue, s'applaudissant de ses échecs et souhaitant ouvertement la destruction de son unité. Pour notre part, le patriotisme français ne nous aveugle pas au point de ne pas comprendre l'émotion douloureuse de l'Italie, en apprenant que l'Autriche lui jetait la Vénétie par les mains de la France, et ne la trouvait pas digne d'entrer en pourparler avec elle. Cette transmission d'une province à un tiers qui n'avait pas mis un seul régiment en ligne était un outrage, aussi bien pour la population dont on trafiquait que pour la fière nation que l'on mettait en dehors de la transaction. Après tout, si la fortune des armes avait été contraire aux Italiens, ils n'en avaient pas moins contribué à partager les forces de l'ennemi que la Prusse avait écrasé dans les plaines de Sadowa. Ils s'étaient héroïquement battus, ils avaient révélé un mâle enthousiasme pour la guerre de l'indépendance. Cette insulte a été vivement sentie par eux, ils ne l'ont pas acceptée; ils ont eu cent fois raison. Le sang qui a coulé depuis la proposition d'armistice n'a point été stérilement répandu, il a maintenu l'honneur italien.

On dit que le général Bixio à la bataille de Costenza, a enflammé sa division par ces simples mots : « Faites qu'on ne dise pas que vous n'êtes que des artistes. » Voilà ce que l'Italie s'est dit à elle-même, le 4 juillet, et voilà pourquoi elle a passé le Pô, franchi les défilés du Tyrol et perdu deux de ses frégates dans une terrible bataille navale. Il n'est plus permis après ces combats meurtriers de prétendre qu'elle n'a fait qu'une promenade militaire. La Vénétie n'a point été abandonnée par l'Autriche le jour où elle a proposé l'armistice, et une note du *Moniteur* a clairement montré que ce n'est pas une terre française que Cialdini a envahie. Non, cette phrase de la campagne n'a pas été un jeu d'enfants gâtés, comme le prétend la *Revue des Deux-Mondes;* l'Italie a sauvegardé sa dignité et ce résultat vaut bien des victoires. On a pu se convaincre que l'unité du pays était bien plus solidement formée qu'on ne l'imaginait, car on n'est

pouvoir trouver part à faire une Venise et Naples a été aussi paisible que Florence. Voilà ce que ne pardonnent pas les charitables prophètes qui annonçaient que le nouveau royaume s'en irait par pièces et par morceaux dès le début de la guerre. De là leur fureur contre l'Italie. Plusieurs journaux catholiques faisaient autrefois une distinction entre la question romaine et la question vénitienne; ils accordaient quelque sympathie à la cause de Mazzini. Aujourd'hui, sauf le *Correspondant*, ils n'ont plus ces ménagements: ils ont souhaité le triomphe de l'Autriche sur toute la ligne, sanctionné les destinées d'un grand peuple à cette misérable cause du pouvoir temporel de la papauté qui est l'objet de leur premier culte. Ils se sont réjouis après Custozza, ils ont honni de colère lors de la cession de la Vénétie à l'Empereur et ils ont poussé la mauvaise foi à l'égard de l'Italie jusqu'à, dans l'espoir de la pousser à quelque extrémité, n'ont-ils pas inventé de proposer à l'Empereur des Français de livrer la Vénétie en otage qu'il ne cédera qu'à la condition du rétablissement des archiducs! Ne lui ont-ils pas conseillé ouvertement de manquer à la foi jurée en déchirant le traité de septembre? Triste spectacle que celui de ces aveugles passions qui frisent le fanatisme. Ce qui est plus grave, c'est qu'une grande partie du clergé italien a manifesté les mêmes sentiments et qu'il a soutenu l'Autriche de ses vœux ardents. Rien n'est mieux fait pour exaspérer le sentiment national et creuser un abîme entre l'Italie et le catholicisme papal. Ce mouvement d'opinion a une très grande importance dans le moment actuel et encore plus par ce qu'il présage pour l'avenir. Nous ne dirons rien de plus sur la politique étrangère: nous attendons le résultat des négociations avec une impatience mêlée d'inquiétudes.

Le fait le plus important à signaler dans la politique intérieure, c'est le sénatus-consulte qui supprime toute discussion sur la constitution, même la plus pacifique, la plus respectueuse. Notre statut fondamental se trouve dans cette singulière situation d'être à la fois perpétuel et inviolable. Par bonheur il a gravé à son frontispice les principes de 1789; il sera donc permis de les rappeler et de faire quelques vœux timides pour qu'on leur accorde une plus large place dans les lois, car celles-ci ne rentrent pas dans l'arche sainte à laquelle nulle main profane ne touchera plus. Nous nous bornons à constater ce mouvement rétrograde qui ne promet rien de bon pour le maintien du décret de novembre. Nous réserverons une réserve sur l'un des considérants du rapport présenté au sénat. Le président de ce corps illustre a prétendu que toute pensée individuelle doit fléchir devant la pensée générale qui a été formulée dans la constitution. Que dans l'ordre politique les volontés particulières cèdent à la volonté de la majorité régulièrement exprimée, nous l'admettons sans ambages; quant à la pensée, c'est une autre affaire, et nous sommes moins que jamais disposés à nous joindre aux chœurs serviles qui répètent sur tous les tons : *Vox populi, vox Dei*. Nous ne savons voir dans cet adage que la formule la plus franche d'un panthéisme politique qui aboutit au socia-

lisme. Nous ne touchons qu'au côté philosophique de ce débat, car pour tout le reste nous mettons une main prudente sur notre bouche. Quant à notre pensée intime, cela ne regarde que nous, et tous les Français auraient opiné dans un sens opposé à notre conviction, que nous ne serions point tenté de sacrifier notre appréciation.

La ville de La Rochelle a été mise en émoi par une circulaire préfectorale qui réclamait dans toutes les communes du département l'observation rigoureuse de la loi qui prescrit que les protestants ne soient pas enterrés dans la portion des cimetières bénie par le prêtre. Cette circulaire avait été motivée par une réclamation de l'évêque qui, paraît-il, d'après sa propre déclaration, n'avait en vue qu'un cas particulier; il s'est plaint de ce qu'on avait à ce point généralisé sa pensée. Un très vif débat s'est engagé à ce sujet dans les journaux. Il est évident que l'application de la loi sur les sépultures blesse gravement les sentiments de tolérance les plus élémentaires. L'État ne devrait point s'ingérer dans ces affaires délicates. Il ne devrait pas être permis de bénir officiellement tout un cimetière. Que les catholiques qui veulent reposer dans une terre consacrée réclament une cérémonie spéciale pour leur tombe ou celle de leurs proches, ils sont dans leur droit; mais la commune, comme commune, ne devrait pas admettre de consécration officielle et bloc d'une portion du cimetière, car cela amène de pénibles discussions en créant une inégalité pénible et froissante au plus haut degré là où devraient expirer toutes les luttes irritantes. MM. les évêques qui invoquent la loi sur les sépultures devraient aussi se souvenir de la loi de germinal qui interdit les processions publiques partout où deux cultes sont en présence. Tant que nous serons empêtrés dans les rengaines officielles, on verra renaître ces conflits qui tournent toujours contre ceux qui les ont provoqués.

Le *Lien*, dans son numéro du 21 juillet, nous fournit une occasion naturelle d'établir la légitimité de notre situation dans les luttes actuelles de l'Église. Il tire un grand parti d'un article du *Record*, auquel nous ne songeons pas à répondre, parce que nous ne nous occupons plus directement de ce journal, depuis que nous avons reconnu que sa dissession n'est pas plus loyale qu'elle n'est intelligente. Nous pourrions en fournir des preuves nombreuses. Nous nous en garderons bien: ce serait faire trop d'honneur à de pareilles attaques. L'honorable rédacteur du *Lien*, relevant, après le journal anglais, tous les points qui nous séparent de quelques rédacteurs des *Archives* et de l'*Espérance* et que les critiques motivées par notre livre sur Jésus-Christ mettent suffisamment en lumière, nous accuse d'avoir formé avec nos opposants théologiques une sorte de coalition pour combattre le radicalisme protestant. Notre réponse sera bien simple. Il est certain, de l'aveu même de notre contradicteur, que nous n'avons rien sacrifié de notre tendance particulière à cette prétendue coalition, puisque notre livre sur Jésus-Christ donne

lieu à de si vifs débats. D'un autre côté, les progrès effrayants de la tendance purement rationaliste, qui ne voit dans le christianisme qu'une évolution de l'humanité et non une révolution ayant pour point de départ l'intervention surnaturelle de l'amour divin, réunissent de plus en plus pour une défense commune tous ceux qui admettent une religion révélée. N'est-il pas évident qu'il y a une différence radicale entre ceux qui admettent le surnaturel et ceux qui le nient ou qui, tout en l'admettant pour eux-mêmes, le proclament indifférent, ce qui revient à le nier dans son essence, dans sa valeur propre, dans sa signification religieuse [1]? Si les choses sont ainsi, quoi de plus normal que de se trouver en ligne, à côté de ceux qui partagent les mêmes convictions sur ce point fondamental, dans une lutte formidable où il s'agit du caractère spécifique du christianisme? Mais cet accord dans une même foi n'empêche en rien les divergences, et surtout ne commande aucune réticence, comme le prouvent nos discussions intérieures. Ils sont nombreux parmi nous ceux qui, fermement attachés à l'Evangile éternel, veulent en même temps travailler énergiquement au progrès et à la rénovation de notre théologie. Ils ne s'inclinent devant aucune tradition humaine, et au milieu de beaucoup de faiblesses, en butte à des attaques de diverse nature [2], ils n'en poursuivent pas moins résolûment leur tâche. Je cherche en vain en quoi une pareille situation justifie le reproche d'inconséquence. Elle n'est pas commode, j'en conviens, mais elle répond à des convictions profondes et loyales. Elle ne saurait être taxée d'absurdité que par cette logique à outrance qui prétend qu'entre la soumission aveugle à la tradition et le radicalisme effréné il n'y a pas de milieu, et nous place entre le pape et Voltaire. Nous n'avons abordé ici que le côté théologique et religieux de la question. Quant au côté ecclésiastique, nous avons toujours fait nos réserves expresses sur les pratiques qui découlaient d'un ordre de choses dont nous repoussons le principe [3].

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Cela ne nous empêche pas de relever avec une vive satisfaction l'article où M. Coquerel fils déclare pour sa part accepter le miracle de la résurrection de Jésus-Christ. (Voir le *Lien* du 14 juillet.)

[2] Parfois ces attaques revêtent la forme insolite et fâcheuse de *mandements* ecclésiastiques.

[3] Nous avons ainsi répondu à l'article du *Protestant libéral* (numéro du 12 juillet) qui nous accusait d'avoir pactisé avec d'anciens adversaires ecclésiastiques, et nous opposait un article publié par nous il y a plusieurs années dans le *Bulletin théologique*. Nous nous bornons à déclarer que nous n'avons pas un mot à changer à cet article.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDES CONTEMPORAINES

LES LEÇONS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

LA RÉVOLUTION, par Edgar Quinet. Paris, 1866.

La Révolution française soulève aujourd'hui des discussions plus ardentes peut-être qu'il y a cinquante ans. C'est qu'à la distance de plus d'un demi-siècle les faits préoccupent moins que les idées qui s'en dégagent ; les appréciations historiques étayent des théories générales de gouvernement ; on juge ce passé brûlant et orageux, l'œil fixé sur l'avenir. De là la passion qui caractérise ce débat fort peu rétrospectif en réalité. Nous avons en présence deux systèmes radicalement opposés ; celui qui approuve la fondation de la liberté par la tyrannie démagogique et celui qui exclut absolument toutes les mesures de salut public. Il importe que cette grave controverse soit vidée, alors qu'elle demeure encore dans la région spéculative, car si la solution démagogique tendait à prévaloir dans les esprits, nous verrions se clore, d'une façon inexorable et sans laisser une seule issue à la liberté, ce cercle vicieux où la France semble condamnée à tourner, ne sortant des journées révolutionnaires que pour subir les prétoriens.

Les premiers historiens de la révolution étaient trop engagés dans la polémique courante pour porter sur elle un jugement calme et équitable. On continuait, la plume à la main, la guerre des bleus et des blancs. Puis la funeste association entre le libéralisme et le bonapartisme faussait le point de vue ; ceux qui se

croyaient tenus d'acclamer le 18 brumaire et de saluer dans le premier consul le représentant authentique de 1789 ne pouvaient pas porter dans l'appréciation de notre grand drame national un libéralisme élevé, conséquent avec lui-même; la Révolution leur apparaissait comme une cause sacrée qu'il fallait défendre en bloc. On se permettait sans doute çà et là quelques réserves sévères, mais on excusait ses fureurs par ses périls et on confondait sous son nom redoutable et grandiose tout ce qui s'était accompli depuis l'ouverture des Etats généraux jusqu'à Marengo. On ne songeait qu'à sauvegarder l'honneur de la révolution contre le parti de l'émigration. Le lecteur éprouvait bien une vive indignation pour tel ou tel acte particulier de Saint-Just et de Robespierre, mais il ne prenait pas en horreur le système qui avait produit ces actes et il était plein d'indulgence pour le comité de salut public qui avait organisé la victoire aux frontières et à l'intérieur. Il arrivait à croire que les phases de la révolution, telles qu'elles se sont déroulées, étaient nécessaires dans leur succession; constituant libéral avec Mirabeau et Barnave, il devenait girondin et républicain avec Vergniaud, Guadet et Madame Roland. Il accordait bien sa pitié aux victimes éloquentes du 31 mai, mais il entrait ensuite sans s'en douter dans le courant montagnard, rejetant l'écume boueuse et sanglante du démagogisme à la Marat, mais n'en étant pas moins frappé d'une admiration sans partage pour l'énergie de la Convention. Les thermidoriens n'avaient nulle peine à le gagner et le jetaient aux pieds du jeune général qui couvrait le despotisme de tous les prestiges de la gloire militaire. C'était toujours le char de la révolution qui avançait, peu importe qu'il broyât sous ses roues les principes mêmes que la France nouvelle avait proclamés à son réveil. Ces premières histoires formaient une sorte de panthéon ouvert à tous les héros de la crise révolutionnaire, car chacun d'eux avait eu son jour et avait contribué au triomphe final qu'on ne discutait pas encore en présence d'amers détracteurs. Le dernier des récits conçus dans cette donnée est le brillant poëme de M. de Lamartine sur les girondins. L'auteur met une auréole au front de tous ceux qui succombent dans la lutte, et fait de l'échafaud un piédestal sur lequel il pose ses statues magnifiquement drapées. Elles s'appellent tour à tour Louis XVI, Robespierre, Marie-Antoinette, Madame Roland, Théroigne de Méricourt, Charlotte Corday, Madame Elisabeth. La mort transfigure toutes les victimes indifféremment et le jugement sur ces années de sang se termine par un acquittement universel. M. de Lamartine n'a fait une exception qu'au détriment du général Bonaparte, pour lequel il n'a jamais brûlé un grain d'encens.

Aux polythéistes ont succédé les adorateurs d'une seule idole. M. Michelet a voué toute son admiration à Danton, « ce puissant mâle, » comme il l'appelle, dans lequel il voit le représentant des classes populaires, une sorte d'Hercule-Messie des faubourgs. Reconnaissons, pour être juste que, s'il est plein d'admiration pour tout ce que la Révolution a tenté contre le christianisme, y compris les hideuses saturnales de la commune de Paris, il flétrit toujours l'emploi des moyens violents. Robespierre est le dieu de M. Louis Blanc, et il est son prophète. Il a écrit dix volumes en son honneur avec un éclat de talent et une richesse d'information qui lui donnent un rang éminent dans les lettres, non sans ajouter au danger de ces pages éloquentes. L'histoire de M. Louis Blanc est l'apothéose des pires sophismes de Rousseau; tous les pères Lorriquet du monde ne feront pas plus de mal à la Révolution française en calomniant ses héros véritables que les éloges excessifs prodigués à l'aigre rhéteur. Malheureusement cet enseignement funeste n'est que trop docilement reçu par les masses populaires; elles dévorent un livre où revivent toutes leurs passions secrètes et où elles apprennent à sacrifier la liberté à la chimère d'une fausse égalité. En même temps que l'histoire de M. Louis Blanc se vend à quarante mille exemplaires sous formes de livraisons, on voit paraître des monographies élogieuses des proconsuls de 1793. L'école jacobine recrute tous les jours de fervents adhérents, surtout dans les classes ouvrières et dans la jeunesse. On a pu se convaincre à Berne et à Liége à quel point ces passions qui fermentent d'ordinaire silencieusement se sont développées dans le cours de ces dernières années, et combien la licence des esprits grandit sous le régime de la compression politique. Il était temps qu'une voix puissante et respectée protestât contre ces mortelles erreurs et rompît en visière aux préjugés révolutionnaires en renvoyant dos à dos les apologistes de la Montagne et les théoriciens des coups d'Etat. Là est la portée du beau livre de M. Quinet, qui, malgré quelques graves inconséquences, est une énergique revendication du principe libéra. On y retrouve l'inspiration généreuse qui anime les *Considérations* de Madame de Staël sur la Révolution française, l'une des œuvres les plus fières, les plus éloquentes, les plus viriles de ce noble esprit dont les appréciations étaient de beaucoup en avant sur les jugements passionnés des partis. M. Quinet n'a rien écrit d'un style aussi mâle que son nouvel ouvrage; sa grande imagination a gagné en puissance, parce qu'il a su la contenir; elle éclaire d'ardents rayons ses récits pathétiques; l'expression et l'image sont souvent à la hauteur des événements. Il a gravi la montagne sinistre où les lois de la société nouvelle ont été

promulguées au milieu de la tempête, et il a su reporter toute vive, en des pages émues, cette épouvante mêlée d'admiration qu'inspire ce Sinaï sanglant. Il s'est gardé avec soin de prendre pour une révélation indiscutable ce qui porte l'empreinte de toutes les faiblesses et de toutes les passions humaines; il ne s'est point fait le hiérophante de la Révolution, mais son juge éclairé et impartial. On a beau crier au blasphème et à l'impiété dans le camp des dévots de la terreur, M. Quinet a trouvé le seul moyen de montrer un respect intelligent à ce grand passé en le discutant virilement. Personne ne l'accusera d'être un détracteur et un ennemi; seulement il préfère presque toujours, sauf sur un point, la liberté à la révolution, et il ne ménage aucun genre de tyrannie, pas même celle qui est en carmagnole. Le bonnet rouge n'arrête pas son indignation et devant une condamnation injuste, fût-ce celle d'un roi petit-fils de Louis XIV, il fait entendre l'arrêt de la conscience qui casse celui de la Convention. Une patriotique tristesse est l'inspiration dominante du livre. Le passé révolutionnaire s'éclaire pour l'auteur des tristes clartés du présent, et, à voir le dénoûment du drame, il en juge mieux les péripéties. Pour qu'un mouvement aussi gigantesque ait abouti à ce que nous savons, il faut qu'il ait eu quelque vice d'origine. C'est à le chercher que s'attache courageusement M. Quinet. De là le violent débat contradictoire qui s'est engagé sur son livre et sur lequel nous donnerons nos propres conclusions.

I.

L'une des pensées les plus originales du livre de M. Quinet, c'est que la principale cause à laquelle on doit attribuer l'échec de la Révolution française est son caractère exclusivement politique. D'après l'auteur, toute rénovation sociale qui ne s'associe pas à un mouvement religieux grand et fécond, doit nécessairement échouer; elle est superficielle et passagère. Il faut atteindre aux profondeurs de la conscience pour jeter les bases d'un édifice durable, car, pour l'honneur de l'humanité, nulle influence n'égale celle de la religion, « qui est l'âme de tous les rapports. » Notre monde se suffit si peu à lui-même qu'il faut pour le transformer une pensée, une passion qui vienne de plus haut. Comme le dit éloquemment M. Quinet, « le grand témoin a manqué au serment de 1789. » L'auteur, d'accord en ce point avec M. Guizot dans son beau morceau intitulé : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a réussi*, invoque le témoignage de l'histoire moderne. Ce sont les têtes rondes qui ont fondé la liberté anglaise, et les puri-

tains ont été les pères de la libre Amérique. Le dix-huitième siècle, avec toute sa générosité, n'a pu aboutir qu'à un libéralisme intermittent. Voltaire, même armé de son rire terrible, Rousseau, avec son vicaire savoyard qui sert une messe à laquelle il ne croit plus, n'ont pu assurer les destinées de la Révolution française, car on ne détruit que ce que l'on remplace. Certes, par ce temps de positivisme une telle philosophie de l'histoire est singulièrement opportune et nous voilà bien loin de la morale indépendante et de ses belles inventions. Qu'on veuille bien remarquer que l'auteur ne se fonde pas sur une de ces idées générales ou métaphysiques que l'on dédaigne si volontiers aujourd'hui au nom de la libre pensée! Non, il s'appuie sur l'expérience, il invoque les faits les mieux constatés et il réagit ainsi de toute l'autorité de son caractère et de son talent contre cet abaissement honteux de la raison moderne dont nous sommes les témoins, car je ne connais rien de plus dégradant que le mouvement prétendu philosophique qui prétend enfermer l'humanité dans le cercle étroit de l'observation immédiate et qui traite de folie tous ces nobles élans, toutes ces aspirations généreuses et hardies qui la portent au delà du monde visible, tout ce qui jusqu'ici s'est appelé la philosophie et la religion. M. Quinet nous apprend ce qu'il en coûte de s'en passer et comment vont les choses humaines quand elles ne se relient pas aux choses divines.

L'illustre écrivain, sans se rattacher à une des formes actuelles du christianisme, se prononce catégoriquement contre le catholicisme. Il déclare sans détour que l'alliance entre la religion et et la liberté ne pourra se conclure que quand on en aura fini avec un culte qui repose sur l'asservissement de l'être humain. L'Eglise, qui forge des chaînes à la pensée et à la conscience et réclame de ses enfants une soumission implicite à l'autorité sacerdotale, ne saurait nous inspirer l'indépendance et la dignité dans l'ordre humain. Elle proclame le droit divin du despotisme dans le domaine supérieur de la vie, comment nous formerait-elle à la liberté civile? Certes, il y a un grand fond de vérité dans cette appréciation du catholicisme; il est certain qu'il a constitué le principe d'autorité sur une base théocratique qui empêche l'essor et le libre jeu de l'individualité. Je crois, comme M. Quinet, que les peuples qui ont été formés à cette école y apprennent ou la servilité ou la fausse indépendance et qu'ils ne savent ni résister quand il le faut, ni obéir quand ils le doivent. Je pense aussi que ce fut un grand malheur pour la France, en 1789, de ne plus avoir qu'un protestantisme mutilé et affaibli. Certes, l'existence d'une grande Eglise réformée, en possession de ses institutions si sagement libérales, et qui étaient comme un

modèle de gouvernement représentatif, eût été à cette époque de renouvellement un bienfait inappréciable. La Révolution française n'a rien eu à regretter en fait d'héroïsme, d'éloquence et de courageuse initiative; ce qui lui a fait défaut, c'est la fermeté patiente, c'est le bon sens courageux. Le navire brillamment pavoisé avait trop de voiles et pas assez de lest. Quel bienfait pour elle si, à côté de la jeune noblesse libérale de la Constituante ou de la brillante Gironde, elle avait pu mettre en ligne, au jour de la grande lutte, des hommes mûris par la souffrance, sachant opposer à l'arbitraire les saintes résistances de la conscience, habitués à débattre leurs intérêts les plus élevés, fondant leurs droits sur leurs devoirs! Quel salutaire contrepoids à tant d'entraînements dangereux!

« Combien, dit éloquemment M. Quinet, les sans-culottes se sont lassés plus vite que les gueux de Hollande. Ceux-ci, après quatre-vingts ans de supplices, étaient aussi âpres à la lutte que le premier jour. De là je crois pouvoir conclure qu'un immense dommage pour la Révolution française fut d'avoir été privée du peuple proscrit à la Saint-Barthélemy et à la révocation de l'édit de Nantes. Quand vous voyez dans l'esprit français de si grands vides qu'il serait désormais puéril de nier, n'oubliez pas que la France s'est arrachée elle-même le cœur ou les entrailles par l'expulsion ou l'étouffement de près de deux millions de ses meilleurs citoyens. Quelle nation, quelle société résisterait aujourd'hui à une expérience de ce genre? Ce sont là de ces plaies que les siècles ne guérissent pas. Ces hommes éprouvés, par le fer et le feu, ces caractères de granit, qui n'avaient fléchi sous aucune des tyrannies du passé, combien ils devaient nous manquer plus tard en toutes choses! Quelques années n'auraient pas suffi pour les décourager et les rejeter dans le moyen âge; ils n'auraient pu rien ajouter à la violence et à l'héroïsme des passions: peut-être ils les eussent tempérées et sans doute ils eussent fourni cette base : le caractère, la persévérance dans l'énergie, seules choses où l'on ne dépasse pas les limites connues. Qui n'aime voir nos réfugiés porter en masse à la Révolution française l'appui qu'ils ont donné aux révolutions de Hollande, d'Angleterre, de Suisse et d'Amérique. Partout ils ont aidé, éclairé, affermi l'esprit moderne dans ses luttes civiles. Ce n'est que dans leur patrie qu'ils n'ont pu se montrer. Il s'ensuivit pour la France que le moyen âge s'y trouva aux prises avec l'esprit moderne sans aucun intermédiaire; le choc ne pouvait être que furieux. Chez les autres peuples, la liberté s'était élevée sur le trépied de la Réforme, de la Renaissance et de la philosophie. La Réforme ayant été extirpée chez nous, qui pourrait dire à quel point l'équilibre fut rompu. Le trépied chancela comme dans le vide[1]. »

Est-il besoin de répéter qu'en tout ceci nous sommes profondément d'accord avec M. Quinet. Et cependant nous ne voudrions pas affirmer d'une façon aussi absolue que lui que le catholicisme et la liberté sont incompatibles. Je m'explique; le ca-

[1] La *Révolution*, t. I, p. 246-248.

tholicisme officiel, complétement orthodoxe, est, pour moi comme pour l'auteur, l'ennemi juré de la liberté; il ne saurait vivre sans l'écraser, il le sait bien. De là les *Encycliques* des Grégoire XVI et des Pie IX, après lesquelles il serait oiseux et presque ridicule de vouloir mettre d'accord le saint-siége avec la société moderne. Mais je comprends très bien une situation d'esprit telle que l'on aime tout ensemble la liberté et le catholicisme. Sans s'en rendre bien compte, sans le vouloir peut-être, on distingue dans la religion entre un certain fond purement mystique et les principes de second ordre. On laisse dans l'ombre ce qui choque, on espère des solutions meilleures dans l'avenir; sans vouloir tirer la chose au clair, on doute de l'infaillibilité du pape, du moins dans l'ordre des questions sociales, et, tout en souffrant d'une contradiction souvent cruelle, on retient le dogme, la discipline, l'organisation ecclésiastiques, sans se croire obligé de retirer son cœur aux nobles causes. L'inconséquence est grave, on a l'âme et l'esprit déchirés; je n'en veux d'autres preuves que les lettres loyales de Lacordaire à Madame Swetchine et tant d'autres manifestations contemporaines que je pourrais citer; il est des jours où l'on doit se taire en gémissant. Mais on a beau se courber sous la foudre venue de Rome pour frapper quelques-uns des principes qui se sont comme incorporés à la conscience moderne, dès que l'orage ne gronde plus que dans le lointain, on relève la tête, on se retrouve le lendemain ce qu'on était la veille et l'impuissance des grands coups d'autorité est de nouveau démontrée. N'est-ce pas l'histoire du parti catholique libéral depuis la dernière Encyclique? L'inconséquence n'est pas absolue, car si la forme spéciale du christianisme à laquelle il s'est rattaché ne se concilie pas avec l'amour de la liberté, l'immortel fond religieux, qui est comme emprisonné sous cette forme, l'implique très certainement. Toute âme qui, dans l'élan d'une piété ardente et sincère, rejoint Dieu lui-même et entre avec lui dans un rapport personnel, est comme momentanément affranchie de toute dépendance terrestre. Puis, dès que la conscience a parlé, dès que la loi divine a été acceptée dans son autorité, les jougs inférieurs se brisent d'eux-mêmes. Rien n'émancipe dans l'ordre social comme l'obéissance envers Dieu. Le chrétien qui admet la rédemption, qui croit que le Christ a payé lui-même la rançon du plus chétif de ses semblables, prend la plus haute idée de la dignité humaine. Ces nobles sentiments, fruits naturels du christianisme, sont sans doute étouffés par la piété mesquine et étroite qui, dans la religion, s'attache aux rites et aux ordonnances, et qui prend la sacristie pour le sanctuaire. Mais ils se développent chez tous

ceux qui, tout en conservant des formes défectueuses, s'élèvent aux principes premiers et atteignent l'essence de la religion. C'est ce qui explique la bienheureuse inconséquence de tant de catholiques contemporains. Pourquoi les exclure du grand parti libéral? Quel intérêt trouve-t-on à les rejeter vers les opinions du passé? Parce qu'ils ont fait un seul pas en avant au lieu d'en faire deux, pourquoi les forcer à reculer? Singulier moyen de les pousser au progrès! Ils ne pourront pas rester stationnaires, j'en conviens; il faudra bien qu'ils entraînent leur Eglise dans la voie de l'avenir et qu'ils mettent des bornes à l'omnipotence de la cour romaine; ils n'arrêteront pas toujours la crise, mais ne hâtons pas les temps et les moments. Acceptons leur concours; laissons les hommes religieux s'accoutumer à la liberté, car ils finiront par comprendre qu'elle leur est aussi nécessaire qu'à nous. Je crois cette règle de conduite d'une importance majeure dans notre époque de transition. Prenons garde, en affirmant avec exagération cette incompatibilité absolue entre la liberté et le catholicisme contemporain, de ne pas traiter celui-ci comme un adversaire irréconciliable que l'on ne cherche plus qu'à briser et que l'on met hors la loi! C'est pourtant à cette extrémité qu'a été conduit M. Quinet; il a ainsi déparé son admirable livre par une inconséquence apparente qui nous confond.

Malgré quelques restrictions et quelques atténuations, la pensée de l'illustre écrivain n'est que trop claire. Il regrette que la Révolution française, au lieu de se livrer à des violences stériles, n'ait pas abattu de sa puissante hache l'arbre de la superstition qui étendait encore ses ombres mortelles sur la génération nouvelle. La révolution du seizième siècle a réussi parce qu'elle n'a pas gardé ces ménagements timides.

« Si Luther et Calvin, dit M. Quinet, se fussent contentés d'établir la liberté des cultes sans rien ajouter, il n'y aurait jamais eu l'ombre d'une révolution religieuse au seizième siècle. Qu'ont-ils donc fait? Le voici. Après avoir condamné les anciennes institutions religieuses, ils en ont admis d'autres sur lesquelles ils ont bâti des sociétés nouvelles. C'est ainsi et non autrement que l'Angleterre, les Etats scandinaves, la Hollande, la Suisse, les Etats-Unis et tous les peuples enfants de la Réforme ont pu contracter une âme nouvelle. Tous, sans exception, ont eu leur ancienne religion pour ennemie [1]. »

L'auteur se trompe en établissant une analogie entre les pratiques de la Réforme et ce qu'aurait été une violente extirpation du catholicisme par la Révolution. Au seizième siècle, tous les hommes religieux, sauf une ou deux exceptions, admettaient en principe que le magistrat doit mettre son épée au service de la

[1] Tome I, p. 151.

vérité. En écrasant l'erreur ou la superstition, bien loin de suspendre le droit pour arriver à tel ou tel résultat, ils se conformaient au droit social tel qu'ils le comprenaient dans la confusion des deux sociétés. La persécution n'était point à leurs yeux une mesure de salut public; c'était un acte conforme aux lois qui leur paraissaient devoir régler les rapports entre les hommes. Il n'en était pas de même dans le siècle de Voltaire et de Montesquieu; la tolérance était alors un principe universellement accepté. Il fallait y déroger pour frapper le culte ancien et faire le mal le sachant et le voulant pour produire le bien; c'était sanctionner le système qui a enfanté toutes les proscriptions et qui a inspiré la Terreur. Il n'est pas vrai d'ailleurs que la Réforme ait réussi par ses violences. Elles l'ont, au contraire, compromise, et partout où elle a triomphé, c'est par l'ascendant moral. Il ne sert de rien d'invoquer l'exemple de l'Amérique et de l'Angleterre; le sang des martyrs a été partout et toujours une semence pour l'Eglise à laquelle ils appartenaient. Les puritains n'ont vaincu que quand ils ont combattu, non pas pour tel ou tel dogme, mais pour la liberté civile et religieuse. Sans doute c'est dans leurs convictions chrétiennes qu'ils ont puisé leur indomptable énergie, et le droit qu'ils réclamaient tout d'abord était bien celui d'adorer Dieu selon leur conscience, mais après tout c'était un droit social, et ils ont tiré l'épée pour une cause politique bien plus que pour une cause religieuse. Dans l'ordre purement spirituel, il demeure certain que celui qui tire le glaive périt par le glaive.

Nous sommes assuré que M. Quinet se fait à lui-même toutes les objections que nous pourrions lui présenter sur ce point important. Il sait aussi bien que nous que l'on ne change pas à volonté l'âme d'une nation, et que les moyens qu'il semble indiquer pour la réformer se transforment promptement en obstacles insurmontables. L'erreur persécutée devient sacrée; tout ce que l'on tente pour l'écraser brutalement ne fait qu'accroître son influence, parce qu'elle peut désormais se couvrir comme d'un bouclier du droit de la conscience. M. Quinet sourit aussi bien que nous quand il lit ces mots dans la Correspondance de Napoléon : « Je demande à M. l'évêque de Poitiers de changer l'esprit de son diocèse. » La tentative serait-elle moins ridicule quand elle serait doublée de la violence et quand cette tâche impossible serait confiée, non plus à un évêque, mais à des proconsuls transformés en missionnaires, lors même qu'ils agiraient au nom d'une assemblée révolutionnaire? M. Quinet paraît saluer le renversement du catholicisme par un procédé éminemment catholique; car détruire une religion d'autorité extérieure par un

coup de la force, c'est en perpétuer le principe, c'est copier servilement le passé, c'est en réalité faire une restauration sous le nom trompeur de révolution. Qu'importe que l'on ait violemment abattu tel ou tel abus, si l'on a conservé par cette violence même le principe même d'où découlaient ces abus. Ce que vous voulez renverser dans le catholicisme du moyen âge, c'est une religion d'asservissement qui imposait le dogme ancien; vous mettez à sa place une religion qui impose le dogme nouveau. Qu'y a-t-il là de vraiment nouveau? On ne recueille que ce qu'on a semé. Si vous semez la contrainte, vous recueillerez la tyrannie.

Mais à quoi servirait-il d'insister. Il suffit de renvoyer l'éloquent écrivain aux magnifiques pages dans lesquelles il a pulvérisé tous les sophismes des apologistes de la Terreur. Il s'est réfuté lui-même, car s'il est vrai, dans l'ordre politique, que l'arbitraire enfante l'arbitraire, cela l'est encore davantage dans l'ordre religieux où tout en revient à des faits de conscience, c'est-à-dire à des actes libres.

Il y a plus : ce n'est pas seulement le principe du catholicisme du moyen âge que M. Quinet propose de restaurer, c'est en réalité le principe païen lui-même, car du jour où l'Eglise a recours à la force, elle rebrousse chemin vers l'ancienne société. « Sous les empereurs chrétiens, dit M. Quinet, quand il s'agit d'arracher le peuple d'Egypte au culte des Pharaons, toute la nation restait incertaine autour des temples. Un centurion sortit de la foule : il donna le premier coup de marteau au temple d'Isis. La foule suivit et acheva ce que le centurion avait commencé. De ce moment, l'Egypte appartint au monde nouveau. Ce centurion a manqué à la Révolution française[1]. » Comment un esprit si philosophique que M. Quinet est aussi incapable de se payer d'apparences n'a-t-il pas vu que ce centurion, détruisant une religion sur une consigne de palais, était le digne héritier des licteurs qui conduisaient au cirque, un siècle auparavant, les adeptes de son propre culte? Il agissait au nom du principe fondamental de la société païenne, d'après lequel l'individu ne s'appartient pas à lui-même, mais bien à la cité ou à l'État, et ne doit admettre que les divinités de son pays. Les empereurs chrétiens représentent non le monde nouveau, mais le monde ancien. Le César qui détruit ou qui rétablit des autels, qu'il s'appelle Théodose ou Napoléon Bonaparte, est le réactionnaire par excellence, car il abroge la liberté de conscience, qui est comme la raison d'être du christianisme. Ce centurion a reparu sous des costumes divers dans l'histoire des religions; au temps des Césars, il commandait au

[1] Tome II, p. 174.

nom des aigles impériales et demandait qu'on leur sacrifiât sous peine de mort ; au temps des empereurs byzantins, il substituait la croix aux aigles, et il en était le plus dangereux profanateur. Au moyen âge, il portait la robe de dominicain ; sous Louis XIV, il maniait le sabre des dragons ; sous le premier consul, il portait l'habit brodé d'un conseiller d'Etat, et il venait annoncer au corps législatif du temps quelles étaient les formes religieuses qui avaient paru acceptables au maître. Sous tous ces déguisements, je reconnais le représentant fidèle de la religion d'Etat ; c'est toujours l'homme du passé.

Est-il vrai, d'ailleurs, que ce fameux centurion ait manqué à la Révolution française? Il nous semble qu'il y a joué un rôle suffisant. La tentative de la commune de Paris n'a pas été autre chose qu'un effort désespéré pour imposer à la France une religion nouvelle. Il ne faut pas oublier que l'entreprise a été acclamée par la représentation nationale et qu'elle a eu à son service la guillotine. Certes, on ne saurait l'accuser ni de timidité ni de lenteur. La commune de Paris suspendit ouvertement et énergiquement la liberté des cultes ; elle les mit tous hors la loi, et elle célébra celui de son invention avec un éclat extraordinaire sous les voûtes de Notre-Dame. Certes, rien ne manquait à cet essai de créer de toute pièce une religion révolutionnaire : ni l'audace, ni la force matérielle, ni la mise en scène, ni l'attrait piquant du libertinage. Pendant quelques jours, tout marcha au gré des apôtres en carmagnoles ; le chimérique Anacharsis Clootz, que l'on a récemment essayé de réhabiliter, entonnait déjà le *Nunc dimittis servum tuum*. Il ne pouvait retenir ses larmes au spectacle touchant de ces ministres des divers cultes venant sauver leur tête en déclarant qu'ils avaient été jusqu'à ce jour des charlatans et des hypocrites, et apportant au trésor de la commune les chapes et les vases sacrés. Qu'on lise le *Moniteur* de l'époque, et l'on verra que ces saturnales ont eu un certain air officiel. Et cependant, il a suffi d'un froncement de sourcil de Robespierre pour faire rentrer dans le néant un mouvement qui avait paru bien près de réussir. Le culte de la Raison n'avait de racines que dans la boue ; quand il cessa d'être arrosé par le sang, il fut foulé aux pieds, et les déesses improvisées rentrèrent dans leurs impures retraites. Qu'on ne dise pas qu'une religion moins stupide et moins impudique aurait eu plus de chances de succès. Est-ce que le culte de l'Etre suprême intronisé par le tout-puissant dictateur des jacobins a eu meilleure fortune? Il n'a pu avoir qu'une seule solennité, et il ne lui a pas survécu, malgré la loi de prairial, qui poussa la Terreur jusqu'au paroxysme. Tout essai de ce genre devait nécessairement avorter, parce qu'il ne pouvait évi-

ter ni le ridicule ni l'emploi des moyens violents. Toute forme religieuse qui n'est pas une création spontanée de la conscience n'est qu'une pompe vaine et frivole, elle est infailliblement théâtrale et tourne à la parodie. Les bœufs à cornes dorées, les jeunes filles en blanc, les chœurs de vieillards et l'habit bleu du pontife n'ont pas sauvé le culte de l'Etre suprême, et, quand Robespierre mit le feu à la statue de l'Athéisme, il eut un succès de fou rire. La théophilantropie n'a pas été plus heureuse avec ses rites attrayants, avec ses paires de colombes volant sur l'autel de l'hyménée, ses choristes à gages et ses prêtres célibataires ou veufs, vêtus de robes blanches à ceintures roses. La faveur du Directoire ne lui a pas porté bonheur.

En réalité, quoi qu'en dise M. Quinet, la tentative de détruire le christianisme a été bien plus sérieuse qu'il ne le donne à penser. L'équipée de la commune de Paris n'a été qu'un épisode. « La majorité de la Convention était très hostile à toutes les religions positives. La religion de la Convention était le déisme[1], » lisons-nous dans un fragment de mémoire inédit de Baudot, reproduit par M. Quinet. C'est ce qui explique que ce représentant fut froidement accueilli quand il proposa à plusieurs de ses collègues de protestantiser la France. La fameuse assemblée a agi conformément à ses vues. D'abord, il est certain que tous les prêtres ont été proscrits, qu'ils fussent ou non réfractaires, et Grégoire nous a appris qu'il joua sa tête le jour où il résista en honnête homme à ceux qui voulaient lui imposer l'apostasie publique. La substitution du décadi au dimanche, l'interdiction formelle de cesser le travail dans les jours prescrits par l'Eglise, voilà autant de mesures significatives. La Convention avait aboli l'ère chrétienne et l'avait remplacée par la date de la fondation de la République. Les mois reçurent des noms nouveaux. « Une longue habitude, dit Fabre d'Eglantine dans son rapport, a rempli la mémoire du peuple d'un nombre considérable d'images qu'il a longtemps vénérées et qui sont encore aujourd'hui la source de ses erreurs religieuses ; il est donc nécessaire de substituer à ces visions de l'ignorance les réalités de la raison, et au prestige sacerdotal la vérité de la nature. » L'orateur avouait sans détour qu'il voulait par ce moyen saper l'influence des prêtres. Il les accusait « de s'emparer des hommes pour les promener à travers leurs fêtes multipliées sur tout ce que leur impudence avait imaginé de mystique pour les prédestinés, — c'est-à-dire les imbéciles, — et de terrible pour les pécheurs, — c'est-à-dire les clairvoyants. »

[1] Tome II, p. 161.

Les conclusions du rapport furent votées d'enthousiasme à la Convention. Certes, une telle résolution était suffisamment claire, et je ne puis imaginer rien de plus hardi, car, par une pareille mesure, on s'attaquait aux coutumes nationales les plus invétérées. La Convention n'a donc pas montré la timidité dont on l'accuse. Si la Révolution française a en partie échoué, ce n'est pas qu'elle ait hésité devant ce qu'on appelle les idoles du passé. Or, il est incontestable que, malgré les décrets contre le christianisme, malgré les sanglantes proscriptions qui en furent la sanction, la foi ancienne, au lieu de décroître, se retrempa ; c'est depuis que l'autel eut été renversé que la flamme sainte se ranima dans les cœurs. Ainsi, à la fin du dix-huitième siècle, la conscience religieuse donna à la tyrannie qui prétendait la courber un démenti aussi énergique que dans les plus grandes époques de l'histoire de l'Eglise.

Bien loin que la Révolution ait été compromise par un prétendu respect pour les croyances du passé, elle a été perdue par ses violences et ses témérités. Témérités d'action qui n'étaient que des timidités de pensée, car, en persécutant, la Révolution ne faisait qu'imiter ce qu'elle voulait détruire. M. Quinet accuse l'hercule démocratique de n'avoir pas osé étouffer le serpent qui était dans son berceau. Nous en convenons, pourvu qu'il soit entendu que le serpent, c'est l'intolérance. Elle l'a réchauffé sur son sein, et elle n'a pas guéri de sa piqûre mortelle. Chaque mesure de proscription religieuse l'a poussée d'un pas vers l'abîme.

Quand la Constituante se fut transformée en concile et eut tranché par ses votes les plus graves questions de la discipline ecclésiastique, elle souleva le Midi tout entier. La constitution du clergé fut le brandon de la guerre civile et provoqua des résistances qui furent invincibles, parce qu'elles puisaient leurs motifs dans la conscience. La funeste mesure du serment, rendu obligatoire envers une constitution dont l'un des chapitres pouvait alarmer légitimement le sentiment religieux, donna la Vendée à la réaction. Il est certain, d'après le rapport même de Gensonné, commissaire du gouvernement dans cette contrée, que les résultats civils de la Révolution y étaient accueillis avec faveur dans les campagnes ; mais, quand, en touchant au prêtre, on parut s'attaquer à Dieu même, le paysan prit sa faux, et la plus affreuse guerre civile commença.

M. Quinet juge Louis XVI avec une haute impartialité ; il plaide en sa faveur les circonstances atténuantes. Mais il sait, comme nous, que c'est du moment où il fut atteint, froissé dans sa conscience religieuse qu'il commença à se tourner vers l'é-

tranger. Quand l'émeute l'empêcha d'aller faire ses pâques à Saint-Cloud et que l'Assemblée prétendit lui imposer un confesseur dans lequel il ne pouvait voir qu'un prêtre réfractaire; quand on chercha à lui arracher la sanction des lois iniques contre les prêtres insermentés, il perdit tout espoir de se réconcilier avec la Révolution, et, par une funeste erreur, il s'imagina servir son Dieu en pactisant avec les armées alliées. Ce fut son *veto* aux décrets de persécution qui amena les journées du 20 juin et du 10 août, et précipita la Révolution dans les terribles mesures qui en furent les conséquences. Il est prouvé maintenant que les massacres de septembre ont eu pour premier mobile la haine furieuse du peuple contre le clergé réfractaire[1]. C'est ainsi que l'intolérance provoque des résistances qu'elle ne parvient pas à briser; alors elle s'exalte et arrive aux derniers excès qui déshonorent une cause. Supposez la Révolution plus intolérante qu'elle ne l'a été dans la question religieuse, frappant le grand coup que l'on regrette, elle eût été plus frénétique encore dans ses colères, et la Terreur, que l'on maudit, eût été plus sanglante. Plus hardie dans ses attentats contre la conscience, la Révolution eût été plus tôt perdue. Elle n'avait, selon nous, qu'un seul moyen de consolider son œuvre au point de vue religieux, c'était de réaliser dans toutes ses conséquences le principe de la liberté des cultes, au lieu de suivre servilement Rousseau et Montesquieu, si incomplets ou si erronés en tout ce qui concerne le droit de la conscience. Voilà la seule réforme qu'une assemblée politique puisse légitimement accomplir dans l'ordre religieux; c'est par là qu'elle montre le plus sûrement son respect pour les intérêts supérieurs de l'humanité. En se déclarant incompétente, elle s'incline devant la puissance spirituelle. Tandis que la piété individuelle honore Dieu en entrant dans ses temples, l'Etat lui rend hommage en s'arrêtant sur le seuil du sanctuaire. Nul subside, nulle protection ne vaut cette abstention. Si d'emblée la Révolution avait suivi cette noble politique; si, dans ce moment unique où toute réforme fut possible, elle avait emprunté à l'Amérique non-seulement la Déclaration des droits de l'homme, mais cette indépendance du spirituel et du temporel, qui est comme la déclaration des droits de Dieu, elle eût vraiment fermé l'ère du passé et inauguré l'avenir. L'ultramontanisme, pas plus que la royauté, n'eût ceint l'auréole sanglante et glorieuse du martyre, ce qui est le meilleur moyen de le perpétuer dans la vénération des peuples. Nous ne mettons pas en doute que l'Eglise, livrée à ses inspirations, aurait été

[1] Voir la preuve de ces affirmations dans mon livre intitulé : *l'Eglise et la Révolution.*

amenée à se réformer, et la rénovation religieuse que regrette M. Quinet aurait eu en tous cas des chances bien meilleures que sous l'influence de l'exaltation produite par les persécutions. La constitution de l'an III a consacré le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; mais c'était bien tard, après que les passions religieuses avaient été partout surexcitées. Le Directoire, servi par des autorités subalternes, vrais tyrans de village, ne respecta jamais sincèrement la liberté des cultes. La Convention ne sut pas accorder la large amnistie qui eût été nécessaire pour apaiser les âmes. Les décrets contre les réfractaires furent maintenus dans toute leur rigueur. On n'eut qu'une application bâtarde et inconséquente du grand principe qu'on avait inscrit dans la constitution. Et cependant, ce principe est si fécond et si bienfaisant par lui-même que, malgré toutes ces entraves, il permit aux diverses Eglises chrétiennes de prendre un développement vraiment inouï pour l'époque. Quand il fut brutalement confisqué avec toutes les libertés au 18 brumaire, la religion refleurissait sur tous les points du pays. L'Eglise gallicane, à laquelle on montre tant d'injustices, avait inauguré une vraie réforme dans ses derniers conciles tenus à Paris. Tout ce beau mouvement avorta à partir du concordat; on peut appliquer à ce régime ce mot spirituel appliqué à un de ses plus illustres apologistes : « Nous ne dirons rien de sa religion, elle est administrative. » Aussi nulle époque n'a-t-elle été plus stérile pour tout ce qui dépasse le monde visible. Nous sommes en pleine jouissance des beaux résultats de l'œuvre du premier consul; on voit ce qu'il advient de ces religions que l'on a rangées sous la houlette ministérielle. Elles n'ont pas la liberté et n'échappent point à l'anarchie.

Laissons parler M. Quinet lui-même sur ce point :

« La religion n'est plus qu'une partie de la haute et de la basse police; la conscience est remise sous la main et le scellé de la politique. Nul ne peut prier son Dieu sans en avoir l'autorisation de l'Etat, et il n'autorise que les anciennes croyances qui ont la sanction du temps. Toute croyance qui n'est pas salariée, tout Dieu qui n'est pas fonctionnaire est supprimé, et ce changement s'accomplit dès qu'il est commandé. Pas une âme ne résiste. Les cultes tenus pour officiels se réjouissent que d'autres soient rendus impossibles, et ce qui confond, c'est que ce régime de spiritualité sous la surveillance continue de la police ait pu s'appeler le régime de la liberté des cultes, tant la notion en avait été promptement extirpée. Le clergé esclave devant le souverain, souverain devant la conscience, l'Eglise despotique aux mains d'un despote, voilà le concordat. Quelle massue dans la main d'Hercule, mais aussi comme elle peut se retourner contre lui [1]. »

[1] Tome II, p. 524.

M. Quinet n'a pas plus de goût que nous pour le système de germinal an X. Il salue dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat la grande réforme de l'avenir. Pourquoi ne juge-t-il pas la Révolution à ce point de vue? Refaisant après coup le plan qui aurait dû être suivi par elle, pourquoi ne pas nous dénoncer tout d'abord la plus fausse de ses manœuvres dans cette grande bataille qu'elle a livrée aux abus? Regret pour regret, ne valait-il pas mieux déplorer ses attentats contre la conscience que de lui reprocher sa timidité en fait de proscription religieuse?

M. Quinet semble dire que si sa faute eût été plus grande, plus absolue, elle eût apporté son remède avec elle. Et pourtant, personne mieux que lui n'est à même de comprendre la vraie nature d'une religion digne de ce nom, librement acceptée, sérieusement pratiquée, reposant non sur la tradition, sur la coutume, sur l'intérêt social, mais sur la foi personnelle et vivante. J'en appelle à ces belles paroles où il stigmatise l'un de nos grands travers nationaux :

« Un progrès dans la religion, dit-il, nous serait insupportable ; car il faudrait que nous y eussions notre part, c'est-à-dire que nous devinssions assez religieux pour prendre au sérieux le culte régénéré. Dès lors une des causes profondes, éternelles, de l'inégalité morale disparaîtrait. Nous croirions comme le peuple, nous vivrions de la même pensée que lui, nous accepterions un joug intérieur que nous avons réussi à rejeter sur lui, nous redeviendrions peuple comme lui, non dans les cérémonies seulement, mais dans le cœur et les croyances! Ah! qu'il nous convient bien mieux de garder une vieille forme de religion pour la railler à demi mot, pendant que la foule l'adore! Quel triomphe pour l'orgueil! Quelle sérénité dans la domination, d'autant mieux que nous protégions ainsi la Providence elle-même! Je prends un peu d'eau bénite et j'en donne exactement la moitié à mon voisin, en disant tout bas : « Agenouille-toi d'esprit comme de corps. Cependant moi je règne ici sur toi et sur ton Dieu que je patronne! »

Il n'est pas possible de flageller avec une plus nerveuse éloquence le sot préjugé que la religion est bonne pour les femmes et le peuple, préjugé qui est à la base de tous les régimes où le culte est considéré comme un instrument de règne. Citons encore ces mots caractéristiques : « Respectez l'individu, il est le principe des révolutions dans l'homme comme dans la nature. » M. Saint-René Taillandier a très bien montré, dans son bel article sur le livre de M. Quinet, que tout ce que notre auteur demande à la religion de l'avenir, le christianisme le lui a donné d'avance, et qu'il n'y a pas une seule de ses aspirations vers la justice et la vraie liberté qui n'aboutisse à l'Evangile.

On le voit, l'éloquent écrivain, après avoir fait la première place à la religion dans l'histoire, la veut sincère et individuelle.

Plein de respect pour la vérité, il hait les fictions, les mensonges officiels, les génuflexions prudentes, enfin tout ce qui ressemble à la religion politique. Comment donc ce cœur si généreux, cet esprit si élevé a-t-il pu contredire ses meilleures inspirations, au point de sembler regretter qu'un coup violent de la politique révolutionnaire n'ait pas renouvelé la religion du pays, comme si de toutes les fictions une telle réforme n'eût pas été la plus mensongère, comme si elle n'eût pas coupé dans sa racine même cette foi individuelle qui seule a du prix à ses yeux? Il tiendra à honneur de répudier avec éclat cette erreur ou du moins ce qui prête à un malentendu si étonnant et si dangereux, d'autant plus qu'il ne fut jamais écouté avec plus de respect et de sympathie. Nous osons le presser de le faire au plus tôt, car il peut bien prévoir ce que deviendrait sa thèse appliquée par des hommes violents qui, rejetant l'esprit de son livre, ne seraient ses disciples que sur ce point seulement. Ils sont nombreux aujourd'hui, ceux qui pensent que la démocratie moderne ne sera vraiment fondée que quand elle aura rompu avec toutes les religions du passé. Ils vont plus loin; ce qu'ils souhaitent, c'est de couper le câble qui retient encore la société moderne à la religion. Ils redisent sur tous les tons que l'idée divine est le symbole de toutes les servitudes et que le monde ne sera émancipé que quand il aura éteint ce vieux flambeau aux lueurs trompeuses. Certes, ces coryphées de l'athéisme et du matérialisme sont aux antipodes du noble et fier spiritualisme de M. Quinet, et lui aussi, pour eux, est un arriéré! Soyons assurés qu'ils ne retiendront de son livre qu'une seule leçon, c'est que les révolutions qui réussissent sont celles qui brisent les idoles, c'est-à-dire qui extirpent violemment les idées anciennes et les proscrivent; c'est qu'il ne faut accorder la liberté religieuse qu'après le désarmement ou l'anéantissement des cultes dangereux, et qu'il est nécessaire de débuter par les coups d'autorité. Or, ce qu'ils sauront toujours le mieux, c'est leur commencement. Supposez que, pour notre malheur, le flot révolutionnaire porte au pouvoir quelque part en Europe ces chefs d'une démagogie haineuse et impie, ils ne manqueraient pas de réaliser leur programme. Ils nous ont averti déjà qu'ils s'empareraient de l'enfance afin de la pétrir à leur image dans les écoles de l'Etat. Ils interdiraient toute manifestation qui les importunerait; ils feraient ouvertement la guerre à la religion. Ainsi, en plein dix-neuvième siècle, on pourrait assister à une vraie persécution au nom du nouveau Moloch mis sur l'autel qui s'appelle l'humanité. M. Quinet traite comme il le mérite ce culte fort à la mode : « Oh! le curieux fétiche, dit-il, je l'ai vu de trop près, agenouillé à deux

genoux devant toute force triomphante! Ramper devant cette bête rampante aux milliards de pieds! Ce n'est pas là ma foi. Que ferai-je de ce dieu-là? Ramenez-moi aux ibis et aux serpents à colliers du Nil. » On ne saurait mieux dire, mais comment empêcher les fervents adorateurs de la bête rampante de jeter sous ses pieds les récalcitrants, si on ne maintient pas le droit absolu de la conscience! Quelle douleur pour un homme comme M. Quinet de se voir ainsi compris? Certes, lui moins que personne pourrait traiter nos craintes de chimériques, car il a pu se convaincre par l'ardente polémique soulevée à l'occasion de son livre que les hommes de la dictature révolutionnaire et les servants de la Terreur n'ont pas disparu du milieu de nous. Ne s'appuieraient-ils pas sur ses propres conseils pour inaugurer, par la proscription religieuse, cette politique de salut public dont M. Quinet a fait justice dans la partie de son ouvrage dont nous devons maintenant nous occuper?

II.

Le livre sur la Terreur restera comme un des plus beaux morceaux d'histoire de la littérature contemporaine. On dirait le chœur des Euménides dans l'*Orestie* d'Eschyle. Il faut, en effet, une lyre d'airain pour dégager la leçon éternelle de ces forfaits immenses. La conscience seule inspire ces mots décisifs qui sont des arrêts sans appel. On a reproché à M. Quinet de n'avoir pas su garder la concision de Montesquieu. C'est oublier qu'il n'a pas voulu se tenir sur les hauteurs glacées de l'abstraction; il ne juge les faits qu'après les avoir racontés ou présentés dans de vastes tableaux pleins de relief et de couleur. Dans ce musée de la Révolution, on remarque surtout les portraits. Nous citerons comme exemple celui de Charlotte Corday; il donne une idée exacte de la manière de l'auteur :

« Pendant qu'une partie des Girondins fuyaient vers le Calvados, une jeune fille, noble d'origine, Mademoiselle d'Armont, les attendait à Caen. On l'appelait plus familièrement Marie ou Charlotte Corday. Arrière-petite-nièce du grand Corneille, elle semblait une des créations du poëte réalisée par la Révolution. De grands yeux voilés, le nez aquilin, le front large et bombé, un teint éblouissant, la voix harmonieuse, enchanteresse, enfantine, le regard angélique, la taille haute, la tête un peu penchée en avant, voilà comment la dépeignent ceux qui vivaient alors dans son intimité. Sa beauté les ravissait.

« Ordinairement silencieuse, elle sortait de ses rêveries par des éclats soudains de gaieté, déconcertant ceux qui auraient voulu pénétrer plus avant dans son âme. La grâce, l'enjouement, qu'elle mêlait à toutes

choses arrêtaient les indiscrets. D'ailleurs elle s'ignorait elle-même ; son caractère n'avait eu qu'une seule occasion de se montrer. A un dîner de famille où l'on portait la santé du roi, pendant que tous se tenaient debout, on avait vu avec stupeur la belle Charlotte rester assise, immobile, la tête baissée, refusant de mêler ses vœux à ceux de sa famille. « Vous êtes donc républicaine? lui dit une de ses amies. — Oui, si les Français étaient dignes de la République. » Cependant, quand elle apprit le supplice du roi, elle désespéra, et ne vit plus la République que dans les nues, par delà le réel. Son père, M. d'Armont, gentilhomme, n'avait aucune de ses opinions. Ses deux frères étaient émigrés, et elle vivait chez une parente, Madame de Breteville, que la peur seule empêchait de se dire royaliste. En réalité, la vraie vie de Marie ou Charlotte Corday se passe dans la compagnie des héroïnes de son aïeul. A force de communiquer avec ces âmes altières, elle a fini par retrouver en elles sa véritable famille par le cœur et par le sang. Elle-même se dit la fille d'Émilie et de Cinna. A ce fond romain, ajoutez les flammes soudaines de la Révolution française. Aux Horaces, mêlez les girondins ; à Camille, Madame Roland ; à Cinna, à Maxime, à Sertorius, Barbaroux, Buzot, Guadet; au passage du Rubicon, joignez le 31 mai. Que ce qui était invention, fiction chez l'aïeul devienne vie, réalité chez la petite-nièce; que la poésie du chef de la famille passe dans le sang et dans les veines de Charlotte et y devienne foi, devoir, religion, fanatisme, voyez ce qui va arriver. Nous croyons trop facilement que la poésie est toujours un mensonge. Quelquefois elle se réalise; la foudre ne se contente pas toujours de gronder dans la nue, elle se précipite sur la terre et le monde en reste stupéfait. »

Citons encore ce parallèle si juste et si profond entre Mirabeau et Robespierre.

« Il n'a pas été possible à Mirabeau d'effacer les immenses services qu'il a rendus à la Révolution ; son travail souterrain ne prévaudra pas contre son œuvre éclatante; il n'a trahi que lui-même. Tant qu'il vécut, il fut le lest et la raison de l'Assemblée. Sa puissante tête contrebalança la foule. Après lui, le gouvernement échappa à l'Assemblée et passa à la place publique. Il n'y eut plus personne qui osa gourmander les tempêtes. L'imprévu, l'inconnu régnèrent. En face de ce génie foudroyant de Mirabeau se trouve un homme que l'on discerne à peine, tant il fait peu de bruit : c'est Robespierre ; mais chaque jour il fait un pas, et toujours dans la même direction. A mesure qu'une pierre est arrachée de l'ancien édifice, il en ébranle une autre; quand celle-là a cédé à son tour, il descend plus bas jusqu'à ce qu'il ait touché aux premiers fondements. Au lieu de la marche tortueuse de Mirabeau, Robespierre représente la ligne droite, inflexible, géométrique, qui ne dévie jamais, qui avance toujours avec la persistance sourde d'une force élémentaire. Tant qu'aucun obstacle ne se présente, il marche avec une sorte de placidité et de douceur philanthropique vers le gouffre. Il découvre le premier les abîmes, marque d'avance le chemin des ruines. Ses discours ressemblent à des corollaires de géométrie. Ils en ont la froideur, la sécheresse. A chaque progrès que fait la Constituante, il semble lui dire : Encore plus loin ! Mais si un jour une résistance s'oppose à cette force aveugle, mathématique, que restera-t-il de cette patience et de cette humilité? Quel changement se fera dans ce tempérament de glace ? N'est-il pas probable

que cette force ainsi ménagée, accumulée, toujours persistante, toujours victorieuse, même dans ses défaites, sera à la fin plus dure que les rochers et qu'elle broiera tout sur son passage? L'homme disparaîtra, le système seul subsistera. Personne peut-être moins que Robespierre ne se doutait alors de l'homme qu'il renfermait en lui. On voyait en lui un philanthrope, et il ne se jugeait pas bien différemment. »

L'incorruptible n'en est pas moins dépouillé impitoyablement de son auréole. Grâce à M. Quinet, nous voyons clair dans cette nature sèche, pédante et mesquine qui savait unir les préoccupations d'un cuistre aigri au fanatisme révolutionnaire. Rien n'est plus étrange que l'ascendant exercé sur notre race par un homme qui n'a ni ses qualités ni ses défauts. C'est qu'avec ses airs stoïques Robespierre a été un des plus vils flatteurs du peuple et l'un des plus authentiques représentants de cette basse démagogie qui suit docilement les caprices des multitudes. Ce pâle et acariâtre tribun qui punissait une raillerie de l'échafaud, ce froid copiste de Rousseau dont les harangues tourmentées sentaient à la fois l'huile et le sang, limant son style comme on aiguise une hache, et déchaînant les pires furies populaires en style correct et en mise de professeur endimanché, l'homme à l'habit bleu, le bon Monsieur Maximilien, pour tout dire, voilà l'idole que M. Quinet brise sans pitié. Il le distingue avec raison des fanatiques de bonne foi qui vivaient dans la fièvre et qui, à force d'enthousiasme, se croyaient invulnérables. « Saint-Just et moi, disait le conventionnel Baudot à son lit de mort, nous mettions le feu aux batteries de Wissembourg. On nous en savait beaucoup de gré. Eh bien ! nous n'y avions aucun mérite. Nous savions parfaitement que les boulets ne nous pouvaient toucher[1]. » C'est au nom des mêmes sentiments qu'un ancien conventionnel se sentant près de mourir à Vevay, disait à son domestique : « Quand je serai mort et que les Bourbons auront été détrônés, tu viendras sur ma tombe, tu frapperas deux coups de canne et tu diras : Monsieur, nous les avons chassés[2] ! »

Cette exaltation ne désarme pas M. Quinet ; bien loin d'amnistier la Convention sous prétexte qu'elle a sauvé la France, il déclare quelle a perdu la Révolution par la Terreur. Il tient compte des circonstances atténuantes, il n'oublie pas l'effet que l'invasion au dehors et la conspiration au dedans devaient produire sur un pays traversant sa crise suprême, il rend le plus magnifique hommage à l'héroïsme des armées républicaines, et nul n'a peint avec plus d'éloquence le mouvement sublime qui précipita les

[1] T. II, p. 420.
[2] T. II, p. 573.

volontaires sur la coalition. Il reconnaît aussi l'énergie de la Convention, son ardente activité non-seulement pour pourvoir à la résistance contre l'étranger, mais encore pour créer une multitude d'institution qui lui ont survécu. Voici en quels termes il s'exprime sur la fameuse assemblée :

« Elle combat, elle délibère, elle menace, elle médite, elle frappe au même moment. C'est elle qui tient la truelle et l'épée. Toute au présent, elle est aussi toute à l'avenir qu'elle fonde : elle est même dans le passé qu'elle extermine. Rien dans aucune histoire ne donne l'idée de cette omniscience et de cette omniprésence ; l'âme entière d'une nation fourmille de vie dans la fournaise. Les événements y peuvent retentir comme sur une enclume, mêlés aux motions, aux projets de loi, aux décrets de chaque heure ; atelier gigantesque où tout se forge à la fois, les armées, les codes, la terreur, les écoles, la science, les idées, les actions, la guerre et, — qui le croirait, — même la paix ; télégraphes, instructions sur le salpêtre, écoles primaires, écoles normales, école centrale, d'où sortira l'Ecole polytechnique, liberté des cultes, arrestation des 73, Lyon remplacée par Commune-Affranchie, Toulon par Port-de-la-Montagne ; savants en réquisition pour les calculs sur la théorie des projectiles, musée, Muséum d'histoire naturelle, victoire de Hondschoote, victoire de Watignies, remportée en personne par Carnot, victoire de Savenay, liberté des nègres, nouveau maximum, nouvelle ère universelle, tout sort à la fois de la tête de la Convention, par une explosion de la nature, sous les coups redoublés de la nécessité. A quoi comparerai-je cette création furieuse et calculée, où tous les contrastes se réunissent ? Y a-t-il dans la nature un objet qui y ressemble ? On dit qu'Eschyle avait fait une tragédie d'Etna, je m'imagine qu'on entendait au faîte le travail régulier des Cyclopes qui forgeaient avec un bruit d'airain, sous leurs marteaux innombrables, les armes, les glaives, les flèches, les boucliers des dieux. On devait aussi y surprendre la longue respiration haletante, immense, entrecoupée du géant Encelade, qui s'exhalait à travers les gorges embrasées de la montagne. Sur les flancs croissaient de vastes forêts de chênes ; au sommet la neige, au pied les oliviers. Des enfants jouaient sur les genoux du Cyclope, à l'extrémité du promontoire. Le roi des morts, Pluton, apparaissait échevelé, sur son char d'ébène dans les gouffres ouverts. Il remplissait les champs de terreur. Tout tremblait au loin, les villes, les tours, les peuples, les rois, les hommes, les dieux. Mais qu'est-ce que cette image en comparaison de la terreur attachée à la Convention aux sept cents têtes ? La nature est ici dépassée de beaucoup par les hommes. »

M. Quinet n'accorde son admiration qu'aux grands côtés de la Révolution, il ne la pousse pas jusqu'à l'aveuglement. C'est avec une entière indépendance qu'il dénonce ses fautes et ses erreurs. Au fond elles en reviennent toutes à une seule, c'est d'avoir emprunté les moyens de la tyrannie pour fonder la liberté, c'est d'avoir fait fléchir le droit devant la nécessité politique, c'est d'avoir régné par la raison d'Etat et d'avoir substitué le comité de salut publique à l'arbitraire d'une

monarchie irresponsable. Les défenseurs du système révolutionnaire invoquent une sorte de fatalité et prétendent qu'étant données les circonstances et les résistances on ne pouvait sauver la société nouvelle à meilleur marché. Cela est faux à tous les points de vue. Nous reconnaissons sans doute la folie des provocations, et certes nous n'excusons pas le manifeste insensé de Pilnitz. Nous faisons la part des fautes du parti de l'ancien régime, mais là encore nous sommes en présence des écarts de la liberté humaine et non des lois inexorables de la nécessité. Ensuite il faut admettre que la Révolution a créé par ses violences un grand nombre des obstacles qu'elle a dû plus tard briser; ce qui semble un remède violent a été tout d'abord la cause du mal qu'on a dû guérir à tout prix. Nous l'avons déjà prouvé en ce qui concerne les décrets draconiens contre les prêtres insermentés. Les décrets contre l'émigration, dont la seule perspective excite les protestations indignées de Mirabeau, ont eu le même résultat. Plus tard la condamnation à mort du roi, les massacres de septembre, la terreur organisée poussèrent la réaction aux derniers limites. Et puis qu'a-t-on sauvé en définitive? Ce n'est pas à coup sûr la liberté, puisque l'Empire a été l'héritier de la Révolution. On dit bien qu'il l'a mise à cheval pour lui faire faire le tour de l'Europe, en tout cas ce n'est pas sur le cheval blanc de La Fayette, car l'Empire commence par fouler aux pieds à Paris les principes de 1789 et les batailles qu'il gagna sont celles de l'ambition conquérante et non de la liberté. Voilà pourquoi nous trouvons que, malgré le mot célèbre de Cambacérès, le procès des Terroristes a été non-seulement jugé, mais encore plaidé. Quel plaidoyer plus complet et plus écrasant que celui qui résulte de l'histoire du pays depuis la chute de Robespierre. S'il se montre lassé au fond de la liberté, s'il est affamé d'ordre au point de se résigner au pouvoir militaire, si rien ne lui semble plus admirable que la politique des coups d'Etat, à quoi faut-il attribuer ce changement, si ce n'est à ce règne de sang dont il maudit la mémoire, mais dont il conserve précieusement le principe politique, legs de l'ancienne monarchie et de tous les despotismes du passé.

Nous n'avons fait, par ces considérations, qu'affaiblir en la résumant la nerveuse argumentation de M. Quinet. Laissons-le parler lui-même :

« Finissons-en, dit-il, avec ce mysticisme sanglant; affranchissons au moins l'histoire. L'idolâtrie ne nous est plus permise. Plus de parti pris, plus de système de sang, plus d'histoire fétiche, César ou Robespierre, plus de peuple Dieu. On a ramassé l'arme du passé pour défendre le présent. Les cages de fer et les Tristan l'Hermite de Louis XI, les échafauds de Richelieu, les proscriptions en masse de Louis XIV, voilà l'arsenal où

a puisé la Révolution. Par la Terreur, les hommes nouveaux redeviennent subitement, à leur insu, des hommes anciens. La folie césarienne telle qu'on l'a vue chez Caligula, Néron, Caracalla, le traficant et l'inventeur du suffrage universel, Commode et même le grand Théodose; cette folie se retrouve avec des traits particuliers chez Collot d'Herbois, Carrier, Fouché, Fréron. Même délire, même invention de cruautés, même soif d'extermination. Ne prenons plus des barbaries surannées pour la preuve de l'énergie du principe nouveau. Meurtres par les hallebardes ou par les piques, tout cela est vieux de plusieurs siècles. Il n'y a de nouveau que la liberté et l'humanité[1]. »

M. Quinet rappelle, avec une haute raison, que le plus sûr moyen de perpétuer une cause, c'est de tuer ses représentants.

« Une chose a perdu les hommes de la Révolution. Ils se sont trompés sur la puissance de la mort; ils ont cru qu'elle finit tout, ils n'ont pas soupçonné, au contraire, qu'elle engendre l'immortel, et que chaque victime enfante son vengeur[2]. »

Nous voudrions graver dans tous les cœurs les paroles suivantes. Le salut et l'honneur de la démocratie dépendent de la manière dont elles seront accueillies :

« Quoique la mémoire de Robespierre et de Saint-Just ait été elle-même décapitée et interrompue pendant plusieurs générations, elle a laissé un héritage funeste que plus d'un esprit a recueilli sans en connaître l'origine. Cet héritage est l'idée de la nécessité d'une dictature pour fonder un Etat libre. Idée qui a frappé souvent dans la nuit à la porte du Comité de salut public, aux heures désespérées, et éconduite, s'est répandue, on ne sait par quels canaux, dans la tradition vivante d'une partie de la démocratie française. Tantôt affichée ouvertement, tantôt déguisée, elle n'a cessé de reparaître çà et là comme la ressource suprême. Pensée de détresse chez tous ceux qui n'en font pas une pensée de domination. Et que servirait donc l'exemple de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon, si de toute leur destinée vous n'acceptiez pour guide que les visions du désespoir. »

Personne mieux que notre auteur n'a dépeint cette immense faillite de serments et de promesses qui fut comme le reniement d'une révolution magnanime à ses débuts, mais qui, lasse de ses propres fureurs, passa de la dictature des tribuns à celle des soldats. M. Quinet nous montre l'invasion rapide de l'esprit militaire qui ne croit plus qu'à la force et à la soumission passive. Je ne connais rien de plus significatif à cet égard que l'anecdote suivante :

« Un témoin oculaire m'a raconté que, dans la campagne de 1797, le général Bonaparte reprochait à Joubert de n'avoir pas exécuté un ordre

[1] T. II, p. 217.
[2] T. II, p. 277.

qu'il disait lui avoir envoyé par un aide de camp. Celui-ci répondit, avec l'ancienne liberté républicaine, qu'il n'avait pas eu connaissance de cet ordre, qu'il n'avait pas été chargé de le porter. Bonaparte l'interrompit, et, se tournant vers Joubert : « Vous avez là, général, un aide « de camp qui n'est pas militaire, il faut vous en défaire. » De ce jour, en effet, la carrière de cet officier fut brisée. Voilà le commencement du militarisme.

« Voilà l'homme, dont les jacobins, qu'il avait jusqu'alors flattés, voulaient faire, selon sa propre expression, le Mahomet de la liberté ! Comme si la liberté pouvait avoir des maîtres, elle qui demande à être servie avec l'entier dévouement d'un Washington[1]. »

Le pire est que les despotes veulent parfois justifier leurs pratiques par une sorte de philosophie transcendante :

« Singulière conspiration de ces sophistes souverains, dit M. Quinet, qui se transmettent l'un à l'autre les mêmes subtilités royales à travers les temps. Que ne se contentent-ils de dominer le monde. Le malheur est qu'ils veulent encore son adhésion ! César ne se contente pas d'être le maître du monde romain, il veut encore qu'on voie en lui le libérateur des hommes. Depuis ce temps, le sophisme césarien aveugle la terre, et même Napoléon ne se contente pas de mettre la terre à ses pieds, il veut encore que sa domination absolue et le silence qui l'accompagne aient été l'avénement de la liberté moderne ! »

M. Quinet n'est pas tombé dans l'illusion étrange de ceux qui admirent le 18 brumaire et maudissent la fondation de l'empire. Il déclare avec raison que rien n'est plus vain et plus fictif que la méthode par laquelle on sépare les deux dates. Mallet Dupont ne se trompait pas quand il écrivait : « En disposant militairement de ce Sénat fondamental et indissoluble, on voue à la risée tous les principes de 1789. » Napoléon est parfaitement d'accord avec lui-même. « Il part du 18 brumaire, dit M. Quinet, et il agit. Son histoire est d'un seul bloc ; le commencement répond à la fin. Il a voulu les causes, il voudra les effets. » La France, dans l'enivrement de la gloire, s'est longtemps abusée sur ce grand attentat de brumaire, et, semblable à l'esclave grec, elle a dit : « O mon maître, tu m'as fait un tombeau de marbre ; grâce te soit rendue ! A cause de cela, je serai ton esclave dans la mort ! » Mais la mort ne dure pas pour une nation ; et le sépulcre ne se referme pas définitivement sur un peuple comme le nôtre, et cela d'autant moins qu'il ne retrouve pas deux fois la main qui a taillé le marbre magnifique du premier monument. Prenons-y garde toutefois ; nous pourrions bien nous coucher dans une tombe plus froide encore, si nous nous laissions envahir par le matérialisme qui est la philosophie du

[1] T. II, p. 486.

despotisme. Recueillons les graves avertissements par lesquels M. Quinet termine son grand livre :

« Quand l'âme se retire d'une société, toutes les sources morales s'en retirent à la fois. La science des lois de l'esprit, la métaphysique, disparaît la première ; elle semble une folie. L'homme désorienté, vide de sa conscience, la cherche dans la physique, dans la chimie, dans les mathématiques, seules sciences qu'il consente encore à respecter. C'est bien; qu'il cherche encore. Il s'est perdu à ce point qu'il ne se retrouvera que dans la douleur; jusque-là qu'il se pèse dans les gaz et s'évapore avec eux.

« Les Allemands, dans la philosophie, avaient détruit le principe de la certitude métaphysique; mais ils avaient laissé subsister la conscience morale, sur laquelle ils prétendaient tout rebâtir. D'autres gens sont venus ; ils ont extirpé la conscience, et le monde s'est trouvé dans le plus beau néant qui se verra jamais. Quand l'homme tombe, il se trouve toujours un système pour l'encourager à tomber davantage. La théorie le punit ainsi de s'être laissé déchoir. Redevient-il esclave? La théorie annonce qu'il est fait pour l'esclavage. Cesse-t-il de penser? Elle déclare que sa nature est de végéter. S'endort-il? Evidemment il n'a point d'âme. Ce ne sont pas des livres qui referont l'âme humaine, voilée et disparue. Elle se retrouvera, elle se démontrera à elle-même en agissant. De grandes actions qui remettront l'homme à sa place seraient seules capables de changer les vues et les idées sur la nature humaine.

« Jusque-là, comment croire au libre arbitre, quand il n'y en a plus d'exemple et que chacun suit processionnellement sa voie sous son capuchon de plomb?

« On croit forcément à la nécessité d'une autre vie pour l'âme, quand on la sent ici qui déborde par-dessus le vase et qui a besoin de s'épancher dans une meilleure coupe. Mais comment prouver l'immortalité, quand l'âme tarissante ne remplit pas même la capacité de cette vie? »

M. Quinet établit tout à fait dans l'esprit de Vinet la solidarité qui existe entre le spiritualisme et le libéralisme véritable qui n'est que l'individualisme bien compris. Parlant de ces systèmes socialistes qui, selon sa belle expression, dédient leurs rêves au pouvoir absolu, il rappelle que leur point commun à tous est la négation presque complète de l'individu, qui n'est plus qu'un rouage de la grande machine sociale.

« Dans les pays, ajoute-t-il, où la conscience individuelle n'a pas été fortement réveillée par la réforme religieuse, les théoriciens s'accoutument à regarder comme nulles les forces individuelles. Otez-moi le sentiment vif de ma conscience propre, de ce qui est le fond de mon être, je ne fais aucune difficulté de vous suivre en reculant à travers la durée jusqu'à redevenir avec vous un sujet de Lycurgue. Si je suis quelque chose au monde, je suis un esprit de liberté. C'est là ce qui fait tout mon mal et me rend la vie impossible en tant de lieux. C'est à cause de cela que je déplais à tant de gens dans le monde. Que ce don heureux ou fatal me soit enlevé, je serai alors une chose légère. Vous pourrez désormais vous servir de moi à votre gré, comme de l'un des fantômes de vos visions. »

Ainsi le dernier comme le premier mot de ce livre, c'est que toutes nos infortunes nationales viennent du divorce entre la religion et la liberté. Pour trouver une révolution qui réussisse, il faut franchir l'Océan et contempler la libre et chrétienne Amérique. M. Quinet tourne nos yeux vers ce glorieux Occident d'où nous vient maintenant la lumière dans l'ordre politique et ecclésiastique. Certes nous avons le droit de dire que ce livre est à nous, — sauf l'erreur capitale que nous y avons signalée, — tant il répond à nos plus chères convictions. Sa note dominante est celle d'une mâle tristesse, elle convient à nos impressions du moment, alors que tout tend à la réaction, et que l'Europe n'est plus qu'un échiquier livré aux grands joueurs politiques. M. Quinet termine son livre par ces fières paroles : « Vos idées, direz-vous, n'ont pas eu pour elles la force. Elles n'ont pas triomphé. Vous êtes un vaincu. — Je le nie. Je suis resté seul, cela est vrai; mais j'ai eu cette bonne fortune, qu'en perdant tout, j'ai vu tous mes pressentiments réalisés, tous mes avertissements confirmés, tous mes principes consacrés et couronnés par ma ruine volontaire. Ce n'est pas là être vaincu ! »

Non, dirons-nous à l'illustre écrivain, vous n'êtes pas seul; vous l'êtes moins que jamais, après ces pages éloquentes et austères où vous avez si courageusement confessé les fautes de notre peuple et où vous lui avez frayé la voie de l'avenir ! Nous sommes avec vous pour protester contre tout ce qui vous désole et vous indigne, et pour repousser les sophismes démagogiques ou césariens. Nous sommes avec vous pour travailler à unir la religion et la liberté. Seulement, pour nous, la religion n'est pas à découvrir; elle s'appelle l'Evangile, et nous appelons le jour où votre généreux esprit reconnaîtra, comme nous, que Jésus-Christ seul a fondé la vraie liberté en affranchissant l'âme immortelle. Votre philosophie, comme la Pauline de Corneille, a trop de vertus pour n'être pas chrétienne. Permettez-nous d'espérer cet accord dans la défense de la plus noble des causes et de vous marquer, par ce vœu même, la plus haute marque d'estime et de sympathique respect.

Edmond de Pressensé.

CRITIQUE RELIGIEUSE

—

UN COMMENTAIRE SUR LE QUATRIÈME ÉVANGILE

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN, par F. Godet. Tome II [1].
Paris, librairie française et étrangère. 1865.

Il y a des livres qui n'ont qu'un jour. Leur actualité seule fait leur importance, et bien mal venu serait le critique qui, un an après leur apparition, prétendrait attirer sur eux l'attention du public. Il y en a d'autres qu'on peut annoncer à loisir; les mois, les années passent, ils sont toujours utiles et toujours étudiés; c'est parmi ces derniers que se place l'ouvrage dont nous avons à parler aujourd'hui [2]; aussi, tout en regrettant de n'avoir pu en rendre compte plus tôt, nous nous sommes consolé en pensant qu'il n'en faisait pas moins son chemin et qu'il n'en gagnait pas moins sa cause auprès de tous les bons juges. D'ailleurs un commentaire ne doit pas se lire tout d'une haleine; il vaut mieux y revenir un jour, puis un autre, aborder de côté telle explication de détail, voir si elle est en elle-même solide et valable; l'épreuve ainsi fréquemment renouvelée nous donne seule la garantie d'un jugement bien fondé. Nous sommes heureux de dire qu'en étudiant de la sorte l'ouvrage de M. Godet, nous l'avons toujours plus apprécié.

Mais si cet ouvrage aura toujours l'actualité du mérite, il a en

[1] En même temps que l'ouvrage de M. Godet en paraissait un autre de M. Astié sur le même sujet : « *Explication de l'évangile selon saint Jean*, contenant une préface, une introduction qui traite de toutes les questions concernant l'authenticité du livre, une traduction nouvelle suivie de l'exposition continue du texte et de notes, etc. Paris et Genève, chez Cherbuliez. » Nous ne pouvons ici que signaler le mérite de cette publication, vraiment originale, et dans laquelle la part faite aux questions critiques n'exclut pas des citations et des remarques pratiques d'une grande valeur. Disons que, rédigée sur un plan différent de celui de M. Godet, elle ne fait jamais un double emploi avec l'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui.

[2] Voir notre article sur le tome I^er^ de cet ouvrage. *Revue chrétienne*, livraison de mars 1864.

ce moment le mérite très évident de l'actualité. Toutes les questions relatives au quatrième évangile sont plus que jamais à l'ordre du jour en France. La *Revue de Théologie* vient de publier sur ce sujet la traduction, due à M. Réville, d'un important ouvrage d'un théologien hollandais, M. Scholten, qui conclut à la non-authencité de cet évangile[1]. Ce travail ou plutôt ce plaidoyer savamment rédigé n'offre, si ce n'est dans la discussion de certains points de détail, rien d'absolument original; c'est la reproduction des idées émises depuis longtemps sur cette matière par l'école de Tubingue dont M. Réville est devenu en France l'habile et brillant représentant. On y retrouve la thèse de Baur sur le dualisme du quatrième évangile et sur son origine alexandrine, thèse qui a été vigoureusement réfutée en Allemagne et que de savants théologiens de l'école libérale, M. Reuss, par exemple, n'ont jamais acceptée. Ce point de vue philosophique domine tout le travail de M. Scholten. Quant à ses procédés critiques, il est curieux de voir avec quel arbitraire il se débarrasse des passages qui ne conviennent pas à sa thèse. Ainsi, le Christ du quatrième évangile parle de la résurrection des corps, ce qui ne peut s'accorder avec l'idée générale qui, selon M. Scholten, a inspiré cet évangile. Qu'à cela ne tienne. « C'est là évidemment, dit M. Scholten, une glose ajoutée par une main inintelligente. » Inutile de dire que les manuscrits ne portent pas trace de ces prétendues gloses[2]. Ainsi M. Scholten rectifie à son aise le texte de Jean pour les besoins de sa cause. Se trouve-t-il au contraire en présence des passages des Synoptiques où ceux-ci se rapprochent de Jean dans l'idée qu'ils donnent de Jésus et de ses rapports avec le Père, M. Scholten n'hésite pas davantage à recourir aux interpolations (voir son explication de Matth. XI, 27, de Luc X, 22, de Marc XIII, 32). Ainsi toujours des gloses pour se délivrer des passages qu'il faudrait expliquer! C'est avec les mêmes procédés que M. Scholten justifie la date de 150 que, d'après l'école de Tubingue, il assigne au quatrième évangile. Cet évangile est évidemment cité dans les *Homélies clémentines* et dans des passages contenus dans les *Philosophoumena* et antérieurs à cette date. M. Scholten aime mieux supposer, par l'hypothèse la plus arbitraire, un document à nous inconnu, où auraient puisé à la fois l'auteur du quatrième évangile et les écrits dont les témoignages trop évidents l'embarrassent. On peut juger, par ces quelques remarques, du caractère de sa critique.

[1] *Revue de Théologie*, années 1864, 1865, 1866. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er mai 1866, M. Réville a résumé les conclusions de ce travail.

[2] Voir *Revue de Théologie*, 1865, p. 102, les sept ou huit interpolations que, selon M. Scholten, une main maladroite aurait ajoutées au texte de l'évangile.

Si c'est à l'aide de semblables explications que l'on prétend démontrer l'inauthenticité de l'écrit que nous attribuons à saint Jean, nous pensons qu'on est encore loin du but. En tous cas, il nous semble que l'impartialité la plus élémentaire exigerait que l'on reconnût que le débat reste ouvert. C'est donc avec un singulier étonnement que nous avons entendu M. Réville annoncer dans la *Revue des Deux-Mondes*[1] que la cause était entendue et jugée ; mais c'est ainsi qu'on procède dans une certaine école. A croire nos critiques de l'extrême gauche, nous n'aurions sur les origines du christianisme de document vraiment authentique que l'évangile de Marc, sous sa forme originale, ce qu'on est convenu d'appeler le *proto-Marc*. Le public auquel on fait part de ces *incontestables* résultats doit être un peu déconcerté, car voici Strauss qui, dans sa dernière *Vie de Jésus*, refuse, de la manière la plus péremptoire, tout caractère historique à ce même évangile de Marc. Nous ne prétendons nullement nous armer de ces contradictions pour discréditer la science critique ; ce serait un procédé de mauvais aloi, puisque c'est par la contradiction que la science progresse. Nous en concluons simplement qu'il faudrait y regarder à deux fois avant de présenter au public comme résolues des questions qui ne le sont point. La réserve ici serait la meilleure preuve que l'on respecte à la fois la science et le public.

Ce sujet nous fournit une autre réflexion. L'école libérale française a provoqué avec énergie le développement des études théologiques ; c'est là un mérite qu'on ne saurait lui refuser sans injustice. Elle n'a pas cessé de demander à l'orthodoxie de justifier ses assertions par de solides travaux. Or, voici un théologien, M. Godet, parfaitement au courant de l'exégèse allemande, qui publie sur le quatrième évangile un travail considérable, travail où l'on discerne aisément une étude approfondie et consciencieuse du texte, une discussion sérieuse des opinions opposées à la sienne. Quand ce travail paraît, comment l'accueille-t-on au sein de cette école? Par le dédain. M. Campredon, dans le *Lien*[2], M. Schwalb, dans la *Revue de Théologie*[3], empruntent à M. Godet quelques citations séparées de leur contexte, et les présentent sous un jour ridicule ; M. Schwalb va même plus loin ; il prend à partie la personne de M. Godet, lui reproche avec un persiflage d'un goût fort douteux les prétendues incorrections de son style, et ne daigne pas discuter son ouvrage. A qui prétend-on en imposer avec une pareille attitude? A supposer que le dédain

[1] Livraison du 1er mai 1866.
[2] Le *Lien*, 1865, pages 249, 259, 268.
[3] *Revue de Théologie*, 1864, 1re livraison.

soit de mise en de tels débats, quels titres a-t-on à son emploi? Quels sont les travaux du haut desquels on se permet de regarder ainsi ses adversaires? On me répondra que M. Godet, dans un ou deux passages de son livre, a mis en suspicion les intentions morales des adversaires de l'authenticité du quatrième évangile. J'en conviens, je le regrette, et je pense, moi aussi, qu'il vaut mieux, en matière scientifique, ne jamais recourir à des insinuations morales d'aucun genre. Mais n'y avait-il que cela dans son consciencieux travail? Cette longue et savante étude n'avait-elle pas droit à une sérieuse analyse? Pense-t-on prouver sa supériorité d'esprit en donnant des leçons de français à un écrivain auquel nous devons quelques-unes des plus belles pages que la théologie évangélique ait produites à notre époque[1]? Hélas! comme nous marchons vite en France! Il y a quinze ans, notre théologie n'existait pas. Aujourd'hui, qu'un théologien laisse percer sa foi au surnaturel, on lui répond qu'avec lui la discussion est impossible, qu'on est placé sur deux terrains différents, et, avec un haussement d'épaules à peine dissimulé, on écarte son œuvre par une fin de non-recevoir. Il est heureux que Neander, Tholuck, Ullmann, Julius Müller et Dorner ne soient pas nés de ce côté-ci du Rhin; car c'est à peine si leurs travaux y auraient été jugés dignes d'un simple compte rendu!

Au moment de parler de l'ouvrage de M. Godet, je me sens embarrassé par la multitude des questions qu'il soulève. Comment ne pas y toucher, et comment y toucher sommairement? Il faut se borner en un tel sujet. Après mûre réflexion, il me semble que le meilleur moyen d'en donner une idée, c'est d'étudier successivement en M. Godet le critique, puis l'exégète, après quoi je m'efforcerai d'apprécier le point de vue dogmatique qui domine tout son travail. Je sais que cette division n'est pas très rigoureuse, l'une de ces parties entrant nécessairement dans l'autre, mais elle est commode et je m'y tiens.

I.

Au-dessus de toutes les questions critiques soulevées par l'étude du quatrième évangile, plane celle de son authenticité. Aucun débat ne soulève de nos jours des discussions plus vives. Il va sans dire que nous ne pouvons ici l'aborder de front.

[1] Ce n'est pas nous qui en jugeons ainsi; c'est un de nos plus éminents critiques, auquel nous avions donné à lire un article de M. Godet sur le livre de Job.

Essayons du moins de le résumer et de dire notre avis sur la solide argumentation que M. Godet y consacre.

Les témoignages externes en faveur de l'authenticité du quatrième évangile sont très forts. Un théologien distingué, Weiss (qui du reste repousse l'authenticité), les trouve si péremptoires que, selon lui, si l'on pouvait faire abstraction des difficultés soulevées par le contenu de l'évangile lui-même, on n'aurait pas le droit de soulever le moindre doute sur son origine apostolique. Je viens de rappeler les citations qui en sont faites antérieurement à l'an 150. On en trouvera l'exposé dans le livre de M. Godet. Ces seules citations suffisent à ruiner l'hypothèse de l'école de Tubingue. Mais quand nous ne les posséderions pas, la cause que nous défendons n'en serait point affaiblie. Il est évident, en effet, qu'à partir de l'an 170 l'évangile de Jean jouit dans l'Eglise d'une autorité immense et incontestée; la protestation des *Aloges*, secte insignifiante, à laquelle M. Scholten essaye vainement de donner quelque importance, n'infirme en rien cette autorité. Donnons, si l'on veut, aux *Aloges* une valeur qu'ils n'ont jamais eue; oublions que leur protestation était inspirée par un motif dogmatique qui la frappe d'impuissance; même alors leur témoignage se retourne contre nos adversaires. A qui attribuent-ils le quatrième évangile? A Cérinthe. Et à quelle époque vit Cérinthe? Il est contemporain de Jean[1]. Quoi! Les Aloges n'ont, pour combattre l'opinion universelle de l'Eglise, qu'à montrer l'apparition tardive du quatrième évangile, et au lieu de recourir à cet argument sans réplique, ils assignent à cet évangile la date que nous lui assignons! Nous avons donc le droit de dire que leur protestation est sans valeur et qu'à partir de l'an 170, l'autorité apostolique du quatrième évangile est un fait incontesté. Or, se figure-t-on aisément un document pareil prenant pied subitement dans l'Eglise sans qu'une seule réclamation s'élève contre sa valeur autoritative et son origine apostolique? Se le figure-t-on en présence d'un épiscopat déjà fortement organisé et luttant contre des hérésies gnostiques auxquelles le caractère spiritualiste de cet évangile fournissait aisément des armes? En vain on nous dira que l'Eglise était incapable de discernement critique, car comment alors, répondrons-nous, aurait-elle pu produire un parti capable de forger un semblable récit, de lui attribuer une origine apostolique et de tromper toute la chrétienté? De quel droit lui refusez-

[1] Notez que les Aloges attribuent également à Cérinthe l'Apocalypse que Baur et M. Scholten attribuent, eux, à Jean. Si donc leur protestation est sans valeur contre l'authenticité de l'Apocalypse, par quelle étrange contradiction s'en empare-t-on pour infirmer celle de l'Evangile?

vous le discernement le plus vulgaire, si vous lui attribuez le génie, qui seul peut enfanter une œuvre pareille? — Allons plus loin. Quel est-il ce faussaire sublime qui, dans le silence, à Ephèse, compose cet incomparable récit? A une époque où le libéralisme élevé de saint Paul est déjà méconnu, où les aberrations des Gnostiques provoquent une étroite réaction au sein de l'Eglise, dans quel milieu a-t-il trouvé les accents de la spiritualité la plus pure? Par quelle puissance d'imagination a-t-il inventé ce ton d'autorité, de sainte tendresse, de majesté toute divine qui nous frappe dans des scènes telles que celles de la chambre haute, dans le lavage des pieds, dans l'entretien de Jésus avec Nicodème ou avec la Samaritaine? Par quelle prodigieuse habileté a-t-il su semer dans ses récits des détails historiques d'une vérité saisissante, et imprimer à des scènes telles que la guérison de l'aveugle-né un cachet de réalisme que la prévention la plus obstinée seule a pu méconnaître? Mais, d'un autre côté, par quelle aberration, lui, qui veut jouer l'apôtre, se plaît-il à contredire de front la narration des Synoptiques, à nous offrir de la vie de Jésus un tableau dont le plan diffère partout des récits de la tradition orale? Si c'est un rêveur que son système philosophique égare, d'où vient son habileté? S'il est habile, d'où vient l'incroyable incurie avec laquelle, forgeant un évangile, il s'expose à la critique du premier venu?

Il y a plus. Le quatrième évangile, nous dit-on, n'a pu naître qu'en l'an 150, et l'on allègue à l'appui de cette thèse son caractère métaphysique qui trahit une origine alexandrine. Mais y a-t-on réfléchi? Cette fameuse théorie du *logos* sur laquelle on s'appuie pour justifier cette assertion, elle pénètre toute la littérature ecclésiastique du second siècle. Orthodoxes, hérétiques la connaissent également. Elle déborde de tous les écrits de Justin Martyr; elle se retrouve jusque sous la plume d'Ignace, cet étroit et farouche gardien de la tradition. Or, d'où veut-on qu'elle soit sortie? De l'hérésie? Cela est impossible. Jamais l'Eglise officielle, déjà vigilante et bien armée, ne l'eût laissée pénétrer dans son sein. Non, pour qu'elle pût être acceptée par des esprits d'ailleurs simples et sans aucune portée philosophique, tels que les pères apostoliques; pour qu'elle pût être partout prêchée, malgré les avantages qu'elle semblait offrir au gnosticisme, il fallait qu'elle eût une origine apostolique; il fallait qu'elle remontât à saint Jean.

Ainsi, sur le terrain du témoignage externe, l'authenticité du quatrième évangile est aisée à défendre. Les arguments les plus valables qu'on lui oppose sont tirés du caractère de l'Evangile lui-même. Résumons-les rapidement:

On s'est appuyé d'abord sur de prétendues erreurs de topo-

graphie, de chronologie, incompatibles, dit-on, avec le récit d'un témoin oculaire. On trouvera dans M. Godet la discussion de chacun de ces points de détail que nous ne pouvons traiter ici[1]. Au reste, nous avons là-dessus le témoignage de l'homme qui, de nos jours peut-être, connaît le mieux l'histoire des Juifs. « On reconnaît partout, dit Ewald, dans l'auteur du quatrième évangile, un homme qui possède une connaissance complète de l'état des choses (*Verhæltnisse*), en Judée et en Galilée spécialement, au temps de Christ, connaissance telle qu'elle ne pouvait se rencontrer chez aucun autre qu'un témoin des faits, au temps où fut composé l'Evangile. » — La même conclusion ressort d'un savant et précieux travail de M. Chavannes sur les dates de l'histoire évangélique. M. Chavannes s'était mis à l'œuvre, sans aucune idée préconçue, et uniquement dans le but de rétablir, par des données scientifiques, la chronologie exacte de la vie de Jésus. Or, voici ses conclusions : « Sans vouloir diminuer en rien le caractère dogmatique qui distingue le quatrième évangile, nous devons aussi lui reconnaître un caractère non moins absolu de fidélité historique. Ce n'est pas une des moindres singularités de ce livre étonnant que l'association intime et la pénétration réciproque de deux buts parfaitement distincts : la reproduction des faits suggérés par la mémoire, et la spéculation métaphysique suscitée par la contemplation des mêmes faits. Aucun de ces éléments n'est jamais subordonné l'un à l'autre, et le livre poursuit ainsi ces deux buts comme si chacun d'eux était le seul. C'est une histoire qui est un traité de théologie, et c'est un traité de théologie qui est *une histoire dont la singulière et minutieuse exactitude défie, nous l'avons vu, le plus rigoureux examen.* De plus, cette rare exactitude n'est pas un but spécial qui ait été atteint par un travail conscient et voulu.....; du moment que l'exactitude chronologique a été un fait inconscient et involontaire, elle n'a pu naître que de la fidélité des informations; or nous avons ici une fidélité dont l'exactitude est poussée jusqu'aux moindres détails...; c'est là un caractère qui ne peut convenir qu'à un témoin oculaire[2]. » Que l'on pèse ce témoignage de M. Chavannes, que l'on apprécie avec soin le travail chronologique dont il est la conclusion, et l'on admirera l'assurance avec laquelle M. Réville affirme que « le quatrième évangile n'est pas une histoire, et qu'il faut se tourner vers les

[1] Voir tome I, p. 285, 406 et 407, 451 et 452, 475 et 476; tome II, p. 196 et 197, 352 et 353.

[2] *Revue de Théologie*, 1863, 3e livraison.

Synoptiques si l'on veut se trouver en face des réalités positives[1]. »

Une seconde objection, reproduite par MM. Renan et Nicolas contre l'authenticité de notre écrit, est tirée du fait prétendu que l'auteur du quatrième évangile est étranger aux idées et aux préoccupations de la Palestine; que, pour lui, les Juifs ne sont plus que des adversaires, et que son langage à leur égard trahit un Grec imbu d'une philosophie idéaliste. M. Nicolas va jusqu'à dire que notre auteur « n'est nullement au courant ni de l'histoire, ni des croyances des Juifs[2]. »

Or il suffit de parcourir sans idée préconçue notre Evangile pour apprécier la valeur de cette assertion. Jésus, en face des Samaritains, s'identifie avec les Juifs. « Nous adorons ce que nous connaissons; » il affirme que le *salut vient des Juifs*; et ce mot seul, dont on s'efforce en vain de dénaturer la portée, renverse tout le système de nos adversaires. L'auteur du quatrième évangile, comme le remarque avec infiniment de raison B. Weiss[3], cite l'Ancien Testament presque aussi souvent que saint Matthieu : il invoque Moïse et les prophètes (I, 45; V, 46; XII, 15, 16; XIII, 18; XV, 25); il affirme que l'*Ecriture ne peut être anéantie* (X, 35); selon lui, le temple est pour Jésus la maison de son Père (XI, 16); le Seigneur et ses disciples fréquentent le culte et les fêtes; le sacrificateur juif doit à sa charge d'être l'organe inconscient d'une prophétie importante (XI, 51). Nous pourrions multiplier ces citations. Celles-là suffisent; il est impossible, en face de pareils témoignages, de soutenir que l'attitude du quatrième évangile vis-à-vis du judaïsme est celle du dédain ou de l'ignorance; l'auteur domine le judaïsme, sans doute, mais il ne lui est ni étranger ni hostile; et de même que, selon l'ingénieuse remarque d'Ewald, sa langue, plus hellénique que celle des Synoptiques, trahit à chaque instant une origine hébraïque, de même sa pensée, si large et si spiritualiste, plonge ses racines dans le sol profond de l'Ancien Testament. Les passages mêmes où il le cite, non d'après les LXX, comme l'eût fait un auteur d'origine grecque, mais directement d'après le texte hébreu (XII, 40; XIII, 18; XIX, 37), attestent un homme né au sein du judaïsme palestinien.

Un troisième argument, invoqué par l'école de Tubingue et reproduit par MM. Scholten et Réville, est tiré des discussions sur la Pâque qui eurent lieu au second siècle. On sait que les Synop-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mai 1866, p. 112.
[2] *Revue germanique*, 1863, p. 48.
[3] *Der Johanneische Lehrbegriff*, p. 109 et sq.

tiques placent le repas pascal de Jésus avec ses disciples la veille de sa mort, le 14 Nisan, jour où les Juifs le célébraient; Jean, au contraire, fait mourir Jésus le 14. Or les Eglises de l'Asie Mineure, qui affirmaient être en cela les héritières de Jean, célébraient le repas eucharistique le 14. Donc, conclut Baur, le quatrième évangile ne peut être de Jean. Toute cette argumentation tombe devant le fait parfaitement démontré par M. Godet (t. II, p. 732) que les Eglises d'Asie célébraient le 14 Nisan, non le souvenir du premier repas eucharistique, mais celui de la mort de Jésus même. Ces Eglises se trouvent donc sur ce point d'accord avec le quatrième évangile[1].

On se fait encore un point d'appui contre l'origine johannique du quatrième évangile, de ses divergences d'avec l'Apocalypse. « Ces deux écrits diffèrent tellement, dit-on, pour le fond et pour la forme, qu'ils ne sauraient provenir du même auteur. Or, puisqu'il faut choisir, l'Apocalypse ayant en sa faveur les témoignages les plus anciens et les plus sûrs, c'est ce livre qu'il faut attribuer à Jean. »

Cette objection est spécieuse, mais M. Godet y donne, selon nous, des réponses très valables. Est-il vrai, se demande-t-il, que l'Apocalypse soit pénétrée d'un esprit grossièrement judéo-chrétien comme le prétend Baur? Et il n'a pas de peine à montrer quel spiritualisme élevé respirent des paroles telles que celles-ci : « Je ne vis point de temple dans la sainte cité; car son temple c'est le Seigneur Dieu et l'Agneau; et elle n'a besoin ni du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'éclaire et l'Agneau en est le flambeau. » Est-il vrai, se demande-t-il encore, que le Jésus de l'Apocalypse soit le prophète nazaréen que, suivant Baur, l'apôtre Jean aurait seul pu connaître et qui n'aurait aucun rapport avec le Logos incarné de l'Evangile? Mais Jésus, dans l'Apocalypse, reçoit tous les titres et possède tous les attributs de Jéhovah dans l'Ancien Testament : il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin, le Seigneur qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant, le Vivant qui vit aux siècles des siècles; son nom est la Parole de Dieu. » M. Réville prétend que *cette divinisation est purement extérieure;* nous

[1] Reste cependant toujours le fait de la contradiction entre les Synoptiques et saint Jean sur la date de la mort. M. Godet n'hésite pas à donner raison à saint Jean. Sans trancher absolument la question, nous avouons que tous les essais de conciliation complète entre les deux récits sur ce point nous paraissant forcés, nous sommes conduit à choisir entre l'un ou l'autre témoignage; et, jusqu'à mieux informé, nous concluons avec M. Godet que le témoignage de saint Jean doit l'emporter. (Voir t. II, p. 629-636, la discussion des diverses opinions sur ce point.)

avouons ne pas saisir le sens de cette expression qui ressemble singulièrement à une défaite.

C'est avec la même clarté que l'Apocalypse prêche le salut par grâce (VII, 10 et 14; XII, 11), qu'il étend ce salut aux païens (VII, XIV, 6); M. Godet n'a-t-il pas le droit de dire que si c'est là du judéo-christianisme, il est singulièrement large, universel, spiritualiste[1]?

Reste cependant un contraste général entre ces deux écrits? « Ce contraste, dit M. Godet, provient de la différence des deux sujets qui y sont traités et qui se complètent réciproquement comme les deux moitiés d'un tout. L'Evangile est le tableau de la première venue du Christ; l'Apocalypse celui de la seconde. Toutes les différences entre les deux écrits se rattachent à cette opposition des deux sujets. » Pour expliquer cette même difficulté, M. Réville avait eu recours autrefois à une explication qu'il a depuis abandonnée, celle d'une crise intérieure par laquelle Jean, auteur judéo-chrétien de l'Apocalypse, serait devenu l'esprit large et spiritualiste qui a produit notre évangile. Cette hypothèse était plus brillante que solide. Quant à la solution que donne M. Godet, nous avouons qu'elle ne nous satisfait pas entièrement. La dissemblance entre l'Apocalypse et le quatrième évangile ne peut s'expliquer simplement par une différence de but et de plan. L'accent des deux livres n'est pas le même, et le contraste frappant qui résulte de leur juxtaposition doit avoir une cause plus profonde. Pour nous, la question reste ouverte.

On allègue encore contre l'authenticité du quatrième évangile le langage particulier qu'il emploie dans son prologue d'abord, et dans des termes tels que *lumière* et *ténèbres*, *vie* et *mort*, *grâce* et *vérité*, dont les gnostiques de ce temps ont fait sans cesse usage. Mais quant à ces derniers termes, répond avec raison M. Godet, « ils se trouvent tous employés dans l'Ancien Testament, dans le sens profond que leur donne notre évangile; et d'ailleurs, autant est artificiel l'emploi qui en est fait chez les gnostiques, autant est simple et sans apprêt celui qu'en fait l'évangéliste. » Reste l'emploi de l'expression de Logos qui soulève plus de difficultés. M. Godet prouve aisément que le Logos de saint Jean est complétement différent de celui de Philon; c'est là, du reste, un point que Lücke, et surtout M. Dorner, dans son

[1] On a beaucoup trop insisté sur la différence de style entre les deux écrits. Un théologien hollandais, M. Niermeyer, a fait ressortir, au contraire, les profondes affinités qui existent sous ce rapport entre eux. (Voir *Revue de Théologie*, t. XII et XIII.)

bel ouvrage christologique, ont démontré d'une manière selon nous décisive; M. Reuss reconnaît nettement lui-même la distance qui sépare l'idée de l'apôtre de celle de Philon. Aussi avons-nous été fort surpris de voir M. Scholten reproduire cette vieille objection. Mais, tout en admettant l'indépendance et l'originalité de l'enseignement de Jean sur le Logos, tout en reconnaissant que le fond de cet enseignement ne fait qu'exprimer l'idée que Jésus donne de sa personne dans le quatrième évangile, on peut se demander où l'apôtre a puisé cette expression de *Logos* dont la forme philosophique semble s'accorder difficilement avec le langage des premiers témoins de Jésus-Christ. M. Godet suppose que Jean l'a puisée dans l'Ancien Testament ou plutôt dans les paraphrases qu'en avaient faites les docteurs juifs. « Trois lignes dans l'Ancien Testament, dit-il, convergent à la notion et au terme dont nous cherchons l'explication. » Il y a d'abord l'Ange de l'Eternel, le *Malëach Jéhovah*, envoyé divin, tantôt distinct de Jéhovah, tantôt identifié avec lui, et dans lequel l'exégèse orthodoxe a vu généralement le Fils de Dieu; il y a ensuite la *Sagesse* du livre des Proverbes, personnifiée et associée à l'œuvre de la création (Prov. VIII, 22, 27, 30, 31); il y a enfin la *Parole de l'Eternel* que quelques passages des Psaumes et d'Esaïe tendent à personnifier, et que, depuis la captivité de Babylone, les docteurs juifs rapprochèrent du *Maléach Jéhovah*, en la désignant sous le nom de *Memra Jéhovah*.

Tels sont les éléments qui, selon M. Godet, auraient fourni à Jean l'idée et le terme du Logos. Ici toutefois, nous ne pouvons partager l'opinion de l'auteur, et cela pour plusieurs motifs; d'abord l'analogie qu'il cherche à établir entre la *Memra Jehovah* de la paraphrase chaldaïque et la *Parole* du prologue de Jean n'est rien moins que justifiée, la *Parole* chez Jean étant prise dans un sens absolu, ce qui n'est point le cas de la *Memra;* ensuite, nul ne sait, M. Godet le reconnaît lui-même (tom II. p. 239), si dans la pensée des savants juifs, il y avait une relation quelconque entre ce qu'ils appelaient la Parole de l'Eternel et la personne du Messie. D'ailleurs rien dans les idées et le langage de Jean ne trahit le disciple de la paraphrase chaldaïque; pour saint Paul formé à l'école des rabbins, une telle supposition aurait plus de poids. Pourquoi ne pas admettre que Jean établi à Ephèse, dans un milieu où les idées de l'école de Philon avaient dû se répandre, a emprunté à cette école un terme auquel il devait donner son vrai sens? Je sais qu'il répugne à M. Godet de faire déserter à l'apôtre le sol sacré des révélations théocratiques dans lequel plongeaient les racines de sa vie et de sa pensée religieuse. Mais cette répugnance est-elle fondée? L'antiquité chrétienne ne l'a

point pensé. Ni Justin, ni Clément d'Alexandrie, ni Origène, n'auraient songé à enfermer ainsi la pensée et le langage même inspirés de l'apôtre dans le cercle de la révélation d'Israël, ou plutôt de l'enseignement rabbinique. Si Paul a vu dans le *Dieu inconnu* un texte à sa prédication, pourquoi refuser à Jean la liberté d'emprunter à ses contemporains l'expression à laquelle il allait donner un sens nouveau, suprême et définitif?

Nous arrivons à l'objection principale que l'on oppose à l'authenticité du quatrième évangile : je veux dire à la différence qui existe entre ce document et les trois Synoptiques[1]. Cette différence porte en premier lieu sur le théâtre et la durée du ministère de Jésus, puis sur des faits auxquels Jean attribue une grande importance, tels que la guérison de l'aveugle-né ou la résurrection de Lazare, faits donc les Synoptiques ne parlent pas; elle nous frappe également dans une foule de points de détail; ainsi Jean ne dit pas un mot des guérisons de démoniaques; elle devient une contradiction des plus embarrassantes quand il s'agit de la date de la mort de Jésus; elle apparaît enfin avec évidence dans la manière dont le quatrième évangile et les Synoptiques exposent l'enseignement du Sauveur. Parlons d'abord des contradictions dans les récits.

La théologie orthodoxe a longtemps nié ces contradictions, ou plutôt elle a prétendu les résoudre par d'incroyables subtilités. C'est une triste et fastidieuse histoire que celle de l'harmonistique évangélique, telle que la dictait une notion toute mécanique de l'inspiration. Nul ne peut dire tout ce qui s'est dépensé là d'explications tantôt ingénieuses, tantôt puériles, mais toujours forcées et souvent peu loyales. On prétendait agir ainsi par respect pour l'Ecriture, mais il était difficile de prendre un moyen plus sûr pour la discréditer. Comment reconnaître le caractère naïf, simple et sans prétention des narrateurs synoptiques sous ce système qui disloquait leurs récits, les dédoublait de la façon la plus arbitraire, et leur prêtait des intentions auxquels ils n'auraient jamais songé? Si encore on fût arrivé par là à une solution satisfaisante, mais le nombre même des explications proposées en dénonçait l'impuissance. Strauss s'est joué de ces explications, et les a usées en les opposant l'une à l'autre, par un procédé semblable à celui duquel Abélard, dans son fameux *Sic et non*, s'était servi pour ébranler l'autorité de la scholastique; mais, tout aussi dénué de sens historique que ceux qu'il livrait au ridicule, Strauss, en prêtant aux auteurs des évangiles synoptiques l'in-

[1] Dans notre prochain article, nous traiterons, à propos du but du quatrième évangile, de l'objection tirée de la manière dont Jean présente l'humanité du Sauveur.

tention de reproduire en toute occasion des mythes populaires, dénaturait leur vrai caractère et travestissait leurs récits.

Aujourd'hui, on tombe volontiers dans l'excès contraire : au lieu de juxtaposer les évangiles, on les étudie plutôt dans leur caractère individuel.

Chaque critique choisit selon ses préférences, l'un Matthieu, l'autre Marc, l'autre Jean, et s'efforce de prouver que le récit en faveur duquel il se prononce offre l'image la plus authentique du ministère de Jésus. Un tel parti ne nous paraît indiqué que lorsqu'il y a entre les documents contradiction tellement manifeste que nulle conciliation n'est possible. Nous avons dit plus haut que tel paraît être le cas pour la date de la mort du Sauveur, et que M. Godet s'est sur ce point prononcé résolûment en faveur de la chronologie de Jean. Mais en général il nous semble que la question des rapports de Jean et des Synoptiques est mal posée. On les met en regard comme deux histoires de la vie de Jésus. Il faudrait tout d'abord clairement déterminer la nature et le but de ces documents. Les Synoptiques ont-ils prétendu tracer un récit complet du ministère de Jésus? Nullement. Les deux premiers sont avant tout les échos de la tradition orale galiléenne; Luc a enrichi ce premier fonds de discours et surtout de paraboles qu'il paraît avoir recueillis d'une manière indépendante.

Ces souvenirs recueillis sur Jésus-Christ étaient destinés à accompagner la prédication apostolique. « Or, remarque avec justesse M. Godet (tome II, p. 365), le point de vue auquel se plaçaient les apôtres dans leur prédication était complétement différent de celui auquel nous nous trouvons placés, quand nous faisons de leur enseignement l'objet d'une étude critique. Ils travaillaient à fonder l'Eglise et à sauver le monde; nous voulons reconstruire l'histoire. » Quelle était l'idée dominante de la prédication apostolique? Jésus est le Messie, Jésus est ressuscité. Il faut croire en lui pour être sauvé? Autour de ce grand message vinrent se grouper peu a peu les souvenirs de l'activité miraculeuse du Sauveur qui domine dans Marc, et les discours conservés plus spécialement dans les évangiles de Matthieu et de Luc. Mais il n'y avait dans ces écrits ni plan systématique, ni dessein arrêté de donner une idée complète du ministère de Jésus [1].

[1] Le point de vue que nous développons ici explique pourquoi nous ne pouvons absolument pas, avec M. Godet, prêter aux Synoptiques des sentiments de discrète réserve qui leur feraient omettre le récit de la résurrection de Lazare, par égard pour Marthe et Marie. De pareilles intentions, beaucoup trop recherchées pour être vraisemblables, contredisent, nous semble-t-il, le vrai caractère des narrations synoptiques que M. Godet avait de reste si bien défini.

De son côté, Jean n'est pas un simple historien. Il écrit *pour fortifier la foi des disciples* (voyez ch. XX, 31); son récit, au lieu de suivre l'enchaînement naturel des faits, obéit à un plan tracé d'avance. Il veut, comme l'indique fort bien M. Godet, montrer la lutte de la foi contre l'incrédulité judaïque; dans ce but il choisit dans ses souvenirs les scènes qui font le mieux ressortir sa thèse, et, en même temps, il jalonne la route qu'il parcourt de détails qui trahissent le témoin oculaire et de points de repère qui permettent de fixer la durée exacte du ministère de Jésus. Envisagées à ce point de vue, les narrations synoptique et johannique, loin de s'opposer, se complètent. Il en est comme d'un tableau où, suivant le point de vue auquel le spectateur se place, les couleurs, au lieu de se heurter, se fondent en un ensemble harmonique [1].

Nous abordons enfin le point le plus délicat du problème qui nous occupe, je veux dire l'idée si différente en apparence que les Synoptiques et Jean nous donnent de l'enseignement de Jésus. Ce point est l'un de ceux que M. Godet nous paraît avoir traités avec le plus de talent. Essayons de reproduire aussi fidèlement que possible sa pensée sur ce sujet :

Le degré de créance qu'il faut accorder aux discours rapportés dans le quatrième évangile dépend, sans doute, avant tout de la manière dont on résout la question d'authenticité. Mais les deux questions peuvent cependant se séparer. M. Reuss, par exemple, qui admet l'authenticité, ne voit dans les discours que de libres compositions par lesquelles l'apôtre a voulu justifier ses idées sur Jésus-Christ.

« Chacun, dit M. Godet, a lu et relu l'exposé du contraste qu'une étude attentive fait ressortir entre l'enseignement de Jésus dans les Synoptiques et les discours que lui fait tenir le quatrième évangile. Là, variété de sujets, vivacité pleine d'à-propos; ici, retour continuel sur lui-même et sur sa mission. Là, un langage vraiment populaire, un style en rapport avec celui des docteurs juifs de ce temps, l'emploi des termes généralement reçus de royaume des cieux, de justice, de repentance, etc.; ici, un langage métaphysique, rempli de termes inusités en Israël, tels que ceux-ci : la vie éternelle, le Père et le Fils, etc. Là, toutes les vues eschatologiques reçues dans les écoles rabbiniques; ici, l'éther de la spiritualité la plus pure. Si nous ajou-

[1] Il faut lire sur ce point une thèse fort remarquable que vient de publier M. Auguste Sabatier : *Essai sur les sources de la vie de Jésus.* Cette publication, qui annonce un esprit net, vigoureux et parfaitement au courant des sujets qu'il traite, est un des meilleurs travaux qu'ait produits notre théologie française.

tons à ces traits la circonstance remarquable que, dans le quatrième évangile, la manière de parler et de s'exprimer de Jésus a la plus grande ressemblance avec le style de l'auteur lui-même dans ses autres écrits, l'impression produite par ces faits ne pourra pas être très favorable à la fidélité de l'évangéliste, du moins quant à la partie de son récit qui nous occupe. » Voilà la difficulté loyalement exposée, M. Godet ne s'en dissimule point l'importance, mais il commence par la ramener à ses justes limites.

Il démontre fort bien (t. I, p. 242, 245) que, dans les Synoptiques aussi, Jésus s'appelle le Fils dans un sens absolu, et que le point central de ses enseignements c'est sa personne. « Il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher à lui, l'aimer, » dit M. Renan avec un sentiment très juste du vrai sens des Synoptiques (*Vie de Jésus*, p. 46). M. Godet donne la liste des passages parallèles des deux documents (t. II, p. 752), et il est impossible de la parcourir sans être frappé de la richesse des rapprochements. « Il faut remarquer, ajoute-t-il avec infiniment de raison, que ces paroles ne rompent l'homogénéité du discours ni chez les Synoptiques, ni chez Jean, et qu'il ne viendrait à la pensée d'aucun lecteur d'en suspecter l'authenticité ni chez ceux-là, ni chez celui-ci. Or, lorsque des paroles d'une empreinte aussi originale et aussi profondément marquée que celles de Jésus peuvent ainsi prendre place simultanément dans deux touts, sans en altérer en aucune façon l'unité, il faut bien conclure de là que ces deux touts ne sont point si dissemblables qu'on le prétend, soit pour le fond, soit pour la forme. »

M. Godet remarque ensuite qu'il n'est pas exact d'opposer les Synoptiques au quatrième évangile comme 3 à 1. « Les trois premiers évangiles, dit-il, sont puisés, en grande partie du moins, à une source commune, l'évangélisation orale. Ce sont trois branches sorties du même tronc. Ils sont donc à celui de Jean comme 1 est à 1. » Ici, cependant, nous ne pouvons être d'accord avec l'auteur. Sans doute, l'évangélisation orale a dû conserver avant tout les paroles de Jésus qui, par leur forme courte, axiomatique, paradoxale, ou les paraboles qui, par l'intérêt piquant du récit, se gravaient le mieux dans la mémoire des auditeurs. Elle ne pouvait pas retenir des discours suivis tels que ceux que nous a conservés Jean. Cette remarque a une grande valeur en ce qui concerne la forme de l'enseignement du Sauveur; elle en a moins pour le fond. Or, les Synoptiques nous ont conservé des discours de Jésus puisés à deux endroits différents : les *Logia* de Matthieu, et les paraboles que Luc aura plutôt recueillies en Judée; de cette double origine sont sortis

des discours analogues entre eux pour le fond et la forme, et pourtant différents de ceux de Jean. Si l'on tient compte de cette observation, il ne me semble pas que la proportion puisse se poser dans les termes où le veut M. Godet. Je dirais que les Synoptiques sont à Jean comme 2 est à 1.

La troisième remarque de M. Godet a, selon nous, beaucoup plus de valeur; c'est un aperçu nouveau, original, fécond, qui jette un grand jour sur l'enseignement de Jésus-Christ. « Remarquons, dit-il, que dans les Synoptiques eux-mêmes, l'enseignement de Jésus subit, pendant le cours de son ministère, des modifications considérables. Ces évangiles signalent expressément trois phases de cet enseignement. La première est la période d'ouverture. Elle comprend essentiellement des exhortations à la repentance et des prédications morales dont le sermon sur la montagne est le type. Elle se rattache immédiatement au ministère de Jean-Baptiste et à toute l'époque de la loi. La seconde commence avec le jour positivement indiqué où Jésus se mit, au grand étonnement de ses apôtres, à prêcher en paraboles (Matth. XIII, 1 et suiv.; Marc IV, 1 et suiv.; Luc VIII, 4 et suiv.). C'est le temps où il initie ceux qui avaient profité de ses premiers enseignements à la vraie nature du royaume de Dieu qu'il se prépare à fonder. La troisième phase, dont le commencement est tout aussi bien marqué que celui de la seconde (Matth. XVI, 21 et suiv.; Marc VIII, 31 et suiv.; Luc IX, 21 et suiv.), est celle dans laquelle il devint lui-même le sujet essentiel de ses discours et prépare ses disciples à ses prochaines souffrances et à la gloire céleste qui doit les suivre. De là il résulte que le mode d'enseignement de Jésus a considérablement varié d'après les Synoptiques eux-mêmes et que, par conséquent, une quatrième forme de prédication, qui n'aurait laissé que des traces moins marquées encore dans l'évangélisation orale, n'est point impossible.

« Jésus fait ressortir (Jean III, 12) un grand contraste entre deux modes d'enseignement très différents et même opposés qu'il s'attribue : celui qui s'applique aux *choses terrestres*, qui ne fait que déployer les richesses de l'idéal moral déposé au fond de la conscience humaine, et celui qui a pour but de révéler aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais connaître par eux-mêmes, les décrets de Dieu pour le salut du monde, les *choses célestes* (t. I, p. 423). On ne peut pas dire sans doute, d'une manière absolue, que les discours des Synoptiques répondent à la première forme et ceux de Jean à la seconde; mais il est certain que la première domine dans ceux-là, la seconde dans ceux-ci. »

Après ces remarques préliminaires, M. Godet aborde de front

le problème, et recherche s'il y a dans la personne de Jésus et dans le mode de son développement quelque circonstance propre à nous expliquer la différence réelle qui demeure entre Jean et les Synoptiques.

Cette circonstance, il la trouve dans le fait suivant : Jusqu'à son baptême, Jésus avait crû en sagesse, en foi, en piété, mais rien dans sa vie n'avait dépassé la limite d'un homme parfait et d'un juif parfait. Il se développait, par les expériences de la vie, par ses observations de chaque jour, par ses intuitions de plus en plus profondes dans sa vie morale et dans celle des autres, par la méditation des Ecritures : « Dans cet état, le vocabulaire de son peuple était encore le sien, il attachait certainement un sens plus profond et plus spirituel que tous les autres juifs aux expressions de loi, de justice, de royaume des cieux, de messie; mais ces termes n'en exprimaient pas moins l'idéal le plus élevé de sa conscience religieuse et morale et n'excitaient pas en lui des espérances moins vives que chez tous ses compatriotes.

« Au jour de son baptême, le ciel lui est ouvert[1]. En cet instant, à travers les symboles judaïques lui apparurent les réalités éternelles, d'une manière pleinement conforme à leur essence. » Il comprit le vrai sens de la loi divine, du royaume de Dieu, de sa propre mission. « Il se comprit; le mystère de son essence, devant lequel il s'était sans doute arrêté dès longtemps, comme dans un saint étonnement, lui fut expliqué; il se connut comme le Fils, objet de l'éternel amour, et il connut Dieu comme son Père, dans un sens plus élevé encore que lorsqu'il lui donnait ce nom à l'âge de douze ans. »

« Cette nouvelle intelligence des choses divines dut enfanter chez lui un monde de nouvelles intuitions, par conséquent, une langue nouvelle, un vocabulaire céleste, etc., etc. Il dut y avoir pour lui, dès ce moment, deux sources d'enseignement toujours ouvertes. Il pouvait puiser à volonté dans ce riche fonds d'expériences diverses et de connaissances scripturaires qu'il avait amassé, en vivant constamment sous le regard de Dieu, jusqu'à son baptême, et user du vocabulaire qui y correspondait. Il pouvait aussi, s'il le trouvait bon, ouvrir les trésors de sa conscience supérieure et révéler à la terre, dans une langue qui n'avait pas encore été entendue, les choses nouvelles qui venaient de lui être révélées à lui-même.... De ces deux sources d'enseignement, il est facile de comprendre que ce fut la première qui, comme la

[1] On pensera peut-être que M. Godet attribue au baptême de Jésus une valeur exagérée. Il est certain cependant que les évangélistes attachent à ce fait une grande importance; l'ancienne Eglise en a jugé de même.

plus élémentaire, fut celle à laquelle Jésus puisa le plus habituellement, surtout dans le commencement de son ministère.... Cependant, s'il devait commencer et même continuer ainsi, il ne pouvait en rester là; quelque répugnance qu'il dût éprouver à lever de sa propre main le voile qui couvrait sa glorieuse essence, et à proclamer lui-même son titre de Fils, il devait le faire. Ne devait-il pas révéler le Père, et le pouvait-il autrement qu'en révélant le Fils, etc.? Nous comprenons, par conséquent, que, tout en se renfermant habituellement dans le domaine inférieur, Jésus dût, en certains moments, dans lesquels il entendait l'appel du Père, élever son témoignage à la hauteur de sa véritable essence, dans la langue appropriée à ce sujet relevé, initier les hommes au commerce intime qui l'unissait à son Père et leur faire comprendre ce qu'il était pour Dieu, et ce que, comme tel, il voulait être pour le monde. »

Une circonstance toute extérieure a dû contribuer encore à faire ressortir la différence entre ces deux modes d'enseignement. Chez les Synoptiques, Jésus enseigne presque toujours en Galilée; Jean nous a conservé surtout ses discours prononcés à Jérusalem. Or, il est naturel de supposer que les points culminants du témoignage de Jésus et de sa démonstration messianique coïncidèrent avec ses séjours dans la ville sainte. « Là il se voyait entouré de toute la nation juive, officiellement rassemblée. Là il se trouvait dans le temple, ce théâtre normal de la révélation du Messie. Là surtout le sens et les rits des fêtes célébrées ravivaient le souvenir des types théocratiques, rappelaient tous les grands faits de l'histoire nationale et offraient ainsi à Jésus l'occasion de s'affirmer lui-même en rattachant étroitement la révélation de sa personne et de son œuvre à la divine préparation de l'ancienne alliance. » Et quant au célèbre discours du chapitre VI prononcé en Galilée, rappelons-nous qu'il l'a été à propos de la fête de Pâques, et que ce souvenir, en reportant la pensée de Jésus sur l'agneau Pascal, devait le conduire à parler de lui-même comme de la vraie victime qui devait donner sa chair et son sang pour la vie des siens.

Ces discours de Jésus-Christ sur sa propre personne ne pouvaient point être conservés aisément par la tradition orale; ils dépassaient le niveau des auditeurs ordinaires; il fallait pour les saisir une prédisposition et comme une prédestination spéciales. « Une âme étroitement apparentée à l'être intime de Jésus était seule à la hauteur de cette mission. Cette âme, elle existait; c'était celle du disciple que Jésus aimait, et, qu'il aimait d'une manière unique; car il avait reconnu en lui le seul être capable de le comprendre comme de l'aimer parfaitement. »

Restent cependant plusieurs objections. D'abord on se demande comment Jean a pu conserver le souvenir exact de pareils discours. M. Godet pense que c'est en les répétant et les repassant continuellement dans son cœur qu'il en a conservé si fidèlement la mémoire. « Dans une élaboration de ce genre, il s'opère comme une condensation des choses entendues. Tout ce qui est secondaire disparaît; la quintessence seule demeure. Or c'est bien là le caractère que présentent les discours de Jésus chez Jean. La visite de Nicodème ne saurait avoir duré seulement les quelques minutes que nous mettons à en lire le récit. Il en est de même des autres discours. Nous n'en possédons que les paroles capitales. On peut comparer ce travail de reproduction à celui d'un homme qui, vivement impressionné par un discours religieux qui aurait duré une heure entière, le résumerait dans quelques pages, sans omettre aucune pensée essentielle, aucune parole frappante, comme aussi en se gardant de rien ajouter du sien. L'œuvre du prédicateur et celle du rédacteur se trouveraient réunies dans un pareil travail par un mode de fusion indéfinissable. »

Cette dernière remarque permet de répondre à une autre objection. Comment se fait-il que les discours de Jésus, dans le quatrième évangile, aient tant de ressemblance avec l'épître de saint Jean? « Il n'y a, répond M. Godet, rien d'étonnant ni de suspect à ce qu'un coloris uniforme fût répandu sur le discours ainsi rédigé et sur les productions originales du rédacteur. » Ajoutons à cela le fait que ces discours étaient reproduits en grec, c'est-à-dire dans une langue d'un génie tout différent de celui du dialecte dans lequel ils avaient été prononcés.

D'ailleurs est-il vrai que le langage de Jésus dans le quatrième évangile rappelle à s'y méprendre celui de la première épître de Jean? M. Godet le nie avec raison, et il signale (t. II, p. 766 et suiv.) entre ces deux documents des différences de fond et de forme d'une grande valeur. Ainsi la doctrine du sacrifice expiatoire et du salut par le sang de Christ joue un rôle considérable dans l'épître (I,7; II, 1, 2; V, 6). « Comment, demande M. Godet, comment arrive-t-il, si Jean fait parler Jésus à sa guise, qu'il n'y en ait aucun vestige dans l'évangile, et que, dans cet écrit, la limite que s'était tracée Jésus et qu'il n'a franchie que dans l'institution de la sainte Cène, soit aussi scrupuleusement respectée que dans les Synoptiques eux-mêmes? » Il en est de même des notions eschatologiques qui, accentuées dans l'épître (II, 18, 28; III, 2), ne se retrouvent pas sur les lèvres du Sauveur dans le quatrième évangile. Quant à la forme, remarquons que, tandis que dans l'épitre le ton constant est celui de l'aphorisme religieux, et

toutes les paroles ont le caractère sentencieux du précepte, dans l'évangile, au contraire, les périodes s'enchaînent les unes aux autres et forment des discours d'une seule teneur, d'un caractère historique et occasionnel, en rapport direct avec les circonstances qui les ont fait naître.

M. Godet fait observer enfin que la sublimité même des discours de Jésus dans le quatrième évangile prouve leur authenticité, et que la sincérité de l'évangéliste et sa foi en Jésus ne permettent pas une autre supposition.

Telle est l'argumentation par laquelle M. Godet arrive à résoudre ce problème épineux de la différence de l'enseignement de Jésus dans saint Jean et dans les Synoptiques. Nous la croyons, pour notre part, ingénieuse et solide, et nous pensons qu'elle tient un compte sérieux des difficultés de la question. Mais, en nous y rattachant dans l'ensemble, nous sommes tenté de faire à la subjectivité de l'évangéliste une part plus grande que M. Godet. Expliquons-nous : nous ne pensons nullement que Jean ait attribué à Jésus, sur sa propre dignité, aucune déclaration que Jésus n'ait pas prononcée. Evidemment Jésus a dû parler de sa propre personne comme le fait parler le quatrième évangile. Le Christ que, dès l'an 40, c'est-à-dire sept ans après sa mort, Paul annonçait dans les termes que nous ont conservés ses épîtres, a revendiqué dans le monde spirituel la place que lui assigne saint Jean. Et, pour le dire en passant, remarquons qu'on fera fausse route tant qu'on se bornera à opposer le Christ de Jean à celui des Synoptiques. Le problème est mal posé, si le témoignage de Paul n'y entre pas comme un des éléments principaux. La prédication de Paul, bien antérieure à la rédaction des Synoptiques, est le monument le plus ancien et le plus authentique où nous puissions reconnaître le rôle que la personne de Jésus occupait dans la vie et le culte des premiers chrétiens. Si le quatrième évangile s'était perdu, on peut dire que les épîtres de Paul nous forceraient à supposer une image du Christ telle que celle que saint Jean nous présente. Nous sommes donc au fond d'accord avec M. Godet; nous acceptons pleinement aussi la manière, selon nous très vraisemblable, dont il explique le progrès du point de vue du quatrième évangile sur celui des Synoptiques, mais nous n'en persistons pas moins à penser que dans la *forme* des discours qu'il rapporte, la part de saint Jean est plus considérable que ne le croit notre auteur. Nous citerons une seule preuve dont on ne peut nier l'importance : ce sont les expressions que le quatrième évangile met dans la bouche de Jean-Baptiste. Dans cette analogie extraordinaire d'idées et de paroles entre le précurseur dont Jésus a dit (Luc, VII, 28) qu'il

était encore un homme de l'ancienne alliance, et Jésus lui-même, il y a une difficulté sérieuse dont M. Godet ne nous semble pas donner une explication satisfaisante[1].

Après cet examen sommaire des discussions relatives à l'authenticité du quatrième évangile, nous aimerions à traiter encore quelqu'une des questions qui s'y rattachent; mais il faut se borner dans un sujet si vaste. Nous préférons demander à M. Godet quelle est l'idée générale qu'il se fait du but et du plan de l'évangile de Jean. Ici encore nous marchons sur un terrain labouré par de profondes controverses.

Eugène Bersier.

(*La fin au prochain numéro.*)

[1] Cette difficulté disparaît si, avec Bengel, Tholuck, Olshausen, on interrompt au verset 30 du chapitre III de saint Jean le célèbre discours de Jean-Baptiste auquel nous faisons surtout allusion; c'est l'explication à laquelle nous nous rattachons. Dans ce cas, la subjectivité de l'évangéliste apparaît surtout dans le fait que, ni là, ni dans l'entretien avec Nicodème, il n'indique le point où ses propres réflexions commencent. Pour M. Godet, qui met dans la bouche de Jean-Baptiste les versets 31-36, nous ne savons trop comment il pourra répondre à l'objection que nous avons rapportée.

NÉCROLOGIE

—

MANUEL MATAMOROS

Le mardi 31 juillet dernier mourait dans l'exil, à Lausanne, Manuel Matamoros, et avec lui s'éteignait, pour la terre, une des individualités chrétiennes les plus puissantes comme aussi les plus sympathiques qui aient paru dès longtemps. On ne se doute guère dans notre public, même religieux, de ce qu'était Matamoros. Lorsque la mort vint le frapper, à trente ans, il n'était déjà plus, pour beaucoup, qu'un souvenir. On se rappelait ce jeune soldat espagnol, converti, il y a huit ans, à l'Evangile, et qui avait payé du cachot son zèle ardent pour la foi qu'il avait embrassée. On savait que, condamné à onze ans de galères après trois ans de prison préventive, il avait vu, grâce à l'intervention d'une députation de toute l'Europe évangélique, sa peine et celle de ses compagnons commuée en arrêt d'exil. On n'ignorait pas qu'il avait mis à confesser sa foi devant les tribunaux une fermeté qui rappelait les premiers martyrs de l'Eglise chrétienne et que, sommé de se rétracter, il avait voulu tracer de sa propre main l'expression de sa foi, c'est-à-dire sa condamnation même. Mais qu'était au fond Matamoros? Un héros d'un jour, né de la persécution, et dont l'héroïsme devait cesser avec elle, ou un homme, un chrétien fait pour laisser, où qu'il passât, une trace profonde? Qu'était-il devenu dans l'exil? Quel vide devait laisser sa mort? Voilà ce qu'en dehors d'un cercle assez restreint on ne sait guère, et c'est aussi ce dont je voudrais essayer de donner quelque idée.

Il n'était pas difficile de le connaître; il suffisait pour cela de l'aimer, et il était si facile de l'aimer! Il y avait en lui je ne sais quelle enfantine et noble candeur qui charmait tout d'abord et à laquelle les lacunes de sa culture classique, bien loin de nuire,

ne faisaient qu'ajouter. Il y avait dans sa manière d'aborder les hommes et les choses et la fraîche confiance de l'enfant et la virile résolution de l'homme fort qui a trouvé dans sa foi religieuse un inébranlable point d'appui. Tout ce qu'il eut à souffrir n'altéra pas cette confiance; est-il besoin d'ajouter que l'épreuve ne fit que tremper sa résolution? Nous avons admiré souvent de combien de dangers Matamoros fut préservé par la candeur de sa nature et de sa foi. Nous ne voulons point parler ici de l'épreuve que lui infligea la persécution; ce ne fut pas la plus forte qu'il eut à subir. Mais avec quel bonheur, dans le domaine religieux, il sut constamment éviter les écueils vers lesquels eût pu si facilement le jeter, soit une réaction bien naturelle contre le système ecclésiastique au sein duquel il avait grandi, soit l'affection qu'il vouait, et à bon droit, aux chrétiens de diverses tendances qui le soutinrent dans sa captivité et l'accueillirent dans son exil. Sa foi conserva jusqu'au bout sa saveur propre en même temps que son antique et apostolique simplicité. Nous en dirons autant de son caractère. Matamoros avait acquis sur ceux qui, en Espagne, partageaient ses convictions, une autorité morale dont nous aurons tout à l'heure la mesure; il fut accueilli dans son exil par de nombreuses, tendres et puissantes sympathies. Il y avait là pour lui, on le sent, un double danger. Eh bien, il en triompha merveilleusement, et il fut aussi humble en face de ce que j'appelle, à défaut d'un autre mot, le succès, qu'il avait été fort au sein de l'obscurité et de la persécution. C'est beaucoup; et ce que j'exprime ici, ce n'est pas une simple conviction personnelle, c'est la conviction de ceux qui ont le mieux connu ce grand témoin de l'Evangile et qui ne se sont pas contentés de croire et d'affirmer bien légèrement que, parce que le danger était grand, la chute était nécessaire.

Il ne fallait pas d'ailleurs vivre longtemps auprès de Matamoros pour se convaincre qu'il était pour lui quelque chose qui emportait toute préoccupation personnelle : c'était sa cause même. Quelle brûlante ardeur, quelle indomptable espérance, quelle fidélité entière il mettait à la servir! Il croyait de toute son âme à l'avenir religieux de l'Espagne; il y croyait malgré tout, et il attendait fermement le jour où se leverait pour sa malheureuse patrie le soleil de la liberté religieuse. Il faisait plus que l'espérer, il y travaillait sans relâche. Sans jamais inféoder ni lui ni ses amis religieux à aucun parti politique, il ne dédaignait pas de passionner pour cette sainte cause d'éminents publicistes espagnols. Du sein de son exil, il allait frapper à la porte des *Cortès* par des pétitions admirables sur lesquelles, est-il besoin de le dire? il était bientôt passé à l'ordre du jour. Il faisait mieux, bien mieux que cela. Il

travaillait à fonder, en Espagne, des Eglises évangéliques qui devaient apprendre à grandir dans l'obscurité pour pouvoir ensuite grandir sans péril à la lumière. C'était à cette œuvre qu'il se consacrait depuis quelque temps lorsqu'une imprudence, qui n'était point de son fait, amena, en 1860, son arrestation. Mais déjà la semence qu'il avait jetée levait çà et là. Dans telle ville, que la prudence nous interdit de nommer, quatre-vingts personnes, faisant profession de croire à l'autorité de la sainte Ecriture et à la justification par la foi, se réunissaient alors, à leurs plus grands risques, pour prier et lire la Bible ensemble. Il y a un an, dans la même ville, le nombre en était de plus de trois cents, et il s'est accru dès lors. Des mouvements analogues avaient lieu ailleurs et n'ont cessé de se poursuivre. Les souffrances de Matamoros et de ses amis arrêtés en même temps que lui, la sympathie qui éclata en divers points de l'Europe en faveur des nouveaux martyrs, furent certainement pour beaucoup dans ces admirables progrès. Mais il faut rendre à Matamoros la part qui lui en revient. Sa captivité ne l'avait pas arrêté et n'avait fait que confirmer sa confiance dans le triomphe de sa cause. Du fond du cachot où il contracta le mal de poitrine dont il devait mourir, lui, le persécuté, qui avait sacrifié à sa cause tout ce qu'il avait et tout ce qu'il aimait sur la terre, soutenait incessamment de ses lettres vraiment apostoliques ceux qu'il avait amenés à la vie nouvelle. Il continua de la sorte dans l'exil à porter le faix de la nouvelle réforme espagnole. Sa correspondance, dépouillée quelque jour, permettra de mesurer cette activité qui le dévorait et devait, en brisant son corps, achever l'œuvre des froides pierres de son cachot et de tant de souffrances. On peut penser, à ce propos, au mot de saint Paul : « Outre les choses de dehors, ce qui me tient assiégé tout les jours, c'est le soin que j'ai de toutes les Eglises. Qui est affaibli, que je ne sois aussi affaibli; qui est scandalisé, que je ne sois aussi comme brûlé? »

Les Eglises d'Espagne ne furent point ingrates, et, si elles sentent bien douloureusement aujourd'hui ce qu'elles ont perdu, elles ne sentaient pas moins hier tout ce qu'elles devaient à Matamoros. Voici le témoignage que je trouve en tête d'un document qui émane du comité directeur de la plus considérable des Eglises espagnoles; il est daté de 1865 : « Il y a sept ans, époque mémorable pour notre Eglise évangélique, que pour la première fois l'Evangile fut prêché parmi nous. Un homme, très jeune alors et que nous avions tous vu grandir au milieu de nous, fut l'apôtre désigné par Dieu pour une œuvre si sainte. Le premier, avec un zèle ardent, il se présenta au milieu de nous, plein de foi et d'espé-

rance et animé par l'Esprit de vie, pour nous montrer à tous le chemin étroit de l'Eternité. On comprendra par ce qui précède qu'il s'agit de notre ami, de notre fondateur, de notre frère, de notre père dans la foi, don Manuel Matamoros; de ce jeune homme, que beaucoup ici nomment père en Christ, quoiqu'ils aient la tête couverte de cheveux blancs; de ce jeune homme que nous saluons avec vénération dans sa terre d'exil et pour lequel nous demandons au Dieu très haut ses bénédictions éternelles. »

Ce n'était pas assez pour Matamoros de témoigner par l'infatigable ardeur, avec laquelle il soutenait jusque dans son exil les Eglises d'Espagne, de la foi qu'il avait en leur avenir, il montra cette foi plus éloquemment encore en fondant en France et en Suisse, avec l'assistance d'excellents amis, des institutions destinées à former à l'œuvre de l'évangélisation espagnole, sous ses diverses formes, des jeunes gens et des jeunes filles, ses compatriotes. A sa mort, ces institutions comptaient trente élèves. C'était ainsi qu'il tirait parti de son exil même pour le plus grand bien de sa patrie et, préparant pour l'évangéliser des moyens d'action dont quelques-uns y supposaient la liberté, jetait un défi, nous dirions plein d'audace, si nous ne devions pas dire plein de foi, à la force des choses.

Un des meilleurs amis de Matamoros, à la paternelle sympathie duquel celui-ci dut un grand soulagement dans sa prison, le vénérable docteur Capadose, de La Haye, publia, il y a trois ans, un extrait de lettres du prisonnier qu'il intitula : *La puissance de la foi* ou *détails sur la vie et les souffrances de Manuel Matamoros*. Oui, c'est bien cela; le moment où Matamoros voua son cœur et sa vie à la vérité évangélique marqua le commencement de souffrances qui durèrent jusqu'à la fin et dont il nous reste à dire quelques mots. Il n'importunait personne de son martyre, il le portait seul, et, semblait-il, bien légèrement. On n'eût pas dit, à le voir tour à tour si naturellement enjoué ou saisissant avec sympathie et avec feu quelque noble et religieuse pensée, qu'il eût tant souffert, et qu'il y eût encore au fond de son âme tant de sujets de déchirement et de tristesse. Nous ne reviendrons sur les souffrances matérielles qu'il eut à endurer dans sa prison que pour rappeler tout ce que sa charité trouvait moyen d'y ajouter. On nous saura gré de reproduire, à ce propos, un fragment d'une lettre que nous venons de recevoir d'un homme de cœur, d'un chrétien plein d'onction, un des plus anciens, comme aussi un des plus fidèles amis du prisonnier de Grenade. « Je me rendis à Grenade, nous écrit M. Greene, au mois de mars 1863. On me permit sans difficulté d'entrer dans la

prison de l'*Audiencia*. Comme vous pouvez penser, je ne perdis pas de temps avant de me rendre dans la grande cellule où se trouvait notre cher Manuel. Nous ne nous étions jamais vus, mais nous ne nous en jetâmes pas moins dans les bras l'un de l'autre; la connaissance fut bientôt faite... Mon pauvre ami était dans une pièce où le vent entrait par une vaste fenêtre sans vitres, garnie de fortes barres de fer. Nous avions envoyé, mes amis et moi, à Matamoros, depuis un an, environ 1,000 livres sterling pour le soulager lui et les autres persécutés pour l'Evangile. Avant d'entrer dans le cachot, je pensais que j'y trouverais un certain confort. Comme je m'étais trompé! Je me rappelais nos chrétiens de Londres avec leurs douces habitudes et même leur luxe. Grâce à Dieu, le christianisme de Matamoros se rapprochait davantage du type que nous offre le Christ des évangiles. Sa belle chevelure n'avait pas reçu beaucoup de soins. Son pantalon, qu'il avait troué aux genoux à force de prier sur les dalles de sa prison, était raccommodé et de telle façon que je compris bien vite que lui-même avait pris ce soin. Point de canapé, point de fauteuil. Sur une toute petite table étaient accumulés à faire peur des papiers et des lettres. Je n'avais jamais vu d'endroit plus lugubre... Lorsque je demandai aux familles persécutées combien elles avaient reçu pour leurs besoins : « Oh! grandement, grandement, répondirent « ces braves gens. Vous ne connaissez pas Manuel, il donne tout « pour nous, et ne garde rien pour lui. »

La persécution en elle-même fut pour Matamoros une cause de vives souffrances. Ce n'était pas qu'il eût de la peine à ne pas faiblir; pour quiconque l'a connu et sait quel appui il avait à ses côtés, sans parler de celui de son Dieu, une telle supposition n'est pas admissible. Voici ce qu'écrivait, en 1862, au Dr Capadose, sa mère, noble femme à laquelle il ressemblait à la fois de visage et de cœur, et que vénèrent à bon droit les Eglises d'Espagne. « Je le vois suivre avec joie son chemin le long du sentier couvert d'épines que lui ont préparé les ennemis de Jésus; je le vois ferme et inébranlable dans sa foi; je vois avec une sainte joie qu'il aspire à la couronne de vie, et, oubliant ses souffrances, je me réjouis avec lui... Si je l'avais vu faible, si je l'avais vu chanceler, alors, ô alors, sa pauvre mère eût succombé, non par crainte pour sa liberté, mais par crainte pour son salut.»

Un jour, le directeur des prisons trouva la mère de Matamoros en larmes auprès du lit de son fils malade. Le bruit avait couru que de puissants ennemis de Matamoros l'avaient fait empoisonner, le directeur venait faire son enquête. « Vous pleurez, dit-il à la mère. — Comment ne pleurerais-je pas quand mon

fils bien-aimé est malade à la mort? — Si votre fils, reprit le directeur, n'était pas un aussi mauvais fils pour vous qu'il l'est pour sa mère l'Eglise de Rome, il lui serait facile de sécher vos larmes. » A ces mots, la mère se leva brusquement et quitta la prison en disant : « Si mon fils avait le malheur de renier son Sauveur Jésus-Christ, je le renierais à mon tour pour mon fils ! » Le directeur tout étonné dit alors à Matamoros : « Vous avez une noble mère ! »

Ce qui faisait souffrir Matamoros, c'était, nous l'avons dit, la persécution même. C'était le fait que, dans sa chère Espagne, on n'avait pas le droit de lire l'Evangile, et que les persécutions, qui avaient été pour sa patrie une cause de tant de malheurs, semblaient, après trois siècles, devoir recommencer. Voilà ce qui le froissait à la fois, et dans son ardent patriotisme, et dans l'immense désir qu'il avait de voir se répandre sur toute l'Espagne le bienfait qui seul pouvait la relever. Qui ne l'admirerait en cela, et ne sympathiserait aux nobles souffrances de son cœur brisé? Ne devait-il pas aussi lui être dur de se voir accuser, non-seulement pour ce qu'il avait fait en bonne conscience, mais pour ce qu'il n'avait jamais songé à faire, pour ce qui eût répugné à toutes ses convictions ; de voir ses intentions suspectées ; de se voir, par exemple, compromis dans je ne sais plus quelle émeute, parce que, dans cette émeute, quelques hommes vendus à ses adversaires avaient crié : Vive Matamoros, et d'être en butte à une accusation politique des plus graves, par suite de témoignages indignement achetés ! Il est vrai que le témoin sur lequel on comptait le plus, poursuivi par le remords, tenta deux fois de se détruire, et au dernier moment, pour tout témoignage, montra l'argent qu'il avait reçu pour perdre, par un parjure, le prisonnier sans défense.

Si Matamoros eût eu une nature moins foncièrement sensible, il eût mieux supporté cette longue série d'épreuves. Mais autant il lui importait peu d'être ou non en évidence, autant l'injustice, l'égoïsme, la froideur même d'autrui l'atteignaient profondément. Il était une joie dont il ne pouvait se passer, la joie d'être compris, d'être aimé, lui et sa cause, car il ne voulait pas qu'on les séparât. Hélas ! même dans son exil, cette joie lui fut parfois marchandée. Il nous arrivait de sa prison plein de confiance et d'espoir, ne doutant pas que bientôt il nous aurait tous remplis de pitié pour sa malheureuse patrie et enflammés pour l'œuvre de sa vie. Matamoros ne nous connaissait guère, il ne savait pas qu'un des pires malheurs et l'un des premiers mouvements d'une génération qui manque de héros est de suspecter l'héroïsme partout où il se présente. On le croyait impérieux, il

n'était que résolu à tout sacrifier à sa mission, à commencer par lui-même ; on le taxait d'imprudence, il avait la foi ; on le disait trop confiant, il aimait. Mais laissons de côté ces misères. Elles ont été plus dures à Matamoros que la captivité et l'exil, elles lui ont arraché bien des larmes, mais jamais une parole contraire à la charité. Rappelons plutôt de meilleurs souvenirs. Nous avons dit qu'il voulait être aimé : il le fut, il le fut profondément, et si quelque chose avait pu tromper son exil, il est tel moment de ses dernières années où la sympathie qui l'entourait eut put le lui faire oublier. Il était surtout un coin de terre auquel il vouait une bien particulière affection. Voici ce qu'il écrivait il y a un an à un pasteur qui fut un des plus précieux conseillers de son exil et dont la parole sérieuse et sympathique, a beaucoup fait pour mettre la cause de l'évangélisation de l'Espagne sur la conscience des chrétiens de la Suisse française. Il s'agissait pour Matamoros du choix d'un séjour d'hiver. « Quant à ce qui concerne ma pauvre personne, écrivait-il à M. Louis Bridel, en deux mots, faites ce que vous voudrez, agissez comme il vous plaira, j'attendrai ce que vous me direz et j'irai où vous m'enverrez. Cependant Lausanne a été une consolation si pure et si sainte dans mes tribulations passées, et a si bien répondu à tous les besoins de mon âme que, comme je voudrais qu'en Espagne Malaga fût mon tombeau, hors de l'Espagne, j'irai le chercher à Lausanne. »

Tel fut celui que nous pleurons. Le vide qu'il laisse à ses amis est profond ; celui qu'il laisse au sein des chrétiens évangéliques d'Espagne ne saurait se mesurer aujourd'hui. Mais lorsque des hommes comme Manuel Matamoros viennent à tomber, brisés de travail et de souffrance, ce qu'ils laissent derrière eux, ce n'est pas seulement un grand vide, c'est une grande œuvre, qui ne peut périr ; c'est un grand exemple, plus opportun peut-être aujourd'hui que jamais ; et ce qu'ils trouvent auprès du Dieu qu'ils ont servi, c'est un grand repos dont la pensée vient adoucir le deuil de ceux que l'épreuve a frappés.

Roger Hollard.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Les Chants de la jeunesse, poésies par *L. Tournier*, pasteur.

Nous annonçons avec plaisir ces charmantes poésies que traverse un sentiment franchement évangélique. Les recueils de ce genre sont déjà nombreux, mais, lorsqu'ils ne dépassent pas la portée des jeunes lecteurs, ils sont généralement si enfantins, si puérils, qu'on se reprocherait de faire perdre à ces enfants un temps précieux en exigeant qu'ils se missent laborieusement dans la mémoire des vers qui ne renferment aucune idée. Heureux encore lorsque ces vers ne sont ni boiteux ni pourvus d'une quantité surabondante de syllabes, et lorsque la raison disant Virgile, la rime ne dit pas Quinault! Il semble que tout soit permis dès qu'il s'agit des enfants et que pour eux le médiocre suffise. C'est le contraire qui est vrai, et nous voudrions que tout ce qui peut fausser leur jugement et leur goût fût impitoyablement rejeté loin d'eux. Ce ne sont pas des êtres à part; pas plus que nous, ils ne peuvent impunément nourrir leur esprit d'aliments malsains, et puisqu'ils seront hommes un jour, il faut les traiter en conséquence.

M. Tournier a pris au sérieux son jeune public, et sauf quelques morceaux, son recueil est plein de fraîcheur et de chrétienne poésie.

Les *Chants de la jeunesse* se composent de cantiques, de récits bibliques, de fables, et de pièces sur divers sujets. Parmi ces dernières, nous avons remarqué *les Bruits de campagne*, paysage plein de fraîcheur et de vérité; *le Rouet*, souvenir d'enfance qui, comme tant de choses de ce monde, commence par un sourire pour finir par un sanglot; *les Deux Colombes*, dont le rhythme est harmonieux et dont l'idée est développée avec une grâce mélancolique qui a beaucoup d'attrait; et *le Retour des hirondelles*, petit drame intime à un seul personnage, âme inquiète qui veut aller chercher bien loin le bonheur qu'elle a tout près d'elle et qui, ramenée à la réalité par la lueur anticipée de la joie qui suivra son retour au foyer, s'écrie :

> Si le retour est meilleur que l'absence,
> Pourquoi chercher le bonheur autre part?

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

Nous aimons moins *la Source* et le discours qu'elle tient à l'enfant qui se penche pour l'écouter. Nous soupçonnons Jean-Jacques d'avoir jadis cueilli des pervenches sur ses bords et de lui avoir confié tout bas une de ses doctrines favorites, qu'elle a soigneusement retenue. Heureusement que l'enfant sait son catéchisme, et qu'il ne paraît pas croire du tout à la limpidité originelle de son âme. Sans entrer en discussion avec cette source bienveillante, dont les intentions sont si bonnes et le langage si élégant, il adresse à Dieu lui-même, pour son pauvre cœur déjà troublé par le péché, une prière très humble. — Ce mode d'argumentation en vaut bien un autre, qu'en pensez-vous?

Dans *Un mot du grand Livre*, une des pièces les plus poétiques et les mieux réussies du recueil, il y a aussi une pensée qui nous a surpris. Que la Nature soit un poëme écrit du doigt même de Dieu,

> Ecrit avec des monts, des mers, des bois, des plaines,
> Des oiseaux et des fleurs et des astres en feu,

nous n'en disconvenons pas. Mais est-il exact d'ajouter que « *le moindre mot* » de ce livre

> Tout entier nous révèle et nous peint le Seigneur?

Sans doute, alors que, par un beau soleil, les oiseaux chantent sous la ramée, que l'air attiédi est tout parfumé par les fleurs nouvelles, et qu'il y a sur la mer apaisée comme un sourire de Dieu, on peut, si nul souci n'oppresse le cœur, s'écrier que la terre est belle et que le Seigneur est aussi bon qu'il est puissant... Mais si la scène change, si de sombres nuages obscurcissent le soleil, si les oiseaux se taisent à l'approche de la tempête, si les flots se soulèvent, et si l'ouragan déchaîné détruit en un instant toutes les espérances du laboureur désolé, qui expliquera cette révolte des éléments, qui donc dira comment un Dieu d'amour peut permettre de telles choses? Ni les bois, ni les monts, ni les océans, ne parleront, et la Révélation de la Bible pourra seule apporter une réponse à nos *pourquoi* désespérés.

Je dirais bien encore que la charmante imitation d'un conte d'Andersen, intitulée *l'Ange*, repose sur une croyance dont la base n'est pas dans l'Evangile, car enfin, quoi que nous fassions, et que nous mourions enfants ou vieillards, nous ne serons dans le ciel que des rachetés de Jésus-Christ et jamais des *Anges*. J'ajouterais : pourquoi envier à ceux-ci leurs ailes puisque Jésus est à nous bien plus encore qu'il n'est à eux?... Mais j'aime mieux vous engager à lire vous-même ce petit volume, en vous arrêtant particulièrement sur les cantiques qu'il renferme, et sur les récits bibliques auxquels M. Tournier a su donner une forme cadencée tout en leur conservant fidèlement leur austère simplicité. N'oubliez pas non plus les fables, dont la morale est irréprochable, sinon toujours très complète.

Ce qui me fait faire cette restriction, c'est le souvenir d'une certaine fauvette (page 80) dont je vais, en finissant, vous dire en deux mots l'histoire : elle ne veut plus chanter, sa conscience le lui défend, parce que le rossignol ne se fait plus entendre dans les nuits étoilées, et qu'elle ne prétend à aucune autre gloire qu'à celle d'être son écho. Tous les scrupules sont respectables, mais vraiment cette oiselle me paraît s'être placée à un faux point de vue, et j'aurais bien voulu que M. Tournier lui fît dire par quelque corneille expérimentée : « Fauvette, ma mie, si le Seigneur vous a donné une voix, c'est pour que vous fassiez votre partie dans la grande symphonie que la Création doit faire monter vers lui, sans vous préoccuper de ce que font ou ne font pas vos voisins. Le silence est commode, je le sais, surtout depuis que nos bois sont pleins de merles siffleurs et persiffleurs, et peut-être est-ce la crainte de leurs jugements plutôt que les susceptibilités de votre modestie qui vous fait rentrer dans l'ombre... Allons, mignonne, du courage, et souvenez-vous désormais que, lorsque les rossignols se taisent, c'est aux fauvettes de chanter. »

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 septembre.

De la moralité en politique à propos des derniers événements. — Quelques réflexions sur les Te Deum. *— Un roman de M. Alexandre Dumas fils. — Jugement du conseil d'Etat sur les élections de l'Eglise réformée de Paris. — Un article du* Journal des Débats *sur le protestantisme libéral.*

Pour un homme qui croit que la morale a le droit d'être écoutée en politique, c'est un singulier et triste spectacle que celui auquel l'Europe vient d'assister. Un ministre habile qui, pendant plusieurs années, a violé l'esprit et la lettre de la Constitution de son pays, et réussi, en plein régime parlementaire, à toucher un budget que son peuple lui refusait, parvient à persuader à l'opinion publique que l'Autriche forme contre la Prusse des projets d'anéantissement, qu'elle prépare des armements formidables, que les hordes barbares des Croates menacent presque Berlin; sous ce prétexte mensonger, il envahit lui-même ses voisins à l'improviste et exécute avec une vigueur consommée un plan qu'il avait longuement concerté au temps où il protestait de ses intentions pacifiques : tout cède devant la discipline et l'énergie de ses armées; l'Autriche, surprise, est écrasée; la Prusse, sous les yeux de l'Europe, qui l'approuve et l'encourage par son inaction incompréhensible, détrône, au nom du salut public, et en gémissant pieusement d'y être forcée, des souverains qui avaient eu le tort de vouloir obéir au pacte fondamental de la confédération germanique; et tout en foulant aux pieds dans leur personne le droit divin dont elle parle sans cesse, elle annexe à ses états héréditaires, et sans les consulter, quatre millions d'Allemands; en même temps elle prête main-forte à un allié qui prend pour devise le droit inaliénable qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes. Tout cela se fait sans une protestation; on ne daigne pas même recourir à un congrès où les intérêts des petits et des faibles pourraient être plaidés; on affiche sans pudeur une politique au nom de laquelle demain la Suisse, la Belgique, pourraient être rayées de la carte de l'Europe, et le droit du plus fort est insolemment proclamé.

En présence de ces faits, que dit notre presse démocratique? A d'honorables exceptions près, elle approuve. M. de Bismark, qu'elle maudissait naguère, devient à ses yeux une espèce de Messie humanitaire, un homme vraiment providentiel. N'a-t-il pas abaissé à jamais l'Autriche? N'a-t-il

pas servi la cause du progrès? Il est vrai que ses moyens ont été équivoques; qu'il donne une main au parti féodal, et une autre à Garibaldi; que sa campagne en faveur du Schleswig-Holstein n'a été qu'une habile comédie ; que, tout en jouant le patriote, il est venu chercher à l'étranger des inspirations et des conseils. N'importe ! il sert la révolution; donc il faut le servir. A merveille ! mais, de grâce, ne déclamons plus sur les droits des peuples, et disons une fois pour toutes que la fin justifie les moyens.

Cependant depuis quelques jours on se ravise. On s'aperçoit que ce triomphe de M. de Bismark ne porte pas tous les fruits qu'on en attendait, que les traités de 1815, que l'on croyait à jamais anéantis, se trouvent fortifiés dans le point où ils blessent le plus la France, qu'on ne peut espérer du côté du Rhin aucune rectification de frontières, que la Prusse seule tiendra garnison à Mayence, et qu'elle s'appelle fièrement la première puissance militaire du continent. Alors on trouve que l'on est allé trop loin; les correspondants libéraux du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*, qui nous racontaient avec tant de complaisance leurs entretiens familiers avec M. de Bismark, commencent à comprendre que, si besoin était, on les éconduirait très promptement; leur ton change et tourne à l'aigre. Ils entrevoient à l'horizon une alliance possible de l'Autriche vaincue et de la Prusse victorieuse, alliance dont la France serait l'objectif; et les voilà tout prêts à se frapper la poitrine et à dire leur *mea culpa*. Le *Journal des Débats*, qui ouvrait ses colonnes à l'apologie la plus hardie du ministre prussien, et qui, pour justifier sa politique, disait qu'autre est le point de vue du moraliste, autre celui d'un grand homme d'Etat, recule à son tour et constate avec douleur qu'au delà du Rhin on se rappelle que l'Alsace et la Lorraine pourraient bien faire retour à la mère commune; il songe qu'il est temps de rappeler M. de Bismark à la modération.

Pendant ce temps, la presse anglaise nous donne un spectacle inverse et tout aussi curieux. Au début de la guerre, elle ne cachait pas ses sympathies pour l'Autriche, elle n'avait pas assez de flétrissures pour le machiavélisme de la Prusse et de son ministre; mais depuis que la poudre a parlé, depuis surtout que la Prusse victorieuse menace d'être pour la France une barrière et un péril, la presse anglaise revient de ses scrupules, et M. de Bismark lui paraît le plus grand génie politique des temps modernes. Avouons que la conscience publique est un bien beau mot, et que le revirement auquel nous assistons est aussi édifiant qu'instructif.

Mais ce qui, dans toute cette politique, nous froisse et nous humilie le plus, c'est de voir le nom de Dieu associé à toutes les habiletés comme à toutes les ambitions des vainqueurs. « Dieu a parlé, » dit une proclamation royale. Dieu a parlé! et qu'en savez-vous? Vous a-t-il dit son dernier mot ? Dieu parlait aussi à Iéna, à Austerlitz, à la Moskowa; il parlait en-

core à Novarre, le jour où Radetzky écrasait l'Italie. En avez-vous conclu alors que les vaincus devaient accepter pieusement le joug sous lequel on les plaçait ? Lincoln, lui, demandait à ses compatriotes de s'humilier dans la prière ; mais il combattait pour les lois violées, pour quatre millions d'opprimés. Il avait le droit de parler de Dieu, et quand il l'a fait, le scepticisme lui-même l'a écouté avec respect ; mais vous, quand vous arrondissez vos territoires sans consulter les peuples, quand vous effacez sur le front des rois vos égaux ce sceau divin que vous exigez qu'on respecte en vous-mêmes, comment voulez-vous que nous vous prenions au sérieux ? Ah ! faites-vous grands et forts, si vous le pouvez, mais laissez-nous la consolation de croire que le Dieu de l'Evangile n'a rien à faire avec vos annexions !

Cela dit, nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que si la politique prussienne a réussi, c'est parce qu'elle a su s'emparer d'un mouvement national qui n'avait en soi rien que de légitime. L'Allemagne, telle que Napoléon Ier l'avait faite, mettait en présence comme dans un champ clos deux grandes monarchies de tendance et de religion différentes, l'une tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir, mais forcément rivales et condamnées à se disputer la domination des Etats secondaires de la Confédération. De là, pour l'Allemagne, une inaction, une paralysie interne qui la condamnait à assister passive à tout ce qui se faisait en Europe ; de là entre tous ses Etats une solidarité qui devenait de plus en plus gênante. Il faut avoir habité ses petits duchés, par exemple, pour savoir combien le malaise qui en résultait devenait à la longue humiliant et intolérable. Grandes par le commerce, par le travail, par l'instruction surtout, ces populations, libérales au fond, gémissaient non-seulement de n'avoir pas le plus petit rôle à jouer en Europe, mais d'être entraînées par leurs princes dans une politique réactionnaire dont l'Autriche était l'inspiratrice et le soutien. Voulant être quelque chose, elles aspiraient à l'unité nationale ; elles l'attendaient de la Prusse libérale et tournaient vers elle leurs regards; la Prusse est venue, avec un drapeau victorieux, et la gloire a fait oublier la liberté. On pourra disputer sur des points de détail, mais l'empire d'Allemagne est aujourd'hui constitué. Sera-t-il libéral? Nous n'en doutons pas pour l'avenir. Mais aujourd'hui ce n'est pas de ce côté-là que tendent ses aspirations. Nous pouvons nous attendre à voir l'esprit militaire prussien troubler pour quelque temps l'Europe : la faute en retombera sur ceux qui ont encouragé la Prusse à se créer une meilleure conformation.

A un autre point de vue, la situation nouvelle de l'Europe est digne de tout notre intérêt. Ce qui se constitue en ce moment, c'est une grande puissance protestante ; le parti catholique a reçu, par l'abaissement de l'Autriche, un coup terrible ; ce n'est pas l'Espagne qui le relèvera; l'Italie lui sera probablement, dans un avenir rapproché, une bien meilleure alliée, car, malgré les apparences, l'Italie est catholique ; elle le sera

plus encore quand la génération qui aura assisté à ses conflits avec le saint-siége aura passé. Quoi qu'il en soit, quand les intérêts vraiment libéraux des Allemands du Nord auront repris le dessus et remplacé la passion d'agrandissement qui les enivre aujourd'hui, on se félicitera peut-être de ce que, l'an 1866, il s'est formé au centre de l'Europe un empire fort, homogène et civilisateur. Si nous ne pouvons que déplorer la politique prussienne, nous sommes forcé d'avouer que, par ses qualités solides, son amour du travail, son esprit d'ordre et de discipline, son zèle pour l'instruction et la haute culture, le peuple prussien est vraiment à la hauteur de la grande mission qui l'attend.

Il nous faut bien dire quelques mots d'un des succès littéraires de cette saison, du dernier roman de M. Alexandre Dumas fils. *L'Affaire Clémenceau* a fait trop parler d'elle pour que nous la passions sous silence; on a prétendu à tort y voir une œuvre extraordinaire; ce n'est qu'un roman fort habilement écrit, mais dont la popularité tient en partie à des causes qui font peu d'honneur au public et à l'auteur. Un artiste, Pierre Clémenceau, enfant naturel, doué d'ailleurs des plus beaux talents, d'un caractère droit, aimant, mais faible et passionné, épouse une femme dont la merveilleuse beauté l'a séduit. Iza Dobronowska, créature égoïste et sensuelle, exploite indignement sa confiance naïve; il s'aperçoit qu'il est trompé quand il est déjà devenu la risée du public. Séparé d'elle, il croit retrouver son indépendance, mais, de loin, elle le domine encore et l'obsède; et après avoir vainement essayé d'échapper à cette fascination, il finit par assassiner Iza. Telle est, en deux mots, la donnée de ce livre, dont l'analyse est d'ailleurs impossible ici. Ajoutons que le récit rédigé par Pierre Clémenceau lui-même est, sous la forme de sa biographie, le dossier qu'il prépare pour son avocat. Il y a dans ce livre des qualités remarquables. Les caractères sont vigoureusement conçus, bien dessinés et se soutiennent jusqu'au bout; l'analyse psychologique est toujours fine, ingénieuse, parfois pénétrante et profonde; la distinction et la pureté du style contrastent avec la nature des sujets qu'il décrit; les pages où Clémenceau raconte son enfance, sa vie de pension, ses rapports avec sa pauvre mère, sont pleines d'une émotion sincère et parfois poignante; celles où il discute les questions d'art trahissent un sentiment fort élevé des beautés plastiques; malheureusement, tout cela se mêle à des peintures malsaines, où la sagacité du physiologiste ne sert évidemment qu'une curiosité sensuelle, et à des théories philosophiques et religieuses dont le fatalisme est le dernier mot. Cette œuvre, dont le dénoûment tragique vous fait regretter pour Clémenceau l'inspiration d'un honnête et pur amour, cette œuvre qui vous rejette violemment, par le contraste même, vers les joies saintes de la famille, n'était point immorale, nous le croyons, dans la donnée première et dans l'intention de l'auteur; elle l'est pourtant, et à un haut degré, dans les moyens qu'il a employés pour réussir. Par le ton prêcheur qui s'y mêle sans cesse aux complaisantes descriptions d'une ima-

gination fort peu chaste, par la prétention de réformer les mœurs, tout en flattant les instincts les moins élevés de ses lecteurs, ce roman nous a rappelé l'auteur de *Lélia* et d'*Indiana*, et son grand-père J.-J. Rousseau, le Rousseau des *Confessions*.

L'*Affaire Clémenceau* a ramené sur le tapis la grande question du réalisme dans l'art. Peut-on, doit-on tout dire? s'est-on demandé de nouveau, et chacun a conclu dans son sens, les plus nombreux et les plus bruyants répétant que le grand art ne connaît pas la pudeur et doit pouvoir tout exprimer. Il me semble que la question est ainsi mal posée. On croirait, à entendre certains critiques, que, pour la première fois aujourd'hui, l'art ose aborder de front la réalité. Est-ce vrai? Entendons-nous. Il y a la réalité d'en bas et celle d'en haut, celle de la matière et celle de l'âme. Aujourd'hui, on se passionne pour la première; on préfère la physiologie à la psychologie, la description savante des convoitises à la peinture des luttes viriles de la volonté. Mais qu'on ne se flatte pas pour cela de mieux connaître la réalité. On croit avoir émancipé la littérature; mais on la conduit dans une voie où l'inspiration doit mourir, car l'infini n'est et ne sera jamais dans le monde des sens et du plaisir; là, au contraire, la limite est partout; elle est dans le bas, dans le graveleux, dans l'ignoble que toutes les délicatesses du langage ne peuvent pas ennoblir.

On se plaint de l'épuisement de la littérature et, pour la rajeunir, on lui donne en pâture les vices monstrueux, les passions désordonnées qui sont du ressort de la science pathologique ou des cours d'assises; pendant que M. Alexandre Dumas sert à ses lecteurs du grand monde l'*Affaire Clémenceau*, le *Petit Journal* annonce, avec un fracas formidable de réclames, à ses deux cent mille acheteurs, le procès des étrangleurs des Indes; au fond, malgré la distance qui sépare un écrivain distingué des enlumineurs aux gages de M. Millaud, le procédé est le même; ce sont les mêmes instincts, ici grossiers et naïfs, là raffinés et délicats, que l'on veut flatter et servir. Mais, quoi qu'on dise, la réalité, la vraie réalité n'est pas là. Dans les existences dévouées au devoir, sous une teneur monotone en apparence, se cachent les vrais drames qui touchent à l'infini; dans les luttes terribles de la volonté aux prises avec la chair, dans les triomphes sanglants du sacrifice, se cache, pour ceux qui sauront l'y puiser, cette inspiration virile toujours fraîche et nouvelle que ne connaîtront pas nos faiseurs de mélodrames tapageurs; là s'abritent aussi, dans les régions élevées de l'âme, ces vraies délicatesses de sentiments, ces émotions poignantes ou douces dont les mièvreries de la passion sensuelle n'approcheront jamais; là pourrait se régénérer notre littérature, le jour où une science prétendue positive ne laissera plus tomber sur les choses de l'âme le regard d'un inintelligent dédain.

Nous avons dit qu'il y a dans l'œuvre de M. Dumas des théories philosophiques et sociales; il y revient en particulier sur la grande question du divorce, et reprend avec habileté le plaidoyer si souvent écrit par

G. Sand, sans y apporter du reste aucun argument nouveau; une autre thèse qui lui paraît également chère et que Balzac avait déjà mise à la mode est celle qui consiste à exempter les grands hommes des règles de la morale ordinaire. A en croire Pierre Clémenceau, le génie est incompatible avec les devoirs vulgaires, et les esprits créateurs ont dû briser les liens de la famille et renoncer aux embarras de la paternité. Autre analogie avec Rousseau qui, en pratiquant cette maxime, ne l'avait pourtant point prêchée, n'ayant pas trouvé précisément en Thérèse, une fois délivrée de ses enfants, un ange inspirateur. Nous espérions qu'on en avait fini une fois pour toutes avec cette thèse monstreuse; historiquement elle est fausse; il n'est point vrai que le désordre soit la source féconde des grandes pensées; dans l'ordre littéraire, comme dans tous les autres domaines, les affections pures et les liens naturels n'ont jamais tari les vraies inspirations; témoins Sophocle et Racine, Milton et Corneille, Klopstock et Schiller, pour ne nommer que les grands maîtres. L'égoïsme de la passion solitaire ne donne pas nécessairement l'indépendance, et les Renés formés à l'école de Chateaubriand, s'ils ont méprisé les devoirs vulgaires, n'ont pas eu pour cela un vol plus audacieux. D'ailleurs qui n'aperçoit les conséquences faciles de cette théorie commode? On se croit aisément grand homme, et puisque les grands hommes sont au-dessus de la morale, c'est par ce côté-là qu'on s'efforcera tout d'abord de leur ressembler. On a une épaule plus basse que l'autre; c'est toujours cela de commun avec Alexandre. On est boiteux; Byron ne l'était-il pas? De même, pour arriver au génie, on commencera par les grands désordres d'une vie échevelée. Se marier? A quoi bon. Ni le Dante, ni Raphaël ne se sont soumis à ce joug, et Pierre Clémenceau, pour justifier son dire, allègue l'autorité d'Augustin et de saint Paul. Mais a-t-il compté toutes les nobles âmes que le désordre a flétries, et lui-même n'est-il pas le vivant exemple d'une volonté que la passion asservit?

Mais la grande théorie de M. Dumas, c'est celle de la fatalité héréditaire qui, au moral comme au physique, passe de père en fils. Il y avait là un problème psychologique d'un intérêt immense. Clémenceau le tranche sommairement en niant le libre arbitre : solution plaisante en vérité dans la bouche d'un homme qui se pose en réformateur. Pierre Clémenceau ne connaît pas son père; mais si, tout à coup, la passion chez lui s'éveille, si elle l'entraîne au désordre, au crime, l'excuse est déjà trouvée : c'est son père qui agit en lui. On voit d'ici toutes les merveilleuses conséquences du système, et l'on regrette que Molière n'en ait pas tiré parti, car c'était une veine comique excellente, que la science morale réduite à la recherche de la paternité. Vous êtes souffleté par un coquin. Plaignez-vous! C'est son père qui, s'éveillant en lui, a dirigé sa main sur votre joue. Un dépositaire infidèle a dilapidé les fonds que vous lui aviez confiés. Adressez-vous à son aïeul qui vous priera de passer plus haut, car en pareille matière il est très difficile de dire où l'iniquité commence; la source

du Nil est plus facile à trouver. Si le système de M. Clémenceau ne flatte pas le bon sens, il nous semble encore moins favorable à la morale. Pourquoi donc se livrer à de telles récriminations contre la doctrine chrétienne sur l'origine du mal en ce monde? Elle est mystérieuse, à coup sûr, et aussi elle se donne pour telle, mais du moins elle sauvegarde sans fléchir le double fait de notre penchant naturel au mal et de notre responsabilité; sans le premier, la morale est chimérique, sans le second, elle est impossible. Il est aisé de se railler du christianisme; il l'est moins de le remplacer.

Nous avons peu d'événements à signaler ce mois-ci dans le monde religieux. Le conflit relatif aux élections de l'Eglise réformée de Paris a été porté devant le conseil d'Etat, qui a donné gain de cause au Consistoire; nous avons remarqué avec plaisir que l'un des considérants de l'arrêt reconnaît pleinement l'autonomie de l'Eglise en tout ce qui concerne les conditions religieuses de l'électorat dans l'Eglise réformée. C'est là un principe excellent auquel on ne peut qu'applaudir; seul il garantira l'indépendance spirituelle dans les rapports toujours si délicats que crée un concordat. En le pratiquant sincèrement, et en toute occasion, l'Etat simplifierait extrêmement la solution de la lutte qui agite les réformés de France.

Notons encore, dans le *Journal des Débats* du 28 août dernier, un remarquable article de M. Franck, qui apprécie avec une profonde sagacité la valeur religieuse et l'avenir probable du protestantisme de l'école libérale. M. Franck n'a pas de peine à montrer que cette école ne pourra jamais enfanter une religion. « Refusez, dit-il (comme le veut l'école libérale), refusez à la prière toute efficace sur la volonté divine, toute influence sur les destinées de l'homme; répandez cette conviction qu'elle n'est qu'une forme de la méditation ou ne doit être qu'une forme de l'enseignement, aussitôt l'on cessera de prier, ou plutôt, en dépit de vous et de vos doctrines, on priera, on pleurera aux pieds du Souverain de l'univers, on demandera grâce et secours « au Père qui est dans le ciel. » Tant qu'on ne pourra pas adresser avec justice à l'humanité entière le reproche qu'on faisait à Fontenelle, tant qu'on ne lui aura pas donné un cerveau à la place du cœur, la prière et la foi auront en elle une source intarissable. Or la prière et la foi, c'est l'essence même de la religion. » On ne peut mieux dire; M. Franck montre avec la même justesse que la notion d'un culte entraîne celle d'une révélation, et il s'étonne que des hommes qui repoussent cette dernière idée « puissent exercer un sacerdoce et constituer une Eglise. » Il y a longtemps que nous soutenons la même thèse; on nous a reproché d'y apporter un parti pris d'orthodoxie; il est intéressant de la voir résolue dans le même sens que nous par un savant israélite, qui n'a pris conseil en cette matière que du simple bon sens.

EUG. BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

CRITIQUE RELIGIEUSE

UN COMMENTAIRE SUR LE QUATRIÈME ÉVANGILE

SECOND ARTICLE [1].

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN, par F. Godet, pasteur. Tome Ier. 1863. — Tome II. 1865.

II

Quel but s'est proposé l'auteur du quatrième évangile? Quatre réponses ont été faites à cette question. Les uns ont dit que ce but était simplement historique, les autres affirment que l'auteur voulait démontrer avant tout une thèse métaphysique; d'autres croient qu'il s'est proposé de combattre les opinions des hérétiques de son temps; les derniers enfin pensent qu'il songeait, comme il le déclare lui-même, à fortifier la foi de l'Eglise (XX, 31). Historique, didactique, polémique, pratique, tels sont donc les quatre caractères que chacune de ces écoles a prétendu assigner exclusivement au document que nous étudions. Examinons-les tour à tour.

Le quatrième évangile est-il avant tout *historique*, se propose-t-il, par exemple, de compléter la narration des Synoptiques? Cette opinion, fort ancienne, et soutenue en particulier par Eusèbe, est tranchée péremptoirement dans un sens négatif par M. Reuss, qui va jusqu'à dire : « Il n'y a plus désormais que les esclaves de la plus vulgaire tradition patristique qui soutiendront une si pauvre thèse[2]. » Ailleurs, M. Reuss rejette comme *très grossière* et *très dangereuse* la supposition que Jean ait voulu compléter les autres évangiles[3]. A ces jugements absolus, M. Godet

[1] Voir notre dernier numéro.
[2] *Hist. de la Théol. chrétienne*, t. II, p. 312.
[3] *Gesch. der heil. Schrift N. T.*, § 222.

oppose le témoignage d'un critique qu'on ne peut ranger parmi les vils esclaves de la tradition. « Jean, dit Ewald, le plus capable de tous de *compléter* ce qui manquait au récit des premiers évangiles, se décida à le faire; » et encore : « Connaissant plus exactement l'histoire de la vie de Jésus qu'aucun autre écrivain, il a *rectifié* bien des choses racontées moins exactement par ses devanciers, et *complété* leur récit de la manière la plus heureuse et la plus utile. » Cette opinion, M. Godet l'appuie plus d'une fois dans son Commentaire en expliquant certains passages dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître chez Jean l'intention que lui prête Ewald[1], et, résumant son opinion sur ce point, il s'exprime ainsi : « A ce qui est le plus en relief dans les Synoptiques correspondent exactement les énormes lacunes de notre évangile, et aux lacunes considérables des premiers évangiles correspondent, en retour, les faits mis en relief dans le quatrième. Il existe, entre ces écrits, comme un rapport d'emboîtement[2]. » Telle est la conclusion de M. Godet. Oserons-nous dire qu'après mûr examen des preuves qui l'appuient, elle nous semble un peu forcée? Sans doute, nous trouvons dans plusieurs traits du quatrième évangile l'intention de compléter, de rectifier *en passant* le récit des Synoptiques, mais nous ne saurions aller plus loin. Nous croyons que cette intention n'a nullement agi sur le plan général de Jean, et qu'en la lui attribuant d'une manière trop marquée, on soulève d'énormes difficultés. Nous ne pouvons ici qu'indiquer notre point de vue; la place nous manque pour le justifier.

Au reste, il s'agit bien des rapports de Jean et des Synoptiques! Ce que l'on conteste aux récits du quatrième évangile, c'est une valeur historique quelconque. M. Reuss, partisan lui-même de l'authenticité, ne voit dans les discours de cet évangile que de libres compositions de l'apôtre : entretiens et personnages, objections et réponses, tout est pour lui de l'invention de Jean. Nous avouons n'avoir jamais compris comment M. Reuss peut concilier cette manière d'agir de l'apôtre avec le respect que devait lui inspirer la personne de son Maître. Aussi, ne sommes nous point surpris que sa théorie soit restée isolée[3]. La logique mène plus loin. Si l'histoire, dans notre évangile, est inventée pour servir

[1] Voir en particulier le commentaire de M. Godet, sur I, 44; III, 24; IV, 43-45, 54. Voir aussi tome II, p. 629, et ses observations sur les récits de la résurrection.

[2] Tome II, p. 702.

[3] M. Luthardt a fort bien montré (*Das Joh. Evangelium*, p. 231) que l'on ne saurait s'expliquer *au temps de l'apôtre* la préoccupation qui le pousserait à traiter sans façon la réalité historique pour présenter de son Maître une image toute idéale. Ce point de vue se comprend chez Baur, qui fait dater notre évangile de la seconde moitié du second siècle, et qui n'y voit qu'une tentative d'incarner en l'homme Jésus, le Logos alexandrin.

une idée, si nous avons affaire non plus à un témoin, mais à un penseur, alors il vaut cent fois mieux, avec Baur et M. Scholten, conclure à l'absolue inauthenticité de notre document.

Mais M. Reuss a-t-il eu raison de faire, en ce qui concerne les discours du quatrième évangile, d'aussi énormes concessions aux adversaires de l'authenticité? Il allègue le caractère uniforme de ces entretiens, l'inintelligence et les objections bizarres des interlocuteurs de Jésus; selon lui, la Samaritaine, Nicodème, les Juifs, auxquels Jésus s'adresse, sont des personnages sans vie, introduits uniquement pour servir de prétexte aux déclarations de Jésus sur sa propre personne.

Nous concédons sans peine à M. Reuss que, dans la manière dont les entretiens de Jésus sont exposés par le quatrième évangile, il y a comme un plan préconçu. Mais s'ensuit-il qu'il faille nier leur caractère historique? Nous ne le pensons nullement. Jean, nous l'avons déjà dit, et nous le montrerons encore tout à l'heure, n'est pas un chroniqueur; c'est un apôtre qui écrit pour démontrer que Jésus est le Christ.

Dès lors, qu'est-ce qui l'empêche de faire servir à ses fins des faits réels, de choisir dans ses souvenirs ceux qui peuvent le mieux prouver sa thèse, et, puisqu'il s'agit d'opposer la grandeur divine du Christ aux fausses idées qui régnaient de son temps, de citer à dessein parmi les paroles des interlocuteurs du Christ, celles qui pouvaient le mieux faire ressortir le vrai caractère du Messie? Pour démontrer que ces interlocuteurs sont imaginaires, il faudrait prouver que ce sont des abstractions sans vie, sans individualité, coulées dans le moule uniforme de la pensée de l'apôtre. Or voilà ce qu'on n'a point fait et ce qu'on ne pourra pas faire. Nicodème, la Samaritaine, l'aveugle-né, Nathanaël, Marthe et Marie, Pilate, Thomas, ne sont pas des personnages abstraits et sans couleur; chacun d'eux a sa forme naturelle et sa vie; chacun tient le langage qui convient à sa position morale; chacun prend vis-à-vis de Jésus une attitude différente; nous ne sommes pas ici dans la région nuageuse et froide de l'abstraction; au contraire, nous touchons à chaque instant au terrain palpable de la réalité.

Au reste, pour bien apprécier cette thèse, il faut voir ce qu'elle est devenue sous la plume de M. Scholten.

Une fois qu'il est entendu que le quatrième évangile n'est plus qu'un roman théologique dans lequel on a voulu incarner la théorie alexandrine du Logos, il ne reste plus qu'à chercher le sens de chacune de ses parties. C'est ici que l'imagination de M. Scholten, dépassant celle de Baur, s'est donné libre carrière. Strauss lui-même, dans sa préoccupation constante de retrouver

partout des mythes, n'a rien inventé de plus ingénieux. Il n'est pas de trait dans le quatrième évangile sous lequel M. Scholten ne prétende retrouver une intention cachée, une subtile allégorie[1].

La Samaritaine du chap. IV[e] a été mariée cinq fois, elle vit avec un homme qui n'est pas son mari. « N'est-ce pas là, se demande M. Scholten, une allusion à l'histoire religieuse de la Samarie? Les cinq tribus qui, d'après 2 Rois XVII, 24-31, vinrent remplacer les dix tribus déportées, élevèrent cinq autels en l'honneur d'autant de divinités, que Josèphe du moins appelle πέντε θεούς; plus tard, elles adoptèrent le culte de Jéhovah, qui toutefois n'était pas légitimement leur Dieu : de sorte que les Samaritains adoraient le Dieu d'Israël, mais leur adoration n'avait pas de caractère légal[2]. » On peut juger par cette citation du procédé par lequel M. Scholten prétend nous expliquer le but de notre évangile. Chose singulière! La critique de l'école de Baur rejoint ici celle de l'orthodoxie extrême qui, elle aussi, méconnaissant le vrai sens historique de notre document, n'y voit qu'une allégorisation perpétuelle de faits spirituels. Hengstenberg explique l'histoire de la Samaritaine à peu près comme M. Scholten!

Dans ce système, non-seulement les moindres traits du quatrième évangile sont des allégories théologiques plus ou moins transparentes, mais le silence même de Jean est toujours intentionnel. Jean, par exemple, ne parle pas du baiser de Juda; cela pourrait être fort embarrassant pour une école qui prétend que tout son récit tend à noircir cet apôtre plus digne d'intérêt qu'on ne l'a prétendu. On a peine à comprendre que Jean ait omis le trait qui met le comble à son hypocrisie. Mais il y a des explications pour tout : si Jean ne parle pas du baiser de Judas, «c'est qu'à ses yeux le Fils de Dieu ne tombe pas malgré lui, par suite d'une trahison, au pouvoir de ses ennemis, il s'avance volontairement et se livre lui-même![3] »

Il va sans dire que nous ne pouvons ici justifier par une discussion de détail le caractère historique de notre document, qui disparaît si étrangement sous l'explication allégorique de M. Schol-

[1] Cette prétention conduit parfois M. Scholten sur un terrain dangereux où le pied lui manque. C'est ainsi qu'il consacre une page (*Revue de Théologie*, 1866, p. 84) à montrer qu'en parlant du côté percé de Jésus et de l'eau et du sang qui en sortirent, l'évangéliste a inventé un trait symbolique, et que « le système ici l'a emporté sur l'histoire. » Il n'y a contre cette supposition qu'une légère difficulté que M. Scholten n'a pas aperçue. Celse, qui écrivait au temps des Antonins, se raille de cette histoire de l'eau et du sang sortant du côté percé de Jésus-Christ. Voilà donc Celse qui se raille en l'an 140 d'un fait inventé en l'an 160!

[2] *Revue de Théologie*, 1865, p. 133.

[3] *Revue de Théologie*, 1866, p. 73.

ten. Nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer nos lecteurs pour l'examen des passages à l'exégèse de M. Godet. Nous nous bornerons à deux ou trois observations générales :

Nous avons fait ressortir, d'après M. Chavannes et Ewald[1], la précision chronologique souvent merveilleuse du quatrième évangile, et la réalité frappante de plusieurs points de détail semés comme en passant dans son récit. Comment concilier cela avec l'hypothèse d'un roman théologique suspendu dans les nuages dorés d'une allégorie perpétuelle? Où trouver, dans l'histoire tout entière, un autre exemple d'un pareil fait?

On prétend que tout trahit l'intention allégorique dans les récits de Jean. Mais qu'a-t-on à répondre à ceux qui, comme nous, y trouvent au contraire l'accent d'une réalité vivante? Nous lisons le récit de la guérison de l'aveugle-né ou celui de la résurrection de Lazare, et, sans parti pris, sous le charme immédiat de cette narration simple et pénétrante, nous nous écrions : « Non! ce n'est pas ainsi qu'on invente. » Nous redisons, avec un écrivain peu suspect d'entraînement mystique[2] : « Que vient-on nous parler de *mythe*, de réalisation plus ou moins instinctive ou philosophique de la conscience humaine se réfléchissant dans un être qui n'aurait fourni que le prétexte et qui aurait à peine existé? Quoi! ne sentez-vous pas la réalité, la personnalité vivante, vibrante et compatissante qui, indépendamment de ce que la croyance et l'enthousiasme ont pu y mêler en surplus, existe ou palpite sous de telles paroles? » En parlant ainsi, nous trompons-nous? Qu'on y prenne garde! En histoire, après la discussion des preuves externes, tout revient en définitive à cette impression première, prime-sautière que produit un fait. Vous parlez bien haut par exemple du caractère historique et concret des récits synoptiques que vous opposez à ceux de Jean. Dans les Synoptiques, dites-vous, « tout est vie et réalité. » Mais vous n'ignorez pas que Strauss, usant du même procédé que vous appliquez au quatrième évangile, n'a vu dans les premiers évangiles que le produit mythologique inconscient de l'imagination populaire, et qu'il n'a su y reconnaître ni cette vie ni cette réalité que vous y retrouvez à chaque page. Si vous repoussez l'hypothèse de Strauss au nom de votre sentiment historique, de quel droit ferez-vous fi

[1] Quand nous citons Ewald, on nous objecte le plus souvent les excentricités de son humeur, le caractère arbitraire de sa critique, et la manière évasive avec laquelle il échappe à l'explication des faits miraculeux. Nous ne prétendons nullement le justifier sur ces divers points : tout ce que nous affirmons, c'est que, sur le terrain de l'histoire des Juifs à l'époque de Jésus-Christ, et de la philologie hébraïque, Ewald n'a pas de rival en Allemagne; c'est sur ce terrain-là que nous en appelons au témoignage si net et si précis qu'il rend à l'authenticité des récits de Jean.

[2] M. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, tome III, p. 249.

du nôtre? Et encore, entre Strauss et vous, la distance est grande. Lui ne voyait dans les narrations synoptiques[1] qu'un travail *inconscient* de l'imagination des premiers chrétiens; si l'explication était faible, au moins elle ne révoltait pas la conscience, car elle écartait toute idée de calcul mensonger et d'invention systématique; vous, au contraire, vous nous montrez dans les pages les plus sublimes et les plus touchantes du quatrième évangile, ici un désir égoïste de relever la personnalité de Jean, là une attaque dénigrante lancée à Pierre, partout le calcul et souvent la ruse, et vous voulez nous faire admettre ce phénomène psychologique vraiment monstrueux de la spiritualité la plus pure et la plus large unie aux préoccupations les plus basses et les plus mesquines. Voilà ce qui est à jamais inexplicable et pour la conscience religieuse, et pour le bon sens.

Il y a plus. Si votre théorie est vraie, elle doit l'être entièrement. L'inventeur du quatrième évangile a bâti de toutes pièces un récit nouveau de la vie de Jésus pour les besoins de sa cause. Les faits pour lui ne sont que des voiles tissés par sa propre imagination et destinés à revêtir ses brillantes théories. A merveille, mais ne voit-on pas aussitôt l'énorme difficulté historique qui en résulte? Quoi! vous voulez qu'un récit absolument nouveau, sorti du cerveau d'un penseur alexandrin, et, sans fondation historique, ait pu s'introduire au sein de l'Eglise, de l'Eglise fondée sur la vie, sur la mort, sur la résurrection d'un Jésus absolument différent de celui qu'on lui a subitement imposé! Et cette tentative n'aurait pas soulevé une seule protestation, car jusqu'ici vous n'en avez pas recueilli une seule. Vous voulez que ce récit soit subitement devenu populaire, et qu'il ait été cité sans scrupule par des hommes tels qu'Irénée, disciple de Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean? Voilà pourtant ce qu'il faudrait que nous acceptions. Vous nous placez en face d'un dilemme insoluble : moins le quatrième évangile est historique, plus son introduction dans l'Eglise est inexplicable. Tous les arguments que vous alléguez contre la crédibilité de ses récits rendent son acceptation par les chrétiens plus étrange. En résolvant une difficulté, vous en créez une autre, plus inexplicable encore.

Du reste, ce n'est pas sans quelque malaise que les adversaires de l'authenticité enlèvent à notre document toute valeur historique. Quand il faut prononcer le dernier mot, il est curieux de voir leurs hésitations, leurs scrupules tardifs, leurs demi-retours en arrière. M. Scholten, par exemple, est évidemment

[1] A l'exception toutefois de Marc, chez lequel Strauss prétend retrouver partout la recherche et l'apprêt.

embarrassé par la chronologie si précise et si vraisemblable du quatrième évangile. M. Réville est plus explicite : « Oserai-je émettre, dit-il, un dernier scrupule? J'accorde tout ce qu'on voudra à la liberté avec laquelle un philonien du deuxième siècle pouvait se livrer en toute sécurité de conscience, à des variations savantes et prolongées sur un thème donné. Toutefois, j'hésite encore à me le représenter forgeant absolument de toutes pièces tous les incidents qui ne se trouvent que dans son évangile. Il ne songeait qu'à l'idée, nous dit-on, et n'attachait aucune importance au fait lui-même. Je le veux bien, mais encore était-il bien aise de montrer qu'il y avait des faits reflétant et révélant des idées. *Combien l'explication ne serait-elle pas plus plausible,* si l'on découvrait un recueil de traditions concernant l'histoire de Jésus, et dont le rédacteur se serait proposé, vers le commencement du deuxième siècle, d'arracher à l'oubli des épisodes ou des paroles que les documents antérieurs avaient ignorés ou omis! *On comprendrait alors beaucoup mieux* comment le quatrième évangile a pu, sans trop d'arbitraire, appliquer à ces récits nouveaux les procédés de l'école philosophique à laquelle il se rattachait. Est-il probable qu'une découverte de ce genre viendra un jour dissiper les derniers doutes, en remplissant l'espace vide qui existe aujourd'hui entre les Synoptiques et le quatrième évangile? Il serait imprudent de le nier, etc.[1]. » Ces paroles sont bonnes à recueillir. Elles trahissent l'embarras que produit chez un esprit élevé et sincère l'hypothèse hardie dont il s'est fait l'interprète. M. Réville ne peut donc échapper à l'impression de vérité historique qui s'échappe de plusieurs des récits et des paroles du quatrième évangile. Plût à Dieu que l'esprit de système, qui d'ordinaire, dans toutes les écoles, est le pire ennemi de la vérité, laissât toujours se produire de semblables aveux! Eh bien! c'est précisément sur ce caractère de réalité historique que nous comptons pour le triomphe de la cause du quatrième évangile, le jour où se sera dissipé l'éclat brillant, mais trompeur, dont le puissant génie de Baur a coloré les origines du christianisme. Quant à l'espoir exprimé par M. Réville, de voir surgir un document jusqu'ici inconnu, où aurait puisé notre évangéliste, une espèce de *proto-Jean*, comme l'appelleraient les théologiens, nous osons le taxer de chimère; non-seulement rien absolument dans l'antiquité chrétienne ne met sur la voie d'une semblable découverte[2], mais le caractère même de notre évangile nous porte à

[1] *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er mai 1866, p. 118.

[2] Les passages du quatrième évangile, reproduits par Justin Martyr, par les *Homélies Clémentines* et par les *Philosophoumena*, n'étant pas cités textuellement, on en conclut qu'ils seraient tirés d'un document primitif où notre évangéliste aurait égale-

écarter cette hypothèse. S'il est un fait sur lequel tous les interprètes du quatrième évangile, partisans ou non partisans de son authenticité, soient d'accord, un fait absolument incontestable, c'est l'unité de sa composition. Cet évangile est tout d'une pièce, il est sorti tout entier d'une même pensée; il est partout pénétré d'un même accent. Toutes ses parties rentrent dans un plan harmonique, et tendent à faire ressortir une même thèse finale. C'est en vain qu'on essayerait de désagréger ce majestueux édifice, d'y chercher la trace de styles superposés. C'est en vain qu'on voudrait traiter comme une mosaïque cette peinture magistrale du Christ, sortie d'un seul pinceau. Ou elle est absolument authentique, ou elle est absolument inventée. M. Réville, en prétendant sauver ce qu'il appelle les éléments historiques de notre évangile, détruit tout son système. Ces éléments, où les prendrait-il? Dans les paroles du Christ ou dans les faits que lui attribue notre document. Mais ces paroles, il nous a montré qu'elles étaient absolument incompatibles avec le Christ historique, que, dans le fond comme dans la forme, elles trahissaient partout leur origine alexandrine. Cela est-il vrai, oui ou non? Si vous hésitez devant celles-ci ou devant celles-là, si, par un côté quelconque, elles vous paraissent authentiques, que devient votre système, et pourquoi prononcer avec tant d'assurance un jugement sommaire et sans appel? Et quant aux faits, la contradiction est bien plus palpable encore. Sept grands miracles forment le substratum historique et concret du quatrième évangile. Ces miracles, vous n'en voulez absolument pas. Ils vous paraissent plus miraculeux, plus monstrueux, plus inadmissibles que tous ceux qui sont relatés par les Synoptiques. Il n'y a donc pas de milieu; s'ils ne sont pas authentiques, ils ont été entièrement inventés pour démontrer une thèse : vous l'avez dit, et vous avez cru le prouver. Et maintenant sous ces faits vous prétendez retrouver un fond réel et vrai. Mais ce fond, de quoi se composera-t-il? De demi-miracles, de guérisons amplifiées par l'imagination? Cela est impossible. Des histoires telles que celles de l'aveugle-né, ou de la résurrection de Lazare ne peuvent pas, quoiqu'on fasse, se réduire à la proportion de faits naturels. Ou si on les y réduit, elles perdent absolument toute la valeur que leur attribue le quatrième évangile, elles n'ont plus le caractère qu'il leur assigne, et les tableaux qu'il en fait, tableaux dont maint détail vous semble authentique et vraisemblable, sont de pure in-

ment puisé. Mais, pour établir cette hypothèse, il faudrait prouver qu'à cette époque une citation n'est authentique qu'autant qu'elle est littérale, ce qu'on ne peut faire, car la liberté, dans les citations mêmes extraites de l'Ecriture, est un des caractères les plus frappants de la littérature chrétienne primitive.

vention. Etrange hypothèse que la vôtre, où vous ne pouvez faire un pas en avant ou en arrière, sans vous heurter à d'irréductibles contradictions!

Quand ensuite M. Réville, pour se rassurer sur les conséquences de sa thèse, affirme que la valeur *religieuse* du quatrième évangile est éternelle, nous croyons qu'il cède à une noble mais bien trompeuse illusion. Il affirme que la valeur religieuse d'un livre ne dépend pas toujours de la réalité historique de ses récits, et repousse avec énergie le fameux dilemme : « ou imposteur ou véridique, » dilemme fort commode, ajoute-t-il, mais avec lequel la critique n'aurait pas une heure à vivre. » « Qui donc, dit-il plus loin, a jamais songé à se scandaliser des divins dialogues dus à la plume de l'auteur de l'*Imitation*? Et pourquoi ce qui est permis à la fin du moyen âge ne le serait-il pas au deuxième siècle, etc.[1]? » A ce raisonnement, notre réponse est facile. Oui, sans doute, la valeur religieuse d'un livre est indépendante de sa valeur historique, mais à une condition cependant, c'est que ce livre ne prétende pas expressément se donner pour ce qu'il n'est point. Prenons l'exemple qu'on nous donne : jamais personne ne s'est scandalisé des divins dialogues de l'*Imitation*, mais jamais l'auteur de l'*Imitation* n'a prétendu nous faire entendre les discours authentiques du Christ historique; il nous a donné son œuvre pour ce qu'elle était. Comment établir une analogie quelconque entre un procédé pareil et celui d'un biographe qui se donne nettement comme témoin oculaire des récits qu'il raconte, qui sème ses narrations d'une foule de traits destinés à produire l'impression d'une réalité concrète et vivante, qui justifie enfin ses assertions en s'appelant le disciple bien-aimé du Maître? Ah! Strauss a mieux conclu que vous, et sa logique impitoyable et froide ne l'a point égaré ici, car s'il appelle l'auteur du quatrième évangile un peintre de génie, il ne lui marchande pas le reproche d'avoir sciemment falsifié les faits.

D'ailleurs, nous avons peine à comprendre comment l'école que nous combattons insiste avec tant de force sur la valeur édifiante du quatrième évangile. Qu'elle l'appelle une œuvre religieuse, cela se conçoit; aucun livre, à quelque point de vue qu'on l'envisage, n'a mieux mérité ce titre; mais que ce caractère religieux lui semble de bon aloi, en vérité, nous le comprenons moins. A chaque page de son travail, M. Scholten en appelle au Christ des Synoptiques pour l'opposer à celui de notre évangile; il voit dans ce dernier une figure fantastique qui, si on devait la concevoir comme réelle, mériterait plus d'un reproche accablant; selon

[1] *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1er mai 1866, p. 119.

lui, le vrai Christ n'a jamais attiré l'attention sur sa propre personne; il a été le sublime docteur de la vérité morale, notre frère aîné, rien de plus; mais, si cela est vrai, si la religion doit se borner à l'adoration du Père, si le sage de Nazareth n'a voulu que s'effacer devant la vérité dont il était l'interprète, alors soyez conséquents : dites hardiment, courageusement que l'auteur du quatrième évangile a travesti l'histoire, qu'égaré par son mysticisme, il a mis dans la bouche de l'humble fils du charpentier une revendication absurde et fastidieuse de sa dignité, qu'en faisant du Christ, non l'apôtre, mais l'objet de la religion, il a perverti le sentiment chrétien, mis une aride métaphysique à la place du culte en esprit, que l'Eglise, trop longtemps séduite par les rêveries johanniques, doit s'y arracher et revenir à la simple et mâle piété dont le sermon sur la montagne est la pure expression; proclamez-le bien haut, et ne craignez pas de répéter le mot fameux de l'empereur Julien : « C'est Jean qui a fait tout le mal. » Si vous ne l'osez pas, si en face du quatrième évangile votre cœur s'émeut, si votre âme se nourrit de ce Christ idéal, si ses paroles vous troublent par leur accent tendre et sublime, c'est que votre logique est en défaut, c'est que vous êtes inconséquents avec vous-mêmes, c'est que la vie religieuse qui vous anime proteste contre les conclusions de votre intelligence, c'est que le Christ auquel vous avez foi déborde le cadre étroit dans lequel votre critique voudrait l'enfermer. Heureuse contradiction que nous constatons avec joie. Mais ces hésitations, il fallait les écouter avant d'écrire, avant d'employer tant de science, et d'habileté dialectique à effacer dans l'esprit des autres la valeur historique et l'authenticité de cette divine image du Maître que vous retrouvez au fond de votre âme quand vous avez soif de vie religieuse et d'adoration!

III.

Nous avons dit notre pensée sur le caractère historique de l'évangile de Jean, mais il nous faut aller plus loin et aborder de front la pensée fondamentable des adversaires de son authenticité. Selon eux, le but de cet écrit est avant tout métaphysique; l'auteur a voulu rendre le christianisme acceptable en y faisant pénétrer les principes fondamentaux de sa théologie.

Cette théologie, nous dit-on, est avant tout alexandrine; elle relève directement de Philon. En voici les traits principaux :

Dieu, dans son essence, est inconnu à l'humanité et ne peut être exprimé par aucune formule. Il entre en relation avec le

monde par le *Logos*. Ce Logos est le contenu de la pensée divine, et, comme tel, il renferme le monde idéal. Mais ce Logos *endiathetos* devient *prophoricos* par émanation, et subsiste à côté de Dieu, en participant à son essence et sans être identique avec lui.

Il n'y a pas de création : la matière est éternelle; mais dans cette matière (ὕλη), le Logos forme le monde ou *cosmos*. Ainsi, dualisme dans le monde : d'un côté, Dieu se manifestant par le Logos; de l'autre, la matière, source du mal. Ce dualisme doit se retrouver dans l'humanité; en effet, il y a deux sortes d'hommes, ceux d'en haut ou ceux d'en bas; les uns ne sont que chair, les autres participent à la vie de l'esprit. Le mal a un principe qui est le Prince de ce monde. Philon conclut donc au fatalisme, quoique ailleurs il revendique la liberté de l'homme.

De cette conception résulte, selon M. Scholten, la christologie du quatrième évangile. Le Logos ne peut pas s'incarner, devenir vraiment homme, à cause de l'incompatibilité entre la matière et l'esprit; il revêt simplement l'organisme corporel (σάρξ); le Logos est un sujet divin et personnel qui est apparu sur la terre en se servant du corps humain comme d'une habitation temporaire. C'est le Logos qui parle en Jésus-Christ de sa préexistence, de sa vie dans le sein du Père, etc., etc. Comme *Logos*, il ne peut être borné; aussi le Christ du quatrième évangile possède la toute-science, la toute-puissance, l'absolue sainteté; il ne souffre qu'en apparence; c'est le Christ du docétisme.

Ainsi, émanation, dualisme, docétisme, voilà les trois caractères fondamentaux de notre évangile.

Il ne peut entrer dans notre pensée d'aborder ici une réfutation détaillée de cette hypothèse; nous allons simplement montrer en quoi elle nous semble erronée. C'est là un point où le beau travail de M. Godet présente une lacune : nous aurions aimé le voir discuter à fond, dans son introduction ou dans ses conclusions, la théorie de l'origine philonienne du quatrième évangile; espérons qu'il le fera dans une seconde édition dont nous souhaitons la publication prochaine; mais constatons en même temps que tout le long de son Commentaire, M. Godet discute avec soin et d'une manière concluante les passages sur lesquels cette théorie est fondée.

Avant de combattre cette théorie, rappelons que nous concédons à nos adversaires un point qui a son importance. Jean, selon nous, a connu le système de Philon, et lui a emprunté plusieurs expressions; M. Godet, nous l'avons vu, n'est point de cet avis; il n'admet pas que le langage de l'Apôtre ait pu être puisé ailleurs que dans l'Ancien Testament ou dans la tradition rabbi-

nique. Nous ne partageons point ses scrupules, et l'analogie frappante dans les termes qu'emploient le juif alexandrin et l'Apôtre ne peut, selon nous, s'expliquer si Jean est demeuré absolument étranger à la théologie alexandrine. D'ailleurs quoi de plus naturel que ces relations? L'alexandrin Apollos a été un des premiers représentants du christianisme à Ephèse où Jean devait s'établir; il y a joué un rôle proéminent[1]. Quant à ceux qui refusent à un ancien pêcheur de Galilée la faculté d'avoir pu comprendre le langage d'une école philosophique, nous n'en appellerons pas au fait de l'inspiration qu'ils repoussent, mais nous leur demanderons si l'histoire n'offre pas des exemples de développement et de transformation analogue, et s'ils ont le droit d'en méconnaître la possibilité chez l'un de ces Galiléens par lesquels le monde a été transformé.

Cela dit, nous affirmons que l'analogie entre Philon et Jean n'est qu'extérieure, et qu'au fond leur pensée diffère absolument. Voici les points principaux sur lesquels cet antagonisme nous paraît évident :

Dieu dans Philon est l'être absolument indéterminé; comme l'a fort bien observé Dorner : « Le monothéisme de Philon écarte ce qu'il y a de plus élevé dans le monothéisme hébraïque, à savoir l'énergie morale qui s'exprime dans les notions de justice et de sainteté. » Or, Jean affirme sans doute que Dieu est caché, que nul ne l'a jamais vu, mais en même temps il le détermine nettement par des attributs moraux qui sont d'une part la sainteté (lumière), de l'autre l'amour. Pour Philon, qui se place à un point de vue purement ontologique, une telle détermination est impossible, et il nous semble dire son dernier mot quand il affirme que Dieu est meilleur que le bien[2].

Pour Philon, la matière est éternelle et c'est elle qui est la source du mal. Saint Jean ne s'est point exprimé sur l'éternité de la matière, car nous ne pensons pas, avec Lücke, Tholuck et Olshausen, qu'il ait eu l'intention de combattre cette théorie quand il affirme que toutes choses ont été faites par le Logos. Mais, s'il ne combat pas cette théorie, il ne l'admet pas non plus; écarter de ses premiers versets l'idée de la *création* nous semble

[1] Dans les lettres de Paul postérieures à son séjour à Ephèse, nous trouvons en germe toute la théorie du Logos. Cela est évident pour les épîtres aux Colossiens, aux Ephésiens, etc.; et c'est aussi là un des motifs principaux qui font que l'école de Tubingue conteste l'authenticité de ces épîtres. Il est cependant curieux d'observer ici que Baur, en se fondant sur les seules épîtres de Paul dont il admette l'authenticité, a dû concéder que les prémisses dogmatiques de la doctrine du Logos ont été évidemment admises par cet apôtre. Voyez son ouvrage intitulé *Paulus, der apostel Jesu Christi*, p. 623 et suiv.

[2] *De mundi opif.*, p. 2.

un procédé tout à fait arbitraire, d'autant plus que l'analogie de son début avec celui de la Genèse saute aux yeux. Si Moïse a parlé d'une création, pourquoi Jean ne parlerait-il que d'une formation dans le sens philonien? Rien ne justifie cette supposition. Et, quant à l'idée d'attribuer à la matière éternelle l'origine du mal, nous la cherchons en vain dans le quatrième évangile. L'idée de la chute, sans y être formulée, y est supposée dès le début comme celle de la création. Quand M. Scholten affirme que nos idées sur la responsabilité morale sont absolument contraires au quatrième évangile[1], il nous fait souvenir aussitôt de tous les passages où la condamnation des hommes est attribuée au libre choix de ceux qui ont *mieux aimé* les ténèbres que la lumière[2]. Quand il affirme que cet évangile établit deux espèces d'hommes, les *pneumatiques* et les *psychiques*, et que ces derniers sont fatalement exclus du salut, il nous rappelle ces autres déclarations où le salut est proposé à tous[3].

C'est donc en vain que nous cherchons chez Jean le dualisme qu'on lui attribue, et le fatalisme qui en serait la conséquence. Nous n'y saurions découvrir non plus cette absolue incompatibilité entre Dieu et le monde qui est le caractère dominant du système alexandrin. Un passage tel que celui-ci : « Dieu a tellement aimé le monde, » ne saurait se concevoir sous la plume d'un disciple de Philon.

Mais la différence entre Philon et notre évangile éclate surtout quand on se place au point de vue moral. Quiconque a jeté les yeux sur les écrits du docteur alexandrin a dû être frappé de l'absence complète du besoin de rédemption qui s'y manifeste d'un bout à l'autre. On a vu d'autres systèmes qui plaçaient comme celui de Philon l'origine du mal dans la fatalité, qui partaient comme lui du dualisme, aboutir cependant à une ardente

[1] *Revue de Théologie*, 1865, p. 112.

[2] III, 19. « Vous ne *voulez* point venir à moi pour avoir la vie. » V, 40. — « Comment pouvez-vous croire, puisque vous *ne recherchez point* la gloire qui vient de Dieu seul. » V, 44. — « *Travaillez* pour avoir non la nourriture qui périt, etc. » VI, 27. — « Si quelqu'un *veut* faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu. » VII, 17, etc., etc. — Si ces passages ne supposent pas en l'homme la responsabilité morale, nous en cherchons vainement le sens. M. Scholten insiste sur le fait que, pour croire au Fils, il faut, d'après notre évangéliste, avoir subi l'attrait du Père, mais il faudrait prouver que cet attrait n'est pas d'une nature morale. Or, nous lisons, VI, 45 : « Quiconque *a écouté* le Père vient à moi. »

[3] Cet universalisme apparaît dès le début. « En elle était la vie, et la vie était la lumière *des hommes* » (I, 4). — « Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que *tous* crussent par lui » (I, 7). — « C'était la véritable lumière qui éclaire *tous* les hommes, en venant au monde » (I, 9). — Voici l'agneau de Dieu, qui ôte le péché *du monde* » (I, 29). — « Afin que *quiconque* croit en lui, etc. » (III, 15). « Car Dieu a tellement aimé *le monde* » (III, 16); » « afin que *le monde* soit sauvé par lui » (III, 17). — « Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la nourriture *du monde* » (VI, 51). — « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai *tous* les hommes à moi » (VI, 32).

aspiration vers la délivrance du péché. On chercherait en vain chez Philon un tel désir. Il ignore absolument le sens profond des sacrifices, il n'a rien compris au sentiment tragique de déchéance et au besoin de relèvement qui donne aux prophètes et au Psalmiste leurs plus beaux accents; la rédemption, si tant est qu'on puisse placer ce mot dans son système, ne serait chez lui qu'un fait cosmique; les imperfections de détail disparaissent à ses yeux dans l'ensemble harmonieux du monde, et c'est en ce sens qu'il assure que le prêtre porte sur son vêtement saint l'image du monde, afin que, par sa contemplation incessante, il rende sa propre vie digne de la nature du grand tout. Il en résulte que chez lui l'idée messianique ne paraît pas même; Philon laisse entrevoir tout au plus la vague espérance d'un héros qui un jour doit ramener au foyer national Israël dispersé dans toutes les parties de la terre. Quelle distance entre ce système et la doctrine d'un évangile où l'idée du péché, de la rédemption, du salut brille à chaque page, où le Messie s'appelle l'Agneau de Dieu, où l'amour divin se présente sous les plus belles et les plus touchantes images!

Envisageons enfin la théorie du Logos qui, semble-t-il d'abord, a été empruntée par l'apôtre au philosophe. Qu'est-ce que le Logos de Philon? A n'envisager que plusieurs des termes sous lesquels il le désigne, on serait tenté de croire à sa personnalité. Mais cette impression disparaît devant un examen plus approfondi. Remarquons d'une part que le Logos est sans cesse confondu avec ces forces médiatrices (δυνάμεις ou λόγοι) par lesquelles Philon comble l'abîme qui sépare Dieu du monde, et que souvent il ne nous est présenté par lui que comme l'ensemble abstrait de ces forces; puis n'oublions pas, selon la juste observation de Dorner, qu'il n'est pas un des côtés de l'activité du Logos qui ne soit attribué aussi à Dieu, de telle sorte qu'on est obligé de se demander si le Logos, dans son système, est autre chose qu'un attribut, ou que l'ensemble des attributs de Dieu; enfin souvenons-nous que chez Philon l'habitude de personnifier des notions abstraites est telle qu'il lui arrive souvent d'appeler le monde le fils de Dieu; quel rapport entre cette vague et nuageuse hypostase et le Verbe de saint Jean, le Fils unique s'incarnant pour l'humanité?

Cette incarnation elle-même dans le système philonien eût été impossible. M. Scholten le sent bien; aussi prétend-il que le Logos de saint Jean ne s'incarne point réellement, qu'il ne devient point vraiment homme, qu'il élit simplement pour un temps domicile dans un organisme humain. Mais de quel droit limiter ainsi cette grande déclaration, « le Logos est devenu

chair? » Il faut faire une violence extrême à l'exégèse pour voir ici dans le mot de *chair* autre chose que la nature humaine tout entière, et pour traduire le mot énergique « est devenu » par un mot qui indiquerait simplement un séjour passager dans un corps humain [1].

Est-il vrai enfin que le Christ de saint Jean, conservant sous son enveloppe terrestre tous les attributs du Logos, ne participe pas vraiment à l'humanité? C'est une des thèses favorites de l'école de Tubingue, et M. Scholten l'a reproduite avec un luxe très spécieux d'arguments. « Le Christ du quatrième évangile, dit M. Réville, est et reste toujours le même, sans tentation, sans défaillance. Il pleure une fois, mais c'est d'indignation, de colère, dans le sens du moins où l'idée de colère s'applique à Dieu lui-même (III, 36; comp. XI, 33, 35), à la vue de l'incrédulité des hommes. Ce n'est pas le quatrième évangéliste qui racontera la scène lugubre de Gethsémané, où le Fils de l'homme est tout près de succomber aux terreurs atroces qui l'oppressent. Loin de là : Jésus se demande dans ce livre pourquoi il prierait Dieu de le délivrer de l'heure fatale qui s'avance, puisque c'est pour cette heure-là-même qu'il est venu. Cet évangile ne reproduira pas davantage l'exclamation déchirante *Eli, lamma sabbachtani!* arrachée par le paroxysme de la douleur au crucifié expirant. Ce sont là des angoisses qui peuvent convenir au Fils de l'homme des Synoptiques, mais qui ne sauraient atteindre le Verbe divin du quatrième évangile. Rien ne l'étonne, rien ne le déçoit, il a tout prévu de prescience divine. Judas lui-même n'a trahi Jésus que parce que Jésus l'a bien voulu : du premier jour, il savait que « ce démon » le trahirait, ce qui ne l'a pas empêché de l'appeler à lui, vu que cette trahison rentrait dans le plan divin. Du reste, Jésus est mort à son heure. Les hommes auraient voulu le faire périr auparavant, ils n'ont pu... Le dernier soir de sa vie terrestre, au lieu de donner essor, comme dans les Synoptiques, aux sombres pressentiments qui l'assaillent, Jésus parle aux siens avec une imperturbable sérénité des vérités mystiques que seuls ils peuvent entendre et comprendre, parce qu'ils ne sont pas du monde, etc., etc. »

Telle est l'opinion de l'école de Tubingue sur le Christ du quatrième évangile. Selon elle, il n'aurait de l'humanité que l'apparence, et, loin de se présenter comme le fils d'homme, comme notre frère, il ne verrait dans chaque circonstance de sa

[1] Voir dans le Comment. de M. Godet la discussion de ce passage. Tome I, p. 188-201.

vie qu'une occasion de faire éclater sa gloire impassible et sereine de Verbe éternel.

Faisons tout d'abord ici une remarque générale. Voici dix-sept siècles que l'Eglise possède les quatre évangiles; or, avant que l'école de Tubingue eût soulevé le problème que nous avons à résoudre, quel était celui de ces évangiles que lisaient avec prédilection les âmes tendres, celles qui par une affinité secrète avaient le plus besoin de l'humanité du Sauveur? Quel était celui dans lequel elles cherchaient et trouvaient le plus cette divine sympathie qui est la meilleure consolation des chrétiens? Nul n'hésitera à répondre que c'est le quatrième. Interrogez ici les croyants les plus simples, les moins prévenus, ceux qui n'entendent rien à vos théories théologiques; je suis sûr d'avance de leur réponse. Eh bien! j'ose affirmer qu'un tel témoignage, irréfléchi, naïf, spontané est d'un grand poids dans le débat qui nous occupe. La science qui l'écarterait par une fin de non-recevoir obéirait à un parti pris qui ressemble bien à de la légèreté.

On nous dit que notre évangile méconnaît l'humanité du Sauveur, et cet évangile est écrit par le disciple que le Seigneur aimait, par celui qui reposait dans son sein! On répond qu'il n'y a là qu'une affinité purement spirituelle entre le Logos et l'âme capable de discerner sa gloire. Mais est-ce bien vrai? Le Christ du docétisme se présenterait-il à nous sous ces traits? N'est-ce pas au contraire une fibre toute humaine qui vibre dans ce récit? Ce Maître auquel on s'adresse en lui disant : « Seigneur, celui que tu aimes est malade, » ce Maître sur la tendre affection duquel Marthe et Marie comptent avec tant de confiance qu'elles s'écrient, l'une après l'autre, en le voyant : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort, » ce Maître qui pleure au tombeau de Lazare[1], ce Maître qui, en présence de la séparation qui s'approche, prodigue à ses disciples les noms les plus tendres, les appelant « mes petits enfants, » mes « amis; » ce Maître enfin qui sur la croix songe encore à sa mère et la remet à Jean avec ce mots si courts et si beaux : « Femme, voilà ton fils[2], » est-ce bien là le Logos impossible, que rien d'humain ne peut émouvoir?

Ce n'est pas tout. Il y a dans notre évangile des déclarations qui combattent formellement cette idée. Je ne parle pas de la

[1] Voyez dans le Comment. de M. Godet la discussion approfondie de ce passage. On sait que, selon l'école de Tubingue, Jésus, au tombeau de Lazare, aurait pleuré de colère, parce que Marie, Marthe et les Juifs pleuraient sur Lazare! On s'appuie surtout sur le mot ἐμβριμᾶσθαι. Les témoins de cette scène l'ont comprise comme nous, car ils s'écrient : « Voyez comme il l'aimait. »

[2] Ici, l'école de Tubingue recourt à l'allégorie. Marie, c'est l'Eglise, confiée non à Pierre, comme l'auraient voulu les Synoptiques, mais à Jean, l'apôtre bien-aimé!

fatigue corporelle du Christ (Jean IV, 6); elle ne prouve rien ici, puisque l'école de Tubingue admet que le Logos a révêtu un organisme corporel semblable au nôtre. Mais dans deux passages importants, XII, 27 et XIII, 21, nous voyons le trouble pénétrer l'âme et l'esprit de Jésus : « Mon âme est troublée, » et « il fut troublé dans son esprit. » Je sais que l'école de Tubingue cherche à affaiblir la portée du premier de ces passages, en disant que l'âme (ψυχή) fait partie de cet organisme purement extérieur que le Logos a revêtu. Mais cette explication est déjà singulièrement significative. Si l'on est forcé de nous concéder que Jésus peut être troublé dans la partie sensible de son être moral (car on ne peut donner au mot ψυχή un sens physique), que devient l'impassibilité prétendue du Logos incarné, et qui nous empêche de reconnaître chez lui une nature humaine capable des angoisses et des douleurs que nous retracent les Synoptiques? Mais il y a plus : dans le second de ces passages, le trouble a son siége dans *l'esprit*, le πνεῦμα, c'est-à-dire dans le principe divin du Logos. Eh bien! ce passage dont nulle explication ne pourra affaiblir le sens, suffit à ruiner la thèse de nos adversaires. Un homme troublé dans son *esprit*, dans la partie divine de son être, est vraiment un homme. Jamais un docète n'eût pu s'exprimer de la sorte. Si ce passage appartenait aux Synoptiques, avec quel accent de triomphe l'école de Tubingue ne l'opposerait-elle pas au quatrième évangile? Tandis que le Christ des trois premiers évangiles, nous dirait-elle, est troublé jusque dans son πνεῦμα, celui de Jean ne connaît tout au plus qu'une angoisse extérieure, et son esprit demeure impassible dans sa divine sérénité[1].

Ce n'est pas tout encore. Notre évangile renferme dans son chapitre VI un enseignement tout à fait incompatible avec la théorie que nous combattons : je veux parler du fameux discours où Jésus déclare qu'il donnera sa chair et son sang en nourriture au monde. On sait que ce passage est un de ceux sur lesquels Baur s'appuie avec le plus de force pour nier l'authenticité de notre évangile. Il n'y a là, pense-t-il, qu'un enseignement relatif à la vraie nature de la sainte Cène, enseignement que Jésus ne pouvait donner à cette époque. Je n'examine pas en ce moment cette idée. Je me borne à constater que, de l'aveu de tous, ce passage, dans la pensée de notre évangéliste, a pour but

[1] Rien n'est plus significatif que la manière dont M. Scholten se débarrasse de ce passage. « En un seul endroit, dit-il, l'auteur attribue au πνεῦμα de Jésus un trouble réel, mais c'est évidemment une manière populaire de dire ce qu'on a lu déjà XII, 27 » (*Revue de Théologie*, 1865, p. 117). Comment! une *manière populaire de parler*, et cela dans un évangile dont vous pesez chaque expression, et où vous nous montrez l'idée philosophique inspirant les plus petits détails du récit.

d'enseigner à l'Eglise qu'elle doit se nourrir de la chair et du sang de Jésus. Or, comment peut-on concilier cet enseignement avec le docétisme qu'on attribue à l'évangéliste? Dira-t-on que la chair et le sang ne désignent ici que l'organisme corporel dont le Logos a fait son habitation extérieure et transitoire? Une telle explication est insoutenable? Et d'ailleurs, n'est-il pas évident qu'un docète, au lieu d'attirer l'attention sur cet organisme corporel, la dirigerait tout entière sur le Logos divin lui-même? Mais si l'on nous concède qu'il s'agit bien ici du Christ considéré comme homme et comme victime, on doit reconnaître que le quatrième évangile a voulu que l'âme se nourrît, avant tout, de la chair et du sang de cet homme, c'est-à-dire qu'il a mis ici l'accent sur l'humanité du Sauveur, qu'il a fait de cette humanité le centre et la source éternelle de la foi, de la vie religieuse.

Nous ne pouvons pousser plus loin cette discussion, mais les raisons que nous avons données suffisent, selon nous, à écarter la thèse principale de l'école de Tubingue sur le but métaphysique de notre évangile. Non, l'auteur de cet évangile n'est pas un métaphysicien, et, s'il s'est proposé, avant tout, de faire ressortir dans son récit la divinité du Verbe, il n'a jamais voulu nier ni affaiblir la réelle humanité de Jésus-Christ.

Il resterait à examiner si notre document renferme aucune intention polémique. Avec M. Godet, nous pensons que cette intention, qu'on ne saurait nier, y est implicite plutôt que formellement accentuée. Il est très aisé de voir que l'affirmation centrale de l'évangéliste : « la Parole a été faite chair, » renferme virtuellement la négation de toutes les erreurs que Jean combat, dans sa première épître, sur la personne du Sauveur; mais il faudrait se garder, selon nous, de souligner, comme on l'a fait, des expressions de détail, en y voyant des allusions continuelles aux doctrines qui pouvaient régner de son temps. Cette polémique d'un ordre inférieur jurerait avec l'ordonnance majestueuse et l'unité du récit.

« Révéler Jésus aux hommes tel qu'il l'avait connu, le leur donner tel qu'il l'avait lui-même reçu, voilà, dirons-nous avec M. Godet, la pensée de l'auteur[1]. » L'évangéliste est resté fidèle au programme qu'il a tracé lui-même : « Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom. » La tâche d'historien s'est confondue pour lui avec celle d'apôtre.

[1] Tome II, p. 716.

IV

Au but que l'on assigne à l'évangéliste se rattache étroitement le plan de son évangile. Selon M. Godet, ce plan se divise en cinq parties. Dans la première, du chapitre I^er^ au IV^e^, la foi au Messie naît et se développe; dans la seconde, du chapitre V au XII, l'incrédulité domine; dans la troisième, du chapitre XIII au XVII, la foi atteint sa perfection relative; dans la cinquième, du chapitre XVIII au XIX, l'incrédulité se consomme; dans la dernière, chapitre XX, la foi triomphe. (Le chapitre XXI est un appendice.) M. Godet a résumé ce plan dans une page pleine de poésie : « Comme, en un jour de printemps, le soleil se lève dans un ciel serein..., le sol, détrempé par les neiges, absorbe ses chauds rayons; tout ce qui est susceptible de vie s'éveille et vit; la nature est en travail. Cependant, après quelques heures, des vapeurs s'élèvent de la terre humide; elles se réunissent, elles se forment en dais obscur, le soleil se voile; l'orage menace; les plantes, sous l'impulsion qu'elles ont reçue, n'en accomplissent pas moins leur silencieux progrès. Enfin, lorsque le soleil est parvenu à son midi, l'orage éclate et sévit; la nature est livrée à des puissances destructrices; elle perd pour un temps l'astre qui la vivifiait. Mais, sur le soir, les nuées se dissipent; le calme renaît, et le soleil, reparaissant avec un éclat plus magnifique que celui qui entoura son lever, jette à toutes ces plantes, filles de ses rayons, un dernier sourire et un doux adieu. — Ainsi se déroule, à ce qu'il nous paraît, l'œuvre de saint Jean. »

Tel est, selon M. Godet, le cadre naturel du quatrième évangile. Dirons-nous qu'il nous satisfait pleinement? Nous avons senti, en plus d'un point de détail, qu'il gênait un peu la marche naturelle du récit; cependant, de toutes les divisions proposées par l'exégèse contemporaine, c'est encore celle qui, à nos yeux, se concilie le plus naturellement avec les faits qu'elle doit présenter dans leur véritable enchaînement.

V.

Il est temps d'en venir à l'exégèse elle-même. L'exégèse! Le public sait-il ce que ce mot signifie? A vrai dire, le mot est inconnu en France, parce que la chose y est ignorée. Des commentaires serrant de près le texte de l'Ecriture sainte, l'étudiant mot

à mot dans l'original, nous en manquons absolument, et M. Godet, en publiant un livre comme le sien, a vraiment ouvert une voie nouvelle. Puisse-t-il trouver de nombreux imitateurs! L'esprit français, par la sagacité qui le caractérise, par son penchant instinctif à tout élucider, serait, nous semble-t-il, singulièrement propre à une semblable tâche. C'est à notre race qu'appartient Calvin en qui l'Allemagne savante salue d'une voix unanime le premier des interprètes modernes du Nouveau Testament : Calvin, ce disciple ardent et trop exclusif de saint Paul, mais qui cependant a consacré à l'étude du quatrième évangile une place considérable, Calvin chez lequel on est convenu de ne voir qu'un dialecticien rigide, que le dernier des scolastiques, tandis qu'en réalité telle des pages qu'il consacre à saint Jean, son commentaire sur le chapitre VI, par exemple, ou sur les discours de la chambre haute, laisse échapper un flot de haute et profonde mysticité! Quelle exégèse que la sienne! Intelligence nette et vive du texte original, bien que sur quelques points sa science philologique laisse à désirer, sagacité lumineuse qui saisit d'emblée la pensée mère d'un passage, ferme bon sens qui sacrifie sans pitié les interprétations allégoriques et les enjolivures dont le moyen âge aimait à parer la Bible[1], tout chez lui, jusqu'à sa langue mâle, sobre et claire, annonce un maître en cette étude. Mais ce maître ne laissa pas d'héritier. Le dix-septième siècle vint, et le courant de l'exégèse scripturaire, sous le souffle glacial d'une scolastique nouvelle, se prit et s'arrêta tout à coup. Le jansénisme ne sut pas le faire jaillir de nouveau. Ce fut sur Augustin que méditèrent Jansénius et Saint-Cyran, dans cette austère et longue retraite qui inquiétait Richelieu et d'où devait sortir le plus grand mouvement spirituel que la France ait connu depuis la Réformation. Je me suis souvent demandé quelle direction ce mouvement aurait prise, si l'Evangile avait remplacé pour eux les traités de l'évêque d'Hippone. Le pieux Sacy ne traduisit que la Vulgate; c'en fut assez pour soulever de vives alarmes. Le P. Quesnel, l'une des âmes les plus saintes dont notre pays puisse se glorifier, écrivit sur le Nouveau Testament ses précieuses *Réflexions morales*, livre admirable, sans prétention scientifique, il est vrai[2], mais riche en pensées originales et profondes, en effusions d'une onction pénétrante, exprimées

[1] On sait qu'il était de règle que chaque passage de l'Ecriture eût plusieurs sens également légitimes : le matériel, le moral, le doctrinal, le spirituel, l'allégorique, etc. On n'oubliait souvent que le vrai.

[2] Le titre, humble comme tout ce qui sortait de Port-Royal, était ainsi conçu : « Le Nouveau Testament en français, avec des réflexions morales sur chaque verset, *pour en rendre la lecture plus utile et la méditation plus aisée.* » Du reste, point de nom d'auteur.

dans cette langue virile et nerveuse de Port-Royal, dont il a été, après Pascal bien entendu, l'un des meilleurs écrivains. On sait comment la bulle *Unigenitus* traita cette œuvre, malgré les protestations de la meilleure partie du clergé français. D'un autre côté, les écoles protestantes de Saumur et de Sedan étaient fermées par ordre royal; Bossuet, du haut de son génie altier, faisait proscrire Richard Simon et arrêtait les investigations critiques des Oratoriens; les Bénédictins, avertis, n'osèrent pas remonter jusqu'à l'étude des livres sacrés, et consacrèrent aux Pères de l'Eglise leurs immenses et consciencieux travaux. Dès lors, l'Ecriture sainte fut ignorée en France; on avait voulu le silence, on l'obtint; mais, après avoir fermé la bouche aux Richard Simon et aux Quesnel, on eut l'exégèse de Voltaire; les ignobles sarcasmes du *Dictionnaire philosophique* accueillis par les applaudissements de toute une génération semblèrent le dernier mot de la raison éclairée, et l'on vit ce qu'on gagnait à protéger les choses saintes et à frapper d'interdit la pensée humaine.

Aujourd'hui, c'est par l'Allemagne que l'exégèse est rentrée en France; je n'ai pas à faire ici l'histoire de ce puissant mouvement de la critique germanique qui continue encore et qui est loin d'avoir dit son dernier mot. Tout se mêle d'ailleurs dans cet immense courant; la pensée libre et pieuse s'y heurte aux affirmations creuses et sonores d'une orthodoxie immobile, et aux plates et triviales interprétations d'un rationalisme irréligieux; mais, au fond, et malgré toutes les exagérations, tous les excès, ce travail est fécond. *Mens agitat molem.* Une science philologique plus étendue et mieux exercée, un sens historique qui rend à chaque chose sa couleur vraie, originale, de profondes et minutieuses études qui ne laissent pas un seul coin de la Bible inexploré, ce sont là de précieux, d'incontestables résultats. Je sais que beaucoup d'esprits timorés voient ce travail avec inquiétude. Alarmés par le caractère négatif et dissolvant des conclusions qu'une certaine école nous présente comme les arrêts définitifs de la science allemande, ils se récrient en voyant appliquer à l'Ecriture sainte les procédés de la critique et de la libre interprétation. Qu'y faire cependant? Prétendrait-on enchaîner de nouveau la pensée? L'exemple du dix-huitième siècle nous fait-il envie? Ne serait-il pas plus grand et plus beau de croire que la Bible porte en elle-même les preuves de sa valeur unique et divine? Il y a des substances qu'aucun acide ne peut dissoudre, il y a des éléments que la chaleur la plus intense ne parviendra pas à fondre. Laissez faire l'épreuve. Laissez la raison humaine interpréter les enseignements de saint Paul et de saint Jean, analyser les discours de l'Evangile et tenter de ramener l'apparition de

Jésus-Christ aux proportions d'un fait naturel. Ayez foi en la vérité!

Mais ces réflexions nous entraînent... Il nous faut revenir à l'ouvrage de M. Godet et indiquer les caractères qui, selon nous, distinguent son exégèse. Ce qui nous y frappe tout d'abord, c'est la valeur philologique de la traduction, et ce n'est pas là un mince éloge. La traduction exacte, la détermination consciencieuse d'un texte est une œuvre qui exige, à côté de la science requise, des qualités presque morales. Les opinions du traducteur, sa foi, sa piété même, les intérêts de l'ordre le plus élevé, tendent sans cesse à faire vaciller la balance où le grammairien pèse la valeur d'un mot. Eh bien! sur beaucoup de points, nous avons remarqué l'exactitude scrupuleuse avec laquelle M. Godet maintient aux textes leur vrai sens, même quand une légère nuance dans l'interprétation, justifiée d'ailleurs par l'autorité des grands exégètes, lui permettrait d'en choisir un plus favorable à ses opinions.

A ce premier mérite s'en joint un autre, c'est la reproduction loyale et la discussion consciencieuse des opinions des divers commentateurs. On sent que M. Godet n'a aucun goût à imposer sa manière de voir en affaiblissant celle des autres, en la présentant sous un faux jour. Il met son lecteur en état de former son propre jugement, et lui fournit libéralement les pièces du procès. Sans s'enchaîner à aucune école, il indique les motifs qui le déterminent lui-même dans tel ou tel sens; les idées qu'il croit fausses, il les combat, qu'elles viennent de la droite ou de la gauche, qu'elles aient pour représentants les Hengstenberg ou les Hilgenfeld.

C'est avec la même droiture qu'il aborde les passages difficiles, et l'on sait qu'ils ne manquent pas dans le quatrième évangile. M. Godet n'appartient pas à la classe trop nombreuse de ces commentateurs qui, ou bien dissimulent les difficultés, ou bien prodiguent les considérations édifiantes à la place de l'explication qu'on leur demande. Il ne se contente pas davantage de vous énumérer toutes les solutions possibles d'un point obscur sans vous dire laquelle il choisit : procédé commode, mais peu rassurant, car on peut établir, en principe, que l'obscurité d'un passage est en raison directe du nombre d'explications qu'on en propose; il en est comme des maladies où les spécifiques sont d'autant plus nombreux que le vrai remède est introuvable. Les problèmes irrésolus attirent M. Godet; il les aborde de tous les côtés, use à les résoudre une sagacité patiente, souvent trop ingénieuse, et, s'il ne vous satisfait pas toujours, vous laisse au moins la consolation d'avoir posé, dans

les meilleurs termes possibles, l'équation d'où doit se dégager l'inconnue.

Mais un des côtés du talent de M. Godet, qui contribue à donner à son Commentaire une grande valeur, c'est la profondeur avec laquelle il analyse les paroles du Christ, et en particulier toutes celles qui ont trait à la vie morale et religieuse; les pages qu'il y consacre sont de tout point remarquables; l'auteur y montre une intuition vraiment admirable des aspects les plus élevés de la révélation et de sa correspondance intime avec les besoins de l'âme humaine. On goûte à cette lecture une jouissance des plus pures; l'édification en sort naturellement, et souvent dans un langage d'une grande beauté. Bien des pensées, bien des développements de M. Godet nous ont rappelé des discours de Vinet, inspirés, eux aussi, par la méditation du quatrième évangile : « *L'œuvre de Dieu, la Recherche de la gloire humaine, la Foi d'autorité, le Christ invisible,* » et ses dernières études consacrées à l'oraison sacerdotale du chapitre XVII de saint Jean, et que la mort devait interrompre.

VI

Il faut conclure, et pourtant nous n'avons rien dit encore de la partie dogmatique de l'œuvre de M. Godet. C'est ici l'un des points les plus délicats de cette étude, l'un de ceux qui demanderaient les développements les plus étendus; mais l'espace nous manque, et nous ne pouvons qu'indiquer notre pensée en passant.

M. Godet se rattache à l'ensemble de croyances qui constituent ce qu'on appelle ordinairement l'orthodoxie évangélique[1]; il s'en est cependant séparé sur deux points principaux : il a été parmi nous l'introducteur des doctrines que la théologie désigne sous les noms de la *subordination* et de l'*abaissement*[2] du Fils (κένωσις). Selon le premier de ces points de vue, le Fils, tout en participant à l'essence du Père, lui est cependant inférieur et subordonné, ce qui est en opposition directe avec l'égalité absolue du Père et du Fils, telle que l'a formulée le symbole

[1] Je prends ce mot dans le sens assez strict qu'il a dans la plupart des pays protestants, sauf l'Allemagne et la Suisse française, où ce qu'on appelle le parti évangélique désigne une tendance plus large et moins traditionnelle.

[2] Ce mot est tiré du passage de saint Paul, Phil. II, 6, 8 : « *Lui qui était en forme de Dieu, il ne s'est pas attaché, comme à une proie, à son droit d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, ayant pris une forme de serviteur et étant devenu semblable aux hommes.* » Ce passage, dit avec raison M. Godet (t. I, p. 194), exprime, sous une forme originale et indépendante, la même conception de l'incarnation par la voie du dépouillement, que le texte de Jean I, 14 : « *La Parole est devenue chair.* »

d'Athanase. Selon le second, le Fils, en s'incarnant, a quitté absolument l'état divin pour prendre l'état humain, ce qui est également en opposition directe avec la doctrine orthodoxe des deux natures juxtaposées et coexistant en Jésus-Christ. Or, cette double manière de voir pénètre tout le travail de M. Godet. (Voir en particulier son explication des passages suivants : I, 1, I, 18; V, 26; XIV, 28, et, pour la κενωσίς, I, 14.)

De pareilles questions ne peuvent pas même être abordées en quelques pages; aussi n'entre-t-il point dans notre pensée de les discuter. D'ailleurs nous croyons que le premier devoir est de les examiner d'une manière approfondie et de juger de leur accord avec l'enseignement scripturaire, or c'est là une étude qui ne s'improvise pas. Je tiens seulement à constater que ces points de vue nouveaux résultent, pour bien d'autres que pour M. Godet, d'une étude approfondie et consciencieuse des textes. Que l'on pèse dans le quatrième évangile toutes les paroles que le Christ prononce sur ses rapports avec le Père, en particulier des déclarations telles que celles-ci : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » — « Le Père est plus grand que moi[1], » etc., etc., et l'on verra si la doctrine que, faute d'un nom meilleur, nous appelons *subordination*, n'est pas celle qui tient le plus sérieusement compte des faits révélés. Quant à celle de l'abaissement du Fils (κενωσίς), elle est sortie de l'impossibilité où se trouve l'intelligence d'admettre l'humanité réelle du Christ, son développement (Luc II, 52; Hébreux V, 8), ses humiliations, ses tentations et ses douleurs morales, si l'on croit qu'au moment où il les subissait, il conservait le sentiment complet de sa divinité parfaite, absolue. Cette juxtaposition constante des deux natures conduit à d'étranges conséquences. Admettre qu'au moment où le Fils prononçait ces paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » ou celles-ci : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » il jouissait, en tant que seconde personne de la Trinité, de la béatitude éternelle, c'est ôter au drame de la Rédemption son émotion la plus poignante, et, avant de proposer à notre foi de semblables mystères, il faut au moins s'assurer que l'Ecriture les enseigne.

Je sais qu'on peut écarter sommairement le double point de vue que nous énonçons en se plaçant sur le terrain de la logique pure. « Qu'est-ce qu'un Dieu subordonné? » dira-t-on avec assu-

[1] Voyez, dans le Commentaire de M. Godet, l'explication de ces passages. Prétendre que Jésus ici n'a parlé que comme fils de l'homme, c'est donner à ces déclarations un sens inacceptable, car n'est-il pas plus qu'évident qu'en tant qu'homme il est moindre que le Père, et qu'il n'a pas la vie en lui-même? Une théologie, qui appauvrit à ce point les paroles de Jésus-Christ, sous prétexte de les expliquer, se juge elle-même.

rance, et l'on ajoutera : « Qu'est-ce qu'un Dieu qui perd la conscience de sa divinité? » Je ne me dissimule point la gravité de cette objection, mais je ferai remarquer que la logique pure n'est pas plus favorable à la doctrine de l'égalité du Père et du Fils. Contre cette dernière aussi, on peut soulever des questions qui resteront sans réponse. Que dis-je? Le théisme le plus simple est en butte à d'aussi formidables objections. Un vrai théiste limite Dieu et le détermine, tout en affirmant que Dieu est sans limites et indéterminable. Toute conception de Dieu repose sur une affirmation des contraires; le panthéisme seul y échappe, mais à quel prix?

Nous ne sommes pas de simples philosophes, nous sommes chrétiens. Nous croyons à un Dieu qui s'est révélé. La question pour nous est de saisir et d'exprimer le mieux possible en langage d'homme les faits qui constituent le christianisme. M. Godet, dans sa tendance dogmatique, a-t-il dépassé les données scripturaires? Telle est la seule question que nous ayons à poser ici. Jusqu'à mieux informé, nous pensons qu'il y est demeuré soumis[1].

Au terme de cette étude trop longue et cependant incomplète, nous ne pouvons que remercier M. Godet de son beau et savant travail; nous voudrions que notre suffrage eût plus de valeur et qu'il lui fût un encouragement. M. Godet a cru au progrès de la théologie chrétienne; il a fait plus, il a voulu lui apporter son tribut. Que ne voyons-nous son exemple plus généralement suivi! Sans doute, une tâche pareille est souvent ingrate. On rencontre d'un côté l'apathie des croyants qu'aucun problème ne préoccupe, de l'autre l'hostilité des critiques qui ne voient que mysticisme dans toute œuvre dont la foi religieuse est l'inspiration cachée. N'importe! de tels travaux portent avec eux leur récompense; c'est d'ailleurs de ces recherches laborieuses et souvent pénibles que se dégagera plus lumineuse la foi de l'Eglise de l'avenir.

Eugène Bersier.

[1] Faisons ici toutefois une réserve expresse : si disposé que nous soyons à admettre l'humanité réelle du Sauveur, nous pensons que cette humanité, toujours pénétrée d'une austérité divine même aux moments du plus grand abandon, ne saurait se concilier avec certains caractères que lui attribue M. Godet. Quand, en commentant les paroles que le Seigneur adresse à la Samaritaine (ch. IV) ou à Philippe (ch. V, 5-13), il parle de *la finesse légèrement malicieuse* de Jésus, de *son ton enjoué et presque badin*, du *côté humoristique* de son esprit, ces expressions malheureuses dépassent évidemment sa pensée. De tels traits conviennent à Socrate, ils jurent quand on les applique à Jésus.

MÉLANGES

—

A TRAVERS L'ALSACE, DU NEUVIÈME SIÈCLE AU DIX-NEUVIÈME

BIOGRAPHIES, par Louis Spach, archiviste du département du Bas-Rhin. Paris et Strasbourg, chez Veuve Berger-Levrault et fils. 2 forts volumes grand in-8°.

Nous félicitons l'Alsace, et surtout l'Alsace protestante, de posséder un historien tel que M. Spach, et nous félicitons M. Spach d'avoir songé à raconter la vie de tant d'hommes distingués que l'Alsace a vus naître ou qu'elle a réussi à attacher à son sol.

M. Spach est un écrivain de cœur et de talent. Nous dirons plus loin si nous n'avons nulle critique à lui soumettre : dès l'abord, rendons justice à sa vaste érudition, à son vif désir d'être impartial, à la pureté et à l'élégance de son style. Nous souscrivons volontiers au jugement porté, sur les deux volumes de biographies que nous annonçons, par un critique des plus éminents : elles sont écrites « dans un ton doux qui charme comme une causerie à voix basse avec un homme d'un vrai savoir et d'un goût délicat. »

L'Alsace, nous ne craignons pas de la classer parmi les provinces les plus remarquables de la France. Art, science, littérature, industrie, théologie, poésie, tous les domaines où s'exerce la pensée, des Alsaciens les ont explorés avec succès. M. Spach n'a eu, je m'imagine, que l'embarras du choix, quand il s'est mis à rechercher, en Alsace, des noms glorieux à mettre en évidence. Aussi la variété est-elle l'un des traits les plus saillants de son livre. On y trouve, répandus à profusion, des détails charmants, des faits instructifs. Tantôt, c'est en face d'un illustre savant, mort il y a peu, que l'on s'arrête avec une intime satisfaction, tantôt devant quelque poëte du moyen âge, dont le nom figure, avec honneur, dans toutes les anthologies allemandes; on suit, sur les champs de bataille, tel général dont le nom marquera dans les annales de l'histoire, on admire la verve, l'élan, le trait de quelque vigoureux moraliste du quatorzième ou du seizième siècle. Acceptons la main que nous tend un si aimable historien. Parcourons d'un pas rapide la galerie dont il veut bien nous faire les honneurs, nous réservant de nous arrêter tout parti-

culièrement devant les portraits dont la physionomie nous semblera présenter un haut intérêt moral. Nous commencerons, s'il vous plaît, par les personnages catholiques, pour soumettre ensuite à un plus long examen les personnages protestants.

I.

Voici d'abord des évêques et un pape.

J'avoue que je ne partage point pour ces grands dignitaires l'admiration de leur biographe.

Je lis, il est vrai, au-dessous de la figure de l'un de ces évêques de Strasbourg, du nom de *Conrad de Bussnang* (quinzième siècle), qu'il joignait à une grande netteté de vues un esprit droit et honnête ; on affirme que *Léon IX*, le pape alsacien (mort en 1054), immortalisa son nom par ses vertus et que, pendant son court pontificat, il lutta avec une rare énergie contre les abominables abus qui avaient envahi tous les rangs du clergé. — Mais l'évêque de Strasbourg ne fut revêtu de sa haute dignité que pendant une année, et, pour dire le vrai, voici, dans sa biographie, le détail qui nous a le plus intéressé. A peine la majorité de ses collègues, les chanoines, l'eut-elle élevé au rang épiscopal, que la minorité, en haine de l'extraction étrangère de Conrad, qui était d'Argovie, se retira dans une autre partie de l'édifice capitulaire, et fixa son choix sur un chanoine sourd et infirme, mais « qui avait le bonheur d'appartenir à une famille indigène; » trait charmant, qui nous montre bien le népotisme strasbourgeois... d'il y a quatre siècles. Et pour Léon IX, qui succéda de près au monstrueux Benoît IX, nous rendons justice à sa prodigieuse activité, à l'austérité de ses mœurs; mais, quand nous le voyons s'agenouiller devant le bras de saint Cyriaque, ou bien pousser les armées au combat, notre admiration se refroidit singulièrement; nous préférons entendre le saint-père, à l'agonie, dire aux fidèles qui l'assistent : « Voyez, mes frères, combien est misérable et transitoire la grandeur humaine! Que chacun de vous, s'il est destiné à jouir des honneurs de ce monde, me prenne pour exemple ! Voici que, élevé du néant jusqu'au faîte des grandeurs humaines, je suis de nouveau réduit à néant; la cellule que j'ai habitée comme moine, je la retrouve dans l'étroitesse de ce cercueil. Tout à l'heure j'y serai couché, recouvert, au lieu d'ornements, du fil de l'araignée ; en ce moment déjà, je suis une pâture préparée pour les vers... »

Mais passons. Saluons, en courant, les professeurs *Ozaneaux*, *Guiard*, *Génin*, tous trois arrivés à une certaine célébrité littéraire, et tous trois heureux d'avoir séjourné, pendant quelques années, sur cette terre privilégiée où se rencontrent un peu les défauts de l'Allemagne et de la

France, mais aussi les grandes qualités des deux nations; Guiard, le traducteur de Sophocle; Génin, le *Grimm* de la langue française; Ozaneaux, l'ami de Verny, l'auteur du *Dernier jour de Missolunghi*.

Passons plus vite encore devant le farouche visage de ce *seigneur de Ribeaupierre*, type de ces petits dynastes du quatorzième siècle, dont la vie désordonnée et les sauvages exploits ne nous font guère regretter le moyen âge. Mais inclinons-nous profondément devant le moine Ottfriet, devant Godefroi de Strasbourg, devant Sébastien Brant. — Peut-être ignorez-vous, cher lecteur, jusqu'aux noms que je viens d'écrire? Eh bien, retenez-les; ils sont dignes de demeurer dans votre mémoire.

Ottfriet vécut en plein neuvième siècle, à l'ombre de l'abbaye bénédictine de Wissembourg, qui prétendait faire remonter son origine jusqu'au temps des Dagobert. L'origine du bon moine, sa vie, l'année de sa mort, un voile épais recouvre tout cela; mais ce moine est l'auteur d'un poëme (*Krist*) un peu lourd, il est vrai, assez semblable à une plaintive mélopée des temps passés, mais qui passe néanmoins pour le premier monument littéraire composé en allemand. C'est assez pour faire durer son nom.

Godefroi de Strasbourg, le grand *Minnesinger*, l'auteur de *Tristan et Iseult*, ne fournit guère à notre curiosité plus de données biographiques qu'Ottfriet. A-t-il promené sa lyre de château en château? Bien accueilli, grâce à ses beaux vers, a-t-il été tenu à distance, par les fières châtelaines, à raison de son origine roturière? A-t-il pris part à la croisade de 1215 et a-t-il succombé sous le poids d'une lourde armure, ou bien s'est-il éteint lentement dans quelque couvent italien? Laissons aux érudits le soin de résoudre ces difficiles questions et bornons-nous à saluer en lui un grand poëte didactique, qui se révèle entre autres dans le fragment suivant où l'erreur, la grâce et la vérité s'entrebaisent d'une manière charmante:

« — Enfant, si le bonheur te fuit, si Dieu daigne t'accorder pauvreté de corps et de biens, tu l'endureras avec patience; tu ne t'en affligeras point dans ton âme; tu lui en rendras grâces de cœur et de pensée, et ne te laisseras point ébranler. Car, vois-tu bien, il te promet par là les joies éternelles.

« — Enfant, cher ami, sois-en bien sûr, et crois à mes paroles, la pauvreté, lorsque volontairement on la subit, la pauvreté sauve des abîmes de l'enfer; elle seule peut enlever à tout péché ton corps et ton âme. La pauvreté est, vis-à-vis de la colère divine, la meilleure médiatrice; entre Dieu et nous, elle place l'amour, qu'aucun ange même, sache-le bien, ne pourrait y placer.

« — Enfant, la pauvreté a été le partage de l'être par excellence, de Celui qui a été de toute éternité et qui ne finira point. Lorsque sa douce mère l'eut enfanté dans ce monde hostile, la pauvreté a été son début; il a souffert la pauvreté nuit et jour; avec elle il est parti d'ici; c'est par

la pauvreté qu'il nous a rachetés; aime la pauvreté, si tu veux te sauver de l'enfer... »

Sébastien Brant, l'immortel auteur de la *Nef des Fous*, qui conserva jusqu'à la fin de ses jours la charge élevée de chancelier municipal de la ville de Strasbourg, ne craignit pas, fils soumis et respectueux de l'Eglise, de reconnaître les abus qui s'étaient glissés dans le clergé séculier et régulier. Nous aimons la vigueur avec laquelle il tance les penchants vicieux de ses contemporains; nous aimons surtout l'esprit à la fois triste et religieux qui respire dans mainte partie de son poëme. Nous nous plaisons à recueillir, dans son écrit, cette mélancolique parole : « Gardons-nous d'aspirer à une longue vie, puisqu'ici-bas il n'y a que tristesse, » et cette autre encore : « Insensés que nous sommes de construire des pyramides, des mausolées! toute terre est bénie de Dieu, et bien couché est celui qui meurt en paix; les astres qui reluisent au haut du ciel sont le plus beau luminaire, éclairant une immense voûte funèbre. Dieu sait retrouver en leur place les ossements et les rendre à leurs corps. Celui qui meurt en Dieu a le plus beau monument. » Il mourut, lui-même, en 1521, laissant le souvenir d'un poëte distingué et d'un parfait homme de bien.

Mais quelle est, un peu plus loin, cette poétique figure, jeune encore, mais où la douleur a imprimé ses stigmates indélébiles? Dans cette physionomie, que d'intelligence et que de tristesse! Sur ce front, que de rides précoces, que de pensées profondes, que d'amers pressentiments! C'est un jeune prêtre qui, à vingt-cinq ans, est membre de vingt et une Sociétés savantes, un jeune penseur infatigable à analyser et à inventorier des chartes et des pièces de procédure, qui compte des amis et des protecteurs parmi les nobles les plus titrés, un homme au caractère doux, droit, confiant, inhabile à porter le joug, décidé à placer les intérêts de la vérité au-dessus de ceux de l'Eglise, et qui meurt, à trente-quatre ans, pour avoir trop obéi à l'amour du travail, et aussi pour avoir trop pris à cœur les sourdes attaques de ses contradicteurs, les jésuites...; c'est *Grandidier*[1], l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* de Strasbourg qu'il n'a pu achever, l'auteur d'un *Essai* sur la cathédrale de Strasbourg, paru en 1782. « Chaque fois, nous dit son biographe, chaque fois que Grandidier traversait à pas lents la nef, ou que, poussé par le désir de respirer un air plus pur, il montait sur la plate-forme, chaque fois il a dû s'attacher davantage à cet édifice sans pareil et se sentir irrésistiblement entraîné à en être le minutieux annaliste, comme il avait voulu être l'historien de l'Eglise immatérielle de l'antique Argentorat. » Nous le croyons

[1] M. Liblin, directeur de la *Revue d'Alsace*, a entrepris, l'an dernier, la publication des *Œuvres historiques inédites* de Grandidier. Il a paru, dès à présent, trois magnifiques volumes (grand in-8°) de cette intéressante publication qui fait le plus grand honneur au désintéressement du généreux éditeur; nous nous faisons un devoir de les signaler à ceux d'entre nos lecteurs qu'intéresse l'histoire de l'Eglise. On souscrit à Colmar, au bureau de la *Revue d'Alsace*, 8, rue des Marchands.

bien ; et tous ceux-là le croiront qui ont été à même d'admirer souvent l'œuvre sublime d'Ervin de Steinbach.

Tel fut Grandidier. Nous comprenons que M. Spach lui fasse, au moment de le quitter, de poétiques adieux. « J'ai longtemps tenu mes yeux fixés sur ces contours délicats, empreints d'une inexprimable douceur; une émotion profonde s'est emparée de moi, et si le lien mystérieux qui unit deux âmes n'est point une illusion de nos sens, si ce n'est point de ma part une présomption de penser que ce lien a pu s'établir entre un prédécesseur-modèle et un successeur-élève, j'avouerai que je me berce de l'espérance que je retrouverai un jour dans Grandidier une âme protectrice et amie... »

II.

Poursuivons. Nous voici en face de l'Eglise protestante.

Cette noble physionomie où se voient les traces d'une jeunesse orageuse, purifiée par les épreuves de la vie, c'est *Daniel Specklé*, le savant architecte-ingénieur, qui naquit à Strasbourg en 1536, le Vauban du seizième siècle, moins préoccupé peut-être de l'art de fortifier les villes contre les attaques des guerriers armés de toutes pièces, que du soin de fortifier les âmes contre les assauts du Malin ; Specklé, qui ne craint pas de placer en tête de son ouvrage classique sur l'*Architecture* (1589) cette pieuse réflexion : « Le magistrat doit construire des fortifications pour remplir ses devoirs envers Dieu; car nous avons, par nos vices et péchés, offensé et irrité le Tout-Puissant, de sorte qu'il aurait bien le droit de nous visiter par la guerre, la famine, la peste et d'autres plaies encore, voire même de nous plonger dans l'abîme de la damnation, si le Christ ne nous avait rachetés, en tant que nous nous convertissons à lui par repentance sincère et amélioration de notre vie; ce qui serait la meilleure reconstruction basée sur Dieu; car lorsque Dieu ne protége pas les villes, c'est en vain que le gardien se met sur la défensive. »

A côté de lui figure un vaillant soldat, plus habile à prendre des places qu'à les fortifier, le général *Rapp*. Laissez M. Spach vous raconter sa vie, et vous verrez jusqu'à quel point il sait intéresser, captiver ceux qui l'écoutent! Il vous montrera cet humble enfant du peuple, quittant tout jeune Colmar, sa ville natale, pour conquérir tous ses grades à la pointe de l'épée; luttant, lors de la terrible retraite de Moscou, contre le froid, le feu, l'eau, la faim, tout criblé de blessures, opposant une résistance héroïque à un ennemi de beaucoup supérieur aux forces dont il dispose; puis, coulant dans une poétique retraite les dernières années de sa vie, livré presque tout entier aux douceurs de la vie de famille; siégeant dans les conseils de l'Eglise protestante de Paris, comptant des souverains au nombre de ses amis et demeurant néanmoins fidèle jusqu'à la fin de ses

jours, arrivée en 1821, à la plus touchante humilité. Il y a, dans cette biographie, des lignes bien attachantes, des passages où se révèle une haute moralité. Il me plaît, ce fier aveu de l'illustre général : « J'ai gagné tous mes grades sur les champs de bataille et non pas *dans les antichambres*. » J'aime à me figurer la scène qui se passa dans le cabinet de Louis XVIII, à la nouvelle de la mort de l'empereur. Rapp n'avait point cessé de voir en lui l'idéal du héros et du souverain; son émotion profonde qu'il ne cherchait point à contenir, et les paroles affectueuses du roi, qui respectait cette douleur, peuvent se passer de tout commentaire... On nous permettra de citer encore cette parole du brave général, qui voulait que son enfant Max, sur lequel se concentrait, vers la fin de sa vie, toute son ambition, ne perdît jamais le souvenir de l'origine de son père : « Je ne veux pas que Max devienne vaniteux; promettez-moi, si je devais mourir, et si mon fils tournait à l'orgueil, promettez-moi de le conduire à Colmar, de lui montrer la modeste maison de son père, et de le rappeler à l'humilité chrétienne... » Magnifique exemple que le brave général semble avoir légué à tant de personnages partis d'aussi bas que lui, montés moins haut, et demeurés moins humbles.

Cedant arma togæ. Je veux dire, après les guerriers, les hommes de lettres, les savants.

En voici un, né en 1601, près de Strasbourg, dont la carrière, semée d'innombrables péripéties, s'écoule presque tout entière en Alsace : le fameux *Moscherosch*, c'est-à-dire Tête-de-Veau.

Cet autre, tout près, c'est Jean *Fischart*, dont M. Spach ne vous dira pas beaucoup de bien, parce qu'il a cru découvrir en lui « l'héritier presque direct de l'énergie violente de Luther, le partisan exclusif de la Réforme, armé, non d'un fouet léger, mais d'une massue, » mais dont il vante néanmoins la nature droite et loyale, et dont maint historien, moins exigeant et moins délicat que M. Spach, admirera presque sans réserve les ardentes convictions défendues avec une rare vigueur, un mâle courage, avec des armes fortement trempées, dont l'usage se justifie dans les époques exceptionnelles telles que le seizième siècle.

Voici le moment de vous incliner profondément. Vous vous trouvez en face de deux savants de premier ordre, Schœpflin et Oberlin.

Oberlin, l'antiquaire, frère du digne pasteur de ce nom[1], fit ses premières preuves au gymnase de Strasbourg, où il fut nommé professeur en 1755. Grâce à un travail opiniâtre, grâce aussi à sa rare perspicacité, il ne tarda point à devenir l'un des coryphées de la science archéologique et philologique. L'Europe savante du dix-huitième siècle plaça parmi les érudits de premier ordre l'auteur de la *Table des rites romains*, l'éditeur de l'*Orbis antiquus*. Que M. Spach vous raconte les services

[1] On sait que M. Spach vient de publier une charmante biographie du pasteur Oberlin.

rendus à la science par l'infatigable professeur de l'Académie protestante de Strasbourg; il vous instruira, je vous le promets. Il fera plus : il réussira à vous émouvoir en vous faisant voir l'honnête professeur sexagénaire arrêté, en 1793, conduit à Metz, les menottes aux mains, comme un vil malfaiteur, supportant avec une résignation toute chrétienne sa terrible captivité, rendu, après quelques mois d'angoisses, à ses livres bien-aimés.

Schœpflin, c'est la science incarnée. Vous comprendrez, après avoir écouté son biographe, que la gloire du célèbre chanoine de Saint-Thomas rejaillit sur toute l'Académie protestante de Strasbourg; vous ne vous étonnerez point d'apprendre qu'il fut nommé membre honoraire de l'Académie de Londres et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris; vous trouverez naturel que les puissants du monde aient brigué son amitié, — qu'il fut peut-être trop prompt à leur accorder; — car M. Spach vous aura fait partager son admiration pour la rigoureuse méthode d'investigation, pour les innombrables recherches, pour l'instinct historique du célèbre bénédictin protestant, du fondateur de la belle collection de livres précieux, de rares manuscrits, qui constitue encore aujourd'hui l'une des sections les plus importantes de la bibliothèque de la ville de Strasbourg, de l'auteur enfin de l'*Alsace illustrée*. Et puis, après avoir bien établi les droits du grand savant à la haute estime de tous ceux qui savent ce que vaut la science, M. Spach vous fera assister, avant de quitter son héros, à une scène des plus pathétiques. Voici, en abrégé, ce qu'il vous racontera :

Au mois de novembre 1770, l'Université de Strasbourg célébra le jubilé de Schœpflin qui, cinquante ans auparavant, avait fait sa première leçon dans la chaire d'éloquence et de littérature classique. Schœpflin occupait alors une habitation, démolie depuis, presque au pied du Temple-Neuf, et bordée d'une vaste terrasse, sur laquelle des tilleuls touffus projetaient leur ombre séculaire. Ce bouquet d'arbres, presque au cœur de la cité, servait quelquefois de salon aux élèves universitaires qui avaient le bonheur d'être admis auprès de l'illustre vieillard; quelquefois on y conviait les poëtes classiques, en récitant, sous ce dôme de verdure, les tragédies de Sophocle ou d'Euripide... Donc, dans la soirée du 24 novembre 1770, les élèves de toutes les facultés s'étaient donné rendez-vous sur cette terrasse; ils y arrivèrent en cortége, des flambeaux à la main, et du milieu de cette réunion des voix harmonieuses entonnèrent des chants en l'honneur du maître vénéré, la gloire de Strasbourg et l'un des plus anciens citoyens de la république des lettres. Schœpflin descendit au milieu d'eux pour les remercier. Il était âgé de près de soixante-seize ans; mais sa démarche était celle d'un homme qui vient seulement de passer le seuil de la vieillesse, et les boucles de cheveux blancs qui encadraient sa noble figure prêtaient un charme de plus à ses traits sur lesquels l'âge n'avait point encore empreint les tristes signes de la décré-

pitude... Il fit à ces jeunes gens une allocution en latin qui fut comme l'adieu du digne professeur à la jeunesse académique; il ne devait plus se retrouver au milieu d'elle.

Cela n'est-il pas touchant? — Mais voici le dernier trait du tableau, le plus saisissant. Parmi les étudiants qui assistaient à cette solennité, en face du célèbre vieillard qui allait descendre dans la tombe, se trouvait un jeune homme qui bientôt allait remplir l'Europe du bruit de sa renommée... Gœthe!

Nous ne sommes pas au bout. Je ne sais même pas si ce n'est pas spécialement devant le groupe des trois penseurs que voici, qu'il conviendrait d'arrêter nos lecteurs. Ils ont ajouté, eux aussi, par des travaux divers, au renom de science, d'une science haute et impartiale, dont jouit le séminaire de Strasbourg. Ils ont été, et pour celui qui trace ces lignes, et pour plusieurs d'entre ceux qui les liront, plus et mieux que des professeurs : des hommes de bon conseil, des amis haut placés qui ne croyaient pas déroger en recevant avec la plus grande cordialité les jeunes gens qui venaient à eux pour étancher leur soif de connaître. Il me suffira de les nommer et de renvoyer à M. Spach les lecteurs de cette *Revue* qui ne connaîtraient point encore, dans tous leurs détails, ces vies si bien employées. Il leur dira, en termes vrais et sentis, tout le mérite de *Willm*, de *Bartholmèss*, de l'humble *Kreiss*... Que leur mémoire demeure bénie à jamais!

J'ai réservé pour la fin le portrait de Dominique *Dietrich*.

Voilà un nom moins connu que ceux que je viens d'énumérer. Je sais que la plupart de mes lecteurs l'entendent prononcer pour la première fois; eh bien, je voudrais qu'ils lui fissent une place dans cette partie de leur cœur qu'ils ont vouée au culte des plus glorieux martyrs.

Dominich Dietrich fut élevé, en 1660, à la dignité d'ammeistre, c'est-à-dire de premier magistrat de la ville libre de Strasbourg.

Nous n'avons pas l'intention d'exposer les nombreuses péripéties que traversa, vers 1681, l'antique cité. Il nous suffit de rappeler que longtemps convoitée et par l'Empire et par la France, la ville libre dut se rendre à cette dernière le 30 septembre 1681, et que D. Dietrich, cédant à des motifs dont l'entière pureté nous est plus que démontrée, cessa de s'opposer à la reddition de la ville, une fois qu'il fut établi à ses yeux que la résistance eût amené pour elle les plus grandes calamités. Ce qui nous intéresse, c'est le rôle religieux que remplit le vénérable magistrat.

La ville à peine devenue française, les jésuites se mirent à l'œuvre. Il est vrai qu'il avait été stipulé expressément que Sa Majesté laisserait aux habitants de la ville le libre exercice de leur religion; mais il n'avait point été dit qu'il serait défendu aux bons Pères d'agir. Ils se mirent donc en devoir de faire rentrer la ville égarée dans le giron de la sainte Eglise. Mais comment, par quels moyens accomplir une si rude tâche? En

travaillant à obtenir des conversions éclatantes. Ils réussissent à gagner tout d'abord deux hommes haut placés (non pas leurs femmes), dont un au moins avait la plus détestable réputation. Mais il leur faut le chef de l'ancienne ville libre, Dietrich. Ce n'est point assez pour le digne vieillard d'avoir lutté bravement contre d'énormes difficultés politiques et de n'avoir recueilli, pour toute récompense, que la plus noire ingratitude ; c'est son âme qu'on va lui disputer, la liberté de sa conscience, sa foi évangélique. Oh ! que nous comprenons ce cri de désespoir que lui arrachent, au début de ces tentatives de prosélytisme à outrance, les obsessions auxquelles il se voit exposé : « Mourir ! je le voudrais de toute mon âme! » Mais l'heure de sa mort ne devait pas sonner de sitôt. Il lui était réservé de souffrir héroïquement pour son Maître.

Ai-je trop dit? Ecoutez. Il est mandé à Paris. Des personnes bien posées en cour essayent de le mettre en rapport avec M. de Meaux. « Le roi l'a-t-il ordonné, ou bien M. de Louvois? — Non, il l'a dit sourdement. — Eh bien, répond l'ammeistre, je ne me résoudrai à voir M. de Meaux qu'autant que le roi ou M. de Louvois me l'ordonneront expressément ; dans ce cas même, je supplierai le roi de m'en dispenser, car des conférences ne me feront pas changer d'avis... Je ne pourrais pas changer de religion sans blesser ma conscience et commettre un péché contre le Saint-Esprit... M. de Meaux ne voudra pas perdre son temps en discussions avec un homme qui ne peut se laisser convaincre. »

Ici se place une des scènes les plus émouvantes que nous connaissions. Laissons notre consciencieux historien la raconter.

« Le séjour prolongé de l'ammeistre Dietrich à Paris commençait à produire quelque sensation à l'étranger. La *Renommée européenne*, journal publié à Vienne, inséra, dans son numéro du 15 juin 1685, la note suivante sous la rubrique de Francfort : « On nous écrit de Strasbourg que « M. l'ammeistre Dietrich a reçu l'avis formel qu'il eût à se faire catho« lique, ou bien à passer sa vie durant au fond de la Bastille. Nous igno« rons quelle déclaration il a donnée. »

« Ce n'était peut-être qu'un avis d'intimidation indirecte qu'on faisait parvenir à l'ammeistre ; peut-être aussi la question de l'embastillement a-t-elle été agitée. Dans le courant de juillet, M. de Louvois, d'autres disent M. de Chamilly, interpella l'ammeistre en plein salon, en lui présentant la Bible ouverte au 1er livre des Machabées, ch. II, v. 17, 18: « Et les capitaines d'Antiochus dirent à Mattathias : Tu es le premier et « le plus puissant de cette ville et tu as beaucoup de fils et une grande « parenté, fais donc ce que le roi t'ordonne, et comme ont fait tous les « pays, et les gens de Juda, qui sont encore à Jérusalem, afin que toi et « tes fils vous ayez un roi gracieux et que vous soyez comblés d'or et « d'argent et de cadeaux. »

« Mais D. Dietrich, sans hésiter, retourna le feuillet et lut ce qui suit (v. 19, 20, 21) : « Et Mattathias répondit : Quand même toutes les terres

« obéiraient à Antiochus, et que tous vinssent à abandonner les lois de « mon père, et consentissent à faire les commandements du roi, moi et « mes fils et mes frères nous ne renierons pas les lois de nos pères. Que « Dieu nous en préserve ! car ce serait mal de faire défection à la parole « et à la loi divine. »

Etait-ce assez? Non ; le lendemain, le ministre mortifié envoie « à ce bourgeois intraitable et hérétique » une lettre de cachet, portant qu'il aurait à se rendre directement à Guéret. C'était, nous dit encore M. Spach, un arrêt moins rigide que celui qui l'aurait consigné à la Bastille; mais pour un vieillard de soixante-six ans, qui ne s'était point enrichi dans les fonctions publiques et qui allait être révoqué, cet exil, dans une petite bourgade du centre de la France, équivalait à une ruine totale et peut-être à un arrêt de mort.

C'était peu avant la révocation de l'édit de Nantes. L'exilé strasbourgeois se trouvait relégué à deux cents lieues de ses foyers, dans une petite ville dont le climat était âpre en hiver et où tout devait concourir à aggraver ses souffrances physiques et morales.

Un fidèle domestique lui reste. Il écrit des lettres lamentables à la famille de son maître. Soit que le secret de ces lettres ait été violé, soit que l'on tienne à priver Dietrich des soins d'un coreligionnaire, ce domestique lui est retiré. Dietrich persévère. Il résiste aux promesses et aux menaces. Un habile controversiste, le père Tarade, en résidence à Strasbourg avec la mission spéciale d'agir contre le protestantisme par les voies de douceur et de persuasion, met tout en œuvre pour amener l'abjuration de cet hérétique obstiné. « Vous êtes vous-même, lui écrit-il, maître de votre destinée... J'ai envoyé votre supplique à M. de Louvois... C'est beaucoup que mondit seigneur se soit expliqué sur votre sujet comme il l'a fait, d'autant qu'il vous pouvait arriver d'être encore le reste de vos jours dans une position plus fâcheuse que celle où vous êtes, puisque, par votre conduite, vous avez eu le malheur de déplaire au roi. » A cette lettre se trouve annexée, par extrait, une note que Louvois avait envoyée au père Tarade. Elle est conçue en ces termes : « Le curé de Saunage (aux environs sans doute de Guéret) peut retourner voir le sieur Dietrich quand il le voudra, et lui faire entendre qu'il ne doit pas douter que, s'il se convertissait, le roi n'oubliât la mauvaise conduite qu'il a tenue. » (!) Rien n'avance. L'habile controversiste revient à la charge, produit ses arguments les plus subtils, fait quelques petites concessions, menace, flatte, termine sa lettre par une figure de rhétorique bien connue : « Je ne parle point des avantages que vous et votre famille recevriez par votre conversion... » Or, voici (nous dit l'impartial historien dont nous résumons le beau récit), voici la réponse indirecte que fait Dietrich à cette missive de Tarade :

Profession de foi luthérienne écrite de la main même de Dietrich et munie de son cachet.

« Je, Dominique Dietrich, de Strasbourg, atteste devant Dieu, le Tout-Puissant, que je suis assuré en mon âme et conscience, crois et reconnais que la religion évangélique, confession d'Augsbourg, de la façon dont elle est consignée dans notre Eglise est conforme à la Parole de Dieu, qui seule peut donner le salut; que je n'ai aucun scrupule à ce sujet; mais que je suis, au contraire, dévoué à ladite religion de cœur et d'âme, et suis résolu à rester ferme en cette foi à la vie et à la mort. Par grâce spéciale de Dieu, j'ai appris, à l'aide de sa sainte Parole et acquis science certaine (sans vaine gloire) que, si je faisais défection à cette sainte religion, je deviendrais infidèle à mon Dieu et à ma conscience, et serais un vil hypocrite, en conséquence condamné devant le tribunal de Jésus-Christ, d'après sa sentence très nette (saint Matthieu XXIV, 51). Et pour confirmer et corroborer cette ferme résolution, j'ai écrit de ma propre main ce certificat de ma foi et de ma confession, et j'y ai apposé mon cachet ordinaire, pour servir de document certain, comme si je l'avais écrit au dernier moment de ma vie et scellé de mon sang; et ce surtout dans le but, afin que si je devais mourir en tel lieu où personne de ma religion ne se trouverait auprès de moi et ne pourrait porter témoignage en faveur de ma constance (vu que déjà on m'a forcé d'éloigner de moi mon domestique, parce qu'il était de ma religion, avec menace de 1,000 francs d'amende pour moi et des galères pour mon serviteur), cette même constance en la foi évangélique pût être prouvée et notifiée par cet acte, et que toute prétention contraire, que l'on mettrait faussement à mon endroit, pût être déniée et annulée, comme n'ayant aucun fondement.

« Fait à Guéret, dans la Marche, le 4 avril 1686.

« Dominique Dietrich, de Strasbourg. »

L'éloquence un peu dorée du père Tarade ne suffit donc pas plus que l'exil à vaincre un tel entêtement. On essaya d'un dernier moyen. Les ecclésiastiques « bienveillants, » selon l'expression légèrement ironique, j'espère, de M. Spach, les ecclésiastiques bienveillants qui ont juré de faire rentrer dans le bercail cette brebis égarée, s'adressent à Madame Dietrich. Le curé Tournyot, qui signe « pasteur indigne, » lui écrit : « Vous ne seriez pas la seule femme dont Dieu s'est servi pour la conversion des maris... » Et il lui cite l'exemple de la mère de saint Augustin, de celle de Constantin et de l'épouse de Clovis. Tout est inutile.

Enfin, grâce à sa femme, qui trouve en cour une puissante protectrice, le pieux martyr obtient la permission d'aller passer *deux mois* à Strasbourg, pour y mettre ordre à ses affaires. Il est vrai qu'on lui enjoint de passer par Paris, — on devine pourquoi, — mais le vieillard, malade,

brisé par l'âge et par les épreuves, prend par le plus court chemin et laisse dire. Il arrive à Strasbourg, le 18 février 1688. Il y entre, de jour, en litière. De vieux amis, prévenus de son arrivée, le reçoivent à la porte et lui font cortége...; on lui fait un crime de cette ovation spontanée! Il se sent pressé de remercier le Seigneur qui l'a soutenu au milieu de si terribles épreuves; il se rend dans sa paroisse, dans la petite église de Saint-Nicolas; nouveau grief! Il reçoit chez lui quelques amis, quelques pasteurs, qui viennent serrer les mains tremblantes du pauvre vieillard martyr : ce sont des conciliabules contre la sûreté publique! Aussi est-ce en vain que des amis influents interviennent pour démontrer l'innocence du vénérable magistrat presque septuagénaire, usé par les insomnies et miné par les tortures morales; il lui faut repartir, au printemps de 1688, pour Vesoul, où se passera son second exil. Cependant sa famille ne se lasse point de demander sa grâce; elle réussit, après dix-huit mois d'efforts. Le 3 octobre 1689, Louvois permet à Dietrich de rentrer à Strasbourg, sous condition toutefois qu'arrivé chez lui, il ne quittera point sa maison et ne verra que les personnes de sa famille.

Voilà Dietrich réinstallé dans sa maison, près de son temple qu'il ne lui est point permis de fréquenter, mais qui envoie à ses oreilles avides le chant des fidèles qui y célèbrent la grâce et la fidélité du Seigneur. Trois ans s'écoulent et enfin le « grand roi » permet à l'hérétique récalcitrant, non-seulement de sortir de Strasbourg pour prendre les eaux lorsque sa santé l'exigera, mais aussi d'assister aux exercices religieux. Le vieillard ne manqua pas de profiter de cette tardive permission; incapable de marcher, il se fit porter en litière au pied de l'autel de Saint-Nicolas.

Il expira, deux ans plus tard, en 1694, âgé de plus de soixante-quatorze ans, au milieu de sa famille, en lui recommandant le pardon et l'oubli des injures, et léguant à ses dignes descendants le plus noble des exemples.

Nous n'ajouterons nulle réflexion. Tout commentaire serait pâle à côté de faits d'une telle éloquence. Nous nous permettrons seulement de comparer un instant à Dietrich, rentrant à Strasbourg en 1688, cet autre homme d'âge qui, peu auparavant, persécuté, lui aussi, pour cause de religion, transporté, lui aussi, dans un brancard, d'Orange à Valence, parce que ses infirmités le rendaient incapable de marcher, faiblit un instant..., je veux dire Pineton de Chambrun...; de comparer d'autre part la vieillesse tourmentée de Dietrich à la vieillesse honorée, calme, resplendissante de gloire de Schœpflin... Et je sais bien ce que j'éprouve.

En voyant Schœpflin s'éteindre, je laisse mon intelligence dire : c'est une belle vie qui finit.

Le pasteur d'Orange m'inspire une tendre commisération.

Dominique Dietrich me fait éprouver, lui aussi, de la commisération,

mais encore cette admiration fervente, ce tressaillement du cœur que la science d'un Schœpflin est impuissante à produire, parce qu'elle ne saurait naître qu'au contact de la beauté par excellence : je veux dire de la fermeté morale, de l'entière fidélité aux prescriptions de la conscience, du fier courage enfin d'un chrétien qui a pris au sérieux la parole du Maître : « Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme. »

Oh ! grands de la terre ! princes et princesses, dignitaires qui avez été élevés dans la connaissance du pur Evangile, que ne pouvons-nous vous raconter le sublime martyre du grand Dominique Dietrich, et puis vous crier, avec toute l'énergie de nos convictions, notre *erudimini!*

III.

Il nous reste un dernier mot à dire.

Si nous avons réussi à intéresser nos lecteurs, c'est grâce à M. Spach. Nous dirons davantage : nous osons promettre un solide et durable plaisir à ceux d'entre nos lecteurs qui liront d'un bout à l'autre les deux gros volumes que nous venons de leur faire feuilleter.

La science de M. Spach est solide et de bon aloi ; son savoir embrasse une foule d'objets et il excelle à en tirer ce qu'ils renferment de plus intéressant.

En maint endroit, il est facile d'apercevoir, derrière l'archiviste du Bas-Rhin, le poétique ami des Muses; chose des plus rares : M. Spach est à la fois érudit et poëte !

Reste le point de vue religieux. Notre écrivain, à en juger d'après les deux volumes que nous avons sous les yeux, semble bien loin de rejeter les données essentielles du christianisme. Seulement (pourquoi ne pas lui dire tout notre sentiment ?), nous aimerions le trouver moins timide, moins réservé, toutes les fois qu'il se trouve amené à parler de la foi telle que l'entend l'Eglise protestante... Son livre gagnerait, à nos yeux du moins, si l'on y sentait circuler un peu plus de séve franchement évangélique.

Telle est du moins l'impression qui nous est restée. M. Spach a l'âme trop généreuse pour ne point nous pardonner, si nous lui faisons tort.

Adolphe Schaeffer.

LITTÉRATURE

—

LA POÉSIE PROTESTANTE AU SEIZIÈME SIÈCLE[1]

IX. — AGRIPPA D'AUBIGNÉ ET LES TRAGIQUES.

Toute littérature riche et féconde donne naissance à deux sortes d'œuvres : les unes, conformes aux règles innées du beau ou répondant aux goûts et aux tendances du milieu où elles se produisent, ont une fortune rapide, enlèvent l'admiration et l'enthousiasme de la foule et deviennent facilement classiques; les autres, au contraire, en insurrection, à certains égards, contre ces lois et ne s'inquiétant pas de satisfaire les goûts des masses, se font une voie indépendante et sont condamnées, malgré des beautés de premier ordre, à n'occuper qu'un rang secondaire, si même elles ne succombent pas complétement sous les dédains. On pourrait comparer les premières à ces astres qui brillent au firmament, enchaînés dans leurs orbites par des lois immuables ; les secondes, au contraire, sont des météores erratiques qui se sont fait une route à eux par delà les systèmes connus et dont la marche irrégulière vient dérouter tous les calculs.

A cette seconde classe appartiennent les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, cette satire étrange et colossale où la colère se transforme en une indignation sacrée, et où les cris des victimes, devenus prophétiques, semblent se faire les échos de la voix vengeresse de Dieu. C'est une œuvre complétement à part dans la littérature française; si elle révèle un grand poëte et un grand caractère, elle révèle aussi un esprit singulièrement hardi et qui regimbe contre tout joug. Il y règne une incontestable grandeur, mais une grandeur sauvage et farouche. L'esprit s'y sent en face de quelque chose d'étonnamment différent de tout ce qu'il connaît, et cette impression est de nature à le mettre en garde contre lui-même; il se demande, à chaque pas, s'il doit s'effaroucher des témérités du poëte ou s'en enthousiasmer.

[1] Voir la *Revue chrétienne* d'octobre, novembre et décembre 1865.

Telle qu'elle est, il est évidemment impossible de faire rentrer cette œuvre dans quelqu'une de nos classifications connues. Ceux qui cherchent dans la littérature plutôt l'observation de certaines règles convenues que l'expression sincère d'un état vrai de l'âme et de la société, ne sauraient admirer une œuvre comme celle-là ; et c'est là l'explication de la longue indifférence qui a entouré ce poëme, considéré, pendant deux siècles, comme un fatras illisible ou comme un factum passionné. Il était réservé au dix-neuvième siècle, ce grand redresseur de torts de l'histoire, d'exhumer de l'oubli ce livre où l'on découvre mieux qu'un poëme artistement découpé, où l'on sent battre un cœur d'homme, plein de pensées généreuses et de viriles résolutions. Cette œuvre offre un attrait tout particulier à ceux que la vaillance de l'entreprise ravit plus que les raffinements du style. Cette jouissance-là, on l'éprouve à toutes les pages du poëme de d'Aubigné.

Le poëte nous fait acheter bien cher quelquefois, je l'avoue, les fortes jouissances qu'il nous procure. Cette longue imprécation, qui dure pendant quelques milliers de vers, paraît souvent monotone et redondante. Le lecteur se prend à regretter les œuvres savamment agencées, où l'action se déroule avec ampleur et symétrie, où, sans fatigue, l'esprit est conduit par le fil même de la narration dont l'intérêt va croissant jusqu'au dénoûment. Ici, rien de pareil : l'auteur taille sa matière en sept morceaux qu'il répartit un peu arbitrairement en sept livres; c'est là tout l'ordre de son ouvrage, et encore il ne faut pas se laisser tromper par les apparences : cet ordre est plus fictif que réel; le cadre, trop étroit, est constamment brisé; le vase insuffisant éclate et la liqueur déborde; le poëte se laisse, à chaque instant, entraîner par ses souvenirs dans des digressions qui font perdre de vue à son lecteur et qui lui font oublier quelquefois à lui-même le sujet précis qu'il traite. Dans le cadre élastique de ses divisions, il jette d'ailleurs, avec un pêle-mêle tout chaotique, tout ce que sa muse indignée lui inspire ; tout y trouve sa place un peu au hasard : réminiscences personnelles, invectives et imprécations, tableaux satiriques, portraits historiques, sans compter le merveilleux allégorique et biblique qui y occupe aussi une large place. Tout cela est juxtaposé, ou plutôt tout cela se heurte en désordre, car d'Aubigné ignore l'art des transitions, et il est souvent difficile au lecteur le mieux disposé de découvrir comment un récit naît d'un autre. Ajoutez à cela une teinte vaporeuse qui cache fréquemment la pensée, une obscurité peut-être calculée qui déroute les recherches, tout en les rendant indispensables, enfin une affectation d'archaïsme apprise à l'école de Ronsard, et vous comprendrez que la lecture de cet étrange poëme soit laborieuse entre toutes, et de nature à ne plaire qu'au petit nombre. Il faut une certaine résolution pour s'y aventurer, et il faut un courage peu commun pour le parcourir dans tous les sens. L'exercice qu'il réclame de l'esprit est un exercice violent; c'est une lutte incessante contre les difficultés et les obscu-

rités d'un style souvent incorrect et toujours d'une hardiesse inouïe. Le fil de la pensée échappe à chaque instant des mains, et ce n'est pas un petit souci que de le retrouver.

Mais que de compensations aussi pour ces peines! et comme l'auteur prend à tâche de faire oublier à son lecteur les labeurs qu'il lui a imposés! Ayez assez de patience pour ne pas trop vous scandaliser de ces irrégularités de la composition, et, pour prix de vos efforts, vous trouverez des beautés de premier ordre, qui vous feront vous demander avec surprise où donc ce fier et indomptable huguenot avait été apprendre le secret de cette langue énergique et éloquente, à laquelle il donna parfois une puissance qu'elle n'a jamais retrouvée depuis lors. Ici, vous vous arrêterez devant un vers coulé en bronze, et qui, avec autant de majesté que celui de Corneille, a plus de force et de mordant; là, vous admirerez la puissance de quelqu'une de ces apostrophes que le poëte lance au vice insolent, et dont l'éloquente indignation brûle comme un fer rouge; ailleurs, vous le verrez étaler devant vous le tableau hideux des turpitudes de la cour des Valois, et vous vous sentirez partagé entre votre dégoût pour cette royauté avilie et votre admiration pour ce peintre dont les pinceaux ont une touche si puissante. Plus loin, vous prêterez l'oreille à des accents plus doux, inspirés par la pitié d'une âme généreuse, et vous ne reviendrez pas de surprise en face de ce talent si riche et si souple, qui sait passer sans effort des cris et des menaces de l'indignation aux notes les plus suaves et les plus tendres de la sympathie.

Je ne puis comparer l'émotion que l'on éprouve en lisant les *Tragiques* qu'à celle que ressent le voyageur qui pénètre dans les forêts vierges du nouveau monde, où les lianes s'entrelacent dans une confusion indescriptible; ce n'est que pas à pas et la hache à la main qu'il avance dans ce fouillis inextricable, toujours en lutte contre les obstacles qui l'arrêtent. Mais que sont ses peines au prix des jouissances nouvelles et merveilleuses qu'il éprouve en face de cette nature d'une exubérante richesse, qui semble lui réserver de constantes surprises. L'esprit se fatigue toutefois de ces surprises mêmes, et le moment arrive où il soupire après une nature moins tourmentée.

Quelque supérieures que soient quelques-unes des beautés littéraires de ce poëme, son grand mérite réside surtout dans sa valeur morale; et à vrai dire, c'est moins une œuvre de littérature qu'une œuvre de morale. Ce fut dans sa conscience indignée que le poëte puisa la haute inspiration de cette incomparable satire. « Ce n'est que de la conscience, a dit fort bien M. Gérusez, qu'on peut tenir ce rôle de justicier, d'exécuteur des hautes œuvres morales[1]. » Ce n'est qu'avec dégoût que le poëte entreprend de remuer la fange qui l'entoure; il s'écrie :

J'en ai rougi pour vous, quand l'[illegible] de mes vers
Burinoit votre histoire aux yeux de l'univers.

[1] *Essais de littérature française*, t. I, p. 477.

IMPÉRIAL

Mais il ne saurait se taire ; sa conscience lui fait un devoir de parler :

Ces exemples m'ennuient,
Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.

A plus forte raison il ne saurait prendre son parti d'imiter les flatteurs,

Ces ploiables esprits, ces consciences molles,
Téméraires jouets du vent et des paroles,

parce que, en face du mal qui prévaut,

Celui qui en dit bien trahit sa conscience.

Le poëte se doit à lui-même et il doit aux autres la vérité tout entière, quelles que soient les maximes reçues parmi les littérateurs du jour.

Sur la langue d'aucun à présent n'est porté
Cet espineux fardeau qu'on nomme Vérité.

Qu'importe au poëte la lâcheté d'autrui! elle ne saurait autoriser la sienne. Il parlera donc, en dépit de tous, et il parlera sans réticences, pour signaler le mal à la haine des gens de bien.

Je voi ce que je veux, et non ce que je puis;
Je voi mon entréprise, et non ce que je suis.
Preste-moi, Vérité, ta pastorale fronde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
Que je pourrai choisir, et que ce caillou rond
Du vice-Goliath s'enchasse dans le front.
L'ennemi mourra donc, puisque la peur est morte.
Le temps a creû le mal; je viens en cette sorte,
Croissant avec le temps de style, de fureur,
D'aage, de volonté, d'entreprise et de cœur.
Et d'autant que le monde est roide en sa malice,
Je deviens roide aussi pour guerroier le vice.

Voilà exprimée en des vers d'une rare énergie, une notion élevée des droits et des devoirs de la poésie satirique. Ne vous étonnez pas, après cela, de la puissance de l'écrivain. La satire ne peut pas être pour lui un agréable passe-temps ou une escrime frivole ; elle est pour lui une sainte passion, une fonction sacrée. Si jamais poëte n'a manié avec une vigueur comparable à la sienne le fouet vengeur de la satire, c'est que jamais inspiration ne fut plus intense et plus sincère que la sienne. Il a élevé ce genre littéraire à une hauteur que l'on n'avait jamais atteinte, et à laquelle elle ne pouvait pas se maintenir. Il fallait une époque tourmentée comme celle des guerres de religion, pour rendre possible ce fait inouï : un poëte traînant à sa barre les rois et les institutions de son temps, et dénonçant à la postérité leurs crimes et leurs turpitudes. Nul n'est épargné, nul n'échappe aux lanières de ce fouet vengeur.

C'est Catherine de Médicis, par exemple, « cette vivandière d'enfer, » que le poëte attache au pilori d'infamie, en lui reprochant les malheurs de la France :

Pleust à Dieu, Jésabel, que tu euss' à Florence
Laissé tes trahisons en laissant ton païs!

et à laquelle il dénonce la colère du ciel :

Toy, verge de courroux, impure Florentine,
Nos cicatrices sont ton plaisir et ton jeu :
Mais tu iras enfin comme la verge au feu.

C'est Charles de Guise, cardinal de Lorraine, le digne acolyte de Catherine, « le cardinal sanglant, » comme l'appelle le poëte, vengeur du sang de ses frères,

Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil
Furent hors d'aage mis, tuez par son conseil;

Sur lui aussi, dans le livre de son poëme intitulé *Vengeances*, d'Aubigné montre la colère du ciel s'appesantissant, et il l'accompagne jusque sur le seuil de l'enfer, où les démons lui souhaitent la bienvenue.

C'est Charles IX, « Charles-Hérode, » ce roi parjure

Qui, pour tuer les siens, tua sa propre foi.

C'est François, « mauvais Français, » son digne frère.

C'est surtout Henri III, dont d'Aubigné a fait un portrait justement célèbre, plus facile d'ailleurs à indiquer qu'à citer, à cause de la sincérité de langage avec laquelle le poëte formule cet impitoyable réquisitoire contre le dernier des Valois. Il n'oublie rien ; tout passe sous l'œil du spectateur : les ridicules et les infamies, les souillures et les petitesses. Il est tout un côté de ce tableau, celui où le poëte déploie le plus de verve satirique, auquel nous devons renvoyer le lecteur, sans oser lui emprunter un seul trait. Si nous devons tirer le voile sur les turpitudes, nous pouvons nous rabattre sur les ridicules; ils sont flagellés avec une indignation sévère. Le poëte nous montre Henri III dès ses premières années,

Alaicté de poisons,
De ruzes, de conseils secrets et trahisons,
Rompu et corrompu au trictrac des affaires.

Puis, nous le voyons se plonger, avec ses frères et à l'instigation de sa mère, dans les plus honteux débordements, et arriver à perdre tout sentiment de dignité personnelle. Pour comble d'avilissement, le poëte nous dépeint ce roi efféminé renonçant, devant sa cour, aux vêtements de son sexe, et mettant sa gloire à

Avoir le menton ras, garder la face pasle,
Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanapale :
Si bien qu'un jour des Rois, ce doubteux animal
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
De cordons emperlez sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bord faict à l'italienne,
Faisoit deux arcs voutez.

Cette âme, qui avait honte de sa virilité, était vile, peureuse et bigote. On s'en douterait, lors même que le poëte ne prendrait pas soin de nous dire qu'Henri III,

transi, effrayé du tonnerre,
Se couvre d'une voûte et se cache sous terre,
S'embusque de lauriers, faict les cloches sonner.
Il use d'eau lustrale.

Nous n'achevons pas par respect pour nos lecteurs. Après ces tableaux d'intérieur, que confirment d'ailleurs les mémoires du temps, le poëte calviniste a bien le droit d'être sévère envers le monarque avili qui traîne dans la boue et dans l'ordure la dignité royale, et fait de la première couronne de l'Europe la risée du monde. Aussi est-ce avec une éloquence vengeresse qu'il s'écrie :

Aigle né dans le haut des plus superbes aires,
Ou bien œuf supposé, puisque tu dégénères,
Dégénéré Henri, hypocrite, bigot,
Qui aimes moins jouer le roi que le cagot,
Tu vole un faux gibier, de ton droit tu t'eslongne.
Ces corbeaux se paistront un jour de ta charongne,
Dieu t'occira par eux : ainsi le fauconnier,
Quand l'oiseau trop de fois a quitté son gibier,
Le bat d'une corneille, et le foule à sa veue,
Puis d'elle (s'il ne peut le corriger) le tue.

Après le roi, la cour. D'Aubigné l'avait vue de près et pouvait en parler. Il nous fait pénétrer dans les coulisses nauséabondes de cette cour corrompue, et met à nu toutes ses turpitudes. Il fait passer sous nos yeux le défilé hideux de toutes les hontes et de toutes les bassesses qui se cachent sous cette apparente grandeur. Il prend corps à corps les flatteurs d'abord :

Flatteurs, je vous en veux ; je commence par vous.

Il les décrit avec un soin minutieux, sous leurs formes multiples; il montre leur âme « serfve de leur oreille, » « leur conscience molle. » Il flétrit surtout ceux qui se servent de la chaire chrétienne comme d'un porte-voix, pour faire arriver jusqu'à l'oreille des rois leurs basses adulations, et qui

ont appris à rendre
La louange cachée à l'ombre du reprendre.

Puis viennent les mignons, les intrigants, les traîtres, les femmes de la cour. Ailleurs ce sont les gens de justice contre lesquels le poëte huguenot a des griefs tout spéciaux et auxquels il consacre un livre entier de son poëme, *la Chambre dorée*. Ici, Dieu lui-même intervient. Le poëte nous transporte dans les cieux, « le beau pays des âmes, » et nous fait entendre la Justice, la Piété et la Paix, toutes trois exilées de la terre et se plaignant à Dieu. Puis viennent les âmes que l'injustice humaine a foulées et qui demandent vengeance à l'Eternel. Il s'arrache alors à la béatitude des cieux et « marche à la vengeance. » L'orgueilleux Palais de justice semble le braver avec ses tours hautaines ; il visitera ce sanctuaire profané.

Il descend, il s'approche, et, pour voir de plus près,
Il met le doigt qui juge et qui punit après,
L'ongle dans la paroi, qui de loin reluisante
Eut la face et le front de brique rougissante.
Mais Dieu trouva l'estoffe et les durs fondemens,
Et la pierre commune à ces fiers bastimens
D'os, de testes de morts; au mortier exécrable
Les cendres des bruslez avoyent servi de sable,
L'eau qui les destrempoit estoit du sang versé;
La chaux vive dont fut l'édifice enlacé,
Qui blanchit ces tombeaux et les salles si belles,
C'est le meslange cher de nos tristes moëlles.

Dieu pénètre plus avant, et trouve les représentants de la loi attablés et, comme Lycaon, le mangeur d'hommes, se nourrissant de chair humaine; il surprend

Ces loups cachez aians la chair entre les dents...
Ils hument à longs traits, dans leurs couppes dorées,
Suc, laict, sang et sueurs des vefves esplorées...
De si aspres forfaicts l'odeur n'est point si forte
Qu'ils ne facent dormir leur conscience morte
Sur des matras enflés du poil des orphelins.

Nous abrégeons cette description d'une si énergique grandeur, qu'il faut lire tout entière, si l'on veut comprendre quelle opinion avaient de la magistrature les calvinistes, habitués à la voir se vendre complaisamment à tous les caprices d'une cour corrompue.

C'est ainsi que passe devant le lecteur tout ce qui fut grand, puissant et admiré, dépouillé par le poëte de ces oripeaux de cour, qui en imposèrent à la foule crédule. Ils défilent tous, non tels qu'ils parurent, mais tels qu'ils furent, tels du moins que les vit l'âme indignée du satirique. En face de cette royauté qui tient école d'avilissement, il ne se contient pas. Il s'attriste en voyant se perdre en des mains profanes « ce thrésor précieux de nostre liberté. » Il frémit d'indignation, en voyant des rois dégénérés faire du christianisme un instrument de despotisme,

Ploians la piété au joug de leur service.
Gardans religion pour âme de police.

La contemplation du présent inspire à cette âme religieuse les plus sombres pressentiments au sujet de l'avenir. Car, dans le présent, il ne voit pas seulement les bassesses et les oppressions des grands; il voit aussi les misères irréparables qui ont fondu sur les petits. Ces guerres civiles, auxquelles de bonne heure le barde huguenot a été mêlé, il sait mieux que personne de quel cortége d'infortunes et de douleurs elles sont accompagnées. Il nous les peint avec une éloquente véhémence qui, on peut l'affirmer, ne sera jamais dépassée. Trouverait-on facilement dans notre littérature un morceau d'une énergie aussi poignante que ces vers, trop connus pour que nous les citions, dans lesquels le poëte décrit la France sous l'image d'une mère qui voit ses deux enfants jumeaux se livrer sur son sein un combat sacrilége? Nous préférons pourtant à cette admirable métaphore tel récit emprunté par d'Aubigné aux souvenirs de

sa jeunesse, et où l'on sent mieux encore les tressaillements généreux d'une âme honnête et indignée, comme, par exemple, ce tableau navrant d'une famille du Périgord, que le soldat huguenot a trouvée baignée dans son sang et au râle de l'agonie, dans une chaumière dévastée où « le reistre noir » avait passé « comme une tempeste. » Cet épisode des malheurs de la guerre civile jeta l'épouvante, au dire de d'Aubigné, dans l'âme des soldats de sa troupe, chez ceux-là même dont l'âme avait été le plus endurcie par les horribles spectacles des champs de bataille.

Là je vis estonnez les cœurs impitoyables.
Je vis tomber l'effroi dessus les effroyables.

Qu'on lise les affreux détails de ce récit, qu'on lise encore l'histoire de cette mère réduite, par les tortures de la faim, à étouffer la voix de la nature et à renouveler l'horrible festin de Thyeste, qu'on lise tout ce premier livre intitulé *Misères*, et l'on comprendra qu'un poëte-soldat, ayant vécu au milieu de ces horreurs et s'inspirant des âpres accents des prophètes hébreux, ait pu terminer ces tableaux des malheurs de la France par cette imprécation terrible, par cette implacable prière qui appelle la vengeance du ciel sur les artisans de toutes ces misères:

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de main pour donner, mais bien pour nous oster,
Trouvent tes yeux fermez à juger leurs misères,
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières;
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons
Ta main sèche, stérile aux bienfaicts et aux dons.
Soient tes yeux clair-voians à leurs péchez extrêmes,
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphèmes,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.

Le poëte ne voit de salut, au milieu de toutes ces ruines et de toutes ces hontes, que dans la retraite. Le parti qu'il conseille aux âmes droites et pures, c'est celui qu'il a adopté lui-même : s'éloigner au plus vite de cette terre maudite sur laquelle commencent à éclater les justes vengeances de Dieu. Ecoutez quelles objurgations énergiques il adresse aux timorés qui, tout en réprouvant les actions coupables des grands, se taisent prudemment et fréquentent les cours:

Fuyez, Lots, de Sodome et Gomorre bruslantes;
N'ensevelissez pas vos âmes innocentes
Avec ces réprouvez: car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
Contre le ciel esmeu, armé de la tempeste,
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,
Lors qu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le Fils de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer, brisant, espouvantable,
Ces petits dieux enflez en la terre habitable,

Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes résistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oiseau,
Sous ce daix qui changeoit les gresles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Nous avons tenu à citer en entier ce morceau, parce qu'il se distingue de nos autres citations par des mérites qui décèlent chez d'Aubigné autre chose qu'un talent satirique de premier ordre ; cette remarquable apostrophe, si bien terminée par une image d'une rare puissance et où l'on relèverait à peine un trait faible, suffirait à nous révéler chez l'auteur des *Tragiques* une vraie nature poétique, capable de produire des accents élevés et émus.

Le poëte, chez Agrippa d'Aubigné, échappe presque à l'analyse. Son talent est d'une nature si complexe, si mobile, si contradictoire qu'il sera peut-être toujours impossible de porter sur lui un jugement calme et définitif. On oscillera longtemps entre l'admiration enthousiaste des coreligionnaires du poëte, qui virent en lui un prophète inspiré, suscité par le ciel pour les venger, et le dénigrement systématique de ses adversaires qui ne voulurent voir en lui qu'un homme de parti passionné jusqu'à la folie, ou même qu'un ambitieux que la déception avait aigri. Les circonstances extérieures au milieu desquelles est né et a vécu ce poëme étrange lui ont considérablement nui ; expression énergique et souvent éloquente des douleurs et des récriminations d'une minorité vaincue et écrasée par le nombre, il a eu sa part des humiliations infligées aux vaincus et a été un peu traité en pays conquis. Les vainqueurs ont trouvé que ce vaincu avait le verbe bien haut et faisait un peu vivement la leçon à ses maîtres ; ils lui ont fermé la bouche et l'ont condamné à l'oubli. Les *Tragiques* en ont appelé, de nos jours, de cette sentence, et ils ont trouvé plusieurs avocats qui ont plaidé éloquemment leur cause ; désormais il ne sera plus permis de les passer sous silence. Cependant il demeurera difficile longtemps encore de les juger froidement et sans parti pris.

Aussi bien n'est-ce pas un jugement complet que nous avons eu la prétention de porter sur ce poëme. Nous avons laissé de côté, sans songer à les dissimuler, les incohérences, les obscurités, les fautes de goût, les images ampoulées qui le déparent. La seule chose que nous pussions faire, c'était de signaler quelques-unes des beautés étranges qui remplissent ces pages et de les recommander à l'attention de nos lecteurs. Chercher une unité chimérique, nous ne le pouvions pas : la seule unité de ce livre gît dans la passion élevée qui l'a inspiré. Poursuivre à tâtons le fil de la pensée du poëte, nous ne le pouvions pas davantage : le seul fil qui le guide dans le dédale de ses émotions et de ses souvenirs, c'est

cette double préoccupation : traîner sur la claie les vainqueurs, faire l'apothéose des vaincus.

A défaut d'un jugement d'ensemble sur ce poëme, on a, après l'avoir lu, une haute opinion de la puissance du poëte. On admire ce talent extraordinaire qui sait couler dans le moule d'une âme énergique et passionnée des vers qui bouillonnent comme du métal en fusion; la mémoire conserve en foule de ces vers frappés comme des médailles antiques et qui en conservent tout le puissant relief. On admire ces tableaux tantôt grandioses, tantôt effrayants, tantôt satiriques qui font penser à Michel-Ange, à Rembrandt et à Téniers, mais où ce qui frappe surtout, c'est la puissance d'invention, la surabondance de vie. On admire surtout ces incomparables morceaux satiriques, le triomphe du poëte, où son vers semble une flèche empoisonnée qui déchire et envenime la plaie qu'elle a faite; ceux qu'il a attaqués, il leur a porté des coups dont ils ne se relèveront pas; ceux qu'il a attachés au pilori infamant de sa satire, nul ne les en détachera jamais.

On se dit, en terminant cette lecture, que, quelles que soient les incorrections, les inégalités, les erreurs de goût, les exagérations de ce poëme, quelque défectueux qu'il soit au point de vue littéraire, c'est une grande œuvre. Elle est grande au point de vue moral; elle nous fait connaître un caractère d'une rare indépendance, qui avait appris, à l'école de la Réforme, une austérité de principes qu'il put oublier à certaines heures d'égarement, mais qui n'en formait pas moins la base de sa vie morale; et, qu'on ne l'oublie pas, ce fut dans son cœur que le poëte puisa son inspiration, et la force de préférer les périls d'une position sincère et digne aux avantages et aux profits de la servitude. Ce n'est pas un médiocre honneur pour le calvinisme d'avoir donné à la France un tel homme, son plus grand poëte satirique, tout compté.

X. — LES POETES ÉDIFIANTS.

La Réforme ne fut pas seulement une révolte de l'esprit humain : elle s'efforça, dès l'origine, de l'instruire et de l'élever; elle sut affirmer en même temps que nier, édifier en même temps que démolir; comme Israël autrefois, elle tint d'une main l'épée et de l'autre la truelle. Elle comprit que si la lutte était légitime et indispensable, elle ne pouvait pas à elle seule fonder quelque chose de durable; aussi travailla-t-elle, avec une ardeur louable, à développer le côté moral et positif de son œuvre. Ce fut là une de ces inspirations fécondes qui rangent cette grande révolution parmi les faits providentiels et divins de l'histoire de l'humanité. Ce fut là aussi une des causes de ces succès merveilleux qui couronnèrent l'activité des premiers réformateurs; sans cette préoccupation constante du côté pratique de leur œuvre qu'ils eurent dès l'origine, elle n'eût abouti qu'à un avortement gigantesque, et, au lieu d'avoir dans

l'histoire une page lumineuse, elle n'y aurait qu'une page obscure et désolée.

Dans la sphère modeste où se meut cette étude, nous retrouvons ce double courant : à côté du fleuve rapide et orageux de la poésie satirique qui emporte tout sur son passage, coule paisiblement le pur et limpide ruisseau de la poésie pratique. Celle-ci, naturellement, n'a qu'un rang secondaire, dans un siècle de luttes; elle naît dans la solitude des campagnes et quelquefois des prisons, loin des camps et des cités où les passions fermentent; elle s'adresse à ces âmes recueillies et méditatives qui, fatiguées des émotions violentes des champs de bataille, soupirent après le calme et la paix. Elle ne s'élève pas, au seizième siècle, au-dessus du niveau d'une médiocrité tolérable, et ne compte pas dans son sein une nature poétique comparable, même de fort loin, à Agrippa d'Aubigné; le seul talent remarquable qu'elle possède prend à tâche, malheureusement, de se gâter comme à plaisir en exagérant tous les errements de l'école de Ronsard. Cette infériorité de la poésie édifiante par rapport à la poésie satirique s'explique par les conditions mêmes de son existence; tandis que l'une trouve une inspiration énergique et toujours rajeunie dans le spectacle des incidents variés de la lutte et dans la vie orageuse des camps et de la place publique, l'autre, fuyant la cour et la ville et s'isolant du mouvement littéraire, manque de ces puissantes excitations dont ne sauraient absolument se passer que des talents hors ligne. Sa prétention même à remonter le courant des passions du jour dut être aussi, pour elle, une cause permanente d'infériorité; il fallait au poëte un certain effort, une certaine contrainte pour demeurer dans les régions sereines de la vie intérieure, en un temps où les agitations du dehors tendaient à l'en faire violemment sortir; et cet effort et cette contrainte, est-il besoin de le dire? ne pouvaient que paralyser l'inspiration poétique.

Nous nous contenterons ici encore de citer quelques noms parmi ceux qui sont le plus dignes d'être arrachés à l'oubli. A part le mérite très réel de ces écrivains, qui doit nous les faire distinguer, nous devons quelque reconnaissance, je crois, à ces hommes qui travaillèrent, d'une manière inconsciente peut-être, à arracher la Réforme aux agitations stériles des passions populaires pour la faire entrer dans la pacifique voie des conquêtes morales.

Le ministre Henry de Barran[1] n'est connu que par sa *Tragique comédie françoise de l'homme justifié par Foy*. Cet ouvrage, malgré sa forme dramatique dont nous parlerons ailleurs, est essentiellement un livre d'édification; l'auteur se défend très vivement d'avoir voulu écrire pour le théâtre, « où de grands abus sont commis journellement; » aussi déclare-t-il qu'il a hésité deux ans entiers avant de se décider à livrer son travail

[1] Mort en 1554.

à la publicité. Voici la considération qui l'a décidé : « Et pourtant que l'article de justification est le fondement de toute la doctrine chrestienne, j'ay pensé que ceste manière de parler par personnages ne seroit inutile pour nous mener à quelque cognoissance de celuy. » On le voit, la forme dialoguée n'est là que pour faire pénétrer plus sûrement dans l'âme du lecteur la grande doctrine de la Réformation. L'auteur ne songe pas un moment à amuser; il veut instruire et édifier : aussi ne recule-t-il devant aucun des détails techniques de l'exposition théologique de son dogme. Qu'importe que la valeur poétique de l'œuvre en soit compromise! l'auteur ne s'en met pas en souci; sa valeur morale et religieuse lui tient bien autrement à cœur; avant d'être poëte, il est théologien et prédicateur.

Sans entrer dans l'analyse de la pièce de Barran, il nous suffira d'indiquer quels en sont les personnages; cette simple énumération montre que l'auteur n'entend pas sortir de l'exposition purement didactique de son sujet; ses personnages sont, en général, des abstractions théologiques. Ce sont : la Loy, l'Esprit de crainte, Satan, le Péché, la Mort, la Concupiscence, l'Homme, Rabby, prédicateur de la Loy, Paul, prédicateur de l'Evangile, la Foy, la Grâce, l'Esprit d'amour.

Barran décrit avec une remarquable précision les phases et les péripéties diverses du drame intime qu'il entreprend de transporter sur une scène idéale; les illusions et les défaillances du cœur humain sont rendues avec une fidélité et une vigueur de touche qui nuisent un peu sans doute à l'intérêt dramatique et poétique de la pièce, mais qui ajoutent à sa valeur religieuse et psychologique. L'action souveraine de la grâce est dépeinte avec toute la rigueur du dogme calviniste. Le sentiment du péché, sur lequel la Réforme a si bien mis l'accent, est décrit dans des vers qui ne manquent pas d'énergie :

Qui fut jamais si très mal fortuné
Que moy qui suis d'homme conceu et nay?
Qui fut jamais si muable et fragile
Que moy qui suis formé de terre vile?
Qui fut jamais subjet à plus de maux?
Fût-ce le moindre entre tous animaux?
Bref, quel vivant y a-t-il sur la terre
Qui sente en soy si dangereuse guerre
Que moy mortel?

Le nom de Barran mérite d'occuper une place honorable parmi les poëtes didactiques de la réformation française. Sa poésie a tous les défauts du genre; le théologien y coupe souvent les ailes au poëte. Toutefois, par la vigueur des pensées, par la distinction de l'expression, par la facilité de la versification, l'ouvrage de Barran, qui jouit d'une certaine vogue au seizième siècle, est digne d'être encore lu et recherché.

Ce fut aussi un poëte fort estimé de son temps que d'Albiac qui florissait vers le milieu du seizième siècle, bien que ses ouvrages soient de-

venus à peu près introuvables de nos jours et qu'il soit par conséquent peu facile d'en parler. Il traduisit en vers plusieurs des livres poétiques de l'Ancien Testament. « On y remarque en général, disent les auteurs de la *France protestante*, un tour simple et facile, mérite rare à cette époque et qui le devint de plus en plus dans la suite, sous l'influence de la fameuse Pléiade. » Le fragment que nous citons, d'après les mêmes auteurs, est la prière d'Asa, roi de Juda, au moment où il va combattre les Ethiopiens; on y remarquera, dans la facture de la strophe, une facilité et une ampleur qui ne manquent pas de distinction :

O Seigneur! qui secours donnant
N'as regard ny à multitude,
Ny à faiblesse, maintenant
De nous ayder sois souvenant,
Que ne tombions en servitude.

Ces multitudes assaillons,
O nostre Dieu, sous ta fiance,
Renforce donc nos bataillons
Et ne permets que défaillons,
Ne qu'ils ayent sur toy puissance.

Le ministre Antoine de la Roche-Chandieu, l'un des fondateurs de l'Eglise réformée de Paris, s'occupa aussi de poésie, dans les rares loisirs de sa vie agitée. On a de lui, outre quelques sonnets et une réponse à Ronsard que nous avons mentionnée plus haut, des *Octonaires sur la vanité du monde* qui ne manquent pas de facilité :

Jamais n'avoir et toujours désirer,
Sont les effects de qui aime le monde.
Plus en honneur et richesses abonde,
Et plus encor on l'y voit aspirer.
Il ne jouit de cela qui est sien :
Il veut l'autrui, il l'estime, il l'adore,
Quand il a tout, c'est alors qu'il n'a rien ;
Car ayant tout, tout il désire encore.

Des trois sonnets composés par Chandieu sur la mort de Calvin, nous en citerons un qui est digne d'être lu :

Quand le ciel retira le théologien,
Qui docte a surmonté la papale ignorance,
La terre ayant perdu sa plus grande excellence:
Tu es (dit-elle au ciel) envieux de mon bien.
J'ay pris (respond le ciel) celuy qui estoit mien,
Le couronnant du prix de sa ferme espérance:
En terre il ne pouvoit faire sa demeurance,
Car il estoit céleste, et non pas terrien.
Cessez (dit l'Eternel), et vous l'aurez tous deux:
Car je luy ay donné un nom tant glorieux,
Qu'il n'y a mort, oubli, ni tombeau qui l'enserre:
Le ciel aura l'esprit, la terre gardera
La gloire de son nom : et immortel sera
L'esprit vivant au ciel, le nom vivant en terre.

Voilà des vers qui ne sont pas mal tournés assurément, et voilà un sonnet qui vaut bien tel long poëme que je pourrais nommer. On ne peut

que regretter que le malheur des temps ait empêché le pasteur de Paris de cultiver avec plus de suite la poésie, pour laquelle il possédait un talent naturel fort remarquable.

On a fait remarquer qu'au seizième siècle, c'est souvent dans les camps que se réfugiait la poésie et que plusieurs, parmi les mieux inspirés de nos poëtes, furent soldats. Cela est surtout vrai pour les poëtes protestants : « La poésie s'accommode volontiers d'une vie d'aventures et de hasards. Aussi, nos soldats-poëtes sont-ils nombreux et ils ne tiennent pas une des moindres places dans l'histoire de notre littérature au seizième siècle : témoins Clément Marot, Du Bartas, d'Aubigné, Jean de La Taille, Odet de La Noue, Montchrestien, qui ont marié avec talent la lyre à l'épée, — il est vrai, en maudissant la rigueur du sort qui les forçait à cette union mal assortie[1]. » La poésie sortie des camps se ressentait, on le comprend, de son origine ; elle était essentiellement militante et batailleuse, ou bien encore elle était un peu mondaine. La vie militaire semble peu favorable à une concentration puissante de la vie intérieure, et elle devait contribuer, au seizième siècle, à abaisser rapidement le niveau religieux des réformés ; la forte discipline établie dans les armées calvinistes par Coligny et par quelques autres chefs, ne pouvait pas longtemps résister aux entraînements et aux désordres inévitables dans les guerres civiles. La poésie purement religieuse ne pouvait pas non plus y trouver une inspiration bien pure ; et tandis que les armées huguenotes donnaient à la poésie dramatique un Jean de La Taille, un Schélandre, un Montchrestien, et à la poésie satirique un Agrippa d'Aubigné, elles n'inspirèrent directement aucun poëte religieux. Si quelques soldats calvinistes cultivèrent ce genre, ce ne fut que dans les loisirs de la captivité ou pendant les années de trève, qui leur permirent quelquefois de s'adonner, entre deux campagnes, aux douces occupations de la paix.

Odet de La Noue, le digne fils de l'illustre Bras-de-Fer, devint littérateur, comme son père, dans les loisirs forcés que lui fit une longue captivité. François de La Noue rapporta de la prison ses *Discours politiques*, et son fils en rapporta ses *Poésies chrétiennes* qui jouirent au seizième siècle d'une vogue méritée. L'abbé Goujet leur rend le témoignage qu' « elles sont vraiment dignes d'un chrétien, et qu'elles font honneur à la piété du jeune auteur, à la bonté de son cœur, à son zèle pour le roi Henri IV, et même à son esprit. » Ce jugement est vrai de tout point. Odet de La Noue ne manque pas de verve poétique. Son vol ne rappelle en rien sans doute celui de l'aigle, mais dans la sphère modeste où il se renferme, il sait être intéressant, ce qui est bien quelque chose dans le genre didactique qu'il a choisi. Il est intéressant par la facilité de son vers généralement bien frappé ; il l'est par la justesse et la distinction de

[1] *France protestante*, art. De Thin.

son style; il l'est encore par la vérité de ses idées, toujours marquées au coin du bon sens. Mais ce qui plaît surtout chez La Noue, c'est que, sous ce vers à l'allure militaire qui va droit devant soi et dit ce qu'il veut dire, se cache ou plutôt se découvre une âme sincèrement chrétienne pour laquelle les vérités de l'Evangile sont devenues des vérités d'expérience. Odet de La Noue, guerrier malheureux quoique brave, aurait eu à se plaindre de la fortune qui lui avait été presque constamment défavorable, et il semble que la prison aurait dû lui inspirer des plaintes et des récriminations. Mais non, le malheur, loin d'arracher au vaillant officier huguenot les âpres imprécations contre les hommes qu'il dictait à d'Aubigné, parlait à son âme de résignation et d'apaisement, comme on le voit dans le discours religieux intitulé *Paradoxe que les adversitez sont plus nécessaires que les prospéritez, et qu'entre toutes l'estat d'une estroite prison est le plus doux et le plus profitable.* Comme le titre l'indique, l'auteur s'attaque au préjugé vulgaire qui fait de la souffrance le synonyme obligé du malheur, et il s'efforce d'en démontrer la fausseté; il prévoit pourtant qu'en choisissant le contre-pied de l'opinion de la foule, il s'expose à de rudes assauts :

Bien qu'une opinion soit fausse et mensongère,
Aussi tost qu'on la void approuver au vulgaire,
La pluspart la chérit comme une vérité :
Tant l'advis de plusieurs gagne d'autorité;
Et n'y a plus moyen, depuis qu'elle est receuë,
De la faire quitter à la foule déceuë :
Voire qui parleroit qu'elle se deust changer
Se précipiteroit en extrême danger.
Jamais la courbe nef qui va courant fortune
Sur le dos azuré du barbare Neptune,
Ne se void attaquer de tant et tant d'assauts,
Livrez de toutes parts et des vents et des flots,
Lorsqu'ils font esmouvoir leurs plus rudes tempestes,
Que le peuple ignorant, monstre à cent mille testes,
S'anime de courroux, de despit, de fureur,
Contre celui qui veut reprendre son erreur.

Qu'on nous permette encore de citer un sonnet pour donner une juste idée du talent de La Noue.

Que l'homme est fol d'employer tant de peine
A conserver ce pauvre corps mortel!
Et se monstrer à l'âme si cruel
Qu'il n'a souci s'elle est malade ou saine.

C'est toutefois elle qui, souveraine,
Commande en nous comme dans son hostel.
Si elle est folle, il faut que l'on soit tel.
L'aveugle suit l'aveugle qui le meine.

Mais qui lairroit le soin de sa maison
A quelque sot despourveu de raison,
Seroit-il pas tenu pour une beste?

Et cependant on estime fort beau
De se laisser gouverner à sa teste,
Où bien souvent n'y a point de cerveau.

Nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il y a dans ces vers une saveur qui n'est pas déplaisante. On aime à voir s'allier ainsi le franc-parler du soldat, qui n'use pas de ménagements pour dire ce qu'il a sur le cœur, avec les sentiments du chrétien pour lequel les grandes leçons de la vie n'ont pas été infructueuses.

Ce fut aussi un soldat que Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas, le plus hardi et le plus aventureux des poëtes du seizième siècle. Malgré ses énormes défauts qui le rendent à peu près illisible aujourd'hui, il fut peut-être le mieux doué des poëtes protestants du seizième siècle ; nature poétique exceptionellement riche, il gâta comme à plaisir son talent par une exagération maladroite des théories de Ronsard. Il mérite toutefois une étude à part.

(*Suite.*) MATTH. LELIÈVRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Histoire de la Réformation française, par *F. Puaux*.

La critique s'est peu occupée jusqu'ici de l'*Histoire de la Réformation française*, de M. Puaux. Le livre, sans elle, a fait son chemin et a trouvé un beau et légitime succès. Des milliers d'exemplaires se sont vendus; il est le livre aimé de nos populations chrétiennes, il est l'hôte de la famille qu'il charme par ses récits animés. Y a-t-il indifférence de notre part? Non; mais M. Puaux a son public à lui, public sérieux, intelligent qui n'attend pas le jugement des arbitres pour se plaire à la lecture de ses ouvrages et pour y puiser une large et bienfaisante instruction. En un mot, M. Puaux est un écrivain populaire.

Ce n'est pas chose facile que d'être un écrivain populaire dans le sens vrai et complet de ce mot. Nous y visons tous plus ou moins, sans nous l'avouer toujours, mais combien peu y réussissent. Il faut pour cela des dons spéciaux : beaucoup de sensibilité, l'amour du simple et des idées saisissantes, peu de subtilité, mais un esprit propre à l'improvisation, une belle imagination qui trouve sans recherche la fleur des choses, et avec cela peut-être bien aussi un tempérament particulier. — Ne lui demandez ni les savantes discussions des sources, ni le travail ingrat accompli à la lueur de la lampe, ni les hauts aperçus qui traversent un sujet de part en part. Le peuple désire la science, mais dépouillée de son aride échafaudage; il veut être instruit, ému, entraîné. Il faut le passionner pour le bon, pour le beau, car il a un sens profond pour les grandes choses comme pour les grands sentiments. Les demi-teintes ne lui vont pas; il veut l'éclat et la vie, les larges lignes, les idées générales bien saisies et bien exprimées. — Nous avons, nous, d'autres exigences. Avons-nous raison? Je ne sais pas. Le peuple voit souvent mieux que nous.

Toutes ces qualités sensibles qui constituent l'écrivain populaire, M. Puaux les possède à un degré éminent. Il émeut et parle au cœur, voilà pourquoi il a tracé un fort sillon dans le peuple chrétien.

L'*Histoire de la Réformation française* est un ouvrage de longue haleine. L'auteur lui a consacré dix ans de sa vie; elle embrasse, en sept

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

volumes, l'histoire entière de l'Eglise réformée de France jusqu'au Concordat. On n'attend pas sans doute que nous en fassions l'analyse. C'est l'histoire d'un martyre qui a duré trois siècles; c'est l'éternel honneur du protestantisme français, et l'une des plus belles pages de l'histoire de l'humanité. Nulle Eglise n'a d'aussi belles annales; nul peuple n'a donné un si beau et si long témoignage de sa foi et de sa fidélité.

J'ai lu ces sept volumes assez compacts, je ne dis pas sans fatigue, mais entraîné et charmé. Tout, sans doute, n'est pas d'égale valeur. Les considérations générales sur la Réforme du XVI^e^ siècle ne sont pas très neuves; le tableau du protestantisme sous Richelieu manque peut-être d'ampleur, on désirerait plus de netteté dans l'histoire des prophètes cévenols. Il y a ici et là des lacunes ou des longueurs, des entraînements d'un style qui vise plus à l'éclat qu'à la correction, quelques fautes de goût, en un mot les défauts inhérents à toute œuvre qui s'adresse au grand public. Ces taches légères n'empêchent pas l'*Histoire de la Réformation* d'être une œuvre éminente.

Une des vertus de l'historien c'est d'unir la plus sévère équité à l'amour du sujet qu'il traite. Or, M. Puaux aime son Eglise en descendant des huguenots; il s'identifie avec elle, se réjouit de ses succès et pleure ses défaites; mais il juge les hommes et les choses avec une conscience rigide; il dit à la fois le bien et le mal sans jamais exagérer l'un ni atténuer l'autre; et cette passion pour la vérité qui dompte et soumet ses préférences naturelles, donne un grand poids à ses jugements. Il a expliqué lui-même sa méthode en si bons termes, que je ne saurais mieux faire que de les rapporter.

« Une histoire, dit-il, ne devient populaire qu'à la condition que celui qui l'écrit lui imprime le cachet de sa personnalité, en d'autres termes, il faut que l'écrivain disparaisse sous l'homme et que cet homme ait vécu de la vie de ceux qu'il met en scène, aimant, haïssant, approuvant, condamnant, jouissant, souffrant; à défaut d'autres mérites, notre travail a celui-là, car nous nous sommes tellement pénétré des événements que nous avons racontés, que nous sommes devenu comme leur contemporain; nous avons admiré les uns, flétri les autres, aimant Platon, mais immolant Platon sur l'autel de la vérité; aussi notre conscience nous rend ce bon témoignage que nous n'avons jamais jeté un manteau sur les épaules du protestantisme dans ses jours d'ivresse, et que nous avons été toujours heureux quand nous avons pu rendre justice à nos adversaires. »

Ce mérite est réel, mais il est loin d'être le seul et le plus apparent. On n'est pas écrivain populaire sans de grands dons et de précieuses qualités. Peut-être la faculté dominante de M. Puaux est-elle l'imagination. Qui s'en plaindrait quand elle s'allie à une étude consciencieuse et à une exacte recherche? C'est une grâce de plus et un charme singulier. M. Puaux donne la vie à tout ce qu'il touche; on assiste aux événements

qu'il raconte comme s'ils se passaient devant les yeux; les caractères qu'il dépeint font saillie et restent gravés dans la mémoire. Ce sont des portraits dessinés à grands traits sûrs et qui parlent. Qu'on lise par exemple ces quelques lignes où se reflète, d'une façon si nette et si vraie, le caractère de Madame de Maintenon :

« Madame de Maintenon, qui avait abandonné Louis XIV à son lit de mort, vécut oubliée dans sa maison de Saint-Cyr, où elle expira en 1719. Elle n'y put même conserver un tombeau; « dans les caveaux dévastés « de Saint-Cyr, dit l'historien des pasteurs du désert, les rats rongèrent les « restes arides de ce cœur qui n'avait rien aimé! »

« Ainsi se termina l'existence singulière de la petite-fille du célèbre capitaine huguenot Agrippa d'Aubigné. Quel que soit le jugement qu'on porte sur elle, il est impossible de ne pas la classer parmi les personnages les plus célèbres du règne de celui dont elle acquit si chèrement la gloire de devenir l'épouse. Des grandeurs, elle connut toutes les amertumes et peu de leurs joies; jeune, elle n'aima pas Scarron; vieille, elle n'aima point Louis XIV. Sa vie se passa à naviguer habilement à travers des écueils. Malgré sa beauté, son esprit, sa sagesse, elle ne nous apparaît ni avec l'éclat d'une reine, ni avec l'auréole d'une sainte; ses vertus ne nous sont pas sympathiques, rien ne se fait sentir en elle; protestante, elle abandonne ses frères; amie, elle ne connaît pas ses amis à l'heure de leur disgrâce. Si nous pouvions croire au hasard, nous dirions que ce fut lui qui de l'épouse de Scarron fit une reine, d'une femme destinée par sa nature à être la gouvernante la plus accomplie de son siècle. »

Des pages semblables abondent dans l'œuvre de M. Puaux, œuvre excellente et l'une des meilleures lectures qu'on puisse recommander aujourd'hui, œuvre vraiment faite pour donner à tous l'amour des saintes actions et des grands sentiments. L'estime des connaisseurs et les suffrages de ses coreligionnaires le récompenseront amplement des dix ans de travaux et de recherches, qu'il a passé à cette pénible tâche; mais il n'en a pas besoin sans doute; car avoir vécu avec tous ces morts illustres et s'être identifié à la vie et à l'héroïsme de nos pères est déjà une consolation et un bonheur.

Arrivé au terme de ses récits, M. Puaux jette un regard de doute et de tristesse sur l'avenir de ce protestantisme qu'il a tant aimé. Pourquoi cette anxiété? Cette noble histoire des prophètes et des martyrs pourrait-elle donc finir misérablement comme un navire qui veut s'échouer sur la plage? Le protestantisme n'aurait-il donc plus qu'à languir sans vie et sans liberté dans les cadres d'une administration? Certes, quand on se prend à regarder les choses sous un certain jour, le découragement pénètre dans l'âme et s'en empare comme une cruelle obsession, et M. Puaux n'est pas le seul triste et affligé parmi nous. Oui, nous souffrons; mais qui ne souffre pas aujourd'hui, qui donc ose regarder l'avenir bien en face et dire : Il est à nous. Ici il faut élever le regard. Si, par le pro-

testantisme, vous entendez cet ensemble d'institutions visibles qui tient sa place dans le monde, je n'ai rien à en dire; il arrivera de lui ce qu'il plaira à Dieu; mais si vous entendez par ce mot les grandes doctrines que nous ont léguées nos ancêtres, le dépôt sacré de l'Evangile qui nous est confié, ne soyez pas en peine, il ne périra point, parce qu'il est le christianisme, la vérité même. Nul ne peut dire par quelles épreuves, par quel chemin douloureux nous aurons à passer. Qu'importe? Dieu veille, et il conduit tout. Pour nous, nous marchons joyeusement en avant, comme l'ouvrier qui fait sa tâche, sachant que ce bel édifice auquel ont travaillé nos pères et dont M. Puaux a si bien montré la grandeur et la sainteté, ne tombera pas plus que ne tombent la justice, la liberté et la vérité.

F. Kuhn.

La Philosophie italienne contemporaine, par *Auguste Conti*. Un vol. in-18. 133 pages.

M. Naville, ayant entrepris la traduction du *Scepticisme, dialogue philosophique* d'Auguste Conti, professeur à l'université de Pise, avait demandé à son auteur un exposé succinct de l'état actuel de la philosophie italienne pour le joindre comme appendice, à sa traduction. Le savant professeur répondit à ce désir en écrivant à M. Naville une lettre que celui-ci a publiée à part, après lui avoir enlevé sa forme épistolaire. En lisant ce petit ouvrage, on s'aperçoit que c'est un professeur qui s'adresse à un collègue.

L'auteur divise le système de philosophie en trois classes: la philosophie sceptique qui érige le doute en principe, la philosophie mystique qui cherche la certitude dans un mode de connaissance surnaturelle, et la philosophie synthétique qui croit à la raison naturelle et qui constitue l'unité philosophique en acceptant la vérité des notions intellectuelles et des notions sensibles.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'énumération des nombreuses nuances que chacun de ces systèmes renferme et dans les définitions qu'il en donne. Nous renverrons nos lecteurs au livre lui-même, en leur rappelant qu'il ne souffre pas une lecture rapide et qu'il appartient, comme le dit M. Naville, plus au penseur exercé qu'au novice, plus au savant versé dans la connaissance de ces matières, qu'au gros des lecteurs qui ne veulent savoir de la philosophie que tout juste ce qu'il en faut pour suivre une conversation sur cette science ou pour ne pas dire des sottises quand ils en parlent.

C. Cailliatte.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 octobre.

Le protestantisme et les triomphes de la Prusse. — La destinée des petits Etats. — Les libertés publiques et la réforme de notre organisation militaire. — Le voyage du président Johnson. — Crise électorale en Amérique. — L'échéance de la convention de septembre. — Nouvelles manifestations antireligieuses. — Le vote du grand conseil de Genève sur des allocations nouvelles demandées en faveur des cultes reconnus.

Quelques-uns de nos lecteurs ont été étonnés de la sévérité de nos jugements sur la politique prussienne dont les triomphes leur semblaient assurer l'ascendant du protestantime en Allemagne. J'avoue que la morale éternelle passe pour moi avant toute question confessionnelle; d'ailleurs, nous croirions manquer aux principes qui sont l'honneur et le génie véritable du protestantisme si nous adoptions dans une mesure quelconque que la fin justifie les moyens. La violence et l'iniquité ne sauraient servir la religion qui représente précisément le contraire dans ce monde, et rien ne nous paraît plus odieux que le *Te Deum* de l'injustice triomphante. On nous répond, comme l'a fait dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. de Sybel, l'un des plus illustres représentants du libéralisme prussien, que l'Allemagne étouffait dans son ancienne organisation et qu'il fallait à tout prix balayer des institutions surannées et toutes ces petites principautés, qui n'étaient bonnes qu'à fournir des ressources commodes aux faiseurs de comédies, mais qui, en dehors de la scène, imposaient à un grand peuple une servitude humiliante. Cela est parfaitement vrai; seulement ce n'est pas une raison pour inaugurer le libéralisme germanique en ressuscitant le droit de la conquête pur et simple. L'annexion de Francfort, malgré le vœu formel des corps constitués qui la représentaient naguère, est un attentat sans excuse. Sans doute, la défaite de l'Autriche ne nous inspire aucun regret, parce qu'elle aussi s'appuyait sur l'iniquité et qu'elle s'était montrée le plus persévérant ennemi du droit et de la liberté; mais le triomphe de la Prusse n'en a pas moins un vice d'origine dont elle devra se laver au plus tôt. Le seul moyen d'arriver à ce résultat, c'est de montrer aux peuples annexés qu'ils ont vraiment gagné au change en entrant résolûment dans les voies d'un régime parlementaire sérieux.

Nous avons regretté de ne pas trouver dans la circulaire de M. de La Valette aux agents diplomatiques de la France une protestation formelle contre le droit de conquête, si audacieusement revendiqué par la Prusse. La circulaire s'applaudit de ce que les derniers événements ont achevé de ruiner l'œuvre de 1815. Il nous semble qu'ils n'ont fait qu'en consacrer l'esprit, en disposant des peuples comme de troupeaux de moutons qui changent de pâturages, selon les caprices de la houlette sanglante qui les mène à son gré. Le ministre français fait bien une réserve en faveur du suffrage universel, mais tout le monde sait ce que valent des votes qui sont déposés dans les urnes en face de canons prêts à partir ou mal éteints, comme c'eût été le cas dans la Hesse ou le Hanovre. Quand un pays s'est prononcé par des actes éclatants et surtout spontanés comme la Toscane, la Romagne et la Vénétie, on peut avoir confiance dans le scrutin. Dans d'autres conditions, il ne fait qu'ajouter la ruse à la violence; aussi nous gardons-nous bien de reprocher à la Prusse de ne pas avoir donné une représentation nouvelle de cette comédie usée jusqu'à la corde ou plutôt jusqu'à la ficelle. Le ministre décline avec raison la politique qui consiste à empêcher le plus possible l'agrandissement du voisin; elle n'est ni sage ni généreuse, et elle ne change pas de caractère en s'appliquant aux relations internationales. Mais nous ne savons au nom de quel principe la circulaire déclare qu'il est dans la destinée des petits Etats d'être absorbés par les grands. Nous avions cru jusqu'ici que l'existence d'Etats indépendants, contraints par leur situation même à la politique de neutralité, était une garantie de la paix européenne, en même temps qu'ils conservaient un asile précieux pour les jours d'orage. Nous redoutons la centralisation absolue dans ce domaine comme dans les autres. Ni la liberté, ni le progrès n'ont rien à y gagner. Ce qui importe, ce n'est pas de connaître l'opinion des forts à l'égard des faibles, mais bien plutôt celle de ces derniers. Que le grand Frédéric ait envie d'englober le moulin de Sans-Soucy, cela n'est pas plus difficile à comprendre que les regards de convoitise qu'Achab dirigeait sur la vigne de Naboth. Il est infiniment plus intéressant de savoir ce que pensent le meunier et le vigneron et s'il y a encore des juges à Berlin... ou ailleurs, — en d'autres termes, si ces appétits d'annexion seront réglés par le respect de la justice. Ces préoccupations sans doute paraîtront bien vulgaires au nouveau directeur du *Pays*. M. Granier de Cassagnac dispose des peuples avec une facilité charmante, il lorgne la Belgique et la déclare de bonne prise. Les journaux libéraux sont bien bons d'accorder l'honneur de la discussion à une politique de cette espèce; quant à nous, elle nous paraît parfaitement simple de la part de l'ancien défenseur de l'esclavage et de la traite, écrivain de haute dévotion à l'occasion, mais qui ne s'est jamais arrêté dans ses théories gouvernementales à cette misère qui s'appelle la morale.

Ce qu'il y a de plus grave dans la circulaire de M. de La Valette, c'est

la conclusion. L'extension du service militaire à tous les jeunes Français peut être une mesure tout ensemble sage et équitable, à la condition toutefois que le pays sera plus sérieusement consulté qu'il ne l'a été depuis quelques années pour l'emploi de ces forces considérables. C'est pour le coup qu'il en faudra finir avec ces expéditions lointaines sur lesquelles les assemblées politiques ne discutent que quand elles sont en face de la carte à payer. L'or se solde, mais qui rendra le sang stérilement répandu? Pour dire toute notre pensée, nous avons le ferme espoir que la réforme de notre organisation militaire rendrait impossibles à jamais des expéditions aussi funestes que celles du Mexique dont le pays attend le dénoûment prévu avec une ardente impatience.

L'un de ces journaux officieux qui rappellent ces gracieux animaux sautant à gauche après avoir sauté à droite sur un geste, l'un de ces organes flexibles qui mettent leur gloire à tourner au vent et qui, après avoir trouvé admirable au mois de juin la politique qui réclamait pour l'Autriche une grande position en Allemagne, ne trouvent pas moins admirable la politique qui la lui refuse définitivement, a récemment égayé ses lecteurs par le morceau suivant :

« Quoi qu'il en soit, le système américain a fait son temps comme tant d'autres. La guerre civile probable, un coup d'Etat ou une révolution, voilà le triste tableau que nous offre la république-modèle. Non certes, nous ne redoutons pas cette société corrompue qui se désagrége et se dissout. Nous ne craignons ni ses armes, ni surtout son influence. Quand on assiste au misérable spectacle que nous donnent les « pionniers de la « civilisation, » on se félicite de ce que la France ait pris en main la cause démocratique et l'ait aussi glorieusement affirmée. Car les Etats-Unis auraient tué, dans le monde, le suffrage universel et l'égalité dont ils font un aussi coupable usage. »

Si ces prophéties de malheur se réalisaient, de quel droit en tirerions-nous vanité? Après tout, la cause démocratique « que la France a prise en main » a subi, chez nous, à plusieurs reprises, précisément les mêmes accidents que l'*Etendard* annonce à l'Amérique. Laissons là ces bouffonneries qui ont eu cette fois le tort irréparable de n'avoir pas deviné l'opinion opportune, car la circulaire ministérielle affirme, de la façon la plus positive et non sans une certaine alarme, la puissance grandissante des Etats-Unis. Pour notre part, nous n'avons aucune inquiétude sur l'issue de la crise actuelle dans l'Amérique du Nord; elle ne laisse pas que d'être très grave, par suite de l'indigne politique du président. Il fait tout ce qu'il peut pour user les ressorts de cette admirable machine gouvernementale; il les fait crier de la manière la plus brutale. Le mot n'est pas trop fort quand on lit les harangues indécentes qu'il a prodiguées dans son voyage au travers des Etat-Unis. Il ne sait qu'insulter le congrès en des termes qui rappellent les plus violents démagogues, accusant de trahison les chefs illustres du parti qui a sauvé la république,

flattant bassement les esclavagistes de la veille. Le président Johnson a osé accuser les abolitionistes de l'affreux massacre de la Nouvelle-Orléans, malgré la lettre si péremptoire du général Shéridan, et pour couronner ses exploits, il s'est vanté d'avoir, dans son désintéressement, épargné un coup d'Etat à la grande république. Il sait bien pourtant où le conduirait la moindre velléité d'un pareil attentat. Il n'en est pas moins certain qu'il fait tout ce qu'il peut pour souffler la guerre civile. C'est maintenant que l'on peut mesurer l'étendue de la perte qu'ont fait les Etats-Unis dans la personne de Lincoln. Mais, comme toujours, l'œuvre des méchants se retournera contre eux. Le parti républicain marchera au scrutin comme un seul homme et le congrès raffermi saura bien contenir dans ses limites le pouvoir exécutif[1].

Le mois de septembre 1866 marquera dans l'histoire de la papauté. La convention passée, il y a deux ans, entre la France et l'Italie s'exécute sincèrement. L'agitation est très grande dans le camp ultramontain. Les plans les plus contradictoires sont débattus. Nous remettons à une prochaine chronique d'apprécier une crise qui dépasse de beaucoup la sphère politique, et dont les conséquences peuvent être incalculables. En tout cas, ceux qui s'imaginent que la circulaire de M. de La Valette, en assurant au saint-père la protection de la France, a voulu garantir la permanence du pouvoir temporel, se bercent d'un vain espoir; l'armée française ne sort pas de Rome par une porte pour rentrer par une autre et violenter les vœux d'une population. La convention de septembre implique tout le contraire. Le saint-père n'a plus d'autre alternative que de se mettre d'accord avec son peuple, par des réformes sérieuses et une entente avec l'Italie, ou bien d'aller demander à Malte une protection assurée aux libertés civiles et religieuses du protestantisme.

Nous faisons des vœux bien sincères pour que le catholicisme soit délivré, à Rome comme ailleurs, des liens de la mauvaise politique. La crise religieuse devient de plus en plus grave; le courant qui emporte les esprits loin de l'Évangile, ou, pour mieux dire, loin de tout principe religieux et spiritualiste, grossit tous les jours. On a pu s'en convaincre le mois dernier à Genève, où s'est tenu un congrès d'ouvriers. Les débats ont roulé principalement sur les questions économiques, et les journaux ont constaté que la partie intelligente des classes ouvrières se détache de plus en plus des rêves du socialisme, qu'elle compte sur elle-même bien plus que sur l'État, dont elle n'accepte pas volontiers le secours, pas même pour la gratuité de l'enseignement. Ces symptômes sont réjouissants. Mais il ne faut pas oublier que Proudhon soutenait des idées semblables, et que son influence est prédominante dans les classes ouvrières. Malheureusement, elles ont appris de lui à repousser et même à haïr les

[1] Voir, dans le *Chrétien évangélique* du 28 septembre, un exposé très net de la lutte des partis aux Etats-Unis.

idées religieuses. Les ouvriers parisiens ont tenu à honneur de faire écho à Genève aux déclarations impies des congrès de Berne et de Liége, Eux aussi ont acclamé le positivisme, ou du moins ce qui en constitue le dégradant principe, à savoir qu'il n'y a de réalité que dans le domaine du visible, — comme si le réel par excellence n'était pas l'éternel et le divin. De pareilles manifestations, qui révèlent de temps à autre ce qui couve dans les esprits, l'emportent en gravité sur les événements qui préoccupent le plus l'attention publique. On n'ose prévoir ce que serait une démocratie formée à cette école. Un décret motivé du chef de la franc-maçonnerie française nous a révélé la formation récente d'une loge dite de *l'Avenir*, qui n'était qu'une importation de la trop fameuse société des solidaires belges.

Voici quels étaient ses principaux règlements :

Après six séances, pendant lesquelles la question a été tour à tour étudiée sous le double aspect théorique et pratique, la commission a résumé dans les articles qui suivent ce qui lui semble le plus convenable pour qu'il nous soit possible d'atteindre notre but : Etre libres de mourir suivant nos convictions — et d'être enterrés en dehors de tout culte, que la raison et la morale ne permettent pas d'accepter.

Art. 1er. Est institué dans la L.·. *l'Avenir*, pour tous les F.·. qui accepteront les présents statuts, un comité permanent qui est intitulé : Comité des Libres-Penseurs.

Art. 2. Les Libres-Penseurs n'admettent d'autres vérités que celles qui sont démontrées par la raison, d'autre loi morale que celle qui est sanctionnée par la conscience.

Art. 3. Ils croient que la vérité et la justice ainsi manifestées sont les seules règles de la vie, une impulsion à la vertu, un principe de civilisation, l'affirmation de la dignité humaine, un guide pour l'accomplissement de la mission progressive de l'homme.

Art. 4. Ils déclarent, respectant la liberté de chacun sur toutes les questions de divinité, ne repousser que les religions dogmatiques et révélées, comme étant aujourd'hui la négation de la conscience et de la raison.

Art. 5. Ils déclarent en conséquence s'engager à mourir en dehors de tout culte religieux.

Art. 6. Les Libres-Penseurs se proposent de pratiquer publiquement ces principes et de les propager par tous les moyens moraux et matériels propres à leur faire atteindre leur but.

Art. 7. Les membres du comité s'engagent solidairement à se protéger dans l'accomplissement de leurs obligations.

Art. 8. Le comité prend l'engagement, lors de la mort de chacun de ses membres, d'assister en corps à ses funérailles.

Certes, nous ne refusons à personne le droit de se faire inhumer selon ses convictions, et nous honorons l'homme qui ne s'incline pas devant la coutume, dans un acte aussi sérieux. Toutefois, il nous est permis d'éprouver quelque surprise en lisant cette audacieuse affirmation, que toute religion révélée nie la conscience et la raison. De là à proscrire ce qu'on taxe d'immoral, il n'y a qu'un pas, et ce pas serait rapidement franchi au jour du triomphe. C'est avec une profonde tristesse que nous

voyons des représentants attitrés du libéralisme donner l'appui de leur nom à de tels programmes. Il est certain qu'aujourd'hui l'incrédulité d'école tend à passer dans les faits, à se propager de classe en classe et à s'emparer du gouvernement des esprits.

Grande est la responsabilité des chrétiens sincères dans ces temps difficiles! Il s'agit de faire front contre un ennemi grandissant, actif, habile, passionné, qui nous presse de toute part. Voilà pourquoi nous soupirons plus que jamais après l'ère de pleine indépendance religieuse seule capable de mettre un terme aux luttes intestines qui naissent de la juxtaposition forcée, dans des cadres officiels, de deux tendances radicalement différentes : brisez ces cadres, et tout ce que la polémique actuelle a de mesquin disparaît; la grande guerre commence et chacun est sous son vrai drapeau. Vieux refrain, dira-t-on, nous en sommes fatigués!... Mais ce qui est encore plus vieux et plus fatigant, c'est la position fausse qui engendre tant de querelles et consomme des forces si précieuses.

C'est pourquoi nous ne cesserons pas d'applaudir à tous les signes précurseurs du régime de l'avenir. Le vote récent du grand conseil de la république de Genève, refusant par voie d'ajournement de nouvelles allocations aux cultes catholiques et protestants, vote obtenu, en grande partie, sous l'influence des adhérents de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, est l'un de ces signes qui nous réjouissent. Il est digne de l'illustre cité qui a joué un si beau rôle au seizième siècle, d'inaugurer sur le continent la plus importante des réformes politiques, celle qui peut seule permettre une association féconde entre la religion et la liberté.

Edmond de Pressensé.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE RELIGIEUSE

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU QUATRIÈME SIÈCLE, par M. Albert de Broglie. 3e partie. *Valentinien et Théodose.*

Nous ne devons pas nous plaindre des loisirs que la politique fait, à certaines époques, à des hommes d'élite. Ils ne doivent pas non plus s'en plaindre eux-mêmes. En changeant de vocation, ils ne font que changer de gloire. Si Aristote ne dut pas regretter de n'être pas l'un des généraux d'Alexandre, ou Platon l'un des ministres du tyran Denys, Cicéron ne dut pas regretter davantage de n'être pas l'un des favoris de César. Il trouva plus d'éclat pour son nom dans la retraite de Tusculum qu'il n'aurait pu en trouver dans le palais des empereurs. C'est que le génie porte partout avec lui-même sa propre supériorité et déjoue les coups du sort. On l'a bien vu de nos jours. Les vétérans blanchis de nos anciennes luttes, après avoir succombé un instant sous les inconstantes destinées de la France, ont retrouvé une grandeur égale à celle qu'ils ont perdue. Les travaux du cabinet les ont noblement dédommagés des succès de la tribune. Chateaubriand quitta un jour de fort mauvaise humeur le pouvoir. Il se serait plutôt félicité qu'irrité de sa chute, s'il avait eu l'ambition éclairée autant qu'ardente. Il importe peu à la renommée de ce grand écrivain d'avoir été ambassadeur ou ministre. L'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* a été un actif et intelligent serviteur d'une monarchie tombée; mais il entendrait bien mal le soin de sa gloire s'il ne mettait les livres qu'il a écrits au-dessus des places qu'il a occupées. Deux de nos poëtes ont joué avec les tourbillons. Qui se souviendra de leurs agitations révo-

\utionnaires? Leurs vers seuls défient les ans. Les gloires littéraires sont les plus durables, comme elles sont les plus pures. Disons-le à l'honneur de notre temps, les lettres ont cessé d'être roturières. Elles ont conquis d'illustres clients. Sur le trône même, leur souci se mêle aux soucis de l'État.

Voici le rejeton d'une noble famille. Il semblait destiné à servir son pays dans les plus hautes positions. La carrière s'est fermée au moment où il allait y entrer sur d'illustres traces. Le sacrifice a dû être d'autant plus pénible qu'il a été plus complet. D'autres se seraient plaints de leur temps, peut-être, et se seraient enfermés dans un orgueilleux silence. M. le prince Albert de Broglie n'a fait que changer d'illustration. On peut demander quel portefeuille aurait mieux valu pour conserver l'éclat de son nom que la grande histoire qu'il vient d'achever. Lorsqu'on l'a vu entrer si jeune à l'Académie française et recevoir au début de sa carrière littéraire la récompense qu'on est si heureux de recevoir à la fin, on a cru que son origine était de moitié dans sa fortune. Aujourd'hui nul ne peut douter que son mérite n'ait fait plus que son nom auprès de l'illustre compagnie.

Il a été bien inspiré dans le choix de son sujet. Politiquement, religieusement, littérairement, le quatrième siècle est l'un des plus remarquables de l'histoire. Il a déjà tenté bien des historiens ou des simples littérateurs. Chateaubriand lui doit d'admirables pages et M. Villemain l'un de ses plus beaux ouvrages. Ce siècle a vu, en quelque sorte, l'empire naître une seconde fois et retrouver, par intervalles, la grandeur qu'il avait perdue. Constantin est un second Auguste. Ses fortes mains ont ressaisi le fardeau brisé du monde et l'ont porté pendant tout un long règne sans faiblir. Deux de ses successeurs ont, comme lui, conjuré les destins pour un temps. Cet arrêt répété et prolongé du vieil empire romain sur le chemin de l'abîme prouve, tout ensemble, l'efficacité et l'impuissance des volontés humaines, capables de suspendre et incapables d'arrêter le cours des choses. Les calculs du cabinet, les péripéties du champ de bataille, la politique et la guerre sollicitent fortement l'attention de l'historien. Mais le grand intérêt comme le grand étonnement de l'époque est l'apparition inattendue, quoique lentement préparée, du christianisme sur le premier trône de l'univers. Sortant toute sanglante encore des catacombes et des amphithéâtres où elle combattait depuis trois siècles, également honorée et fortifiée des blessures qu'elle avait reçues, la religion nouvelle quitta l'ignominie pour la gloire et passa tout à coup de l'oppression à la puissance. Crise heureuse et périlleuse à la fois, qui finissait les dangers de l'adversité et commençait ceux de la prospérité. La

décadence date-t-elle du triomphe? Les nouveaux rapports de l'Eglise avec les maîtres du monde et avec le monde lui-même étaient-ils de nature à exciter ses regrets plutôt que sa reconnaissance? Le quatrième siècle, en un mot, ouvre-t-il ou ferme-t-il une ère heureuse dans l'histoire du christianisme? Question compliquée autant que grave et qui ne cessera pas d'être résolue dans les sens les plus divers par les meilleurs esprits. Ce qui est certain, c'est que, bonne ou mauvaise, la situation nouvelle de l'Eglise n'empêche pas les plus nobles caractères religieux de se former dans son sein. Les héros chrétiens de ce temps ne le cèdent en grandeur non plus qu'en sainteté à ceux d'aucun autre temps. Les deux plus belles figures, les deux meilleures natures peut-être de la chrétienté antique, Chrysostome et Augustin, sont de cette époque. Le règne religieux du grand Athanase a rempli la moitié de ce siècle et suffirait à lui seul pour l'illustrer. Jusque dans ses divisions ardentes et funestes, le christianisme déploya une puissance inconnue de toute l'antiquité païenne. Tantôt inférieurs, tantôt égaux à leurs vertus, les talents des évêques chrétiens jetèrent aussi le plus vif éclat de Constantin à Théodose. Les lettres reçurent le baptême chrétien et brillèrent d'une beauté toute nouvelle. Brisée pour jamais au forum et à l'agora, ridiculement relevée dans les écoles, la tribune de Cicéron et de Démosthène fut remplacée par la chaire chrétienne. Pour l'effet moral, souvent même pour la beauté littéraire, le discours religieux valait bien la harangue patriotique. On verra, plus tard, quelle préoccupation particulière a porté M. Albert de Broglie à l'étude du quatrième siècle. Envisagée sous ce jour, cette époque offre une grande instruction à la postérité; mais le spectacle seul des deux sociétés aux prises l'une avec l'autre et le riche déploiement des vertus chrétiennes et des talents chrétiens dans cette lutte chaque jour plus inégale, auraient suffi à l'intérêt de son livre.

Jeune encore et pour son coup d'essai, l'auteur est entré avec modestie et assurance dans ce grand sujet, où tant d'illustres maîtres l'avaient précédé. L'expérience a prouvé que son courage n'était pas de la témérité. Sa patience n'a pas été moindre que son ardeur. Il a mis dix ans à descendre le cours du siècle; il est arrivé au bout à son grand honneur et fidèlement suivi d'une belle escorte de lecteurs. Les deux premières parties composées chacune de deux volumes et consacrées, la première, au règne de Constantin, la seconde aux règnes de Constance et de Julien, sont parvenues à la troisième édition. Un pareil honneur attend la troisième partie consacrée aux règnes de Valentinien et de Théodose et composée également de deux

volumes. Le temps et l'expérience ont mûri le talent de l'auteur. L'empire et l'Eglise ont continué à lui fournir de grands personnages et de mémorables événements. Ce siècle, ouvert par Constantin, fermé par Théodose, est émouvant pendant tout son cours. Les hommes politiques des deux premières périodes sont supérieurs à ceux de la troisième. De ce côté-là, l'intérêt baisse avec la vie; mais dans l'ordre religieux, il n'en est pas ainsi. La saine doctrine recouvre sous un empereur orthodoxe l'empire qu'elle avait perdu sous deux princes ariens. Le paganisme reçoit des coups mortels, même à Rome son dernier asile comme son plus antique berceau. Gratien et Théodose emploient à cette guerre sainte une énergie qui atteste le zèle et offense la liberté. Les deux cultes plaident leur cause par la bouche d'un magistrat et d'un évêque dignes de ce grand débat: La violence légale achève l'œuvre de la persuasion religieuse. Le grand Osius n'est plus; Athanase succombe; Hilaire vieillit; mais Chysostome s'annonce, Basile, Grégoire de Nazianze, Ambroise entrent sur la scène et y jouent, chacun à sa manière, des rôles illustres. Les peuples s'émeuvent à la voix de leurs pasteurs, et les magistrats, les princes eux-mêmes révèrent la grandeur morale dans les ministres de Jésus-Christ. Ils baissent la tête devant un pouvoir plus haut que le leur. Quelle bonne fortune religieuse et littéraire n'est-ce pas d'avoir à peindre des hommes comme ceux que nous venons de nommer? On se sent élevé avec eux dans les régions supérieures. Le plus complet et le plus fort, nous ne disons pas le plus attachant, est Basile, grand évêque, grand écrivain, grand législateur et digne successeur d'Athanase dans l'influence religieuse. Son inquiet et un peu fantastique ami Grégoire intéresse plus qu'il n'impose. Excessif, tantôt dans l'enthousiasme, tantôt dans l'indignation, et toujours quelque peu rhéteur, il était plus fait pour enflammer les foules que pour dominer les esprits. C'était l'homme aux belles harangues plutôt qu'aux viriles résolutions. Sorte de Cicéron de son Eglise, de Lamartine de son temps, ravissant Constantinople de son éloquence, animant le désert de ses rêves, conservant toujours l'attrait, n'exerçant jamais l'empire. Les beautés morales de l'Orient font pâlir celles de l'Occident jusqu'au bout. Ambroise est une gloire pour ce dernier; mais Basile a autant de vertus, avec plus de lumières, une âme aussi haute avec une imagination plus belle. Cet évêque, bel esprit et grand homme à la fois, résiste aussi énergiquement aux violences ariennes à Césarée que l'autre à Milan. Constantinople est favorisée d'un concile général mal composé et faible, mais précédé et suivi de grandes scènes religieuses. L'histoire d'Antioche n'est pas moins remarquable sous

Théodose que sous Julien. Cette ville entend la plus belle voix chrétienne du siècle et elle triomphe de la colère de son empereur par l'éloquence de son évêque. On conviendra que tous ces souvenirs de la politique, de l'éloquence et de la religion offrent une belle matière aux récits de l'histoire et l'on ne s'étonnera pas que les deux derniers volumes de l'ouvrage de M. Albert de Broglie présentent autant d'intérêt que les précédents.

Nous pourrions nous livrer à un examen particulier de la dernière partie de ce long récit. Mais puisque l'ouvrage est fini maintenant, nous aimons mieux communiquer au lecteur les réflexions générales qui se sont présentées à notre esprit à la suite de la lecture, nous pourrions presque dire de l'étude, que nous en avons faite. Le sujet et l'auteur, l'intérêt exceptionnel des choses, et la façon dont elles sont envisagées et racontées, nous ont également captivé. Il y a des siècles séducteurs. Si le quatrième siècle n'est pas l'un des meilleurs, c'est certainement l'un des plus attachants de l'histoire. On y revient et on s'y oublie à la suite de ceux qui savent également le juger et le peindre.

II.

En commençant son livre, M. Albert de Broglie s'excusait sur l'insuffisance de ses connaissances. Il n'aurait pas osé entreprendre ce grand voyage littéraire, si la route n'avait pas été explorée dans tous les sens et battue par ses devanciers. Il annonçait, avec la plus honorable franchise, qu'il écrirait en partie son livre avec d'autres livres. Il a sans doute tenu parole; mais il n'y paraît guère. Il s'est si bien approprié le bien d'autrui qu'il est devenu le sien. On ne voit pas d'ailleurs quel savant pourrait écrire une pareille histoire avec ses seules lumières. L'essentiel est de créer en reproduisant. La nouvelle histoire du quatrième siècle remplit cette exigence au plus haut degré. Dans cette science de bon aloi, bien qu'acquise pour la circonstance et au fur et à mesure des besoins, se déploie une haute personnalité religieuse et littéraire. L'ouvrage est neuf, quoique fait avec des documents connus.

On a peut-être le droit de regretter que l'unité du livre ne réponde pas à son originalité. Nous nous demandons si la partie purement diplomatique, militaire, économique, administrative du siècle entrait dans les vues réelles de l'auteur. Il poursuit une démonstration religieuse. Pour montrer comment l'Eglise chrétienne s'est comportée envers la société

païenne, au moment du triomphe, était-il nécessaire de retracer les guerres civiles dans leurs détails; de suivre Julien dans ses campagnes contre les Germains et contre les Perses; de ramener après sa mort les débris de son armée; de raconter les causes et les effets des famines; en un mot, d'écrire l'histoire complète du temps? N'y a-t-il pas de l'inconvénient pour le but religieux, et même pour l'agrément littéraire, à briser si souvent le fil des récits? Le lecteur ne se fatigue pas, je le veux bien, à la suite d'un tel écrivain, mais il risque bien de se perdre. Ce n'est pas sans étonnement ni sans embarras qu'il passe d'un concile à un champ de bataille, d'une querelle d'évêques à une intrigue militaire, d'une fête de chrétiens à une invasion de Barbares. Rien n'égale la variété des objets, sinon leur multiplicité. Je n'ai pas fait le siècle, peut répondre l'historien; je le prends tel qu'il est. Sans doute, mais la question est de savoir s'il fallait le prendre tout entier. Il peut ajouter encore que la politique et la religion, l'Etat et l'Eglise se touchent par une foule de points, à cette époque comme à toute autre. Cela est vrai, et aussi ne s'agit-il pas, dans notre pensée, de les séparer, mais de faire seulement à l'un la part nécessaire à l'intelligence de l'autre. Les récits débordent le sujet de toute part, et en le dépassant, ils le font oublier. Il aurait mieux valu, ce me semble, prolonger qu'élargir cette histoire. L'auteur s'arrête au moment où Chrysostome et Augustin sollicitent sa plume. Il a dû lui en coûter de se retirer devant ces deux dernières gloires de l'Orient et de l'Occident. Les pages qu'il leur aurait consacrées auraient remplacé avantageusement, dans son livre, des détails étrangers ou inutiles à son dessein. La fin du siècle n'est pas la fin du sujet. Celui-ci ne finit qu'avec l'ancienne société païenne. La *Cité de Dieu* peut en marquer le terme. Pendant la composition de ce livre, le paganisme vit encore et l'Eglise compte avec lui. L'ouvrage de Salvien suppose que ses destins étaient achevés. L'auteur pouvait donc clore par l'évêque d'Hippone une histoire ouverte par Constantin et par Athanase. Il fallait marcher devant soi dans un chemin large et droit tout ensemble, sans s'embarrasser dans des souvenirs qui ajoutent à la fatigue de l'auteur, sans ajouter au mérite du livre. Disons cependant que le tableau n'en est pas moins achevé pour être sorti des limites nécessaires. S'il a dépassé son sujet, l'auteur n'a pas dépassé ses forces. Le quatrième siècle est bien là. L'empire et l'Eglise qui le remplissent, sont peints avec la même fidélité. Tous les faits essentiels de la politique et de la religion sont reproduits avec exactitude. Nulle défaillance dans un si long travail. Dans un temps d'œuvres faciles et éphémères, il est heureux

d'avoir à reprocher à un écrivain un surcroît de labeur. L'exemple est rare et l'on n'a pas à en craindre les mauvais effets.

Il serait, dans tous les cas, injuste de se taire sur les mérites purement littéraires de cette histoire. Ils sont de l'ordre le plus élevé. M. Albert de Broglie peut être considéré comme l'un des maîtres de notre langue. Son style est d'une élévation et d'une beauté constantes. On trouve toujours en lui un homme de haute compagnie littéraire. Ce ne sont pas les teintes éclatantes de Chateaubriand, ni les formes magistrales de M. Guizot, ni les accents émus de M. de Montalembert; ni la magie, ni l'autorité, ni la passion ne forment l'essentiel caractère de son langage; mais la noblesse, une vraie noblesse de prince, où la distinction toujours aisée et soutenue semble née de la seule nature. Ceux qui ressentent l'enthousiasme des belles choses sans savoir l'inspirer, ceux qui aiment avec passion la beauté littéraire sans pouvoir y atteindre, ceux qui en lisant rougissent d'écrire trouveront à chaque instant dans ce livre l'occasion de pénibles retours sur eux-mêmes. Et cependant, en goûtant le charme de ces grands et beaux récits, ils rêveront parfois, peut-être, de la simplicité charmante de Fénelon ou vive et entraînante de Voltaire, car la simplicité est la seule forme de langage dont on ne se lasse jamais. Dans un ouvrage de longue haleine, dans une histoire surtout, le lecteur aime à se reposer même de l'admiration. Il aime à oublier l'auteur et lui-même pour se livrer au seul attrait des choses. Dans le livre de M. Albert de Broglie, l'attention est sans cesse sollicitée par la beauté soutenue, peut-être trop soutenue, de la diction. C'est comme une belle solennité académique perpétuelle. Tout s'embellit de soi-même sous cette noble plume. Il faut qu'on nous permette ici quelques détails; nous sommes dans le pays des Pascal et des Racine. Constantin parle aux évêques au moment de son baptême, qui est aussi celui de sa mort : « Voici l'heure, dit-il, où je puis jouir du signe qui rend immortel et participer au sceau du salut. J'avais résolu, autrefois, de faire ceci dans les eaux du Jourdain, où l'on rapporte que le Sauveur, pour nous servir d'exemple, a reçu ce bain[1]. » M. Albert de Broglie traduit : « ... J'avais toujours espéré pouvoir accomplir ce grand acte dans le fleuve du Jourdain, où notre Sauveur, pour nous servir de modèle, a baigné ses membres sacrés... » Il orne de même le récit déjà si orné qu'Eusèbe nous a laissé de l'entrée de Constantin dans la salle du concile de

[1] Ἐπὶ ῥείθρουν Ἰορδάνου ποταμοῦ τοῦτ' ἐνενοὺν ποτὲ ποιῆσαι, ἐψ' ὧν καὶ ὁ σωτὴρ εἰς ἡμέτερον τύπον τοῦ λουτροῦ μετεσχεῖν μνημονεύεται. (Eusèbe, *De Vita Constantini*. Lib. IV, c. LXII.)

Nicée. Il parle « d'une démarche noble, bien que mal assurée, où se montrait la dignité royale tempérée par l'humilité chrétienne. » Il dit que l'empereur se retourna vers l'assemblée avec un léger salut, comme pour demander la permission de s'asseoir. » Eusèbe écrit plus simplement : « Quant à l'âme, il paraissait embelli de la crainte de Dieu et de la piété, comme le montraient assez ses yeux baissés, la rougeur répandue sur son visage et sa démarche[1]... Un petit siége d'or ayant été placé avant lui, il ne s'y assit pas avant que les évêques ne lui en eussent fait le signe[2]. » Voici comment un récit tout simple des actes des apôtres est reproduit dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Il s'agit du naufrage du navire qui portait saint Paul. « Conduit à Rome pour y être jugé, il était gardé à vue à bord d'un esquif qui faisait voile vers l'Italie, à travers le périlleux archipel de l'Asie Mineure. En vue de l'île de Crète, la rigueur de la saison mauvaise se fit sentir : le ciel était sombre et la navigation difficile. L'Apôtre ouvrit l'avis de suspendre la traversée et de passer l'hiver dans un port de l'île. Plus confiants dans leur savoir, les nautoniers crurent pouvoir tenir la mer, et leur avis prévalut aisément sur celui du captif. Mais à peine se fut-on de nouveau confié à l'océan, que la tempête déchaîna toutes ses tempêtes, et le navire, battu des vagues, fut promené à l'aventure parmi les brumes..... » La suite du récit est aussi belle que le commencement. Mais, nous le demandons au lecteur, ces mots d'esquif, de nautoniers, d'océan n'introduisent-ils pas sans nécessité la pompe dans une histoire toute simple? Que le lecteur ne croie pas cependant que M. Albert de Broglie s'impose la recherche et vise à l'effet. Il ne fait qu'obéir à ses instincts naturels, et probablement irrésistibles, d'élévation et de dignité. L'effort pour lui consisterait à dépouiller ces grandes formes de langage, comme il peut consister pour d'autres à les prendre. On conviendra que la noblesse et l'éclat du style sont pardonnables par le temps qui court. Quand tant d'écrivains de renom traitent la langue comme une vile servante, quand ils outragent également la pudeur morale et la pudeur littéraire, il faut louer, non blâmer, tout écrivain qui professe, fût-ce avec un peu trop de majesté, le culte de l'antique goût français. Aime qui voudra l'histoire en robe de chambre et la littérature des bagnes et des carrefours, nous resterons fidèles à la religion littéraire de nos aïeux et à l'orthodoxie de l'art. La beauté n'est pas le génie, mais elle a été jusqu'ici la parure naturelle de l'esprit français. Il faut défendre

[1] Περίπατοῦ κίνησις.
[2] Eusèbe, *De vita Const.*, lib. III, c. x.

contre des mains barbares cette robe éclatante de notre pays. Continuez, ô noble académicien, à pratiquer ce grand style, en le variant, si vous le pouvez. Même des œuvres comme la vôtre ont besoin, pour durer, de satisfaire le goût aussi bien que la vérité. L'étonnement n'est pas l'admiration, pas plus que la célébrité la gloire. Qu'on consulte l'histoire, et l'on verra que pour attirer à jamais les hommes, toutes les œuvres humaines doivent être marquées du sceau de la beauté.

Au reste, ce serait peu rendre justice à M. Albert de Broglie que de voir en lui seulement un éminent écrivain. Il écrit par devoir autant que par goût; il remplit une mission en suivant un penchant de sa nature. Il est l'avocat d'une cause, le soldat d'une idée, l'apôtre d'une foi. Il est un chrétien catholique d'un zèle ardent et d'une conscience parfaitement soumise. Il terminait, il y a dix ans, l'avertissement mis à la tête du premier volume par ces paroles significatives qu'il répéterait certainement aujourd'hui : « Ai-je besoin d'ajouter enfin que, laïque et nullement théologien de mon métier, toutes les fois que la nécessité m'a obligé, pour l'intelligence de l'histoire, à traiter quelques points qui touchent nos dogmes sacrés, j'ai fait examiner mon travail par des autorités compétentes? Si, cependant, sur ce sujet étranger à mes études, quelque erreur m'était échappée, elle est assurément involontaire et sera rétractée aussitôt que connue. Je n'ai point étudié l'histoire de l'Eglise pour méconnaître le premier devoir de tout fidèle. » Certes, l'Eglise n'a pas à se plaindre de son historien et nous osons dire que la précaution de consulter les maîtres de la doctrine était superflue. En réalité, c'est la gloire de l'Eglise que l'écrivain a poursuivie, non par la louange aveugle, mais par la vérité sincèrement recherchée.

III.

Quand on est un catholique aussi docile, peut-on être un historien assez indépendant? la loyauté est hors de doute; la liberté seule reste en question. A l'apparition des deux premiers volumes de cette histoire, nous avons eu l'orgueil de dire, dans un autre recueil, que l'historien protestant se trouve mieux placé que le catholique, non, certes, pour l'intelligence, mais pour l'appréciation du passé. Le premier est libre, écrivions-nous, le second ne l'est pas ou l'est moins. Il est enfermé dans un cercle fatal d'idées conventionnelles ou traditionnelles. Trop souvent il est obligé de trouver sans réplique des arguments sans valeur. Toute sa critique se borne à sanctionner les verdicts de l'autorité reli-

gieuse. Le catholicisme est un sanctuaire plein de grandeur et de mystère. Le cœur fatigué ou l'esprit défiant de l'homme y peuvent trouver le calme et le repos; mais la pensée y est bornée autant que le regard. Il faut savoir respecter cet auguste asile et se tenir au dehors pour contempler d'un œil libre les grands spectacles de l'univers. L'orthodoxie protestante, nous répondit-on avec habileté, n'est-elle pas aussi une prison? N'êtes-vous pas aussi gênés dans la Bible que les catholiques dans l'histoire[1]?

Sans doute, tous les écrivains sont enserrés dans un réseau de principes, à moins qu'ils n'aient pas de principes. Strauss et Baur avaient des idées *à priori* qui s'arrangeaient fort mal avec les faits de l'histoire et nous savons comment ils ont traité ces derniers. Le mort dont parle si bien M. Renan aurait beau ressusciter devant l'Institut pour lui faire plaisir, la théorie de l'impossibilité du surnaturel résisterait à ce phénomène comme aux autres. Notre censeur lui-même a pu changer d'idées préconçues; il n'en a jamais été dépourvu. La liberté absolue des appréciations n'existe que dans l'indifférence absolue des choses, et celle-ci est encore à trouver. Un auteur cessera d'être intéressé le jour où il cessera d'être homme et pas plus tôt. Ne poussons pas les choses à l'extrême, c'est les pousser à l'absurde ou à l'impossible. Les contraintes, si contraintes il y a, les contraintes d'un protestant s'arrêtent à la Bible; celles du catholique s'étendent tout le long de l'histoire. Un protestant est aussi libre devant un saint que devant un philosophe, devant un pape que devant un roi, devant le concile de Nicée que devant le sénat de Rome. Est-ce le cas du catholique? M. Albert de Broglie proteste non-seulement de sa profonde sincérité, ce qui était inutile, mais de sa courageuse franchise. « Je n'ai dissimulé, dit-il, aucun des vices, aucune des faiblesses des hommes d'Etat qui ont servi l'Eglise; je n'ai point craint de sonder les plaies extérieures, mais pourtant cruelles, qu'ont infligées à ce corps sacré, soit l'inévitable corruption des prospérités humaines, soit l'ardeur de divisions intestines, et s'il y a eu dans la vie même des saints, ou de ces fautes que le repentir efface ou de ces imperfections que la longue pratique des vertus et l'action de la grâce de Dieu peuvent seules faire disparaître, je ne me suis point cru obligé de les taire. Je n'ai point pensé manquer en cela de respect pour l'Eglise, à qui Dieu a promis l'infaillibilité de sa doctrine, mais non la perfection de ses ministres et encore moins celle des instruments profanes qui ont l'honneur de la servir. » Nous tenons à dire, pour prévenir toute fausse appréciation dans l'esprit du lecteur,

[1] Objection de M. Schérer, dans la *Revue de Théologie de Strasbourg*.

que l'âme essentiellement droite et honnête de l'historien se manifeste, en effet, dans chaque page de ce livre de foi et de bonne foi.

Mais ni la sincérité ni le courage lui-même n'empêchent la partialité. Quelque ferme que l'on soit d'intention, on ne laisse pas de tomber du côté où l'on penche. Il est, du reste, des traditions plus que douteuses qui s'imposent d'autorité. Il faut croire, dans certains cas, non en vertu, mais en dépit des raisons. Dans combien de détails ne pourrions-nous pas entrer ici? Si jamais lettre sembla faite pour confondre les prétentions de la papauté, c'est celle de l'un des premiers évêques de Rome, Clément, lettre que Luther aurait pu écrire et Calvin signer; et cependant, M. Albert de Broglie y voit les marques de l'autorité du saint-siége au berceau du christianisme. En sa qualité de bon catholique, il doit être sévère aux hérétiques, et certes il ne les épargne guère. Nous n'entreprendrons pas de les défendre; car bien souvent nous n'en avons pas une meilleure opinion que lui-même. Toutefois, nous ne saurions souscrire aux paroles suivantes, relatives à la politique de Constantin dans la querelle des donatistes : « Mais c'est le devoir de l'histoire de reconnaître que l'Eglise demeura tout à fait étrangère à cette première invasion du pouvoir séculier dans son domaine. Le premier appel fait à l'empereur dans une cause religieuse partit d'une secte hérétique. La première intervention de l'autorité civile émana du zèle d'un empereur qui n'était pas encore catéchumène. » L'auteur sait mieux que personne que lorsqu'ils s'adressèrent à l'empereur, les amis de l'évêque Majorin n'étaient pas plus hérétiques que les partisans de l'évêque Cécilien. Ils ne le devinrent que plus tard. Il ne doute apparemment pas plus que nous que leurs adversaires n'eussent imploré le même secours s'ils en avaient éprouvé le même besoin. Mais d'ailleurs, est-ce la date, est-ce l'ordre des faits qui importent ou leur nature? Est-ce que Théodose était étranger aux sacrements quand il frappait au hasard et de bien rudes coups les mal pensants, et étaient-ils des hérétiques les évêques qui applaudissaient à ses sévérités? L'Eglise a-t-elle dit à César de remettre son épée dans le fourreau, ou a-t-elle accepté, durant le cours des âges, le bras des Constantins pour s'y appuyer? Les hérétiques ont commencé; pourquoi les autres ont-ils suivi? La parole que nous relevons n'est pas seulement injuste, elle est imprudente. Si elle est courageuse, au contraire, si elle enveloppe dans le même blâme les papes et les rois, les Eglises et les Etats persécuteurs, il faut oublier l'inexactitude historique pour la leçon morale.

Voici maintenant l'indulgence pour les évêques. On sait avec

quelle complaisance ils se prêtèrent aux derniers désirs de Constantin. Il s'agit encore de son baptême. « Avec Constantin, en particulier, on peut croire que des évêques, — sans faiblir dans l'accomplissement de leurs devoirs, — pouvaient prendre leur parti d'un délai qui les dispensait, soit d'irriter le maître du monde, soit de présenter à la table de vie le souverain orgueilleux, le politique hautain, le meurtrier impénitent de Licinius et de Fausta. La postérité chrétienne éprouve encore quelque joie à penser que le concours de la toute-puissance et du génie ne fut point acheté au prix d'une complaisance criminelle. » Si une chose est certaine néanmoins, c'est que l'étrange retard de ce baptême doit être attribué à la superstition de l'empereur, non à la délicatesse des évêques. Ceux-ci auraient baptisé Constantin tout sanglant encore du meurtre d'un fils, d'une épouse, d'un frère. Ils l'auraient baptisé au sortir des crimes, puisqu'ils l'ont loué, à ce moment même, comme un prince suscité et aimé de Dieu. L'honneur de répandre l'eau sainte sur le front d'un César aurait fait oublier tout le reste. Au banquet impérial de Nicée, l'enthousiasme eût été grand si l'hôte auguste avait exprimé le désir du baptême. Ambroise n'avait pas encore appris à arrêter Théodose sur le seuil des lieux saints. Les évêques achetaient ou payaient de criminelles complaisances bien des choses pires que le baptême du libérateur de l'Eglise. Ils apprirent alors, pour la première fois, à faire la cour aux maîtres du monde. Ils surent, du premier coup, donner des leçons à Bossuet lui-même. Si la postérité chrétienne doit se réjouir de quelque chose, ce n'est pas de la haute attitude ou de la fierté délicate des ministres de Jésus-Christ sous le prince qui les fascina de sa grandeur bien plus qu'il ne les indigna de ses fautes. Louis XIV ne trouva pas de plus accommodants censeurs ni de plus enthousiastes panégyristes. Constantin perdit quelque peu la tête parmi les flatteries épiscopales. Si on l'ignorait, on l'apprendait bien vite du livre de M. Albert de Broglie, dont les jugements peuvent être indulgents ou sévères au delà de la raison, mais dont le récit reste toujours loyal et fidèle.

Nous voulons aborder un point où nous allons devenir tout à coup suspect à ses yeux. Et cependant, c'est à tort. Nous nous connaissons mal, peut-être, mais s'il nous est permis d'en faire l'aveu, nous nous sentons chaque jour moins atteint des ardeurs sectaires. Pour rendre justice à la papauté, il ne nous faut faire aucun effort ni surmonter aucun embarras. Nous sommes trop tranquille dans notre foi protestante pour éprouver la crainte ou la jalousie de la foi catholique. Que nous importe que le siége de Rome ait possédé, au quatrième siècle, l'autorité qu'il a acquise

plus tard? La question de principe resterait tout entière, car l'usage de la puissance n'a jamais prouvé la légitimité du droit. Faut-il le dire? le spectacle de l'autorité des papes au temps des premiers empereurs chrétiens nous causerait plus de joie que de peine. Nous ne voulons pas de maîtres; mais s'il en faut, nous aimons mieux ceux du dedans que ceux du dehors, ceux qu'on se donne que ceux qu'on subit, en un mot, les papes religieux nous paraissent préférables aux papes politiques. Ce n'est donc pas pour en triompher au nom de la foi protestante, c'est pour nous en humilier au nom de la foi chrétienne, que nous constatons le rôle effacé des évêques de Rome et le rôle prépondérant des empereurs pendant la plus grande partie du quatrième siècle. Prenons les trois grandes querelles du temps : le donatisme, l'arianisme, l'hérésie de Macédonius.

Les donatistes, encore membres de l'Eglise, portent leurs griefs non devant le chef de l'Eglise romaine, mais devant le maître de l'empire, en quoi, certainement, ils furent mal inspirés, mais montrèrent la supériorité du second sur le premier. Constantin, dit-on, eut recours au pape. Oui, comme à un évêque d'un rang supérieur, nullement comme à un arbitre d'une autorité souveraine. C'est lui-même, l'empereur, qui convoque le petit concile de Latran, et, plus tard, le concile plus considérable d'Arles. Il les compose à son gré, comme il les rassemble où il lui plaît, et à ses frais. Puis, il soumet leurs décisions à son appréciation impériale, malgré ses propres déclarations et probablement aussi ses propres désirs. C'est à ce moment et par cette petite porte que César fait son entrée dans les héritages de Jésus-Christ. Le pape, s'il avait eu sur son pouvoir les idées qu'on lui prête, aurait, à cet instant critique, arrêté, sur le seuil des choses saintes, le naissant évêque du dehors qui devait devenir si vite le tout-puissant évêque du dedans; il lui aurait dit avec toute la déférence du sujet et toute l'autorité du vicaire de Jésus-Christ : Le soin de l'Eglise m'est confié comme à vous le soin de l'empire; gouvernez les peuples et laissez-moi paître les brebis du Sauveur. Il aurait empêché de haut tout appel d'un concile présidé, sinon réuni, par lui à un concile convoqué sans sa participation et délibérant sans son concours. Surtout il aurait protesté avec indignation contre la révision des décisions de l'Eglise par l'autorité politique. Il n'en fit rien. Quand l'empereur voulut se servir de lui, il obéit; quand l'empereur voulut se passer de lui, il laissa faire. On ne peut pas alléguer la faiblesse de l'homme pour sauver l'honneur de l'institution. Si l'homme fut faible, c'est que l'institution était encore impuissante.

Déjà le vieil évêque Alexandre, et le jeune prêtre Arius

étaient aux prises en Egypte. Qui s'inquiéta de ce débat, le plus grand du siècle? L'empereur. Qui conseilla et presque implora la paix par des lettres pressantes? L'empereur. Qui convoqua le concile de Nicée? L'empereur. Qui inclina et puis contraignit les esprits à la conciliation dans ces premières assises de la chrétienté? Qui fit signer le symbole par les Eusèbe et leurs pareils? L'empereur; toujours l'empereur, bien qu'il ne fût pas encore marqué du sceau des chrétiens. Sans lui le concile n'aurait pas été convoqué, sans lui il n'aurait pas abouti. Ce fut l'évêque du dehors qui mit d'accord les évêques du dedans. Au début d'une lutte si terrible, quelle initiative prit l'évêque de Rome? Quel rôle joua-t-il que l'on puisse comparer au rôle du monarque? On le croirait indifférent ou sourd au bruit croissant des débats; absent de son Eglise ou retiré de ce monde. Personne ne s'inquiète de lui et il ne s'inquiète de personne. Si l'on dit qu'un pape a hardiment défendu plus tard la bonne cause, la réponse n'est que trop facile : un autre pape l'a déplorablement trahie. Si l'on rappelle qu'Athanase a eu recours au siége de Rome, il faut rappeler aussi qu'il n'avait pas le choix des protecteurs; qu'il ne pouvait invoquer que l'Occident contre l'Orient. Cet appel, provoqué par le péril, non par la foi, prouve la puissance plutôt que l'autorité de l'évêque de Rome. Le juge était influent et nullement souverain, car le même évêque invoque les décisions du pape Jules qui lui sont favorables et ne fait aucun cas des décisions du pape Libère, qui lui sont contraires. A une époque postérieure, le sage et conciliant Basile veut clore en Orient la grande controverse arienne. Il fait appel à Athanase qui s'excuse sur sa vieillesse. Il sollicite l'évêque de la ville éternelle à plusieurs reprises. Celui-ci ferme l'oreille à la voix de ce grand évêque, désormais, le premier du siècle. Pourquoi? est-ce manque de zèle? C'est manque de confiance. Il ne veut point compromettre son autorité parmi des Eglises qui l'ont toujours contestée.

Tout le monde sait qu'il y eut une défaillance générale de l'Eglise au quatrième siècle. Eh! bien, quand l'Orient et l'Occident succombèrent à la fois sous la tyrannie croissante de Constance; quand les représentants de deux grands conciles donnèrent à la cour le spectacle de l'apostasie dogmatique; quand tant d'évêques sacrifièrent leurs convictions à leurs intérêts et leur conscience à leur repos, qui entendit la grande voix de Rome sur l'Eglise avilie? Quel pape jeta l'anathème d'une main à l'hérésie triomphante, de l'autre au César insolent qui avait osé dire aux prêtres de Jésus-Christ que sa volonté devait être leur règle? Qu'on nous montre en cette crise mémorable un Hildebrand indigné et nous le saluerons de nos respects! Certes, la

conscience chrétienne ne s'est pas partout trahie elle-même; elle erre, fière et indomptable, dans l'exil; sous les glorieux noms d'Hilaire et d'Athanase, elle défend la vérité et venge l'Eglise, plus forte que la violence, plus grande que le malheur. Mais à Rome, elle succombe, après quoi elle se tait. Le successeur de saint Pierre dort ou tremble dans sa barque pendant cette horrible tempête.

Pour mettre un terme à une autre hérésie, un autre concile général est convoqué. Dans quel lieu? encore en Orient. Par qui? encore par l'empereur. Qui le préside? un évêque d'Antioche. Rome ne prend aucune part et ne se fait pas même représenter à ces secondes assises générales de la chrétienté. C'était pourtant une bonne occasion de revendiquer les droits universels du vicaire de Jésus-Christ. On n'en fit rien et l'on fit bien. La voix d'un nouveau Victor aurait réveillé la voix de nombreux Polycrates. L'Orient entendait être maître chez lui et ne voulait pas plus recevoir la loi que la faire.

Voilà ce que montre M. Albert de Broglie lui-même, mais voilà ce dont il ne convient pas. Ses convictions non-seulement résistent, mais se fortifient aux récits les plus propres à les renverser. C'est là surtout que l'on voit l'effet fâcheux et pourtant si respectable de la tradition catholique sur son esprit. L'historien fléchit sous le croyant. La pierre de l'angle a beau se montrer naissante au bas de l'édifice; il faut la tenir pour achevée et prouver qu'elle a précédé ce qu'elle a suivi. Tant pis pour les documents, s'ils sont contraires; on en changera le sens, si l'on n'en peut contester la réalité, et la tradition sortira triomphante de l'histoire où elle devait succomber.

Nous voulions faire nos réserves sur un autre point, mais nous nous sentons pencher du même côté que l'auteur. Il faudrait qu'un libre penseur prît ici notre place. Dans son esprit de justice, M. Albert de Broglie veut bien rendre à César ce qui appartient à César; mais dans la ferveur de son zèle, il grossit peut-être un peu la part de Dieu. Il n'est pas l'ennemi des droits du trône, mais il est bien plus jaloux et plus inquiet des droits de l'autel. Il ressent bien plus vivement les torts des empereurs que ceux des évêques. Bien qu'il contienne, outre mesure peut-être, car l'abandon a son mérite comme son attrait, ses éloges et ses blâmes et n'élève jamais les premiers jusqu'à l'enthousiasme, les seconds jusqu'à la colère, il reprend de haut les empiétements du pouvoir politique sur le terrain religieux, tandis que les envahissements spirituels l'émeuvent moins péniblement. On le voit bien aux grandes scènes de Milan, qu'il raconte d'un si beau style dans son dernier volume. Il est

trop sage pour ne pas prévoir les suites de la suprématie religieuse et trop sincère pour ne pas les faire pressentir en quelques mots voilés et furtifs. Mais il prend assez aisément son parti de cet empereur courbé devant cet évêque. C'est pourtant le moyen âge qui commence, et le terrible Grégoire IX qui s'annonce. Quant à nous, si nous songeons à l'avenir, nous déplorons, non certes la victoire de la loi chrétienne sur la violence impériale, mais le naissant abaissement du trône sous l'autel, car nous condamnons plus que tout autre la tyrannie qui s'exerce au nom de Jésus-Christ. Mais si nous songeons au passé et à un passé récent, si notre pensée remonte des humiliations de Théodose, aux insolences de Constance, dans cette même ville de Milan, nous ne regrettons plus que l'Eglise abaisse cette majesté impériale qui l'a si cruellement persécutée. Ambroise vainqueur venge un pape et un concile outragés. Ce changement des rôles atteste l'affaiblissement graduel de l'empire et la force croissante de l'Eglise. Les empereurs sont à la fin du siècle les protégés des évêques. M. Albert de Broglie a raison de dire que le christianisme est devenu le dernier appui comme la dernière espérance de tous ces Césars divisés et impuissants. Les destinées de l'empire et de l'Eglise sont bien différentes maintenant. L'empire, c'est une vieille ruine croulante sur un monde expirant. L'Eglise, c'est le progrès dans la décadence, la résurrection dans la mort. L'empire va au sépulcre et l'Eglise à la conquête de l'avenir. L'empire tombé, une nouvelle humanité a surgi qui vaut bien l'ancienne. Sans l'Eglise, que serait aujourd'hui la terre que nous habitons? Chacun est maître de ses préférences; les philosophes peuvent aller s'attendrir, s'ils le veulent, aux funérailles de l'ancien monde païen, et ils peuvent, s'ils le veulent encore, accuser, contre toute vérité, le christianisme d'avoir plutôt avancé que retardé cette grande catastrophe. Nous réservons nos admirations comme nos sollicitudes pour la religion qui veille sur le berceau de la société moderne, et comme cette religion s'incarne dans une Eglise, il nous paraît naturel que l'historien se préoccupe bien plus du sort de cette Eglise, qui est la jeunesse du monde, que du destin d'un empire, qui n'en est que la caducité.

IV.

M. Albert de Broglie n'est pas l'ennemi de l'ancienne société grecque et romaine. Il en professe le respect à défaut de l'idolâtrie; il n'appartient pas à l'école qui a cru devoir de nos jours recommander le culte de la barbarie littéraire. Un discours de

Cicéron ou de Démosthène, une ode de Pindare, une statue de Phidias ne lui paraissent pas nécessairement des œuvres abominables parce qu'elles sont signées d'un nom païen. Au risque d'associer des mots contraires, nous dirons, et il nous tardait de le dire, que M. Albert de Broglie est un catholique libéral. Aussi les deux premiers volumes de son ouvrage furent-ils honorés, si notre mémoire est fidèle, dans l'*Univers*, de quelques vingt ou trente articles expressément écrits par un terrible religieux de Solesme à l'effet de montrer les graves et périlleuses erreurs de ce livre d'histoire. Le savant père avait raison, une pensée coupable a inspiré ce travail, car c'est une pensée de modération et de justice. L'ancienne société païenne était une Sodome ou une Babylone dont il convient de détourner les yeux. Pour n'avoir à renoncer ni à ses vices, ni à ses crimes, ni à ses dieux qui sanctionnaient les uns et les autres, le monde gréco-romain essaya d'étouffer, pendant trois siècles, l'Eglise dans son propre sang. Une fois qu'il fut vaincu, que fallait-il faire à ce monde? Il fallait y mettre le feu. M. l'abbé Gaume y aurait bien volontiers employé ses pieuses mains. M. Albert de Broglie convient que les représailles étaient légitimes comme elles étaient faciles; mais loue l'Eglise de ne les avoir pas exercées. « Ainsi ne fit pas la mère prudente et tendre du genre humain. Elle considéra cette civilisation romaine qui lui était livrée, non point comme le présent maudit du génie du mal, mais comme l'œuvre mélangée de l'humanité. Là, comme dans tout ce qui émane de la créature déchue, durent se trouver perdus dans les nuages de l'erreur des rayons de lumière qu'il ne fallait pas éteindre, mais rappeler promptement dans le foyer toujours ardent de la vérité éternelle... L'Eglise ne détruisit rien, adopta tout, corrigeant, réformant, par une influence insensible, mettant le signe vainqueur de la croix sur tous les monuments et faisant circuler, par une chaleur pénétrante, l'inspiration chrétienne dans toutes les lois. Le quatrième siècle de l'ère chrétienne n'est pas seulement remarquable par les hommes de génie qui l'ont illustré. Ce qu'on ne peut se lasser d'y admirer et ce que je ne serais pas étonné qu'un historien voulût un jour étudier de plus près, c'est ce travail lent que la religion chrétienne y fit subir à la civilisation païenne pour l'épurer à la fois et l'absorber. »

Ici se présente une question sur laquelle nous aurions probablement un autre avis que l'auteur. A notre sens, le sel chrétien perdit beaucoup de sa saveur dans ce travail de purification et le levain fut loin de pénétrer entièrement la pâte. Sous les beaux habits païens qui n'avaient pas été faits pour lui, le christianisme ne fut plus bien aisé à reconnaître, et il est vraisemblable que

saint Paul à Athènes, saint Pierre à Rome auraient été fort surpris de l'aspect nouveau de la religion qu'ils avaient prêchée. Quand il ne put plus subsister hors de l'Église chrétienne, le paganisme entra dedans et il y est resté depuis. Par les formes, du moins, il y a eu deux Romes païennes au lieu d'une. Ceci demanderait à être développé et formerait la matière d'un travail fort intéressant.

Continuons. La société française a passé par une crise terrible et l'Église catholique se trouve aujourd'hui en présence d'une France nouvelle. Comment doit-elle se comporter envers la fille hardie et nullement pénitente de la Révolution? M. Albert de Broglie désire qu'elle agisse au dix-neuvième siècle dans le même esprit qu'au quatrième. « Si elle a traité avec une douceur toute maternelle, dit-il, ses persécuteurs de la veille, si elle a conservé avec un soin scrupuleux dans les débris de la civilisation païenne tout ce qui pouvait être compatible avec le christianisme; si elle a sauvé, en les épurant, les arts, les lettres antiques, le droit romain, tout le travail, en un mot, du génie des siècles passés: il est permis d'espérer et d'attendre d'elle une action plus bienveillante encore sur une société qui ne vient pas, après tout, d'une origine aussi coupable, et qui n'est pas souillée d'aussi grands crimes. De tels exemples sont faits, nous le pensons, pour modérer l'ardeur impétueuse d'anathèmes auxquels on voit des chrétiens se livrer contre notre société moderne et pour familiariser cette société même, qui a si grand besoin d'une règle, avec l'idée de se soumettre au joug léger de l'Évangile. »

Une autre question, une question autrement grave que la première, naît de ces belles et généreuses paroles. Peut-il y avoir accord ou même support entre les principes de 89 et les doctrines catholiques? La société de Mirabeau et l'Église de Hildebrand peuvent-elles vivre distinctes et cependant unies comme deux sœurs? Le catholicisme est grandement intéressé à la solution de cette question. C'est la solution de sa destinée elle-même. Il ne peut point se flatter d'avoir raison de la France du dix-neuvième siècle, comme le christianisme du vieux monde païen. Elle ou lui doivent périr, s'ils ne peuvent se réconcilier, et bien des gens croient qu'il serait plus sûr de parier pour elle que pour lui. L'alliance est-elle possible? Nous n'oserions le demander au pape, de peur de recevoir une réponse contraire à nos désirs. Le pape n'a déjà que trop bien répondu. Mais peut-être l'encyclique de Pie IX n'est-elle pas le dernier mot du catholicisme sur lui-même. Nous connaissons une infaillibilité plus sûre et une volonté plus forte que celles de Rome, celles de la Providence. Les papes aussi s'agitent, mais Dieu les mène et il les a

déjà plus d'une fois conduits où ils n'avaient nul dessein d'aller. Voilà bien des siècles qu'ils reculent devant le flot vainqueur de la civilisation chrétienne. Ce qu'ils cèderont encore à la prudence, à la justice, à la liberté, à la nécessité, personne ne le sait, pas même eux-mêmes. Sans donc risquer sur l'avenir de téméraires prophéties et sans engager d'autre responsabilité que la nôtre, nous dirons que la transformation ou la sagesse, si l'on veut, du catholicisme nous paraît préférable à sa chute, dans l'intérêt religieux des peuples soumis à son empire. Si c'est ici un rêve, c'est un rêve charitable et par là chrétien. L'opinion contraire peut être soutenue. Le bouleversement aurait d'heureux retours, dit-on. Nous ne le nions pas ; mais nous préférons, si elle est possible, la réforme à la révolution, dans l'Eglise comme ailleurs. C'est pourquoi nous applaudissons aux efforts et nous serions heureux d'avoir aussi à applaudir aux succès des prêtres et des laïques éminents qui, dans une Eglise d'autorité, acceptent la liberté et le progrès comme des auxiliaires au lieu de les combattre comme des ennemis. Qu'ils triomphent, s'ils le peuvent, chez eux et dans le monde : chez eux, des prétentions de la piété intolérante ; dans le monde, des préventions de l'esprit irréligieux. Il serait malaisé de dire lequel des deux succès est le plus difficile, et les deux sont nécessaires.

V.

En vue de cette réconciliation de la vieille Eglise et de la nouvelle société, des ouvrages comme celui que nous annonçons sont d'une grande utilité. M. Albert de Broglie ne montre pas seulement la modération et la justice dans la conduite de l'Eglise, il les pratique dans son propre livre. Point de sentences brèves et absolues, mais la vérité et l'erreur, le bien et le mal démêlés avec sagacité et pesés avec droiture. Les réserves que nous avons faites ne nous empêchent pas de rendre hommage à l'esprit tempéré et équitable de l'auteur. En fait de vérité historique, il a tenu tout ce qu'il a promis. La chute du pape Libère est racontée sans détour comme sans excuse. Les intrigues et les défaillances épiscopales ne sont point cachées. Les services de l'Eglise n'aveuglent pas son historien sur ses torts, ni ses vertus sur ses fautes. De tous les hommes qu'il a rencontrés sur son chemin, Constantin et Julien étaient les plus difficiles à juger. Ils sont traités l'un et l'autre de main de maître. Les deux appréciations finales qui leur sont consacrées peuvent être considérées comme des modèles du genre et forment deux morceaux de littérature

d'une grande beauté. On connaît les complaisances des écrivains ecclésiastiques pour le premier empereur chrétien, et leurs sévérités pour le restaurateur du paganisme. Là, la reconnaissance aveugle ; ici, le ressentiment implacable. M. Albert de Broglie rompt avec les injustices traditionnelles et il n'est ni séduit, ni irrité. On pourrait peut-être signaler dans son livre un reste de faveur pour le prince qui fit asseoir le christianisme avec lui sur le trône des Césars. La grandeur de l'œuvre ne couvre pourtant pas aux yeux de l'historien les imperfections de l'ouvrier. Celles-ci sont exposées avec franchise, condamnées avec sévérité. L'écrivain est partagé, et d'autres le seraient avec lui, entre le regret et la reconnaissance, entre l'admiration et l'horreur devant ce personnage plus étrange que grand, plus fait pour inspirer l'étonnement que pour mériter la sympathie de la postérité, fécond en homélies et en crimes, libérateur et tyran de l'Eglise, à qui il fit tant de bien et tant de mal pendant un long règne protecteur et corrupteur. Si les services pèsent plus que les torts dans les plateaux de la balance, si les éloges l'emportent sur les blâmes dans les récits, l'énergique figure du fils d'Hélène n'en est pas moins reproduite avec tous ses traits. Constantin se reconnaîtrait à ce grand portrait, non sans sentir la rougeur lui monter au front. Nous l'y reconnaissons aussi. La bienveillance du peintre n'est pas de la faiblesse et moins encore de la complicité.

S'il est permis de ne pas aimer l'oncle, il doit l'être aussi de ne pas aimer le neveu. Nous savons que les circonstances font les hommes autant que leur propre volonté. C'est assez dire que Constance explique, en partie, Julien. Nous ne demandons pas mieux que d'effacer de l'histoire ce vilain mot d'*apostat*, inventé par la colère et peu justifié par les faits. Constance mit de force l'habit chrétien à son cousin ; celui-ci le déchira, quand il le put : voilà tout. La contrainte fut au moins aussi coupable que la dissimulation. Le jeune empereur adopta la religion païenne ; ce fut un malheur pour lui ; il voulut l'imposer, ce fut une calamité pour l'empire. Il est facile aujourd'hui de prendre son parti de la folie de l'entreprise ; il ne l'est point de le prendre de la nature de l'homme. Ce qui offense dans Julien, ce n'est pas l'erreur du jugement, c'est la fausseté du caractère ; ce n'est pas la violence des procédés, mais c'est leur hypocrisie. Il resta perfide quand il cessa d'être contraint, il donna à la haine le nom de justice et cacha la vengeance sous les apparences mêmes de la protection. Certes, le vainqueur des Germains domine de haut par les talents l'impuissant combattant des Quades ; mais si nous avions à choisir soit entre les personnes, soit entre les re-

nommées du doux et mélancolique Marc-Aurèle et du visionnaire et hypocrite Julien, nous prierions les dieux de nous faire grandir à l'ombre d'Antonin. M. Albert de Broglie s'est approché de ce persécuteur de sa foi, sans préventions et sans ressentiment, le cœur ouvert à la pitié et fermé à l'indignation. Il ne l'a point glorifié; il a laissé ce soin aux philosophes, mais il ne l'a pas rabaissé non plus. Ne pouvant être sympathique, il a été juste. Il a rapporté les grands faits et signalé les grandes facultés de Julien; il a loué son patriotisme, admiré son esprit et, ce qui était plus difficile, honoré sa piété et ses vertus. Que d'autres jugements élevés et équitables dans toute cette histoire! Il y aurait du plaisir à citer les plus remarquables, mais il faut s'arrêter.

Nous l'avons déjà observé, le quatrième siècle a exercé, dans notre pays comme ailleurs, des plumes savantes et éloquentes; on attendait encore en France son histoire; on la possède maintenant. Sans doute, elle est conçue à un point de vue particulier. Mais un protestant ou un philosophe auraient eu aussi leur manière de juger les choses, qui n'aurait pas été celle de tout le monde. La perfection littéraire et absolue est impossible, à cause de l'infinie diversité des idées et des goûts. Il fallait un homme religieux pour écrire l'histoire de ce siècle religieux, un homme de foi pour juger cette époque de foi. L'imagination, la science, l'esprit seuls n'y auraient pas suffi. La piété seule non plus. Par l'heureux concours de ses convictions et de ses talents, M. Albert de Broglie est venu à bout de sa tâche, en utilisant les doctes travaux de ses devanciers.

Elle fut belle autrefois et féconde l'alliance du sentiment chrétien et de l'esprit français. Nous lui devons Pascal et Racine, Fénelon et Bossuet. La littérature française semble avoir renié la religion chrétienne; d'abord sa mère, puis sa sœur. La piété et le goût ont souffert de ce divorce, qui doit cesser dans l'intérêt des deux. La France admire toujours les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle, mais elle ne saurait s'en contenter. Ils sont l'expression d'un temps trop différent du nôtre. La littérature doit se renouveler dans un monde où tout change. Chaque génération doit la marquer d'un sceau particulier. Chateaubriand l'avait bien compris. Après lui, des hommes plus pénétrés que lui de l'esprit chrétien, et non moins ouverts aux préoccupations modernes ont essayé, non sans éclat, de renouer, en unissant le goût à la foi et le respect des vieilles choses à l'estime des nouvelles, les belles traditions littéraires de notre pays. Il est à désirer que l'on persévère dans cette voie. Le grand sacerdoce de nos jours est celui des lettres. Elles règnent sur l'opinion, qui règne sur

tout le reste. Les chrétiens doivent combattre dans cette arène, comme dans toutes les autres. Ils doivent lutter de savoir, de goût, de renommée avec leurs adversaires, et faire triompher le christianisme, nous ne disons pas l'Eglise, sa trop imparfaite image, dans les livres où il semble avoir succombé depuis Voltaire et Rousseau. M. Albert de Broglie y travaille et y réussit pour sa part. L'histoire qu'il a écrite fait autant de bien à sa cause, que d'honneur à son nom. Il a noblement honoré son Sauveur et le nôtre, dans un ouvrage qui doit être considéré comme le plus beau monument que le quatrième siècle ait encore inspiré aux lettres françaises.

Nous n'avons pas voulu faire de la controverse religieuse à propos d'un livre d'histoire, où il n'y en a point. Nous parlons de la controverse entre catholiques et protestants. Si les deux Eglises avaient été en question, nous n'aurions pas abandonné la cause de la nôtre. M. Albert de Broglie n'est pas plus décidé dans sa foi catholique que nous ne le sommes dans notre foi protestante, ni plus choqué des défauts de notre communion que nous ne le sommes des défauts de la sienne. Ce qui a séparé les pères sépare encore les enfants. Ce qui ne subsiste plus ou doit disparaître, c'est la prévention, c'est l'injustice, c'est l'imprudence du zèle qui cache le chrétien au sectaire et transforme, même dans les grands périls, l'allié en adversaire. Nous ignorons comment M. Albert de Broglie considère un protestant resté croyant. Nous aimons à croire que l'enfant de la Réforme ne l'empêche pas d'honorer le disciple de l'Evangile. Quant à nous, nous élevons la question de religion au-dessus de la question d'Eglise. C'est donc avec joie que nous payons la dette de la reconnaissance chrétienne à un chrétien d'une foi si sincère, et la dette de la reconnaissance littéraire à un littérateur d'un mérite éminent et croissant. Puisque la piété a inspiré ce livre, il est juste que la piété le salue de ses félicitations et de ses vœux.

J. Pédézert.

PHILOSOPHIE

—

L'IDÉE DE DIEU ET LE CHRISTIANISME

LE PÈRE CÉLESTE. Sept Discours par Ernest Naville. Paris, 1865.

Nous sommes de ceux qui considèrent les événements accomplis dans le monde de la pensée comme les plus considérables et les plus importants de tous. Au milieu des préoccupations si graves qui agitent les esprits depuis les dernières affaires d'Allemagne, nous croyons que le temps consacré à débattre des questions de philosophie religieuse n'est pas un temps complétement perdu. Les problèmes éternels auxquels l'homme ne peut échapper sans s'abdiquer lui-même et qui s'imposent aux peuples comme aux individus, demeureront toujours, quels que soient les bruits du dehors, la question maîtresse et suprême, celle où sont engagés les plus hauts et les plus sérieux intérêts. N'est-ce pas surtout en face des orages du présent et des incertitudes de l'avenir qu'il importe de trouver au-dessus de nos têtes une étoile lumineuse pour éclairer notre route et diriger nos pas? Plus les événements se précipitent sur la terre, plus nous avons besoin de savoir qu'une main sage et paternelle les conduit du haut du ciel. Quel que soit l'intérêt palpitant des questions actuelles, les éternelles questions de Dieu et de sa providence, de l'âme humaine et de ses destinées sont plus palpitantes et plus actuelles encore. Que ce soit là notre excuse auprès des lecteurs de cette *Revue*, pour venir les entretenir aujourd'hui d'un livre de philosophie paru depuis plus d'un an et que tout le monde a déjà lu. Heureusement, ce livre est de ceux auxquels on revient toujours avec plaisir et avec fruit; le sujet qu'il traite et le nom de

son auteur lui sont un double titre à la plus sérieuse attention de ceux qui s'intéressent aux questions religieuses.

I.

On se souvenait encore des conférences de M. Ernest Naville sur la *Vie éternelle*, lorsque l'éloquent professeur a donné au public une nouvelle série de discours sur le *Père céleste*. Ces discours, traduits aussitôt que publiés, ont paru presque simultanément en six langues; leur brillant et rapide succès nous dispense de tout éloge : il montre assez que l'auteur n'est pas resté au-dessous de lui-même et que son autorité n'a fait que grandir avec son talent. Justement préoccupé des attaques qui se produisent autour de nous, non-seulement contre les vérités chrétiennes, mais contre les vérités les plus élémentaires de la religion naturelle, M. Naville a voulu prendre en main la cause de ces vérités menacées et les défendre à la face d'un siècle qui se prétend trop savant ou trop raffiné pour y croire. Ce qui frappe surtout le penseur chrétien, c'est l'étrange anarchie qui règne aujourd'hui dans les idées et l'indifférence plus étrange encore avec laquelle on assiste au spectacle de ce désordre : on ne sait plus appeler les choses par leur véritable nom; à force de vouloir tout comprendre on a fini par tout justifier; on a désappris à s'émouvoir de l'erreur et à s'indigner du crime; on se pique de largeur et de tolérance et l'on traite volontiers d'esprits étroits et rétrogrades ceux qui protestent encore au nom des droits de la vérité ou de la vertu. M. Naville a le jugement trop sain et l'âme trop virile pour se contenter de cet optimisme facile si fort à la mode aujourd'hui. Il croit trop à la vérité pour ne pas protester contre l'erreur et il sait trop bien quel est le prix de l'une pour ne pas signaler le péril de l'autre. Aussi soulève-t-il d'une main ferme et hardie le voile sous lequel se cache le mal redoutable et profond qui ronge notre société contemporaine, et il n'hésite pas à dire que nous assistons aujourd'hui à la renaissance de l'*athéisme*. — Voilà un bien gros mot, dira-t-on; on devrait avoir le bon goût de ne pas s'en servir. C'est une calomnie et une insulte qu'il faut épargner même à ses adversaires; ou plutôt c'est une arme vieillie qui est désormais hors d'usage; notre siècle a trop d'horreur pour tout ce qui ressemble à la déclamation ou à la rhétorique, pour supporter encore ce mot excessif et inexact qui a servi de prétexte à toutes les intolérances du passé. — Ainsi parleront

sans doute les adeptes de la haute critique et tous ces raffinés de la science contemporaine qui n'aiment que les vérités relatives et les nuances délicates. Pour nous, nous ne saurions nous ranger de leur côté, et nous remercions M. Naville de sa courageuse franchise; car il faut aujourd'hui un vrai courage pour appeler les choses par leur nom. Nous pensons avec lui qu'il ne faut pas reculer devant un mot lorsque c'est une réalité qu'il exprime. Or, il faudrait être étrangement aveugle ou prévenu pour ne pas voir que c'est aujourd'hui la notion même de Dieu qui est menacée. Qu'on relise le bel ouvrage de M. Caro, consacré à l'*idée de Dieu et à ses nouveaux critiques*, et l'on verra si M. Naville se trompe ou s'il exagère. Il est évident que des écrivains de diverses écoles, bien qu'ils s'en défendent et se montrent très ingénieux à déguiser sous des voiles brillants le fond de leur pensée, ont abandonné la foi en Dieu et travaillent, — qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, — à la détruire dans les âmes. L'école positiviste ne fait pas autre chose lorsqu'elle écarte Dieu comme étant en dehors du domaine de l'expérience, le seul qui soit celui de la réalité et de la certitude. — Et que dire de l'école métaphysique qui réduit Dieu à n'être que la notion de l'idéal opposée à celle de la réalité, de telle sorte qu'affirmer que Dieu *est*, ce serait affirmer qu'il n'est pas *Dieu*? — Que dire de ce panthéisme venu d'Allemagne, mais dont l'influence se fait toujours plus sentir en France, qui fait de l'homme le dernier terme de l'évolution du divin? — Que dire enfin de cette école critique pour laquelle sont aujourd'hui toutes les faveurs et tous les triomphes, qui voit en Dieu la catégorie de l'idéal, et qui le relègue discrètement dans le domaine de la poésie après l'avoir exclu du domaine de la vérité? Où est, dans tous ces systèmes, la place du Dieu vivant, libre et personnel, du Dieu qu'on invoque et qui répond, qui juge et qui pardonne, qui aime, qui sanctifie et qui sauve, le seul qui réponde au cri de notre cœur et aux besoins de notre conscience, le seul qui soit le véritable Dieu? Ne voit-on pas que c'est la négation de Dieu qui se cache au fond de toutes ces théories, malgré le prestige qui les entoure? Je sais bien qu'on a poussé très loin de nos jours l'art des raffinements et des nuances dans la pensée comme dans le langage; je sais qu'on possède un merveilleux talent de concilier ce qui paraît inconciliable et de paraître religieux au moment même où l'on renverse le fondement de toute religion. Après avoir éconduit Dieu avec toutes les formes du respect que l'on doit à une tradition vénérable, on met sur l'autel à sa place le sentiment religieux; on en fait l'expression la plus haute de la vie humaine; on lui emprunte son langage; on se livre, en l'honneur d'un Dieu auquel on ne croit plus, à

de pieuses effusions et à de mystiques ardeurs, — et, après tout cela, on crie à la calomnie et au blasphème lorsque quelqu'un veut déchirer ces beaux voiles pour montrer tout ce qu'ils cachent de vide et de néant. Pour moi, je ne saurais comprendre ce que peut être un sentiment qui n'a d'autre objet que lui-même; je ne puis m'expliquer ces invocations émues adressées à un Dieu dont on vient de nous dire qu'il n'est qu'un mot respectable et vide, qu'il serait maladroit de rayer de la langue populaire, mais auquel il serait puéril d'attacher un sens sérieux. Il y a là une étrange illusion ou une indigne comédie, et l'on comprend que les cœurs généreux ne puissent prendre leur parti de la première, ni supporter patiemment la seconde.

Le spectacle qu'offre la France se retrouve dans les autres Etats de l'Europe. En Allemagne, en Italie, en Russie, en Angleterre, il est des écoles qui nient ouvertement toute réalité supérieure à l'homme et au monde; la science de la matière et l'art de jouir avec sagesse de la vie présente, voilà le seul but raisonnable de notre activité et de nos efforts; Dieu et l'âme sont des mots surannés ou des superstitions vieillies incompatibles avec les progrès de la civilisation et de la science en notre siècle. — Ces doctrines, destructives de tout ordre moral comme de toute religion positive, ne se tiennent pas renfermées dans les régions abstraites de la spéculation ou dans l'étroite enceinte des écoles, elles se montrent au grand jour et aspirent à faire la conquête du monde : elles prétendent prendre la direction de la vie et se traduire en applications pratiques. On connaît l'association qui s'est fondée en Angleterre sous le nom significatif de *Sécularistes*, et dont les membres s'engagent à déclarer une guerre mortelle à tout ce qui dépasse l'horizon de la vie présente. On n'a pas oublié non plus à quels étranges excès et à quelle audace inouïe de pensée et de langage s'est laissée emporter une partie de la jeunesse des écoles réunie en congrès à Liége. Ces faits sont, à coup sûr, de graves symptômes qui méritent d'attirer l'attention et de provoquer la sollicitude de tous les esprits sérieux. Il ne faut pas sans doute charger à plaisir les couleurs du tableau; il faut reconnaître que cet athéisme hautain et déclaré est l'exception et que les croyances spiritualistes ont encore d'éminents défenseurs parmi les maîtres de la science et de nombreux adeptes parmi les jeunes gens des écoles. Mais si l'on prend garde à l'état général de nos mœurs, si l'on songe à quels excès se portent, dans nos grandes cités, le luxe et la débauche, et aux préoccupations sérieuses que ces excès ont causées jusque dans les régions officielles du pouvoir, on sera forcé de reconnaître que l'athéisme exerce sur la génération contemporaine une plus grande in-

fluence qu'on ne le croit, et qu'un souffle destructeur menace de flétrir et de tuer dans les âmes toutes les croyances élevées et tous les instincts généreux.

L'affaiblissement de la foi en Dieu, voilà ce qui constitue le plus grave péril pour la société de notre temps. Ce péril, M. Naville le signale avec force ; mais il en est ému sans en être effrayé. Il a une foi trop ferme en la puissance de la vérité et en son triomphe futur, pour se laisser abattre par les perspectives du temps présent, et il travaille avec courage à réveiller la foi en Dieu au fond des âmes, bien assuré de trouver des alliés dans ceux qu'il veut s'efforcer de convaincre.

Il entreprend d'abord une sorte de démonstration négative : ce qui prouve la réalité de Dieu, c'est que sans lui tout est désordre, anarchie et ténèbres dans les âmes et dans la société. Il faut lire les pages éloquentes que l'orateur consacre à dépeindre la vie sans Dieu. Jamais son pinceau n'a été plus énergique et plus ferme. La vie sans Dieu, dit-il, est décapitée. Dieu de moins dans les âmes, c'est la mort pour les individus et pour les peuples. Sans Dieu, la pensée s'abîme dans le doute parce que le fondement de toute certitude est renversé. Descartes a raison : Dieu est la vérité et la certitude suprêmes d'où découlent toute certitude et toute vérité. On lui a reproché de commettre un cercle vicieux lorsqu'il démontre l'existence de Dieu par la véracité des facultés humaines, et la véracité de nos facultés par l'existence de Dieu. Mais si c'est là un cercle, c'est un cercle de lumière. On ne démontre pas Dieu, il se démontre lui-même ou plutôt il se montre, et l'intelligence reconnaît en lui la source de toute lumière, le flambeau sans lequel elle s'éteindrait dans le vide et dans les ténèbres. — Sans Dieu, la nuit se fait dans la conscience comme dans la raison. Dieu sert à la conscience de fondement et d'appui. Pour être écoutée et obéie, il faut qu'elle parle au nom de quelqu'un de plus grand que l'homme ; sa force est d'être l'écho d'une voix plus haute et de s'appuyer sur une volonté supérieure dont elle est l'interprète et qui est sa sanction. S'isoler, c'est pour elle s'affaiblir et bientôt se détruire. Aussi M. Naville n'hésite-t-il pas à taxer de chimère et de folie cette *morale indépendante* dont on a fait tant de bruit autour de nous. Privée de Dieu, la conscience chancelle et se trouble parce qu'elle se trouve à chaque instant contredite par le spectacle du monde et par les voix tumultueuses de nos intérêts et de nos passions. On a prétendu qu'il est impossible à l'homme de mettre en doute le devoir, et l'on a voulu fonder sur cette base unique et inébranlable toute une philosophie. C'est l'illusion de quelques âmes généreuses. L'histoire et l'expérience de tous les jours sont là pour attester

que rien, au contraire, n'a été plus souvent contesté ou nié. Et ce fait n'a rien qui doive nous surprendre : entre la conscience, qui commande le renoncement et le sacrifice au nom du devoir, et les intérêts et les passions qui nous persuadent de sacrifier une idée abstraite et lointaine à une jouissance certaine et immédiate, la partie ne saurait être égale. Il faut aux suggestions de la passion ou de l'intérêt un contrepoids plus puissant et plus efficace qu'une idée abstraite dépourvue de certitude et de sanction. On invoque, il est vrai, l'exemple des hommes qui, en dehors de toute conviction religieuse ont su demeurer les inflexibles serviteurs du devoir; mais ce sont là de nobles exceptions qui ne sauraient rien prouver. Le genre humain a besoin de croire en Dieu pour croire au devoir et pour lui obéir. — Le cœur, enfin, ne saurait se passer de Dieu pour lequel il a été créé. Tous les bonheurs de la terre, même les plus élevés et les plus légitimes, sont impuissants à le satisfaire; il lui faut un objet infini pour remplir son infinie capacité d'aimer et d'être heureux. Voilà pourquoi, comme l'a dit le grand Augustin, « le cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. »

Pas plus que l'individu, la société ne peut se passer de Dieu. Sans Dieu, l'ordre social manque à la fois de base et de sanction; les éternels principes de la justice et le grand mobile de l'amour perdent toute leur puissance. La vraie liberté, la dignité inviolable de la personne et de la conscience humaines périssent du même coup; le seul avenir possible pour une société, au sein de laquelle auraient disparu toutes les croyances religieuses, serait la servitude sous un maître absolu. Athéisme et despotisme, foi et liberté, sont des termes qui s'appellent et se répondent. « Quand un peuple ne croit plus, a dit excellemment M. de Tocqueville, il faut qu'il serve. » La foi, il est vrai, s'est montrée intolérante; mais c'est lorsqu'elle a cessé de se comprendre elle-même; et il n'en demeure pas moins vrai que la pire des intolérances est celle de l'incrédulité. L'histoire est là pour nous apprendre que les persécuteurs les plus violents et les plus aveugles ont été des sceptiques ou des libres penseurs.

Toutes ces considérations, dira-t-on, ne sont pas nouvelles. M. Naville a su, du moins, les rajeunir et les rendre neuves et frappantes par la vigueur de sa pensée et l'éclat de son style : ajoutez à cela cette conviction chaleureuse et émue qui seule inspire la véritable éloquence, et vous comprendrez que ces pages se trouvent parmi les plus belles du livre. Mais il ne suffit pas d'être éloquent, il faut avoir raison. Les résultats bons ou mauvais d'une doctrine, disent certains philosophes, ne prouvent rien en sa faveur ni contre elle : l'utile n'est pas un signe auquel

on puisse reconnaître le vrai. Il ne s'agit pas de savoir ce qui donne satisfaction aux aspirations du cœur ou aux besoins de la conscience, il s'agit de savoir ce qui *est*. Que la vérité soit triste, peu importe, pourvu qu'elle soit vraie. Il est des illusions fécondes et des erreurs bienheureuses, mais elles n'en sont pas moins des erreurs et des illusions. La dernière conquête et le dernier progrès de l'humanité, c'est de rejeter d'une main virile tout ce qui avait servi d'appui à son enfance, et de s'avancer seule à travers les âpres sentiers de la vie.

Voilà le langage que tiennent les adeptes d'une certaine école de nos jours, qui réussit mal à déguiser, sous une attitude hautaine, la sécheresse et le vide de ses résultats. C'est ainsi que M. Renan se console quelque part de ce que la vérité est triste par la mélancolique satisfaction de l'avoir trouvée selon les règles. C'est ainsi encore que M. Schérer, dans une page pleine d'une résignation qui reste douloureuse en s'efforçant d'être sereine, se félicite d'avoir abjuré des illusions qu'il regrette encore et vers lesquelles il reporte involontairement des yeux pleins de larmes. Je suis, je l'avoue, comme M. Naville. Je n'ai jamais pu comprendre cette manière étrange et désespérante d'envisager les choses. Quoi! la conscience et le cœur ne devraient compter pour rien dans la recherche du vrai! Quoi! il est indifférent qu'une doctrine soit désolante ou immorale, qu'elle froisse les plus profonds instincts et les plus intimes aspirations de nos âmes! Quoi! il pourrait y avoir divorce entre le vrai et le bien, entre le bonheur et la vertu! La froide raison, l'impassible analyse décideraient en dernier ressort des questions où la vie tout entière de l'être humain est engagée! — Non! cela est impossible! La vérité ne peut pas être immorale; la vérité ne peut pas être triste; il y a là une sorte de contradiction dans les termes qui révolte notre raison en même temps que notre conscience et notre cœur. M. Naville proteste avec une généreuse énergie contre ces théories funestes qui, sous l'apparence d'un désintéressement stoïque, cachent le plus décevant et le plus inacceptable des sophismes. Il proteste au nom de la nature humaine et des lois constitutives de notre être moral. « Le cœur n'est pas un accident, s'écrie-t-il; la conscience n'est pas un préjugé : ce sont, et au même titre que la pensée, des éléments constitutifs de notre existence spirituelle. S'il existe un antagonisme inconciliable entre la science et la vie; si le cœur, dans ses aspirations fondamentales et universelles, est victime d'une illusion; si la conscience, dans ses plus claires perceptions, n'est qu'une maîtresse d'erreur, dans quelle situation sommes-nous? Si le cœur nous trompe, si la voix du devoir nous égare, le désordre est au

fond de notre être ; notre nature est mal faite. Si notre nature est mal faite, qui nous garantit notre raison? Rien. Qui nous assure que nos axiomes sont bons et que nos raisonnements valent quelque chose? Rien. On ne saurait scinder arbitrairement la vie de l'âme ; il faut la tenir pour bonne dans tous ses éléments constitutifs, ou l'envelopper tout entière des ombres du doute. Si le cœur et la conscience nous trompent, la raison peut donc nous égarer, et l'idée même de la vérité disparaît[1]. » Et l'orateur termine son éloquent plaidoyer par cette conclusion, à laquelle tout esprit sérieux est contraint de souscrire : « Dieu est la lumière du monde spirituel. On prouve son existence en montrant que sans lui tout rentre dans les ténèbres. Cette démonstration en vaut une autre[2]. »

Oui, sans doute, c'est là une démonstration, et de toutes celles que l'on puisse tenter, c'est assurément la meilleure. M. Naville, toutefois, ne veut point s'en contenter, et il en entreprend une autre plus directe et plus positive. Il suit ses adversaires sur leur propre terrain, et, comme ils parlent au nom des sciences historiques et naturelles, il prouve, par la nature et par l'histoire, l'existence d'un Dieu supérieur au monde et à l'homme, dont les attributs essentiels sont l'intelligence souveraine et la bonté infinie.

Il fut un temps, — et ce temps n'est pas très éloigné de nous, — où des savants, qui après tout valaient bien les nôtres, trouvaient dans le spectacle et dans l'étude de l'univers, une éclatante démonstration de l'existence et des perfections de Dieu. On connaît le cantique d'adoration et d'actions de grâce par lequel l'illustre Képler terminait le plus savant et le plus célèbre de ses ouvrages; et l'on sait que la foi de Képler était aussi celle de Newton et de Linné. Ces trois hommes, à qui les sciences naturelles doivent une impulsion si féconde et de si importants progrès, voyaient le nom de Dieu écrit partout dans les merveilles de la création. Aujourd'hui, les savants prétendent que l'étude exacte de la nature conduit fatalement au matérialisme ou au panthéisme, qui sont deux formes différentes de l'athéisme. « Nos plus laborieux ouvriers dans les sciences, dit le docteur Büchner, nos plus infatigables physiciens professent des idées matérialistes. » M. Naville s'inscrit en faux contre cette affirmation absolue et il cite les noms d'hommes devenus célèbres par leurs travaux scientifiques en Allemagne, en Angleterre et en France, et qui n'ont pas cessé de croire au Dieu de Képler et de Newton. Passant ensuite de la question de fait à la question de

[1] Le *Père céleste*, p. 95. — [2] *Ibid.*, p. 96.

droit, il montre que l'étude de la nature, loin de conduire à nier l'existence de Dieu, l'implique au contraire et la suppose à chaque pas. C'est l'existence d'un Dieu créateur et providence qui fonde seule l'ordre immuable des lois de l'univers : nier Dieu, ce serait nier cet ordre et ces lois, ce serait nier la science elle-même en niant son objet. Ici, l'orateur se trouve en face d'une théorie fort en faveur aujourd'hui, d'après laquelle les lois du monde s'expliquent par elles-mêmes, et constituent une sorte d'organisme vivant, une série éternelle et infinie de causes et d'effets qui sont la raison d'être unique et suprême de tout ce qui existe. Un naturaliste anglais, le célèbre Darwin, prétend avoir découvert que l'être vivant s'est élevé lentement de l'organisation la plus rudimentaire, jusqu'à l'organisation la plus riche et la plus complète, se modifiant lui-même selon les différents milieux, et se créant de nouveaux organes pour répondre à des exigences nouvelles. Appliquant cette ingénieuse théorie à la formation du monde, et à l'apparition successive des diverses manifestations de la vie, on a prétendu que tout dans l'univers s'est produit par l'évolution d'une molécule première qui n'a eu besoin, pour se transformer comme pour éclore, que de la seule action du temps. M. Naville n'a pas de peine à montrer le néant de cette théorie, qui, par le plus étrange des paralogismes, érige une loi de développement en principe créateur, et confond la notion de temps avec celle de causalité. Comme si le temps pouvait rien produire! comme si le temps était autre chose qu'un cadre vide, le lieu de la vie et de la mort, mais non pas la puissance qui fait naître et qui fait mourir! On pourrait aussi opposer à la théorie de la transformation progressive des espèces et de l'apparition spontanée de la vie sur notre globe, les expériences si décisives de M. Pasteur et les résultats de l'observation qui constate l'invariable fixité des organismes vivants. M. Naville ne l'a point fait ; il s'est contenté de montrer qu'il est impossible d'expliquer l'intelligence, la conscience et le cœur de l'homme par les transformations successives de la nature animale, et il proteste avec une énergie éloquente contre cette injurieuse doctrine, qui fait de l'homme un singe perfectionné. Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire ici cette page, l'une des plus belles que l'auteur ait écrites : « Ce singe, auteur de notre race, qui un jour a pris la parole au milieu de ses pareils, entre lesquels dès lors il n'avait plus de semblable ; ce singe qui s'est redressé dans le sentiment de sa dignité ; qui, en regardant le ciel, a dit : Mon Dieu! et qui, rentrant en lui-même, a dit : Moi! ce singe, qui, tandis que les guenons continuaient à faire des petits, a eu des fils de la compagne de sa

vie et les a serrés sur son cœur; ce singe-là, qu'en dirons-nous? Quel climat, quel sol, quel régime, quelle nourriture, quelle chaleur, quelle humidité, quelle sécheresse, quelle lumière, quelle combinaison de phosphore, quel dégagement d'électricité a séparé des races animales non-seulement l'homme, mais la société humaine? L'humanité avec ses combats, ses chutes, ses tristesses et ses joies, ses larmes et son sourire, l'humanité avec ses arts, sa science, sa religion, son histoire enfin, son histoire et ses immortelles espérances? Ce singe-là, qu'en dirons-nous? Ne voyez-vous pas que le souffle de l'Esprit a passé sur lui, et que Dieu lui a dit : Te voilà fait à mon image! Maintenant souviens-toi de ton Père qui est dans les cieux!... Si donc vous rencontrez quelqu'un de ces philosophes de la matière, bornez-vous à lui répondre : « Il est un fait qui résiste à votre théorie et suffit à la renverser, et ce fait, c'est moi! » Et comme pour avoir raison du matérialisme il suffit de bien comprendre une pensée de l'esprit, un battement du cœur, une parole de la conscience, ajoutez hardiment avec la Médée de Corneille :

Moi, dis-je, et c'est assez [1]. »

Comme l'on se refuse à voir dans la nature autre chose que la nature elle-même, c'est-à-dire un ensemble de lois présidant à un développement sans point de départ et sans terme, on ne voit dans l'histoire que l'humanité et ses évolutions successives. Hors de l'homme, dit-on, il n'y a rien. Il n'y a qu'un infini, celui de nos désirs et de nos aspirations, de nos besoins et de nos efforts. Le Dieu-humanité se déployant dans les manifestations toujours nouvelles de son incessante activité pour se ressaisir et s'adorer lui-même dans la conscience absolue de sa nature divine, voilà à quoi se réduit cet orgueilleux et étrange système. Il est aisé d'en pressentir les désastreuses conséquences. Si tout ce qui arrive n'est qu'un moment fugitif et nécessaire de l'éternelle évolution du divin, tout a une égale raison d'être et une même valeur : le bien et le mal, la vertu et le crime, l'erreur et la vérité. Ou plutôt, il n'y a plus ni bien ni mal, ni vrai ni faux, parce que le critère manque pour les discerner l'un de l'autre : tout est bien à son heure, et la place de chaque chose constitue sa vérité. Et alors il ne reste plus que le vide immense et l'illusion universelle. Le dernier mot de la science c'est, comme on l'a dit, le rêve qui se sent rêve, le néant qui cesse de l'être pour se reconnaître et s'affirmer. — De pareilles doctrines ne veulent pas être réfutées. Il suffit de protester contre elles,

[1] Le *Père céleste*, p. 199, 200.

avec M. Naville, au nom de la liberté et de la conscience comme au nom des imprescriptibles besoins et des immortelles aspirations de nos âmes.

M. Naville consacre ses deux derniers discours à établir que le Dieu, auquel rendent témoignage à la fois la nature et l'histoire, est un créateur et un père. C'est là, dit-il, la seule hypothèse qui rende raison de ce qui est. Et qu'on ne se méprenne pas sur la valeur de ce mot; rien n'est plus scientifique que l'hypothèse. Sans elle, la science demeurerait toujours stationnaire, et ne pourrait faire une seule découverte ni un seul progrès. Observer les faits, en chercher la loi, et contrôler la loi découverte par une expérimentation nouvelle, voilà la marche normale et légitime de la science. La loi ainsi entrevue n'est d'abord qu'une hypothèse provisoire qu'un examen plus attentif des faits viendra peut-être renverser; mais lorsqu'une observation patiente et prolongée a montré que cette loi rend compte de tous les phénomènes qu'il s'agit d'expliquer, l'hypothèse cesse d'être une hypothèse, pour devenir un résultat acquis et un fait nouveau. Or, la seule hypothèse qui puisse expliquer l'univers avec l'ordre admirable qui ramène à l'unité la diversité infinie de ses éléments, c'est celle d'un Dieu créateur. « Le Créateur seul, dit M. Naville, a pu produire des êtres divers, parce qu'il est tout puissant, et maintenir l'harmonie entre ces êtres, parce qu'il est un. » — Mais le Créateur est aussi un Père; il a créé par bonté et dans le but de donner le bonheur à ses créatures. Ce qui le prouve, c'est d'abord, selon M. Naville, l'universalité de la prière; car la prière, qui est avant tout une demande, suppose le sentiment, confus peut-être, mais réel, de la bonté de l'Etre suprême. Si l'humanité prie, c'est qu'elle croit à la bonté de Dieu. La raison d'ailleurs vient confirmer le témoignage de l'expérience. Si le Dieu souverainement libre et parfait, infiniment et éternellement heureux, a créé le monde, ce n'est pas qu'il ait eu besoin du monde pour ajouter à sa félicité et à sa gloire; c'est en vue de sa créature, et pour son bien, et non en vue de lui-même, qu'il est devenu créateur. Dieu a donc créé par amour et par bonté. Créés par la bonté, nous sommes créés pour le bonheur, et, pour nous, le bonheur c'est de nous unir à Dieu en accomplissant sa volonté. Chercher en Dieu notre bonheur, voilà la loi de notre vie et notre destination suprême. « Si donc, s'écrie en finissant M. Naville, vous sentez au fond de votre âme un élan vers la félicité, ah! ne laissez pas éteindre la flamme sainte! Ne parlez pas d'illusions! ne vous résignez jamais à la prose de la vie, au terne et monotone contentement d'une vie sans idéal! Votre nature ne vous trompe pas; c'est vous

qui vous tromperez en cherchant votre bien dans le monde des chimères folles ou coupables... Dieu dans le cœur, c'est là ce qui colore les joies, sanctifie les affections, calme les douleurs, et, au milieu des luttes, des tristesses et des déchirements de la vie, laisse monter du cœur au visage ce sublime sourire qui peut briller même au travers des larmes. »

II.

Nous venons de rappeler à nos lecteurs l'ordre et l'enchaînement des discours de M. Naville. Nous ne nous arrêterons pas à en faire ressortir les mérites : ils éclatent assez d'eux-mêmes. Tous ceux qui connaissent les discours sur la *Vie éternelle* ont retrouvé dans le livre qui nous occupe la même élévation de pensée et de langage, la même science de l'histoire et du cœur humain, la même dialectique vigoureuse unie à la même éloquence chaleureuse et persuasive. Nous croyons nous acquitter envers l'auteur d'une dette sacrée de reconnaissance en lui disant ici quelles belles heures nous a procurées la lecture de son livre. On éprouve une intime et profonde jouissance à voir les grandes vérités qui font le prix et la dignité de la vie défendues avec tant de savoir et tant d'éloquence, et l'on remercie Dieu de ce qu'il y a encore en notre siècle des hommes capables de plaider ainsi sa cause.

Une question cependant s'est posée devant nous, que nous soumettrons respectueusement à M. Naville. Le plan qu'il a suivi et le terrain sur lequel il s'est placé étaient-ils les meilleurs que l'on pût choisir? Il a voulu se placer en dehors de la révélation chrétienne et établir au nom des seules lumières naturelles, au nom de l'étude de l'univers et du cœur de l'homme, la doctrine d'un Dieu unique et personnel, créateur du monde et père du genre humain. Il reconnaît toutefois que cette doctrine nous vient en droite ligne de la tradition juive et chrétienne et que, en dehors de ce grand courant, elle a toujours été obscurcie ou niée; et il ajoute que si elle est aujourd'hui plus familière à la philosophie, c'est grâce aux influences chrétiennes que subissent les libres penseurs de nos jours alors même qu'ils s'en défendent; car il y a une atmosphère chrétienne qui agit sur le tempérament de l'esprit comme le climat agit sur le tempérament du corps. — M. Naville va plus loin encore : il reconnaît que la foi en Dieu et en son paternel amour, pour se maintenir en présence du mal et de la redoutable puissance qu'il exerce sur le monde, a besoin des ressources que la croyance chrétienne possède seule. Mais avant de défendre la foi en Dieu, il a voulu d'abord l'éta-

blir ; il a voulu montrer qu'elle a des racines naturelles dans l'esprit humain, que le christianisme l'épure et l'affermit, mais qu'il ne la crée pas en nous. L'orateur a rempli son programme avec succès et avec éclat, et l'on se dit, en fermant le livre : Voilà une cause admirablement plaidée et gagnée. Mais n'y aurait-il pas autre chose et mieux à faire? La thèse que soutient M. Naville ne gagnerait-elle pas à être présentée autrement? La victoire qu'il a obtenue est-elle aussi décisive qu'il paraît le penser? C'est ici, je l'avoue, que commencent mes doutes avec mes regrets. Oui, je le reconnais avec M. Naville, la croyance au Dieu vivant, notre créateur et notre père, a ses racines naturelles dans l'âme de l'homme; il suffit de contempler la nature et de descendre jusqu'au fond de notre propre cœur pour y trouver le Dieu d'amour; mais combien de temps garderons-nous cette précieuse conquête? Ne nous sera-t-elle pas ravie aussitôt que nous nous prendrons à réfléchir sérieusement sur le monde et sur nous-même? Une grande voix, je le sais, s'élève autour de nous et en nous pour proclamer l'existence et les perfections de Dieu; mais combien d'autres voix qui viennent contredire ce témoignage et jeter le trouble dans notre esprit et dans notre cœur! A quoi sert d'établir laborieusement contre le panthéisme et le matérialisme la personnalité d'un Dieu créateur, tout sage, tout puissant et tout bon, si quelques instants après tout est renversé par des objections d'une irrésistible puissance! Un triomphe si éphémère vaut-il la peine d'être obtenu? Ne serait-il pas plus philosophique d'aller du premier coup jusqu'au bout de la vérité, et de proclamer hardiment qu'on ne peut croire sérieusement en Dieu sans croire à l'Evangile, et qu'il n'y a de salut pour le théisme que dans l'acceptation des croyances chrétiennes? — La position du théisme, en effet, est une position intenable : c'est trop ou trop peu; il faut aller plus loin et se réfugier dans le christianisme comme dans l'asile inexpugnable de la foi en la justice et en l'amour de Dieu, ou bien il faut reculer jusqu'au panthéisme, c'est-à-dire jusqu'à la négation de ces attributs moraux qui constituent en Dieu la divinité véritable. C'est la thèse que soutenait, il y a trois ans, M. le professeur Secrétan dans ses conférences sur l'*Existence de Dieu*. Il le faisait avec cette hardiesse de pensée et cette sobriété sévère de langage qui sont les caractères de son talent; nous aurions aimé voir la même thèse reprise par M. Naville sous une forme plus populaire; sa parole éloquente, chaleureuse et colorée lui aurait donné un nouvel éclat et une puissance de plus, et l'effet de son livre aurait été peut-être plus décisif.

Cette thèse, qui est la nôtre, nous ne voulons pas entreprendre

de la démontrer ici. Qu'on nous permette cependant de relever deux points dont l'importance nous paraît sérieuse, afin de faire mieux comprendre la portée des regrets que nous exprimions tout à l'heure.

Le théisme nous paraît insoutenable à un double point de vue : il ne peut se maintenir ni sur le terrain des faits, ni sur le terrain de la métaphysique. Il est contredit par l'expérience, car le spectacle du mal, qui règne dans le monde et dans l'homme, donne un éclatant démenti à la sainteté et à l'amour du Dieu qui a créé le monde et qui le gouverne. Je sais bien qu'on croit tout expliquer par la liberté de l'homme, et je reconnais volontiers que la liberté, sérieusement comprise, jette une grande clarté au sein des ténèbres qui nous entourent. Mais le problème n'est qu'à moitié résolu, et bien des obscurités demeurent encore. Car cette liberté, que l'on donne comme mot de l'énigme, n'existe déjà plus pour nous ; nous sommes nés pour le bien, et le mal pèse sur nous comme une fatalité ; nous savons que nous unir à Dieu par l'obéissance et par l'amour, c'est là pour nous le devoir suprême et le suprême bonheur, et cependant nous nous sentons séparés de Dieu comme par un abîme. Par une contradiction étrange autant que douloureuse, l'homme ne peut accomplir la loi de sa destinée : il est fait pour être saint et pour être heureux, et il est assujetti à la puissance du péché et de la douleur. Le but de la création n'est donc pas réalisé, et il ne peut pas l'être. Un Dieu libre et tout puissant, un Dieu de sainteté et d'amour, se résignera-t-il à ce misérable avortement de son œuvre? Renoncera-t-il aux desseins qu'il avait formés pour le bonheur de ses créatures? S'avouera-t-il vaincu par le mal qu'il n'a pas voulu et dont il n'est pas l'auteur? Non ! car s'il en était ainsi, il ne serait pas Dieu. S'il est le vrai Dieu, s'il est le Dieu de la conscience et du cœur, de la philosophie spiritualiste et du genre humain, le Dieu qui s'appelle *amour* et que nous appelons *Père*, il opposera à cet immense déploiement de la puissance du mal un déploiement plus immense encore de sa miséricorde et de sa grâce ; il rétablira l'ordre et l'harmonie troublés par les tragiques accidents de la liberté ; il donnera à l'homme les moyens de reconquérir tout ce qu'il a perdu ; il le délivrera de cette loi du péché qui pèse sur lui et le rend incapable d'atteindre le but pour lequel il a été créé. C'est ce que Dieu accomplit par Jésus-Christ, le second Adam qui répare toutes les ruines que le premier avait faites. Jésus-Christ brise les liens qui retiennent l'humanité captive sous la puissance du péché et de la mort, et il rétablit pour chacun de nous les conditions normales du développement moral et de la vie religieuse. Dès lors, tout

s'éclaire, tout se transfigure, tout s'illumine, Dieu est justifié ; et les plans de son amour se dévoilent à nous dans toute leur magnificence et dans toute leur grandeur. Dès lors aussi, les doutes s'apaisent au fond de nos âmes, le calme se fait dans notre conscience et dans notre cœur, et nous pouvons élever avec confiance nos regards en haut, en nous écriant : « Notre Père qui es aux cieux ! »

C'est ainsi que se vérifie la parole de Jésus : « Nul ne vient au Père que par moi. » La nature et l'histoire ne suffisent pas, en effet, à nous révéler le Père ; leur témoignage est contradictoire : à côté des mille voix qui proclament son amour, il en est d'autres qui le démentent et qui l'accusent, et qui semblent n'attester en Dieu que l'indifférence et l'oubli. L'humanité, depuis qu'elle contemple le spectacle du monde et celui qu'elle se donne à elle-même, a répété de siècle en siècle le cri de Thomas : « Montre-nous le Père ! » ou le cri du poète :

Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Et à ce cri de doute et de prière, d'angoisse et d'espérance, Jésus-Christ seul a pu répondre : « Celui qui m'a vu, a vu le Père. »

Ce n'est pas seulement contre les données de l'expérience que vient se heurter le théisme, il échoue encore devant une analyse rigoureuse de la pensée philosophique. Je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible d'établir, en dehors du christianisme, la notion d'un Dieu vraiment personnel et vivant. On inclinera toujours vers le déisme abstrait et vide, négation du Dieu vivant, ou vers le panthéisme, négation du Dieu personnel. Qu'est-ce que le Dieu solitaire dont nous parle le théisme, sinon une idée pure, une abstraction, un néant? Aussi voyons-nous les philosophes spiritualistes qui ont quelque profondeur et quelque vigueur dans l'esprit, céder comme par instinct à la nécessité de répandre le mouvement et la vie dans cette éternelle et immobile solitude, et affirmer que l'univers a été de tout temps l'expression naturelle et nécessaire de la vie divine : Dieu, disent-ils, pense le monde et le produit éternellement ; il grave en lui l'image mobile de son immobile éternité. — Mais ne voit-on pas qu'alors la notion de la vraie personnalité nous échappe ? Dieu cesse d'être distinct de son œuvre et de se suffire à lui-même ; Dieu ne saurait pas plus se passer du monde que le monde se passer de Dieu. Faites un pas de plus, et vous arrivez à la notion panthéiste du Dieu qui se réalise et qui s'achève dans l'univers. C'est

le Dieu de la révélation chrétienne qui seul est vraiment personnel et vivant ; en lui la multiplicité et l'unité sont contemporaines ; il n'a pas besoin, pour être éternellement actif, d'être éternellement créateur ; car il a, sans sortir de lui-même, un éternel objet d'activité et d'amour. Seul, le Dieu Père, Fils et Esprit, peut s'appeler *amour* et *vie*... Aimer, c'est vivre, et il n'y a de Dieu vivant que celui dont l'essence est d'aimer, celui dont la vie, bien avant l'apparition du monde, est un cercle mystérieux et ineffable de communion intime et d'éternel amour.

Nous sommes persuadé que M. Naville partage lui-même les convictions et les vues que nous venons d'exprimer, et nous espérons qu'il consacrera un jour l'autorité de son talent et l'éclat de sa parole à prouver aux hommes sérieux de notre siècle qu'il n'y a de théisme véritable que le théisme chrétien. En attendant qu'il remplisse une tâche pour laquelle il est mieux préparé que personne, nous le remercions de nouveau, au nom de tous ceux qui aiment l'Evangile, pour les services qu'il a déjà rendus à la cause chrétienne, en se faisant à lui-même un si grand honneur.

F. Bonifas.

LITTÉRATURE

—

LA POÉSIE PROTESTANTE AU SEIZIÈME SIÈCLE[1]

Né dans l'Armagnac en 1544, Du Bartas s'enrôla de bonne heure sous les drapeaux de la cause calviniste, et mourut, âgé de quarante-six ans, des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Ivry. Ses poésies écrites sous la tente et souvent entre deux batailles ne se ressentent guère des émotions des camps ni des passions de la vie militaire; on n'y trouve rien qui sente la fièvreuse nature de l'homme de parti; ces longs poëmes, où l'on voit partout les traces de savantes et laborieuses recherches, semblent le fruit de la maturité d'un homme d'étude, qui aurait passé sa vie dans le calme du cabinet, plutôt que l'œuvre d'un jeune soldat du Béarnais, dont la courte existence fut remplie par les luttes d'une époque orageuse et par les négociations importantes dont il fut chargé par son prince. « Il sçut adoucir, dit de Thou, ce que les armes ont de dur et de barbare par l'aimable commerce qu'il entretint avec les Muses. » Ses œuvres surent si bien s'élever au-dessus des inspirations de l'esprit de parti qu'elles jouirent d'une grande vogue auprès des esprits cultivés des deux communions. Et au point de vue littéraire même, loin de songer à faire bande à part, il fut le disciple fervent de Ronsard, dont il épousa chaleureusement les principes qu'il exagéra même, au point de forcer son maître à le désavouer.

Est-ce à dire pourtant que Du Bartas ne se soit rattaché à la Réforme que par le hasard de la naissance, et que son talent ne doive rien à ses convictions religieuses? Nous ne le pensons pas, et nous partageons l'opinion d'un excellent juge, M. Sayous, qui fait honneur au calvinisme de ce qu'il y a d'heureux et d'original dans l'inspiration de ce poëte. « La gravité de la Réforme, dit le savant critique, son goût d'érudition sacrée, quelque chose enfin de sa contenance mâle et de sa fierté se retrouvent dans les œuvres de Du Bartas, et l'on peut croire que les *Semaines* en particulier sont une conception bien protestante[2]. » « Peut-être, ajoute-t-il ailleurs, Du Bartas est-il plus calviniste que M. Sainte-Beuve n'est

[1] Voir la *Revue chrétienne* d'octobre, novembre, décembre 1865 et octobre 1866.
[2] *Etudes*, t. II, p. 341.

disposé à le croire. Il procède tout droit de Viret, qui lui a évidemment fourni une partie de sa science, qui du moins l'a mis sur la voie[1]. »

Un fait est certain d'ailleurs, c'est que ce fut pour obéir à une volonté bien protestante, celle de Jeanne d'Albret, que le gentilhomme-poëte commença à consacrer son talent à des sujets religieux. De bonne heure, il avait cherché un délassement dans la poésie :

> Je n'estoy point encor en l'avril de mon aage,
> Qu'un désir d'affranchir mon renom du trespas,
> Chagrin, me faisoit perdre et repos et repas
> Par le brave projet de maint sçavant ouvrage.

Après avoir essayé des sujets profanes, le jeune poëte, inquiet sur sa véritable voie, entend Uranie qui lui dit :

> Pren-moy doncques pour guide : eslève au ciel ton aile :
> Saluste, chante-moy du Tout-Puissant l'honneur.

Depuis le jour où Uranie, sous les traits de la reine de Navarre, lui eut donné ce sage conseil, Du Bartas s'appliqua à composer

> Des vers que, sans rougir, la vierge puisse lire.

Le poëme qu'il composa, sur l'invitation expresse de cette princesse, avait pour sujet *Judith*. Il parut peu après la Saint-Barthélemy, et la glorification de l'héroïne de Béthulie eût pu paraître une menace à l'adresse de Charles IX, si l'auteur, dont rien ne nous autorise à suspecter la sincérité, ne s'en était défendu dans les termes les plus explicites. Cette tentative de donner à la France un poëme héroïque était prématurée; la langue n'avait ni l'ampleur ni le poli nécessaires à de telles entreprises; elle ne pouvait que tromper le talent et la bonne volonté des plus hardis. Cette hardiesse néanmoins, bien qu'elle ne pût pas être récompensée par un succès durable, était méritoire, et nous devons quelque reconnaissance à ceux qui, au milieu des incertitudes et des hésitations inséparables des époques créatrices, ont essayé d'agrandir le domaine poétique de notre littérature. Ce n'est qu'au milieu de longs tâtonnements que s'accomplissent les grandes révolutions littéraires ou morales; ils nous est bien permis d'accorder quelque indulgence à ceux qui ont tenté des voies nouvelles, bien qu'ils se soient égarés dans de stériles broussailles.

L'œuvre principale de Du Bartas, celle sur laquelle la postérité l'a jugé, c'est incontestablement sa *Semaine ou Création du monde*. Peu d'ouvrages ont eu une fortune aussi grande et aussi inconstante tout à la fois que ce long poëme. Accueilli avec enthousiasme en France, où il eut de nombreuses éditions, traduit en latin, en italien, en allemand, en espagnol, en anglais, en danois et en suédois, copié et travesti par une foule d'auteurs français et étrangers, imité par Le Tasse, qui le prit pour modèle d'un ouvrage sur le même sujet qu'il n'acheva pas, consulté par

[1] *Etudes*, t. II, p. 238.

Milton qui, au dire de Hallam, ne dédaigna pas « d'y ramasser des perles, » le grand poëme de Du Bartas est aujourd'hui à peu près inconnu en France, et si les compatriotes du poëte en parlent encore quelquefois, ce n'est guère que le sourire sur les lèvres et pour en faire matière à plaisanteries. Il y a dans ce revirement de l'opinion un fait bien étrange, d'autant plus que la faveur qui accueillit cette œuvre à sa naissance s'est conservée à l'étranger, et que ce poëme, que nous considérons comme un fatras illisible, est encore de nos jours fort admiré par des esprits de premier ordre. Goëthe, par exemple, ce juge d'un esprit si vaste et d'un sens critique si éclairé, en a fait le plus magnifique éloge; il déclare qu'à ses yeux, « les Français sont injustes de méconnaître le mérite de ce poëte, » et que « les poëtes français devraient rendre des hommages à leur ancien et illustre prédécesseur, attacher à leur cou son portrait, et graver le chiffre de son nom dans leurs armes[1]. »

Comment expliquer de pareilles appréciations, si opposées à celles qu'ont portées parmi nous les maîtres du goût et ce maître des maîtres qui s'appelle le public? Comment expliquer le succès persistant hors de France, d'une œuvre qui nous paraît un avortement complet? La raison en est bien simple : les défauts du poëme de Du Bartas sont de ceux qu'une traduction ne peut pas reproduire ou qu'elle affaiblit considérablement; ses qualités, au contraire, débarrassées des fautes qui les dérobent trop souvent aux yeux du lecteur primitif, ressortent dans tout leur éclat; elles ont passé, à travers les mailles de la traduction, comme dans un crible : ce qui est resté, c'est en général ce qui est vrai et juste. C'est dire que ces défauts sont surtout dans la forme et dans le style et qu'ils affectent peu les idées qui sont à la base de l'ouvrage. N'est-ce pas reconnaître aussi que notre goût est bien difficile, puisqu'il ne sait pas surmonter la répugnance qu'offre à l'esprit un style ampoulé, pour aller découvrir, sous cette écorce vile, des beautés de premier ordre?

Du Bartas a eu le malheur ou l'honneur de naître dans un siècle qui avait pour mission de créer une langue, ou, pour dire plus vrai, un monde : la littérature française et l'esprit français sont ce que le seizième siècle les a faits. A cette époque, chaque écrivain n'avait pas derrière lui, comme maintenant, toute une tradition pour le prendre par la main et pour le diriger; il fallait se choisir ses maîtres ou, le plus souvent, se servir de maître à soi-même; il fallait, au milieu du chaos des systèmes nouveaux que chaque jour enfantait, chercher en tâtonnant ce qui avait le plus de chance d'être sanctionné par l'avenir. Notre goût moderne, que nous vantons tant, n'est pas une vertu innée ou une inspiration du ciel; c'est la résultante d'une éducation de trois siècles. Il n'existait pas au siècle de la Renaissance et n'était remplacé par rien. Pour peu qu'un

[1] Ce jugement a été reproduit *in extenso* par la *France protestante*. L'article consacré à notre auteur est l'un des meilleurs et des plus complets de ce recueil; c'est une des réhabilitations les mieux réussies par les savants biographes.

auteur eût du talent ou s'en supposât, il se sentait porté à innover; le succès que le public lui accordait devait l'enhardir et l'encourager à persévérer dans sa voie. Il y avait là un milieu auquel ne correspond en aucune façon celui où nous vivons; il y avait là des influences et des directions que nous ne comprenons plus. Il faut cependant que nous en tenions compte, si nous ne voulons pas être injustes envers ceux qui ont été les pères de la langue française.

Le style de Du Bartas est le prolongement de celui de Ronsard, ou son exagération plutôt. Si à la hardiesse de son esprit il eût ajouté le goût et la modération, il eût pu être un réformateur de génie, au lieu d'être un innovateur aventureux et bizarre. L'exagération de sa manière a nui au succès de ce qu'elle renfermait de bon et d'utile; bien des richesses auraient pénétré, par son autorité, dans notre langue, s'il n'avait pas pris à tâche lui-même de compromettre cette autorité par les plus étranges fantaisies de style.

Le principe qui, par son exagération, devint fatal à notre poëte, ce fut cette admiration même de l'antiquité retrouvée, d'où sortit la Renaissance. Ignorants du génie de la langue nationale, beaucoup de bons esprits s'imaginèrent qu'elle ne deviendrait digne de servir aux œuvres de la pensée qu'en copiant servilement le grec ou le latin. L'école de Ronsard aboutit ainsi au plus éclatant avortement littéraire que notre histoire connaisse. Du Bartas adopta avec une ardeur de néophyte les préceptes du maître; il disait modestement que « sa *Semaine* marchoit mille pas après la *Franciade*[1]; » mais, en disciple convaincu, il dépassa son maître; esprit excessif et génie égaré, il fut le porte-drapeau de la Pléiade, et il en est devenu, devant la postérité, le bouc émissaire; sa gloire éclipsa un moment celle de Ronsard : aussi l'a-t-il payée par un oubli plus complet et plus dédaigneux que celui du maître.

On connaît les défauts principaux du style de notre poëte gascon. Il eut à un degré exceptionnel la manie de créer des mots nouveaux; ses innovations, quelquefois heureuses, ont été rarement sanctionnées par l'usage, ce qui rend assez pénible la lecture de ses œuvres. Il employa aussi, à l'exemple de Ronsard, un système ingénieux d'épithètes composées, destinées à rendre le discours plus rapide et plus concis; malheureusement, ces accouplements de mots, que le génie des langues anciennes autorisait, font un effet bizarre dans la nôtre, comme on peut en juger par les exemples suivants :

Apollon, porte-jour; Herme, guide-navire;
Mercure, échelle-ciel; invente-art, aime-lyre...

La guerre vient après, casse-loix, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-bois, aime-pleurs.

[1] Ronsard lui rendait la politesse en disant que Du Bartas avait plus fait en une semaine que lui en toute sa vie.

« La terre porte-grains, le soleil chasse-nuict, Phœbé verse-froid, l'ancre arrête-navire, » ne font guère meilleur effet, et il faut croire que ces sortes d'épithètes ne conviennent pas au génie de notre langue, puisqu'elles n'ont pas réussi à se naturaliser en France, malgré les services très réels qu'elles auraient pu rendre à la poésie.

Du Bartas emprunte également au grec certains redoublements de la première syllabe des mots pour donner de l'emphase à l'expression, et il ne réussit qu'à la rendre ridicule. Qu'on ajoute à ces hardiesses et à ces néologismes les recherches les plus malheureuses d'harmonie imitative, un entassement pédantesque et rebutant de métaphores ampoulées et de descriptions boursouflées, et l'on excusera la défaveur qui accompagne, dans notre histoire littéraire, le nom du gentilhomme calviniste.

Cela dit pour faire la part de la critique, répétons bien haut que ces bizarreries n'ont pas empêché que le poëme de Du Bartas ait eu ses trente éditions en dix ans et ait fait son tour d'Europe. C'est que, sous ce style que les caprices de la mode et les exigences du goût ont rendu ridicule, se cachait une œuvre d'une singulière hardiesse, toute écrite sous l'inspiration d'un sentiment religieux, profond et sincère. Pour la première fois, un poëte osait aborder, dans une œuvre aux proportions épiques, le problème de l'origine des choses et décrire les merveilles de la création avec une profusion de couleurs toute nouvelle et avec une incontestable vigueur de pinceau. C'était une immense encyclopédie poétique où le poëte renferme le monde entier, dont il embrasse la grandeur sans trop d'embarras; il décrit, avec un religieux enthousiasme, les phénomènes naturels et les lois qui président à l'évolution des choses. S'il partage toutes les erreurs de son temps, il est au courant de tout ce que la science avait déjà conquis. En essayant de se placer dans les circonstances de ceux qui lisaient ce poëme, on comprend leur admiration et on la partage un peu; ses lecteurs se trouvaient en présence d'un esprit d'une remarquable élévation qui s'élançait d'un vol hardi vers les sereines régions de la pure lumière et qui se mouvait à l'aise dans les plus hautes sphères. Cette hardiesse de dessein et de pensée contrastait fort avec le terre-à-terre habituel des poëtes à la mode qui se bornaient à roucouler des sonnets, des madrigaux et des *odelettes*, et devait séduire les âmes et conquérir leur admiration, dans un siècle qui avait l'instinct des grandes choses, s'il n'en avait pas encore la jouissance.

Malgré un étrange amalgame du merveilleux de la Bible et de la mythologie païenne, on peut dire que l'inspiration de Du Bartas est purement biblique. Il avait appris de Jeanne d'Albret à puiser largement ses sujets dans les livres saints, et son poëme prouve qu'il les connaissait à fond comme un soldat de Coligny devait les connaître; c'est par là surtout que son talent a subi la forte influence de la Réforme.

« Du Bartas mérita en partie cette gloire qui nous étonne, dit M. Sayous, par la sincérité de son inspiration toute morale et religieuse, par la gra-

vité et quelquefois l'élévation de ses pensées, par l'intérêt alors tout nouveau des phénomènes et des lois naturelles qu'il s'applique à décrire en ses vers. Mais cette gloire ne lui survécut pas dans sa patrie, parce qu'il manquait de ce qui fait vivre les poëtes, l'éternelle grâce, toujours jeune et qui rajeunit tout, l'harmonie et l'invention [1]. »

M. Sainte-Beuve dit de son côté : « On ne peut nier que la *Semaine* ne justifiât ce premier enthousiasme par un certain air de grandeur, par des tirades éloquentes et aussi par la nouveauté bien réelle du genre..... Voici venir un poëte ardent et docte qui célèbre l'œuvre de Dieu, qui raconte la sagesse de l'Eternel et qui déroule, d'après Moïse, la suite et les beautés de la cosmogonie hébraïque et chrétienne. Ce que Parménide, Empédocle, Lucrèce et Ovide lui-même ont tenté chez les anciens, il l'ose à son tour, et en des détails scientifiques non moindres; mais toute cette physique se relève d'un sentiment moral animé, d'une teinte biblique et parfois prophétique qui passe comme l'éclair à travers les éléments. »

Faisons maintenant connaître par quelques citations la meilleure manière de Du Bartas. Veut-il peindre les sentiments nouveaux qui agitent l'âme du premier homme lorsqu'à son réveil il voit la compagne que Dieu lui a donnée, il le fait dans des accents que lui envierait Milton :

L'homme unique n'a point si tost jetté son œil
Sur les douces beautez de sa moitié nouvelle,
Qu'il la baise, l'embrasse et haut et cler l'appelle
Sa vie, son amour, son apuy, son repos,
Et la chair de sa chair, et les os de ses os.

Source de tout bon heur, amoureux Androgyne,
Jamais je ne discour sur ta saincte origine,
Que, ravi, je n'admire en quelle sorte alors
D'un corps Dieu fit deux corps, puis de deux corps un corps.

O bien heureux lien, ô nopce fortunée,
Qui de Christ et de nous figures l'hyménée.
O pudique amitié qui fonds par ton ardeur
Deux âmes en une âme et deux cœurs en un cœur.

Du Bartas n'est jamais si bien inspiré que lorsqu'il chante la paisible vie des champs et les bienfaits de la paix succédant aux stériles et cruelles agitations de la guerre. Ce soldat calviniste, qui passa sa vie dans les luttes civiles, excelle à décrire les charmes d'une existence retirée. Ecoutez ce vœu qui semble un soupir poussé, au milieu d'une existence agitée, vers un avenir que le poëte ne devait pas posséder :

Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands rois,
Mes solitaires ans achever par les bois:
Mon estang soit ma mer, mon bosquet mon Ardène:
La Gimone mon Nil, le Sarrampin ma Seine:
Mes chantres et mes luths les mignards oiselets:
Mon cher Bartas mon Louvre : et ma cour mes valets:
Ou sans nul destourbier si bien ton los j'entonne,
Que la race future à bon droit s'en étonne.

[1] *Etudes*, t. II, p. 237.

Ou bien écoutez en quels accents émus ce guerrier célèbre la paix :

Saincte fille du ciel, déesse qui rameines
L'antique siècle d'or, qui belle rassereines
L'air trouble des François qui fais rire nos champs,
Unique espoir des bons, juste effroy des meschans,
Vierge, depuis vingt ans aux Gaules incognue,
O Paix, heureuse Paix, tu sois la bienvenue.
Voy comme à ton retour ceux qui desjà poussoient
Leurs escumeux chevaux, et forcenés baissoyent
Leurs boys pour se chocquer, jettent aux piés leurs armes,
Et d'aise transportez s'entrebaignent de larmes.

Le succès de Du Bartas fut un succès national, nous l'avons dit; mais il était naturel que ses coreligionnaires lui conservassent plus longtemps que le grand public une respectueuse et reconnaissante admiration. Ils lui demeurèrent fidèles longtemps encore après que la faveur de la foule lui eut été retirée. C'est qu'en lui ils retrouvaient un des leurs; à part la hardiesse de la conception et les mérites de l'exécution, ils admiraient surtout dans son œuvre la forte séve morale qui y circulait; ils étaient particulièrement sensibles à ce perpétuel symbolisme du monde spirituel que le poëte savait découvrir dans le monde de la nature. En rangeant Du Bartas au nombre des poëtes édifiants de la Réforme, nous n'avons donc fait qu'adopter le jugement que portèrent sur lui ses contemporains.

Le nom de Du Bartas nous rappelle deux poëtes de la seconde moitié du seizième siècle qui, par leurs œuvres, rentrent dans la série de littérateurs dont nous nous occupons et qui nous aideront à la clore. Le premier, Christophe de Gamon, fut l'un de ces nombreux imitateurs qui prirent pour modèle l'auteur de la *Semaine* et qui prétendirent faire mieux. Son travail est intitulé la *Semaine ou Création du monde, contre celle du sieur Du Bartas*. Il va sans dire que l'imitateur demeure fort au-dessous de son modèle; certaines parties de son œuvre révèlent toutefois un talent facile. Le second, Antoine Mage, grand admirateur de Du Bartas, auquel il adressa plusieurs odes et qu'il copia quelquefois, est l'auteur de cantiques spirituels d'une facture généralement médiocre.

XI. — OEUVRES DIVERSES.

Les œuvres que nous avons passées en revue jusqu'ici portent toutes le cachet protestant, et ont été inspirées pour les besoins de la cause ou tout au moins par son esprit. Nous leur avons donné la première place dans ce travail et elles y avaient droit. Nous n'avons pas à nous étendre aussi longuement sur d'autres œuvres qui se rattachent plutôt à la littérature générale, bien que signées de noms protestants. Nous nous bornerons, pour ne pas être trop incomplet, à citer quelques noms et quelques œuvres.

Ce n'est pas sans étonnement qu'on découvre, en y regardant de près, qu'un assez grand nombre de poëtes protestants ont travaillé pour le

théâtre au seizième siècle. Ce fut même presque uniquement de ce côté que se tournèrent la plupart de ceux d'entre eux qui se mêlèrent au mouvement littéraire du jour. A cette époque où l'art dramatique cherchait péniblement sa voie, placé entre un passé désormais insuffisant et un avenir qu'il ne parvenait pas à deviner, plusieurs écrivains calvinistes contribuèrent par leurs essais à lui faire traverser cette crise qui devait le transformer. Et qu'on ne s'étonne pas trop de voir des partisans des austères doctrines de la Réforme travailler sans scrupules pour le théâtre. Le seizième siècle, surtout dans sa première moitié, vit dans les jeux scéniques moins un divertissement profane qu'une école de mœurs, où les leçons de la religion elles-mêmes n'étaient point déplacées. L'influence italienne qui prévalait à la cour des Valois ne tarda pas sans doute à pervertir le genre, et les mystères du moyen âge cédèrent bientôt le pas à des pièces plus savamment agencées, mais infiniment moins morales. Il nous suffira d'indiquer en quelques traits la part qui revient aux poëtes protestants dans cette transformation.

Eustorg de Beaulieu, né dans les premières années du seizième siècle, fut tour à tour prêtre, comédien et ministre calviniste. Pendant la période *dramatique* de sa vie, il monta plusieurs fois sur les tréteaux pour jouer quelque moralité de sa composition. On en était encore à l'antique théâtre du moyen âge « avec son paradis au-dessus et l'enfer au-dessous. » Dans ses pièces empruntées au Nouveau Testament pour la plupart, Beaulieu ne paraît pas avoir songé à innover ; il se contente d'écrire avec facilité et avec grâce, ce qui est bien quelque chose.

Aneau, qui vivait à la même époque, est l'auteur de sept *Noëls*, d'un *Mystère de la Nativité*, et d'autres pièces qui sont appréciées par les connaisseurs et que l'on considère comme les premiers modèles de nos opéras comiques. Lui non plus ne songe pas à tenter des voies nouvelles dans ces compositions dialoguées où l'on retrouve à la fois la naïveté et le sérieux des Mystères. L'auteur, disciple de Melchior Wolmar, comme Bèze, était à la tête du collége de Lyon et contribua beaucoup aux progrès de la réforme dans cette ville ; mais il subit le sort de la plupart des pionniers de cette grande révolution : il fut massacré, en 1561, dans une émeute de la populace fanatisée.

Avec le ministre Barran, dont nous avons parlé ailleurs, nous constatons un progrès très marqué dans la composition dramatique. Voici l'appréciation que font de lui à ce point de vue des juges fort compétents, les frères Haag : « Nous ne possédons de Barran qu'une moralité en cinq actes ; mais elle suffit pour lui mériter une place parmi les pères de notre théâtre moderne. Nos anciens mystères ne présentaient le plus souvent qu'une suite de tableaux où tout se passait en déclamations vulgaires ; aussi l'auteur était-il constamment en scène, tandis que ses personnages s'effaçaient. Dans la pièce de Barran, il y a progrès et un progrès notable, heureux fruit sans doute de l'étude des anciens. L'action marche régu-

lierement, la passion agit, et l'intérêt, au point de vue de l'auteur, se soutient jusqu'à la fin[1]. »

Jacques Grevin (1538-1570) occupe une place fort honorable dans l'histoire du théâtre français. A vingt ans, il avait déjà mérité une réputation étendue, et nul ne peut dire à quelle hauteur se serait élevé son talent, si une mort prématurée n'était venue l'enlever au culte des lettres. Sa tragédie de *César* a de grandes beautés. Elle est la première pièce savamment ordonnée qui ait paru en France. La Harpe en faisait grand cas et en mettait certaines parties au-dessus de ce que Jodelle a fait de mieux. Dans la comédie comme dans la tragédie, Grevin est intéressant; on regrette seulement de rencontrer chez lui des traits graveleux dont ne s'offensait guère le goût peu chaste du temps.

Grevin n'a rien de spécialement religieux. Jean de La Taille, au contraire, né en 1540, consacra surtout son talent à des sujets bibliques. Ses deux principales pièces, *Saül* et les *Gabéonites*, sont empruntées à l'Ancien Testament. Soldat calviniste, il prit part aux trois premières guerres de religion, bien que ses goûts le portassent surtout vers le culte paisible des lettres; voici en quels termes il se plaignait à Dieu de ces dures nécessités :

> Jusques à quand, Seigneur, as-tu déterminé
> De nous punir par guerre, où tantost deux ans j'erre,
> Blessé, triste, affligé, et, par diverse terre
> Les armes sur le dos, des miens abandonné.

Comme poëte, La Taille subit l'influence de son époque, tout en secouant un peu le joug de l'école de Ronsard, et en refusant d'imiter les licences que se permettaient ces poëtes « enflez de mots obscurs, tirez à force du latin. » Son vers est quelquefois facile et ne manque pas d'énergie. Comme auteur dramatique, il occupe une place honorable, quoique modeste, parmi ses contemporains. Il a un sentiment assez juste des nécessités de son art. Au point de vue des tendances morales de ses œuvres. Jean de La Taille est de bonne souche huguenote. Il n'est pas encore arrivé à ce prétendu désintéressement qui, sous prétexte que l'art n'a rien à démêler avec la morale, fait de l'art une école de vice et de corruption. Il déclare hautement dans la préface de son *Saül le furieux* que son but, en choisissant ce sujet, a été « de monstrer à l'œil de tous un des plus merveilleux secrets de toute la Bible, un des plus étranges mystères de ce grand Seigneur du monde, et une de ses plus terribles providences. »

Son frère, Jacques de La Taille, mort avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, promettait aussi d'être un poëte dramatique estimable, s'il eût vécu. Les cinq tragédies et la comédie qu'il laissa et auxquelles l'amitié fraternelle donna le jour, semblent prouver, non-seulement la précocité et la fécondité de son talent, mais encore sa vigueur peu commune.

[1] *France protestante*, art. Barran.

Antoine de Montchrestien appartient à la seconde moitié du seizième siècle, et est l'un des prédécesseurs immédiats de nos grands poëtes dramatiques. Homme hardi et intrépide, il embrassa, en 1621, le parti de la révolte, et succomba dans une embuscade la même année. Ses tragédies, bien que publiées dans les premières années du dix-septième siècle, se rattachent en réalité à l'époque précédente, et elles marquent la dernière période de cette crise féconde d'où allait sortir notre littérature classique. Les sujets qu'il aborde, la manière dont il les traite font déjà pressentir le grand siècle. « On chercherait inutilement, a dit un critique, dans les écrivains de cette époque, un second exemple de ce style concis et nerveux imité depuis par Corneille avec tant de succès. Malheureusement, Montchrestien ne savait pas s'arrêter [1]. » Parmi ses tragédies, s'en trouve une qui a pour titre : *Aman*. Cette pièce, parue cent ans avant *l'Esther* de Racine, peut, en certaines parties, lui être comparée sans trop de désavantage. Les situations y sont dépeintes avec une grande énergie.

Ce ne fut pas seulement le théâtre qui attira l'attention des poëtes protestants. Ils abordèrent les divers genres de poésie et y eurent des succès. Marot, qui appartient à la Réforme, sinon par son caractère, au moins par les meilleurs côtés de sa nature et par ses malheurs, cultiva, avec un talent inimitable, la poésie légère; il y apporta une grâce et une fraîcheur que l'on n'a pas retrouvées depuis lors. Ses élégies, ses épîtres, ses épigrammes demeurent des modèles du genre gracieux et frivole; elles sont bien autrement inspirées que la traduction des Psaumes; nous devons cependant nous abstenir de leur accorder l'attention que nous avons donnée à ses Psaumes, attendu que ceux-ci sont l'œuvre du poëte ami et hôte de Calvin, tandis que les poésies légères sont l'œuvre du page de François Ier.

Mentionnons encore, pour la poésie légère, Léon Jamet, ami de Marot, qui fut forcé, comme lui, de chercher un refuge auprès de la savante duchesse de Ferrare, à cause de ses opinions religieuses; Aneau et Beaulieu, mentionnés déjà, qui ont aussi laissé des poésies détachées qui ne manquent pas de grâce.

Nous trouvons dans les rangs de la Réforme française deux traducteurs estimables qui essayèrent l'un et l'autre de rendre les grandes œuvres épiques d'Homère et de Virgile dans la langue poétique du seizième siècle. Des Mazures, qui osa s'attaquer à l'œuvre du chantre harmonieux de Mantoue, fut très applaudi de son temps et est presque inconnu du nôtre. La langue que l'on parlait alors était tellement impuissante à rendre les beautés de la langue du siècle d'Auguste, que l'on se demande plus d'une fois, en lisant Des Mazures, s'il n'a pas voulu faire une parodie de son modèle plutôt qu'une traduction.

[1] *Biographie des hommes illustres du Calvados*, par Boisard. Caen, 1848.

Salomon Certon qui, avec un talent plus grand, entreprit et mena à bonne fin la traduction poétique des œuvres complètes d'Homère, mérite une place honorable dans l'histoire littéraire de la France. Il était peut-être plus aisé de comprendre et de traduire Homère que Virgile dans la langue que parlaient les hommes de la Renaissance. La langue rude et heurtée du vieux rhapsode avait, avec celle du seizième siècle, certaines analogies qu'elle ne saurait avoir avec notre français poli et raffiné. Cette assertion ne paraîtra pas un paradoxe à ceux qui savent par quelle argumentation victorieuse un savant philologue a établi de nos jours cette thèse, que le vieux français est infiniment plus apte que le français moderne à traduire Homère, thèse qu'il a appuyée de la meilleure des preuves, en nous donnant, par un incroyable tour de force littéraire, une admirable traduction du premier chant de l'*Iliade* en vers français, dans le style du onzième siècle[1]. Certon a souvent réussi à rendre avec énergie et avec bonheur les rudes beautés d'Homère; il transporte dans sa traduction le pathétique des situations, sans être tenu, comme nous le sommes aujourd'hui, d'atténuer certains traits qui contrastent avec nos goûts et avec nos mœurs. Son style est ferme, serré et nerveux; il est, en un mot, de la bonne école, et ne se ressent que bien peu de l'influence de Ronsard.

XII. — CONCLUSION.

Cette étude n'a pu être qu'une nomenclature rapide; les limites dans lesquelles elle devait se renfermer lui interdisaient d'être autre chose. La rareté et souvent l'absence presque absolue des documents originaux nous ont interdit plus d'une fois de porter un jugement complet et motivé sur des œuvres que nous ne connaissions qu'imparfaitement. Aussi sentons-nous plus vivement que qui que ce soit les lacunes et les imperfections de ce travail qui, sous sa forme actuelle, n'est que l'esquisse d'un vaste sujet[2].

Telle qu'elle est cependant, cette étude nous semble réfuter suffisamment l'accusation d'impuissance lancée à la légère au protestantisme. Une religion qui, même à l'époque difficile de ses débuts, suscita, pour ne parler que des poëtes, un nombre aussi considérable d'hommes qui se mêlèrent au mouvement du jour, une telle religion est au-dessus d'un pareil reproche. Il est évident que le calvinisme, alors même qu'il com-

[1] Voir cette intéressante démonstration où M. Littré déploie un luxe effrayant d'érudition, dans sa belle *Histoire de la Langue française* (Paris, 1863), t. I, p. 301, morceau intitulé : *la Poésie homérique et l'ancienne Poésie française*.

[2] Nous ne remplissons qu'un devoir de justice en indiquant au nombre des ouvrages qui nous ont été le plus utiles la *France protestante*, ce recueil dont on ne dira jamais assez de bien, parce qu'il a mis sous la main des travailleurs des renseignements précieux, dont la poursuite coûtait un temps infini, et le *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, cette collection de documents de valeur inégale, mais où abondent des pièces d'un grand prix.

battait *pro aris et focis*, n'entendait pas déserter les luttes fécondes de la pensée ni soustraire les intelligences au grand mouvement rénovateur qui les entraînait vers des terres nouvelles. Il prit part à ce mouvement dans la mesure de ses forces, et il eût été injuste de lui demander davantage; minorité dans la nation, il ne pouvait qu'être minorité dans la littérature. Souvent même, il exerça une influence plus étendue que celle à laquelle sa force numérique semblait lui donner droit. On peut dire que la Réforme contribua à vulgariser la Renaissance; elle sut la faire descendre des hauteurs aristocratiques où elle paraissait se tenir, non sans quelque dédain pour la foule, jusqu'au sein des classes les plus humbles de la société. Elle fut un salutaire coup de fouet pour une foule d'intelligences que la Renaissance seule n'eût pas suffi à réveiller.

Si, prise en bloc, la poésie protestante du seizième siècle est loin d'être brillante, il ne serait pas juste de lui en faire un crime. Elle subit les conditions du milieu dans lequel elle se développa, et ne fut, tout compté, ni meilleure ni pire que la poésie du jour. Dans une époque de tâtonnements et d'élaboration, elle ne pouvait qu'être inégale, hésitante et tourmentée. Il suffirait à sa gloire cependant d'avoir produit un homme tel qu'Agrippa d'Aubigné, le plus original, malgré ses défauts, des poëtes du seizième siècle.

Félicitons la Réforme française d'avoir su conserver une place aux sereines préoccupations des lettres, dans les jours orageux de ses commencements. Ce ne fut que plus tard, et par la force même des choses, que les protestants durent se désintéresser presque absolument des préoccupations purement littéraires. Ce moment ne vint que trop tôt; mais à qui la faute en remonte-t-elle? L'histoire a répondu à cette question en flétrissant les persécuteurs et en glorifiant les martyrs.

Matth. Lelièvre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

Etude sur la législation des Hébreux, par *Alphonse Lagarde*. 1 vol. in-12.

M. Lagarde a résumé dans un cadre restreint les parties les plus saillantes de la législation des Hébreux. Il l'a fait en vue de la majorité des lecteurs qui reculeraient devant un ouvrage de longue haleine. Il a divisé son étude en trois parties : dans la première, il s'arrête sur la base même de cette législation, sur le Décalogue, vraie charte des Israélites, sommaire admirable que Proudhon a appelé la genèse des phénomènes moraux. Il en signale l'unité, la plénitude et la souveraine sagesse. Dans la seconde, il traite des lois et institutions civiles : mariage, divorce, autorité paternelle, droit de propriété, mutations et en général de tout ce qui touche aux rapports des citoyens entre eux. Dans la troisième, il aborde les lois pénales et rappelle les trois catégories dans lesquelles Moïse a divisé les infractions à la loi, en fautes involontaires, délits ou contraventions et crimes ; il énumère ensuite les pénalités dont chacune de ces infractions est suivie. L'auteur compare cette législation, dans ses traits généraux, à celles des plus anciennes sociétés connues et en montre l'incontestable supériorité. Cette étude nous a paru bien faite et atteindra le but pour lequel l'auteur nous l'a donnée.

Le druidisme ou la religion des anciens Gaulois, par *E. Panchaud*, ministre de l'Evangile.

Le druidisme a été la religion de cette branche de la famille japétique qui, se détachant du tronc commun que l'antique Asie nourrissait, est venue prendre possession de l'Europe occidentale. Formée de plusieurs tribus, Celtes, Gaels, Kimris et autres, elle a reçu de l'une d'elles le nom de Gaulois. Cette émigration remonte à deux mille ans avant Jésus-Christ et doit donc avoir été contemporaine de celle de la famille térachique. C'est pendant cette longue période de vingt siècles que le druidisme a exercé un empire absolu sur nos ancêtres et a concouru, dans une mesure considérable, à former le caractère si accentué de la grande famille gau-

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

loise. Comme il entretenait dans les âmes l'amour de la patrie, les Romains l'ont combattu et ont eu recours, sous Claude, à la persécution; mais il n'a été vaincu, comme religion nationale, que par le christianisme.

A l'encontre de la plupart des grands systèmes religieux, le druidisme ne possédait pas de livre sacré et n'a laissé aucun monument écrit. Les prêtres, en se refusant de fixer, par l'écriture, leur doctrine, ont voulu sans doute, lui maintenir son caractère sacré et mystérieux, et conserver eux-mêmes leur incontestable supériorité sur la société. L'enseignement était donc oral, et les candidats au sacerdoce devaient confier à la mémoire, et cela pendant de longues années, la somme de leurs connaissances qui était un résumé d'astronomie, de physique, d'histoire naturelle et de théologie.

Mais comme les Gaulois, race agressive, peuples remuants et sans peur, si ce n'est pas sans reproche, ont souvent porté la guerre en Italie, en Grèce, et jusqu'en Asie, où ils ont formé le royaume de Galatie, il en est résulté que des écrivains grecs et romains ont parlé d'eux et nous ont laissé des détails pleins d'intérêt sur leurs mœurs et leurs institutions politiques et religieuses. On connaît, en outre, les Commentaires de César, où cet empereur s'arrête longuement sur le druidisme.

Outre cette première source d'information, les savants, qui font de l'antique religion de la Gaule l'objet de leurs études, en ont encore trois autres. D'abord des poésies gaeliques et kimriques, qui ne remontent, il est vrai, qu'au septième siècle, mais dont le fond ou la substance appartient au druidisme; ensuite des traditions également gaeliques et kimriques d'Irlande et du pays de Galles, réunies sous forme de tercets et auxquelles on a donné le nom de triades bardiques; enfin des monuments d'une nature toute primitive. Ce sont d'immenses blocs de pierre disposés, tantôt isolément, tantôt parallèlement, et recouverts alors de monolithes, tantôt en lignes circulaires; des menhir, des dolmen et des chromlekh.

Tels sont les matériaux dont les savants se sont servis pour étudier le druidisme dans ses principes, dans son organisation et dans son culte. Il est sans contredit la religion la plus complète, la plus rationnelle de toutes celles qui se sont formées en dehors de la révélation. On y voit clairement les grands traits du monothéisme noachique, mais associé à des formes bizarres et à des superstitions ridicules ou cruelles.

L'ouvrage que nous annonçons est un résumé fort bien fait de tous les travaux qui ont été publiés sur le druidisme. Nous n'en donnerons pas ici une analyse, parce que nous conseillons à nos lecteurs de se le procurer. C'est un petit volume accessible à toutes les bourses. Il est intéressant de voir comment nos ancêtres ont cherché en tâtonnant, et avec une imagination sans règle et sans limite, à résoudre les problèmes que pose la conscience et dont le christianisme seul nous donne la solution.

La vie chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise, par *A. Néander*, traduit de l'allemand par Dracon, et revue, sur la 3e édition allemande, par J. Vallette, pasteur. 1 vol. in-12 de 685 pages.

Cette traduction de l'ouvrage de Néander est une réimpression entreprise sous les auspices de la Société genevoise des publications religieuses. La première édition a paru il y a une trentaine d'années sous le titre de « Mémoire pour servir à l'histoire du christianisme et de la vie chrétienne, ou Recueil de traits et de documents remarquables tirés des annales de l'Eglise. » Ce titre, répondait mieux au contenu de l'ouvrage, qui est riche de citations empruntées aux Pères de l'Eglise. L'auteur nous fait assister à la naissance de la vie chrétienne, à son développement pendant les premiers siècles et à son action sur l'individu, sur l'Eglise et sur la société en général. Il passe en revue ses nombreuses manifestations dans les positions infiniment diverses où les chrétiens peuvent se trouver et énumère les vertus nouvelles qu'elle a engendrées. Les deux dernières parties renferment le récit des grands travaux et des principales missions que des chrétiens animés d'une foi expansive et d'un zèle ardent ont entrepris pendant l'invasion des Barbares et au moyen âge. La lecture de cet ouvrage est aussi édifiante qu'elle est instructive. On sent que l'auteur est profondément pénétré de cette vie dont il a entrepris de nous faire connaître la beauté et l'énergie dans ses deux grands effets : la sainteté et le dévouement. C. Cailliatte.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 novembre.

Les inondations et les théories sur la Providence — La philosophie et la religion à l'occasion d'un nouveau livre de M. Cousin. — Les élections dans l'Amérique du Nord. — La conférence de Valence et le synode de Nîmes.

Le terrible fléau de l'inondation, qui est revenu désoler nos villes et nos campagnes, a soulevé de nouveau la question si controversée de l'intervention plus ou moins directe de la Providence dans ces grandes calamités publiques. Nous convenons que souvent cette question est résolue de la façon la plus maladroite par certains organes du parti catholique et même par des mandements d'évêques. Il est trop commode de mettre au service de ses rancunes ecclésiastiques la justice suprême et de faire, par exemple, des sauterelles d'Afrique une sorte de collaborateurs du *Monde* destinés à châtier de leur morsure la libre pensée. Il n'est pas permis d'interpréter avec cette assurance les jugements divins et de se constituer les avocats généraux de la Providence, pour requérir que tel ou tel fléau s'applique après coup à des adversaires en philosophie ou en politique. On nous parle des débordements de la Loire? Que dirait-on d'une inondation du Tibre, et que fait-on de la fièvre qui a pour foyer la terre sacrée placée sous la houlette du saint-père?

Reconnaissons qu'il n'y a pas une proportion exacte entre les maux qui désolent notre terre et l'état moral de ceux qu'ils atteignent. Depuis que la souffrance porte le beau nom d'épreuve dans la langue évangélique, elle est destinée à purifier l'âme comme le creuset affine l'or. Si le soleil luit sur les justes et les injustes, il en est de même des rayons brûlants de l'affliction. Toutes les fois que l'on nous annonce quelque grand malheur public, nous ne pouvons y voir une sorte de dénonciation signalant à notre indignation ceux qu'il a frappés. Rappelons-nous la parole de Jésus-Christ à ces Juifs qui venaient de lui apprendre, non sans une satisfaction orgueilleuse, que Pilate avait mêlé au sang des sacrifices le sang d'un certain nombre de Galiléens qui avaient été massacrés à Jérusalem dans l'émeute ridicule soulevée à l'occasion de la

construction d'un aqueduc : « Pensez-vous, dit le maître, qu'ils fussent plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert ces choses. Non, vous dis-je, mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous aussi bien qu'eux ! »

Voilà bien la haute et saine philosophie qui satisfait la conscience en reportant nos regards sur nous-mêmes ! Elle bannit l'esprit de jugement et nous fait reconnaître la main de Dieu dans toutes les infortunes privées ou publiques, mais pour nous courber sous elle, au lieu de nous hausser sur le tribunal de la justice éternelle pour essayer d'y rendre nos petits arrêts. Il est certain, selon nous, que si l'on peut expliquer par les lois de la nature la plupart des fléaux, les explications purement physiques ne suffisent pourtant pas. Le Dieu souverain qui règne dans le monde matériel comme dans le monde moral fait servir les accidents du premier à ses desseins miséricordieux à l'égard de l'âme immortelle. Nous croyons fermement qu'il est demeuré l'éducateur du genre humain et lui dispense les biens et les maux, les yeux fixés, en quelque sorte, sur le but sublime qu'il poursuit. Sans doute il est réservé à la science de diminuer, dans une certaine mesure, les risques terribles auxquels nous sommes exposés, mais il n'en faut pas moins compter avec l'imprévu, et l'imprévu, pour nous, ce n'est pas le hasard aveugle ; il rentre dans un plan divin. Aussi, quand une grande calamité fond sur notre patrie, le plus sage est de suivre le conseil du prophète et d'écouter la verge et Celui qui la tient.

Certes, nous comprenons que notre France actuelle ait besoin de recevoir de sérieuses leçons pour sortir de sa torpeur morale et pour rejeter de son sein le matérialisme impie qui l'envahit et qui la ronge. Nous ne trouvons pas qu'il y ait de l'exagération dans le tableau qu'en trace l'évêque d'Orléans dans le mandement qui a soulevé tant de débats. Il n'a que trop raison quand il dit : « La guerre à Dieu et à la religion grandit tous les jours. L'athéisme marche tête levée. Sous ce rapport, le dix-huitième siècle est dépassé, c'est la tyrannie des âmes qui se prépare sous le nom de liberté. » Pourquoi ne pas s'arrêter là et couronner ce sinistre tableau par un trait qui lui ôte toute grandeur ! Après la guerre à Dieu, la guerre à la papauté temporelle fait un pauvre effet ! « L'avenir, dit Monseigneur d'Orléans, remarquera cet accord profond et menaçant entre les doctrines irréligieuses et les doctrines révolutionnaires ; et aussi la coïncidence de tous ces fléaux de l'ordre physique, moral et social, avec cette guerre acharnée faite à Dieu, et ce dernier attentat contre l'Eglise, dont le terme fatal, marqué par les révolutionnaires, s'avance sous les yeux des chrétiens frappés de stupeur et d'immobilité. »

Toute l'éloquence de l'évêque d'Orléans ne réussira pas à placer sur la même ligne la négation de Dieu et la convention de septembre. Il nous est impossible de frémir d'indignation à la pensée que les Etats romains ne seront plus occupés par une armée étrangère et que le pape se verra dans

la nécessité de respecter un peu plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici le droit de ses sujets. Qualifier une pareille mesure d'attentat, c'est abuser du langage. C'est surtout froisser la conscience, car il n'est pas juste que le catholicisme fasse violence à son profit à un peuple, petit ou grand, et lui refuse les garanties les plus élémentaires. Cette situation constituait un attentat permanent contre le droit. Si nous étions catholiques, nous serions plus impatients que personne de la voir cesser. Vous vous plaignez du matérialisme contemporain, et c'est le moment que vous choisissez pour dire que la cause de la religion est perdue dès l'instant où elle sera livrée à elle seule et dépourvue de la force matérielle! On ne saurait compromettre plus gravement la foi à l'invisible.

Le rouge nous monte au front quand nous entendons de pareilles assertions. Elles font bondir de joie tous les ennemis du christianisme. Ah! croyez-nous, rien n'est plus dangereux que de compromettre ainsi la plus sainte des causes dans les plus misérables intérêts temporels. Au nom de Dieu, ne rendez pas le Christ solidaire de la curie romaine; ne nous tentez pas à confondre l'Evangile avec les fausses décrétales; permettez-nous de croire qu'il y a quelque différence entre les apôtres et les monsignori! Tout ce régime est vermoulu. Que ce qui doit périr retourne à la poudre et que l'esprit immortel du christianisme se dégage de cette misérable enveloppe.

Vous vous plaignez du langage violent de Garibaldi que vous qualifiez d'homme ridicule, comme si, au travers de ses excentricités politiques, il n'avait pas fait preuve du plus admirable dévouement à sa patrie, comme si son mépris des richesses, des rubans et des croix n'était pas chose assez rare pour lui épargner le dédain. Certes nous désapprouvons ses invectives contre le clergé. Mais prenez garde; c'est un peuple entier qui parle par sa bouche, un peuple exaspéré par la politique des fauteurs du pouvoir temporel, un peuple qui sait qu'en Italie les soutanes violettes faisaient des vœux pour l'Autrichien et qu'on pleure à Rome tandis qu'on se réjouit à Venise. Comment voulez-vous qu'une pareille attitude de la part des principaux représentants de l'Eglise ne l'irrite pas et ne le pousse pas à confondre les vérités éternelles du christianisme avec les petites passions de la sacristie? Rien n'est mieux fait pour précipiter le cours de l'impiété qui vous désole, rien ne favorise davantage les mauvaises tendances révolutionnaires qui ont tout à gagner à ce que la cause de Dieu soit associée à celle du régime romain. Si notre langage est vif, c'est que notre conviction est profonde. Nous croyons qu'il n'y a pas un jour à perdre pour sortir d'une situation fausse et compromettante, au lieu de la glorifier devant des ennemis habiles et attentifs. Que M. l'évêque d'Orléans nous pardonne cette protestation énergique contre la portion de son mandement qui roule sur la question de Rome. Elle tient à la haute estime que nous professons pour son caractère et son talent. Nous nous résignons fort bien aux tirades ultramontaines de Monseigneur Plantier.

Nous ne prenons pas notre parti de voir un homme comme lui, dont la parole éloquente est si bien faite pour remuer les cœurs, mettre sa générosité à soutenir une cause qui tombe parce qu'elle a mérité, à tous les points de vue, de tomber.

La philosophie spiritualiste se montre de plus en plus disposée à donner aujourdhui la main aux défenseurs du christianisme pour soutenir les principes du théisme contre les écoles matérialistes. Au moment où M. Littré, dans un article important auquel la *Revue* reviendra, déclarait péremptoirement que le positivisme n'est pas conciliable avec une réserve, même timide, en faveur de l'existence de Dieu, M. Cousin, publiait une nouvelle édition de ses *Fragments philosophiques*. On y trouve l'histoire de sa pensée et plus d'un morceau qui semble écrit pour les polémiques du jour. En relisant ces pages écrites de ce grand style qui a toujours été classique, et qui demeure l'une des meilleures gloires littéraires de notre époque, nous avons été reportés à des débats bien dépassés aujourd'hui. Nous pensons encore que la philosophie et la religion ne doivent pas se considérer comme deux puissances voisines qui se respectent sans s'unir véritablement, car comment leur accord serait-il sérieux si leurs solutions diffèrent sur des problèmes identiques? Elles se mépriseraient réciproquement en s'abstenant de toute discussion, car elles ne peuvent avoir raison toutes les deux ensemble. Nous restons convaincus, que l'éclectisme était à ses origines beaucoup trop fidèle aux méthodes purement rationnelles, tandis que la plupart de ses opposants religieux faisaient trop bon marché de la libre adhésion sur laquelle doit se fonder toute conviction digne de ce nom. Les deux tendances ne peuvent-elles pas se réconcilier dans une synthèse plus large qui les domine? La philosophie est bien fondée à décliner la méthode d'autorité extérieure dans l'acquisition de la vérité; la religion ne l'est pas moins à refuser à la raison un contrôle exclusif. Quand la première n'admet à décider du vrai que les facultés rationnelles, elle se trompe; la seconde fait erreur quand elle supprime l'examen. Il est nécessaire d'appeler l'homme tout entier, avec toutes ses facultés morales et intellectuelles, à entreprendre ce grand travail d'assimilation. La conviction se fondera sur l'expérience : voilà la philosophie satisfaite dans ses vœux légitimes; l'expérience sera morale en même temps que rationnelle et tiendra compte des besoins les plus profonds du cœur: voilà la part de la religion. C'est ainsi que la philosophie deviendra religieuse et la religion philosophique; la révélation sera l'un des faits constatés dont l'explication devra être cherchée, sans jamais atteindre le dernier fond des choses. Mais enfin il n'y aura plus cette juxtaposition forcée des deux sœurs immortelles qui n'échappent à la lutte que par le dédain. Quoi qu'on en dise dans le camp universitaire, le médiateur le plus efficace entre les deux domaines a été ce Pascal, dont M. Deschanel faisait l'autre jour tout simplement un halluciné, en expliquant son adoration pour le Christ par le sang

extravasé qu'on a trouvé dans son cerveau après sa mort [1]. Sans aller si loin, on l'accuse volontiers d'un scepticisme effréné, parce qu'on prend pour des formules rigoureuses les jets enflammés de sa pensée en travail, et ce qu'on a si bien nommé les strophes du Byron chrétien. Nous ne reviendrons pas sur la magnifique démonstration de Vinet; il demeure certain pour nous que ce qu'a rejeté Pascal ce n'est pas la philosophie en soi, ou la raison, mais l'abus de la logique et le rationalisme cartésien. Il a voulu que Dieu fût « sensible au cœur » et que la conscience prononçât son verdict sur la vérité religieuse. En définitive, il n'a pas fait appel à l'autorité mais à l'expérience morale. En marchant dans cette voie, sans se croire lié aux paradoxes d'un ardent génie, on arrive à une vraie conciliation entre la philosophie et la religion, comme celle que tente à cette heure même M. Charles Secrétan, dans la seconde édition de sa *Philosophie de la liberté*, l'un des livres qui honoreront le plus notre époque tourmentée. Quand M. Cousin réfute avec son admirable éloquence le principe premier du panthéisme, il sert tout ensemble la philosophie et la religion, ou plutôt il les unit; il les prend sur le haut sommet où elles se rejoignent. Qu'on en juge par la page incomparable qui « pousse au monstre » avec tant de vigueur et pulvérise, par une argumentation sans réplique, l'idée mère de tout panthéisme. Certes M. Cousin, en nous faisant relire cette œuvre de sa jeunesse, a bien mérité de tous ceux qui croient à l'ordre surnaturel. Nous mettons au défi M. Taine et toute l'école sensualiste de lui faire une réponse satisfaisante. Remercions aussi M. Frank pour le bel article inséré dans les *Débats* du 13 octobre, dans lequel il établit avec tant d'autorité, par des faits avérés, qu'il n'est pas vrai que la science nous contraigne à des conclusions matérialistes ou athées. Les noms qu'il cite sont bien imposants et les raisons qu'il donne sont bien concluantes. On comprend mieux, après cette lecture, que l'étude de la nature ait arraché à l'illustre Kant ce mot rapporté par M. Cousin et prononcé les larmes aux yeux : « Il faut adorer. »

Si nous quittons ces *templa serena* ouverts aux plus nobles préoccupations de l'esprit humain, nous ne trouverons rien à relever dans la politique française, sinon un vœu toujours plus distinct qui s'élève de toute part et qui se formule simplement ainsi : Il faut en finir avec le Mexique! Il faut en finir avec cette expédition désastreuse qui a réalisé toutes les craintes. L'honneur des armées françaises est sauf. Si l'on veut échapper à de grands malheurs, qu'on fasse promptement ce qui est inévitable et qu'on vide la coupe d'un trait.

Les Etats-Unis sont en pleine agitation électorale. Il s'agit de décider entre la politique du président et celle de l'ancien congrès. Pour donner une idée claire du conflit, nous ne saurions mieux faire que de publier l'adresse du Comité national au pays. On sait qu'il représente fidèlement

[1] Voir les *Débats* du 11 octobre 1866.

l'opinion de l'ancienne majorité si gravement insultée par le Président. Cette adresse ne donne pas satisfaction à la fraction la plus ardente et la plus logique des républicains, qui voudrait obtenir immédiatement le suffrage des noirs ; de là les véhémentes protestations insérées dans l'*Indépendant* du 27 septembre. Le manifeste du Comité national nous paraît répondre aux nécessités du présent, tout en marquant nettement le but à atteindre dans l'avenir.

ADRESSE DU COMITÉ NATIONAL AU PEUPLE AMÉRICAIN.

Citoyens, de graves différends se sont élevés entre vos représentants immédiats au congrès et le président qui a été porté par vos votes à la place qu'il occupe. Nous nous sentons pressés d'appeler votre attention sur ce conflit et de vous montrer ce qu'il entraîne de devoirs envers la patrie. Nous éviterons des récriminations qui n'ont été que trop fréquentes, et afin de vous rendre un compte aussi bref que possible de l'état de la question, nous en écarterons tout ce qui a été déjà décidé sans contestation. L'existence même de la république, vous le savez, a été menacée par les luttes intestines qui l'ont déchirée. Treize Etats se sont retirés de l'Union ; un congrès hostile les représentait à Richmond. Dix de ces Etats ont été pendant quelque temps entièrement au pouvoir d'une confédération ennemie ; les trois autres en partie seulement. Ceux des Etats restés fidèles se sont vus à plusieurs reprises envahis par de formidables armées rebelles que nous n'avons pu chasser qu'après de sanglantes batailles. Pendant quatre ans d'une guerre civile aussi terrible que désespérée, les troupes de la confédération rebelle ont tenu les nôtres en échec. Des agents de cette confédération parcouraient le monde civilisé, poussant les hommes sans principes à équiper des corsaires armés, afin de ruiner notre commerce. En profanant les mots sacrés de patriotisme et de loyauté, on a entraîné plusieurs centaines de milliers de nos compatriotes à s'enrôler dans les armées ennemies et à combattre avec fureur pour notre ruine et la séparation nationale ; et quoique, grâce à la bénédiction de Dieu, grâce aussi à la bravoure et à la fermeté de notre peuple, la révolte ait été complétement étouffée, elle n'en a pas moins coûté un demi-million de vies et causé la destruction de propriétés dont la valeur montait à cinq billions de dollars.

A la fin, le pouvoir des rebelles s'affaissa pour disparaître ensuite ; leurs armées se rendirent. Qu'arriva-t-il alors? La prétention de recouvrer immédiatement leurs droits constitutionnels dans l'Union, sous prétexte qu'ils ne les ont jamais perdus, — y compris le droit de représentation au congrès, — est en contradiction évidente avec les conditions demandées, soit par le congrès, soit par le président. C'est le pouvoir exécutif seul qui, lorsque la rébellion eût cessé, imposa des gouverneurs provisoires aux Etats du Sud, soumis et désarmés, « sous le prétexte que la rébellion, ayant eu un caractère révolutionnaire, le peuple qui y avait pris part perdait par cela même tous ses droits à un gouvernement civil ; c'est lui qui exigea la réunion d'une convention dont les membres, choisis par la partie du peuple qui était restée fidèle à l'Union, et par elle seule, devraient changer et améliorer la constitution de l'Etat ; » c'est le président Johnson qui, au mois d'octobre dernier, lorsque l'ombre même d'une résistance manifeste à l'Union avait disparu, déclara que ce n'était pas assez pour un Etat qui s'était révolté de révoquer la loi de séparation et de ratifier l'amendement constitutionnel qui abolit l'esclavage, mais qu'il devait encore répudier la dette créée pour venir en aide à la rébellion ; — c'est le président qui ordonna la dispersion par la force armée de toute législature, choisie lors du gouvernement rebelle, qui voudrait usurper le pouvoir de faire des lois après la chute de ce gouvernement ; — c'est encore lui qui renvoya au congrès tous ceux qui demandaient si des représentants des Etats révoltés seraient admis à siéger dans l'une ou l'autre chambre, et qui exigea que ces candidats ne présentassent leurs lettres de créance qu'après l'organisation du congrès.

Enfin, c'est le président et non le congrès qui pria le gouverneur du Mississipi « d'étendre le droit électoral à tous les hommes de couleur qui pourraient lire la Constitution des Etats-Unis et écrire leur nom, et à tous ceux dont la propriété est évaluée à 250 livres, et qui payent des impôts en conséquence. » Il ajouta qu'ainsi nos adversaires seraient complétement désarmés et que les autres Etats suivraient l'exemple qui leur serait donné.

Si l'on conteste aux Etats restés fidèles le droit de demander des garanties à ceux qui se sont révoltés, les partisans d'Andrew Johnson et ceux du congrès ne sauraient

entrer en lutte sur ce point, puisque, comme vous l'avez vu, leurs antécédents les placent du même côté.

S'il est admis que des conditions de restitution et des garanties contre toute rébellion future peuvent être exigées des Etats qui se sont révoltés, le droit du congrès à avoir une voix dans le choix de ces conditions et de ces garanties est incontestable. Soit qu'elles prennent la forme d'une loi, soit qu'elles deviennent un amendement constitutionnel, l'action du congrès est normale. Même si elles devaient être déterminées par une convention, la ratification du sénat par un vote des deux tiers serait indispensable; il n'y a rien dans la constitution fédérale ni dans la nature du cas qui permette au pouvoir exécutif ce monopole. Quels sont donc les motifs de plainte contre le congrès? On accuse les deux chambres d'avoir agi tardivement et avec hésitation. Considérez de quelle importance étaient les intérêts en litige. Considérez dans quelle situation nouvelle et extraordinaire nous étions placés. Considérez le silence complet de la constitution fédérale touchant la manière de traiter les Etats insurgés, soit en pleine hostilité contre l'Union, soit après leur défaite. Considérez de combien de difficultés et d'embarras la question était entourée, et vous ne serez pas étonnés qu'il fallût des mois pour créer, perfectionner et faire passer, par un vote des deux tiers dans chaque chambre, un plan juste et sûr de réformation.

Ce plan a été mûri. Il a passé au sénat par un vote de trente-trois contre onze, et à la chambre de cent trente-huit contre trente-six. Il est maintenant présenté au pays, ayant déjà été ratifié par les législatures de plusieurs Etats, et aucune ne l'ayant rejeté. Par l'exécution de ce plan, l'Etat de Tennessee a été formellement réintégré dans tous les priviléges dont sa rébellion l'avait privé, y compris le droit de représentation dans l'une et l'autre chambre du congrès; et la porte ainsi franchie est encore ouverte à tous ceux qui sont dehors.

Les conditions exigées sont-elles intolérables ou même humiliantes? Les voici:

« 1° Tous ceux qui sont nés dans ce pays ou qui s'y sont fait naturaliser sont maintenant citoyens des Etats-Unis, et jouiront de tous les droits de citoyens. Aucun Etat n'aura le pouvoir de contrevenir à cette mesure de prévoyance juste et nécessaire.

« 2° Tant que les Etats exerceront le pouvoir d'ôter la franchise électorale à une partie de leur population, l'importance de chaque Etat dans l'Union sera mesurée au nombre de ses électeurs; car si quelque Etat prive de ses droits politiques une race ou une caste qui n'a commis aucun crime, il est juste que cette race ne lui compte pas comme une base de pouvoir politique dans l'Union.

« 3° Celui qui a une fois occupé un emploi en vertu du serment qu'il a prêté de soutenir la constitution fédérale, et qui cependant s'est parjuré et a conspiré afin de renverser cette même constitution, ne pourra occuper aucune position politique jusqu'à ce que le congrès, par un vote des deux tiers, ait levé cet interdit.

« 4° La dette nationale ne sera en aucune façon invalidée, et nulle dette contractée pour la rébellion ne pourra être reconnue par aucun Etat, de même que personne ne sera payé pour la perte ou l'émancipation d'un esclave.

« 5° Le gouvernement aura le droit de donner force de loi à ces conditions requises des Etats qui se sont rebellés. »

Concitoyens, telles sont les garanties demandées par le congrès et déjà acceptées par la législature loyale du Tennessee. Sont-elles dures ou dégradantes? Pouvez-vous voir là une tentative de fouler aux pieds ceux qui sont tombés? Renferment-elles d'autre vengeance et d'autre confiscation que celles de l'esclavage? Nous sollicitons votre jugement candide et impartial.

La troisième condition est simplement destinée à donner à la loyauté un premier élan dans les Etats réformés. Par la politique de Johnson, les rebelles ont le monopole des places et du pouvoir, même dans les communautés où ils sont dépassés en nombre. Leurs généraux sont gouverneurs ou membres du congrès, leurs colonels et leurs majors remplissent la législature. Non-seulement les hommes restés fidèles sont proscrits, mais encore ceux des rebelles qui ont combattu contre l'Union obtiennent davantage que ceux qui sont restés paisibles. Quand cet état de choses aura cessé et que la loyauté sera devenue universelle, le congrès pourra écarter cette condition.

Nous ne voyons pas que la justice et l'à-propos de la quatrième condition « prescrivant d'éteindre promptement la dette publique de l'Union et de mettre de côté celle de la confédération rebelle » aient été sérieusement discutés.

Il ne reste donc que la seconde condition qui veut que le pouvoir politique dans l'Union soit dès à présent fondé sur la portion de son peuple que chaque Etat considère par sa constitution comme capable d'un tel pouvoir. En d'autres termes : « Un Etat qui veut tenir une partie de sa population dans l'ignorance et le vasselage ne pourra la compter comme digne d'être mise en balance avec les citoyens libres et intelligents des autres Etats. »

Nous ne discuterons pas la justice de cette mesure; autant vaudrait raisonner la forme d'un cube ou la table de multiplication. Celui qui ne sent pas que cela est tout simplement juste, n'en serait pas persuadé si un mort sortait du tombeau pour l'en convaincre, et ceux qui parmi nous n'ont pas voulu ratifier cette mesure, montrent

de a plus triste manière combien l'œuvre de l'émancipation est loin d'être complète.

« Mais, disent quelques-uns, cette mesure est faite pour forcer le Sud à accorder le suffrage à ses noirs. — Non, répondrons-nous, mais seulement pour montrer à la caste dominatrice du Sud que nous ne voulons plus l'encourager à tenir ses nègres dans la servitude. Il est rare qu'une aristocratie sacrifie ses priviléges, quelque injustes qu'ils soient, à un dévouement abstrait au droit et au bien. Il lui faut des raisons tangibles. Nous disons donc à la Caroline du Sud : « Si vous continuez à restreindre le pouvoir à vos trois cent mille blancs, ceux-ci ne compteront plus dans le congrès et pour le choix d'un président que comme balançant trois cent mille hommes du Nord. Ce ne sera pas nous qui vous aiderons à asservir vos noirs. »

Compatriotes de chaque Etat, principalement de ceux qui bientôt auront leurs élections, nous vous demandons une attention constante et sérieuse à la grave question qui est maintenant devant vos yeux. Si vous donnez le pouvoir de dicter les termes de la réforme aux mêmes hommes qui ont plongé les Etats-Unis dans les horreurs de la guerre civile, vous aurez jeté la semence amère d'une rébellion future, suivie d'une lutte sanglante. Déjà vous êtes menacés de voir le président reconnaître un congrès hostile réuni à Philadelphie, un congrès qui a commencé par passer pardessus une loi du pays, un congrès entièrement inspiré par la Maison-Blanche et qui appelle l'épée à son aide. Un tel essai d'usurpation serait encore plus criminel qu'absurde; heureusement, le peuple en appelant par l'élection une puissante majorité de représentants légaux le rendra impossible.

Nous ne pouvons terminer sans rendre un hommage bien mérité à la fermeté générale avec laquelle le peuple et les employés fédéraux restent fidèles à leurs principes malgré la défection du président. Le pouvoir sans bornes de celui-ci, bien que dirigé contre ceux aux votes desquels il le doit, n'a réussi à exercer la corruption que dans de faibles proportions. Pas un des vingt-deux Etats qui votèrent la réélection d'Abraham Lincoln n'a donné son adhésion à la politique de Johnson, tandis que la Nouvelle-Jersey, le seul Etat qui vota contre lui, a passé de notre côté.

Notre grande guerre nous a appris le danger de l'injustice, et la leçon est entrée profondément dans des millions de cœurs.

Le peuple américain, purifié par la souffrance, a plus de sagesse et de noblesse qu'auparavant; il est plus à même de comprendre toute idée généreuse. Les terribles exemples donnés à Memphis et à la Nouvelle-Orléans n'ont pas été perdus, comme l'ont prouvé les récentes élections du Maine et du Vermont. Nous ne doutons pas un instant que les autres Etats agissent de même et que notre pays possède enfin une paix durable fondée sur les bases éternelles de l'humanité, de la justice et de la liberté.

Les questions ecclésiastiques, traitées naguère avec tant de dédain, continuent à préoccuper éminemment les esprits, au sein du protestantisme, par la raison bien simple que les questions de fond ne peuvent plus se distinguer des questions de forme; car, dans un temps d'éboulement universel comme celui que nous traversons, toute Eglise qui ne défend pas sa porte contre l'invasion des négations extrêmes est bientôt submergée par l'incrédulité contemporaine. Des faits graves, viennent sans cesse réveiller dans les cœurs une salutaire alarme. C'est ainsi que les dernières élections dans l'Eglise de la Confession d'Augsbourg ont donné une incontestable majorité au parti rationaliste, et révélé tout ce que les institutions de cette Eglise ont de défectueux. Elles semblent vraiment combinées avec un art profond, pour empêcher qu'elle ne se gouverne par elle-même. C'est un mélange déplorable de christianisme et d'influences gouvernementales qui provoquent les plus légitimes protestations. L'admirable développement des œuvres d'évangélisation et de charité au sein de l'Eglise luthérienne de Paris ne doit pas dissimuler les vices d'une organisation ecclésiastique qui n'offre aucune garantie pour l'avenir.

Toute notre sympathie est acquise à la fraction courageuse qui a inau-

guré un mouvement d'opposition mesurée, ou plutôt de réforme progressive, que les derniers événements rendent plus nécessaire que jamais.

Au sein de l'Eglise réformée, les esprits marchent plus vite que les événements. Il y a dix ans, on eût excité dans sa fraction évangélique une vive indignation, en soutenant que le vieux système de l'Eglise de multitude est le plus sûr moyen de perdre la société religieuse en lui ôtant son caractère moral pour l'assimiler à la société civile, recrutée par tous les hasards de la naissance. Il n'en est plus de même aujourd'hui. En fait, une grande Eglise de professants se détache de l'Eglise confuse et anarchique qui est encore enfermée dans les cadres officiels. La formation des conférences nationales évangéliques du Nord et du Midi n'est pas l'un des signes les moins caractéristiques de ce progrès. La conférence tenue les 23 et 24 octobre à Valence, marquera dans cette phase nouvelle de la crise ecclésiastique. Elle a présenté un très grand intérêt théologique. On a pu se convaincre que la contradiction absolue et flagrante sur les points fondamentaux de la foi, n'était pas nécessaire pour provoquer un débat nourri. Sur le fond des croyances communes bien des nuances se sont librement manifestées, et l'assemblée s'est montrée unanime pour encourager le développement des études théologiques qu'un certain parti prétend dédaigneusement confisquer à son profit. Mais le fait capital de la conférence de Valence, c'est la double résolution qu'elle a prise. Elle a décidé d'abord de proposer à la conférence nationale du Nord de s'unir à celle du Midi, formant ainsi une sorte de synode officieux en attendant l'autre. Son second vote est encore plus important que le premier; il a terminé une très belle discussion sur les conditions religieuses de l'électorat. La grande majorité des orateurs a repoussé avec énergie le principe fondamental des Eglises de multitude pour se rallier au principe des Eglises de profession individuelle, en réclamant de l'électeur une adhésion personnelle à la foi évangélique. La conférence a décidé qu'il serait demandé en son nom à tous les conseils presbytéraux et consistoires où le libéralisme rationaliste ne domine pas, d'appliquer immédiatement ces règles si sages qui peuvent seules opposer une barrière à l'invasion d'un radicalisme effréné. C'est ainsi que la gravité des temps apporte de salutaires enseignements aux esprits sincères. Tous reviennent à la notion primitive et apostolique de l'Eglise. Reste à savoir s'ils pourront la réaliser dans les cadres officiels. Mais qui ne les sent déjà se rompre sous l'effort généreux d'une foi énergique qui ne sait plus se plier aux accommodements des politiques?

Deux jours après la conférence de Valence, le synode de l'Union des Eglises évangéliques séparées de l'Etat se réunissait à Nîmes. Onze Eglises nouvelles ont été reçues dans l'*Union*. Celle-ci s'affermit au milieu de bien des difficultés qui résultent de la période d'élaboration. Les Eglises libres de France sont isolées et obligées de réagir contre tout ce qui les entoure dans un pays de centralisation et d'officialité. Elles

remontent le courant souvent au prix d'énergiques efforts. Cela semble bien ridicule à ceux qui veulent abriter sous le manteau du budget leur philosophie tout ensemble hardie et prudente et changer tout doucement la religion en restant dans les cadres anciens. L'avenir montrera de quel côté sont les représentants du vrai libéralisme. En attendant, le principe de la liberté de l'Eglise, qui conquiert de plus en plus l'opinion, reçoit la sanction d'une expérience acquise dans les conditions les plus défavorables. Le synode de Nîmes, par ses discussions loyales et approfondies, a élucidé bien des questions délicates de pratique ecclésiastique. On a pu se convaincre que l'esprit de sacrifice se développe dans les Eglises les plus pauvres et qu'il n'est pas vrai que la société religieuse périsse quand elle n'a plus l'aumône chèrement payée de l'Etat. Les grandes Eglises libres d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre et d'Amérique, celles de la Suisse française, qui sont toutes représentées au synode, attestent suffisamment l'admirable fécondité de la liberté unie à la foi. Nous ne saurions mieux faire, en terminant, que de reproduire la belle péroraison du discours par lequel M. Bersier a inauguré le synode de Nîmes, discours plein de franchise sur nos misères, mais qu'anime un souffle d'espoir :

« Soyons donc prêts pour l'avenir qui se prépare... Dans ce temps, dans ce pays, les plus graves questions viennent souvent s'imposer à l'esprit public avec la rapidité de la foudre. Aujourd'hui, c'est le nuage dont on suit dans le ciel de la pensée les évolutions changeantes, mais de ce nuage sortira demain la tempête qui balayera sous son souffle puissant les institutions surannées... Ce principe de la séparation des deux pouvoirs, qu'il y a trente ans Vinet et quelques amis débattaient obscurément dans un presbytère de la Suisse, demain peut-être soulèvera la France, et lors même que le triomphe définitif en serait encore éloigné, il est bon que l'on sache que l'Eglise ne le redoute pas, qu'elle le demande au contraire.

« Comprenez les signes des temps. Ecoutez ces milliers de voix qui veulent aujourd'hui une morale indépendante de toute foi religieuse. Voyez à l'horizon ce flot qui monte et monte encore; c'est une vaste et savante école; elle s'appelle positive, et ralliant autour d'elle la jeunesse des écoles et les masses populaires, elle veut, sur les ruines de l'Eglise, fonder une démocratie sans Dieu. Voilà ce que l'on nous prépare, et, par une amère ironie, pour conjurer ce péril, je vois, d'un côté, l'Eglise de la majorité défendre avec acharnement la possession d'un coin de terre italienne, d'où elle fait dépendre, avec l'indépendance de son chef, celle de la vérité religieuse s'exprimant par sa bouche; je vois, de l'autre, une immense fraction du protestantisme français prête à confier les destinées du christianisme et les intérêts les plus sacrés des âmes à l'incertain ballottage d'un suffrage populaire sans contrôle et sans condition religieuse.

« Dans cette universelle confusion, dans ce désarroi des âmes, que faut-il?... Que l'Eglise se lève et qu'elle prouve à ce monde qui la dé-

daigne qu'elle n'a pas besoin de lui. Oui, dirons-nous avec Vinet, que le christianisme retourne au désert ; que, remontant à ses origines, il s'avance de là vers la société, armé de sa seule vérité, sans autre introducteur que lui-même, sans autre lettre de recommandation que l'Evangile éternel, et réclamant des sociétés humaines le droit commun seulement, que sans doute il est tenu de réclamer; alors il fera voir ce qu'il est ; à cette condition, il pourra se mesurer avec le siècle, et reprendra du fond de son exil (car c'est ainsi qu'on appellera sa fière solitude) la direction des affaires humaines et le gouvernement de l'avenir. Mondain, le monde l'entraînerait ; spirituel, il entraînera le monde. Que l'Eglise, dont on annonce partout la décrépitude et à laquelle les gouvernements daignent accorder pour quelque temps encore le viatique qui doit soutenir sa vieillesse débile et chancelante, que l'Eglise se lève et marche devant le monde étonné ; le jour où, libre et sans protection, elle n'aura d'autre arme que la croix, d'autre appui que la foi de ses enfants, ce jour-là elle aura reconquis le respect, en attendant la victoire.

« Si la France doit donner au monde ce grand spectacle, son avenir moral est assuré, car, quoi qu'en pensent les politiques superficiels, c'est à la vigueur religieuse des nations qu'il faut mesurer leur vraie force et leur vitalité. Si elle était incapable d'un tel effort, si sa séve épuisée n'y suffisait pas, c'est que le flambeau de l'Evangile lui serait à jamais ôté pour passer à d'autres nations ; mais Dieu, nous en avons la confiance, ne permettra point un tel avortement ; non, cette race qui a donné tant de martyrs à la foi chrétienne, cette patrie des saint Bernard, des Calvin, des Mornay, des Coligny, des Pascal, des huguenots et des protestants du désert, cette terre où l'erreur elle-même a su enfanter des prodiges de dévouement et d'héroïsme, elle n'est pas destinée à une fin misérable ; trop de cœurs croyants l'ont aimée, trop de prières ont réclamé sur elle la bénédiction du Dieu fidèle, trop de sang généreux a arrosé son sol pour que Dieu l'abandonne.

« Osons donc rêver un grand avenir, ou plutôt laissons l'avenir à Dieu, nous souvenant que ce qu'il nous demande avant tout c'est la fidélité... Ce qui fera l'avenir, ce ne seront pas nos paroles, dont je sens en terminant ce discours le peu de force efficace ; ce qui le fera, ce seront nos prières, notre foi persévérante, notre support mutuel, notre piété cachée et nos sacrifices. A ce prix seulement se réalisera cette promesse : « Tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. »

Edmond de Pressensé.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.

REVUE CHRÉTIENNE

A NOS LECTEURS

Tout développement sur nos principes, sur l'esprit de notre œuvre sont superflus. Nous espérons avoir été fidèles à notre devise : *L'Evangile et la liberté*.

Nous désirons la réaliser mieux encore dans cette grande crise des esprits que nous devons suivre jour à jour. Cette crise est surtout caractérisée par les progrès effrayants de la tendance matérialiste et positiviste dont l'influence se fait sentir dans tous les domaines de la vie morale et sociale. Voilà le grand péril du moment, l'ombre sinistre qui s'étend sur l'horizon. La question ecclésiastique n'est pas moins compliquée au sein du protestantisme français cette année que la précédente. La question de Rome tient en suspens le catholicisme tout entier et met en cause tous les concordats. Un sourd malaise travaille le monde politique ; en littérature il y a stagnation ou entraînement vers les mauvais courants. Les questions sociales s'imposent de plus en plus à notre société démocratique. Dans quelques mois, le palais des merveilles va s'ouvrir au Champ de Mars pour les fêtes de l'industrie. Jamais situation plus complexe, plus digne d'intérêt ne s'offrit à notre appréciation. La *Revue chrétienne* n'épargnera aucun effort pour être à la hauteur de sa mission dans de telles circonstances.

La *Revue du mois* continuera à être faite alternativement par MM. Bersier et E. de Pressensé.

La *Revue des livres*, qui présente périodiquement à nos lecteurs un tableau rapide du mouvement littéraire, sera continuée par M. E. de Guerle, qui a bien voulu se charger d'une *Revue* du même genre pour la littérature anglaise.

Le *Bulletin scientifique* demeure confié à M. Jules de Seynes. MM. Péter, pasteur à Naples, et T. Roller, nous enverront des communications sur l'Italie.

La *Revue* publiera :

Un article de M. Ernest Naville, correspondant de l'Institut, intitulé : *Des variations de la conscience morale.*

Des articles de philosophie religieuse de MM. Ch. Secrétan, F. Godet, F. Bonifas et Ch. Waddington, correspondant de l'Institut.

Un travail sur le *positivisme et le christianisme*, à propos d'un article de M. Littré, par M. Gaussorgues.

Un article de M. le professeur Lichtenberger, sur la philosophie de Goëthe.

Une étude de M. le pasteur Dhombres, sur Agrippa d'Aubigné.

Des études évangéliques de MM. Bersier, Babut, Jean Monod, E. de Pressensé, etc.

Des articles de MM. Astié, Emile de Bonnechose, C. Cailliatte, Jules Bonnet, Delaborde, Rosseeuw Saint-Hilaire, Pédezert, Vulliemin, Rognon, etc.

Des articles de littérature de MM. Bersier, M. Lelièvre, Henri Germond et Frossard.

Un article de M. Kuhn, sur quelques manifestations récentes de la piété catholique.

Un article de M. E. de Pressensé, sur la question romaine sous le premier empire, d'après la correspondance de Napoléon Ier, et un résumé historique de la crise ecclésiastique au sein du protestantisme français.

Un article sur l'Orient biblique de M. W.-H. Waddington, membre de l'Institut.

Un article de M. Gustave Garisson, sur les questions sociales.

Un article sur les Etats-Unis de M. G. Fisch.

Un article de M. Glardon, intitulé : *De Bombay à Bencor. Journal de voyage d'un missionnaire.*

La *Revue* s'occupera également de la grande Exposition de 1867, par le côté qui peut intéresser nos lecteurs.

Au nom de la rédaction,

E. DE PRESSENSÉ,

Directeur-gérant.

ÉTUDE ÉVANGÉLIQUE

—

LES DROITS DE JÉSUS-CHRIST A LA ROYAUTÉ

MÉDITATION PRONONCÉE UN JOUR DE NOEL.

« Tu le dis : Je suis roi » (Jean XVIII, 37).

Tandis que nous relisons ces paroles que Jésus prononça devant Ponce Pilate, un double contraste saisit vivement notre pensée. Quel contraste d'abord entre la situation désespérée de Jésus et la majesté de son langage! Mais quel contraste aussi entre la manière dont ces paroles furent alors accueillies et le retentissement qu'elles ont eu ensuite dans le monde, l'accomplissement que leur a donné l'histoire! Voilà un malheureux accusé qu'une troupe furieuse traîne au tribunal du gouverneur romain, déjà condamné et maltraité par les Juifs, et par eux chargé de toutes sortes de crimes, dont le plus grave est de s'être appelé « le roi Christ. » — « Quoi! ce Nazarien aurait prétendu à la royauté! pensa Pilate. Cela n'est pas vraisemblable. C'est sans doute un innocent rêveur, un fanatique contre lequel ses accusateurs viennent assouvir quelque haine religieuse. » — Aussi est-ce avec un mélange de raillerie et de dédaigneuse pitié, s'attendant probablement à une réponse négative, qu'il adressa à Jésus cette question : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus commence par expliquer que sa royauté n'est pas de ce monde, qu'elle n'a donc rien à démêler avec celle de César et ne doit pas lui porter ombrage. Mais parler de sa royauté, c'était se proclamer roi. Avec un accent d'étonnement plus marqué, Pilate lui dit pour la seconde fois : « Tu es donc roi! Tu es roi, toi qui n'as ni couronne, ni armée, ni sujets, ni pouvoir, pas même celui de disposer de toi-même! Tu es roi, toi que je puis d'un mot faire battre de verges et mettre en croix comme un esclave! » — C'est ici qu'en face de ce faible et ambitieux Romain, créature de César, jouet

de ses passions et de celles de la multitude, l'humble patient se dresse dans la divine majesté de sa conscience : « Tu l'as dit, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, quiconque est pour la vérité entend ma voix. » Là-dessus, Pilate dit en haussant les épaules : « Qu'est-ce que la vérité ? » et se retire sans attendre une réponse. Les soldats romains, insultant avec une brutalité cruelle à cette royauté d'un nouveau genre, ceignent le front du roi des Juifs d'une couronne d'épines et placent dans sa main droite un sceptre de roseau.

Aujourd'hui, que verrait Pilate, s'il revenait sur la terre? que voit-il si, dans cet autre monde, dans ce lieu invisible et redoutable où l'on rapporte qu'il est entré par un suicide, il a quelque connaissance de ce qui se passe parmi les hommes ? — Il voit ce roi qu'il a méprisé, ce roi témoin de la vérité, régnant sur un empire qui s'étend bien au delà de l'empire romain, et même du monde que les Romains connaissaient. Il voit les nations les plus cultivées et les plus puissantes du monde se glorifiant de lui appartenir ; les plus grands esprits s'éclairant ou se réclamant de sa parole ; sa croix, cet instrument d'un supplice infâme, devenue un signe d'honneur et un symbole de salut ; son Evangile porté de peuple en peuple et de cieux en cieux, jusqu'aux bouts de la terre et jusqu'à la fin des temps. Il voit, en un jour comme celui-ci, les temples élevés à ce roi divin trop étroits pour contenir la foule de ses adorateurs ; des milliers, des millions d'êtres humains chantant ses louanges ; de nombreux fidèles se pressant autour de sa table pour célébrer le souvenir de sa mort, pour témoigner qu'il est vivant, et pour lui jurer une éternelle obéissance. Quel sujet, en ce beau jour de Noël, répondrait mieux aux pensées et aux sentiments qui remplissent nos cœurs que la méditation de cette royauté de Jésus-Christ que lui-même, dans le prétoire, en face de ses ennemis et de ses juges, a proclamée avec une si ferme assurance, que l'histoire nous montre s'établissant d'une manière si merveilleuse, et qui pourtant a encore tant de progrès à faire dans le monde et dans nos âmes ?

I

Je ne m'arrête pas à montrer *la nature* de la royauté de Jésus-Christ. Vous n'ignorez pas qu'elle est spirituelle, qu'elle ne s'exerce pas sur des corps seulement, comme celle de César, mais sur des esprits, des volontés, des consciences. Vous connaissez

l'instrument de sa puissance et de ses progrès, la parole de vérité. Vous savez quelle est son ambition : elle veut dominer sur l'homme entier et sur tous les hommes. Il sera plus utile peut-être de chercher quels sont *les titres* de cette royauté. Aussi bien la dignité royale de Jésus ne peut-elle que gagner à être de plus près examinée et contemplée. Osons lui dire : « Seigneur, tu dis « Je suis roi ; » fais-nous donc connaître quels sont tes droits à cette royauté que tu t'attribues sous l'opprobre et sur la croix ! »

La plupart des hommes qui ont exercé la royauté l'ont obtenue par *droit de naissance*. Jadis on entourait d'une vénération en quelque sorte superstitieuse les enfants des rois ; il semblait qu'un sang plus noble et plus pur que celui du reste des hommes coulât dans leurs veines. Aujourd'hui, nous avons rejeté toute superstition de ce genre ; et pourtant, dans les pays (et ce sont les plus nombreux de beaucoup) où la monarchie héréditaire est en vigueur et répond aux besoins et aux vœux des peuples qu'elle régit, nous reconnaissons que la naissance confère un titre légitime à la royauté. Jésus, dans notre texte, se prévaut d'un titre semblable ; il déclare qu'il est né pour être roi. — Premièrement, en effet, Jésus était roi des Juifs, étant fils de David. Le premier évangile commence par établir cette extraction royale du Messie, et l'Apôtre des gentils lui-même attache quelque importance à ce fait, que Jésus est issu selon la chair de la race de David. Au nom de David se rattachaient les plus glorieuses espérances comme les plus beaux souvenirs du peuple juif. Le prophète Nathan avait dit à ce grand roi que sa maison occuperait le trône d'Israël éternellement, et que la gratuité de l'Eternel ne se retirerait point d'elle. La prompte décadence de la postérité de Salomon sembla démentir cette promesse ; mais, poussés toujours plus avant dans leurs espérances par l'Esprit de Dieu, élevant de plus en plus la royauté idéale et future à mesure que la royauté visible et présente était plus abaissée, les prophètes annoncèrent que du tronc desséché et presque mort du vieil Isaï sortirait un rejeton plein de vigueur ; qu'un nouveau David, roi pacifique, vrai pasteur d'Israël, étendrait son empire jusqu'aux extrémités de la terre, et que les rois des nations lui apporteraient des présents et se prosterneraient devant lui ; que sa domination durerait jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de soleil ni de lune ; qu'il jugerait son peuple avec justice et ferait mourir le méchant par le souffle de ses lèvres, mais qu'il délivrerait le misérable et l'affligé qui crieraient à lui. Or voici qu'après des siècles écoulés, lorsque l'accomplissement de la prophétie semblait impossible, dans une famille issue de David

en ligne directe, mais obscure et pauvre entre les familles de Juda, Dieu, par un miracle, fait naître Jésus. L'ange qui annonce sa naissance dit à Marie que le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père et qu'il n'y aura pas de fin à son règne. L'étoile conduit les mages d'Orient à son berceau, et ils lui rendent hommage comme au roi des Juifs. La prophétie s'incline devant lui en la personne du dernier et du plus grand des prophètes, Jean-Baptiste, et dit : « Voici celui dont j'ai parlé et que j'attendais! Voici le roi puissant qui jugera son peuple et le baptisera d'esprit saint et de feu. » — O Israël! si tu l'avais voulu, c'est à toi d'abord qu'il appartenait ; c'est le libérateur qui te fut promis ; c'est celui dont Abraham, ton père, a vu le jour, et il en a tressailli de joie ; c'est le fils et le Seigneur de David, c'est le roi béni qui vient à toi au nom de l'Eternel! Tu le méconnais, tu le rejettes, tu le crucifies ; mais par la volonté et la providence de Dieu, le gouverneur païen, complice de ton crime, a pourtant écrit sur la croix du Christ ces paroles qui attestent à la fois sa grandeur et ta honte : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs! »

Mais ce n'est là que le côté inférieur et terrestre de la naissance, du droit, de la royauté de Jésus. Fils de David, il était le roi des Juifs ; Fils de Dieu, il est le roi des hommes. Jésus est Fils de Dieu dès sa naissance et par sa naissance : ces paroles sont bientôt dites, mais la vérité qu'elles énoncent est pleine d'obscurité et de mystère pour notre pensée. Il nous est comparativement facile de voir et d'adorer en Jésus le Fils de Dieu quand les vents et la mer obéissent à sa voix, quand il domine et ravit la multitude par sa parole, ou quand il oppose à l'insulte et à la haine du monde conjuré contre lui une patience inaltérable et un amour qui va jusqu'à la mort. Mais voici, les souvenirs de ce jour nous conduisent tout d'abord dans l'étable d'une hôtellerie de Bethléhem : nous y voyons, étendu dans une crèche, un tout petit enfant, un véritable enfant (car si Jésus n'avait pas été un véritable enfant, il ne serait pas devenu un véritable homme) ; il est emmailloté, des langes grossiers enchaînent ses membres ; il dort, il a faim, il souffre, il pleure, il s'ignore lui-même, il ne connaît pas encore sa mère à son sourire... dirons-nous : L'enfant de Bethléhem est le Fils de Dieu ? ... Oui, mes frères. D'abord, l'Ecriture sainte l'affirme expressément. L'ange avait dit à Marie : « Le Saint-Esprit viendra vers toi, et une vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre : c'est pourquoi aussi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. » Puis cette vérité tient à ce qu'il y a de plus fondamental dans notre foi. Car, si Jésus n'était pas Fils de Dieu dès

sa naissance, s'il était né dans les mêmes conditions que les autres hommes et s'il n'avait apporté en ce monde rien de plus que les autres hommes, Jésus, au moins dans les premiers temps de sa vie, aurait donc, comme tout enfant d'Adam, connu le péché ; mais s'il eût connu le péché, s'il eût trouvé dans sa propre conscience l'ombre d'une faute et la trace d'un remords, comment aurait-il pu dire : « Celui qui m'a vu a vu mon Père, » comment pourrait-il être notre Sauveur et notre juge? Répétons-le donc avec une humble vénération, mais aussi avec une ferme confiance : Oui, l'enfant de Bethléhem est le Fils de Dieu. Dans cet enfant au front pur, au regard profond, semblable d'ailleurs à tout autre enfant, Dieu vient et se donne au monde. En lui la Parole éternelle qui était avec Dieu et qui était Dieu même s'est faite chair, quoiqu'elle demeure encore dans le silence. En lui la lumière incréée est venue resplendir dans nos ténèbres, quoiqu'elle soit encore voilée. L'Esprit divin qui, du chaos de ce monde livré au péché et à la mort, va faire jaillir une création nouvelle et meilleure, habite en lui, quoiqu'il n'ait pas encore déployé ses ailes. La source de vérité et de vie où s'abreuveront toutes les générations humaines s'abrite au fond de sa conscience d'enfant, quoiqu'à cette heure l'oreille même des anges penchés sur son berceau en puisse à peine discerner le sourd et faible murmure. Demanderons-nous encore pourquoi et comment il est roi? Au temps où la croyance au droit divin de l'hérédité était partout répandue, il y avait quelque chose de touchant dans le sentiment qui portait les hommes les plus puissants et les plus sages d'un peuple à s'incliner devant un enfant royal en qui ils honoraient le reflet de la majesté paternelle et le présage d'une royauté future ; mais combien plus juste et plus profonde est la vénération des mages se prosternant auprès de la crèche où repose l'enfant Jésus! Enfants et hommes faits, bergers et rois, sages et simples, pécheurs et justes de ce monde, prosternez-vous devant lui : car le Seigneur, le Sauveur nous est né, et son nom est Emmanuel, Dieu avec nous. Nous sommes d'en bas, et il est d'en haut ; nous sommes de la terre, et il est du ciel. Nous apportons en venant au monde le germe impur du péché ; il est né pur de tout péché, de tout penchant au mal, et dans son innocence enfantine, notre foi aperçoit déjà quelque image des perfections éternelles de Dieu son Père. — O Jésus, en te voyant à la fois si grand et si petit, si faible dans ta frêle et naissante humanité, si fort par cette « plénitude de divinité » qui sommeille dans ton sein, en considérant que celui qui repose dans la crèche de Bethléhem est celui qui va bientôt régner à la droite de Dieu en attendant qu'il vienne juger le monde, nos

cœurs s'attendrissent et ils adorent; nous voulons t'apporter et t'offrir, non pas seulement, comme les mages, ce que nous avons de plus précieux, mais nos personnes mêmes et nos vies en un sacrifice de louange et d'actions de grâces! Ce n'est pas assez pour nous de te saluer comme eux roi des Juifs : nous confessons que, du droit de ton origine miraculeuse et céleste, tu es le roi de l'humanité, le Seigneur de la terre et des cieux, à la gloire de Dieu ton Père!

II.

Plusieurs, qui n'étaient pas nés sur les degrés d'un trône, y sont montés par *droit de conquête*. A la vérité, c'est un étrange droit que celui-là; la conquête, qui est toujours une violence, presque toujours une injustice, semble peu propre à fonder un droit; elle est plutôt le contraire du droit. Toutefois, dans la condition présente des choses humaines, on est obligé de tolérer, j'allais dire de sanctionner quelquefois un mal pour en empêcher un plus grand; et l'on admet que lorsque la conquête n'entraîne pas une oppression permanente et qu'elle a pris par sa durée un caractère de stabilité, elle devient légitime. On peut dire que Jésus lui-même en a jugé ainsi; car c'est en vertu d'un droit de ce genre que les Romains étaient maîtres de la Judée, et pourtant il a dit : « Rendez à César ce qui est à César. »

Mais Jésus a fait plus que reconnaître le droit de conquête; il l'a lui-même exercé. Par le côté divin de sa naissance et de sa nature, il était déjà digne de régner sur les hommes; mais comme si ces titres n'étaient rien à ses yeux, il a voulu en acquérir de nouveaux et de plus grands par sa vie, par sa mort, par son œuvre tout entière. Il était notre roi comme étant le Fils de Dieu; il a voulu l'être encore comme étant notre Rédempteur.

On entend bien que ce droit de conquête que nous réclamons pour Jésus est pur de toutes ces taches qui ternissent ordinairement la gloire des conquérants de ce monde. Ils conquièrent en asservissant; Jésus conquiert en affranchissant. Ils soumettent par la force des armes des peuples libres : Jésus, par la puissance toute morale de son amour et de son esprit, range sous sa loi, qui est la loi de la liberté, ceux qui auparavant étaient esclaves du péché et de la mort. Ils marchent vers la domination à la tête de nombreuses armées et à travers des flots de sang, et dans les calculs de leur ambition égoïste, la

vie des hommes est comptée pour peu de chose : le Prince de la paix combat seul pour tous ; seul il remporte ses victoires libératrices, et elles n'ont coûté d'autre sang que le sien. Venez, chrétiens, venez contempler les batailles de votre roi ; venez assister aux principaux épisodes de cette sainte guerre qui a fondé l'empire de Jésus-Christ et détruit celui de Satan. A l'entrée de sa carrière, Jésus rencontre au désert le redoutable adversaire qui a vaincu notre premier père et qu'aucun enfant d'Adam n'a pu vaincre. Il repousse son triple assaut ; il foule aux pieds les séductions de la sensualité, de la gloire humaine, de l'ambition ; il choisit, pour y marcher jusqu'à la fin et de toute son âme, la voie de la spiritualité, de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour. Homme, il triomphe par des armes humaines, la foi, la prière, l'usage de l'Ecriture sainte. Sa victoire du désert se renouvelle et se prolonge en quelque sorte durant tout le cours de son ministère ; il résiste à l'accablement de la douleur comme il a résisté à l'aiguillon du besoin et à l'attrait de la convoitise. Désormais, les conditions de la lutte de l'humanité contre le mal sont changées. Il est démontré que le mal n'est pas invincible, qu'il n'est pas fatalement et éternellement attaché à l'homme ; car il a paru sur la terre un être qui, dans une nature vraiment humaine, a été « saint, saint, saint à Dieu, terrible au démon, sans aucun péché. » Et comme l'esprit de Jésus demeure à jamais dans son Eglise et que le secours de sa grâce est promis à ses disciples, celui qui croit en lui est rendu capable de vaincre comme lui, par la même force et par les mêmes armes. En principe, le mal est vaincu ; la plus dure chaîne de notre servitude est brisée.

Mais pour que le pécheur puisse engager cette lutte avec espérance et y persévérer avec courage, sur les pas et à l'exemple de Jésus-Christ, il faut d'abord qu'il soit réconcilié avec son Dieu, qu'il obtienne le pardon de ses péchés passés et qu'il soit délivré de l'obscur et amer sentiment de culpabilité qui l'oppresse. Qui nous en délivrera? Jésus. Mais de quelle manière? Est-ce par une simple amnistie, une déclaration de grâce?... Une parole toute seule, si divine fût-elle, n'apporterait pas la paix à nos consciences : la rédemption des pécheurs n'est pas si facile, et la royauté des âmes n'est pas à si bon marché. Mais contemplez Jésus, trois ans après sa tentation, seul encore, non plus au désert, mais au jardin des Oliviers, et livrant une lutte plus redoutable encore que la précédente : vous en pouvez juger à entendre les cris véhéments de sa prière, à le voir couché sur la terre qu'il baigne de sa sueur sanglante. O roi naguère si plein de majesté, pourquoi cet abaissement, pourquoi cette angoisse

mortelle dont ton âme est saisie? Il souffre, il donne sa vie pour la rémission de nos péchés. Apparemment il fallait, pour nous délivrer du fardeau qui nous accablait, qu'il en sentît tout le poids, et pour nous retirer de la misère et de la mort, qu'il descendît lui-même jusqu'au fond de ces ténèbres. N'essayons pas d'expliquer ce mystère de la passion, c'est-à-dire de la compassion du Sauveur; mais recueillons avec des cœurs pénétrés de reconnaissance et d'amour cette bienheureuse nouvelle, que l'obéissance de Jésus-Christ se livrant et mourant pour nos offenses, couvre et répare le péché du monde, et qu'étant justifiés par la foi en lui, nous avons, malgré notre indignité profonde, un libre accès à la communion du Père des lumières. Il n'y a plus pour nous de condamnation : cette seconde chaîne de notre servitude est brisée. Mais à quel prix? Quel roi, quel libérateur, quel vainqueur que celui qui nous a rachetés par un tel sacrifice et qui nous apporte la paix par ses douleurs!

Trois jours après, une sérénité céleste a remplacé sur le visage de Jésus l'expression de la lutte et de la souffrance. Dans le jardin de Joseph d'Arimathée, debout auprès de sa tombe ouverte et vide, reconnu et adoré par Marie-Madeleine, il a vaincu le dernier ennemi, la mort. Mais a-t-il vaincu pour lui seul? N'en croirons-nous pas plutôt cet adieu sublime qui est en même temps un rendez-vous : « Je monte vers mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et vers votre Dieu » ? Ne savons-nous pas par son propre témoignage qu'il est entré dans les lieux célestes comme notre frère aîné et notre précurseur, et que là où il est, ceux que le Père lui a donnés seront aussi? Le sépulcre a lâché sa proie; un sillon de lumière a traversé l'obscurité du monde invisible : la dernière chaîne de notre servitude, la crainte de la mort est tombée. Affranchi désormais des liens de la chair, Jésus peut entrer dans la pleine possession de la royauté qu'il a conquise et que le Père lui a donnée. Car il est mort et ressuscité, dit saint Paul, pour être le Seigneur des vivants et des morts. Elevé en gloire, il manifeste et accroît encore, s'il est possible, ses droits à la royauté par la manière dont il l'exerce. Nous nous entretenons souvent des progrès, des victoires, des périls aussi du christianisme; parlons mieux et reconnaissons que dans le monde moral il n'y a d'autres forces et d'autres causes véritables que des volontés. Ce que nous nommons l'esprit du christianisme, c'est l'esprit même de Jésus-Christ demeurant, selon sa promesse, avec ses disciples, agissant en eux et par eux, poursuivant son œuvre d'affranchissement et de rédemption. Si la lumière de l'Evangile se lève sur une nation assise longtemps dans les ténèbres du paganisme, c'est

une conquête de Jésus-Christ. Si une âme est délivrée du mal et entre par la foi dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu, c'est une conquête de Jésus-Christ. Si une injustice séculaire, telle que l'esclavage, est enfin extirpée du sol chrétien, c'est une conquête de Jésus-Christ. C'est dire que, comme la croix de Jésus-Christ a fondé l'empire de Jesus-Christ, ainsi toute défaite apparente du christianisme doit se changer en victoire, toute défaillance en relèvement, toute mort en résurrection. Comptez les victoires que Jésus-Christ a remportées; mesurez par la pensée et par la foi celles que l'avenir lui réserve encore, et reconnaissez que celui qui seul a le pouvoir de régénérer l'humanité en est aussi le roi du droit de la plus merveilleuse, comme aussi de la plus légitime et de la plus pacifique des conquêtes.

III.

Il y a une dernière manière d'obtenir la royauté qui a quelque chose de plus beau et de plus honorable pour la personne du prince : un homme peut devenir roi ou chef d'une nation sous un titre quelconque *par élection*, c'est-à-dire par le libre assentiment, le choix exprès et sincère de ceux qu'il est appelé à gouverner. Au fond, celui-là même qui est roi par droit de naissance ou par droit de conquête n'exerce une royauté réelle, efficace, paisible, que si sa domination est acceptée par ses sujets.

A plus forte raison, Jésus-Christ prétend-il aussi régner de cette manière. Rien n'est plus éloigné de sa pensée que le dessein d'établir son royaume par la force, comme fit plus tard Mahomet. Son empire étant tout intérieur, tout spirituel, prétendre l'imposer par la contrainte, c'est le nier; persécuter au nom de Jésus-Christ, c'est persécuter Jésus-Christ. Il veut commander à des âmes libres, à un peuple de franche volonté. Ce caractère de sa royauté est admirablement exprimé par la déclaration qu'il fit devant Pilate : « Je suis roi : je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; quiconque est pour la vérité entend ma voix. » Le témoignage qu'il rend à la vérité, voilà donc le moyen par lequel le Seigneur Jésus prétend gagner les âmes. Ceux qui sont pour la vérité, qui la cherchent sincèrement, qui l'aiment et lui appartiennent comme d'instinct même avant de la connaître, voilà ceux qui viendront à lui et l'écouteront, voilà ceux qui formeront son peuple dans tous les pays et à travers tous les âges. — Cette grande parole de Jésus a été justifiée; son appel a trouvé de l'écho. De tout temps, ceux qui sont pour la

vérité ont entendu sa voix. De nobles intelligences, longtemps ballottées et tourmentées par le doute, après avoir examiné sous toutes ses faces le problème de la destinée humaine, ont estimé que la suprême sagesse était de s'asseoir à côté des petits enfants à l'école du prophète de Nazareth, et ont trouvé dans la foi en sa personne et en sa parole, non pas le repos de l'abdication et de l'asservissement, mais celui d'une conviction raisonnable et joyeuse. De vaillantes volontés, toutes meurtries des blessures qu'elles avaient reçues en combattant contre le mal, ont demandé à l'Evangile de Jésus-Christ le remède de leur faiblesse et le secret de la victoire : régénérées par son pardon, elles ont recommencé la lutte à nouveaux frais et avec une ardeur nouvelle, et n'ont plus voulu connaître d'autre chef que lui, d'autre force que sa grâce, d'autre inspiration que son esprit et sa parole, d'autre ambition que celle de marcher sur ses traces, d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Pour nous vivre, c'est Christ. » Des cœurs généreux, que la vie avait usés et brisés, émus par la tendresse de ses appels, attirés par le doux éclat de sa sainteté, arrachés à eux-mêmes par la puissance de son incompréhensible amour, ont mis leur joie à lui sacrifier tout le reste et ont daté le commencement de leur véritable vie du jour où ils s'étaient donnés à lui. Ainsi l'on peut dire que Jésus a été proclamé roi par l'universel suffrage de tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Nul n'a été aimé, nul n'a été servi comme lui : ses sujets lui appartiennent corps et âme ; ses témoins sont des martyrs ; ses soldats, vainqueurs comme lui par la patience et par la charité, regardent comme un honneur et un privilége de souffrir et de mourir pour lui. Que si quelqu'un refuse de se courber sous le joug doux et aisé du Fils de l'Homme, s'il traite de surannées ces paroles dont le Maître a déclaré qu'elles ne passeraient jamais, si sa conscience ne rend point hommage à la sainteté du Sauveur, s'il croit pouvoir attendre de lui-même ou des autres hommes un autre et meilleur salut que celui que le divin Crucifié nous a acquis, — il est libre de rejeter Jésus-Christ ; Jésus ne le contraint pas, mais voici comment il le juge : Cet homme n'est pas pour la vérité ; il ne vient pas à la lumière parce que ses œuvres sont mauvaises ; il n'a pas entendu la voix ni cédé à l'attrait du Père ; il est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

Oui, nous sommes libres de nous donner ou de nous refuser à Jésus-Christ : il ne règnera pas sur nous malgré nous. Dieu même respecte ce pouvoir de disposer de nous-mêmes que nous tenons de lui. C'est notre privilége : c'est aussi notre responsabilité. Après avoir pesé les droits de Jésus-Christ, il est temps

de nous juger nous-mêmes; après avoir reconnu qu'il est notre souverain légitime, il faut demander en terminant si nous sommes ses loyaux et fidèles sujets. Hélas! qu'ils sont faciles à trouver parmi nous ceux qui sont, pour parler avec l'Apôtre, ennemis de la croix de Jésus-Christ et par conséquent de son règne, ceux qui disent par leurs œuvres : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! Jésus les exhorte à la piété, à la charité, à la pureté, et ils transgressent chaque jour et de gaieté de cœur ses commandements. Jésus leur adresse des paroles de vie éternelle, et ils ne se soucient pas même de les entendre. Jésus leur offre le pardon, la paix, la félicité de son royaume, et ils méprisent ces offres divines pour se livrer tout entiers à la poursuite des biens terrestres et des jouissances matérielles. Jésus les a rachetés par son sacrifice, et ils négligent un si grand salut. Jésus les convie à sa table, et ils dédaignent, sans même y accorder un moment d'attention, cette invitation miséricordieuse. Ah! faut-il leur rappeler que, si c'est une chose redoutable de se révolter contre la loi de Dieu, c'est chose plus redoutable encore de mépriser sa grâce? Faut-il les avertir qu'un jour la grandeur de Jésus-Christ sera visible à tous les yeux, et qu'il apparaîtra comme juge à ceux qui n'ont pas voulu le recevoir comme Sauveur? Laissez-nous plutôt nous contenter, en ce jour de grâce et de grande joie, d'annoncer à tous, de la part de Jésus-Christ, « l'année favorable du Seigneur. » Ce Roi divin vient encore en suppliant frapper à la porte de vos cœurs, quand ouvrirez-vous, si vous n'ouvrez point aujourd'hui? et si vous refusez d'obéir à un tel Maître, à quel maître voulez-vous appartenir pour le temps et pour l'éternité?

Et nous, qui depuis longtemps peut-être professons d'appartenir à Jésus-Christ, éprouvons-nous nous-mêmes. Est-il véritablement, est-il en tout temps et en toute chose notre Roi? l'obéissance que nous lui rendons est-elle sincère, dévouée, joyeuse? Ah! si notre conscience nous adresse de trop justes reproches, au moins en ce jour deux fois sacré où nous célébrons tout à la fois la fête de la naissance de notre Sauveur et la commémoration de sa mort, en ce jour qui nous rappelle les droits qu'il a sur nous comme Fils de Dieu et comme Rédempteur, offrons-lui nos corps et nos cœurs en un sacrifice vivant et saint! que toute pensée qui n'est pas conforme à sa vérité périsse! que tout désir qui n'a pas été rangé sous sa loi soit immolé! que tout sentiment qui lui déplaît soit consumé sur son autel par le feu de son amour! que toute action, toute habitude contraire à sa volonté et à son exemple soit d'abord pardonnée par sa grâce, puis ôtée de nos vies avec le secours de son Esprit! Montrons et confessons dé-

sormais qu'il est vraiment notre Roi. Ceux qui honorent ainsi Jésus-Christ, Jésus-Christ les honorera. Ce n'est pas assez de les appeler serviteurs, il les appelle frères; ce n'est pas assez de les admettre dans son royaume, il les veut associer à sa royauté. L'ambition de son amour ne sera satisfaite qu'au jour où, selon sa prière, ses disciples seront consommés dans l'unité avec lui et par lui avec Dieu. Alors, dit saint Paul, quand le Fils aura mis toutes choses sous ses pieds, sa royauté, désormais universelle et parfaite, se confondra avec celle du Père, du Dieu qui est amour et qui sera tout en tous.

C.-E. Babut.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS D'ITALIE.

LE MONT-CASSIN.

Vers la fin de décembre 1857, je me disposais à quitter Naples pour retourner à Rome, où de nobles amitiés m'avaient ouvert l'accès de la Bibliothèque de la Minerve et des Archives du Vatican. Ce n'était pas sans amertume que je quittais la capitale des Bourbons où, malgré les patronages les plus élevés, mes recherches historiques n'avaient abouti qu'aux plus tristes mécomptes, et je ne pouvais hésiter sur le choix de la route, car j'étais porteur de lettres de recommandation pour le monastère du Mont-Cassin. Je les devais à l'amitié d'un écrivain déjà célèbre, dont le nom, livré depuis à tous les échos de la renommée, a douloureusement retenti dans le cœur de ceux qui ne connaissent pas de plus bel accord que celui de la foi chrétienne et d'un rare talent. Depuis longtemps d'ailleurs je désirais visiter la retraite de saint Benoît, l'antique berceau des ordres monastiques dans l'Occident. Les impressions de mon séjour à Naples n'avaient pu qu'ajouter à l'intensité de ce désir. En quittant une cité alors livrée à tous les excès d'un despotisme à la fois corrupteur et féroce, et où l'éclat d'une nature enchantée semblait contraster comme une ironie de plus avec la dégradation de l'homme (qui s'est relevé depuis, grâce à une révolution vengeresse !), j'avais besoin de respirer un air meilleur, de contempler ce que le catholicisme italien offre de plus savant et de plus libéral, de me retremper enfin au contact de quelque âme pure qui n'eût désespéré ni d'elle-même ni d'autrui en ces tristes jours. Le nom du père Dom Luigi Tosti m'était connu. Quelques fragments de ses écrits, animés du spiritualisme le plus généreux, avaient éveillé en moi une de ces sympathies irrésis-

tibles qui sont déjà un premier lien. Il me tardait de voir ce moine éloquent, qui avait embrassé avec tant d'ardeur les patriotiques espérances de l'Italie, et qui, déçu dans son rêve, ne vivait plus que pour la science et pour Dieu. Je ne pourrais m'entretenir avec lui sans dépouiller quelques-uns des préjugés que la naissance et l'éducation mêlent aux croyances les plus réfléchies, sans puiser dans ces entretiens un élément de respect et d'impartialité qui manque trop souvent aux études dont le passé religieux de l'Italie est l'objet. C'était d'ailleurs avec un esprit libre, un cœur capable (je l'espérais du moins) de comprendre toutes les manifestations du sentiment chrétien, même celles qui sont le plus étrangères aux principes de la foi réformée, que je m'acheminais vers le Mont-Cassin. Dans l'idéal de catholicisme épuré, tel que je l'ai toujours conçu, rêvé pour l'Italie, il y a place pour ces hautes retraites vouées au travail, à la méditation et à la prière; pour les bienfaits intellectuels et moraux de l'association monastique, sans la lèpre du monachisme.

I.

La route de Naples à San-Germano, l'ancien *Casinum*, situé au pied de la célèbre abbaye que j'allais visiter, traverse Capoue, dont les rues étroites, la plaine poudreuse, semblent mal justifier la tradition des molles délices que rappelle ce nom. Bientôt commence la région des Abruzzes, dont les premiers contreforts se découpant sur un ciel d'azur, se déroulant en capricieux festons sur les bords de la route, offrent à l'œil plus d'un site charmant. A mesure qu'on avance, le paysage devient plus sévère. Il prend un aspect des plus grandioses à San-Germano. Il ne faut pas moins de deux heures pour arriver au couvent par un chemin taillé dans le roc, et que semble garder encore, comme une sentinelle jalouse, le donjon démantelé de Rocca Janula, contemporain des Hohenstaufen. Le jour ne luit que faiblement. Un épais brouillard couvre la vallée, et ce n'est pas sans peine que je suis l'ombre fantastique du guide (un mendiant aveugle!) remontant d'un pas assuré ces rampes rapides, pour ne s'arrêter qu'au seuil de la vieille abbaye bénédictine. A mesure que nous nous élevons, la brume devient plus légère, et me laisse entrevoir çà et là quelques cimes éclairées, d'un effet ravissant. Puis, tout à coup, au tournant du sentier, le monastère apparaît avec ses hauts murs, comme une île de lumière flottant sur l'immensité du brouillard étendu sous nos pieds. Autour

sont rangés, comme autant de satellites au profil mystérieux, bizarre, les pics des Abruzzes, étincelant des premiers feux du soleil. C'est une scène féerique! Les beaux vers de Dante me reviennent à la mémoire :

Dolce color d'oriental zaffiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infin al primo giro
. . . . . .
Faceva tutto rider l'oriente[1].

Nous voici parvenus à l'entrée de l'abbaye dont la masse imposante, fièrement posée sur le cratère d'un volcan éteint, rappelle plus une forteresse qu'un asile de prière et de paix. Plusieurs fois saccagée par les Barbares ou détruite par les tremblements de terre, elle a été rebâtie sous sa forme actuelle au dix-septième siècle. Une grotte, taillée dans le rocher, communique avec l'intérieur, et une inscription latine, que terminent ces mots : *Sospes ingredere!* est une invitation au voyageur qui ne connaîtrait pas ce beau passage de la règle bénédictine : « Que tous les hôtes qui se présentent à la porte du monastère soient accueillis comme s'ils étaient le Christ lui-même, car un jour il nous dira devant Dieu et ses anges : J'ai été étranger et voyageur et vous m'avez reçu. » A l'extrémité de la grotte, qui fut, selon la tradition, la première demeure du fondateur et de ses disciples, s'ouvre la porte claustrale donnant sur un péristyle, qui, par une succession d'escaliers et de terrasses superposées, formant la plus élégante perspective, conduit à la basilique de Saint-Benoît. C'est demain la fête de Noël. Les religieux sont réunis dans un oratoire voisin de la basilique, pour écouter une homélie sur la Nativité, récitée par un de leurs élèves. Je m'approche, et j'entends la voix pure d'un adolescent évoquer avec ferveur, dans la langue de l'Italie, les souvenirs que rappelle la plus touchante solennité du monde chrétien. L'exercice achevé, les religieux défilent devant moi dans leur costume simple et sévère, la robe et le scapulaire noirs retombant à longs plis. Je les salue respectueusement. Dans les rangs, une figure jeune encore, empreinte à la fois de mélancolie et de dignité, m'a tout particulièrement frappé. J'ai reconnu, avant qu'on le nommât, le père Dom Luigi Tosti! Il me tend gracieusement la main, après avoir pris connaissance de la lettre qui lui est destinée. Dans son regard, sa physiono-

[1] « Une douce teinte de saphir oriental, qui, jusqu'au premier cercle, nuançait la pureté d'un ciel serein... et faisait sourire tout l'orient. » (Le *Purgatoire*, c. I, v. 5 et 7.)

mie, éclairés du plus beau sourire, je lis la confirmation des espérances que j'ai conçues; je devine tout un monde de foi, de science et d'urbanité que j'ai vainement cherché à Naples. Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Un doute (s'il eût pu traverser mon esprit!) sur l'accueil qui m'était réservé au Mont-Cassin, serait une injure pour ces nobles religieux qui représentent l'élite de la chrétienté catholique. Je me sens heureux et à l'aise dans l'atmosphère d'un cloître. Mais quel cloître que celui dont je suis l'hôte pour quelques jours! Quel parfum de science et de piété! Quel recueillement favorable à la méditation! Quelle splendeur dans les horizons qui m'entourent! De la chambre où je suis déjà installé, mes regards ne rencontrent que magiques perspectives sur la chaîne des Abruzzes, étincelant sous leurs neiges nouvelles, ou se reposant délicieusement sur les plateaux inférieurs, revêtus de pins, d'oliviers et de chênes verts. Je ne tarde pas à recevoir la visite du père Tosti, accompagné du prieur, Dom Sebastiano Kalefati, préfet des archives, auquel je suis également recommandé. Notre premier entretien est une véritable effusion du cœur. Ce qui sépare les différentes communions fait trop souvent oublier ce qui les unit. Au-dessus de la variété des formules et de la diversité des cultes, il est une région supérieure que la controverse n'atteint pas, et où les âmes peuvent se rencontrer dans un même sentiment de foi, d'adoration. Je l'éprouve en ce moment. Avec un tact admirable, ces religieux respectent ma liberté, comme je respecte la leur dans l'accomplissement des observances multipliées qu'amène le jour de Noël. Absents, ils m'entourent des soins de l'hospitalité la plus prévenante, la plus délicate. Une providence familière, amie, veille sur moi.

Quelques détails sur l'éminent religieux qui est une des gloires du Mont-Cassin, ne seront pas ici déplacés. Elevé dans cette illustre abbaye, Dom Luigi Tosti débuta par des travaux consacrés à l'histoire de son ordre[1]. Son premier ouvrage fut une apologie de l'institution monastique en ses meilleurs jours, bien avant l'apparition des ordres mendiants, cette plaie de l'Eglise catholique. Il entreprit une tâche plus difficile en essayant de réhabiliter la papauté du quatorzième siècle, dans la personne de Boniface VIII, ce pape damné par Dante, persiflé par Jacopone, souffleté par Philippe le Bel, et dont le procès n'est peut-être pas irrévocablement jugé[2]. Mais la belle âme de Tosti se révèle mieux dans l'*Histoire de la Ligue lombarde*, dictée, à la veille

[1] *Storia della Badia del Monte Cassino.* 4 vol. Naples, 1844.
[2] *Storia di Bonifacio VIII e de' suoi tempi.* Mont Cassin, 1846.

de 1848, par une inspiration toute patriotique. La révolution du 24 février, quelque jugement qu'on en porte d'ailleurs, eut un contre-coup soudain, universel. Il ne fut nulle part plus vivement senti qu'en Italie. Princes et peuples, comme frappés d'une commotion électrique, se levèrent pour la délivrance de la patrie commune, et l'héroïque insurrection de Milan ajouta une belle page aux annales italiennes. Tosti fut surpris dans l'étude du passé par cet écroulement du présent, par ce coup de tonnerre libérateur : il le croyait du moins. « Pendant que j'étais à mes récits, en cette année de salut 1848, il s'est fait un tel éclat d'événements humains que le ministère de l'histoire est devenu intempestif. J'écrivais pour les Italiens des gloires italiennes, quand l'Italie tout entière s'est levée pour aller où l'appellent les cieux apaisés. Libre des entraves que lui ont imposées pendant un demi-siècle ceux qui vivaient dans les temps morts, elle s'est ébranlée, et le fracas de sa marche s'est fait entendre jusque dans les profondeurs de ma retraite... Allez, frères, et que votre âme soit à la hauteur non-seulement de votre nation, mais de toute l'humanité. Que votre cœur se dilate d'un grand amour qui dépasse les confins des Alpes et de la mer. Ne vous attristez pas de la faiblesse des uns, de la perfidie des autres. Le Christ vient tenir le lit de justice, non d'une cité ou d'un peuple, mais de toute la famille humaine. En sa présence, chaque nation doit s'asseoir sur son siége. Italiens, placez le vôtre sur l'éternel rocher du Capitole, car c'est de là que sera proclamée la sentence d'une seule confraternité en laquelle s'achève l'action du Christ[1]. »

Sous ce mystique langage perçait la généreuse ambition de Luigi Tosti. La papauté semblait rajeunie dans Pie IX. Il voulait l'associer à l'œuvre de l'émancipation générale. Il dédiait au nouveau pontife, comme un encouragement et un vœu, le tableau des premiers efforts de la nationalité italienne pour reconquérir son indépendance, et à cette heure solennelle, décisive, il se flattait d'être écouté : « Avec ce volume entre les mains, apparaissez, saint-père, sur la mystique roche de l'Eglise. Contemplez le passé, interrogez l'avenir, et demandez au battement de nos cœurs si nous sommes fils de ces Lombards qui, ayant associé le pontife romain à la liberté de sa patrie, surent le défendre de leur sang immaculé. Rendez-nous l'étendard qu'Alexandre III, au jour de son triomphe, suspendit au trône de

[1] Nous empruntons ce passage et le suivant à une fort remarquable étude : *Dom Luigi Tosti et le Parti guelfe*, qui parut, pour la première fois, en 1851, dans la *Politique nouvelle*. On ne refait pas une traduction de M. E. Renan.

saint Pierre. L'heure est sonnée, l'humanité vous attend!... Dans l'essence de l'individualité italienne, Dieu a mis l'idée du pontificat romain. Voulez-vous nous priver d'un si grand ministère? Voulez-vous en honorer un autre peuple? Faites-le, mais songez que vous devrez auparavant réveiller les apôtres de leur sépulcre, et arracher le siége pontifical qui a jeté ses racines dans notre sol par une série de 259 pontifes. Non, l'homme ne saurait séparer ce que Dieu a réuni, et le jour où cela arriverait, Dieu suspendrait les Alpes aux confins de la terre, et le monde entier serait l'Italie. »

On sait comment ces nobles espérances furent déçues : rivalités jalouses des villes, trahisons des princes, panique dans les rangs de l'armée, défaillance au Vatican, tout devait concourir à précipiter la catastrophe qui surprit Tosti écrivant les dernières pages de son livre. Le Mont-Cassin n'était plus un asile pour lui. Le deuil dans le cœur, il partit pour l'exil, sans savoir où se dirigeraient ses pas. Le vaisseau qui le transportait à Malte, repoussé par la tempête, le rejeta sur le rivage de Naples, où, vis-à-vis du roc de Caprée et de l'ombre de Tibère, le despotisme aux abois croyait se relever de l'abjection par la terreur. Soumis à la surveillance flétrissante de la police des Bourbons, assimilé aux plus vils criminels, Tosti conservait à Rome de fidèles amitiés jusque dans le sacré collége. Pie IX s'émut de l'infortune d'un homme dont le seul crime était d'avoir eu trop de foi en la papauté. Il lui offrit un asile au pied du mont Aventin, dans le monastère de Saint-Paul-hors-les-murs. Tosti y passa quelques années dans la retraite, s'étonnant de survivre à ses plus nobles desseins. Quand il obtint de rentrer dans sa chère abbaye, il y trouva tout changé : les fureurs de la réaction s'étaient impitoyablement déchaînées sur elle, et les scellés posés sur la porte de l'imprimerie des religieux étaient le symbole significatif du silence qui leur était imposé, de l'universelle servitude qui pesait sur l'esprit. Après avoir été durant deux ans le foyer de tant de patriotiques ambitions, de généreuses pensées, le Mont-Cassin n'était plus qu'un tombeau[1]!

Mais pour les âmes élevées, quand se voilent les horizons de

[1] Voici comment le père Tosti décrivait lui-même la triste situation des religieux de son ordre à cette époque : « Nous avions perdu jusqu'à la liberté de penser et de communiquer nos idées à tous ceux qui voulaient partager avec nous les fatigues et les consolations qu'on éprouve à répandre la vérité parmi les hommes. Pour nous plus de livres, plus de recueils périodiques, plus d'épanchements intimes, plus de relations ultérieures. Une nuit complète nous enveloppait, et, dans la république des lettres, nous étions comme des lépreux sous la loi judaïque, tout à fait séquestrés du du monde. » (Lettre à M. Alphonse Dantier, auteur d'un remarquable ouvrage sur *les Monastères bénédictins d'Italie*.)

la terre, se rouvrent ceux du monde supérieur et invisible. Tosti puisa dans le recueillement et la prière des consolations dignes de lui. Sans abdiquer aucun des généreux sentiments qui avaient fait battre son cœur, et dont on retrouvait la trace dans ses regards profonds, dans ses traits empreints d'une noble tristesse, il sentit sa foi grandir et s'épurer au contact des vérités éternelles. Sur les débris de ses espérances terrestres, il retrouva l'espérance qui ne confond point. Aux méditations du solitaire, aux pratiques des religieux, venaient se mêler d'ailleurs les devoirs d'un ministère actif et fécond exercé sur de jeunes âmes. L'abbaye du Mont-Cassin, fermée à tout souffle du dehors, demeurait une école, une sorte d'académie bénédictine où les lettres et les sciences étaient enseignées à côté de la théologie, et où des élèves, assez nombreux[1], réservés au sacerdoce et aux carrières libérales, recevaient une instruction appropriée à la diversité de leurs destinées. Tosti était l'âme de cet enseignement monastique, et ceux qui ont eu le privilége de s'entretenir avec lui, d'apprécier le charme de sa conversation toujours marquée au coin d'une exquise urbanité, peuvent seuls comprendre ce qu'il est comme professeur, et l'onction, les grâces persuasives qui accompagnent chacune de ses paroles. L'historien qui a si bien décrit l'éloquence d'Abailard et les merveilles du Paraclet[2], ne peut être lui-même qu'un maître accompli. C'est avec un goût délicat, un enthousiasme communicatif, mais surtout avec le sentiment d'une haute mission, que Tosti enseignait les lettres à ses disciples. Malgré tant d'amers mécomptes gravés en rides précoces sur son front, il redevenait jeune au contact d'une jeunesse dans laquelle il savait faire vibrer les instincts les plus élevés. C'était comme un dernier apostolat, qui n'a pas été sans fruit. J'ai pu en juger moi-même à Naples, aux plus mauvais jours de la réaction et du ténébreux régime qui pesait sur ce malheureux pays. A une certaine élévation d'esprit, à je ne sais quoi de tolérant et de pur dans les opinions, on reconnaissait un élève du Mont-Cassin.

J'en ai dit assez pour faire juger la douceur des relations qui m'unirent, durant quelques jours trop vite écoulés, dont la mémoire me sera toujours chère, à l'éminent religieux dont j'ai retracé les épreuves. Avec quelle bonté ne me fit-il pas les honneurs d'un monastère peuplé de si grands et de si religieux souvenirs! Près de la tombe de saint Benoît, notre pensée remon-

[1] A l'époque où je visitai le Mont-Cassin, on n'en comptait pas moins de cent cinquante, dont quelques-uns appartenant aux premières familles du royaume de Naples. Le père Tosti leur enseignait l'esthétique et l'histoire.

[2] *Storia di Abelardo e dei suoi tempi*. 1 vol. in-8°. Naples, 1851.

tait sans effort à ces premiers siècles de l'Eglise, où les disciples du Christ ne se réfugiaient au désert que pour y puiser une nouvelle vertu avant de s'élancer à la conquête du monde barbare. L'image du Rédempteur s'élevait divine et pure au-dessus des défaillances et des fragilités des hommes, même les meilleurs! La touchante histoire de Scholastique gravissant chaque jour la montagne pour interroger son frère sur les choses du ciel, nous rappelait le sublime entretien de Monique et de son fils, et les exemples de piété fraternelle, admirés de l'antiquité, nous paraissaient bien pâles à côté de ces ravissements d'un amour qui n'avait que Dieu pour objet. Il n'était pas jusqu'à la grande figure de Charlemagne, conquérant et législateur, héritier des Césars et protecteur des missions chrétiennes, qui ne nous apparût dans sa lettre à Paul Diacre, une des plus précieuses reliques littéraires du Mont-Cassin : « Pars, ô ma lettre, et d'un vol léger à travers monts et vallées, dirige-toi vers l'hospitalière retraite de Benoît chéri de Dieu. Là est un doux repos pour l'âme fatiguée. Là se trouvent en abondance, pour le pèlerin, le pain, le poisson et la frugale nourriture qui répare ses forces. Là règnent la paix, l'humilité, la concorde, et retentit à toute heure la louange du Christ. Salue de ma part le prieur et les religieux. Puis, suspendue amoureusement au cou de Paul, entre tous cher à mon cœur, dis-lui tous mes vœux plusieurs fois répétés[1]! »

Je retrouve dans quelques notes écrites au Mont-Cassin le souvenir des conversations qui, dans l'intervalle des offices religieux auxquels je ne pouvais assister, occupaient les meilleurs instants du jour ou de la nuit. Je ne puis oublier avec quelle indulgente amitié le Père Tosti et son digne ami Dom Sebastiano Kalefati venaient frapper à la porte de la chambre réservée aux étrangers, et devenue pour moi le plus agréable cabinet d'études. Histoire, art, politique, poésie, religion, tels étaient les sujets de nos entretiens où le respect, la réserve, commandés par des convenances sacrées, s'alliaient à la sincérité. Pourquoi ne le dirais-je pas à l'honneur de ces religieux, aujourd'hui qu'un tel éloge est sans péril? Ils admiraient le génie de M. de Cavour, et enviaient au Piémont ce régime parlementaire qui, par l'irrésistible contagion du patriotisme et de l'éloquence, préparait l'unité de l'Italie. Fils dociles autant que dévoués de l'Eglise catholique, ils savaient honorer, dans le cours des âges, toutes les grandes manifestations de la foi et de la piété hors de son sein.

[1] Cette lettre, en distiques latins, conservée dans un manuscrit du douzième siècle, et imprimée d'une manière incomplète par Mabillon et Muratori, a été publiée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. I, p. 305.

L'étude leur avait enseigné la tolérance, et ils la pratiquaient comme une vertu qui leur était naturelle. Enfin, malgré tant de démentis infligés à leurs vœux, ils ne cessaient d'espérer cette noble alliance de la religion et de la liberté, tourment de bien des âmes qui ne peuvent se résigner au divorce de ce que l'homme a de meilleur, et qui, dans nos jours de crise et d'ébranlement, voudraient la liberté plus sainte, la religion plus puissante et plus révérée. Ces belles paroles de l'Apôtre : « Maintenant trois choses demeurent, la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande est la charité ; » étaient la digne devise de ces religieux qui avaient beaucoup souffert et beaucoup pardonné. Dieu est amour, et les disciples de Celui qui l'a révélé dans la plénitude de ses perfections, doivent marcher sur les traces du Maître dans la voie du renoncement et du sacrifice. Ce siècle verra de grandes luttes, et déjà l'on peut discerner à l'horizon tous les signes de l'orage qui doit ébranler l'Église chrétienne jusqu'en ses derniers fondements. Ce n'est pas trop de l'union de toutes les âmes pieuses, de la libre confédération des croyants de tous les cultes pour résister victorieusement aux attaques de ce scepticisme savant ou moqueur, qui fait alliance avec les pires convoitises du cœur humain pour ravir à la plus noble des créatures de Dieu la foi en sa haute origine, en son immortelle destinée. Telles étaient, je m'en souviens encore, quelques-unes des idées exposées par le Père Tosti avec une vive éloquence, et entremêlées de souvenirs personnels, de mélancoliques retours sur sa destinée. L'heure s'écoulait dans ces attachantes conversations où l'histoire avait aussi sa part[1]. Le soleil s'inclinant à l'horizon dorait de ses derniers feux les crêtes empourprées de l'Apennin. Le son des cloches de San-Germano porté jusqu'à nous sur la brise du soir, expirait mélodieusement avec les derniers bruits du jour, pendant que mes regards se reposaient avec charme sur l'incomparable paysage, empreint à la fois de paix et de solennité, qui servait de cadre à ces purs entretiens.

Entre mes plus doux souvenirs du Mont-Cassin, je dois placer les heures studieuses que j'ai passées aux Archives de l'Abbaye. Plus heureux que l'auteur du *Décaméron*, qui ne trouva, dit-il,

[1] Je n'ai pas oublié, par exemple, un entretien plein d'intérêt sur le concile de Trente. Ici le dissentiment était inévitable. Le Père Tosti est trop savant et trop sincère pour oublier le côté par trop humain et terrestre de cette assemblée. Il voyait s'y déployer l'action providentielle, en dépit de bien des ressorts secrets et profanes qui n'avaient pu altérer la définition de la foi, thèse contestable à tant d'égards, mais développée avec un merveilleux talent par mon pieux interlocuteur. L'influence heureuse de la Réforme sur le concile et sur ce que l'on est convenu d'appeler la renaissance catholique au seizième siècle, n'échappait pas à sa pénétration. Le généreux écrivain qui a su admirer Arnaud de Brescia, méconnaîtrait-il Luther? *Ma queste cose non se dicono senza peccato!*

qu'un moine ignorant pour lui montrer du doigt les trésors épars dans un grenier poudreux auquel il dut monter par une échelle, je fus introduit dans une galerie, d'un goût élégant et sévère, où régnait l'ordre le plus merveilleux, sous la direction du père Kalefati, digne successeur de Gattola. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les trésors de tout genre qui y sont conservés, ces belles collections de diplômes et de chartes qui remontent aux rois lombards, ces précieux manuscrits d'Ambroise et d'Augustin qui ont permis de reconstituer quelques pages de la littérature sacrée au quatrième siècle; enfin cet exemplaire de *la Divine Comédie*, contemporain de Dante, et qu'on ne peut toucher sans une respectueuse émotion. Mon siècle favori, celui de la Renaissance et de la Réforme, apparut à mes yeux dans quelques lettres de Vittoria Colonna, la chaste inspiratrice de Michel-Ange. Mais ce que je recherchais avant tout, c'étaient les traces de ce moine bénédictin du seizième siècle, Battista Folengi, qui ne nous est connu que par un beau Commentaire sur les psaumes où l'on sent partout la présence du Rédempteur : *Christum ubique spirantia!* J'aurais voulu dissiper le mystère qui entoure ce pieux vieillard, persécuté, souffrant, et laissant échapper une plainte qui se confond aussitôt avec l'accent de l'adoration et de la prière : « Entends ma voix, ô Dieu, et que le cri de ma supplication monte jusqu'à toi[1]! » Je le suivais errant à travers les pampres et les chênes verts de la montagne auxquels il emprunte plus d'une comparaison familière dans son livre, s'asseyant sur un de ces rochers au soleil, puis le soir, dans sa froide cellule, épanchant son âme en commentaires doux et profonds qui rappellent plus d'une fois l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le matin du jour de Noël, pendant que retentissaient dans la basilique voisine les psalmodies sacrées, j'aimais à lire cette belle page : « Louez l'Eternel! C'est le privilége de tout ce qui respire ici-bas, des hommes et des anges, d'adorer le créateur et de rendre gloire à l'auteur de la vie éternelle? Et moi, pauvre pécheur, j'ai voulu m'associer à l'universel hommage par ces commentaires; mais peut-être n'ai-je fait que profaner les mystères du divin amour en essayant de les éclairer par mes écrits; trop heureux, cher lecteur, si tu y trouves une pensée, une seule parole qui soit digne d'un tel sujet. Au nom de la miséricorde céleste, je te supplie donc, qui que tu sois, d'avoir égard à ma faiblesse, et de te dire que, n'ayant ni or ni argent, j'ai voulu te donner tout ce que je possède, ces quelques

[1] « Senex sum, quippe qui secundum et sexagesimum annum natus, vix vitæ meæ dissipatas colligere rationes valeo... Domine exaudi precationem meam; clamor meus at te veniat! » *Commentarii*, p. 337.

feuillets où je n'ai pas craint d'exalter la divine clémence, et de balbutier les vérités qui surpassent tout entendement... A Dieu seul soit louange, honneur et bénédiction aux siècles des siècles! »

Ce ne fut pas sans regret que je quittai le monastère où j'avais goûté les douceurs d'une si chrétienne hospitalité. En prenant congé des religieux qui m'avaient accueilli avec tant de bienveillance, et dont les gracieuses recommandations m'accompagnaient à Rome, je ressentais ce qu'on éprouve à quitter des amis avec lesquels on a échangé les sentiments qui font tout le prix de la vie présente, toute la beauté de celle qui est à venir. A l'adieu d'ici-bas, se joignait l'au revoir dans une meilleure patrie! A l'heure où j'écris ces lignes, le père Kalefati, dans toute la vigueur de l'âge et la plénitude du savoir, y a déjà été rappelé. Au moment où il se disposait à publier un recueil, fruit de longues études, et qui ne peut qu'honorer son nom, le *Codex diplomaticus Bysantinus* contenant toutes les chartes en langue grecque qui doivent éclairer l'histoire de la domination bysantine dans l'Italie méridionale, il a été enlevé par une mort prématurée. Il repose à l'ombre du couvent où fut élevée sa jeunesse, où s'écoulèrent les plus belles années de sa vie, et dont il ne pouvait être séparé que par la mort. Je revois encore ses traits expressifs où se peignaient à la fois l'élévation et la bonté; je crois entendre ses derniers mots où se révélait son extrême indulgence : Vous emportez nos cœurs! Et moi aussi je laissais comme une part de moi-même dans ces lieux où j'avais trouvé la communion de l'esprit, malgré la diversité des symboles terrestres qui ne peuvent séparer ce que le Christ unit. En descendant de ces lumineuses cimes où j'avais connu la paix du ciel, pour rentrer dans les froides régions où m'attendaient les mécomptes et les luttes de la vie, je me répétais en moi-même le mot de l'Apôtre : « Plantons ici trois tentes! » Mais je me souvenais aussi de la divine prière : « Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal! » Ce ne fut que peu à peu que je me détachai de la vision qui suivait mes pas, et que je fus rendu à l'impression des objets extérieurs qui sollicitaient mes regards. Aquino, patrie de l'angélique docteur du moyen âge, avec ses pittoresques ruines; Ceprano, baigné par les eaux du Liris; Veroli, ville natale de Paleario, assis au pied des monts qui séparent Alatri de Sora, et en ce moment éclairé d'un furtif rayon de soleil, s'offrirent tour à tour à ma vue. Je traversai rapidement Frosinone, Ferentino, Anagni. Aux premiers rayons du matin, j'aperçus à l'horizon la campagne romaine plus solennelle et plus triste au retour de Naples, et je saluai le dôme de Saint-Pierre s'élevant dans l'immensité du

désert. Ce n'était pas la vive impression que j'avais ressentie, lorsque, pour la première fois, cet horizon unique, incomparable, m'était apparu des hauteurs qui couronnent le Tibre. En rentrant à Rome, je ne me sentais plus un étranger pour la ville éternelle, et sans rien perdre de leur majesté, les monuments et les ruines prenaient un aspect ami qui mêle un charme indicible au retour.

II

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis ma visite au Mont-Cassin, lorsque de mémorables événements s'accomplirent en Italie. Quelle émotion n'éprouvèrent pas tous les cœurs généreux à l'ouie des paroles libératrices, qui, dans les derniers jours de mai 1859, retentirent au delà des Alpes! L'apparition du drapeau français provoqua une transformation aussi rapide que merveilleuse dans la péninsule. Des victoires dignes des temps antiques scellèrent l'alliance des deux nations. La paix acheva l'œuvre de la guerre. De la poudre des municipalités jalouses, tombeau de la patrie pendant des siècles, sortit l'idée de la nationalité italienne s'affirmant pour la première fois des Alpes à la mer de Sicile, et réclamant pour autel le vieux Capitole : *Capitoli immobile saxum!* Des cités telles que Milan, Parme, Bologne, Florence, Naples, Palerme, abdiquèrent les souvenirs de leur vieille histoire pour n'être plus que les membres réconciliés de la famille italienne se reconstituant autour d'un roi populaire. L'utopie de Machiavel fut réalisée sans coûter un crime à la génération formée par les leçons de Gioberti, de Manin et de Cavour. L'apparition d'un seul homme aux portes de Naples fit crouler une dynastie abhorrée, n'emportant avec elle que l'indifférence ou le mépris. L'Europe s'alarma de ces rapides péripéties qui justifiaient l'audace des politiques et déjouaient les prévisions des sages, mais que le temps a déjà consacrées. Venise et Rome manquaient seules à cette résurrection d'un peuple qui n'était hier que l'objet d'un doute dédaigneux de la diplomatie, et qui revendique avec succès aujourd'hui les dernières parcelles si longtemps aliénées de son territoire. L'heure de la délivrance a sonné pour Venise ; elle va sonner pour Rome, et la papauté tremblante s'étonnera des respects d'une population frémissant sous le joug, mais prête à s'incliner devant un pontificat rajeuni, qui ne connaîtra d'autre domaine que celui de la foi, d'autres armes que celles de la prière et de la charité. Pie IX est-il à la hauteur de ce rôle? Retrouvera-t-il à la dernière heure quelques-

uns des accents généreux qui émurent l'Italie aux premiers jours de son règne? Verra-t-on se réaliser enfin sur le trône de saint Pierre cette alliance du catholicisme et de la liberté, scandale des uns, terreur des autres, espoir de quelques âmes d'élite qui ne peuvent sacrifier la patrie à la religion? Questions redoutables auxquelles un avenir prochain répondra, mais qui sont sans péril pour une Eglise fidèle à la parole du Maître : *Mon royaume n'est pas de ce monde!* et pour les adorateurs du culte en esprit.

L'attitude des religieux du Mont-Cassin, en présence des événements dont j'ai résumé le cours, fut aussi habile que magnanime. Ils applaudirent à la résurrection nationale, saluèrent le monarque élu qui en était l'héroïque image, en demandant pour eux-mêmes une place au foyer de la patrie dont ils avaient entretenu la flamme par tant de généreux écrits. L'Italie ne pouvait oublier le rôle du Mont-Cassin dans les glorieuses transformations dont elle recueillait les fruits. Aussi l'abbaye fut-elle d'abord exceptée dans les dispositions de la loi pour l'abolition des ordres monastiques qui devait être soumise au parlement italien, juste hommage rendu au patriotisme des religieux que Gioberti louait en ces termes : « Admirable abbaye du Mont-Cassin, berceau et siége perpétuel de l'Institut de Saint-Benoît, port de refuge pour les naufragés des temps barbares, grave et paisible demeure qui jouis de si hautes perspectives sur le monde qui t'entoure, puisses-tu toujours, par ton exemple, inviter les hommes à mettre en action la concorde tant souhaitée entre la terre et le ciel[1]. » S'inspirant de ces nobles pensées, le gouvernement italien pouvait à son tour se montrer tolérant. Ses favorables dispositions se sont-elles affaiblies sous la pression de la lutte avec cette fraction trop nombreuse de l'épiscopat italien qui semble n'avoir qu'un seul but, rendre irréconciliables les institutions du passé et celles de l'avenir? Quels que soient les motifs encore ignorés de l'interdit appliqué aux Bénédictins eux-mêmes, et qui menacerait l'existence d'une abbaye exceptionnellement célèbre dans l'histoire des lettres et de la religion, on ne peut que s'associer à la plainte éloquente du père Tosti retraçant dans une lettre au parlement national les bienfaits de saint Benoît : « N'est-ce pas lui qui prit l'Italie encore toute jeune enfant des mains des Barbares? Doucement bercée par ce moine, n'a-t-elle pas recueilli sur ses lèvres sans cesse entr'ouvertes pour chanter des psaumes, les premiers éléments de la vieille civilisation latine? Adolescente, elle suivit saint Benoît conduisant ses religieux pendant le jour aux rudes travaux des champs. Non moins

[1] *Del Primato morale et civile degli Italiani*, Introduction. Bruxelles, 1845.

attentive durant les heures nocturnes, elle l'écoutait dirigeant le chœur des divines psalmodies qui s'élevaient de tous les monastères. Voyez ces basiliques, ces cloîtres édifiés par les moines Bénédictins, sur les ruines des monuments consacrés au paganisme, et vous comprendrez comment l'Italie a pu enfanter plus tard Bramante, Michel-Ange et Raphaël. C'est sous l'habit et par l'entremise de ces moines qu'elle a exercé son influence intellectuelle et sociale sur les grandes nations chrétiennes telles que la France, l'Angleterre et l'Allemagne. C'est par eux qu'elle a suscité du sein de ces mêmes nations les plus beaux génies qui ont paru et brillé d'Alcuin à Descartes, de Bède à Newton, de Raban-Maur à Leibnitz. Et après tant de bienfaits, vous voudriez loin de l'Italie expulser saint Benoît!... Personnifié dans ses fils, il est assis à vos côtés et vous demande le pain de sa fatigue. Les rigueurs de vos lois pourront le contrister, éprouver sa vertu; mais étouffer son amour, jamais! Ses moines pourront également quitter la terre natale, leur saint fondateur restera parmi vous. Mais non, il n'en sera pas ainsi! Là où les hommes de toutes classes, le soldat, le travailleur, le négociant, sont admis à votre nouveau droit de cité, il n'est pas possible que seul l'homme de la prière soit traité comme un étranger sur la terre du catholicisme[1]! »

Ne puis-je m'associer à ce vœu sans être taxé d'inconséquence! S'il est un ordre religieux qui, dans le cours des âges, ait servi la cause de la civilisation et mérité le respect de la chrétienté tout entière, n'est-ce pas celui qui préconisa dans sa règle la prière et le travail, qui fournit des ouvriers à la culture du sol, des missionnaires à celle des âmes, et qui, pour ne citer que la France, à laquelle il donna saint Maur, a produit cette grande école d'érudition et de piété que représentent Montfaucon, Mabillon et Ruinart? Sachons honorer ce qui est bon et beau dans une Eglise qui ne se pique pas toujours d'impartialité envers la nôtre. Répudions tout préjugé de secte, et comprenons la douleur de ce moine italien qui trouve un sujet de deuil jusque dans le triomphe de la cause qu'il aime : « Aujourd'hui, écrit-il, que le souffle de la liberté commence à vivifier le cœur de nos concitoyens, nous seuls, pauvres moines, sommes placés sous le coup d'une crainte pleine d'angoisse, celle de la suppression. Mais dans l'épreuve qui nous menace, nous resterons, je l'espère, avec la protection d'en haut, de dignes enfants de la famille bénédictine, je veux dire des ouvriers laborieux, infati-

[1] Alphonse Dantier, *les Monastères bénédictins d'Italie*, t. II, p. 327, 330. En empruntant quelques citations à ce livre, récemment couronné par l'Académie française, j'aime à rendre hommage, malgré quelques réserves, à l'esprit libéral et élevé qui l'a dicté.

gables dans la culture du champ de la science et des vertus chrétiennes, et aussi les amis dévoués de tous les esprits généreux qui, par des voies différentes, marchent au même but, le bien de leurs frères et la glorification de Dieu. » Qui ne sympathiserait avec le religieux qui a écrit ces lignes, et ne lui tendrait une main fraternelle? Le noble cœur d'un Ricasoli ne peut demeurer indifférent à sa plainte. S'il est vrai que, médiateur impuissant, Tosti ait plus d'une fois porté au saint-siége les vœux de l'Italie, et qu'il soit condamné à voir méconnues jusqu'au bout les plus pures inspirations du patriotisme et de la foi, qu'il trouve du moins une retraite digne de lui, près de la tombe de saint Benoît. Je ne sais s'il me sera donné de l'y revoir jamais ; mais dans les vœux que je forme pour le bonheur de sa patrie, le Mont-Cassin m'apparaît à la fois comme le glorieux monument d'un passé qui ne peut renaître, et comme le plus digne séminaire du catholicisme épuré qui convient aux nouvelles destinées de l'Italie.

Jules Bonnet.

LITTÉRATURE

UN NOUVELLE TRADUCTION EN VERS DES PSAUMES.

JOB ET LES PSAUMES, traduction littéraire par M. Hector de Saint-Maur.

Qu'il nous soit permis de présenter au public de la *Revue chrétienne* un homme qui, dans notre siècle terre à terre et positiviste, a conservé le culte du beau et vit tout entier dans la sphère de l'idéal. M. Hector de Saint-Maur est un vrai poëte, et par droit de naissance. Pendant longtemps la connaissance de son talent s'est renfermée dans un cercle relativement restreint. Voilà trente ans déjà qu'il a laissé envoler des murs de Sainte-Pélagie une petite romance, *l'Hirondelle du prisonnier*.

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir...

Cette charmante poésie, qu'on n'a pas oubliée, a fait le tour du monde. C'est le succès le plus populaire de notre auteur. Succès mêlé d'amertume, hélas! La romance était sans signature. Promptement arrivée à la renommée, elle ne pouvait manquer de parents adoptifs. En vain le vrai père a voulu réclamer sa fille. En vain il a crié par-dessus les toits : *Me! me! adsum qui feci!* sa paternité a toujours été contestée. Pour le public, son *Hirondelle* a été dévolue au comte de Peyronnet.

Mais, après avoir rendu l'honneur à qui l'honneur, je me hâte de dire à mes lecteurs qu'aujourd'hui il s'agit de tout autre chose que d'une romance. M. de Saint-Maur s'est essayé dans un genre plus élevé. Il a rencontré un vieux livre, ou plutôt un recueil d'ouvrages très divers pour la forme, mais remontant à plusieurs milliers d'années, et pénétrés d'un même esprit. Il s'est arrêté devant les portions poétiques de cette œuvre, frappé de saisissement à la découverte de l'élévation des pensées, de la richesse et de la grandeur des images, de l'éclat des couleurs orientales, de la puissance du coup d'aile. La Bible, — car c'est d'elle qu'il s'agit, — la Bible, dans sa partie hébraïque, l'a

donc séduit par sa forme, plutôt qu'elle ne l'a impressionné par les révélations religieuses que nous y cherchons. Il s'en est approché avec respect sans doute, mais plutôt en artiste qu'en croyant.

Le livre de Job l'a attiré d'abord, à l'occasion de la traduction en prose faite par M. E. Renan. M. de Saint-Maur n'a pas craint de tenter ce que l'illustre orientaliste considérait comme impraticable : il a essayé de rendre en vers français cet ouvrage singulier et sublime où l'antiquité sacrée traite en un langage plein de poésie le grand problème de la souffrance [1]. — Comment a-t-il réussi ? — Mieux qu'on n'eût osé l'espérer en considérant les difficultés d'une telle entreprise. N'oublions pas, en effet, tout d'abord l'abîme qui se creuse entre nous et les anciens Hébreux quant à la manière de penser et de sentir, abîme qu'une traduction se propose de combler. Il s'agit ici d'exprimer dans le français du dix-neuvième siècle, tout en conservant la couleur locale, ce qui est monté au cœur d'un adorateur de Jéhovah il y a quelque trois mille ans, dans des circonstances complétement différentes de celles qui ont présidé à la formation de notre idiome. Aussi toute version, des langues mortes surtout, est-elle une approximation, un compromis, ne satisfaisant les exigences de la langue moderne qu'aux dépens de l'original, ou sacrifiant à la fidélité les délicatesses de l'oreille, peut-être même les règles de la grammaire.

Une seconde source de difficultés qu'il ne faut pas perdre de vue pour être équitable envers notre vaillant traducteur, c'est que la poésie hébraïque est, dans ses mouvements et ses caractères, soumise à de tout autres lois que la nôtre. Elle n'a pas de rimes, et doit recourir, pour charmer l'oreille, à d'autres artifices. Je n'affirmerai pas que le rhythme lui manque également, mais on ne l'a pas encore découvert. Son principal moyen consiste en un certain parallélisme d'idées et de courtes phrases qui a du rapport avec l'usage du vers dans nos langues, mais qui cependant est loin de pouvoir lui être assimilé.

On jugera par quelques citations comment M. de Saint-Maur a triomphé de ces obstacles accumulés devant sa plume, jusqu'alors inaccoutumée aux accents austères des chantres d'Israël :

> Il advint que les fils de Dieu s'étant un jour
> Présentés devant lui, dans sa céleste cour,

[1] *Le livre de Job*, traduction en vers, par Hector de Saint-Maur. Paris, Dentu, 13, galerie d'Orléans.

Satan y vint aussi : D'où viens-tu? qui t'amène?
Fit Jéhova. — Satan lui dit : Je me promène,
J'ai fait le tour du monde en simple visiteur.
— As-tu vu, reprit Dieu, Job, mon vieux serviteur,
Qui me craint, fuit le mal, un saint par sa conduite?
— Sa vertu, dit Satan, est-elle gratuite?
Job n'est-il pas comblé parmi tous les humains?
Et n'as-tu pas béni les œuvres de ses mains,
Fécondé ses troupeaux, et jusques à cette heure
Mis un rempart d'airain autour de sa demeure?
Etends un peu la main sur cet homme de bien,
Et tu verras s'il t'aime et te bénit pour rien[1].

Voilà pour le style narratif. — Le chapitre XXVIII nous transporte dans le grand courant de la poésie. Cet admirable éloge de la sagesse est un chef-d'œuvre dans notre version.

Comme il est des endroits d'extraction pour l'or,
Il en est où l'argent s'épure dans la fange;

L'argent s'extrait du sol, comme le fer en sort,
Sous la flamme en airain le roc fondu se change :

L'homme a scruté le fond des sombres profondeurs,
Reculé de la nuit les limites cachées,

Et creusé, loin du jour, des routes, des tranchées
Où flottent suspendus de pâles voyageurs;

On dirait que le feu dévore en ses entrailles
La Terre, où l'olivier fleurit, d'où sort le blé!

Là le saphir se cache en son granit troublé,
L'or répand là sa poudre ainsi que des semailles;

L'oiseau ne connaît pas ce chemin; l'épervier
Jamais ne l'aperçut du haut de ses nuages;

Le pied des grands lions et des bêtes sauvages
N'a pas de ce chemin remué le gravier.

L'homme détruit les monts, creuse, brise, renverse;
L'eau du rocher jaillit, docile à ses bras forts,

Et la Terre, où son œil plonge, et que sa main perce,
A ce maître orgueilleux montre à nu ses trésors.

Il jette au fond des eaux sa force et son adresse,
Il éclaire l'abîme et la nuit... Mais où donc

Trouver l'Intelligence et trouver la Sagesse?
Et l'homme saura-t-il apprécier ce don?

La Sagesse n'est pas chose que l'on estime
Au poids de l'or : — le monde ignore ses appas! —

[1] Pages 4 et 5.

Je ne la connais pas! a répondu l'Abîme;
La Mer a dit : Mon sein ne la renferme pas!
. . . . . .

Mais où se cache-t-elle? où donc? qu'on me le dise!
Hommes, l'avez-vous vue? Et vous, oiseaux du ciel?

« On m'en a quelquefois parlé, mais par ouï-dire, »
A dit la Mort au Gouffre, en drapant son linceul!

Dieu connaît les sentiers qui peuvent y conduire,
Il sait sa résidence, il la connaît, — mais seul; —

Car son œil aperçoit jusqu'aux confins du monde!
Lorsque dans sa balance il mit le poids des airs,

Quand il tenait les flots dans sa droite profonde,
Et qu'il traçait leur voie à la pluie, aux éclairs,

Il l'a vue et fondée! et pour qu'il la connaisse,
A l'homme il l'expliqua dans ce dogme final :

« La crainte du Seigneur est toute la Sagesse!
Toute l'Intelligence est la haine du mal! »

Je n'analyse pas. Celui qui se donnera la peine de comparer ce morceau avec le texte se rendra d'autant mieux compte du mérite de la traduction. Par-ci par-là, le poëte français ajoute un trait, ordinairement heureux, à l'original. En somme, on est surpris qu'il puisse allier tant de fidélité à tant d'élégance, et suivre d'aussi près dans un beau français moderne des plaintes, des discours, des images, des descriptions qui portent un tel cachet d'antiquité et de judaïsme. Ce succès, fruit d'un labeur consciencieux, est en même temps la preuve des richesses royales que contient l'Ecriture sainte au point de vue de l'art comme à celui de la religion. N'est-ce pas, même pour les moins croyants de notre siècle sans foi, un encouragement à s'en approcher sans dédain? Pour moi, je suis heureux de la voir admirer, même pour la beauté de la forme et pour la grandeur des idées indépendamment de leur vérité; je ne puis m'empêcher d'espérer que ceux qui la trouvent belle et se plongent dans son atmosphère finiront par y sentir le souffle de Dieu, et par y rencontrer ce dont a besoin toute âme d'homme : pardon, idéal, force dans la lutte, consolation au jour du deuil, espoir par delà le tombeau.

Sans prolonger comme je le voudrais mes citations du *Livre de Job*, je passe au dernier ouvrage de M. de Saint-Maur, fort joli volume, intitulé simplement : *Le Psautier*[1].

Quelle patience il a fallu pour rendre en vers français corrects

[1] Paris, Charles Douniol, libraire-éditeur, rue de Tournon, 29. — 1866.

et faciles les cent cinquante poëmes sacrés que l'Eglise désigne d'ordinaire sous le titre de Psaumes de David! En effet, souvent il est malaisé de se rendre compte de la liaison des pensées; le sentiment l'emporte sur l'idée. D'ailleurs le traducteur n'est pas soutenu par le fil continu d'une narration ou d'un raisonnement, chaque Psaume formant un petit tout parfaitement indépendant. — Mais quand je parle de patience, qu'on ne se figure pas que le *Psautier* de M. de Saint-Maur « sente l'huile, » selon l'expression des vieux Grecs.

Le vers n'est point aisé qui se fait aisément.

C'est de l'aisance de ses vers qu'on peut conclure qu'il a plus d'une fois remis son œuvre sur le métier. Quelle que soit sa facilité de travail, il a bien fait, et il serait à souhaiter que les plus grands poëtes témoignassent ce respect à leur sujet et à leurs lecteurs. Car si Minerve est sortie tout armée de la tête de Jupiter, le cerveau le mieux constitué pour ce genre de création produira rarement du premier jet un chef-d'œuvre poétique. Nous en avons de tristes preuves.

A l'occasion du *Psautier* de M. de Saint-Maur, je ne ferai pas, comme d'autres critiques, un article sur le livre des Psaumes ou sur son principal auteur, ni même sur ses traducteurs. Malgré tout l'intérêt que ces études pourraient offrir, je me bornerai à deux mots sur ce nouvel essai de traduction, sachant du reste que la cause du livre des Psaumes est toute gagnée dans le cercle des personnes qui pourront jeter les yeux sur ces lignes. Parler avec ironie ou mépris du royal psalmiste à cause des actes dont il a exprimé publiquement une profonde humiliation, ou de quelque souhait qui paraît violent à nos mœurs humanisées par l'Evangile, c'est ignorer étrangement le cœur de l'homme et le progrès des révélations divines. David, sans doute, était de son temps, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, à peu près contemporain de la guerre de Troie! — Ne lui demandons pas d'agir en tout selon le pur et sublime exemple que Jésus devait donner au monde dix siècles plus tard, ce parfait idéal qui éclaire et humilie la conscience humaine. Sans doute il a connu, dans leur intensité, les sentiments qui agitent aujourd'hui les cœurs chrétiens; la repentance, la foi, l'amour, débordant de son âme, se sont épanchés dans des hymnes avec lesquels l'homme de prière se sentira toujours en intime accord. Mais il n'a pu saluer que de loin le brillant soleil qui chassa les ténèbres du paganisme et succéda au crépuscule de la loi mosaïque. Aussi les Psaumes ne sauraient-ils être une expression suffisante et juste des effusions d'un chrétien ou d'une Eglise envers le Père

de Jésus-Christ. Ils sont de l'histoire, histoire à jamais actuelle parce qu'ils sont au plus haut degré humains dans leur sincérité, mais enfin de l'histoire ; ils appartiennent à l'ancienne alliance ! C'est un Juif qui parle à Jéhovah. Seulement ce Juif est un génie puissant, un poëte tendre et sympathique, et une des âmes les plus possédées de cette passion qui fait l'honneur de notre race : la soif de Dieu !

Je t'attends d'une ardeur égale
A celle du veilleur de nuit,
Qui, dans le ciel, quand l'ombre fuit,
Cherche l'étoile matinale.
(*De profundis clamavi.* Ps. CXXIX ou CXXX.)

Au surplus, on sait que nombre de Psaumes ne sont pas de David, mais d'auteurs contemporains ou postérieurs, qui ont chanté en suivant les traces du poëte royal ; l'un des plus beaux porte même le nom de Moïse. Nous regrettons que M. de Saint-Maur n'ait pas conservé les titres qui se trouvent dans le texte hébreu, et même n'y ait pas ajouté un court index pour faire connaître l'occasion probable, sinon certaine, à laquelle chaque Psaume a été composé. Marot, à cet égard, lui donnait le bon exemple. Mais ceci est un détail. Quant au fond, nous admirons la manière dont notre poëte a su rendre la variété d'accents et la liberté d'allures de nos Psaumes, trouvant pour chacun un rhythme approprié, en quelque sorte, au ton sur lequel il doit être chanté. Ecoutez la tristesse s'élevant bientôt à la confiance dans le Dieu immuable :

L'herbe des champs se fane, et le foin des prairies
Sous la chaleur s'est desséché :
Ainsi languit mon âme, et mes lèvres flétries
Au pain du jour n'ont pas touché.

Je suis le pélican et l'oiseau des décombres,
Mon gémissement m'a fait sourd,
Je suis le passereau, veillant dans les nuits sombres
Seul sur le faîte de la tour.

De mes maux tout le jour mes ennemis se rient,
Ils me poursuivent de leurs cris ;
Ceux qui m'avaient jadis tant flatté m'injurient,
Je suis l'objet de leur mépris.

A tous mes aliments j'ai mêlé de la cendre :
Comme l'eau creuse le ravin,
Mes pleurs creusent ma joue, et je les sens descendre
Dans la coupe où je bois le vin.

. . . . . .

Quand la terre et les cieux vieilliront sur leurs pôles
Par la dent des siècles rongés,
Ta main d'un manteau neuf couvrira leurs épaules.
D'un mot tu les auras changés;

Mais toi, dans ta beauté sereine et permanente,
Tes ans ne doivent pas finir:
— Puissent nos fils, Seigneur, dans la patrie absente,
Eternellement te bénir!
(Page 295, Ps. CII de nos Bibles.)

Voilà, n'est-il pas vrai? un langage simple et noble, digne du texte hébreu et alliant, dans une heureuse harmonie, les souvenirs classiques aux hardiesses du romantisme!

En le comparant à nos anciennes versions, nous sentons combien il est nécessaire que chaque âge refasse le travail de ses devanciers. Clément Marot a sans doute de grands mérites, et en lisant ses *Psalmes,* on y retrouve une verve, une saveur qui font plaisir; mais enfin nous sourions, en 1866, à l'ouïe de vers comme ceux-ci :

Estans assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions mélancoliques.

Et nous aimons à entendre gémir la fille de Juda dans la langue de Lamartine et de Victor Hugo :

Chantez-nous vos cantiques hébreux!
— Comment chanterions-nous sur la terre étrangère?
Que ma droite m'oublie, ô Sion, mes amours,
Que ma langue se sèche et ma gorge se serre,
Si mon âme de toi ne se souvient toujours!
. . . . . .
O fille de Babel! ville exterminatrice,
Qui te rendra les maux que tu nous as coûtés?

Qui te payera les pleurs tombés de nos paupières?
Heureux ceux qui viendront, sous tes yeux consternés,
T'enlever tes petits, prendre tes nouveau-nés
Pour les écraser sur tes pierres!
(*Super flumina Babylonis,* Ps. CXXXVI ou CXXXVII.)

C'est bien rendre cette énergie peu évangélique, mais compréhensible au temps de la théocratie. Pour le dire en passant, ce serait un singulier anachronisme que d'attribuer à David ce Psaume qui parle de la captivité de Babylone.

Mais passons à des scènes moins sombres :

La terre est joyeuse, elle est belle,
Ta visite a laissé sur elle
Mille trésors:

Chaque brin d'herbe de la plaine
Courbe son front sous ton haleine,
Et tu fais la rivière pleine
Jusques aux bords.

C'est toi qui de ta main la pares,
Qui fais le sillon, le prépares,
Y mets le grain;
Par toi les graines fécondées
Réjouissent sous tes ondées,
A nos prières accordées,
Le sol d'airain.

Tu fermes l'année et nous donnes
L'abondance de tes couronnes,
Tout chante et rit :
Partout sous tes divines traces
Les champs sont vêtus de tes grâces,
Et le désert même où tu passes
Se réjouit.

La colline se ceint de joie,
La forêt frémissante ondoie,
Et la brebis
S'échappant de sa bergerie
Saute dans l'herbe et la prairie.
Tout chante en la plaine fleurie,
Riche d'épis.
(*Te decet hymnus*, Ps. LXIV ou LXV.)

M. de Saint-Maur fait preuve dans son ouvrage d'une grande flexibilité de talent. Il sait trouver toute sorte d'heureuses combinaisons de vers, et résoudre des problèmes effrayants pour un rimeur. Ainsi dans le Ps. CXXXV-CXXXVI, « Confitemini Domino quoniam, » il a pour refrain cette simple ligne :

Oh ! miséricorde éternelle !

Et à chaque courte strophe il se présente une rime appropriée, que jamais la raison ne désavoue. C'est un vrai tour de force.

Je renonce à faire voir comment notre auteur éclaircit quelquefois la liaison des idées, et je termine par quelques vers d'un mouvement plus rapide :

O Jéhovah ! ton nom m'enflamme,
Je te louerai !
Avec ma harpe, avec mon âme
Je chanterai !
Je les ai vus pris de vertiges,
Tous ces pervers,
Tourner leur dos que tu fustiges
A coups d'éclairs !
Oui, Dieu du côté de ma cause
Vient se ranger,

Celui qui juge toute chose
Va nous juger.
Pour ces peuples enfants du crime,
Pas de pardon,
Il les retranche et les supprime
Avec leur nom;
Jusqu'au bruit de leurs renommées,
Tout croulera,
Et leurs villes et leurs armées!
Dieu seul sera!
Lui seul de sa main se confère
L'autorité;
De son trône il juge la terre
Plein d'équité.
Il est l'asile et l'espérance,
Le haut soutien
De ceux qui sont dans la souffrance:
Ils savent bien
Qu'il est clément et vient en aide
Au cœur meurtri,
Et que celui qui l'*intercède* (?)
Sera guéri;
Qu'il entend le pauvre en son bouge
Vers lui crier,
Et qu'il recherche la main rouge
Du meurtrier!
Chantez, chantez, lyres d'ivoire,
Psaltérions,
Chantez le Seigneur et sa gloire
Aux nations!
Chantez le Seigneur et sa gloire!
(*Confitebor tibi, Domine,* Ps. IX.)

Ces exemples suffisent, je m'assure, pour créer un préavis favorable aux deux ouvrages de M. de Saint-Maur. Sans doute, aucun ornement de la forme ne remplace à mes yeux le littéralisme, quand il s'agit des écrits inspirés; cependant, j'aime parfois à lire d'autres versions que les trop imparfaites auxquelles nous sommes habitués. Si avant tout il nous faut des traducteurs exacts, savants, recourant aux langues sacrées et s'entourant de toutes les ressources de l'archéologie, il est bon qu'il en surgisse aussi du genre de notre poëte. Sans aucune prétention à nous donner des sens nouveaux, il a voulu simplement faire ressortir le coloris poétique de deux des plus riches joyaux que nous aient transmis les enfants d'Israël : il a réussi. Heureux qui peut savourer ces chefs-d'œuvre dans l'original! A défaut de l'érudition nécessaire, on les comprendra mieux, on leur trouvera une fraîcheur nouvelle, lorsqu'à côté du vieil Ostervald on se donnera le plaisir de consulter M. de Saint-Maur.

Charles Byse.

NÉCROLOGIE

—

LOUIS BRIDEL

C'est avec un profond déchirement de cœur que j'écris sous cette rubrique funèbre ce nom d'un ami bien cher, d'un pasteur éminent, hier encore l'une des lumières de l'Eglise, enlevé à notre affection dans la plus riche maturité de ses beaux dons. Quelques semaines à peine se sont écoulées depuis que je le retrouvais à Valence, le visage pâle et amaigri, mais plus que jamais coloré de la flamme intérieure. J'entendais de nouveau cette parole si pure, si sympathique qui associait la fermeté des principes à la largeur la plus bienfaisante, et qui était pénétrée d'une incomparable onction. Et peu de jours après tout était fini pour la terre. Ce qu'est ce deuil pour les Eglises de sa patrie, nous le sentons par notre propre douleur. Aussi bien ce deuil est-il nôtre : Louis Bridel a donné à la France quinze années de sa vie; il a présidé à la fondation de nos Eglises libres : il en a été le soutien et l'honneur. Ces liens étaient toujours demeurés étroits. Celui qui écrit ces lignes et qui a eu le bonheur de débuter dans la carrière sous ses auspices, perd en lui un de ses amis les plus aimés et les plus respectés. Combien d'autres le pleurent pour le même motif! Dans combien de cœurs n'a-t-il pas creusé le sillon où germe la vie éternelle! Je n'essayerai pas de dire ce qu'il était, de dépeindre cet admirable équilibre des facultés les plus rares, ce mélange de douceur et de force, d'autorité et d'humilité, cette possession de lui-même qui ne lui servait qu'à mieux se donner aux grandes causes qu'il aimait, à son Dieu sauveur avant tout, aux âmes immortelles, ce libéralisme si élevé, si généreux, ce talent exquis de parole, cette merveilleuse lucidité dans la discussion, cette prédication qui avait toute la suavité pénétrante de l'Evangile et qui communiquait mieux peut-être qu'aucune autre la personne vivante du maître, miroir limpide où l'image de Jésus se reflétait sans cesse. Je n'essayerai pas surtout de dire tout ce que renfermait ce cœur tendre et fort, qui a beaucoup souffert comme toutes les natures délicates et réservées. Ce que je sais, c'est que la mort de Louis Bridel est par elle-même un appel divin, que son souvenir nous élève vers les « choses qui sont en haut, »

qu'il nous conseille un entier dévouement en nos convictions et à Jésus-Christ. On peut juger de ceux que nous pleurons par la manière même dont nous les pleurons. Voilà la véritable oraison funèbre des chrétiens. J'en connais peu de plus belle dans ce sens que celle de l'ami bien-aimé qui nous a été ravi, et qu'il nous sera si doux de rejoindre dans les cités éternelles, quand son maître et le nôtre nous recevra

> Triomphants et lassés,
> Près de ces compagnons d'exil et d'héritage,
> Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés.

Qu'il me soit permis de reproduire quelques fragments du beau discours qu'a prononcé sur le bord de la tombe de Louis Bridel un maître vénéré, qui fut l'un de ses plus intimes amis, et que ses anciens disciples, parmi lesquels je suis fier de me compter, entourent de la plus respectueuse affection[1].

Après avoir rappelé la mort toute récente d'un des membres les plus distingués de l'Eglise libre du canton de Vaud, M. le professeur Chappuis continue en ces termes :

« Aujourd'hui nous sommes réunis autour d'une autre dépouille. Un autre soldat vient de tomber, que dis-je, un soldat ! c'est un chef dans le peuple de Dieu. — Certes, les voies de Dieu ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées.

« Nous ne voulons pas exalter l'homme devant cette fosse ouverte, qui nous dit si haut ce que nous sommes. « Que personne ne se glorifie dans « les hommes, dit l'Apôtre, car toutes choses sont à vous : soit Paul, soit « Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les « choses présentes, soit les choses à venir ; toutes choses sont à vous et « vous êtes à Christ et Christ est à Dieu » (1 Cor. III, 21). Mais disons à la gloire de Dieu et en le bénissant, quels dons il avait faits à notre frère. Certes, Bridel avait reçu des dons de premier ordre, et nul ne me démentira si je dis qu'un noble cœur et un noble esprit viennent de s'élever du milieu de nous vers les demeures éternelles.

« Le prédicateur est assez connu. Quelle parole aisée, gracieuse, flexible, naturelle, éloquente sans doute, touchante et persuasive, mais surtout et toujours quelle parole aimable ! Quel sain et ferme discernement, quelle solidité, quelle harmonie, quelle juste mesure, quelle soigneuse pondération, quel tact délicat et sûr. On trouvait toujours dans sa bouche la pure parole de l'Evangile ; mais qu'il en était, dans sa sincère et profonde humilité, un digne interprète ! Il réunissait à un haut degré des qualités qui semblent s'exclure, l'élan et le sang-froid, l'enthousiasme et la possession de soi-même, l'imagination et le jugement ; il n'y avait chez lui rien de hasardé et d'excessif, mais un admirable et constant équilibre. Quand il était le plus animé et dans les moments du plus vif entraînement ou même du plus ardent enthousiasme, nul n'au-

[1] Extrait du *Chrétien évangélique* du 20 novembre 1866.

rait pu lui dire avec justice ce qu'un prince disait à un apôtre : « Tu es « hors de sens, Paul. » Comme ce grand serviteur de Dieu, Bridel aurait toujours eu le droit de répondre : « Je ne suis point hors de sens, « très excellent Festus, mais je prononce des paroles de vérité et de bon « sens. » Oui, le bon sens, un bon sens ferme et imperturbable, un bon sens élevé et délicat, un bon sens sanctifié, tel fut un des caractères les plus saillants et les plus précieux de la prédication de Bridel. Aussi sa parole inspirait-elle une entière confiance; on sentait en lui un guide sûr, plein de la lumière et de la sagesse qui viennent d'en haut.

« Si nous le considérons comme homme et comme chrétien, nous pourrons signaler en lui diverses qualités vraiment rares à ce degré éminent : l'élévation, la fermeté, la droiture, la franchise, la largeur d'esprit et de cœur, la libéralité. Insistons plus particulièrement sur un trait. Notre ami avait une force et une fermeté de conviction peu communes ; ce qu'il croyait, il le croyait de toute la puissance de son âme. Tel il était par rapport à l'Evangile ; il savait et il proclamait en toute occasion qu'il n'y a de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ; mais il en était ainsi de toute vérité qu'il avait embrassée. Il était de l'Eglise libre avec une telle conviction, éclairée et ferme, et il ne transigeait pas sur les principes, à cet égard pas plus qu'à aucun autre. Mais sa qualité de membre de l'Eglise libre ne lui faisait pas perdre de vue celle de membre de l'Eglise chrétienne universelle. Il portait dans son cœur l'amour de ce qui est bon, l'esprit large et généreux de l'Alliance évangélique. Dans la controverse, dans la discussion en général, il était un maître. Mais sa supériorité consistait en grande partie dans sa haute et admirable équité. Il discutait de manière à confondre d'étonnement les hommes de parti, présentant toujours dans toute leur force les raisons de ceux qu'il combattait, et leur procurant cette satisfaction si rarement goûtée et si bienfaisante, celle de se sentir compris. Aussi, dans les luttes les plus vives, apportait-il un élément de véritable sympathie, et les victoires qu'il remportait étaient des victoires de la vérité. La vérité, en effet, le triomphe de la vérité, et non les puériles et malsaines satisfactions de l'esprit de parti, voilà ce que cherchait cet esprit élevé et généreux. Ah ! certes, l'Eglise qui perd de tels hommes peut à bon droit les pleurer ; mais elle ne les pleurera pas seule. Oui, nous nous honorons de tels hommes, et nous rendons grâces à leur sujet à Dieu qui les avait donnés. Mais à Dieu ne plaise que nous les regardions comme étant à nous exclusivement : Dieu les a donnés pour tout son peuple ; ce sont les hommes de toute l'Eglise chrétienne.

« Qu'il nous soit permis de relever quelques traits encore. Il en est un très spécial, par lequel il est en bon exemple à tous, aux prédicateurs en particulier, c'est son dégoût et sa haine pour la flatterie, et le soin avec lequel il la décourageait. Son attitude et son visage sévère quand il la voyait venir suffisaient à l'ordinaire pour l'avertir de s'arrêter, et cet accueil muet a souvent paru très sévère.

« Comme il ne souffrait pas qu'on le flattât, il ne s'abaissait pas à flatter lui-même. Certes, peu de gens ont possédé au même degré le sentiment des vraies convenances, le tact et cet art exquis des égards et des ménagements qui vient de la délicatesse du cœur. Mais la franchise présidait à toutes ses relations et leur donnait un caractère de singulière noblesse. Ses amis ont tous entendu de sa bouche, dans l'occasion, des conseils aussi fermes que sages et d'utiles vérités. Aussi son commerce était moralement profitable autant qu'il était agréable et sûr.

« Nous croyons rendre un nouvel hommage à l'homme distingué, à l'excellent chrétien dont nous pleurons la perte, en relevant ici son libéralisme. Bridel n'était pas de ceux que leur foi religieuse semble rendre indifférents aux intérêts sociaux. Il était un vrai patriote; il avait à cœur les intérêts, l'honneur, le bien de son pays. Rien de ce qui concerne le canton de Vaud, la Suisse, ne lui était étranger. De plus il était un vrai libéral, ennemi de tout ce qui témoigne du mépris de la nature humaine, opposé de toute son âme à toutes les formes du despotisme. La liberté pour tous, voilà ce qu'il voulait de son cœur, voilà ce que lui semblaient réclamer impérieusement les principes les plus élémentaires du christianisme.

« Mais ce qui forme peut-être le caractère le plus prononcé de la personnalité de Bridel, c'est l'activité. Sa nature l'y portait, mais sa foi chrétienne vivante ravivait sans cesse, comme elle dirigeait son activité. Les fonctions dont il était chargé comme prédicateur, quoique assez multipliées, ne lui suffisaient pas. Il consacrait ses soins à l'instruction chrétienne des enfants, portion de son ministère qui eut pour lui beaucoup d'attrait. Il ne refusait aucun appel, aucun fardeau. La multitude des comités, le *Chrétien évangélique*, la direction de la faculté de théologie de l'Eglise libre, la part active qu'il prenait à l'œuvre d'évangélisation et, en particulier, dans ces derniers temps, à l'évangélisation de l'Espagne, toutes ces œuvres réclamaient des soins et du temps, quelques-unes en demandaient beaucoup. Il savait trouver du temps pour tout, et il portait le poids de ses occupations multipliées avec une admirable facilité, sans préoccupation exclusive, sans accablement et sans aucune ostentation. Il avait toujours l'esprit libre, allègre et dispos. On sentait bien qu'agir était pour lui un besoin et une joie. Il est vrai qu'il avait à un haut degré les qualités de l'homme d'action, l'esprit d'entreprise et d'initiative, soutenu par une disposition qu'on pourrait appeler le don de l'espérance, une sorte d'optimisme, mais judicieux et éclairé. Puis il possédait une singulière présence d'esprit qui ne lui laissait rien négliger, avec un rare talent d'organisation et de gouvernement. Il avait l'art de rapprocher et d'unir dans la poursuite d'un but commun des hommes, étonnés quelquefois mais heureux de se trouver ensemble. Il savait ainsi associer le travail d'autrui à son propre travail sans porter atteinte à la liberté de personne. Mais en aiguillonnant les autres, il ne s'épargnait pas lui-même, et sa vie au milieu de nous a été, pour ceux qui ont pu l'observer, un beau modèle d'une activité soutenue et dévouée, toute dirigée d'ailleurs vers les intérêts les plus élevés de l'humanité.

« Nous avons donc fait une grande perte. Bien des hommes distingués, excellents, utiles, aimés, ont disparu depuis la fondation de l'Eglise libre: Vinet, Baup, Miéville, A. Gindroz, Berger, Bridel père, Bertholet, J. Panchaud, Solomiac, Euler, Frèd. Troyon, et combien d'autres que je suis obligé d'omettre. Mais je crois pouvoir dire, sans être injuste envers personne, que depuis que Dieu a retiré à lui Vinet, nous n'avons pas fait de plus grande perte que celle du frère couché dans la fosse ouverte à nos pieds. »

EDMOND DE PRESSENSÉ.

POÉSIE

—

Ils passent près de nous, suivant des chemins sombres,
Et sans lever les yeux.
Pour nous tous les rayons, pour eux toutes les ombres...
Nous sommes les heureux.

Ils passent près de nous... Nous leur jetons sans doute
Un regard de pitié,
Puis nous nous détournons et suivons notre route...
Nous avons oublié.

Ils passent près de nous et notre âme distraite
S'émeut pour un instant,
Et nous entrevoyons leur misère secrète,
Leur mortel dénûment.

Et notre cœur se serre, et nous avons peut-être
Des larmes dans les yeux...
Mais pour les consoler il faudrait les connaître,
Et que savons-nous d'eux?

Nous sommes étrangers aux douleurs, à la joie
De leurs pauvres foyers,
Pourtant leur route sombre, elle est là qui côtoie
Nos faciles sentiers.

A genoux, bien souvent, nous les nommons nos frères
Devant le Dieu du ciel,
Mais ce mot qui s'envole à Lui dans nos prières
Est menteur et cruel.

Et lorsque Dieu l'entend, je crains qu'Il ne se lasse
De notre culte vain,
Et que dans notre cœur tout reflet ne s'efface
De son amour divin.

Ah! ce n'est pas à nous de parler d'Evangile,
D'amour compatissant,
Quand nous n'avons pour eux que l'aumône facile
Que l'on jette en passant.

Lorsque leur main jamais dans notre main pressée
Ne la sentit frémir,
Et que nous mesurons la parole glacée
Qui ne saurait guérir.

Quand nous ne leur donnons rien de notre pensée
Et rien de notre cœur,
Quand ils ne savent pas si leur âme blessée
De notre âme est la sœur.

Ce n'était pas ainsi, Jésus, toi qui consoles,
Que tu passais près d'eux,
Quand tu laissais tomber les divines paroles
Du royaume des cieux.

Tu ne regardais pas de si loin leur misère,
Tu suivais leurs sentiers,
En te voyant souffrir ils te sentaient leur frère
Et pleuraient à tes pieds.

Pauvres, déshérités, ignorants et coupables,
Ils venaient sans effroi.
Ah! qui nous donnera ces pitiés ineffables
Qu'ils trouvaient près de toi?

Ah! qui nous donnera l'amour qui les attire
Et sait les relever,
Qui nous enseignera, Jésus, à leur redire
Le mot qui peut sauver?

Qui mettra dans nos cœurs la flamme sainte et douce
Qui brûle nuit et jour,
L'amour que rien ne lasse et que rien ne repousse,
Rayon de ton amour?

Quand le connaîtrons-nous, cet amour fort et tendre,
Le seul qui peut guérir?
Quand saurons-nous aimer assez pour tout comprendre,
Assez pour en souffrir?

Pauvres, déshérités, ignorants et rebelles,
Quand vous aimerons-nous
Assez pour vous couvrir des pitiés éternelles
De notre Père à tous?

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

La religion primitive des Indo-Européens, par *Eugène Flottard*.
1 vol. in-8°.

Ne nous étonnons pas si la philologie comparée a ouvert un vaste champ à l'activité et aux investigations des savants. Le langage est l'expression de la pensée et le moule le plus parfait des sentiments de l'homme. C'est par ce véhicule qu'il nous fait connaître ses passions et ses désirs, ses craintes et ses espérances et l'idéal dont il poursuit la réalisation. Les changements qu'une langue subit correspondent aux évolutions de ses idées et de ses mœurs et la filiation des langues est corrélative à celle des peuples; elle nous fournit le meilleur moyen de remonter à l'origine commune des fractions d'une même race et d'en étudier les rapports primitifs. Ces vérités ont été mises dans tout leur jour par l'étude des langues japétiques. Que de lumière elle a jetée sur la route de l'histoire et de l'archéologie ! Que de trésors de connaissances elle a ouverts au monde savant depuis le moment où William Jones, grand-juge de Calcutta et orientaliste distingué, a attiré l'attention des érudits sur les richesses littéraires de l'Orient et sur la haute valeur du sanscrit. Le premier il a compris que l'étude de cette langue et de ses congénères fournirait de riches matériaux à l'historien des temps antiques et éclaireraît d'un jour précieux les origines d'une fraction considérable de l'humanité. Ce fut en 1784 qu'il fonda la Société asiatique de Calcutta, dont les travaux ont été mis largement à profit par les philologues du continent. L'on connaît les ouvrages des Shlegel, des Bopp, des Burnouf, des Langlois et de leurs doctes émules. Ils nous ont révélé tout un monde qui avait jusqu'alors échappé aux regards de l'histoire, et nous ont fait connaître le berceau commun des peuples indo-européens et leurs migrations. Il se peut que des recherches ultérieures modifient leurs conclusions, surtout quant aux dates, mais tout porte à croire que les assises qu'ils ont posées se trouveront solides, et que ce sont bien les fondements de l'histoire de notre race qu'ils ont mis à découvert par leurs infatigables travaux.

L'Asie, comme l'Europe, possède une littérature considérable, écrite

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le *Bulletin* se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis, rue de Rivoli, 174.

dans des langues mortes, et dont l'étude nous transporte à des époques fort reculées. Les deux plus anciennes de ces langues, celles qui ont servi d'instrument pour la composition d'ouvrages religieux d'une haute valeur, sont le sanscrit et le zend, deux langues qui ont une commune origine, bien que des différences notables les séparent.

Le nom de sanscrit, qui veut dire parfait, a été donné par les littérateurs hindous au premier de ces deux idiomes à cause de son admirable structure, de l'ampleur de son système grammatical et de la richesse de son vocabulaire. Le sanscrit a été jadis, dans la province du Gange, la langue vulgaire des adorateurs de Brahma. Depuis quelle époque a-t-elle cessé d'être une langue vivante, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Après avoir donné naissance aux idiomes en usage aux Indes, elle est restée pour les Hindous la langue de la religion, des lois et de la haute littérature et forme la base essentielle d'une éducation libérale pour les brahmanes et en général pour la classe supérieure et instruite de la société indienne.

Quoique cette langue ait été parlée dans les contrées gangétiques, elle n'y était pas cependant l'idiome national. Elle y avait été importée par cette race primitive, puissante, expansive, remarquable par les nombreux essaims qui en sont sortis pour peupler une partie de l'Asie et l'Europe tout entière, et dont le berceau se trouvait sur les plateaux élevés de l'Asie centrale. Il n'est pas possible de mettre en doute les migrations successives de la race japétique. On peut les suivre par une étude comparée des langues auxquelles elle a donné naissance. Il est acquis à la science que le sanscrit a déposé une empreinte indélébile sur les idiomes de l'Hindoustan, du Japon et de la Malaisie, et sur les langues persane, germanique, slave, finnoise, grecque et latine.

Comme toutes les langues dont le règne a traversé une série de siècles, le sanscrit a eu sa période de formation et de tâtonnement avant de parvenir à la perfection qui le caractérise. Sa marche ascensionnelle a eu des points d'arrêt et peut se partager en deux phases assez distinctes.

C'est dans la première de ces phases, et alors que cette langue avait encore de grands progrès à faire, que les Vedas ont été composés. Ce sont les plus anciens monuments de cette littérature. On s'en aperçoit à l'irrégularité du style, à l'imperfection de sa construction grammaticale et à l'oubli des lois de l'euphonie; aussi forment-ils une division à part qui ne fait pas partie de la littérature classique. Celle-ci se compose d'épopées gigantesques, de poëmes pastoraux ou érotiques, de drames, de contes et de traités philosophiques et scientifiques, tels que l'on pouvait en faire alors.

Les Vedas sont quatre recueils d'hymnes dont les trois premiers sont les plus anciens. Ils appartiennent sans doute à l'époque patriarcale. Avec ou après les livres de Moïse, ce sont sans contredit les monuments écrits les plus anciens et les plus primitifs de la pensée humaine. Les

philologues pensent que ce recueil a été formé au quatorzième siècle avant notre ère, mais que les hymnes qui le composent remontent à une époque plus reculée. Il est probable que des recherches subséquentes apporteront plus de certitude à ces déductions.

A ces Vedas se rattachent les Pouranas, sortes de commentaires composés à une époque plus récente et dans un style plus correct. C'est un recueil volumineux de traités de théogonie et de cosmogonie brahmanique en dix-huit volumes, espèce de dictionnaire encyclopédique de la science et de la religion des Hindous.

A côté du sanscrit et sur la même ligne, il faut placer le zend, qui a été l'idiome vulgaire des Médo-Perses. Il est l'antique langue sacrée des mages, et celle dont Zoroastre s'est servi pour composer le *Zend-Avesta* (la parole vivante), qui renfermait l'exposé de sa doctrine. On croit que cette langue a cessé d'être parlée vers la fin de l'ère ancienne. Elle ne s'est jamais développée et la culture à laquelle elle est parvenue a toujours été imparfaite; elle est encore de nos jours la langue sacrée des sectateurs de Zoroastre qui, dispersés en petit nombre dans les Indes ou en Perse, sous le nom de Guèbres, ou de Parsis, répètent dans cette langue leurs prières, dont ils ne savent pas souvent le premier mot. Le *Zend-Avesta* était primitivement composé de vingt et un livres, mais nous n'en connaissons que trois. Le premier est un code de préceptes moraux et religieux, entremêlés de traditions sur l'état primitif de l'Iran, avec un exposé dogmatique de la lutte entre les deux principes qui sont à la base du mazdéisme. Les deux autres livres sont composés d'hymnes et de prières. Ces trois livres, avec les fragments d'un quatrième, composé également d'hymnes et d'invocations et une espèce de calendrier religieux, composent toute la littérature zende et forment la liturgie persane.

L'étude comparée de ces deux langues et des documents religieux dont nous venons de parler, a révélé ce double fait : 1° que les nations indo-européennes descendent d'un peuple qui habitait cette partie de l'Asie que les Indes bornaient à l'est, la Perse à l'ouest, la Bactriane au nord et que l'on appelait Arie; Aria, aujourd'hui Hérat, en était la principale ville; 2° que ce peuple, sous l'action de milieux différents, s'est divisé en deux branches : l'une, qui avait adopté la vie pastorale avec les mœurs qu'elle engendre, s'est dirigée vers le Gange et a formé la famille des Aryas-Hindous; l'autre, plus particulièrement vouée à l'agriculture et en possession des bienfaits qui en découlent, a pris la voie de l'ouest et a formé le groupe des Aryas-Perses. Ces deux fractions du peuple primitif ont eu chacune leur civilisation, leurs lois, leur littérature et leur religion. La première a parlé le sanscrit, a reçu les Vedas et a adopté le brahmanisme; la seconde a parlé le zend, a eu Zoroastre pour législateur et a fondé le mazdéisme. Or quels sont les traits essentiels de ces deux religions, et quelle a été la religion primitive et com-

mune des Aryas avant leur scission en deux corps? Telle est la thèse que M. Flottard s'est posée et qu'il cherche à résoudre dans l'ouvrage que nous annonçons. Cette étude est divisée en deux parties. La première se compose de recherches, de citations, de rapprochements : c'est une œuvre d'érudition qui aurait une haute valeur, si l'auteur eût puisé aux sources originales; la seconde est un travail spéculatif et philosophique, une théorie sur l'origine, la forme primitive et la signification des mythes et des symboles religieux tels qu'ils apparaissent à une époque relativement voisine des sociétés. Les recherches historiques dominent dans la première, les réflexions inductives dans la seconde.

Quels sont les résultats que l'auteur a obtenus de ses doctes travaux? Est-il parvenu à nous donner une idée claire, satisfaisante de la religion de ce peuple primitif? Sans doute il a cru découvrir des principes généraux; ainsi le naturalisme domine dans la religion des peuples védiques, et une tendance spiritualiste chez les mazdéens, mais quand on pénètre plus avant, quand on veut suivre jusqu'au bout les grandes lignes, on arrive à des résultats inattendus. Les détails vont à l'encontre de l'ensemble, et les traits particuliers traversent dans tous les sens les traits généraux. Chez les zoroastriens, celui que le *Zend-Avesta* appelle le Créateur, le Dieu suprême, le Seigneur du monde, ne conserve pas toujours ses attributs et ses prérogatives; il est même condamné à céder sa place à une autre divinité, et quant aux Vedas ou à la littérature sacrée brahmanique, l'imagination la plus déréglée, la plus vagabonde y domine. Pas une période, pas une page qui rappelle un esprit réfléchi et posé; rien qui ressemble à un raisonnement ou à une suite d'idées qui relèvent les unes des autres et s'enchaînent dans un ordre naturel. Les auteurs des documents védiques n'ont aucun respect pour les faits. Ils les falsifient ou les suppriment autant par indifférence que par superstition ou ignorance. Et si vous prenez ce qu'il y a de commun dans les religions des deux branches ariennes pour en composer celle du peuple primitif, vous n'arrivez pas à un résultat plus clair; aussi les philologues indianistes sont-ils divisés sur la nature et les traits essentiels de cette antique religion. Creuzer et Guignaut veulent qu'elle ait été un sabéisme matérialiste et une espèce de fétichisme. Nève pense que les Aryas ont glissé du théisme patriarcal au sabéisme et à l'adoration de la nature divinisée. Hang croit qu'ils adoraient des génies bienfaisants qui avaient pour antagonistes des génies malfaisants. On parcourt toute la distance qui sépare le monothéisme, au moins dans quelques-uns de ses traits, du polythéisme le plus extrême, lequel se confond parfois avec le panthéisme. On peut bien dire avec saint Paul « qu'ils cherchaient Dieu comme à tâtons[1]. » Aussi quand l'on passe de ces livres soi-disant sacrés au Pentateuque, on échange les ténèbres contre la lumière. Où Moïse a-t-il trouvé cette mesure, cet es-

[1] Actes XVII, 27.

prit de suite, cette élévation, ce monothéisme pur et cette morale spiritualiste? Il ne quitte jamais le terrain historique ; on le retrouve dans les grandes lignes qui traversent les onze premiers chapitres de la Genèse, mais c'est à partir du douzième chapitre que l'histoire domine pleinement. Tout est clair, positif, bien suivi. C'est en vain que l'on voudrait faire sortir ses écrits de ceux des Aryas, perses ou védiques, ou les y rattacher, on n'y réussira jamais. La distance est incommensurable. Plus on étudiera les religions antiques, plus on demeurera convaincu que le mosaïsme est une œuvre divine. La révélation n'a rien à craindre des études philologiques; elle doit, au contraire, les provoquer. Sans doute, il y a entre ces écrits des points de contact, puisqu'il s'agit au fond du sentiment religieux, mais ce qui est impressions fugitives, tâtonnements, traditions obscures chez les uns est affirmation, certitude, déclarations positives chez l'autre. Le Pentateuque, en dépit des interpolations que la science s'efforce d'y voir, demeure une œuvre à part et qui porte un cachet que l'esprit de système et l'absence du sens divin peuvent seuls méconnaître. Et si nous admettons par hypothèse que l'œuvre de Moïse n'ait été que celle d'un compilateur, qu'il n'ait fait que réunir en un seul faisceau tous les rayons de vérité épars en Orient et rattacher les fils brisés des notions premières révélées à l'humanité, nous ajouterons que, pour faire cette œuvre, il lui a fallu un tact divin, un sens du vrai religieux, une inspiration dans toute l'étendue du terme.

Quoique M. Flottard n'ait pas su dominer les préoccupations de l'époque et se soustraire aux déductions prématurées et aventureuses de la critique moderne, son livre a une valeur réelle. Il témoigne d'une grande aptitude pour les recherches historiques et de connaissances étendues sur les mythologies antiques. Nous regrettons seulement sa manière aphoristique d'écrire. Le morcellement de sa pensée et son style égrené fatiguent à la longue le lecteur, et le fait tomber lui-même dans de fâcheuses répétitions. Cet ouvrage sera néanmoins consulté avec fruit par toutes les personnes qui font de ces matières l'objet de leurs études. Nous le leur recommandons d'une manière toute spéciale.

C. Cailliatte.

REVUE DU MOIS

—

Paris, 3 décembre.

Rome et l'échéance de la convention du 15 *septembre. — Les mandements des évêques français. — L'empire mexicain. — Un article du* Journal des Débats. — *Une opinion du* Correspondant. — *Les petits journaux philosophiques. —* Les Odeurs de Paris, *de M. Louis Veuillot.*

« Quand notre armée se retirera de Rome, que laissera-t-elle derrière elle? L'anarchie, la terreur, — ou la paix? » Ainsi parlait l'empereur, répondant au cardinal Donnet, en octobre 1859 [1]. Sept ans se sont écoulés dès lors, et le même dilemme pourrait se poser, quoiqu'en termes bien adoucis. La terreur n'entre, je crois, dans les prévisions de personne, et si ce sombre fantôme est écarté, ce n'est pas à la politique romaine qu'il faut en rendre grâces, c'est à l'indépendance italienne définitivement assurée. A supposer que la convention de septembre soit rigoureusement exécutée par la France, il est presque certain qu'aucune goutte de sang ne coulera sur le pavé de Rome, et que c'est dans la paix que se décidera la destinée temporelle du territoire appartenant jusqu'ici au saint-siége. Une révolution violente, furieuse est impossible à Rome, depuis que le dernier soldat autrichien a quitté le sol de la Vénétie; il nous semble que les plus implacables adversaires de l'Italie pourraient constater ce fait et y trouver matière à réflexion.

Mais, pour être pacifique, la révolution que tout le monde prévoit, n'en est pas moins solennelle, et l'on n'exagère rien en affirmant que nous touchons à un moment unique dans l'histoire. La théocratie va recevoir son coup de grâce dans l'Europe occidentale, et ce coup sera frappé, non pas dans une émeute éphémère, mais dans le calme, dans le silence, en présence du monde attentif. On sent qu'il n'y a là rien de fortuit, que ce qui va se passer c'est le dernier acte d'une immense évolution dans l'histoire de l'humanité. Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de sourire quand nous lisons dans le *Correspondant* des phrases telles que celle-ci : « Un mot suffirait à tout garantir [2]. » Quoi! vous en êtes encore là! Un mot garantirait tout! Eh bien! supposons ce mot prononcé par la France.

[1] *Moniteur* du 12 octobre 1859.
[2] Numéro du 25 novembre, p. 779.

En quoi la situation aurait-elle changé ? Pensez-vous que la prolongation de notre séjour à Rome tranche le problème ou le supprime? Elle ne ferait que l'envenimer. Singulier aveuglement de l'esprit de parti qui ne voit dans ce qui va se passer à Rome qu'un accident, et croit qu'un mot pourrait tout garantir !

C'est avec la même tristesse que nous lisons les mandements que les évêques catholiques publient sur ce sujet. A les entendre, la religion est en péril, elle touche à une crise suprême, et « derrière eux, ajoute encore le *Correspondant*, deux cents millions de croyants sont unanimes dans les mêmes appréhensions. »

Il serait temps d'en finir avec ce fameux chiffre de deux cents millions de croyants dont on a fait tant de bruit depuis quelques années. On oublie que les plus implacables ennemis du pouvoir temporel appartiennent précisément à ces deux cents millions dont on nous vante la belle et touchante unanimité. On oublie que ce sont les nations latines qui seules porteront la responsabilité de ce qui va s'accomplir à Rome. Osez donc voir les réalités en face. Quand vous aurez défalqué du monde catholique tous ceux qui, les uns avec des transports de joie, les autres sans regret, verront s'écrouler le pouvoir politique du saint-siége, que vous restera-t-il ?

On nous dit, sur tous les tons que la religion est en péril, et que, dans quinze jours, la foi chrétienne va subir la plus formidable épreuve, et l'on ne voit pas qu'un semblable langage est déjà un outrage à la foi. La foi chrétienne dépendrait donc de combinaisons politiques qu'un souffle peut changer, et l'œuvre de Jésus-Christ, après dix-huit siècles d'existence, serait suspendue à de pareilles chances ! Ah ! si cela était vrai, c'est qu'il faudrait douter de l'avenir du christianisme lui-même. Pour nous, cette confusion seule est un malheur plus grand que toutes les calamités que l'on appréhende, et quand le retour de Rome à l'Italie n'aurait d'autre résultat que de le faire cesser, c'en serait assez pour que nous le désirions. Il s'agit de savoir si le christianisme peut, par sa seule force spirituelle, vivre et vaincre. Telle est, pour nous, la question suprême. Telle elle devrait se poser pour tous les chrétiens ; malheureusement on ne l'entend pas ainsi, et, après avoir exalté l'incomparable majesté d'un pontife désarmé, on en conclut que, sans baïonnettes étrangères, il ne saurait être indépendant.

Mais, tout en désirant à la question romaine la seule solution qui nous semble compatible avec la dignité du christianisme, nous nous demandons encore si cette solution est aussi prochaine qu'on le pense. Pour dire toute notre pensée, nous croyons qu'on s'arrêtera à un mi-terme qui ne satisfera ni le droit des nations modernes ni les prétentions de la papauté, mais sous lequel on pourrait bien vivre encore pendant une ou deux générations. L'Italie au fond ne voudra pas se priver de la papauté ; et, d'un autre côté, si le départ de Pie IX est fort probable, il est douteux que la

cour pontificale s'accommode d'un exil prolongé. Il se pourrait donc que ce grand coup de théâtre, qu'on annonce avec tant de bruit, fût remis à d'autre temps, et que la réconciliation de Rome avec l'Italie fût beaucoup plus prochaine qu'on ne le pense. De toutes les surprises auxquelles nous assistons depuis quelques années, ce ne serait pas la moins étrange.

L'avortement de l'expédition du Mexique n'a étonné personne, et cependant, la chute prodigieusement rapide de cet empire improvisé a dépassé toutes les prévisions. Nous ne nous chargeons pas d'en tirer les leçons qui s'en dégagent avec tant d'évidence. On voit aujourd'hui si l'opposition est bonne à quelque chose ; espérons que l'on comprendra que le pays veut désormais être loyalement éclairé quand il s'agit d'entreprises qui lui coûtent tant de sang et d'argent. Un journal a voulu faire retomber sur l'opinion publique l'insuccès de cette campagne, comme si l'opinion pouvait être accusée de ne pas soutenir énergiquement une campagne qu'elle condamnait dès le début. Il vaudrait mieux être sincère, reconnaître que ce qu'on avait espéré à l'origine c'était la scission de l'Union américaine, par le triomphe des confédérés. Or, il se trouve que ces Etats-Unis, que l'on croyait irrémédiablement affaiblis, héritent aujourd'hui de notre rôle et de notre influence au Mexique. Sévère enseignement ! humiliante expérience qu'on se fût épargnée, si, dès le début de la grande guerre d'Amérique, on eût placé ses sympathies du côté de l'Union, qui était aussi celui des lois et de l'humanité.

Les délibérations de la commission chargée de réorganiser l'état militaire de la France contrastent étrangement avec les préparatifs de la prochaine Exposition. Au moment où se célébrera la fête de la paix, l'Europe sera littéralement armée jusqu'aux dents. Il y a onze ans, lors de la première Exposition universelle, nous nous étions permis de sourire des dithyrambes de nos poëtes humanitaires qui attendaient de l'industrie la cessation de tous nos maux et le règne très prochain de la fraternité. Cela nous valut un déluge de railleries. Aujourd'hui, peut-être, l'enthousiasme sera-t-il moins exubérant.

Nous aurions à signaler plusieurs articles récents qui touchent de près ou de loin à la question religieuse. Mentionnons d'abord la page émue dans laquelle M. de Sacy recommande aux lecteurs du *Journal des Débats* l'édition populaire de la *Vie de Jésus*, de M. de Pressensé. C'est également avec intérêt que nous avons lu, dans le *Correspondant* du 25 octobre dernier, une belle et sérieuse étude que M. de Margerie consacre aux *Méditations* de M. Guizot. Pourquoi faut-il que l'auteur, dont l'esprit élevé et ferme manie si bien les sujets de cet ordre, relève contre le protestantisme l'opinion superficielle et banale qui n'y voit qu'un fruit de l'esprit de révolte et d'orgueil? Il nous semble que le spectacle qu'offre aujourd'hui le monde devrait suffire à l'homme le moins profond pour repousser une telle accusation. Où est le respect, la soumission aux lois, la liberté vraiment fondée sur les droits de chacun? Est-ce dans les races latines

où le protestantisme a pu à peine s'implanter? Il faut le répéter sans cesse, puisque toujours on le conteste : c'est une affirmation puissante qui a été au fond du mouvement spirituel du seizième siècle; la Réformation a été religieuse avant d'être critique; c'est par là qu'elle a vécu et qu'elle est assurée de triompher. Nous avons été heureux d'entendre cette thèse exposée avec éloquence dans les discours prononcés à la chapelle Taitbout le premier jeudi de novembre, à l'occasion de la fête anniversaire de la Réformation française. M. le comte Delaborde, M. Jules Bonnet, M. Ch. Waddington, M. Rosseeuw Saint-Hilaire, M. de Pressensé y ont fait ressortir avec beaucoup de talent, et dans un langage plein d'émotion, les diverses faces de ce grand mouvement d'émancipation qui fut avant tout un grand acte de foi.

Les petits journaux se multiplient; à côté de la *Libre Conscience*, feuille consacrée à la défense du déisme, et dont le langage convenable mais assez incolore n'est pas destiné à exercer une action puissante, voici la *Libre Pensée*, organe fougueux du matérialisme, et aux yeux duquel MM. Louis Jourdan et Henri Martin sont des croyants arriérés. La vraie science, selon ce journal, est celle qui remet franchement l'homme à sa place, c'est-à-dire au sommet de l'animalité. MM. Vogt et Bæchner sont ses apôtres. C'est sur ces prémisses que l'on prétend fonder une morale indépendante. Quelle sera cette morale? Les derniers bulletins de la Société d'anthropologie de Paris peuvent nous édifier là-dessus. Nous y entendons des matérialistes conséquents mettre gravement en question l'existence du sens moral lui-même. Pourquoi s'en étonner? La matière ne pouvant pas vouloir, la responsabilité n'est et ne peut être qu'un non-sens. Inutile d'ajouter que ces Messieurs ont pour eux *la* science, et que le mysticisme commence pour eux là où leur scalpel n'a rien à faire.

Le grand événement littéraire de cette semaine, c'est l'apparition des *Odeurs de Paris*, de M. Louis Veuillot. Sous ce titre, bien choisi pour attirer l'attention, l'auteur a rassemblé dans un épais volume ses impressions sur la vie parisienne. La grosse et la petite presse, les divertissements, les beaux-arts, la science, etc., etc., l'occupent tour à tour. Il a joint à cela des vers, de larges extraits de ses lectures, des morceaux de toute espèce, cousus tant bien que mal et souvent juxtaposés sans aucun lien. On reconnaît bien là l'ancien journaliste qui, habitué à faire part au public de ses pensées sur l'événement de chaque jour, finit par croire que le public ne peut plus s'en passer. Il y a dans ce volume des pages fort curieuses. Rien de plus piquant, par exemple, ni de plus instructif que le récit des entrevues de M. Veuillot avec le ministre de l'Intérieur, de ses pourparlers avec le directeur d'un journal, avec un imprimeur, à l'effet d'obtenir les moyens et la liberté de se compromettre. On pouvait espérer qu'après tous ces déboires, M. Veuillot serait converti à la liberté de la presse. Vaine illusion! De nouveau, il nous soutient la belle thèse

de la liberté *de la vérité*, et se prétend dans ces limites-là plus libéral que personne. Ecoutez-le plutôt :

« Je me sens parfaitement en état de démontrer à n'importe quel libéral, sans excepter M. Prévost-Paradol, que je n'ai pas moins que lui aimé la liberté, que je n'ai pas moins sincèrement, moins ardemment, moins obstinément essayé de la servir; et que l'*Univers* n'a pas été supprimé pour avoir trop méconnu la cause de la liberté. Seulement, nous ne voulons donner à la liberté, ni les mêmes droits, ni les mêmes règles et les mêmes devoirs, ni peut-être le même but. Pour nous catholiques, la liberté ne peut être qu'un moyen de rentrer ou de rester dans l'ordre et dans la paix. Et l'ordre et la paix sont avant tout le respect de la loi de Dieu » (Page 13).

Voilà qui est clair. Rentrer ou rester dans l'ordre et la paix, c'est-à-dire dans la loi de Dieu, c'est-à-dire sous le régime qui plaît à la conscience religieuse de M. Veuillot, tel est l'unique but auquel peut et doit servir la liberté. Nous sommes avertis, mais, du reste, en avions-nous besoin ?

Dans la partie purement littéraire de ce livre, nous avons noté de fort beaux chapitres où l'on sent la griffe du lion. Le jugement de l'auteur sur *Britannicus* est de tout point remarquable, et Racine a rarement été apprécié avec plus de sympathie et de largeur. Nous en dirons presque autant des pages consacrées au tableau de M. Couture, « *les Romains de la décadence.* » Ce n'est pas à dire que nous souscrivions à la plupart des jugements littéraires de M. Veuillot. Quand, par exemple, il ne découvre ni chevilles, ni remplissage dans les *Chansons des rues et des bois*, de M. Victor Hugo, quand il y voit le chef-d'œuvre de l'auteur, nous avons eu peine à en croire nos yeux. « L'auteur, nous dit-il, n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles. *C'est de la chair vivante et ferme qui bondit de la seule vigueur des muscles et palpite de la seule chaleur du sang.* Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française. » Eh bien, non ! cela est faux ; il y a dans les *Chansons* beaucoup de chevilles au contraire, et une foule de vers sans relief, sans netteté, où je défie M. Veuillot de découvrir la pensée du poëte. Ce magnifique éloge est parfaitement déplacé.

Je transcris encore, comme fort curieuse, une page où M. Veuillot nous donne en passant sa pensée sur l'art d'écrire. Cela vient à propos d'une citation de M. Théophile Gautier :

« Evitez, jeunes gens, ces *à voir*, ces *au contraire* et toutes ces surcharges qui donnent à la phrase une figure de coche ensablé. Evitez ces épithètes accrochées partout : c'est un goût sauvage de porter des pendeloques jusque dans les narines. Evitez ces adverbes qui font *plouf*, encore que tel bruit vous semble beau. Evitez les « *abondantes masses* de cheveux, » car c'est un pléonasme. Des *touffes* peuvent être maigres, des *masses* sont toujours touffues, c'est-à-dire abondantes; *et le pléonasme dans le style est signe d'un esprit qui n'a pas le mot*, comme la multitude des paroles en affaires est signe d'un homme qui n'a pas le sou. Et enfin, jeunes gens ! sur toute chose gardez-vous de croire que la plume est faite pour peindre avec des couleurs, et

que l'écrivain coloriste est celui qui prend la palette à la place de l'encrier. L'écrivain peint à l'encre et dédaigne tout autre procédé. Voilà, en dix lignes, du blanc, du blond, du bleu, du non plombé, du non livide, du rose, du vermeil et du rouge! Avec toute cette dépense, l'auteur réussit à me donner très bien l'idée d'une grosse poupée allemande; c'est ainsi que l'on peint à Nuremberg ou encore à Epinal. »

Tout cela est aussi pittoresquement dit que bien pensé. Nous pourrions recueillir ici et là dans ce volume de ces jugements où l'on sent un maître écrivain, celui qui faisait dire à M. de Rémusat : « Je crois que si ce diable de Veuillot voulait entrer à l'Académie, je lui donnerais ma voix. »

Mais M. Veuillot ne s'en tient pas, dans ce livre, à la pure littérature. Il prétend juger son temps et son pays. Juger est trop doux. M. Veuillot n'est pas homme à rester sur un siége judicial quelconque. Quand il a devant lui un prévenu, il ne se possède plus; il faut qu'il le prenne corps à corps, qu'il se collette avec lui, qu'il échange des coups de poing, quitte à rouler tous les deux dans la fange. M. Veuillot a pratiqué plus et mieux que personne à notre époque le système de l'*éreintement*. Je demande pardon du mot; il l'a presque rendu classique. Nul n'a à sa disposition plus grande abondance d'injures. D'autres tuent d'un seul coup d'épée; lui, il veut assommer. Après vingt épithètes salées, vous le croyez à bout; il n'a fait que se mettre en train; la verve le prend, et l'insulte jaillit plus abondante et plus pressée. Rien ne l'arrête; ce n'est pas à l'écrivain seul qu'il a affaire; c'est à l'homme tout entier, c'est au caractère personnel, c'est à la vie privée. Que respecterait-il? Il est apôtre, et un apôtre ne s'arrête pas aux vulgaires bienséances; d'ailleurs, notez bien ceci, un apôtre ne se bat pas en duel.

Dans ce déluge, il y a comme toujours des mots terribles, d'une vérité, d'une force qui emportent tout. Ainsi, dans les chapitres consacrés à M. Louis Jourdan, à Thérésa, à Henry Heine, à la *Revue des Deux-Mondes*, à MM. Boniface et Grandguillot, ce sont là de vraies charges, d'un comique mordant, qui seules suffiraient à un succès de scandale. Mais que le procédé à la longue est fastidieux! Quel fatras parfois! quelle monotonie dans le genre violent et grossier! quel dégoût profond saisit le lecteur écœuré!

Puis, tout à coup, vous tournez la page, et voici des lignes d'une poésie fraîche et suave. Il s'agit des démolitions de Paris :

« Qui habitera la maison paternelle? Qui priera dans l'église où il a été baptisé? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où jeune il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie? O racines de joie arrachées de l'âme humaine! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là : puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans

larmes, d'âmes sans amour! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde; tu n'auras jamais de citoyens! »

Résumons nos impressions. Comme œuvre littéraire, les *Odeurs de Paris* resteront. Il y a là des pages qui sauveront ce livre de l'oubli. Quant à la thèse de l'auteur, c'est autre chose. Il a voulu marquer d'infamie les hontes de notre époque; il y a souvent réussi. Mais lorsqu'il veut opposer aux *Odeurs de Paris* les *Parfums de Rome*, quand il veut nous faire admirer le passé, les libertés, les douceurs du bon vieux temps et de l'ancien régime, il fait sourire, et voilà tout. Vanter la liberté individuelle du temps de Louis XIV, décrire les félicités des manants et des serfs du moyen âge, exposer les priviléges et les immunités de l'imprimerie avant 89, c'est tout simplement plaisant. On ne réfute pas un tel apologiste, on le laisse parler, et cela suffit.

Une dernière remarque. M. Veuillot est chrétien, il le dit trop pour qu'on l'oublie, et il a prétendu, dans ce livre, faire œuvre de chrétien. Voici dans quels termes il caractérise sa mission :

« J'en viens à croire que c'est ma fonction, de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de cet indomptable mépris par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer, dans un avenir prochain, l'inexorable fouet qui tombera sur eux. Je suis cet homme qu'une force supérieure à sa volonté faisait courir sur les remparts de Jérusalem investie, mais encore orgueilleuse, criant : Malheur ! malheur ! Malheur à la ville et au temple! Et le troisième jour il ajouta : Malheur à moi! Et il tomba mort atteint d'un trait de l'ennemi. »

Voilà qui est solennel. Or, malheureusement, ce ton n'en imposera à personne. Non, ce n'est pas un prophète qui a écrit ce livre. Quand, sous prétexte d'une mission providentielle, on se plonge dans la Bohème littéraire, quand on a ses accointances au *Figaro*, quand on se gaudit dans la plaisanterie risquée, quand on a des joies débordantes de journaliste en belle humeur, quand on injurie ceux-là même qui ne sont pas là pour répondre, quand, sans aucun scrupule, on emploie toutes les provocations, sauf à décliner sa qualité d'homme religieux pour ne pas aller sur le terrain, quand on a du satirique les rancunes amères et la verve insultante, on est mal venu à revendiquer la qualité d'apôtre. Surtout, oh! surtout, on n'est pas chrétien. L'accent du christianisme dans cette œuvre grossière! ah! ce sont les ennemis du christianisme qui prétendront surtout l'y reconnaître, mais le bon sens populaire ne s'y trompera pas. A ses yeux, comme aux nôtres, vous ne serez jamais que le coryphée d'un parti dont le triomphe serait le pire malheur que le hristianisme pût subir aujourd'hui.

Eug. Bersier.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

TABLE DES MATIÈRES

—

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Pages.

Le dernier livre de M. Saisset. — Le scepticisme. — Ænesidème. — Pascal. — Kant, par Emile Saisset. Par F. Bonifas. 38

Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne, par Guizot. Par Rognon. 385

PHILOSOPHIE.

L'idée de Dieu et le christianisme; le Père céleste, sept discours par E. de Naville. Par F. Bonifas 663

HISTOIRE.

Jules César. Cours professé à la Sorbonne, en 1863, par Rosseeuw Saint-Hilaire. 1,65

LITTÉRATURE.

Montaigne et Pascal. Etudes sur les moralistes français, par M. Prévost-Paradol. Par Félix Kuhn. 139

Les nouveaux essais de critique et d'histoire de M. Taine, par Paul Stapfer 208

La poésie protestante au seizième siècle, par Matth. Lelièvre. . . . 615,679

Un nouvel essai de traduction du livre de Job et des Psaumes, par Ch. Byse. 734

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Une nouvelle étude sur les guerres du calvinisme et de la Ligue, à l'occasion d'un livre de A. Challe, par Jules Delaborde. 104

François Ier et Mélanchthon, par Merle d'Aubigné. 129

Les Apôtres, par Ernest Renan. Par E. de Pressensé 257,321

L'Eglise et l'empire au quatrième siècle, par Albert de Broglie, 3e partie. Valentinien et Théodose, par J. Pédézert 641

ETUDES CONTEMPORAINES.

Le Père Lacordaire, par F. Frossard. 213

La papauté temporelle et l'Italie, par Th. Roller. 269,345

Une nouvelle Vie de Jésus. Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre, par Ed. de Pressensé. Par F. Godet 402

De l'Eglise réformée de France et de ses rapports avec l'Etat, par Pelet de la Lozère. 449

Les leçons de la Révolution française. — La Révolution, par Edgar Quinet. Par Ed. de Pressensé. 513

Pages.

CRITIQUE RELIGIEUSE.

Un commentaire sur le quatrième évangile. — Commentaire sur l'évangile de saint Jean, par F. Godet. — II. — Par Eugène Bersier. . 539,577

ETUDE MORALE.

La morale indépendante, par Ch. Secrétan. 193
La sainteté parfaite de Jésus-Christ, par Roger Hollard. 293
La piété contemporaine au sein du protestantisme français, par Peter. . 472

ÉTUDES ÉVANGÉLIQUES.

Des droits de Jésus-Christ à la royauté, par Ch.-E. Babut 707

QUESTIONS SOCIALES.

Expériences et souvenirs d'un pasteur aumônier d'une maison centrale ; rapport présenté à une conférence, par Et. Robin. 365

NÉCROLOGIE.

Manuel Matamoros, par Roger Hollard. 560
Louis Bridel, par E. de Pressensé. 743

MÉLANGES.

De l'origine du langage, à l'occasion d'un livre de Max Muller. Par Edmond de Guerle. 146
A travers l'Alsace, du neuvième siècle au dix-neuvième ; biographies, par Louis Spach. Par A. Schæffer. 602

VARIÉTÉS.

A nos lecteurs, par E. de Pressensé. 705
Le protestantisme français au Sénat ; séance du 2 mars 1866, par E. de Pressensé. 184
Souvenirs d'Italie. Le Mont-Cassin, par Jules Bonnet. 719

POÉSIE.

L'homme et la nature, par Gustave Garrisson. 499

BULLETIN SCIENTIFIQUE.

Introduction : Science et matérialisme. — Un sermon positiviste à Londres. — Des contradictions scientifiques en matière de foi et de l'apologétique scientifique. *Revue :* Les conférences des départements et de Paris. — Le monde de la mer. — La force des insectes. — Les infusoires du sang de l'homme, par Jules de Seynes. 472
E. Verdet. — Eloge de Gratiolet à la séance annuelle de la Société des amis des sciences. — Deux thèses. — Un article de la *Croix*. — Les sermons laïques de Londres (fin). — La *Revue encyclopédique*. — Histoire des connaissances chimiques, par M. Chevreul. — Congrès des Sociétés savantes de Paris. — Les fouilles d'Athènes. — Conférences d'avril au Conservatoire de musique. — Apparition et disparition d'une étoile. — Le plan de la création, d'après H. de Madiis, par Jules de Seynes. 434,488

Pages.

REVUE DES LIVRES.

Vie de César (2e volume). — Les Travailleurs de la mer, par Victor Hugo. — Pages intimes, poésies, par M. Manuel. — Le Travail, par Jules Simon. — Histoire de la république des Etats-Unis, par M. Astié, (vol. I et II). — Les Forçats pour la foi, par M. Ath. Coquerel fils. — Oberkampff, par M. Alfred Labouchère. — Petite Comédie de la critique littéraire, ou Molière suivant trois écoles philosophiques, par M. Paul Stapfer. — Récits d'une sœur, par Mad. Augustus Craven, née de La Ferronays. — Correspondance inédite de Madame Swetchine, publiée par M. le comte de Falloux. — Camille, par l'auteur des *Horizons prochains*. — Histoire d'un homme heureux, par M. Schæffer. — Chants populaires de la Grèce moderne, par M. Antonni Proust. — Nouvelles correspondances d'Alexis de Tocqueville, par E. de Guerle. 421

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Psaumes, traduits de l'hébreu d'après les nouvelles recherches sur le texte original, par J. Monod. 55

La morale de la richesse, par Antonin Rondelet. Par C. Cailliatte. . . 246

Histoire nationale de France, d'après les documents originaux, par Amédée Gouet. Par C. Cailliatte. 307

Le travail, sa loi et ses fruits, par Camille Rabaud. — Le dix-huitième siècle et la Révolution française, par Nourrisson. Par C. Cailliatte. . 376

L'entrée de Jésus à Jérusalem. — Sermon pour une réception de catéchumènes, par E. Dhombres. — Le trésor dans un vase de terre; discours sur quelques sujets tirés de l'Ecriture sainte, par S. Desplands. — Sermons, par Eugène Bersier (tome II). — La philosophie de la liberté, par Ch. Secrétan. Par E. de Pressensé. 437

Rapin Thoyras; sa famille, sa vie et ses œuvres, par Raoul de Casenove. — Quelques héros des luttes religieuses aux seizième et quinzième siècles, par Victor Lamy. Par Jules Bonnet 502

Les chants de la jeunesse, poésies par Tournier. Par ***. 567

Histoire de la Réformation française, par F. Puaux. Par F. Kuhn. . . 631

La philosophie italienne contemporaine, par Auguste Conti. Par C. Cailliatte. 634

Etudes sur la législation des Hébreux, par Alphonse Lagarde. — Le druidisme ou la religion des anciens Gaulois, par E. Panchaud, ministre de l'Evangile. — La vie chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise, par A. Neander; traduit de l'allemand par Dracon, et revue par J. Vallette, docteur. — La religion primitive des Indo-Européens, par Flottard. Par C. Cailliatte. 694-749

REVUE DU MOIS.

Janvier. — Situation politique générale en Europe et aux États-Unis. — Le message du président. — La reconstruction du Sud. — Une brochure de M. A. de Gasparin. — L'affaire des étudiants condamnés pour leurs discours à Liége. — Fâcheux effet de l'état moral du pays sur la jeunesse française. — Les conférences du Père Hyacinthe. — La fausse liberté protestante. Par E. de Pressensé. 59

Février. — L'ouverture des chambres. — Jugement d'ensemble sur les conférences du Père Hyacinthe. — L'agitation au sein de l'Eglise réformée. — Le second meeting en faveur des esclaves affranchis. — Condamnation des évangiles annotés de Proudhon. Par E. de Pressensé. 119

Mars. — La question religieuse au Sénat français et au parlement en Angleterre. — Une pétition relative au rétablissement des synodes d'arrondissement dans l'Eglise réformée. — La mise à la retraite de M. Martin-Paschoud et l'agitation du parti radical; question de l'inamovibilité des pasteurs. — Le Père Félix à Notre-Dame. — Mande-

Pages.

ment de l'archevêque de Paris. — M. Jules Simon et l'athéisme contemporain. — La cause des noirs aux Etats-Unis. Par Eugène Bersier. 186

Avril. — Réponse à des amis sur la question ecclésiastique. — La faculté de théologie de Halle et le Dr Hengstenberg. — La politique prussienne. — D'un grave conflit de pouvoir aux Etats-Unis. — Une grande fête intellectuelle à l'Académie française. — La discussion de l'adresse au corps législatif. — Les conférences de M. Coulin. — Réunion publique, à la Sorbonne, de la nouvelle Société pour la traduction des saintes Ecritures. — Mort de la reine Marie-Amélie. Par E. de Pressensé. 247

Mai. — La situation du protestantisme français. — Les conférences pastorales de 1866; dissolution de la conférence générale. — Les synodes de l'Eglise réformée. — Un arrêt de la cour de cassation. — L'illusion libérale, de M. Louis Veuillot. — L'égalité civile des noirs aux Etats-Unis. Par Eugène Bersier. 313

Juin. — Les perspectives de guerre. — Un article de M. Réville sur le quatrième évangile. — Les Méditations de M. Guizot sur l'état actuel de la religion chrétienne. — Déplorable situation de la mission protestante du sud de l'Afrique. Par Ed. de Pressensé. 377

Juillet. — Le Rubicon. — La guerre. — L'exposition de peinture. — La séance annuelle de la Société Franklin. — Les meetings de mai, à Londres. — Sensation produite par le livre intitulé : *Ecce Homo.* — Polémique religieuse à Berne. — Les conférences pastorales du 5 juin, à Nîmes. Par E. de Pressensé. 439

Août. — Les préliminaires et les difficultés de la paix. — Attitude du parti catholique vis-à-vis de l'Italie. — Nouveau sénatus-consulte. — Réponse à un reproche d'inconséquence fait au tiers-parti théologique. Par E. de Pressensé. 508

Septembre. — De la moralité en politique à propos des derniers événements. — Quelques réflexions sur les *Te Deum.* — Un roman de M. Alexandre Dumas fils. — Jugement du conseil d'Etat sur les élections de l'Eglise réformée de Paris. — Un article du *Journal des Débats* sur le protestantisme francais. Par Eugène Bersier. 570

Octobre. — Le protestantisme et les triomphes de la Prusse. — La destinée des petits Etats. — Les libertés publiques et les réformes de notre organisation militaire. — Le voyage du président Johnson. — Crise électorale en Amérique. — L'échéance de la convention de septembre. — Nouvelles manifestations antireligieuses. — Le vote du grand conseil de Genève sur les allocations demandées en faveur des cultes reconnus. Par E. de Pressensé. 635

Novembre. — Les inondations et les théories de la Providence. — La philosophie et la religion, à l'occasion d'un nouveau livre de M. Cousin. — Les élections de l'Amérique du Nord. — La conférence de Valence et le synode de Nîmes. Par E. de Pressensé. 694

Décembre. — Rome et l'échéance de la convention du 15 septembre. — Les mandements des évêques français. — L'empire mexicain. — Un article du *Journal des Débats.* — Une opinion du *Correspondant.* — Les petits journaux philosophiques. — Les *Odeurs de Paris*, de M. Louis Veuillot. Par Eugène Bersier 761

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.